This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

http://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

sity Libraries
3 863 815

Digitized by Google

ELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e ANNÉE. — 1887. — Tome II

Digitized by Google

MONTÉVRAIN. -- IMPRIMERIE TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e ANNÉE. — 1887. — Tome II

STANFORD LIBRARY

PARIS

MAISONNEUVE ET CH. LECLERC
25, Quai Voltaire, 25

EMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins, 39

Digitized by Google

291162

STANFORD LIBRARY

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 1. — 25 Janvier 1887.

NOTES SUR LA MYTHOLOGIE DES ANCIENS LETTONS

La Mythologie lettonne peut passer pour être l'expression fidèle du caractère à la fois doux et joyeux du peuple letton. L'excellent historien Otto de Rutemberg fait à ce sujet une observation fort juste : « Si le but suprême de toutes les religions n'était que de procurer le plaisir et de donner la tranquillité à la mort, la croyance des Lettons pourrait rivaliser avec les plus remarquables à ces deux points de vue, des croyances des autres peuples. »

La religion ancienne des Lettons était fondée sur le culte de la nature, et sur l'adoration de ses diverses forces; mais cette adoration était d'un caractère assez élevé, et au moment de la conversion de ce peuple au christianisme, il s'était déjà fait des progrès qui avaient élevé le niveau moral du culte primitif.

Les anciens Lettons adoraient des divinités qui représentaient les forces de la nature; aussi on peut les classer suivant les divers éléments qui leur étaient soumis, ou dans lesquels ils faisaient leur résidence.

En première ligne viennent les dieux du ciel : *Pramsus* (lisez Pràmchousse) qui y réside, est le dieu suprême, le créateur du monde; c'est lui qui a créé les autres dieux et les hommes. *Diévs*, ou plus spécialement *Jupis* (lisez Youpis) est le dieu de la lumière; un autre dieu du ciel, objet d'un grand culte, était *Saule* (lisez Sàoulé) le Soleil; il avait sous ses ordres des divinités qui s'appelaient *Saules meitas*, les filles du Soleil. *Alenesis*, la lune, ne venait qu'au second rang.

Parmi les dieux du ciel, le plus respecté et aussi le plus craint était *Perkons*, qui présidait à la foudre et au tonnerre : la plupart des autels élevés sur les montagnes, sous l'ombrage des chênes séculaires, étaient destinés aux cérémonies de son culte.

Digitized by Google

Le feu avait aussi des divinités spéciales : *Debeskalejs* (lisez Débéskaleïs) le forgeron du ciel, était naturellement le fils de Perkons ; c'est l'Hephaistos, le Vulcain, de la mythologie lettonne. *Vasla* (cf. Vesta) était la déesse du feu éternel ; ses vestales *Praurima* et *Biruta* étaient chargées de l'entretenir et de l'empêcher de s'éteindre.

La principale déesse de l'air était *Veja-mate* (lisez Vêya mâté), la mère du Vent.

Les dieux de l'eau étaient *Patrimpus*, dieu des fleuves et des sources, *Bangputis*, qui troublait l'eau et soulevait les vagues, *Antrimpus*, dieu de la mer ; au-dessous d'eux se plaçaient les *Naras* ou Nymphes, les *Laumas*, sirènes ou mermaids, et d'autres génies d'un ordre moins élevé.

Parmi les autres divinités, celles de la Terre sont les plus nombreuses ; on peut les diviser en plusieurs groupes ; il y a les dieux de la végétation, ceux des jardins, des champs et des forêts ; parmi ces derniers *Darja* est la déesse spéciale de la chasse ; des dieux président aussi aux animaux domestiques et aux maladies qui les frappent.

Les dieux domestiques *Nameji*, *Majaskungi*, *Gauss*, sont préposés à la tranquillité des maisons.

A la vie humaine et à ses différentes phases sont aussi attachées des divinités : *Milda* est la déesse de l'amour ; *Tikla*, celle du mariage, *Geda* celle de la jeunesse. Cette série féminine se termine par les déesses du sort humain, *Dekla*, *Laima*, *Karta*, dont les servantes sont les *Svetas meitas* ou les filles saintes. Leur occupation est de filer sur des rouets d'argent le fil de la vie humaine ; autour de la main de chaque nouveau-né elles en enroulent un ; c'est là l'origine des lignes que l'on voit dans le creux de la main, et où chacun peut lire sa destinée.

Sous la terre habitent *Pikols*, le dieu des enfers, qu'on assimile au démon ; sa femme est *Keta* (lisez Tyéta), son serviteur a nom *Pelvikis*.

Nave, la Mort, est une déesse maudite ; c'est une femme proscrite qui ne cherche que la vengeance.

La Terre elle-même a été adorée sous le nom de *Zemes-Mate*, Terre-mère.

Cette énumération ne comprend pas tous les dieux lettons ; il y encore *Jods* (lisez Yods), le dieu de la guerre, *Jodu-mate*, la mère des Jodi, mauvais esprits des airs ; *Karaluna*, déesse de la nature, *Kaunis* (lisez Kaounis) dieu de l'amour, fils de Milda. *Berstuki*, *Zemes-dievini* sont des nains qui habitent sous terre. *Ligajs*, le Phœbus-Apollon des Lettons, est encore populaire aujourd'hui. La veille de la Saint-Jean, on célèbre dans tout le pays une fête nationale qui n'est autre que celle de Ligajs ; on la célèbre avec un grand enthousiasme, et les chants spéciaux en usage en cette circonstance portent le nom de *Ligo-dziesmas*. Sous son étiquette chrétienne, c'est en réalité une fête païenne, mais quasi-nationale, que les Lettons ne verraient pas disparaître sans regret.

Le devoir des dieux lettons est d'entretenir la lumière, d'assurer le lever et le coucher du soleil ; il doivent faire du bien et empêcher le mal. De là vient la lutte de *Perkons* avec le *Jods*, la *Jodu-mate* et les *Jodi*, qui sont des divinités malfaisantes. On peut comparer la *Jodu-didisana* à la Tita-

Digitized by Google

nomachie ou Gigantomachie grecque, et l'appeler semblablement *Jodomachie* (lisez Yodomachie).

La lutte de *Diévs* avec *Velns* est chez les Lettons ce qu'était la lutte d'Ormuzd avec Ahriman chez les Perses. Dans la mythologie lettonne, les dieux de la lumière combattent sans cesse ceux de la nuit, les nobles éléments de la nature sont en lutte avec les éléments grossiers.

Si on compare la mythologie lettonne à celle des autres peuples, on trouve qu'elle se rapproche singulièrement de celle des Grecs. Comme les divinités helléniques, celles des Lettons sont créées à l'image de l'homme. Ce sont en réalité des hommes grandis qui ont tous les défauts et toutes les qualités de la race humaine; elles reflètent au fond les idées du peuple qui les a imaginées, et qui leur attribue toujours les vêtements les plus riches et les plus précieux.

Ces dieux avaient naturellement leurs prêtres; les diverses castes qui composaient le collége sacré avaient à leur tête le *Krivs*, à la fois grand juge et grand pontife; dans les cérémonies religieuses, ses acolytes étaient les *Vaideloti* et les *Sigenoti*, préposés à la conservation des annales et des écrits; ils devaient en outre veiller sur les feux sacrés. Le Krivs était toujours nommé à vie par les prêtres, et il résidait à Romove ou Ramava (cette dernière désignation est plus exacte), le centre du culte letton et la capitale de leurs prêtres.

C'est Dusburg, le chroniqueur d'un ordre prussien, qui fait le premier mention du sanctuaire de Romove.

Voici le passage latin dans lequel il en parle : « Fuit autem in medio nationis hujus perversæ, scilicet in Nadrovia, locus quidam dictus Romov, trahens nomen suum a Roma, in quo habitabat quidam dictus Crive, quem colebant pro papa. » (Cf. sur ce sujet les réflexions de Nesselmann dans le *Thesaurus linguæ Prussicæ*).

Cette désignation de *Romove* ou *Ramava* a sans doute été dérivée de *Rams*, « tranquille, doux » (letton), qui correspond à RAM « être tranquille » (en sanscrit) ; *rams* « vertueux » en vieux prussien; *ramus*, « tranquille, » *romas*, « doux, » en lithuanien. L'*o* de Romove est une simple forme dialectale ; il y a encore aujourd'hui plusieurs contrées ou l'*a* est prononcé comme o. « Ove »est le suffixe de substantifs, surtout de ceux qui désignent un nom de lieu. *Romove*, ou *Ramava* nous paraît signifier à la fois en letton et en lithuanien, « un lieu tranquille. »

Il a été assez difficile de déterminer en quel lieu se trouvait ce sanctuaire suprême, détruit depuis plusieurs siècles. On est toutefois à peu près certain aujourd'hui qu'il était situé près de Schippenbeil, sur la rivière Alle (Prusse orientale). Ramava paraît avoir été détruite par Boleslas le Courageux, premier roi chrétien de Pologne, au commencement du XIe siècle.

Les Lettons, les Lithuaniens et les anciens *Prusi* (lisez Prouczi), membres d'une seule famille qui parlait la même langue, se montrèrent obstinément attachés à leur culte national. Tous les missionnaires envoyés pour les convertir furent tués par eux, et ils les mettaient à mort, de préférence, sur les débris mêmes des chênes sacrés qu'ils venaient de faire abattre. Boleslas se chargea de les venger. Alors commença entre les Lettons et les Polonais

Digitized by Google

une guerre sanglante et longue; les Polonais trouvèrent une résistance acharnée, et les Lettons et les Prusi prirent parfois d'éclatantes revanches de leurs défaites, et firent des incursions furieuses dans le royaume de Pologne. Ils finirent toutefois par être vaincus et Ramava fut détruite de fond en comble.

Ce n'était pas le seul endroit où le peuple venait faire des sacrifices à ses dieux. Chaque château letton (*pils*) avait son sanctuaire. A côté des *pils kalmi* (montagnes des châteaux) il y avait toujours un *Elkus-Kalns*, montagne des idoles, où se célébraient les cérémonies du culte. Il y a entre Volangen et Libau une montagne célèbre, connue sous le nom de *Birutas Kalns*, montagne de Birouta, qui était consacrée à la déesse Vasla. Les légendes nous ont conservé le nom de bien d'autres endroits consacrés à diverses divinités; et les noms de beaucoup de lieux nous rappellent encore aujourd'hui des sanctuaires détruits. Ainsi *Perkunen* près Libau a été, d'après la légende, le bosquet sacré du dieu Perkons. Près de Kandava en Courlande se trouve le village de Ligaciéms, dont le radical rappelle le nom du dieu Ligajs.

Les sources les plus abondantes pour l'étude de l'ancienne mythologie lettonne, sont les traditions du peuple; ses légendes, ses contes, ses formulettes de conjuration, ses chansons, ses proverbes, tout ce qui constitue la littérature orale. On n'en a recueilli qu'une partie; mais aujourd'hui, on s'occupe activement sur tous les points de la patrie lettonne, de sauver de l'oubli toutes ces richesses nationales que le peuple a conservées à travers tant de siècles. A ce point de vue, M, Brivzemiék, de Moscou, a bien mérité du peuple letton; c'est lui qui a le plus fait par collectionner, classer et éditer les matériaux du Folk-Lore letton. On jugera de leur richesse par ce fait que jusqu'à ce jour près de soixante mille chansons ont été recueillies; à Moscou, M. Baron s'occupe actuellement de classer ce formidable Romancero.

ZINCIÉM WISSENDORFF.

DEUX LÉGENDES LETTONNES

LA MONTAGNE BLEUE

Au centre de la Livonie, non loin de la ville de Valmiéra et du lac de Bourtniék, se trouve une montagne, connue dans toute la Latavie (1) sous le nom de la montagne Bleue *(Zilaïs Kalns)*.

1. *Latavie* est la désignation collective de la Lettonie et de la Liétavie ou Lithuanie. Cette désignation doit son origine au distingué pasteur de la colonie lettonne à Saint-Pétersbourg, M.Sanders.

Digitized by Google

C'était une montagne sacrée, couverte d'énormes chênes séculaires, sous le feuillage touffu desquels les anciens Lettons veniaent prier leurs dieux,

Sous l'ombre de ces arbres gigantesques le grand prêtre letton, *Krivs*, assisté de ses aides les *Vaïdéloti*, présidait les cérémonies religieuses qui, d'après les circonstances, étaient vouées soit à *Perkons*, le dieu des cieux et du tonnerre, soit à *Pékols*, le dieu des morts, soit à un autre dieu dont on implorait la protection.

Trois grandes fêtes par an se distinguaient de toutes les autres par leur magnificence et l'affluence du peuple. C'étaient la fête du Printemps, en l'honneur de *Pergrubis* et de *Puskaitis ;* la fête de l'Été, en l'honneur du dieu *Ligajs* (lisez : Ligaïys) et enfin la fête de la Récolte. La dernière prouve que dès l'antiquité les Lettons, à côté de la chase se sont occupés de l'agriculture.

La première place appartient à la fête du dieu *Ligajs*, qui avait le plus d'éclat. C'étaient des illuminations grandioses sur toutes les montagnes de la Latavie, où étaient allumés d'énormes bûchers autour desquels se réjouissait le peuple.

Cette fête existe encore aujourd'hui et correspond à la Saint-Jean. C'est en vain que les prêcheurs du christianisme se sont efforcés de la déraciner — elle existait, existe et existera.

Le *Zilaïs Kalns* était un des plus célèbres endroits du culte payen et jusqu'à nos jours, les Lettons, quoique chrétiens, ont conservé leur respect et leur vénération pour cette montagne.

Un grand nombre de légendes circulent dans la bouche du peuple, ayant rapport à cette montagne sacrée, ce sanctuaire du culte de *Perkons*.

En voici une :

Dans le château de ses ancêtres régnait un puissant guerrier connu dans tout le pays par sa richesse et sa puissance.

Il avait une fille, Lida, aussi belle que vertueuse, connue par la douceur de son caractère et la bonté de son cœur.

Un de leurs voisins avait deux fils, Turos et Tuskos, qui se ressemblaient tellement que leur propre mère ne put les distinguer l'un de l'autre. Pour les reconnaître elle donna une bague en or à l'un, une bague en argent à l'autre.

Tous les deux étaient éperdument amoureux de Lida. Mais le père de celle-ci refusa à Turos la main de sa fille. Alors ce dernier résolut de fuir avec sa bien-aimée, sans laquelle la vie lui aurait été un enfer. Il confia le secret à son frère Tuskos qui devait l'aider.

Pour détourner toute attention et tout soupçon, Turos prit part à un festin qui avait lieu la nuit de la fuite. Mais Tuskos avait résolu de tromper son frère. Il lui vola la bague en or, se revêtit de ses habits et s'enfuit avec Lida, qui le prit pour son Turos, son bien-aimé.

Le jour commença à naître quand ils arrivèrent sur la Montagne Bleue. Tuskos lui dévoila son amour ; il la pria d'oublier son frère et de le laisser l'appeler sa bien-aimée. Grand était le désespoir de Lida en apprenant la fausseté de Tuskos. D'un mouvement désespéré elle lui arracha son épée et la plongea dans son cœur, en maudissant Tuskos. Son dernier regard

Digitized by Google

s'envola vers les murs dentelés du château de son bien-aimé qui se voyait dans le lointain à travers la brume matinale.

Presque au même moment arriva Turos qui avait suivi la piste des fuyards. Un combat terrible s'engagea entre les deux frères; mortellement blessés, ils tombèrent tous les deux à côté du corps inanimé de Lida. C'était la fin d'une famille guerrière célèbre.

Leur château a été détruit et, depuis, les derniers restes ont disparu de la terre, mais le nom de Lida, de la bienfaitrice des pauvres, la protectrice des déshérités, est encore aujourd'hui dans la bouche du peuple letton.

LA MONTAGNE DE BIRUTA

BIRUTAS KALNS

Légende letto-lithuanienne, recueillie par Kazoku Davis (1)

Dans les parages lointains de la Courlande entre Libau et Polangen, près la frontière de la Prusse, la côte de la mer est couverte des sapins des plus magnifiques et au-dessus de ses cimes trône une montagne escarpée dont le sommet est également couvert de sapins.

Un sentier bien marqué, haut de plus de cent marches, du côté de la mer et de la terre, mène au sommet de la montagne, à une petite chapelle.

La croix sur le toit de la chapelle, les images des Saints et les ornements de l'autel prouvent que la foi chrétienne règne ici.

Mais ce ne fut pas toujours le cas.

Reculons de plusieurs siècles, aux temps où la plupart des Lettons se prosternaient déjà devant le seigneur crucifié et donnaient patiemment le dixième de toutes les récoltes aux églises, aux couvents et aux seigneurs; où quelques Lithuaniens étaient convertis déjà, mais où la nation lithuanienne adorait les dieux de ses aïeux : dans ces temps-là, brûlait sur cette montagne un feu éternel, nourri par des vestales (jaunavasvaidelotas) en honneur de *Vasla,* déesse du feu éternel, dont les premières vestales étaient *Praurima* et *Biruta.*

Dans ce temps-là, régnait dans la partie nord-ouest de la Lithuanie, le prince lithuanien *Keïstut.* Pour lui il n'y avait pas de chemins trop longs, de marais infranchissables, de riviéres trop profondes, de murs trop hauts. Et souvent ses chevaux de bataille le portèrent où les sabres étincelaient, où l'on fendait les cuirasses, où le sang coulait par torrents, où on luttait avec des fauves, où on faisait la chasse aux cerfs; toujours il revenait avec un riche butin.

Un jour Keïstut était parti de nouveau en campagne, avait massacré beaucoup de chevaliers teutoniques et pris des châteaux, et retournait chez lui avec les richesses qu'il avait prises aux ennemis.

1. Lisez : Kajouakou Davis. C'est le pseudonyme de l'écrivain letton David Peltz.

Digitized by Google

La mer hurlait, les lames se fendaient, les cimes des arbres chuchotaient affligées, la tempête jouait avec les cheveux des vierges; la vestale *Biruta*, gardienne du feu sacré de Praurima, était sur le lieu sacré, au milieu de ses compagnes.

La terre s'ébranle, les chevaux des Lithuaniens foulent la côte de la mer, portant des guerriers et du butin : des ornements en ambre, produits de la mer, des cuirasses forgées en acier — seul Keïstut reste, isolé sur son cheval, — reste et pense.

En vue du lieu sacré, il abandonne son cheval, pour sacrifier en l'honneur de Vasla.

Un feu superbe éclaire les vestales et se reflète, plus magnifique encore, dans les yeux de Biruta qui regarde avec courage Keïstut et lui dit :

« Ne t'approche pas, guerrier ! La déesse n'aime pas le sang, ni ceux que il versent, elle n'aime que le feu chaste et pur!

« Déesse Vasla! » dit Keïstut, le héros, d'une voix basse, pour que ta colère cesse, je te sacrifie tout le butin de cette guerre, des vierges étrangères, des chevaux et des ornements en ambre.

« Mère Praurima! ayant trouvé parmi tes élèves chéries ma fiancée, je te sacrifie cette massue, ma meilleure camarade.

« Et toi, Biruta, la femme de mon choix, viens garder le feu de mon foyer. »

Ceci dit, il jette la massue gigantesque de chêne dans les flammes sacrées et, enlevant Biruta de ses mains héroïques, il se jette sur son cheval et retourne dans sa patrie, la Lithuanie, dans son château, son foyer.

Biruta était devenue sa femme et lui donna des fils, des héros.

Keïstut et Witaut (1) — père et fils! Y a-t-il un nom plus cher pour les oreilles d'un Lithuanien? Y a-t-il un nom qui fit trembler plus les ennemis de la Lithuanie? Demandez aux seigneurs teutons et livons, aux schliaktci polonais, aux sciazi russes, aux khans mongols et à tous les guerriers des nations avoisinantes : ils savent que les massues lithuaniennes étaient lourdes et que terribles étaient leurs coups! Demandez aux châteaux prussiens et aux villes russes, ils sauront beaucoup en raconter sur le courage de Keïstut et plus encore sur la force de Witaut.

Keïstut mourut. Witaut était presque toujours à cheval, cueillant les lauriers de la guerre, combattant les ennemis de la Lithuanie et étendant sa puissance. Biruta se sentant abandonnée, quitta la Lithuanie et retourna chez sa mère Praurima garder le feu sacré de Vasla.

Mais tout était changé depuis. Les vestales étaient dispersées, le feu sacré éteint, le temple détruit, autour du temple régnaient les chevaliers teutoniques et les adorateurs de Vasla et de Praurima se prosternaient déjà devant le Sauveur crucifié et sa mère divine.

Mais le sanctuaire, quoique en ruine, reste sanctuaire, et le dieu, quoique méprisé, reste dieu.

Elle avait été profondément attristée en voyant Keïstut, son époux bien aimé, descendre dans l'empire de Pikol (dieu des enfers); elle avait été

1. Witaoute.

Digitized by Google

tourmentée d'angoisses constantes en ne voyant point son fils Witaut pendant des années entières — mais en trouvant méprisé et détruit le lieu sacré de sa déesse; Biruta ne put plus supporter le poids de la douleur; les yeux hagards, le cœur brisé, elle regarda ce lieu, où autrefois brûlait le feu divin, où autrefois priait le peuple...

La mer hurla, les vagues se fendirent, les cimes des arbres chuchotèrent attristées, la tempête joua terriblement avec les cheveux d'une vieille. — Biruta avait cessé de vivre...

Les adorateurs de Praurima inhumèrent secrètement le corps de Biruta sur ce lieu, où autrefois, avant que Keïstut ne l'eût enlevée, elle avait servi sa déesse.

Witaut massacra les chevaliers teutoniques, il dispersa les armées ennemies et rendit la liberté à la Lithuanie.

La sépulture de Biruta, simple montagne de sable, s'élevant au-dessus des cimes des sapins, prouve encore aujourd'hui la puissance des Lithuaniens et semble dire au voyageur : « Étranger! découvre-toi, respecte ce sol que tu foules de tes pieds : ici repose la vestale Biruta, la fille de Praurima, femme et mère de héros lithuaniens. »

ZINCIÈM WISSENDORFF.

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

(HAINAUT)

Dans certaines localités du Hainaut, surtout dans la partie centrale de la province, les enfants s'assemblent en bandes à l'époque du nouvel an, et vont chanter devant les principales maisons le couplet suivant :

Bon an, bonne année,
Em' panse est trawée;
Donem in bonan
Po met' au devant

(Bon an, bonne année — Mon ventre est troué — Donnez-moi un cadeau du nouvel an (un bonan) — pour mettre au devant.

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

CADIOU LE TAILLEUR

(CONTE BRETON)

Cadiou, surnommé Cadiou-C'hœon, était (sauf votre respect) tailleur de son état. Il demeurait au village de Parc-ann-Itron, en Plouaret, à environ un kilomètre du bourg. Chaque matin, il allait travailler à la journée, dans les fermes et les manoirs du pays, et comme il n'était pas marié, il vivait aisément de son aiguille.

Un jour, il lui prit fantaisie d'aller à la foire de septembre, sur la montagne de Bré, une des plus belles foires du pays.

Il revêtit donc ses habits du dimanche, et se mit gaîment en route.

Après avoir parcouru la foire, en tous sens, visité les marchés aux bœufs, aux chevaux, aux vaches, aux cochons, et fait sa prière à Monseigneur Saint-Hervé, dans sa chapelle, sur le sommet de la montagne, il voulut aussi faire un peu le jeune homme, bien qu'il eût déjà atteint la quarantaine. Il aimait les femmes, du fond de son cœur. Il remarqua, aux abords des danses, une belle jeune fille aux joues rouges, comme une pomme d'api, aux cheveux noirs et aux yeux vifs.

— Voilà mon affaire, se dit-il aussitôt; je vais lui demander de vouloir bien faire un tour avec moi, dans la foire.

La fille ne demandait pas mieux. Après s'être promenés de tous les côtés, et avoir dansé plusieurs rondes et passe-pieds, Cadiou dit à sa danseuse :

— Je veux vous acheter, à présent, ma douce jolie, votre part de foire, pour vous remercier de votre amabilité.

Et Cadiou lui acheta pour un sou d'amandes.

La fille, dépitée du peu de générosité de son cavalier, pensa en elle-même : « Selon ce que tu me feras, je te ferai aussi, sois tranquille. »

Ils firent encore deux ou trois fois le tour de la chapelle, en se tenant par le petit doigt, comme le font les amoureux, après quoi Cadiou dit : — « Le soleil baisse, et il y a loin d'ici chez moi. »

— Venez que je vous paie aussi votre part de foire, lui dit la jeune fille.

Et elle le conduisit devant la boutique d'un mercier ambulant.

— Choisissez là ce qui vous plaira, ajouta-t-elle, à la condition toutefois que cela ne coûte pas plus d'un sou.

Cadiou prit une grande aiguille, puis, saluant la jeune fille :

Digitized by Google

— A présent, je vous dis au revoir, ma douce jolie, car voilà que le soleil va se coucher, et je demeure loin d'ici.

— Moi aussi, je retourne à la maison, répondit-elle, et, comme vous êtes de Plouaret et moi de Louargat, nous suivrons la même route, quelque temps, et vous passerez même au seuil de la maison de mon père, au pied de la montagne.

Ils descendirent la montagne ensemble. La jeune fille, arrivée près de la maison de son père, qui était un vieux manoir délabré, dit à son compagnon :

— Voici la maison de mon père : entrez un peu, pour allumer votre pipe, et pour goûter notre cidre.

Après quelques compliments, Cadiou entra dans la maison. Il y vit un grand vieillard assis dans un grand fauteuil, près du feu, et les jambes étendues sur le foyer; et ces jambes étaient si longues, qu'elles atteignaient jusqu'à l'autre côté du foyer, qui était très vaste pourtant. Il resta d'abord immobile d'étonnement; jamais il n'avait vu rien de semblable.

— Te voilà donc de retour, ma fille chérie ? — dit le vieillard, quand il entendit ouvrir la porte.

— Oui, mon père, je ne suis pas trop tard, n'est-ce pas ?

— Et, selon ton habitude, tu ne viens pas seule. La bonne petite fille que tu fais ! Nous souperons bien, ce soir, il me semble.

— Non, mon père chéri, ce ne sera pas pour ce soir, mais pour demain matin, à déjeûner.

— Soit, pour demain matin, puisque tu le veux, ma fille; mais, va me prendre ma faux, pour que je le fauche tout de suite, de peur qu'il ne s'échappe, pendant la nuit.

— Je vais vous la prendre, mon père.

Cadiou, en entendant cette conversation, était resté immobile, comme un pieu de pierre (peulvan); mais, la fille ayant ouvert la porte, il se précipita dehors, et de courir !...

— Détache les chiens! cria le vieillard.

Et la fille détacha les chiens, d'énormes bouledogues, qui se mirent à aboyer, comme des démons déchaînés.

Heureusement, Cadiou avait une belle avance, et il courait, à travers champs, vers la rivière Le Léguer, se croyant en sûreté, s'il parvenait à la mettre entre les chiens et lui. Au moment où il entrait dans l'eau, un des bouledogues happait le fond de sa culotte, qui lui resta dans la gueule.

Mais, Cadiou était sauvé, car les droits du grand vieillard ne s'étendaient pas sur l'autre bord de la rivière.

Le pauvre tailleur était rendu de fatigue et de frayeur. Aussi, en sortant de l'eau, il s'étendit sur l'herbe, et s'endormit aussitôt.

Quand il s'éveilla, il faisait nuit noire, et ayant aperçu des tas de foin autour de lui, il se fourra dans un d'eux, pour attendre le matin et n'avoir pas froid.

Peu de temps après, il fut étonné d'entendre prononcer les

Digitized by Google

paroles suivantes, auprès du tas de foin où il s'était fourré :

— Voici le meilleur tas ; emportons celui-ci.

C'étaient des voleurs de foin. Et ils commencèrent à défaire le tas, avec des fourches de fer, pour l'emporter. Le pauvre Cadiou était on ne peut plus embarrassé. — Si je reste ici, se disait-il, ils vont me blesser avec leurs fourches de fer, et si j'essaie de fuir, ils m'attraperont certainement, et me tueront peut-être, pour être sûrs que je ne les dénoncerai pas. Que faire, mon Dieu ?

En ce moment, il sentit le fer froid d'une fourche qui lui effleurait la cuisse droite, et il sortit de sa cachette et se mit à courir. Mais, hélas ! il fut vite pris.

— Tiens ! tiens ! s'écrièrent les voleurs, en le reconnaissant, c'est Cadiou le tailleur ! Que ferons-nous de lui ?

— Le tuer tout de suite, pour qu'il ne nous dénonce pas, dit quelqu'un.

— Non, dit un autre, nous pourrions nous débarrasser facilement de lui, sans charger notre conscience d'un si grand crime.

— Comment cela ?

— Voici : étendons-le sur le dos, fixons à terre chacun de ses quatre membres, au moyen de crampons de bois, puis abandonnons-le aux loups à dévorer : vous pouvez être sûrs qu'ils ne tarderont pas à arriver, et c'en sera fait de lui promptement.

— C'est vrai, faisons ainsi, dirent les autres.

Le pauvre Cadiou avait beau pleurer et supplier, jurant sur son salut de ne jamais rien révéler de ce qu'il avait vu, cette nuit, on ne l'écoutait pas. Les voleurs le clouèrent à terre, comme ils l'avaient dit, puis ils s'en allèrent, en emportant le foin.

Tôt après, une louve arriva dans la prairie. Elle s'approcha de Cadiou, le flaira, s'assit ensuite sur sa poitrine, et se mit à hurler, pour appeler ses petits.

— Mon Dieu, c'en est fait de moi, pensa Cadiou.

Sentant alors la queue de la louve sur son visage, il la mordit. La louve poussa un cri et voulut fuir : mais Cadiou serrait de toutes ses forces et ne lâchait pas, si bien que l'animal, en se démenant, finit par arracher de terre les crampons qui retenaient le tailleur. Alors, il lâcha prise, et la louve partit sans lui faire de mal.

Cadiou s'empressa de quitter aussi cette prairie de malheur, et il arriva sans tarder près d'une maisonnette d'argile, couverte de chaume. Il frappa à la porte, et personne ne répondant ; il poussa la claie d'osier et de genêt qui bouchait l'huis de l'habitation. Elle céda facilement, et il aperçut au fond de l'habitation une petite vieille barbue, aux dents longues et noires, qui était occupée à faire des crêpes.

— Bonsoir, grand'mère, lui dit-il,

— Que cherchez-vous, mon fils, répondit la vieille.

— Un abri jusqu'au jour, si vous aviez cette bonté ?

— Ici, mon enfant, on ne reçoit jamais de chrétiens : J'ai trois

Digitized by Google

fils géants, qui vont arriver à la maison, sans tarder, près de mourir de faim, et s'ils te rencontraient dans ma maison, ils te dévoreraient sûrement.

— Vous m'effrayez, grand'mère : et pourtant, où aller attendre le jour? Si vous saviez tout ce qui m'est arrivé, depuis le coucher du soleil!...

Et il lui raconta ses aventures.

— J'ai pitié de toi, mon enfant; eh! bien reste; je saurai m'arranger de manière à ce que mes fils ne te fassent pas de mal; je leur dirai que tu es mon neveu et leur cousin, un fils de mon frère. Mange des crêpes, en attendant.

Et Cadiou se mit à manger des crêpes. Mais bientôt, il entendit un grand bruit dans la cheminée, et comme des cris de hibou : Hou! hou! hou!...

— Qu'est-ce que c'est, grand'mère? demanda-t-il, en tremblant de peur.

— C'est mon fils Janvier qui vient souper.

Et aussitôt descendit par la cheminée dans la chaumière un vieillard à barbe blanche et longue, soufflant dans ses doigts et criant : — Hou ! Hou ! Hou !... Je suis près de mourir de faim, mère; donnez-moi à manger, vite, bien vite !

— Oui, mon fils, voilà de bonnes crêpes, manges-en tant que tu voudras.

Et il se mit à manger. Des monceaux de crêpes disparaissaient dans son ventre, comme dans un gouffre.

Quand sa faim fut un peu calmée, il leva la tête, huma l'air et s'écria : — Je sens odeur de chrétien et je veux en manger !

— Tais-toi, mon fils, tais-toi, et soupe tranquillement, lui dit la vieille; tu sais bien qu'il ne vient jamais de chrétiens ici.

Janvier engloutit encore quelques douzaines de crêpes, puis il dit de nouveau :

— Je sens odeur de chrétien, mère, et il faut que j'en mange !

Et il se leva, pour chercher dans la maison. Cadiou s'était caché sous la table, et il eût voulu être loin de là.

— Assieds-toi là près, du feu, mon fils, et sois bien sage. Le fils de mon frère, ton cousin, est venu me voir, et je pense bien que tu ne vas plus lui faire peur de la sorte, ni parler de le manger. Il s'est caché sous la table et n'ose bouger, en t'entendant faire le sauvage. Je vais te le faire voir; mais, ne lui fais pas de mal, car, je te le répète, c'est mon neveu et ton cousin.

La vieille alors prit Cadiou par la main et le fit sortir de sa cachette, en lui disant : — Viens, mon enfant, viens que je te présente à ton cousin Janvier, et n'aie pas peur de lui, car il n'est pas aussi méchant qu'il le paraît.

— Si c'est le fils de mon oncle et mon cousin, dit Janvier, je ne lui ferai certainement pas de mal; pourquoi aussi ne me l'avoir pas dit, tout d'abord ?

Digitized by Google

Et voilà Cadiou et Janvier amis, comme cousins.

Quelque temps après, arrivèrent, l'un après l'autre, les deux autres fils de la vieille, Février et Mars, tout aussi affamés que Janvier, et aussi désireux de dévorer Cadiou. Leur mère les calma et les trompa de la même manière que Janvier, et les voilà grands amis, tous les quatre, et causant tranquillement, auprès du feu, en attendant le jour.

Cependant Cadiou n'était pas sans inquiétude, en la société de semblables cousins, et il ne guettait qu'une occasion de les planter là et de s'en aller.

— Si vous voulez, cousins, leur dit-il, nous jouerons à quelque jeu, pour passer le temps.

— Oui, cousin, jouons à quelque jeu, pour passer le temps.

— Voulez-vous que je vous apprenne le passé et l'avenir?

— Oui, cousin, apprends-nous le passé et l'avenir.

Cadiou prit deux gourdins, les posa en croix sur l'aire de la maison, puis il dit :

— Tenez, cousins, asseyez-vous chacun sur un bout de ces bâtons, et ma tante aussi s'assoira sur un bout, comme vous, car il faut être quatre de jeu.

La mère et ses trois fils s'assirent sur les quatre bouts des bâtons.

— C'est bien, dit alors Cadiou ; à présent, je vais sortir un peu, pour observer les étoiles, et quand je reviendrai, je vous apprendrai à connaître le passé et l'avenir. Mais, ne bougez pas, et restez comme vous voilà.

Cadiou sortit là-dessus, et de courir vers Plouaret! La vieille et ses fils, ne le voyant pas revenir, finirent par se lasser de cette position.

— Va-t-en, Janvier, lui dire de se hâter, dit la mère à son fils ainé, car je ne veux pas rester ainsi, plus longtemps.

Janvier se leva et sortit, mais, il eut beau regarder, chercher de tous côtés et appeler à haute voix, pas de cousin Cadiou. Et il revint et dit :

— Nous sommes joués ! le drôle a déguerpi ! Mais, courons après lui, et si nous l'attrapons, nous lui apprendrons à se moquer de nous.

Et les voilà de partir, comme trois démons enragés, hurlant et brisant les arbres et renversant les maisons, sur leur passage.

Cadiou, les entendant venir, se dit, saisi de frayeur :

— Les voilà qui arrivent ! Où me cacher ?

Et remarquant, dans un courtil, près d'une maison, des ruches d'abeilles, dont une plus grande que les autres était vide et renversée, il s'introduisit et se cacha dans celle-ci. Les fils de la vieille aimaient, parait-il, le miel, car à la vue des ruches, ils s'écrièrent : ô les belles ruches d'abeilles ! et cessèrent leur poursuite. Emportons-les, ajoutèrent-ils.

Et ils prirent chacun trois ruches. Mars avait celle où se tenait blotti Cadiou.

Digitized by Google

— C'est moi, les gars, disait-il à ses frères, qui en ai une qui est lourde ! Quel bon miel elle doit contenir !

Cependant Cadiou tira de son étui la grande aiguille que lui avait payée la fille du géant, pour sa part de la foire, et en piqua Mars, dans le dos.

— Aïe ! — cria celui-ci, comme ces abeilles piquent !

Cadiou jouait toujours de son aiguillon, tant et si bien que Mars, n'y pouvant plus tenir, jeta sa ruche dans un étang, sur la chaussée duquel ils passaient, en ce moment. Cadiou faillit être étouffé dans la vase, où il s'enfonça. Il parvint cependant à s'en dépétrer.

Mais, il était dans un tel état, qu'il lui fallut se dépouiller de tous ses vêtements, jusqu'à sa chemise, pour les laver. Il les étendit sur un buisson, et entra dans l'eau, pour pratiquer sur lui-même la même opération. Le meunier du moulin voisin, qui s'était levé de bonne heure, pour mettre l'eau sur son moulin, vint à passer en ce moment, et voyant ces vêtements ainsi abandonnés, il les emporta.

Quand Cadiou sortit de l'eau, il se dirigea vers le buisson sur lequel il avait étendu ses vêtements, mais, ne les y retrouvant plus, il fut bien étonné et ne pouvait concevoir qui avait pu les emporter.

Le voilà bien embarrassé de se trouver ainsi, tout nu, d'autant plus que le jour allait paraitre. Il se mit à courir, espérant pouvoir atteindre sa maison, avant que l'on rencontrât sur les routes des artisans et des journaliers se rendant à leur travail.

Il lui fallait traverser la place du bourg; une vieille femme, Guyona ar Saoz, ouvrit sa porte et sortit, comme il passait. Cadiou se rejeta vivement dans la cour de Iouenn Thépaut, le menuisier, et se cacha parmi des planches et autres bois d'œuvre, qui se trouvaient là dans un coin.

Il manquait un nouveau saint Crépin, dans l'église de Plouaret, l'ancien étant tout-à-fait vermoulu et tombant en poussière. Iouenn Thépaut avait été, la veille, au Kerminihi, accompagné du recteur, prendre un saint Isidore, qui était là, dans un grenier, depuis que la chapelle était tombée en ruines. Le pauvre saint avait perdu son nez et quelques doigts seulement, et Iouenn Thépaut avait été chargé par son recteur de les remplacer, de telle sorte que lorsque le vieux saint Isidore, ainsi restauré, aurait été peint à neuf, il ferait un magnifique saint Crépin. Il se leva de bonne heure, ce jour-là, et alla chercher du bois, dans sa cour, pour réparer les pertes du saint. Son étonnement fut grand, vous pouvez le croire, de trouver un homme tout nu parmi son bois. Il eut peur tout d'abord; puis, se rassurant. — Qui es-tu et que fais-tu là ? Pas de réponse; Cadiou ne bougeait pas plus que s'il eût été de bois. — Jésus ! dit alors Thépaut, qui était assez simple d'esprit, — c'est peut-être un saint Crépin, qui se trouve ici, par la permission de Dieu, pour prendre la place de l'ancien.

Et il alla trouver son recteur et lui dit : — Quel miracle ! Mon-

Digitized by Google

sieur le recteur : Dieu nous a envoyé un nouveau saint Crépin ! Venez le voir, vite !

Et le recteur suivit le menuisier. Il salua le saint et lui demanda de la part de qui il venait. Pas de réponse. Il le toucha de la main. Il était froid, comme un saint de bois. — Il n'y a pas à en douter, dit-il alors, c'est certainement un miracle. Il faut faire sonner les cloches, pour que les paroissiens accourent, et que le nouveau saint soit porté solennellement à l'église.

Et l'on sonna les cloches, à toute volée, les paroissien saccoururent de tous côtés, et Cadiou fut porté triomphalement à l'église et placé dans la niche de saint Crépin.

Le bruit s'en répandit vite par la paroisse, et les paroissiens vinrent en foule pour voir le nouveau saint.

— Oh ! le beau saint ! s'écriait tout le monde ; comme il a les yeux clairs ! on le dirait vivant !

Une bonne femme vint avec un cierge allumé, et comme il n'y avait pas là de chandelier, elle plaça son cierge entre les orteils du nouveau saint. Quand le cierge fut presque entièrement consumé, Cadiou, sentant son pied brûler, sauta à bas de sa niche, au grand étonnement des assistants, et s'enfuit en courant hors de l'église. Il traversa le bourg, rapide comme un éclair, disparut, et personne ne sut ce qu'il était devenu.

Il est remonté au ciel, disaient les uns ; — c'est un diable et non un saint, disaient les autres. — Il était tout bonnement retourné chez lui, sans rencontrer personne sur sa route, et s'était mis au lit.

Tout ceci est vrai, car ma grand'mère à connu Cadiou, surnommé Cadiou c'hoéon, et c'est d'elle que j'ai appris ce conte (1).

F.-M. LUZEL.

(Conté par Barbe Tassel, Plouaret, — Décembre. 1868

1. Ce conte présente un type assez complet des récits où le conteur populaire, brodant sur un vieux thème, mythologique ordinairement, introduit dans sa narration des épisodes empruntés à différentes fables et des souvenirs personnels et locaux.

C'est comme un cauchemar.

Ma vielle conteuse, a localisé son récit, comme cela arrive souvent. Cadiou était réellemment un taileur de Plouaret, et Iouen (Yves) Thépaut, un menuisier du même bourg, et je les ai bien connus, dans mon enfance.

Digitized by Google

SUPERSTITIONS ICONOGRAPHIQUES

II

LES STATUES

Une partie des croyances que nous avons relevées pour les représentations peintes de la figure humaine, s'appliquent à son exécution en relief. Pourtant je n'ai pas constaté, en ce qui concerne les statues, l'idée si répandue quand il s'agit de portraits en couleur, qu'une partie de la substance du modèle est absorbée par son image; il semble aussi que celui dont on fait le buste ne soit pas soumis aux mêmes inconvénients que celui dont on peint la figure. Cela tient vraisemblablement à ce que la statuaire exigeant un appareil plus compliqué et moins portatif que la peinture, les sculpteurs n'opèrent en général que dans les villes ou tout au moins dans un milieu civilisé. La plupart des portraits en plâtre, en terre cuite, en marbre ou en bronze sont ceux de personnages remarquables par leur talent ou leur fortune; ce n'est que très exceptionnellement qu'on a modelé d'après nature la tête des paysans ou des non-civilisés. La statuaire est relativement à la peinture un art peu populaire : de là sans doute l'absence de plusieurs des superstitions constatées à l'égard des portraits. On peut ajouter que, les statues étant presque toujours monochromes, l'on ne peut accuser le statuaire, comme le peintre, de ravir au modèle pour en orner son image « le carmin de ses lèvres et les roses de ses joues. »

Dans un précédent article; j'ai émis l'idée que le pouvoir acquis par celui qui exécutait un portrait ou qui le possédait, se rattachait à *l'envoûtement*. On sait que d'après cette superstition, si une image a été blessée, après des cérémonies particulières, en un certain endroit, la personne réelle peut ressentir à la même place des désordres analogues — quoique d'un effet plus lent, — à ceux qu'elle souffrirait si elle était réellement frappée elle-même.

Aux premiers siècles de Rome, et jusqu'à l'époque la plus florissante de la république, on crut à ce pouvoir des enchanteurs; il était si peu mis en doute que les légistes romains s'en occupèrent. La loi de Cornelia *de Sicariis* punissait de mort ceux qui, au moyen d'images de cire, tuaient les personnes absentes.

Du XIIe au XVIe siècle, on trouve de nombreux exemples d'envoûtement; quelques-uns appartiennent à l'histoire; on sait que le traître Geoffroy d'Harcourt, qui guida les Anglais lors de leur descente en France, fut accusé d'avoir fait faire une figure en cire de Philippe VI, et de l'avoir piquée au cœur avec une longue épingle.

Digitized by Google

En 1615, on vendit à Paris un petit livret intitulé : Histoire épouvantable de deux magiciens (reproduit *dans les Variétés historiques et littéraires*), l'un d'eux « fut fait prisonnier sur ce qu'on l'accusait d'avoir fait une image de cire pour faire mourir en langueur un certain gentilhomme. »

En Écosse au XVIIe siècle, les sorcières fabriquaient des statues d'argile; elles apportaient des pointes de flèches des fées, qui ne sont dans le fait que les cailloux pointus dont on se servait dans les temps reculés pour armer les flèches, mais que la superstition regarde comme les armes dont les fées se servent pour faire périr les hommes et les animaux, et elles les lançaient contre les effigies d'argile. (W. SCOTT. *Démonologie* t. I, p. 205).

En dehors de l'Europe, ces pratiques criminelles sont encore d'un usage fréquent, même chez des peuples qui, depuis longtemps, sont sortis de la barbarie : Dans l'Annam, pour se défaire de quelqu'un, on sculpte ou on trace sur le papier une petite figure que l'on perce avec un couteau ou avec un clou, et que l'on cache dans la charpente de la maison ou sous le seuil. Le maître de la maison souffre dans la partie atteinte, ou bien il se ruine. (*Excursions et reconnaissances* 1886, n° 6, p. 455). Aux Moluques, les sorciers font certaines images de bois, et persuadent aux gens crédules que les coups donnés à l'image font périr celui dont ils veulent se venger. (DORVILLE, *Histoire de différents peuples*, t. III, p. 332.) Chez les Indiens de l'Amérique du Nord, les jongleurs, pour tuer un individu éloigné, pétrissaient avec certaine pâte la figure d'un homme et lui décochaient une flèche vis-à-vis du cœur. (ibid. t. V, p. 421).

*
* *

D'après des croyances qui sont surtout répandues dans le monde musulman, sans être adoptées par toutes les sectes, une statue humaine est un corps auquel manque l'âme qui doit lui donner la vie et l'intelligence. L'artiste qui l'a exécutée est coupable envers elle. Spon. *Voyages* t. I p. 135 rapporte les idées qui couraient à ce sujet au XVIIe siècle parmi les Turcs :

« Le sculpteur qui a gravé le grand nombre de figures que l'on voit sur l'une des colonnes de Constantinople sera bien étonné au jour du Jugement, selon l'opinion des sectateurs de Mahomet, quand chacune de ces figures viendra lui demander son âme, faute de quoi elles l'accuseront devant Dieu de lui avoir donné ce corps, sans avoir pu en même temps lui fournir un esprit pour les animer. Car les Turcs ont cette folle imagination de croire que toutes ces représentations, soit en plate peinture, soit en bosse, prendront vie à la fin du monde, et que Dieu leur donnera une âme, en punissant en même temps ceux qui auront eu la témérité de les faire et d'avoir voulu imiter la puissance du Créateur. » D'après la légende, « Dieu en effet avait d'abord modelé l'homme avant de l'animer. » D'Herbelot, *Bibliothèque orientale* V° Adam, raconte d'après Khondemir, qu'au commencement du monde, Dieu de sa propre main forma le moule de l'homme et qu'il anima ensuite ce corps de boue et le revêtit d'habits magnifiques.

Une légende sicilienne recueillie par Guastella, *le Parità* p. 19, et qui

Digitized by Google

remonte peut-être au séjour des Arabes en Sicile, rapporte que Dieu avait fait deux modèles d'homme, l'un d'argile fine, vernie et dorée, l'autre d'argile commune. Il donna la vie à la statue grossière, et l'autre resta abandonnée. Lucifer passant par le paradis terrestre, la vit et lui souffla la vie dans la bouche; les riches descendent de la statue du diable, les pauvres de celle de Dieu.

*
* *

Les statues dont il a été jusqu'ici parlé représentaient des êtres humains, existant réellement ou créés par l'imagination des artistes.

Lorsqu'il s'agissait des dieux, leurs images devenaient elles-mêmes des entités divines, et on leur attribuait, en même temps qu'une sorte de vie qui se manifestait par des actes extérieurs, non pas constants, mais intermittents, le don d'éprouver les mêmes sentiments qu'auraient ressentis les personnages célestes que l'artiste avait voulu sculpter.

Les traditions populaires, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nous fournissent, chez les sauvages et chez les civilisés, chez les païens de l'antiquité aussi bien que chez les fétichistes ou les chrétiens, de nombreux exemples de cet animisme. De graves historiens enregistrent même, souvent sans faire de réserves, les manifestations des statues des dieux.

Les Lapons s'imaginent que leurs grossières idoles peuvent se rendre d'elles-mêmes où elles veulent; à Madagascar une idole allait se promener seule ou guidait ses porteurs. (TYLOR, *Civilisation primitive* t. II, p. 222-1). Dans les *Merveilles de l'Inde* c. LXXII. on raconte qu'une énorme idole des Indiens, passe mille ans dans l'île de Bakar, puis se rend d'elle-même à Sérendib, et de là à Mandourin.

Vers 1560, dans l'Amérique du Sud, un indien dit à un Padre qu'il y avait dans la montagne une belle statue à laquelle les Indiens faisaient des offrandes; il alla la chercher et la mit dans son couvent; mais elle retourna à la montagne par deux fois. (*Tour du Monde* t. XXXVII p. 138).

En Europe, les légendes de statues de saints qui voyagent sont très nombreuses; pour peu qu'on se soit occupé de traditions populaires, on a dû en rencontrer plusieurs.

Chez certains peuples, on en était tellement persuadé, qu'on prenait des précautions pour empêcher les divinités de s'enfuir du lieu où l'on désirait les retenir : les Tyriens enchaînaient la statue du soleil pour qu'il n'abandonnât pas leur ville. (TYLOR t. II, p. 223). Pendant toute l'année, excepté au temps des Saturnales, la statue de Saturne avait les jambes liées par des bandages de laine; en liant la statue du Dieu, les Romains croyaient la retenir et s'assurer sa protection. (PRELLER, *Dieux de l'anc. Rome* p. 285). Il y avait à Haïti un Cacique qui avait un Cemi, ou idole de bois, qui avait quatre pieds comme un chien, lequel allait souvent la nuit dans les bois; aussi il le tenait lié; mais il se déliait et revenait, et lorsque les Castillans arrivèrent à l'Isle Espagnole, ils dirent qu'il s'était jeté dans un lac, et qu'il n'avait plus paru depuis (HERRERA. *Histoire des Indes*. l. III c. 4).

Digitized by Google

Dans l'empire de Calaminham, on enchainait dans les temples les dieux des nations vaincues. (LAHARPE t. IV, p. 180). Les idoles des peuples vaincus et placés sous la domination des Incas étaient transportées comme trophées et comme otages à Cuzco et prenaient place au milieu des divinités inférieures du panthéon péruvien. (TYLOR t. II p. 225).

Mais la plupart du temps, les statues des dieux n'étaient pas d'humeur vagabonde : elles restaient dans les temples où la piété de leurs adorateurs les avait placées. Elles ne laissaient pas pour cela de manifester par des signes visibles leur douleur, leur colère ou leur joie. De même que les portraits, elles saignaient si on les frappait, elles répandaient des larmes ou encore on voyait perler la sueur sur le marbre, le bronze ou le bois de leurs effigies. Ce dernier phénomène est même celui qui est le plus souvent relaté par les historiens, soit que les prêtres eussent des secrets pour produire, sur les statues quelque chose qui ressemblait à la sueur, soit qu'en réalité, il y eût là un simple phénomène hygrométique, analogue à celui que l'on peut assez fréquemment, avant les variations de température, observer sur certaines pierres.

L'antiquité classique nous en fournit plusieurs exemples. Au début de l'expédition d'Alexandre une statue sua, et l'on expliqua ce prodige en faveur du roi de Macédoine. (ARRIEN l. I c. 3). Au moment de la guerre contre Antiochus, l'Apollon de Cumes se couvrait d'une sueur continuelle. (FLORUS l. I c. 8). Cicéron, *de la Divination* l. I c. 34 rapporte le même prodige à propos de la statue d'Hercule, et Virgile, énumérant les merveilles qui présagèrent la mort de César, n'a garde d'oublier la sueur des statues.

D'après une croyance du moyen âge, la statue du tombeau de Gerbert à Saint-Jean de Latran, suait quand un pape devait mourir ou que Rome était menacée de quelque malheur. (LECANU. *Histoire de Satan*. p. 219). Celle de N. D. des Places, canton de Dun, trouvée en 1664, passa pour suer continuellement et l'on fit faire une gravure sous laquelle était écrit : Le Portrait de la Vierge trouvé dans le château des Places, de laquelle le visage sue toujours et fait des miracles. (L. DUVAL, *Esquisses marchoises* p. 46).

Lorsqu'en 1758 les Anglais firent sur les côtes de Bretagne la descente qui se termina par leur défaite à Saint-Cast, la statue de la Vierge du Temple qui se trouvait sur le chemin que les envahisseurs auraient pris pour aller à Lamballe, suait tellement que deux hommes étaient constamment occupés à l'essuyer. (SÉBILLOT. *Traditions* t. I p. 369).

On trouve en dehors de l'Europe la croyance aux statues qui suent : En Annam, un saint de bronze noir se met à suer à grosses gouttes un jour que le roi venait le saluer. (LANDES, *Contes annamites* N°. XI).

La statue d'Apollon tressaillait quand elle allait rendre des oracles. (TYLOR t. II p. 223).

Dans la *Légende Dorée* t. II. p. 125, une statue de Jésus-Christ ayant été frappée par un Juif, il en sortit du sang. On retrouve une conception analogue chez les peuples primitifs : les Esthoniens s'étonnèrent de ne pas voir saigner leurs idoles quand le missionnaire chrétien Dietrich les renversa. (TYLOR t. II p. 22).

Digitized by Google

Il y avait dans l'antiquité une foule d'images qui pleuraient ou brandissaient des armes pour prouver leur puissance surnaturelle. (TYLOR, t. II. p. 223). D'après une légende rapportée par Grimm *(Veillées allemandes* t. I p. 539), une statue de la Vierge ayant été insultée se mit à pleurer, et s'alla réfugier sur une haute montagne.

Parfois ces statues, s'animant pour un moment, faisaient des gestes ou prenaient la parole. A Egine des statues ayant été ôtées de dessus leur piédestal par les Athéniens se mirent à genoux (HÉRODOTE l. v. c. 86). On racontait à Rome qu'une statue de la Fortune s'était voilée lorsque la fille de Servius, après le meurtre de son père, entra dans le temple et où elle était placée.

Lors de l'inauguration de son temple, la statue de la Fortune ouvrit la bouche pour exprimer son contentement. (PRELLER p. 379). Quand on retira du Tibre le cadavre du pape Formose que son successeur y avait fait jeter, une statue s'inclina et le salua. (STENDALH, *Promenades dans Rome* t. II p. 243). A Madagascar, une statue répondait aux questions qu'on lui posait (TYLOR t. II p. 221). Stendalh. t. I p. 152 cite plusieurs statues qui prirent la parole, d'après la légende; c'est ainsi que la Madone de Saint-Côme reprit aigrement Saint Grégoire qui passait devant elle sans la saluer. Lorsque Saint Alexis fut mort, une statue parla et dit de faire entrer son cadavre à l'église. (*Légende dorée* t. I p. 15).

Pendant la reconstruction de la cathédrale de Paris, vers 1170, une image de Notre-Dame avait été inaugurée devant les *portaux* du temple qu'on lui bâtissait, et les passants déposaient leur offrande à ses pieds. Un jour, un beau garçonnet, qui venait jouer auprès avec ses camarades, avait au doigt un anneau donné par son amie; craignant de le perdre en jouant, il alla vers l'église, *por l'anel mettre en aucun lieu;* il vit l'image peinte de couleurs éclatantes et si belle, qu'il s'agenouilla dévotement, les yeux mouillés de larmes : « Dame, dit-il, dorénavant je vous servirai, car jamais je ne *remirai* femme ni pucelle, *qui tant me fut plaisant ne belle.* Je veux vous donner cet anneau pour gage d'amour et je jure que je n'aurai *amie ni femme, sinon vous, ma belle douce amie.* » A peine eut-il offert son anneau à la statue, que celle-ci plia le doigt de telle sorte qu'on n'aurait pu lui arracher cet anneau sans le briser. (BIBLIOPHILE JACOB. *Curiosités de l'histoire du vieux Paris* p. 53-54).

On lit dans la *Légende dorée* que la statue de saint Agnès se baissa pour prendre l'anneau qu'un prêtre lui présentait par ordre du pape; une autre fois elle prit un autre anneau des mains du prêtre chargé de sa garde (t. I. p. 97).

Dans les contes populaires, on trouve d'assez fréquentes réminiscences du temps où l'on croyait que les statues parlaient. Des personnes dévotes vont au temple ou à l'église et interrogent l'effigie de leur divinité préférée pour lui demander conseil sur la conduite qu'elles doivent tenir en telle ou telle circonstances. Un habile fourbe se cache derrière, et, contrefaisant sa voix leur donne — au nom de la statue — une réponse conforme à ses intérêts. Cette donnée, d'après Leroux, *Dict. comique* V° Babouin, remonterait à l'antiquité. Une jeune fille ayant été demander un mari à une statue de Vénus et de

Digitized by Google

Cupidon, un garçon caché derrière, dit, en contrefaisant sa voix « Tu ne l'auras pas. — Taisez-vous, petit babouin, repartit la jeune fille, laissez parler votre mère, elle est plus sage que vous. » On attribue à un Marseillais une réponse analogue, mais trop épicée pour être reproduite ici; l'enfant Jésus a été substitué à Cupidon.

Cet épisode est aussi populaire en Haute-Bretagne (cf. ma *Littérature orale* p. 112). La mère du fin voleur ayant été consulter la Vierge pour savoir quel métier prendrait son fils, celui-ci, qui s'est caché, répond en contrefaisant la voix d'une femme : Larron, ma mère, comme son père. La bonne femme n'a pas un instant l'idée d'une supercherie et elle consent à ce que son fils suive la vocation que la Vierge a indiquée. (SÉBILLOT, *Contes pop.* t. I. *Litt. orale l. c.*) La même consultation se trouve dans les *Veillées bretonnes* de Luzel p. 223, à cela près que c'est Saint Gily et non plus la Vierge qui prend la parole pour répondre.

Dans un conte annamite (LANDES n° LXIV), un homme caché derrière une statue, ordonne au nom de celle-ci, à une femme qui demandait pour mari un mandarin d'épouser un marchand de bâtonnets. Tout dernièremnet on racontait que deux femmes s'étant prises de querelle à propos d'une dette allèrent à l'église, et que celle qui se prétendait créancière adjura saint Joseph de lui dire si réellement la dette avait été payée. (*Lanterne*, 16 décembre 1886).

W. Scott raconte, que par l'aide du démon, la statue de Freya s'anima et voulut intervenir en faveur de sa prêtresse qu'un guerrier allait violer: mais le champion fendit le crâne de la déesse, lui coupa une jambe et le démon qui l'occupait s'enfuit. (*Démonologie* t. I p. 143).

Dans un chant populaire du Danemarck, l'homme des eaux va à l'église, et toutes les statues des saints se retournent à son approche, (X. Marmier *Chants du Nord* p. 128).

La veille de la fête de Saint Yves-de-Vérité, le peuple se réunissait le soir dans l'église, et à minuit, le saint étendait le bras pour bénir l'assistance prosternée. (E. RENAN, *Revue des Deux Mondes* 1876, p. 245).

En 1439, à Naples, un Christ baissa la tête pour éviter un boulet. (*Tour du Monde*, t. III p. 233). D'après des légendes encore populaires en Bretagne, pendant que Saint-Malo et Lamballe étaient assségés par les Anglais, des statues de la Vierge baissèrent la main pour indiquer une mine que creusaient les ennemis.

Dans un conte annamite, le roi Iléo (LANDES n° LX) est occupé dans un temple à laver la statue du Bouddha; il lui ordonnait de lever bras ou jambes et la statue lui obéissait; un jour il oublia de lui dire de baisser le bras et elle resta le bras levé.

*
* *

Comme les statues étaient douées par la croyance populaire, au moins temporairement, de ce qui constitue la vie, comme elles ressentaient les bienfaits et les outrages, les peuples avaient naturellement été amenés à les traiter comme des personnages vivants, ou tout au moins comme si elles

Digitized by Google

possédaient une parcelle de la puissance des dieux. Les sauvages et l'antiquité classique sont d'accord pour les habiller, comme le font actuellement les Ostiaks, pour les parfumer, les revêtir de riches vêtements, les baigner ou les couronner de fleurs nouvelles (TYLOR t. II p. 221 et PRELLER p. 274).

On les récompense par des offrandes très réelles comme celles de viande, de fromage, etc. Les Mordves, peuplade de la Russie, lorsque saint Nicolas a fait son devoir, lui oignent la bouche de beurre ou de crême: s'ils sont mécontents de lui, ils l'enferment dans la grange et lui tournent la tête contre la muraille (RECLUS t. V p. 740). Les Ostiaks portent des aliments à leurs idoles; dans l'antiquité classique, on apportait aux statues les mets les plus rares et les plus choisis (TYLOR t. II, p. 282-3).

Si on les récompense, on les punit aussi : de même que chez les non-civilisés les dieux méchants sont plus honorés que les bons, de même les punitions infligées aux dieux sont plus fréquentes que les récompenses qu'on leur accorde. D'un bout à l'autre du monde, on trouve que les statues des dieux sont souvent traitées de la façon la plus outrageante :

Les Chingulais font des reproches à leurs dieux, les injurient ou même foulent aux pieds leurs images. (PERCIVAL, *Voyage à Ceylan* t. I, p. 78).

En Chine, lorsque les idoles n'ont pas accueilli les prières, les bonzes les lient avec des cordes, les traînent par les rues et leur font subir des outrages. S'ils obtiennent ensuite l'objet de leur demande, ils lavent l'idole avec soin, la rapportent au temple et s'excusent de l'avoir maltraitée. (LAHARPE t. VII p. 339).

H. Belle, *Voyage en Gréce* raconte qu'il a vu à Naples des femmes insulter la statue de saint François parce qu'il n'avait pas empêché un tremblement de terre; dans l'Amérique du Sud des paysans, fervents catholiques, attacher une statuette de saint Jacques au bout d'une ficelle et lui faire faire deux ou trois plongeons dans un puits parce qu'il ne les avait pas préservés de maladie (*Tour du monde* t. XXXVII, p. 318).

En Espagne, les jeunes filles qui veulent se marier descendent dans un puits l'image de saint Antoine, et lui disent : tu resteras là jusqu'à ce que je sois mariée. (*Tour du monde* t. XXIV, p. 406).

Dans le Minervois, à chaque nouveau mariage, les filles du pays défilent une à une devant la statue de saint Sicre, placée sous le porche de l'église, et la menacent d'une petite hachette qui passe rapidement de main en main. La hachette levée sur sa tête, elles disent toutes, l'une après l'autre :

Grand saint Sicre, si dans le cours de l'an,
Tu ne me donnes pas un galant,
Voici pour t'entailler le flanc.

(H. BABOU. *Les païens innocents*, p. 230).

A une époque de grande sécheresse, les Calabrais mirent en prison les statues de tous leurs saints. (*Tour du monde* t. III, p. 235). Dans le Quercy, quand la récolte était mauvaise, les gens de la campagne couraient aux églises, en arrachaient les saints et les fustigeaient pour les punir d'avoir laissé grêler les champs et geler les vignes. (MONTEIL. *Histoire des Français* t. I, p. 365).

Au XVIIIe siècle en Bretagne, d'après Cambry, *Voyage dans le Finistère*

Digitized by Google

p. 340, on jetait à l'eau ou on fouettait les saints qui n'accomplissaient pas les demandes qu'on leur faisait.

Dans mes *Légendes de la mer* t. II, p. 228, 308 et suivantes et 325, j'ai réuni un certain nombre de traits qui montrent qu'à bord on en use à l'égard des statues, aussi cavalièrement qu'à terre.

Pausanias rapporte, *Voyage de l'Élide* t. 27, qu'on punit une statue de ce qu'un enfant s'était heurté la tête contre elle et en était mort. Une statue de Théagène fut fustigée par vengeance par son concurrent; la statue étant tombée sur lui, ses parents la citèrent en justice comme étant coupable de la mort d'un homme et le peuple de Thaze la condamna à être jetée dans la mer. (*Voyage de l'Élide* t. I c. 11). On racontait autrefois qu'un marchand de Nankin ayant perdu sa fille, fit citer en justice l'idole à laquelle il l'avait recommandée, et que celle-ci fut condamnée à un bannissement perpétuel. (LAHARPE t. VII, p. 339).

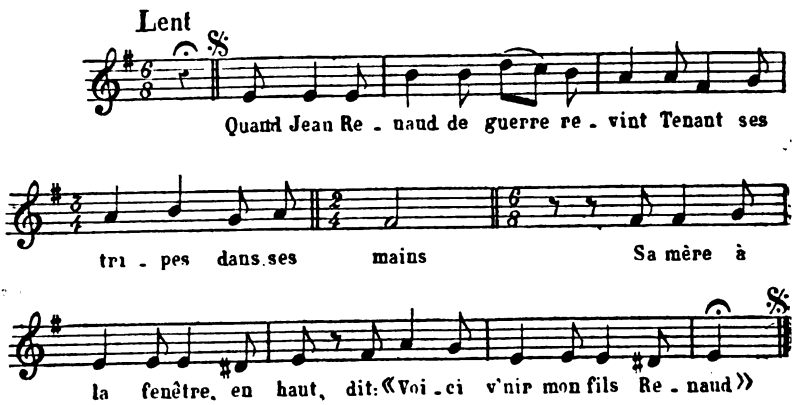
Les effigies des dieux se laissent en général malmener par les fidèles qui, après tout, ne leur reprochent que d'avoir failli à leur devoir de protectrices; mais elles sont impitoyables pour ceux qui veulent les voler ou les mutiler, surtout si ces gens irrespectueux sont des mécréants. Lors du sac de la ville de Bourbourg, un Breton monta sur l'autel de l'église pour arracher une pierre précieuse à la couronne de la Vierge; mais l'image fit un mouvement et le sacrilége tomba mort sur le pavé (DE BARANTE. *Ducs de Bourgogne* t. I, p. 320). Un Turc ayant tiré sur la statue de la sainte Vierge, sa main se sécha aussitôt. (SPON t. II, p. 92). On raconte, en Savoie, qu'un homme avait attaché une corde à une statue de la Vierge pour la faire choir de son piédestal; il tirait de toutes ses forces, lorsque sentant plus de résistance qu'il n'aurait supposé, il se retourna; mais sa tête ne put revenir à sa place, et il fut père d'une nombreuse lignée dont chaque membre a le cou tordu. (DESSAIX. *Légendes de la Haute-Savoie*, p. 70).

D'autres fois, il suffit pour éprouver leur vengeance, d'avoir voulu les dépouiller d'une ancienne prérogative : ou de n'avoir pas accompli les vœux faits en leur présence : A Souvigny, une dame, vers 1850, ayant donné une belle statue neuve pour remplacer la vieille, ses deux chevaux crevèrent, et elle éprouva bien d'autres malheurs. C'était, d'après la croyance populaire, la vieille statue qui se vengeait d'avoir été supplantée. Dans l'Allier, le curé d'Agouges ayant fait remplacer par une neuve une vieille statue de la Vierge très vénérée, le lendemain de la bénédiction, la vieille était retournée à sa place et l'autre était dans un coin; cela se renouvela plusieurs fois de suite. Le sacristain prit la vielle statue et la fouetta comme un enfant qu'on corrige, la statue lui lançait des regards d'indignation. Le lendemain elle avait disparu, mais, pendant sept ans, la paroisse eut de mauvaises récoltes. (*Soc. d'émulation de l'Allier* 1867, p. 346-7). Parfois les effigies des divinités se chargeaient aussi de punir ceux qui, après les avoir prises à témoin, ne faisaient pas honneur à leur serment: La statue de saint Georges, à Scyros, se jette, dit-on, sur ceux qui n'accomplissent pas leurs vœux et les accable de coups jusqu'à ce qu'ils aient rempli leurs promesses. (DORVILLE t. VI, p. 295).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LA CHANSON DE RENAUD



I

Quand Jean Renaud de guerre revint
Tenant ses tripes dans ses mains,
Sa mère à la fenêtre en haut,
Dit : « Voici v'nir mon fils Renaud. »

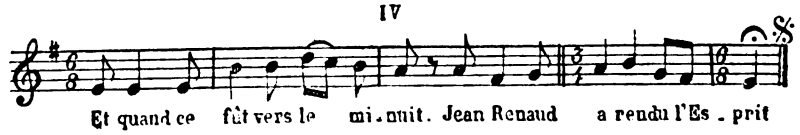
II

« Renaud, Renaud, réjouis-toi.
Ta femme est accouchée d'un roi! »
« Ni de ma femme, ni de mon fils,
Mon cœur ne peut se réjouir.

III

Je sens la Mort qui me transit,
Mère, faites dresser un lit;
Mais faites-le dresser si bas,
Que ma femme ne l'entende pas. »

IV



V

« Ah! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends clouer ici? »
« Ma fille c'est le charpentier
Qui raccommode le plancher. »

VI

« Ah! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends chanter ici? »
« Ma fille, c'est la procession
Qui fait le tour de la maison. »

VII

« Ah! dites-moi, mère, ma mie,
Ce que j'entends pleurer ici? »
« C'est la voisine d'à-côté
Qui a perdu son nouveau-né. »

VIII

« Ah! dites-moi, mère, ma mie,
Pourquoi donc pleurez-vous aussi? »
« Ma fille ne le puis cacher,
Renaud est mort et enterré. »

IX

« Ma mère, dites au fosseyeux
Qu'il fasse la fosse pour deux,
Et que le trou soit assez grand
Pour qu'on y mette aussi l'enfant. »

X

« Terre, ouvre-toi! Terre, fends-toi!
Que j'aille rejoindre Renaud, mon [roi! »
Terre s'ouvrit, Terre fendit,
Et la belle rendit l'esprit.

CHARLES DE SIVRY.

Digitized by Google

FÊTES DU DÉPARTEMENT DE L'AIN

I

LES ROIS

Le jour des rois, les jeunes gens se répandaient dans les rues et demandaient à la porte des maisons « lo drai Di » (le droit de Dieu) puis ils chantaient :

Pour Dieu, donnez-nous du feu.
Donnez-nous la part à Dieu.
Si vous ne voulez pas la donner
Donnez-la à la servante
Qui est au coin du feu.
Qui balie (balaie) *la chambre.*

On leur donnait du pain et des fruits.

Ce jour là on ne devait pas sortir après minuit, car le roi Hérode se promenait dans les rues avec une meute de chiens énormes auxquels il donnait en pâture tous ceux qu'il rencontrait.

II

LES BRANDONS

La fête des Brandons avait lieu le dimanche qui suit le mardi-gras ; les jeunes gens rassemblés après les vêpres, parcouraient les rues en criant :

« *Pourta pomi, atant dé foliet qué dé frui* »

« Rapporte, pommier, autant de fruits que de feuilles. »

On leur servait alors de chaque maison, des pommes et des noix.

Leur ronde terminée, munis de torches de paille attachées au sommet d'une longue perche, ils se répandaient dans les près vergers.

Là ils mettaient le feu aux torches de paille et, dès que la nuit était arrivée, ils se répandaient dans le village en criant à tue-tête le même cri :

« *Pourta pomi, atant dé foliet qué dé frui* »

ou bien :

« *Pourta noyi, atant dé foliet qué dé gnui.* »

« Rapporte noyer, autant de feuilles que de noix »

D'après les vieillards, la fête des Brandons avait pour but

Digitized by Google

d'empêcher la gelée et les chenilles de faire du mal aux arbres fruitiers, et ils prétendent que c'est depuis qu'on ne suit plus cet usage, que nos arbres fruitiers meurent, sont mangés par les chenilles et ne rapportent rien.

III

LES FEUX DE SAINT JEAN

Saint Jean possédait, dit-on, une ferme et de nombreux domestiques, et il avait une patience si grande, que ces derniers ne pouvaient arriver à le mettre en colère.

Ils imaginèrent un jour de faire un feu immense devant sa porte (c'était en Juin) Saint Jean sortit, et se frottant les mains leur dit :

— Vous faites bien, mes enfants, le feu est bon en tout temps.

C'est depuis cette époque qu'on fait les feux dits de Saint-Jean.

Dans certains pays, les vieilles femmes font quatorze fois le tour de ce feu, le chapelet à la main, et elles disent sept pater et sept ave pour ne pas avoir mal aux reins en moissonnant.

CHARLES GUILLON.

LE COUCOU, LA TAUPE ET LA CARPE

CONTE DU NIVERNAIS

Il y avait une fois trois frères, le Cocu, la Carpe et la Taupe. Ils vivaient avec leur père, en bonne intelligence. Un jour le père s'absenta et ne revint pas. Les trois frères désolés voulurent le retrouver et, pour faciliter leurs recherches, ils se partagèrent la tâche.

Le Cocu dit : « Moi, je chercherai dans les bois, où il peut être pendu. » — « Moi, dans l'eau, dit la Carpe, je crains qu'il ne soit noyé. » — « Et moi, dit la Taupe, dans la terre où il est peut-être inhumé. »

La Carpe et la Taupe cherchèrent vainement ; mais leur amour filial ne s'est pas encore découragé, elles continuent leurs explorations. Quant au Cocu, il a trouvé son père pendu au faîte d'un chêne et il en a été tellement frappé qu'il a déserté le pays. Seulement, chaque année il y revient et y chante pendant trois mois les *Libera* de son malheureux père.

Conté par Jacques Magnaud, âgé de 71 ans, à Beaumont-la-Ferrière (Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

LE *PATER* DES BONS BUVEURS

(Se chante sur le ton du Pater)

I

Pater noster qui es là-haut,
A qui soit notre espérance,
Dans ce grand jour rien de plus beau
Que du bon vin en abondance.
Nous aurons pour réjouissance
Une bourse pleine d'écus,
Et puis nous chanterons ensemble
Ce bon mot : *Sanctificetur.*

II

Nomen tuum, tiens, le vois-tu?
Lorsqu'il a du vin sur la table,
Partout il se fait réclamer.
Un jour, étant en régalade
Mais prions Dieu qu'il nous débarque,
Qu'il nous donne à chacun un million
Et puis nous chanterons ensemble :
Adveniat regnum tuum.

III

Et fiat voluntas tua
Soit faite au ciel comme sur terre,
Donne-moi la poire où je bois;
Je ne demande pas la guerre;
De ce bon vin qui nous réveille
Buvons-en tous, chers compagnons,
Puisqu'il est dans notre bouteille,
De quoi tremper *Panem nostrum.*

IV

Quotidianum est grand buveur,
Un ducat est son camarade;
Ils ont bien bu et bien trinqué :
Tous les deux se sont enivrés
Et puis ils ont jeté la faute
Sur *debitoribus nostris.*

V

Et ne nos inducas est ivre
Et avec lui *nobis hodie*
Qui buvait à droite et à gauche.
Vide ton verre et moi le mien,
Camarade, vidons ce broc
Et puis nous chanterons ensemble :
Sed libera nos a malo.

AMEN.

(Extrait du recueil manuscrit, d'un disciple fervent de Bacchus.)

HENRY COROT.

Cette parodie se chante encore à Savoisy, et nous l'avons entendue plusieurs fois. Ce sont les maçons qui l'entonnent lorsqu'ils ont fini leur construction, et qu'ils placent sur le faite du bâtiment le bouquet où ils n'oublient jamais de mettre la traditionnelle bouteille vide.

H. C.

Digitized by Google

LES CHANTS POPULAIRES DU BAS-QUERCY

A PROPOS D'UNE PUBLICATION DE M. SOLEVILLE

Il n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire de noter exactement les chansons populaires. Pour bien remplir cette tâche, de simples notions musicales ne suffisent pas; il faut, en même temps qu'une connaissance approfondie des dialectes locaux et des lois de la science harmonique, une oreille exercée, une véritable organisation de musicien et une grande sagacité. Comment, si l'on ne réunit toutes ces qualités, parviendra-t-on à reconnaître les altérations de la mélodie, à démêler les surcharges, les interpolations, à reconstituer la version primitive. C'est là, pourtant, un travail nécessaire, car les paysans, soit qu'ils manquent de mémoire, soit — le cas est fréquent — qu'ils chantent faux, dénaturent souvent les airs de ces chansons. D'un autre côté, il est bon de ne rien exagérer pour ne pas courir le risque de se tromper soi-même en voulant corriger les autres.

M. Emmanuel Soleville, qui vient de publier une série de *chants populaires du Bas-Quercy*, est un musicien habile en même temps qu'un lettré. Malheureusement son travail n'a été tiré qu'à un très petit nombre d'exemplaires. Mais ce n'est encore qu'un simple essai, et j'espère que M. Soleville consentira à nous donner un jour le recueil tout entier des chansons quercynoises. Ce serait une œuvre importante qui, si l'on en juge par celles de ces chansons que nous connaissons déjà, jetterait peut-être un nouveau jour sur plusieurs questions intéressantes. Ainsi, est-il bien certain que toutes les mélodies chantées par le peuple soient d'origine populaire? M. Soleville en a noté plusieurs qui, par leur contexture, datent évidemment des XVIIe et XVIIIe siècles. Elles sont gracieuses, un peu fades, peut-être, mais elles n'ont rien de rustique et manquent de naïveté. L'une d'elles, *A la punto de l'albo*, offre entre les paroles, érotiques ou même graveleuses, et la musique, langoureuse et mélancolique, un contraste bien marqué dont on pourrait trouver d'autres exemples dans les compositions du dernier siècle. Maintenant, les airs adaptés aux paroles sont-ils toujours les mêmes que ceux qui leur avaient été primitivement destinés? Des chansons anciennes ont dû être chantées souvent sur des refrains plus modernes et la vieille mélodie a fini par être oubliée; ou bien, comme cela se pratiquait dans la comédie à ariettes et le vaudeville, un texte nouveau a été substitué à l'autre tandis que la phrase musicale demeurait à peu près intacte. Quoiqu'il en soit, il est souvent difficile de savoir si l'on a vraiment devant soi un document entièrement original et propre à nous éclairer sur la façon dont les classes populaires comprenaient la musique en même temps que sur leur manière de sentir et de penser. A cet égard, quelques-unes des chansons du Bas-Quercy

Digitized by Google

sont remarquables par leur caractère d'authenticité. Telles sont, entre autres, *Lou Bouyé, las Rebirados de Marioun* et le *Nouel des ausels*. Par une heureuse rencontre, toutes trois sont fort belles. La valeur esthétique d'un conte ou d'une tradition n'égale pas toujours sa valeur documentaire. Je suis, pour mon compte, très sceptique sur ce sujet, et j'en ai donné les raisons ailleurs (1). Mais cela ne m'empêche nullement d'apprécier et d'admirer tout comme un autre les récits et les chants dont l'inspiration est franche et réelle.

Mme Michelet avait déjà reproduit le *Bouyé* dans ses ravissants *Mémoires d'une enfant*. La version adoptée par M. Soleville me paraît préférable. L'énumération des cinq voyelles de l'alphabet, venant jurer de si étrange façon avec le reste du texte et de la musique, est remplacée par ce cri prolongé, ce cri d'arrêt ; « Ohôu! » qui retentit sur les collines du Quercy ou résonne au fond des combes à la saison du labourage. La mélodie est bien la même, à part cela : une mélodie superbe, large, triste, d'une ampleur extraordinaire, d'une intensité d'expression étonnante, comme si toutes les douleurs, toutes les lourdes peines d'une vie misérable et sans espoir avaient été concentrées dans cette plainte morne et déchirante.

Las rebirados de Marioun seraient un pur chef-d'œuvre si la musique était plus caractéristique et ne contenait pas un contre-sens. Les reproches et les menaces du mari se disent sur le même motif que les explications hypocrites et doucereuses de sa compagne. Et cependant comme l'opposition est marquée dans le texte entre la fureur, la jalousie trop justifiée de l'homme et l'effronterie mielleuse de la femme! Le fond de cette chanson n'est pas original; la même donnée se retrouve dans des chants d'autres provinces. Ce qui appartient bien au poète quercynois, c'est le mérite de l'exécution, la vérité et la vivacité de l'accent, le relief qu'il a su donner aux deux personnages.

Le Nouel des ausels qui se chante sur un air de l'ancien rit parisien, est tout simplement délicieux. C'est un vrai bijou que cette poésie naïve d'une saveur bien particulière, d'une couleur bien rustique.

Je citerai encore la musique de *Margarido*, des *Dalhaïres*, de *l'Agnel*. Mme Michelet a fait aussi graver *l'Agnel* dans son volume. La version de M. Soleville n'est pas tout-à-fait pareille. Quant au joli air de danse : « *Dansen la troumpuzo* » et au *Chant de l'épousée* « *L'ha preso per la ma* » que Mme Michelet a également insérés dans les *Mémoires d'une enfant*, j'ai regretté de ne pas les trouver dans la brochure de M. Soleville. Mme Michelet qui a entendu le *Chant de l'épousée* dans sa jeunesse, croit qu'il doit être *chanté en chœur*. « On est étonné, ajoute-t-elle, de trouver chez un peuple un peu rude ce charme d'exquise délicatesse musicale. » Il est certain que la mélodie en est assez agréable; c'est ce qu'on appelle de la *musique aimable*. Seulement, le mouvement peut en changer le sens. Mme Michelet l'indique : *moderato*. Je l'avais longtemps pris ainsi, et ce chant me semblait être alors une sorte d'hymne, un épithalame. Mais un jour, j'assistais, à la campagne, au défilé d'une noce rustique. Le violoneux marchait en tête du cortège, devant les mariés. Justement, en passant devant

1. *Revue générale*, livraison du 15 Avril 1885. *La musique populaire*.

Digitized by Google

moi, il attaqua vigoureusement la chanson, dans un mouvement vif. J'en compris alors le véritable sens, confirmé, plus tard, par un nouvel examen des paroles. L'épithalame s'était changé en fabliau. J'entends encore la façon ironique dont le ménétrier accentuait les premières notes sur les paroles : « L'ha preso per la ma. » Cela ne laissait place à aucun doute. Un maître écrivain qui connaît à fond les traditions et les mœurs des paysans du Quercy, M. Emile Pouvillon, a eu l'occasion de parler de ce chant dans un de ses beaux livres : l'*Innocent*. Son appréciation est la même que la mienne. « C'est la vieille chanson naïve et goguenarde, dit-il, qui, depuis des centaines et des centaines d'ans, escorte les mariés du pays. » C'est bien cela; je dois dire, cependant, que la contexture de la mélodie n'a rien d'archaïque.

Je ne m'étendrai pas davantage sur les chansons du Bas-Quercy. J'ai voulu simplement les signaler aux folkloristes, et j'espère que tous souhaiteront, comme moi, que M. Soleville se décide enfin à en publier la collection complète. Je l'engagerai seulement à supprimer les gloses et les accompagnements. Il y aurait tout avantage à laisser au recueil un caractère purement scientifique. Dans l'esprit de beaucoup de folkloristes, les accompagnements pourraient nuire à l'authenticité des mélodies. Sans doute, M. Soleville se proposait ainsi de les répandre, d'engager les musiciens à les chanter au piano, et son travail, fait avec goût et sobriété, est, je le reconnais, l'œuvre d'un artiste. Mais rien ne l'empêche de donner à un éditeur de musique un choix de ces chansons. Quant aux adaptations en vers, elles ne sauraient remplacer une traduction littérale, lors même qu'elles seraient aussi réussies que celle du *Noël des oiseaux*. Que M. Soleville ne se méprenne pas sur le sentiment qui me dicte ces observations. C'est précisément parce que je sais qu'il a toutes les connaissances nécessaires pour mener à bien une telle entreprise, que je me montre exigeant envers lui. On a le droit de l'être avec certains hommes, et M. Soleville est de ceux-là.

EDMOND GALABERT.

Digitized by Google

LE NOM A DEVINER

CONTE DU MAINE

Il y avait une fois un vieux paysan qui était très avare ; chaque jour il exigeait de sa femme le *filage* d'une certaine quantité de fusées et, si à son retour des champs, le nombre des fusées n'était pas filé, il la grondait et la battait.

La femme, qui était jeune, aimait à s'amuser, et elle maugréait après son vieux grigou de mari. Un soir qu'elle revenait du *veillon*, elle rencontra un homme dont les yeux brillaient dans la nuit comme ceux d'un loup. Voyant qu'elle était chagrine, il lui demanda d'un ton doux le sujet de ses peines, et la femme, qui aimait à causer, lui raconta tout.

— Ce n'est que cela ! lui dit-il ; ne vous inquiétez de rien et amusez-vous ; chaque soir vous trouverez bien filées, les fusées que votre mari exige ; mais il faudra qu'au bout d'un certain temps vous deviniez mon nom ; sinon vous m'appartiendrez.

La femme avait bien un peu crainte de cet homme ; mais ce qu'on lui proposait était si commode, qu'elle se décida à faire un pacte avec l'inconnu.

Le soir, son mari rentra tout effrayé et lui dit :

— Le démon est pour sûr par ici ; en passant sous le gros chêne, j'ai entendu ronfler le fuseau, et une voix chantait cette chanson :

Je file, je vesoule,
J'entends bien à ma quenouille ;
Ah ! si la belle savait
Que je m'appelle Rigausounait,
Bien aise serait !
Bien aise serait !

La femme ne dit rien ; mais comme elle était curieuse, quand son homme fut endormi, elle alla au pied du chêne. Elle vit au milieu des hautes branches l'homme dont les yeux brillaient dans la nuit. — Il filait, il filait sans relâche, et son fuseau descendait jusqu'à terre.

Quand il vit que la bonne femme était au pied du gros chêne, le diable — car c'était lui — descendit et il emporta la paysanne, dont personne depuis n'entendit parler.

Mme DESTRICHÉ.

Ce conte appartient à un cycle très étendu, celui de l'homme qui rend service à condition qu'on devine son nom. Dans ses remarques sur Ropiquet n° XXVII, M. Cosquin n'en cite pas moins de vingt-trois variantes (non compris la sienne). En France, on l'a retrouvé en Haute-Bretagne, en Basse-Normandie, en Picardie et dans le pays basque. Nous publions néanmoins celui-ci parce que c'est le premier conte recueilli dans le Maine, et aussi parce que la fin en est altérée. Dans tous les similaires, c'est le diable ou le lutin qui est dupé ; ici au contraire — peut-être à cause d'un défaut de mémoire du narrateur, — c'est le diable qui s'empare de la femme.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

LA LITTÉRATURE ANGLAISE ET LES TRADITIONS POPULAIRES (1).

Conférence faite au Cercle Saint-Simon par M. Loys Brueyre

MES CHERS COLLÈGUES,

Il y a quelque cinquante ans que l'étude des traditions populaires dans ses différentes manifestations a pris faveur en Allemagne ; les frères Grimm en ont été les initiateurs. Déjà, en Angleterre Walter Scott par ses *Minstrelsy of The Scottish Borders* et par ses romans et Macpherson par la publication des chants attribués à Ossian avaient déterminé un mouvement qui n'a fait que s'accentuer depuis ; en France, c'est seulement depuis quelques années qu'on commence à en comprendre l'importance et elle est encore peu répandue ; à peine les lettrés connaissent-ils même le nom de Folk-Lore, appellation harmonieuse et concise sous laquelle on est convenu presqu'unanimement, dans tous les pays, de comprendre toutes les branches de la littérature orale et traditionnelle. — Je ne gagerais même pas qu'à l'instar de Pradon, quelques-uns ne prissent ce mot pour un terme de chimie.

Et pourtant, il est indispensable que la critique littéraire fasse une place aux traditions populaires, ne fût-ce que pour la recherche des sources de la littérature. C'est cette thèse que je vais essayer d'établir devant vous, en prenant pour exemple la littérature anglaise. — En m'aventurant sur cette terre où Taine a si largement moissonné, ce n'est qu'en tremblant, en jetant craintivement les regards à droite et à gauche, que je cherche à glaner quelques épis échappés aux javelles que ce grand écrivain a saisies à pleins poings.

1. SOURCES : Ritson's Fairy Mythology. — Illustrations of the fairy Mythology of Midsummer Night's Dream, by Halliwell. — Fairy Tales, Legends and Romances, illustrating Shakspeare and other English writers. — Keightley's Fairy Mythology. — Vol. II et III du Folk-Lore journal : the Folk-Lore of Drayton. — Shakspeare's Jest Books, by Carrew Hazlitt — Reliques of Ancient English Poetry, by Percy. — Remains of the Early Popular Poetry of England, by Carrew Hazlitt. — Warton's History of English Poetry.

Digitized by Google

Je n'ai, non pas même sur ce terrain spécial et restreint, la prétention d'apprendre quelque chose de bien nouveau à un auditoire composé de lettrés et de raffinés. — J'ai toujours considéré nos conférences comme un écho et un ressouvenir de ces aimables réunions du xve et du xvie siècles dans lesquelles chacun, pour son plaisir et le plaisir des autres, contait à tour de rôle, pendant les longues veillées des châteaux féodaux, ces gracieux récits qui sont devenus les *Cento Novelle Antichi*, les *Cent Nouvelles nouvelles*, le *Décaméron*, *l'Heptaméron* et qui ont donné naissance à tant d'imitations dont la forme la plus parfaite a été fournie par La Fontaine dans ses *Contes*. — Mais est-ce que ces Nouvelles, malgré leur nom, étaient nouvelles ? Mieux que moi vous savez que non ! La forme seule l'était, mais le fond de la plupart de ces récits se retrouvait dans les fabliaux des siècles précédents, dans les traditions populaires, dans les dits des joyeux ménétriers, des gais trouvères, ou bien ils étaient empruntés à l'une des très nombreuses versions ou imitations des recueils si célèbres autrefois, si oubliés maintenant du *Syntipas* et du *Pantchatantra* (1). — Et cependant, ces récits, malgré leur répétition, ne lassaient ni l'intérêt, ni le rire, et auditeurs et conteurs étaient tous charmés les uns des autres. — C'est sous ces favorables auspices que je vous demande, mes chers collègues, la permission de me placer ce soir.

Donc, il existe dans chaque pays deux littératures : l'une orale et traditionnelle, à l'usage du peuple, l'autre écrite, pour les classes élevées ; encore, pour celles-ci, cette distinction n'est-elle possible que depuis que l'écriture est devenue d'un usage assez courant, ce qui chez tous les peuples, même les plus cultivés, nous fait remonter très peu de siècles avant J-C. — Dans ces temps lointains, ces deux littératures orales étaient considérables, bien qu'elles se bornassent aux mythes, aux fables, aux chants religieux et aux épopées héroïques ; à ces époques elles ne se distinguent pas toujours nettement l'une de l'autre, ce que témoignent les alluvions laissées dans les productions littéraires de l'antiquité par les récits populaires. — A force de culture, la mémoire était devenue prodigieuse, puisque les rhapsodes grecs, pendant plusieurs siècles, ont transmis tout le cycle homérique avant qu'il ne fût fixé par l'écriture, que les Hébreux ont fait de même pour les livres de la *Bible*, les brâhmanes pour les Védas et les immenses poèmes du *Mahabharata* et du *Râmayâna*, les Finnois pour le *Khalewala*, les Skalds norwégiens et islandais pour les *Sagas* et *l'Edda*.

Ces deux littératures, depuis que l'une restant orale, l'autre est devenue écrite, vivent dans chaque pays côte à côte, mais séparées.

1. Introduction du Pantchatanra par Benfey. — Recerche intorno al Libro di Sindibad par Comparetti, reproduit dans le volume de 1882 publié par The Folk-Lore Society. — Essai sur les Fables indiennes de Loiseleur-Deslongchamps.

Digitized by Google

La littérature proprement dite, celle des lettrés, quelque célébrité qu'aient atteinte ses œuvres, demeure absolument inconnue du peuple et ne laisse qu'une trace fugitive et éphémère dans les traditions populaires même lorsque par la nature du sujet qu'elles traitent, les productions littéraires semblent se rapprocher des thèmes habituels des récits populaires. Je vous citerai en France, pour exemple, les contes de Fées autres que ceux de Perrault; en Angleterre, les aventures de Gulliver de Swift ou les contes d'Hamilton; en Allemagne, les contes d'Hoffmann. Il en est de même des faits historiques. Tous ceux qui ont recueilli des contes ou des chansons ont fait la remarque qu'il n'y est presque jamais fait mention des faits historiques les plus considérables ; les personnages les plus fameux échappent à peine à cet oubli, même ceux qui ont le plus foulé les nations sous les pieds de leurs chevaux : César, Attila, Charlemagne. Chose singulière, ils ne surnagent dans la mémoire populaire que lorsqu'ils n'ont pas eu d'existence charnelle ; lorsqu'ils ont existé, ce sont des personnages secondaires ou d'une réalité controversable. Ce que le récit populaire retient d'eux, c'est surtout le côté de leur conduite ou de leur caractère qui se présente sous un aspect mythique ou surnaturel. Les héros des vrais contes populaires sont anonymes : le roi, la reine, l'ogresse, la belle-mère,... Quand ils portent des noms, ce sont des noms qui ne couvrent rien de réel, ou bien ce sont des sobriquets. C'est précisément cette impersonnalité des héros, qui jointe à la réduction en traits peu nombreux, en traits simples des incidents des contes, a permis de commencer à faire l'analyse des contes puis à les exprimer en courtes formules qui les résument pour le folkloriste (1). Il est probable que la question fera un pas de plus et qu'on trouvera pour exprimer chaque trait des contes des notations conventionnelles analogues à la nomenclature chimique, ce qui facilitera singulièrement les études comparatives.

Au contraire, la littérature populaire dans ses différentes manifestations a eu une influence considérable sur les œuvres des lettrés ; c'est à la source vive des traditions populaires qu'ont été puisées les plus belles inspirations littéraires, notamment dans l'épopée; *l'Odyssée* en est un exemple, comme aussi les *Niebelungen*, les *Eddas*, les grands poèmes indiens et de nombreux épisodes de la Bible. — Et même dans nos temps modernes, les épopées telles que la *Jerusalem délivrée*, *Roland Furieux* ont mis en œuvre très heureusement des traditions populaires. Dans le domaine des contes littéraires, les plus célèbres, les plus connus, ceux qu'on ne cesse de relire ou de redire sont des contes tirés du fonds populaire (2).

1. Folk-Lore journal, Vol. III. — The *Science of Folk-Lore*, by G-L. Gomme Cet article est très important à lire pour ceux qui veulent étudier la science du Folk-Lore.

2. Lire sur les origines populaires des Contes de Perrault : Les Contes de Ma Mère L'Oye avant Perrault, par Charles Deulin, Dentu, 1879.

Digitized by Google

Ceux de Perrault en sont la preuve : le Petit Poucet, Barbe Bleue, Peau d'Ane, Cendrillon, la Belle au Bois Dormant, les Souhaits, les Fées sont connus et répétés de tous ; tous les enfants vous les raconteront, mais en dehors des lettrés qui donc vous dira la touchante histoire de la douce Griselidis ? Pourquoi ? Parce que Griselidis n'est pas d'origine populaire.

Mais je dois serrer la question et me borner en ce moment à vous montrer seulement l'influence des traditions populaires de l'Angleterre sur les œuvres poétiques et littéraires de ce pays.

Dans le vaste domaine du Folk-Lore qui comprend les contes, les chansons, les coutumes, les croyances, les superstitions, les proverbes, les énigmes, les dictons, les jeux etc., je me bornerai ce soir à la branche du conte et encore ne la traiterai-je pas toute entière. En Angleterre, pour la facilité des études, on peut utilement, bien que ce soit une division artificielle, répartir les contes populaires en trois groupes principaux : 1° les contes relatifs aux Fairies, c'est-à-dire à ces gentils petits lutins venus de Scandinavie et qui amusent encore les Anglais petits et grands ; 2° les contes merveilleux ou mythiques ; ces contes sont peu nombreux dans l'Angleterre proprement dite, mais ils abondent dans les Highlands et en Irlande ; ainsi que l'ont établi des travaux surabondants ils ne sont pas particuliers à l'Angleterre ; ils font partie de la littérature orale commune à un grand nombre de peuples parmi lesquels il faut placer en première ligne ceux d'origine, d'influence ou de conquête âryenne, c'est-à-dire les peuples indo-européens ; ceci même, comme toute théorie d'ailleurs n'exprime, qu'une partie de la vérité ; les collections nombreuses qui ont été faites dans ces dernières années, principalement grâce aux Anglais répandus sur toute la terre, des contes de peuples sauvages ou en dehors de l'influence européenne, ont révélé, non point assurément une similitude absolue, du moins des traits communs assez nombreux avec nos contes pour affaiblir les deux théories de l'origine âryenne ou de l'origine indienne, par lesquelles des savants illustres — d'une part : Grimm et Max Muller, d'autre part Benfey — avaient expliqué la similitudedes contes populaires des divers pays. Aussi, sans prétendre en ce moment émettre notre opinion sur cette question si complexe, si obscure encore de l'origine des contes, pensons-nous qu'il faudra tenir compte dans la théorie définitive — s'il existe jamais quelque chose de définitif — du fait que les contes merveilleux correspondent à une époque, à un développement spécial de la civilisation chez chaque peuple, ainsi que les anthropologistes désignent le même état de choses par les expressions d'âge de pierre et d'âge de bronze ; 3° le troisième groupe comprendra des contes où l'invention littéraire occupe une large place, où parfois même elle absorbe le côté traditionnel

Digitized by Google

populaire. Ce sont les contes relatifs à des traditions locales, à des personnages semi-historiques, tels que les saints irlandais, les héros du cycle d'Ossian, les compagnons de Finn, Fion ou Fingal (les Fénians), le roi Arthur, les chevaliers de la Table Ronde et des Romans gallois du Mabinogion (1), nous arriverons ensuite à des dates plus modernes, à des personnifications du peuple anglais telles que le hardi outlaw Robin Hood ou encore Whittington, Mayor of London. — La première branche, celle des Fairies, nous occupera principalement aujourd'hui ; je dirai quelques mots de la seconde ; quant au troisième groupe, il nous fournira le sujet d'un autre entretien, si je n'ai point trop fatigué votre attention ce soir.

Les Fairies anglais dont la traduction est pourtant bien celle de Fées en diffèrent cependant notablement. Nos fées, dont les représentants mâles sont les génies, sont au point de vue extérieur semblables en tout à l'être humain. Mais nous différons d'elles, hélas! en ce qu'elles ont une jeunesse éternelle, une beauté éternelle, et qu'elles sont immortelles. — Leurs mobiles, leurs passions, leurs amours sont de tous points pareils aux nôtres, et semblables aux déesses de l'antiquité qu'elles n'ont fait que continuer, elles honorent de leurs faveurs les humbles mortels. Leurs attributions, leur rôle et leur pouvoir sur les éléments et les forces de la nature dérivent à la fois des magiciennes, telles que Circé et Médée, des Moires ou Parques, déesses fatales qui présidaient aux naissances, des nymphes comme la belle Calypso ou la sensible Eucharys et enfin des fées indiennes et des Péris persanes.

Les Fairies (2) de l'Angleterre désignent sous le même nom, sans en distinguer le sexe, des êtres dont la taille atteint à peine la hauteur d'un pouce, et dont le caractère, les malices, les jeux sont enfantins. Les poètes sont d'accord avec les récits populaires quand ils les montrent assez petits pour pouvoir se cacher dans les coupelles des glands ou le calice des fleurs, et Drayton fait même réfugier dans une coquille de noisette toute une troupe de fairies surpris par l'arrivée d'Obéron. Ils ne sont pas visibles le jour, mais à l'heure où tombe le crépuscule et quand la lune montant au firmament verse sur la nature entière ses rayons d'argent, ils s'assemblent dans les clairières des vertes forêts, à la lisière des grands bois sourds, sur le sable des grèves solitaires et là ils s'abandonnent librement à leurs jeux et à leurs amours, puis ils disparaissent aux premiers feux de l'aurore en attendant leur renaissance du prochain crépuscule (3).

1. Voir le Mabinogion publié par Lady Guest. — Études sur les Romans de la Table-Ronde, par Gaston Paris.

2. Le mot Fairy s'applique à la fois aux fées des *Mille et une Nuits*, aux petits lutins, enfin au pays des Fées. — C'est, en fait, un mot littéraire.

3. Milton, dans le *Comus* s'écrie : « Sous les rayons de la Lune errent sur les grèves et les coquillages les gentils fairies et les Elfes pétulants. — Dans les *Nymphidia* de Drayton, les fairies jouent à la courte-paille, cueillent des gouttes de rosée sur les épis de blé et se les jettent à la tête.

Digitized by Google

Tous les récits populaires, comme aussi tous les poètes voient en eux des êtres qui se confondent avec les rayons de la lune qu'ils personnifient. — Milton, dans le *Paradis Perdu* leur parle ainsi : « Elfes, dont le voyageur attardé aperçoit en réalité ou en rêve les réjouissances nocturnes, aux confins des forêts, ou au bord des fontaines, tandis que sur leurs têtes la lune préside et roule plus près de la Terre sa pâle course. » — Sans doute, me direz-vous, l'imagination les rend seuls visibles; je n'y contredirai pas, mais les choses qu'on croit voir sont-elles sensiblement moins réelles que celles qui existent? et depuis que notre vieille terre tourne honnêtement chaque jour sur son axe, sont-ce les réalités seules qui gouvernent les sociétés ? L'imagination, d'ailleurs, n'est-elle pas la vraie magicienne du pays d'Amour?

Les Fairies portent le nom générique de « Good People, » Bonnes Gens; on les appelle ainsi souvent par antiphrase, de même que chez les anciens on nommait Parques et Euménides des divinités graves qui tenaient dans leurs mains l'inexorable destin, ou des divinités vengeresses du sang et du parjure. Leurs appellations très nombreuses varient suivant les localités, mais de quelque nom qu'on les désigne, ils sont les derniers représentants d'une ancienne religion naturaliste; ce sont, dans la tradition populaire de même que chez les poètes, les esprits des bois, des collines, des fontaines, des mines, du foyer domestique. Les uns sont aimables et serviables, comme les doux brownies écossais, d'autres jouent le rôle de lutins espiègles et malicieux. — Dans les contes populaires, ils ne portent que des noms génériques : Pixies (1), goblins, brownies, etc., mais chez les poètes, leur personnalité s'accuse et ils s'appellent Puck, Robin Good Fellow, Titania, Mab, Obéron, etc. Lorsque de malicieux, ils deviennent malfaisants à l'instar du gnôme allemand Rübezahl, de nuance en nuance ils arrivent à se confondre avec les différentes formes de la Mahre allemande et du Cauchemar français. On identifie aussi Robin Good Fellow avec le feu follet (Will of the Wisp). Sous toutes ces formes, on retrouve leurs prototypes dans les *dii minores* de toutes les religions naturalistes des panthéons de Grèce et de Rome, de même qu'ils sont identiques aux Elfes et aux Kobolds scandinaves et germaniques. — Les nations de sang teutonique les ont conservés, mais dans les pays celtiques, la mythologie romaine les a absorbés, le christianisme a achevé leur ruine et il a fallu des circonstances particulières : en Normandie, la colonisation par les Northmen; à Bayeux, la fixation d'un essaim saxon, pour que sous le nom de Goubelins on retrouve les fairies anglais. En Bretagne, où l'élément celte n'a pas été submergé par la conquête romaine et où d'ailleurs

1. Pixy est le nom que, dans le Devonshire, on donne aux Fairies. — De nombreux récits ont été publiés sur les Pixies et dans ses poëmes de jeunesse, Coleridge adresse à une jeune dame qu'il avait nommée Fairy Queen « les chants des Pixies ».

Digitized by Google

les Bretons de la Grande-Bretagne ont fait un retour offensif au ve siècle, les traditions qui ont cours en Angleterre sur les Fairies se retrouvent presque toutes relatives aux Korrigans, aux poulpiquets, aux faitauds, etc.

Parmi ces lutins malfaisants se distinguent les esprits des eaux, les Kelpies, qui attirent les femmes et les enfants en flottant sous la forme de coupes ou d'anneaux d'or; quand les infortunés veulent les saisir, ils sont entrainés au fond du lac et là, dans des cavernes, les esprits des eaux les font servir en qualité d'esclaves. Heywood, dans la « Hiérarchie of Blessed Angels » dépeint ainsi les esprits des eaux. « Les esprits qui règnent sur les eaux sont tous également malfaisants. Ils sèment la tempête sur les mers, les rivières, les fontaines, les puits et les lacs; ils habitent les grottes aquatiques d'où ils lancent des vapeurs empoisonnées. En outre, ils font périr les hommes de diverses manières, les uns par naufrage, d'autres par des crampes lorsqu'ils nagent. »

Ces esprits prennent les formes les plus différentes pour attirer les voyageurs. Dans la fable antique, les esprits des eaux, dont Protée nous offre le type, avaient aussi le don de la métamorphose. Quelques-uns de ces esprits ont parfois l'aspect d'un homme à mine effroyable; d'autres fois celui d'un cheval. Le plus souvent, dans les récits populaires, les esprits des eaux sont des hommes et des femmes de mer : les Mermen et les Mermaids de tout point semblables aux syrènes qui nageaient autour du vaisseau d'Ulysse. Les Mermaids captivent par leur beauté et leurs chants harmonieux les imprudents qui ne savent pas s'éloigner d'elles. Les récits populaires sont d'accord avec les romans de chevalerie et avec les ballades (1) pour célébrer leur beauté. Dooling, dans la *Fleur des Batailles* s'écrie : « Par Sainte Marie, si belle créature ne vis-je oncques en ma vie! je crois que c'est un ange du ciel ou une seraine de mer; je crois que homme n'engendra si belle créature! »

Nous allons étudier maintenant ces lutins sous leurs divers aspects, et en même temps que je vous les représenterai, tels que les dépeignent les récits populaires, vous les verrez ornés par les poètes anglais de toutes les richesses de la pensée, de toutes les grâces, de toutes les joailleries du style. Chez les écrivains secondaires, ces délicatesses de la pensée et du style dégénèrent parfois en mièvreries prétentieuses, en fadeurs ridicules, en images à la fois vieillottes et enfantines. — Ne vous étonnez pas non plus chez les poètes de trouver les Fairies en des compagnies bien étranges, mêlés aux héros fabuleux ou historiques de tous temps et de tous pays, aux déités de la Grèce et de Rome, aux belles nymphes aux bro-

1. W. Scott dans les *Minstrelsy* donne une ballade intitulée « The Mermaid » où, sauf le nom anglais, tout rappelle la forme et le caractère des sirènes.

Digitized by Google

dequins d'argent, roses vivantes des bois dont parle Milton, aux chevaliers de la Table Ronde, enfin aux fées indiennes ou persanes telles que nous les montrent les *Mille et une Nuits*. L'explication en est donnée par la marche qu'a suivie le développement littéraire de l'Angleterre. Ainsi que vous le savez, la littérature poétique nationale anglaise ne commence qu'avec Chaucer, elle attend ensuite près de deux siècles pour s'épanouir avec Spenser, avec la pléiade anglaise où figurent Drayton, Randolph, Herrick, ce Catulle de l'Angleterre, Ben Jonson, Beaumont et Fletcher, poètes jumeaux, frères siamois de la poésie et enfin pour trouver son couronnement dans Shakespeare et Milton. Mais ces écrivains tout en obéissant à leur génie propre subissent longtemps encore l'influence profonde de l'éducation littéraire que l'Angleterre avait reçue après la conquête normande. — Pendant les deux premiers siècles, en effet, du règne des ducs de Normandie, il n'existait de littérature que celle venue de France, c'est-à-dire des imitations ou traductions de nos fabliaux, et ces romans interminables, ces longs poèmes où les aventures de chevalerie que les guerriers normands avaient en effet vécues en Sicile, en Palestine, sont mêlés avec les souvenirs classiques grecs et latins, et avec les personnages de la féerie indienne rapportés des croisades (1). La culture française et à sa suite la culture antique ont ainsi noyé quelque temps l'esprit anglo-saxon qui se replie sur lui-même; la vieille langue saxonne se modifie; les mots français y pénètrent, car les conquérants ont voulu que la justice fût rendue en français, et ont imposé l'obligation pendant deux cents ans aux écoliers de faire leurs devoirs en français (2). Si tous les mots de la langue usuelle demeurent saxons, les termes de droit, des sciences, ceux qui ont pour but d'exprimer des idées philosophiques ou élevées sont empruntés au français. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire pour le constater. Peu à peu, avec le cours du temps, avec les mariages, et grâce à la prépondérance du nombre, l'élément saxon reprend le dessus et dès qu'il se ressaisit, il se jette avec passion sur tout ce qui lui rappelle le passé d'avant la conquête; par un phénomène d'atavisme, engendré par un patriotisme longtemps concentré, il subit même un retour païen vers les divinités secondaires de l'ancienne mythologie teutonique de leurs ancêtres; les lutins, les Elfes reprennent peu à peu leur empire. — Dans cette Renaissance saxonne, à ce chaud soleil d'un printemps patriotique, tous les paganismes, aussi bien la mythologie eddaïque, que celtique, que grecque renaissent à la fois; l'amour propre national se

1. Il faut peut-être excepter les Romans gallois du Mabinogion où des traditions populaires servent de thèmes à des amplifications sous la forme alors française des romans de chevalerie. V. Etudes de Gaston Paris sur les Romans de la Table Ronde.

2. V. The History of English Poetry de Wartou. Vol. I. p. 4.

Digitized by Google

complaît dans les aventures héroïques du roi mythique Arthur et des chevaliers de la Table Ronde ; c'est un désordre, un dérèglement d'idées, de souvenirs littéraires et de sensations, dont la violence et l'exagération annoncent une surabondance de sève, et l'on voit éclore tout d'un coup et pêle-mêle, avec une vigueur prodigieuse, toutes les fleurs et toutes les plantes dont les graines et les semences étaient restées enfouies sous la terre dans la longue nuit du Moyen-Age. — En lisant les pages magnifiques où Taine parle de ce renouveau, on est, comme Charles d'Orléans, tenté de s'écrier :

« L'hiver a laissé son manteau !
De vent, de froidure et de pluie
Pour se vêtir d'orfèvrerie,
De soleil riant, clair et beau !

Alors, apparaissent les ballades nombreuses et les chansons orales sur les héros populaires qui personnifient l'élément saxon : le joyeux archer de Robin Hood ou plutôt Robin-A-Wood, (Robin des Bois) (1), son fidèle Petit John, Adam Bell, la forêt de Sherwood : Clyme of the Clough, William de Cloudeslee. Et puisque le nom de Cloudeslee se présente à mon esprit, laissez-moi vous conter un trait de lui, d'après une vieille ballade de 1581 : Cloudeslee, le brave archer, menacé de mort par le roi contre lequel il est révolté, offre de couper en deux une pomme sur la tête de son fils. Il accomplit cet exploit aux applaudissements du peuple (2). Dans sa légende de Guillaume Tell un érudit anglais, M. Gould nous cite comme héros de la même aventure plusieurs personnages semi-historiques, à des dates antérieures de plusieurs siècles au patriote suisse qui est censé vivre en 1307. — Dans la mythologie grecque, le même haut fait avait été attribué à l'archer Alcon. En réalité, il courait à l'époque de Guillaume Tell, depuis longtemps, une légende de cette nature. — Qu'importe, au surplus, pour la philosophie de l'histoire que cet acte d'héroïsme farouche ait été ou non l'œuvre de Guillaume Tell? Je tiens comme plus réels que ceux qui ont vécu en chair et en os, ces personnifications de tout un peuple à un moment de son histoire. Ils représentent ainsi quelque chose qui a vraiment existé ; ils vivent dans l'esprit et sont immortels. — Un autre personnage bien populaire en Angleterre, mais surtout dans la Cité qu'il personnifie, c'est Whittington qui vivait vers la fin du XIVe siècle; quelque jour, je vous conterai l'histoire de son chat victorieux des rats du Roi de Maroc et je ferai sonner à vos oreilles la grosse cloche de la Tour de Londres qui clamait prophétiquement : « Whittingthon, tu seras Lord Maire de London ! »

1. Ritson's Robin Hood Ballads et Folk-Lore, Journal, Vol. II. : The Origin of the Robin Hood Epos, p. 46. — Dans cet article, l'auteur : H. Coote étudie les tendances communistes du célèbre outlaw et celles de son époque.

2. Voir Gould, Curious Myths : Légende de Guillaume Tell. — Lire dans Reliques of Ancient Poetry, Vol. I le poème : Adam Bell.

(A suivre).

Digitized by Google

II

L'ORIGINE DES NÈGRES

Le *Journal des Voyages* du 26 Décembre 1886 (p. 416) publie une légende qui a cours parmi les nègres du Brésil et est relative à leur origine. Comme on pourra aisément s'en rendre compte, cette légende n'est point née en Afrique; mais est évidemment de date relativement récente, puisqu'elle est issue des dogmes chrétiens. Nous la reproduisons néanmoins ici comme un spécimen curieux des croyances, répandues chez les Noirs mis en contact avec les Européens ; si neuve qu'elle soit, une légende n'en est pas moins une légende et a d'autant plus d'intérêt qu'elle nous montre comment se forment, encore de nos jours, les mythes populaires.

« Au temps de la création d'Adam, Satan voulut de son côté créer un homme à l'aide de la quantité convenable d'argile, comme il avait vu faire au bon Dieu et y réussit assez bien; mais tout ce qu'il touchait devenait noir et son homme avait naturellement cette couleur; ce que voyant, maître Satân voulut le nettoyer et il alla le plonger dans le Jourdain pour le laver, mais les eaux du Jourdain se retirèrent aussitôt et la paume des mains et la plante des pieds seulement du premier nègre plongèrent dans la vase, ce qui explique leur blancheur relative. Furieux, le diable appliqua un terrible coup de poing sur le nez de sa créature qu'il aplatit. Le malheureux demanda grâce, et comme il n'était pas coupable de son propre malheur, Satan comprit qu'il avait eu tort de s'emporter contre lui et, par une sorte de caresse infernale, lui passa la main dans les cheveux : mais, cette main, trop chaude, fit aussitôt l'office du fer à friser. »

Et voilà pourquoi les nègres sont noirs, ont la paume des mains et la plante des pieds relativement claires, le nez épaté et les cheveux laineux. Comme la légende leur donne le diable pour auteur, il se pourrait peut-être que, bien que populaire actuellement parmi les Noirs du Brésil, elle ai. été primitivement formulés par les Blancs.

GIRARD DE RIALLE.

On peut rapprocher de cette curieuse légende un récit qui, d'après Saint-Quentin, *Étude sur la Grammaire créole*, p. 205 et suivantes, est populaire parmi les nègres de la Guyane française; le voici en substance : Jadis tout le monde était noir; le bon Dieu venait souvent sur la terre et faisait des présents aux hommes. Il vit un jour trois frères qui pleuraient leur père mort, et il leur dit qu'il avait préparé une fontaine dont l'eau pouvait blanchir leur peau, s'ils voulaient se laver dedans. L'aîné ne voulut pas essayer; le second dit : « Il faudrait voir; » le cadet alla se baigner à la fontaine et, quand il en sortit, il était blanc et beau. Quand son frère cadet le vit, il courut à la fontaine, mais n'y trouva plus que de la vase; il s'en frotta le corps, qui devint tout rouge, et il fut Indien. Le frère aîné accourut; le creux de ses mains et la plante de ses pieds touchèrent seuls l'eau, et sauf ces parties, son corps resta noir.

P. S.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

THÉOPHILO BRAGA. *O Povo portuguez nos seus Costumes, Crenças e Tradiçoes.* 2 vol. in-18 de VI - 416 pp. et de 546 p. Lisbonne. Libr. Ferreira. 1886 (prix 1§,500 reis)

Le Portugal a eu dans ces vingt dernières années des explorateurs zélés qui l'ont fouillé en tous les sens au point de vue de la littérature orale et de l'ethnographie : à leur tête se placent : MM. Coelho. Consiglieri Pedroso, Leite de Vasconcellos, et M. Braga lui-même, l'auteur du livre qui nous occupe. Il a pensé que l'enquête était suffisamment avancée pour lui permettre de tracer le tableau d'ensemble des coutumes, des croyances et des traditions du peuple portugais.

Son ouvrage se divise en deux parties. Le Livre premier traite des *Coutumes et de la Vie domestique;* pour M. Braga, la persistance des types anthropologiques est démontrée par les coutumes populaires; on y retrouve des restes de l'époque où les ancêtres menaient une vie nomade; deux chapitres, le second et le troisième, sont consacrés à rechercher par grandes lignes ces survivances, à les comparer aux similaires européens, et à constater les traces qu'y ont laissées les différents peuples, qui depuis les temps historiques, ont occupé le Portugal. Ailleurs il examine les différents états sociaux représentés par les coutumes populaires actuelles du Portugal, les rites funéraires, le mariage, le droit coutumier; l'enfance et ses diverses manifestations depuis le moment où apparaissent les rudiments du langage, ses jeux où il retrouve des traces d'un état social disparu. Les vêtements, les danses et les instruments de musique, fournissent à M. Braga l'occasion de recherches intéressantes; pour les danses il constate des infiltrations espagnoles et françaises. Cette dernière influence se retrouve aussi dans les modes, au moins à certaines époques.

Le Livre second, qui forme le deuxième volume, est relatif aux *Croyances et fêtes publiques,* débute par des considérations, généralement fort justes, sur l'importance ethniqne et historique des superstitions populaires; peut-être M. B. va-t-il un peu loin en allant chercher à travers le moyen âge, les Arabes, les Grecs et les Romains, le fond des superstitions populiares jusque dans la Chaldée; il ne faut pas toutefois s'en plaindre, d'autant que les rapprochements sont intéressants et instructifs, et que l'auteur fait une part équitable à l'élément indigène portugais. Après ce chapitre intitulé *Hiérologie,* nous abordons un terrain moins glissant : l'étude des superstitions populaires proprement dites du Portugal, On y trouve résumés très clairement les divers présages, les superstitions dérivées des cultes chtoniens ou des prostitutions sacrées, des cultes phalliques ou lunaires, les survivances du polythéisme sidéral ou solaire. Les entités magiques ou malveillantes, les fées, les divinités de l'eau, les sorciers, les enchanteurs, la médecine populaire, la foudre, les pierres sont successivement passés en revue dans ce chapitre très nourri (il comprend plus de 200 pages). Le chapitre III est consacré au Calendrier populaire.

Le Livre troisième a été intitulé par l'auteur: Traditions et Savoir populaires. C'est une revue d'ensemble de la Littérature orale du Portugal. Le chapitre Ier comprend les Formulettes, les Proverbes et les Devinettes, et leur importance y est supérieurement exposée. Les Chants, les Romances et le Théâtre populaire forment l'objet du second chapitre; l'étude sur le théâtre populaire portugais et sur son influence est des plus intéressantes; il serait à désirer qu'ailleurs on fit une monographie de ce sujet aussi étudiée que celle de M. B. Le chapitre IIIe s'occupe des Contes, des Légendes,

Digitized by Google

de l'influence des livres populaires, et de l'histoire du Portugal, telle que le peuple la raconte ou la chante.

Le cadre, ainsi qu'on le voit, est bien tracé; il est aussi bien rempli; M. B. a fouillé avec soin l'époque moyen âge de son pays, et il y a trouvé matière à de nombreux et très curieux rapprochements. Après avoir lu son livre, on a une idée générale assez nette de l'état d'émologique, si l'on veut me permettre cette expression, des Portugais aux diverses époques de leur histoire, et surtout à l'époque actuelle : c'est un document ethnographique et folklorique indispensable à tous ceux qui voudront s'occuper de travaux d'ensemble sur le Folk-Lore. Bien que cet ouvrage soit très nourri de documents, les recherches y sont aisées à faire, et un index détaillé, mis à la fin du second volume, permet au lecteur, en renvoyant à la page où se trouvent les principales matières, de retrouver tout de suite le sujet dont il a besoin.

PAUL SÉBILLOT.

PAUL SÉBILLOT. — *Légendes, croyances et superstitions de la Mer.* 2 vol. in-18 de p. XI-363 et p. 342. Paris, G. Charpentier et Cie éditeurs 1886-1887.

La mer, qui recouvre une surface si étendue de notre globe terraqué, et qui joue un rôle si considérable dans l'existence individuelle et dans la vie sociale de tous ceux qui, de loin ou de près, sont en rapport avec elle, ne pouvait manquer de donner naissance à une foule de croyances et légendes aussi variées que curieuses. Pour les races primitives comme pour les peuples encore peu civilisés, les phénomènes marins devaient avoir chacun une explication surnaturelle; la conception dite fétichique de la nature donnait une volonté et une intelligence à ces phénomènes; d'où tout naturellement des mythes, là encore acceptés comme articles de foi, ici transformés en superstitions plus ou moins vivaces, plus ou moins avouées, mais toujours dignes de leur nom, c'est-à-dire témoins de la longue survivance d'un très ancien état intellectuel et moral. Dans ma *Mythologie comparée* (t. I p. 32 et suivantes), j'ai esquissé un tableau du culte fétichique de l'eau, où celui de la mer n'était point oublié. Je n'aurais pu donner à cette partie de mon étude sur l'évolution religieuse un développement qui eût été hors de proportion avec le cadre général de l'ouvrage. D'autre part, l'examen des dogmes et des divinités pélasgiques dans les grandes religions polythéistes avait sa place aux différents chapitres consacrés à ces religions.

Mon confrère et ami, M. Paul Sébillot, a tout naturellement suivi une autre méthode qui lui permet d'ailleurs, si c'est possible, d'épuiser son sujet; il a voulu recueillir exclusivement toutes les légendes, croyances et superstitions relatives à la mer et à tout ce qui s'y rapporte. Au début de son enquête, paraît-il, on lui prédisait un échec, c'est-à-dire qu'il ne trouverait presque rien : M. Sébillot a mis six ans, en effet, à réunir les éléments des deux volumes qui ont paru en 1886; mais il n'est que juste de reconnaître que si l'on peut reprocher quelque chose à ce travail, c'est qu'il est trop touffu, trop abondant, trop riche en documents : et ce n'est qu'une moitié à peine de l'œuvre entière.

Le premier volume est consacré à la mer et à ses rivages : il débute par une revue des traditions relatives à l'origine de la mer. Généralement, celle-ci est considérée comme antérieure à la terre qui en est extraite; c'est la donnée fournie par la cosmogonie biblique, issue des vieilles cosmogonies chaldéenne et phénicienne; c'est l'idée qui a cours dans les deux Amériques parmi les populations civilisées et même chez certaines tribus sauvages; en Océanie, les archipels polynésiens sont pêchés par les dieux qui les attirent du fond de la mer à la surface, on retrouve un mythe analogue au Japon. Toutefois, la conception d'une mer primordiale n'a pu naître que chez les peuples qui vivaient non loin d'elle; aussi trouve-t-on des groupes ethniques

Digitized by Google

chez lesquels la mer n'apparaît que tardivement dans la nature. M. Sébillot cite de curieuses légendes de cet ordre chez les Brésiliens, d'après Thevet et Mello Moraes et d'après d'autres voyageurs, chez les Indiens de l'Amérique du nord.

Un chapitre très intéressant est le chapitre sur l'eau de mer : il y a là des explications fort amusantes de la salure de la mer, explications assurément très anciennes à cause de leur simplicité, puisqu'elles consistent les unes dans l'existence de montagnes ou de carrières de sel au fond de la mer, les autres dans la présence d'un moulin magique qui y moud du sel pour l'éternité. Citons aussi le conte marocain placé au chapitre Ier, où l'Océan, par ordre de Dieu, et pour abaisser son orgueil, fut avalé par des milliards de moustiques et, quand il fut rejeté plus tard par ces insectes, en demeura salé.

A suivre M. Sébillot dans les séries de ses copieuses observations sur les légendes de la mer, nous aboutirions à une sommaire réédition de son œuvre. Il suffira ici d'en tracer les grandes lignes, du moins pour la partie publiée : la marée avec ses phénomènes réguliers mais étonnants, la mer agitée avec ses vagues bondissantes et qui semblent des êtres animés, le large, les courants, le fond, région mystérieuse, cimetière ou paradis, qu'habitent des dieux, des nymphes ou des démons. Puis viennent les croyances relatives au rivage avec ses falaises, ses grottes, ses rochers, ses dunes, ses sables, ses champs de galets, ses coquilles et ses algues, aux caps et aux détroits, aux golfes, aux embouchures de fleuves, aux ports, aux amers; le chapitre des envahissements de la mer contient des légendes similaires à celles de l'Atlantide et de la célèbre cité d'Is, signalées dans la Grèce antique, sur les rives de l'Océan, de la Manche, de la Mer du Nord et de la Baltique aussi bien qu'en Afrique, en Polynésie et au Japon.

Moins immédiatement relative à la mer elle-même, la deuxième série a pour sujet les phénomènes météorologiques dont elle est le théâtre et le jouet; c'est-à-dire que les vents et les orages fournissent la plupart des mythes, légendes, traditions et dictons qui remplissent ce volume. On conçoit que chez les populations maritimes, il y a là un fond à peu près inépuisable, surtout si, comme l'a fait M. Sébillot, viennent s'y ajouter les données traditionnelles sur le Ciel et les nuages, sur le soleil, la lune et les étoiles, sur l'arc-en-ciel, sur le tonnerre (qui doit donner vraisemblablement plus que n'en a mis M. Sébillot), sur l'aurore boréale, sur la rosée, la pluie et la brume, sur ces feux saint Elme dont l'apparition a vraiment quelque chose de miraculeux. Peut-être, l'auteur eut-il pu plus logiquement comprendre son chapitre sur la phosphorescence dans la série consacrée à la mer proprement dite, et le chapitre sur les trombes, au point de vue de la classification météorologique scientifique, avait sa place plutôt avec ceux sur les vents et les tempêtes. Mais, ce ne sont point des critiques, à peine des observations que je présente ici et je veux finir en répétant combien le recueil commence par M. Sébillot est précieux pour tous ceux qui s'occupent de traditions populaires et d'histoire des religions; il le sera encore davantage lorsque tout à fait terminé, il mettra à la disposition des lecteurs, à la fin du dernier volume, une bonne bibliographie et surtout un copieux index alphabétique, deux choses indispensables à l'heureux achèvement d'un pareil travail d'érudition.

GIRARD DE RIALLE.

A. ORAIN. — *Glossaire patois d'Ille-et-Vilaine, suivi de chansons populaires.* — Paris, Maisonneuve et Cie, 1886, in-8° de XVIII, 226 pp. (12 francs).

Ce glossaire est précédé d'une intéressante préface de M. Luzel, qui reproche à M. O. (p. VIII) d'avoir accepté « avec trop de facilité, comme appartenant à son département beaucoup de mots, de façons de parler qui

Digitized by Google

sont connus et usités en dehors de l'Ille-et-Vilaine. » Il aurait pu ajouter que certains mots donnés comme patois, sont absolument français. Il en est de même d'un assez grand nombre de noms de plantes; *airelle*, *aigremoine*, pour ne parler que de la page 2, sont des noms français et ils se trouvent même dans l'abrégé in-12 de Littré. M. O. n'a pas fait précéder son glossaire d'une grammaire, et il ne paraît pas avoir eu connaissance d'un petit travail publié par moi dans la *Revue de Linguistique* en 1879 (dans laquelle la récolte de M. O. a été insérée avant d'être tirée à part). Pour l'orthographe, il semble avoir eu la préoccupation de ramener le patois à une sorte de forme française, et n'avoir pas toujours bien écouté les mots au point de vue de leur prononciation; certaines syllabes longues sont indiquées comme brèves : ex : *atelles*, où l'a est long; *cepiller*, qui se prononce : sépiller. D'autres prononciations curieuses lui ont échappé, telles que celle de l'o = eu dans certains mots, ex. chose, fossé, = *cheûse*, *feûssé*; celle de pla = *pia* : planter, plancher = *pianter*, *piancher*. On ne trouve pas non plus dans ce glossaire *lé* pour elle, ni *olle*, elle, usités cependant dans l'arrondissement de Rennes, et dont le dernier fut pris pour un nom propre par M. Ampère. Malgré ces imperfections, le glossaire de M. Orain n'en est pas moins le très bien venu. Les chansons sont au nombre de 55, dont plus de moitié avec musique; elles forment une bonne addition à l'excellent recueil de M. Decombe. Une des sections les plus intéressantes est celle des Noëls. M. O. constate que l'usage n'en a pas disparu dans certains pays de l'Ille-et-Vilaine et parmi ceux qu'il donne il y en a deux qui sont vraiment patois. Notons aussi que les *Sabots de la reine Anne* figurent dans ce recueil; dans la préface, M. Orain confesse à M. Luzel, qu'il y a fait des changements et que le couplet final est entièrement de sa composition (cf. sur cette chanson un article de M. Orain dans *la Revue de Bretagne et d'Anjou*, 15 septembre 1886).

P. S.

P. Bézier. — *Supplément à l'inventaire des Monuments mégalithiques du département d'Ille-et-Vilaine*, Rennes, Caillière 1886, in-8° de 144 p.

M. B. avait publié, il y a quelques années un des meilleurs inventaires sur cette matière; depuis il a recueilli plusieurs additions, et quelques rectifications. C'est le résultat de ces nouvelles recherches qu'il nous donne aujourd'hui. Il y raconte un certain nombre de légendes intéressantes : à Janzé les affleurements de schiste et de quartzite poussent d'année en anneé. il y a 30 ans, on n'en voyait point plusieurs qui paraissent aujourd'hui; Les pierres, disent les paysans, *profitent* tant, que leur racine est dans la terre. A Ercé en Lamée, de bonnes fées empêchaient le diable de s'élancer sur les menhirs.

M. B. a relevé çà et là bien d'autres légendes, et il signale beaucoup de lieux-dits qui supposent d'anciens récits qu'un heureux hasard lui fera peut-être découvrir.

P. S.

Chansonnier provençal, *Chants des félibres et des cigaliers*. Paris, Lemerre, 1887. — 1 vol. in-18. de 84 pages.

Sous ce titre, le Comité des fêtes du soleil et le Félibrige de Paris ont réuni, en une élégante plaquette, dix-huit poèmes que cigaliers et félibres ont l'habitude de chanter dans leurs réunions amicales. Mistral, Aubanel, Paul Arène, Félix Gras, Maurice Faure, Clovis Hugues, Roumieux et Alphonse Michel sont les auteurs de ces chants que M. Hébert Tournier a traduits et présentés au public dans une courte et piquante préface. Le volume est vendu au profit des inondés du Midi.

Quelque valeur littéraire qu'aient ces productions, elles ne sauraient être signalées aux traditionnistes si la plupart ne se chantaient sur des airs

Digitized by Google

populaires. On sait, d'ailleurs, quel heureux emploi ont fait les félibres des traditions et légendes de la Provence et on en retrouve de nombreuses traces dans ce petit opuscule.

Il est permis de regretter cependant qu'à côté d'œuvres modernes dont nous sommes loin d'ailleurs de contester le mérite, les Félibres de Paris n'aient pas saisi l'occasion qui leur était offerte pour nous donner un chansonnier provençal *populaire* contenant la musique et les paroles des vieux airs provençaux. Le vent souffle de ce côté. Le succès des *jutglars* catalans et des deux troupes *flamenca* qui sont en ce moment à Paris en est une nouvelle preuve. Il est encore temps pour nos amis du félibrige de profiter du moment propice. Qu'ils le fassent et tous les amis du Folk-Lore les en remercieront bien sincèrement.

LOUIS FARGES.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Alemannia, XIV-I : *G. Bossert*. Humoristisches, Volksthümliches von der Frankischen Grenze. — *A. Birlinger*, Besegnungen aus dem 17. Iahrhundert.

American naturalist 6 Juin 1886 — Fragments de légendes des Esquimaux de Pointe-Barrow. *John Murdoch*.

Anglia, VIII, 4 : *G. Sarrazin* : Die Beowulfsage in Danemark.

Archiv für das Studium der neuern Sprachen und Litteraturen, LXXV 4 : *R. Brandstetter* : Die Technik der Luzerner Heiligenspiele.

Archiv für Litteraturgeschichte, XIV. 2 : *Gustav Meyer* : Volkslied von der leichtsinnigen Gattin.

Bulletins de la Société d'Anthropologie 1886, 3e fascicule. — Réponse, en ce qui concerne les Néo-Calédoniens au questionnaire d'ethnographie de la Société. *L. Moncelon*. (Cette communication, outre plusieurs détails de mœurs, contient un conte canaque, Pivi et Kobo, dans lequel un oiseau est transformé en homme, deux cocos prennent la forme humaine et deviennent ses femmes). — Le menhir de Sainte-Tréphine. *L. Bonnemère*. (D'après la légende, il serait venu d'Amérique, il y a 70 ans, sur une charrette traînée par deux taureaux).

Bursian, Iahresberischt über die Fortschritte der Klassischen Alterthums wissenschaft. Supplementband I S. 1-96. Preuner, Bericht über die auf die Griechische und Romische Mythologie bezüglichhe Literatur der Jahre 1876-1883.

Die Gegenwart, 23 — 1886, *Max Lorking*, Vergleichende Sprachwiissenschaft und Mythologie.

Fanfulla della Domenica. Rome 2 janvier 1887. Contes populaires de la Gascogne de J.-F. Bladé (compte rendu de M. d'Ancona.

Franco-Gallia, III, 3 : *Zeller* : Die taglichen Lebensgewohnheiten im altfranzosischen Karlsepos.

Digitized by Google

Germania, XXXI. 2 : *Hugo Brunner* : Ein altgermanischer Hundenamo (Wasser). *K. Bartsch* : Schwankgeschichte.

Gottinger Gelehrte Anzeigen, 7. Rubezahllitteratur (von Veckenstedt *Oesterreichische Litteraturzeitung*. 15).

L'Homme, 10 octobre 1886. Les herbes de Mer. *Paul Sébillot* (Monographie des légendes et des superstitions qu'y attachent les différents peuples).

Il Pensiero dei Giovani Larino. 16 août 1881 Usi marini in Piano di Sorrento. *G. Amalfi.*

Indian Antiquary. Juin. Folk-Lore in Western India. *Wadia.*

Jahresberischt ûber die Erscheinengen auf dem Gebiete der Germanischen Philologie. VII. 1885. Leipzig 1886. p. 115-153. La littérature folklorienne de l'an 1885 embrasse les numéros 675 à 982.

Journal of the R. Asiatic Sociéty of Great Britain. Tome XVIII. 2. Some Bloj' puri folk-songs. *Grierson.*

Korrespondenzblatt des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde, IX. 5 : *Keintzel*, Eine Sachsische Zauberformel gegen das Verrenken.— *A. Schullerus*, Thiermarchen.

Litterarisches Centralblatt (Nr. 13) *Schwartz* : Indogermanischer Volksglaube von Cr.) *Bockel* : Deutsche Volkslieder aus Oberhessen. (Nr. 15.) *Ysengrimus* : herausgegeben von Voigt (von Peiper).

Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes, 8-18. *Arthur Leist* : woher stammt der Vowurf zu Schillers « Gang » nach dem Eisen hammer ? » 19-21 *Fr. Fr. Leitschud* : Die Quelle zu Schillers « Gang nach dem Eisenhammer. »

Mittheilungen des Vereins für Geschichte der Deutschen in BohmenXXIV. 4. *Hübler*, Sagen aus dem südlichen Bohmen.

Nachrichten von der Gesellschaft der Wissenschaften zu Gottingen, 2 : *H. Morf* : Drei *bergellische* Volkslieder.

Nord und Süd, Mai : *Franz Violet* : Die Sage vom ewigen Iuden.

Revue française de l'étranger et des colonies. avril — Superstitions et usages des Hindous, *Brahma* — juin, La Corée, mœurs et coutumes. *Soulange-Bodin.*

Revue d'Ethnographie. T. V. N° 3. Mai. Juin — Les rites funéraires chez les Malgaches. *A. Grandidier* (détails curieux sur la mort et les superstitions que les M. y rattachent). — Décades américanæ. *E. T. Hamy.*

Revue de l'Anjou. Nov. - déc. 1886. — Le massacre des chrétiens et la prise de Bink-Dinh. *Ch. Lemire.* (récit populaire annamite chanté par des poëtes ambulants, et montrant comment l'histoire devient de la légende). — Le siége de Lamora, d'après le Romanuro. *Th, Pavié.* La mer et ses légendes, d'après un ouyrage nouveau. *André Joubert* (Analyse très détaillée, avec quelques additions, des *Légendes de la mer de* Paul Sébillot).

Revue de l'Histoire des religions. t. XIV n° 1, — Le sacrifice de la chevelure chez les Arabes. *F. Ignaz Goldziher.* — La croyance à l'immortalité de l'âme chez les anciens Irlandais. *George Dottis.* — Étude de la religion égyptienne. *E. Lefébure.*

Romania. N°s 55 et 56. La Légende de Charlemagne dans les arts du Moyen Age. *Müntz.*

Rostocker Zeitung, vom 14 Februar 1886 und *Frühere Nummern* : *Richard Wossidlo* : Volksthümliches aus Mecklenburg (hauptsächtlich Beiträge zur Synonymik der volksthümlichen Rede). Ausführliche *Recensionen* erschienen über : *Mannhardt* : Mythologische Forschungen (von Cr).

Revue de Belgique. Juin 1886. Le Folk-lore et son utilité générale. *Aug. Gittée* (article très étudié et très intéressant sur les généralités du folk-lore, son évolution et son importance).

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

Adresse à la Société. — La Société d'Histoire et d'Archéologie de Chambéry, dans sa séance de novembre, a voté une adresse ainsi conçue :

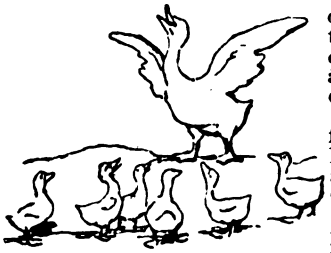
« La Société, reconnaissant tout ce que la recherche et l'étude des vieilles traditions et des légendes populaires présente d'intéressant et d'utile, adresse au dîner de « Ma Mère l'Oye » et à la Société des Traditions populaires ses félicitations et ses souhaits de prospérité. »

Cette adresse a été votée sur la proposition de M. Anthony Dessaix, et après une communication très intéressante faite par lui sur le Folk-Lore. M. Dessaix, dès 1875, publiait une bonne monographie intitulée : *Légendes et traditions populaires de la Haute-Savoie.* Annecy, un vol. in-32, qui est maintenant presque introuvable.

La Société des Traditions populaires est très heureuse de ce témoignage de sympathie, et elle espère que nombre de sociétés savantes de la province l'aideront dans la tâche qu'elle a entreprise.

Comité central. — Dans sa séance du 20 novembre, le Comité central a, sur la proposition de M. Hamy, appuyée par M. Emile Blémont, voté la résolution suivante : « Le secrétaire général sera de droit secrétaire du comité de rédaction; un secrétaire pourra lui être adjoint. » Cette proposition a été approuvée par la réunion statutaire du Comité central, tenue le 21 décembre.

Dans cette séance, on a décidé, sans débat, de présenter aux suffrages des sociétaires pour l'année 1887, les mêmes comités et les mêmes bureaux que ceux de l'année 1886.



Dîner de « Ma Mère l'Oye ». — Dans ces deux réunions on a aussi décidé que ce dîner tout en conservant son autonomie, serait *ouvert* à tous les membres de la Société, à la condition d'adresser la demande quatre jours à l'avance.

Les Dîners auront lieu les 31 janvier, 28 février, 31 mars, 30 avril, 31 mai, 30 juin 1887. Le prix est de 6 fr. 25. Ils auront lieu au Cercle historique, 215, boulevard Saint-Germain.

Ceux des sociétaires qui voudraient y prendre part sont priés de s'adresser à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

TH. BRAGA. O Povo portuguez nos seus Costumes, Crenças e Tradiçoes 2 vol. grand in-18.

AUGUSTE GITTÉE. Le Folk-Lore et son utilité générale. Extrait de la Revue de Belgique. in-8°.

NOUVEAUX SOCIÉTAIRES

MM. BRAULIO VIGON, Colunga, Asturies (Espagne).

ALFRED HAROU, lieutenant au 5me de ligne, Anvers (Belgique).

P.-D. CHANTEPIE, professeur à l'Université d'Amsterdam, 343, Keizersgracht.

Maurice Jametel, Professeur à l'École des langues orientales, 29, rue Franklin, Paris.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 2. — 25 Février 1887.

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES

ARMÉE BELGE (1)

I

Sobriquets des différentes armes

Les soldats d'infanterie de ligne sont appelés les *Piotes*, nom dont l'origine et le sens ne nous sont pas connus.

Les sous-officiers d'infanterie disent en parlant de ceux de cavalerie : Pour entrer dans la cavalerie, il faut réunir trois conditions : être grand, riche et bête.

On nomme *Conducteurs de vidanges* ou *Vidangeurs* les soldats du train d'artillerie (corps correspondant au train des équipages français). Cela vient de ce que, au camp de Beverloo, surtout au moment de sa création, le matériel du train fut plusieurs fois chargé de la mission hygiénique de le débarrasser des immondices.

Les soldats de l'artillerie de siége s'appellent les *Gazons*, parce que ces soldats font des revêtements en terre.

Les soldats du génie s'appellent les *Cuirs;* les infirmiers, les *Artilleurs de la pièce humide;* les employés de l'intendance, les *Riz-Pain-Sel*, (ces

1. Au moment où courent partout en Europe des bruits de guerre, — espérons pour l'honneur de notre siècle que ce ne soient que des bruits — il nous a paru intéressant de recueillir le folk-lore des différentes armées européennes. Nous prions ceux de nos lecteurs qui posséderaient des notions sur ce sujet de vouloir bien nous les adresser.

Digitized by Google

deux sobriquets sont usités aussi en France); les gendarmes, les *Soldats de potence*, (cf. le sobriquet français *hirondelle de potence*); les élèves de l'École militaire, les *Cadets*.

Les recrues de toutes armes portent le nom de « *Bleus* » (même terme en France) et de « *Piloux* ».

La garde civique, qui correspond à l'ancienne garde nationale de France, a aussi ses sobriquets.

Les fantassins de ligne s'appellent les *bleus* ou les *Jefkes;* ce dernier mot est difficile à traduire : en flamand, Jef est un diminutif de Joseph; ce serait donc, en traduisant librement : les « Petits Joseph ».

Les chasseurs-éclaireurs de la garde civique sont appelés les *Chasteler*, du nom de leur créateur, le marquis de Chasteler (1).

On appelle en général les gardes civiques « *Soldats du dimanche* », parce que leurs exercices ont lieu ce jour-là, ou « *Gardes comiques* », à cause de leur attitude peu militaire sous les armes, et même « *Gardes vol Schrick* » littéralement Gardes pleins de peur.

II

Sobriquets et noms des régiments

2e régiment de ligne : *Zwaantjes*, « les Cygnes ». Le numéro appliqué sur ses fanions simule assez bien une tête et un cou de cygne.

Le 5e de ligne est « le régiment sans drapeau ».

Cette plaisanterie agace singulièrement les nerfs des officiers et des soldats de ce régiment. Elle ne repose sur aucun fondement et date de l'affaire de *Risquons-tout*, en 1848. Un détachement de ce régiment, avec quelques autres corps de l'armée, repoussa au delà de la frontière les républicains français qui avaient voulu envahir le territoire, et s'y conduisit très bien. On prétendit qu'il *perdit son drapeau* dans ce combat. Cette plaisanterie a d'autant moins de raison d'être, que le drapeau ne parut point dans cette affaire, attendu que le régiment n'y était représenté qu'en partie. Elle a depuis cette époque, donné lieu à plusieurs duels.

Le régiment des grenadiers est *le régiment d'élite*, le régiment du roi; on appelle aussi les grenadiers les *Réunis*, probablement à cause de leur rôle dans les combats, où ils forment la réserve.

Les soldats du régiment des carabiniers, qui correspond aux chasseurs à pied de France, se nomment les *Partisans*, les *Capiaumont*, du nom de leur premier colonel, et les *Carapattes*, terme dont j'ignore l'origine et la signification précise.

Les chasseurs à pied, jadis appelés *Ramoneurs de cheminées*, se nomment les *Boîtes à cirage*, sans doute à cause de leurs buffletteries noires.

1. Albert-François, marquis de Chasteler de Moulbais, le fondateur du corps précité, fut successivement page de Napoléon Ier, capitaine au service des Pays-Bas, général de brigade au service belge après 1830, etc.

Digitized by Google

Le 5e régiment d'artillerie porte le sobriquet de *Royal-Pochard* parce que les officiers de ce régiment ont la réputation, usurpée d'ailleurs, d'aimer beaucoup trop la dive bouteille.

On appelle les soldats des batteries à cheval les *Volants*, à cause de la rapidité de leurs évolutions.

Les soldats du 2e lancier sont encore appelés les *Canaris*, parce que, dans leur ancien uniforme, le jaune dominait. Mais actuellement on leur donne plus habituellement, ainsi qu'au 1er régiment, le nom de *bacs à blancs*, à cause des brandebourgs blancs de leur dolman, qui pour être tenus propres exigent une grande quantité de blanc. Le sobriquet de *Canaris* est maintenant celui des 3e et 4e régiments de lanciers,

Le premier régiment des guides est *le régiment de la reine*.

Pendant la révolution de 1830, on donna au noyau de ce premier régiment le surnom de *Cosaques de la Meuse*.

On donne aussi aux guides le nom de *Gieters*, les « *Arrosoirs*. » Le mot flamand ressemble assez au nom français guides. On prétend d'autre part qu'il suffit d'annoncer que la musique de ce régiment, qui a une célébrité européenne, va donner un concert, pour que le ciel se mette à pleuvoir des torrents d'eau.

III

Superstitions militaires

L'armée belge étant de création récente, et n'ayant pas fait la guerre depuis plus de cinquante ans (sauf les volontaires détachés au Mexique), n'a pas autant de superstitions que les vieilles armées.

En voici pourtant quelques-unes :

— Un vendredi, et surtout un vendredi 13, serait un jour très mal choisi pour engager une bataille; on s'exposerait à un échec certain.

— Ceux qui sont nés le jour de Noël n'ont rien à craindre à la guerre, ils ne seront ni tués, ni blessés.

— Les balles s'aplatissent sur les scapulaires, sur les médailles de la Vierge et sur tous autres objets bénits.

— Si la première chose qui frappe les yeux d'un militaire au moment où il se lève le matin est un chat noir, il sera infailliblement tué ou blessé dans la journée, s'il assiste à une bataille.

— Si un soldat rêve qu'il perd ses dents de devant, ou s'il voit en songe une femme habillée de blanc avec un châle noir sur les épaules, il sera tué dans la bataille.

— Quitter sa place pendant le combat expose à des disgrâces : au Mexique, un volontaire du régiment belge *Impératrice Charlotte* ayant quitté le rang, fut blessé; à son retour en Belgique, il assurait à ses amis que s'il était resté à son rang, il n'aurait pas été blessé.

— Une lune rouge entrevue la nuit, la veille d'une action, indique qu'il

Digitized by Google

sera versé beaucoup de sang pendant la campagne; en temps de paix, c'est un présage de guerre (1).

ALFRED HAROU.

II

LES SURNOMS DES RÉGIMENTS ALLEMANDS

Rien n'est à dédaigner dans l'histoire, nous dit le *Schorers Familienblatt* de Berlin : c'est pourquoi il peut être utile de dresser le tableau des surnoms attribués aux divers régiments allemands, soit par l'armée elle-même, soit par l'humour populaire. Jacques Grimm ne regrettait-il pas un jour qu'on n'ait point conservé les annales de la pâtisserie germanique, où l'on aurait pu retrouver plus d'un précieux renseignement sur les rapports de l'ancienne mythologie avec les mœurs ? A plus forte raison peut-il être intéressant de réunir les sobriquets qui s'attachent à l'armée, c'est-à-dire à l'incarnation même de la virilité et de la puissance nationales.

De ces sobriquets, les uns sont collectifs et s'appliquent à une arme tout entière, les autres ne concernent que certains régiments. Au nombre des premiers, il faut citer d'abord celui de *Hammel* (béliers), qui englobe toute la garde. La cavalerie donne à l'infanterie, prise en corps, les noms de *Sandhasen* (lièvres de sable), *Sandlatscher* (traînards de sable), *Furchenhopfer* (sauteurs de sillons). De son côté, l'infanterie ne désigne les cavaliers que sous l'épithète de palefreniers. La garde appelle les soldats de la ligne *Feldratzen* (rats des champs, mulots), Les cuirassiers sont des *Mehlsæcke* (sacs à farine) ; les hussards, des *Bindfaden* (ficelles) ; les artilleurs, des *Kuhsoldaten* (soldats à vache) (?), et les pionniers, des taupes.

Parmi les surnoms spéciaux à des régiments donnés, citons seulement lessuivants :

Dans la garde, le 1er régiment à pied s'appelle les *Blechtoppe*, ou têtes de fer-blanc, à cause de la couleur de ses casques ; le 2e est celui des *Hopfenstangen*, ou perches à houblon, à raison de sa haute taille ; le 1er grenadiers est celui des *Kartoffelpeller*, ou peleurs de pommes de terre; les chasseurs sont les *Laubfrœsche* ou grenouilles vertes, et les hussards les *Glühwürmer*, ou vers luisants, parce que l'uniforme des premiers est vert et l'uniforme des seconds écarlate; le 3e uhlans est le régiment des

1. Sur les Présages de guerre cf. un article de M. Paul Sébillot intitulé : la *Guerre dans les Croyances populaires*. *L'Homme*, t. II p. 385-93 (10 juillet 1885).

Digitized by Google

« poussiéreux », à cause des parements jaunes de leurs vestes; les pionniers sont des *Regenwürmer* ou vers de terre.

Dans l'infanterie de ligne, les hommes du 8e forment la *Bretzelgarder* ou garde de croquignoles, à cause du nœud jaune de leurs épaulettes; ceux du 11e sont les *Trommetschlegel* ou baguettes de tambour, à cause des deux barres du chiffre 11; ceux du 27e sont les *Flickschneider*, ou ravaudeurs, parce qu'ils sont tenus de rapiécer leurs vêtements jusqu'à la dernière extrémité.

Dans la cavalerie, le 7e cuirassiers est le régiment des ferblantiers, et le 1er hussards celui des *Todtenkœpfe*, ou têtes de mort (leur shako porte cet emblème); le 4e hussards est celui des *Rebhüner*, ou coqs de bruyère, à cause de la couleur brune de leur uniforme: c'est le seul en Allemagne : cette distinction leur est restée en souvenir de l'occasion où Frédéric II, après la campagne de Silésie, réquisitionna pour les habiller tout le drap d'un couvent de capucins. Le 6e hussards s'appelle *Spinat mit Eiern*, les « œufs aux épinards », parce que son uniforme vert est orné de passementeries jaunes, et le 10e les *Papageien*, ou perroquets, pour la même raison.

Les pontonniers, enfin, sont des *Wasserratten*, ou rats d'eau, et les artilleurs des *Sternkicker*, ou astronomes, à cause de l'analogie d'un canon avec un télescope.

(*Le Temps*, 12 mai.)

POURQUOI FÉVRIER EST COURT

LÉGENDE DU MAINE

Au temps jadis, Février avait trente jours; mais voyez où conduit la paresse : un jour qu'il s'amusait à regarder les brebis agneler, Janvier et Mars, plus ménagers, lui volèrent chacun un jour. C'est pour cela qu'ils en ont trente-et-un et que lui n'en a plus que vingt-huit.

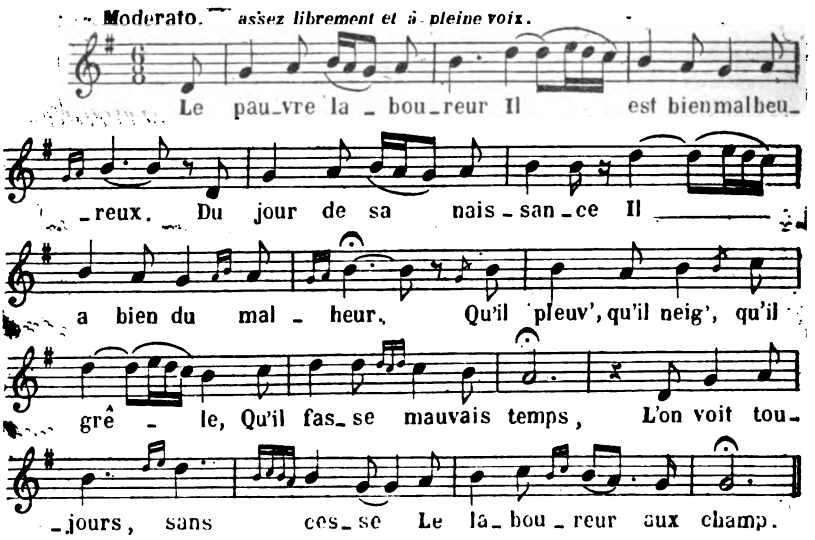
Mme DESTRICHÉ.

On raconte, en Haute-Bretagne, que février perdit deux jours à aller faire la cour aux filles. (Cf. le t. I. p. 29 de la Revue).

Digitized by Google

LE PAUVRE LABOUREUR

CHANSON DE LA BRESSE



I

Le pauvre laboureur
Il est bien malheureux.;
Du jour de sa naissance
Il a bien du malheur;
Qu'il pleuv', qu'il neig', qui grêle,
Qu'il fasse mauvais temps,
L'on voit toujours, sans cesse,
Le laboureur aux champs.

II

Le pauvre laboureur
A de petits enfants;
Les envoie-t-à la charrue
Dès l'âge de quinze ans.
Qu'il pleuv', qui neig', qu'il grêle,
Qu'il fasse mauvais temps,
L'on voit toujours, sans cesse,
Le laboureur aux champs.

III

Le pauvre laboureur,
Il n'est qu'un partisan;
Il est vêtu de toile
Comme un moulin à vent.
Il port' des arselettes (*guêtres*),
C'est l'état d' son métier,
Pour empêcher la terre
D'entrer dans ses souliers.

IV

Le pauvre laboureur,
Il est toujours content;
Quand il est à la charrue,
Il est toujours chantant.
Il n'y a ni roi, ni prince,
Ni *duc-que*, ni seigneur,
Qui n' vive de la peine
Du pauvre laboureur.

Cette chanson, recueillie en Bresse, nous paraît être un des plus beaux types de celles que les paysans appellent *chansons à grand vent,* dont la destination première (le nom l'indique) fut d'être chantées en pleins champs, au labourage, pour exciter les bœufs. La notation musicale ne saurait donner une idée tout à fait exacte de ces mélodies, très libres de forme et

Digitized by Google

d'allure : elles doivent être chantées presque sans mesure, en trainant la voix avec un tremblement sur les fins de phrases, et une multitude de petites notes et d'ornements de chant qui se multiplient et se renouvellent incessamment au gré du chanteur.

JULIEN TIERSOT.

LE JOUR DES ROIS EN NORMANDIE

D'une lettre qu'un de nos parents qui habite les environs d'Argentan vient de nous écrire, nous détachons le passage suivant. Il est, croyons-nous, de nature à intéresser les lecteurs de la *Revue*.

«... De nos jours encore à Argentan, lorsqu'à la fête de l'Epiphanie on se réunit en famille pour tirer les Rois et manger la galette traditionnelle, il est d'usage de se conformer à une sorte de rituel qui mérite d'être relevé.

« C'est le plus jeune des convives qui est chargé de désigner par leurs noms les personnes à qui l'on doit distribuer les parts de la galette préalablement divisée.

« Pour cela on le fait cacher sous la table et, au milieu d'un silence que j'oserais presque qualifier de religieux, la personne chez laquelle la réunion a lieu dit, en touchant de son couteau ou de sa fourchette la première part du gâteau : *Phœbe domine, pour qui ?*

— Pour le Bon Dieu, répond l'enfant.

« Et, en effet, ce morceau doit être mis de côté pour les pauvres, ces représentants de Dieu sur la terre.

« Et le jeu continue. Toutes les fois que l'amphytrion touche une nouvelle part, il a soin de répéter : *Phœbe domine, pour qui?* L'enfant interrogé, au nom du Seigneur Dieu Phœbus, nomme l'un des convives.

« Lorsque la fève a été trouvée et que le roi veut boire, à l'envi tout le monde s'écrie : « *Phœbe domine, Phœbe domine*, le roi boit !

« Bien des fois j'ai vu les choses se passer de cette façon dans les familles Normandes et bien des fois, je les ai questionnées à ce sujet sans pouvoir obtenir d'elles le moindre éclaircissement. Toutes m'ont répondu que de temps immémorial, le jour de l'Épiphanie, on criait *Phœbe domine* sans se demander ce que ces deux mots latins voulaient dire.

« J'ai cru voir en eux deux vocatifs latins que l'usage a conservés et qui pour moi sont le reste d'une invocation au soleil. Qui sait si l'Epiphanie, cette fête toute chrétienne, n'a pas pris la place de quelque solennité payenne en l'honneur du blond Phœbus ? Ce ne

Digitized by Google

serait pas la première fois qu'une semblable substitution aurait eu lieu... »

Certes la coutume relatée dans cette lettre est fort curieuse, mais il ne nous est pas possible d'accepter les conclusions de notre parent pas plus que la façon dont il orthographie le mot *Phœbe*.

Comme lui, nous pensons bien qu'il est latin, ou mieux qu'il l'était à l'origine, car il nous semble s'être altéré par le temps et par l'usage; suivant nous ce n'est pas Phœbe qu'il faudrait écrire, mais *febœ*, (au génitif), et ce mot serait une corruption de *fabœ*, fève en latin. De cette façon, le *febœ* devenu *fabœ domine*, serait une invocation au roi de la fève. Nous pensons qu'il convient de faire remonter au Moyen-Age seulement l'emploi des deux mots qui font le sujet de cet article. Alors, tous les gens instruits comprenaient le latin au point qu'ils en mêlaient jusque dans leurs chansons les plus joyeuses et qu'ils en *farcissaient* les pièces de théâtre. Il n'est donc pas étonnant que dans les fêtes de famille on employât également la langue de Cicéron et de Virgile. Mais, avec le temps, l'usage du latin diminua, puis disparut. Certains mots, par habitude, purent être conservés, mais on n'en comprit plus le sens. Aussi les laissa-t-on s'altérer. Pour les bons Normands il valut autant dire febœ que fabœ. En prononçant encore ce mot, le jour des Rois, on ne fait que se conformer à une tradition bien ancienne mais dont la signification échappe.

Quoique qu'il en soit, la coutume qui fait le sujet de cet article n'en est pas moins intéressante et nous espérons que les lecteurs de la *Revue* nous sauront bon gré d'avoir mis sous leurs yeux un long fragment de lettre. En nous l'écrivant notre parent ne s'attendait guère à être imprimé vif.

Il y a, comme on dit, commencement à tout. Mais ayant près de quatre-vingts ans, il n'aura pas, quoiqu'il arrive, une carrière littéraire bien longue.

LIONEL BONNEMÈRE.

LE GATEAU DES ROIS DANS LE MAINE

Il y a une quarantaine d'années, on fêtait encore le jour des Rois dans le pays du Maine; le soir, quand les amis étaient réunis autour de la table, le gâteau était coupé en autant de morceaux qu'il y avait de convives, et on en coupait un de plus qui était la part à Dieu; un enfant les distribuait.

Alors, on entendait frapper à la porte et un pauvre chantait :

Le jour des Rois, Dieu vous conserve
A l'entrée de votre souper,
S'il reste quelques morceaux de fouasse,
Vous plairait-il, nous les donner?
La part à Dieu, s'il vous plait.

Mme DESTRICHÉ.

Digitized by Google

LES MINES ET LES MINEURS (1)

I

S'il en fallait croire un article du *Colliery Guardian*, publié en 1863, et cité dans les *Credulities* de Jones, les superstitions des mineurs, jadis nombreuses et terribles, seraient maintenant en voie de disparition; et elles formeraient seulement un sujet de tradition parmi les vieillards. Je ne sais jusqu'à quel point l'auteur de cet article a poussé ses investigations; à première vue, il me semble avoir conclu un peu rapidement que les superstitions n'existent plus qu'à l'état de souvenir.

Sans doute, dans les mines anglaises, et aussi dans celles de plusieurs autres pays, les ouvriers sont à un degré de culture supérieur à celui de leurs ancêtres; mais il ne faudrait pas en inférer que tout d'un coup les croyances traditionnelles au surnaturel ont disparu. Rien n'a la vie dure comme une superstition, surtout lorsqu'elle est fondée sur la crainte d'un danger journalier et soudain, et sur l'aspect mystérieux des choses. Pour ne parler que des pays jadis celtiques, le druidisme a fait place au paganisme, celui-ci au christianisme; les dogmes et les pratiques extérieures ont pu changer, les superstitions, ou les survivances ont traversé ces différents modes religieux sans être sensiblement entamées.

Il doit en être de même des superstitions des mineurs : sans doute beaucoup remontent aux premiers temps où les mines ont été exploitées : alors l'on voyait partout des dieux ou des génies, la terre était une des divinités les plus sacrées, et avant de la fouiller on lui demandait, par des sacrifices, pardon de la liberté grande qu'on était contraint de prendre vis à vis d'elle.

Dans le sein de la terre elle-même vivaient des *dii minores*, qui chacun avaient leurs attributions; gardiens de trésors, ils voyaient d'un mauvais œil les hommes s'aventurer dans leurs domaines pour leur en ravir une partie, et ils punissaient les téméraires qui osaient violer ce sol sacré.

Les manifestations de ces esprits souterrains ne sont pas toujours les mêmes : parfois ils se contentent, comme les lutins du monde supérieur, de jouer aux mineurs des farces qui rarement dépassent la plaisanterie un peu grossière des paysans et des matelots. D'autres fois, c'est par de terribles phénomènes qu'ils manifestent leur mécontentement.

Un passage d'un roman célèbre semble inspiré par cette idée antique de l'animisme de la terre : Lors de l'inondation de la mine, des croyances

1. Nous nous proposons de réunir dans une série d'articles nos notes de lectures et ce que nous avons pu recueillir sur le Folk-lore des Mines. Nous étudierons successivement : l'Origine des mines et leur découverte — les Génies des Mines — le Grisou et les Émanations — les Mines maudites — Les Superstitions — la bonne et la mauvaise Chance — les Coutumes des Mineurs. Ceux de nos lecteurs qui s'intéresseraient à cette enquête sont priés d'envoyer leurs documents à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

Digitized by Google

endormies se réveillaient dans ces âmes éperdues. Ils invoquaient la terre; c'était la terre qui se vengeait, qui lâchait ainsi le sang de la veine, parce qu'on lui avait touché une artère. Un vieux mineur bégayait des prières oubliées, en pliant ses pouces en dehors, pour apaiser les mauvais esprits de la mine. (*Germinal*, p. 556).

I. — ORIGINE DES MINES

D'après des idées que l'on ne retrouve plus que parmi les peuples sauvages ou à demi-civilisés, l'origine des métaux était due à l'intervention de divinités inférieures qui pratiquaient, dans le monde souterrain, une sorte d'alchimie surnaturelle.

Le diable, suivant la croyance des nègres, fabrique l'or à une profondeur immense au-dessous du terrain où ils le trouvent et fait travailler ce riche métal par des esclaves dans des cavernes souterraines. (WALCKENAER. *Voyages en Afrique*. t. V, p. 445-6).

Aux Célèbes, les géants de la terre, de concert avec la lune et le soleil, travaillent à la production des métaux, et quand leurs travaux exigent de grands efforts, ils occasionnent les tremblements de terre. (DORVILLE. *Histoire de différents peuples* t. II. p. 352).

A l'île d'Elbe, on assurait jadis qu'au bout de cent ans les déblais rejetés par les mineurs se convertissaient en minerai. (THIÉBAULT DE BERNEAUD. *Voyage à l'Isle d'Elbe 1808*. p. 144).

II. — LA DÉCOUVERTE

Pour expliquer comment les mines furent découvertes, le peuple a inventé des légendes qui, naturellement, font intervenir le surnaturel.

Dans un conte de Deulin, la *Marmite du diable*, un forgeron arrive à une cabane où il voit un feu clair, fait avec de grosses pierres noires qui brûlaient comme des tiges de colza; il interroge trois nains qui se trouvaient là, et chacun d'eux lui répond : « Si on le savait, qu'il y a dessous des trésors plus précieux que l'or et les diamants; si on le savait, qu'un jour les entrailles de la terre brûleront au soleil, les voitures marcheront sans chevaux, les vaisseaux vogueront sans voiles, et les lampes brilleront sans huile! »

Le marissiau descend par une échelle, voit des galeries où circulent des lumières innombrables; chacune d'elles était celle d'un nain qui, éclairé par des langues de feu, se livrait à des travaux semblables à ceux que font aujourd'hui les mineurs.

...Jean Hullos, le Cacheux, de retour dans son village n'y est reconnu par personne; il était resté cent ans sous terre, croyant n'y avoir demeuré que peu de temps. Il est sur le point d'être brûlé comme sorcier; il échappe à ce danger et conduit au gisement les gens d'Anzin qui fouillent les entrailles

Digitized by Google

de la terre et amènent au jour de la houille. (*Contes du roi Cambrinus p. 45 et suivantes*).

La Gazette d'Anvers racontait tout récemment une autre légende, populaire autrefois sur les bords du Rhin :

Il paraît que la houille est un présent diabolique offert par Satan à l'humanité, en un jour de belle humeur.

« Un pauvre charbonnier avait vu s'éteindre, sous des torrents de pluie, tous les bûchers de bois qu'il construisait pour en fabriquer du charbon. Il se lamentait de voir détruit le fruit de tant de travaux, quand Satan lui apparut tout à coup.

« — Mon ami, lui dit-il, tu parais affligé, et par conséquent tu dois te sentir disposé à faire une bonne action. Au reste, je te la payerai bien.

« — Soit; pourvu qu'il ne s'agisse point de compromettre le salut de mon âme!

« — Qui te parle de cela ? et que veux-tu que je fasse de l'âme d'un charbonnier? Voici ce que je réclame de toi : Tout à l'heure, trompé par l'obscurité, je me suis abattu du haut des airs, et sans précautions, dans un des carrefours de cette forêt. J'ai heurté la croix qui s'y trouve, et je me suis enfoncé une écharde de son bois dans l'aile droite. Extrais-moi ce bois maudit, ou plutôt bénit, et je te payerai largement ta peine. Voyons, qu'exiges-tu comme récompense ?

« — Je te demande une inépuisable provision de charbon, tout fabriqué, et de l'or.

« — Tu l'auras, dit Satan, je te le jure par ma couronne de fer! Mais commence par me débarrasser de mon écharde.

« Le charbonnier se mit à l'œuvre et s'y prit avec tant de dextérité qu'une minute lui suffit pour enlever de l'aile de Satan le morceau de bois bénit.

« — Voilà qui va bien! s'écria le démon tout à fait soulagé. Tu t'es bien acquitté de ta promesse... A moi de tenir la mienne!

« En parlant de la sorte, il frappa du pied une certaine place du sol de la forêt, et une mine profonde et sombre s'ouvrit soudain.

« — Tiens, dit-il, voici ta provision inépuisable de combustible; regarde comme ça brûle.

« Et, prenant un morceau de la matière brillante et noire qui formait les gisements de la mine, il souffla dessus. Aussitôt cette espèce de pierre s'alluma et répandit une vive chaleur.

« — Au revoir, brave homme, dit le démon; si tu parviens à découvrir tout ce qu'il y a de produits dans cette mine, je te réponds que l'or ne te manquera pas.

« Et pourtant le bûcheron mourut de misère et de faim, car de longtemps personne ne voulut consentir à substituer, pour son chauffage, l'usage de la houille à l'usage du bois. »

Aux environs de Dinan, on raconte aussi une légende à propos de la découverte des mines de sablon calcaire de Saint-Juvat et des communes voisines.

Au temps jadis il y avait à Saint-Juvat un bonhomme du nom de Boutin

Digitized by Google

qui possédait plusieurs champs, et parmi eux celui qu'on appelle encore les Pâtures Boutin.

Chaque matin en allant voir sa *levée*, (récolte) le bonhomme constatait que le *bêtias* venait la brouter, et il reconnut les pas d'une vache. Plusieurs voisins lui dirent qu'on voyait souvent dans sa *blâterie* une vache qu'on ne connaissait point pour appartenir à une personne du pays.

Le bonhomme Boutin se mit en embuscade pour guetter la vache; dès la première nuit, il l'aperçut et parvint à la saisir par la queue. La vache se mit à fuir et l'entraîna plus vite qu'il n'aurait voulu vers la Pâture, où un trou s'ouvrit. Il y entra à sa suite et se trouva au milieu d'un beau palais où il vit beaucoup de fées.

Il lâcha la queue de la vache, et une des fées lui demanda ce qu'il voulait. Le bonhomme, qui aimait bien l'argent, voyait autour de lui de l'or et de l'argent à remuer à la pelle, et il dit qu'il était venu pour qu'on lui payât le dommage fait à sa récolte.

— Combien voulez-vous? lui demanda la fée.

— Vous pouvez bien me bailler un quart (mesure) d'argent, répondit le bonhomme.

— Qu'à cela ne tienne; mais nous n'avons pas de quart ici; allez en chercher un à la Sigonnière, et nous vous le remplirons.

Le bonhomme Boutin sortit du château des fées, et courut à sa maison le plus vite qu'il put; mais le trou par où il était sorti s'était bouché; et il ne put jamais retrouver l'entrée du souterrain. Pendant le restant de ses jours, il fouilla la pâture, la bouleversa en tous sens, creusa des galeries, mais ne put retrouver l'entrée du palais des fées. En revanche il mit à jour une carrière de sablon, et c'est la première qui ait été exploitée dans le pays.

(Recueilli à Tréfumel par M. Jean Even).

Une jeune fille indienne ayant été enlevée par un parti d'Esquimaux, réussit à s'échapper et, errant dans le désert, vit une montagne qui étincelait au soleil; c'était une montagne de cuivre vierge; elle en détacha des fragments et les porta à sa tribu. De jeunes guerriers la suivirent; mais ils voulurent outrager leur bienfaitrice. Elle se sauva en courant sur le sommet de la montagne et s'y laissa choir épuisée; au moment où les guerriers allaient la saisir, la terre s'entrouvrit et la reçut dans son sein, engloutissant avec elle toute la masse métallique. Après ce jour, au lieu de la montagne, il ne resta plus que des fragments de minerai épars sur le sol. (HERVÉ ET DE LANOYE. *Voyage au pôle arctique* p. 60). Cette légende est aussi populaire chez les Tchippewayans, elle a été retrouvée par Petitot. *Traditions du Canada Nord-Ouest*, p. 416.

Dans les *Merveilles de l'Inde*, ch. XL, un marin raconte qu'en un certain pays, si on creuse la terre on la trouve remplie de racines d'or entrecroisées comme les mailles d'un filet.

Les génies qui présidaient à la naissance des métaux n'aimaient pas à voir ravir leurs richesses. Dans certains contes populaires, celui qui touche le premier à un trésor caché doit mourir. Le danger de mort était égale-

Digitized by Google

ment très-grand pour les découvreurs de mines, aussi on prenait des précautions pour détourner par des sacrifices ou des cérémonies expiatoires la colère des divinités dont on violait le domaine.

Dans le pays de Bambouc, (Afrique occidentale), les noirs sont persuadés que celui qui découvre une mine meurt infailliblement, s'il n'a pas dans la huitaine une vache noire pour immoler à l'or, qu'ils croient être sorcier, (COSTE, *Voyage au pays de Bambouc*. XVIIIe siécle, p. 121.)

Chez les Malais, les rites et les cérémonies qui ont lieu avant qu'une nouvelle mine puisse être ouverte avec quelque chance de succès, sont en grand nombre. On ne commence cette entreprise que sous les auspices d'un Pawang ou homme sage; sa familiarité professionnelle avec les démons et les esprits lui procure le plus profond respect de la part de ses concitoyens. (MAXWELL. *A journey to the Patani frontier*, p. 10).

Des tentatives infructueuses ayant été faites pour exploiter les richesses minéralogiques des monts Camantis, célèbres autrefois, les indigènes prétendaient que depuis la conquête espagnole, les deux Camantis étaient enchantés et la garde de leurs richesses commise à la garde d'esprits malins qui, pour éloigner les travailleurs de leurs domaines, égaraient les recherches de ces derniers et leur jouaient parfois de forts méchants tours. (PAUL MARCOY. *Voyage au pays des Quinquinas*. Tour du monde T. XVII 136).

On sait qu'une tradition de l'antiquité faisait garder les mines d'or par de grosses fourmis. Cette légende traversa le Moyen âge. et on la retrouve dans les *Merveilles de l'Inde*. Dans les hautes régions du pays des Zindjs, les hommes creusent le sol pour y trouver de l'or; si leur travail les amène dans un terrain excavé comme les fourmilières, il en sort des nuées de fourmis grosses comme des chats qui les dévorent et les mettent en pièces. (c. XXXVI.)

A vingt lieues au-dessous de Cayaroura, à gauche de la rivière de Falemé, on connait une mine d'or où la pureté du métal ne le cède qu'à l'abondance. Quoique le travail y soit aisé, les nègres l'ont abandonnée par l'opinion superstitieuse qu'il n'y a que des femmes ou des blancs qui puissent y travailler sans mourir; les femmes n'osent y mettre la main, parce qu'elles se croient menacées du même danger que leurs maris. (WALCKENAER t. III. 254 d'après Compagnon 1716).

Les nègres du Bambouc n'ont aucune règle pour distinguer la terre qui produit de l'or d'avec celle qui n'en contient pas..... Ils sont persuadés que l'or est un être malin qui se plait à tourmenter ceux qui l'aiment, et qui par cette raison, change souvent de domicile. Aussi quand, après avoir remué quelques poignées de terre, ils ne trouvent rien qui réponde à leurs espérances, ils se disent l'un à l'autre, sans aucune plainte. « Il est parti » ensuite ils vont chercher plus de bonheur dans un autre lieu. (WALCKENAER d'après Compagnon, 1716. t. III p. 247).

En Belgique, on parle aussi de carrières maudites, dont le propriétaire ne peut rien extraire. (REINSBERG-DURINGIFELD. *Traditions de la Belgique* t. I p. 196).

Méthold prétend que les ouvriers des mines de Golconde connaissent,

Digitized by Google

à la vue, les terrains qui donnent le plus d'espérance et qu'ils les distinguent à l'odeur. (DORVILLE. t. IV. p. 221).

Les Indiens d'Haïti croyaient que pour trouver de l'or il fallait être pur.

Quoique le peuple (de Saint-Domingue) n'attachât par une grande valeur à l'or, cependant ils l'estimaient assez pour ne se préparer à la recherche de ce métal, qu'après de longs jeûnes et quelques jours de continence. Ils prétendaient que leurs pas avaient été infructueux toutes les fois qu'ils avaient manqué à cette pratique. Christophe Colomb voulut engager les Espagnols à se confesser et à communier, avant que d'aller aux mines, mais il ne put leur faire goûter cette nouveauté. (DORVILLE. t. V, p. 30).

(A suivre)

PAUL SÉBILLOT.

LES FEMMES ONT LA TÊTE DU DIABLE

LÉGENDES DU NIVERNAIS

I

Un jour la femme se battait avec le diable. Il y avait des deux parts un égal acharnement.

Le bon Dieu dit à saint Pierre :

— Je les connais, ils n'en finiront qu'en s'exterminant réciproquement. Va, et tâche de les séparer.

— Cela ne me parait pas commode : comment faire? dit le bon saint.

— Fais comme tu pourras.

Saint Pierre ne se met pas en frais d'éloquence : il tire son grand sabre, d'un coup bien appliqué coupe net la tête aux deux combattants et revient trouver le bon Dieu.

— As-tu réussi, Pierre?

— Oui, Seigneur.

— Et comment?

— Je leur ai coupé la tête.

— Tu as été un peu loin, dit le bon Dieu ; va bien vite remettre les têtes à leur place.

Le bon saint Pierre, désolé d'être *allé un peu loin,* courut exécuter l'ordre du Seigneur ; mais, dans sa précipitation, il se trompa et plaça la tête du diable sur le cou de la femme.

Digitized by Google

Cette erreur de saint Pierre, qui n'a pas été rectifiée depuis, explique bien des choses.

(Conté par Pierre Charlot, né à Héry, canton de Brinon-les-Allemands, Nièvre).

II

Après la désobéissance d'Ève, l'ange Gabriel, transporté de colère, abattit d'un coup de sabre la tête de la femme, et d'un autre coup celle du serpent. Dieu le Père le blâma et lui dit :

— C'était assez de les chasser du Paradis ; va rendre à chacun sa tête.

L'ange Gabriel se hâta et, par mégarde, mit la tête du serpent sur les épaules de la femme.

(Conté par Fr. Valarché à Vauclaix, Morvan. — Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

De ces deux légendes, la première ressemble à un fabliau du moyen âge ; la seconde éveille un souvenir de légende orientale. Peut-être ne serait-il pas impossible de trouver la source ancienne de ces deux récits qui sont actuellement populaires dans la partie la moins sillonnée de routes de la Nièvre.

LA SIRÈNE DE ZENNOR

On voit dans l'église de Zennor (Cornouaille) une sculpture sur bois qui représente une sirène. La tradition rapporte que jadis la musique de cette église était si belle et si harmonieuse que les sirènes sortaient de l'Océan pour l'entendre. L'une d'elles qui était très belle venait souvent l'écouter : le fils du seigneur de Zennor tomba amoureux d'elle, et un jour, après la bénédiction, il quitta l'église et la suivit jusqu'à Zennor Cove, petite baie près de l'église. On ne le revit jamais depuis. C'est le portrait de cette sirène qu'on voit encore dans l'église.

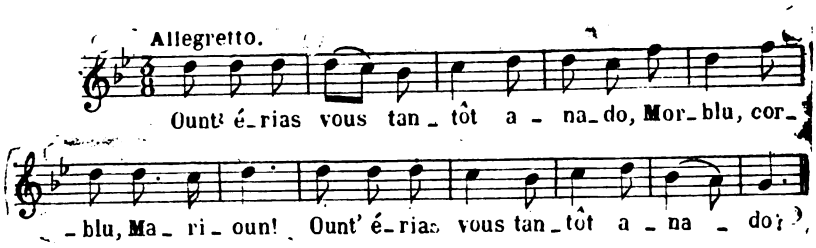
W. S. LACH SZYRMA.

Digitized by Google

LE JALOUX (1)

I

VERSION CÉVENNOLE



LE MARI

Ount'érias vous tantôt anado?
Morblu! Corblu! Marioun?

LA FEMME

Al jardi culli la salado.
Hélas! Hélas! moun ami.

LE MARI

Qual èr'aquél qué vous ménabo?
Morblu! etc.

LA FEMME

Er'uno dé mas camarados.
Hélas! etc.

LE MARI

Las fénnos pouortou pas dé brayos.
Morblu! etc.

LA FEMME

Ero sa jupo rétroussado.
Hélas! etc.

LE MARI

Las fennos pouortou pas d'éspaso.
Morblu! etc.

LA FEMME

Ero quénouillo qué fialabo.
Hélas! etc.

LE MARI

Les fennos pouortou pas mousta-
Morblu! etc. [chos].

LA FEMME

Er'amouros qu'avian manjados
Hélas! etc.

LE MARI

Iéou vous farai saouta la testo
Morblu! etc.

LA FEMME

Et dé qué farias vous dal resto?
Hélas! etc.

LE MARI

Lous capelos ni farian festo.
Morblu! etc.

A. DE QUATREFAGES.

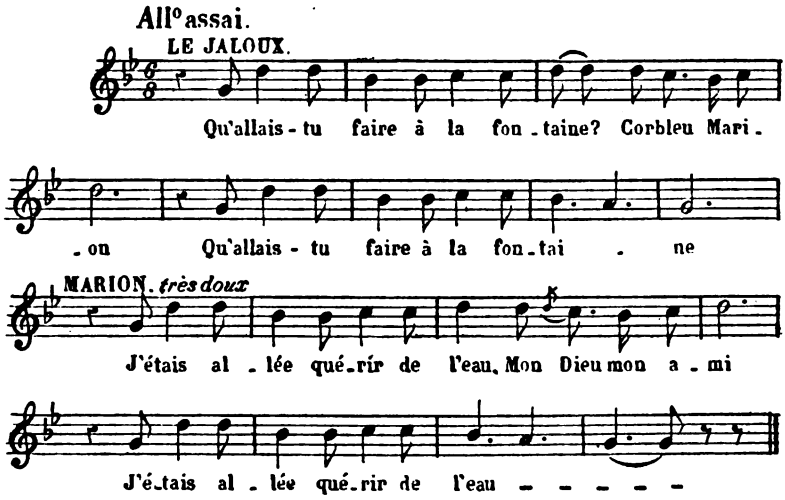
1. Nous avons publié une autre version du Jaloux, t. I, p. 71 (Limousin).

Digitized by Google

CORBLEU MARION!

II

OUEST DE LA FRANCE



LE JALOUX
Qu'allais-tu faire à la fontaine?
Corbleu Marion!

MARION
J'étais allée quérir de l'eau.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Mais qu'est-ce donc qui te parlait?
Corbleu Marion!

MARION
C'était la fille à not' voisine.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Les femmes ne portent pas d'culottes
Corbleu Marion!

MARION
C'était sa jupe entortillée.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Les femmes ne portent pas d'épée
Corbleu Marion!

MARION
C'était sa quenouill' qui pendait.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Les femmes ne portent pas d' moustaches
Corbleu Marion!

MARION
C'était des mûres qu'elle mangeait.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Le mois de mai n' porte pas de mûres
Corbleu Marion!

MARION
C'était une branch' de l'automne.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Va m'en quérir une assiettée
Corbleu Marion!

MARION
Les p'tits oiseaux ont tout mangé.
Mon Dieu, mon ami!

LE JALOUX
Alors je te coup'rai la tête!
Corbleu Marion!

MARION
Et puis que ferez-vous du reste!
Mon Dieu, mon ami!

CH. DE SIVRY.

Digitized by Google

PARBLEU! MADELON

III

CHANSON DE L'AUVERGNE

— Parbleu
Santi-bleu
Ventrebleu!
Dis-moi donc,
Madelon,
Où étais-tu hier au soir?
Parbleu!
Où étais-tu hier au soir?
Ventrebleu.

— Sainte Vierge Marie,
Mon ami,
J'aime Dieu!
Ah! j'étais chez la voisine,
Mon Dieu
Ah! j'étais chez la voisine,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
A qui appartenait la veste,
Parbleu!
Qui était sur la chaise?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— Ce n'était pas une veste,
Mon Dieu,
C'était une robe de fête,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
A qui appartenaient ces bottes,
Parbleu!
Qui étaient sous la commode?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— Ah! ce n'étaient pas des bottes,
Mon Dieu,
C'étaient mes souliers de noces,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
A qui appartenait ce sabre,
Parbleu!
Qui était sur la table?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— Ah! ce n'était pas un sabre,
Mon Dieu,
C'était mon couteau de table,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
A qui appartenait cet homme,
Parbleu!
Qui était couché dans ta chambre?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— Ah! ce n'était pas un homme,
Mon Dieu,
C'était une fille du village,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
Est-ce que les filles du village,
Parbleu!
Ont de la barbe au visage?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— C'est qu'elle avait mangé des mû-
Mon Dieu, [res,
C'est qu'elle avait mangé des mûres,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
Est-ce qu'en mars ou février,
Parbleu!
Il y a des mûres sur les mûriers?
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— C'est que les chèvres de son père,
Mon Dieu,
En avaient mangé hier,
J'aime Dieu.

— Parbleu, etc.,
— Dis-moi donc,
Madelon,
Je m'en vas t'tricoter les côtes,
Parbleu!
Je m'en vas t'tricoter les côtes,
Ventrebleu!

— Sainte Vierge Marie, etc.,
— Pardonnez-moi cette faute,
Mon Dieu,
Car je vous en ferai bien d'autres,
J'aime Dieu.

Cette version est extraite du recueil de la Bibliothèque Nationale, mss. 3340, f° 60.

Digitized by Google

La rusée Madelon, d'aucuns disent Marion, est singulièrement populaire chez nous. C'est une nature bien française, gaillarde et frisquette, hardie à la réplique et fertile en expédients. Ses aventures sont chantées par toute la France; parfois même elles forment l'objet d'une sorte de représentation théâtrale à deux personnages, dont les rôles sont ordinairement remplis par un berger et une bergère. — On les retrouve notamment en Gascogne, (*Cénac Moncaut*, 316) en Champagne, (*Tarbé*, II, 98) en Languedoc, (*Revue des Langues Romanes*, VI, 261) en Lorraine, (*de Puymaigre*, 217) en Provence, (*Damase-Arbaud*, II, 152) en Auvergne, en Normandie, en Morvan, en Limousin, etc. (*Bibliothèque nationale*, 3339, f° 54, et 3340, f°s 60 et suivants), jusque dans la vallée d'Ossau, (article de M. de Puymaigre dans la *Romania* de 1874).

On conçoit d'ailleurs qu'un tel dialogue est susceptible de s'allonger indéfiniment. Parfois le mari s'informe de l'endroit où les mûres poussent en mars. « *Derrière chez mon père,* » répond Marion. — « *Nous irons tous les deux.* » — « *Mais la rivière est débordée.* » — « *Nous irons à cheval.* » — « *Il y a des cailloux dans la rivière,* » etc. — Ou bien c'est une autre excuse. On était une si grande bande qu'il ne doit plus rester de mûres, ou bien encore : « Les petits oiseaux les ont becquetées. »

Souvent le mari fait la grosse voix. « *Morbleu,* dit-il, *jamais je n'ai vu fille ou femme qui sente la p..... comme toi.* » — Il a des menaces terribles : «

Je t'y mènerai en laisse.
Je t'y ferai chien de chasse, » etc.

mieux encore : « *Je te ferai sauter, malpeste — trois doigts de la tête.* »

A quoi Marion, toujours avisée, répond : *Que feriez-vous après du reste — Pierre, mon compagnon?* » — « *Pour le jeter par la fenêtre — Il y en aurait plus qu'il ne faut.* »

Mais la délurée ne s'effraye pas pour si peu : « *Le voisin s'en ferait grand'fête,* dit-elle, *Pierre, vous perdez la raison.* »

Elle sait bien qu'en fin de compte, le dernier mot lui restera et quand le bonhomme, las de jurer et de tempêter, fait mine de lui pardonner, elle s'écrie :

« *Hélas! Jésus, mon Dieu, mon mari.*
Que les hommes sont bêtes,
Qu'on leur en fait accroire,
Mon Dieu,
Qu'on leur en fait accroire,
Jésus! »

C'est la moralité de cette comédie.

Il va sans dire que notre Marion a plus d'une sœur dans la poésie populaire européenne. Une ballade danoise, citée par Ampère, nous montre une jeune fille éludant de son mieux des questions embarrassantes. Tel est aussi le sujet de la chanson du vieux Wichet dont M. Rathery a donné le début dans son étude sur les chants populaires de l'Angleterre. (*Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1863). — En voici une curieuse version

Digitized by Google

allemande traduite par M. E. Palman, du recueil de Simrock, (*Revue Germanique* de Mai 1859).

« J'allai dans mon écurie et je vis, ah! ah! — Au râtelier il y avait des chevaux, un, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces chevaux? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des chevaux ici ? — Ce sont des vaches que ma mère m'envoie. — Des vaches avec des selles! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

« J'allai dans ma cuisine et je vis, aïe! aïe! — Contre le foyer il y avait des paires de bottes, une, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces bottes? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des bottes ici? — Ce sont des cruches de bière que ma mère m'envoie. — Des cruches de bière avec des éperons! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

« J'allai dans mon vestibule et je vis, aïe! aïe! — Au clou pendaient des chapeaux, un, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor! dit-elle. — D'où viennent ces chapeaux? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des chapeaux ici? — Ce sont des paniers à fromages que ma mère m'envoie. — Des paniers à fromages avec des tresses! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

« J'allai dans ma salle et je vis, aïe! aïe! — Sur les bancs étaient des sabres, un, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces sabres? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des sabres ici? — Ce sont des broches aux alouettes que ma mère m'envoie. — Des broches aux alouettes avec des poignées! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

« J'allai dans ma chambre et je vis, aïe! aïe! — Sur les chaises il y avait des pourpoints, un, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — Que veut mon trésor? dit-elle. — D'où viennent ces pourpoints? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des pourpoints ici? — Ce sont des nappes que ma mère m'envoie. — Des nappes avec des parements! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

« J'allai dans ma chambre à coucher et je vis, aïe! aïe! — Dans les lits dormaient des cavaliers, un, deux, trois. « Très chère petite femme, criai-je. — D'où viennent ces cavaliers? je ne les connais pas. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des cavaliers ici? — Ce sont des laitières que ma mère m'envoie. — Des laitières avec des moustaches! — Mille tonnerres! Je suis un homme, tudieu, comme les autres hommes. »

Et comme il était exaspéré, que fit notre homme? Aïe! aïe! Il commença à battre sa femme, un, deux, trois. « Très cher petit homme, cria-t-elle. — Que veut mon trésor? dit-il. — D'où viennent ces coups? je ne les connais point. — Quelle sottise sans fin! Qui voit des coups ici? Ce sont des caresses que ta mère t'envoie. — Des caresses avec des soufflets! — Mille tonnerres! Je suis une femme, tudieu, comme les autres femmes. »

GABRIEL VICAIRE.

Digitized by Google

LA SORCELLERIE

DANS LA CORNOUAILLE ANGLAISE

Dans l'Ouest de l'Angleterre, la sorcellerie n'a pas entièrement disparu, comme on pourrait le croire. Dans ma carrière ecclésiastique j'ai pu en constater plusieurs fois la trace.

En 1867, à Pensilva en Cornouaille, lorsque j'étais vicaire de la paroisse de saint Ive (ce nom breton se retrouve, comme on sait, dans l'Ouest de l'Angleterre), on me demanda de permettre à une jeune fille de venir à l'église après le service divin, et de demander à trente jeunes gens trente pièces d'argent. Elle était très malade, et une sorcière lui avait assuré que si trente jeunes gens lui donnaient chacun une pièce d'argent, elle composerait un charme souverain contre le mauvais œil.

A Pensilva nous avons eu, en 1868, trois sorcières et un sorcier. Celui-ci, qui était un très pauvre paysan, devint rapidement un riche fermier. Les mineurs, jaloux de lui, disaient que s'il s'était enrichi, c'était par magie. Lorsque les garçons le rencontraient sur la route, ils renversaient leurs chapeaux. Le fermier en était fâché, et il leur disait souvent : « Mes garçons, ne tournez pas vos chapeaux contre moi, mais vos cœurs vers Dieu. »

A Launceston en Cornouaille, il y a eu vers la même époque une lutte entre des sorciers; un sorcier de Boyton en Cornouaille défia le sorcier d'Exeter (Devonshire) et gagea que celui-ci ne ferait pas des merveilles égales aux siennes. Il dit à celui d'Exeter qu'il lui rendrait la figure noire comme du charbon. Le sorcier du Devonshire déclara que c'était impossible.

L'autre acheta chez un pharmacien un narcotique et un flacon de nitrate d'argent qu'il cacha soigneusement dans sa poche; puis, une heure après, il revint au cabaret et offrit à son concurrent une canette de bière dans laquelle il eut l'art de verser le narcotique. Pour lui il but dans une autre canette. Le sorcier d'Exeter ne tarda à pas s'endormir; alors le sorcier de Boyton lui lava la figure avec du nitrate d'argent et le rendit suivant sa promesse « aussi noir qu'un morceau de charbon de terre ». Il fut pour cela poursuivi en justice, parce que la loi anglaise défend de noircir la figure des gens avec du nitrate d'argent.

W. S. LACH SZYRMA.

Digitized by Google

UN POÈTE POPULAIRE

—

BRULE-MAISON

François Cotigny, dit Brûle-Maison, est un chansonnier lillois dont le nom est encore populaire dans une grande partie du Nord de la France.

Il est né à Lille le 16 février 1678 et y est décédé le 1er février 1740.

On ne sait rien de positif touchant ses premières années, mais on pense qu'il appartenait à une famille d'artisans. C'est ce qui m'a fait dire dans le premier couplet de la chanson biographique que je lui ai consacrée et qui est placée en tête de mon premier volume :

« Ch' l'homm' fameu' arrivan' au monde,
N'a rien fait, rien dit d'étonnant;
Li, qui d'vot fair' rire à la ronde
Il a brait (1) comme un aute infant;
Ses parints, brav's gins, mais point riches,
L'ont r'chu comme l' fieu d'un baron;
D'un cotillon
In gros moll'ton,
On s'a servi pour li faire un lainn'ron (2),
On a copé des viell's quemiches, (3)
Pour immailloter ch'gros poupon.

Marié à Lille avec Marie-Thérèse Gouvion, le 1er juillet 1706, il exerça dans une maison de la *petite place*, actuellement place du Théâtre, le commerce de *Grossier,* comme on disait alors, c'est-à-dire de marchand mercier vendant par *grosses* ou douze douzaines, mais c'est sa femme qui avait la direction de cet établissement. Quant à lui, il parcourait les foires et marchés en chantant et en vendant ses productions. Il a même fait de longs voyages comme on le verra plus loin.

Son surnom de *Brûle-Maison* lui vient de ce que, lorsqu'il arrivait sur une place publique, pour attirer la foule, il plaçait une maison de papier au bout d'un bâton et y mettait le feu. C'est à la suite d'une déconvenue qu'il avait employé ce moyen. Primitivement, en effet, il faisait des tours d'escamotage, mais il y renonça parce qu'un jour il ne sut que répondre à un paysan, disent les uns, à un Tourquennois, disent les autres, (Tourcoing n'était alors qu'un gros bourg) qui lui demanda *pourquoi il soufflait dans es doigts quand il avait froid et qu'il soufflait sa soupe quand elle était trop chaude.*

Il paraît que c'est à partir de ce moment qu'il eut la singulière idée d'attribuer aux Tourquennois toutes les balourdises qui se commettaient à vingt lieues à la ronde, ainsi que celles qu'il devait à son imagination, et de faire de Tourcoing la Béotie du Nord. Aujourd'hui de telles plaisanteries n'auraient guère de succès. Il n'en fut pas de même alors. On en jugera par

1. Pleuré. — 2. Lange de laine. — 3. Chemises

Digitized by Google

les lignes suivantes que je copie dans l'*Histoire de Tourcoing* par M. Roussel-Defontaine qui a été maire de la ville.

« Telles étaient les calamités physiques, (il s'agit de la guerre et de la peste) que notre ville éprouvait sans cesse, lorsque dix ans après, la naissance d'un homme obscur allait lui causer une calamité morale qui ne devait s'effacer que par une longue suite d'années.

Le sourire du lecteur nous apprend qu'il a déjà compris qu'il s'agit de *Brûle-Maison*, marchand mercier à Lille. Ce chansonnier à l'humeur grivoise, après avoir attiré la foule autour de lui en brûlant une maison de papier ou de carton au bout d'un bâton entonnait ses chansons dont la trivialité le disputait souvent à l'originalité. *Quelques-unes eurent un succès fou* : c'étaient *le Tourquennois, marchand de bruants* (hannetons); *La lune avalée par un âne; le Flamand envoyé à Tourcoing pour apprendre le Français; le soleil mis dans un coffre; l'orgue aux chats; l'âne enrolé; etc., etc.* Nous ne pouvions passer sous silence la naissance d'un homme dont le souvenir vit encore parmi nous. » (1).

Voici quelques autres titres de chansons qui donneront une idée du parti pris de ridiculiser les Tourquennois,

Un Tourquennois qui a fait la chasse à un veau, le prenant pour une bête sauvage.

Un Tourquennois qui, pour récolter des carpes en a semé des croques.

Un Tourquennois qui a mis son chat à la gêne pour lui faire avouer qu'il avait volé un morceau de viande.

Un Tourquennois qui a fait la chasse aux puces dans son lit avec un pistolet.

Un Tourquennois qui a ouvert le ventre de son chat, croyant trouver la boucle de son soulier, qu'il avait perdue.

Un Tourquennois qui a fait la gageure de manger plus de prunes qu'un cochon.

Un jour, voulant exciter au plus haut point la colère des Tourquennois, il fait annoncer qu'il est arrêté comme espion, et qu'il doit être pendu sur la place de Tournai. Des feux de joie sont allumés à Tourcoing, et au jour annoncé pour l'exécution, de naïfs habitants de cette bourgade, accourus à Tournai, trouvent Brûle-Maison débitant une nouvelle production à leur adresse.

De nos jours, les Tourquennois sont les premiers à rire de ces grosses plaisanteries qui ne les ont pas empêchés de devenir d'habiles industriels.

D'ailleurs, *Brûle-Maison* ne doit pas uniquement sa réputation aux brocards qu'il lança contre les Tourquennois. Il l'a doit aussi à ce que, à une époque où les gens du peuple comme lui n'avaient guère que le droit de se taire, il osa critiqner de hauts personnages. C'est du moins ce que nous apprend l'histoire de Tourcoing de M. Roussel-Defontaine : « Qu'on ne pense pas que nos ancêtres aient été seuls en butte aux satires grotesques

1. On trouvera des similaires de beaucoup de ces facéties de Brûle-Maison; dans le Blason populaire de la France de MM. H. Gaidoz et Paul Sébillot (lib. L. Cerf).

Digitized by Google

de *Brûle-Maison*. Les Français, le duc de Bourgogne, le prince de Bourbon n'étaient pas mieux traités. » Il doit aussi sa popularité à ses *Pasquilles* qui sont en général, — de petits tableaux de mœurs rendus avec beaucoup d'esprit d'observation, — et où les traits plaisants ne servent souvent qu'à faire passer des idées sérieuses, ainsi qu'à des chansons de genre telles que les *Plaintes amoureuses,* les *Buveuses de café,* le *Portrait de la fille à Marie, etc,. etc.*

Disons en passant que ses satires contre les personnages ci-dessus cités n'ont jamais été imprimées.

Quant aux chansons et aux pasquilles qu'il vendait lui-même en ambulance elles ne l'ont été, de son vivant, que sur des feuilles volantes. Ce n'est que plus de soixante ans après sa mort qu'un imprimeur de Lille, M. Vanackère, a eu l'heureuse idée de les recueillir une à une en se les faisant chanter ou réciter par des vieillards, et de les publier successivement sous forme d'almanachs et sous ce titre : *Etrennes Tourquennoises, ou recueil de chansons facétieuses et plaisantes sur les Tourquennois.*

Comme on le voit, les œuvres de Brûle-Maison appartiennent à la littérature orale, et, à ce titre, elles méritent d'être citées dans la *Revue des Traditions populaires.*

On attribue à Brûle-Maison, beaucoup de traits d'excentricité. En voici quelques-uns. Un jour, rentrant chez lui pour dîner, et voyant qu'il y avait du jambon sur la table, il s'étonne de ne pas y voir de la moutarde. Sa femme répond qu'il a été impossible de s'en procurer. « Attends, dit-il, j'en trouverai bien, moi. » Il sort et en rapporte, en effet, un pot... un mois après. il était allé à pied et en vendant des chansons jusqu'à Dijon où il avait fait son emplette.

Une autre fois, on lui sert de la soupe qu'il trouve trop chaude. « Bon ! fait-il, j'ai le temps d'aller jusqu'à Rome en attendant qu'elle refroidisse. »

Sa femme, quoique habituée à ses drôleries, pense qu'il va au cabaret voisin ayant pour enseigne *A Rome.* Erreur, l'original part réellement pour la ville éternelle d'où il ne revient qu'un an après. A son retour et presque aux portes de Lille, il rencontre un individu à qui il dit qu'il revient de Rome. L'autre, qui était un gros malin, lui demande de quel côté la statue de Saint-Pierre a la face tournée... Il ne se le rappelle pas. Un autre l'aurait déclaré franchement, Lui ne l'entend pas ainsi. Il fait demi-tour et recommence son grand voyage pour être à même de répondre à cette question.

A sa mort, ses parents trouvèrent dans sa chambre un cercueil qu'il avait fait faire peu de temps auparavant. Ces braves gens l'y renfermèrent sans songer que leur malicieux parent avait préparé une dernière *farce.* On s'aperçut trop tard, hélas! que l'escalier ne permettait pas le passage du cercueil, et qu'il fallait le descendre par la fenêtre, ce qui eut lieu, et provoqua, comme bien on pense, une grande hilarité.

Presque aussitôt après avoir été nommé maire de Lille, M. Géry Legrand a fait donner le nom de *Brûle-Maison* à l'une de nos plus grandes voies publiques. J'avais moi-même, dès l'année 1849, réclamé cet honneur dans le dernier couplet de ma chanson biographique précédemment citée et dont voici quelques vers :

Digitized by Google

V'là chint ans qu'il a fini d'rire,
Et chaq'jour on in parle incor ;
On lit ses pasquill's, que j'admire,
On conserve sin billet d'mort.
A Lille et même à Valenciennes,
On a l'portrait *de ch'l'homme in r'nom.*
J'espèr' qu'eun'rue *un jour port'ra sin nom.*

Je connais de Brûle-Maison, trois portraits à l'huile. L'un est au Musée de Lille, l'autre au Musée Bénézech, de Valenciennes et le troisième m'appartient. Il m'a été donné, il y a une trentaine d'années, par un de mes plus aimables concitoyens qui m'a dit, en me l'offrant, que sa place était bien plutôt chez moi que chez lui. Dans toutes ces toiles, Brûle-Maison est représenté en costume de parade, avec un chapeau à plumes et tenant d'une main un violon et de l'autre un verre plein de bière. Evidemment ce sont là des portraits de fantaisie.

Mais je possède heureusement, une gravure en taille-douce représentant le buste de *Brûle-Maison* en costume du temps, dans un petit médaillon et qui a été publiée au commencement de ce siècle en tête des *Étrennes Tourquennoises* par l'éditeur Vanackère.

Cette gravure est devenue tellement rare qu'il m'a été impossible d'en trouver un second exemplaire. Inutile de dire que j'y tiens énormément. Cependant si un peintre ou un sculpteur s'engageait à faire le portrait de *Brûle-Maison* qui manque à notre musée, puisque celui qui s'y trouve n'est pas ressemblant, je le mettrais volontiers à sa disposition.

A. DESROUSSEAUX.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

I (*Suite*)

LA LITTÉRATURE ANGLAISE ET LES TRADITIONS POPULAIRES

Conférence faite au Cercle Saint-Simon par M. Loys Brueyre

Mais à côté des légendes et des ballades sur les héros historiques ou censés l'être, et ceux du temps du roi Arthur, comme ceux plus modernes dont nous venons de parler, la Renaissance saxonne faisait revivre les lutins et les Elfes. « Aux temps anciens du roi Arthur, — dit Chaucer dans le conte de Wife of Bath, — ce pays était plein de fairies. La reine des Elfes entourée de son aimable cour dansait sur les prés verts. » — Pour Chaucer, d'ailleurs, c'est Pluton qui est roi de féerie et mainte dame de sa cour accompagne sa femme, la reine Proserpine. — Gower, son contemporain et son ami, mentionne aussi en passant les fairies dans son poème bizarre mi-latin, mi-anglais, intitulé *Confessio Amantis* et qui passe pour une imitation de Jehan de Meung. — Mais patience, laissons le temps s'écouler, laissons revenir les vieux souvenirs de la mythologie saxonne, et vous aurez alors des poèmes entiers ou des récits en prose et en vers qui roulent sur des personnages de féerie, tels que Robin Good Fellow et Puck. Hazlitt s'est donné la peine de réunir toutes les sources d'où probablement Shakespeare a tiré les personnages du *Songe d'une Nuit d'Été*, comme aussi les noms tout littéraires de Mab, d'Obéron, de Titania, etc.. De tous ces noms, celui de Puck seul est peut-être d'origine populaire; mais dans la donnée populaire, Pouke, Pooka, ou Phooka est un être malfaisant et terrible; les nourrices en menaçaient les enfants comme de Croque-Mitaine; aussi Spenser reste dans la vérité lorsqu'il le qualifie d'esprit mauvais; peu à peu Puck entre dans le domaine littéraire, et s'est dépouillé de son caractère méchant; et pour Heywood (1), Ben Jonson, Shakespeare ou Milton, il n'est

1. V. Heywood : *Hierarchie of the Angells.* — Heywood y parle « de Pugs et Gobelins qui habitent dans les coins des vieilles maisons abandonnées ou derrière des piles de bois, font un bruit terrible dans les laiteries. Les uns les nomment Robin Good Fellow, d'autres fairies; ils frappent aux portes pour

Digitized by Google

plus qu'un esprit frétillant et malicieux, semblable de tous points à l'espiègle Robin Good Fellow. Nous en parlerons tout à l'heure.

Une chanson de 1658 (1) résume assez bien les traits sous lesquels la croyance populaire se représente les fairies :

« Elfes et Fairies! allons, venez, suivez-moi, vous qui tracez des cercles sur les prés verts, suivez votre reine Mab. La main dans la main dansons en rond, car ici est la terre de Féerie.

« Quand les mortels reposent et ronflent dans leurs lits, sans être vus ni entendus, nous pénétrons par le trou des serrures et nous gambadons sur les tables, les escabeaux et les planches.

« Si la maison est sale, ainsi que les plats, les tasses et les bols, agiles nous grimpons les escaliers et, de la servante endormie, nous pinçons bras et cuisses.

« Mais si la maison est balayée et proprette, nous félicitons la servante et, pour la récompenser, nous lui coulons dans son soulier une pièce de monnaie.

« Nous mettons la nappe sur une tête de champignon; un grain de seigle ou de froment est le pain que nous mangeons et nous remplissons jusqu'au bord les coupelles des glands avec les perles de la rosée.

« Des cervelles de rossignols, mouillées de graisse d'escargot, cuites entre deux coquelicots sont un mets excellent; des queues de vers et de la moelle de souris font un plat délicieux.

« Sauterelles, cousins et mouches composent notre orchestre. Après avoir dit nos grâces, nous nous mettons à danser et le temps s'écoule, et quand la lune se cache, les vers luisants nous éclairent.

« Sur la pointe des herbes humides, nous glissons si doucement que nous n'inclinons pas la jeune et tendre tige et cependant, au matin, on distingue la place où nous avons passé la nuit. »

Une tradition populaire relatée dans des contes nombreux en Allemagne, en Suède, en Bretagne attribue aux rondes nocturnes que mènent les lutins sur les prés humides de rosée les cercles verts que le matin on remarque sur l'herbe. Dans son « Divertissement de la Reine, » Ben Jonson nous montre la reine Mab avec son cortége de fairies qui, rencontrant un cercle tracé sur le gazon, se mettent à danser tout autour. — Brown dans ses « Pastorales de Bretagne » nous décrit ainsi les danses des lutins :

« Prairie charmante que souvent les fairies foulent en mesure et où elles tracent ces cercles si verts qu'on les croirait entourés de

réveiller les gens endormis et à Noël gambadent toute la nuit et disparaissent le matin. »

1. *Reliques of Ancient Poetry*, by Th. Percy. Vol. III. The fairy Queen.

Digitized by Google

guirlandes. Dans l'une de ces rondes, on voyait un tertre qui, à l'heure du crépuscule, devenait le trône de la reine des fairies, d'où elle ordonnait de pincer de la tête aux pieds les servantes paresseuses et de récompenser par une bague laissée dans le pot à eau les filles diligentes. »

Shakespeare mentionne aussi ces cercles verts; il met dans la bouche de Prospero cette invocation : « Vous, Elfes des collines, des ruisseaux, des lacs dormants et des bosquets; et vous qui de vos pieds qui ne laissent point d'empreinte suivez sur le sable le flot qui s'éloigne pour reculer quand il s'avance, et vous qui au clair de lune tracez en dansant ces cercles qui laissent l'herbe amère et que la brebis ne broute pas! » — Dans le *Songe d'une nuit d'été*, une fairie s'annonce ainsi : « Par les monts et par les vallées, à travers les buissons et la bruyère, par dessus les portes et les barrières, à travers l'eau, à travers le feu, je glisse en tous lieux plus rapide que la lune en sa course. — Je sers la Reine des Fairies et j'ai pour mission de jeter la rosée humide sur les cercles que, dans ses danses, elle trace sur le gazon. »

Un trait saillant des lutins anglais et plus spécialement des lutins écossais : les Brownies, c'est qu'ils sont préposés à la garde et au soin du foyer domestique, ils sont bons et serviables envers les servantes soigneuses et propres; pour celles qui leur réservent un bol de crême dont ils sont friands, les Brownies fendent leur bois et se chargent de toute leur besogne. Mais ils jouent les tours les plus pendables à celles qui négligent leurs devoirs. — Des récits populaires innombrables ont cours sur ce côté spécial du caractère des fairies et les écrivains anglais n'ont eu garde de l'omettre et en ont tiré les effets les plus amusants. En voici des exemples tirés des *Joyeuses Commères de Windsor*, de Shakespeare :

« Grillon, saute dans les cheminées, quand tu trouveras des foyers non éteints, des âtres non balayés, pince moi les servantes de façon à les rendre aussi bleues que des prunelles. Notre radieuse souveraine déteste les malpropres et la malpropreté. » — « Allons, Pead, en avant! et si tu vois une fille qui, avant de s'endormir, a dit trois fois ses prières, procure lui un doux sommeil d'enfant; quant à celles qui se couchent sans songer à leurs péchés, oh! alors, pince leurs bras, leurs cuisses, leur dos, leurs épaules, leurs côtes et leurs échines. »

Dans un « Divertissement » de Ben Jonson, Mab joue aussi ce rôle que tant de récits populaires donnent aux gais et aimables brownies écossais.

« Voici Mab, la maîtresse fée, qui de nuit va voler dans la laiterie et qui, à sa fantaisie, empêche ou favorise le barattement. C'est elle qui pince les filles de campagne, si elles ne font pas reluire leurs bancs, et de ses ongles aigus leur rappelle qu'elles n'ont pas ramassé leurs cendres. »

Les citations seraient nombreuses sur ces lutins domestiques,

Digitized by Google

sur leurs espièglerie et leurs tours, mais l'un d'eux les personnifie tous, c'est Puck, ou si l'on aime mieux Robin Good Fellow Robin Bon Enfant (1). On l'appelle aussi quelquefois Robin Hood, (Chaperon Rouge), du même nom que le célèbre archer de la forêt de Sherwood, sans qu'on en sache le motif. Sa vogue a été immense. Le côté malicieux et enjoué de son caractère a tenté tous les écrivains anglais; les Allemands aussi ont dans Til Ulespiegel un type semblable à Puck, moins son côté fantastique; d'ailleurs tous deux sont des produits d'une même tournure d'esprit. — La verve du peuple et celle des écrivains ne tarissent ni l'une, ni l'autre, sur les espièglerie de Robin Good Fellow; une plaquette de Ben Jonson, de 1628, résume de la façon la plus charmante tous les traits de Robin, sous le titre de : « Robin, ses folles espièglerie et joyeuses plaisanteries, pleines d'honnête gaieté et vrai remède à la mélancolie. » Robin, dans la donnée populaire, est naturellement plus grossier, mais non moins comique. Voici d'après un recueil des Plaisanteries de Puck de 1655 (2), un tour assez gai de notre lutin, mais d'une gaieté anglaise surtout :

« Une joyeuse société s'était réunie pour tirer les Rois; aussitôt le gâteau coupé, Robin Good Fellow se glisse invisible parmi les gais convives et tire par le nez son voisin. Celui-ci s'imaginant que c'est le camarade assis à côté de lui, lui donne une bonne taloche sur l'oreille, ils tombent alors l'un sur l'autre à coups de poings. Une femme de la société, pour empêcher qu'on le renverse, s'empare d'un grand pot d'ale où l'on avait mis de bonnes pommes rôties, mais le joyeux Puck restant invisible lui pince rudement le derrière, ce qui la met dans un tel état qu'elle jette le pot à la figure des combattants; ceux-ci sont à ce point aveuglés par les pommes qui leur entraient dans l'œil, que perdant la tête, ils tapent à droite et à gauche, sur tout le monde, comme des sourds. Dans la rixe, il y eut deux yeux pochés, une tête fendue et un nez écrasé. » — Ah! comme on s'est bien amusé!

D'autres fois, Robin se promène par les rues avec un balai (3) sur l'épaule en criant : « Ramonez les cheminées! » mais si quelqu'un l'appelle, il s'enfuit en riant : Ho! Ho! Ho! — Il s'amuse quelquefois à imiter la voix chevrotante d'un mendiant et si vous lui faites l'aumône, il se sauve en riant à sa façon. Il aime aussi à frapper aux portes et quand la servante vient ouvrir, il souffle la lumière et l'embrasse par dessus le marché. — Voici une chanson

1. Shakespeare dit que « Puck est quelque chose entre le ciel et l'enfer, qui ne tombe ni ne reste droit, un être qui en dépit de vous, vous force à faire le mal ou le bien, qui n'est ni tout à fait substance, ni tout à fait une ombre, qui fréquente les prés solitaires, qui danse près des sources et chevauche sur l'aile de l'ouragan.

2. Puck's Pranks on Twelfth Day, from Mercurius Fumigosus (1655).

3. Dans Mid Summer Night's Dream, Robin arrive aussi avec un balai pour enlever la poussière derrière la porte.

Digitized by Google

égrillarde qu'il chante volontiers quand il est déguisé en ramoneur :

« Noir je suis des pieds à la tête. — mais c'est la suie des cheminées qui en est cause — Allons, Mesdemoiselles, accourez et faites bon accueil à celui qui rend vos cheminées propres et coquettes, — J'ai une provision de cornes, mais je les porte sur mon dos, à mon hérisson, — ma tête fuit pareil ornement, — je donne des cornes aux hommes et ne les reprend pas. »

Dans une joyeuse chanson sur Robin, dont chaque couplet se termine par le rire narquois du lutin : Ho ! Ho ! Ho ! Ben Jonson fait raconter ses meilleurs tours à Robin Good Fellow.

« Quand je fais rencontre de ces libertins qui reviennent de chez eux après une nuit d'ivesse, je les salue en contrefaisant ma voix ; parfois je vais au devant d'eux sous la figure d'un homme ; d'autres fois d'un bœuf ou d'un chien ; en cheval, je puis me changer et je trotte autour d'eux, mais s'ils s'avisent de monter sur mon dos, je m'enfuis plus rapide que le vent, franchissant haies et terres labourées, à travers étangs et mares et je ris à gorge déployée : Ho ! Ho ! Ho !

Lorsque garçons et filles s'égaient avec du vin et des friandises, sans être vu de la compagnie, je mange leurs gâteaux, je sirote leur vin, puis pour m'amuser, je pète et je ris. Puis je souffle les lumières et j'embrasse les filles. Elles, elles crient : « Qui es-tu ? et je leur réponds : Ho ! Ho ! Ho !

Si la maison, si l'âtre n'est pas tenu proprement, je pince les servantes « noir et bleu » ; je tire leurs couvertures et les montre ainsi toutes nues. Si elles crient, je m'enfuis en riant de tout cœur : Ho ! Ho ! Ho ! »

C'est aussi Robin qui fait l'office de héraut chez les Fairies ; c'est lui qui est chargé de crier : O Yes ! et de leur donner ainsi le signal du départ pour leurs courses vagabondes.

Pour obtenir un bol de crême (1), la nuit avant que les lueurs de l'aube apparaissent, avec l'ombre de son fléau, il bat le blé dont pendant le jour dix laboureurs n'auraient pu venir à bout, puis il se couche tout de son long près de la cheminée.

Une servante dont il avait fait l'ouvrage, le voyant en haillons, crut bien faire en lui laissant un habit neuf, mais cela lui déplut et il lui dit : Ce ne sont pas des vêtements que Robin recherche, car il ne sent pas le froid. Si vous m'aviez laissé du lait ou de la crême, vous eussiez fait un beau rêve ! Vous ne m'avez pas donné ce que j'aimais, je ne reviendrai plus !

Je ne puis vous entretenir de tous les lutins célèbres ; je laisse de côté Oberon et Titania qui sont de pure invention poétique ; Oberon est un nom emprunté au célèbre roman de Huon de Bordeaux ; Titania est une des appellations classiques de Diane, déesse lunaire ; mais je ne puis passer sous silence Mab et Tom Thumb.

1. Allegro de Milton.

Digitized by Google

Sur Mab je me bornerai à rapprocher de la description si connue qu'en donne Shakespare dans *Roméo et Juliette*, celle non moins gracieuse de Drayton dans ses *Nymphidia*. — Je tremblerais en portant la main sur ce papillon, que la brillante poussière ne tombât de ses ailes. Ecoutez Shakespeare. « Mercutio : Allons, je le vois, la reine Mab vous a rendu visite cette nuit. Elle est l'accoucheuse des fées; et elle vient pas plus grosse que l'agate que porte à son doigt un alderman, traînée par un attelage de petits êtres, — effleurant le nez des gens endormis; — les rayons des roues sont de longues pattes d'araignée, le dessus est couvert d'ailes de cigales, — les traits sont les fils les plus fins de l'araignée; — les harnais, les rayons humides de la lune; — son fouet est fait d'un os de grillon; la lanière, d'une petite bande de peau; — son cocher est une petite mouche rose vêtue de gris; — son char, une noisette vidée par un écureuil, son menuisier, et par la vieille larve qui fabrique les voitures de fées depuis un temps immémorial. » (1)

Et que dites-vous de la peinture que Drayton fait de l'équipage de Mab? « Quatre cousins agiles trainent son char; leurs harnais sont des fils de la Vierge; — la petite mouche Cranion juchée sur le siége est son cocher; — le char est une éclatante coquille d'escargot; — le siége est fait du duvet moëlleux d'un bourdon; — la capote est l'aile d'un papillon tacheté; — les roues sont construites avec des os de grillons élégamment recourbés, et pour éviter le bruit qu'elles feraient en roulant sur les pierres, elles sont entourées du coton de la fleur du chardon. » — Que dirait Oberon s'il apprenait que sa reine Mab est allée à un rendez-vous d'amour! — « Mab saute sur son char, sans aide de personne et avant que ses filles d'honneur soient seulement prêtes — Ses filles d'honneur favorites sont Hop et Mop et Drop au teint si clair : — Pip et Trip et Skip. Dans sa suite on voit Fib et Tib et Pinch et Pin : — Tick et Quick et Jil et Jin, — Tit et Nit et Wap et Win (2); vite elles enfourchent les sauterelles qui leur servent de montures et prenant le trot, elles regagnent la voiture qui emporte leur souveraine. »

Dans cet adorable poème des *Nymphidia*, Tom-Thumb (Tom-Pouce) est le page de Pigwiggen, le tenant d'amour de Mab; c'est lui qui est chargé de porter à la reine un bracelet d'yeux de

1. En 1680, Otway donne *l'Histoire et la chute de Marius*, audacieux plagiat de Shakespeare et notamment de Roméo et Juliette. — Mab y joue le même rôle que dans Shakespeare. Aussi le passons-nous sous silence. — Otway peut être cité comme un précurseur de Zola. Comparez avec la scène de Nana et du Chambellan la scène Ire de l'acte III de Venise sauvée. (Chefs-d'œuvres du Théâtre anglais. Tome II) Taine la cite également dans son Histoire de la littérature Anglaise. — Otway y est très supérieur à Zola.

2. Le *Folk-Lore of Drayton* (The Folk-Lore Journal. Vol. II) donne l'explication de chacun de ces noms. — Il est curieux aussi de rapprocher la description du Palais des Fairies dans Drayton et celle de Randolph dans *Amyntas*. voir p. 140. Vol. Folk-Lore of Drayton. — Cette dernière rappelle l'île des Plaisirs de Fénélon.

Digitized by Google

fourmis de la part de son maître. Sous cet aspect, il ne ressemble en rien au Tom-Thumb du Conte populaire. Comme il n'est pas sans intérêt de montrer la déviation que les licences poétiques font subir à des types tirés du fonds populaire; nous allons donner la version très courte d'un conte gaélique relatif à Tom-Pouce. Ce conte a de nombreux parallèles en Allemagne, en Russie et ailleurs et notre illustre collègue Gaston Paris les a analysés dans un curieux petit volume intitulé le *Petit Poucet et la Grande Ourse*. Ces diverses versions ne contiennent aucun trait différent du conte gaélique qui peut dès lors être parfaitement pris pour le type populaire de Tom Pouce.

THOMAS DU POUCE

Il y avait une fois un garçon qui s'appelait Thomas et il n'était pas plus grand que le pouce d'un homme vigoureux. Thomas étant à se promener, il vint à tomber une pluie violente de grêlons et Thomas se cacha sous une feuille de bardane. Par là passa un troupeau de bœufs parmi lesquels un grand taureau tacheté qui se mit à brouter les plantes, et il avala Thomas du Pouce. Son père et sa mère ne voyant pas revenir leur fils partirent à sa recherche. En passant près du taureau tacheté, ils entendirent Thomas qui criait : « Vous me cherchez dans les endroits unis et dans la mousse, et je suis là, abandonné dans le ventre du taureau tacheté. »

Alors ils tuèrent le taureau et cherchèrent Thomas dans les entrailles et les boyaux du taureau, mais ils jetèrent le gros intestin dans lequel il était. Par là passa une vieille femme qui s'en empara et en suivant son chemin, elle arriva près d'un marais. Thomas lui adressa la parole et la vieille effrayée jeta loin d'elle le gros intestin. Un renard suivant la route se saisit du boyeau, et Thomas cria : « Tayaut, renard, Tayaut! » — Alors les chiens coururent après le renard, le saisirent, le mangèrent et, tout en le dévorant, ne touchèrent pas à Thomas du Pouce.

Thomas rentra à la maison, trouva son père et sa mère et vous pensez la drôle d'histoire qu'il leur conta. »

Telle est l'histoire réellement populaire du célèbre Tom-Pouce. Ce récit, sous la plume des écrivains, se transforme, se modifie, s'enjolive, s'allonge de telle sorte que, sauf les pérégrinations singulières de Tom-Pouce et sa petite taille qui constituent le lien commun entre les versions littéraires et populaires, ces divers Tom-Pouce ne se ressemblent aucunement.

Après avoir été recueillies dans un récit en prose en 1621, qui a été perdu, les aventures de Tom-Pouce sont mises en vers en 1630. Dans ce petit poème, la première partie de la vie de Tom-Pouce ne s'éloigne pas trop du conte populaire, mais ayant été avalé par un

Digitized by Google

gros poisson, il est trouvé dans le ventre de ce poisson par le cuisinier du roi Arthur. — Tom devient alors le favori du Roi (1), la coqueluche des dames, par la grâce avec laquelle il dansa une gaillarde sur la main gauche de la Reine. Puis, sa mère ayant voulu le régaler d'une noisette, il la mangea en trois jours et faillit mourir d'indigestion. — Il devient ensuite un grand chevalier et lutte dans les tournois avec les illustres paladins de la cour du Roi Arthur, sire Lancelot du Lac, sire Tristan, sire Gauvain. De fatigue, il tombe malade et meurt. — Ce poème eut un tel succès qu'en 1670, on publia une autre version des aventures de Tom-Pouce où la vie du héros s'éloigne de plus en plus du récit populaire, et dans les très nombreux récits qui ont été publiés depuis, Tom-Pouce finit, sauf pour la taille, par être un personnage sans rapport avec le type d'origine.

Le rôle que fait jouer à Tom-Pouce l'auteur inconnu du curieux récit de la vie de Robin Good Fellow dont je vous parlais tout à l'heure est assez curieux et mérite d'être mentionné. — Vous verrez que, cette fois, le personnage populaire a totalement disparu.

Le roi (Oberon) charmé des tours joyeux et honnêtes de Robin Good Fellow fait, une nuit, lever le lutin en disant :

Allons, Robin, mon fils, lève-toi vite! — d'abord étire-toi, puis bâille et frotte tes yeux; — tu vas venir avec moi cette nuit, — tu verras et partageras mes plaisirs; — viens vite, paresseux, il est temps que les jeux commencent.

A ces mots, Robin se lève et part avec Oberon. Un grand nombre de fairies, tous de vert habillés, accompagnaient Oberon; tous accueillirent joyeusement Robin Good Fellow. Oberon prit Robin par la main et mena une danse : leur musicien était le petit Tom-Pouce, il avait une excellente cornemuse faite d'une plume de roitelet et de la peau d'un pou d'Irlande; — vous comprenez la plaisanterie, ce sont les plus gros. —

Après la danse, le roi Oberon s'adressa en ces termes à son fils Robin Good Fellow.

Dès que tu entendras jouer mon ménétrier, — quitte aussitôt ton lit, — afin de venir danser avec nous la nuit, — lorsque nous menons nos rondes joyeuses. — Mon fils je t'aime et par la main — je t'emmène à la terre de féerie. — Là, tu apprendras des choses qu'aucun mortel ne connaît, — tant le roi Oberon a d'amitié pour toi.

Ainsi ils se dirigeaient de la bonne manière vers la terre de féerie, précédés de leur ménétrier.

Une nuit que Robin Good Fellow errait par les champs, il entendit la musique de la vaillante cornemuse de Tom Pouce; selon le

1. Voici la description du costume de cour de Tom Thumb : sa chemise est faite des ailes d'un papillon, ses bottes de la peau d'un poussin, sa veste et ses culottes sont resplendissantes; à son côté pend une aiguille de tailleur en guise d'épée et une souris lui sert de cheval de bataille.

Digitized by Google

conseil du roi Oberon, il se dirigea vers les fairies. Joyeux de sa présence, ceux-ci l'entourèrent en cercle et formant une ronde dansèrent autour de lui. Robin, voyant l'affection qu'on lui témoignait se mit aussi à danser au milieu d'eux, puis entonna cette chanson :

Tournez, mes petits! lutins agiles et vifs! — En dedans, en dehors, déroulez vos rondes; trottez, sautez, ou allez l'amble, — joignez gracieusement les mains; bien joué, musicien! — La gaieté tient l'homme en santé mieux que le médecin. — Elfes, oursins, vous tous gobelins et petits fairies qui pincez jusqu'au bleu les filles de laiterie, — dans vos mesures rapides tracez un cercle sur l'herbe, — Tom Pouce jouera et moi je chanterai pour vous divertir.

Et le chant continue, et chaque strophe a pour refrain : — Tom Pouce jouera et moi je chanterai pour vous divertir!

Après la danse commencent les histoires; chacun raconte ses espièglerie et ses bons tours, d'abord les fairies mâles, puis les fairies femmes et quand la dernière a fini, Tom Pouce se dresse sur la pointe des pieds et s'écrie :

« Mes actions sont écrites en deux volumes — et la plus petite d'entre elles ne sera jamais oubliée. »

Il venait à peine de prononcer ces deux vers qu'un berger qui avait veillé toute la nuit dans le champ, souffla brusquement dans sa cornemuse. Tom en eut une telle frayeur qu'il ne put continuer. Les fairies voyant la peur de Tom Pouce punirent le berger de la perte de ses pipeaux, ce qui fit qu'au grand étonnement du berger, le pipeau creva dans sa main. Robin Good Fellow éclata de rire, Ho! Ho! Ho! — Le jour étant venu, tous s'enfuirent en hâte vers la terre de féerie où je pense qu'ils sont encore.

Vous avez remarqué, en passant, que si Perrault a emprunté à Tom Pouce le nom et la taille pour son petit Poucet, les aventures de ce dernier, tirées elles aussi du fonds populaire, appartiennent à un autre cycle de contes, car Perrault ne les a pas inventées.

Je vous ai montré les fairies sous leur aspect gracieux et fantastique; nous allons les voir dans leur vie de famille. Les récits populaires sur les fairies en mal d'enfants, sur leur délivrance par des sages-femmes à qui elles font de riches présents, sont très nombreux et ont trouvé de l'écho chez les poètes. Shakespeare, dans *Roméo et Juliette*, appelle Mab l'accoucheuse des fées et Ben Jonson dit de son côté : « C'est Mab qui vide les berceaux, enlève les enfants, les remplace par une cuillère à pot et enseigne aux sages-femmes, dans leur sommeil, à compter les trous d'un crible. »

Des récits singulièrement humouristiques courent dans les cam-

Digitized by Google

pagnes sur les enlèvements et les substitutions d'enfants par les fairies. Les anglais donnent le nom de Changelings à ces enfants substitués ou plutôt prétendus tels. C'est un fait très fréquent, et j'en ai été témoin moi-même dans mes fonctions administratives, que des mères s'imaginent que leur enfant a été enlevé et qu'on en a mis un autre à sa place. Ce n'est point en Angleterre et en France seulement qu'on trouve répandue cette sorte de superstition, mais les contes qui y sont relatifs se trouvent en abondance en Danemarck, en Suède, en Allemagne et ailleurs. C'est un fait humain, comme disent les Allemands. Malheureusement cette superstition n'est pas toujours inoffensive, et les procédés des campagnards pour rentrer en possession de leur enfant, s'ils sont toujours bizarres, ne manquent pas parfois d'être cruels. Par curiosité, en voici quelques-uns : dans les Highlands, on porte la nuit le changeling sur la lisière de trois comtés ou au confluent de trois rivières. Le matin on vient le rechercher; si l'enfant appartient aux fairies, elles ne manquent pas de venir le délivrer et l'emportent; si le lendemain la mère a retrouvé l'enfant, c'est qu'il était bien à elle. — Voici maintenant une recette irlandaise : vous mettez le changeling sur une pelle de fer et vous le portez sur le fumier, puis le sorcier, suivi de toute la famille, fait trois fois le tour du tas de fumier en récitant cette oraison : Mère fairy, réponds-nous, viens reprendre ton enfant. La ménagère lui a donné à boire et à manger et l'a bien soigné. Rends l'enfant perdu, et quand après la moisson on étendra la nappe sur l'herbe courte, nous réserverons pour toi et les tiens une part du repas. Rends l'enfant perdu, et lorsque le clan des fairies viendra en foule tourbillonner sur le plancher et faire la fête autour du foyer, il trouvera l'âtre nettoyé avec soin et sur le dressoir, nous laisserons à son intention de quoi boire et de quoi manger. — Je vous ai réservé la dernière recette pour la bonne bouche; elle est usitée en Angleterre, en Allemagne et ailleurs. La Villemarqué, dans son Barsaz Breiz, en donne de son côté pour la Bretagne une curieuse version.

« Vous prenez autant de coquilles d'œufs que vous pouvez en trouver et les portez dans la chambre du Changeling; vous les rangez avec soin devant lui; puis vous allez puiser de l'eau dans les coquilles en en prenant deux à la fois, en ayant l'air de succomber sous leur poids. Les coquilles pleines, vous les rangez vite autour du feu. — Alors le changeling éclate de rire et s'écrie : J'ai aujourd'hui huit cents ans et je n'ai jamais rien vu de pareil. — Quand vous entendez ces mots, jetez l'intrus au feu; si c'est votre enfant, il appellera au secours; sinon, il s'envolera à travers le plafond. »

Ces superstition vous font rire, Messieurs, et vous croyez sans doute qu'elles n'atteignent que les ignorants. Que direz-vous donc de cette lettre (1) du grand Luther ?

1. V. *Thorpe's Northern Mythology.*

Digitized by Google

« Il y a huit ans, il y eut à Dessau un changeling que moi, docteur Martin Luther, j'ai vu et touché. Il mangeait autant que quatre laboureurs; quand les choses marchaient de travers dans la maison, il riait et était enchanté, mais si tout allait à souhait, il ne cessait de pousser des cris. Témoin d'un spectacle aussi intolérable, je dis au prince d'Anhalt : Si j'étais à votre place, je jetterais cet enfant dans la Moldau au risque d'être homicide. Mais l'électeur de Saxe, qui était alors à Dessau, non plus que le prince d'Anhalt, ne voulurent suivre un avis pourtant si sage. Je conseillai donc de faire dire au temple un Pater Noster, afin que Dieu enlevât au plus tôt cet enfant du Diable. J'eus la consolation de voir ma prière exaucée et le changeling mourut en effet deux ans après. »

Voyons maintenant le Changeling dans la littérature. Dans son poème de *Fairy Queen*, la reine de Féerie, Spenser donne, en souvenir des Changelings, à son premier chant le titre de : Légende de l'enlèvement du Chevalier de la Croix Rouge (1), ou de Sainteté. — Dans la *Bergère fidèle* de Fletcher, les fairies au pied léger dansent au clair de lune sur les bords fleuris des fontaines et y plongent les enfants volés pour les délivrer de leur chair périssable et leur donner l'immortalité. Shakespeare, dans le *Conte d'Hiver*, fait aussi allusion aux Changelings, et l'on sait que dans le Songe d'une Nuit d'Été, la cause de la fameuse dispute entre Obéron et Titania, c'est que le roi lui demandait un petit changeling pour en faire son page.

Drayton fait remarquer malicieusement que lorsque les mères ont un enfant idiot, elles disent que c'est la faute des fairies qui leur ont volé leur enfant et l'ont remplacé par un monstre. L'enlèvement des enfants constitue l'un des bons tours de Robin Good Fellow; lorsque l'aurore a chassé les lutins et que les espiègleries de la nuit doivent s'arrêter, les malices du jour commencent ! Redeunt spectacula mane ! C'est ce que rappelle la strophe suivante de Ben-Jonson sur Robin ! « Dès que l'alouette commence à chanter, vite nous disparaissons. Alors nous allons voler les enfants nouveau-nés et nous laissons un lutin à sa place, puis nous nous sauvons en riant : Ho ! Ho ! Ho ! »

Mais quittons ces lutins. Tout aimable que soit leur compagnie, à la longue elle vous lasserait. — On se fatigue, même du pâté d'anguille !

Je veux maintenant vous montrer par quelques exemples les emprunts faits aux traditions populaires par les auteurs des vieilles ballades et des farces anglaises. Cette recherche est rendue facile par les excellentes publications qui ont été faites en Angleterre des anciennes poésies, des contes facétieux, badins et grivois du

1. Spenser dit du Chevalier à la Croix Rouge : « Il n'était pas né Fairy, mais d'origine terrestre, il fut enlevé par de méchantes fairies, lorsqu'enfant, il était au berceau. »

Digitized by Google

temps passé, soit par des éditeurs érudits, pour le grand public, soit par des savants, pour le compte de Sociétés privées friandes de littérature et qu'on peut comparer à notre Cercle Saint-Simon. En un mot, on retrouve en Angleterre des recueils analogues à ceux de Méon, de Barbazan, de Legrand d'Aussy, de Montaiglon.

La Ballade du Vicaire campagnard et le Pot de Chambre Enchanté, version elle-même de la Tour du Bassin, nous conte la plaisante histoire d'un mari qui, pour se venger de sa femme, place près du lit un pot de chambre dont la propriété est de rester attaché aux mains qui le saisissent. Vous devinez le reste. L'amant, — un moine naturellement, dans une autre version c'est un quaker — l'amant veut s'en servir, il y reste fixé ; sa maîtresse accourt pour le délivrer ; à son tour, elle est prise comme dans de la glu ; puis la servante, enfin toute une grappe humaine qui se débat ainsi jusqu'au matin.

C'est une forme très amusante d'un trait qui se rencontre dans des contes populaires fort nombreux. L'objet dont on ne peut se détacher varie suivant la fantaisie du narrateur ; parfois même c'est un animal, ailleurs c'est un arbre, comme dans le conte flamand du Poirier de Misère dont mon ami si regretté, Ch. Deulin, a donné une version littéraire très remarquable.

Une autre farce, celle du Frère et du Gars, est basée sur un des traits les plus répandus dans les récits populaires de l'antiquité et de nos jours : l'instrument merveilleux qui fait danser bon gré mal gré bêtes et gens. — Dès que le premier son s'échappait de la cornemuse de Tom Piper, chacun entrait en danse, et les cochons sautillaient sur leurs pattes de derrière jusqu'à épuisement. Je ne tarirais pas si je voulais vous citer, rien que chez nos voisins, les récits littéraires où des tambourins, des violons, des cors, des flûtes, font danser créanciers, moines, diables, animaux de toutes sortes et jusqu'aux poissons eux-mêmes. Sans aller bien loin, tout le monde a vu jouer les opéras d'Oberon et de la Flûte enchantée et chacun a lu le Ménétrier de Hameln, dans Mérimée.

Vous connaissez tous le mythe d'Œson à qui Médée (1), pour plaire à son infidèle amant, refit une seconde jeunesse en le coupant en morceaux. — Méphisto indiqua un moyen plus facile au vieux Faust. — Apres ce haut fait magique, les filles de Pélias demandèrent à Médée de rendre aussi la jeunesse à leur père. Médée prit un bélier, le coupa en morceaux, mit ses membres dans une chaudière et quand ils furent bouillis, on vit sur le foyer apparaître un agneau et Médée dit : C'est ainsi que votre père recouvrera la jeunesse. On sait ce qui arriva. — Cette histoire qui fait la base de nombre de récits populaires en Allemagne, en Suède, en Russie, a fourni le sujet du petit poëme : « Le Forgeron et sa femme ». — La gravure naïve qui accompagne ce vieux conte représente un

1. Les *Dieux et les Héros* par Cox, traduction Baudry.

Digitized by Google

forgeron qui, en présence de Dieu le fils, fait consciencieusement cuire sa vieille femme dans un grand feu. Quand elle fut d'un beau rouge, il la plaça sur son enclume et, à coups de marteau, il se forgea une femme de trente ans, grande, belle et plus blanche que des os de baleine !

Dans le recueil de Legrand d'Aussy (1) se trouve l'amusante histoire du Sacristain de Cluny qui ressemble à celle du Petit Bossu des Mille et une Nuits. Un sacristain veut séduire la femme de Hue, bourgeois de Cluny, lequel arrive sur ces entrefaites et tue le pauvre moine. — Pour se débarrasser du cadavre, il le place debout contre les latrines du monastère. — Le prieur en se levant la nuit, ouvre la porte, jette à terre le cadavre et croyant qu'il a commis un meurtre, il prend le sacristain et va le reporter contre la demeure du bourgeois. Lorsque Hue retrouve son cadavre, il le charge sur son dos et rencontrant un sac il y fourre le sacristain, mais le sac était déjà occupé par un cochon que des voleurs y avaient caché. Hue emporte le cochon; lorsque les voleurs arrivent, ils croient que le diable a changé le moine en cochon, etc. — Les mêmes aventures comiqnes se retrouvent, pourtant avec moins d'humour, dans la Joyeuse Farce de Dane Hew, moine de Leicester, qui fut quatre fois tué et enfin pendu pour avoir voulu séduire la femme d'un tailleur.

Heywood s'est servi de ce sujet pour le conte de Frère Jean et Frère Richard et Marlowe en a fait usage dans le Juif de Malte.

Dans des temps plus modernes, Dryden a aussi traité un des sujets populaires les plus émouvants, celui qui est connu en France sous le nom de la Chasse infernale. Le poème de Théodore et Honoria est un des plus beaux morceaux de poésie qu'on puisse lire. Dryden, si lourd et si maladroit dans les traductions et imitations des Contes de Chaucer, s'est élevé aux plus hauts sommets dans la terrible description de cette jeune fille déchirée par les chiens. Mais son poème n'est guère qu'une traduction superbe du Conte de Boccace. — je ne m'y arrête pas pour ce motif.

Pour terminer, laissez-moi vous parler de la légende du Rouge-Gorge.

Toutes les légendes (2) qui concernent le Rouge-Gorge sont touchantes; cet oiseau passe pour avoir, de ses ailes, essuyé les larmes du Christ sur la croix et pour avoir, avec son bec, arraché les épines qui ensanglantaient sa tête. Du front du Seigneur tomba sur la gorge de l'oiseau une goutte de sang; de là sa couleur.

1. Legrand d'Aussy, tome IV. Outre le Sacristain de Cluny, on peut lire à la suite plusieurs contes analogues : la Longue nuit, le Sacristain, et la réjouissante histoire des trois Bossus.

2. Voir le savant ouvrage de M. Rolland : France populaire, vol. II. — Voir aussi : Hallivel Popular Rhymes, Chamber's Reliques of Scotland, Percy, Reliques of Ancient Poetry, vol. III, p. 317, ainsi que : Mélusine, 1er vol., p. 554, — Voir Swainson : The Folk-lore of British Birds.

Digitized by Google

Dans une légende basque le rouge-gorge apporte une goutte d'eau pour enlever une poussière dans l'œil de la Vierge. En Angleterre, il passe pour porter chaque jour une goutte d'eau afin d'éteindre les flammes du Purgatoire autour des petits enfants.

Drayton dit du rouge-gorge : En recouvrant de mousse l'œil non encore fermé des morts, le petit rouge-gorge nous enseigne la charité.

Shakespeare et nombre de poètes de son époque parlent de la légende qui représente le rouge-gorge ou le roitelet, comme cachant les morts sous des monceaux de feuilles ou de mousse. Webster dans sa tragédie de « Vittoria Corombona » associe le roitelet et le rouge-gorge. De fait, ils sont souvent, dans les légendes populaires, substitués l'un à l'autre dans l'accomplissement de ce pieux devoir. Il s'exprime ainsi : « Que le roitelet et le rouge-gorge, voletant par les bocages ombreux, recouvrent de feuilles et de fleurs les corps des pauvres gens qui, sans amis sur la terre, n'ont point été ensevelis. »

Une comédie de Yarington de 1601 : Meurtre de deux enfants dans un bois par deux coquins, avec le consentement de leur oncle, fait allusion à cette légende et elle est développée avec des détails excessifs dans la vieille ballade des « Bébés dans les bois » du Recueil de Percy. Mais à cette amplification ampoulée de 160 vers, combien est préférable la courte et touchante chanson de nourrice que voici :

« Ma chère, savez-vous qu'il y a longtemps deux pauvres petits enfants dont j'ai oublié les noms furent enlevés par un beau jour d'été et abandonnés dans un bois, à ce que j'ai entendu dire ?

« Et quand vint la nuit, bien triste était leur situation. Le soleil se coucha et la lune ne donna aucune lumière ! Les enfants pleurèrent et soupirèrent, et après avoir amèrement gémi, les pauvres petits se couchèrent par terre. Ils moururent à l'aurore.

« Et quand ils furent morts, les rouges rouge-gorges apportèrent des feuilles de fraisier et les étendirent sur leurs petits corps ; et tout le long du jour ils chantèrent cette chanson : « Pauvres bébés dans le bois ! pauvres bébés dans le bois ! n'oubliez pas les bébés dans le bois ! »

Messieurs, j'ai fini. Aussi bien, ma thèse est établie. J'ai voulu, dans un milieu où le culte des lettres est en honneur, montrer de quel intérêt était la connaissance des traditions populaires, du folk-lore, pour l'étude de la littérature. J'ai pris pour exemple l'Angleterre qui, je le reconnais, se prête mieux que la France à une exégèse de cette nature ; c'est que la conquête Romaine a été,

Digitized by Google

chez nous, autrement profonde que la conquête Normande ne l'a été pour les Anglo-Saxons; ce n'est pas seulement une partie de notre vocabulaire qui a été modifiée, c'est, sauf quelques mots, la langue tout entière; notre syntaxe seule a résisté; mais pour faire disparaître ainsi notre langue nationale, notre mythologie celtique, les enseignements druidiques, notre histoire d'avant la conquête, enfin pour venir à bout de la vaillance gauloise, il n'eût pas suffi que pendant cinq siècles sur notre sol, les centurions romains balançassent dans leurs mains leurs ceps de vigne, insignes du commandement, il n'eût pas suffi que les Césars jettassent sur la Gaule leur manteau de pourpre, il a fallu encore et surtout que la civilisation gauloise se trouvât en présence d'une culture et d'une civilisation qui lui étaient réellement supérieures. Puis, sont venues des invasions effroyables au Nord, à l'Est, au Midi, et c'eût été miracle que sous ces flots pressés des barbares, malgré ces tueries épouvantables de plusieurs siècles, l'élément celte n'eût pas péri tout à fait.

Aussi, quand s'est levé en France le soleil de la Renaissance, ce n'est pas la pauvre Gaule qui a revécu, c'est Rome qui s'est dressée toute entière avec ses souvenirs mythologiques, avec sa littérature, avec son organisation administrative, avec ses codes. L'influence des traditions populaires, du Folk-Lore, n'a donc pas été en France aussi féconde qu'en Angleterre. Néanmoins, dans le grand naufrage de la nation gauloise, une seule chose a survécu partiellement : c'est notre littérature orale, ce sont ces contes populaires que, dans les temps brumeux anté-historiques, nos ancêtres aryens ont, du plateau de Pamir, apportés sur le sol gaulois et que, de nos jours, nos amis Luzel et Sébillot ont recueillis en Bretagne, Cosquin en Lorraine, Cerquand et Webster en pays Basque, Carnoy en Picardie, Bladé en Gascogne. Et très certainement la vogue immense qu'ont eue en France et dans tous les pays les contes de Perrault qui, ai-je besoin de le répéter, sont presque tous tirés du fonds populaire; cette vogue, cet engouement étaient bien moins dûs à leur forme exquise qu'ils n'étaient le résultat d'un atavisme inconscient. Les peuples sont comme les enfants: ce sont toujours les mêmes histoires qu'ils aiment et qu'ils redemandent; et les plus hardis novateurs, les novateurs les plus révolutionnaires, sont ceux qui, reprenant des expériences déjà faites à l'aurore des civilisations, font revivre de vieux systèmes que chacun croit tout nouveaux, tandis qu'ils n'étaient qu'oubliés et endormis dans le cours des âges. Dans l'évolution circulaire que suivent les nations, comme toute chose créée, c'est-à-dire : naissance, jeunesse, vieillesse et mort, c'est lorsqu'une chose est très vieille qu'elle est près de redevenir nouvelle. C'est ce qu'on nomme le progrès! ou la mode! L'Allemagne, sauf sur quelques points secondaires, n'ayant pas été entamée par la conquête, ceux qui voudront rechercher l'in-

Digitized by Google

fluence du Folk-Lore sur la littérature allemande auront à exploiter une mine autrement riche qu'en Angleterre. Je leur recommanderai pourtant de ne pas trop s'y passionner, en songeant au sort de l'infortuné roi Louis de Bavière qui aima trop les Nibelungen et qui en mourut. Quant à la littérature latine et, davantage encore, la littérature grecque, elles sont imprégnées profondément de leur mythologie, qui n'était autre que la poétisation d'anciennes traditions populaires.

J'en pourrais dire davantage sur l'utilité de l'étude du Folk-Lore; j'aurais pu, dans le Cercle qui porte le nom de Société Historique, montrer la valeur de cet instrument pour la critique historique. Mais j'en ai dit assez. Est modus in rebus. Il est des choses qu'il faut savoir quitter, de peur qu'elles ne vous quittent les premières. — Je me tiendrai pour satisfait, si j'ai pu recruter quelques adeptes pour la science du Folk-Lore et des traditions populaires. D'ailleurs, si vous avez trouvé quelque plaisir dans les compagnies où je vous ai mené, vous êtes perdus. Le poète Drayton disait que celui qui avait une fois entrevu les fairies, n'avait de cesse qu'il ne les revit encore et que cela finissait toujours par un mariage — j'en connais de plus misérables. C'est la grâce que je vous souhaite.

LOYS BRUEYRE.

II

LA TARASQUE DE TARASCON

Nous extrayons de la Chronique du *Temps*, du 15 décembre, les détails qui suivent sur la *Tarasque* de Tarascon.

« Dans un coin de la salle à manger de M. Alphonse Daudet, dans un petit coin où l'on a mis de la coquetterie à grouper le pittoresque mobilier de la vieille cuisine provençale : la verrière, la farinière, la panière en bois, large comme un sarcophage, et la vieille lampe d'étain, la *caleil*, comme on dit là-bas, je me souviens d'avoir vu un étrange bas-relief en terre cuite, représentant un monstre extraordinaire qui a des jambes humaines, des écailles de poisson sur le dos, une queue de crocodile, la tête de M. Clovis Hugues, et qui, dans une gueule énorme, avale un homme disparu jusqu'à mi-corps.

— Quelle est donc cette bête apocalyptique ? demandai-je avec stupéfaction la première fois que je vis cette étrange œuvre d'art.

— C'est la *Tarasque* de Tarascon, me répondit M. Daudet.

— Et quel est ce malheureux qu'elle dévore ?

— Moi, *pas mouzin !*

Digitized by Google

Et, pour achever de m'édifier, M. Daudet me lut les vers que Mistral a écrits dans *Mireille* sur le monstre tarasconnais.

« Une seconde, étrangers du bon Dieu, veuillez bien nous ouïr. Au bruit de vos grands miracles et de vos nouveaux oracles nous envoie à vos pieds notre cité malheureuse. Nous sommes morts sur nos jambes ! Avide de sang humain et de cadavres, dans nos bois et dans nos vaux, un monstre, un fléau de Dieu erre... Ayez pitié ! La bête a le col d'un dragon. Elle a des yeux plus rouges qu'un cinabre ; sur l'échine elle a des écailles et des dards qui font peur ! D'un gros lion elle porte le mufle ; elle a six pieds d'homme pour mieux courir. Dans sa caverne, sous un mur que domine le Rhône, elle emporte ce qu'elle peut. Tous les jours nos pêcheurs s'éclaircissent, pécaïre ! Et les Tarasconnais se boutent à pleurer. » — Mais, sans peur ni hésitance, Marthe s'écrie : « Moi j'irai ! Le cœur me bat de courir à ce peuple et de le délivrer. »

— Où vas-tu, douce vierge ? — Avec une croix, avec un aspersoir, Marthe, d'un air serein, marchait tout droit vers la Tarasque. Réveillé en sursaut sur son lit, eusses-tu pu voir bondir le monstre ! Mais sous l'eau sainte, il a beau se tordre. En vain, il grogne, siffle et souffle. Marthe, avec un lien de mousse, l'enlace, l'amène s'ébrouant... Le peuple tout entier courut l'adorer. »

C'est en souvenir de cette miraculeuse délivrance que les Tarasconnais font deux fois l'an, le jour de la Pentecôte et le jour de la Sainte-Marthe, sortir la Tarasque dans leurs rues.

Il paraît que ces jeux datent de loin. Ils furent donnés pour la première fois le 10 août 1468, en présence du roi René et de Jeanne de Laoul, (Laval) sa seconde femme.

Il s'agissait de transporter avec éclat les reliques de Sainte Marthe dans la belle église qu'on avait bâtie pour elle. Dans cette intention, le roi René institua d'abord l'ordre des Chevaliers de la Tarasque. Ces Chevaliers élisaient entre eux *l'Abbat* ou *Abbé de la jeunesse,* qui présidait aux jeux et avait la police de la ville pendant toute la durée des fêtes. Le lundi de la Pentecôte, il organisait la procession.

En tête marchaient, culottés de serge rose, vêtus de justaucorps en batiste avec manchettes en dentelle, chaussés de souliers blancs à hauts talons rouges, coiffés de chapeaux montés avec cocardes rouges, les chevaliers tarascaïres. Un corps de musique et de gens portant des bannières les suivaient. Derrière, défilaient les corps de métiers : les vignerons, portant des ceps et leurs instruments de travail ; les jardiniers, avec d'énormes bouquets de fleurs, courant après les jeunes filles pour déboutonner de force leurs corsages, et y glisser de la graine piquante d'épinards ; les bergers portant un baril plein d'huile de cade dont ils s'efforçaient de barbouiller la figure des spectateurs ; puis les mariniers, voiturant un tonneau d'eau bourbeuse qu'ils lançaient avec des seringues sur les balcons des maisons ; enfin les ménagers, qui jetaient de la farine dans les yeux des passants, et les arbalétriers, qui décochaient un peu partout des flèches émoussées.

Derrière ces joyeux garçons, les bourgeois défilaient plus graves, distribuant des *torques* de pain bénit. Ils précédaient immédiatement le chapitre, tout le clergé de la ville.

La Tarasque venait sur leurs pas.

C'était, dans ces temps primitifs, — et on ne l'a pas beaucoup perfec-

Digitized by Google

tionnée depuis, — un corps de cerceaux recouvert de toiles peintes. Le dos, rougeâtre, hérissé de pointes et d'écailles, ressemblait à la carapace d'une tortue; le ventre était vert, des ongles en fer garnissaient les pattes; une poutre peinte en vert et en rouge, d'une longueur démesurée, formait la queue. Des hommes, cachés dans le corps, et dont on voyait à peine les pieds, faisaient courir la bête en agitant sa queue de droite et de gauche. La gueule du monstre, constamment en branle, semblait déchirer un enfant entre ses dents horribles.

Encore aujourd'hui, s'il arrive que, durant la course, la poutre qui sert de queue casse les jambes à quelque imprudent qui ne s'est pas garé assez vite, la populace ne plaint pas le maladroit. Il y a même sur ces accidents un petit refrain :

— De qu'a fat la Tarasco ? — A tua un catouli. — O quéto malhur ! — E de qu'a fa mai la Tarasco ? — A tua un iganaou; — Hé ! pa tan bestio ! — E de qu'a fa mai la Tarasco ? — A tua un jusiau. — A ben fa !

— Dis, qu'a fait la Tarasque ? — Elle a tué un catholique. — Oh ! quel malheur ! — Et qu'a-t-elle fait encore, la Tarasque ? — Elle a tué un huguenot, — Hé ! pas si bête ! — Et qu'a-t-elle fait encore, la Tarasque ! — Elle a tué un juif. — Elle a bien fait !

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DE LA SOCIÉTÉ

La seconde Assemblée générale de la Société des Traditions populaires a eu lieu le 27 janvier au Cercle historique, sous la présidence de M. Girard de Rialle, Président de la Société.

M. Paul Sébillot, Secrétaire-général, donne lecture du procès-verbal de la dernière Assemblée générale, et des procès-verbaux des dernières séances du Comité Central, tenues pour assurer le bon fonctionnement de la Société au moyen de modifications au règlement intérieur, dont la pratique avait démontré la nécessité.

M. Certeux, Trésorier, lit son rapport sur les finances de la Société; elles sont dans un état des plus satisfaisants. Les recettes se sont élevées à 3,074 fr. 70; les dépenses à 2,742 fr. 70; les recettes dépassent de 332 les dépenses, malgré les frais généraux qui sont plus forts pour la première année que pour les suivantes. Cette bonne situation de la Société permettra d'augmenter la *Revue* et de lui donner parfois trois feuilles au lieu de deux.

Le scrutin pour l'élection du bureau et des Comités est ouvert à 3 heures 1/2,

Digitized by Google

et fermé à cinq heures. Voici la composition du bureau et des divers organes de la Société pendant l'année 1887.

Les suffrages exprimés ont été au nombre de 138.

PRÉSIDENTS HONORAIRES

MM.
X. MARMIER
MISTRAL
ERNEST RENAN
H. DE LA VILLEMARQUÉ (1)

BUREAU DE 1887

Président

M. GIRARD DE RIALLE (2)

Vice-Présidents

MM.
LOYS BRUEYRE
E. T. HAMY
CH. PLOIX (3)

Secrétaire général

M. PAUL SÉBILLOT (4)

Secrétaires adjoints

MM.
JULIEN VINSON
FRÉDÉRIC ORTOLI (5)

Trésorier

M. A. CERTEUX (6)

COMITÉ CENTRAL

Membres résidant à Paris (7)

MM.
D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
ÉMILE BLÉMONT
PRINCE ROLAND BONAPARTE
BOURGAULT-DUCOUDRAY
LOYS BRUEYRE
H. CARNOY
A. CERTEUX
H. CORDIER
GIRARD DE RIALLE
E. T. HAMY
CH. LECLERC
FRÉDÉRIC ORTOLI
GASTON PARIS
CH. PLOIX
RAOUL ROSIÈRES
PAUL SÉBILLOT
CH. DE SIVRY
PAUL TOPINARD
GABRIEL VICAIRE
JULIEN VINSON

Membres ne résidant pas à Paris

MM.
J. F. BLADÉ
EMMANUEL COSQUIN
CH. GUILLON
F. M. LUZEL
DE PUYMAIGRE

COMMISSION DE RÉDACTION (8)

MM.
E. T. HAMY
N. QUELLIEN
RAOUL ROSIÈRES
PAUL SÉBILLOT
LÉON SICHLER
CH. DE SIVRY
JULIEN TIERSOT

1. 65 voix se sont portées sur M. Gaston Paris qui n'avait pas posé sa candidature à la présidence honoraire.
2. 64 voix se sont portées sur M. Ploix, qui n'avait pas posé sa candidature.
3. M. G. Vicaire a obtenu 63 voix.
4. M. Carnoy a eu 64 voix.
5. M. Carnoy a eu 46 voix, M. Farges 25. M. Ortoli remplace M. Carnoy non réélu.
6. 18 voix se sont portées sur M. Charles Leclerc.
7. Ont obtenu : MM. Quellien 72 voix. — Beauvais 61. — Dupret 61. — d'Alheim 60. — Tiersot 34. — Farges 33. — Dozon 28. — Bonnemère 27. — Landrin 24. — Le Comité est le même que celui de 1886; sauf que M. Topinard est élu à la place de M. Quellien.
8. Ont obtenu : MM. Blémont et Regamey 62 voix. — D'Alheim 60. — G. Vicaire 46. — Certeux 42. — Carnoy 41. — Cordier 28. — Dozon 27.

MM. Carnoy, Certeux et G. Vicaire, non réélus, sont remplacés par MM. Rosières Sichler et Tiersot.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS LÉGER. — *Nouvelles études slaves*. Deuxième série. 1 vol. in-18 de III-305 pages. Paris, Leroux. (4 francs.)

On sait que M. Louis Léger s'est fait en France une place distinguée parmi ceux qui s'occupent des études slaves. Le nouveau volume est aussi intéressant que ses ainés. Les matières qui y sont traitées sont : le Nihilisme; les écrivains français et la Russie; Jean Kochanowski; Jean Zizka; les Slaves au XIXe siècle; Le Roman bohème; la Mythologie slave. Ces deux dernières monographies sont les seules qui doivent nous occuper ici : l'une est la traduction abrégée d'un ouvrage de Mme Moujack Svietla, que ses concitoyens appellent le George Sand de la Bohème. Le *Roman rustique* éveille en effet le souvenir de notre romancière. Comme dans la *Petite Fadette*, comme dans la *Mare au diable*, on y trouve des superstitions et des coutumes curieuses, La romancière slave est de ceux qui croient — et en cela ils nous semblent avoir raison — que si on ne tient pas compte des croyances superstitieuses des paysans, on ne peut les peindre fidèlement.

L'esquisse sommaire de la mythologie slave résume l'état actuel des connaissances sur cette matière; elle s'occupe du dieu suprême et du prétendu dualisme slave, des divinités secondaires, des dieux des Slaves baltiques, des divinités subalternes, du culte et des croyances. Chemin faisant. M. L. relève plus d'une idée erronnée, et il termine son étude en indiquant les sources où pourront puiser ceux qui voudraient s'instruire à fond de la mythologie, des croyances et des superstitions des slaves.

PAUL SÉBILLOT.

JEAN FLEURY. — *Essai sur le patois normand de la Hague*. un vol. in-8° de IV-368 pages. Paris, Maisonneuve et Ch. Leclerc (10 fr.)

Le titre de cet ouvrage est trop modeste; c'est plus qu'un essai, c'est une étude des plus consciencieuses, où l'auteur s'est occupé, avec un amour filial, du patois de son pays natal. Au point de vue du Folk-lore, ce livre est aussi très précieux; en le feuilletant on y trouvera de nombreux proverbes, des formulettes, des fragments de chansons, et même de petits contes. Dans la troisième partie M. F. a donné des textes des patois de Jersey et de Guernesey, dont quelques-uns sont populaires, et comme spécimen du Haguais moderne quatre contes : la Mort du Rat (les objets et les animaux de la maison s'en réjouissent); Minette et la Roulette (randonnée); Les treis cllercs qui n'savaient pas l'latyn; l'Inventaire (facétie à propos d'objets inventoriés). Cette partie contient aussi trois chansons en patois et plusieurs locutions et proverbes qui complètent la *Littérature orale de la Basse-Normandie* que M. Jean Fleury a publiée il y a quelques années.

PAUL SÉBILLOT.

H. GAIDOZ. — *Les gâteaux alphabétiques*. Paris, Vieweg, 1886 in-8° de 8 pages (tirage à part des Mélanges Renier).

Le point de départ de cette monographie est un passage de la vie de S. Colomba, dans lequel on raconte que son maître lui donna à manger un gâteau sur lequel on avait écrit les lettres de l'alphabet. M. G. tire de cette anecdote la conclusion indirecte suivante : pour encourager les enfants à apprendre à lire, on leur donnait des gâteaux sur lesquels étaient gravées les lettres de l'alphabet, et, par induction, il suppose que les Irlandais ont emprunté cet usage, avec beaucoup d'autres aux Romains, qui ne dédaignaient

Digitized by Google

pas d'employer, pour faciliter l'étude de l'alphabet, des artifices semblables. Au XVIIIe siècle, Smollett parle d'un alphabet en pain d'épices; en Allemagne, à la même époque, le pédadogue Basedow faisait apprendre l'alphabet aux enfants en leur donnant pendant un mois et l'une après l'autre, les lettres de l'alphabet en forme de gâteaux. Il est possible que cet usage n'ait pas entièrement disparu : quelques lecteurs de la *Revue* pourraient peut-être donner quelques renseignements sur cet usage assurément curieux.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Acta comparationis litterarum universarum. Clausembourg. Nos CXC-ICXCII. — La Houle du Port-Pérou. *Paul Sébillot*. (Conte en patois du littoral des Côtes-du-Nord.) Canti popolari di Messina. *T. Cannizaro*.

Américan journal of Archæology. II. 3. — On oriental antiquities. A god of agriculture. *Ward*.

L'Estafette. 13 janvier. — L'arbre qui chante. *Henry Carnoy*, 28 janvier, la Princesse du château d'Ivoire. *H. Carnoy*.

L'Homme. 10 novembre. — Amulettes introduites dans le tissu cellulaire *E. Maurel* et *Paul Sébillot*, (observation faite sur un soldat birman, pratiques similaires constatées en Orient).

Mélusine 5 janvier. — Quelques recueils de contes. *H. Gaidoz* (E. Cosquin; réserves sur les théories de l'auteur — Landes; E. Petitot). — Jean de l'Ours. *H. Gaidoz* (Etude sur ce type de héros populaire, M. G. aurait pu, par certains points, le rattacher à Gargantua). — Les yeux arrachés. *H. Gaidoz* (si ton œil te scandalise, arrache-le; ce verset de l'Evangile pourrait se rattacher à une parabole orientale ancienne, qui a aussi pénétré dans la vie des saints et dans notre littérature). — Les langues coupées, *H. Gaidoz* (parenté entre les langues coupées des contes et celles coupées comme trophées de guerre chez certains peuples). — Le jeu de Saint Pierre. — L'Ogre, conte des environs de Redon. *F. Rolland* (contient deux épisodes du Petit Poucet : les enfants perdus par les paernts, et leur séjour chez l'ogre qui les engraisse avant de les manger). — L'Arc-en-ciel. *Picquot*. — Oblations à la mer. — Les monstres de la mer.

Orientalist. II, 9 et 10. — On the Origin of folk-lore. *Pannabokhe*. Tamil folk-lore. *Rosairo*.

La Petite Bourgogne, 3 janvier. Aux folkloristes bourguignons. *H. Corot*.

Revue archéologique. septembre-octobre. — Un sacrifice humain à Carthage. *H Gaidoz* (et considérations sur les victimes immolées au moment du lancement des navires).

Revue de Bretagne et d'Anjou. 15 décembre. — Le moulin du diable, *Maxime Audoin*, (moulin construit en une nuit par le diable; un coq chante au moment où la dernière pierre allait être posée). 1er janvier. — La grenouille verte, conte. *Ad. Orain* (le fils du roi doit épouser la fille qui lui apportera la plus belle toile; la grenouille verte, fée déguisée, aide l'héroïne du conte).

Digitized by Google

Revue d'Ethnographie n° 4 — Etudes ethnographiques et archéologiques sur l'exposition coloniale et indienne de Londres. *E. T. Hamy.* (Cette monographie est accompagnée de gravures).

Revue de l'Histoire des Religions. t. XIV. n° 3. — La religion et le théâtre en Perse. *Edouard Monlet.* (Origine populaire et religieuse de plusieurs pièces, dont le texte se transmet oralement). — Vrita et le Namoutchi dans le Mahâbhârata. *Léon Feer.* — Le christianisme chez les anciens Coptes. *E Amelineau* (Emprunts faits aux anciennes croyances et aux idées courant parmi le peuple).

Revue de Théologie et de philosophie. 1886 n° 6. — Mythes et légendes dans l'ancien Testament, d'après H. Schultz. *Th. Wyse.*

Saturday Review. 17 juillet. Folk-lore of the Sea. (Analyse détaillée, avec quelques additions, du 1er volume des Légendes de la Mer M. Paul Sébillot.) 25 décembre. — Popular tales. (Etude très sérieuse des contes de M. Cosquin. L'auteur anonyme signale quelques lacunes dans les comparaisons, en ce qui concerne l'Amérique sauvage, et fait des réserves sur les théories de M. C.) — 8 janvier. English and red Indian folklore, (analyses du livre de Swainson. *Folk-lore of british birds* et des *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*; réserve faite des théories bibliques de la préface, le critique regarde le livre de M. Petitot comme un bon recueil de contes).

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord. année 1886. — Légendes locales de la Haute-Bretagne : lés Margot la Fée, *Paul Sébillot.* (Collection de douze récits sur ces fées auxquelles la croyance populaire assigne comme demeures les mégalithes, les grottes et les énormes blocs de pierre). — Comment Notre-Dame de Lamballe fût bâtie par les fées et comment la tour de Cesson ne fut pas achevée. *Cauret.* — Les Anglais à Lamballe. *Paul Sébillot.* (variante de la légende de M. Cauret).

Le Temps. 10 janvier. — Chronique musicale. *Weber.* (M. W. émet des doutes sur la popularité de : Voici la Noël. Cette chanson a été dictée à M. de S. par M. de Carrère qui l'avait recueillie en Haute-Bretagne).

La Versole, journal de la station thermale de Thonon. 27 janvier 1887. — Les Latinistes du Lyaud, légende chablaisienne. A. D *(Antony Dessaix).* (Trois compagnons vont apprendre le latin et chacun retient la première phrase qui frappe ses oreilles : « Tres amici sumus. — Dignum et justum est — Pro auro et argento. » Ils sont arrêtés comme voleurs, et de même que dans les récits similaires, leurs réponses les conduisent à la potence; cf. Les trois clers qui n'savaient pas l'latyn, dans Fleury, *Glossaire du patois de La Hague,* p. 348).

NOTES ET ENQUÊTES

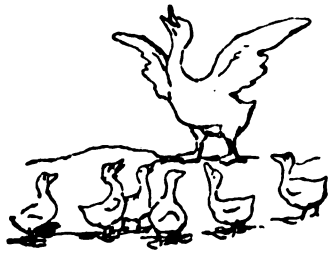
*** *Cinq doigts ou six.* — On se rappelle qu'au moment de l'exposition de 1867 les murs de Paris furent couverts d'affiches représentant un acteur en train de compter sur ses doigts. Cet acteur était M. Sothern, qui, d'après les journaux du temps, obtenait à Londres un vif succès dans une scène où il démontrait à un jeune lord qu'il devait avoir six doigts au lieu de cinq que possèdent les mortels ordinaires. Chamfort rapporte en ces termes une anecdote similaire : « C'est, dit-il, un fait avéré, que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et, après avoir compté ses

Digitized by Google

doigts s'écria: Comment! vous avez cinq doigts aussi comme moi ! Et elle recompta pour s'en assurer. »

⁂ *Un Saint qui aurait pu être le bon Dieu.* — Saint Cornély, le patron des bêtes à cornes, dont le principal sanctuaire est à Carnac, aurait pu, de même que Saint-Mathurin et Saint-Léonard (cf. *La Revue des Traditions* tome I. p. 48) être le bon Dieu lui-même. (*Galerie bretonne* tome II. p. 81).

⁂ *Amulettes.* — M. Lionel Bonnemère, rassemblant une collection d'amulettes Français, serait très reconnaissant aux membres de la Société qui voudraient bien le renseigner à cet égard ou lui faire avoir les fétiches qui peuvent se trouver dans leur région. — Adresser à M. Lionel Bonnemère, 47, rue Notre-Dame de Lorette, Paris.



⁂ *Diner de « Ma Mère l'Oye ».* — Le diner de janvier a eu lieu le 31 au Cercle historique, sous la présidence de M. Girard de Rialle. Les autres convives étaient MM. Roland Bonaparte, Henri Cordier, Errigton de la Croix, le docteur Hamy, Lamy, Armand Landrin, le commandant Napoléon Ney, Raoul Rosières, Félix Régamey, de Santa Anna Néry, Paul Sébillot, Léon Séché, Julien Tiersot, Charles Varat. On y a comme d'habitude chanté des chansons; la présence de plusieurs convives qui ont beaucoup voyagé a même amené à la fin du diner une causerie ethnographique à la fois amusante et instructive.

Le prochain diner aura lieu le 28 février. Il ne sera pas adressé d'invitation spéciale.

Nous rappelons à nos collègues que le diner est ouvert à tous les membres de la Société, à la condition d'adresser la demande trois jours à l'avance à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

⁂ *Errata aux notes sur la Mythologie lettonne.* — Les corrections de notre collaborateur M. Wissendorff ne nous étant pas parvenues à temps, il s'est glissé dans son article quelques erreurs de noms propres : p. 1 *Alenesis* lisez *Menesis*; p. 3 au lieu de Prouezc lisez Prouchi; p. 4, au lieu de Volangen lisez Polangen; p. 5, au lieu de Pékols, lisez Pikols.

Quelques s, k et n, dans ces noms propres auraient dû être accompagnés de cédilles; notre imprimerie manquant de ces caractères nous n'avons pu les mettre; au reste pour la plupart, la traduction phonétique, entre parenthèses, a rétabli la prononciation, sauf pour Zemes-dievini (pro. dievigni p. 2). Accompagnés de la cédille, l's = le ch en français, le k = ky, l'n = gne.

ERRATUM. — Dans la première partie de la Conférence de M. Loys Brueyre, sur la Littérature anglaise et les Traditions populaires, page 40, au lieu de :

« Alors apparaissent les ballades nombreuses et les chansons orales sur les héros populaires qui personnifient l'élément saxon; le joyeux archer de Robin Hood ou plutôt Robin A. Wood, etc...

Lire :

Alors apparaissent les ballades nombreuses et les chansons orales sur les héros populaires qui personnifient l'élément saxon; le joyeux archer de la forêt de Schenvood : Robin Hood ou plutôt Robin A. Wood (Robin des Bois, son fidèle petit John, Adam Bell : Clyme of the Clough, etc.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 3. — 25 Mars 1887.

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

La catastrophe qui a si soudainement désolé une partie de la France et de l'Italie vient de donner aux tremblements de terre une terrible actualité. Nous réunissons ici les notes prises dans nos lectures; la plupart se rapportent aux croyances et aux superstitions qui ont cours dans les pays barbares ou à demi-civilisés. Ce sont eux qui, par les hasards de l'habitat, ont le plus souvent à souffrir de ec phénomène. Dans notre Europe civilisée, il est heureusement assez rare. Nous prions ceux de nos lecteurs qui auraient des additions à faire à notre travail, de vouloir bien nous les communiquer.

Au XVIe siècle, on appelait en France, le tremblement de terre « un Terre-tremble » (BELLEFOREST. *Histoires prodigieuses* 1581. t. III. c. 12). DUEZ. *Dictionnaire italien et français*, Leide 1670, donne encore terre-tremble, et à côté, tremblement de terre; c'est ce dernier nom qui est resté seul en usage. Dans le pays de Malmédy (Prusse rhénane), où l'on parle français, il s'appelle « Tromlint d'terre ». (*Armonac wallon*, 1883, p. 7). Noms usités dans le Midi : « Terro-tremo, Terro-tremble (*b*); Terro-tremoul, Tremo-terro (*l*) Terro-trem, Terro-trun; Terro-troun (*g*). MISTRAL. *Tresor*.

Dans certaines Antilles le tremblement de terre a un sobriquet. MOREAU DE JONNÈS raconte dans ses *Souvenirs de guerre* t. I, p. 306 que, se trouvant à l'ile de la Trinité au moment de celui qui couvrit de ruines cette colonie, l'un de ses compagnons s'écria : « Tout est perdu, c'est Baribarou! » Les nègres des Antilles donnent aussi ce nom au tonnerre; les marins de Saint-Malo le lui ont emprunté, et l'emploient maintenant assez couramment. (1)

1. Dans le second volume des *Légendes de la mer*, p. 67, une mauvaise lecture d'une lettre d'un correspondant m'a fait écrire Mari Baron au lieu de Baribarou.

Digitized by Google

§ 1. PRÉSAGES DE TREMBLEMENT DE TERRE

Dans les pays qui sont fréquemment exposés aux commotions terrestres, le peuple s'imagine qu'ils sont annoncés par des faits singuliers, et, s'il les voit se produire, il ne manque pas d'en tirer la conclusion que bientôt la terre tremblera.

D'après BONVALOT, *De Moscou en Bactriane*, p. 73, les habitants de Tachkent croient que si une pastèque qui tombe se fend en touchant le sol, c'est l'annonce d'un tremblement de terre prochain.

Pline raconte que le philosophe Anaximandre de Milet annonça aux Lacédémoniens qu'ils eussent à prendre garde à leur ville et à leurs maisons, qu'un tremblement de terre était imminent. Cela se vérifia en effet. On attribue à Phérécyde, le maître de Pythagore, une autre prévision également divine. De l'eau ayant été tirée d'un puits, il pressentit et prédit qu'en ce lieu un tremblement de terre allait se faire sentir. (PLINE l. II. c. 81).

Lors de la terrible secousse qui bouleversa en 1884 les provinces méridionales de l'Espagne, la légende suivante courut parmi le peuple; la voici telle qu'elle est rapportée dans *l'Homme*, n° du 10 février 1885 :

« C'était aux environs du village de Alhama, qui ont le plus souffert du phénomène géologique.

« Un berger de Turro allait, la nuit du 25 décembre, à travers la montagne, lorsqu'il rencontra un vieillard à très longue barbe, au teint jaunâtre, accompagné d'une très belle dame et de deux petits enfants. Le groupe fit halte sous un grand chêne dont les feuilles touchaient la voûte étoilée. Là, le vieillard mystérieux construisit un autel, s'habilla en prêtre, alluma deux chandeliers et dit la messe.

« La messe terminée, le vieillard mystérieux souffla l'une des chandelles, et alors la terre trembla de ce souffle puissant, et survint la catastrophe.

« Le vieillard, au front sévère, d'un air irrité, allait éteindre la seconde flamme qui avait éclairé le sacrifice, lorsque la dame se jeta à ses pieds, fondant en larmes, et lui demanda de ne pas le faire : « Puisqu'il avait avec son souffle tué tant de malheureux, elle le suppliait d'épargner les autres qui restaient. » Le vieillard s'y refusait, et alors le berger de Turro se leva du sol où il était prosterné et joignit ses prières à celles de la belle dame, mais à ce moment tout disparut et fut remplacé par une colonne de fumée bleue qui fendait l'azur, et l'on entendit alors dans l'espace répercutées par l'écho des montagnes ces trois paroles : *Je leur pardonne.* »

§ 2. LES CAUSES

Tylor, qui a étudié les légendes relatives aux tremblements de terre (t. I, ch. IX, *Civilisation primitive*), remarque fort judicieu-

Digitized by Google

sement que le soin de supporter la terre est attribué, dans différents pays, à des monstres de nature diverse, ayant le caractère d'hommes ou d'animaux; ils manifestent de temps en temps leur action par une secousse imprimée à leur fardeau dans un moment de négligence, de joie ou de colère. Partout où les tremblements de terre se produisent, on doit donc s'attendre à trouver une version du grand mythe du soutien de la terre.

De nombreux exemples montrent en effet que dans les pays où la physique n'est pas assez avancée pour expliquer par des causes naturelles un phénomène qui se manifeste avec tant de soudaineté et produit tant de ravages, l'imagination populaire, qui n'est jamais à court d'explications, a fait intervenir les dieux, les héros ou les animaux cosmiques.

Les Tongans croient que Moui (Maui) est un être gigantesque qui est couché sur le dos et soutient la terre sur sa poitrine; jamais, ou du moins presque jamais, il ne change de position. Quand il arrive un tremblement de terre, on suppose que le dieu, fatigué de sa posture, cherche à changer de place. (MARINER. *Histoire des naturels des îles Tonga*, t. II, p. 183.) Une autre version, rapportée par Tylor, t. I, p. 418, fait partie du mythe curieux qui relie le monde souterrain, où se retire chaque nuit le soleil, avec la région des feux volcaniques et des tremblements de terre. Le vieux Maui se tenait au coin du feu dans le Bulotu, le séjour des morts, quand son petit-fils, Maui, se présenta à l'entrée de la caverne. Le jeune Maui voulait emporter le feu; ils luttèrent. Le vieux Maui, vaincu, épuisé, contusionné est toujours resté là, étendu sous la terre qui tremble quand il se retourne dans son sommeil.

D'après les Chibchas, leur dieu, Chibchacun, fut condamné, pour leur avoir été secourable, à porter sur ses épaules la terre qui, auparavant, reposait sur des colonnes de gaïac. Le dieu trouve son fardeau pesant, et c'est quand il le change d'épaule que se produisent les tremblements de terre. (SAFFRAY. *Tour du Monde*, t. XXVI, p. 83.)

Les Tlascalans les expliquaient en disant qu'ils se manifestaient lorsque les divinités, chargées du poids du Monde, remettaient à d'autres leur fardeau dont elles étaient fatiguées; selon les Karens de Birmanie, lorsque se remuait Shie-Oo, placé par Ta Ywa, leur héros solaire, au dessous de la terre pour la soutenir. (TYLOR. t. I, p. 419.)

Les tremblements de terre, selon la fable grecque, étaient causés par les Cyclopes ou les Titans emprisonnés dans les entrailles de la terre; la légende norroise les attribuait aux soubresauts de Loki enchaîné, lorsque les gouttes de poison lui tombaient sur la figure, ou aux voyages de Fâfnir à la recherche de l'eau. (GRIMM. *Teutonic mythology*, p. 816.)

D'après Cook, *Voyage à l'Hémisphère austral*, t. III, p. 477, c'est O-Mauwé, le dieu puissant, créateur du soleil, qui cause les

Digitized by Google

tremblements de terre. A Samoa, c'est Mafui qui y préside : il avait jadis un grand pouvoir, mais il en a perdu une partie. Voici à quelle occasion : un certain Talago, qui possédait un charme capable de faire la terre se séparer, arriva à un endroit bien connu et s'écria : « Rocher, fends-toi; je suis Talago! » La terre se sépara et il descendit cultiver son champ de taro. Son fils, qui l'avait épié, voulut l'imiter, mais sans être obéi; il répéta le commandement, et frappa violemment du pied la terre, qui se fendit alors et le laissa descendre. Il se mit à faire un grand bruit, malgré les avis de son père qui lui disait de ne pas se faire entendre de Mafui. — Qu'est-ce que Mafui? demanda le jeune homme; et, voyant une grande fumée au loin, il demanda ce que c'était. — C'est Mafui qui cuit sa fournée, lui répondit son père. Le jeune homme alla à Mafui, qui lui demanda s'il était planteur de taro, constructeur ou tresseur de cordes. — Je suis tresseur de cordes, répondit Titü, donnez-moi votre bras, je vais vous montrer. » En un instant, il tourna et tressa le bras de Mafui, qui lui demanda la vie. Titii eut pitié de lui. Maintenant, lorsqu'il y a un tremblement de terre, les indigènes disent : « C'est bien heureux que Mafui n'ait plus qu'un bras; s'il en avait deux, il mettrait la terre en pièces. (WILKES. *Round the World*, p. 204.)

Lorsque le redoutable phénomène se produisait, les Tahitiens disaient : Dieu secoue la terre, et les Lettons « Drebkuls frappe la terre et la fait trembler. » (TYLOR. t. I. p. 420.)

Chez les Slaves de Bohème, le géant Zémo-tras fait les tremblements de terre; un conte du recueil de Bogéna Nemçova, intitulé Kovlad, et traduit par Chodzko, *Contes slaves*, le représente occupé à boucher toutes les issues derrière le roi du monde souterrain qui emmène sa fiancée sous terre.

D'après la mythologie ancienne, Poseidon-Neptune était le dieu des tremblements de terre. Diodore de Sicile, l. XV, c. 13, le montre châtiant de cette manière les habitants d'Hélice et de Bura.

Dans la religion indigène du Chili, c'est Huécu, le mauvais esprit, et l'auteur de tout mal, qui imprime à la terre la secousse qui la fait trembler. (TYLOR. t. II, p. 422). Aux Célèbes, la terre éprouve de violentes commotions lorsque les géants de la terre qui travaillent à produire les métaux, ont besoin de faire de grands efforts. (DORVILLE. *Histoire de différents peuples*, t. II. p. 352).

Quand il y avait un tremblement de terre, les Caraïbes disaient que leur mère, la Terre, se mettait à danser. (TYLOR. t. I. p. 419).

Dans les conceptions populaires d'un grand nombre de peuples, l'univers est porté par des animaux, dont la puissance égale celle des dieux, et qui, comme eux, ont la puissance de le mouvoir. Les Hindous croyaient que la terre tremblait chaque fois que l'un des huit éléphants qui la soutiennent se trouvait fatigué; (GRIMM. l. c.) aux îles Célèbes, où un cochon gigantesque la porte sur son

Digitized by Google

dos, le tremblement de terre se produisait quand il se frottait contre un arbre; les Indiens de l'Amérique du Nord l'attribuaient aux mouvements de la grande tortue qui supporte le globe. (TYLOR. t. I. p. 419); les Dayaks de Bornéo, au grand serpent chargé de la même fonction; (L. DE BACKER. *l'Archipel indien* p. 283). A Dahlac, dans le bassin supérieur du Nil, le tremblement de terre est causé par le taureau qui porte le monde. (RECLUS. t. X, p. 217), croyance répandue en beaucoup de parties du monde musulman.

Chez les Lamas mongols, la grenouille, le gigantesque Omophore de la cosmogonie manichéenne, sont aussi des êtres qui font trembler la terre placée sur leur dos ou sur leur tête, quand ils se détirent ou qu'ils changent de position. (TYLOR. t. I. p. 419-20). Il y a quelques années, mon frère, qui se trouva en Californie lors d'un tremblement de terre, entendit les gens du peuple l'attribuer aux soubresauts d'un animal gigantesque qui habitait au dessous de l'endroit où se produisait le phénomène.

Ailleurs, des animaux voyageaient sous l'écorce terrestre, « entre cuir et chair » pour ainsi dire. Chez les Kamtchadales, Touila (Tuil), le dieu des tremblements de terre, se promenait en traineau au dessous du sol; accompagné de son chien Kosei; lorsque celui-ci secouait ses puces ou la neige qui lui couvrait le dos, la terre était (ébranlée. LAHARPE. *Histoire des Voyages*. t. IX. p. 322). Le peuple Japonais croyait que de grosses baleines qui rampent sous la terre étaient la cause des commotions assez fréquentes qui bouleversent leur archipel. (ib. p. 553).

Les sauvages des bords du Mississipi les croient produites par le passage de Michapous, le grand lièvre, qui marche sans cesse pour agrandir son domaine. (DORVILLE. t. V. p. 410).

Aux îles Andaman, les indigènes, très peu avancés en évolution, croient que les tremblements de terre sont causés par l'esprit de leurs ancêtres morts, qui, dans leur impatience de résurrection, se mettent à secouer le palmier sur lequel ils croient que la terre repose, dans l'espoir de détruire le pont de rotin qui réunit la terre et le ciel. Ces esprits égoïstes ne se livrent jamais à cet exercice pendant la saison sèche. (E. H. MAN. *Andaman Islanders* p. 86.)

D'après Ebn Alvardi, cité par d'Herbelot. *Bibliothèque orientale*, v° Caf, les tremblements de terre ont lieu lorsque Dieu ordonne à l'émeraude, soutien et pivot de la terre, de secouer quelques-unes des racines qui lui tiennent lieu de nerfs.

Les Babyloniens croyaient les tremblements de terre dûs à l'action des astres, mais seulement des trois auxquels ils attribuaient la foudre, et ils se produisaient quand ces astres étaient avec le soleil ou dans un des principaux aspects, particulièrement en quadrature. (PLINE. l. II. c. 81).

Sénèque, *Questions naturelles*, VI. 16, disait qu'ils étaient causés par le vent enfermé et poussé en avant par la mer souterraine. Pline l. c. ne doutait pas que la cause ne résidât dans les vents,

Digitized by Google

et il disait que la terre ne tremble jamais « que lorsque la mer est assoupie, et le ciel tellement tranquille que le vol des oiseaux ne se soutient pas par défaut d'un souffle qui les porte; elle ne tremble non plus qu'après qu'il a régné des vents dont le souffle a pénétré dans les veines et les cavités secrètes du globe. Le vent est pour la terre ce qu'est le tonnerre pour le nuage; les abimes qui s'ouvrent sont l'analogue de la nue qui se fend : le souffle renfermé lutte et fait effort pour se délivrer. »

Au XVIe siècle (BELLEFOREST. *Hist. prodigieuses* t. II c. 14) rappelant une opinion analogue à celle de Pline, disait « qu'on tient que ces choses sont pour le plus souvent causees par les astres, planetes de Iupiter, Mars et Saturne, à cause que ces estoiles ont grande force à susciter des vapeurs, lesquelles à cause de leur legereté tendent en haut, et lesquelles pour ce que la terre les tient encloses ne peuvent sortir librement d'où aduient qu'elles s'efforçans par leur effort de rompre leur prison, la terre est esbranlee par le mouvement et agitation de ces exhalations ià eschauffees, de sorte que de cest esbranlement il s'en ensuit souuent que la terre esclatte et se rompt à cause de la trop grande vehemence du vent enclos ès entrailles et concauitez d'icelle. »

A Zacynthe, on prétendait que si on marchait sur la poix qui recouvre la terre en certains endroits et est mouvante, on excitait un tremblement de terre. (SPON. *Voyage d'Italie* etc. t. I. p. 89).

D'après le capitaine Bennett, les Tongans attribuèrent un tremblement de terre qui secoua leur ile à l'influence d'un baleinier, *l'Indien*, qui se trouvait dans la baie et resta immobile. Voilà, dirent-ils, un vaisseau bien puissant. (*Revue britannique* 1831, t. XX. p. 52).

§ 3. COMMENT ON LES DÉTOURNE

De l'idée que les tremblements de terre étaient produits par des êtres divins ou par des monstres découla tout naturellement la pensée de les apaiser par des offrandes ou de les épouvanter.

La plupart de ces cérémonies, qu'on retrouve à la fois chez les non-civilisés et chez des peuples avancés en évolution, se font à l'avance et à certaines époques, et ont pour but d'engager les divinités à détourner le fléau. Les Grecs faisaient des sacrifices à Neptune, « qui ébranle la terre. » On lit dans la *Vie d'Apollonins* par Philostrate l. IV c. 41, que des villes de l'Hellespont ayant ressenti des secousses, des Égyptiens et des Chaldéens firent des quêtes pour recueillir la somme d'argent nécessaire pour offrir un sacrifice à Neptune et à la Terre.

A Tahiti, au commencement du repas, les indigènes font une offrande au dieu des tremblements de terre, et mettent à l'écart quelques mets préparés pour lui : (RIENZI *l'Océanie* t. II p. 342).

Chez les peuples catholiques, plusieurs saints ont la spécialité

Digitized by Google

de préserver des tremblements de terre les villes qui sont sous leur protection. A Naples, c'est saint François qui est chargé de ce soin : Henri Belle vit des femmes insulter sa statue, parce qu'il n'avait pas empêché une secousse qui ébranla la ville (*Tour du monde,* t. XXVII p. 318).

Dans la cathédrale de Cuzco, c'est le Christ lui-même qui est le protecteur de la cité; peut-être a-t-il succédé à un ancien dieu péruvien jadis chargé de ce soin. Une chapelle de la cathédrale est dédiée au *Senor de los Tremblores,* ou Christ des tremblements de terre. Chaque année, le lundi de Pâques, on promène solennellement, à Cuzco, la statue du Christ des Tremblores. Les effigies de saint Blas, de saint Cristoval (Christophe) qui s'appuie sur un palmier déraciné, de la Vierge, qui a des yeux de verre mus par un mécanisme, attendent à la porte le Senor de los Tremblores. Celui-ci est une image assez grossière, envoyée jadis de Cadix par Charles Quint. Un mécanisme invisible communique à ses membres une sorte de tic nerveux. Il protège les fidèles aux jours de tremblements de terre. Son arrivée est saluée par des cris : chacun tâche de s'approcher du brancard, car le contact du bois sacré remet aux fidèles dix ans de leurs péchés... Au moment où il rentre à la cathédrale, les Indiens leur crient « Où vas-tu? reste avec nous. » Les porteurs inclinent l'image qui semble répondre non. « Dieu sans entrailles, crie la foule, tu vas nous quitter jusqu'à l'an prochain. L'image fait un signe affirmatif. Eh bien, va-t-en », lui crie la foule! Lorsque le Christ disparait, la foule hurle et gémit comme s'il lui arrivait un malheur (*Tour du monde*, t. VII p. 267 et p. 299).

Cette année à Nice, d'après le *Rappel,* les frères des Écoles chrétiennes firent une procession où leurs élèves chantaient des cantiques spéciaux pour apaiser la colère divine.

A Tonga, lorsqu'arrive un tremblement de terre, les indigènes poussent de grands cris, et battent la terre avec des bâtons pour forcer le dieu Moui, qui en se retournant les cause, à demeurer tranquille. (Mariner. t. II. p. 183.) Au Canada, en 1663, les sauvages s'armèrent et déchargèrent leurs arcs et leurs fusils contre des montagnes pour écarter les mauvais esprits qui voulaient sortir de sous terre, bouleverser le pays et s'en emparer. (Demeunier. *Esprit des Usages,* t. II. p. 43).

Les Birmans qui croient aussi que les secousses sont causées par de méchants esprits, cherchent à les épouvanter par leurs cris et par leurs clameurs. (Dubois de Jancigny. l'*Indo-Chine,* p. 341).

A Hawai, avant la conversion des indigènes, un prêtre essaya vainement de conjurer le tremblement de terre. (Rienzi. t. II p. 13).

§ 4. ce qu'ils présagent

D'après une croyance presque universelle, ces commotions de la terre sont l'annonce d'événements funestes.

Digitized by Google

On trouve dans les écrivains anciens de nombreuses traces de cette opinion : Dans le livre des Rois, l. II. c. 22, on lit que la terre a été émue et a tremblé, et que ses fondements ont été ébranlés parce que Dieu était irrité... D'après Hérodote l. IV. c. 28, s'il arrive un tremblement de terre en Scythie, on le regarde comme le pronostic des plus grands malheurs ; les dieux les envoyaient aussi pour avertir les Grecs des maux qui allaient fondre sur eux. (l. IV. c . 98).

Thucydide rapporte qu'un tremblement de terre à Délos, précéda la guerre du Péloponnèse, et fut regardé comme un présage funeste. (l. II. c. 8). On le considérait aussi comme un avertissement donné par les dieux. Les Lacédémoniens avaient commencé à envahir l'Attique, pendant cette même guerre, lorsque la terre trembla ; ils se retirèrent, persuadés que les divinités leur prescrivaient de renoncer à leur entreprise. (Diodore de Sicile. l. XII. c. 24).

Les Romains regardaient aussi les tremblements de terre comme des signes envoyés par les dieux. Les périls qu'ils présagent, dit Pline l. II c. 86, sont égaux ou plus grands que la secousse elle-même. Jamais tremblement n'a ébranlé la ville de Rome sans annoncer en même temps quelque catastrophe imminente. Ils furent très fréquents pendant la guerre punique ; dans l'année où se livra la bataille de Trasimène, on en annonça cinquante-sept à Rome. Tacite, *Annales*, l. XII c. 43, cite parmi les présages funestes qui précédèrent la mort de Claude et la guerre des Parthes, de nombreux tremblements de terre qui renversèrent des maisons.

Au xvie siècle l'historiographe Belleforest parlant des tremblements de terre advenus de son temps à Ferrare et à Lyon (*Histoires prodigieuses*, t. III, ch. xiv, et t. IV, ch. xxiii), dit que « iamais on ne les a veu assaillir vn pays sans quelque suitte de misere, fust-ce peste, famine ou autre fleau de ceux que Dieu enuoye sur terre pour la punition des hommes .... ie ne puis croire que, celuy qui fut faict le Mardy, derniere feste de la Pentecoste, nous esueillant par sa soudaine cholere en ceste ville de Lyon, ne soit un aduertissement de Dieu, secouant ceste terre, pour nous admonester de nostre deuoir. »

En Espagne en 1884, on crut que Dieu était irrité des péchés des hommes et que la fin du monde allait arriver. (*L'Homme*, l. c.)

En Auvergne, où sans être dangereux, les tremblements de terre sont assez fréquents, le peuple les regarde comme l'annonce de guerre ou de malheurs qui doivent arriver dans l'année. (Comm. de Mlle Bon). En Provence un dicton associe la famine, la guerre et le tremblement de erre « la famino, la guerro e tout lou terrotremo, (mistral. *Tresor*).

La tradition ecclésiastique du Moyen Age, fondée sur les Évangiles, mettait les tremblements de terre au nombre des cinq signes quidoivent pré céder la fin du monde ; dans l'Edda, ils se produiront aussi avant le crépuscule des dieux. (Grimm T.M. p. 816). On

Digitized by Google

trouve chez les Andamanais une croyance presque semblable. Ils disent que la fin du monde sera inaugurée par un tremblement de terre qui brisera l'arbre cosmique et causera le renversement de la terre : tous les vivants mourront alors et leurs ancêtres décédés viendront prendre leur place. (E.H. MAN. l. c. p. 95).

Lorsque les héros meurent ou sont en danger, lorsque périt un grand criminel, la mer est agitée par de violentes tempêtes (cf. SÉBILLOT. *Légendes de la Mer*, t. II, p. 300-301) ; les tremblements de terre se lient aussi à la mort des héros. Il est problable que cette croyance était répandue dans l'antiquité : on en trouve une preuve dans l'Evangile, qui rapporte que lorsque Jésus expira, la terre trembla à Jérusalem et aux environs. Elle fut aussi agitée de violentes secousses à la mort de certains héros tels que Heimir, ou à celle de quelques géants (GRIMM. l. c. p. 816).

PAUL SÉBILLOT.

FACÉTIES NORMANDES

Contes recueillis à Villedieu-les-Poëles.

Les habitants de cette petite ville sont les Béotiens de Basse-Normandie; les contes excentriques dont ils sont les héros sont très nombreux et très répandus aux alentours. Les habitants de Villedieu, vulgairement appelés *Sourdins*, les racontent eux-mêmes très volontiers (1).

I

LA POTENCE DE VILLEDIEU-LES-POELES

Il advint au siècle dernier que la potence de la Haute-justice de Villedieu-les-Poëles, vermoulue et hors de service, fut brisée en nombre de morceaux lors d'un grand ouragan.

1. La popularité des gens de Villedieu-les-Poëles franchit les limites de la Normandie : en Haute-Bretagne et particulièrement dans le pays de Fougères et à Dinan, on en fait les héros d'un assez grand nombre d'histoires facétieuses; une partie des joyeuses histoires de Jaguens, par exemple le Crucifiement du bon dieu (cf. SÉBILLOT. *Contes des Marins*, n° XXXIV) leur est attribuée; en ce cas, le dialogue change un peu, et a la prétention d'être du bas-normand (P.S.).

Digitized by Google

Les édiles s'assemblèrent pour déplorer ce grand malheur qui les forçait d'utiliser provisoirement la potence d'une commune voisine; car, chaque semaine, au moins, un Sourdin se faisait serrer le cou par la cravate de chanvre. Il fut décidé à l'unanimité qu'une souscription serait ouverte à l'Hôtel de Ville; et tous les Sourdins furent invités à souscrire.

Il ne se firent point tirer l'oreille, les braves gens; ils accoururent en foule, et souscrivirent plutôt deux fois qu'une, puisqu'il s'agissait du bien public.

Mais ne voilà-t-il pas que les habitants de Champ-Repus, dont la potence était également hors de service, voulurent profiter de l'occasion. Ils vinrent offrir leur cotisation aux habitants de Villedieu, à la condition qu'on leur permettrait aussi de se servir de la future potence.

Ils furent reçus de la belle manière, ces intrus! Les Sourdins, unis comme un seul homme, leur répondirent :

— Remportez votre argent; la potence de Villedieu n'est pas faite pour les habitants de Champ-Repus; elle est pour nous et pour les nôtres!

II

LA BALEINE DE VILLEDIEU-LES-POELES

Un Sourdin aperçut un beau matin sous l'arche du pont de Villedieu-les-Poëles un énorme animal que l'eau faisait ballotter assez fortement, et dont les dimensions lui parurent considérables.

Vite, il courut éveiller un autre Sourdin qui vint en toute hâte voir le gigantesque animal. Un troisième, un quatrième, puis une foule de Sourdins arrivèrent. Un des édiles, tout aussi curieux, survint aussi; et ayant examiné un instant l'animal, se tourna vers ses concitoyens et leur dit :

— Compères, la fortune de Villedieu est faite; c'est une grosse baleine morte qui est venue échouer sous le pont. Prenez des cordes, et tirez-la de la rivière!

On lui obéit en toute hâte, et on reconnut que l'animal gigantesque était un baudet, crevé depuis plus d'un mois, et gonflé d'eau.

Les Sourdins ne se sont jamais consolés de cette amère déception (1).

III

LE HARENG SAUR

Un marchand de poisson passait un jour par la ville de Villedieu-les-Poëles; un Sourdin fit l'acquisition d'un beau hareng-saur. Comme il

1. Une facétie analogue se raconte en Bourgogne; on l'attribue aux habitants de Beaune; elle était populaire dès le siècle dernier (CHEVIGNARD DE LA PALLUE. *Les Anes de Beaune*. Genève 1783, in-18 p. 11.) En Haute-Bretagne, les Jaguens pêchent aussi un âne (SÉBILLOT. *Contes populaires*, 1re série n° XXXVIII).

Digitized by Google

n'avait jamais vu de poisson de ce genre dans la rivière, il demanda à son vendeur comment il fallait s'y prendre pour le faire cuire.

— Rien de plus facile, répondit le poissonnier, faites-lui voir le feu ; cela suffira !

Le compère paya, et s'en alla avec le hareng-saur qu'il mit dans sa poche.

En passant devant la boutique d'un boulanger dans le four duquel flambait un grand feu, le Sourdin pensa à faire cuire son hareng. Il le prit donc par la queue et lui dit : « Petite bête ! regarde le feu et tu cuiras ! »

Or, le Sourdin n'était pas adroit ; il laissa tomber le hareng et, au lieu de le ramasser, il saisit un crapaud qui se promenait par là.

— Drôle de bête, s'écria-t-il, c'est singulier comme la cuisson l'a changée, tout à l'heure, elle n'avait point de pattes, maintenant elle en a quatre. Le marchand de poisson ne m'a pas volé ; je lui en achèterai encore d'autres quand il reviendra !

Mais on ne dit pas si le Sourdin avala le crapaud en entier (1).

IV

LE PONT DE VILLEDIEU-LES-POELES

Il y a une centaine d'années, les habitants de Villedieu-les-Poëles se trouvèrent dans un grand embarras. La majeure partie de leurs maisons étaient construites sur la rive droite de la *Sienne*, et ils ne pouvaient pas communiquer avec les habitants de la rive gauche, faute de pont, et *vice versa*. Dans l'été, lorsque les eaux étaient basses, ils traversaient la rivière sur de gros galets, mais l'hiver, les communications étaient interrompues. Un étranger, qui passait à Villedieu-les-Poëles, leur apprit ce que c'était qu'un pont, et ils en construisirent un en énormes blocs de granit. Lorsqu'il fut terminé, les édiles firent placer sur le parapet droit une inscription ainsi conçue :

CE PONT EN PIERRES A ÉTÉ CONSTRUIT ICI (2).

V

LES VOLEURS VOLÉS

Deux bons Sourdins qui avaient depuis longtemps quitté leur ville pour aller chercher fortune à Coutances, s'en revenaient faire un péleri-

1. Les crapauds avalés par méprise se retrouvent en Haute-Bretagne, en Angleterre, en Danemark, en Limousin, en Souabe (*Mélusine* t. II, col. 443-444) et col. 496, t. III. c. 190.)

2. Saint-Maixent et plusieurs autres villes sont dotées d'inscriptions analogues par la malice de leurs voisins.

Digitized by Google

nage à leur berceau natal, pas plus riches qu'ils n'étaient au départ, lorsqu'ils aperçurent à terre une bourse dont le ventre rebondi leur plut beaucoup.

Regarder si nul ne les voyait, prendre la bourse, s'assurer de l'importance de son contenu, fut pour eux l'affaire d'un instant. Les deux compères s'esclaffèrent de joie lorsqu'ils virent qu'elle renfermait deux cents louis. Point n'est besoin d'ajouter que ces honnêtes bas-normands n'eurent pas un seul instant la pensée de rechercher le propriétaire de la bourse; ils étaient les dignes fils de cette cité où les chiens ne recherchaient jamais leurs maîtres le long des rues, mais au haut des potences locales. Ils songèrent simplement à tirer tout bénéfice de leur trouvaille.

Mais leur entente ne fut pas de longue durée; les deux larrons n'étaient pas en foire; ils se chicanèrent bientôt, non pour l'emploi de la somme, mais uniquement sur le partage. L'un affirmait avoir aperçu le premier la bourse, et il réclamait une part plus forte que celle de son compagnon; l'autre ne le cédait en rien aux prétentions de son copain, prétendant qu'il avait donné le conseil de ne point la rendre, et que ce conseil valait bien quelque chose.

Tout en cheminant, les deux compères parlaient si haut que leur conversation fut entendue par un paysan de Sainte-Cécile qui leur offrit de trancher le différend.

Les deux Sourdins auraient bien voulu faire la sourde oreille; mais leur interlocuteur ne parut point disposé à lâcher prise; au contraire, il les somma d'accéder à son avis, sans quoi il allait avertir le bailli haut-justicier de Villedieu qui statuerait sur le cas.

Les deux Sourdins, convaincus par cet éloquent discours, prêtèrent donc l'oreille. Celui-ci leur conseilla de ne point s'embarrasser de la bourse pour entrer dans Villedieu, afin de ne pas tenter l'avidité de leurs compatriotes. Il leur montra un grand peuplier dans lequel se trouvait placé un énorme nid de pie, et il leur dit d'y déposer la bourse pour la reprendre à leur retour. Afin de les mettre d'accord, il leur proposa de tirer à la courte-paille, quand ils la reprendraient, pour savoir qui aurait la plus forte part.

Les Sourdins acceptèrent avec joie la proposition qui leur était faite. L'un d'eux grimpa alors au haut du peuplier, mit la bourse et son contenu dans le nid, s'assura bien que nul ne le voyait, et il redescendit.

— Compère, dit-il alors à son ami, nous pouvons dormir en paix; personne ne m'a vu!

— Tant mieux! compère? Seulement, je me défie de la vache que voici dans le champ; elle vous regardait très curieusement monter à l'arbre. Si elle nous trahissait?

— Compère, vous perdez la tête! Vous savez bien que cette vache ne peut pas causer. Du reste, elle ignore pourquoi je suis monté.

— Vous avez raison, compère, et je m'en rapporte à vous?

Les Sourdins quittèrent alors le paysan de Sainte-Cécile, et entrèrent dans la ville de Villedieu-les-Poêles.

Inutile d'ajouter que le larron de Sainte-Cécile grimpa prestement à l'arbre, en enleva la bourse et les pièces d'or; puis, afin que les Sourdins gardassent

Digitized by Google

un souvenir odoriférant du nid, il y mit une certaine quantité de bouse de vache.

Les Sourdins restèrent deux ou trois jours à visiter leurs amis; puis ils reprirent la route de Coutances.

Arrivés au pied du peuplier, l'un d'eux monta à l'arbre. Mais, horreur! au lieu de trouver la bourse et les pièces d'or, il retira sa main enduite d'un produit dont l'arôme se fit sentir au loin; il ne comprit rien à cette étrange substitution.

L'autre s'arrachait les cheveux de désespoir; il ne cessait de répéter :

— Compère, je vous avais bien dit que la vache ne m'inspirait pas confiance! Elle vous regardait d'un air tout drôle, et c'est elle qui nous a joué ce maudit tour!

— Croyez-vous, compère, que ce soit la vache?

— Parbleu, qui voulez-vous que ce soit sinon elle; elle seule vous a vu, et non contente de nous voler, elle s'est *foutue* de nous!

— J'admets bien, compère, puisque vous me le dites, que la vache ait monté dans le peuplier; mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'elle ait pu se tourner le cul au haut de l'arbre pour bouser dans le nid!

VICTOR BRUNET.

LE JEU DE L'AOUSSELET

Le jeu de l'Aousselet. — Le n° du 25 décembre 1886 de la *Revue des Traditions populaires* contient un article de M. Daniel Bourchenin sur les jeux des enfants à Arcachon.

L'auteur de cette intéressante étude cite les *bartuiles* comme un jeu dont il n'a pas entendu parler ailleurs qu'à Arcachon.

Ce jeu existe en réalité dans le midi de la France, je l'ai vu employer dans l'Hérault, il y a une trentaine d'années, et très probablement il existe encore aujourd'hui, sous le nom d'*aousselet* — mot patois qui veut dire oiselet, petit oiseau. L'oiselet est un petit cylindre de bois taillé en pointe aux deux extrémités.

Quand on le frappe d'un petit coup brusque avec la pelle ou même avec un simple bâton d'un pied de long, l'oiselet s'élève plus ou moins haut en tournoyant, et pendant qu'il est en l'air, le joueur a le droit de le frapper de nouveau avec la pelle ou le bâton pour l'envoyer le plus loin possible. S'il a réussi, il a le droit de recommencer et d'envoyer l'oiselet encore plus loin. Mais si l'oiselet retombe à terre sans avoir été touché par la pelle ou bâton, le joueur doit aller se placer dans le cercle d'environ un mètre de diamètre qui lui a servi de point de départ. Quant à l'adversaire, son rôle consiste à prendre l'oiselet manqué, et à le jeter habilement dans l'intérieur du cercle, que le joueur défend aves son bâton et même avec son corps.

Dès que l'adversaire est parvenu à jeter l'oiselet dans le cercle, c'est lui qui prend la pelle, et les rôles sont intervertis.

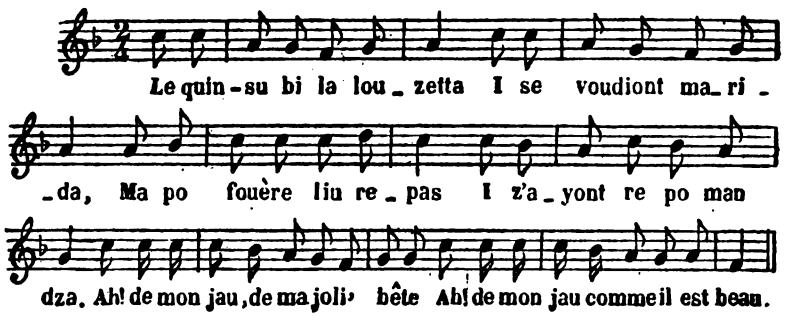
Mme Henry Gréville me dit que quand elle était enfant, à Paris elle a elle-même vu jouer et joué à ce jeu, dans la cour d'une pension de filles. On appelait le jeu *asselet*, et elle se rappelle que ce nom-là lui paraissait impropre. Elle ignore si c'était une prononciation francisée du mot méridional *aousselet*, ou une corruption du mot français *oiselet*. Dans le premier cas, l'importation à Paris serait relativement récente.

E. DURAND-GRÉVILLE.

Digitized by Google

LES NOCES DU PINSON ET DE L'ALOUETTE

CHANSON DE L'AUVERGNE (1)



I

Le quinsu bi la louzetta,
I se voudiont marida;
Ma po fouère liu repas,
I z'ayont re po mandza.

Ah! de mon jau,
De ma jolie bête,
Ah! de mon jau,
Comme il est beau!

II

Dzati veni in ousi,
A son bi porto in tsanti;
Po de pou n'in avins prou,
Po de menitri n'in avins dgi.

III

Dzati veni in grou rei,
A son cou porto un tambou,
Che vous me para do mino,
Vous fara souta djusqu'au tro.

IV

La neira sot do peta
Trappo le pu sous le bra,
Le barto sot do tsali,
Ati faut dansa tous tris.

V

Le mino sot do cendri
Trappo netre menitri;
Paro de sei, paro de lei,
Netre menitri s'in vei.

I

Le Pinson et l'Alouette,
Ils se voulaient marier;
Mais pour faire leur repas,
Ils n'avaient rien pour manger.

Ah! de mon oiseau,
De ma jolie bête,
Ah! de mon oiseau,
Comme il est beau!

II

Voici venir un oiseau,
A son bec portant un chanteau.
Pour du pain nous en avons assez,
Pour un ménétrier, nous n'en avons [point.

III

Voici venir un gros rat,
A son cou portant un tambour,
Si vous me défendez du chat,
Je vous ferai sauter jusqu'au plancher.

IV

La puce sort du chiffon,
Prend le pou sous le bras,
La punaise sort du bois-de-lit,
Là, il faut danser tous trois.

V

Le chat sort du cendrier,
Attrape le ménétrier;
Arrêtez d'ici, arrêtez de là,
Notre ménétrier s'en va.

DOCTEUR POMMEROL.

1. Nous avons publié dans le n° 1 de la première année une version bressanne plus longue et plus complète que celle-ci, et p. 331 une version française de la Bretagne.

Digitized by Google

A TRAVERS LE BERRY (1)

II

En Berry, les enfants viennent au MONDE, c'est-à-dire aux gens (2), comme les chats viennent aux chats, et les chiens, aux chiens etc. Les bestiaux ne sont pas du *monde*. — C'est qu'à la campagne on ne transige pas avec les mots : un pot en terre n'est pas une marmite, c'est un pot, et la marmite est en fonte. On va *quérir* (*cri*) un objet dont on connaît la place, on va *chercher* ce qu'on a perdu.

J'ai entendu un paysan dire à un chasseur qui, après une très courte absence, revenait rapportant un lièvre : « *Celui-là, vous n'avez pas été le chercher, vous avez été le cri.* »

Les enfants sont des *drôles* ou des *drôlières*, quand ils sont nubiles, ils sont garçons et filles; mariés, ils deviennent hommes ou femmes.

Les vieillards sont des *bounoumes* ou des *bounes femmes*.

On dit aussi d'un grand rassemblement : « *Il y en avait-il des bounhommes!* » Ici, il n'y a aucune idée impliquant la présence exclusive de vieillards.

Entre gens du même âge, on se dit constamment : *toi*. On dit *vous* aux plus âgés, aux bourgeois, aux *messieurs*, et souvent les enfants le disent aux parents.

*
* *

Un garçon qui fait la cour à une fille *va la voir* ou *va avec elle* ou *la fréquente*.

Les parrains et marraines font à leurs *fillous* (filleuls) un cadeau à l'occasion de leur mariage. C'est le *Cochelin*. C'était jadis un ustensile de ménage (cf. LAISNEL DE LA SALLE, t. II p. 30-50) Aujourd'hui le cochelin consiste en menus objets ou argent, il est mis sur une nappe en dehors de la maison et l'on danse un branle autour. C'est *danser le cochelin*. Chaque nouvel invité qui prend part au branle, jette sur la nappe une pièce de monnaie.

Les filles de la noce se cotisent aussi pour faire, à la mariée, un cadeau qui est acheté au village au sortir de la messe de mariage.

Beaucoup des anciennes coutumes de mariages disparaissent. Parmi elles, celle de porter la soupe à la mariée, et de casser ensuite l'écuelle. On a

1. Voir le numéro de Juillet de la *Revue des Traditions populaires*.

2. Le monde veut dire l'espèce humaine.

Digitized by Google

commencé par trouver que c'était une perte inutile, et du moment où on n'a plus cassé l'écuelle, on n'a plus porté la soupe.

Le lendemain de la noce, on cassait le pot de la mariée. On attachait à la mère qui avait marié son dernier enfant, un *trochon* (torchon) sale dans le dos et un balai (maison nette), etc.

*
* *

Pour exprimer une date, on emploie rarement le quantième du mois. Les fêtes, les saints connus ou inconnus suffisent généralement, d'autant qu'on dit *la semaine de devant la Saint-Vincent*, ou *le jeudi d'après Saint-Mandé etc.*

Les locations de ferme commençent et finissent à la Saint-Martin (11 novembre). Celles des *locatures* ou petites maisons, à la Saint-Michel (27 septembre.) On sème le blé dans la semaine de Saint-Denis.

Pour avoir de bons poulets au printemps il faut mettre *couer* (couver) les poules *entre les deux bounes Dames* (celle d'août et celle du 27 septembre; cela donne des poulets de *bon premier*; et pour avoir des coqs, c'est un petit garçon qui doit mettre les œufs sous la poule en disant : « *Plus de cós (coqs) que de poulettes.* »

Il y a encore deux autres *bounes Dames* : La *boune dame crépière* — le 2 février sur la Chandeleur — Ce jour là, on doit faire des crêpes si on veut avoir de l'argent toute l'année, et la charité veut qu'on donne des crêpes à son voisin, s'il n'a pu en faire; et aussi la *boune dame des Avents*, en décembre.

En Bourgogne on dit *la Notre-Dame.*

Le dimanche d'après carnaval, est le *dimanche des Brandelons* ou dimanche *Brandelounier.*

Après le coucher du soleil, on allume dans chaque ferme de petits fagots de paille attachés au bout de longues perches, et on se promène avec pendant que la paille brûle. C'est vraiment un spectacle pittoresque que de voir apparaître sur les coteaux ces étoiles rouges qui remuent et indiquent l'emplacement des fermes et *villages* (hameaux). La Saint Mandé tombe le 18 novembre, on la fête le dimanche qui suit; c'est un jour d'assemblée, sur la place. On a l'habitude d'y faire cuire des morceaux de porc dans la graisse, et les « bounes gens » en achètent un petit ou un gros morceau, qu'ils enfilent dans un morceau de bois pointu, (une *piquette)* et ils s'en vont chez eux avec cela en portant leur morceau de viande comme un cierge. Ces morceaux de lard se nomment *triballes.*

Dans la nuit du 1er mai, on plante dans le fumier, au milieu de la cour, une grande branche de *mai* (d'aubépine) en fleurs, et cette branche sèche et y reste jusqu'à l'époque de la *couvraille* où l'on conduit les fumiers dans les champs.

S'il y a dans la ferme une fille qui ait un prétendu il attache au *mai* des fleurs, des rubans, etc.

Digitized by Google

***

Le pèlerinage à une chapelle quelconque, proche ou lointaine, est encore fort en usage en Berry.

On appelle cela *faire un voyage*, ou *faire le voyage de quelqu'un*. On fait un *voyage* pour que les enfants aillent tout seuls — pour les guérir de la peur, ou pour les douleurs, etc., etc.

Il y a des saints spéciaux pour toutes sortes de maladies, il y a même un saint Roy qui a la spécialité de guérir les moutons :

Voici à peu près comment cela se passe.

Un enfant est-il malade, les parents se disent : « Il faut lui sortir son voyage. » Et, de fait, ils mettent le plus souvent sur la fenêtre, mais toujours hors de la maison pour bien indiquer le sacrifice fait, la somme destinée, généralement cinq sous ; au premier mendiant qui passe on remet cette somme et il se charge de faire le voyage.

On y conduit aussi les enfants ; les grandes personnes y vont également. — Arrivés à la chapelle du saint on remet à un prêtre les trois sous ou cinq sous, (un chiffre impair) et il leur lit un bout d'évangile, ou fait une prière.

On va même quelquefois à des chapelles abandonnées ou en ruines, mais la place est encore bonne.

Le vendredi est le meilleur jour pour faire les voyages. On en fait quelquefois de très éloignés ; j'ai vu des gens aller à dix ou douze lieues, partant le matin à deux ou trois heures pour revenir le soir à la nuit noire. On dirait que les saints les plus éloignés sont les meilleurs, on va donc rarement à celui de son village, les étrangers y viennent — nul n'est prophète en son pays — même parmi les saints.

La croyance en la puissance effective du saint est encore très vivace, et des faits récents ont été interprétés de façon à l'entretenir.

Un bounhomme ayant cassé par vaillantise le bras de la statue de saint Mandé qui a la vertu de guérir les douleurs s'est vu, peu de temps après, les bras tordus par des rhumatismes, et obligé d'aller faire au saint amende honorable pour demander sa guérison. On ne m'a pas dit s'il l'avait obtenue.

On conte qu'autour de l'église où est la chapelle du saint qui a la spécialité de guérir les maux de tête, on ne voit jamais de moineaux.

Le saint les éloigne comme trop bruyants, mais il tolère les hirondelles.

Du reste on croit fermement aux sorciers, il n'y a pas à essayer d'entamer cela.

Tout le monde sait qu'un sorcier peut faire tirer un sabot à un chasseur qui l'a pris pour un lièvre, etc., etc.

Peut-être est-ce pour se mettre à l'abri de ces mauvais sorts, on dit aussi que c'est pour être adroits, que les chasseurs doivent aller à minuit tirer un coup de fusil sur une croix de carrefour, et de fait il y a peu de croix qui ne portent des traces de grains de plomb.

Digitized by Google

*
* *

A Pâques les enfants font rouler sur l'herbe des œufs durs et ils les mangent quand ils sont cassés.

On n'a pas, au village, l'habitude d'aller au cimetière, le jour des morts; autrefois on sonnait à l'église pendant toute la nuit qui suit le jour de la Toussaint, des volontaires se relayaient pour sonner à tour de rôle.

Avant de partir pour la messe de minuit, on met dans la cheminée une grosse bûche : c'est le *Terfou*.

Le paysan est toujours très amateur de proverbes, de dictons, il ne rate jamais une occasion d'en placer une.

On ne voit pas un arc-en-ciel le matin ou le soir, sans entendre dire suivant l'occasion :

« *L'arc-en-ciel du matin*
« *Met la Bornille* (la boue) *dans le chemin* ».
— signe de pluie —
« *Arc-en-ciel du suar* (soir)
met le temps en bel ar (air)
— signe de beau temps.

ou bien : nous voilà en septembre ; invariablement on vous répond :

« *Au mois de septembre*
les jours et les nuits partent (partagent) *ensemble.* »
Voici les pêches mûres —
« *Quand la pêche est molle*
bonne femme prends ta quenoille (quenouille).
« *Vous avez de jolis petits porcs, la bonne femme,*
— *Oh ! oui, monsieur, ils s'élèvent comme pâte en main.*

*
* *

En dehors de l'église on fait grand usage du signe de croix. Par exemple on le fait en changeant de chemise ; avant de faire le levain, le pain et de le mettre au four; en chaulant le blé; en passant devant les croix de carrefour dont le pied est hérissé d'une foule de petites croix déposés par les enterrements qui passent; en entendant sonner l'angelus ; chaque fois il y a à dire une petite prière comme celle-ci en voyant l'éclair.

Sainte Barbe, sainte fleur
La croix de notre Sauveur
Tous ceux qui t'adoreront
Jamais ne périront.

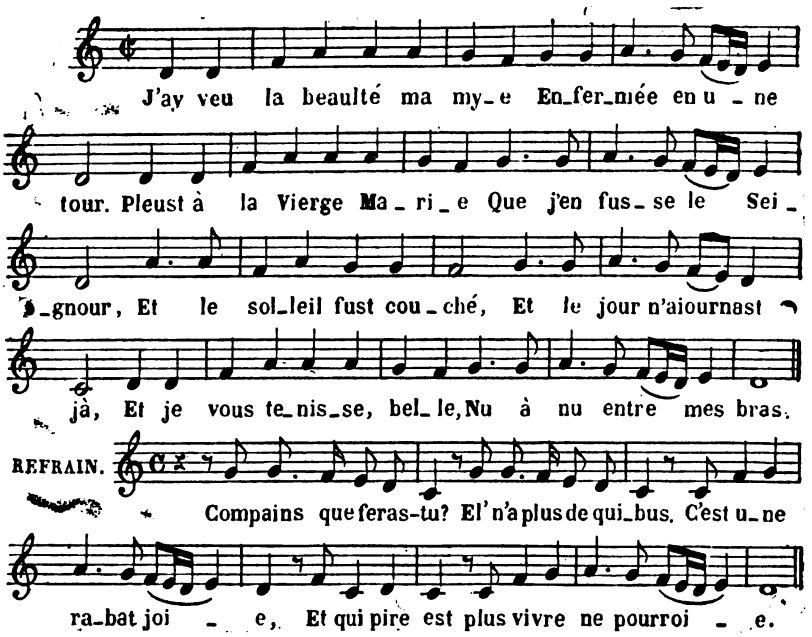
ou en prose en passant devant la croix : *Sainte croix je t'adore, etc.*

ARMAND BEAUVAIS.

Digitized by Google

J'AI VEU LA BEAULTÉ MAMYE

CHANSON DU XVe SIÈCLE



I

J'ai veu la beaulté mamye
Enfermée en une tour.
Pleust à la vierge Marie
Que j'en fusse le seignour;
Et le solleil fust couché,
Et le jour n'aiournast ja,
Et je vous tenisse, belle,
Nu à nu entre mes bras.

II

Dictes moi, ma belle fille,
Où est votre père allé ?
Par ma foi, dist-elle, sire,
Il est allé au boys chasser.
J'ay ouy le cor corner;
Je ne sais si le cerf prins a.
Belle, se j'avoye vostre amour,
J'auroye mieulx chasse qu'il n'a.

Refrain

Compains, que feras-tu ?
El n'a plus de quibus;
C'est une rabat joye,
Et qui pire est plus vivre ne pourroye.

Cette chanson est tirée du manuscrit de la Bibliothèque nationale fr. 9346, dit *Manuscrit de Bayeux,* dont les textes ont été publiés par M. Gasté. Une

Digitized by Google

autre version, plus courte et différente par quelques détails, se trouve dans le ms. fr. 12744 publié, sous le titre de *Chansons du* XVe siècle, par M. Gaston Paris, avec mélodies transcrites par M. Gevaert. Mais il n'y a pas de musique dans le livre de M. Gasté, et, quant à l'autre recueil, la pièce ci-dessus, que M. Gaston Paris dit justement être « marquée au coin de la vraie poésie populaire », est une des deux seules chansons du manuscrit auxquelles manque la mélodie. Or, les airs de forme et d'allure véritablement populaire qui nous aient été conservés de cette époque sont trop rares pour que nous hésitions à publier de nouveau cette chanson. — L'on remarquera que le refrain, tant par les paroles que par la musique, ne tient pas au reste de la chanson : c'est un refrain de danse ajouté à des couplets d'un tout autre caractère. Dans la version de M. Gaston Paris, ce refrain est ainsi conçu :

Mon cueur, que feras-tu?
Ton plaisir est perdu,
Ta joie et ton soulas :
Sans elle vivre ne pourras.

La notation originale est, bien entendu, la notation blanche dont l'usage n'a cessé complétement qu'après le XVIIe siècle.

JULIEN TIERSOT.

LE FOLK-LORE EN FLANDRE

La Belgique est à cheval sur la ligne de séparation de l'élément roman et de l'élément germanique en Europe.

Le premier y a toujours eu une grande influence : c'est ainsi que l'ensemble a acquis un caractère roman plutôt que germanique. L'élément germanique y est cependant numériquement prédominant : la Belgique compte actuellement, sur une population de cinq millions, environ 5/8 de Flamands et 3/8 de Wallons.

Sous le nom de *Flamands* on comprend tous les habitants de la partie septentrionale du pays. Ce nom est aussi celui qu'ils s'attribuent à eux-mêmes *(Vlamingen)*; ils parlent le *Vlaamsch*. Cependant, dans certaines parties à l'est, on entend plus spécialement par *Vlaamsch* le dialecte des provinces occidentales; celles de l'est désignent leur langue sous la dénomination de *dutsch* ou *dietsch*, qui n'est autre que le nom du flamand au moyen âge.

En général, malgré de profondes divergences dans les dialectes, on ne fait pas cette distinction entre les provinces de l'est et celles de l'ouest, et l'on entend par *Flamands* les habitants des provinces de la Flandre Occidentale et Orientale, d'Anvers, de Limbourg et d'une partie du Brabant. Le *Département du Nord* en France, compte également 200,000 Flamands.

Digitized by Google

La démarcation des langues suit une ligne à peu près horizontale : les localités extrêmes de l'élément germanique sont Gravelines, Bourbourg, Bergues, Cassel, Hazebrouck, Bailleul (ces six noms appartiennent au territoire français) Messines, Menin, Courtrai, Renaix, Grammont, Enghien, Hal, Bruxelles, Louvain, Tirlemont, Saint-Trond, Tongres, Maastricht.

D'après cela, le Flamand habite le pays des plaines; le Wallon occupe la région des montagnes.

Nous sommes ici en présence de deux races, aussi différentes sous le rapport de la langue et du caractère, que sous le rapport du terrain qu'elles occupent et de la profession qu'elles exercent. Les Wallons s'adonnent à l'exploitation des carrières et des mines; les Flamands sont essentiellement agriculteurs.

Le caractère particulier s'est conservé plus intact que le type.

La race blonde forme incontestablement le fonds commun des deux populations. D'après les recherches de M. Léon Vanderkindere, professeur à l'Université de Bruxelles, le type blond est représenté dans tout le pays flamand dans une proportion de 40 0/0 au moins et de 50 0/0 au plus. En pays wallon, la proportion reste entre 30 et 40 0/0. Quant au type noir, il est beaucoup plus fréquent en pays wallon qu'en pays flamand. Les données exactes font défaut.

Les ethnologues basent sur une différence d'origine la différence qui se manifeste dans le caractère des deux populations. Les Wallons seraient les descendants des Celtes (Vanderkindere); ce qui n'est pas du tout considéré comme prouvé. Scheler et d'autres soutiennent leur extraction germanique. L'origine purement germanique des Flamands n'est mise en doute par personne.

La distinction des deux races est plus frappante dans les mœurs, les aspirations, dans la manière de penser, en un mot, dans tout le caractère.

Le Wallon se rapproche visiblement du Français du nord; le Flamand au contraire, par ses qualités comme par ses défauts, est essentiellement germanique; chaque race en effet a son organisation cérébrale particulière qui se trahit dans toutes les manifestations de sa vie.

M. A. Wauters (*Les origines de la population flamande de la Belgique*, Bruxelles, 1885, p. 46) résume les différences entre les deux races comme suit : « Le Wallon se distingue du Flamand sous le rapport physique. Cheveux foncés comme les yeux, qui sont gris, bruns ou verdâtres; crâne tout-à-fait celtique, régulièrement arrondi; l'occiput tombant presque droit, les crêtes sourcilières fort développées, la face large, tels sont les caractères qu'un spécialiste, le Dr Houzé, dans un travail récent, a assignés aux Wallons. Les Flamands se caractérisent d'une tout autre façon : ils ont les cheveux blonds, les yeux bleus, la protubérance occipitale très accentuée, la face allongée. Le Wallon est nerveux, remuant, loquace; le Flamand est lymphatique, grave, taciturne. Il y a plus de belles femmes dans les Flandres, il y a plus de beaux hommes parmi les Wallons. »

Toutefois, au milieu de la masse des populations blondes, il existe des oasis exceptionnelles, où non-seulement le caractère physique est différent, mais où les allures et les mœurs s'éloignent également de celles des

Digitized by Google

habitants des alentours. Ces oasis sont comprises dans la région des bois dans la Flandre proprement dite. Leurs habitants sont appelés *Boschkerlen* (hommes libres des bois). Ils sont petits, trapus, bruns de peau, lestes et nerveux. Au moral, le *Boschkerle* est demeuré braconnier, haineux, vindicatif, confondant facilement le bien d'autrui avec le sien, sans scrupules, mais non sans religion, fort exact à la messe, mais en révolte constante contre la société et se mettant volontiers au-dessus des lois. Sous le rapport ethnographique, ces oasis compensent amplement la peine que se donne le chercheur. Ce côté a vivement frappé un voyageur français, Henry Havard, qui a écrit sur le pays flamand un fort beau livre : *La Terre des Gueux* (Paris, Quantin 1879). Il est rempli de bonnes choses au sujet de ce coin peu visité. Avant lui, J. Huyttens s'était déjà occupé des *Boschkerlen*, sous le double rapport historique et ethnographique, dans ses *Études sur les mœurs, les superstitions et le langage de nos ancêtres, les Ménapiens* (Gand, 1861).

En fait de costume, le pays flamand ne présente presque plus rien. La mode de la ville envahit la campagne de plus en plus, et c'est tout au plus dans quelque coin retiré de la West-Flandre, qu'on pourra encore trouver un ornement de coiffure, appelé *oorijzers*, qui se rapproche beaucoup des plaques en usage en Zélande. Les femmes y portent encore assez souvent le grand manteau noir à capuchon, nommé *kapmantel*, vêtement fort désagréable à la vue, et qui leur donne à toutes le même aspect triste de religieuses. Jadis porté par la grande dame comme par la bourgeoise, ce manteau tend à disparaître.

En général les campagnes flamandes sont fort arriérées. La proportion des illettrés y est de 25 0/0 au moins, tandis que certains cantons en fournissent 55 sur cent.

Cette population est presque uniformément catholique. Dans les villes, surtout dans les grandes, la situation change considérablement. Au village, le curé est généralement le maître absolu. La principale raison doit être cherchée dans le caractère profondément religieux du paysan flamand. La scission très prononcée, qui existe en Flandre, entre le peuple et les bonnes classes, francisées en grande partie, éloigne des campagnes toute civilisation supérieure. Rien n'y modère la religiosité, qui n'a que trop de tendances au mysticisme. Les congrégations religieuses pullulent en pays flamand comme les champignons, et ce fanatisme se traduit fréquemment par des pèlerinages en masse à quelque imitation de la grotte de N. D. de Lourdes, et fournit ainsi l'occasion à des collisions sanglantes entre citadins et campagnards. Aux élections générales encore, ceux-ci se rendent à la ville, leur curé en tête.

Cette religiosité mal dirigée doit avoir pour conséquence de fortifier l'esprit conservateur et de favoriser la vitalité du folk-lore, ce détritus de la civilisation antérieure. Effectivement, la Flandre présente au chercheur bien des choses dignes d'être notées, comme documents pour l'état de développement intellectuel où se trouvent ces populations.

Il peut paraître étonnant que ces recherches aient de tout temps si peu tenté les littérateurs et les savants flamands. En général, ce qui

Digitized by Google

existe au sujet de notre folk-lore vient d'étrangers, manque d'ordre, et est loin d'être complet.

Je me propose ici de résumer ce que nous possédons dans ce domaine, et de donner en même temps un aperçu sur ce vaste champ encore à défricher. J'essaierai aussi de faire comprendre le caractère que revêtent ici les principales notions populaires. — Je puise autant dans mes notes particulières, que dans les écrits que je cite.

I

En général, le fonds s'accuse comme essentiellement germanique. Nous retrouvons dans nos chansons, contes, rimettes et devinettes les mêmes thèmes que dans les autres pays de même famille. On ne peut cependant pas nier, que le voisinage de l'élément roman, et l'influence, qu'il a de tout temps exercée dans nos contrées, n'aient quelque peu modifié ce fonds commun, ou même introduit des thèmes franchement romans.

Ce qui frappe dans notre folk-lore, c'est la christianisation profonde, que toute notion populaire a subie, par suite de la grande pression que la religion a toujours exercée sur les esprits. Nous en avons indiqué la double raison. Nous verrons plus loin les modifications que cette influence a provoquées. N'oublions pas les mauvaises conditions dans lesquelles le peuple flamand est placé : il ne lit pas. La bibliothèque entière de ceux qui savent lire se compose d'un livre de prière, d'un almanach et d'un ou de deux volumes de la *Bibliothèque Bleue*, qu'ils se sont procurés pour quelques sous au marché de la ville voisine, ou qui sont un héritage domestique. Ce tableau sombre n'est vrai, il faut bien l'ajouter, que pour les classes inférieures. La bonne bourgeoisie, à la campagne, n'est évidemment pas à un degré de civilisation qui laisse tant à désirer.

Ces campagnards se défient des citadins; et la difficulté qu'éprouve le chercheur pour leur arracher leurs secrets, existe ici comme partout. Livrés à eux-mêmes, ils se réunissent fréquemment le soir sur le seuil de la porte, en été; au coin du feu, en hiver, pour raconter des histoires ou des farces. A la campagne, tout le monde, aux différents âges de la vie, possède encore un fonds très riche de folk-lore de toute espèce.

Le champ qui a été le plus exploré en Flandre c'est celui de la *Chanson populaire.*

Nous en possédons plusieurs recueils. Déjà en 1817-1818, le philologue allemand *Heinrich-August Hoffmann* (1798-1874) né à Fallersleben près de Brunswick, entreprit un voyage en Hollande, dans le but de réunir des chansons populaires. Il parvint à amasser beaucoup de matériaux, qui, augmentés plus tard, parurent en volume en 1833, sous le titre de *Hollandische Volkslieder* (*Horæ Belgicæ*, II. Breslau.) En 1828, Lejeune avait reproduit un certain nombre de vieilles chansons dans son ouvrage intitulé : *Letterkundig Overzigt en Proeven van de Nederlandsche Volkzangen sedert de XVe eeuw.* (La Haye). Hoffmann avait en grande partie recueilli ces chansons dans

Digitized by Google

les collections de feuilles volantes, trouvées aux bibliothèques hollandaises. Il n'avait guère puisé à la source orale.

Cette lacune fut comblée, — dans une certaine mesure — en 1846 par *Jean-François Willems* (1793-1846). Celui-ci, un savant de grand mérite pour l'époque, avait réuni pendant de longues années tout ce qu'il avait su trouver en fait de chansons populaires. J.-F. Willems avait le sens du populaire à un haut degré, et si le mouvement folkloriste avait existé alors, il eût été un de nos plus actifs collaborateurs. Quelque temps avant sa mort il entreprit la publication de sa collection. Son ami, le Dr Snellaert, dut l'achever. Son recueil contient 258 numéros, en grande partie avec les mélodies. On lui reproche, à juste titre, le peu d'exactitude avec laquelle il a procédé dans la notation, et les modifications souvent importantes qu'il a fait subir tant au texte qu'à la musique. Malgré ces défauts, cette collection a une très grande valeur.

En 1856, Hoffmann fit une seconde édition de ses « Hollandische Volkslieder, » sous le titre *Niederlandische Volkslieder* (Hanovre). De 57, le nombre des chansons a été porté à 206; cette fois, Hoffmann ne s'occupa plus seulement des provinces hollandaises, quoique le fonds de chants soit le même dans le pays flamand; il comprit celui-ci dans ses recherches. Ce volume ne contient que les chants *profanes;* le chant *religieux* fait l'objet d'un autre volume, portant le titre de *Geistliche Lieder* (Horæ Belgicæ Xe p. Hanovre, 1854, 123 numéros); enfin, Hoffmann publia, en 1855, une édition d'une collection de chansons, dont déjà en 1821 il avait eu le bonheur de découvrir un exemplaire à la bibliothèque de Wolfenbüttel. L'ouvrage date de 1544 et porte le titre suivant : *Een schoon Liedekensboeck in den welcken ghy in vinden sult Veelderhande liedekens. Oude en nyeuwe Om droefheyt en melancolie te verdrijven.* Anvers, Jan Roulans. (Un beau livre de chansons, dans lequel vous trouverez toutes sortes de chansons, d'anciennes et de nouvelles, pour chasser la tristesse et la mélancolie).

Vers la même époque, en 1856, parut à Gand, un recueil de chansons de la Flandre-Française par *E. de Coussemaker*. Pour le lecteur étranger, c'est celle de toutes nos collections qui présente le plus d'intérêt : les textes flamands sont accompagnés d'une traduction en français. L'auteur indique dans l' « Introduction » ce que son livre a de particulier : « Nous les avons recueillis de la bouche même du peuple; c'est là le caractère spécial de notre livre. Texte et mélodie, nous les donnons tels que sa mémoire nous les a fournis. » Cet ouvrage contient des « Noëls et Cantiques, Chants relatifs à certaines fêtes et cérémonies religieuses, Chants moraux et mystiques, Souvenirs scandinaves, Sagas, Ballades et Légendes, Chants maritimes, Chansons comiques et de genre, Chansons de Sainte-Anne, Rondes et Chansons de danse, Chansons bachiques et d'amour, Chansons satiriques, Chansons enfantines. » — Nous avons donc ici un recueil local.

Enfin en 1879, MM. Lootens et Feys publièrent une autre collection de chants populaires, provenant plus spécialement de la ville de Bruges. Ce recueil présente peu de chansons qui n'aient déjà été annotées; celles qui sont données ont les formes sous lesquelles les auteurs les ont entendues à

Digitized by Google

Bruges. Ce recueil est un document pour la décadence du chant populaire en Flandre. MM. Lootens et Feys ont été particulièrement favorisés par le sort, de rencontrer une vieille personne, possédant un répertoire si riche de chants traditionnels; ces vieux souvenirs ne sont plus guère connus maintenant.

L'étude du chant populaire flamand appartient donc plutôt à l'histoire de la littérature. A ce titre, les collections citées ont beaucoup de valeur. Je ne puis m'arrêter ici à montrer comment nos vieilles ballades retracent les mœurs féodales, avec toute la barbarie de ces âges obscurs; comment on y peut suivre pas à pas le développement de la bourgeoisie; comment nos chansons nous retracent cette vie agitée du moyen âge, qui se reflète dans toutes les productions littéraires vraiment populaires de cette époque.

Notre littérature des chansons présente les mêmes sujets que la littérature allemande contemporaine; et dans une certaine mesure, les thèmes se retrouvent en France et dans les pays romans. Bien souvent on peut les suivre dans leurs pérégrinations multiples; ils sont l'image de la vie que menaient les poëtes et musiciens nomades de ces temps. Je ne veux négliger de rappeler ici la belle étude de M. de Puymaigre sur le recueil de MM. Lootens et Feys, dans laquelle il suit une ballade dans ses voyages en pays germanique et roman (1).

L'importance historique de la poésie populaire a été traitée par plusieurs de nos littérateurs et ne rentre pas dans le cadre que je me suis tracé.

On peut, dans l'examen de nos chansons populaires, se placer encore à un autre point de vue. Elles nous dépeignent aussi les rapports que nos ancêtres avaient avec la nature qui les environnait. Nous y retrouvons effectivement une foule de croyances et d'allusions à des idées courantes des siècles antérieurs. Le *tilleul*, cet arbre sacré des Germains, est le lieu de réunion des amants; sous le tilleul, le jeune homme retrouve sa fiancée, au même endroit où il lui jura fidélité un jour; sous le tilleul, la jeune fille retrouve son chevalier; les amants y cherchent le repos et le plaisir. C'est pourquoi il arrive aussi dans les chansons que l'amant est tué sous le tilleul. — Le *rossignol* est le messager des amants; il est leur confident, connaît leurs secrets, et les divulgue quelquefois; il participe à leur destinée, et chante parfois en l'honneur des exploits téméraires de quelque amant entreprenant. — Une coutume bizarre est mentionnée dans plusieurs de nos chansons : c'est la faculté accordée aux femmes de racheter par le mariage quelque condamné à mort. Nous la retrouvons dans nos chroniques, et elle paraît également avoir existé en Frise et dans diverses contrées de l'Allemagne et de la France.

Nos chants sont en grande partie *épiques*. Le caractère flamand n'a pas beaucoup de disposition au lyrisme. Dans les chants d'amour, où la trivialité se montre surtout, nous sommes souvent choqués par un réalisme effrayant.

La forme de nos ballades se distingue par de grandes qualités. Elle est particulièrement achevée. L'allure en est rapide, et souvent le récit se

1. DE PUYMAIGRE. *Folk-lore*. Paris, Em. Perrin 1885, in-18.

Digitized by Google

compose uniquement de dialogues, qui remplacent fort heureusement tout élément descriptif. — Pas de longueurs; notre poésie populaire pêche plutôt par l'excès contraire : elle laisse bien souvent deviner plus qu'elle n'exprime. Herder avait déjà signalé ce caractère général de la chanson du peuple, et l'avait intitulé *Sprünge* (bonds).

La richesse et la fraîcheur des images met notre poésie populaire bien au-dessus de notre littérature incolore moderne. Beaucoup de ses expressions peuvent être considérées comme stéréotypées. C'est là encore un trait que nos chansons ont en commun avec les chansons allemandes.

Un savant hollandais, le docteur *G. Kalff* a publié en 1884, une étude très approfondie sur nos chants populaires (*Het Lied in de Middeleeuwen* Leide, 760 pp. in-8°). Dans cet ouvrage remarquable, il examine la poésie du peuple sous le triple rapport linguistique, littéraire et historique.

L'on peut regretter à plus d'un titre que le vrai chant populaire soit mort ou peu s'en faut. — A la vérité, il arrive encore que le chercheur rencontre quelque vieille personne, toujours au courant de ces souvenirs vénérables; il n'en est pas moins vrai que, d'ici à vingt ans, il n'y aura plus rien à glaner dans ce domaine. Ce qui se chante actuellement en Flandre est sans valeur : ce sont ou bien des airs d'opéra bouffe, qui courent les rues, tels que les Cloches de Corneville, ou la Fille de Madame Angot, etc., ou des romances sentimentales françaises, le plus souvent estropiées et incomprises des chanteurs mêmes. Le peuple, dans les villes, chante fréquemment, — et c'est peut-être là le chant le plus « populaire » de notre époque — quelque conte grivois, d'un dévergondage rare, mis en vers et adapté à un air connu (p. ex. La Grenouille et le Crapaud, voir Kruptadia, II p. 153. Contes Picards XIX). Les campagnards continuent à acheter des « complaintes », qu'on débite encore aux marchés, et dont on indique les différentes scènes sur une grande pancarte. Ces chants ne répondent plus à leurs aspirations et passent vite dans l'oubli, sort bien mérité par leur manque absolu de toute inspiration poétique. — Voilà l'état qui existe actuellement dans un pays, dont Guichardin constatait le goût musical en 1550 : « Questi sono i veri maestri della Musica, et quelli che l'hanno restaurata e ridotta a perfettione, perchè l'hanno tanto propria e naturale, che huomini e donne cantan' naturalmente a misura, con grandissima gratia e melodia. »

II

Si la chanson populaire a fait l'objet de la sollicitude des chercheurs et des poètes, nous ne pouvons en dire autant du *conte*. J'entends ici le *conte d'enfant*, le *Marchen*.

Le mythologue allemand *J. W. Wolf*, un disciple de Jacob Grimm, qui résida en Belgique de 1842 à 1844 et s'occupa très activement de notre folk-lore, recueillit une quarantaine de contes, qu'il publia en allemand en tête de ses *Deutsche Marchen und Sagen* (Leipzig, 1845). Il en avait commencé la publication dans la *Wodana, Museum voor Nederduitsche*

Digitized by Google

Oudheidskunde (Gand, 1843), la première revue folkloriste qui ait existé, mais qui mourut après deux livraisons, par suite de l'indifférence du public.

Le chercheur brugeois *Lootens*, déjà cité, publia, en 1868, dix contes en patois de Bruges. En 1882 parurent dix-neuf contes dans une revue flamande *Jong Vlaanderen* (Roulers). — Enfin, il reste à nommer quelques contes isolés publiés dans des recueils locaux, comme *Rond den Heerd 't Daghet in den Oosten*, paraissant l'un à Bruges, l'autre à Hasselt.

Nous avons là, somme toute, un nombre assez restreint de contes : tout au plus une cinquantaine, abstraction faite des récits, donnés sous le titre de contes, mais qui sont ou de simples farces, ou des historiettes ordinaires, et n'ont aucun droit à la dénomination sous laquelle on les présente. N'en concluons pas que le conte n'existe en Flandre aussi nombreux que partout ailleurs. Sans doute, ce que l'on entendra le plus souvent, ce sont les contes de Perrault, qui doivent leur grande popularité en Flandre à cette circonstance, que la traduction flamande était, au siècle passé, employée dans les classes. Nous ne connaissons pas la 1re édition, mais nous savons qu'en 1775 parut à Amsterdam une 9e édition. (*Schotel, Vaderlandsche Volksboeken en Volkssprookjes*. Harlem, 1874). C'est ainsi qu'il faut s'expliquer des combinaisons de ces contes avec d'autres sujets. Naguère encore on a publié un conte répandu en Campine, dans lequel le *Chat Botté* est greffé sur la *Pêche Miraculeuse*. Dans un des recueils cités plus haut figure un beau conte d'un garçon qui délivre une princesse et tombe entre les mains de brigands. Il veut retourner avec elle dans son pays, mais le capitaine du navire devient amoureux de la princesse, et fait jeter le garçon à la mer. Il se sauve naturellement et arrive dans la ville où demeure le roi, le père de la princesse. Après maintes difficultés, il retrouve la jeune fille au moyen d'une pantoufle, qu'il lui avait donnée lors de sa délivrance. Cet épisode étranger, tiré de *Cendrillon*, ne faisait certainement pas partie du conte dont je parle; il a été greffé sur la première partie qui appartient au type de *Jean de Calais*, très populaire en France.

La christianisation aussi se montre partout : ainsi, dans le thème si répandu du paysan pauvre mais rusé qui dupe ses ennemis, et finit par les jeter à l'eau, des objets empruntés à la religion ont pris la place des objets ordinaires.

De la même façon *l'ogre* a disparu de nos contes, et est souvent remplacé par le *diable*. — La *fée* a fait place à la *sorcière*. Aussi dans aucun pays, les terribles procès de sorcellerie n'ont fait périr plus de victimes que dans ce coin superstitieux.

Les thèmes les plus populaires se trouvent aussi dans Grimm, et existent un peu partout. J'en citerai quelques-uns : Jean avec sa massue en fer, et le Fort André (*Sterken Dries*), des souvenirs du dieu Thor; *Smeeke-Smee*, connu en pays wallon sous le titre de : *Le Maréchal de Tamines* (aussi en France, voir SÉBILLOT, Contes des Provinces de France, p. 149, *Misère*). — Le thème noté dans le même ouvrage p. 46 (*Histoire du Bonhomme maugréant*) est également l'un des plus aimés. N'oublions pas les différentes aventures que Jésus-Christ eut dans ses pérégrinations en Flandre avec saint Pierre et saint Jean, ses éternels compagnons. L'histoire du forgeron

Digitized by Google

qui coupe le pied du cheval (SÉBILLOT, ib. p. 195) ainsi que la mésaventure de saint Pierre, quand on l'accable de coups (SÉBILLOT, ib. p. 203) amusent encore en Flandre autant qu'ailleurs. Le *Voleur habile* (SÉBILLOT, ib. p. 274) existe dans différentes versions.

Le *conte d'animaux* est l'un des genres qui comptent en Flandre le plus d'exemples. Il n'en pouvait pas être autrement dans un pays, qui a cultivé la fable avec prédilection au moyen âge, et donné naissance à la rédaction la plus parfaite du *Roman du Renard*. Bien des contes doivent fournir l'explication de quelque particularité qui appartient à un animal. De même qu'en Bretagne le peuple sait pourquoi le rouge-gorge a une tache sur la poitrine, l'on sait en Flandre pourquoi la caille n'a plus de queue, pourquoi le lièvre a son bec distinctif, pourquoi l'aiglefin a une tache rouge derrière la tête, etc. C'est un trait général dans la cosmogonie des peuples; on l'applique à tous objets : ainsi, un de nos contes explique pourquoi le petit doigt, comme châtiment pour avoir divulgué un secret, a été condamné à rester plus petit que les autres: pourquoi la fève a une couture au milieu; pourquoi certaine petite plante a des taches rouges sur les feuilles. De même en France on sait pourquoi la plie a la bouche de travers (SÉBILLOT, *Légendes, croyances et superstitions de la Mer*, t. I, p. 130); en Allemagne existe tout un cycle de contes de ce genre (SIMROCK, *Deutsche Mythologie*, p. 503). C'est un trait qui se retrouve même chez les sauvages, et les Hottentots, notamment, savent pourquoi le babouin marche à quatre pattes, et pourquoi le cou du héron est recourbé. (cf. MEYER, *Essays*, p. 226).

Nous connaissons également le conte des animaux qui se mettent en voyage et font peur aux voleurs. (GRIMM, 58, die *Bremer Stadtmusikanten*). Il est répandu dans tout le pays flamand.

Dans d'autres contes, le monde animal joue encore un rôle très important. Souvent, ils viennent divulguer des choses cachées, et dans le voisinage se trouve justement un malheureux quelconque. Celui-ci fait son profit des secrets qu'il a sus de cette façon, et parvient à épouser la fille du roi. Ce conte présente certains éléments très répandus, entre autres l'arbre dont le fruit fait pousser des cornes.

Le conte prend toujours les malheureux sous sa protection. En Flandre, aussi, les animaux reconnaissants aident un pauvre garçon dans trois épreuves qu'il doit subir.

Le genre si répandu des *Randonnées* (voir EUG. ROLLAND. *Rimes et Jeux de l'Enfance* p. 115) appelé en anglais *accumulative stories*, est représenté également dans les recueils cités : Tippe ne veut aller en classe sans qu'on ne le porte. Le chien ne veut pas mordre Tippe, le bâton ne veut pas frapper le chien, le feu ne veut pas brûler le bâton, etc. Ou bien : le pou et la puce tiennent ménage ensemble; le pou se noie dans la soupe et la puce se met à pleurer. Arrivent une colombe, un loup, un chien, un taureau et d'autres personnages, et tous se mettent à crier à leur façon (cf. GRIMM, 30. *Lauschen and Flohchen ;* CABALLERO. Cuentos; la *Hormiguita*).

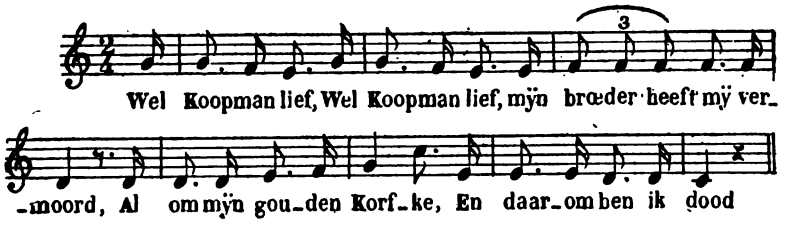
Parfois nos contes s'animent d'un petit refrain. A titre de curiosité — c'est, je crois, un genre particulier — je communiquerai le suivant, non noté encore, que j'ai recueilli dans le Limbourg. Je le donne en abrégé.

Digitized by Google

JANNEKEN ET MIEKEN

Janneken et Mieken (diminutifs de *Jean* et *Marie*) allèrent un jour chez leur grand' mère. Celle-ci donna à Janneken une petite bêche en or et à Mieken un petit panier en or. En retournant chez eux, Janneken voulut avoir le panier d'or de Mieken, mais Mieken ne voulait pas. Alors Janneken dit : Si tu ne me donnes pas ton panier d'or, je t'enterre dans un puits. Mais Mieken ne voulait point et Janneken l'enterra dans une fosse. — Or, sur la tombe de Mieken il poussa un rosier, et peu après il fleurit et porta une belle rose.

Un jour un marchand vient à passer devant la tombe de Mieken; il cueille la rose et la met dans sa bouche; mais la fleur commence à chanter :



Wel Koopman lief,	Marchand chéri,
Wel Koopman lief!	Marchand chéri!
Myn broeder heeft my vermoord,	Mon frère m'a assassinée,
Al om myn gouden korfke,	Pour mon petit panier d'or,
En daarom ben ik dood!	Et pour cela je suis morte!

Le marchand s'effraie et entre dans une auberge où il raconte son aventure à l'hôtesse. Celle-ci met la fleur dans sa bouche aussi, et la fleur chante encore : Hôtesse chérie etc... Le père et la mère de Janneken arrivent aussi, et font la même chose. Les paroles sont chaque fois en rapport avec la personne. Janneken doit alors mettre la fleur dans sa bouche aussi, et la fleur chante encore :

Ach moordenaar	Ah, assassin
Ach moordenaar!	Ah, assassin!
Waarom hebt ge my vermoord?	Pourquoi m'as-tu tuée?
Al om myn gouden korfke	Pour mon petit panier d'or
En daarom ben ik dood!	Et pour cela je suis morte!

Ensuite Janneken doit indiquer l'endroit où il a enterré Mieken. On ouvre la tombe et Mieken redevient vivante. On la reconduit sur une voiture en or, et Janneken sur le chariot à ordures.

Alors la mère dit à Mieken qu'elle doit également jouer un tour à Janneken. Un jour elle l'appelle donc et lui dit : Viens voir les belles choses que j'ai ici. Janneken va voir dans le coffre où Mieken conservait ces belles choses, mais Mieken referme le couvercle sur la tête de Janneken et Janneken est mort.

AUG. GITTÉE.

(A suivre).

Digitized by Google

CHANSONS DE JEUX ET

GIOUAN BRAGUETTA

I

Giouan Braguetta s'è marià,
Quatre fié se n'a piià
Una taiia, r'aoutra cuje
L'aoutra fa ou capé de paiia.
L'aoutra fa ou bouquet de fioù
Per mandà aou ban signoù :
— Ban signoù, prestem' en paouc a lansa
Per anà fint en França,
A massà toutte re babotté
Che me mangian re carrotté,

II

Sent cinquanta,
Tout ou moundo canta :
Canta rou gal respouande r'a gallina
Madama Toumathcina
Se fa a ra fenestra
Dam'a courouna en testa;
Passa una vespa
R'y pougne touta a testa.

III

A mouié de mestré Haourà
È maraouta a r'ouspità.
Ki ki ri ki
Vien m,a durbi :
— Soc ar da fa ?
— En bateà.
— Cu es ra maïrina ?
— Cha Toumatchina.
— Qu es rou païrin ?
— Chou Martin

IV SATIRA

S'e marià tant' Anna
Dam' en mass de fueïa cana
E an fatch ou tchiaravi
Ella, ra saouma é tre counié

Digitized by Google

FORMULETTES MENTONNAISES

JEAN PETITES-BRAIES

I

Jean Petites-braies s'est marié,
Quatre filles il a prises : (épousées)
L'une coupe, l'autre coud,
L'autre fait le chapeau de paille,
L'autre fait le bouquet de fleurs,
Pour envoyer au bon seigneur :
— Bon seigneur, prêtez-moi un peu la lance,
Pour aller jusqu'en France,
Tuer toutes les mauvaises bêtes
Qui mangent mes carottes.

II

Cent-cinquante,
Tout le monde chante :
Le coq chante, la poule répond,
Madame la femme à Thomas
Se met à la fenêtre
Avec la couronne en tête,
Passe une guêpe
Qui lui pique toute la tête.

III

La femme de maître Horace
Est malade à l'hôpital,
Ki ki ri ki,
Viens m'ouvrir.
— Qu'as-tu à faire ?
— Un baptême.
— Qui est la marraine ?
— Madame la femme à Thomas.
— Qui est le parrain ?
— Monsieur Martin.

IV ÉPIGRAMME

Tante Anne s'est mariée
Avec un paquet de feuilles de roseaux,
Et ils ont fait le charivari
Elle, l'âne et trois lapins.

J. B. ANDREWS.

Digitized by Google

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES (1)

III

Sobriquets donnés par les marins aux soldats, aux douaniers, etc.

Les marins ont en général peu de considération pour les soldats; ils les trouvent gauches embarrassés, et embarrassants à bord; à terre même, ils n'ont pas la désinvolture ni le laisser-aller des matelots, qui habitués à des pays variés, savent se « débrouiller, » partout, et se regardent comme chez eux, en quelque endroit où ils se trouvent.

Ils ont même à l'égard des soldats des dictons peu charitables; en voici un échantillon, d'après le *Musée des familles,* t. VII. p. 47.

Le camarade de plat passe avant le camarade de bord;
Le camarade de bord avant un étranger;
Un étranger avant un chien;
Un chien avant un soldat.

Ce dicton est antérieur à la guerre de Crimée et à l'invasion de 1870, époques à laquelle marins et soldats ont vécu côte à côte et ont appris à s'estimer réciproquement. Les sobriquets ont pourtant survécu.

Le plus connu peut-être est celui qui désigne les soldats de terre par le nom de *cabillots*; on l'a expliqué en disant que les soldats sont alignés sur le terrain comme les chevilles (*cabillots*) qui garnissent les rateliers établis sur les deux gaillards.

A Boulogne (DESEILLE. *Glossaire*) les fantassins sont désignés sous le nom de *bifins* et d'*ekerviche de rempart.* D'après Lorédan Larchey *(Dict. d'argot)* ce nom est usité dans l'argot des ports, et les soldats d'infanterie sont désignés sous le nom d'écrevisses de rempart à cause de la couleur rouge de leur pantalon.

En parlant des fantassins, les matelots emploient très fréquemment le nom de *pousse-cailloux* (Comm. de M. Paul Hercouët).

D'après Littré, le crabe de terre a recu son nom de *tourlourou* des matelots qui le comparaient aux soldats de l'armée de terre.

En Angleterre, les marins donnent aux soldats de terre le surnom de « Guffy » (*Russell's sailor's language*).

Les soldats de terre, par un juste retour des choses d'ici-bas, blasonnent aussi les troupes de la marine, et les désignent en général par le nom de *marsouins.*

Les soldats de marine ont aussi leurs sobriquets :

1. Voir la *Revue* du 25 février.

Digitized by Google

A bord on appelle *bigorneau* un soldat de marine, parce que, comme le petit coquillage de ce nom, il reste attaché à la côte. (L. LARCHEY).

D'après une communication de M. Paul Hercouët, le sobriquet de *bigorneau* ou simplement bigorne, est donné spécialement à l'artillerie de marine. A l'école polytechnique on chante le couplet suivant à l'adresse des élèves qui sortent dans cette arme :

Le Bigorn' sur terre et sur l'onde
S'fout pas mal des quat'z éléments,
S'il part c'est pour l'autre monde
Il revient difficilement.....
Et voilà, oui, voilà, voilà,
Voilà le bigorne français.

En Angleterre, *Jolly* est un des surnoms du soldat de marine; c'est un terme ironique; on le nomme aussi *Cheeks* (les Joues), RUSSELL. l. c.

Les marins donnent aux officiers de l'infanterie de marine le surnom d'officiers du *Royal-Tafia*. (Comm. de M. Paul Hercouët). A Brest ils portent parfois celui de *Royal-Homard*. (Comm. de M. L.-F. Sauvé).

En Angleterre, les soldats de marine, c'est-à-dire les soldats embarqués comme supplément d'équipage, sont l'objet de nombreuses plaisanteries; un personnage de W. Scott s'exprime ainsi sur leur compte : Dites cela aux soldats de marine, les matelots ne le croiront pas. (*Redgauntlet* ch. 13). Vous pourrez mystifier un soldat de marine, mais non un matelot. (ibid.)

Le *Magasin pittoresque*, 1840 p. 309 a publié une caricature de Cruishank qui représente un soldat de marine dont la queue a été si serrée que les yeux sortent de leur orbite; elle était accompagnée de la note suivante, extraite sans doute d'un ouvrage anglais : Un soldat de marine est à bord d'un navire du roi, quelque chose d'aussi étrange et aussi dépaysé qu'un chat dans l'Océan. Ne comprenant rien, à ce qui l'entoure, il se tient d'habitude à l'écart du matelot; il est destiné à entretenir la verve bouffonne des gabiers, des maîtres, et surtout du perruquier, forcé de professer à bord de tous les vaisseaux du roi. Ainsi c'est lui qu'on envoie dans les hunes pour attraper des poissons volants avec une fourchette; c'est à lui que l'on montre la ligne équinoxiale dans une longue vue devant laquelle on a placé un fil; c'est pour lui enfin qu'on a inventé, au gaillard d'avant, les détails géographiques sur le grand royaume de Misopouf, dont on peut traverser les mers la tête en bas, en respirant par le dernier bouton de ses guêtres.

Les marins désignent les douaniers par les surnoms *d'habits verts*, de *perroquets de falaise*, de *rats de côte* ou de *rats de falaise*, de *Grippe-Jésus*, nom donné aussi aux gendarmes, de *Qu'as-tu-là?* de *Gabelous*.

Sur le littoral breton, ils sont presque exclusivement connus sous le nom de *Matouterien*, *Matâterien*, ce qu'on peut traduire par maltôtiers. (Ce nom avec la forme *Maltoûtiers*, leur est quelquefois donné en Haute-Bre-

Digitized by Google

tagne). On les appelle encore, mais non exclusivement en Bretagne, *loups* et *dragons de la lune :* ce nom leur vient sans doute de ce qu'ils opèrent assez fréquement la nuit. (Comm. de M. L.-F. Sauvé).

Ils portent aussi le nom de requins : en argot de contrebandier « Gare le requin, » veut dire, gare le douanier. (*Les Français*, etc. t. I. p. 54) D'après un passage de *Redgauntlet*, les contrebandiers écossais les désignaient sous le nom de *requins de terre*.

D'après les *Français peints par eux-mêmes*, t. I. p. 360; sur la côte, aux environs de Guérande, on dit par proverbialement : « Un gabelou! dix-sept degrés plus bas qu'un chien! ». Un conte de Fouquet, le *Douanier emporté par le diable*, montre que les douaniers n'étaient pas aimés autrefois. Le diable doit emporter celui auquel on dira avec conviction : que le diable t'emporte! Il entend plusieurs fois cette exclamation; mais la seule fois où elle soit prononcée de bon cœur, il s'agit d'un douanier. (*Légendes du Morbihan*, p. 24-27.)

Les marins appellent les gendarmes de la marine des Brasse-Carré. A bord d'un navire, brasser carré c'est mettre les vergues dans un plan perpendiculaire à la quille. — Le chapeau d'un gendarme est brassé carré sur sa tête.

A Saint-Malo et sur tout le littoral, les matelots se servent volontiers du mot argousins, pour désigner les gendarmes, les sergents de ville et en général tous les hommes qui touchent à la police. C'est un nom qui est venu des galères et des bagnes. (Comm. de M. Paul Hercouët).

Les marins avaient un grand mépris pour les garde-chiourmes. Dans le langage des matelots et des soldats de marine, garde-chiourme, était synonyme de traître « Porter un coup de garde-chiourme à son adversaire, c'était le démonter par un coup fourré. (*Les Français peints par eux-mêmes*, t. I. p. 83).

Quand un garde-chiourme passe à Toulon, on récite parfois la Nenia suivante :

D. Si nègo un ome!	— Un homme qui se noie !
R. Noun, n'es pa 'n ome.	— Non, ce n'est pas un homme
D. E qu'es?	— Et qu'est-ce ?
R. Es un gardo-foussat.	— C'est un garde-forçat
D. Levo li lou sabre, — laisso lou negà !	— Prends lui son sabre et laisse le se [noyer.

(*Revue des Langues romanes*, t. IV. p. 132).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LA MOUNTADO

RANDONNÉE DE TARN-ET-GARONNE

Cette vieille Rengaine était à la mode dans toute la région qui s'étend dans le Tarn-et-Garonne, de Caussade à Montauban, (en allant du Nord au Sud), et de Réalville à Mirabel (en allant de l'Est à l'Ouest). Toute paysanne, qu'elle fût nourrice ou bonne, la commençait dès qu'elle avait un enfant à garder et l'enfant restait sous le charme, sérieux et attentif, tant que durait ce qu'on appelait : *la mountado,* et riant aux éclats tout du long de *la dabalado. La mountado* se dit en langage *parlé,* mais chaque phrase toujours sur le même ton; à la dernière phrase :

« *baou trouba lou bén...* »

Il y a un temps d'arrêt, puis *la dabalado* part très-vite et toujours sur la même note élevée. — Il convient de remarquer l'étrange suite de verbes inconnus que le patois ne pratique pas et qui ont été créés, non pour les besoins, mais pour le plaisir de la Rengaine et dont on ne voit guère d'équivalents en français; pourtant du substantif *glu* on a tiré *engluer,* de *sable, ensabler,* etc.; mais on n'en voit pas pour les mots figurant dans la Rengaine.

MOUNTADO (1)

— Baou trouba Madamo que me ballie de pa;
— Madamo me bol pas ballia de pa que nou y portoi las claous de Moussu.
— Baou trouqa Moussu que me ballie sas claous;
— Moussu me bol pas ballia sas claous que nou y portoi de car de bedèl.
— Baou trouba lou bedèl que me ballia de; cer
— Lou bedèl me bol pas ballia de car que nou y portoi de lats de baquo.
— Baou trouba la baquo que me baille de lats;
— La baquo me bol pas ballia de lats que nou y portoi de fe de prat.
— Baou trouba lou prat que me ballie de fe;

1. MONTÉE. — Je vais trouver Madame pour qu'elle me donne du pain. — Madame ne veut me donner du pain que si je lui porte les clés de Monsieur. — Je vais trouver Monsieur pour qu'il me donne ses clés. — Monsieur ne veut me donner ses clés que si je lui porte de la viande de veau. — Je vais trouver le veau pour qu'il me donne de la viande. — Le veau ne veut me donner de la viande que si je lui donne du lait de vache. — Je vais trouver la vache pour qu'elle me donne du lait. — La vache ne veut me donner du lait que si je lui donne du foin de pré. — Je vais trouver le pré pour qu'il me donne du foin.

Digitized by Google

— Lou prat me bol pas ballia de fe que nou y portoi de dallio de faure (1).
— Baou trouba lou faure que me ballie de dallio;
— Lou faure me bol pas ballia de dallio que nou y portoi de lart de por;
— Baou trouba lou por que me ballie de lart;
— Lou por me bol pas ballia de lart que nou y portoi d'aglan de casse.
— Baou trouba lou casse que me ballie d'algan;
— Lou casse me bol pas ballia d'aglan que nou y portoi de ben d'auta.
Baou trouba lou ben...

DABALADO	DESCENTE
Lou ben m'enbento.	Le vent m'envente.
Enbenti lou casse.	J'envente le chêne.
Lou casse m'englando.	Le chêne m'englande.
Englandi lou por.	J'englande le porc.
Lou por m'enlardo.	Le porc m'enlarde.
Enlardi lou faure.	J'enlarde le forgeron.
Lou faure m'endallio.	Le forgeron m'enfauche.
Endalli lou prat.	J'enfauche le pré.
Lou prat m'enfeno.	Le pré m'enfoine.
Enfeni la baquo.	J'enfoine la vache.
La baquo m'enlatso.	La vache m'enlaite.
Enlatsi lou bedèl.	J'enlaite le veau.
Lou bedèl m'encarno.	Le veau m'enviande.
Encarni Moussu.	J'enviande Monsieur.
Moussu m'enclabo.	Monsieur m'enclave.
Enclabi Madamo.	J'enclave Madame.
Madamo m'enpano!	Madame empaine!

Mme N. A.-E.

1. Le pré ne veut me donner du foin que si je lui donne une faux de forgeron. — Je vais trouver le forgeron pour qu'il me donne une faux. — Le forgeron ne veut me donner une faux que si je lui porte du lard de porc. — Je vais trouver le porc pour qu'il me donne du lard. — Le porc ne veut me donner du lard que si je lui donne du gland de chêne. — Je vais trouver le chêne pour qu'il me donne du gland. — Le chêne ne veut me donner du gland que si je lui donne du vent d'antan. — Je vais trouver le vent...

Digitized by Google

TRADITIONS MERVEILLEUSES DE LA BASSE-BRETAGNE

I

LES SOLDATS DE SAINT CORNÉLY (1)

Légende du Morbihan

Écoutez tous, petits et grands, le récit des choses merveilleuses par lesquelles saint Cornély fit connaître aux gens de notre pays combien il était agréable à Dieu !

Saint Cornély était pape. Au cours d'une persécution où le sang chrétien coula à pleins ruisseaux, pendant neuf jours et neuf nuits, dans les rues de Rome, il dut demander son salut à la fuite. Son départ fut bientôt connu, et des soldats furent envoyés dans toutes les directions, avec ordre de le ramener mort ou vif. Quelles angoisses pour le malheureux pape ! Quelles fatigues ! Quels dangers ! S'il parvenait un jour à faire perdre ses traces, il se retrouvait le lendemain en face de ses persécuteurs plus nombreux, plus acharnés que jamais à sa perte. Sept ans entiers il erra ainsi d'un lieu à l'autre, toujours fuyant, toujours poursuivi. Dieu le soutint au milieu de ces épreuves cruelles, et lui permit d'arriver sain et sauf au fond de la Bretagne, sous le déguisement d'un toucheur de bœufs. Quand, poussant devant lui ses compagnons de misère, deux grands bœufs blancs, il atteignit le village du Moustoir, en Carnac, il put se croire hors de tout danger : depuis plus de huit jours, il n'avait pas rencontré un seul de ses ennemis.

— Je m'arrêterai ici, dit-il, — bonne terre, beaux ombrages et aussi, sans doute, braves gens.

Il se trompait de plus de moitié. Presque aussitôt, il entendit une femme jurer et un fils insulter sa mère. Le cœur tout attristé, le saint fit un brusque saut en arrière. Dans ce mouvement de recul, il appuya si fortement le pied droit sur une grosse pierre que l'empreinte de ce pied y est restée depuis lors. Après un court moment d'hésitation, il reprit sa marche en avant et descendit au bourg de Carnac. Là, une douloureuse surprise l'attendait encore. Les soldats païens qu'il espérait ne plus revoir, occupaient les

1. C'est sous ce nom que sont connus, dans le Morbihan, les alignements de Carnac.

Digitized by Google

abords du bourg et toute la campagne environnante. Quelques pas de plus, il tombait entre leurs mains. Où fuir ? Devant lui la mer immense, — à gauche, à droite, partout des ennemis. Il appela son bon ange :

— Mon bon ange, tire-moi de péril !

— Volontiers.

— Que faut-il faire ?

— Entre dans l'oreille de l'un de tes bœufs.

— Comment le pourrais-je ?

— Dieu t'aidera.

Dieu l'aida, en effet, à entrer dans cette cachette, et il s'y blottit si bien que les soldats romains passèrent près de lui sans l'apercevoir.

Il y serait resté longtemps, si les mêmes soldats, auxquels les vivres commençaient à manquer, n'avaient fait un jour main basse sur les deux bœufs, et ne les avaient emmenés dans la lande du Ménec pour les abattre. Saint Cornély appela de nouveau son bon ange.

— Mon bon ange, tire-moi de péril !

— Volontiers.

— Que faut-il faire ?

— Étends les bras et commande à tes ennemis de se changer en pierres.

— Je n'ai pas ce pouvoir.

— Dieu te l'accordera.

Et Dieu le lui accorda, comme l'ange l'avait dit. Les soldats romains, tous sans exception, furent frappés d'immobilité au même instant. Ils étaient huit ou dix mille qui, d'Étel à Locmariaquer, descendaient, en épaisses colonnes : tous, sans exception, furent au même instant changés en pierres. A la place qu'ils occupaient ils sont demeurés ; à la place où ils se sentirent cloués au sol, on peut encore les voir aujourd'hui, non pas tous, — la foudre en a anéanti plusieurs, la main des hommes en a détruit plus encore, — mais en assez grand nombre pour témoigner à jamais du plus grand prodige que la bonté infinie de Dieu ait permis à l'un de ses saints d'accomplir.

Ces pierres sont connues de tout le monde sous le nom de « *Soldats de Saint Cornély* ».

En souvenir du jour où il s'était réfugié dans l'oreille de l'un de ses bœufs, saint Cornély a voulu être le protecteur des bêtes à cornes, et cette faveur ne lui a pas été refusée. Il éloigne des étables le crapaud, le sourd, les serpents et les mauvais esprits ; il empêche les sorcières de soutirer la force des taureaux et de gâter le lait des vaches ; il est le médecin et le bienfaiteur des troupeaux.

Honneur au grand saint Cornély, le patron de Carnac ! (1)

1. Cf. Sur une autre version de cette légende : Fouquet, *Légendes, Contes et Chansons populaires du Morbihan*, p. 98-100.

Digitized by Google

La légende de Saint Cornély m'a été racontée, pour la première fois, à Carnac, en 1864, par un vieux paludier du Bréno, dont j'ignore le nom. Le début, qui est celui des *guerzenneu* vannetais, et les principaux traits du récit ont été fixés sur place dans des notes rapides que, plus tard, à quelques soudures près, je n'ai guère eu qu'à reproduire littéralement.

En 1882, dans un nouveau voyage à Carnac et sur les marais salants du Bréno, je n'ai pas retrouvé mon conteur, mais j'ai eu la consolation de constater du moins que, malgré la concurrence d'un des plus plats cantiques que je connaisse, la vieille légende était restée populaire. Si personne n'a pu me la réciter absolument complète, il m'a été facile de m'assurer, en fouillant dans plusieurs mémoires, qu'aucun de ses curieux détails n'était perdu.

II

LES DANSEURS MAUDITS

Légende du Bas-Léon

Plusieurs jeunes gens, garçons et filles, d'un village de Kerlouan, revenaient un soir d'une ferme de Plounéour-Trez où ils étaient allés faire la veillée.

Deux par deux, les doigts emmêlés, ils marchaient en étourneaux peu pressés de rentrer au nid, riant, chantant, saluant la lune de *iou iou* prolongés, se soufflant dans le cou, faisant mille folies.

Comme ils arrivaient sur la lande qui sert de lisière aux deux paroisses, le son d'un biniou se fit entendre.

— A merveille! dit l'une des filles, il nous manquait un sonneur, appelons celui-ci, il nous fera danser!

Le gros de la bande applaudit.

Va bien. Le sonneur se prête de bonne grâce au désir des écervelés. On danse une gavotte, on en danse deux, puis une autre, puis une autre encore. Les jambes semblent infatigables.

— Une ronde maintenant!

Tout à coup, retentit le bruit d'une sonnette.

— De mieux en mieux! voilà un musicien de plus qui nous arrive, dit un danseur.

— Avec un falot pour éclairer la fête, ajoute un second.

— Et un servant qui a sans doute quelque bonne bouteille au fond de son sac, crie un troisième.

Le bruit se rapprochait, la lumière aussi, et la troupe joyeuse put bientôt apercevoir, à quelques pas d'elle, le recteur de Plounéour qui, précédé de son bedeau, portait les derniers sacrements à un malade.

Vit-on jamais plus horrible sacrilége? les danseurs, à l'exception de trois, ne s'arrêtèrent pas.

Le prêtre s'avança vers eux: ils lui barrèrent le passage. Le prêtre voulut parler: leurs chants et leurs cris étouffèrent sa voix.

Digitized by Google

Dieu juste! un pareil crime ne pouvait rester impuni : le tonnerre éclate et danseurs et danseuses, le sonneur avec eux, tous ceux qui avaient pris part à l'horrible profanation, tous, frappés du même coup, sont changés en pierres, sous les yeux de leurs compagnons glacés d'effroi.

Pendant des centaines et des centaines d'années on a pu voir ces pierres se dresser sur la lande (1), comme un vivant témoignage de la colère divine. Elles formaient une sorte de cercle (2), la plus grosse plantée au milieu. Parmi les gens du pays il en est plusieurs qui, sans être tout à fait des vieillards, se souviennent encore de leurs terreurs d'enfants quand ils passaient près d'elles. Souventes fois on avait tenté, mais vainement, de les enlever pour les utiliser comme matériaux. Le fer s'émoussait sur leurs têtes chenues. Parvenait-on à les renverser, elles se relevaient toutes seules. Un jour, cependant, des tailleurs de pierres réussirent, au prix de mille efforts, à charger la plus petite sur une voiture et à la transporter à une certaine distance. Quand, après avoir cassé une croûte, pour se donner du cœur, à quelques pas de l'endroit où ils l'avaient mise à terre, ils revinrent pour jouer du marteau, ils ne la trouvèrent plus. Elle était allée reprendre la place qu'elle occupait précédemment. Un matin la nouvelle se répandit que les pierres maudites avaient disparu. C'était la vérité. Malgré les recherches auxquelles on se livra, on n'a jamais pu savoir ce qu'elles étaient devenues. Tout porte à croire qu'elles sont tombées dans le puits de l'enfer.

L. F. SAUVÉ.

(Conté en 1868 à l'Aber-Wrac'h par Fanch Menut, matelot des douanes).

EXTRAITS ET LECTURES

I

UNE ANCIENNE COUTUME DE MARSEILLE

Notre collègue, M. Frédéric Mistral, nommé membre de l'Académie de Marseille, a prononcé, le 13 février, son discours de réception en provençal.

1. Au lieu dit encore aujourd'hui « *mechou ann danserien* = *pièce de terre des danseurs* », en Plounéour-Trez.

2. Un cromlec'h,

Digitized by Google

Voici, d'après le *Temps*, la traduction de l'exorde, qui fait allusion à une ancienne coutume marseillaise :

J'ai ouï dire à de vieux Marseillais que de leur temps, la veille de Noël, après le grand repas de la famille assemblée, quand la braise bénie de la bûche traditionnelle, la bûche d'olivier, blanchissait sous les cendres, et que l'aïeul vidait à l'attablée le dernier verre de vin cuit, tout à coup, de la rue déjà dans l'ombre et déserte, on entendait monter une voix angélique, chantant par là-bas, au loin, dans la nuit.

Et qu'était cela ?

C'était une dame, c'était une belle dame qui, au bras de son époux, s'en allait par les rues, en chantant des noëls, des noëls provençaux à la gloire de Dieu, et puis avec elle tout un vol de pauvres qui s'en venait après... Et quand les gens qui étaient à table entendaient là-bas cette voix mélodieuse, vite ils ouvraient leurs fenêtres, et la noble chanteuse leur disait : « Braves gens, le bon Dieu est né ! N'oubliez pas mes pauvres ! »

Et tous descendaient avec des corbeilles pleines de gâteaux et de nougat, et ils donnaient aux pauvres les restes du festin. Et pendant ce temps les cloches, là-haut, à la Major, carillonnaient joyeuses :

Nous la marierons,
La belle Françoise,
Nous la marierons
Quand elle aura du bon sens.

II

LES CHANSONS POPULAIRES AU CERCLE SAINT-SIMON

Le 26 février dernier le Cercle Saint-Simon a offert à ses membres et à des invités choisis une charmante audition de musique populaire. Nombre des membres de la Société y assistaient. Nous empruntons au *Journal des Débats* le compte rendu de cette intéressante soirée.

« Ce n'était pas la première fois qu'il était question, au cercle, de nos vieilles chansons, M. Gaston Paris les avait déjà étudiées au point de vue littéraire, dégageant les mythes primitifs de leur enveloppe populaire et de leur costume rustique, dans une conférence qui n'a pas été oubliée. C'était le tour de la musique, et le conférencier était M. Bourgault-Ducoudray. Il en a parlé en érudit, maître de son sujet, et en artiste épris de son art.

Après avoir affirmé la valeur historique de ces simples mélodies dont l'étude nous permet de remonter jusqu'aux origines de la musique et qui sont pour la poésie antique elle-même de précieux documents, il a insisté

Digitized by Google

sur leur valeur musicale. La musique savante n'a guère que deux modes : le majeur et le mineur, et le nombre de ses rythmes est limité. La mélodie populaire offre une grande variété de rythmes et de modes. Les grands compositeurs eux-mêmes, depuis Gluck jusqu'à Gounod, n'ont pas dédaigné de puiser à cette source, et leur science a fait d'heureux emprunts à cette naïveté.

La chanson populaire a, de plus, ajoute le conférencier, une valeur morale : c'est la gaieté pour ceux que la misère menace sans cesse : l'idéal pour ceux que la réalité écrase, c'est la grande consolation que l'art offre aux humbles. « Je chante sur ma misère », disait avec une sorte d'éloquence une pauvre femme en répétant quelque vieille complainte.

La conférence, très applaudie, a eu pour commentaire un charmant concert. On a pu apprécier la musique populaire de la Bresse, de la Bretagne, de la Lorraine, de la Franche-Comté, de l'Auvergne, du Morvan, de la Normandie, etc. Certaines mélodies du Berry avaient eu la bonne fortune d'être recueillies par une grande artiste, Mme Viardot; elles n'ont pas été les moins goûtées. D'aimables artistes ont interprété avec goût et succès cette géographie musicale de la France. On a fort applaudi Melle Nocenzo, dans *le Joli Tambour;* M. Gibert, dans *la Bergère aux champs;* M. Jacquin, dans une légende bretonne, *Silvestrik;* Melle Bournonville, dans un *Noël* populaire; Melle Auguez a dit avec une grâce charmante une ronde lorraine : *Avec mes sabots*, et une vraie chanson gauloise du Morvan, *l'Occasion manquée.* Citons encore deux dialogues : *le Mari jaloux* et *la Bergère et le Monsieur,* une idylle franco-auvergnate.

Mais le plus grand succès a été pour M. Julien Tiersot, qui avait organisé cette audition et qui tenait le piano, lorsqu'il a interprété lui-même des mélodies de la Bretagne et de la Bresse, le *Pauvre Laboureur*, le *Plongeur*. Il l'a fait avec un art très simple et très savant tout ensemble, surtout avec un sens profond de la musique populaire, dont la cause a été définitivement gagnée auprès de tous les invités du cercle.

Nous donnons ci-dessous le Programme de cette audition, avec le nom des recueils auxquels les chansons étaient empruntées, ou de ceux qui ont recueilli celles qui sont inédites.

Le Mois de Mai, chant de quête de la Champagne, solo et chœur (Ms. de la B. N. (1). *La Bergère aux Champs*, pastourelle des provinces du centre (Ms. de la B. N.). *Le Rossignol messager* (Bresse. Recueilli par M. J. Tiersot). *Joli Tambour* (Haute-Bretagne. Recueilli par MM. Paul Sébillot et Julien Tiersot). *Le Plongeur* (Haute-Bretagne. Recueilli par MM. Paul Sébillot et Julien Tiersot). *La Femme du Roulier* (Saintonge. Recueil de MM. Champfleury et Weckerlin). *Pernette,* complainte (Franche-Comté. Recueillie et communiquée par M. Beauquier. *Le Jaloux*, chanson dialoguée (Berry. Recueillie et communiquée par Mme Viardot). *Là-haut*

1. Toutes ces chansons, hormis celles du Recueil de M. Bourgault-Ducoudray, les Noëls et la Femme du roulier, ont été harmonisées spécialement pour ce concert par M. Julien Tiersot. Nous espérons que son travail sera un jour publié.

Digitized by Google

sur la Montagne (Alsace. Recueil de M. Weckerlin). *En passant par la Lorraine* (Pays messin. Recueil de M. de Puymaigre). *Le Pauvre Laboureur* (Bresse. Recueilli par M. Julien Tiersot). *Il n'y a qu'un Dieu qui règne dans les cieux*, chanson énumérative. (Haute-Bretagne. Recueillie par MM. Bourgault-Ducoudray et Paul Sébillot). *Briolage,* chant du laboureur berrichon. (Recueilli par Mme Viardot). *Ali Alo*, chanson des matelots de Dunkerque. (Coussemaker, Chants des flamands de France). *Ma douce Annette* (Basse-Bretagne. Recueili par M. Bourgault). *Disons le chapelet, Sylvestrik* (Basse-Bretagne, traduction de M. F. Coppée, Recuellis par M. Bourgault). Deux Noëls : *Chantons je vous en prie. Où s'en vont ces gais Bergers* (harmonisés d'après la Messe de Noël de Lesueur. Paroles tirées des Bibles des Noëls). *La Bergère et le Monsieur,* chanson dialoguée. (Auvergne. Communiquée par M. A. B. de Besse, Puy de Dôme). *En revenant de Noces* (chanson populaire dans toutes les provinces de France). C'est la version entendue par M. J. Tiersot, à Bourg, dans son enfance. *La Mort du Mari* (Normandie. Fleury. Littérature orale de la Basse Normandie). *L'Occasion manquée* (Morvan. Recueilli par M. Julien Tiersot.) *Le Chant des Livrées*, chanson de noce du Berry (chœur). Recuelli par Mme Viardot.

BIBLIOGRAPHIE

FRIEDRICH W. EBELING. *Floegels Geschichte des Grotesk-Komischen* bearbeitet, erweitert und bis auf die neueste Zeit fortgefühst (avec 41 planches. la plupart coloriées et le portrait de l'auteur). Leipzig, H. Barsdorf, 1887. — in-8° de 487 pages.

Il n'existe peut-être pas de trait de la nature humaine, qui se manifeste plus universellement que l'amour du grotesque et du comique. La science du folk-lore, en tant qu'elle a pour but de pénétrer l'âme populaire, doit faire rentrer dans le domaine de ses recherches les expressions de ce sentiment. Dans une transformation facile à suivre, il se laisse retracer depuis les sociétés les plus primitives, jusqu'aux classes les plus avancées en évolution. Plus on remonte dans le cours des siècles, plus ces manifestations sont grossières; en sens opposé, plus on poursuit ce trait de caractère chez des peuples arrivés à des degrés différents de développement, plus ses expressions s'épurent pour aboutir aux plus grandes finesses de la satire se aux jouissances purement intellectuelles de la haute comédie. L'histoire du grotesque et du comique, depuis les civilisations primitives jusqu'à nous, constitue une page très importante de l'histoire de l'esprit humain, appartenant au passé des classes civilisées, et, dans une certaine mesure au présent des classes, qui font l'objet de la science folk-lorique. Ce travail fut entrepris au siècle passé déjà par le *Dr Karl Friedrich Floegel.* C'était — je me figure — moins un savant, qu'un collectionneur de faits bizarres, ayant rapport à ce côté particulier de l'esprit humain. Né à Jauer, en Silésie

Digitized by Google

le 3 décembre 1729, il devint, en 1774, professeur à la *Ritterakademie* de Liegnitz et mourut en 1788. Pour rappel seulement, nous citerons ses autres ouvrages, rentrant dans le même ordre d'idées : *Geschichte der komischen Litteratur* 1-4, 1784-87; *Geschichte der Hofnarren* 1789; *Geschichte des Burlesken* 1794.

En 1788 il publia l'*Histoire du Grotesque et du Comique* qui fut rééditée en 1862 par le Dr Ebeling. La 4e édition, qui vient de paraître, a subi des modifications si profondes, que le nom de Floegel n'est plus conservé sur le titre que par piété.

Cet ouvrage, dont nous allons donner une analyse succincte, présente aux lecteurs de cette Revue maint côté intéressant.

La partie que Ebeling traite avec le plus d'amour, c'est le spectacle populaire.

Dans une série de chapitres, il retrace l'histoire du théâtre populaire chez les principaux peuples de l'Europe, depuis les Grecs et les Romains jusqu'à nous. Ces chapitres n'ont pas seulement de l'intérêt pour l'historien de la littérature, en ce sens que dans presque tous les pays la farce ou la comédie populaire est la source du théâtre littéraire, mais encore, et surtout, pour le folkloriste. Nous y voyons naître ces personnages aimés de la foule, les « types populaires », qui ont égayé nos pères, à travers le moyen âge, jusqu'à notre époque même. Partout nous rencontrons le bouffon, attifé d'un costume multicolore, chargé d'amuser le peuple par ses farces et ses lazzis grossiers, où il n'épargne pas plus les personnes que les mœurs. Ce personnage éminemment populaire, s'il change de nom d'après les pays, est partout l'incorporation de ce sentiment présent chez tous et perçant toujours, qu'on ne saurait mieux décrire que par les paroles caractéristiques, prononcées par ce fameux docteur d'Auxerre, quand il soutenait que la Fête de l'Ane était aussi légitime, aussi sainte que la Conception de Notre Dame : « Les tonneaux de vin crèveraient si on ne leur ouvrait quelquefois la bonde ou le fosset pour donner de l'air. Or, nous sommes de vieux vaisseaux et des tonneaux mal reliés, que le vin de la sagesse ferait rompre, si nous le laissions bouillir ainsi par une dévotion continuelle au service divin. »

C'est la nécessité de cet aérage qui prête une vie si tenace aux fêtes populaires, se perpétuant depuis les saturnales des Grecs et des Latins, jusqu'aux excès multiples de notre Carnaval.

Au moyen âge on ouvrait la bonde assez souvent. Ces hommes plus rapprochés de l'état naturel avaient les passions plus fortes que nous. Aussi voyons-nous le grotesque envahir même les pièces religieuses.

Les souverains eux-mêmes ne marchandaient pas leur faveur aux types populaires. Chez les Italiens ceux-ci s'appellent *Pantalone, Dottore, Scapino, Scaramuccia, Pulcinella ; Harlequin, Pierrot* en France; *Hanswurst* en Allemagne. Plusieurs d'entre eux, Harlequin, Polichinelle, Scapin, eurent longtemps leur place sur la scène populaire des principales nations. Suivre l'évolution du grotesque et du comique au théâtre, appartient à l'histoire de la littérature; ici il suffira de rappeler les nombreux emprunts faits par la comédie littéraire à la comédie populaire. Ebeling résume quelques-unes de ces farces, représentées primitivent en plein air, et empreintes de cette liberté de langage, qui caractérise toutes les productions vraiment populaires. Signalons par exemple, le Jeu de la Papesse Jeanne (p. 119) composé en 1480, avec sa curieuse liste des personnages. Le diable y jouait généralement un grand rôle. Du reste, ces hommes naïfs faisaient constamment intervenir les personnages de la religion dans tous les événements de leur vie; sans cesse, les anges ont à les soutenir contre l'esprit du mal, toujours aux aguets pour leur tendre des pièges. Au théâtre, les diables avaient souvent pour mission d'amuser le public. « La grande diablerie » en comptait quatre, ornés de queues et de cornes. Qui ne se rappelle comment François Villon fit un jour le diable, au grand détriment du frère Tappecoue, qui n'avait point voulu lui prêter une chape et une étole pour représenter Dieu le Père?

Digitized by Google

Ces pièces étaient le plus souvent puisées dans la religion : elles sont empreintes, comme toutes les manifestations de l'activité intellectuelle à cette époque, de la naïveté des productions populaires. Malgré le grand écart qui existe entre la civilisation de notre temps et celle du moyen âge, elles ne sont pas complètement abandonnées. Plusieurs d'entre elles sont encore représentées dans les baraques, que les foires annuelles réunissent sur nos places publiques. Dans certains villages en Bavière, en Tyrol et en Carinthie, elle sont restées en vogue jusqu'à ce jour.

« Cette folie, qui nous est naturelle et qui semble née avec nous », comme disait le prédicateur d Auxerre cité plus haut, se montrait aux moyen âge encore dans ces fêtes multiples, accompagnées des plus grandes orgies, qui se commettaient bien souvent dans les églises mêmes. On lira avec beaucoup d'intérêt le chapitre où Ebeling a réuni quelques-unes de ces fêtes grotesques. En voici les principales : la Fête des Fous; la Fête de l'Ane; la Procession Noire à Evreux; la Procession à Aix; la Procession du Renard; la Procession de l'Elévation de la Croix à Tournai; la Grande Danse de Marseille; les Fêtes de saint Grégoire, de saint Martin et de saint Nicolas.

Dans le chapitre suivant il réunit des indications au sujet de quelques fêtes, indépendantes des pratiques religieuses. Ce sont celles qui ont plutôt une origine païenne : la Fête de l'Été, la Fête de saint Jean, la Fête de la Moisson. Il ne semble pas que les faits rappelés ici soient à leur place dans une histoire du grotesque. A part cette restriction, les matériaux recueillis par l'auteur par rapport à la Fête de l'Été dans les pays germaniques et slaves, se recommandent spécialement à l'attention du folkloriste.

La section où il examine les fêtes civiles comiques, nous apprend des détails fort curieux sur les cortèges publics, sur les « Entremets » qu'Olivier de la Marche nous décrit dans ses Mémoires, sur le Carnaval, et sur beaucoup d'autres. Nous y trouvons également la description de quelques fêtes en Chine et en Russie.

L'origine et les exploits des sociétés comiques font l'objet de la Ve Section; plusieurs chapitres sont consacrés à des sociétés françaises : La Mère Folle à Dijon; la Societas Conardorum ou Cornardorum (Cornards) à Evreux et à Rouen; les Clercs de la Bazoche; le Régiment de la Calotte à la Cour de Louis XIV, etc.

Au point de vue spécial où nous nous plaçons, ces derniers chapitres intéressent moins les lecteurs de cette Revue; il en est de même des suivants, qui ont trait au grotesque dans les arts et dans le costume; c'est pourquoi nous n'en parlerons pas ici.

Nous appellerons encore l'attention sur les planches coloriées fort curieuses qui ornent cet ouvrage; elles nous retracent toute l'histoire du grotesque dans ses diverses expressions. D'une richesse remarquable, elles rehaussent beaucoup la valeur du livre. L'exécution particulière de cet ouvrage (il est imprimé sur papier jaune avec de l'encre bleue) en fait une véritable curiosité typographique.

Le lecteur constatera avec regret, que l'auteur ignore quelquefois la littérature de son sujet. *Lénient* (La Satire en France) sera consulté avec fruit concernant plusieurs fêtes décrites par Ebeling; celui-ci ne connaît pas les derniers travaux sur Harlequin (p. 26); ce qu'il dit sur les peuples de moindre importance, les Hollandais, les Danois, est tout-à-fait insuffisant et de plus inexact. Espérons que dans une édition suivante, il reverra cette partie de son travail, ou la supprimera tout simplement. Nous aurions d'autres erreurs de détail à signaler; elles n'ôtent cependant rien à la valeur de cet ouvrage, qui sera une source de renseignements pour tous ceux qui s'appliquent à l'étude de l'esprit populaire.

AUG. GITTÉE.

ÉMILE PETITOT. — *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*, 1 vol. petit in-8° écu de VII-521 pages. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc (7 fr 50.

Digitized by Google

En 1862, M. Petitot débutait comme Missionnaire catholique chez les Indiens tchippewayans; il s'occupa dès lors de recueillir les traditions des diverses tribus avec lesquelles son apostolat le mettait en rapport. Il pensait sans doute que, pour rendre sa mission fructueuse, il était utile de connaître les traditions et les superstitions des peuplades parmi lesquelles il était appelé à l'exercer. En cela, il suivait l'exemple des premiers explorateurs du Canada, et des jésuites du XVIIe siècle, auxquels nous devons tant de notions curieuses sur les mœurs et les croyances des indigènes de la Nouvelle-France. Si en Canada, les Indiens ont été assimilés, au lieu d'avoir été traqués comme des fauves et détruits comme cela a eu lieu dans les colonies anglaises, ce résultat, honorable assurément pour le génie français, est dû en partie à la connaissance que les Franco-Canadiens avaient des peuplades au milieu desquelles ils vivaient.

L'exploration de M. Petitot ne dura pas moins de vingt années, pendant lesquelles il put recueillir un grand nombre de traditions. Le présent livre contient une bonne partie de sa fructueuse moisson.

Il y a lieu, au point de vue de la critique, de le séparer en deux parties : la préface (et parfois, mais plus rarement, les notes) contient certaines idées bibliques particulières à l'auteur, qui sont d'un ordre extra-scientifique. Nous ne nous appesantirons pas sur elles et nous aimons mieux venir tout de suite aux traditions. On peut être assuré qu'elles ont été fidèldment recueillies : plusieurs d'entre elles éveillent la comparaison avec les *Tales of the Eskimo* le précieux ouvrage de Rink; il y a eu évidemment des répercussions réciproques entre les Indiens et les Esquimaux, races qui, bien qu'ennemies, sont en contact presque journalier.

Aucune des légendes que nous donne M. Petitot n'est vraiment belle : elles sont, sous ce rapport, très inférieures à celles des peuples de l'ancien continent aryens ou non aryens. Il y en a toutefois beaucoup qui sont très curieuses et qui montrent clairement l'état psychologique des peuples arctiques : encore à l'état d'enfance, ils ont souvent des conceptions enfantines.

Les Indiens qui vivent dans la familiarité des animaux, ont imaginé des races qui tiennent par certains côtés à l'animalité, à moins qu'on ne veuille voir dans cette conception les traces d'un *totémisme* maintenant oublié. Comme les Esquimaux et plusieurs autres tribus, ils ont des hommes-chiens, des hommes-loutres, des femmes-perdrix, etc., du reste, les animaux étaient hommes au commencement. On retrouve aussi chez eux des fictions qui rappellent celles de l'antiquité classique : ils connaissent des pygmées troglodytes, et aussi des géants. Quelques-uns de ceux-ci peuvent être rapprochés de notre Gargantua : ainsi que lui, en urinant, ils produisent des rivières (cf. p. 34, 37, 138). Les Indiens ont un petit Poucet — un petit enfant pas plus haut que le doigt, qui à l'aide d'une baguette et de paroles magiques, produit des merveilles; — un héros dont la force et l'immortalité résident, non dans son âme mais dans sa hache de pierre. Plusieurs légendes s'occupent de l'origine des choses, de celle des canards, des lièvres, des étourneaux, de la queue des écureuils, de la Mort. Cette dernière est curieuse en ce qu'on en trouve le parallèle exact chez *les Bassoutos*, p. 255 (cf. Casalis Bassoutos).

PAUL SÉBILLOT.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

La Favilla, Rivista di Letteratura et di Educazione. Pérouse 1887, 31 janvier et 28 février. — Uzi e tradizioni dell' Umbria *Dott. Zeno Zanetti.* (intéressante étude sur les usages de l'Ombrie, et qui traite des gâteaux de fêtes et du dépit amoureux).

Digitized by Google

Mélusine, 5 février. — La Flèche de Nemrod. *Israël Lévi.* — Les yeux arrachés. — La Grande Ourse. — Usages de la féodalité en Bretagne. *A. de la Borderie.* — La Fascination. *J. Tuchmann.* — Devinettes de la météorologie. *J. Kopernicki.* — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *E. Ernault.* — Les Inductions de Zadig. *H. Gaidoz.* — Jean de l'Ours. — Barbe-Bleue; conte de l'Ille-et-Vilaine. *E. Rolland.* — Les vaisseaux fantastiques. — Le jeu de Saint Pierre. — Les Ongles. — Les Décorations. — L'âge de l'adolescent, devinette arithmétique. — 5 Mars. L'Anthropophagie. *H. Gaidoz.* — Usages de la féodalité. — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *E. Ernault.* — Le petit Chaperon rouge. — Oblations à la mer. — La vieille et la jeune. *H. Gaidoz.* — Beotiana. — Dictons gastronomiques. — Quelques idées de sauvages. — Voyages et voyageurs. *L. F. Sauvé.* — Les Décorations.

Modern Language Notes on II. 1. Notes on Specimens of Early English III. A. E. Egge. (Old Kentish Sermons; Proverbs of Alfred; The Owl and the Nightingale).

Revue de l'Histoire des religions. t. XIV n° 1 (juillet-août 1886). L'étude de la religion égyptienne, *E. Lefébure* (Dans cette introduction à son cours à l'Ecole des Hautes-études, le professeur a tracé un tableau de l'état des connaissances actuelles). — Le sacrifice de la chevelure chez les Arabes. *Dr Ignaz Goldziher* (additions à une étude publiée par le même auteur dans le t. X. pages 351 et suivantes de la Revue). — La Croyance à l'immortalité de l'âme chez les anciens Irlandais *Georges Dottin,* (des barques de verre conduisaient à une tour de verre environnée d'arbres merveilleux les morts qui avaient mérité ce paradis).

Revue d'Ethnographie, t. V, n° 5 (septembre-octobre). Les peuplades de Madagascar. *Max Leclerc* (commencement d'une monographie dans laquelle le folk-lore intervient assez souvent). — Etude sur l'exposition coloniale de Londres. *E. T. Hamy.* (suite). — Pratiques et croyances relatives au bucéros dans l'archipel indien. C. M. *Pleyte Wzn* (détails, avec une incantation, sur les pratiques et croyances qui se rattachent à cet oiseau).

Revue de Linguistique, t. XIX. 4me trimestre de 1886. — Blason populaire de l'Ille-et-Vilaine. *Paul Sébillot* (Collection de 62 villes ou villages blasonnés.)

Saturday review. 5 Mars. — Popular Tales and fictions. (Analyse du livre de M. Clouston; réserves sur les théories de l'auteur).

Scribner's Magazine, N° 3, Mars. — Ballad of the Penitents. *Andrew Lang.*

The Shipping world, 1er novembre, 1er décembre, 1er janvier et 1er février. The music of the waters. *Laura Alexandrine Smith* (Commencement d'une très substantielle et très intéressante étude, avec musique notée, sur les chants populaires des marins de tous les pays).

Société archéologique du Finistère, t. XIII p. 207-228 et 331-338. Légendes locales de la Haute-Bretagne. Les fées des Houles. *Paul Sébillot.* (Collection de treize légendes sur les fées des cavernes du bord de la mer.) — Les Joculatores bretons p. 3-9; 27-37; 86-95; 173-186; 346-356; *H. de la Villemarqué.*

Le Temps, 13 février, M. de Maupassant et les Conteurs français. *Anatole France* (quelques détails intéresssants sur les anciens conteurs des XVIe et XVIIe siècles). — Note sur les vaisseauxfant astiques, *Th. Weber.*

Walford's Antiquarian Magazine, Mars. — Folk-lore of British birds. *E. Martinengo-Cesaresco* (Compte rendu du livre de M. Swainson). — More kentish Proverbs. *Sarpvel-Bayly* (notes sur le Blason populaire du comté de Kent).

Zeitschrift für vergleichende Litteraturgeschichte. Erstes heft. Beitrage zur Litteratur des Volksliedes. *Otto Boeckel.* — Drittes heft. Germanische Sagenmotive in Tristan-Roman. *Gregor Sarrazin.* — Afrikanische Fabeln und Sagen. *Robert Felkin.* — Ein Problem der vergleichenden Sagenkunde und Litteratugeschichte *Krumbacher.* (étude sur la ballade de Lénore).

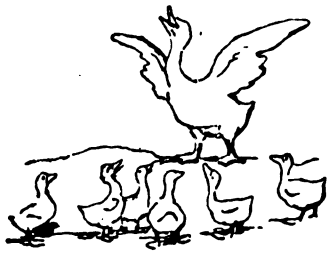
Zeitschrift f. deustche Alterthum u. deustche Literatur. XXXI 1. Müller, Mythologie der deutschen Heldensage. *Meyer.* — Jahn, Volksagen aus Pommern. *Laistner.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

*** *Une traduction anglaise du Barzaz-Breiz.* — M. Henry Carrington vient de publier à Edimbourg (en 1 petit vol. in-8° de XII-184 pages imp. Turnbull et Spears) sous le titre *Breton Ballads*, une élégante traduction en vers des pièces du Barzaz-Breiz qui n'avaient pas été traduites par MM. Tom Tylor (1865) et Lewis Morris. Cette dernière traduction est-elle la même que celle en vers anglais parue sans nom d'auteur dans *The Catholic World*, juillet 1873, sous le titre : Britanny, its people and its poems?

*** *Sandhasen.* — Le sobriquet de Sandhasen (lièvres de sable) donné aux fantassins allemands (cf. p. 52 t. II de la Revue) est aussi donné aux habitants de Haguenau, à cause du terrain sablonneux de la contrée (Comm. de M. P. Ristelhuber).



*** *Dîner de « Ma Mère l'Oye,* — Le dîner mensuel de « Ma Mère l'Oye » a eu lieu le 28 février au Cercle Saint-Simon. Les convives étaient MM. Pierre Beaufeu, le prince Roland Bonaparte, Henri Cordier, Errigton de la Croix, le Dr Hamy, Karl Hanotaux, Ernest Lamy, Ch. Leclerc, Ch. Ploix, W. R. S. Ralston, Félix Régamey, Arthur Rhôné, Paul Sébillot, Stiebel, Julien Tiersot. L'éminent folkloriste Ralston, auquel la présidence avait été décernée, a dans une spirituelle allocution — en très bon français, — souhaité longue vie et prospérité à la Société des Traditions populaires. Il a parlé de l'utilité du folk-lore, et émis l'idée que son étude, en montrant aux peuples combien ils se ressemblent quant à leurs croyances, contribuerait un jour à amener la paix universelle. Cette idée, très élevée sous son apparence paradoxale, a été fort applaudie. On a porté des toats à la Société anglaise de Folk-lore, et la soirée s'est terminée par des chansons, entremêlées de causeries à la fois scientifiques et amusantes.

Le prochain dîner aura lieu le jeudi 31 mars. Ceux de nos collègues qui voudraient y assister, sont instamment priés d'envoyer leur adhésion avant le mardi 29 à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

NOUVEAUX SOCIÉTAIRES. *(1er au 20 mars)*

Mme PAULINE VIARDOT.
MM. ANDREW LANG.
VICENZO GROSSI.
JOSEPH JEMAIN.
CAMILLE LEMOINE.
JULES MASSENET, membre de l'Institut.
Dr POMMEROL.
ZENO ZANETTI.
CAMILLE SAINT-SAENS, membre de l'Institut.
Le pasteur FÉLIX MARTIN.
REINHOLD KŒHLER, bibliothécaire à Wedmar.
TIBAL, professeur d'arabe à Alger.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 4. — 25 Avril 1887.

LE ROSIER

RONDE ANGEVINE AVEC JEU

Dans son beau recueil intitulé : *Mélodies populaires de Basse-Bretagne*, notre éminent collègue, M. Bourgault-Ducoudray, a publié un chant sur lequel tout le monde, au pays d'Armor, chante les commandements de Dieu.

Avec toute raison, le savant professeur au Conservatoire de musique a fait remarquer que « cette chanson religieuse nous offre un exemple de la « première destination de la poësie chantée chez les peuples primitifs. C'est « pour mieux graver dans la mémoire des Bretons les commandements de « Dieu que les missionnaires eurent l'idée d'y adapter une mélodie. Celle-ci, « par la simplicité et la netteté de son contour, convenait admirablement « à cette destination... »

On ne saurait mieux dire.

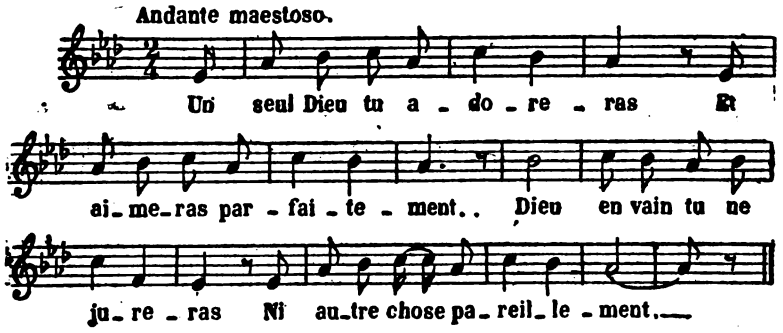
Mais quelle est la mélodie que les missionnaires ont adaptée, dans un but assurément fort louable?

Nous croyons que c'est celle d'une ronde enfantine fort connue en Bretagne et surtout en Anjou. Ils n'ont eu qu'à modifier la seconde phrase, et à rendre très lent un mouvement rapide au contraire.

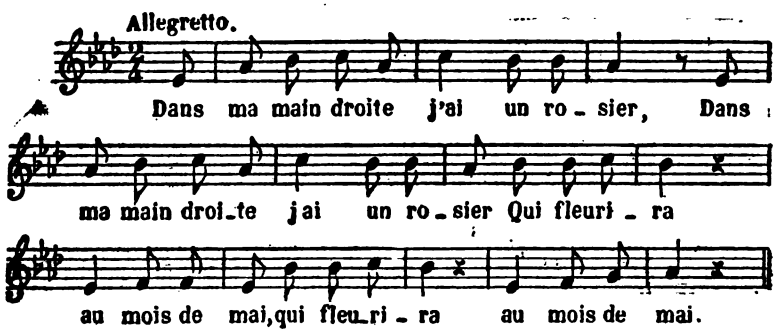
Afin de rendre notre démonstration concluante, nous donnerons après le texte de la pieuse mélodie bretonne celui, tout profane, du *Rosier* angevin.

Digitized by Google

LES COMMANDEMENTS DE DIEU



Au tour, maintenant, du Rosier!



Il nous semble évident que c'est cette ronde qui a servi de thème à la chanson bretonne.

Le Rosier, tel qu'on le danse, est une ronde en action. Quand le premier couplet est achevé, on fait entrer dans le cercle une personne autour de laquelle on tourne très rapidement en chantant ce qui suit:

Entrez en danse, charmant rosier, *(bis)*
Vous embras'rez qui vous voudrez! *(bis)*

La personne qui est, en quelque sorte, sur la sellette, arrête au passage un des danseurs ou une des danseuses qui tourbillonnent autour d'elle et l'embrasse. Le jeu est alors fini, mais, d'ordinaire, il recommence jusqu'à ce que tout le monde ait été à son tour au milieu de la ronde.

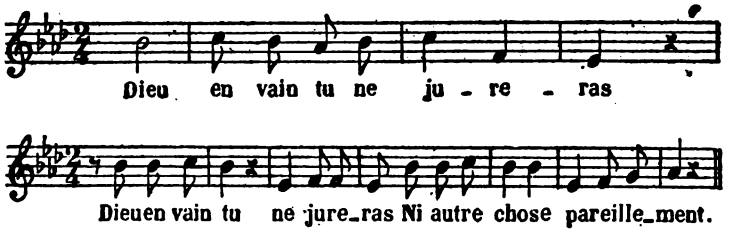
Nous ne saurions trop le répéter, ce jeu est très populaire en Bretagne et en Anjou. Nous croyons même qu'il est connu dans bien d'autres endroits, et, si notre souvenir ne nous trompe pas, il nous semble avoir entendu chanter le *Rosier* dans quelques-uns de nos squares Parisiens.

Nous avons cru piquant de mettre sous les yeux des lecteurs de la *Revue*

Digitized by Google

le modèle et l'imitation. Ils se rendront compte de la raison qui a fait changer par les missionnaires la seconde phrase de la ronde populaire. Les paroles françaises ou bretonnes ne s'adaptaient plus si bien. Au premier couplet, qui a du servir de modèle pour les autres, on avait avec le motif musical primitif :

La façon dont le mot *Dieu* tombait sur une note brève quand, au contraire, il fallait s'arrêter pendant si longtemps sur le pronom *tu* était, en vérité, scandalisante. On a donc substitué à cette phrase une autre qui a quatre mesures quand la première, au contraire, n'en a que trois. Nous la détachons :



. Il est évident qu'il y a une sorte de solennité dans ce motif que suit une reprise de la première phrase. Mais l'allure générale du morceau est altérée. Une phrase de quatre mesures vient détruire le rhythme par trois qui règne tout au long de la ronde populaire.

Il n'est pas jusqu'au retour, à la fin, du motif initial qui ne dénote clairement, suivant nous, l'intention des pieux adaptateurs. Puisqu'il avait fallu, à cause des paroles, déranger la seconde partie d'une mélodie que tout le monde connaissait, et qu'après les mesures intercalées, la fin du texte originaire n'allait pas du tout (bien que les paroles ne fissent pas d'ailleurs mauvais effet sous la musique), le plus simple était de reprendre les trois premières mesures de la chanson. De cette façon aussi on demandait un moins grand effort à la mémoire des fidèles. Ce n'était vraiment pas grand' chose de leur imposer de retenir quatre mesures nouvelles!

La chanson Angevine et la chanson Bretonne sont donc de la même famille. La mère est moins grave que la fille, mais qu'importe! Toutes les deux sont bonnes. L'une fait songer à la mie aux joues plus fraîches qu'une rose qu'on voudrait mettre au milieu de la ronde, et l'autre fait prier. Pour nos paysans aimer et prier, cela résume toute la vie.

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

PAPA GRAND-NEZ

CONTE DU NIVERNAIS

Il y avait une fois deux rois qui, étant voisins et jaloux l'un de l'autre, s'étaient déclaré la guerre. Plusieurs combats avaient déjà donné le désavantage à l'un des rois, parce qu'il ne pouvait pas diriger à son gré son armée, gênée dans ses manœuvres par les replis d'une large rivière sans pont. Pour observer les mouvements de l'ennemi, un de ses officiers monta un jour au faîte d'un chêne qui dominait une grande forêt. Comme il dirigeait ses regards de part et d'autre, il aperçut assez près de lui une troupe d'enfants qui jouaient autour d'un feu allumé dans une clairière et, presque aussitôt, il vit venir de leur côté un homme dont le nez était long, long à n'en pas finir.

— Ah! crièrent les enfants en interrompant leurs jeux, voici papa Grand-Nez!

Et ils accoururent tous à sa rencontre.

— Bonjour, papa Grand-Nez.

— Bonjour, mes enfants.

— Quelles nouvelles apportez-vous, papa Grand-Nez?

— Ah! mes enfants, je sais bien quelque chose.

— Dites, papa Grand-Nez, dites.

— Je vais le dire, mais n'en parlez pas. Il y a deux rois qui se font la guerre. L'un des deux sera toujours battu, parce qu'il ne peut pas traverser la rivière, faute de pont... Et pourtant, dans cette forêt-ci, pas bien loin de nous, se trouve l'Arbre Rouge. On n'aurait qu'à en couper une branche et à la poser sur l'eau de la rivière pour voir un beau pont se former immédiatement... *Cric crac! qui en parlera pierre deviendra!*

L'officier en avait assez entendu. Il descendit de son observatoire et se mit à la recherche de l'Arbre Rouge qu'il découvrit, non sans peine. Il en coupa une branche, l'emporta et alla trouver le roi :

— Sire, je me charge de jeter, la nuit prochaine, un pont sur la rivière. Que votre armée soit prête à passer!... Ne m'en demandez pas davantage...

— Si tu fais ce que tu dis, répondit le roi, tu auras bonne récompense.

L'officier n'eut qu'à poser la branche sur l'eau du fleuve. Elle s'élargit, s'allongea en forme de pont; l'armée passa, surprit les ennemis, remporta sa première victoire. Mais les autres ne se tinrent point pour battus et reprirent l'avantage en peu de jours.

Digitized by Google

L'officier eut l'idée de retourner à son chêne. Dès qu'il se fut hissé à la plus haute branche, il regarda du côté de la clairière et vit les enfants assemblés autour du feu; presque aussitôt arriva l'homme au long nez.

— Voici papa Grand-Nez, s'écrièrent les enfants; bonjour, bonjour, papa Grand-Nez!

— Bonjour, mes enfants.

— Que nous apprendrez-vous, papa Grand-Nez?

— Ah! je sais bien quelque chose...

— Dites vite, papa Grand-Nez!

— Je vais le dire, mais n'en parlez pas. Le roi a trouvé le moyen de jeter un pont sur la rivière, mais son armée sera battue quand même... Et pourtant, dans cette forêt, pas bien loin d'ici, se trouve l'Arbre Creux. Une petite partie de la poussière qu'il renferme dans la cavité de son tronc, jetée pendant la bataille aux yeux des ennemis, suffirait pour les aveugler, les étouffer. *Cric crac! qui en parlera pierre deviendra.*

L'officier, bien content de connaître un tel secret, quitta son chêne et s'empressa de rechercher l'arbre creux. Il finit par le trouver et remplit ses poches de la poudre qu'il contenait. Puis il s'en vint parler au roi :

— Sire, ne craignez pas d'attaquer l'ennemi. Livrez bataille dès demain. Seulement mettez-moi au premier rang, ayez le vent pour vous et je réponds de la journée.

— Qu'il soit fait comme tu le désires, dit le roi. Si tu réussis, tu auras bonne récompense.

Le lendemain, le combat s'engagea. A mesure que l'officier jetait au vent la poussière de l'Arbre Creux, il se formait de gros nuages de fumée qui asphyxiaient les soldats ennemis. Beaucoup tombaient comme foudroyés, les autres prenaient la fuite, serrés de près par l'officier et ses hommes. Il n'en resta pas un sur mille, si bien que leur roi se vit obligé de capituler. On signa donc la paix.

L'officier qui était le héros de la journée, fut mandé par le roi qui le complimenta beaucoup :

— Je t'ai promis bonne récompense, lui dit-il. Je ne saurais mieux faire que de te donner ma fille en mariage.

Belle comme le jour, cette fille du roi!... et l'officier était déjà amoureux d'elle. En attendant l'époque fixée pour la noce, il passait tout son temps au palais, en promenades, en divertissements avec sa fiancée. Elle lui dit une fois :

— Comment donc avez-vous fait pour jeter un pont sur la rivière et quelle est cette poudre que vous avez si bien employée dans la bataille ?

— Ah! princesse, je vais tout vous dire. Pour observer l'ennemi, j'étais monté sur le plus grand chêne de la forêt, quand mes regards tombèrent sur un feu qui flambait dans une clairière voisine; autour du feu, jouaient une troupe d'enfants. Un moment après, je vis venir

Digitized by Google

à eux un homme ayant un long nez et j'entendis leur conversation.

— Et que disaient-ils?

— Ceci, princesse... — Et l'officier révéla les secrets qu'il avait appris. Mais à peine eut-il terminé son récit qu'il se trouva changé en pierre. La princesse épouvantée appela au secours; tous les gens du palais accoururent et entre autres un oncle de l'officier.

— Ah! s'écria-t-il, qu'est-il arrivé à mon neveu?

La princesse raconta ce qu'elle venait d'entendre et de voir : aussitôt, elle aussi se trouva transformée en statue de pierre.

La désolation fut grande à la cour. Le roi ordonna de placer les deux victimes dans l'église, de chaque côté du maitre-autel et tout le royaume prit le deuil.

Cependant l'oncle de l'officier ne cessait de penser à l'étrange récit de la princesse; il était possédé du désir de voir ce mystérieux Grand-Nez. N'y tenant plus, il s'en alla dans la forêt, arriva au pied du plus haut chêne, grimpa de branche en branche et reconnut que la princesse n'avait dit que la vérité, car le feu brillait dans la clairière, les enfants jouaient alentour et l'homme au long nez ne tarda pas à se présenter.

— Bonjour, papa Grand-Nez, criaient les enfants.

— Boujour, mes enfants.

— Quelles nouvelles aujourd'hui, papa Grand-Nez?

— Je sais quelque chose, mes enfants.

— Dites-le-nous, dites-le-nous!

— Je vais le dire, mais ne le répétez pas. Quand je vous parlais du roi qui ne pouvait pas jeter un pont sur la rivière ni remporter la victoire, un de ses officiers était monté sur un arbre près d'ici. Il entendait mes paroles. Il en a profité pour jeter un pont et battre l'ennemi au moyen de la poudre de l'Arbre Creux. Le roi, pour le récompenser, lui a promis sa fille en mariage. Mais il n'a pas su garder mes secrets, il a tout révélé à la princesse et il a été changé en pierre. La princesse, ayant répété ses paroles, a été traitée de même. Tout le royaume est en deuil... Et pourtant, au milieu de la forêt, il existe une source sur laquelle est posée une glace. Il n'y a qu'à soulever la glace, à prendre un peu d'eau de la source et à la verser sur les deux fiancés de pierre pour qu'ils reprennent leur vie habituelle. *Cric crac! qui en parlera pierre deviendra.*

L'oncle de l'officier ne resta pas longtemps sur l'arbre. Il se hâta de se mettre à la recherche de la source, qu'il ne découvrit qu'au bout de plusieurs heures. Avant la fin de la journée, il entrait à l'église, muni de l'eau précieuse et pressé d'en faire l'expérience. A peine en eut-il versé quelques gouttes sur son neveu, que l'officier lui sauta au cou en le remerciant, — ce que fit également la princesse un moment après.

La joie fut universelle et on reprit les préparatifs de la noce.

Le roi avait plusieurs fois interrogé l'oncle de l'officier sur le moyen

Digitized by Google

qu'il avait employé avec tant de succès pour rendre la vie à sa fille; mais l'autre se refusait à faire une révélation qui avait de si terribles conséquenses. Cependant, questionné tous les jours, il sentait que le secret allait lui échapper. — Si je retournais au grand chêne, pensait-il, j'entrerais peut-être en possession de quelque autre confidence que je pourrais utiliser à mon profit.

Le voilà donc, un jour, grimpant encore sur son arbre et jetant les yeux du côté de la clairière. Juste à ce moment, les enfants réunis autour du feu saluaient la venue de l'homme au long nez :

— Bonjour, papa Grand-Nez.

— Bonjour, mes enfants.

— Qu'y a-t-il de nouveau?

— Je sais bien quelque chose, mes enfants.

— Qu'est-ce donc, papa Grand-Nez?

— Je vais vous le dire, mais n'en parlez pas. Vous savez que l'officier et la fille du roi avaient été changés en pierre. Un oncle de l'officier, caché sur un arbre, a entendu ce que je vous ai dit à ce sujet et il en a profité pour aller prendre de l'eau à la source, si bien que son neveu et la princesse sont aujourd'hui en chair et en os comme auparavant. Mais l'oncle, pressé de dire comment il s'y est pris, ne peut plus garder le secret; il va le laisser échapper et sera changé en pierre... Et pourtant, sur le bord de la rivière, je connais un oranger. Il n'aurait qu'à y cueillir une orange, à la manger, à faire ensuite un trou dans le tronc, à appliquer ses lèvres sur ce trou et à y murmurer tout bas ce qu'il m'a entendu dire. Ses paroles suivraient le tronc, descendraient par les racines et se perdraient dans la rivière. Il pourrait alors les répéter tout haut sans crainte d'être changé en pierre.

L'oncle écoutait de toutes ses oreilles : rien de plus pressé que de courir vers la rivière. Il trouva l'oranger et suivit exactement les indications du Grand-Nez. Après quoi, il vint au palais et informa impunément le roi de ce qui s'était passé. La noce se fit la semaine suivante. S'il fallait vous raconter toutes les réjouissances qui eurent lieu à cette occasion, il y en aurait aussi long que d'ici à demain. Ce que je peux vous dire, c'est que les mariés furent heureux et que la paix et l'abondance régnèrent longtemps dans le pays.

Conté par François Briffault, né à Montigny-aux-Amognes (Nièvre).

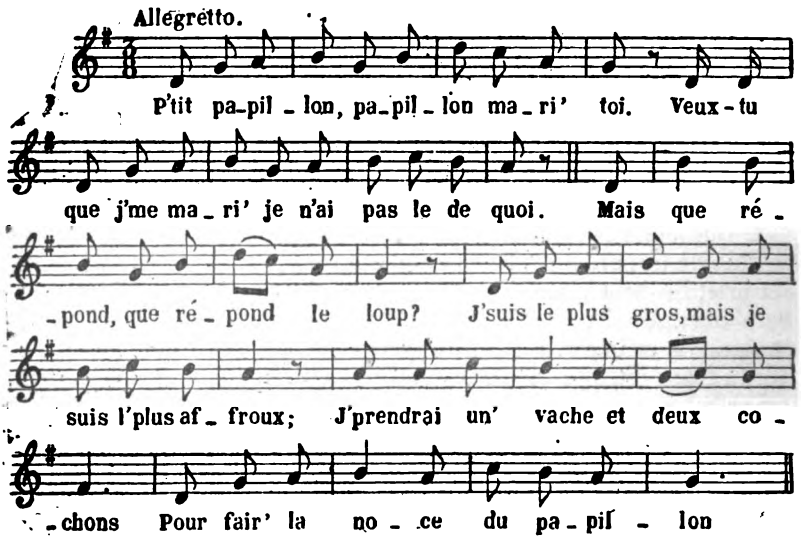
ACHILLE MILLIEN.

(J'ai demandé vainement au conteur des renseignements sur ces *enfants* de papa Grand-Nez, qui sont évidemment des nains, des lutins.)

Digitized by Google

LES NOCES DU PAPILLON

VERSION DU MORVAN



P'tit papillon, papillon, marie-toi.
Tu veux que j'me marie, je n'ai pas le de quoi.
Mais que répond, que répond le loup?
J'suis le plus gros, mais je suis l'plus affroux;
J'prendrai un' vache et deux cochons,
Pour fair' la noce du papillon.

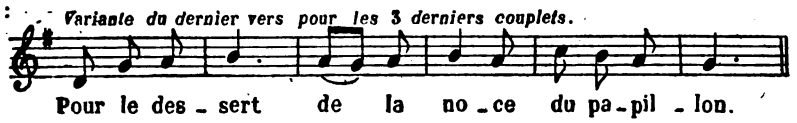
II

Mais que répond, que répond le renard?
Moi, j'suis petit, mais je marche bien tard;
J'prendrai un' dinde et deux dindons
Pour fair' la noce du papillon.

III

Mais que répond, que répond l'alouette?
Moi, j'suis petite, et je suis bien adraite;
J'coiff'rai la mariée à ma façon:
Voilà la femme du papillon.

Digitized by Google



IV

Mais que répond, que répond la *rette* (souris)?
Je suis bien p'tit', mais je suis bien adraite.
J'ai bien cueilli d' noisett' dans ma saison
Pour le dessert
De la noce du papillon.

V

Mais que répond, que répond le chat?
J'suis bien petit, mais je suis bien chat;
J'ai brûlé ma robe sur les tisons
Tournant la broche
Pour fair' la noce du papillon.

VI

Mais que répond, que répond le chien?
J'viens de la noce et je n'apporte rien,
J'ai bien reçu des coups d' bâton
En léchant les plats
De la noce du papillon.

Voici encore une variante de la chanson des mariages d'oiseaux dont la *Revue des Traditions populaires* a publié des versions de la Bresse, de la Haute-Bretagne et de l'Auvergne. Déjà, au XVIIIe siècle, Laborde avait, dans son *Essai sur la musique,* donné une version auvergnate des *Noces du pinson et de l'alouette* qui ressemble beaucoup à la version de même provenance parue dans le dernier numéro de la *Revue :* la tradition populaire a donc conservé presque identiquement, depuis plus d'un siècle, la succession des couplets ainsi que la physionomie rythmique de la mélodie. Quant aux recueils modernes qui renferment des variantes de cette chanson, nous citerons parmi eux : Bladé, *Gascogne,* III, 104; — Bujeaud, *Ouest,* I, 38; — Cénac-Moncaut, *Gascogne,* 377; — Damase-Arbaud, *Provence,* I, 195; — Durrieux, *Cambrésis* (dans les *Mémoires de la Société d'Emulation de Cambrai,* XXVIII, 282); — Montel et Lambert, *Languedoc,* 590 et suiv.; — Orain, *Haute-Bretagne* (dans les *Rondes et chansons populaires* publiées à l'Imprimerie générale p. 119); — de Puymaigre, *Pays Messin,* II, 79 et 81. — Rolland, *Faune populaire,* (Loiret) III, 317, — Sébillot *Coutumes de la Haute-Bretagne,* 125. Voir aussi *Mélusine,* I, 193 et 552 (Bretagne), et les *Poésies pop. de la France,* ms. de la B. N., où se trouvent huit versions inédites de cette chanson. L'on nous signale aussi une publicité assez imprévue faite à notre chanson : il paraît qu'une version (probablement celle de M. Orain, la plus connue à Paris) était distribuée récemment comme prime-réclame par une grande maison de nouveautés!

Digitized by Google

Pour les pays étrangers, M. de Puymaigre cite les recueils suivants : Gubernatis, *Mythologie zoologique ; — Cansons de la terra* (Barcelonne) ; *Canti Montferrini; Chants historiques de l'Ukraine.* Dans un roman de Dickens, *Dombey et fils,* il est question d'une chanson du premier âge, populaire en Angleterre, intitulée les *Noces du Cook Robin,* et dans laquelle, comme pour les chansons citées ci-dessus, chaque animal apporte son présent ou offre ses services : notons cette particularité qu'ici le taureau remplit les fonctions de sonneur.

JULIEN TIERSOT.

LE FOLK-LORE EN FLANDRE

III *(Suite)*

La *légende* a surtout fait l'objet des soins de J. W. Wolf, le savant déjà nommé plus haut. D'une activité remarquable, il sut, en deux ans de temps, en épluchant attentivement nos vieilles chroniques et publications populaires, réunir environ 1200 légendes. En 1844 il publia ses *Niederlaendische Sagen* (Leipzig) et en 1845 ses *Deutsche Maerchen und Sagen* (ibid). Tous ces récits ne se rapportent pas au pays flamand exclusivement; ils concernent aussi la Hollande et le pays wallon, et son dernier ouvrage en comprend un nombre assez considérable qui ont trait à l'Allemagne. La plupart sont puisés aux sources imprimées, et c'est l'un des grands mérites du livre, de nous présenter réunis des matériaux si éparpillés. La tradition orale n'y est pas moins riche. L'on peut regretter dans ces deux ouvrages le manque d'ordre. L'auteur a négligé d'ajouter un index à ce dédale de 1200 légendes. Il aurait dû également séparer le pays wallon du pays flamand, les documents ayant un caractère différent selon la source à laquelle ils ont été puisés.

Madame *Maria von Ploennies* s'occupa également des traditions belges. Ses *Sagen Belgiens* (Cologne 1845) nous apportent une quarantaine de légendes historiques du pays wallon et flamand. Il en parut une traduction française en 1848 par L. Piré.

La riche moisson de Wolf peut nous prouver combien la légende est encore vivace en Flandre. Comme ailleurs, nous voyons que la tradition historique nous apprend la fondation d'une ville ou d'un village, comme par exemple, la légende de l'origine d'Anvers (Antwerpen, en flamand) : il s'agit d'un géant qui coupait la main (*hand*) aux pêcheurs qui passaient devant son château, et la jetait (*werpen*) ensuite dans l'Escaut. Le nom

Digitized by Google

de la petite ville d'Aerschot s'explique aussi par la légende : Jules César par un coup de (*schot*) flèche y tua un jour un aigle (*adelaar*, contraction; *aar*). Tantôt dans ces récits, basés sur des étymologies populaires, on fait intervenir Jésus et ses bons amis saint Pierre et saint Jean.

L'histoire suivante me fut contée en Flandre :

Jésus et saint Pierre se rendaient de Ninove à Alost. Saint Pierre conduisait le Seigneur sur une brouette. Ils étaient en tournée pour donner aux villages le nom qui leur revenait, et Jésus tenait en main un paquet de petits papiers où étaient inscrits ces noms. Il faisait grand vent. A certain moment le vent emporta l'un des billets, sans que Jésus s'en aperçût. — « Notre Seigneur, notre Seigneur! cria saint Pierre, il y a un papier qui s'envole. » Jésus ne répondit rien. Saint Pierre recommença à crier. A la fin, impatienté, Jésus dit : *Ja, ja, 't is wel, 't is wel!* (Oui, oui, c'est bien!) Depuis ce temps, le village, à hauteur duquel ils étaient, s'appelle *Welle*.

L'étymologie a fourni ainsi bien des légendes, entre autres encore, pour les villages de *Haeltert* et de *Vinckhem*. En France aussi, on trouve quelque chose de semblable (SÉBILLOT. Légendes, croyances et superstitions de la mer. I, p. 228, *Cesson*).

Plus d'une légenae explique l'origine des armes de quelque ville ou de quelque famille noble : le Lion dans les armes de Flandre (WOLF, 118); les Armes de Malines (ib. 122); les Lunettes dans les Armes d'Audenarde (ib. 124).

Mainte autre nous raconte quelque histoire touchante dont la religion s'est emparée : Sainte Geneviève, sainte Godelieve.

Les trésors cachés préoccupent, en Flandre comme ailleurs, l'imagination populaire. A Mespelaere il y a un berceau en or caché; à Wanzele, il y a, sous une cave, un « Mahomet » en or.

Ce qui domine surtout en Flandre, où la tradition ne trouve ni rochers aux formes bizarres, ni torrents, ni cavernes à expliquer, c'est la légende à *base mythologique*. Henry Havard a dit, avec infiniment de raison, que la campagne flamande est le pays du merveilleux par excellence : « Il semble que ce soit une particularité de la race flamande d'aimer le merveilleux, le fantastique, l'étrange. Tout ce qui porte un cachet extraordinaire l'étonne et l'attire; c'est ce qui explique comment ce coin de la Flandre a été de tout temps le refuge béni pour les aventuriers. » (p. 146). Est-il admissible, qu'un imposteur qui se faisait passer pour le Juif Errant, a fait une tournée triomphale en West-Flandre? C'est en 1623 qu'eut lieu cette apparition surprenante. « Cette année-là les campagnes flamandes virent arriver un homme extrêmement âgé, portant, comme dit la complainte, un tablier de cuir, et une longue barbe grise.

«... Zoo een man bejaerd
Een voorschoot kwam te dragen
Met langen grijzen baerd. »

Il prétendait être le Juif Errant. A l'appui de son dire, il racontait une foule d'histoires étonnantes : son entrevue avec Jésus; comment il avait chassé celui-ci du seuil de sa maison, au moment où le fils de Dieu succombait sous le poids de sa croix; et comment par ce fait il avait été condamné à une course éternelle. » Chose qui dépeint bien la crédulité du

Digitized by Google

paysan flamand : cet aventurier se montra dans beaucoup de villages et de petites villes; il fut partout accueilli comme un prince, hébergé comme un prélat, vénéré comme un saint. Il fut même reçu à la table de l'évêque d'Ypres. Une aventure galante le perdit; et quelque temps après il fut pendu à Gand.

Avec une telle disposition d'esprit, il serait fort étrange que les légendes et les traits de naïveté ne fussent fort nombreux ici.

La croyance aux esprits méchants et rusés domine. Bien des personnes à la campagne affirment avoir *vu* tel ou tel fantôme, tel ou tel loup-garou. Il n'y a presque pas de village qui n'ait son spectre, qu'il s'appelle *Kludden* ou *Osschaert* ou de tout autre nom; souvent il traîne des chaînes. Maint paysan se rappelle les mauvais tours que Kludden (le loup-garou) lui a joués; celui-ci se faisait porter et finissait, le plus souvent, par faire prendre un bain à son porteur.

Le *Chasseur Sauvage*, cette transformation du culte du dieu Wodan, n'est connu, comme tradition personnelle, que dans la légende du *Chasseur de Wynendale* (Wolf, N. S. n° 260). Mais il continue à vivre, dans l'imagination populaire, sous différentes autres formes; il doit être cherché dans la musique mystérieuse qu'on prétend entendre quelquefois dans les airs, et qui est attribuée aux sorcières ou même... aux francs-maçons. Le franc-maçon est, du reste, un objet d'effroi pour ces populations fanatiquement naïves : on s'empresse de faire le signe de la croix quand on entend prononcer le nom de ces « démons » : « Comment! dit-on avec terreur, des hommes qui ferment la bouche et les yeux de Notre-Seigneur par des maçonneries! des hommes qui, dans leurs réunions, retournent l'image de Notre-Seigneur la face contre le mur! » Le franc-maçon, chez eux, a remplacé *l'ogre* : comme celui-ci, il mange les petits enfants. Pour le devenir, il faut faire un pacte avec le diable, à minuit, sur un carrefour, et signer le contrat de son propre sang!

Les *nains* ont pour ainsi dire disparu des croyances populaires dans la partie occidentale du pays. Ici on les appelle *Kabouters* ou *Kabouterman-nekens;* étymologiquement, ce sont les *Kobolde* des Allemands. Leur souvenir s'est mieux conservé dans les provinces orientales et surtout en Campine, ainsi qu'en pays wallon. — A l'est on les appelle généralement *Alvermennekens,* nom qui se rattache au mot *alven*, all. *Alb*. Les *Alven* étaient auparavant plus spécialement les esprits nocturnes; comme les nains exerçaient leurs travaux surtout la nuit, la confusion qui s'est opérée en Campine entre eux et les esprits de la nuit s'explique. Ils ont les mêmes caractères qu'en Allemagne : serviables et bons, mais prompts à jouer des tours à ceux qui les tourmentent. Les campagnards assurent que, bien souvent au matin, ils ont trouvé la besogne faite par les nains, moyennant une beurrée et un verre de bière. Une tradition leur attribue l'habitude d'enterrer vivantes leurs vieilles femmes. L'ethnologue M. Léon Vanderkindere (*Recherches sur l'ethnologie de la Belgique,* Bruxelles, 1872) a voulu rattacher ces nains aux anciens troglodytes. Il cherche notamment dans la coutume que je viens de citer un fait, qui lui permettrait d'assimiler les nains aux *Lapons*. Dans certaines localités en pays flamand, on les

Digitized by Google

appelle effectivement *Laplanders*. Nous trouvons la même dénomination aux environs d'Ath : *Lapons* ou *Napons*. Le reste du pays wallon les appelle *Nutons* ou *Sotais*.

Quoique les légendes concernant les *Géants* soient éteintes actuellement, ils ont laissé des traces dans les réjouissances publiques. Presque chaque ville avait jadis son géant ou sa famille de géants, et leur souvenir se perpétue dans les cortèges, où on les montre encore souvent tous les ans, ayant quelquefois dans leur suite les magistrats de la ville (ex. *Goliath* à Ath). Tout enfant de Bruxelles connaît bien *Janneken* et *Mieken*, qu'on promène avec toute leur suite au Carnaval. Il y en avait autrefois à Anvers, à Furnes, à Dunkerque et ailleurs. A Hasselt, dans le Limbourg, le *Langeman* siège devant l'hôtel de ville tous les sept ans (nombre traditionnel), et ne marque plus sa sortie que par une distribution de soupe aux pauvres de la ville. Le refrain qui se chantait pendant la cérémonie est encore fort répandu.

Ailleurs on fait circuler à la suite des géants des monstres de toute espèce. A Termonde le rôle principal est rempli par le *Cheval Bayard*, monté par les *Quatre Fils Aymon*. Ces anciens souvenirs se trouvent aussi en pays wallon : maint rocher y rappelle le fameux cheval. A Mons, Saint-Georges tue encore tous les ans à la *ducasse* (fête communale) un dragon, qui dévastait jadis le pays aux alentours de Wasmes. Anciennement aussi, dans l'Eglise de Notre-Dame de Paris, on portait à la procession des Rogations la figure d'un dragon monstrueux dont Saint Marcel avait délivré le territoire de cette ville.

Toutes ces réjouissances publiques, avec les chants et les usages qui s'y rapportent, ont été réunies avec une grande exactitude dans un ouvrage, écrit en français. Le Baron de *Reinsberg-Düringfeld* publia en 1861-1862 son *Calendrier Belge* (Bruxelles), qui fut réimprimé en 1870 sous le titre de : *Traditions et Légendes de la Belgique*. (2 vol.) Avant lui, le savant historien A. G. B. SCHAYES avait touché au même sujet dans son précieux *Essai sur les usages, les croyances, les traditions, les cérémonies et pratiques religieuses et civiles des Belges anciens et modernes* (Louvain, 1834) resté inachevé malheureusement. Ces deux ouvrages mentionnent beaucoup d'usages populaires qui se sont perpétués depuis les temps païens à travers le christianisme, et n'ont fait que changer de nom. Certaines divinités germaniques ont la vie particulièrement dure. Le dieu *Thor* vit encore dans des pratiques curieuses. En West-Flandre, lors d'un enterrement, certaines gens jettent encore dans la tombe un petit marteau en fer. La signification s'en est perdue, mais l'usage persiste. Le jour de Saint-Éloi, on procède dans beaucoup de villages à la bénédiction des chevaux. Le prêtre tient à cet effet un petit marteau, dont il touche légèrement la tête de l'animal. — Le retour du soleil est régulièrement fêté en Flandre ; les jeunes gens courent dans les champs avec des bâtons, autour desquels ils ont lié de la paille qu'ils allument (*walmen branden*, cf. *Escouvions* en pays wallon). Dans beaucoup d'endroits, on plante encore l'arbre de *Mai*. — Ces cérémonies publiques sont quelquefois extrêmement bizarres. Pour n'en citer qu'une,

Digitized by Google

dont les mythologues allemands ont fait plus d'une fois l'objet de leurs études : tous les ans à la Fête-Dieu, se tient encore à Russon, un petit village sur la frontière méridionale du Limbourg, la procession qui représente le martyre de Saint-Évermaire par une espèce d'ogre ou de brigand, Hacco. M. Liebrecht a écrit sur cette cérémonie une étude très intéressante, parue d'abord dans les *Bulletins de l'Académie Royale de Belgique* t. XXII, qu'il a réimprimée dans son choix de *Gervaise de Tilbury* (Hanovre, 1856). Cette cérémonie, d'après le savant folk-loriste, doit également être rapportée au culte de Wodan.

IV

Je n'étonnerai personne en déclarant que la Flandre est un pays des plus superstitieux. Ce côté du folk-lore n'a pas encore, jusqu'ici, fait l'objet e recherches sérieuses et suivies. J. W. Wolf avait commencé à recueillir les superstitions dans son *Wodana*. En même temps que lui, le Dr Coremans s'occupa des jours bons et mauvais dans son ouvrage : *L'année de l'ancienne Belgique* (Brux. 1844).

Dans ce domaine les efforts du chercheur sont compensés par une riche récolte. En peu de temps, je suis parvenu à en recueillir au delà de 200 dans le seul canton d'Alost. Qu'on ne perde pas de vue que la Flandre occidentale est bien plus arriérée et que le champ de la superstition populaire y est donc encore plus vaste. Voulez-vous des exemples ? Je prends au hasard dans ma collection. Voyons quel est le rôle que la *croix* joue dans l'esprit de nos populations :

— La mère fait une croix sur le pain qu'elle veut entamer.

— Quand on cuit du pain, on met dans le four une croix formée au moyen de briques.

— Si vous mettez votre couteau et votre fourchette en croix, il vous arrivera malheur.

— Les sabots mis en croix à côté du lit préservent du cauchemar.

— Le soir les enfants s'amusent à faire avec de la craie des croix sur les pavés devant la porte, pour que le diable ne puisse entrer.

— Une croix faite avec de la craie sur la porte de l'étable, ou à l'intérieur avec des briques, protège les bestiaux. — C'est encore le moyen d'avoir beaucoup de beurre.

— Dans les jeux des enfants, une croix faite devant la bille de celui qui doit jouer lui enlève toute chance.

— Ne quittez pas votre demeure sans avoir fait un signe de croix; de même nos bonnes femmes se croisent, quand le train se met en marche.

— Pour échapper au feu follet, faites le signe de la croix. — Si vous voyez une étoile filante, faites le signe de la croix et vous délivrez une âme du purgatoire.

— Ne passez pas sur un chemin en croix (un carrefour) sans avoir fait le signe de la croix.

La croyance aux *présages* heureux ou malheureux est également une des nombreuses superstitions en vogue, non seulement chez nos paysans, mais souvent encore dans nos villes. Ainsi le campagnard qui se rend au marché

Digitized by Google

pour vendre son beurre ou ses œufs, rebrousse chemin, si la première personne qu'il rencontre est une femme. — Le cri de la chouette est un présage des plus funestes. — Un tintement d'oreilles annonce que vos ennemis s'entretiennent de vous. Si vous devinez le nom de celui qui parle de vous, le tintement doit cesser. — Le craquement du feu annonce l'arrivée d'une nouvelle; le pétillement de la chandelle l'arrivée d'une compagnie. — Un chatouillement à la paume de la main gauche annonce qu'on doit s'attendre à recevoir de l'argent; si c'est la droite, on recevra des coups. Si le derrière vous démange, le beurre diminuera en prix (1); si c'est le ventre, une prostituée est en train de mourir (1 ; si c'est le nez, votre amante a envie de vous voir ou de vous embrasser. (1) — Le hurlement d'un chien présage la mort certaine d'une personne qui vous est chère. — Si vous faites pirouetter une chaise, vous amenez la discorde dans la maison. — Une salière renversée annonce sept ans de malheur. Le sel est du reste l'objet de beaucoup de superstitions; il est très efficace pour préserver de l'action des sorcières : aussi le dicton populaire appelle une table, où pas mégarde le sel a été oublié : *une table de sorcière.* — Les jours heureux ou malheureux jouent un grand rôle dans l'imagination populaire. Enfin, il existe une foule d'autres superstitions, se rapportant à toutes espèces d'objets. Combien de gens ne croient encore actuellement aux rêves, oui, font de l'interprétation de ceux-ci une profession d'autant plus lucrative que le peuple, par sa naïveté stupide, se laisse exploiter plus facilement? Y a-t-il lieu de s'en étonner, lorsqu'on voit que l'église prend l'initiative d'une exploitation systématique, qu'on compare involontairement à l'hydre de Lerne? Peut-on admettre, qu'en plein XIXe siècle, le paysan flamand va appeler le curé pour détourner le feu qui dévore sa ferme et ses étables? Croirait-on que nous avons des congrégations, en l'honneur de sainte Apolline, qui, moyennant un versement de quelques centimes seulement tous les ans, préserve nos bonnes femmes du mal aux dents? Tant pis pour vous, si vous continuez à souffrir de la rage dentaire, c'est que vous n'êtes pas en état de grâce!

Autant qu'au moyen âge, le diable et la sorcière interviennent dans l'esprit de ces populations primitives. Les êtres méchants les poursuivent encore de leur maléfices. La croyance à la sorcière est loin d'être éteinte en Flandre, et nous pouvons ajouter en pays wallon. Il n'y a que peu de jours, les journaux nous rapportaient la mort misérable d'une pauvre vieille femme, qui était tombée dans un bourbier, et qu'un paysan n'avait pas voulu en retirer, n'osant porter secours à un être considéré comme une « macralle » (sorcière).

La sorcière, dans l'imagination de nos populations, jette ses sorts sur le bétail, seulement en entrant dans l'étable. Les enfants aussi sont fréquemment l'objet de ses maléfices; pour cela, le simple attouchement suffit, ou bien, elle leur offre la *pomme* traditionnelle des contes. Un enfant commence à dépérir : évidemment il est ensorcelé. On se rappelle que peu avant une vendeuse ambulante lui a donné une pomme. Quelque temps après elle revient, le fermier la force à désensorceler le petit. Alors, me dit

1. Devenu simple dicton.

Digitized by Google

la bonne femme, la sorcière a retiré des habits de l'enfant une quantité innombrable d'épingles! N'en doutez pas : elle l'a *vu*!

La croyance à la sorcière entraîne l'existence de toute une médecine populaire, basée sur les conseils et les pratiques superstitieuses des *rebouteux*. J'ai déjà dit que la Flandre est le pays des pèlerinages : aussi, toute maladie peut se guérir de cette manière, moyennant finances évidemment, sous forme de dons faits pour entretenir l'église. Pas un village en Flandre, dont le patron n'ait le monopole pour la guérison de quelque maladie, soit des hommes, soit du bétail. Le paysan flamand a le « docteur » en horreur. Un pèlerinage est, à ses yeux, un moyen bien plus efficace, pour ses bêtes surtout; dans le cas de nécessité absolue, pour lui-même il consulte le vétérinaire, « l'artiste ». Rabelais donne quelque part une liste de saints guérisseurs connus de son temps : nous pourrions la doubler, seulement avec les notes que nous avons recueillies en Flandre. Sous ce rapport le pays wallon n'est pas dans de meilleures conditions (voir STECHER. *Superstitions wallonnes*, Revue de Belgique, 1875, p. 282).

Voici un petit chapitre de médecine populaire en Flandre. Je crois qu'il n'est pas sans intérêt :

Le rachitisme des enfants s'appelle vulgairement en ville et à la campagne : *de Oude Man* (le vieillard). Pour la foule c'est un méchant esprit, qui a établi son séjour dans le corps de l'enfant, et le fait dépérir en peu de temps. En deux, trois jours, dit-on, le pauvre petit est aussi maigre qu'une arête; ses jambes laissent voir les os, « tranchants comme un couteau » et sont toujours en croix. La maladie s'était déclarée chez l'enfant d'une femme du peuple; son second non plus n'était pas bien. Elle va donc trouver avec eux une « femme doctoresse ». — « Je crois, dit la mère, que mon enfant a « d'un pèlerinage » (c.-à.-d. qu'il faut faire un pèlerinage pour obtenir sa guérison). — Non, répond la rebouteuse, je vais vous donner un peu d'onguent dans une coquille de moule, (c'est le pot à onguent populaire); mais, reprend-elle, en désignant l'aîné, celui-là a un peu « du vieillard ». Il y a quelqu'un, parmi ceux qui fréquentent votre maison, « avec lequel tout n'est pas juste » (qui s'adonne à la sorcellerie). L'enfant, jusqu'ici, n'a que le « petit vieillard. » Il se trouve dans son ventre. Elle souleva le jupon de l'enfant, et montra le ventre qui était dur comme une pierre. Elle pressa dessus et l'enfant respirait difficilement comme s'il était asthmatique. — Regardez, dit-elle, voici où il se trouve. » Elle ne donna pas de remède pour l'enfant malade: rien que deux pèlerinages à Enghien et à Petit-Enghien n'étaient capables de le sauver. C'est ce qui a été fait; l'enfant est mort malgré cela. Une femme qui venait quelquefois acheter les chiffons, soupçonnée d'être la cause du mal, se vit dans la suite refuser l'entrée de la maison.

Si l'enfant avait eu le « grand vieillard », on aurait dû faire un autre pèlerinage. Dans ce cas, on prend un bonnet, une chemise et une camisole de l'enfant, et on jette ces objets dans la source qui se trouve à l'endroit du pèlerinage. Si les vêtements vont au fond, l'enfant mourra dans les neuf jours; s'ils surnagent, il se guérira.

La médecine populaire est certainement le champ du folk-lore où les

Digitized by Google

obstacles, qui s'opposent à l'investigation, sont les plus nombreux; car s'il est facile de *constater* l'existence d'une foule de remèdes accompagnés de pratiques curieuses ou d'exorcismes, rien de plus difficile que de provoquer des confidences à ce sujet. Et j'avoue avoir su réunir peu de choses exactes dans ce domaine.

Certaines incantations, qui ne sont plus le monopole des médecins populaires, appartiennent plus ou moins au langage courant de tous les jours et se récitent assez souvent dans la classe inférieure dans une intention bien arrêtée. Elles sont encore nombreuses en Flandre : il y en a pour l'incendie, pour les vers, pour la fièvre, pour les hémorrhoïdes, pour les verrues, pour le cauchemar, pour voir son futur amant, etc. — Quelquefois il y a, pour certaines maladies, des amulettes singulières : ma grand'mère portait toujours en poche une vieille pomme de terre ratatinée, comme remède contre les rhumatismes. Cette pomme de terre devait être dérobée à une personne étrangère, de la main gauche si le rhumatisme s'était déclaré à gauche, de la main droite si la douleur existait à droite.

Ces incantations deviennent souvent de simples locutions; elles rentrent ainsi dans les rimes et dictons populaires. Rolland a déjà constaté la même chose en France *(Rimes et jeux de l'enfance,* p. 242*)*.

Le domaine des rimes populaires a été exploré avec succès par le Dr J. Van Vloten, de son vivant professeur à l'Université d'Amsterdam. En 1871-1872, il publia deux petits volumes : *Nederlandsche Baker-en Kinderrijmen* (Leide). Dans cet ouvrage, il donne tout ce qu'il a su trouver dans la Hollande et la Belgique flamande. Celle-ci y occupe, à la vérité, une place assez petite, et il reste, en fait de rimes de l'enfance, beaucoup à glaner. Les revues *Rond den Heerd* et *'t Daghet in den Oosten* complètent de temps en temps la lacune de Van Vloten par rapport à nos provinces. Je ne donnerai pas de spécimens de cette littérature enfantine si souvent incompréhensible; il me suffira de constater que nos rimes sont en général les mêmes que celles du nord de l'Allemagne. Bien souvent aussi nous trouvons les équivalents en pays roman, et Rolland en a notamment beaucoup annoté dont le pendant est encore connu et récité en Flandre. Il en est de même des proverbes et des devinettes, qui appartiennent en partie au domaine de la langue populaire, et qui présentent donc des points communs surtout avec les langues congénères.

V

Il est une dernière catégorie de folk-lore qui mérite d'être mentionnée par rapport au pays flamand : c'est le *Blason populaire.* Faut-il encore répéter que cette étude aussi a été négligée? Une couple d'articles très courts dans des revues inaccessibles maintenant, sont tout ce qui existe au sujet du blason flamand. Aug. Mertens, en 1847, fit paraître dans les *Lettervruchten van het Leuvensch Genootschap « Tyd en Vlyt »* une longue étude sur le sobriquet des Malinois et la littérature du sujet. — Reinsberg-Düringsfeld dans ses *Internationale Titulaturen* (Leipzig

Digitized by Google

1863) réunit les surnoms les plus connus du pays flamand (t. II, p. 38-49).

Notre expérience personnelle nous permet d'affirmer qu'il existe peu de contrées où il soit possible de faire en peu de temps une plus ample récolte de blason populaire que dans le pays flamand, et nous pouvons encore étendre cette assertion à toute la Belgique.

Cette abondance de sobriquets trouve son explication dans la rivalité existant entre les villes et les villages, qui fut toujours un trait particulier à nos provinces. Dans ce pays, jadis le plus commercial du monde, chaque ville avait son industrie, sa source propre de prospérité; celle-ci la rendait orgueilleuse, et généralement ses voisins la regardaient avec envie. Chaque ville en outre était fière de ses coutumes et privilèges, et considérait ses voisins avec mépris; elles étaient, du reste, indépendantes l'une de l'autre.

Au moyen âge déjà nos chroniques nous signalent l'inimitié qui existe entre Gand et Bruges, Anvers et Malines, Alost et Ninove, pour ne parler que des villes; les inimitiés entre les villages sont bien plus nombreuses.

Cet égoïsme et cet orgueil mutuels profitaient de chaque occasion pour humilier le voisin. Voilà pourquoi on faisait souvent beaucoup de bruit autour de l'événement le plus insignifiant, et voilà pourquoi on le proclamait, comme si toute l'Europe devait y participer.

C'était peu de chose aussi longtemps qu'on ne se battait qu'à coups de langue. Malheureusement l'envie, entre ces bouillants adversaires, se traduisait souvent en batailles sanglantes, qu'on ne cessait qu'en laissant chaque fois, sur le champ, des morts et des blessés.

Le caractère farouche de nos campagnes était — et dans une certaine mesure, est encore maintenant — fort susceptible : « Dans les moindres querelles, dit Havard, le campagnard flamand fait usage du couteau. Pour le plus futile prétexte il se bat, et s'il a le dessous, ses amis prennent fait et cause pour lui. Jadis le village tout entier, dont le vaincu dépendait, se chargeait de venger sa défaite. On a vu régulièrement, périodiquement, des hameaux en venir aux mains, et à jour fixe, annoncé d'avance, se livrer de sanglantes batailles pour des dissentiments insignifiants à l'origine, et dont le souvenir ne s'était pas conservé. Cent fois, il est arrivé, même dans ces temps derniers, qu'un accusé à qui l'on demandait pourquoi, sans provocation, sans haine, sans motif, il avait frappé un homme qu'il connaissait à peine, répondit : « Il était de tel village », et à ses yeux cette excuse suffisait. » (p. 137).

Ces haines éclatent, encore chaque année, au jour où le tirage au sort réunit dans le chef-lieu du canton les miliciens de différents villages : dans ces rixes, le sobriquet joue toujours un grand rôle, bien plus, il est souvent l'unique *casus belli*. Il en est de même aux kermesses de village.

Quelques uns de ces sobriquets, encore en usage, sont fort anciens. Nous possédons une pièce, remontant à la seconde moitié du XIVe siècle, où nous trouvons une énumération de surnoms connus de ce temps. Mone l'a réimprimée dans son *Anzeiger* (1835, p. 299). Une autre, reproduite dans le *Belgisch Museum* (t. III, p. 99) et intitulée : *den langen Adieu van Eduaert de Dene*, date du XVIe siècle.

Digitized by Google

Dans les temps antérieurs ces noms devaient certes provoquer bien des désordres, pour que nos magistrats jugeassent nécessaire de les défendre sous peine d'amende et d'emprisonnement. Dans nos recueils de jugements figure une condamnation infligée en 1598 à un citoyen, pour avoir appelé les habitants de Gand *Stropdragers* (porteurs de lacet), faisant ainsi allusion à la peine déshonorante, que Charles V leur imposa.

Quelques-uns de ces sobriquets sont empruntés à l'industrie principale de la localité, d'autres à quelque qualité fictive ou réelle; les documents nous font défaut pour le déterminer exactement. Une troisième catégorie, et ce sont les plus intéressants, est basée sur un événement, quelquefois historique, (comme les *Mangeurs de poulets* de Bruxelles), ou sur un fait inventé. Dans cette classe le peuple a fait rentrer tous ces *Beotiana* qui courent le monde et qui se retrouvent en Flandre autant qu'en France et ailleurs.

Les Hasseltois veulent hisser sur leur tour une vache, pour lui faire brouter l'herbe, croissant dans les fentes des fenêtres (cf. GAIDOZ ET SÉBILLOT, *Blason populaire de la France*, p. 258, 12; p. 300, 15). — Les paysans de Hilleghem ne savent se compter (ib. p. 112, 35). — Les tours déplacées sont nombreuses (ib. p. 258, 12; p. 264, 11). — Les Malinois, une nuit que la lune éclaire leur tour, croient que celle-ci est en feu, et accourent avec leurs pompes pour éteindre l'incendie. La lune a toujours joué un grand rôle dans ces bêtises naïves : tantôt on imite les Malinois, tantôt on prend l'image de la lune dans l'eau pour un fromage et veut la repêcher; une autre fois on croit qu'elle est tombée à l'eau. (cf. GAIDOZ et SÉBILLOT, p. 171, 34; 182, 24; 202, 43; 234, 9). — La lune comme fromage apparaît déjà dans le *Renart* français (GRIMM, *Reinhart Fuchs* CXXVII); nous retrouvons la même méprise chez les Esclavons; elle figure déjà dans un auteur du XIe siècle et même dans une fable talmude plus ancienne encore (G. MEYER, *Essays*, p. 229). En Flandre, les poètes chantent l'incendie de Malines en vers latins; et ces attributions naïves de différentes villes flamandes sont consignées dans trois vers souvent cités :

Nobilibus Bruxella viris, Antverpia nummis,
Gandavum laqueis, formosis Bruga puellis,
Lovanium doctis, gaudet Mechlinia stultis.

Je pourrais multiplier les exemples. Quelques endroits, en pays wallon aussi, ont le monopole des bêtises : Vezon près de Tournai, Montbliart dans le pays de Chimay, mais surtout Dinant, la ville des « copères. »

De même que l'Anglais met tout sur le dos de Paddy, son traditionnel Irlandais, l'habitant des villes en Flandre attribue toute bévue au légendaire « paysan ». Nous avons une foule d'anecdotes et de dictons qui sont nés de cet antagonisme. Les paysans se distinguent en deux classes : *boeremenschen* (paysans-hommes) et *boerebeesten* (paysans-bêtes). « Le sang attire », dit le paysan, et il embrasse son veau. — « L'amour est aveugle », dit le paysan, et il embrasse le c.. de son veau. — « Quand mon père et ma mère sont morts, » dit le paysan, « cela ne me faisait rien; mais quand mon veau poussa la tête à travers la haie, et me cria : adieu! je croyais que mon cœur allait se briser! » Maint dicton est trop épicé pour que nous puissions le rappeler ici. — Le blason s'est même intro-

Digitized by Google

duit au théâtre : une comédie flamande est intitulée *Nonante-neuf bêtes etun paysan.*

Comme cela devait arriver, la haine des races en Belgique a donné lieu à des surnoms et épithètes; Flamands et Wallons se blasonnent mutuellement. Pour le Flamand, le Wallon fut fait d'une crotte de cheval, un jour que Jésus-Christ, en voyage avec Saint-Pierre, avait bu plus que de raison. Pour le Wallon, le Flamand (*le Flayute*) parle un langage incompréhensible, impossible; flamand c'est l'équivalent de *difficile au suprême degré.* Toute langue qu'il ne comprend pas, devient pour lui « une espèce de *flamé* ». L'anecdote suivante dépeint fort bien l'idée que le Wallon se fait du flamand. « Pour l'habitant de nos villages wallons, dit SIGART (*Dictionnaire du patois de Mons*, Brux. 1866) le français, même populaire, est quelque chose d'étranger et d'étrange :... on ne le comprend qu'à moitié... Un soir, une *buresse* (lavandière) vient m'inviter à visiter, comme médecin, M. C... à Jemmapes, et me dit qu'elle viendra me prendre le lendemain en retournant à sa buée. Je réplique que j'irai bien seul. « *Non fait*, me dit-elle, *y faut que j'vausse* (aille) *avec*; *vos n'lés comperdrite gnié* (pas), *pasqué cés geins-là, veyée bé, c'est dés espèces dé flamainds*; *mi d'sue faite avé ieusse* » (moi je suis habituée à leur jargon). M. C... et sa famille étaient... français! Elle croyait que j'aurais besoin d'elle comme interprète près d'eux, parce qu'elle avait eu d'abord beaucoup de peine à les comprendre. A la vérité, j'étais facilement compris d'elle, quoique je ne parlasse que le français et le montois, mais j'étais compris parce que je choisissais bien mes mots et mes phrases, tandis que la famille C... ne savait pas se mettre à sa portée. » (p. 395).

En passant en revue ce qui a été fait dans les différents domaines du folk-lore flamand, je crois avoir montré combien peu on s'est occupé de la tradition nationale en Belgique, et combien les matériaux sont abondants. Espérons que la création de la section de folk-lore, qui vient de se constituer au sein de la « Société d'Anthropologie » de Bruxelles, aura pour effet de stimuler le zèle des chercheurs, et que nous pourrons bientôt annoncer aux lecteurs de cette Revue, qu'un corps savant a enfin, en Belgique aussi, pris activement l'initiative des recherches folk-loristes.

AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

PRIÈRES DES GUÉRISSEURS

(CÔTE-D'OR)

Les superstitions locales sont tenaces; on en trouve plus d'une trace encore dans « les campagnes vineuses » de la Bourgogne. La guérison s'accomplit à l'aide de prières, sortes d'incantations pieuses, assez mal rimées. En voici deux qui avaient cours, il y a peu de temps, dans un des cantons de l'arrondissement de Semur en Auxois (Côte-d'Or).

1° *Prière.* — Celle-ci guérissait de la *maille* et du *bourgeon* (c'est-à-dire de l'orgelet) :

« Les trois *Marie* s'en vont
Au delà des monts
Chercher guérison
De la maille et du bourgeon.

« Rencontrent Notre-Seigneur *Jésou* (Jésus),
Qui leur dit : Marie, où allez-vous?

« Seigneur, nous allons
Au-delà des monts
Chercher guérison
De la maille et du bourgeon.

« Notre-Seigneur leur dit : Marie, Marion,
Retournez dans vos maisons,
Vous y trouverez guérison
De la maille et du bourgeon. »

(Pendant trois jours on disait cette prière, le pouce du guérisseur étant placé vers l'œil malade).

2° *Prière.* — Elle guérissait des entorses (*foulures*, etc.) Le guérisseur, en ce cas, est appelé *rebouteur*.

« Trois anges sur la mer qui tord et détord,
Notre-Seigneur qui retord;
Le bon saint Damoins (*Damiens*).
Les mette dans les joints,
Et le bon saint Loup
Les mette dans les nouds (*nœuds*) ;
C'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur! »

Il fallait répéter cette incantation neuf jours de suite; le dixième jour on était guéri.

J. DURANDEAU.

Digitized by Google

COMPAIR LAPIN ET COMPAIR BOUKI

CONTE NÈGRE DE LA LOUISIANE

Dan tan lé zot foi, Compair Lapin avé Compair Bouki té tou lé dé oulé mayé et yé trouvé vini fé lamou à ein fie gro zabitan. Mamzel là di com ça :

— Mo lémé mié mayé avé Compair Bouki passé mayé avé Compair Lapin, pasqué Compair Lapin so la tché to coute.

Compair Bouki té oulé fé Compair Lapin ouà et tou moune ouâ Mamzel là li lémé li mié passé Compair Lapin. Li ranzé tou zafair pou fé ein gro bamboula dan mison Mamzel là. Kan li té voyé tou so vitations, li couri côté Compair Lapin.

— Compair Lapin, no va gagnien gran bal sandi ka pé vini. Tou mamzels yé conain coman to famé misichien ; yé di moueu sire pou di toi pa manké vini avé to viellon calbasse.

Venderdi bon matin, Compair Tayot passé au ra cabanne Compair Lapin.

— Compair Lapin, mo gagnien ein ti ki chauge pou di toi ; pa di arien lot moune, pasqué zafair mouton cé pas zafair cabri, et malor capa rivé mouen. Mamzel là di li té ben oulé mayé avé toi, mé to la tché to coute, et so popa di li fé mié pran Compair Bouki pasqué li pli gro michié passé toi.

— Ben meci pou ça to di mouen, Compair Tayot, mo pa pé di arien lot moune.

Compair Tayot couri so chimin. Compair Lapin ouvri so lormoi et li prend so zoli capo et so kilote dimance. Li billé ben faro ; apé ça li couri côté mison gro zabitan là. Mamzel la di li :

— Compair Lapin, pa manké vini dimin soâ et méné vou viellon calbasse pou jouyé zoli rigodon.

— Pa pair, Mamzel, va ouâ mouen, sire. Mé mo pa pé vini on mo pié. Compair Bouki, ka pé fé so vantor, li té choual pou mo gran popa. Mouen oussi mo gagnien pou monté li. A soâ va ouâ.

Mamzel là rété avé so la bouce gran ouvé à foce li té pa conain ça pou di.

A pi pré midi, Compair Bouki, passé au ra cabanne Compair Lapin, et ouâ li apé manzé gombo.

— Eh ben ! Compair Lapin, to va paré pou à soâ ?

— Oui, Compair Bouki mo contan ouâ toi pou di toi vini pran mouen ; no va couri ansamme.

Solé coucé, Compair Lapin ouâ Compair Bouki apé vini dan ti chantié, Ti souite li soté on so lite. Compair Bouki rivé côté cabanne et li tendé Compair Lapin apé crié :

Digitized by Google

COMPÈRE LAPIN ET COMPÈRE BOUC

CONTE NÈGRE DE LA LOUISIANE

Aux temps jadis, compère Lapin et compère Bouc voulant se marier faisaient la cour à la fille d'un gros propriétaire. La demoiselle leur dit comme ça :

— J'aime mieux épouser compère Bouc que compère Lapin parce que compère Lapin a la queue trop courte!

Compère Bouc voulut montrer à compère Lapin et à tout le monde que la demoiselle le préférait à compère Lapin. Il organisa donc une grande bamboula dans la maison de la demoiselle. Quand il eut envoyé toutes ses invitations, il courut chez compère Lapin.

— Compère Lapin, je vais donner un grand bal le samedi qui vient. Toutes les filles savent que tu es grand musicien; je viens te dire de ne pas manquer d'arriver avec ton violon calebasse.

Le vendredi de bon matin, compère Tayaut (Renard) passait près de la cabane de compère Lapin.

— Compère Lapin, j'ai quelque chose à te dire; n'en parle à personne parce que les affaires de mouton ne regardent pas les chèvres et il pourrait m'en arriver malheur. Mademoiselle a dit qu'elle aurait bien voulu se marier avec toi, mais que tu avais la queue trop courte et son papa lui a dit qu'elle ferait mieux de prendre compère Bouc parce qu'il était plus gros monsieur que toi.

— Merci de ce que tu me dis, compère Renard, je n'en parlerai à personne.

Compère Renard continua son chemin. Compère Lapin ouvrit son armoire, prit son joli chapeau, sa culotte du dimanche. Il s'habilla bien faraud, puis il se rendit à la maison du gros propriétaire. Mademoiselle lui dit :

— Compère Lapin, ne manquez pas de venir demain soir avec votre violon calebasse pour jouer un joli rigodon.

— N'ayez pas peur, Mademoiselle, je viendrai assurément. Mais je ne puis venir à pied. Compère Bouc qui fait son malin était le cheval de mon grand'père. Je monterai aussi sur lui. Vous verrez cela.

Mademoiselle resta la bouche toute grande ouverte tant elle était surprise.

Vers midi, compère Bouc passa près de la cabane de compère Lapin et le vit qui mangeait des gombos.

— Eh bien, compère Lapin, tu t'apprêtes pour ce soir.

Digitized by Google

— Bon Djié Seigné, la Viége Malie! sire, mo gagnien pou mouri!

Compair Bouki cogné apé la pote, kam! kam! Moman Compair Lapin vini ouver.

— Michié Bouki, mo pove gaçon manzé tro boucou gombo; ça donné li colik.

Compair Bouki zonglé com ça :

— Si Compair Lapin pa vini, tou zafair gâté; fô mo méné li.

Li rentré dan cabanne et li trivé Compair Lapin apé tordi on so lite.

— Compair Lapin, mo jà di toi no pa capa fé bamboula si to pa vini. Si to oulé, mo poté toi on mo do moké chimin.

— Non! non! Compair Bouki, to va soucouyé mouen tro boucou.

— Mo siré toi mo va couri pa tou di lon.

— Eh ben! mo va seyé, si to lessé mouen metté la bride on toi pou péché toi couri to vite.

— Méte li vite, Compair, et pi no pati!

Compair Lapin ben ranzé so la bride ki té fé avé bon la po cocodri.

— Compair Bouki, mo pa capa rété on to dos tan mo pa méte mo la sel.

— Méte li vite et pi no couri!

Compair Lapin sanglé ben so la sel, et pi pran so rakatchas avé so fouâte.

— Ça to oulé fé avé ça, Compair Lapin?

— Cé pou chaché mouces avé tons si yé vini pou mordi toi.

Compair Lapin monté dan so la sel, et pi yé parti. Tan yé rivé api pré moké chimin, Compair Bouki troté ein ti brin. Compair Lapin fé semblan crié :

— Aïe! aïe! Compair Bouki, to proumi mouen pa fé ça.

La mison Mamzel là té on lot côté bayou. Compair Bouki té gagnien pou poté Compair Lapin jika yé rivé côté pon là. Tan yé rivé là, Compair Bouki olé rété. Compair Lapin di li :

— Tan pri, mo compair, poté mouen lot côté bayou là. Mo senti mié, mé mo pa capa maché enco.

Tan yé rivé boute pon là, Compair Bouki di à Compair Lapin :

— Dessane vite avan moune ouâ nou zot.

— Non, mo compair, mo gagnien tro bon choual pou couri on mo pié.

Compair Lapin dardé so rakatchas dan côtes Compair Bouki, et li voyé so fouâte on li : paô! paô! paô!

Pove Compair Bouki, ça fé li si tan mal, li pi conain ça li té apé fé. Li galopé drète divan li, et, li té rendi côté la mison gro zabitan là.

Compair Lapin soté on la garlie ouké tou mamzels yé té apé tende li avé Compair Bouki.

Compair Lapin di domestic yé :

— Couri vite frémé mo vié choual dan kirie, et ben pran ga pa lessé li sapé.

Compair Bouki té gagnien si tan onte, li pa di ein parol.

Digitized by Google

— Oui, compère Bouc, je suis bien aise de te voir pour te dire de venir me prendre, nous irons ensemble.

Au soleil couché, compère Lapin vit arriver compère Bouc; il se jette aussitôt dans son lit. Compère Bouc arrive tout près et entend Lapin qui criait : Bon Dieu Seigneur, Vierge Marie je vais mourir !

Compère Bouc cogne à la porte : Pan! pan! — la mère de Lapin vient ouvrir. — M. Bouc, mon pauvre garçon a mangé trop de gombos; il a la colique.

Compère Bouc se dit comme ça : —'Si compère Lapin ne vient pas tout sera perdu; il faut que je l'emmène. Il rentre dans la cabane et il trouve compère Lapin qui se tord dans le lit.

— Compère Lapin, je t'ai déjà dit qu'il n'y avait pas de bamboula possible sans toi. Si tu veux, je te porterai sur mon dos, la moitié du chemin.

— Non, non! compère, tu me secouerais trop.

— Je t'assure que je ne courrai pas tout le temps.

— Soit, essayons, si tu veux me laisser te mettre une bride pour t'empêcher de courir trop vite.

— Mets vite, compère et partons?

Compère Lapin arrange sa bride qui était faite d'excellente peau de crocrodile.

Compère Bouc, je ne pourrai pas rester sur ton dos si tu ne me laisses pas mettre une selle.

Mets vite et courons!

Compère Lapin sangle bien la selle et il prend ses éperons, avec son fouet.

— Que veux-tu faire avec ça, compère Lapin !

— C'est pour chasser les mouches avec les taons qui voudraient te piquer !

Compère lapin monte sur la selle et les voilà partis. A mi-chemin compère Bouc trotte un peu. Lapin fait semblant de crier : « Aïe ! Aïe ! compère Bouc, tu m'avais promis de ne pas courir. »

La maison de la fille était de l'autre côté de la rivière; compère Bouc porta Lapin jusqu'auprès du pont. Arrivé là, Bouc voulut s'arrêter; Lapin lui dit :

— Je t'en prie, compère, porte-moi de l'autre côté; je me sens mieux, mais je ne puis marcher encore.

Arrivés au bout du pont, compère Bouc dit à compère Lapin :

— Descends vite avant qu'on nous voie !

— Non, mon compère, j'ai un trop bon cheval pour courir à pied.

Et compère Lapin enfonça ses éperons dans les côtes du Bouc et le frappa du fouet : paô, paô, paô !

Le pauvre compère Bouc souffrait tant qu'il ne savait plus que devenir. Il galopa droit devant lui et il arriva devant la maison du gros propriétaire.

Compère Lapin saute sur la galerie où la fiancée l'attendait avec compère Bouc.

Digitized by Google

Compair Lapin voyé charché so viellon calbasse, et yé dansé rigodon jika minouite. Pi yé bâfré gombo avé dou ri yé vante plin. Soupé fini, Compair Lapin voyé ein domestic poté ein lacète gombo pou so vié choual.

Compair Bouki té cacé au ra la pote kiri là. Domestic li rivé, li gadé andan, li pa ouâ Compair Bouki. Li ouvri la pote, crak! Compair Bouki soté diyor, kardap! et li galopé jikà li rivé côté Compair Tayot. Li conté Compair Tayot tou so malor.

— Compair Tayot, fô to vini idé mouen trapé Compair Lapin.

— Mo ben facé, Compair Bouki; mo pa capa idé toi; mo fé zami avé Compair Lapin.

Compair Bouki pran ein sac lazan blan dan so poce et li voyé li on la sabe, guiling! guiling!

— Compair Tayot, tou ça pou toi, si to trapé Compair Lapin.

— To mo miyor zami, Compair Bouki; to couri posé; sire, mo méné toi Compair Lapin avan solé livé.

Compair Tayot couri cacé dan zerbe au ra pon bayou là ou ké li conain Compair Lapin gagnien pou tourné vini.

Tan Compair Lapin sorti dan bal, domestic di li so choual sapé. Compair Lapin dressé so gran zoreil.

— Mo fé mié pran ga pou mo la po, mem!

Li pati maché, mé so jié apé cléré côté ci, côté là divan, darié. Tan li rivé côté pon, li tendé zerbe grouyé. Houp là! li pati galopé, Compair Tayot darié li, iahou! iahou! Tan Compair Lapin ouâ Compair Tayot sofé li tro, li grimpé dan trou di boi.

Compair Zoâ, ki té apé couri bégné dan bayou, vini passé. Compair Tayot di :

— Tan pri, Compair Zoâ, guété Compair Lapin jika mo couri charché tizon di fé.

Compair Tayot pati galopé; Compair Zoâ rété côté trou di boi. Compair Lapin di Compair Zoâ :

— Mo compair, to boucou lémé colimaçons?

— Quack! quack! cé ça mo lémé!

— Eh ben! trou cila plin colimaçons.

— Quack, quack! lessé mo ouâ yé.

Li lévé so la tête, et Compair Lapin voyé boi pouri dan so jié.

— Quack! quack! to borgné mo jié, mo pu capa ouâ.

Compair Lapin soté diyot et li sapé. Compair Tayot vini limé so di fé.

— Compair Tayot, mo sagrin di voir Compair Lapin sapé.

Compair Tayot si tan colair, li mordi la tché Compair Zoâ ki parti volé en lère et lessé so la tché dan djole Compair Tayot.

Compair Tayot couri conté Compair Bouki ça ki rivé.

Compair Bouki zonglé ben. Li di Compair Tayot :

— Fô no fé mékié pou trapé li. Dimin to voyé di li mo mouri, fô li vini pou couri mo zanterman.

Landimin Compair Lapin tendé nouvel Compair Bouki tan

Digitized by Google

Compère Lapin dit au domestique : va vite enfermer mon vieux cheval à l'écurie et prends bien garde qu'il ne se sauve.

Compère Bouc était si honteux qu'il ne trouva rien à dire.

Compère Lapin envoya chercher son violon calebasse et l'on dansa rigodon jusqu'à minuit. Puis il mangea du gombo avec du riz jusqu'à ce qu'il eût le ventre plein. — Le souper fini, il envoya un domestique porter une assiette de gombo pour son vieux cheval.

Compère Bouc était caché derrière la porte de l'écurie. Le domestique arrive, regarde, ne voit pas Bouc. Il ouvre la porte. Crac ! Bouc saute dehors et galope jusqu'à la rivière ; il trouve compère Renard et lui conte son malheur.

— Compère Renard, il faut m'aider à attraper compère Lapin.

— Je suis bien fâché, compère Bouc, mais je ne puis rien, j'ai fait amitié avec compère Lapin.

Compère Bouc prend dans un sac son argent blanc, le jette sur le sable, gling ! gling !

— Compère Renard, tout cela pour toi si tu attrapes compère Lapin.

— Tu es un meilleur ami que lui je t'amènerai compère Lapin avant le jour.

Compère Renard court se cacher dans l'herbe près de la rivière où devait passer Lapin.

Quand Lapin quitte le bal, le domestique lui dit que le cheval s'est sauvé. Compère Lapin dresse ses grandes oreilles : attention à ma peau !

Il part, mais il jette les yeux de tous côtés, devant, derrière.

Arrivé au pont, il voit l'herbe remuer. Houp là ! il se sauve, compère Renard derrière lui, iahou ! iahou ! quand Lapin voit Renard trop près, il saute dans un trou.

Compère Oie, qui se baignait dans la rivière vint à passer. Compère Renard dit : Je t'en prie, guette compère Lapin, je vais chercher un tison de feu.

Compère Renard s'éloigne ; compère Oie garde le trou. Compère Lapin lui dit : Tu aimes beaucoup les colimaçons ?

Quack ! Quack ! je les aime. — Eh bien ! le trou est plein de colimaçons.

— Quack ! Quack ! laisse-moi voir ! — Il lève la tête et compère Lapin lui crève les yeux avec un bâton.

— Quach ! Quack ! tu m'éborgnes, je ne vois plus !

Compère Lapin s'élance et se sauve. Compère Renard arrive avec du feu.

— Compère Renard, je suis fâché de vous dire que Lapin s'est sauvé.

Compère Renard fut si colère, qu'il mordit la queue de compère Oie qui s'envole et laisse sa queue dans la gueule du Renard.

Compère Renard va retrouver compère Bouc. Compère Bouc dit alors à compère Renard : Il faut l'attraper. Demain fais-lui dire que je suis mort et qu'il vienne à mon enterrement.

Digitized by Google

galopé souâ bamboula, li trapé pirisie jikà li mouri. Li parti couri côté Compair Bouki, et li ouâ to moune au ra la pote cabanne. Li passé darié, gardé dan finète, et li ouâ Compair Bouki tandi on la tabe.

— T'zoté sire Compair Bouki mouri? Moune mouri touzou fé grimace, et mo pa ouâ grimace on so figui.

Compair Bouki tendé ça, li ti suite fé grimace. Compair Lapin di :

— Moune mouri pa capa fé grimace.

Li parti galopé. Compair Tayot zamé trapé li.

Ce conte a paru dans le journal le Meschacébé du 17 Juin 1876, en texte créole seulement.

DEVANT LE GIBET

ANCIENNE COUTUME DE LORRAINE

1° *La prière.* — Dans les villages de Grimonviller, de Fécocourt, de Vandéleville, etc., pas une femme, depuis la jeune fille jusqu'à la grand'mère, n'eût, jadis, manqué à un usage aujourd'hui disparu avec les lugubres appareils qui l'avaient déterminé.

Dès qu'il arrivait à l'une ou à l'autre de passer, — ce qu'elles redoutaient fort, — devant les bois de justice, potences plantées par les seigneurs à un angle de leur territoire, vite elles se signaient en prononçant cette exclamation répulsive : « *Dieu me préserve de tes pieds et de tes mains!* »

En ces mots, jetés avec un effroi sincère, elles faisaient allusion et s'adressaient mentalement au bourreau, qui s'aide des *pieds* et des *mains* pour lancer le patient dans l'éternité.

2° *La fessée.* — Un autre usage, moins anodin, consistait, pour les curieux accourant sur le lieu du supplice, à y venir en portant un enfant au bras. Dès que l'exécution commençait, on se mettait à fouetter la pauvre petite créature, et ce cruel exercice durait pendant tout le temps que le criminel, poussé de l'échelle le nœud coulant au cou, se balançait en se débattant contre la mort.

Quel concert de cris! Pourquoi les provoquer? Était-ce pour que l'enfant se souvint de l'exemple?... Il me semble que l'on peut frapper l'esprit sans frapper aussi douloureusement le corps.

F. FERTIAULT.

Cette coutume se rattache à la mnémotechnie barbare dont nous avons plusieurs fois parlé dans cette revue, cf. t. I p. 28, 91, 220, 348, et dont on pourrait citer de nombreux autres exemples.

Digitized by Google

Le lendemain, compère Lapin apprend que compère Bouc a tant couru qu'il a attrapé une pleurésie et qu'il est mort. Il part et voit du monde à la cabane de compère Bouc. Il passe derrière, regarde par la fenêtre, et voit Bouc étendu sur la table.

Vous dites que compère Bouc est mort! les morts font toujours une grimace, et je ne vois pas de grimace sur sa figure.

Compère Bouc l'entend et tout de suite fait une grimace! Compère Lapin reprend : les gens morts ne font plus de grimaces! Puis il se sauva et compère Renard ne l'attrapa jamais!

LOYS BRUEYRE.

L'ŒIL ARRACHÉ

Lorsque nous étions dans le Tigré, nous avons souvent entendu raconter une anecdote que M. Gobat a consignée dans son journal. Un jour quelques personnes, sérieusement ou pour plaisanter, affirmèrent à un Tigréen qu'il avait un mauvais œil. Le Tigréen refusa d'abord de le croire; mais on le lui répéta tant et si bien qu'il voulut essayer une épreuve décisive. C'était un matin. Il passait dans une prairie. Un groupe de personnes vint à croiser son chemin. Il ferme son bon œil, celui que ses voisins voulaient bien ne pas suspecter de maléfices, fixe l'autre sur un enfant de sa connaissance et continue sa route.

Peu de jours après l'enfant tombe malade et l'homme en apprend la nouvelle. Dès lors, plus de doute. Convaincu désormais que son œil sert d'organe à la malignité, il le condamne et l'arrache lui-même, en prenant sans doute trop à la lettre le précepte de l'Évangile (FERRET ET GALINIER. *Voyage en Abyssinie* t. II. p. 384-5).

Digitized by Google

LE FOLK-LORE DE MALMÉDY

Nous sommes en France trop peu soucieux de savoir s'il existe en dehors de nos frontières des groupes qui parlent notre langue. Beaucoup n'ignorent pas sans doute qu'en Belgique, en Suisse, et dans plusieurs des pays séparés de la mère-patrie par les événements de 1870-1871, le français est la langue maternelle d'un peu plus de trois millions d'âmes; mais parmi ceux mêmes qui se piquent de connaître la géographie, combien ignorent qu'au delà des Alpes le français est la langue usuelle de 120,000 individus, et qu'il existe en Prusse des pays, dont l'annexion est antérieure à 1870, et qui sont aussi de langue française. De ce nombre est Malmédy, qui est le centre d'un pays peuplé de 10,000 habitants, sur lesquels 800 seulement (en 1869) parlaient la langue allemande.

Ce petit groupe a son folk-lore, qui était à peu près ignoré jusqu'au moment où M. H. Gaidoz, qui visita Malmédy en 1885, en publia des fragments dans une étude parue dans le *Contemporain* du 10 septembre 1886 p. 911-935. Cette étude, intitulée la *Wallonie prussienne* est surtout conçue au point de vue de la Géographie et de l'Ethnographie. Nous lui empruntons, en les classant systématiquement, un certain nombre de textes et de remarques ethnographiques dispersés dans son travail. Ce sont ceux qui sont sans indication de pays ou de provenance. Les autres — et parmi eux les proverbes — ont été choisis dans la collection des Almanachs de Malmédy, obligeamment mis à notre disposition par M. Gaidoz.

I. CONTES POPULAIRES ET CHANSONS

Jusqu'ici il n'a été recueilli ni conte ni chanson dans le pays de Malmédy. L'existence des contes est attestée par le passage suivant de *l'Armonac wallon do l'Saméne po l'an 1885* p. 64 :

A Malmédy, le conteur dit en finissant :

Vla l'fâve (conte) foù (fini),
Tic tac so l'soû, (Frappe sur le seuil),
V's ârozl' hieffe (écaille) et mi l'où (œuf).

Dans sa monographie M. Gaidoz reproduit d'après *l'Organe de Malmédy*, 1er janvier 1884, une facétie sur la soupe au Caillou, facétie bien connue dans certaines provinces de France :

Digitized by Google

Sope a Cawiai

Rucette des Capucins.

Vos prindoz on houniesse cawiai quu v' lâvoz plusieurs fis. Mettoz l'à feu avou on pauc d'aiwe, quéques pots dsé, one boune nokette (boule) du bour, one piû de peuve et one pougnî d'hierbés kuhèchis (hachées) tot fins Mahoz et ktournoz tot à fait ovou one losse (louche) du bois jusqu'à ce quu les hierbés seïchent bin édoîrmis (à moitié cuites). Su vs' av' quéque cru (reste) d'char ou d'sàce o l'armoù tapoz l' ossu dvin et mahoz todi èvoïe (sans discontinuer). Mouïoz avou dol bollante aiwe et leïoz cure doucement. Tiroz-l'jus do feu et ajoutoz deusses treus biscuites; rumettoz l'so feu et tournoz todi po qu' les biscuites s'akmoutihèhent bin. Dressoz l'sope èn one hielle (écuelle) ouisse quu vs' av' battou on où on deusse. Tirez l'cawiai qu'est cût, russouoz l' (séchez-le) et mettoz-l' s'one belle platte assiette o l'armâre. I pout siervi po les autès fis.

Probatum.

II. BLASON POPULAIRE

— Allemand
Det brigand
Qui n'a nin do pan
Po nourri ses ptits éfants!

Allemand — le brigand — qui n'a pas de pain — pour nourrir ses petits enfants.

— I magne (mange) comme un Allemand.

M. Lebierre père, dans une pièce de Carnaval écrite vers 1850, s'écriait :

Ju voreu t'ni l'dierrin voei,
Ju l'noiereu d'vin det boli,
Po ki magnach ko d'vant d'mori!

« Je voudrais tenir le dernier (Allemand) ici — je le noierais dans de la bouillie — pour qu'il mangeât encore avant de mourir! » Une facétie populaire à Malmédy, raconte ainsi l'origine des Allemands. Un jour Saint Pierre heurta du pied un crottin de cheval; il en sortit un Allemand, qui se mit à crier : *Wo ist mein Lœffel?* (où est ma cuiller?) et c'est l'ancêtre de tous les Allemands qui sont au monde. M. Gaidoz rapproche ce récit d'une histoire qui se raconte dans la Suisse française, d'après M. Cérésole, *Légendes des Alpes vaudoises*, et qui est aussi relative à l'introduction et au développement de l'élément germanique. Ce serait Gargantua qui, dans des circonstances naturalistes, mais difficiles à décrire, aurait semé dans les Alpes vaudoises les premiers Allemands, dont il avait, paraît-il, rempli une de ses poches en passant sur les bords de l'Aar. (Cf. sur une origine analogue des Wallons la p. 164 du présent numéro).

Digitized by Google

III. PROVERBES MÉTÉOROLOGIQUES ET DU CALENDRIER (1)

JANVIR. — Les jours crehet (croissent) à l'novel an
L' pas d'on efant;
A sè rois i crehet
L' pas d'on poulet.
— Les jours crehet à l' saint z' Antône
Ossi long quu lu r'pas d'on mone.

FEVRIR. — Fevrir a onze bais (beaux) jours.
— Po qu'on poue dire quu l'hivier pleure
A l'Chand'leur
I fàt quu l'solo (soleil) so l'âté (autel)
Luxhe (luise) à grand' messe sins désister.
— Quand qui plout (pleut) l'doze do p'tit meu (le petit mois : février) i fait laid six saménes â long.

MARS. — Comme Mârs trouve les potais (mares) i les lait.

AVRI. — I n'est jamais avri
Su (si) l'coucou n' l'a dit.

MAIE. — Saints Servas, Pancrace et Boniface
Apoirtet sovint do l'glace.

JUIN. — Saint Médard noye, Saint Jhan n' fait qu' mouyi.
— Quand qui plout l'jour du Saint Jhan les neus (noix) sont trawées (trouées).

AOUT. — L'Août apoite
Çou qu' Mârs epoite.
— Saint Lorint
Resprind (allume) s'cherbon ou l'dustind.

SEPTIMBE. — Qwand qu'i fait bon à l'saint Gilles, on pou co sârter on jurnâ et l' broûler.

OCTOBRE. — A l' saint Simon
Onn moche (mouche) vat (vaut) on moton (mouton).

NÔVIMBE. — La Toussaint se nomme « Le jour des âmes. »

DÉCIMBE. — Quand qu'on magne lu cougnôu (gâteau de Noël) à l'ouhe (porte) on magne les ôus (œufs) d' Pâques â feu.
— A Noié, i vât mi on leup (lou) à champs qu'on laboureur.
— Blanc Noié, vettes (vertes) Pâques.

1. Les proverbes météorologiques et les spots sont empruntés aux Almanachs locaux dont voici les titres :
Armonac wallon dol (sic) Saméne po l'an 1883 vol. in-18 de 36 p. Armonac wallon do l'Saméne po l'an 1883, 55 p.; 1884, 44 p.; 1885, 80 p.; 1886, p. 88 Màmdi. V° H. Scius Imprimeur-éditeur.

Digitized by Google

IV. QUELQUES SPOTS OU PROVERBES WALLONS USITÉS A MALMÉDY

— N'aveur nin pus faim qu' l'aiwe (eau) n'a seu (soif).

— So l'timps qu' l'avône cret, lu chvau crive.

— Fer l' babe du song (Faire la barbe de sang = saigner du nez).

— I n'est nin co foù do bois d'sogne (Il n'est par encore hors du bois de la peur).

— Wiss quu (où) l'brasseur entre, lu bolgi (boulanger) n'y mousse pas (n'y entre pas).

— On chet (chat) piède (perd) bin ses poïèges (poils) mais nin ses manires (habitudes).

— Ci qui n'a qu' treus chvets (trois cheveux) les a vite pégnis.

— Ci qui li a pindou s'clabot (sa sonnette, sa langue) nu li a nin happé si ârgint. Se dit d'une personne bavarde.

— Près est m' cotrai, (jupon) èco pus près m' panai (chemise).

— Aveur lu cour (cœur) comme on pan (pain). Avoir le cœur gros.

— C'est l'crama (crémaillère) qui loume lu posson (chaudron) neur cou (cul noir).

— Qwand qu'i ploût so l'curé, i gotte so l'mârli (sacristain).

— Aveur les deugts (doigts) cûts (cuits) — Avoir les mains de beurré.

— O n' sareut pegni on diale (diable) qui n'a nin des chvets.

— Qui qui hoûte (écoute) lu diale l'assoude (assourdit).

— A J'han (sot) n'fât nin tot dire.

— C'est â mour (mur) qu'on ruknohe (reconnaît) les maçons.

— Qui qu'a pârasse (beau-père) a mârasse (marâtre).

— Qui pierd su mére, pierd su douceur;

Qui pierd su pére, pierd su honneur.

— Il est comme lu pinson d'à Bragard, si' n' dit rin, i n'ès pinse nin mons.

On raconte que ce Bragard raffolait des oiseaux; il paya un très haut prix un pinson qui, d'après le vendeur, n'avait pas son pareil pour le chant. L'oiseau fut envoyé à un de ces concours connus sous le nom de *batte;* il refusa de chanter; Bragard fit des reproches à l'oiselier qui lui répondit: I n'a rin dit, nèdon; bin allez i n'es pinse nin mons.

— I fât leye l'pire (pierre) wisse quu Charlemagne l'a planté. Il existe dans le pays de Malmédy une tradition qui fait remonter à Charlemagne l'origine des institutions concernant l'état de la terre.

— On n' sâreut fer sôner (saigner) one pire.

— Diale èvoler l' rustai. (Le Diable veuille envoler le râteau).

On raconte qu'un Malmédien, revenu de Paris, se donnait l'air de ne plus connaître le patois, et disait à quelqu'un : Comment appelez-vous cela? En demandant le nom d'un râteau, il appuya sur les pointes; la pression fit basculer le râteau, dont le manche lui donna sur le nez; notre homme se rappela aussitôt le nom de l'instrument; car il s'écria : Diale èvoler l' rustai!

— Do timps do vi bon Diu. Du temps du vieux bon Dieu; c'est-à-dire à une époque très éloignée.

Digitized by Google

V. COUTUMES

Quand un malade est condamné et que son agonie se prolonge, on s'adresse, pour abréger ses souffrances, à Notre-Dame des Malades : neuf jeunes filles viennent offrir chacune un cierge avec leur prière, ce qui constitue une neuvaine instantanée.

La jeunesse fait de la *veillée* dans la maison du mort une fête où l'on boit, mange et s'amuse. Le lendemain, après l'enterrement, un grand dîner suivi souvent d'un souper, réunit tous ceux qui sont venus rendre les derniers devoirs au défunt. (H. GAIDOZ, l. c).

On donne la bénédiction de Saint Blaise pour garantir des maux de cou.

A l'Ermitage de Sainte Bablenne, vierge, où est la fontaine de la sainte, on va prier pour les maux d'us, (*Armonac wallon* 1882).

On fait le voyage à Pont le jour de saint Gilles pour que les enfants soient préservés des convulsions. (*Armonac wallon* 1883).

— I n'su poirtet nin des tripes. Il est d'usage, dans beaucoup de villages du pays, de se porter réciproquement, entre voisins et amis, une portion de viande qui se compose principalement de saucisse et de boudin. Quand deux voisins sont en froid, on emploie le proverbe ci-dessus. (*Armonac* 1886 p. 74).

VI. LES FÊTES PUBLIQUES

A Malmédy, le Carnaval est resté un temps de réjouissance pour toutes les classes de la société. Sur des tréteaux dressés en pleine rue, on joue des farces en wallon ou en français, pièces de circonstance composées par des Malmédiens, et qui sont de véritables revues de l'année, avec une liberté toute aristophanesque.

Le dimanche suivant qui s'appelle le grand *fouart* (de *focus* feu) correspond au dimanche des *Brandons* de nos campagnes françaises.

Dans la nuit du 1er mai, les jeunes gens vont toujours planter des branches d'arbres à la porte des belles du pays. Une chanson des plus populaires de la Wallonie est une chanson de mai, la *Nutte du Maie* (la nuit de mai), composée, il y a quinze ou vingt ans, par un poëte de l'endroit, M. Florent Lebierre.

La Saint Jean est l'occasion des danses, feux et réjouissances traditionnelles La Pentecôte et la Saint Pierre (jour de foire très couru) sont aussi l'occasion de réjouissances.

La Saint Martin figure au premier rang parmi les fêtes populaires. Deux ou trois semaines avant ce jour, les garçons des écoles de Malmédy parcourent les rues de la ville, s'arrêtant à chaque maison et quêtant pour le feu qu'ils ont coutume d'allumer la veille de cette fête. Une chanson de circonstance, et dont la mélodie ne signifie pas grand' chose, sinon qu'elle

Digitized by Google

est très bruyante, leur facilite la besogne tout en les amusant. En voici le texte :

On stokou ramon po fé les veuie du Saint-Martin!
D'jan don s'iff plait bin!
One banse sin cou,
On chènat sin anse,
One péce, one d'jambe du strin,
On fodhai, on tounai,
Tott à fai es bin set bon
Po fé les veuie du Saint-Martin:
D'jan don s'iff plait bin.

Un balai usé (raccourci) pour faire la veille (le feu) de Saint-Martin. — Allons donc, s'il vous plait bien ! — Une manne sans fond (sans cul). — Un panier sans anse, — Une perche, une gerbe de paille. — Un fagot, un tonneau. — Tout à fait est bel et bon — Pour faire la veille de Saint-Martin — Allons donc, s'il vous plait bien.

Quand le résultat de la quête est suffisant pour une charge, le cortége se met en marche et va déposer les objets dans une grange, en chantant sur un air plus bruyant encore des *tra la, la la la*, sans autre texte. On recommence le lendemain. Le jour de la fête vers les trois, quatre heures du soir, on se met à l'œuvre pour transporter le tout au haut de la montagne; on en fait un grand tas et on attend l'obscurité pour l'allumer. Autour du grand feu, la jeunesse danse en chantant; chacun porte en main un balai neuf, allumé, enduit de poix, de pétrole ou de résine, attaché à un long manche; il le fait tourner autour de sa tête horizontalement ou perpendiculairement comme une roue. La plupart des enfants ont deux, trois balais en réserve pour remplacer le premier. Cette manœuvre dure une heure ou deux. Le grand feu fini, on rentre dans la ville en chantant et, chacun va chez soi, mange « le riz au lait » qui est traditionnel ce jour là. (H. GAIDOZ l. c.).

PAUL SÉBILLOT.

UN PELOTON DE FIL

LÉGENDE DE L'AUVERGNE

Une fois, il y avait une jeune fille du bourg de Nessayre qui se mariait. Un jour, son fiancé vint la chercher de grand matin pour aller faire les achats de fiançailles à Saint-Flour.

La jeune fille partit toute joyeuse avec son fiancé; elle était tel-

Digitized by Google

lement contente et pressée d'acheter de belles choses, qu'elle oublia de faire sa prière.

Tout se passa pour le mieux; la chaîne en or, les pendants, l'alliance, les bagues, lui plurent et ils lui allaient très bien. Le soir, Jeanneton (c'était le nom de la mariée) avait ses poches pleines de dorures et elle emportait trois gros paquets de belles étoffes. En s'en allant elle en parlait à son futur, tout en montant la côte : Le velours était noir, le tablier en belle soie et la robe en mérinos vert. Tout à coup. elle s'aperçut que le fil de même couleur que la robe manquait. « C'est bien ennuyeux, dit-elle, nous sommes déjà loin de Saint-Flour; mais il nous faut retourner sur nos pas; si ma robe n'était pas cousue avec du fil vert, cela me porterait malheur ». Ils étaient déjà à la *Baraque de l'Enfer*, tout au haut de la côte, mais l'on se décida à retourner à la ville, pensant que celui qui n'a pas une bonne mémoire est obligé d'avoir de bonnes jambes.

Les deux futurs avaient à peine fait quelques pas quand Jeanneton trouva, au bon milieu du chemin, un peloton du fil de la couleur de sa robe. « Quelle chance, dit-elle, ce fil fera tout à fait bien, à la ville nous n'en trouverions pas de plus beau, ni d'aussi belle couleur. » Et les deux jeunes gens retournèrent chez eux.

Le lendemain, la plus habile couturière du pays fit la robe; elle était assez longue, assez large, ne faisait pas un pli; enfin tout le monde s'accorda à reconnaître que cette robe allait très bien et que la mariée serait belle le jour des épousailles. Le fil était d'un très beau vert et bien assorti à la couleur de la robe.

Le jour de la noce arriva; l'on avait invité plus de cinquante parents et un grand nombre de jeunes filles et de jeunes gens des environs. Tous quittèrent la maison pour se rendre à l'église. Il faisait bien beau temps, les cloches tintaient dans l'air et la musette, en avant des gens de la noce, faisait entendre un air tout à fait divertissant.

Des enfants suivaient en chantant :

Las tcharreyros basoun flouri, La bello nobio bay sourti : Basoun fleuri, basoun grana, La bello nobio bay passa.	Les rues vont fleurir, La belle mariée va sortir : Elles vont fleurir, elles vont grainer, La belle mariée va passer.

On arrive à la porte de l'église, l'on entre, mais au moment où la future trempait ses doigts dans l'eau bénite, sa robe verte tomba en trente morceaux; il n'y avait plus de fil de la même couleur que l'étoffe.

Qu'est-ce qui s'était donc passé?

Le peloton de fil trouvé au milieu du chemin, le jour que Jeanneton n'avait pas fait sa prière du matin; ce peloton de fil, c'était *lou dray* (le drac) qui s'était changé en peloton de fil.

Tous les invités se retirèrent épouvantés, la pauvre Jeanneton, à moitié vêtue, ne savait où se cacher, et de noce il n'y en eut point.

Digitized by Google

Jeunes filles quand vous irez acheter vos effets de noce, n'oubliez pas de faire votre prière avant de partir. Méfiez-vous du *drac*.

ANTOINETTE BON.

On remarquera que cette légende se termine par une sorte de réflexion morale; il semble que c'est une sorte d'accompagnement presque obligé des contes auvergnats. *Le peloton de fil* de Mme Mazier, t. I. p. 117 de la *Revue*, qui n'a que le titre de commun avec ce récit, se termine par une sorte de moralité. Il en est de même dans la *Messe des morts*, du Dr Paulin, t. I. p. 86 et de plusieurs autres récits du même pays que nous publierons prochainement.

UNE SYMPHONIE SUR UN THÈME POPULAIRE

Les dimanches 20 et 27 mars et le vendredi saint, 7 avril, ont eu lieu aux Concerts Lamoureux, trois auditions d'une *Symphonie sur un air montagnard français* de la composition de notre collègue M. Vincent d'Indy. Le thème principal de cette nouvelle et importante œuvre musicale est une mélodie populaire recueillie par l'auteur dans les Cévennes : exposé dès le début dans sa simplicité primitive, ce chant reparaît dans chacune des trois parties de la symphonie, fournissant des développements, des épisodes, des transformations de rythme et de caractère, qui mettent dans l'œuvre une grande variété tout en lui laissant une unité remarquable. Nous n'avons pas à en apprécier ici la valeur musicale; mais il nous appartient de constater ce que l'art peut tirer de l'emploi bien entendu de la mélodie populaire, et, à cet égard, nous ne pourrions citer nul meilleur exemple que la symphonie de M. d'Indy, dans laquelle l'humble chant de la montagne, développé tour à tour avec un profond sentiment poétique et une fantaisie éblouissante, traité en même temps avec la connaissance approfondie de la polyphonie orchestrale, revêtu de toutes les splendeurs de l'instrumentation et de l'harmonie modernes, a servi de point de départ à une œuvre considérable à tous égards.

J. T.

Digitized by Google

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES

IV

LIVRES POPULAIRES DANS LES ARMÉES MUSULMANES

Le livre intitulé *Sekin-Nameh*, (le livre des Blessures) sans nom d'auteur, est attribué par les Orientaux à Alexandre le Grand. On pense que c'est le Gouvernement turc qui l'a fait rédiger, en vue d'exercer une influence rassurante sur l'esprit de la Troupe. La Direction impériale de l'artillerie de Top-Hané en a fait, dit-on, publier une édition, il y a vingt ou trente ans.

En général, le *Sekin-Nameh* tire, de chaque blessure, un heureux pronostic. Destiné à être consulté par les soldats musulmans dont il soutient le moral au moment, où blessés, ils ont le plus besoin de réconfort, il est volontiers répandu dans l'armée turque, par l'autorité militaire. Ce petit manuel énumère minutieusement chacune des parties du corps et indique l'augure à tirer de la blessure reçue en cet endroit, par un instrument amenant effusion de sang. Depuis l'invention des armes à feu l'atteinte des balles et autres projectiles a été assimilée, par voie d'interprétation, à celle reçue d'un instrument tranchant, du moment qu'il y a déchirement des tissus externes.

Voici la traduction de quelques passages de ce livre :

Qui recevra une blessure :

Sur l'occiput, doit s'attendre à être nommé Bey par le Sultan;

Sur le crâne, sera comblé de biens et d'honneurs;

Sur le côté droit de la tête, fera un heureux voyage et en reviendra vite;

Sur le côté gauche (manque). . . . . .

Derrière la tête, aura la victoire en partage;

Aux deux mains, verra, en campagne, une entreprise lui tourner à bien;

A la main droite, gagnera joyeusement un pari périlleux ;

A la main gauche, verra venir dans ses mains ce qu'il désire.

Les Musulmans ont un autre ouvrage, qui est une sorte de complément du précédent :

Le *Qiafet-Nameh* (le livre des contusions) a été compilé par un auteur du nom de Ibrahim-Haqq; il est beaucoup plus court que celui des blessures, et l'auteur l'a rédigé en cent-vingt vers, applicables chacun à un point déterminé du corps humain. Le livre des contusions est moins optimiste que celui des blessures, ce qui s'explique : chez les Musulmans, le fait de recevoir

Digitized by Google

un coup autrement qu'avec le sabre ou toute autre arme tranchante ou à feu est considéré comme entaché d'un caractère avilissant. Cela sent la dispute, partout mal vue, plutôt que le combat entre guerriers, le plus noble des exercices.

En voici quelques extraits :

Une contusion :

Au sommet de la tête, bonne nouvelle arrive au soldat;
Sur le devant du crâne, c'est de l'avancement;
Sur le côté de la tête, c'est bon signe, à droite comme à gauche;
Sur le derrière de la tête, à droite, réussite;
Sur le derrière de la tête, à gauche, nouvelle;
Au sourcil gauche, comme au droit, amitié prochaine;
A droite du front, plaisir;
A gauche du front, déclaration d'amour;
A la naissance du sourcil droit, chagrin;
A la naissance du sourcil gauche, plaisir.

A. CERTEUX.

II

FACÉTIES NORMANDES (1)

V. LE PONT DE VILLEDIEU

Dans le pays d'Bas (2), on raconte que les gens de Villedieu décidèrent jadis de construire un pont sur leur rivière. On allait commencer les travaux lorsque l'un des conseillers municipaux eut un scrupule, et il pria le maire d'assembler de nouveau son conseil. Lorsqu'on fut en séance il dit :

— On a décidé de construire un pont, mais on n'a pas dit su' queue sens qu'i' serait; ce sera t-i' su' le long ou su' le large de la rivière? Il faut en délibérer.

Le conseil se mit à réfléchir et l'un des conseillers dit :

— C'est sur le large qu'il faut bâtir; si on construit sur le long, cela coûtera trop cher et le pont empêchera de voir la rivière.

VI. LE TROU AUX ORDURES.

Au temps jadis, les gens de Villedieu s'aperçurent que les ménagères dé-

1. Voir le n° de mars 1887.
2. Ce pays d'Bas correspond à peu près au Bocage normand.

Digitized by Google

posaient les débris toujours au même endroit, et qu'il s'était élevé une sorte de monticule qui commençait à être grand. Le conseil s'assembla pour délibérer, et, après mûre réflexion, on décida qu'un trou serait creusé aux frais de la commune, et que les bonnes femmes y jetteraient leurs ordures et tous les déchets de leur ménage.

Le trou fut creusé; mais on s'aperçut que la terre qui en avait été tirée, formait tout autour un assez fort bourrelet, qu'on n'aurait pu enlever sans un grand travail.

Le conseil s'assembla de nouveau, et il prit une seconde délibération, dans laquelle, considérant qu'on ne savait où mettre les déblais du premier trou, il fut ordonné d'en faire un autre la moitié plus grand et plus profond.

VII. L'OIE D'ÉRAINES

Au temps jadis, les gens d'Eraines avaient l'habitude de venir apporter à Falaise leur lait et leurs œufs. Depuis que Falaise était Falaise, ils n'y avaient jamais manqué. Un jour, on ne les vit point venir, et la ville manqua de lait et d'œufs. Vers midi, les Falaisiens, inquiets, résolurent d'aller voir ce qui s'était passé, et quelques-uns d'entre eux prirent la route du village d'Éraines. Ils s'engagèrent dans le chemin couvert et bordé de haies qui y conduit, et comme ils arrivaient à l'endroit où les arbres étaient les plus touffus, ils entendirent une sorte de sifflement : Pschss! Pschss! Pschou!

Épouvantés de ce bruit, qu'ils attribuaient pour le moins à un serpent, ils se hâtèrent de revenir à Falaise.

Le lendemain, les gens d'Éraines ne vinrent pas davantage, et d'autres citoyens courageux se décidèrent à s'engager encore dans le chemin couvert. Au même endroit, et au moment où, dans le lointain, ils voyaient s'avancer les gens d'Éraines, ils entendirent de nouveau : Pschss! Pschss! Pschou! Ceux d'Éraines et ceux de Falaise s'en allèrent chacun de son côté, sans oser tourner le dos.

On alla consulter le gouverneur de Falaise, et le lendemain, dit la légende, on publia, « par trois coups de gueule, à défaut de tambour, » l'avis suivant, dont les termes exacts ont été conservés jusqu'a nos jours :

« Par ordre de Moussieu de la Fresnaye, p'us pissant (puissant) que le roi, si pis n'est, et qu'aurait couché do la reine si alle n'aurait pas eu la gale, fait savé et assavé à tous les bourgeois et autres habitants de la ville de Fâlèese, que tous iceux qui voudront s'enrégiminter, on les équipera d'une ràpette, d'une taguenette, et de la graine d'oignon pour mett'e dedans (1). C'est ma fé pein (point) pour allé au feu ni à l'iaue, mais pour assiéger une grosse béète, qu'est dans un bichou (buisson) qui fait : Pschss! Pschss! Pschou! »

Il se présenta des volontaires en foule, et ils s'engagèrent dans le chemin couvert. A l'endroit où l'on entendait le sifflement, on fit faire halte; des

1. La ràpette, c'est sans doute une rapière; la taguenette, c'est un fusil; la la graine d'oignon, c'est la poudre, qui y ressemble en effet.

Digitized by Google

hommes bien armés se déployèrent autour de la haie d'où partait le bruit. On entendit encore : Pschss ! Pschss ! Pschou ! Mais comme les Falaisiens étaient nombreux et bien armés, ils cernèrent le buisson, et y découvrirent une oie qui « avait dérobé » ses œufs, et les couvait au milieu de l'herbe et des arbrisseaux.

E. BOURSIN.

EXTRAITS ET LECTURES

I

LES CADEAUX A LA MI-CARÊME EN BELGIQUE

L'usage de donner des cadeaux aux enfants le dimanche de la Mi-Carême est entièrement tombé en désuétude à Bruxelles.

Il y a trente ans encore, il était respecté dans toutes les maisons, riches et pauvres. Le comte de Mi-Carême — *de Greef van Halfvasten* — remplissait le rôle de saint Nicolas, — un saint Nicolas d'été, — et, invisible, allait de maison en maison distribuer des jouets ou des bonbons aux enfants sages.

Par exemple, personne n'a jamais su d'où sortait ce comte de Mi-carême, ni ce qu'il pouvait bien représenter. Les Bruxellois, avec leur odieuse manie de déformer tous les noms, avaient démocratisé celui du noble comte, qu'ils appelaient à la bonne franquette : « Mijnheer Degreef » (Monsieur Degreef).

Il y a des savants qui ont fait des recherches sur l'origine de ce personnage mystérieux, et ont découvert que « Mijnheer Degreef » était le vieux dieu Thor de la mythologie scandinave. Mais d'autres savants leur ont démontré qu'ils avaient... Thor, et que « Mijnheer Degreef » perpétuait le souvenir d'un ancien « graaf » anversois qui, un beau matin, avait fait distribuer à ses compatriotes une cargaison de friandises, apportée miraculeusement par un bateau dont on n'attendait plus le retour. Le fait est que cette fête est d'origine anversoise et que « Mijnheer Degreef » distribuait de préférence de petits bateaux de massepains, ornés de petits drapeaux, que les pâtissiers confectionnaient tout exprès pour lui, et dont bien certainement on a encore confectionné hier quelques antiques échantillons dans quelques antiques pâtisseries du bas de la ville.

« Mijnheer Degreef » a été détrôné ici par le petit Jésus de Noël, qui nous est arrivé de l'étranger ; il a été moins heureux que saint Nicolas, qui est

Digitized by Google

parvenu à rester debout. Les parents de toutes classes, le voyant par terre, l'ont lâchement étouffé; et les enfants de la génération actuelle n'en on jamais entendu parler, ce qui les sauve du chagrin de le regretter.

La Gazette (de Bruxelles), 21 Mars 1887. (Comm. de M. Alfred Harou).

II

GARGANTUA EN POITOU

Dans un article du *Mémorial des Deux-Sèvres*, 20 Mars 1887, M. H. Gelin raconte les exploits de Gargantua dans l'Ouest : les épisodes se retrouvent soit dans le *Gargantua en Poitou* de M. Léo Desaivre, soit dans le *Gargantua dans les traditions populaires* de M. Paul Sébillot. M. Gelin rapporte pourtant un épisode qui ne figure pas dans ces deux monographies, c'est celui où Gargantua « boit d'une gorgée toute l'eau de mer qui couvrait encore le Marais Poitevin ».

M. Desaivre nous écrit à ce sujet :

« Ce pays du Marais est une région assez singulière, qui n'est sortie entièrement de dessous les eaux que depuis quelques années. C'est cependant le premier endroit de France peut-être où aient été faits des canaux de dessèchement. Les plus anciens remontent certainement au XIIIe siècle, et probablement au XIIe. Depuis on a fait des efforts successifs, qui ont fini par conquérir sur la mer une partie notable de terrain. Le peuple, frappé de cette disparition des eaux, l'a attribuée à Gargantua. »

BIBLIOGRAPHIE

Biblioteca de las Tradiciones populares espanolas. Madrid, Lib. de Fernando Fé, 1886 t. VIII-XI (chaque vol. se vend séparément 2,50 pesetas).

Le t. VIII de cette précieuse collection que dirige M. Machado y Alvarez contient une monographie de la rose : *A rosa na vida dos povos.* L'auteur, Cecilia Schmidt Branco, une dame comme il convient à ce sujet gracieux, examine la reine des fleurs dans ses rapports avec la mythologie, les cultes, la vie profane, la médecine et la magie. Il n'oublie pas le symbolisme de la rose non plus que son rôle dans le vocabulaire et dans l'onomastique. Comme « il n'est pas de rose sans épine, » je ferai à cette monographie deux légères critiques : les proverbes relatifs à la rose n'y figurent qu'en très petit nombre. Mme Branco pourrait compléter son travail en recueillant les proverbes et les devinettes; elle pourrait, dans une seconde monographie, parler

Digitized by Google

avec détail du rôle de la rose dans les contes et les chansons populaires.

Sous le titre de *Folk-Lore de Proaza*, M. L. Giner Arrivau (c'est le pseudonyme de M. de Olavarria y Huarte) étudie le folk-lore des Asturies, il y a recueilli des légendes (5), des traditions pieuses (4), des contes (3), parmi lesquels une version de Jean de Calais, si populaire chez nous. Parmi les Romances (7), M. A. en note une sur la mort de Prim, qui est tout à fait dans une note populaire. Les Croyances et les Superstitions occupent les p. 209-277 du volume. On y trouve d'excellentes notes sur les apparitions, les jours de chance, les animaux et les plantes, la Médecine populaire, les Astres, les Météores, les Métaux.

Les t. IX et XI contiennent la 2e et la 3e série du *Cancionero popular gallego* de D. José Pérez Ballesteros. Nous avons rendu compte dans le t. I, p. 27 de la *Revue,* du 1er volume de la récolte de M. B.). Ces deux volumes en forment la suite et contiennent un grand nombre de couplets populaires et de formulettes très curieuses.

Dans le t. X, M. Sergio Hernandez de Soto publie sous le titre de *Cuentos populares recogidos en Extramadura.* Ces contes, au nombre de vingt-quatre, ont été recueillis en Estramadure. Ils appartiennent tous à la série des Aventures merveilleuses (cuentos de encatamento).

Les contes de M. de S. sont fidèlement transcrits, et la plupart sont très intéressants et très jolis. Il les a fait suivre de courtes notes où il relève les récits similaires publiés par divers auteurs catalans, portugais ou castillans. Le présent volume n'est que le premier d'une série : celles qui la suivront seront d'autant mieux accueillies par les traditionnistes que, ainsi que le constate M. de Soto dans sa préface, les recueils de contes espagnols sont en très petit nombre.

P. S.

JULES LECŒUR. — *Esquisses du Bocage normand,* in-8° de 408 p. Condé-sur-Noireau, 1883 et Paris. Lechevalier (7 fr. 50).

L'auteur de cet ouvrage n'a pas eu la prétention de le rédiger avec la précision scientifique que les folkloristes actuels s'efforcent de donner à leurs œuvres. Il a voulu simplement dresser un tableau de l'état de son pays natal à la fin du XIXe siècle; il en décrit les races, les édifices, les productions, les coutumes, les patois, et il n'oublie pas, chemin faisant, de noter les légendes, les superstitions, les croyances, etc. Le Bocage est un pays de Normandie qui a pour principales villes Condé-sur-Noireau, Flers et Vire. D'après l'auteur, le caractère en est plus breton que normand, et on le croit volontiers, tant les traditions, les coutumes, les mœurs épulaires et le patois présentent de points de ressemblances avec ce qu'on constate en Haute-Bretagne. Les mœurs épulaires des Bocains sont décrites très fidèlement dans le chapitre X; le chapitre XI est consacré aux anciens costumes, dont quelques-uns sont reproduits dans des gravures plus remarquables par la fidélité que par l'art. Dans les chapitres VIII et IX, on trouve de bonnes descriptions des maisons rustiques et de leur mobilier. Du chapitre XV au chapitre XVIII, le livre s'occupe présque exclusivement de sujets qui intéressent le traditionnisme; on y trouve des séries de proverbes une faune et une flore populaires; des légendes relatives aux saints locaux, aux héros populaires et aux monuments mégalithiques. Ce dernier sujet est traité avec détails.

Je crois que le livre de M. Lecœur, qui a paru en province, est assez peu connu d'un public spécial que pourtant il intéresse; c'est ce qui m'a engagé à lui consacrer une courte notice, bien qu'il ait été publié il y a quatre ans. Pour ceux qu'intéressent les superstitions et les coutumes de la Normandie, sa place me semble marquée dans les bibliothèques, à côté, mais au-dessous, de la *Normandie romanesque* que Mlle Amélie Bosquet publia en 1845, excellent ouvrage qui a les défauts de son temps, mais aussi des qualités qui n'ont point vieilli et dont une réimpression serait la très bien venue.

P. S.

Digitized by Google

SPIELMANNSBUCH. — *Novellen in Versen aus dem XII und XIII. Jahrhundert*, übertragen von Wilhelm Hertz. Stuttgart. Gebr. Kroner, 1886. LXXVIII et 370 p.

Cet ouvrage est une contribution précieuse à l'étude du folk-lore du moyen âge. L'auteur, qui est connu comme romaniste, a pour but de fournir un carnet, à l'exemple de celui que se faisait le jongleur du XIIe et du XIIIe siècle. A vrai dire, c'est un carnet de choix : il y réunit — en traduction allemande — 14 nouvelles dont voici les titres :

Sir Orfeo (conte de fée anglais, basé sur un original français perdu). — Lai de Lanval (Marie de France). — Li Lai d'Ywenec (ib.). — Le Lay de Guingamor (Romania VIII, 50). — Le Lay de Tydorel (ib. VIII, 66). — Lai des deus amanz (Marie de France). — Lai del Freisne (ib.). — Lai d'Eliduc (ib.). — Lai du vair palefroi (Barbazan-Méon, Fabl. I, 164). — Du Chevalier au Barizel (ib. I, 208). — Del Tumbeor Nostre Dame (Romania II, 135). — Le povre Clerc Méon, Nouv. Rec. I, 104). — De Saint-Pierre et du Jongleur (Barb.-Méon III, 282). — Aucassin et Nicolette (publié par H. Suchier, 1881).

C'est déjà un mérite de nous avoir rendu accessible — par une traduction élégante — ce que l'ancienne littérature française compte de plus exquis en fait de nouvelles : car si du folk-loriste on peut exiger une connaissance pratique des principales langues civilisées, il est rarement philologue au point de lire couramment l'idiome de Marie de France, quel que soit le charme de ce vieux langage.

Mais le grand intérêt de ce livre, pour les lecteurs de cette revue, est surtout ailleurs : il est dans la préface (78 pp.) et dans les notes explicatives et comparatives (79 pp.), qui accompagnent chaque nouvelle, et dans lesquelles l'auteur prouve être bien au courant de l'étude scientifique du folk-lore.

Nous ne saurions assez recommander la préface. Elle se compose de trois chapitres : les jongleurs; les plus anciennes nouvelles françaises; les fées bretonnes.

L'étude du moyen âge est le complément indispensable de l'étude du folk-lore, tel qu'il se manifeste aujourd'hui. La littérature du moyen âge nous montre les thèmes, encore répandus aujourd'hui, sous des formes plus anciennes. Le grand propagateur des sujets populaires au moyen âge, le *jongleur*, ne saurait à ce titre nous rester indifférent. Dans son premier chapitre, M. Hertz réunit tous les détails, éparpillés dans de nombreux auteurs, pour en faire un tableau d'ensemble de la vie du jongleur, avec les péripéties multiples inséparables de ses courses vagabondes. Tantôt nous le voyons relégué au village, tantôt charmant les réunions des grands, tantôt attaché à la cour des princes et récoltant biens et honneurs. Tout en traitant ce sujet par rapport à l'Europe occidentale en général, l'auteur a surtout en vue le Nord de la France, où l'institution des jongleurs a été particulièrement florissante.

Il aborde ensuite l'histoire du *lai*, du *fabliau*, du *dit*, de la *légende* et du *conte dévot*. C'est de l'histoire du folk-lore pure; tous ces genres, cultivés par les jongleurs, ne sont que des dénominations de la « nouvelle ». L'auteur fait ressortir la différence entre ces termes et indique l'époque où chaque genre était en honneur en France. Ce chapitre de l'histoire littéraire des sujets populaires se recommande sous tous les rapports.

Le chapitre des *fées bretonnes* n'est pas moins digne d'éloges. Nous avons ici une analyse fort complète du caractère que les contes populaires assignent actuellement aux fées; presque trait par trait c'est celui des *elfes* et des *nains* chez les Germains. D'une autre espèce sont les fées qui ont construit les gigantesques monuments en pierre sur la côte méridionale de Bretagne. Dans la mythologie germanique ces travaux sont exécutés par les *géants*. — Un trait qui s'est peu à peu effacé dans leur caractère, et qui se retrouve à peine aujourd'hui, est celui qui donne aux fées des attributions en rapport avec l'étymologie de leur nom (*fata* de *fatum*) : *divinités régissant le sort*

Digitized by Google

des hommes. C'est leur caractère primitif et l'aspect sous lequel elles nous apparaissent encore dans les lais du 12e et du 13e siècle. M. Hertz analyse les différents traits qui ont rapport à ces attributions : leurs relations intimes avec les hommes; leurs transformations en oiseaux; le vol de leurs habits de plumes; l'animal qui attire le chasseur vers l'endroit où elles se tiennent; le séjour que font les mortels dans leur palais enchanteur, etc.

Ces différents points sont traités d'une manière fort concise et très complète cependant, les notes contenant des renvois précieux. L'auteur a de vastes lectures dans la plupart des langues européennes.

AUG. GITTÉE.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

L'Ancien Forez. Montbrison. Gargantua en Forez.

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. V. 3. — Bibliografia paremiologica italiana. *Giuseppe Fumagalli.* (Cette bibliographie des recueils de proverbes italiens va de A à I et ne contient pas moins de 127 numéros). — Una leggenda popolare siciliana. *G. Pitrè.* (Saint-Joseph et le larron qui s'était voué à lui). — La Giunta, spettacolo popolare sacro di Caltagirone. *Achille Guberti.* — Le questue nella festa di S. Martino in Venezia. *Edward.* — Usi e costumi africani in Messaua. (Etude sur le folklore de Massouah, possession italienne sur la mer Rouge). — Canzonette et giuochi infantili di Firenze. *G. Pitrè.* — Canti raccolti della bocca del popolo di S. Valentino. *G. Amalfi.* — Cùscusu, Cuccia, Sfinzi. *Alberto Patti.* (Etude sur quelques mœurs épulaires de Trapani). — Les sorciers de Lorient en 1736. — Nuova raccolta di Proverbi e detti popolari monferrini. *G. Ferraro.* — Usi, costumi, pratiche e pregiudizi del Novarese. *G. di Giovanni.* — Pellegrinaggio allo Madona di Montevero a Livorno. — Uso funebre in Toscana. — Uso nuziale in Milana. — Luzo di pichiare in certe solenni occasione. *G. Pitrè.* (Citation de notre enquête sur l'usage de frapper les enfants, avec quelques additions). — *Sébillot.* Coutumes populaires. *Salomone Marino.*

Corriere del Mattino. Naples, 9 sept. 86. — La Conzona di Piedigrotta. *Scadiger.*

Gazetta d'Italia. Florence 9-10 sept. — La festa di Piedigrotta.

Giornale storico della Litteratura italiana. Turin VIII. 22-23. — Il Purgatorio di S. Patrizio. *L. Frati.* (Etude d'après Etienne de Bourbon et Hubert de Romans) sur cette légende célèbre au M. A.

Journal of Anthropological Institute. XVI, 1. — On australian medicine men. *A. W Howitt.* (Etude très importante sur la médecine superstitieuse des Australiens). — The present condition of the native Tribes in Bechuanaland. *C. R. Couder.* — On the Maldive Islands, more especially treating of Malé Atol. *C. W. Rosset.* — The Aborigenes of Hispaniola. *H. Luig Roth.* (Détails sur la médecine, les jeux, etc., en grande partie d'après d'anciens auteurs). — Exhibition of west African symbolic messages. *G. W. Bloxham.* (Gravures; plusieurs coquilles sont représentées parmi). — Notes on Song and Songmakers of Some Australian Tribes. *A. W. Howitt.* — Music of the Australian Aborigenal. *G. W. Torrance.* (Avec des airs notés de musique indigène.)

Journal of Anthropological Society of Bombay. Vol. I. n° 1. — On Indian nercomancy. *W. Dyinoch.* — On divination by Hazyrat among the Indian

Digitized by Google

musulmans. *E. Tyrrel Leith.* — On sacrifices in India as a means of averting epidemics. *T. S. Wei.* — On Nisi or the nigth demon. *Kedarnath Basu.*

La Lega del Bene, Naples. sept. 1886. — La festa di Piedigrotta. (Étude sur cette fête populaire, qui est mentionnée dans d'autres périodiques italiennes; celle-ci est importante).

La Letteratura, Turin. I. 7 et 19. — Superstizioni e credenze popolari in Puglia. *G. Gigli.* — Il diretto penale nella novella popolare fiorentina. *G. Lessona.* nos 13, 14, 16 et 17. (Contribution au f. l. juridique).

Literaturblatt für germanische und rom. Philologie, Mars. — O creolo de Cabo Verde. *Hugo Schuchardt.* (Analyse très détaillée d'une monographie du créole portugais des îles du Cap-Vert, parue dans les Bull. de la Soc. de Géogr. de Lisbonne. 6e série, n° 6).

Mélusine, 5 avril. — L'Anthropophagie (suite). *H. Gaidoz.* — Corporations et métiers. *H. Gaidoz.* — Usages de la féodalité en Haute-Bretagne. *A. de la Borderie.* — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. — Le monde fantastique en Haute-Bretagne. *A. Orain.* — L'enfance et les enfants. — Superstitions relatives au mariage en Basse-Bretagne. *L. F. Sauvé.* — La Lessive. *E. R.* — La Coqueluche; le Rachitisme en Basse-Bretagne. *L. F. Sauvé.* — Les verrues.

Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien, a. 1886. fasc. I. et II. — Indogermanische Sagen. *Haberlandt.* — Beitrage zum Sormen- und Mondmythos. (Sur les mythes relatifs au soleil et à la lune). — Herzegovinische Volksepos. *Krauss.*

Le Moniteur universel, 18 mars. — Les Contes populaires. *Victor Fournel.* (Analyse des contes de Cosquin).

The Monthly Chronicle of North Country folk-lore and Legend, Vol. I. n° 1. — Cock fighting in Newcastle. *M. H.* (Détails sur les anciens combats de coqs). — Rules and Regulations of the Cock. — pit. (Règles du combat).

Picchie. Naples. I. 31. — Piedigrotta.

Rivista di Filosofia scientifica, V. — Il fascino e la jettatura nall antico Oriente. *V. Grossi.*

La Rondine, Bologne. I. 17, 18, 20 et 21. — La testa umana attraverso la storia — 20. Le Fate. *Felice-Vezzani.* — 21 et 23 Cronistoria dei Cani. *Malavasi Diwetro.* — 24 et 25. La vita ai bagni ed alle acque attraverso ai secoli. *Ferruccio Rizzati.*

Le Temps, 29 mars. — Chronique musicale. *Weber.* (Compte rendu des livres de Weckerlin, E. Rolland, et du n° 2, t. II de la *Revue des Traditions populaires*).

Verhandlungen der Berliner Gesellschaft für Anth. Ethn. undal. Urgeschichte, 1886. fasc. V. 26 juin. — Botenstocke bei Südslaven p. 384. *Schulemburg.* (Étude sur les batons de message).

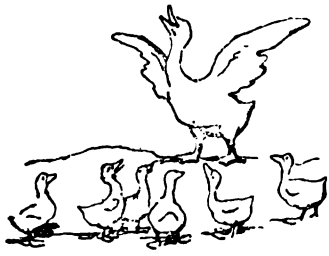
NOTES ET ENQUÊTES

*** *Revue des Patois Gallo-Romans.* — Publiée par MM. J. Gilliéron et l'abbé Rousselot, la Revue des Patois Gallo-Romans qui paraitra tous les trois mois par fascicules de cinq feuilles au moins, a pour objet : 1° De recueillir tout ce qui reste encore des patois parlés dans les limites de l'ancienne

Digitized by Google

Gaule et des colonies françaises; 2° De fournir à ceux qui s'intéressent aux patois le moyen de faire profiter la science de leurs recherches et de leurs travaux; 3° De faire connaitre les méthodes d'information réclamées par les exigences de la science; 4° De propager un système graphique uniforme qui permette de représenter exactement les sons et de comparer sûrement entre elles les données fournies par les différents patois; 5° Enfin de publier des articles de fond qui intéressent les études de patois et de philologie gallo-romane. Les abonnements (12 francs par an) sont reçus chez M. l'abbé Rousselot, 74, rue de Vaugirard et chez M. Gilliéron, 3 rue Saussier-Leroy.

Nous souhaitons heureuse réussite à cette nouvelle revue : les patois et les traditions populaires ont de nombreux points de contact.



*** *Dîner de « Ma Mère l'Oye.* — Le dîner mensuel de « Ma Mère l'Oye » a eu lieu le 31 mars au Cercle Saint-Simon. Les convives étaient MM. Henri Cordier, Louis Farges, Girard de Rialle, Charles Leclerc, Napoléon Ney, Ch. Ploix, Arthur Rhôné, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Léon Sichler, Réné Stiebel. M. Tamayo, auditeur au Conseil d'État d'Espagne, de passage à Paris, avait été amené au dîner, où il a pu entendre des chansons russes, provençales, bretonnes, sans compter les chansons françaises de diverses provinces et les chansons militaires.

Le prochain dîner aura lieu le samedi 30 avril. Ceux de nos collègues qui voudraient y assister, sont instamment priés d'envoyer leur adhésion avant le jeudi 28, à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

*** *Amulettes contre le tremblement de terre.* — On nous dit qu'il y a des médailles, des phylactères ou des talismans destinés à préserver des tremblements de terre ceux qui les portent ou les maisons dans lesquelles elles sont conservées. Pourrait-on nous donner des détails à leur sujet, et, au besoin, en faire un dessin?

*** *Talismans contre le grisou.* — Les mineurs portent-ils des talismans d'apparence chrétienne ou extra-chrétienne quand ils descendent dans des mines dangereuses? La coiffe des enfants nouveau-nés par exemple, passe-t-elle pour mettre ceux qui la portent à l'abri du grisou comme elle préserve de la noyade?

*** *Charlemagne folkloriste.* — D'après Ampère, *Histoire littéraire de la France,* t. II p. 124 et t. III p. 40, Charlemagne ordonna de recueillir les chants populaires germaniques. Le grand empereur, que se disputent la France et l'Allemagne, fut ainsi l'un des précurseurs du folk-lore.

*** *Croix sur les fours.* — Dans la partie de l'ancien château du Bordage qui remonte au XVI° siècle, il y a deux énormes fours; la gueule de l'un d'eux a encore comme fermeture une grosse pierre sur laquelle est gravée une grande croix. Connait-on des croix semblables? Quel était l'idée qu'on y attachait?

*** *Un saint qui aurait pu être le bon Dieu, (suite).* — (cf. Revue des trad. t. I p. 48 et t. II p. 96). Dixon raonte dans la *Russie libre* qu'un moujik pria un de ses amis de lui dire qui serait Dieu quand Dieu mourra. — Mais il ne mourra pas, lui répondit-on. Le moujik, surpris, répondit : « Vous n'avez pas de religion; Dieu mourra un jour, car il est très vieux, et alors saint Nicolas prendra sa place. »

*** *Enseignes comiques.* — Autrefois, avant que la province eût des enseignes « à l'instar de Paris, » on en voyait encore de très curieuses et de très naïves. Ainsi des perruquiers de village mettaient sur les leurs, entre les rasoirs et la cuvette, insignes de la profession, l'inscription : ON RASE AUJOURD'HUI POUR DE L'ARGENT ET DEMAIN POUR RIEN, » et parfois de candides campagnards attendaient au lendemain pour venir se faire raser gratis, à ce qu'ils croyaient.

Digitized by Google

⁂ *Enquête sur la médecine populaire.* M. Zeno Zanetti qui prépare un ouvrage sur ce sujet serait reconnaissant à ceux qui voudraient bien lui envoyer des superstitions, des formulettes, des prières populaires, etc. Adresser les communications, livres ou tirages à M. Zeno Zanetti, Perugia par Pierantonio (Italie).

⁂ *Quelques superstitions sur le crapaud.* — Quand un crapaud couve un œuf de poule, il en sort un *cocodrille*, à ce qu'on assure aux environs de Dinan. Ce *cocodrille* est probablement un basilic, reptile fantastique qu'on appelle ailleurs *codrille, cocodrille* ou *cocadrille.*

Si un crapaud grimpe sur le dos d'un homme couché sur le ventre, l'homme meurt aussitôt.

⁂ *Crânes maçonnés dans les murs.* — On voit dans les murs de plusieurs églises de Bretagne des crânes humains placés dans la maçonnerie : pourrait-on nous dire si l'on observe ailleurs des faits semblables et pourquoi ces crânes ont été ainsi placés ?

⁂ *Une complainte sur Arthur de Bretagne.* — Dans le *Loup Blanc*, roman qui se passe au commencement du siècle dernier, Paul Féval parle d'une complainte dans laquelle Constance attend le retour de son fils Arthur, et il semble dire qu'elle est encore populaire (p. 87, éd. Arnaud de Vresse). Quelqu'un l'a-t-il recueillie en Bretagne, soit aux environs de Rennes, soit ailleurs ?

NOUVEAUX SOCIÉTAIRES ADMIS DEPUIS LE 25 MARS

La Bibliothèque de l'Université d'AMSTERDAM.
MM. CHAUSSON, compositeur de musique.
ARTHUR CHERVIN. Directeur de l'Institut des Bègues.
JULES CLARETIE, Président de la société des gens de lettres.
DURIEU, Professeur au Collége de Saint-Lô.
LOUIS FONTAINE.
PIERRE GIFFARD.
LOISEAU, secrétaire de la Société d'émulation de l'Ain.
MAC CULLOCH, bailli de Guernesey.
MAGITOT, Président de la Société d'Anthropologie.
Melle AUGUSTA HOLMÈS.
MM. MAURICE SAND.
HUGO SCHUCHARDT, Professeur à l'université de Graz.
A. TAUSSERAT.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 5. — 25 Mai 1887.

SUPERSTITIONS DE CIVILISÉS

I

Les bossus passent pour porter chance à ceux qui les approchent et qui touchent leur bosse. On m'a assuré qu'à la Bourse, lors de la grande fièvre d'agiotage qui précéda le *Krak*, un bossu gagna beaucoup d'argent à laisser écrire des ordres de bourse sur son dos. Il est probable que c'est en vertu de la même superstition qu'un autre bossu, à l'époque de Law, gagna cent mille livres à prêter son dos pour écrire les souscriptions à la banque du Mississipi. On le payait sans doute comme pupitre et comme porte-bonheur.

Il y a deux ans, à la porte d'un Cercle de Paris où l'on jouait très gros jeu, on voyait le soir un bossu; les joueurs qui entraient lui donnaient quelque monnaie pour toucher sa bosse et par là s'assurer de la chance. Si cet attouchement leur avait procuré un bonne veine, en sortant ils lui remettaient une pièce d'argent; parfois, si le gain avait été considérable, les joueurs allaient jusqu'à la pièce d'or.

Les filles publiques, pour faire une bonne soirée, passent la main sur le dos d'un bossu, et lui font aussi quelque présent.

Les superstitions relatives au treize du mois sont constatées par une diminution dans la recette des chemins de fer et des omnibus. Quelques personnes ont de la répugnance pour aller demeurer dans une maison qui porte le numéro 13. On sait que treize à table est un nombre fatal. Victor Hugo y croyait, et l'un de mes amis m'a raconté qu'un jour, le grand poëte fit retarder le dîner pour qu'on eût le temps d'aller chercher au *Rappel* un des rédacteurs, qui, étant le quatorzième convive, devait conjurer le mauvais sort.

Le vendredi est l'objet de craintes analogues à celles du 13; le vendredi qui se trouve à tomber un 13, est doublement redouté.

Le prince d'Orange, qui mourut à Paris le 11 juin 1879, était très supers-

Digitized by Google

titieux en ce qui regardait les chiffres 6 et 11. Lorsque ses chevaux de course avaient l'un ou l'autre de ces numéros de classement, il s'empressait de les retirer. Par une curieuse coïncidence, il mourut le onzième jour du sixième mois de l'année et à six heures. (JONES, *Credulities*, p. 264).

Au début de la guerre de 1870, une des dépêches de l'Impératrice Eugénie à Napoléon III constatait que « la petite Malakoff avait trouvé un trèfle à quatre feuilles. » et semblait dire que c'était un présage de succès pour nos armées.

Au collège de Dinan, vers 1860, mes camarades faisaient tourner les couteaux pour savoir s'ils auraient la chance de sortir le jeudi, s'ils seraient reçus à leurs examens, qui mourrait ou serait marié le premier, etc.

Par superstition, ou peut-être pour en imposer à la multitude, Napoléon parlait de son étoile, et il affecta plusieurs fois devant ses familiers, pendant la nuit, de dire qu'il la voyait.

Au jeu de dominos le double-quatre passe pour funeste, on l'a successivement appelé Changarnier, Bazaine, etc.

J'ai vu, dit un témoin cité par Jones, p. 475, un Ministre d'État faire tourner sa chaise sur elle-même, étant à une table de jeu, pour détourner la mauvaise chance; j'ai vu un guerrier auquel le salut d'une armée avait été confié, placer un poisson d'ivoire sous un chandelier. J'ai vu le plus prudent des attorneys demander et payer des cartes neuves, croyant s'assurer de la chance par ce procédé extravagant. J'ai vu une dame se hâter de mettre le doigt sur le deux de trèfle pour s'assurer par là une bonne main.

A Monaco une belle marquise italienne caressait du bout de son gant grisperle un flacon de cristal posé devant elle, hermétiquement fermé et incrusté d'or, dans lequel un cloporte emprisonné se livrait à une gymnastique continuelle. Ce chapitre des superstitions serait interminable : celui-ci ne veut pas jouer quand tel employé taille; celui-là perd tout parce que c'est une vieille Badoise qui a coupé, et qu'elle lui porte la déveine. Le troisième a eu le n° 29 au vestiaire; quand on lui donne ce numéro, il est sûr de ce qui arrive. (CARLE DES PERRIÈRES. *Rien ne va plus*).

Beaucoup de joueurs ont des fétiches; ce sont des pièces trouées, des médailles, des monnaies rares.

Certains croient qu'en parlant de voitures versées ou de déraillements on risque, étant en voyage, d'éprouver un accident.

J'ai vu à Paris plusieurs de mes camarades de l'École de droit qui, à la vue d'un prêtre, se hâtaient de toucher leur clé, ou qui, s'ils ne l'avaient pas, priaient leur voisin de promenade de leur faire toucher la sienne.

D'après un article de M. d'Hervilly, il n'y a pas de semaine où, à Paris, l'on ne vienne chercher une pierre d'aigle, qui passe pour faciliter les accouchements, chez un directeur d'un grand comptoir de minéralogie de sa connaissance. (*Avenir national de* 1848 (1886).

J'ai connu, en Bretagne et ailleurs, des personnes qui n'allaient pas à la messe, et qui pourtant n'auraient pas entamé un pain sans tracer dessous un signe de croix avec le couteau.

La salière renversée doit être conjurée en prenant avec la main droite une pincée du sel renversé, et en la lançant par dessus l'épaule gauche.

Digitized by Google

Beaucoup de femmes, même dans une position élevée, regarderaient comme un présage détestable la perte de leur anneau de mariage.

Dans les mêmes classes existe la répugnance pour le mariage en Mai ; se marier un jour de fête de la Vierge, surtout si c'est celle de la Chandeleur, porte malheur.

Beaucoup de chasseurs, de joueurs et de pêcheurs allument « la pipe de chance », usage qui est aussi assez commun parmi les paysagistes lorsque l'étude vient mal.

Du temps où la mode était aux plumes de paon, la femme d'un de mes amis perdit un enfant et elle attribuait en partie ce malheur au « mauvais œil » de ces plumes.

M. Adrien de Mortillet me communique le fait suivant : Ayant eu l'occasion d'assister à un enterrement dans une famille, parisienne depuis plusieurs générations, je remarquai que dans la maison mortuaire, tous les tableaux et toutes les glaces étaient soigneusement recouverts avec des serviettes. Lorsqu'au retour du cimetière, j'y rentrai pour présenter à la famille mes compliments de condoléance, les tableaux et les glaces avaient été découverts, et ils se voyaient comme avant le décès.

A Paris, on croit que si on cloue ou l'on décloue une caisse, lorsqu'il y a un malade dans la maison, c'est signe que le malade mourra bientôt : sa bière sera clouée, comme a été clouée la caisse. J'ai eu connaissance de ce fait en 1886, dans la maison que j'habite.

(*A suivre.*)

PAUL SÉBILLOT.

LA FIANCÉE JALOUSE.

LÉGENDE DE LA VALLÉE D'ASPE

Un jeune homme allait visiter tous les soirs une jeune fille, sa fiancée. Quelquefois elle n'était pas à la maison, mais quand il retournait la nuit il voyait dans la prairie une génisse qui levait la tête et le regardait. Cela arriva plusieurs fois. A la fin, intrigué de savoir ce que cette génisse faisait là, il lui donna un grand coup de bâton disant : « Que faites-vous là tous les soirs ? » Le lendemain il trouva que sa fiancée était morte d'un coup de bâton que quelqu'un lui avait donné la nuit précédente.

C'était elle qui s'était changée en génisse par jalousie pour surveiller son amant, et pour voir s'il n'allait pas rendre visite aux autres jeunes filles du voisinage.

ANSELME CALLON.

Digitized by Google

LES ENFANTS PERDUS

CONTE DE L'AUVERGNE (CANTAL)

Au temps jadis il y avait au village de Gargeac un homme et une femme qui étaient mariés; le mari s'appelait Jacques et la femme Toinon. Tous deux étaient fort avares; mais surtout la femme; elle était si avare, si avare qu'elle aurait tondu un œuf.

Ils avaient deux enfants, un garçon et une fille, qui avaient beaucoup à souffrir à cause de l'avarice de leurs parents; mais ils étaient si sages et s'aimaient tant, que jamais on ne les entendait se plaindre.

Le garçon avait douze ans; il s'appelait Jean et la petite fille, un peu plus jeune que lui, se nommait Jeannette.

Jacques et Toinon trouvaient que leurs enfants leur causaient de la dépense, et ils résolurent de les perdre dans la forêt. La mère disait à son mari: « Je les conduirai au milieu des bois en leur commandant de ramasser des branches mortes, quand ils seront bien occupés. je les laisserai tout seuls, et nous en serons débarrassés, car le loup les mangera quand il fera nuit. »

Le lendemain, dès qu'il fit jour, la femme dit à Jean et à Jeannette de se lever : elle les emmena dans la forêt, et elle leur dit de ramasser des branches sèches; quand elle les vit bien occupés, elle se sauva. Quand Jean et Jeannette se virent seuls, ils se mirent à appeler maman! mais quand ils s'aperçurent qu'elle ne leur répondait pas, ils se mirent à pleurer, puis ils essayèrent de retrouver leur chemin, mais ils ne purent parvenir à sortir de la forêt.

Jeannette dit à son frère :

— Jean, monte au haut d'un arbre, tu verras peut-être une maison.

Jean grimpa dans un arbre, et lorsqu'il fut arrivé au milieu, sa sœur lui cria :

— Ne vois-tu rien, petit frère?

— Non, petite sœur, je ne vois que les branches de la forêt.

— Monte encore plus haut; tu verras peut-être une maison.

Jean grimpa encore quelques branches :

— Ne vois-tu rien, petit frère?

— Non, petite sœur, je ne vois que les branches vertes de la forêt.

— Monte un peu plus haut, tu verras peut-être une maison.

Jean monta encore et il ne s'arrêta que sur la dernière branche.

— Ne vois-tu rien, petit frère?

Digitized by Google

— Si, petite sœur, je vois tout au loin deux maisons, l'une blanche et l'autre rouge. A laquelle irons-nous?

— A la maison rouge, répondit Jeannette, car c'est la plus belle.

Jean descendit de son arbre et les deux enfants se dirigèrent du côté de la maison rouge. Ils frappèrent à la porte, et une femme, grande et forte comme un homme, vint leur ouvrir.

— Qui êtes-vous? leur dit-elle.

— Des petits enfants égarés dans la forêt, et nous avons bien peur du loup.

— Entrez, leur dit-elle; je vais vous cacher; surtout ne faites pas de bruit, parce que mon mari est méchant, et il vous mangerait.

Elle les cacha de son mieux; mais le diable, qui était le mari de la femme, sentit l'odeur de chrétien, et il les découvrit. Il battit même sa femme, parce qu'elle ne lui avait pas raconté qu'elle avait recueilli les enfants. Il prit Jean dans sa main, et, voyant qu'il était maigre, il décida qu'on le mettrait à s'engraisser, et que quand il serait assez gras on le tuerait.

Il l'enferma dans une petite étable, et Jeannette devenue la petite servante de la maison, apportait à manger à son petit frère. Le diable était trop gros pour entrer dans l'étable où Jean était enfermé; au bout de quelques jours, il commanda à Jeannette de couper le bout du petit doigt à son frère et de le lui apporter, pour voir s'il était assez gras pour être mangé. Jeannette prit un rat, lui coupa la queue et en apporta un bout au diable en lui disant que c'était le doigt de son frère.

— Ah! dit le diable, il est encore trop maigre.

Quelque temps après, il commanda de couper un autre morceau du petit doigt pour savoir si Jean avait engraissé. Jeannette lui présenta une autre queue de rat et cette fois il trouva encore l'enfant trop maigre.

Une troisième fois, le diable demanda un morceau de doigt; Jeannette lui donna encore la queue du rat; mais le diable s'aperçut qu'on le trompait. Il mit la main dans l'étable et en attira Jean, qu'il trouva assez gras pour être mangé. Il prépara le chevalet sur lequel il voulait le saigner, et il alla faire une promenade, après avoir recommandé à sa femme de veiller sur Jean, et surtout sur Jeannette, dont il se défiait.

La femme du diable se saoûla et se mit à dormir; Jeannette alla ouvrir la porte de l'étable aux petits cochons; elle en fit sortir Jean, et fit mine de ne pas savoir comment il fallait le lier sur le chevalet.

— Es-tu bête? lui dit la femme du diable. Voici comment on fait. Et elle se mit sur le chevalet. Jean sortit, l'attacha dessus et lui coupa le cou. Ensuite, ils prirent l'or et l'argent du diable, et s'enfuirent avec ses chevaux et sa voiture.

Quand le diable revint, il trouva sa femme attachée sur le chevalet, et sa tête coupée était à côté d'elle. Il alla à l'étable aux

Digitized by Google

petits cochons et ne retrouva ni Jean, ni Jeannette, ni ses chevaux, ni sa voiture.

Il se mit à la recherche des deux enfants, et il rencontra au bout de quelque temps un laboureur auquel il dit :

Vous n'avez pas vu Jean, Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent? (1)

— Que dites-vous, monsieur? que je ne laboure pas bien.

— Mais non, bigre de bête :

Tu n'as pas vu passer Jean, Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Non, monsieur.

Un peu plus loin, le diable rencontra un berger qui gardait ses moutons :

Vous n'avez pas vu Jean, Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Vous dites que mon chien n'aboie pas bien : Dzapo, Labri, dzappe (Labri, aboie).

Le chien se mit à aboyer après le diable, comme s'il voulait le mordre.

— Bigre de bête, s'écria le diable, je ne parle pas de ton chien

N'as-tu pas vu Jean, Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Non, monsieur.

Le diable entra dans un village, au moment ou le bedeau venait de sonner *l'angelus*.

Vous n'avez pas vu Jean. Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Que dites-vous, monsieur, est-ce que je n'ai pas bien sonné les cloches?

Le bedeau rentra dans l'église et se mit à sonner à toute volée.

— Imbécile, lui dit le diable! qui te parle de tes cloches!

1. En patois :

N'avez pas vi passa Dzan, Dzannette,
Ma carrette,
Ma cabale roudze et ma cabale blanque,
Cata d'or et d'argent?

Digitized by Google

N'as-tu pas vu Jean, Jeannette,
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Non, monsieur.

Le diable alla encore plus loin, et il arriva au bord d'une rivière où des femmes lavaient.

Vous n'avez pas vu Jean, Jeannette?
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Que dites-vous, demanda une des lavandières, que je ne bats pas le linge comme il faut? (1)

Et elle se mit à frapper sur sa pierre de toute sa force.

— Non, sotte lavandière, je te demande

Si tu n'as pas vu Jean, Jeannette?
Ma charrette,
Mon cheval rouge et mon cheval blanc,
Couvert d'or et d'argent?

— Si monsieur, dit une des femmes, nous avons vu passer un beau monsieur et une belle demoiselle avec un beau carrosse à deux chevaux.

— De quel côté?

— Vers la rivière.

Mais il n'y avait pas de pont, et le diable se désolait de ne pouvoir la traverser. Une des lavandières dit aux autres: « Nous avons affaire au diable; il faut lui jouer un tour. »

Elle lui proposa de se laisser couper les cheveux et de faire avec un pont pour passer la rivière. Le diable se laissa faire et les cheveux s'allongèrent de manière à faire un pont. Mais quand il fut au milieu de la rivière, elles laissèrent les cheveux tomber, le diable fit « klouk » dans l'eau, et il se noya. Ce qui est bien vrai, car on voit encore ses cornes dans la rivière, et l'on dit aux enfants qui veulent s'en approcher: Prenez garde aux cornes du diable!

Jean et à Jeannette étaient retournés chez leurs parents qui les reçurent bien parce qu'ils avaient l'argent du diable.

Il faut être bon pour ses père et mère, même quand ils ont été méchants pour les enfants:

La nuit venait,
Le coq chantait
Et le conte s'achevait. (2)

ANTOINETTE BON.

1. Dizez que masseura pas bèn.
2. La nèu vingué,
Lou dzai tsanté
Et lou conte tsabé.

Digitized by Google

USAGE DE MAI DANS LA MAYENNE

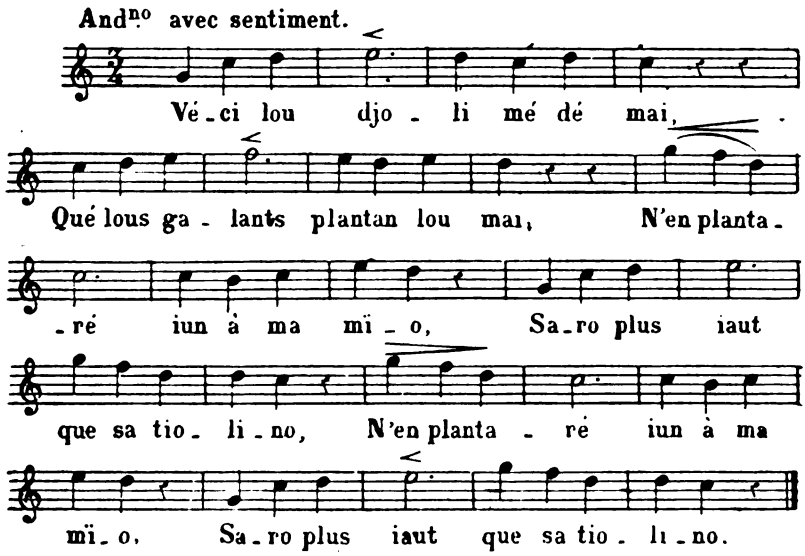
Il y a environ vingt ans, le premier jour de mai, des garçons qui portaient le nom de *Maillotins* allaient de ferme en ferme chanter des chansons; pour les remercier, on leur donnait de l'argent ou on leur offrait à boire.

Ils plantaient aussi un petit arbre ou une branche d'arbre; souvent il survenait une bande rivale qui s'efforçait de l'arracher. Il y avait une lutte qui, souvent, se terminait par des coups.

P. S.

CHANSON DE MAI

DAUPHINÉ. — *(Vallée du Rhône. Valence)*



Véci lou djoli mè dè Mai,
Què lous galants plantan lou mai;
N'en plantaré iun à ma mio,
Saro plus iaut que sa tiolino.

Li boutaren per lou garda
Un soudar dé tchaqué costa;
Qui boutaren per santinello?
Saro lou galant dé la bello.

Voici le joli mois de mai,
Où les galants plantent le mai!
J'en planterai un à ma mie,
Il sera plus haut que son toit.

On y mettra pour le garder
Un soldat de chaque côté;
Qui mettra-t-on pour sentinelle?
Ce sera le galant de la belle!

Digitized by Google

Ah! qué mé fatcharo per tu
Si ta mio l'avio végu
Ta mio n'amo quoqués autrès;
Et se mouquaro dé nous autrès,

— Mi savou ben cè què faré,
Mi m'en iré, m'embarquaré;
Mi m'en iré dret à Marseillo,
Et n'en pensaré plus à iello.

Quand di Marseillo rèvendré
Dévant sa porto passaré;
Démandaré à sa vésino
Coumè sè porto Cathèrino.

— Cathèrino sè porto ben,
Et l'an maria l'y o ben longten
Aub'un moussieu dé la campagno
Qué li fé ben fairè la damo.

N'en porto lou tchapet borda
Et l'épéio à son costa;
La noriro mieux sen ren fairé
Què non pas ti, mauvais cardairé.

Ah! que cela me fâcherait pour toi
Si ta mie l'avait vu;
Ta mie en aime quelques autres,
Et se moquera de nous autres.

— Je sais bien ce que je ferai :
Je m'en irai, m'embarquerai;
Je m'en irai droit à Marseille,
Je ne penserai plus à elle.

Quand de Marseille reviendrai
Devant sa porte je passerai;
Je demanderai à sa voisine
Comment se porte Catherine.

— Catherine se porte bien;
On l'a mariée depuis longtemps
Avec un monsieur de la campagne
Qui lui fait bien faire la dame.

Il porte le chapeau bordé,
Il porte l'épée au côté;
Il la nourrira mieux sans rien faire
Que non pas toi, mauvais cardeur!

Dans la soirée du 30 avril, on célèbre en Dauphiné le retour de la belle saison; on plante le mai, et des groupes de jeunes filles et de jeunes garçons parcourent les rues en chantant des airs joyeux et surtout les couplets précédents, qui sont comme le chant obligé du jour. Ils sont très anciens; la version et la musique ci-contre viennent d'une copie remontant au commencement du siècle. On remercie les chanteurs en leur donnant des œufs, du vin, des gâteaux, parfois quelque argent.

LOUIS GALLET.

JEUX ET DIVERTISSEMENTS MILITAIRES

I

LE LOTO

(Armée d'Afrique, 1873)

Le jeu du Loto n'est pas de récente date. Il est moins vieux pourtant que le « Jeu de l'Oie » renouvelé des Grecs. Le Loto compte à peine quelques siècles d'existence... N'en déplaise à certains étymologistes qui font dériver le mot *loto* de la fleur du lotus, symbole du sommeil, cette honnête distraction n'a jamais rien eu de commun avec une plante d'ennui qui ne saurait fleurir en notre gai pays de France. *Loto* est le simple diminutif du mot Loterie dont il se rapproche par plus d'un côté.

Qui de nous n'a joué, au moins une fois dans sa vie, à ce jeu vertueux et

Digitized by Google

monotone qui tend d'ailleurs à disparaître de nos mœurs avec tant de vieilles habitudes! Cette placide récréation des soirées de famille et des jours de pluie à la campagne est remplacée à présent par des amusements plus modernes.

Les petits papiers, jeux d'esprit et autres divertissements ont tué le Loto.

Le loto n'a pas, malgré cela, dit encore son dernier mot. Il y a plus d'un siècle le comte de Ségur (Ségur sans cérémonie) le raillait déjà en d'assez mauvais vers !

Le loto, quoique l'on en dise
Sera fort longtemps en crédit;
C'est l'excuse de la bêtise
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu vraiment philosophique
Met tout le monde de niveau
L'amour propre, si despotique
Dépose son sceptre au *loto*.

Esprit, bon goût, grâce, saillie
Seront nuls tant qu'on y jouera,
Madame! Quelle modestie
Quand vous jouez à ce jeu-là!

Le loto qui à certaines époques, a été un jeu royal sous le nom du *Loto Dauphin* s'est perpétué et a charmé l'enfance de beaucoup d'entre nous avec ses combinaisons et ses figurines... Le loto n'est plus aujourd'hui qu'un jeu bourgeois... et militaire.

Jusqu'à ces dernières années il constituait encore une des joies pures de nos troupiers à la caserne pendant les heures de repos; en détachement ou dans les postes lointains. Un soldat « dégourdi » — le tambour généralement — un artiste — appelait les numéros d'une voix retentissante.

Fidèle à la tradition, le « récitant » ajoutait à chacun des numéros un surnom plus ou moins baroque tiré de la configuration même des chiffres, ou rappelant un fait militaire. Ou bien il tirait de son propre fonds une plaisanterie que les camarades accueillaient toujours avec un bon rire. Il y avait des célébrités en ce genre et le métier n'était pas sans profit. Toutes les trois parties celui qui appelait les numéros recevait une indemnité d'un sou prélevée sur la masse des curieux. Variant d'ordinaire entre trente et cinquante centimes parfois, elle s'élevait quelquefois à soixante-quinze centimes, les jours de prêt.

Nous avons noté la partie de loto d'un détachement de zouaves, en un poste éloigné de la Province de Constantine : à Biskra, pendant l'hiver de 1873. Beaucoup de numéros n'ont aucun sens pour nous et ne semblent présenter aucun intérêt. Les soldats même qui les appelaient n'auraient pu peut-être leur attribuer une signification. Il en est quelques-uns pourtant que vos lecteurs comprendront aisément; d'autres dont ils pourront vous donner une explication intéressante.

1. Pinaud rallié au Loto.
2. Petits coups, ma bonne!
3. L'oreille à Nini.
4. Le Chapeau du Commissaire.
5. L'alêne du Schoofflick. (Juif)
6. Plaisir des dames. — La queue en l'air. — Qui n'est pas neuf,
7. La pipe à c't homme-là.

Digitized by Google

8. La gourde à Schnik.
9. Le honteux qui baisse la queue.
10. Putez-vous à qui aura les sous.
11. Les deux jambes du crieur.
12. Mahomets pour un sou.
13. Ma sœur Thérèse qui rit, etc.
14. L'homme fort qui a tué le diable à coups de bonnets de police (1).
15. Kaizerlick en faction.
16. La belle Jardinière aux pois verts.
17. La potence et le Normand pendu.
18. En rade à Toulon.
Quand part-on?
20. Et du bon. A combien?
21. Le petit conscrit. Combien servira-t-il?
22. Les deux cocottes.
23. L'auvergnat avec sa figure bête.
24. Le beau Louis de France et de Navarre.
25. Un quart de sang! (cent).
26. La Fanfare.
27. Pampinaud, le marchand d'encre.
28. La caravane aux chameaux.
29. Guérinon en faction (dans une guérite de m...)
30. En Tyrol comme en France.
31. Jours sans pain, misère en Prusse.
32. Au bouillon qui n'est ni chaud ni bon.
33. Les deux bossus. — Porteur de m... à Cambrai.
34. Pour la vache! (2)
35. Les bouchers de Pantin.
36. Au marc de café.
37. A lunettes.
38. Face à la lune.
39. A Batna.
40. La mort d'un Breton.
41. Mac-Mahon et sa division.
42. Le gros Mortier.
44. Les baraques à Cavaignac.
45. La moitié du bibelot.
47. La classe au rabiot (en Crimée).
48. La pièce d'alarme.
49. La Révolution.
50. Le demi-quintal.
51. Du département de l'Aisne.
52. La belle Impératrice. — Malheureux par sa faute!
54. Pour la vache.
55. Les deux alènes. — Les deux frisés.
58. Voleur de Bon Dieu à Bougie.
59. La guerre d'Italie.
60. Tout rond.
Comme le bout du nez de Fanchon.
64. Pour la vache (cf. 34. 54. 64).
66. Les deux fourriers en balade.
67. Pennezec. (?)
69. Bout-ci, Bout-là.
70. Sac au dos.
Nous partons bientôt!
71. Aux petits pots. — L'homme en blouse.
74. Montebello.
75. Dans la montagne.
77. Les armes du Génie : la pelle et la pioche.
78. Sans sacs (3).
80. Tout plein. Dans le coin.
81. Avec son petit bâton.
82. La belle omelette *(quatre-vingts d'œufs)*
84. Claque si tu blagues.
88. La crosse en l'air.
89. Il n'y en a plus qu'un. — Les immortels principes.
90. Le vieux papa.

Retrouvant sur un feuillet jauni de mes vieilles notes cette série baroque de numéros cueillis au passage je l'ai copiée pour la Société, la présentant pour ce qu'elle est : un délassement naïf et ancien de ces éternels grands enfants qui s'appellent les soldats.

NAPOLÉON NEY.

II

LE JEU DU LOTO A BORD

Le joueur de loto ne manque pas d'accompagner chaque chiffre d'un commentaire, tel que : 1, as, bidet, premier de cent, premier de mille; 2, le

1. *Quatorze* est le héros d'un conte populaire à la caserne et à la campagne
2. On dit cela, quand le numéro n'est pas marqué, et ne se trouve sur les cartons de personne.
3. Ce régiment avait perdu ses sacs, pris par les Arabes à Takitoun.

Digitized by Google

Canard; 3, le Bossu; 4, le chapeau du Commissaire; 7, la Pipe à Thomas.

Dans l'origine, cette coutume fut adoptée à l'usage des joueurs qui ne connaissaient pas les chiffres; on s'efforçait de trouver une analogie entre la forme du numéro appelé et la périphrase dont on faisait suivre son nom; ainsi 17 fut la potence et le Normand pendu; 71, le Normand devant la potence: 8, la gourde; 11, les deux jambes du maître coq; mais les farceurs se lassèrent bientôt de dénominations aussi simples, les calembours et la rime, les allusions de tout genre envahirent le jeu de loto : 73 devint Thérèse ma sœur, qui rit tout à son aise; 20, vin sans eau, à combien le tonneau; 48, gros calibre, pour apprendre aux Anglais à vivre. etc. (*Musée des Familles,* t. 21, p. 327).

P. S.

Pendant une traversée, M. Certeux a recueilli quelques termes usités parmi les matelots et les soldats d'infanterie de marine.

1. Le petit conscrit. — Trompette à l'hôpital.
2. La petite cocotte.
3. Le Bossu.
4. Le chapeau; — le chapeau du commissaire.
5. L'alêne du schumack (cordonnier).
6. Qui m'prête 6 ronds que j'lui paye la goutte?
7. La pioche; — la potence.
8. La corde à puits.
9. Qui n'est pas vieux; — Je retiens mon pied de bœuf.
10. Dissss-putez-vous; — Disputez-vous, mais ne vous battez pas. Vivent les marins, à bas les soldats.
11. Les jambes du coq (cuisinier), Sa cuiller et son croc.
12. La petite douzaine; — 12 douzaines; — Douze douzaines d'huitres! Qui paye le vin blanc?
13. Tout à treize, la boutique à treize.
16. Ans, toutes ses dents et pas de corset.
17. Le pendu.
20. Vin et du bon. — Vin sans eau. — A combien le tonneau.
22. Les deux cocottes.
25. Cent du quart, quart du cent.
27. Vin de Cette.
30. En Tyrol comme en France.
33. Les deux bossus.
44. Les deux fourriers à la promenade.
48. La révolution.
50. Ans, l'oreille fendue.
69. Tête-bêche. — Bout-ci, bout-la.
77. Pic et pioche.
80. Quatre-vingt *ronds.*
88. Les deux cordes à puits.
89. La Révolution.
90. Tout le monde sur le pont.

A. CERTEUX

III

LES JEUX DU DJÉRID EN ORIENT

ET

DANS LE NORD DE L'AFRIQUE

Les jeux du *Djérid*, très goûtés autrefois en Orient, particulièrement en Turquie et dans le nord de l'Afrique, étaient exécutés par les cavaliers. Le Djérid était fait d'une branche de palmier sèche, dépouillée de ses feuilles, ayant environ un mètre de long sur quinze centimètres de circonférence à

Digitized by Google

l'une des extrémités; il avait parfois la forme d'un cerceau et souvent n'était qu'un simple bâton ou un javelot court sans pointe.

Le jeu, sous la première forme, consistait à jeter en l'air et assez loin le *djérid*, à le poursuivre au galop et à le rattraper avant qu'il fût tombé par terre. Quand le djérid tombait à plat, le coureur était perdant; mais lorsqu'il rebondissait, le cavalier avait chance de le saisir et d'être au nombre des gagnants. Ceux-ci recommençaient la partie jusqu'à ce qu'il ne restât plus qu'un seul vainqueur. Il y a une vingtaine d'années, j'ai vu un jour des Arabes jouer au djérid, près de Sétif, en Algérie. Le djérid, en rebondissant, soit sur le gros bout de la branche de palmier, soit sur l'autre bout recourbé en cercle, exécutait souvent les bonds les plus capricieux, le cavalier qui cherchait à le prendre faisait pirouetter son cheval avec l'habileté et la furia qui ont, à si juste titre, fait la réputation proverbiale de l'Arabe en matière d'équitation. C'était un spectacle très amusant, très intéressant et, je puis même dire, émotionnant.

Souvent on donnait à une ou deux branches de palmier réunies, la forme d'un cercle et les cavaliers, courant l'un sur l'autre, lançaient le cerceau que l'on cherchait à éviter. Celui qui était « encerclé » tâchait, à son tour, d'enclaver un autre joueur. Le maladroit qui manquait son coup et faisait tomber le *djérid* à terre avait perdu et passait hors jeu. De même que pour la première forme il ne devait rester qu'un vainqueur.

Nous signalons à M. le Directeur de l'Hippodrome ces deux manières de l'ancien jeu du djérid; nous pensons que ce spectacle serait pour le public parisien une surprise agréable.

La troisième n'était pas sans danger : les cavaliers, armés chacun d'un bâton, exécutaient une sorte de fantasia, couraient les uns sur les autres et cherchaient à s'attraper. On jouait plus particulièrement ainsi en Turquie, où les pages du sérail se livraient à cet exercice devant le Sultan lorsqu'il allait passer la journée dans les kiosques disséminés sur les bords du Bosphore et de la Propontide. Les pages se servaient, paraît-il, de javelots sans pointe ou à pointe émoussée, ce qui rendait le jeu encore plus dangereux qu'avec un simple bâton.

Sous cette forme le jeu du *djérid* n'était pas sans anologie avec les tournois du moyen-âge; il avait aussi des règles et on simulait des figures, dont le détail importe peu ici, mais amène à supposer qu'elles ont pu servir de modèle à quelques-unes de celles qui ont été données, de nos jours, en spectcale, dans les carrousels militaires.

On sait que les carrousels ont été importés d'Italie sous Henry IV; j'émets l'opinion qu'il ne serait pas impossible que l'idée des tournois, qui les ont précédés, ait été rapportée d'Orient par les chevaliers des croisades, attendu que l'exercice du jeu du *djérid*, au javelot, y était déjà pratiqué depuis les temps les plus reculés. Ce mot *djérid* est tiré de l'arabe *djirid*, qui signifie : palmier-dattier. Or, l'ancien *djérid* de guerre des Orientaux a une vague ressemblance avec les branches de cet arbre qui avaient dû probablement servir à la confection des flèches primitives. En Algérie, palmier et dattier se disent *nokla*, pl. *nokheul*; mais le mot *djérid* est le même partout pour désigner les jeux de ce nom.

ALPHONSE CERTEUX.

Digitized by Google

LA PRÉFACE DES BONS BUVEURS

Se chante sur le ton de la Préface

V. — Per omnia sœcula sœculorum.
R. — Amen.
V. — Dominus vobiscum.
R. — Et cum spiritu tuo.
V. — Sursum corda.
R. — Habemus ad Dominum.
V. — Gratias agamus Domino Deo nostro.
R. — Dignum et justum est.

Grand Dieu, qu'est-ce que tout ceci
Vivrons-nous toujours sans souci?
Dispersons en toute saison
Tous les biens de la maison
Et mettre tout au précipice. —
Frère, Frère, nous faisions notre service.

*
* *

Mais quel service faites-vous?
Vous n'êt's que des ivrognes tous
Vous recommandez à vos valets
De rincer verres et goblets
Ensuite qu'ils les remplissent. —
Frère, Frère, c'était pour notre office.

*
* *

Et vous, Frère Jean, Frère Jacque et Frère Simon,
Pourquoi n'étiez-vous pas hier au sermon?
Le Cordelier qui vous a préféré
Vous aurait-il bien édifié
Il a prêché sur tous vos vices. —
Frère, Frère, nous faisions notre service.

*
* *

Et vous, Frère Xavier
Pourquoi, en sortant de chez un charcutier,
Emportiez-vous sous votre capuchon
Une grosse tranche de jambon
Et puis un long bout de saucisse. —
Frère, Frère c'était pour notre service.

Digitized by Google

Et vous, Frère Thibaut,
Vous qui avez le cœur si haut,
Pourquoi hier soir en rentrant
Retrouviez-vous pas la porte du couvent?
Ce n'était pas sans artifice! —
Frère, Frère, je revenais de l'office.

*
* *

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

*
* *

Mais ce n'est pas encore assez
Il faut prier pour tous les fidèles trépassés
Pour tous les bienfaiteurs du couvent
Qui remplissent si bien leur dedans
Et qui font bouillir la marmite, —
Frère, Frère, buvons, la Messe est dite.

Chanté par Michel Mugnier, de Savoisy, en Octobre 1886.

Voici encore un vestige des gauloiseries de nos pères; dans la *Préface* qui se chante en entier sur le ton de la *Préface de la Messe*, on a le *sel bourguignon*, ce sel mordant qui produit toujours l'effet attendu.

Cependant, si nos aïeux parodiaient ainsi les offices sacrés, ils ne manquaient pas de les suivre et d'y assister même avec une grande dévotion; ils remplissaient très scrupuleusement leurs devoirs religieux.

Aussi, leur pardonnait-on et leur pardonne-t-on encore facilement leurs plaisanteries sur le clergé; bien mieux, nous disons que ceux qui étaient en butte à leurs railleries, étaient les premiers à en plaisanter, et riaient souvent avec eux des virulentes satires dont ils étaient l'objet.

Ces pièces ne sortant jamais de la région où elles avaient été composées, n'étaient pas livrées à l'impression, et partant, n'étaient connues que d'un nombre relativement restreint de personnes, ce qui explique la difficulté que l'on a de se les procurer et de les recueillir.

Comme le *Pater des bons Buveurs*, cette parodie d'un chant liturgique, se chante encore aujourd'hui à Savoisy, où nous l'avons recueillie aux vacances dernières.

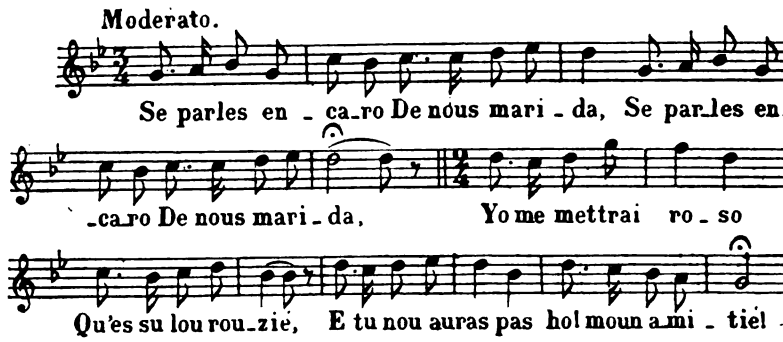
Ce ne sont certainement pas ceux qui détestent le vin qui la débitent, et, parait-il, pour la bien dire, il faut avoir vidé moult bouteilles de bon vieux vin de Bourgogne; c'est du moins l'opinion de celui de qui nous tenons la *Préface*.

HENRY COROT

Digitized by Google

LES TRANSFORMATIONS

VERSION DE TARN-ET-GARONNE



I

Se parles encaro de nous marida (*bis*)
Yo me mettrai rozo qu'es su lou rouziè
Et tu nou auras pas ho! moun amitiè!

II

Se te metes rozo qu'es su lou rouziè (*bis*)
Yo pendrai la formo ho! d'un jardiniè
E culhirai la rozo qu'es su lou rouziè!

III

Se prenes la formo ho! d'un jardiniè (*bis*)
Yo me mettrai lèbre que cour dins lou bouè
E tu nou auras pas ho! moun amitiè!

IV

Se te metes lèbre que cour dins lou bouè (*bis*)
Yo prendrai la formo ho! d'un boun chassur
E te fourçarai à me douna toun cur!

TRADUCTION

I

Si tu parles encore de nous marier (*bis*) — Je me mettrai rose qui est sur le rosier — Et tu n'auras pas ho! mon amitié!

II

Si tu te mets rose qui est sur le rosier (*bis*) — Je prendrai la forme ho! d'un jardinier — Je cueillerai la rose qui est sur le rosier!

III

Si tu prends la forme ho! d'un jardinier (*bis*) — Je me mettrai lièvre qui court dans le bois — Et tu n'auras pas ho! mon amitié!

IV

Si tu te mets lièvre qui court dans le bois (*bis*) — Je prendrai la forme ho! d'un bon chasseur — Et je te forcerai à me donner ton cœur!

Digitized by Google

V

Se prenes la formo ho! d'un boun chassur (*bis*)
Yo me mettrai mounjo qu'es dins lou couben
E tu auras pas ho! toun countentomen!

VI

Se te metes mounjo qu'es dins lou couben (*bis*)
Yo me mettrai prestre, anirai'n canten
Coufessarai la mounjo qu'es dins lou couben!

VII

Se te metes prestre que ba en canten (*bis*)
Yo sarai la morto à l'enterromen
Et tu auras pas ho! toun countentomen!

VIII

Se te metes morto que ban enterra (*bis*)
Yo sarai la terro et te recebrai
E aqui aurai ho! toun amitiè!

IX

Se te fas la terro que me recebra (*bis*)
Yo me mettrai filho à toun countentomen
E lou joun que bouldras nous maridaren!

TRADUCTION

V

Si tu prends la forme ho! d'un bon chasseur (*bis*) — Je me mettrai sœur qui est dans le couvent — Et tu n'auras pas ho ! ton contentement!

VI

Si tu te fais sœur qui est dans le couvent (*bis*) — Je me mettrai prêtre qui va en chantant — Je confesserai la sœur qui est dans le couvent!

VII

Si tu te mets prêtre qui va en chantant (*bis*) — Je serai la morte à l'enterrement — Et tu n'auras pas ho! ton contentement!

VIII

Si tu es la morte qu'on va enterrer (*bis*) — Je serai la terre, je te recevrai. — Et là j'aurai ho! ton amitié!

IX

Si tu te fais la terre qui me recevra (*bis*) — Je me mettrai fille à ton contentement — Et le jour que tu voudras nous nous marierons!

Mme N. A. E.

Nous avons donné t. I, p. 98 et suiv. cinq versions de ce thème si populaire des transformations.

Digitized by Google

FACÉTIES NORMANDES (1)

III

Contes recueillis à Villedieu-les-Poëles

VIII. LE MYSTÈRE DE LA TRINITÉ

Le curé doyen de Villedieu-les-Poëles cherchait, mais en vain, depuis longtemps à faire comprendre à ses ouailles le mystère de la Sainte Trinité. Ses démonstrations, bien que très claires, ne trouvant point créance devant l'intelligence rebelle de ses paroissiens, il résolut de tenter encore une fois de dissiper le brouillard qui obscurcissait leur cerveau.

Or, un dimanche, au prône, on le vit monter en chaire tenant d'une main une fourche et de l'autre un petit paquet. Les Sourdins, habitués à être traités comme des poissons égarés dans un nid de pie, songèrent à décamper; mais leur pasteur les rassura d'un geste.

Il leur exposa qu'il était profondément humilié de leur ignorance, et qu'il voulait frapper un grand coup. Il leur présenta alors la fourche en leur faisant remarquer les trois branches.

— Supposez, leur dit-il, que chaque branche soit une des personnes de la Sainte Trinité; cela ne fera qu'une seule personne, de même que ces trois branches ne font qu'une seule fourche. Vous devez parfaitement comprendre mon raisonnement!

— Pas trop, M. le curé, repartit le Président de la fabrique de l'église; les branches ne se tiennent que par une extrémité et cela ne fait pas trois personnes en une même fourche!

— Ah! vous voulez que tout se tienne, repartit le curé, alors j'ai votre affaire!

Et le curé rayonnant, développa le paquet qu'il avait apporté et en retira un morceau de lard.

— Voici, mes chers frères, un morceau de viande composé de trois parties : de la couenne, du gras et du maigre. Supposez pour un instant que la couenne représente le Père; que le maigre soit le Fils, et que le gras soit le

1. Voir les nos de Mars et d'Avril. — Dans le *Rappel* du 9 Avril le Passant, (Charles Frémine) qui est normand, a parlé des facéties de Villedieu publiées dans le no de *Mars*. Il dit à propos du conte de la Baleine :

L'histoire est exacte — à cela près toutefois que le narrateur en a négligé le trait comique : « C'est ma foi! bien une baleine, s'écrie un Sourdin, et même qu'elle doit venir de loin car elle est ferrée! »

Dans une conversation, M. Charles Frémine nous a dit que le nom de *Sourdins*, appliqué aux gens de Villedieu, venait de ce que le bruit des cuivreries les rendait sourds de bonne heure.

Digitized by Google

Saint Esprit, cela n'en sera pas moins un seul morceau de lard. Il en est de même de la sainte Trinité! Comprenez-vous maintenant!

Tous les Sourdins opinèrent du bonnet. Le curé s'applaudit pendant quelques jours de son homélie; mais à sa grande surprise, il constata que ses ouailles avaient compris de travers.

En effet, depuis ce moment, les Sourdins ne mangent plus de lard de peur de dévorer la sainte Trinité (1).

IX. LE SERMON DU CURÉ DE VILLEDIEU

Le curé de Villedieu-les-Poëles résolut de terrifier un jour ses paroissiens par son éloquence inaccoutumée et des arguments irrésistibles.

Il médita longtemps sur le mode à employer pour ramener à la grâce ses ouailles impénitentes, et il trouva. Il enveloppa de papier gris un petit crucifix, bien décidé à l'exhiber, dans une magnifique période oratoire.

Malheureusement pour lui, dame Olive, la servante du presbytère, en rentrant du marché, déposa sur la table auprès du crucifix un hareng saur enveloppé également de papier gris. Le curé distrait s'en empara et monta en chaire.

Après avoir entretenu pendant un grand quart d'heure ses auditeurs attentifs, il continua :

— Mes frères, c'est Dieu qui vous a donné la vie; c'est lui qui vous a gratifiés de la santé, de la fortune; c'est lui qui vous a accordé les saintes joies de la famille; c'est lui qui, après votre mort encore, vous accordera le bonheur de le contempler pendant toute l'Éternité. En échange de toutes ces grâces, qu'avez-vous fait de ce Dieu si bon, si puissant, si magnanime? Comment l'avez-vous traité, indignes pêcheurs que vous êtes?

Et tirant de sa poche le hareng saur dont il jeta au loin l'enveloppe, il le brandit, en s'écriant : Voilà votre ouvrage!

Les Sourdins, ahuris de cette transformation à laquelle ils ne comprenaient rien, s'en allèrent ne sonnant mot.

X. NAIVETÉ

Une pauvre Sourdine perdit son enfant âgé de quatre mois; sa douleur fut grande et elle passait ses jours à pleurer à chaudes larmes.

— Consolez-vous, ma bonne femme, lui dit un voisin; votre enfant est au Paradis où il prie Dieu pour vous!

— Vieux menteur, répondit la mère, il ne peut pas prier pour moi, cet enfant; il ne parlait pas encore!

XI. LA LUNE PRISE AU PIÈGE

— Compère, venez vite! dit une nuit certain Sourdin à un de ses voisins, je veux attraper cette gueuse de lune qui rit dans ma mare!

— Me voici, compère! Avec quoi voulez-vous la prendre?

1. En Haute-Bretagne, on attribue le même sermon au recteur de Cherrueix, près Dol.

Digitized by Google

— Avec mon piège à loup; aidez-moi à le placer et à le tendre!

Et voilà les deux Sourdins qui saisissent le piége et le portent au bord de la mare. Le premier compère le tend tout doucement de peur d'effaroucher la lune; mais il se trompe d'anneau, le malheureux, et il se prend lui-même le bras dans le piège.

— Au secours, s'écrie-t-il, compère ! ce n'est pas moi qui tiens la lune c'est la lune qui me tient!

— Compère, répond l'ami en s'esquivant, je me sauve, la lune me prendrait aussi!

XII. LA LUNE AVALÉE

Par une splendide soirée de février, un Sourdin se promenant auprès de l'hôpital de Villedieu-les-Poëles, aperçut tout à coup la lune qui se reflétait dans les eaux de la rivière, assez large à cet endroit. Le spectacle lui parut bien étrange; il n'avait jamais vu pareille chose.

Il considéra longtemps cette lune en se demandant pourquoi elle était dans l'eau; puis il s'en alla quérir plusieurs compatriotes aussi avisés que lui. Tous s'empressèrent d'accourir en grande hâte. Mais il n'y avait plus de lune dans la rivière. L'astre des nuits avait disparu derrière un nuage épais, et il ne semblait pas qu'il dût reparaître de sitôt.

Le Sourdin restait stupéfait, lorsqu'il vit un âne qui étanchait sa soif bien tranquillement à la rivière.

— Compères, dit-il alors aux curieux, je comprends ce qui se passe. L'âne que voici a avalé la lune en buvant; il faut le tuer et nous la retrouverons dans son estomac !

— Ce n'est pas la peine ! objecta l'un deux; à quoi la lune nous servirait-elle ?

— Comment, compère, osez-vous faire une telle question ? Nous fixerons la lune au haut de notre clocher et nous y verrons toujours clair !

— Tiens, vous avez raison, compère ! Tuons le *bouri*, on trouvera la lune dans son ventre !

Les Sourdins saisirent l'âne, le tuèrent et lui ouvrirent le ventre; mais la lune n'était point dans son estomac.

— Compères, dit l'un d'eux, ce gredin de *bouri* avait déjà digéré la lune; si nous avions attendu quelques instants; il nous en aurait peut-être rendu les quartiers !

XIII. LE FACTIONNAIRE

Pendant la Révolution, il y avait un corps de garde auprès du pont de Villedieu-les Poëles.

Or, il advint un soir qu'un Sourdin de faction entendit à une petite distance remuer quelqu'un ou quelque chose dans la berge de la route. Il crut que c'était un ennemi, mais il n'en bougea pas d'une semelle.

— Qui vive ? s'écria-t-il.

Aucune réponse ne lui parvint.

— Qui vive ! cria-t-il pour la seconde fois. Si vous ne répondez pas, je *déclenche*.

Digitized by Google

Même silence du promeneur.

— Qui vive, répéta pour la troisième fois le Sourdin. Une fois; deux fois; vous ne répondez pas, je *déclenche* !

Et le Sourdin envoya une balle dans la direction où le bruit s'était produit; puis, prêtant l'oreille, il entendit des gémissements plaintifs.

Vite, il lâcha son arme et courut. Guidé par les cris du blessé, il se jeta à genoux et palpa un corps chaud. Il chercha dans l'obscurité à deviner à qui il avait affaire; il y réussit sans doute, car ses camarades qui arrivaient en toute hâte l'entendirent s'écrier : Mon Dieu ! Mon Dieu ! c'est mon capitaine que j'ai tué; voilà ses épaulettes et je trouve sur sa poitrine deux rangs de boutons !

Ses camarades, ayant regardé plus attentivement, le détrompèrent en lui disant que c'était la truie du père Frilley.

XIV. LE SOURDIN ET LE NÈGRE

Un Sourdin, voyageur en métaux, s'arrêta un soir dans une auberge de Saint-Sever où il demanda à souper et un gîte. L'hôtelier répondit qu'il lui était impossible de le satisfaire; tous les lits étant occupés.

Le Sourdin insista, protestant qu'il se contenterait du moindre siége, attendu qu'il devait se lever de grand matin pour continuer sa route.

L'hôtelier lui proposa alors de partager le lit d'un nègre qui était arrivé deux jours avant et qui dormait profondément,

Le Sourdin hésita d'abord; puis, lorsque l'hôtelier lui eut affirmé que ce nègre ne le croquerait point, il se décida, en faisant promettre à l'hôte de l'éveiller dès la première heure.

Lorsque le Sourdin fut endormi, l'hôtelier lui barbouilla conscencieusement le visage de noir de fumée; et, le lendemain, il l'appela à l'heure prescrite.

Le Sourdin s'empressa de sortir du lit, de se vêtir et de se présenter devant la glace. Quelle fut sa stupéfaction d'y voir se refléter une face du plus beau noir qui se puisse imaginer!

— Je comprends l'affaire, dit-il après un instant; l'hôtelier s'est trompé; au lieu de m'éveiller, il a éveillé le nègre! Je me recouche!

Et le Sourdin retira ses vêtements, se mit au lit et se rendormit (1).

XV. LE BON DIEU DE VILLEDIEU

L'église de Villedieu-les-Poëles n'avait point de grand Christ à l'entrée de son transept; aussi les membres de la fabrique décidèrent-ils d'en acheter un à Coutances.

Deux Sourdins furent délégués pour cette mission, — avec injonction de payer sans marchander.

Ils partirent un beau matin, en devisant de choses et d'autres, lorsque l'un d'eux se rappelant le mobile du voyage, dit à son compagnon :

1. Cette facétie rappelle une farce du Palais-Royal : est-elle antérieure à la pièce? Ou est-ce une adaptation populaire? Ce dernier cas est le plus probable. Il nous a, en tout cas, paru intéressant à noter.

Digitized by Google

— Compère, nous n'avons point pensé à une chose ! Nous allons acheter un bon Dieu : faut-il qu'il soit vivant ou mort ?

— Compère, vous m'attrapez; nous sommes loin de Villedieu, si on y retourne, notre voyage durera deux jours au lieu d'un; prions Saint-Venant, il nous enverra une bonne idée !

Les deux compères se mirent à genoux sur la route et invoquèrent Saint-Venant.

Après quelques secondes, l'un des Sourdins se releva et dit à l'autre :

— Compère, nous sommes sauvés; nous l'achèterons vivant, si notre curé le veut mort, il le tuera !

Cette histoire de mort ou vif est extrêmement répandue. Elle se trouve dans les *Facéties* du Pogge, et dans le *Grand Parangon des nouvelles nouvelles*, qui peut-être l'avaient empruntée à la tradition orale, et qui ont été imités plusieurs fois dans les recueils littéraires. Elle est populaire en Haute-Bretagne, (SÉBILLOT. *Contes des Marins* n° XXXI), où les gens de Dinan l'attribuent aussi aux habitants de Villedieu, dans la Charente. (CHAPELOT, *Contes balzatois* t. II. p. 29) et sans doute dans plusieurs autres, provinces.

VICTOR BRUNET.

LE JEU DE L'AOUSSELET (1) *(Suite)*

II

Il existe dans le Hainaut, où il prend le nom de *tayette*, un jeu semblable à l'Aousselet et aux bartuiles.

Voici comment il se joue :

Le *lanceur* met la tayette sur le bord d'une pierre et demande : *Est-elle droite?*

L'adversaire répond : *Vieille chavate*. Le lanceur frappe avec un bâtonnet sur le bout en saillie de la tayette. L'adversaire peut la saisir *au vol;* lorsqu'il la manque, il la ramasse où elle est tombée et la lance après le bâtonnet, celui-ci étant posé contre la pierre de départ.

Le lanceur frappe de nouveau sa tayette, trois fois de suite, pouvant la toucher lorsqu'elle est en l'air, cherchant à l'éloigner le plus possible du point de départ.

Il demande alors autant *de douzaines* qu'il juge convenable et que son adversaire lui accorde ou lui fait mesurer. *La douzaine* consiste en douze fois la longueur du bâtonnet servant à chasser la tayette.

L'adversaire prend la place du lanceur : 1° lorsqu'il peut saisir la tayette au vol; 2° lorsqu'il atteint le bâtonnet et 3° lorsque le lanceur demande plus de douzaines qu'il y en a réellement.

AMÉ DEMEULDRE.

1. Voir la *Revue des Traditions* t. I, p. 359 et t. II, p. 109.

Digitized by Google

Ce jeu est usité dans le Maine où il porte le nom de *Pirouillette*. (Comm. de Mlle Destriché).

En Haute-Bretagne, il est connu sous le nom de *Pibot, Pipet, Pirli, Pirlipipet*.

D'après une note du passant (Charles Frémine) le terme *Pirli* est aussi usité en Basse-Normandie où ce jeu est très populaire. (*Rappel* du 9 Avril).

A Lyon, M. Claudius Blanc a vu les enfants jouer à un jeu tout à fait analogue à l'Aousselet, et ils l'appelaient le *Quinet*. (Comm. de M. E. Durand-Gréville).

Un point reste obscur, c'est l'origine de ces diverses dénominations : Aousselet semble supposer un jouet en forme d'oiseau.

LE VAISSEAU QUI VOLE

CONTE RUSSE *(Recueilli par Aphanassiev).*

Il était une fois un vieux et une vieille, qui avaient trois fils, dont deux intelligents et un niais. La vieille aimait les premiers, les habillait proprement; le dernier était toujours mal habillé et se promenait vêtu d'une chemisette noire. Ils apprirent que le tsar avait envoyé un papier (un ordre) qui disait : « Celui qui me construira un vaisseau capable de voler aura ma fille en mariage. » Les frères aînés s'engagèrent à aller tenter ce bonheur et demandèrent aux vieux parents leur bénédiction; leur mère les revêtit d'habits de voyage, leur donna à foison des galettes de farine blanche et toute sorte de viandes, une bouteille d'eau-de-vie, et alla leur faire la conduite jusqu'à la grand'route. Ce que voyant, le niais demanda à son tour qu'on le laissât partir. Sa mère se mit à le prier de ne pas s'en aller :

— Ce n'est pas ton chemin, nigaud; les loups te mangeront!

Mais le nigaud n'avait qu'une chose en tête : j'irai et j'irai! La vieille vit bien qu'il n'y avait moyen de s'entendre avec lui, elle lui donna pour la route des galettes noires et une bouteille d'eau, et le conduisit jusqu'au seuil. Le niais marcha, marcha et rencontra un vieillard. Ils échangèrent un bonjour. Le vieux demanda au nigaud.

— Où vas-tu?

— Mais le tsar a promis de fiancer sa fille à celui qui pourra fabriquer un vaisseau volant.

— Est-ce que tu peux faire un pareil vaisseau?

— Non, je ne saurais pas!

— Alors, pourquoi y vas-tu?

— Dieu le sait!

— S'il en est ainsi, dit le vieux, assieds-toi, assieds-toi là; reposons-nous et mangeons un peu; sors ce que tu as de ta besace.

— Ma foi! c'est des choses qu'on a honte à montrer aux gens!

Digitized by Google

— Ça ne fait rien, montre-le; nous mangerons ce que Dieu t'a donné.

Le nigaud dénoue le paquet et n'en croit pas ses yeux : à la place des galettes noires il y avait des petits pains blancs et toutes sortes de mets; il en offrit au vieillard :

— Tu vois, lui dit le vieillard, quelle pitié Dieu a pour les infirmes? Bien que ta mère ne t'aime pas, toi aussi te voilà bien partagé... Allons, buvons d'abord un peu d'eau-de-vie.

Le flacon au lieu d'eau contenait de l'eau-de-vie; ils en burent, mordirent chacun aux petits pains, et le vieux dit à l'infirme :

— Écoute donc : va dans la forêt, approche-toi du premier arbre; fais trois fois le signe de croix et donne à l'arbre un coup de hache; tombe bien bas contre terre et attends qu'on t'éveille. Alors tu verras devant toi un vaisseau tout fait, monte dessus et vole vers l'endroit où il te faut aller; mais sur ton passage prends avec toi tous ceux que tu rencontreras.

Le nigaud remercia le vieillard, lui fit ses adieux et se dirigea vers la forêt. Il s'approcha du premier arbre et accomplit tout ce qu'on lui avait ordonné de faire; se signa trois fois, donna à l'arbre un coup de hache, tomba à plat ventre contre terre et s'endormit. Au bout de quelque temps quelqu'un commença à l'éveiller. Le niais se réveilla et aperçut un vaisseau tout fait; sans réfléchir plus longtemps, il y monta et le vaisseau s'envola à travers les airs. Il vola, vola; tout à coup le niais regarde, aperçoit en bas sur la route un homme étendu l'oreille contre la terre humide.

— Bonjour, petit oncle! (1)

— Bonjour.

— Que fais-tu là?

— J'écoute ce qui se fait dans l'autre monde.

— Monte avec moi sur ce vaisseau.

Cet homme ne voulut pas opposer de refus, s'assit sur le vaisseau, et ils continuèrent leur vol. Ils volèrent, volèrent; soudain ils aperçurent un homme qui marchait sur un pied et avait l'autre attaché contre l'oreille.

— Bonjour, mon oncle! Qu'as-tu à sauter sur un pied?

— Mais si je détachais l'autre d'une enjambée, j'enjamberais l'univers entier.

— Monte avec nous!

Il s'assit, ils reprirent leur vol. Ils volèrent, volèrent; soudain ils aperçurent un homme debout avec un fusil qu'il ajustait, mais on ne pouvait voir le but.

— Bonjour, mon oncle! lui dit-on; où vises-tu? on ne voit pas un seul oiseau.

— Oui-dà! j'irais tirer tous près quand je tuerais un animal ou un oiseau à mille verstes d'ici : c'est le seul tir qui me convienne!

1. Nom d'amitié.

Digitized by Google

— Monte avec nous!

Cet homme monta aussi, et ils volèrent plus loin. Ils volèrent, volèrent; soudain ils virent un homme qui portait sur son dos une besace pleine de pain :

— Bonjour, mon oncle! où vas-tu?

— Je vais, répondit-il, me procurer du pain pour mon dîner :

— Mais tu en as déjà un sac plein sur ton dos.

— Ce n'est rien! j'en ai à peine pour une bouchée.

— Monte avec nous!

Ce goinfre monta sur le vaisseau qui vola plus loin. Ils volèrent, volèrent; soudain ils aperçurent un homme qui marchait autour d'un lac :

— Bonjour; mon oncle! Que cherches-tu?

— J'ai soif, mais je ne trouverai pas d'eau.

— Mais tu as tout un lac devant toi; que ne bois-tu?

— Ah bien! je n'en ai pas pour une gorgée.

— Alors monte avec nous!

Ce passant s'assit et ils repartirent. Ils volèrent, volèrent et aperçurent un homme qui pénétrait dans une forêt et avait sur ses épaules une brassée de bois :

— Bonjour, mon oncle! Pourquoi portes-tu du bois dans la forêt?

— Mais ce ne sont pas des bûches ordinaires.

— Et de quel genre?

— Et voilà : si on les jette en tous sens, il apparaît une armée.

— Monte avec nous.

Il s'assit à côté d'eux et ils allèrent plus loin. Ils volèrent, volèrent, et aperçurent soudain un homme qui portait une botte de paille :

— Bonjour, mon oncle! lui dit-on. Où portes-tu cette paille?

— Dans la bourgade.

— Est-ce qu'il ne s'y trouve pas de paille?

— Mais cette paille est telle que, quelque chaleur qu'il fasse en été, si vous la répandez, le froid vient d'un coup : c'est alors la neige et le gel.

— Toi aussi monte avec nous!

— Volontiers!

Ce fut leur dernière rencontre; ils arrivèrent bientôt à la cour du tsar. Le tsar était à ce moment à table; en voyant le vaisseau volant, il fut saisi d'étonnement et envoya son serviteur demander qui était arrivé sur ce vaisseau. Le serviteur s'approcha du vaisseau, vit qu'il n'était monté que par des moujiks, ne prit pas la peine de les questionner, et revint dans l'appartement dire au tsar, qu'il n'y avait sur le vaisseau aucun *pane* (seigneur), que ce n'était que du monde ordinaire (1). Le tsar jugea qu'il ne convenait pas de donner sa fille à un simple paysan et se mit à réfléchir au

1. En russe : *des hommes noirs*, c'est-à-dire des paysans.

Digitized by Google

moyen de se débarrasser d'un pareil gendre. Voici ce qu'il imagina : « Je vais, se dit-il, lui donner à résoudre toutes sortes de problèmes difficiles ». Il envoie aussitôt au niais l'ordre de lui procurer, pendant que le repas tsarien finissait, de l'eau qui rejoint les membres et qui rend la vie. Au moment où le tsar donnait cet ordre à son serviteur, celui qui percevait ce qui se disait dans l'autre monde, entendit les paroles du tsar et dit au nigaud :

— Que ferai-je maintenant? j'aurais beau chercher pendant un an, peut-être même un siècle, je ne trouverai jamais une eau semblable !

— Ne crains rien! lui dit l'homme qui marchait vite; j'irai à ta place.

Quand vint le serviteur pour annoncer l'ordre du tsar, le nigaud lui répondit :

— Dis-lui que je lui en apporterai.

Son compagnon cependant détacha sa jambe de son oreille, et de courir. En un clin d'œil il eut de l'eau qui rejoint les membres et rend la vie : j'aurais le temps de m'en retourner! pensa-t-il. Il s'assit sous un moulin et s'endormit. Le repas du tsar touchait à sa fin et l'envoyé n'était pas revenu; tous les passagers du vaisseau s'en émurent. Le premier homme rencontré se pencha vers la terre humide, écouta et dit :

— En voilà un! il dort tranquille sous un moulin.

L'archer saisit son fusil, tira sur le moulin et du coup réveilla le *marche-vite*, qui courut et en une minute apporta l'eau. Le tsar ne s'était pas encore levé de table, que son ordre était accompli on ne peut plus exactement. Il eut beau faire, il lui fallut donner un autre problème. Le tsar ordonna de dire au niais :

— Puisque tu es si rusé, mange avec tes compagnons en une fois douze bœufs rôtis et vingt sacs de pain cuit (1).

Le premier compagnon l'entendit et rapporta la chose au niais. Le niais eut peur et dit :

— Mais je ne pourrais même pas manger un seul pain d'un coup.

— Ne crains rien, répondit le goinfre : il m'en manquera.

Le serviteur vint annoncer l'oukaze du tsar :

— C'est bien, lui dit le niais; servez : nous mangerons.

On apporta douze bœufs rôtis et vingt sacs de pain cuit : le goinfre avala tout :

— Ah! dit-il, c'est peu! si on m'en donnait encore un peu.

Le tsar fit dire au niais, qu'on bût (jusqu'au fond) quarante tonnes de vin, chaque tonne contenant quarante seaux. Le premier compagnon du niais entendit ces paroles du tsar et les lui rapporta comme devant; le niais prit peur :

— Mais je ne suis pas de force à boire un seul seau d'un coup.

1. *Variante :* mange en une fois autant de pain, qu'il y en aura de cuit dans quarante fours.

Digitized by Google

— Ne crains rien, dit le buveur; à moi seul je boirai pour tous, et encore je n'en aurai pas assez!

On remplit quarante tonnes de vin; le buveur vint et les vida toutes jusqu'à la dernière sans reprendre haleine; il but et dit :

— Ah ! c'est peu! j'en boirai bien encore.

Le tsar ordonna ensuite au niais de se préparer pour les fiançailles, de se rendre au bain et de se laver; or, le bain était en fonte, et il avait ordonné de le chauffer bien chaud, bien chaud, pour que le niais y étouffât d'un coup. On chauffa le bain à blanc; le niais alla se laver; il fut suivi du moujik à la paille : il faut bien en mettre sous les pieds. On les enferma tous les deux; le paysan répandit la paille : ce fut un tel froid, que le niais se lava à peine, tant l'eau gelait dans les bassines de fonte. Il se coucha ensuite sur le four et y passa toute la nuit. Au matin on ouvrit le bain : le niais était sain et sauf et se prélassait sur le four en chantant des chansons. On en fit part au tsar, qui en eut bien du chagrin, ne sachant comment se débarrasser du niais. Après maintes réflexions, il lui donna l'ordre de déployer toute une armée, tout en pensant : « Où un simple paysan trouvera-t-il une armée?

Quand le niais apprit l'ordre du tsar, il eut peur et dit :

— Maintenant me voilà tout à fait perdu! vous m'avez plus d'une fois délivré du malheur; mes frères; apparemment, il n'y a plus rien à faire!

— Eh bien! répliqua le moujik à la brassée de bois : tu m'as donc oublié? Rappelle-toi que je suis le maître qu'il te faut pour ça et ne crains rien!

Le serviteur arriva faire connaître cet ordre :

— Si tu veux te marier à la tsarevna, mets sur pieds pour demain tout un régiment.

— C'est bien, ce sera fait! mais si après cela le tsar allait se dédire, je m'emparerais de tout son royaume et prendrais de force la tsarevna.

Pendant la nuit le compagnon du benêt sortit dans la plaine; il avait emporté son faisceau de bois qu'il répandit en tous sens : aussitôt apparut une innombrable armée : des cavaliers, des fantassins et des canons. Au matin le tsar les aperçut et eut peur à son tour; il envoya bien vite au nigaud des ornements et des habits précieux et le fit prier de venir au palais pour se fiancer avec la tsarevna. Le niais revêtit ces riches parures et devint un si beau garçon qu'on ne peut le dire! Il se présenta au tsar, se fiança à la tsarevna, reçut une grande dot et devint intelligent et perspicace. Le tsar et la tsaritsa le prirent en affection, et la tsarevna en raffola.

CONTE DU GÉANT DE POLTAVA

Variante : Le tsar propose au niais toutes sortes de problèmes, qu'il résoud avec l'aide de ses compagnons extraordinaires. A la

Digitized by Google

fin le tsar donne l'ordre de creuser une fosse profonde, de la remplir de goudron bouillant, et de tendre au dessus une corde. Il dit au sot : « Passe dessus en avant et en arrière!

— Je ne saurais pas, répond celui-ci, montre-moi comment il faut faire.

Le tsar monte sur la corde, mais le nigaud saisit son glaive et la tranche : le tsar tombe dans le goudron bouillant. La garde accourt, appréhende le coupable et le conduit à la potence. Le niais de supplier qu'on lui permette une dernière fois avant de mourir de chevaucher un peu sur son cheval ailé. Les juges l'y autorisent; il saute à cheval, le cheval s'élève dans les airs et l'emporte sur sa terre natale. Ce que voyant, la tsarevna frappe la terre, se change en colombe, rejoint le nigaud, et monte en croupe avec lui en lui disant :

— Enmène-moi avec toi; je te prends pour mari.

Longtemps ils volèrent; le niais eut envie de se reposer, il arrêta son cheval et descendit dans la rase campagne :

— Couche-toi sur mes genoux, dit la tsarevna: *je te chercherai dans la tête.*

Il s'étendit et s'endormit d'un profond sommeil; la tsarevna posa sa tête sur un tertre, puis elle sauta sur le cheval et s'en retourna dans son royaume pour aller prendre ses objets précieux. Dès que le niais se réveilla et qu'il vit la disparition du cheval et de la tsarevna, il pleura amèrement : « Voilà mon moment de perdition! se dit-il, malheureux que je suis! » Mais en levant les yeux il vit au ciel la tsarevna qui s'en revenait. Elle descendit, le fit monter et ils continuèrent leur vol ensemble dans la direction désirée. Après quoi ils se marièrent et eurent une vie heureuse au sein de la prospérité.

Traduit du russe par LÉON SICHLER.

MUSIQUE SCANDINAVE

La musique scandinave est encore peu connue en France. Le public, en général, se montre indifférent pour toute manifestation artistique qui sort des données courantes, de la formule accoutumée. Les compositeurs, d'autre part, trop souvent dédaigneux des trésors exquis de sentiment et de grâce que pouvaient leur offrir nos vieilles mélodies populaires, n'ont eu garde d'aller puiser leur inspiration à des sources plus lointaines. Si l'on cite, même à titre d'exception, les noms de Bizet, de Saint-Saëns et de Félicien David, pour leurs heureuses tentatives d'initiation appliquées à la Provence, à l'Espagne. à l'Ecosse et à l'Orient, nous ne voyons que M. Ambroise Thomas, dans *Hamlet*, et M. Lalo, dans sa *Rapsodie norvégienne*, qui

Digitized by Google

aient emprunté quelques rares thèmes aux traditions musicales de l'extrême Nord. Timide essai, mais insuffisant à nous faire goûter cette fleur sauvage, au parfum délicat et si pénétrant, éclose au milieu d'une rude nature, dont MM. Marmier, Leconte de Lisle et Mendès nous ont révélé la grandiose et farouche poésie.

Par un bizarre contraste, le caractère de la mélodie populaire, en Suède et en Norwège, semble de prime abord en opposition avec l'aspect physique des lieux. La Suède, pays de plaines et de pentes douces, conserve le culte des airs graves et mélancoliques; dans la Norwège, région montagneuse, hérissée de pics noirs et de glaciers aux neiges étincelantes, le rythme est fréquemment alerte et gai. C'est qu'à côté des vallées profondes, mornes et désolées, où roulent, parmi les éboulis de roches moussues, les torrents boueux des avalanches, — la Norvège offre, vers le Sud, de verdoyants pâturages, baignés par d'abondantes rivières et de merveilleuses cascades, les plus puissantes qui soient en Europe. Au contraire, la partie méridionale de la Suède est couverte de lacs et d'étangs, vastes solitudes encadrées de bois qui se réfléchissent silencieusement dans les eaux : paysages romantiques où les essences même des arbres, sombres pins, bouleaux éplorés et tremblants, doivent agir fortement sur l'imagination, et incliner l'âme à la tristesse et à la rêverie.

Dans ces forêts désertes, ces halliers impénétrables, où s'épanouissent les blanches aigrettes du sureau, où murissent les fruits embaumés du framboisier (deux éléments chers à tout le folklore septentrional), se sont réfugiés les derniers vestiges des anciennes croyances, les génies malfaisants, les fées enchanteresses, et aussi les elfes, ces charmants et malicieux esprits qui égrènent la nuit, dans les clairières, sous un rayon de lune, leurs rondes joyeuses.

Ainsi varie incessament la physionomie, à la fois douce et terrible, de ce sol, patrie des runes antiques et des héros cruels des Sagas, — où l'on voit vers les latitudes polaires, rarement profanées par le banal touriste,

Le soleil de minuit saigner dans les ténèbres.

Ce sont précisément ces côtés pittoresques de la musique scandinave, — évoquant pour de vives imaginations les aspects divers, les légendes connues de la terre natale, — qu'il importait de signaler à l'attention du public parisien. Les vieilles traditions, en effet, beaucoup mieux qu'en France, se transmettent fidèlement chez ces peuples, qui n'en sont pas moins ouverts à tous les progrès de notre civilisation. Leur froideur, qui n'est qu'apparente, leur timidité naturelle, cachent une âme ardente et profondément empreinte de cette mystérieuse poésie dont sont remplis leur art et leur littérature. Toutes les classes de la société y sont également accessibles, et la jeunesse, aux jours de fête, continue à redire ces chants, mélancoliques ou joyeux, que lui ont légués les ancêtres.

Dans le courant de l'été de 1885, M. Henri Lavoix, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, fut chargé d'une première mission musicale en Suède, en Norvège et en Danemark. Il rapporta de ces recherches tout un fonds scandinave (aujourd'hui 8,000 volumes). La musique populaire y est représentée pour une large part : on y trouve notamment les importants

Digitized by Google

recueils de mélodies publiés par Arvindson (1842), Berggreen (1861), etc,, etc. On rencontre aussi, — ce qui n'est plus du folk-lore, à proprement parler, — les œuvres de Bellmann, qui composait lui-même les mélodies de ses vers, à la façon de notre Pierre Dupont. Toutefois, par la nature de son talent, Bellmann est plutôt comparable à Béranger. Sa vie, comme celle du chantre des gloires napoléoniennes, s'écoula paisible, grâce à la haute protection de Gustave III; son souvenir, comme celui du chansonnier de Lisette, est resté bien vivant dans le peuple, qui va boire, chaque dimanche, sous les ombrages, à l'entour de sa statue, érigée aux environs de Stockholm.

Plus récemment, dans les derniers mois de l'année 1886, M. Oscar Comettant a rapporté d'une autre mission des documents non moins précieux. Il a eu l'excellente idée de livrer à l'appréciation du public les résultats de son enquête, en organisant, à la salle Pleyel, deux auditions de musique scandinave, qui eurent lieu les 13 et 27 janvier. Dans ces soirées musicales, figuraient, outre les œuvres des principaux compositeurs modernes, plusieurs thèmes caractéristiques de danses populaires, telles que la *Vestberga Polska* qui a été bissée avec enthousiasme, M. Oscar Comettant avait eu la bonne fortune de réunir des interprètes excellents : Mlle Christine Nilson, la célèbre cantatrice, Mlle Anna Kribel, une jeune norwégienne de grand talent, le ténor Suédols Bjorksten, et M. Lauwers, le baryton bien connu. Ces artistes étaient d'ailleurs heureusement secondés par d'habiles instrumentistes et par un accompagneur d'un rare mérite, M. Jemain.

Nous avons cru devoir signaler, au passage, ce concert de musique, plutôt savante, en somme, que populaire, à cause du parti considérable que cette école moderne de compositeurs étrangers, en particulier le maître norvégien Edouard Grieg, a su tirer du fonds traditionnel et local pour en nourrir et vivifier son art. Il y a là un utile enseignement dont nous pourrions faire aussi notre profit, à l'avenir.

A. TAUSSERAT.

LE MIRACLE DE SAINT URSIN

Ce miracle est représenté sur un triptyque d'environ un mètre de haut sur quatre de large, placé dans une des chapelles de l'église Saint-Jacques de Lisieux.

On voit comment, lorsqu'il fut constaté que tous les chevaux de la ville étaient impuissants à entraîner le char sur lequel les os du saint avaient été placés, une simple génisse l'amena sans efforts.

Au sommet du tableau, on lit l'inscription suivante, dont je respecte l'orthographe :

Comment les reliques de monsieur sainct Vrsin furent aportées par miracle en cette ville en l'an J055 par les soins de Hugo Euesque de Lisieux.

Au bas on lit :

Digitized by Google

Ce tableau a esté refait sur l'original vieil enlan J68J aux dépens de la fabrique.

Au haut à gauche.

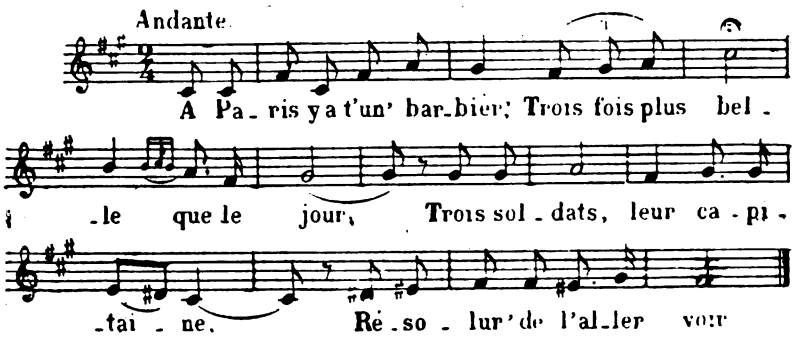
Retouché en 1815.

Tous les ans, les croyants, malades de la fièvre, viennent, le dimanche de Quasimodo, en pèlerinage sur la petite colline où le saint avait été enterré; ils s'y font dire un évangile qu'ils paient dix centimes, ils prennent un peu de terre qu'ils mettent dans un sac de toile attaché à leur poignet en guise de bracelet et le conservent pendant les neuf jours de la neuvaine.

EDMOND GROULT.

LA BELLE BARBIÈRE

CHANSON DE LA FRANCHE-COMTÉ



A Paris y a-t'une Barbière
Cent fois plus belle que le jour;
Trois soldats, leur capitaine,
Résolurent de l'aller voir.

En se disant l'un à l'autre:
« Comment lui parlerons-nous?
— Nous lui donn'rons des aubades
Dès l' matin au point du jour. »

Au premier coup de l'aubade,
La Barbière s'est réveillée.
Ell' met la tête à sa fenêtre :
« Eh bien, messieurs, que voulez-vous

On dit que vous êtes Barbière;
La barbe nous feriez-vous?
Je l'ai faite au roi d'Espagne
Qui valait autant que vous (1).

Elle appelle sa servante :
« Marguerite, éveillez-vous!
Apportez-moi ma serviette
Mes rasoirs et mon savon. »

1. Variante :

— Pourquoi mes gentilshommes
On l'a faite à d'aut' qu'à vous.

Digitized by Google

Au premier coup de rasoir,
L'capitaine a changé de couleur.
— Sont-ce mes rasoirs qui vous blessent?
Non, Bell', ce sont vos amours.

— Mes amours, mes amourettes,
Eh bien! messieurs, qu'en direz-vous?
Ils sont embarqués sur Saône
A bien d'aut's amants qu'à vous.

— Ah! ne faites pas tant la fière!
On vous a vue l'autre jour
Dedans les bois de Versailles,
Un berger auprès de vous.

— Un berger auprès de moi!
Eh bien! messieurs, qu'en direz-vous?
Il est plus beau z-à la lune
Que vous n'êtes au point du jour.

CH. BEAUQUIER.

BLASON POPULAIRE DE LA BELGIQUE

I

Province d'Anvers

ANVERS. — S'il en fallait croire une vieille tradition, il existait en Belgique, vers l'époque de l'invasion romaine, un géant de quinze coudées, nommé Druon ou Antigon, qui se tenait sur les bords de l'Escaut, et exigeait un tribut proportionnel de tous les marchands qui remontaient le fleuve. Lorsqu'on le trompait sur la valeur des marchandises, il confisquait la totalité de la cargaison, et de plus, il coupait la main du marchand et la jetait dans le fleuve. Un nommé Brabon ou Brabant tua le géant et lui fit subir la peine du talion. C'est de là que serait venu le nom du château du géant *Antwerpen* (de *hand*, main et *werpen*, jeter). La statue du géant figure dans les Kermesses, et on remarque dans les armoiries de la ville deux mains et un château formé de trois tours posées en triangle.

Du nom des Anversois, on a fait un mauvais calembour, « Envers soi » égoïste, et l'on prétend que le caractère des habitants le justifie parfaitement.

— On sait que les Malinois s'appellent *Maanblusschers*, les Éteigneurs de lune. (*Blason populaire* par H. Gaidoz et Paul Sébillot, p. 290) (1); ce sobriquet s'applique aussi aux habitants d'Anvers. En 1765 un chanoine de cette ville étant mort, on sonna comme d'habitude la cloche funèbre; mais, je ne sais comment, il y eut un malentendu, et l'on crut que c'était le tocsin. Les pompiers s'empressèrent de sortir les pompes et les tonneaux d'eau. Bientôt l'erreur fut éclaircie, mais les Malinois crurent trouver dans cette

1. On trouvera dans cet ouvrage, qui a paru en 1883 à la librairie Cerf, un certain nombre de sobriquets; la plupart avaient été communiqués aux auteurs par M. Harou, auteur du présent article.

Digitized by Google

méprise une occasion de renvoyer aux Anversois le sobriquet « d'extincteurs de lune » et il y eut plus de trente satires en vers et en prose publiées à cette occasion. Aug. Mertens dans les *Lettervruchten van het Leuvensch Genootschap* « Tyd en Vlyt » s'étend longuement sur ce sobriquet des Malinois.

GHEEL. — « Il est de Gheel = il est fou ». « Revenir de Gheel ». Il y a à Gheel une colonie d'aliénés.

EDEGEM OU EDEGHEM. — *Bellemannen* « Les sonneurs de sonnettes » par opposition à sonneurs de cloches. La tour de l'église ne renferma pendant un demi-siècle qu'une grande sonnette. — Les *Afryders* « les lassés ».

HOBOKEN. — Village de la banlieue d'Anvers. D'après les vieilles femmes d'Anvers, ce village devrait son nom au fait suivant : Un jeune enfant, sorti d'Anvers, cheminait avec sa mère le long de l'Escaut, en mangeant une tartine. Arrivé à l'endroit où s'élève aujourd'hui ce village, il la laissa tomber, et sa mère ne put s'empêcher de crier : *Oh! Boke* « O la tartine », en flamand corrompu. Ce mot, entendu par les paysans, aurait été attribué à l'endroit, et le village en tire son nom.

HOOGSTRAETEN. — On appelle les gens de cette ville *Speelzak*. « Les badins, les plaisants ».

HOVE. — *Kaaskoppen*. « Les têtes de fromages ». — Ce surnom est aussi donné, par les Belges, aux Hollandais. Pour les gens de Hove, on dit qu'avant 1820, la tour de leur église était surmontée d'une toiture en forme de pigeonnier, appelée aussi ironiquement *Kaaskops*.

MALINES. — Cette ville était appelée la « Belle » à cause de ses belles constructions (cf. *Blason populaire*, p. 290); la « Prudente » à cause de la sagesse de ses conseillers au parlement; « la Propre », parce que ses rues étaient bien entretenues; « la Fidèle » en raison des services rendus à ses princes, surtout à l'époque de Maximilien. En 1450, elle reçut le nom « d'Heureuse » à l'occasion du jubilé accordé, par le pape Nicolas V, à toute la chrétienté; en 1300, celui de « Belliqueuse » parce que, ayant déclaré la guerre au duc de Brabant et à l'évêque de Liège, elle sortit victorieuse de la lutte. Jusqu'à l'époque de Louis XIV, elle s'appela « la Pucelle » parce que, souvent assiégée, elle n'avait jamais été prise.

Salhemeters. — « Les mangeurs de saumon ». (M). (1)

MORTSEL. — *Sargiemannen*; « les hommes de serge ». — On assure que ce sobriquet vient de ce que, lorsque les églises furent fermées (1797-1800), la porte de l'église de Mortsel fut murée par une draperie de serge.

WILRYCK. — *Afdrijvers*. « Les gens qui chassent les voisins de chez eux. »

Brabant

BRUXELLES. — On désigne sous le nom de « les Marolles » ou « les marolliens », les habitants du quartier populaire de Bruxelles, sorte de faubourg saint Antoine. Ces gens ont un langage à eux, moitié français, moitié flamand. Ils sont souvent en guerre avec les habitants d'un autre

1. La lettre M désigne les sobriquets empruntés à *l'Anzeiger* de Mone, 1835 p. 300 et suivantes.

Digitized by Google

quartier populaire des environs de la Capitale, avec les habitants de Molembeek. Ceux-ci disent : « Nous sommes de Molembeek, nous n'avons pas peur des Marolliens. » Les rues de Bruxelles ne cessent de retentir de cette provocation, qui a été mise en musique et traduite en flamand; c'est leur hymne de guerre. J'ignore l'origine de ce nom de *marolle*.

ESSCHENE. — « Les mangeurs de pommes de terre ». (WAUTERS, *Hist. des environs de Bruxelles* t. I, p. 514).

HEKELGHEM. — « Les sots ». (WAUTERS, l. c.).

MAXENZEEL. — « Les faiseurs de balais ». (WAUTERS, l. c.).

LOUVAIN. — *Koeschieters van Leuven*, les tireurs de vaches de Louvain. Les habitants de Louvain prirent autrefois un troupeau de vaches pour l'ennemi. De là le sobriquet.

OISQUERCQ. — « Les fabricants de fromages d'Oisquercq ». C'est le nom donné aux habitants. On y fabrique un fromage assez renommé.

PAYOTTE. — Une petite localité du Brabant portait autrefois ce nom. Le Payottenland ou 't Payottenland (le pays des pays ou des camarades) n'était d'après Wauters (*Histoire des environs de Bruxelles*, p. 125), qu'un sobriquet d'origine universitaire.

SAINT-JOB. — (dépendance d'Uccle). « Les chasseurs de Prinkers » (Prinkers, prononcez Prainkaires, veut dire hannetons dans l'argot de Bruxelles).

TIRLEMONT. — *Kweikers van Thienen*. Les gueulards (en argot flamand). Ce nom leur vient d'un jeu populaire, qui consistait à faire gravir une planche inclinée par des canards. Un jour l'un de ces volatiles arrivé à l'extrémité de cette planche, se mit à crier... à plein bec et les habitants de l'imiter. De là le surnom.

D'après Schayes, *Essai sur les usages des Belges*, p. 213-4, c'était jadis l'usage en Flandre de faire descendre une colombe dans l'église le jour de la Pentecôte; on dit que les Tirlemontois, désireux d'introduire cette coutume dans leur ville, s'avisèrent de dresser une oie au lieu d'un pigeon. L'oison fut lâché en effet, mais il poussa de tels cris que l'office en fut troublé; c'est de là que viendrait le sobriquet de *Kwekers* donné aux gens de Tirlemont.

Flandre Occidentale.

BRUGES. — « Les Cygnes de Bruges ». Les Cygnes y étaient autrefois nourris et vénérés par le peuple, comme les pigeons à Venise.

Poerters von Brugge. « Les Bourgeois de Bruges ».

Gekken. « Les Fous. » (*Belgisch Museum*, t. I, p. 270).

CAENEGHEM. — « Il vient de Caeneghem ». Cela se dit, en Flandre, d'un homme qui fait semblant d'ignorer ce qu'il sait parfaitement. (*Dict. géog. de Jourdain* p. 170.)

COMMINES. — « Les Drapiers ».

COOKERKE. — « Les Mangeurs de bette ».

COURTRAI. — *Kotjebakkers*; « Les Charbonniers de bois ». par opposition au charbon de terre. — *Pasteieters van Corterike*. « Les mangeurs de pâtisserie de Courtrai. » (M).

Digitized by Google

DIXMUDE. — Les *Boter eters*. « Les Mangeurs de beurre ». (M).

DENTERGHEM. — « Les Mangeurs de bouillie ». (G). (1)

FURNES. — *Slapers* « Les Dormeurs ». (M).

GHISTELLES. — « Les Gens de cour, ou les Courtisans ». (M).

HARLEBEKE. — « Les Buveurs de bière rouge ». (M).

HEYST. — « Les Navigateurs errants ».

KEMMEL. — « Les Bossus ou les *chameaux* ». Sans doute à cause de la signification française de son nom qui signifie *chameau*. (Kemel).

LOO. — « Les Mangeurs de confitures ».

MENIN. — *Meensche gretters*. « Les Ricaneurs de Menin». « Les Mangeurs de chaudeau » (bouillie de pain et de lait). *De waegenwielenvangers van Meenen*. « Les arrêteurs de roues de Menin ». En 1646, un roulier écrasa un enfant sous les roues de sa voiture. Le bailli fit saisir les roues en attendant l'arrivée des gens de justice. Il espérait ainsi empêcher le coupable de s'échapper. Mais le roulier acheta d'autres roues, les adapta à sa voiture, et quitta Menin sans être inquiété. *Pelsmakers*. « Les Faiseurs de fourrures ». (M).

MESSINES. — *Capoeneters*. « Les Mangeurs de chapons ». (M).

NIEUPORT. — *Cabeliaueters*. « Les Mangeurs de cabillauds ». (G)

OUDEMBOURG. — « Les Cordiers ». (M).

OSTENDE. — *Mostaerteters* « Les Mangeurs de moutarde ». (M).

POPERINGHE. — En jouant aux dominos, on dit à son adversaire : « Vous irez à Poperinghe » c'est-à-dire vous ne ferez pas un point.

Vacht-Ploters — « Les Corroyeurs. » *Gekken*. « Les Fous ». (*Belgische Museum*, l. c.).

RUSLEDE OU RUYSSELEDE. — « Les faiseurs de croûtes ». — *Cokermakers*. « Les fabricants d'étuis ». (M).

ROULERS. — « Les joyeux enfants ».

SLYKENS. — (dépendance de Breedene près Ostende : Les *pkaetjes*. « Les plies » sorte de poisson plat.

THIELT. — *Lijnwaders*. « Les négociants en toile », à cause de leur commerce.

THOUROUT. — « Les Blagueurs ». — « Les Vantards ». (M).

WENDUYNE. — « Les Pilotes ». (M).

WERVICK. — « Les hommes secs ». *Verwaten liede*. « Les Gens présomptueux. » (M).

YPRES. — *Ypersche kinderen*. « Les enfants ou les naïfs d'Ypres ». (M) Les habitants passent pour être légers et enfantins.

De dood van Yperen. « La mort d'Ypres ». Cette ville fut autrefois ravagée par la peste. Encore aujourd'hui lorsqu'on voit un habitant d'Ypres pâle et défait, on dit : De dood van Yperen. « On dirait la mort d'Ypres. »

Flandre Orientale

ALOST. — *Wit-voeten* « Les pieds blancs ». (M).

1. G. *Messager des sciences*, article de M. Saint-Génois.

Digitized by Google

ADEGEM. — « Les habitants d'outre-Monde ». (Van buiten de wereld. La peste sévit autrefois dans les environs qu'elle décima, mais elle s'arrêta à Adegem, où elle ne fit aucun mal. De là le surnom.

AUDENARDE. — « Les compagnons de l'Arbre sec ». Surnom des habitants du faubourg populeux de Bever, qui leur vient sans doute d'une ancienne société de rhétorique datant de 1464. — *Lediggangers.* « Les Paresseux. » — Les Mangeurs de pâtisserie ».

BAERDEGHEN. — « Les batteurs de fougères ». (G)

BOUCHAUTE. — « Les Mangeurs de moules ».

CAPRYCKE. — *Volders.* « Les Foulons ». (M). — *De Groeningen.* « Les verts ». Le pays est entouré de bois.

DEYNZE. — « Les Faiseurs de cordes à tisser ».

ECCLOO. — « Les Mangeurs d'ail ». Pour peu qu'une femme donne prise à la critique, on dit d'elle : *Zy zal in den Eccloo'schen oven moeten herbakken worden.* « Elle devra être recuite dans le four d'Eccloo ». Eccloo était autrefois célèbre par ses poteries.

Les habitants d'Eccloo portent encore le surnom de *Dobbelgebakken* « les recuits » (les cuits deux fois).

EVERGEM. — *Dansers.* « Les Danseurs ». (M).

GAND. — *Heeren van Gent.* « Les Messieurs de Gand. » (M).

Stropdragers. « Les Porteurs de lacets ». On appelle aussi les Gantois les « Corde-au-Cou, les Pendus. »

GRAMMONT. — « Les Tanneurs ».

HOOREBEKE. — « Les Mangeurs de crême ». (G).

HOFSTADE. — *Hekelers.* « Les Seranciers ». (M).

KNESSELAERE. — *De Bezembinders,* « les fabricants de balais.

Charles-Quint leur avait accordé un privilège par lequel ils pouvaient aller couper du bois dans toutes les propriétés, à condition d'être chaussés d'une *bottine* et à l'autre pied d'un *sabot.* Ces gens étaient très pauvres, il y a quelques années le bourgmestre, lui-même, était fabricant de balais.

LAERNE. — *Gansdrijvers.* « Les Gardeurs d'oie ». — « Les Conducteurs de Cygnes ». (M).

MALDEGHEM. — « Les Chasseurs de gibier ». (M) *De Maldegemsche broodmessen.* « Les couteaux à couper le pain de Maldeghem. » Les gens de cette localité sont réputés très batailleurs; depuis les temps les plus reculés ils se rendaient aux kermesses des environs, munis de leurs couteaux et s'en servaient souvent dans les rixes.

MELDERT. — « Les Seigneurs ».

NINOVE. — « Les Pelletiers » (G).

OCKEGHEN. — « Les Cultivateurs de houblon ».

RENAIX. — *Overmoedege.* « Les orgueilleux ». (M). Il se fait à Renaix une procession solenelle à laquelle est portée la châsse de saint Hermès. Autrefois, quand le cortège arrivait au pont de pierre, il y trouvait une longue file de paysans à cheval. Quatre artisans se chargeaient de la châsse qu'un prêtre à cheval accompagnait, et qui parcourait les champs et les prairies des environs. Vers le soir, le cortège revenait, annoncé par le tintement des clochettes, qu'un jeune homme à la tête de la troupe, faisait

Digitized by Google

continuellement sonner, et par le cri monotone de : « De Titel komt! de Titel komt! » cri auquel les habitants de Renaix sont redevables de leur surnom de Titel. (*Calendrier belge*. Reinsberg p. 338.)

RUPELMONDE. — *Toolneers* « Les Receveurs d'accise ». — « Les Douaniers ». (M).

SCHELLEBELLE. — On fait fréquemment un jeu de mots à propos des villages de *Schellebelle* et de *Lede*, tous deux de la Flandre Orientale et proches l'un de l'autre.

Lorsqu'on rencontre un habitant de Schellebelle on lui dit, en faisant semblant de l'interroger : *Schellebelle?* (Est-ce qu'elle est belle?) et lui de répondre : *non, Lède* (non, laide).

SOTTEGHEM. — « Il est de Sotteghem (il est fou) » *Zot* signifie fou, sot en flamand; peut-être est-ce là l'origine du dicton.

SLEYDINGE — « Les plats compagnons ». (M).

STEKENE. — « Les faiseurs de carreaux à paver. »

SYNGEM. — « Les fabricants de vans ». (M).

TAMISE. — *Tuuschers* « Les joueurs aux dés ». (M).

TERMONDE. — *Knap-tand.* « Les Claqueurs de dents ». A cause de l'apparition sur l'Escaut d'un poisson inconnu qui faisait un bruit extraordinaire avec ses mâchoires. *Makeleters* « Les Mangeurs de mastelles, » sorte de pâte sucrée. (M).

URSEL. — *Hosteliers* « Les fabricants de pains à cacheter ou d'hosties» (M).

WAES (Pays de). — *Raepeters* « Les Mangeurs de navets ». (M).

WAERSCHOOT. — *De Brouweeters.* Le mot flamand Brouw, signifie une sorte de bouillie faite de blé sarazin, de farine ordinaire, de beurre et de sirop De *Brouweter*, mangeur, de bouillie.

ZELE. — « Les Broyeurs de lin ». — « Les batteurs de lin ». (M).

WATERVLIET — (*Poldersche thébalgen* (ventres, panses à thé). Les habitants des « *polders* » boivent beaucoup de thé pour se préserver des fièvres paludéennes. De là le sobriquet.

(à suivre)

ALFRED HAROU.

USAGES EN LORRAINE

Le pinchant des souliers. — Un des plus attrayants objets de parure pour les villageoises de Vaudémont (canton de Vézelise) a été, avant l'invasion des modes de la ville dans les campagnes, et est encore une belle paire de souliers neufs. Rien, pour elles, n'est plus coquet, plus séduisant.

Une fois ce bijou aux pieds, elles se rendent à la messe. Dès leur entrée dans l'église, un crépitement, qui leur est agréable, les annonce; les têtes se retournent... C'est un succès.

Digitized by Google

Elles en sont fières, surtout lorsqu'elles vont à l'offrande les jours de grande fête, ou qu'elles portent le pain bénit le dimanche. Ce bruit, ou ce qui l'ocasionne, elles l'appellent *pinchant*.

Il faut voir avec quelle adresse elles font la cour à leur cordonnier, pour qu'il n'oublie pas de mettre « du pinchant » dans la semelle de leurs souliers.

Cheveux conservés. — L'année dernière, j'ai fait connaître ici (t. I, p. 234) la singulière précaution de certaines bonnes femmes de la Bourgogne, qui, lorsqu'elles se peignent, gardent et serrent soigneusement les cheveux tombés pendant l'opération, afin de les retrouver le jour où elles ressusciteront.

Les Lorraines ont un soin analogue, tout en y attachant une idée différente.

Quand elles font la toilette de leur chevelure, elles se donnent bien garde de jeter dans la rue les cheveux restés après le démêloir. Elles auraient peur que des sorcières, après les avoir ramassés, ne s'en servissent pour opérer quelques uns de leurs maudits sortilèges.

Autre point de vue encore. Ces crédules ménagères se disent entre elles, avec une candide frayeur, que les cheveux ainsi jetés au dehors sont frappés d'une propriété maligne, engendrent des reptiles et deviennent des couleuvres.

F. FERTIAULT.

LES PEAUX DE SERPENT

EN AUVERGNE (CANTAL)

Lorsque l'on rencontre une peau de serpent provenant de la mue d'un de ces animaux on la ramasse et on la conserve précieusement sous prétexte que cela porte bonheur.

Dans la plupart des fermes, l'on peut voir une de ces peaux accrochée dans un des coins de la pièce principale.

Ou bien on enroule cette peau autour d'un bâton et l'on conserve ce « caducée » dans l'armoire à linge avec les objets les plus précieux.

Les bergers sont très heureux quand ils peuvent avoir une peau de serpent dans leur étable. Les charretiers les recherchent aussi pour porter bonheur à leur écurie.

ANTOINETTE BON.

Digitized by Google

LE LOUP ET LE RENARD. — (CONTE DE LA VALLÉE D'ASPE)

Le loup et le renard étaient à la pêche; le renard dit au loup : Vous porterez le panier, parce que vous êtes de beaucoup le plus grand. Et quand le renard était dans l'eau il disait au loup « Venez ici avec le panier, vous regarderez bien de ce côté afin de voir si le garde-pêche arrive. » Le renard remplit le panier de pierres et mange les poissons, le loup croit que le garde de chasse arrive. Le renard s'échappe. Le loup est pris parce qu'il ne pouvait pas porter le lourd panier.

Ceci est un épisode d'une longue histoire. On me montrait même la maison, dans le village d'Osse, où le renard invitait le loup à un repas de noces, et le trahissait. C'est comme le même conte du renard en Basque, qui ne finit jamais. Chaque raconteur en sait plus que les autres.

ANSELME CALLON.

EXTRAITS ET LECTURES

I

LE ROI DAGOBERT EN ALSACE

A la page 106 du volume *A travers Obernai* par Maurice Schaeffer, Strasbourg, Noiriel, 1887, in-16, se lit la légende suivante :

Vers 630, un héraut d'armes vint annoncer à la population d'Obernai l'arrivée imprévue du bon roi Dagobert — le même qui mettait sa culotte à l'envers. Ce prince, ardent chasseur, *venationibus assidue utens* rapporte son chroniqueur, se disposait, au retour de la chasse à passer par Obernai, en rentrant à Kirckheim, une de ses résidences.

A cette nouvelle les notables, jugèrent convenable d'aller au devant de lui sur la route de Bœrsch.

Cependant le cortège royal se faisait attendre et, la chaleur étant accablante, le bourgmestre proposa à ses compagnons, autant comme passe-temps que pour se rafraichir, de se baigner dans la rivière qui coule le long de la route. Mais voici qu'à peine dans l'eau un tourbillon lointain de poussière fait deviner l'arrivée du roi.

Digitized by Google

Surpris, terrifiés, nos tritons se précipitent hors de la rivière, se demandant, d'un air effaré, comment sortir du mauvais pas. Sans se déconcerter, le bourgmestre les rassure : « Faites tous comme moi, leur dit-il, lorsque nous serons devant Sa Majesté. » Il ne put en dire davantage : le roi approchait.

Bon gré, malgré, on dut se résigner à paraître devant lui dans le costume de la Vérité. Mais ne voilà-t-il pas que pendant l'échange des premiers compliments, un taon mal avisé vint se poser au bas des reins, sur l'épiderme du bourgmestre; celui-ci, interrompu dans sa harangue, aplatit instinctivement la malencontreuse bestiole d'un soufflet aussi énergique que sonore. Là-dessus les conseillers qui ne perdaient pas d'un œil les mouvements de leur chef, de l'imiter dans une parfaite unanimité.

Dagobert n'en voulut pas savoir davantage, et interprétant cette pantomime de mauvais goût d'une façon peu flatteuse pour lui, brûla la politesse à Obernai.

Communication de M. PAUL RISTELHUBER.

LA MÉDECINE POPULAIRE EN BOURGOGNE (1)

Dans la plupart de nos villages, on ne connaissait, il y a cinquante ans, que deux sortes de maladies : la *forçure* et le *sang glacé*. Le remède était un remède bourguignon par excellence, cher même aux gens bien portants et surtout aux *barôzai* de bonne race : du vin chaud sucré.

Le vin chaud guérissait tout; c'était la panacée! Et aujourd'hui encore, le vin blanc de sœur Victoire, à Moutier-Saint-Jean, a, dit-on, les mêmes propriétés de guérison universelle.

Cependant, à côté de ce remède souverain, d'autres remèdes existaient, également efficaces, et variant suivant les localités. J'en vais indiquer quelques-uns qui feront sourire les petits-neveux de ceux qu'ils ont guéris, — peut-être pour toujours. « Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal! » disaient les innocents,

1. M. Henry Corot a fait don à notre Bibliothèque des *Traditions de la Côte d'Or* de Clément-Janin. C'est un livre assez court, mais plein de faits intéressants. Clément-Janin, qui est mort en 1885, a recueilli beaucoup en Bourgogne; ses *Sobriquets des villes et des villages de la Côte-d'Or* sont une des meilleures contributions au Blason populaire de la France. Il a aussi publié dans les feuilles locales un certain nombre d'articles qui, croyons-nous, n'ont pas été réunis. Je trouve dans mes dossiers un numéro du *Progrès de la Côte-d'Or* du 30 juillet 1880, où il a consigné de curieux détails sur la médecine populaire de la Bourgogne; son article, qui a été peu connu en dehors des lecteurs locaux, nous a paru mériter une réimpression, et c'est pourquoi il figure dans nos Extraits et Lectures (P. S.).

Digitized by Google

et plus d'un s'en allait rejoindre ses aïeux avant l'heure, qui croyait, ayant pris les remèdes populaires, avoir fait le nécessaire pour se rattraper aux branches d'ici-bas.

Le rhumatisme était facile à guérir. On faisait coucher un petit chien avec le malade; la bête prenait la douleur et débarrassait l'homme. Cette croyance venait des Romains, et voilà pourquoi, chez eux, on enterrait pompeusement les chiens qui avaient servi à cet office.

Pour le haut mal, le remède était plus compliqué.

« Si c'est pour un homme, prenez la tête d'un loup, celle d'une louve, si c'est pour une femme.

« On ôte le poil et on fait bouillir dans l'eau jusqu'à sec; on désosse ensuite, puis l'on fait bouillir de nouveau dans trois pintes de vin vieux (toujours du vin!) avec une once de muscade, autant de cannelle, de girofle et trois pincées de poivre. On laisse réduire, puis l'on passe dans un linge.

Le malade doit prendre tous les matins, pendant neuf jours, un verre de cette infusion et jeûner deux heures après.

« Mais, afin que le remède soit complet, il faut ajouter à chaque verrée un peu de poudre provenant du crâne pulvérisé d'une personne morte de mort violente (pendu, décapité, etc.), mâle pour mâle, femelle pour femelle, et faire la neuvaine de saint François-Xavier. Le malade s'abstiendra de colère; il ne mangera point de viandes salées, ni de légumes et boira du vin blanc. Il aura soin de se bien purger, *surtout le cerveau.* »

Il fallait, en effet, qu'il eût le cerveau bien purgé, le malade qui consentait à prendre de pareilles drogues!

Aux apoplectiques, on emplissait la bouche de sel marin.

Le lombago... Mais à Dijon même, cette année même, j'ai connu des gens qui, pour s'en guérir, se passaient autour des reins une ficelle de chanvre. Seulement, les naïfs! ils ne se rappelaient pas qu'il faut du chanvre mâle, et voilà pourquoi la ficelle ne les guérissait pas toujours.

Vous rappelez-vous la chanson enfantine contre les petits camarades qui avaient fait jouer les grandes eaux?

Pisse-en-lit, pisse-en-paille,
C'est demain la bataille;
La verge au pied du lit,
Pour fouetter le pisse-en-lit!

Eh bien! on leur faisait jadis manger des souris afin de les débarrasser de cette infirmité. Le savant chimiste Nicolas Lemery, dans son *Dictionnaire des drogues*, dit positivement que le rat contient beaucoup de sel volatil, de phlegme et d'huile. « On l'estime propre pour remédier à l'incontinence d'urine, et on en fait manger à ceux qui pissent au lit... » Lémery était normand; ce qui prouve

Digitized by Google

que le remède de nos bonnes femmes n'était pas particulier à la Bourgogne.

Voici comment, à Vic-sous-Thil, on guérissait les orgelets, appelés dans le pays la *maille* et le *bourgeon* :

Le guérisseur fait trois signes de croix cabalistiques, sans *amen;* il met son pouce près de l'œil malade et dit cette prière :

« Les trois Marie s'en vont en delà les mondes chercher santé, guérison, de la maille et du bourgeon!

« Rencontrant Notre-Seigneur qui leur dit : — Marie, où allez-vous?

« — Seigneur, nous allons en delà les mondes chercher santé, guérison, de la maille et du bourgeon.

« Notre-Seigneur leur dit : — Marie, retournez dans vos maisons, vous y trouverez santé, guérison, de la maille et du bourgeon. »

Ce n'était pas plus malin que ça!

Dans le Doubs, on usait aussi de cette prière endormante pour les maladies des paupières.

Les *sorciers* de Bourbilly dédaignaient la prière, eux. Quand ils avaient mal aux yeux, ils faisaient macérer une vieille monnaie pendant vingt-quatre heures dans un jaune d'œuf, puis s'appliquaient cette monnaie sur l'œil malade. La guérison était immédiate. On le prétend du moins dans le pays natal de Mme de Sévigné, et c'est peut-être grâce à cette bienfaisante monnaie qu'elle avait de si beaux yeux « la spirituelle marquise! »

Les rebouteurs sont nombreux en Bourgogne. Dans le Semurois, ils guérissent le *malmarcher* (lisez les entorses), en faisant plusieurs signes de croix, avec leur gros orteil, sur le pied malade, et en marmottant des mots bizarres.

Dans son histoire de Vic-sous-Thil, M. Prudhon a publié la prière de l'entorse :

« Trois anges sur la mer qui tordent et détordent, — Notre-Seigneur qui retord. Le bon saint Damiens qui les met dans ses joints. — Le bon saint Loup qui les met dans ses nouds, — c'est ce que je vous souhaite de tout mon cœur. »

On devait réciter cette prière pendant neuf jours.

Les rebouteurs! il y en a qui sont d'une habileté incontestable. Seulement, les malades exigent qu'ils soient universels, et voilà où est l'abus et le danger. Tel rebouteur vous guérira parfaitement d'une entorse, qui n'entendra rien à une fièvre, à un membre brisé. Et que pourrait-il dire, grands dieux! à ceux qui viennent, par exemple, se faire *raccrocher l'estomac!*

Mais, si je continue, je me ferai arracher les yeux par les milliers de malades qui ont été guéris « ai lai Barochée. »

Les gens consultant les urines sont nombreux aussi dans nos pays. Il y a *l'homme de Bussy,* la *femme de Beaune*, la *femme de Dijon,* que sais-je encore? Ce que l'on raconte de leurs cures est merveilleux. Ils font des miracles, ces gens-là, de vrais miracles,

Digitized by Google

aussi authentiques que ceux de la Salette, de Lourdes... et de la Carrière-Blanche.

Pour terminer, parlons un peu de saint Marcoul. Ce brave saint, dont la spécialité est de guérir les écrouelles et de tarir les humeurs froides, a oublié, paraît-il, un de ses humérus dans la fontaine d'Archelange, un petit village du Jura. Il ne devait pas craindre le travail, celui qui oubliait ainsi les os de ses bras! Bref, l'os fut repêché, et depuis :

En sillonnant la plaine,
S'avance clopinant,
Une troupe incertaine
Qui mendie en passant.
Venez, venez à la fontaine
De Saint-Marcoul, qui vous attend!

Voici, en effet, les conditions requises pour que le pèlerinage soit efficace :

1° On doit assistér au *rapport* ou à l'assemblée du 1er mai pendant trois années consécutives, et, une quatrième fois, pour rendre grâces au saint après la guérison;

2° On doit s'y transporter en ne vivant que d'aumônes et de pain sans levain;

3° On doit enfin entendre les évangiles du jour et baiser la relique de saint Marcoul, dont le coût est de 50 centimes;

4° *Il est prescrit, en outre, de ne se nourrir, pendant les trois ans de cette dévotion à saint Marcoul, que de laitage et d'œufs.*

Cette prescription a attiré l'attention du docteur Perron. « Quand un médecin est appelé à régler le régime d'un enfant scrofuleux, — dit-il dans ses *Superstitions médicales de la Franche-Comté,* — il se borne à prescrire l'huile de foie de morue ou les préparations d'iode et de fer, et à recommander les viandes rôties et les beefsteacks saignants. Mais souvent le petit malade ne veut point des unes et il éprouve pour les autres un dégoût insurmontable. Pourquoi alors le médecin n'en viendrait-il pas à prescrire carrément la diète de saint Marcoul? Du lait et des œufs dont les enfants sont si friands et qu'il est facile de se procurer à la campagne? Est-ce que ce régime n'est pas complet, éminemment hyiénique et réparateur?

« C'est à cette médication énergique, douce et substantielle, plutôt qu'aux vaines cérémonies du pèlerinage, je suppose, que sont dues les cures nombreuses et réelles attribuées à l'intervention du saint d'Archelange. »

M. le docteur Perron ajoute :

« Allez à Dijon, le Jeudi-Saint, et vous y verrez à la porte des églises de pauvres petits scrofuleux des villages voisins qui sont là en exhibition pour obtenir des charités et l'aumône dont ils devront vivre pendant leur pèlerinage. »

CLÉMENT-JANIN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

E. L. Bertherand. — *A propos d'un conte arabe.* (Extrait du *Mobacher*, journal officiel français-arabe, de l'Algérie) 1887. — 1 pl. 12 p. Sous ce titre, M. le Dr Bertherand, médecin des affaires arabes, à Alger, vient de publier dans le *Mobacher* [journal officiel] quelques réflexions très justes au sujet des contes, des légendes et des proverbes qui reflètent si bien les idées d'une nation :

« Le conte, la légende, dit M. Bertherand, n'est-ce pas un creuset commode et immuable dans lequel se fondent en caractères indélébiles la pensée, le sentiment, les idées d'une nation? On les retrouve, en effet, constamment marqués au coin de son génie spécial. Il n'en saurait être autrement chez les peuples où il n'y a pas de livres, point d'imprimerie : la tradition est alors l'unique héritage et le seul mode de communication d'une génération à l'autre. Le proverbe est donc l'histoire, la morale, la science, etc., réduites à leur plus simple expression, à leur quintescence, semblables ainsi à ces monuments, à ces chroniques de pierre qui *parlent* tout un fait et en transmettent fidèlement les détails symbolisés sur leurs faces éloquentes, selon que le temps veut bien en respecter l'intégrité. » Quand au conte qui sert de prétexte au docteur B., il n'a rien de commun avec les célèbres contes orientaux tels que ceux des *Mille et une Nuits*, par exemple; il s'agit d'un Sultan de l'Irak Persique, renommé par son vaste savoir, qui prend plaisir, dans ses voyages, à faire couper la tête aux savants [tolbas] qui ne répondant pas aux questions de haute sience qu'il leur adresse. Ce prince a déjà fait opérer soixante-dix-sept exécutions, quand on lui signale, à la Mecque, la présence d'un descendant du prophète, jeune prodige de douze ans, remarquable par sa sagesse et ses pratiques de piété. Le sultan l'interroge et, comme on l'imagine facilement, l'enfant (pour nous c'est plutôt un jeune homme car on connait la précocité physique et morale des Orientaux), répond d'une manière satisfaisante. Les questions sont extraites, naturellement, de commentaires du Koran et le jeune homme, fils d'un *Taleb* (savant) passant sa vie au milieu des *Tolbas*, mêle à ses réponses des réflexions bibliques, philosophiques et même originales ou légendaires. C'est ainsi qu'au commencement de l'interrogatoire *Mahomed ben Abd Allah ben Hasssen ben Ali ben Taleb* dit qu'il est né de la goutte d'eau. J'aurai l'occasion prochainement, de citer dans un article d'ensemble les réponses du jeune Mahomed au sujet de la création de l'homme; les autres n'offrent rien d'intéressant pour le *Folk-lore*, mais elles sont d'une haute moralité et, sous ce rapport, M. le docteur B. a eu raison d'en faire publier le texte en arabe.

Citons encore le dernier paragraphe : « Grâce à leur forme concise, les sentences, les dictons, les vérités proverbiales dont les contes, les légendes, les récits arabes sont parsemés, infiltrent dans l'esprit public des notions nettes de législation, de religion, de science, de morale, d'éducation, d'amour du prochain, de conduite, etc. » Ces réflexions, si justes comme nous le disions en commençant, démontrent très bien l'utilité de nos études des traditions populaires et prouvent, une fois de plus, qu'il est urgent de recueillir le plus tôt possible les derniers vestiges de la traditon orale dans le Monde entier.

ALPHONSE GERTEUX.

Angela Nardo-Cibele. — *Zoologia popolare veneta*, spécialmente bellunese, Credenze, leggende e tradizione varie. 1 vol. in-18 de XI-168 p. Palerme. Pedone Lauriel, 1887. Ce volume, le quatrième de la série publiée sous la direction de M. G. Pitrè sous le titre de Curiosità popolari tradizionali, est

Digitized by Google

consacré aux légendes et aux croyances que les paysans de la Vénétie rattachent aux mammifères, aux oiseaux, aux insectes et aux poissons. Les monographies sont aux nombre de 90 en y comprenant la dernière qui contient un conte très curieux sur le langage des animaux. C'est un livre qui abonde en détails intéressants, tant au point de vue des superstitions qu'à celui des contes et des formulettes. Les poissons de mer y occupent très peu de place. Il y a gros à parier pourtant qu'une enquête révélerait de nombreuses traditions sur eux. C'est l'un des sujets les moins fouillés du folk-lore, et nous nous permettons de le recommander à l'auteur.

P. S.

A. Bancharel. — *Les Veillées auvergnates.* Historiettes et contes patois. Séries 1 et 2. Aurillac, Bancharel. petit in-18 de 32 et 64 p. (prix de chaque série 30 c.).

M. L. Farges a déjà signalé dans cette *Revue*, t. I. p. 357, un ouvrage de M. B. sur le folk-lore de l'Auvergne. Ce pays est l'un des moins explorés de France, et cependant ce doit être l'un des plus curieux. Le massif montagneux de l'Auvergne doit avoir gardé, comme la péninsulaire Bretagne, nombre de légendes curieuses. Pourtant jusqu'à ces derniers temps, on avait très peu recueilli : La *Bibliographie des Traditions de l'Auvergne et du Velay*, publiée par M. Gaidoz et par moi en 1885, avec l'aide de plusieurs savants auvergnats, ne relevait que cinq contes. Depuis ce nombre s'est un peu accru (cf. Revue des traditions t. I. p. 2, 86, 117, et t. II. p. 179 et 196). Les petits recueils de M. B. contiennent en patois un certain nombre de légendes et de traditions. Nous relevons, dans le 1er livre, Lou Drac (lutin) Leis Fados (les fées); Lou sal de lo ménéto; (dans le second, l'Azé de lou borbié (conte comique), les très boulurs, (voleurs).

Nous souhaitons bonne réussite à l'entreprise de M. Bancharel, qui peut nous donner beaucoup de bons récits et de superstitions du Cantal.

P. S.

Giuseppe Pitrè. — *I Guiramenti del popolo Siciliano.* Palermo 1886, in-8° de 10 pages (tiré à 25 exemplaires).

Les folkloristes italiens ont l'excellente coutume, lorsque l'un d'eux se marie, de publier comme cadeau de noces, une monographie relative à une superstition ou à un usage. M. G. P. à l'occasion du mariage de son ami Amalfi, a relevé les jurons du peuple sicilien. Ils sont assez nombreux, et plusieurs rentrent dans la série des imprécations : beaucoup prennent à témoin Dieu, la Vierge ou des saints locaux. Quelques-uns font allusion à d'anciennes coutumes; tel est : *Chi mi putissiru spirtusari la lingua!* qui remonte à l'époque où existait l'usage de percer la langue des blasphémateurs.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Bulletin de la société de linguistique, n° 29. — Xibalba, *Comte de Charencey.* (Essai sur la question de savoir si ce terme désigne un empire réel ou un pays des morts, une région fantastique).

Digitized by Google

La Flandre libérale, 9 Mai 1887. — Goblet d'Alvieilla. Introduction à l'histoire des religions. *Aug. Gittée.* Compte-rendu favorable de ce livre intéressant.

Mélusine, 5 mai. — L'Anthropophagie. *H. Gaidoz.* — Corporations, compagnonnages et métiers. *H. Gaidoz.* — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. *A. de la Borderie.* — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *F.-M. Luzel.* — Jean de l'Ours. *H. Gaidoz.* — Les langues coupées. *H. Gaidoz.* — Quelques similaires des contes de Perrault en Haute-Bretagne. — Le petit Chaperon rouge. — L'Ogre. *Paul Sébillot.* — La Fraternisation. *H. Gaidoz.* — Peau d'âne (Ille-et-Vilaine). *E. Rolland.* — Les saints de la mer.

L'Orphéon. avril. Mélodies populaires de la Basse Bretagne recueillies par M. Quellien et Instruments de musique des Bretons. *Hervé*

Revista Lusitana, 1re année n° 1. (Porto. Livraria Portuguese de Lopes sous la direction de M. Leite de Vasconcellos). — Os Ciganos de Portugal. *Adolpho Cœlho* (Etude sur la langue des Bohémiens du Portugal). — O conde de Luz-Bella. *Theophilo Braga* (Etude sur les formes populaires du théâtre en Portugal). — O Judeo errante en Portugal. *D Carolina de Vasconcellos* (étude très importante sur ce personnage légendaire). — Onomatologia portuguesa. *J. Leite de Vasconcellos.* — Contos africanos. *D. Cecilia Schmidt Branco.* (contes de l'Afrique portugaise intérieur du Benguela). Etymologias populares portuguesas. *Julio Moreira.* Tradiçoes populares alemtejonas. *A. Thomas Pirès.* Miscellanea. — Bibliographia.

Revue d'Ethnographie, t. V. n. 6. Les coquiles de mer, étude ethnographique. *Paul Sébillot,* t. VI. n° 1. — Les peuplades de Madagascar. *Max Leclerc,* (Coutumes et superstitions apportées par les Arabes. Coutumes juives, coutumes indiennes). — Les Indiens de l'état de Panama. *Alphonse Pinart.* (Contient de nombreux détails sur les coutumes et les superstitions). — Observations ethnographiques sur les Danakls du golfe de Tadjoura. *Dr L. Faurot.* (Coutumes et jeux).

Revue scientifique, 29 janvier. — La poésie et le langage des feuilles chez les Battaks de Sumatra. *Henri d'Estrey.*

La Tradition, avril n° 1. — Programme. *Émile Blémont.* — Hanasaki-Jiji. conte japonais. *Dautremer.* (Reproduction d'un conte publié à Tokio). — Marguerite des bois, poésie. *Gabriel Vicaire.* — Monstres et géants. Le Reuse de Dunkerque. *A. Desrousseaux.* — Les facétieuses journées de G. Chappuis. *H. Carnoy.* — Le Vendredi-Saint. *André Theuriet* (article déja publié dans le Figaro), et, croyons-nous, dans l'Estafette. Les traditionnistes M. Jean Nicolaïdes. *C. de Warloy.* — Une Préface. monacale. *Victor Brunet.* — Origine de l'homme, légende slovène. *A. Poupel.* — Les hantises de la nuit, conte trad. de Mistral. *Raoul Gineste.*

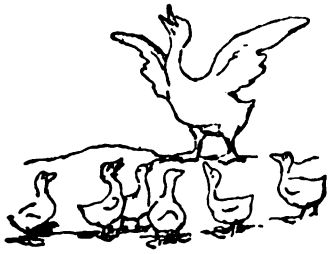
NOTES ET ENQUÊTES

*** *Les chansons populaires au Cercle historique.* — Nous avons rendu compte dans notre n° d'Avril de l'audition de chansons populaires faite au Cercle Saint-Simon. Elle a été suivie de deux autres concerts qui ont eu lieu les 4 et 11 Mai. Les dames y avaient été admises. Le succès a été encore plus grand qu'à la première audition. On y a applaudi les exécutants, et M. Tiersot a eu un succès à la fois comme organisateur et comme chanteur.

Digitized by Google

Le programme des deux derniers concerts ne différait de celui du mois de mars que par quelques détails, dont les plus importants sont la substitution, à quatre des chansons exécutées primitivement, des morceaux suivants : *Non, le tailleur n'est pas un homme,* sonn breton du recueil de M. Bourgault-Ducoudray (traduction F. Coppée). *Celui que mon cœur aime tant* et *Mon père avait cinq cents moutons,* chansons tirées du recueil des *Provinces de l'Ouest* de Bujeaud. *Les trois Matelots de Groix,* (côtes de Bretagne); la version mélodique adoptée pour l'audition était celle que M. Jean Richepin a donnée dans *la Mer*; les paroles avaient été complétées à l'aide d'une version recueillie dans les Côtes-du-Nord par M. Paul Sébillot. *Les Transformations,* version du Morvan (publiée dans la *Revue des Traditions populaires,* 1re année, n° 4).

⁂ *Le comble de l'intuition.* — On lit dans le n° I de la *Tradition,* sous la signature de M. Henry Carnoy. « Chappuis n'a jamais été qu'un traducteur... Les meilleures nouvelles de ses *Facétieuses journées* (1584) ont été tirées des Novellieristes français et italiens, particulièrement du recueil de Sansovino, des *Cent nouvelles* de Mme de Gomès, etc. ». Chappuis est mort en 1611. Mme de Gomez (et non Gomès) fille du comédien Poisson, ne publia ses *Cent nouvelles nouvelles* qu'en 1735, 150 ans seulement après le livre de Gabriel Chappuis, : en imitant ce recueil, il aurait fait preuve d'une prescience assurément fort rare.



⁂ *Diner de « Ma Mère l'Oye ».* — Le diner mensuel de « Ma Mère l'Oye » a eu lieu le 30 avril au Cercle Saint-Simon. Les convives étaient MM. Roland Bonaparte, Dozon, Louis Farges, Paul Hercouët, Henri Hercouët, Loyzon, Piazza, Ch. Ploix, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Léon Sichler, Tausserat, Paul Topinard, Charles Varat. M. Cesareo Fernandez Duro, capitaine de vaisseau de la marine espagnole, membre de l'Académie historique de Madrid, assistait au diner; il a récité plusieurs pièces populaires espagnoles, M. Sichler a chanté des Bilines, ou chants épiques de la Russie. On a porté un toast chaleureux aux folkloristes espagnols, et principalement à Mme Pardo Bazan, à MM. Machado y Alvarez, Guichot y Sierra, Braulio Vigon, Olavarria y Huarte, etc.

Le prochain diner aura lieu le lundi 30 mai. Ceux de nos collègues qui voudraient y assister, sont instamment priés d'envoyer leur adhésion avant le samedi 28 à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

Le diner est avancé d'un jour, à cause de la réunion à Paris des Sociétés savantes : Ceux de nos collègues des départements qui voudraient assister au Diner (2, rue Saint-Simon) *peuvent y prendre part, même s'ils n'ont pas prévenu.*

⁂ *Les Oranges rouges.* — Quelqu'un pourrait-il nous dire si on attribue à la couleur rouge de certaines oranges une origine surnaturelle et s'il y a des légendes à ce sujet?

⁂ *Les Traditions populaires à l'Académie française.* — L'Académie française vient de décerner un prix de 1500 francs aux *Contes populaires de Lorraine* de M. E. Cosquin; M. Fleury a eu également un prix pour sa *Littérature orale de la Normandie;* et M. J.-F. Bladé pour ses *Contes populaires de la Gascogne.* Nous sommes heureux de ce succès de nos éminents collègues qui, à la fondation de notre Société, ont été parmi nos premiers adhérents.

⁂ *Amulettes des instruments aratoires.* — Dans quelques parties du centre de la France, des charrues avaient autrefois une « pierre à tonnerre » incrustée dans le bois; d'après les *Bulletins de la Société d'Anthropologie*

Digitized by Google

1876 p. 349, à Chazeron (Puy-de-Dôme) les socs de bois étaient encore armés de pointes en silex : cet usage a-t-il entièrement disparu? Quelles croyances y attachait-on? Y a-t-on substitué des médailles ou des emblêmes chrétiens?

⁂ *Les ruisseaux et les épidémies.* — Lorsqu'il y a dans une commune une épidémie, il ne faut jamais passer le ruisseau qui la sépare d'une autre commune, ou on est exposé à attraper la maladie.

Aux environs de Rennes, où dans plusieurs endroits existent de nombreux cas de petite vérole, il y a des gens qui font un assez long détour, lorsqu'ils doivent entrèr sur le territoire de la commune contaminée, afin de ne pas y pénétrer en franchissant un ruisseau.

⁂ *Le Poisson et la Politique.* — D'après le P. de Rhodes, cité par Laharpe t. V, p. 261, les jésuites s'étant retirés de Totocorin en Cochinchine, on dit que les perles et les huitres disparurent de cet endroit de la côte; mais aussitôt que le roi de Portugal eut rappelé ces zélés missionnaires, on les vit revenir. Laharpe cite aussi un article de la *Gazette de France* de 1774, dans lequel on disait qu'en Suède tout se ressentait du bonheur de la nouvelle administration et que jamais les harengs n'avaient été vus en si grand nombre sur les bords de la Baltique. (Cf. *Revue des Traditions*, t. I, p. 156).

⁂ *Beaumanoir, bois ton sang.* — On sait que d'après la tradition, au combat des Trente, cette parole fut adressée à Beaumanoir qui se plaignait de la soif. Dans les Nibelungen, lorsque les héros combattent au milieu de l'incendie, l'un d'eux se plaint d'avoir soif. Hagem de Tronegue lui répond : Que ceux qui souffrent l'angoisse de la soif boivent du sang.

⁂ *Les Philtres amoureux et les chauves-souris.* — Le tribunal correctionnel de Saint-Gaudens *(Haute-Garonne)* a jugé le 19 mars une sorcière; d'après *La Lanterne*, 21 Mars, la veuve A..., avait ouvert, à Saint-Gaudens, un cabinet de cartomancie et une distillerie pour les philtres de toutes sortes. Ses poudres et breuvages ont la propriété surnaturelle de maitriser les sujets les plus rebelles en amour, de les faire se prosterner aux pieds de leurs « délaissées ». La poudre la plus miraculeuse est celle qui se prépare avec des chauves-souris calcinées. Le liquide a la couleur de l'eau-de-vie et prend une teinte noirâtre dès qu'on l'agite. Ces remèdes s'administrent, suivant le cas, par absorption ou par aspersion.

⁂ *Une accusation de sorcellerie.* — A la fin de Mars, une femme de Saint-André-d'Aurignac (Haute-Garonne) a porté plusieurs coups de couteau à sa cousine, qu'elle accusait d'avoir jeté un sort à sa fille malade. Après l'avoir laissée gisant à terre, elle remonta dans sa chambre et en redescendit bientôt, parée de ses plus beaux habits, et, prenant le couteau dont elle avait déjà frappé sa victime, elle lui traça des croix profondes à la partie supérieure des mains, en vue de lui enlever les maléfices et sortiléges, dont elle l'accusait de se servir. Cela fait elle remonta une seconde fois à sa chambre et en revint dans un état complet de nudité. Elle interrogea alors sa victime et lui demanda si elle se livrerait encore à la sorcellerie (*La Lanterne* 29 Mars 1887).

⁂ *Un sobriquet récent.* — Les Fellahs appellent les Anglais : les Sauterelles rouges. *(Lanterne, 14 janvier 1887).*

⁂ *Les Cloches sous l'eau.* — Aux environs de Dinan, les maires des communes riveraines font, à un certain moment, fouiller la Rance, et la marne (tangue) qui en vient est employée à fumer les terres. Les anciens du pays assurent que ce n'est pas là leur véritable but, et qu'ils veulent retrouver les cloches de l'abbaye de Saint Samson, qu'on entend encore souvent sonner sous les eaux.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 6. — 25 Juin 1887.

LE FOLK-LORE AU SALON

Le salon de 1887, sans être beaucoup plus riche que son devancier au point de vue tout particulier du folk-lore, présente cependant un certain nombre de sujets empruntés, soit aux mœurs et coutumes locales, soit aux légendes religieuses, historiques ou littéraires. La majeure partie des artistes continue d'ailleurs à puiser avec une ardeur infatigable aux lieux communs déjà tant de fois exploités, depuis maintes années, par des milliers de sculpteurs et de peintres : les uns se contentant bonnement de suivre la banale convention; d'autres, bien rares, s'efforçant de rajeunir et de renouveler en quelque sorte l'entente de la composition, et même accomplissant le prodige d'y réussir. Abandonnant ces derniers à leurs persévérantes entreprises, nous aborderons directement l'examen des œuvres qui nous concernent.

Nous nous arrêtions, l'an passé, au début de notre visite, devant le *Vieux Conteur* de M. Dinet. Nous rencontrons aujourd'hui, dans cet ordre d'idées, l'intéressante étude de M. Beau, qui a pour titre : *l'Histoire de la grand'mère*. Dans un intérieur breton, humblement garni d'escabeaux et de meubles rustiques, l'aïeule dévide, avec le fil de sa quenouille, l'interminable écheveau des souvenirs d'antan qu'écoutent, empressés et recueillis, une fillette en coiffe quimpéroise et deux jeunes gars, groupés tous trois autour d'elle. La vieille parle, et son long récit, évoquant sans doute à cette heure les splendeurs disparues de la cité d'Is, cette Babylone celtique, — ou les exploits mystérieux d'Arthur, — ou les enchantements de Myrdhinn et de la gracieuse Viviane, emporte ces vives imaginations enfantines dans les féeriques régions de la fantaisie et du rêve.

Le peintre attitré des grâces florentines, M. Jacques Wagrez, nous montre comment, au début de l'admirable renaissance italienne, on célébrait dans la ville des Médicis, par des fêtes champêtres et de fastueuses réjouissances, le retour du printemps, à la date consacrée du premier mai. La jeunesse alors se réunissait dans la campagne, et choisissait parmi les jeunes filles celle

Digitized by Google

qui devait présider aux danses et aux divertissements (1). Sous un portique de riche architecture, qui laisse apercevoir des jardins fleuris et des pelouses verdoyantes, un jeune homme élégamment vêtu présente à la reine du jour la tige d'un lys d'or, sceptre symbolique; près de lui, de petits pages soutiennent des guirlandes de fleurs qui formeront la parure des suivantes de ce cortége radieux.

Avec M. Delachaux, nous poursuivons la série des usages traditionnels et locaux. Dans beaucoup de provinces françaises, et notamment dans la Champagne et la Brie, les enfants de chœur vont, à Pâques, au sortir de la messe, dans les maisons du village chanter l'hymne *O filii* ou la strophe *O crux, ave!* et reçoivent des œufs en retour. La scène se passe ici dans une chaumière aisée de paysans briards. Les cinq écoliers sont agenouillés en demi-cercle auprès du poêle, en des attitudes diverses, toutes charmantes de naturel et de naiveté. Le plus grandelet tient le livre sur lequel se penchent attentivement ses deux voisins; un quatrième chante par cœur, avec conscience, la tête et les yeux levés au plafond; le dernier, chargé du panier et de la collecte, promène son regard étonné sur l'assistance et les objets qui l'entourent. La plupart ont en main la crécelle, qui remplace traditionnellement les cloches, pendant leur classique *voyage à Rome*. Assise près de la table où le mari a interrompu son frugal repas, la ménagère, sa provision d'œufs dans son tablier, prête l'oreille au chant naif, qu'écoutent aussi curieusement deux fillettes, l'une debout à côté de sa mère, l'autre arrêtée en un coin de la pièce. Le tableau, dans son ensemble, mérite de fixer l'attention des visiteurs par la grande saveur de vérité et de juste observation qu'on y rencontre.

Une autre coutume pieuse des villages de la Brie, interprétée avec assez de talent par M. Prévôt-Valeri, consiste à mener les enfants, le jour de leur première communion, prier sur la tombe de leurs parents.

Après le sacré, le profane. Transportons-nous, à la suite de M. Berthon, dans une de ces habitations primitives des montagnes d'Auvergne qu'il excelle à peindre, et où, comme en certaines régions de la Basse-Bretagne, bêtes et gens vivent côte-à-côte, dans une promiscuité singulière, moins hygiénique à coup sûr que pittoresque. Une superstition très répandue dans cette contrée veut que, lorsqu'une épidémie sévit sur le bétail, on allume de nombreuses lanternes dans les étables pour conjurer le fléau. C'est une vaste pièce commune, au sol de terre battue, aux poutres saillantes, étayées de distance en distance par de solides poteaux. Çà et là, deux ou trois lanternes, accrochées au plafond, projettent une lueur jaunâtre et indécise. Le fond sert d'étable : on y distingue deux vaches au râtelier, l'une debout qu'un valet est occupé à traire, l'autre couchée, celle sans doute dont la destinée inquiète nos hôtes. La partie habitée par les paysans est au premier plan : sur le côté, une alcôve; vers la fenêtre, par où l'on voit le grand jour et un coin de ciel bleu, une table auprès de laquelle le fermier allume

1. Sur cette cérémonie de la reine de Mai, voir *Le mois de Mai en Angleterre* dans le présent numéro; c'est une gracieuse coutume qui est commune au Midi et au Nord.

Digitized by Google

un dernier falot, devant son jeune fils, stupéfait peut-être de cette insolite prodigalité.

Naturellement les épisodes miraculeux, tirés des vies de saints, abondent; nous n'avons à parler que de ceux qui offrent un caractère décidément légendaire. Quelques-uns de ces pieux personnages sont volontiers, de la part des artistes, l'objet d'un culte spécial : tel *saint François d'Assise*, dont les candides *Fioretti* trouvent, à chaque Salon, de nouveaux et dévotieux interprètes. Ainsi cette année M. Silbert, avec la rencontre de saint François et du terrible loup de Gubbio. Du reste M. José Silbert, en disciple fidèle du tendre et mystique Olivier Merson, semble affectionner ces fleurs naïves des antiques croyances. Il exposait, dès 1884, la légende pareille de saint Marin de Dalmatie, apaisant l'ours furieux qui venait de dévorer son âne, et s'en faisant un docile serviteur.

Un autre saint également très en honneur au Palais de l'Industrie est le héros popularisé par le *conte* de Gustave Flaubert, saint Julien l'Hospitalier. M. Spinelli a gravé, d'après le tableau connu de M. Dawant, *la barque de saint Julien*, faisant passer sur l'autre rive d'un fleuve large et dangereux, les pauvres voyageurs sans ressources.

M. Van den Kemp a voulu représenter, dans un singulier groupe en plâtre, une autre scène du même récit, celle où le jeune gentilhomme, non encore converti, croit voir autour de lui, groupés en un cercle étroit, tous les animaux qu'il a poursuivis dans ses chasses effrénées, et demeure au milieu d'eux, immobile, comme paralysé de terreur. Ici, le cercle magique dans lequel l'enserrent ses victimes multiples est vraiment trop étroit, pour que le statuaire ait pu réussir à donner à ces bêtes variées l'expression de férocité qu'on leur suppose. L'effarement seul du malheureux Julien a été rendu, peut-être légèrement outré; mais le loup, qui regarde simplement devant soi, de l'œil paisible d'un bon chien, — la panthère, portant placidement une flèche en guise de bâton dans sa gueule, sont littéralement empêtrés entre ses jambes, tandis qu'un serpent d'honnête taille, déroulé d'un tronc d'arbre, se retourne pourtant gueule béante et dardant la langue contre son ennemi.

Inspirée aussi par Gustave Flaubert, dans la *Tentation de saint Antoine*, est la statue de l'ascète repoussant la Reine de Saba, par M. Voisin-Delacroix. Ce vieillard demi-nu, s'agenouillant, une croix grossière à la main, pour se réfugier sous la protection de Dieu, est un peu faible d'expression.

Le groupe également en plâtre de *la Vision de saint Hubert*, modèle du projet destiné à l'église du Sacré-Cœur de Montmartre, me fournit encore matière à de menues critiques. L'auteur, qui cache sous le pseudonyme mondain de Manuela une de nos plus aristocratiques personnalités, trahit son goût passionné de vénerie par le choix de son sujet autant que par l'excellente exécution de ses limiers, débouchant du fourré à la poursuite de la bête. De facture plus molle est le chasseur, représenté debout, sans autre arme qu'une hache passée à sa ceinture; on se le figurerait plutôt la lance à la main, prêt à frapper, ou encore déposée à terre et comme échappée à son bras lors de l'apparition miraculeuse. Ce cerf, que l'on ne voit pas dans le groupe, est toutefois bien mal à propos symbolisé dans un vulgaire tro-

Digitized by Google

phée qui couronne l'encadrement architectural : nous nous permettons d'en conseiller vivement la suppression immédiate à l'habile artiste, dont nous apprécions le talent.

Le même motif a séduit M. Léon Leclaire, qui expose un carton d'exécution pour panneau décoratif.

Que dire de l'immense tryptique de M. Ravaut, célébrant la céleste charité de *sainte Elisabeth de Hongrie*, consolatrice des pauvres, servante des malades, et persécutée de tous, — sinon que cette œuvre très méritoire a le tort grave de rappeler absolument le *saint Cuthbert* de Duez, au musée du Luxembourg? On retrouve dans cette dernière toile : *l'enfant* demi-nu, à genoux, implorant la venue de la jeune sainte au milieu des brumes de l'aube ; — *le vieux mendiant*, dont la sainte en grand *manteau* de cour, brodé d'orfrois comme une chape d'évêque, baise les plaies, dans un *paysage* également comparable, prairie traversée par une rivière, avec un hameau perdu dans un repli de la berge.

Deux autres prodiges accomplis par la sainte et souvent représentés dans les arts, *le miracle des roses suivi de l'apparition du crucifix,* ont été rendus par M. Lobin dans un intéressant projet de vitrail.

Le bon sculpteur Eugène Delaplanche a envoyé au Salon la belle statue en marbre *de Notre-Dame de Brebières*, qui doit orner la nouvelle église d'Albert, dans le département de la Somme. On sait que ce sanctuaire, vénéré dans toute la Picardie, doit sa renommée à la statue de la Vierge qu'une brebis aurait fait découvrir à un berger des environs, en s'attachant obstinément à la touffe d'herbes sous laquelle était enfouie la précieuse image. Dans l'œuvre moderne du grand artiste, qui s'est inspiré autant que possible de la tradition, la Vierge-Mère est représentée debout, tenant d'une main la houlette pastorale, de l'autre son divin fils qui, lui-même, porte un petit agneau : l'expression de l'enfant est calme, presque sérieuse ; celle de la mère, empreinte d'une ravissante et indéfinissable mansuétude. A ses pieds paissent des brebis emblématiques.

La légende de Brébières nous amène à parler d'une autre tradition picarde, qui a inspiré le beau tableau de M. de Moncourt : *le miracle du crucifix de Rue*. Dans le courant du moyen âge, les Abbevillois obtinrent de leurs voisins, par une sorte d'intimidation, la cession d'un crucifix miraculeusement venu de Jérusalem, qui opérait mille prodiges ; mais quand le chariot qui emportait la relique insigne fut parvenu à la distance d'un jet de pierre des remparts, les quatre chevaux s'arrêtèrent net, à la grande admiration du clergé et de la population qui, du seuil, regardaient s'éloigner l'image protectrice de leur cité. Rien n'y put faire ; on dut dételer les chevaux, sauf un qui de lui-même ramena le dépôt sacré jusqu'au lieu d'où on l'avait enlevé.

Il faut enfin mentionner, pour achever cette revue déjà longue, la légende fantastique du *Vaisseau fantôme* détachée par M. Wertheimer d'une série de compositions qui doivent toutes appartenir au folk-lore. L'artiste s'est chargé de nous expliquer lui-même, dans le livret, l'épisode terrifiant qu'il a voulu peindre. Éblouis par la lumière étrange que projette le fanal, absorbés fatalement par la vision du navire gigantesque et suranné, ils ne

Digitized by Google

songent pas à l'écueil voisin contre lequel va se briser leur propre barque, ni aux perfides sirènes dont la chaîne irrésistible va les enlacer et les ravir dans les insondables profondeurs de l'Océan. — Ce thème a été maintes fois exploité en littérature; il suffit de citer, avec *la Chanson du Vieux Marin* de Coleridge, illustrée par Doré, — le roman de Marryat, la nouvelle d'Edgar Poë, et plus récemment la dramatique évocation de Pierre Loti dans *Pêcheur d'Islande* : néanmoins le pinceau de M. Wertheimer a su nous donner la sensation intense et pénétrante de ce mystérieux Hollandais Volant qui a fait encore écrire à Richard Wagner l'un des principaux chefs-d'œuvre de sa musique.

A. TAUSSERAT.

BARBE-BLEUE

LÉGENDE D'AUVERGNE (CANTAL)

Il y avait autrefois sur les montagnes d'Auvergne un magnifique château avec de grandes tours; on ne pouvait y pénétrer qu'en passant sur un pont volant qui se relevait immédiatement, et l'on disait dans le pays que tous ceux qui y entraient n'en ressortaient pas. On l'appelait le château maudit.

Les gens du pays évitaient de passer dans les environs et aussi craignaient de rencontrer le seigneur. C'était un homme bien méchant, très grand et très fort, ne sortant que vêtu de fer et monté sur un cheval noir. Il avait une grande barbe à reflets bleus; pour cela on ne l'appelait que Barbe-Bleue. Il était toujours seul et on ne lui avait jamais connu d'amis.

Les femmes, surtout, craignaient sa rencontre, car l'on disait qu'il emportait dans son château toutes celles qui lui plaisaient et que jamais plus on ne les revoyait.

Or, un jour la belle Catherine, la fille au père Barriez, était allée chercher du bois dans la forêt. Elle était bien contente, ce jour là, car elle venait d'être fiancée au plus beau et meilleur garçon de l'endroit et leur mariage devait avoir lieu après la moisson. Tout en chantant, elle alla bien avant dans la forêt, jusqu'au sentier des Trois Solitaires, ne pensant guère au méchant Barbe-Bleue. Son fagot de branches sèches était terminé et elle s'apprêtait à rentrer chez son père, quand tout à coup Barbe-Bleue se trouva devant elle. Il la saisit, la plaça devant lui sur son cheval et, au galop, regagna son château. Il l'amena dans une belle chambre où il y avait des meubles recouverts de soie, d'or et d'argent. « Tout cela t'appartiendra, Catherine, lui dit-il, car dans trois jours tu seras ma femme; prépare-toi, voici des étoffes pour

Digitized by Google

te faire des robes; n'épargne rien, car je veux que tu sois belle le jour de notre mariage; tu peux aller prier dans la chapelle du château; mais ne cherche pas à fuir, ce serait inutile : le pont volant est levé, les tours sont hautes et les fossés profonds. Tu entends les aboiements d'un chien; il te dévorerait certainement s'il pouvait te saisir; de plus tu es si éloignée de chez ton père que dans huit jours tu ne pourrais y parvenir : tu mourrais de fatigue ou j'aurais le temps de te retrouver pour te tuer.

La pauvre fille eut beau supplier de la laisser retourner chez son père, auprès de son fiancé, tout fut inutile : Barbe-Bleue la quitta en lui annonçant qu'il allait chercher au loin un prêtre pour les unir, et qu'on le mettrait à mort après.

Catherine était bien effrayée, car elle avait entendu dire bien des fois que Barbe-Bleue avait eu plusieurs femmes et qu'il les avait fait mourir quelques jours après le mariage. Ce qui la faisait beaucoup pleurer c'est qu'elle ne devait plus revoir son fiancé qu'elle aimait tant.

— Je vais prier, dit-elle, et me préparer, non au mariage, mais à la mort.

Elle s'en fut dans la chapelle qui était resplendissante de lumières; tous les cierges étaient allumés, mais elle fut bien surprise et eut grand'peur quand elle aperçut devant l'autel trois énormes pierres, trois tombeaux.

Catherine s'agenouilla et commença sa prière, l'entrecoupant de larmes et de sanglots. Tout à coup elle entendit une voix qui disait : « Pauvre Catherine! » Aussitôt une seconde voix dit : « Pauvre Catherine! » et une troisième répéta tristement : « Pauvre Catherine! » et en même temps les pierres qui recouvraient les trois tombeaux se soulevèrent.

— Qui êtes-vous, dit-elle, vous qui me plaignez tant?

Trois femmes envoloppées de leurs suaires sortirent des tombeaux et lui répondirent :

— Nous sommes les trois femmes que Barbe-bleue a tuées et tu feras la quatrième si tu ne réussis à te sauver.

— Et comment pourrais-je fuir? dit Catherine; le pont volant est levé, la tour est haute et les fossés sont profonds, le chien me dévorerait, et la route pour aller chez mon père est si longue, si longue que je ne pourrais y arriver en huit jours.

— Prends cette corde avec laquelle Barbe-Bleue m'a étranglée, dit la première, et tu te laisseras glisser le long de la muraille.

— Prends ce poison avec lequel Barbe-Bleue m'a empoisonnée, dit la seconde, tu le jetteras au chien qui l'avalera et tombera mort.

— Prends ce gros bâton avec lequel Barbe-Bleue m'a assommée, dit la troisième, tu t'appuieras dessus pour faire ton long voyage.

Et toutes trois ajoutèrent :

— Dépêche-toi, car si Barbe-Bleue revenait, il te tuerait. Bonne chance, Catherine, adieu.

Digitized by Google

Et elles rentrèrent dans leurs tombeaux.

Catherine prit le poison, la corde et le bâton. Dans la cour elle jeta le poison au chien qui s'élançait sur elle, il l'avala et tomba foudroyé; elle attacha la corde et se laissa glisser le long de la muraille.

Une fois dans les champs Catherine se mit à courir, tant elle était pressée de s'éloigner du château maudit, mais elle fut bientôt fatiguée, et elle s'appuya sur le bâton. Après avoir longuement cheminé, elle rentra chez son père qui pleurait au coin du feu parce qu'il croyait que sa fille avait été dévorée par les loups.

Un mois après Catherine épousait son fiancé; ils furent très heureux et eurent beaucoup d'enfants; elle ne retourna jamais dans la forêt, mais elle apprit que lorsque Barbe-Bleue était rentré chez lui, furieux de ne pas la retrouver, il s'était mis à sa poursuite dans le but de la ramener dans son château pour la faire bien souffrir et la tuer après.

Pendant des mois, il parcourut les environs, la cherchant partout inutilement. Enfin, un jour, on le trouva mort, juste à l'endroit où il avait rencontré Catherine; c'était un loup-garou qui l'avait tué, disait-on. Longtemps après l'on entendait encore, la nuit, au sentier des Trois Solitaires, des rugissements et des sanglots. Les habitants du pays n'y passaient jamais après le coucher du soleil, quand les poules sont au poulailler.

A l'endroit où se trouvait le château de Barbe-Bleue, l'on vit pendant longtemps des spectres blancs, des revenants; c'étaient, disait-on, les femmes et les prêtres que le méchant seigneur avait assassinés.

Jeunes filles, n'allez jamais trop avant dans la forêt, rappelez-vous les malheurs de Catherine, vous pourriez y rencontrer des méchants Barbe-Bleue et vous seriez perdues.

Conté par Jean Raynaud, le vieux tisserand.

ANTOINETTE BON.

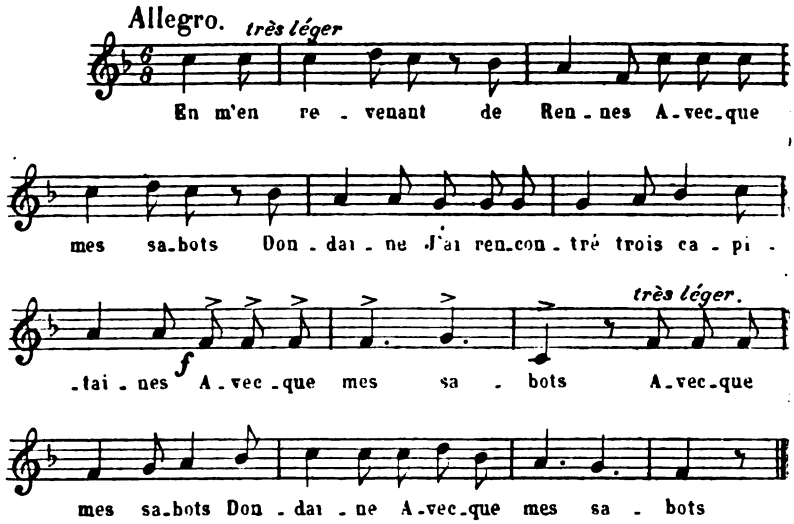
Il est assez curieux de retrouver, localisée en Auvergne, une partie de la légende de Comorre, qui a été recueillie en Basse-Bretagne par Souvestre. M. Luzel, à qui les épreuves de cette légende ont été communiquées, nous écrit qu'il n'a trouvé dans les récits par lui recueillis, aucune trace de l'apparition des femmes de Comorre.

Dans la version de Souvestre, les femmes tuées sont au nombre de quatre, lorsqu'elles se lèvent, trois ont les mêmes objets que les femmes du Barbe-Bleue auvergnat, la quatrième a une flamme qui doit diriger Tryphine dans sa fuite. Barbe-Bleue est plus féroce que Comorre, celui-ci a au moins une raison de tuer ses femmes, c'est qu'il lui a été prédit que son fils le tuerait.

Digitized by Google

AVECQUE MES SABOTS

CHANSON DE L'OUEST



II

J'ai rencontré trois capitaines,
Avecque mes sabots
Dondaine,
Ils m'ont appelée vilaine
Avecque mes sabots.

III

Ils m'ont appelée vilaine,
Avecque mes sabots
Dondaine,
Je ne suis pas si vilaine
Avecque mes sabots.

IV

Je ne suis pas si vilaine,
Avecque mes sabots
Dondaine,
Puisque le fils du Roi m'aime
Avecque mes sabots.

V

Puisque le fils du Roi m'aime,
Avecque mes sabots
Dondaine,
Il m'a donné pour étrennes
Avecque mes sabots.

VI

Il m'a donné pour étrennes,
Avecque mes sabots
Dondaine,
Un bouquet de marjolaine
Avecque mes sabots.

VII

Un bouquet de marjolaine,
Avecque mes sabots
Dondaine,
S'il fleurit je serai Reine
Avecque mes sabots.

CH. DE SIVRY.

Digitized by Google

LA CHANSON

« *EN PASSANT PAR LA LORRAINE* »

AU XVIe SIÈCLE

La chanson dont on vient de lire une nouvelle version est une des chansons populaires les plus répandues dans les provinces françaises. Sans nous livrer à la nomenclature de toutes les collections dans lesquelles elle figure, bornons-nous à dire que, dans le seul recueil de chansons populaires de M. E. Rolland (vol. I et II), elle est représentée par dix-sept versions différentes provenant de la Vendée, des Ardennes (trois versions), de la Bretagne (trois versions), du Pays Messin, d'autres points de la Lorraine (trois versions), de la Flandre, du Berry, des provinces de l'Ouest, de celles du centre; deux autres enfin sont tirées de chansonniers du XVIe et du XVIIe siècle. Nous en avons recueilli nous-même une variante inédite en Bresse; M. Bladé la signale aussi comme populaire en Gascogne (voir p. 123 de ses *Poésies populaires recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais*).

Elle est donc connue sur tous les points de la France.

Ces versions commencent, les unes par le même vers que la chanson ci-dessus : « En m'en revenant de Rennes »; les plus nombreuses par cet autre : « En passant par la Lorraine »; enfin une version, aujourd'hui très répandue en Bretagne, à ce qu'il parait (1), mais dont les variantes caractéristiques sont évidemment le produit de la fantaisie d'un moderne, introduit dès le premier vers le personnage de la reine « Anne de Bretagne, avec ses sabots »; le développement de la poésie est d'ailleurs semblable à celui des précédentes; dans toutes l'on retrouve la suite des couplets relatifs au bouquet de marjolaine (malheureusement remplacé, dans une desversions modernes, par une fleur moins populaire, la verveine), et à la royauté dont la floraison de la plante est le présage.

Cette chanson était déjà connue au XVIe siècle, et, si l'on en juge

1. Les « Sabots d'Anne de Bretagne ». sont surtout populaires à Paris, grâce au *Diner Celtique,* qui se termine habituellement par cette chanson. La reine Anne a probablement été introduite à l'époque où en Bretagne on se livrait à des pastiches populaires. M. Orain a avoué à M. Luzel (Cf. la préface du *Glossaire patois d'Ille-et-Vilaine*) qu'il a fait quelques changements et que le couplet final est entièrement de sa composition.

Digitized by Google

par le nombre de recueils du temps qui nous l'on conservée, elle devait jouir à cette époque d'une popularité considérable.

Ouvrons d'abord un livret portant la date de l'an 1600 : *La fleur des chansons amoureuses, ou sont comprins tous les* : AIRS DE COURT. *Recueillis aux Cabinets des plus rares poètes de ce temps*, à Rouen, chez Adrian de Launay, devant le Palais, au Compas d'or, MDC. Nous y trouvons d'abord nombre de chansons galantes, au goût du siècle, *airs de cour*, comme on les nommait en opposition avec les *voix-de-ville* (vaudevilles), ces derniers comprenant plus spécialement le répertoire du peuple de la ville, les chansons des rues. Plusieurs de ces pièces sont précédées de la mention du *timbre*, mais la plupart ne portent aucune indication relative à la mélodie. Dans le nombre sont égarées quelques poésies de Ronsard : *Douce maîtresse touche, Quand j'étais libre ains que l'amour cruelle, La terre naguère glacée* (sur le chant : *Bénist soit l'œil noir de Madame*) ; *Rosette pour un peu d'absence*, de Desportes, etc. ; enfin, un petit nombre de chansons populaires ; une *Fricassée* où se trouvent pêle-mêle des débris de *La Péronnelle, Sur le pont d'Avignon, Quand la bergère va aux champs*, etc. ; une chanson à boire avec jeu encore en usage de nos jours, etc. A la page 131 nous lisons la pièce suivante :

En revenant de Lorraine
Des soulez de bo,
Rencontray trois Capitaines,
Des soulez de bo,
Bo bo bo bo
Des soulez de bo.
Rencontray trois capitaines
Des soulez de bo
Ils m'ont appellé vilaine
Des soulez.
Ils m'ont appellé villaine
Des soulez de bo,
Je suis leur fievre cartaine
De soulez de bo,
Je m'appelle Magdaleine,
Des soulez de bo.
Mon père estoit Capitaine
Des soulez.
Mon père estoit Capitaine
Des soulez de bo,
Il vous fera de la peine.
Des soulez.

Mais déjà, longtemps avant la date du volume ci-dessus mentionné, la même poésie avait trouvé place dans plusieurs recueils de chansons musicales. Nous l'avons trouvée associée à la musique de trois compositeurs dont deux comptent parmi les plus célèbres représentants de l'école franco-flamande du contrepoint vocal :

Digitized by Google

Arcadet, Roland de Lassus et Jean de Castro. La poésie est écourtée, dans ces trois versions, s'arrêtant au vers : « Je suis leur fievre cartaine » ; mais la différence la plus considérable réside dans le refrain, qui est celui-ci :

Margot, labourez les vignes,
Vigne, vigne, vignolet,
Margot, labourez les vignes
Bientôt.

L'on sait quel était le système de composition en faveur parmi les musiciens de l'école polyphonique à la dernière période de laquelle appartiennent deux des maitres ci-dessus mentionnés. Dans le principe, la création des mélodies n'était pas l'objet auquel tendaient les compositeurs. Leur rôle consistait uniquement à traiter dans le style du contrepoint pratiqué à cette époque des thèmes consacrés par l'usage et empruntés soit au répertoire du plain-chant soit à la tradition populaire.

Cette coutume s'étendait même à la composition de la musique religieuse, et nous n'apprendrons rien à personne en rappelant que jusqu'à Palestrina, et même après Palestrina, les messes à plusieurs voix étaient écrites soit sur des airs de plain-chant, soit sur des chansons populaires : la célèbre chanson de l'*Homme armé* a laissé son nom à un grand nombre de compositions de cette sorte. Certes, à l'époque à laquelle appartiennent Roland de Lassus et Jean de Castro, contemporains de Palestrina, l'école polyphonique avait atteint des sommets assez élevés pour que les compositeurs, justement confiants en leurs forces, pussent renoncer à se servir d'éléments étrangers à leur propre génie : aussi les madrigaux et chansons en parties de la fin du XVIe siècle sont-ils, pour la plupart, tantôt écrits de toutes pièces par leurs auteurs, tantôt composés sur des fragments très courts (parfois deux ou trois notes seulement) du chant donné (1). Or, dans une chanson dont les paroles sont elles-mêmes populaires , il y a les plus grandes chances pourque, si la mélodie primitive ne figure pas dans toute son intégrité, l'on en puisse du moins retrouver quelques vestiges.

Nous allons donc donner ici la notation des parties de *ténor* (la partie réservée au *chant donné* dans les compositions polyphoniques de cette époque) des morceaux de Roland de Lassus et de Jean de Castro.

1. Nous aurons l'occasion de traiter à fond ce sujet dans un ouvrage qui paraitra prochainement.

Digitized by Google

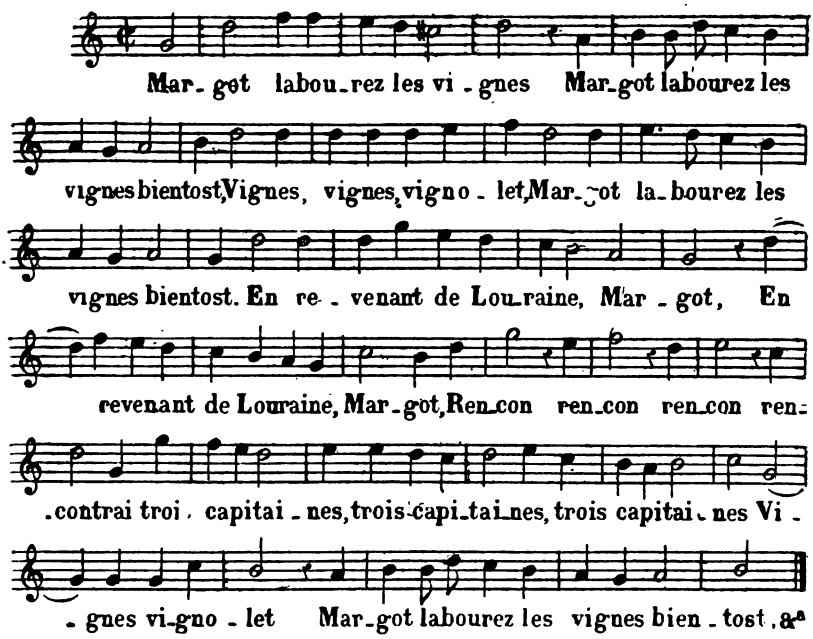
VERSION DE ROLAND DE LASSUS (1).

Mar-got, la-bou-rez les vi-gnes, Vigne, vi-gne,
vi-gno-let, Mar-got, la-bou-rez les vignes bien-
-tost. En re-ve-nant de Lorrai-ne Mar-
-got Ren-con-tray trois ca-pi-tai-nes, Vigne,
vigne, vi-gno-let, Mar-got, la-bou-rez les
vignes bien-tost. Ils m'ont sa-lu-é vi-lai-ne Mar-
-got, vi-laine Mar-got Je suis leurs fièvres quartai-nes
Vigne, vigne, vi-gno-let, Mar-got, la-bou-rez les
vignes bien-tost, Margot, la-bourez les vignes bien-tost.

1. Cette chanson déjà plusieurs fois publiée, se trouve pour la première fois dans *Le premier livre de chansons à quatre parties auquel sont ving et sept chansons nouvelles composées par M. Orlando di Lassus*, etc. Anvers, Susato, 1564, f° 13. On la retrouve dans d'autres recueils datés de 1566, 1570, 1576 et 1592.

Digitized by Google

VERSION DE JEAN DE CASTRO (1)



A la première inspection, nous observons que, si le caractère de la mélodie populaire n'apparait pas dans ces chants, il n'en est pas moins évident que l'un et l'autre procèdent d'un type commun. Le premier et le dernier vers du refrain sont, musicalement, à peu de chose près identiques. Le vers « En passant par la Lorraine », commence aussi, dans les deux versions, par la même note (la dominante *ré*) suivie de deux formules similaires. Enfin, malgré des différences rythmiques, nous trouvons encore le même mouvement de la dominante à la tonique (*ré sol*) sur les deux premières syllabes du vers « Rencontrai trois capitaines ».

Nous voyons reparaitre la même chanson dans une composition religieuse du même R. de Lassus : *Magnificat* à quatre voix (du 7e ton) sur *Margott l'aboures les vignes*. Singulier thème pour un tel sujet, il faut en convenir; mais si nous étudiions de plus près les compositions de cette époque, nous trouverions encore bien d'au-

1. Dans *La Fleur des chansons à trois parties contenant un recueil produit de la divine musique de Jehan Castro*, etc, Louvain, Pierre Phalèse, 1574, f° 23. La chanson avait déjà paru dans un recueil publié chez le même libraire en 1569.

Digitized by Google

tres sujets d'étonnement Ce *Magnificat* ne se trouve malheureusement ni à la Bibliothèque nationale ni au Conservatoire, mais un livre allemand consacré à la bibliographie de Roland deLassus (1) donne la notation des premières mesures du *superius* : ce sont les mêmes que dans la chanson profane.

Notons au passage un autre curieux emploi fait de la même chanson à la fin du XVIe siècle. En ce temps là, un pieux éditeur, très fort marri de voir d'aussi harmonieuses compositions associées à des textes parfois si peu édifiants, conçut le projet de les expurger. Il y avait déjà de ces gens là au XVIe siècle. « Je changeay la lettre de quelques chansons d'Orlande de Lassus, dit-il, pour pouvoir estre chantées de la voix et sur les instrumens sans souiller les langues ny offenser les oreilles chrestiennes. La lettre, accommodée à la musique d'Orlande, estoit sotte, lascive et profane presque en toutes les chansons. En ostant quelques mots ou plusieurs, et les accommodant (au moins malqu'il m'a été possible) à la musique, j'ay rendu ces chansons honnestes et chrestiennes pour la plupart. Quelques unes sont restées plus gayes (peut-estre) qu'aucuns le desireroyent : mais je pense qu'il n'y aura rien qui puisse offenser les gens de bien. » Sous cette nouvelle inspiration, notre chanson populaire « Margot labourez les vignes » a pris la forme suivante :

Qui laboure champ ou vigne
Est heureux, si humblement
A la volonté divine
S'attent,
Chantant de Dieu la louange
Gai'ment,
Il a veu bleds et vendange
Se meurissans doucement.

De ces biens il boit et mange
Deument.
Quiconque au Seigneur se range
Vray'ment,
Ne craint, si le temps se change,
Ains repose seurement :
Et laboure champ et vigne
Gai'ment. (2) } *bis.*

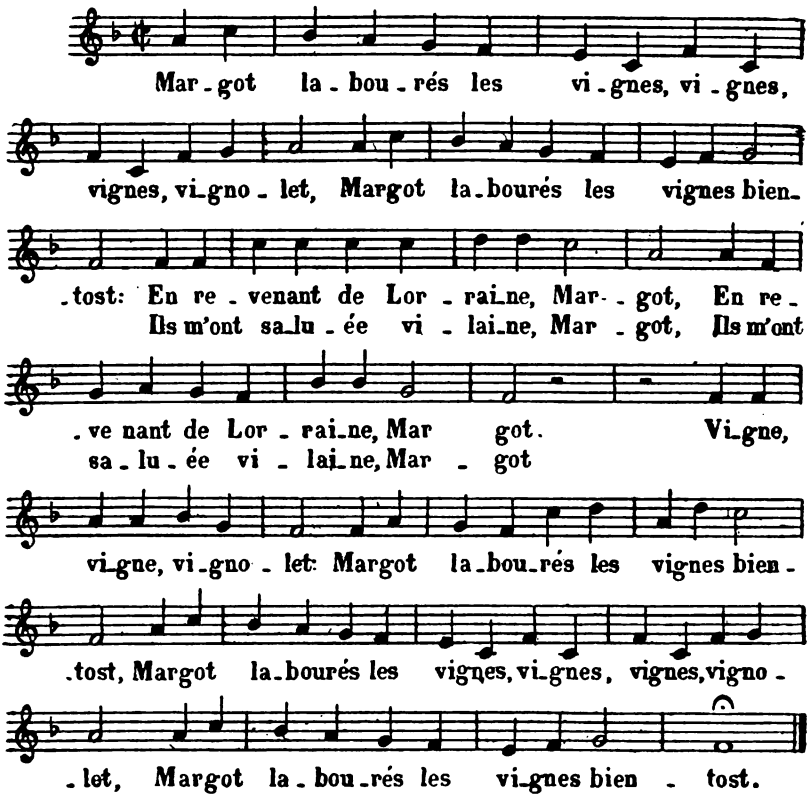
Revenons à notre sujet. Malgré les renseignements épars que nous venons de rassembler, il nous est encore difficile de dégager exactement la part de la mélodie populaire dans les thèmes notés ci-dessus. Recourons donc à une troisième version, plus ancienne, celle d'Arcadet. Ce maitre appartient à une génération antérieure à celle de Roland de Lassus et de Castro, et la chanson qu'on va lire est empruntée à un recueil plus ancien que ceux dont nous avons tiré les deux versions déjà citées, recueil qui n'était lui-même qu'une réédition d'un chansonnier plus ancien encore et qui ne nous est pas connu.

1. EITNER, *Chronologisches Verzeichniss der gedruckten Werke von Hans Leo von Hassler un i Orlandus de Lassus*, CVII.

2. Dans le *Trésor de musique d'Orlande de Lassus prince des musiciens de notre temps*. Cologne, 1594; une édition antérieure (de 1576) ne porte aucune indication d'éditeur ni de lieu de publication.

Digitized by Google

Voici cette troisième version (1).



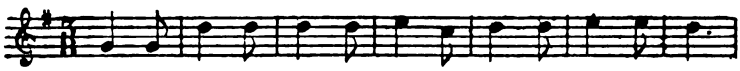
Ici, nous nous trouvons enfin en face d'une mélodie franche, vive, d'un caractère vraiment populaire. Elle diffère notablement de celles de Lassus et de Castro. Le refrain est tout différent; cependant une observation attentive nous permettra de trouver quelques points de comparaison au début du couplet « En passant par la Lorraine », surtout si l'on tient compte, pour les versions précédentes, du mouvement de la dernière note du refrain (*sol* sous la dernière syllabe de *bientost*) sur la première note du couplet (*ré*) : ce mouvement caractéristique de la tonique à la dominante est le même dans les trois mélodies, et cette dernière note (la dominante) a dans les trois cas la principale importance : c'est sur elle que

1. *Tiers livre de chansons nouvellement composé en musique à quatre parties par M. Jacques Arcadet et autres autheurs.* Paris, Adrian le Roy et Robert Ballard, 1561, f° 8, verso.

Digitized by Google

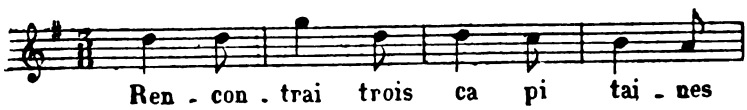
s'appuient les dessins mélodiques qui suivent, c'est elle qui leur sert de point de départ.

Mais la tradition populaire elle-même va nous offrir des points de comparaison plus exacts. Voici en effet comment débute une des versions les plus typiques de notre chanson, telle qu'on la chante encore aujourd'hui dans nos campagnes, celle du pays messin :



Le mouvement mélodique allant de la tonique à la dominante est encore le même, et la similitude est absolue entre la forme musicale de ce vers et de son correspondant de la version d'Arcadet.

Citons encore un autre fragment de la même mélodie.



Ici, la ressemblance n'existe pas avec la version d'Arcadet, qui doit renfermer une lacune, mais le mouvement de la dominante à la tonique aiguë (*ré*, *sol*) que nous avions signalé sur le même vers dans les versions de Lassus et de Castro se retrouve encore dans la mélodie populaire de notre temps.

Il apparait donc que la chanson « En passant par la Lorraine » était déjà populaire au XVIe siècle sous une forme presque semblable à celle qu'elle a encore aujourd'hui. Le cas n'est pas fréquent pour les mélodies, et nous ne croyons pas qu'on l'ait encore relevé pour d'autres chansons; car s'il est vrai que les anciens recueils nous fournissent un certain nombre de poésies populaires que près de quatre siècles n'ont pas altérées, il ne l'est pas moins que les thèmes des chansons en parties des XVe et XVIe siècles, même associés à des paroles populaires, sont très différents des mélodies que la tradition a conservées. L'exemple ci-dessus prouve que des mélodies de même nature existaient pourtant, et que, si l'on n'en a pas retrouvé un plus grand nombre, c'est, bien évidemment, que les contemporains n'ont pas songé à les conserver à la postérité, mais c'est peut-être aussi que l'on n'avait pas encore assez bien cherché.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LE POU ET LA PUCE

CONTE WALLON

Un jour le pou et la puce s'en allèrent au bois chercher du bois mort pour faire du *papin* (bouillie).

La puce, qui savait sauter d'un arbre à l'autre, eut bientôt son fagot fait, mais le pou qui allait fort lentement, n'avait encore rien. La puce dit au pou : « Revenez, compère. » Mais le pou ne pouvait pas encore revenir. Voilà la puce qui s'en va. Quand le pou eut fait son fagot, il s'en alla au logis; mais la puce avait fermé la porte, et le pou fut obligé de descendre par la cheminée. Tout à coup voilà qu'il tombe dans le papin et se noie. La puce se met à *braire* (pleurer). La table, en la voyant, lui demande ce qu'il y a. La puce lui répond : « Le pou est tombé dans le papin et je me désole. — Alors, je vais danser. » La table danse et la puce brait, parce que le pou est tombé dans le papin.

La fenêtre demande alors à la table pourquoi elle danse.

« Le pou est tombé dans le papin, la puce brait et moi je danse. — Alors je vais me *déglicoter* (= sortir de ses gonds). »

La fenêtre se deglicote, la table danse et la puce brait, parce que le pou est tombé dans le papin.

Yocard (1) vient à passer avec ses deux seaux, avec lesquels elle avait été chercher de l'eau. Elle demande à la fenêtre pourquoi elle se déglicote. « Le pou est tombé dans le papin, la puce brait, la table danse et moi je me déglicote. — Alors, je vais traîner mes seaux à mon c..., dit-elle Yocard.

Yocard traine ses seaux à son c..., la fenêtre se déglicote, la table danse et la puce brait parce que le pou est tombé dans le papin.

Voici Jean Colard Joniaux (2) qui passe avec sa charrette à quatre chevaux. Il demande à Yocard pourquoi elle traine ses seaux à son c... « Le pou est tombé dans le papin, la puce brait, la table danse, la fenêtre se déglicote, et moi je traine mes seaux à mon c...

— Eh bien, qu'il dit Jean Colard Joniaux, trainez mon char, et mes chevaux traineront vos seaux. »

Conte recueilli à Belœil (Hainaut).

AUG. GITTÉE.

1. Femme du village.
2. Homme du village.

Digitized by Google

LES EAUX THERMALES ET MINÉRALES

L'ORIGINE DES SOURCES CHAUDES ET DES BAINS MAURES

I

Légendes Algériennes

L'Orient fut, de tout temps, le domaine du savoir occulte et des mystérieuses pratiques qui frappent l'imagination des peuples ; or, l'imagination orientale ne pouvait moins faire que de trouver un côté merveilleux à l'origine des Eaux Thermales et aux effets géologiques produits par ces eaux. On verra, par suite, la similitude qui existe entre les Bains Maures et les légende arabes que nous allons rapporter, légendes recueillies en Algérie aux environs de Hammam-Meskoutine, dans la province de Constantine.

Le roi Salomon (1), qui était éminemment sage et prévoyant, avait, pour la santé et la propreté du corps humain, fait construire des bains chauds dans tous les coins du globe terraqué que nous habitons. Il y avait placé en qualité de serviteurs, chauffeurs et baigneurs ou garçons de bains si mieux on le préfère, des génies, des *Djnouns*. Mais, afin que ces employés ne pussent ni entendre, ni répéter, ni voir ce qui se disait et se faisait dans ces innombrables établissements hygiéniques, il avait voulu que tous les génies en question fussent aveugles, sourds et muets. Pourquoi cette précaution ? « Sans doute parce qu'il se passait dans les bains du roi Salomon des choses qui devaient éternellement rester couvertes du voile du mystère (2) — Évidemment la discrétion était une des vertus de ce souverain ! » Mais Salomon vint à mourir ni plus ni moins qu'un homme très vulgaire, et quand il fallut faire comprendre aux garçons de bains que leur maître n'était plus de ce monde, on n'y put parvenir. En conséquence, les génies triplement infirmes continuèrent à chauffer les bains comme si de rien n'était, et, à l'heure qu'il est, ils les chauffent toujours avec autant de zèle que jadis.

Voilà pourquoi, en certains endroits de l'Algérie, ont rencontre des sources d'eau chaude, sans que ceux qui ne sont pas initiés puissent comprendre qui les chauffe ainsi.

Quant à l'action thérapeutique, elle parait aux Arabes incompréhensible ou du moins inexplicable. C'est au Saint, dont la source porte assez sou-

1. Salomon jouit en Orient d'une réputation sans égale comme thaumaturge et comme enchanteur. Les génies étaient ses fidèles serviteurs. Le talisman merveilleux, grâce auquel il commandait aux *Djnouns*, était un anneau puissant qui, après lui, appartint successivement aux enchanteurs et aux magiciens les plus célèbres.

2. Cf. Casimir Henricy, *Mœurs et coutumes de tous les peuples*.

Digitized by Google

vent le nom, ou bien à quelque *Djnn* ¡3¡ ou être mystérieux dont l'histoire révèle la légende proverbiale de la localité, que les indigènes algériens attribuent toute l'efficacité des Eaux thermales et minérales; ils ne s'expliquent pas davantage les variétés de couleur ni les différences de température. Y a-t-il des élévations rocheuses ou calcaires au milieu du bain ? Ce sont, d'après la tradition, des tentes d'ancêtres qui ont été pétrifiées. Y a-t-il des figures irrégulières ? Ce sont des transformations animales ou humaines. Les abords de la source résonnent-ils bruyamment ou la chute des eaux produit-elle des murmures singuliers ? c'est la musique des Djnouns qui les habitent, etc.

Voici la légende que l'on raconte en Algérie à propos de l'origine de Hammam-Meskoutine — le Bain des Maudits; nous l'avons insérée dans le tome Ier de notre *Algérie traditionnelle* (1). Nous la donnons ici, légèrement abrégée, et rectifiée sur certains points :

Un riche Arabe, Kaddour, n'avait pas d'enfants. Après maints pélerinages, maintes visites aux saints marabouts, sa femme mit au monde un garçon qui fut nommé Hamed, et une fille qu'on appela Lella-Amna. Seulement les deux enfants se ressemblaient si fort qu'il eût été presque impossible de les distinguer, n'eût été la dissemblance de leurs vêtements. Les deux jeunes gens grandirent; Hamed trouva sa sœur si belle, Lella-Amna trouva son frère si beau, que l'affection qui les unissait se changea en l'amour le plus violent.

Kaddour pensait que cet amour était tout simplement une extrême affection fraternelle. Aussi quelle fut sa surprise quand, disant un jour à son fils :

« Hamed, il faut songer à te marier! »

Hamed lui répondit :

« Mon père, je veux épouser Lella-Amna, ma sœur!

Le malheureux Kaddour, épouvanté d'une telle résolution, ne crut pouvoir mieux faire que de chasser son fils du douar. Hamed, proscrit, s'en alla bien loin, rassembla des gens sans aveu, prêts à tout, et forma une bande de brigands qui ne tardèrent pas à devenir la terreur de la contrée. Hamed espérait trouver la mort dans les luttes qu'il lui fallait soutenir contre les Arabes des villages ou des caravanes qu'il attaquait, mais toujours la mort l'épargna, trouvant sans doute que le destin du jeune homme n'était pas accompli.

N'y tenant plus enfin, un jour Hamed le brigand prit deux chameaux, monta l'un et s'en alla rôder aux environs de la demeure de son père. La nuit venue, il s'en approcha et appela sa bien-aimée.

« *Ya Amna! Ya Amna!* (O Amna! O Amna!) viens avec Hamed ton fiancé. »

Par trois fois, Hamed appela sa sœur, et au troisième appel, Lella Amna répondit :

1. *Djinn*, Génie, lutin, pl. *Djnouns* ou *Djenoune*.

2. *L'Algérie traditionnelle* Paris, tome I, grand in-8°. Maisonneuve et Ch. Leclerc.

Digitized by Google

« Mon frère, mon fiancé, me voici! »

Lella Amna monta sur le chameau libre, et, rapides comme le vent, les animaux dociles conduisirent au repaire des bandits les deux fiancés sacriléges.

Le matin venu, le vieux Kaddour chercha sa fille et s'aperçut qu'elle s'était enfuie avec son frère.

« Maudits! Maudits, soyez-vous! s'écria-t-il. Que jamais les saints marabouts n'intercèdent pour vous! Que jamais vos corps abjects ne reposent dans la terre! »

Ce même matin, le brigand Hamed avait réuni tous ses compagnons.

« Voici Lella Amna, ma fiancée. Que nos noces soient célébrées et qu'un superbe festin nous réunisse. »

Le mariage fut célébré et un magnifique festin fut servi aux mariés et aux bandits.

« You! you! you! criaient joyeusement les convives.

— Qu'on serve du vin! nous nous moquons de la loi du prophète! cria Hamed.

« You! you! you! acclamèrent les brigands. »

Mais à minuit, au moment où les coupes circulaient, le ciel se couvrit de gros nuages noirs, la tempête se déchaîna, la pluie tomba en torrents, inondant le festin, le tonnerre roula dans le ciel, la terre s'entrouvrit, vomit des flammes et, prodige étonnant, les danseuses, les brigands, Hamed et Lella Amna, les sacriléges versant des larmes brûlantes, furent engloutis et transformés en ces blocs sulfureux qu'aujourd'hui montre l'Arabe avec terreur au sommet d'Hammam-Meskoutine, le *Bain des Maudits*.

Le peuple fuyant est figuré par un rocher qui serpente dans l'Oued-Meskoutine ; le bouillonnement de l'eau représente la cuisson des aliments du repas (1).

On sait que les eaux thermales d'Hammam-Meskoutine (2) jaillissent perpen-

1. M. Paul Bourde, qui mentionne aussi cette légende, ajoute : C'est pour cela, disent les Arabes, que le rocher est resté brûlant, que l'eau bout et que l'on voit autour de la source des cônes de pierres qui ont l'air de tourelles ruinées. Ces cônes, ce sont les invités; mais la nuit ils secouent leurs enveloppes de pierre et la fête recommence.

Malheur à celui que la curiosité entrainerait! il serait attiré dans la sarabande, et à l'aube, il serait pétrifié comme les autres. (*A travers l'Algérie*. p. 61)

2. Les sources thermales d'Hammam-Meskoutine (*Aquæ Tribilitinæ* des Romains) sont situées en Algérie, à 11 kilomètres de Guelma, dans le département de Constantine. Elles se composent de 7 à 8 groupes comptant chacun plusieurs sources; deux de ces groupes, celui de la *Cascade* et celui du *Binas* donnent à eux deux la quantité énorme de 84,000 litres d'eau à l'heure. La source ferrugineuse principale débite 4,000 litres à l'heure, soit 96,000 litres par jour. Les environs sont superbes, grandioses, fantastiques; on y trouve des vestiges remarquables de palais, de villas et d'établissements de bains. Les eaux d'Hammam-Meskoutine, qui jouissaient sous les anciens Romains d'une faveur très méritée, sont très appréciées des algériens et employées par l'armée pour les plaies d'armes à feu, affections cutanées, syphilitiques, hémiplégies, paraplégies, cachexies palustes, névralgies, névralgies sciatiques, rhumatismes, etc.; elles sont prises en boissons, douches,

Digitized by Google

diculairement, s'accompagnant d'un dégagement d'acide sulfureux qui les signale d'assez loin (1). Leur température est celle de l'eau bouillante (95°). Elles déposent, en se refroidissant, une grande quantité de carbonate de chaux qui forme autour d'elles un rebord que l'on voit s'élever tous les jours davantage, de manière à constituer, avec le temps, des masses côniques, sorte de pains de sucre gigantesques, qui acquièrent toute la hauteur à laquelle ces eaux peuvent s'élever. Lorsque l'ouverture se ferme, le canal disparaît avec le retrait des eaux, qui, ne trouvant plus d'issue de ce côté, se frayent une autre route, percent le roc sur un autre point, où elles reproduisent le même phénomène.

Voici maintenant une courte description des *Bains-Maures :*

Les foyers qui chauffent les vrais bains-maures sont installés dans le sous-sol; la salle d'étuve, plongée dans une obscurité plus ou moins grande, reçoit parfois un peu de jour par une lucarne pratiquée au centre de la coupole; le plus souvent cette salle est simplement éclairée — aussi bien en plein jour que pendant la nuit — par une ou plusieurs petites lampes de forme très primitive.

Au centre du bain maure est installé un gros cube en pierre calcaire sur lequel ceux que nous appellerons les *durs-à-cuire*, s'étendent pour goûter l'intensité de la chaleur; un divan de même sorte est établi contre les parois de la salle. Dans les coins il y a des vasques avec des robinets qui procurent de l'eau chaude à volonté pour les lavages. Enfin des ouvertures donnent accès dans de petites chambres ou cabanons tout noirs dans lesquels les garçons de bain — généralement de très jeunes gens — savonnent les baigneurs, après la suée, les frottent avec des gants de crin ou de poils de chameaux, pratiquent un premier massage et font jouer les articulations.

Tous ces détails, on le voit, ont plus d'un point de ressemblance avec la première légende que nous avons citée plus haut et nous ajouterons qu'il est permis de supposer que Salomon, dans sa sagesse, avait pu confier le service des bains à des infirmes, sourds, muets et même à des aveugles.

Il nous semble pouvoir déduire de cette comparaison que le roi Salomon avait fait construire — le premier peut-être — des bains, connus actuellement sous le nom de *bains-maures* ou similaires : turcs, égyptiens, russes, indiens, etc., et que la tradition orale, transmise par les Hébreux et dénaturée par les envahisseurs orientaux, a donné naissance aux curieuses légendes que nous venons de rapporter.

A. CERTEUX.

II

Traditions de l'antiquité, des Arabes, des Polynésiens, etc.

Presque tous les peuples qui possèdent des sources d'eau chaude ont essayé

inhalations, bains et bains de vapeur. Leur température moyenne est de 85° à 95°. D'un côté, elles sont ferrugineuses sulfatées; de l'autre, salines et sulfureuses.

1. Cf. Dr E. L. Bertherand, *Médec. et hyg.* des Arabes.

Digitized by Google

d'en expliquer l'origine en faisant intervenir le surnaturel. Les légendes qui s'y rattachent remontent vraisemblablement à une époque très reculée, les peuples de l'antiquité, à une certaine période de leur évolution, ayant sans doute éprouvé le même besoin d'explication que les sauvages ou les demi-civilisés qui habitent certains points de notre globe.

On trouve dans Pline quelques passages qui parlent, non de l'origine des eaux chaudes, mais de quelques-unes de leurs propriétés. Plusieurs sources, dit-il (l. II, ch. 106) présentent le phénomène singulier d'une grande chaleur, et cela même sur les sommets des Alpes, même au milieu de la mer. Dans les eaux chaudes de Pavie, on trouve des herbes verdoyantes, dans celles de Pise, des grenouilles; des poissons à Vétulonium en Étrurie. L'étang de Jupiter Hammon, froid pendant le jour, s'échauffe pendant la nuit; chez les Troglodytes, il y a une source appelée source du Soleil; elle est douce et très froide vers midi, puis elle tiédit peu à peu; vers le milieu de la nuit, elle prend beaucoup de chaleur et un goût amer.

Plus tard, on voit, constatés par les auteurs, des essais d'explications qui, peut-être, étaient originaires de l'Orient :

Dans une controverse entre Celse et Origène, Celse reproche aux chrétiens de croire que les sources thermales proviennent des larmes des anges déchus. Origène lui répondit : Celse croit-il que les larmes des saints soient de l'eau douce? (*Revue britannique*, 1871, t. I, p. 13).

Dans le monde musulman circulent d'assez nombreuses légendes relatives à l'origine des eaux thermales; l'une d'elles fait, comme celle recueillie par M. Certeux, intervenir Salomon, le grand magicien de l'Orient. D'après une tradition arabe, une source du voisinage de Tadmor est encore un peu sulfureuse. Jadis elle avait été empoisonnée par un serpent, Salomon, pour la purifier, prit du soufre et le jeta dans la caverne où est la source. (*Tour du monde*, t. XLIII, p. 66.)

D'autres font intervenir un héros, populaire aussi sur les bords de la mer rouge, le Pharaon biblique : Les Arabes racontent à propos de la source chaude de la baie Hammam Pharaon, que c'est là que le seigneur a précipité Pharaon et son armée. (FERRET ET GALINIER. *Voyage d'Abyssinie*, t. I, p. 284.)

Niebuhr, *Travels*, t. I, p. 185, rapporte que les Arabes croient qu'à un endroit appelé Birket el Faroun, parce que l'armée de Pharaon y fut noyée, ce roi fait pénitence au fond de la source; c'est lui qui vomit les vapeurs sulfureuses dont son eau est imprégnée.

Pour les Islandais, les geisers sont aussi en rapport avec le monde infernal : ils se persuadent que les ouvertures de ces sources jaillissantes sont l'entrée de l'enfer, et aucun ne passe devant l'une d'elles sans y cracher en prononçant ces paroles : *Uti fandens mund* « Dans la gueule du diable » (DE TROIL. *Lettres sur l'Islande*, p. 308.)

Pour les Kamtschadales, les volcans et les sources thermales étaient habités par des divinités assez étroitement apparentées. Il disaient que les dieux des volcans et des fontaines bouillantes descendaient la nuit des montagnes et allaient à la mer prendre du poisson. (LAHARPE, t. IX, p. 321.

Voici l'une des légendes polynésiennes relatives aux sources thermales.

Digitized by Google

L'un des premiers hommes débarqués à la Nouvelle-Zélande arriva avec son domestique sur le Tangariro couvert de neige; il eut froid et demanda à ses sœurs de lui envoyer du feu inextinguible. Elles lui en expédièrent par le moyen de deux taniwhas, esprits souterrains de la montagne. Il put se réchauffer, mais son esclave mourut. Le feu continue à brûler aux endroits où il a jailli quand il a été apporté par les taniwhas : c'est de là que viennent les sources d'eau chaude de la contrée, et le plus puissant cratère de Tongariro, qui porte le nom de son esclave. (*Tour du Monde*, t. XI, p. 299.)

II

LES EAUX THERMALES ET LES MALADES

Les anciens américains avaient foi dans la vertu thérapeutique de certaines eaux thermales; mais cette croyance se liait à des cérémonies d'un ordre surnaturel.

Près de Turbaco (Nouvelle-Grenade), il y avait autrefois un temple des volcans consacré au Cemi ou esprit des guérisons. Autour des éminences qui forment les soupiraux des volcans étaient construites des huttes où l'on recevait les malades qui venaient en pélerinage. Le patient était conduit aux amas de boue formés par les bouillonnements volcaniques. On l'y enfouissait, en ne laissant que la tête au dehors, et le prêtre prononçait quelques paroles sacrées pour attirer la faveur de l'esprit. (Dr SAFFRAY. *Tour du Monde*, t. XXIV, p. 96.)

(A suivre)

P. S

LE MOIS DE MAI EN ANGLETERRE

Au moyen âge, les Anglais ne manquaient pas de célébrer le commencement du mois de Mai.

Le *May pole* (la perche de Mai), la *May queen* (la reine de Mai), le *May game*, (le jeu de Mai) ont été chantés par les poètes, constatés par les historiens, et les paysans de l'Angleterre en ont longtemps conservé le souvenir et l'usage. Au XIVe siècle, le grand poète Chaucer a écrit plusieurs pièces sur les fêtes de Mai. Le roi Henri VIII le célébra par de grandes fêtes. Les May poles de Londres (surtout ceux de Saint-Andrew Undershaft et de Cheapside) sont célèbres dans l'histoire. Pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, les persécutions des Puritains ont presque détruit beaucoup de ces coutumes, mais elles ont survécu en plusieurs lieux, et aujourd'hui

Digitized by Google

l'esprit conservatif ou *folkloriste* des Anglais cultivés a ressuscité, en plusieurs endroits, beaucoup de coutumes qui allaient tomber en désuétude.

La reine de Mai. C'était la coutume en Angleterre, dans le moyen âge, en presque chaque village, de couronner la plus belle fille du village avec des fleurs comme reine de Mai : *May queen.* Cette coutume existe aujourd'hui en plusieurs endroits du Nord de l'Angleterre, mais dans le Sud elle est presque morte. A New Brighton en Cheshire, la reine de Mai était couronnée le premier jour du mois, mais il faut avouer que c'était une cérémonie un peu théâtrale.

Quand le Prince et la Princesse de Galles visitèrent Manchester au moment de l'Exposition, la reine de Mai d'un des villages présenta un bouquet de fleurs à la future reine d'Angleterre. C'était une belle personne, fille du boucher du village. A Knutsford le couronnement de la reine de Mai a lieu le 24 du mois, jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria.

Le Navire. A Plymouth, on promenait processionnellement au son de la musique un navire couronné de fleurs. Je crois que cette gracieuse coutume est aujourd'hui disparue. A Liverpool, il y a encore aujourd'hui une grande procession des chevaux de la ville. En 1887 il y avait plus de dix mille personnes sur la place Saint-George à regarder cette procession en présence du maire. Elle ressemblait un peu à celle du Bœuf Gras à Paris au moment du carnaval; les chevaux étaient couronnés de fleurs et ornés de rubans.

Le Cheval de bois. D'après le *Western Antiquary* de Plymouth, qui vient de paraître, à Padstow en Cornouaille le Cheval de bois *(Hobby Horse)* est encore promené le premier mai. C'est une survivance de la parade du moyen âge où l'on voyait un homme ayant devant lui une tête de cheval et derrière lui une queue, et qui semblait être en selle. Ce divertissement existait en Flandre aussi bien qu'en Angleterre.

Le Furry Dance à Helston en Cornouaille. La plus curieuse des coutumes de Mai en Angleterre est le Furry Dance à Helston. D'après la légende il y avait eu à Helston au moyen âge une peste terrible, suscitée par Satan lui-même. Saint Michel, le patron de Helston, attaqua Satan dans l'air le 8 du mois de Mai, et Satan laissa tomber sur Helston une porte de l'enfer (il y a à Helston un grand rocher qu'on appelle le Hellstone; le rocher de l'enfer). Les habitants ont toujours célébré de grandes fêtes le 8 Mai, et même aujourd'hui on danse encore dans les rues. C'est un spectacle très singulier en plein XIXe siècle. A une heure de l'après midi, la procession parcourt les rues : elle est précédée des agents de police portant des lances couronnées de fleurs, puis vient la musique des volontaires de la ville et, ordinairement, trente messieurs et trente dames des meilleures familles de Cornouaille, habillés à la der-

Digitized by Google

nière mode et portant chacun un bouquet de fleurs. La musique joue une très ancienne chanson celtique « Le Furry Dance. (1) » Les messieurs et les dames pirouettent et changent de compagnons en observant une ancienne danse bretonne-cornique. La procession, toujours dansant, pénètre dans les maisons, passe par les jardins, et entre par la porte de derrière dans la maison voisine. Quand on quitte la maison chaque monsieur fait résonner la sonnette de la porte, les dames en font autant si, en sortant, elles se trouvent du côté où est placée la sonnette.

Dans les maisons par où passe la danse existe l'usage (je l'ai constaté cette année) de mettre sur des tables des gâteaux et des rafraîchissements. Ils doivent être pris sans que les danseurs cessent de danser, et la danse se poursuit pendant deux milles anglais. A la fin, on danse une fois autour du Bowling Green, (lieu où l'on jouait jadis à la boule,) et on finit toujours la cérémonie à l'hôtel de l'Ange (Angel Inn) où est le rocher magique (le Helston). L'assistance, composée de deux ou trois mille personnes, regarde la cérémonie avec beaucoup de sérieux. C'est une ancienne institution de la ville qu'on doit conserver religieusement. A quatre heures il y a, quelquefois, une seconde procession dansante de la bourgeoisie. La nuit il y a toujours un grand bal à l'hôtel, où l'on danse à la mode de notre XIXe siècle. Je pense que le Furry Dance est seulement une ancienne fête cornique de Mai qui a, jusqu'à notre temps, survécu à Helston, la plus méridionale des villes de l'Angleterre. Il n'y a rien de pareil dans les autres cités anglaises.

Le Cor de Mai. Dans le Finistère (Lan'ds End) de l'Angleterre on sonne toujours du cor les premiers jours de Mai. On dit que c'est une très ancienne coutume celtique en l'honneur de Taran ou Taracno, le dieu de l'été des anciens Bretons. Les garçons sonnent du cor et les filles se couronnent de fleurs et de feuilles. A Oxford on sonne aussi du cor le premier jour de Mai.

W. S. LACH SZYRMA.

1. Hunt. *Popular Romances of West of England,* t. II, p. 171, dit que cette chanson a été en grande partie reproduite par M. Polwhele. Ce jour était observé si exactement, que si l'on trouvait quelqu'un à travailler, on s'emparait de lui, on l'asseyait de force sur un bâton, et on le portait jusqu'à la rivière. Il était condamné à franchir un grand espace, et, comme en général il ne pouvait atteindre l'autre bord en sautant, il tombait à l'eau. Ce saut pouvait être racheté moyennant une petite somme qu'on employait à la fête du jour. — Helston est orthographié Helstone ou Helston.

Digitized by Google

USAGES DE MAI EN CHAMPAGNE

LES CHEMINS JAUNES

Le premier jour du soi-disant « joli mois » est notoire, dans un grand nombre de contrées, par la quantité de *mais* que les amoureux vont planter, de bon matin, devant les portes de leurs *blondes*.

Dans plusieurs villages de l'Aube, à côté de cet usage que nous ne décrivons pas aujourd'hui, il en existe un autre, bien différent d'intention et que l'on peut considérer comme en opposition directe avec celui de l'arbre galant.

Voici en quoi il consiste :

De bonne heure aussi, avant que le jour commence à poindre, des groupes, où les femmes ne manquent pas, se réunissent et vont ensemble à une cueillette abondante de « balais » (ils appellent *balai* le genêt, parce qu'avec le genêt ils confectionnent des balais).

De cet arbuste ils ne prennent cependant que les fleurs, jolies petites fleurs jaunes que tout le monde connaît, et qui répondent absolument au but que les malins veulent atteindre.

Lorsqu'ils jugent leur provision suffisante, ils reviennent par bandes au village, et c'est alors qu'apparaît le piquant de l'affaire.

On voit nos moissonneurs de genêts se diviser, aller de porte en porte, semer leur récolte à poignées, — et tout à coup, de la demeure d'un tel, part et s'étend un semis, ou plutôt une série de tas de la railleuse fleurette. C'est un chemin que tracent les semeurs, un « chemin *jaune* », hélas! et qui conduit intentionnellement à une autre demeure. Les tenants et les aboutissants de ces routes égrillardes sont toujours déterminés avec une précision cruelle. A remarquer qu'il s'agit le plus souvent de ménages, parfois cependant d'amourettes entre jeunes gens. — Et quand le village s'éveille, il faut entendre les potins et les rires :

— Ah! ah! de chez le père Jean ça va chez la Claudette!... Tiens! de chez la Gervaise ça va... oh! par exemple, on ne s'en serait jamais douté... ça va chez le marguillier!...

Une année (il faut croire que la malveillance s'en mêlait), les fleurs jaunes tracèrent une ligne du presbytère à l'huis d'une maigre dévote. Mais on dit tout de suite :

— Ça? oh! ça vient de Pierrot, qui n'a pas eu d'emblée son absolution pour se marier!

F. Fertiault.

Digitized by Google

JEANNE COZIC

LÉGENDE DE LA BASSE-BRETAGNE

Dans la paroisse de Plougar vivait, il y a quelques années, une pauvre vieille femme privée de raison. On la nommait Jeanne Cozic. Sans serrement de cœur vous n'auriez pu la voir, ridée, cassée, misérable, se traîner péniblement de porte en porte pour recueillir un morceau de pain. Elle tendait la main, mais ne remuait les lèvres, ayant depuis longtemps désappris à parler, car elle n'était de naissance ni muette ni malade d'esprit; maintes personnes mêmement se souviennent encore de l'avoir connue belle, rieuse, prompte de la langue et habile comme pas une de ses dix doigts. Le mal s'abattit sur elle, à la suite d'une grande frayeur, vers l'époque où elle allait entrer dans ses vingt ans.

Jeanne était alors couturière et demeurait à une *sabotée* (1) du bourg avec l'un de ses frères. Celui-ci, en revenant un soir d'hiver de son travail, fut frappé d'un mauvais vent. On eut beau faire vœux, neuvaines, pèlerinages, conjurations de toute sorte, il fallut bientôt renoncer à tout espoir de guérison

— Promets-moi, dit-il à sa sœur, de me faire enterrer à Lanhouarneau et je mourrai content.

Jeanne aimait trop son frère pour lui rien refuser, elle s'engagea par serment à respecter les volontés dernières du malade, et celui-ci s'éteignit peu après en la bénissant.

En prenant cet engagement la pauvre fille avait été sincère, mais elle était loin d'être riche, elle l'avait oublié, et rien ne se fait ici-bas sans argent. Le moment venu d'accomplir son devoir, elle ne trouva personne pour s'occuper des démarches nécessaires. Et puis, il s'agissait là d'une grosse dépense, — on le lui fit charitablement comprendre — les temps étaient durs, il serait sage à elle de ne pas gaspiller ses économies,... si elle en avait.

Jeanne finit par se rendre aux conseils de ses voisins et l'enterrement eut lieu à Plougar. Elle ne tarda pas à se repentir d'avoir été si peu vaillante : manquer à sa parole est un gros péché, sa conscience le lui reprochait sans cesse, il n'était plus pour elle de repos.

Incapable de porter longtemps un si lourd fardeau, Jeanne résolut d'aller trouver son confesseur. Lui seul pouvait vraiment la tirer d'embarras et de peine. Un matin donc, ou plutôt une nuit, car, n'ayant point d'horloge, elle avait pris un clair d'étoiles pour

1. A quelques pas.

Digitized by Google

le point du jour, la voilà de s'acheminer vers le bourg. Grand fut son étonnement de trouver closes les portes de l'église.

— Je me suis un peu pressée, pensa-t-elle, mais le jour ne peut être loin; et s'agenouillant à terre, elle se mit à réciter tranquillement son chapelet. Son doigt serrait déjà le dernier grain de la première dizaine, quand tout à coup, à quelques pas, elle voit une tombe s'ouvrir : cette tombe, elle l'a bientôt reconnue, c'est celle de son frère. Le mort se lève, se dirige lentement vers elle et, entr'ouvrant son linceul, lui dit d'une voix sourde :

— Tu m'as fait longtemps attendre! Je souffrais cruellement ici, mais, enfin, te voilà venue et tu vas remplir ta promesse. Charge-moi sur tes épaules et porte-moi à Lanhouarneau.

La pauvre femme est toute saisie, le sang s'est figé dans ses veines, elle ne trouve mot à répondre.

Et le mort de reprendre :

— C'est pitié de voir comme on oublie les trépassés, aujourd'hui! Du temps où je vivais parmi les hommes, j'avais une petite sœur et je croyais à sa tendresse. Je l'ai quittée depuis quelques jours à peine, et elle ne sait plus de quel nom elle m'appelait.

— C'en est trop! s'écrie Jeanne, le visage inondé de larmes, — mon frère, mon frère aimé, je suis prête à faire ta volonté; passe tes bras autour de mon cou et je te porterai à Lanhouarneau.

La distance à parcourir n'était pas grande, le mort pesait peu, et six heures sonnaient quand Jeanne franchit l'entrée du lieu de repos où elle devait donner à son frère le dernier lit tant souhaité par lui.

— C'est bien, lui dit celui-ci, dépose-moi sous le porche de l'église.

Et, quand elle eut obéi, il la remercia et disparut en lui criant :

— Au revoir dans les joies du paradis!

En ce même moment le sacristain de Lanhouarneau se rendait à l'église pour sonner l'Angelus. Il entendit comme un bruit de plaintes étouffées du côté du porche et accourut inquiet. Tout de son long étendue sur les dalles glacées une femme râlait. C'était la pauvre Jeanne, Jeanne Cozic la couturière, et voilà comment advint le malheur qui devait faire d'elle l'objet d'une si grande pitié.

L. F. Sauvé.

Digitized by Google

LE TONNERRE ET LES ÉCLAIRS

I

ORIGINE DU TONNERRE ET DE L'ÉCLAIR

Légende de l'Ombrie

Un jour l'Ange du mal se présenta à Dieu et lui dit :

— Je suis plus beau que toi et je veux l'empire du monde.

Le Seigneur sourit et lui répondit :

— Dès demain, tu seras satisfait; mais ton empire ne s'étendra que là où tu verras la terre noire; tout le reste sera à moi.

Satan consentit au pacte, et, le lendemain matin, il descendit sur notre monde. Mais pendant la nuit, le Seigneur avait fait tomber tant de neige qu'il n'y avait pas un seul empan de terre qui n'en fût couvert.

Satan, indigné, cria à l'Éternel :

— Hé bien! moi, je ferai entendre un hurlement si épouvantable que tous les mortels seront saisis d'une grande crainte.

C'est ce hurlement qui fut depuis le tonnerre.

Le Seigneur sourit, et répondit sans se troubler :

— Je donnerai un signal qui avertira le monde de ton rugissement et personne n'aura plus peur.

Et il créa l'éclair qui précède le tonnerre.

Conté par Teresa Mariani, fermière, née à Pierantonio, près Umbertide, âgée de 65 ans.

ZENO ZANETTI.

II

SAINT-JEAN ET LE TONNERRE

Légende du Nivernais

Saint Jean, voulant savoir ce que c'est que le tonnerre, pria le bon Dieu de le lui montrer. Dieu refusa d'abord, mais saint Jean insista.

— Non, dit le bon Dieu, le tonnerre est si terrible que tu te repentirais de l'avoir vu.

Comme saint Jean revenait à la charge, Dieu finit par consentir. Au moment où il envisageait le tonnerre, l'apôtre fut ébloui et jeté à bas : ce fut l'origine du mal caduc ou mal de saintJean.

— Tu vois, Jean, dit le bon Dieu, ce que t'a valu tacuriosité : Tu tombes du mal caduc. Tous ceux qui en seront atteints ne se guériront jamais.

Conté par Marie Briffault, à Montigny-aux-Amognes (Nièvre).

Digitized by Google

Saint Jean fut tellement impressionné par le tonnerre, qu'il tomba, pris d'une espèce de convulsions qu'on ne connaissait pas jusque-là : c'est le mal caduc. Le bon Dieu vit à ce moment combien le tonnerre était effrayant et, pour moins épouvanter les hommes, il voulut qu'un éclair précédât désormais le coup de tonnerre comme un avertissement.

Conté par Jacques Champeroux, à Saint-Aubin-les-Forges (Nièvre).

ACHILLE MILLIEN.

SUPERSTITIONS ICONOGRAPHIQUES (1)

III

MANIES ET SUPERSTITIONS DE PEINTRES

Houbraken raconte que Terburg avait une manie qui était de chanter en peignant. Il est rare que les peintres n'aient pas quelque habitude de ce genre. Guillaume Bauer, par exemple, s'échauffait tellement au travail qu'il ne cessait de parler tout haut à son modèle, même quand c'était un objet inanimé, et le Bamboche, lorsqu'il était à son chevalet, s'interrompait à tout instant pour retrousser sa moustache.

Terburg se mit à chanter pendant que le comte de Penanaranda posait devant lui; le fier espagnol allait se retirer si Terburg ne se fût vite excusé sur une habitude dont il n'était pas le maître. Le peintre ajouta, pour mieux apaiser son grave modèle, que cette irrésistible envie de chanter lui venait toujours dans les moments où il était en veine et se sentait content de sa peinture. (CHARLES BLANC. *Terburg*, p. 2).

Brauwer faisait de petites scènes de cabaret et il avait l'habitude qu'il conserva toujours en travaillant, de parler sans cesse à ses personnages, de les apostropher et de les faire disputer entre eux, comme s'il se fût inspiré de leurs dialogues... On lit dans les biographes qu'il adressait la parole aux personnages qu'il représentait dans ses tableaux, en espagnol, en français ou en flamand, selon le pays dont il leur donnait le costume. (COLLIN DE PLANCY. *Légendes des sept péchés capitaux*, p. 144 et 153.)

J'ai vu souvent Léonce Petit, le peintre des « Bonnes gens de province », chanter en faisant les dessins au trait que tout le monde a vus dans le *Journal Amusant*; en dessinant le contour de certains de ses personnages qu'il avait connus, soit à Dinan, soit à Valognes, il leur parlait, leur donnait des noms, et se racontait à lui-même, presque à haute voix, des épisodes de leur vie.

1. Voir les nos de décembre 1886 et de janvier 1887.

Digitized by Google

Dans un roman de Zola, où le principal personnage est un peintre qui, par certains côtés, touche au génie et, par d'autres, à la folie, on lit qu'une de ses manies avait longtemps été de peindre de droite à gauche : sans le dire, il était convaincu que cela lui portait bonheur. (*L'Œuvre*, p. 330).

Les superstitions particulières aux peintres ne sont pas très faciles à découvrir : j'ai vécu assez longtemps parmi eux sans en avoir observé beaucoup, et, depuis que cette enquête est commencée, j'ai interrogé tous ceux avec lesquels je me trouvais en rapport, sans obtenir grand'chose. Il semble pourtant que certains croient qu'un tableau commencé un vendredi viendra mal, que le lundi est au contraire un jour favorable pour le mettre en train.

Parmi les paysagistes, il en est qui sont persuadés que s'ils marchent, en se rendant à leur motif, sur un « document humain », c'est signe qu'ils feront une bonne étude. D'autres emploient une sorte de moyen divinatoire qui consiste à lancer leur pique en l'air : si elle retombe sur la pointe et si elle s'enfonce dans le sol, la journée sera bonne.

Beaucoup allument, comme les chasseurs et les joueurs, « la pipe de chance », quand ils ne se sentent pas en veine.

IV

LES MODÈLES

Les modèles ont sans doute des superstitions; elles ne doivent pas différer sensiblement de celles qui sont communes aux autres métiers ou de celles qu'ils apportent de leur pays.

Je trouve dans un roman des frères de Goncourt un singulier exemple de bégueulerie américaine :

Aux Etats-Unis, le métier de modèle est honteux : un jour où un jeune Américain avait dessiné à l'Académie, pas une jeune personne n'avait voulu danser avec lui. (*Manette Salomon*, p. 26).

En Chine, une sorte de pudibonderie s'attache à une partie du corps de la femme à laquelle nous autres Européens n'attachons pas grande importance : une femme ne doit pas montrer à un homme son pied difforme; les peintres évitent aussi de le représenter dans les tableaux, et il est indécent d'en parler dans la conversation. (LETOURNEAU. *Sociologie*, p. 50).

V

LA PEINTURE ET LE MAUVAIS ŒIL

La croyance à l'effet funeste de la peinture n'est pas limitée aux représentations de la forme humaine; on croit encore dans certaines campagnes qu'un peintre, en reproduisant une maison, peut lui jeter un sort; en Basse-Bretagne, un paysan dont je peignais la ferme m'a demandé fort sérieusement si, dans ce que je faisais, il n'y avait pas quelque *malice* qui aurait pu lui être préjudiciable, et il me cita des exemples de gens ayant éprouvé des malheurs après que leur maison avait été « tirée en portrait ».

Digitized by Google

En Haute-Bretagne, à quelques kilomètres de Dinan, deux de mes amis n'ont pu dessiner une ferme très pittoresque, le fermier le leur ayant défendu en leur disant que cela lui porterait malheur.

Cette superstition paraît exister aussi en Orient :

Lorsque M. de Nointel, ambassadeur de France, fit dessiner les monuments de la Turquie et de la Grèce « il y avait toujours deux janissaires à côté de son peintre lorsqu'il tirait quelque chose. » (SPON. *Voyage de l'Archipel*, t. I, p. 46.)

PAUL SÉBILLOT.

BLASON POPULAIRE DE LA BELGIQUE (1)

II

HAINAUT

ATH. — On plaisante les habitants de cette ville sur leur loquacité et sur les nombreux détails dont ils parsèment leurs récits. Ainsi un habitant du faubourg de Bracquegnies, à Ath, vous dira si vous lui demandez d'où il est originaire : *J'sus d'Ath et niè d'Ath, d'Ath tout de même; j'sus du faubourg de Bracquegnies.* » Je suis d'Ath et pas d'Ath, d'Ath tout de même, je suis du faubourg de Bracquegnies ». On adresse assez souvent cette phrase à un habitant d'Ath quand on veut se moquer de lui.

BINCHE. — « Les Baudets ». On affecte de confondre les habitants avec les ânes qui sont très nombreux et servent à transporter les sacs de sable destinés aux maisons des paysans. C'est une industrie importante.

BOIS D'HAINE. — « Les Biesses » (bêtes).

CHAPELLE-LEZ-HERLAIMONT. — « Les Sorciers ». Les habitants de cette commune passent pour être très naïfs et adonnés à la sorcellerie et à la superstition. M. D. A. van Bastelaer rapporte dans sa note sur « l'Offrande de différents menus objets (2) » le fait suivant : Derrière la chapelle de Notre-Dame, entre Trazegnies et Chapelle-lez-Herlaimont, dans un chemin antique, que l'on regarde comme une voie romaine, on voit un arbre décrépit, couvert de clous enfoncés jusqu'à la tête; ce sont les ex-voto des voyageurs qui, en passant, se recommandent à la madone.

CHIMAY. — « Les Loups » du pays de Chimay.

DAMPREMY. — Les Hannetons de *Darmey (Dampremy)*. Darmey est l'ancien nom de Dampremy.

1. Voir le n° de Mai de la Revue.

2. Voir les Bulletins de la Société paléontologique et archéologique de l'arrondissement de Charleroi.

Digitized by Google

DOUR — « Les longues Tiètes et les plates Tiètes » (têtes). On emploie alternativement l'une ou l'autre de ces expressions.

GHLIN. — « Les Manous » les imbéciles.

GODARVILLE. — « Les Sorciers ».

HORNU. — « Les sept bons Dieux d'Hornu ». On a donné aux habitants ce sobriquet, parce qu'ils avaient l'habitude de jurer par le bon Dieu de Bos (de bois); par le vert bon Dieu, et par d'autres bons Dieux variés, jusqu'au nombre de sept au moins.

HOUDENG. — « Les Losses » (les vauriens, les farceurs.) A cause de plusieurs facéties dont se rendirent coupables les gens de cette localité.

On raconte qu'il y a quelques années un bon Dieu de Pitié fut enlevé d'une chapelle et déposé à la porte d'un cabaret.

LODELINSART. — « *Les Vias du Sart* » Les Veaux de Lodelinsart. D'après la légende, lorsqu'on devait nommer un bourgmestre, on attachait un veau dans une prairie. Les candidats devaient essayer de monter sur l'animal et le premier qui y parvenait était nommé bourgmestre. Un jour le veau se délia et s'enfuit; il fut pour ce fait nommé bourgmestre.

LOBBES. — Les Thudiniens (habitants de Thuin) disent en parlant de ceux de Lobbes

Les Lobbains ont des pues (poux)
Comme des poulains.

Ceux de Lobbes répliquent en disant :

Les *Boulots* ont des pues.
Comme des chabots (sabots].

« Les Boulots » féminin Boulotte, (petits gros) est le sobriquet des habitants de Thuin.

MARCHIENNES. — Les « Bavards de Marchiennes ».

MONS. — *Drinkers van Bergen* « les Buveurs de Mons ».

PIÉTON. — « Les Commandeurs » sans doute à cause de la commanderie de Malte qui y existait autrefois.

QUÉVAUCAMPS et STAMBRUGES. — La plupart des habitants de ces communes sont colporteurs et voyagent d'une extrémité du pays à l'autre, et même en France; on les nomme les « *Campenaires* » ce qui veut dire : brocanteurs, marchands ambulants, batteurs de campagnes.

ROEULX. — Les *Gauniats* (les Jaunes), allusion aux armoiries de l'ancienne seigneurie, qui étaient : « *D'or à trois lions de gueules* ».

RONQUIÈRES. — « Philosophe de Ronquières » dindon. On y élève beaucoup de dindons et l'on affecte assez souvent de confondre les habitants avec leurs élèves.

SARS-LA-BUISSIÈRE. — Autrefois, en temps de *Kermesse* (fête de la localité) ou de « *Ducasse* » (1), les habitants de Sars-la-Buissière avaient coutume de danser dans les prairies au son de la musique. Pendant les danses ils ôtaient leurs habits qu'ils pendaient aux arbres. Aujourd'hui les habitants

1. Ducasse est synonyme de Kermesse. Ducasse s'emploie dans le pays wallon, et Kermesse dans le pays flamand.

Digitized by Google

des villages, voisins voulant se moquer des anciennes habitudes rustiques des naturels de Sars-la-Buissière, disent :

« *Couseau, pindez vos casaques à l'sau* » « Petit-Cousin, pendez votre habit au saule. »

Ces mots excitent violemment les nerfs des habitants de Sars-la-Buissière, et provoquent souvent des rixes entre paysans des localités voisines.

TOURNAI. — *Les choncq clochies :* « les Cinq cloches » (la ville aux 5 cloches). On dit de Tournai que la tour renferme 5 clochers et 400 cloches (5 clochers et 4 *sans* cloches (calembour),

WASMES. — « Les sots » de Wasmes.

Province de Liège

HUY. — Lorsqu'on demande à un habitant de la contrée quelles sont les merveilles de Huy, il répond de suite :

« Li pontia, li rondia; li bassinia »
(Le pont sur la Meuse, la rose de la collégiale et la fontaine de la grand'place.)

Aussi aborde-t-on ordinairement les habitants de Huy par ces paroles.

LIÈGE. — A Liège et dans les environs, une classe de femmes appelées *Botresses*, est uniquement employée aux travaux les plus durs. Ce sont elles, notamment, qui transportent sur leur dos, à de grandes distances, les produits agricoles, très abondants dans le pays ; on les voit pétrir avec le pied dans les rues de Liège et les faubourgs une sorte de pâte formée de charbon et de terre et destinée à former les briquettes que l'on emploie dans les feux ouverts.

WANDRE. — *Wandions* « les Punaises ».

Limbourg

MAESEYCK. — « Riches » ou « Prostituées ». (traduct. litté. du flamand).

WILRE, VILDER ou WILDEREN-LEZ-SAINT-TROND. — « Les verts Boucs ». Les habitants de ce pays avaient autrefois très mauvaise réputation : on leur imputait tous les méfaits qui se commettaient aux environs, et on les accusait de sorcellerie. On racontait même à l'appui de cette assertion le fait suivant : Une nuit, il y a bien longtemps de cela, les habitants de Wilre s'étaient rendus au palais de Versailles, avaient dévalisé les appartements du roi de France, et étaient revenus la nuit même à Wilre, revêtus de riches manteaux de cour. Le lendemain, les paysans furent très surpris de les voir aussi splendidement accoutrés. On alla aux informations, et trois habitants de Wilre furent pendus.

Luxembourg

ARLON. — On y chante en bas allemand le couplet satirique suivant :

Tzou Aärl op der kniptje,
Do sind die weiber fröh;

Digitized by Google

Zie drinken gern eng schiptje,
Eng ruft der anner tzo.

A Arlon sur la colline, — Les femmes sont toujours joyeuses; — Elles aiment à boire une chopine, — En se faisant signe mutuellement.

BASTOGNE. — « Les Limousins ».

BERTRIX. — « Les Baudets ».

BRAS. — « Les Papas ».

CHASSEPIERRE. — « Les Soquets ».

FLORENVILLE. — « Les Florentins ».

JENNEVILLE. — Dépendance de Moirsy. « Les belles Feilles », (filles).

LAVACHERIE. — « Les Vais » (Veaux).

MOIRSY. — Les « Bai fi »; les beaux Garçons, beaux gars.

NEUFCHATEAU. « Les Chasterollets. »

ORVAL — (forges d'), dépendance de *Villers-devant-Orval*. Vers l'an 1070 des religieux bénédictins, sortis de la Calabre (Italie), vinrent se fixer aux extrémités de la forêt des Ardennes, dans une vallée déserte, entourée de montagnes. Arnould II, Comte de Chiny, de la maison de Granson, leur céda ce désert, où ils eurent bientôt fondé un monastère.

Pendant son veuvage, la douairière de Godefroid V, le Bossu, duc de Brabant, Mathilde, vint à Chiny, rendre visite à son frère, le Comte Arnould II. Poussant un jour sa promenade jusqu'au monastère qui venait d'être fondé, elle laissa tomber son anneau nuptial sur le bord d'une fontaine. Désolée elle compta son cas aux religieux, qui lui conseillèrent de prier avec ferveur la Vierge. Elle suivit ces conseils; et étant retournée le lendemain à la fontaine, elle vit venir à elle un poisson qui lui rapportait l'anneau. Dans le transport de sa joie, elle s'écria « Heureuse vallée, qui m'a rendu cet anneau, tu t'appelleras désormais la *Vallée d'Or*. » C'est de là que l'abbaye prit le nom d'Aurea Vallis (Orval), abbaye d'Orval.

REMAGNE. — Les « Grevies »; sorte de petits poissons (goujons).

SAINT-HUBERT. — Les « Borquins » habitants d'un bourg.

VIELM-SALM. — « Les Samions ».

VIRTON : — « Les Seigneurs. » Au XVIIe siècle, la commune acheta un bois qui donnait aux propriétaires certaines prérogatives seigneuriales.

Province de Namur

ARSIMONT. — (Dépendance d'Auvelais). « Les Boutis », les bouviers.

CUSTINNE. — Les « Fous de Verre-Custinne ». Le Verre est un hameau de cette commune.

DINANT. — « Les Copères » (1). Ce sobriquet a déjà été donné dans le *Blason populaire* de MM. Gaidoz et Sébillot. On raconte une foule d'anecdotes sur les Dinantais. En voici quelques-unes :

1. *Copère*. Les batteurs de cuivre Dinantais occupaient, au moyen âge, un nombre considérable d'ouvriers appelés *Cupères* (de *cuprum*; cuivre). Aujourd'hui le mot de Copère est pris en mauvaise part par les habitants de cette ville.

Digitized by Google

Les Dinantais trouvant un beau jour que la fameuse « Roche-à-Bayard » barrait la route qui conduit à leur ville, résolurent de la faire disparaître. A cet effet, ils attachèrent une corde à la hampe du drapeau, qui flotte ordinairement à la crête de cette immense stalagmite, et se mirent à tirer de toutes leurs forces. Mais avant cette opération, ils s'étaient prestement débarrassés de leurs vestons qu'ils déposèrent au pied du Colosse. Un adroit fripon vit la chose, et, pendant que les Dinantais s'en retournaient à leur corde, il décampa avec les habits. La Roche-à-Bayard résistait toujours aux efforts des Dinantais, cependant l'un d'eux crut remarquer un mouvement en avant du rocher. Aussitôt, tous de courir et de crier : « Tire, Copère, çà vient! Copère, Copère, la roche a avancé, puisqu'elle a recouvert nos vestons! »

Ce rocher, plongeant dans la Meuse entre Dinant et Freyr, passe pour le lieu où le coursier Bayard (cheval légendaire des quatre fils Aymon) se reposait à l'ombre; aujourd'hui que la chaussée le traverse, la tradition avance que Bayard le perça en se sauvant. Ce coursier Bayard tient de la fantaisie de l'ancien cheval symbolique représenté sur les monnaies gauloises sorties des ateliers d'Arras. (V. LELEWEL. *Types gaulois*, t. I, p. 169. cfr. *Le cheval Slepner de l'Edda*. — L'histoire des quatre fils Aymon a paru autrefois à Lille, sans date, chez Martin Muiron.)

Une nuit, quelques Copères se promenant sur l'ancien pont de Dinant, virent la lune se refléter dans la Meuse. « Regarde, Copère, dit l'un d'eux, quel beau plat d'argent! », en montrant l'image de l'astre de la nuit dans la Meuse. « En effet, reprirent-ils tous en cœur, allons le chercher. » Bientôt une grappe humaine pendait au garde-fou en fer qui protège le pont, et le plat d'argent allait être saisi, lorsque le premier qui était accroché au garde-fou et soutenait tous les autres s'écria : « Un instant, Copères, je vais cracher dans mes mains, car le fer est dur et me blesse. » Et aussitôt dit que fait, il crache dans ses mains, et tous de tomber dans la Meuse (1).

La citadelle, bâtie sur un rocher, surplombe la ville. Elle était autrefois gardée par une assez nombreuse garnison. Les vidangeurs prirent-ils mal leurs mesures ou se produisit-il quelques fissures dans les fosses d'aisance de la garnison? On ne sait. On raconte qu'un jour la ville fut inondée et... embaumée. Lorsqu'on veut faire affront à un Dinantais, il suffit de passer à côté de lui en se bouchant le nez. Il a compris.

Si vous achetez dans un magasin de Dinant des « Couques » (2) et si vous faites le simulacre de les porter au nez pour les flairer, vous êtes à peu près certain de sortir du magasin sans votre achat, car, si l'on veut fâcher un Dinantais, on dit que ses couques se ressentant encore de l'accident arrivé à la Citadelle, conservent une odeur *sui generis*.

Un pont de bois, jeté sur la Meuse, fut entraîné jusqu'à Liège par une crue subite, et il fut perdu. Les « copères » le remplacèrent par un pont en pierres sur lequel on lisait l'inscription suivante : « Ce pont a été construit à Dinant. » C'était une précaution des Dinantois pour le cas où le même

1. Voir ci-après un similaire créole.

2. Dinant est renommé pour ses couques (sorte de pâtisserie).

Digitized by Google

accident arriverait au nouveau pont qui, grâce à cette inscription, n'était plus exposé à être égaré.

On remarquera que l'inscription mise par les Dinantais s'explique mieux que les similaires attribués à plusieurs villes de France (cf. *Revue des Trad.* t. II, p. 107.)

Un Dinantais se rendait un jour à pied à Namur. En route il rencontra un ami qui faisait le chemin inverse et rentrait à Dinant. L'ami l'entraîna dans un cabaret, puis dans un autre, tout en continuant sa route. Arrivé à Dinant, celui qui se rendait à Namur s'écria : « Tiens, ami, je trouve que Namur n'est pas aussi éloigné qu'on voulait bien le dire, puisque nous y voilà. Il me semble aussi que les maisons de Namur sont à peu près semblables à celles de Dinant; pas n'était donc besoin de quitter Dinant. »

FURFOOZ. — « Les Nutons » Dans les récits populaires les Nutons sont des êtres petits, trapus, noirs et velus, participant de l'homme et de la divinité. Il existe dans la commune une caverne ou trou des Nutons.

C'est peut-être l'origine du sobriquet; on croit aux Nutons dans la localité.

Souvent on rencontre sous terre d'antiques débris de forges, ce sont les *crayats* (scories) des Nutons : c'est un indice de la présence de ces êtres surnaturels.

ISNES-SAUVAGE. (Dépendance de Isnes) : « Les Sauvagines ».

MARIEMBOURG. — « Les Baudets ». En 1848, lorsqu'il n'était bruit que de l'invasion de la Belgique par les républicains français, le commandant de la place fit, dit-on, monter tout son monde sur les remparts, et ordonna de tirer le canon dans toutes les directions. Le feu dura toute la nuit, Quand vint le jour, curieux de voir l'effet de la canonnade, il monta sur les remparts, armé de sa longue-vue, et il vit les environs couverts de cadavres de baudets. La cavalerie française annoncée était un simple troupeau d'ânes qui revenait paisiblement à son écurie. Ce troupeau d'ânes était celui des marchands de beurre d'Olloy. On plaisante encore aujourd'hui les habitants de cette ville au sujet de cette affaire, qui n'est rien moins que prouvée.

NAMUR. — « Grands Malades » : nom donné à une *dépendance de la ville de Namur*, parce qu'il y existait autrefois une maladrerie.

« *Viv' Nameur po to, po l'toubac et po l'mosette.* »

« Vive Namur pour tout, pour le tabac et pour les demoiselles. »

OLLOY. — « Les Marchands de Beurre ». Ce furent les marchands de beurre d'Olloy qui furent victimes de la méprise des Mariembourgeois; lorsque ceux-ci prirent pour l'ennemi leurs baudets chargés de pots de beurre (voir Mariembourg).

Voici comment les faits se passèrent d'après la légende :

On prétend qu'une sentinelle de l'armée arrêta l'un des marchands de beurre par le cri : « Qui vive ! » Le marchand de répondre : « Marchand de beurre ! » La sentinelle ayant cru entendre : « Ah ! tu n'as pas peur ! » répéta son cri de « Qui vive » auquel le marchand riposta par « d'Olloy » (Le nom de son village). La sentinelle se méprit encore et crut entendre une autre phrase, elle reprit donc « Ah ! tu te f... du Roi ! » fit feu et donna ainsi l'alarme. Les habitants d'Olloy (les marchands de beurre) saisis d'effroi se réfugièrent en désordre dans toutes les fermes voisines, ou ils allèrent se

Digitized by Google

cacher dans les granges, sous la paille, ne laissant passer que leur tête, abandonnant leurs baudets qui furent impitoyablement canonnés par les défenseurs de Mariembourg.

En entendant le canon, les gens de Chimay (Hainaut) arrivèrent avec des fourches, trouvèrent les habitants d'Olloy cachés dans les granges, les prirent pour des ennemis et en firent un grand massacre.

WINENNE. — « Les Brûleurs de maisons », ou « les Incendiaires. » Ce sobriquet ne date que d'une dizaine d'années. Vers cette époque, les habitants de Winenne, composés en grande partie de contrebandiers (cette commune est située à la frontière de France), assurèrent leurs maisons aux principales compagnies d'assurances du pays, et, quelques temps après, la majeure partie de la commune flambait. Les habitants sont fortement soupçonnés d'être les auteurs de ce méfait, d'où le sobriquet.

ALFRED HAROU.

LES BOURBONNAIS ET LE CABRI

CONTE DE L'ILE MAURICE

Il y avait une fois des Bourbonnais qui s'étaient réunis pour chasser le cabri; il y avait longtemps qu'ils en cherchaient sans en découvrir, lorsque l'un deux aperçut un beau cabri qui était sur la pointe d'un rocher escarpé, et paraissait ne se méfier de rien. Il fit signe aux autres de se taire, et, s'avançant avec précaution, il tira sur le cabri; celui-ci fut atteint mortellement; mais au lieu de tomber sur le rocher et d'y rester, il glissa tout du long, et alla tomber dans le fond d'un vallon où il demeura étendu sans mouvement.

Comment faire pour l'avoir? Les Bourbonnais étaient bien embarrassés; car l'animal était tombé dans une espèce de gorge dont les côtés étaient escarpés comme un mur, et il n'y avait pas moyen d'y descendre. Aller chercher une corde, cela aurait pris du temps. Un des Bourbonnais dit aux autres :

— Si vous voulez m'en croire, voici comment nous allons nous y prendre. Je resterai en haut et tiendrai avec les mains celui qui descendra le premier, un second le suivra, et un troisième, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au cabri.

Les chasseurs battirent des mains en entendant cette proposition, et ils se mirent en devoir d'exécuter la manœuvre.

Le chasseur qui avait parlé le premier s'arc-bouta de son mieux, l'un des compagnons lui prit les mains et se laissa pendre le long du précipice, un autre glissa tout au long de son corps, lui saisit

Digitized by Google

les pieds et se laissa pendre. Il y en avait plusieurs qui étaient ainsi suspendus, et ils étaient sur le point de toucher au cabri, quand celui qui était en haut s'écria :

— Camarades, je n'en puis plus, les mains me glissent, je vais lâcher tout.

— Crache dans tes mains, lui cria un des chasseurs, tu auras plus de force pour te reprendre après.

Le chasseur ouvrit es mains pour cracher dedans, et mieux se reprendre; mais comme vous pensez bien, les autres qui étaient suspendus dégringolèrent les uns sur les autres, et je ne sais comment ils firent pour se retirer de là.

PAUL SÉBILLOT.

Je dois ce récit à une dame créole de Maurice. Elle m'a assuré que les Bourbonnais passaient pour n'être pas des plus fins, et qu'on racontait sur eux beaucoup d'histoires facétieuses analogues à celles-ci.

Cet épisode du sot qui lâche son point d'appui est extrêmement répandu. Il a été étudié par M. Nyrop (*Romania*, t. IX, p. 137-140) qui cite des similaires indiens, danois, romains, allemands etc.; M. G. Paris y ajouta une variante d'un récit entendu par lui dans l'est. Je l'ai retrouvé en Haute-Bretagne (*Contes populaires*, 1re série, n° XXVII). On a pu voir qu'il était populaire en Belgique (cf. p. 276), et qu'à l'île Maurice, colonisée il y a deux siècles à peine, il s'est aussi implanté avec une adaptation un peu différente, mais, comme toujours, satirique.

ALEXANDRE EN ALGÉRIE

DZOU'L QARNAÏN A CHERCHEL

A l'est du port de Cherchel se trouve un rocher isolé signalé à l'attention des barques et des vaisseaux, car la mer le recouvre souvent. Les indigènes racontent qu'Iskender Dzou'l Qarnaïn (Alexandre), s'étant avancé jusqu'à Cherchel, ouvrit un passage à la Méditerranée, fermée à cette époque, et en souvenir dressa au milieu de la mer le rocher qu'on voit encore aujourd'hui. La tradition a gardé le souvenir quelque peu altéré de l'exploit d'Héraclès ouvrant le détroit de Gibraltar. Il est bon de se rappeler que Cherchel (Iol plus tard Julia Cœsarea) était une colonie phénicienne.

RÉNÉ BASSET.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

I

POURQUOI L'HOMME EST MORTEL

Légende des Bachilangé (1)

Dieu dit un jour au Soleil : « Voici une calebasse de malafou que tu porteras là-bas, et il désigna du doigt l'occident ; je te donne un jour pour faire le voyage, mais si tu veux que je te rende immortel, ne touche pas au breuvage que je te confie. »

Il tint à peu près le même langage à la Lune, en lui donnant toutefois un peu plus de temps.

Le Soleil et la Lune obéirent exactement aux ordres de Dieu. Et l'homme ambitieux pria Dieu de lui permettre de tenter le voyage.

Et Dieu le lui permit.

Et l'homme quitta l'orient de bon matin.

Et son chien l'accompagna.

Et le chien excita un esprit malin contre son maître.

Et l'homme vida la calebasse avant d'arriver à l'occident. Alors le firmament devint plus noir que la peau d'un esclave.

Et Dieu gronda l'homme et lui dit : « Tu ne vivras jamais longtemps, mais le Soleil et la Lune ne mourront jamais. »

Et le chien fut chassé du pays des Bachilangé.

Et les Bachilangé ne boivent plus jamais de malafou.

Bulletin de la Société royale belge de Géographie t. XI, p. 98-99 (mars-avril 1887.)

Communication de M. ALFRED HAROU.

II

BISMARCK ET BLUCHER

Dans la superstition populaire, la mort des grands est toujours précédée d'apparitions fatidiques. Les résidences impériales de Berlin, de Vienne et de Saint-Pétersbourg ont, à cet égard, leurs traditions fantastiques, comme

1. Les Bachilangé sont une peuplade de l'état indépendant du Congo. Cette légende est extraite des lettres particulières du lieutenant Le Ma-

Digitized by Google

jadis les Tuileries. A Potsdam, c'est une Balayeuse que l'on voit la nuit. On assure qu'elle vient soudain de reparaitre (1).

La Balayeuse nocturne de Potsdam vient-elle appeler le prince Fritz? Ou bien s'est-elle dérangée en l'honneur de Bismarck?

Il est généralement admis, dans le pays de Frédéric Barberousse que « le dormeur impérial de Kaiserslautern » a quitté, il y a vingt-cinq ans, sa grotte enchantée pour aller prendre à Varzin le masque bismarckien.

Victor Hugo disait en 1843, dans la préface des *Burgraves* : « L'Allemagne attend encore son messie militaire, l'éternel Frédéric Barberousse, le Jupiter du douzième siècle, prédit par la traditiou rhénane,

> Cet enfant, dont le monde un jour suivra les lois,
> Deux fois sera cru mort et revivra deux fois. »

Or, c'est une opinion bien répandue dans les campagnes que « l'ermite de Varzin » est la dernière de ces deux incarnations. Bismarck a « la tête morne et chauve » de Frédéric Barberousse... on l'a surpris causant avec des inconnus aux formes bizarres, venus à Varzin, on ne sait comment, et qui ont disparu soudain :

> Et la nuit on le voit errer, pâle, accablé,
> Dans un couloir secret dont lui seul a la clé.
> Où va-t-il?...

Le coup de pistolet de Blind tient de la féerie. On sait que l'étudiant de Francfort tira à bout portant sur le ministre prussien. La balle s'arrêta à fleur de peau et alla rouler à terre. Au moment de la détonation, Bismarck eut un ricanement qui tordit sa bouche en une grimace diabolique.

(*L'Action*, 7 juin). — *Communication de* M. Guyot-Daubès.

La *Revue britanique*, 1866, III. 482, rapportait, d'après E. d'Anglemont et divers correspondants allemands, la légende suivante qui circulait à propos des derniers jours de Blücher. Le roi de Prusse étant venu voir le vieux général, celui-ci lui raconta que, lors de sa première campagne, il avait eu une vision et que toute sa famille lui était apparue; (à ce moment ces personnes avaient été tuées par l'ennemi qui envahissait le pays où elles étaient) La veille de sa mort il revit son père, qui était opposé à la guerre à cause des malheurs qu'elle entraîne après elle. Il était accompagné de la mère et des sœurs de Blücher, qui suppliaient le père de pardonner à son fils tout le sang qu'il avait versé. Le père dit à Blücher de se repentir avant le 12. Ce fut précisément ce jour-là que le général mourut entre les bras du roi de Prusse.

P. S.

rinel, du régiment des Carabiniers, en mission d'exploration au Congo, publiée par M. Du Fief, secrétaire-général de la Société belge de Géographie.

1. L'auteur de cet article ne cite pas la source à laquelle il a puisé. Quelqu'un de nos lecteurs pourra peut-être nous donner la légende de la Balayeuse et celles de ses congénères des autres résidences royales.

Digitized by Google

III

LA TOURTE AUX PIGEONS

Usage de la Pentecôte en Périgord

Au temps de ma jeunesse régnait en Périgord le charmant usage de célébrer la Pentecôte en savourant, dans les familles, une tourte aux pigeons.

C'était un plat traditionnel, à la fois symbolique et délicieux. Quand la tourte fumante apparaissait, sur la nappe, blanche comme une coupole d'or, les enfants agitaient leur serviette de gala et les grand'mères se signaient gravement avec une dévotion gourmande. Les libres-penseurs, eux-mêmes, y allaient gaiement de leur fourchette. C'était comme une conversion de haut goût qu'arrosait un vieux médoc.

Le Saint-Esprit, qui descendit sur les apôtres en langues de feu, se présenta, comme on sait, sous la forme aérienne d'un pigeon aux blanches ailes. C'est son déguisement poétique et léger, pendant évangélique de l'agneau pascal. Toute fête carillonnée avait, alors, son plat légendaire, sa friandise attendue. — Double hommage rendu à la table et à la foi.

Symbole divin et manger excellent, le pigeon fait naître en même temps des souvenirs religieux et de douces pensées gastronomiques.

On le voit, tantôt les ailes déployées, planant dans le ciel azuré d'une chapelle, tantôt fumant dans un légumier de porcelaine fine, entouré de petit pois.

. . . . . .

D'où vient le pigeon? L'Égypte et la Grèce l'ont tiré de la Perse. Mais dès les temps les plus reculés il vit en domesticité en Europe, en Asie, dans le nord l'Afrique.

Les anciens connaissaient déjà son prodigieux talent de facteur et mettaient à profit ses curieuse aptitudes postales. Au cirque, les patriciens de Rome avaient coutume de lâcher des pigeons voyageurs, pour annoncer à leur famille le résultat des jeux ou commander le dîner.

Il arrivait parfois que, par une fantaisie cruelle du maître, ces messagers naïfs se trouvaient porteurs de leur propre arrêt de mort et figuraient eux-mêmes sur la carte du festin. N'était-ce pas là un comble d'ingratitude !

FULBERT-DUMONTEIL. — *La France*, 30 mai.

Comm. de M. A. CERTEUX

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

J. C. POESTION. — *Lapplændische Mærchen, Volkssagen, Ræthsel und Sprichwœrter*, nach lapplændischen, norwegischen und schwedischen Quellen, mit Beitrægen von Felix Liebrecht. Vienne. C. Gerold's sohn. 1886. — X et 274 p. in-8° Prix : 6 marck.

Un ouvrage sur le folk-lore de la Laponie, dans une langue accessible au grand public, est d'avance le très bien venu. La Laponie est restée jusqu'ici une terre étrangère, et à part dix contes, traduits par M. Liebrecht dans la *Germania* en 1870, il n'existait rien au sujet de la littérature orale de cette peuplade finnoise. M. Friis, professeur à l'Université de Christiania, publia en 1856 un recueil de contes lapons en langue laponne, et en donna en 1871 une traduction en norwégien. C'est cet ouvrage, augmenté de quelques contes empruntés à une source suédoise, que M. Poestion, déjà connu dans le monde folk-loriste par ses *Contes Islandais* (1884), vient d'offrir en traduction allemande.

Cette littérature orale constitue en même temps toute la littérature en prose des Lapons. L'ouvrage est divisé en 5 sections : 1. contes d'animaux (5 n°s); 2. contes mythologiques (24 n°s); 3. contes de Stalos (15 n°s); 4. traditions historiques (11 n°s); 5. traditions et contes divers (7 n°s). — En appendice suivent des devinettes et des proverbes.

Chaque section, sauf la dernière, est précédée d'un bon aperçu sur les personnages qui figurent comme acteurs dans ces contes.

Les contes d'animaux présentent peu d'éléments qui appartiennent en propre aux Lapons. Nous y retrouvons des épisodes connus de l'épopée animale : le Renard vole des poissons en faisant le mort, ou il apprend à l'ours à pêcher sur la glace. Faut-il songer à un emprunt? Le premier épisode se trouve même chez les Hottentots (BLEEK n° 8).

L'introduction aux contes merveilleux traite de la mythologie populaire des Lapons et est basée sur les ouvrages de Friis et de Düben. Comme tous les peuples rapprochés de l'état de nature, les Lapons montrent l'animisme à un haut degré. On aura de la peine à se rallier à l'assertion exprimée p. 28, que les divinités laponnes fussent originairement « toutes de bonne nature. »

Les attributs de ces êtres mythologiques secondaires ne sont pas toujours très nettement délimités. Tout au plus peut-on les classer en bons et mauvais. Aux méchants esprits appartient par exemple la *Attjis-ene*, une sorcière qui remplit le rôle de la marâtre dans le thème bien connu de la fiancée supplantée (n° 6). La jeune fille, changée en canard, revient trois fois, comme dans le conte de Grimm (n° 11), pour allaiter son enfant. La troisième nuit, le frère saisit le canard et ne le lâche pas : le canard se transforme alors en ver, en crapaud, en herbe, en fourmi, mais est enfin obligé de redevenir femme.

Un personnage bienveillant des contes lapons est la *Gieddagæts-Alte*. Le héros de l'histoire va la consulter lorsqu'il est dans l'embarras, soit que sa femme, ayant retrouvé ses habits d'elfe, l'ait quitté (n° 10), soit qu'il doive subir les épreuves imposées par le roi, soit que le jeune homme ait perdu le fruit de ses peines, en détournant la tête malgré la défense de sa fiancée.

On peut voir par ces exemples qu'on trouve chez les Lapons les thèmes et les incidents de nos contes. Citons quelques points communs.

Le géant, dont la vie se rattache à un œuf, figure dans les n°s 20 et 21. C'est un thème très répandu (voir SÉBILLOT, *Contes populaires*, I p. 64; GONZENBACH, *Sicil. Mærchen* n. 16; MARC MONNIER. *Les Contes populaires de l'Italie*, p. 119; WOLF, *Deutsche Maerchen u Sagen*. n° 20 etc.) Je me plais à rap-

Digitized by Google

peler à ce sujet le chapitre intéressant que EDW. CLODD a consacré à ce cycle de contes dans ses *Myths and dreams* p. 188-198 (voir aussi les remarques de R. Koehler sur GONZENBACH n. 16).

Encore un thème fort répandu, c'est celui des trois garçons qui veillent près de l'arbre à feuilles d'or ou à pommes d'or. Le plus jeune seul parvient à rester éveillé et à découvrir le voleur. Dans le conte lapon (n° 24) les feuilles d'or sont dérobées par un géant et un diable qui, comme les *Trolls* scandinaves, n'ont qu'un œil à eux deux. (Cf. les *Grées*, sœurs des Gorgones). — La troisième épreuve que doit subir le héros du conte cité, rappelle les hommes doués des qualités merveilleuses : l'un de ses compagnons est tireur, l'autre marcheur. (V. les références intéressantes de R. Koehler sur Gonzenbach n° 74).

Les contes que M. Poestion a réunis dans une section spéciale — je ne sais trop pourquoi — présentent plus de richesse d'imagination que les premiers. Quelques-uns de cette section sont vraiment beaux. Je citerai particulièrement le n° 51 : le Garçon, l'Elfe et le Chevalier rouge.

C'est l'histoire d'un jeune homme qui se met en voyage, nourrit trois animaux et avec leur aide obtient la fille du roi, après une série d'aventures; il est même entrainé dans une source par l'Elfe, à qui son père l'avait voué avant sa naissance (cf. n° 55; CHODZKO, p. 103 etc.), mais sa fiancée le délivre en venant jouer de la violine près de la source. Il se fait reconnaitre de la princesse en montrant la *moitié de la bague* dont elle a conservé l'autre moitié. Cette bague coupée en deux se trouve déjà dans une chanson flamande du XVe siècle, basée sur la légende allemande de Henri de Brunswic, appelé le Lion (v. HOFFMANN v. FALLERSLEBEN, Horae Belgicae II, n° 2.); le conte finnois le connait aussi. (v. EMMY SCHRECK, Finnische Mærchen n°s 16 et 18.).

Une autre section est consacrée aux *contes de Stalos*. Dans ce personnage l'auteur croit pouvoir reconnaître les anciens guerriers norwégiens, appelés *Vikinger*, qui parcouraient la Finlande et la Laponie. Le Stalo remplace souvent l'ogre. Comme les géants en général, il est stupide et se laisse facilement tromper par les rusés Lapons. Il est riche, possesseur de grands troupeaux, et l'un des traits les plus fréquents dans les contes lapons consiste dans les ruses qu'emploient les Lapons, pour lui faire avouer où il a caché son argent. Sa femme est représentée comme étant encore plus stupide; souvent elle ne reconnait pas ses propres enfants.

C'est au Stalo que se rattache l'histoire de Polyphème; le recueil de M. Poestion en contient trois versions (n° 16, 29 et 35) dont une (29) très complète. Elle doit être ajoutée aux 27 versions déjà connues, réunies par W. GRIMM dans sa brochure : *Die Sage von Polypgem* (Berlin 1857), complétée par l'étude de KR. NYROP : *Sagn om Odysseus og Polyphem* (Copenhague 1881). Il est à regretter que celle-ci ne soit pas écrite dans une langue plus répandue que le danois. Actuellement elle est pour ainsi dire inconnue des folk-loristes.

Les traditions historiques ne rentrent pas dans le genre merveilleux. Elles ont trait aux guerres des Lapons avec les peuplades environnantes, les Tschudes et les Karéliens.

AUG. GITTÉE.

LÉON ROUSSET. — *A travers la Chine*. 1 vol. in-16, Hachette.

De nos jours, c'est presque fiévreusement que nos regards se tournent vers l'Orient. Chacun comprend que c'est dans ces pays mystérieux que nous trouverons peut-être le secret de nos origines.

Les efforts de tous les chercheurs se sont tournés de préférence vers le centre de l'Asie et vers l'Inde. Ces régions, en effet, sont bien celles qui nous offrent l'intérêt le plus immédiat. Ce sont aussi celles dont il nous était le plus facile d'aborder l'étude. Par contre, la Chine nous est restée presque entièrement fermée. Si, grâce à de récents travaux, nous connaissons un peu son histoire et sa littérature, nous sommes demeurés très ignorants de son Folk-lore. Le livre que M. Léon Rousset vient de publier

Digitized by Google

sous le titre de « *A travers la Chine* » est donc le très bien venu puisqu'il nous fournit d'abondants documents sur les superstitions et les traditions populaires qui ont cours dans le vaste Empire du Milieu.

C'est une relation de voyage que M. Léon Rousset a écrite. Le hardi explorateur à qui son titre de mandarin assurait une sécurité relative a traversé toute la Chine. Comme un trop grand nombre d'autres voyageurs l'ont fait, il ne s'est pas contenté de nous donner des descriptions. Il s'est efforcé, autant que possible, de pénétrer dans la conscience du peuple qu'il visitait. Il a cherché à se rendre compte de ses superstitions et dans quelques uns des chapitres de son livre charmant, il a consigné avec la fidélité la plus grande tous les faits qu'il a pu recueillir et qui sont pour nous autant de révélations.

C'est ainsi, par exemple, qu'il nous décrit avec force détails toutes les croyances auxquelles donne lieu le culte des esprits. Rien n'est plus curieux que ce qu'il nous dit à propos d'une fête, appelée *Chang-Tso*, à laquelle il eut la bonne fortune de pouvoir assister. Il nous montre la table d'un festin dressé en l'honneur des esprits et nous initie à toutes sortes de coutumes fort singulières. Quelques pages plus loin, quand après un pénible voyage, il lui fut donné d'atteindre les bords du fleuve Jaune, « *ce chagrin de la Chine*, » pour nous servir de l'épithète que l'on joint si souvent à son nom à cause de ses nombreux et terribles débordements, l'auteur a grand soin de nous rapporter une terrible coutume qui dura pendant une longue suite de siècles. Quatre cents ans encore avant notre ère, il paraît que pour se rendre le Dieu du fleuve favorable, les habitants de la province du Ro-Nau qui habitaient sur ses rives avaient l'habitude de lui offrir une victime... Mais nous laisserons la parole à M. Rousset. «... Voici que s'avance une longue procession; des prêtres, des prêtresses ouvrent la marche; une musique joyeuse se fait entendre; un nombreux cortège chargé de riches offrandes entoure un palanquin élégamment orné. C'est un mariage; la fiancée est là, parée de ses plus charmants atours, belle, jeune surtout; elle nait à peine à la vie; heureux l'époux qui lui est destiné; la foule fait retentir les airs de ses cris d'allégresse. Tout à coup le cortège s'arrête sur le bord du fleuve; les prêtres récitent quelques incantations, puis sur un signe, quelques robustes gaillards s'emparent de la jeune fiancée et la précipitent dans le fleuve où elle va recevoir les embrassements du Dieu... Quatre cents ans avant notre ère un vertueux gouverneur, du nom de Si-men Pas, fit un beau jour empoigner et précipiter dans le fleuve prêtres et prêtresses qui durent être désagréablement surpris de voir ainsi intervertir les rôles et qui, au lieu du Dieu auquel ils avaient sacrifié tant de pauvres victimes, ne durent rencontrer au fond du fleuve que leurs ossements blanchis. »

Chemin faisant, M. Léon Rousset a butiné ainsi un grand nombre de légendes, tantôt tristes et tantôt gaies, qui donnent un grand attrait à ses impressions de voyage et qui les rendent tout particulièrement intéressantes pour les lecteurs de cette *Revue*. Il nous serait agréable de nous étendre sur l'ouvrage que nous signalons aujourd'hui à l'attention des Folkloristes, mais nous devons nous arrêter. Ce que nous avons dit suffira, nous l'espérons du moins, pour leur donner envie de connaître le livre de M. Léon Rousset.

LIONEL BONNEMÈRE.

VICTOR BRUNET. — *Contes populaires du Bocage*. Ire série, Vire, A. Guérin, (et Paris, Lechevalier, in-8° de 159 p. tiré à 60 ex. : 3 fr.).

Les Contes populaires du Bocage forment une contribution d'un certain intérêt à l'étude du folk-lore normand, qui, après avoir été l'un des premiers cultivés, est resté assez longtemps en friche. Les contes n° 1, *La chapelle saint Blaise* n° 3, La *Messe du Revenant*; n° 6, Le *Souper du Pendu*; ont trait au respect que l'on doit aux morts; ce sont des variantes, avec quelques détails curieux, de récits bien connus; le n° 2, Le *Sorcier de Tallevende*,

Digitized by Google

n'est autre que le Devin qui, par un heureux hasard, se tire d'embarras. Le n° 9 raconte l'origine de *l'Été de la Saint-Martin*. Le saint ayant donné la moitié de son manteau à un pauvre, est surpris par l'hiver; saint Pierre lui apparaît et lui dit que, désormais, la première semaine d'octobre sera une semaine de beau temps. M. V. B. nous promet une seconde série; elle sera en très grand progrès sur la première, si l'auteur continue à évoluer dans le sens de la fidélité du récit. A ce point de vue, les contes recueillis à Villedieu-les-Poëles, publiés ici même, nous font penser que le second recueil de M. V. B. sera bien supérieur au premier.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archiv für slavische Philologie, IX. 4. — Ein serbischer Beitrag zur Georgius legend. *Jagic.* — Ueber die Entstehung mancher Volkslieder. *Novakovitch.* — Mythologische Skizzen. *Wolter.*

Associacio d'excursions catalana. Bulleti mensual, février-mars. — La tradicio dels llatins a Catalunya. *D. Ignasi Farre y Carrio* (étude sur les mots latins restés dans le catalan, sans grands changements). — Costums populars del Valles (suite). *D. Vincent Plantada y Fonolleda* (cette partie est consacrée aux jeux populaires).

Beitrage zur Geschichte der deutschen, Sprache u. Lit. XII. 2. — Studien über das Beowulfepos. *S. Bugge.*

Bulletin de correspondance africaine. V. fasc. I.-II. — Recueil de contes populaires de la Sénégambie de Bérenger-Féraud. *René Basset.* (analyse très intéressante du recueil; réserves sur la classification et le mode de récolte de M. B.).

China Review, XV. 2. — To the folk-lore of China. *Stanton.*

La Favilla, 9 Mai. — Le Vendette; usi e tradizioni nell' Umbria. *Zeno Zanetti.*

Globus, N° 10. — Volkselemente und Volkleben in Madagascar, 1er article. *Keller.*

L'Homme, 10 avril. — Les os de mort dans la légende et la superstition, *Paul Sébillot* (1 Superstitions anatomiques : ce qui nait de la moëlle et des os. 2. Culte des ossements. 3. Les os amulettes, talismans et instruments de sorcellerie. 4. Les os armes et ustensiles. 5. Visions de squelettes).

Modern Language, Notes, II. 4. — Cosquin. Contes populaires de Lorraine compte-rendu. *F.F. Crane.*

Muséon, Avril. — La légende de saint Colomba. *E. Beauvois.*

Neineteenth Century, Mars. — The greater gods of Olympos I. Poseidon. *Gladstone* (commencement d'une étude sur les dieux de l'antiquité classique). Avril. — Demeter and the pig. *Andrew Lang* (A propos de la trouvaille d'une statue de Demeter, accompagnée d'ossements de porcs, et de statuettes de porcs dans une caverne voisine, M. L. rapproche les mystères grecs de ceux des non-civilisés).

Revue de l'Histoire des Religions, XV. 2. (Mars-Avril). — Le Rituel du sacrifice funéraire, bulletin critique de la religion égyptienne. *G. Maspero* analyse avec de précieuses remarques, des deux ouvrages de E. Schiaparelli : *Il libro dei Funerali degli Antichi Egiziani* et de J. Dümichen : *Der Grabalasa des Patuamenap in der Thebanischen Necropolis*).

Revue d'Ethnographie, t. VI. 1. Janvier-février. — Les Peuplades de Madagascar (suite). Origines. *Max-Leclerc.* — Les Indiens de l'état de

Digitized by Google

Panama. Guaymies et Cunas. *A. Pinart.* — Les Danakils du golfe de Tadjoura. *Dr L. Faurot.* (observations ethnographiques.)

Saturday Review, 7 mai. — Witches in Kent. (Il existe encore, aux portes de Londres, des sorcières; plusieurs exemples curieux). — 14 mai. A Feast of Folk-lore (Constatation de la place que nos études prennent en France, et appréciation des revues de F. L. Nous remercions, pour notre part, l'auteur anonyme de l'article trés bien fait, comme tous ceux que S. R. consacre au F. L.) — 28 Mai. Finnish popular tales. (analyse avec de précieux rapprochements des contes publiés par Mme Schreck.

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Les œufs du Vendredi-saint.* — En Basse-Bourgogne, le matin de Pâques, si l'on mange des œufs pondus le jour du grand vendredi (le Vendredi-saint), on est une année sans avoir la fièvre. (Comm. de M. Philippe Salmon).

⁂ *Le coucou et l'argent.* — En Basse-Bourgogne, au premier chant du coucou, si l'on a de *l'argent* dans sa poche et qu'on se roule sur un merger de pierres, on en a pendant toute l'année. (Comm. de M. Philippe Salmon.)

⁂ *L'oiseau électricien* (légende indienne). — A la dernière exposition coloniale de Londres on remarquait avec curiosité le nid d'un singulier oiseau, de l'Inde, appelé par les Anglais *Bottle nest bird.* — Ce nid, comme le nom l'indique, a la forme d'une bouteille, et les Indiens racontent au sujet de l'oiseau qui le construit une légende qui mérite d'être notée. Il parait que l'on trouve invariablement dans ces nids un petit morceau de terre glaise, et les indigènes expliquent que l'oiseau emprisonne dans cette argile un ver-luisant, lequel, en faisant des efforts pour se dégager, éclaire l'intérieur du nid. (Comm. de M. A. Certeux).

⁂ *Un curieux sacrifice humain.* — Une lettre adressée d'Honolulu au *New-York Herald* annonce que la princesse Likelike, sœur du roi, s'est laissée mourir de faim, s'offrant en sacrifice à la déesse dont la colère, dans l'esprit des populations d'Hawaï, a causé les récentes éruptions du volcan Mauna-Loa. (*La Lanterne,* 11 Mai 1887).

⁂ *Une coutume de faucheurs.* — Dans le Valois, la veille de la moisson, les paysans rangent les faulx le long des murs des fermes. Dans cette partie de la France existe la croyance très répandue que, à cette époque de l'année, le vent de la nuit les aiguise. (Comm. de M. Alfred Harou).

⁂ *Les femmes mortes en couche.* — En Alsace, lorsqu'une femme meurt en couches, on a, parait-il, l'habitude de l'ensevelir avec ses chaussures, parce que, pendant les six semaines qui suivent sa mort, elle revient toutes les nuits allaiter son enfant.

On a même, dans certains villages, beaucoup de peine à vaincre la répugnance des femmes pour qu'elles consentent à se charger du nouveau-né. (Comm. de M. V. May).

⁂ *Tatouage d'un pendu.* — A Hanvec, Finistère, un jeune homme de 25 ans, originaire de Brest, s'est pendu à un chêne dans un champ. Il était tatoué aux deux bras de la manière suivante :

Sur le dos de la main gauche, le nom de *Marie;* sur le poignet, un anneau maintenu par deux poissons formant bracelet; sur l'avant-bras, d'un côté, un buste de femme et de l'autre l'inscription suivante : « Mort aux femmes

Digitized by Google

infidèles »; sur le dos de la main droite, une pensée; sur le poignet droit, même tatouage que sur le poignet gauche; sur l'avant-bras droit, d'un côté un buste de femme, une personne nue tenant un verre de la main droite et une bouteille de champagne de la main gauche, et de l'autre deux colombes tenant une branche de pensée dans leur bec. (*La Lanterne*, 15 Mars 1887).

⁂ *Le Monôme de l'École centrale.* — A l'École centrale des Arts et manufactures de Paris, les élèves de première année s'appellent des *Cubes*, ceux de seconde des *Carrés*, ceux de troisième des *Bizuts*.

En Mai 1887, ils ont organisé une procession qui s'est rendue sur la place de la Bastille et a fait trois fois le tour de la colonne de Juillet. Chaque élève tenait au bout d'une canne des lampions. On portait aussi, au bout de bâtons, des espèces d'emblèmes qui représentaient des navires, des chemins de fer, etc. Un dessin de l'*Illustration* du 14 Mai 1887, représente cette cérémonie.

⁂ *Statuette païenne objet d'un culte.* — Dans la Creuse une statue, connue sous le nom de Marmot, a été de tout temps l'objet d'un culte superstitieux; quand les bouviers des environs veulent dompter un taureau ou une vache, ils les lient au joug avec une bête déjà domptée et mènent l'attelage faire trois fois le tour du Marmot, devant lequel ils récitent leur prière. Il n'y a pas longtemps encore qu'on voyait de nombreux pèlerins qui de Sainte-Feyre, Saint-Laurent, Pionnat, etc. vont chaque année à Sardent faire leurs dévotions pour la prospérité de leurs bestiaux, s'arrêter devant cette statue qui paraît à l'auteur être non pas romaine, mais peut-être gauloise. Elle a une sorte de trou à la base, analogue à l'ouverture d'un four. (*Société des sciences naturelles, etc. de la Creuse*, t. III, p. 365.)

⁂ *Le pied de grue.* — En Andalousie, quand un amoureux se promène sous les fenêtres d'une belle qu'il courtise cela s'appelle « *plumer la dinde* », en France, on dit « *faire le pied de grue* ». (Comm. de M. A. CERTEUX.)

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

Le comité des Travaux historiques et scientifiques par Xavier Charmes. 3 vol. in-4° avec figures. Imprimerie Nationale, 1886. (Don de M. le Ministre de l'Instruction publique).

VICENZO GROSSI. Il fascino e la Jettatura nell' antico oriente. *Milan et Turin*. Dumolard, 1886, in-8° de 24 p.

Annuaire des Musées cantonaux, (Années 1886-1887) in-8° de 158 p. (Don de M. Ed. Groult.)

DOZON. Les noces de Maxime Tzèrnoiévitch, poème populaire traduit du serbe. 46 p. in-4°.

La Favilla, rivista di Letteratura e di Educazione, a. X. 1887, n° 12, a. XI, 1887, f. 2, (9 Mai.) (Don de M. Zeno Zanetti).

D. CESAREO FERNANDEZ DURO. Romancero de Zamora. *Madrid*. 288 p. in-18.

Memorias historicas de la ciudad de Zamora sur Provincia y obispado. t. VI, *Madrid*, 1883, in-8° de 576 p. (Le chapitre XV est consacré à la poésie populaire).

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

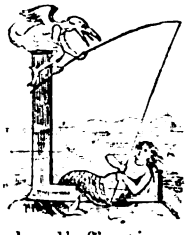
REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 7. — 25 Juillet 1887.

DEUX MYTHES SUR L'OURS



L'OURS occupe une place remarquable dans les religions des races non-civilisées anciennes et modernes. Le traité de Bachofen sur *l'Ours dans les religions de l'antiquité* est bien connu, mais en dépit de sa science, il n'est pas d'une grande valeur.

Bachofen prétend que l'ours était adoré par les peuples de l'antiquité classique comme un symbole d'affection maternelle, l'ourse à qui on enlevait ses petits étant notoirement dangereuse. Malheureusement pour cette théorie, la déesse qui en Grèce était le plus en rapport avec le culte de l'ours était Artémis, la vierge par excellence, qui, naturellement, ne pouvait avoir d'affection maternelle. En l'honneur d'Artémis les filles d'Athènes imitaient les ours, dans une sorte de danse de l'ours, et elles étaient appelées ἄρκτοι ; accomplir la cérémonie c'était ἀρκτεύειν. Les textes recueillis par Suchier, Claus et d'autres auteurs prouvent que l'ours était probablement une ancienne forme d'Artémis, qu'elle avait été incarnée dans l'ours, ou qu'elle avait été l'objet d'une adoration spéciale de la part d'une tribu d'adorateurs de l'ours. Les exemples modernes de ce culte de l'ours sont fréquents. Dans le *Kalevala*, les Finnois assurent à l'ours qu'il est mort « non par la main des hommes, mais par sa propre volonté. » Les Aïnos, race inférieure du Japon, sont des adorateurs de l'ours. Il en est de même des Nootkas du Détroit du roi Georges, dans le Nord-Ouest du Pacifique. De même que les Finnois, les Peaux-Rouges apaisent, avec des chants et des hymnes l'ours qu'ils ont tué. Les Australiens, qui n'ont pas en réalité d'ours chez eux,

Digitized by Google

consultent et vénèrent un animal beaucoup plus petit, « l'ours indigène » ou Koala. *(Phascolarctus cinereus)*. Il est interdit aux Australiens de prendre la peau de l'ours indigène. Les Nootkas habillent l'ours mort d'un costume de chef, précisément comme les Grecs sacrifiaient à Diane une biche revêtue d'un costume de vierge.

La particularité du mythe sur lequel je désire attirer l'attention dans cette note, est la ressemblance entre une légende d'ours chez les Algonquins et une légende d'ours chez les Australiens.

Schoolcraft, le verbeux auteur de cinq gros volumes très confus sur les Indiens Peaux-Rouges, mentionne un mythe sur ce que « l'ours ne doit pas mourir. » Mais il dit qu'il est trop sot pour être noté. Cependant dans sa collection de contes algonquins (*Algic Researches* New-York 1859 t. I, p. 112), Schoolcraft raconte une histoire qui est peut-être celle qu'ailleurs il ne daignait pas rapporter. Le conte est intitulé « La tête qui ne meurt pas ». Il est purement algonquin, et présente seulement un ou deux détails qui lui sont communs avec le folk-lore européen. L'un de ces traits est l'épisode de la tête parlante d'un homme mort qui prophétise et avertit ses amis, comme la tête de Bran dans la légende celtique (*Mabinogion*. London 1849, t. III, p. 125).

Toutefois la Tête parlante a peu de rapport avec l'Ours. Cet Ours était une fabuleuse et monstrueuse créature, un « Ours mammouth, » qui au matin du Temps possédait une singulière *provision* du trésor du « Wampum ». Après avoir détruit plusieurs héros qui venaient pour s'emparer du Wampum, l'Ours est attaqué par une troupe de frères. Aidés par les Manitous protecteurs, ou les pouvoirs surnaturels, ils atteignent à la fin l'Ours, lui transpercent le cerveau et le coupent en menus morceaux. *Mais l'Ours ne doit pas mourir.* De même qu'une grande marionnette se sépare en plusieurs petites marionnettes, de même l'Ours donne naissance à une multitude de petits ours noirs : « Lorsqu'il arriva aux guerriers de jeter les yeux sur l'endroit où ils avaient laissé les morceaux, ils virent se lever tout à coup et courir dans toutes les directions, de petits ours noirs semblables à ceux que l'on voit aujourd'hui. » Ainsi l'espèce actuelle des ours est la « monnaie » d'un Ours énorme et surnaturel qui ne « devait pas mourir. »

En nous transportant maintenant en Australie nous y trouvons les faits et les fables qui suivent. Elles se rapportent non à l'Ours — que les Australiens n'ont pas, mais à l'animal qui par son aspect lui ressemble le plus. Cette bête est appelée Kur-bo-roo par les naturels de Victoria. Elle est l'objet de nombreux mythes. Les noirs la consultent lorsqu'ils sont embarrassés. A l'occasion ils tuent l'ours, mais leur dieu Kur-ruk-ar-ook leur défend de l'écorcher. Les ours morts sont enterrés (comme les renards en Attique, les gazelles dans le sud de l'Arabie, les hibous à Samoa et les chats en Egypte) avec une cérémonie convenable, comme des hommes.

Digitized by Google

Maintenant retournons un peu au mythe.

J'aurais dû mentionner que l'Ours dans la légende des Peaux-Rouges avalait presque toutes les eaux d'un lac sur lequel ses ennemis faisaient marcher un canot à la pagaie; de la même manière, Kur-bo-roo, l'Ours dont tous les ours d'Australie tirent leur origine, prend toutes les eaux d'un lac, les met dans des *tarnuks* (vases à boire) et les cache dans un arbre. Soudainement l'arbre devient aussi grand qu'une forêt. Les noirs altérés essaient en vain de grimper à l'arbre. L'Ours laisse couler de l'eau sur eux; ils tombent et sont tués. Par l'avis du dieu Pundjel, les noirs surprennent l'Ours, grimpent à l'arbre et en précipitent l'Ours. « Alors ils essayèrent de le tuer, *Mais il ne devait pas mourir*. Il prit alors la forme et l'apparence qu'il a aujourd'hui. » On croit encore maintenant qu'il peut emporter toutes les eaux, comme le védique Ahi, et c'est pour se le rendre favorable que sa peau est sacrée, et qu'on ne brise aucun de ses os. (Brough Smytte. *Aborigenes of Victoria*, t. I. p. 447-449).

Ici, je pense, les coïncidences du mythe des Ours qui avalent les eaux — qui sont attaqués par des hommes — qui ne doivent pas mourir — mais qui quittent leur forme ancienne et mystérieuse pour prendre celle des animaux de même espèce qui existent aujourd'hui — doivent être manifestes.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Australiens qui n'ont pas dans leur île d'ours réel, racontent l'histoire à propos de la bête qui ressemble le plus à l'ours d'Europe et à celui d'Amérique. Cette coïncidence est-elle purement accidentelle, ou les peuples de l'Amérique du Nord et ceux de l'Australie ont-ils été en contact?

Qui pourra le dire?

Andrew Lang.

FACÉTIES NORMANDES (1)

IV

XVI. — LA LUNE PRISE AU PIÉGE

Le conseil de fabrique d'une des églises de Vire s'assembla au temps jadis, pour aviser aux réparations à faire au clocher de l'église. Les pierres en effet étaient rongées et il en tombait des fragments; la face regardant le Sud-ouest était surtout détériorée. Lorsque la séance fut ouverte, chacun donna son avis sur le moyen d'empêcher la tour de tomber en ruine.

1. Voir les nos de Mars, Avril et Mai.

Digitized by Google

Chacun proposait une solution, lorsqu'un des malins du conseil fit observer qu'il faudrait, avant de porter remède au mal, savoir d'où il vient.

Les conseillers donnèrent leur avis; c'était la faute du temps, de la pluie, de la glace, etc. Quand vint le tour du conseiller qui avait proposé de remonter aux causes premières, et qui jouissait d'une grande considération, parce qu'il avait été — comme témoin, — jusqu'au bailliage de Caen, il dit :

— Moé, mes infents, j' vais vous dire, et bien, c'est la lune qu'est cause de tout.

— La lune! répétèrent les autres, ébahis.

— Vère, c'est la lune qui minge les pierres de not' tour; vous voyez qu'elles ne sont mingées que du côté que la lune rit.

— Et quoé y faire à la Lune? se demandaient les fabriciens.

Et chacun se mit à réfléchir aux moyens de défendre la tour contre la dent de la Lune.

Comme ils restaient longtemps en méditation, le malin s'écria :

— M's infents, i' y a un moyen.

Tous le regardèrent pour savoir ce qu'il allait proposer :

— Oui, i' y a un moyen; faut tendre un bon piége à loup dans le haut du clocher, du côté où les pierres sont le plus mingées; quand la lune rira ce soir au-dessus, elle se prendra et notre tour sera sauvée.

Chacun trouva l'idée excellente; on appela le plus habile serrurier de la ville qui installa tout en haut du clocher un piége formidable.

Lorsqu'il fut bien en place, on attendit avec impatience la prochaine pleine lune. Lorsqu'arriva enfin la nuit où l'on espérait pouvoir prendre cette rongeuse de pierres, le conseil de fabrique se réunit et l'on prit les dernières dispositions pour pouvoir saisir l'ennemi du clocher.

Le malin du conseil plaça ses collègues au bas de la tour, et leur recommanda, dès que la lune paraîtrait, de faire du bruit, au cas où se méfiant du piége, elle commencerait à dévorer le bas du clocher, pour la renvoyer au haut, où lui se tiendrait auprès de son piége.

Chacun était à son poste bien avant l'heure où, d'après les almanachs, la lune devait se lever. Quand elle sortit de son manteau de nuages, ses plus purs rayons frappèrent à plomb sur le ressort du piége, et au bas de la tour, chacun était dans l'attente.

En haut, le conseiller épiait le moment où le piége, en se refermant, allait pincer la lune, mais le ressort ne se détendait pas, bien que la lune eût l'air de se jouer de l'instrument et de se placer entre ses branches.

Le conseiller réfléchit et se dit :

— Ce diable de serrurier a serré trop fort son ressort; v'la pourquoué elle ne se prend pas. Si je le détendais un brin!

Et allongeant la main avec précaution, il détend le ressort qui part et se referme avec fracas.

— La tiens-tu? s'écrièrent en chœur ceux d'en bas en entendant le bruit.

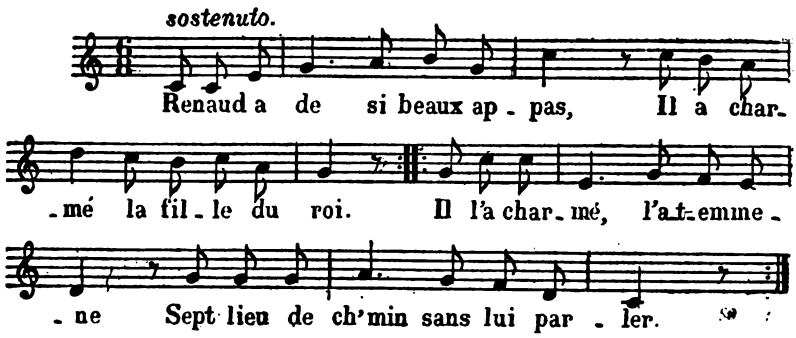
— Eh non! répondit-il, la ga'ce, c'est elle qui me tient!

GEORGES SAUVAGE.

Digitized by Google

RENAUD ET SES FEMMES

CHANSON WALLONNE



I

Renaud a de si beaux appas,
Il a charmé la fille du roi. } *bis.*
Il l'a charmée, l'a-t-emmenée,
Sept lieues de ch'min sans lui parler. } *bis.*

II

Quand fut venue à mi-chemin :
— Renaud, Renaud, j'y meure de faim. } *bis.*
— Mangez donc, belle, une de vos mains,
Plus jamais vous ne mang'rez d' pain. } *bis.*

III

Quand fut venue dehors du bois :
— Renaud, Renaud, j'y meure de soi(f). } *bis.*
— Buvez, la belle, votre clair sang,
Plus jamais vous n' buv'rez d' vin blanc. } *bis.*

IV

Il a là-bas un beau vivier
Et treize dames j'y ai nié (noyé), } *bis.*
Et vous aussi, princesse de rien,
La quatorzième vous y serez. } *bis.*

V

Quand fut venu près du vivier,
Il dit : « La belle, faut s' déshabiller. } *bis*
— C'est pas affaire aux chevaliers
R'garder une dame s' déshabiller;
Et c'est affaire aux chevaliers,
D' prend' un mouchoir et d' bander ses yeux.

Digitized by Google

VI

La belle fit semblant d' l'embrasser, } *bis.*
Dans le vivier elle l'a jeté :
— Allez, Renaud, pêchez au fond } *bis.*
Là où ce que vos treize dames elles sont.

VII

Il dit : « Belle, donnez-moi vot' main, } *bis.*
Je vous r'conduirai à mi-chemin.
— Allez, Renaud, pêchez au fond } *bis.*
Là où ce que vos treize dames elles sont.

VIII

— Quoi ce que vos parents diront } *bis.*
De vous voir retourner sans amant?
— Je leur dirai que c'est un brigand } *bis.*
Qui l'a tué parmi les champs.

IX

— Dis-moi, belle, qui t' reconduira? } *bis.*
— Va, va, Renaud, ce ne s'ra pas toi;
Ce s'ra ton beau cheval grison } *bis.*
Qui sait bien suivre les postillons.

Cette chanson m'a été chantée par Désirée Blanchard, campagnarde de Bliquy (environs d'Ath); elle est reproduite fidèlement, avec les changements que le wallon fait toujours subir au texte français. Nos chansons wallonnes présentent toujours un mélange de français avec quelques formes et tournures wallonnes. (cf. l'a-*t*-emmenée, vous *buv'rez.*)

A la strophe 5, la chanteuse parait avoir oublié deux vers, du moins si l'on compare notre texte avec celui de M. de Puymaigre (I. p. 140-5) :

Quand ils ont venu au bord de l'eau :
— Belle, défaites votre manteau,
Votre chemise de vrai lin,
Qui parait comme un vrai satin.

Ce n'est pas affaire aux cavaliers
D'y voir les dames déshabiller,
Mais c'est affaire aux cavaliers
De prendre un mouchoir, les yeux se bandeler.

AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DE DIDON

I. — LA LÉGENDE DE DIDON DANS L'EXTRÊME ORIENT.

Tout le monde se rappelle que Didon, obligée de fuir de Tyr, sa patrie, au IXe siècle avant l'ère chrétienne, débarqua sur la côte d'Afrique, près d'Utique, et obtint des habitants du pays pour s'y établir, elle et ses compagnons de fuite, autant de terrain que pourrait en couvrir une peau de taureau. L'artificieuse princesse fit alors couper une peau en lanières très minces à l'aide desquelles ses amis entourèrent un terrain suffisamment vaste pour y jeter les fondations de la ville qui devait être si célèbre dans l'histoire sous le nom de Carthage.

Il est très curieux de retrouver à des époques plus récentes et dans divers pays de l'Extrême Orient, la même ruse attribuée à des colons de nationalités différentes.

Ainsi, l'histoire de la dynastie chinoise des Ming, *Ming-che*, raconte que lorsque les *Fo-lang-gi*, (Faranghi, Francs) dans l'espèce, les Espagnols, arrivèrent à *Lü-sung* (Luzon, îles Philippines) en 1574, ils demandèrent au roi de Lü-sung, après lui avoir fait de riches présents, autant de terrain qu'ils en pourraient couvrir avec une peau de taureau (1).

La même légende est racontée sur les Portugais, qui pénétrèrent au Cambodge en 1553 et y établirent une mission catholique à *Pnhéalu*. Seulement, dans cette circonstance, la peau de taureau devient une peau de buffle; depuis cette époque, les habitants du Cambodge appellent les étrangers *les gens du pays de la peau bui s'étire* (2).

Enfin, la même histoire est aussi donnée par le Père Du Halde, (*Description de l'Empire de la Chine*. Vol. I, pp. 167-168) à propos de l'établissement des Hollandais dans l'île Formose au XVIIe siècle: « Environ ce même-tems (1620) un vaisseau Hollandois qui alloit au Japon, ou en revenoit, fut jetté par la tempête à *Formose* :

1. Cf. E. Bretschneider. Chinese intercourse with the Countries of Central and Western Asia in the Fifteenth Century. (*China Review*, IV, p. 386.)

2. Charles Lemire. *Exposé chronologique des relations du Cambodge avec le Siam, l'Annam et la France*. Paris, 1879, in-8, p. 8.

D'aprés Raffles, *The Maritime code of the Malays*, p. 12, les Portugais demandèrent un terrain de l'étendue qu'une peau de bête pourrait couvrir; ils la coupèrent en lanières et bâtirent un fort; ils le garnirent de canons et s'emparèrent du pays.

Digitized by Google

il y trouva les Japonois, peu en état de lui faire ombrage. Le Pays parut beau aux Hollandois, dit l'historien Chinois, et avantageux pour leur commerce. Ils prétextèrent le besoin qu'ils avoient de quelques rafraîchissemens, et des choses nécessaires, pour radouber leur Vaisseau maltraité par la tempête. Quelques-uns d'eux pénétrèrent dans les terres, et après avoir examiné le Pays, ils revinrent sur leur bord.

« Les Hollandois ne touchèrent point à leur Vaisseau pendant l'absence de leurs compagnons; ce ne fut qu'à leur retour qu'ils songèrent à le radouber. Ils prièrent les Japonois, avec qui ils ne vouloient pas se brouiller, de peur de nuire à leur commerce, de leur permettre de bâtir une maison sur le bord de l'Isle, qui est à une des entrées du Port, dont ils pussent dans la suite tirer quelques secours, par rapport au commerce, qu'ils faisoient au Japon. Les Japonois rejetterent d'abord la proposition : mais les Hollandois insistèrent de telle force, en assurant qu'ils n'occuperoient de terrain que ce qu'en pouvoit renfermer une peau de bœuf, qu'enfin les Japonois y consentirent.

« Les Hollandois prirent donc une peau de boeuf, qu'ils coupèrent en petites aiguillettes fort fines, puis ils les mirent bout à bout, et ils s'en servirent pour mesurer le terrain qu'ils souhaittoient. Les Japonois furent d'abord un peu fâchez de cette supercherie : mais enfin, après quelques réflexions, la chose leur parut plaisante; ils s'adoucirent, et ils permirent aux Hollandois de faire de ce terrain ce qu'ils jugeraient à propos. C'est sur ce terrain qu'ils bâtirent le Fort, dont j'ai parlé plus haut : on voit encore aujourd'hui sur la porte ces mots : *Castel Zelanda* 1634. »

(A suivre)

HENRI CORDIER.

FACÉTIES POPULAIRES

I

Qui ne connaît l'enseigne facétieuse du barbier qui rasera demain gratis? Campbell, dans ses contes gaéliques, raconte qu'un jour saint Patrick décida, on ne sait comment ni pourquoi, le dernier serpent de l'Irlande à entrer dans un coffre en lui promettant de le relâcher le lendemain. Puis il jeta le coffre dans le lac Neagh où il est encore. Tous les jours le serpent demande : « Ne sommes-nous pas à demain? — Pas encore, » lui est-il répondu. Et c'est pour cela qu'on ne voit plus de serpents en Irlande!

Digitized by Google

II

Une vieille chanson de nourrice (*Old Nurse's Book*, Bennet 1857) nous fournit un trait qui rappelle la plaisante aventure de la pièce du Palais-Royal, où un voyageur noircit avec de la suie la figure de son compagnon endormi. Au matin, celui-ci se réveille, court devant une glace et dit : « Tiens! on a réveillé le nègre! » Et il va se recoucher.

Dans la chanson anglaise, c'est une petite vieille qui va au marché vendre ses œufs. En chemin elle s'endort. Passe un colporteur qui s'amuse à lui couper son jupon tout autour. La vieille, sentant le froid, s'éveille et ne reconnait pas son jupon. Elle rentre chez elle; son chien aboie après elle, et elle se sauve en croyant qu'elle n'est plus elle, mais une autre personne de son village.

LOYS BRUEYRE.

Sur une facétie analogue, cf. la *Revue des Traditions*, t. II, p. 213.

LES COQUILLAGES DE MER

I

N a très peu étudié jusqu'ici le Folk-lore des Coquillages de mer. Nous le constations en publiant, dans la *Revue d'Ethnographie*, notre monographie des Coquilles (1), considérées comme simple enveloppe des poissons. Pour les coquillages vivants, il y a moins encore. Nous avons pensé qu'au moment où une partie de nos collègues se trouvent au bord de la mer, il pouvait être utile de publier nos notes, espérant qu'elles donneraient peut-être l'idée à quelques-uns d'entre eux de se livrer à une enquête sur ce sujet, qu'on peut considérer comme à peu près neuf.

§ 1. — NOMS, PROVERBES, DEVINETTES

Une grande partie des noms donnés par le peuple aux coquillages de mer est inspirée par l'idée très naturelle, et qui n'est pas spéciale à ces objets, de comparer leur forme ou leurs fonctions aux choses plus connues que l'on

1. Revue d'Ethnographie, t. v, n°6.

Digitized by Google

rencontre sur terre. Assez souvent les nomenclatures savantes, surtout autrefois, ont obéi à la même préoccupation lorsqu'il s'agissait de désigner des espèces nouvelles.

Nous nous contenterons de donner quelques exemples; il semble qu'on ait assez peu recueilli les noms populaires des coquillages; plusieurs d'entre eux ne pourraient trouver place ici. Les formes des coquillages ont en effet très naturellement suggéré aux habitants du rivage, sous les latitudes les plus diverses, des comparaisons phalliques; un recueil de Κρυπτάδια pourrait seul écrire un assez grand nombre des noms et des surnoms inspirés par cet ordre d'idées. Ici nous ne noterons que ceux qui peuvent honnêtement s'écrire.

A Boulogne, les marins ont donné le nom de *Capiau chinois* (DESEILLE. *Glossaire boulonnais*), à la patelle vulgaire dont le cône pointu ressemble en effet au chapeau chinois. En Hollande, une sorte de tuyau de mer se nomme *Cornet de postillon* (VALMONT DE BOMARE. *Dict. d'hist. nat.*) Les Nagos appellent les cauris des *Colombes à la poitrine proéminente* (Abbé BOUCHE. *Côte des Esclaves*, p. 249. Une coquille bivalve du genre huître était appelée *Crête de coq* et *Oreille de cochon*. En raison de leur couleur, on a donné le nom *Veuve* à la « Vidua cochlea » nommée aussi *Pie*, en Hollande celui de *Drap mortuaire* à une coquille du genre olive. (VALMONT DE BOMARE.)

D'après Larousse, les auteurs anciens désignaient les holoturies par le terme *purgamenta maris*, parce qu'on les trouvait en abondance sur le rivage après les tempêtes et qu'on les regardait comme la purge de la mer.

Le nautile avait reçu le nom de *Vaisseau coquille* ou *Voilier*. On a prétendu que cet animal avait appris la navigation aux hommes. (VALMONT DE BOMARE.)

Les Kamtschadales connaissaient sous le nom de *Canot des Rats* un coquillage en forme d'oreille et ils s'imaginaient qu'il leur servait à traverser les fleuves. (LAHARPE, t. IX, p. 242.)

En Polynésie, *l'helyx busbyi* habite sur le sommet des arbres des hautes forêts du bord de la mer, d'où la tempête le fait tomber. C'est pour cela qu'on l'appelle *Coquillage du ciel*. (LESSON. *Les Polynésiens*, t. IV, p. 227.)

D'autres noms semblent suggérés par un besoin d'explication; ainsi, sur les côtes de la Manche, on assure que les coquilles Saint Jacques doivent leur nom à l'apôtre saint Jacques qui, étant grand pêcheur, les aimait beaucoup.

A propos du Bernard l'Ermite (*Pagurus Berhnardus*) qui, bien que crustacé, peut être, en raison de la coquille où il fait sa demeure, rattaché aux coquillages, on l'appelait au XVIe siècle Hermite marin, ou Bernard l'hermite « à sçavoir d'autant qu'il fuit les autres, et vit en sa coquille en solitude continuelle. Nostre peuple de Prouuence et Languedoc le surnomme Bernard, par vn sobriquet donné à ceux qui s'appellent ainsi, et qu'on tient pour gens de cerueau leger : car ils disent que ce poisson est bien sot de se cacher ès maisons d'autruy, ayant moyen de viure et se deffendre en la sienne. » (*Les Œuvres de du Bartas*. Caen, 1585, in 12, p. 233.)

Les proverbes et les dictons relatifs aux coquillages paraissent être peu

Digitized by Google

nombreux, ils sont en général limités aux espèces les plus connues telles que les huîtres, les coquilles Saint-Jacques, les solens, etc. Les recueils étrangers que j'ai dépouillés m'en ont fourni très peu, ou pour mieux dire pas du tout.

— Le poisson dément sa coquille. Se dit d'une personne chez qui les qualités ne répondent pas au physique.

En Haute-Bretagne, j'ai recueilli très-peu de proverbes : — Les ormées (Haliotis) ne passent point par le cu es chats. Allusion à la répugnance du chat pour ce poisson — Poilu comme un oursin — Avoir le poil debout comme un oursin. — Collé comme un b'ni *(Patella)* sur un caillou *(Traditions et superstitions*, t. II, p. 265-66.*)*

M. Le Calvez nous communique quelques dictons usités dans le pays de Tréguier :

— *Ar plac'hat hag an hist*
A rafe d'ar vein ober jist,

Les filles et les huîtres — feraient aux pierres faire du cidre. (Ober jist, signifie à proprement parler, se débaucher.)

— *Bizag er wrek ha zo douç ha flour, n'met he c'halon ha zo ker rust ha skant gerek.*

Le visage d'une femme est doux et velouté ; mais son cœur est aussi dur que des écailles de rocher (balanes, patelles.)

— *Douçoc'h he er gwele skant gerek*
'Wit n'he fons Kalon er wrek.

Plus doux est un lit d'écailles de rocher, — Que n'est le fond du cœur d'une femme.

— Avec un pied de couteau (solen) dans la poche droite, un hameçon dans la gauche et un pantalon-cotillon (sorte de large pantalon en toile que les pêcheurs portent par dessus l'autre), un homme ne doit jamais mourir de faim.

Devinettes sur les coquillages.

Un prêtre catholique dans un long habit noir. Nous allons pour le voir, et il ôte son habit.

— Le cauris blanc; lorsqu'il n'est pas troublé il s'étend hors de sa coquille, ou il se retire quand on fait du bruit.

J'entre dans ma maison et je la traîne avec moi ?

— Un Bernard l'Ermite.

(LORIMER FISON. *Journal of Anthropological Institute*, t. IX, p. 407.)

§ 2. — ORIGINE

Des légendes qui sont en petit nombre, ou que du moins on n'a guère relevées jusqu'ici, attribuaient aux divinités la naissance de certaines espèces particulières.

C'est ainsi que dans le pays de Tréguier où l'on paraît faire remonter à Dieu la création de ce qui est bon et au diable celle des animaux nuisibles

Digitized by Google

(cf. *Revue des Traditions*, t. I. p. 202.) Dieu a fait l'ormeau et l'huître, le diable la bernique et la moule; et les paysans de Tréguier ne mangent de celle-ci qu'avec une sorte de terreur superstitieuses. D'après d'Argenville, les Nérites ont été nommées ainsi, par allusion à Nérée, divinité de la mer, à laquelle nombre de poëtes anciens font remonter l'origine de ces jolis testacés. (*La Conchyliologie*, p. 178.)

Suivant une légende indienne (*Annales du Musée Guimet*, t. VII. p. 295), le démon marin Panchejana vivait au fond de la mer sous la forme d'une conque; à Fidji une divinité appelée Uva était un coquillage. (BASSETT. *Legends of the sea*, p. 263.)

En Haute-Bretagne, on dit qu'il y a trois vers dans le corps humain. Quand un homme se noie, chacun d'eux s'incarne dans un ossement. Ces trois ossements se détachent du noyé, et trois mois après, ils se transforment en coquillages. Les marins assurent que les coquillages prennent naissance dans les os des noyés; aussi quelques-uns disent lorsqu'ils entendent parler d'une personne morte en mer ; « Un homme de moins et trois coquillages en plus. » (*Comm. de* M. FRANÇOIS MARQUER.)

On peut rapprocher cette croyance d'une légende des Antilles, rapportée par Réville (*Religions des non-civilisés*, t. I. p. 321.) Iaja ayant renfermé dans une calebasse les os de son fils mort, ils se changèrent en poissons.

Quelques marins de la Manche disent que le *bernis* (patelle) est un œil de noyé, et, qu'à la fin du monde il lui poussera des ailes, alors il s'envolera et ira reprendre sa place dans la tête dont il est sorti.

Sur ce même littoral on assure que les os d'un poisson mort deviennent de la pourriture s'il a fait le mal pendant sa vie; si au contraire, il n'a pas été méchant, ils se changent en coquillages.

D'après des croyances populaires, que des savants n'ont pas quelquefois dédaigné d'enregistrer, il y avait des coquillages qui naissaient par l'action spontanée de la nature; c'est ainsi, d'après Pline, l. IX. c. 74, que se produisaient les moules et les peignes, qui sortaient du sable.

Un vieil auteur cité par Bassett p. 264, assurait que les coquilles de pétoncles étaient engendrées par la rosée de l'air.

L'une des croyances les plus singulières, est celle relative à l'origine des macreuses ou bernaches. Elle a eu l'honneur d'être discutée gravement par des auteurs sérieux qui, parfois, y croyaient fermement. D'après Timbs, *Things not generally Known*, t. I, p. 87, c'est dans Giraldus Cambrensis, auteur du XVIe siècle, qu'on en trouve la première mention.

Sur certains points des côtes de la Basse-Normandie, les pêcheurs désignent l'anatife sous le nom de frai de *cauchote*; ils prétendent que dans les fortes marées d'équinoxe, lorsque l'Océan laisse à découvert de grandes étendues de plages ordinairement baignées, on peut entendre les cris du frai qui sort à demi de sa coquille. (*Magasin pittoresque*, 1840, p. 88.) En Haute-Bretagne, l'anatife est un œuf de bernache, et il en sort un petit oiseau. (SÉBILLOT. *Traditions*, t. II, p. 249.)

Sur les côtes de la Manche bretonne on explique ainsi la naissance des macreuses : Dans l'intérieur de la bernache se forme une fleur qui se transforme en un oiseau qui porte le même nom. D'autres marins croient qu'il

Digitized by Google

y naît un poisson qui a exactement la forme d'un oiseau et qui, à un certain moment, prend sa volée et abandonne son coquillage.

C'est au reste une croyance très répandue, non-seulement en France, mais en Angleterre et ailleurs. Eggede, *Histoire naturelle du Groenland*' p. 71-74, en parlait encore gravement : Les Stokaender s'engendrent dans la mer d'une manière glaireuse, qui s'attache à de vieux morceaux de bois, qui flottent depuis longtemps, sur lesquels il s'engendre premièrement une espèce de Moule ou de coquillage et ensuite un petit ver, qui avec le temps prend la figure d'un oiseau, et sort de la coquille comme les autres oiseaux sortent de l'œuf. Ce fait que tant d'écrivains véridiques rapportent et donnent comme véritable, a cependant été regardé par quelques personnes judicieuses comme un conte ou une fable, parce qu'une semblable génération paraît aller contre l'ordre de la nature..... Pour ce qui est de moi, je ne l'ai ni connu ni observé : mais quantité de vieillards dignes de foi, et des Pescheurs de Nordlandes, où j'ai pris naissance, m'ont raconté d'une manière circonstanciée qu'ils avoient rencontré eux-mêmes en nos semblables vieux bois flottans sur lesquels ils avoient trouvé de petits oiseaux formés, et d'autres qui n'étoient pas encore entièrement formés.

Le *Passant* (Ch. Frémine) raconte dans le *Rappel* du 23 décembre 1885, qu'il trouva en Basse-Normandie, jeté au plein, un énorme madrier entièrement couvert de superbes anatifes. C'étaient de longs pédoncules verdâtres et tubuleux, s'allongeant et se contractant à volonté, et d'où pendaient de jolies coquilles dont les valves montraient en s'entr'ouvrant le bec orange de l'oiseau mystérieux. Un douanier qui passait par là et dont les yeux étaient meilleurs que les miens distinguait nettement le plumage des jeunes canetons. Il me dit : C'est des « bénis (patelles) » ; ils sont prêts à s'envoler !

On verra plus loin que la même aptitude à l'aviation est attribuée aux moules.

§ 3. — CROYANCES ET SUPERSTITIONS

Sous les latitudes chaudes, on trouve des coquillages qui peuvent passer pour les géants de l'espèce, et auprès desquels ceux des pays tempérés sont de véritables nains. Philostrate, *Vie d'Apollonius*, l. III. c. 53, exagérant cette différence, disait que dans une petite île de la mer Erythrée on voyait des huîtres et d'autres coquillages dix fois plus gros que ceux de la Grèce. Pline, l. XXXII, c. 4, citant les livres de Juba sur l'Arabie, rapportait que dans ce pays des moules ont des coquilles qui tiennent trois hémines (0, lit. 81.)

Les récits des vieux marins, qui passaient pour fabuleux, parlaient d'huîtres qui naissaient sur les arbres, et d'autres si énormes qu'il fallait les découper comme un morceau de bœuf. Maintenant il est avéré qu'il y a des huîtres assez grandes pour être découpées de la sorte, et que certaines espèces vivent sur les arbres. (JONES. *Credulities* p. 19.)

La tridacne, connue sous le nom de grand Bénitier, a des valves qui, d'après Landrin, *Monstres marins*, p. 16, atteignent parfois une longueur

Digitized by Google

de plus d'un mètre et demi. Il n'est pas surprenant que cet animal, grossi par l'imagination, ait paru aux populations primitives encore plus gigantesque qu'il ne l'est en réalité, et qu'ils en aient fait un monstre capable d'avaler une barque.

Les traditions polynésiennes, W. Gill, *Myths and songs from South Pacific* p. 145, racontent qu'un jour que des héros naviguaient en canot, une énorme tridacne avait ses valves ouvertes, prête à engloutir le canot; Ngandoa lui jeta un épieu, et elle se replongea aussitôt dans le fond de la mer.

Jules Lecomte assure, (Musée des Familles, t. IV, p. 103-104), qu'il a souvent entendu chanter aux marins des États-Unis une ballade singulière. Ce motif, dont la musique est simple et traînante, est divisé par petits couplets que les matelots chantent quelquefois lorsqu'ils veulent se donner de l'ensemble pour haler sur un cordage, afin de *s'accorder*, comme dit la langue maritime. Il y est question d'une île qui résida longtemps, nous ignorons dans quelle mer. Fort aplatie et très spacieuse elle avait communément reçu la visite de nombreux navigateurs. Mais la nature de son sol était étrange. C'était une sorte de surface rocheuse hérissée d'anfractuosités qui repoussait toute sorte de végétation. Elle avait environ six milles de tour. Il arriva qu'un jour des marins qui en faisaient approcher leur navire remarquèrent, avec le plus grand étonnement, un changement notable dans sa forme. Un de ses côtés s'élevait en talus rapide, et, après en avoir fait le tour, ils reconnurent que le côté opposé offrait l'ouverture d'une caverne profonde. La largeur de cette ouverture était à peu près équivalente à celle de l'île, sa hauteur avait une centaine de pieds. Quelques marins entreprenants se hasardèrent à mettre le pied au bord de l'ouverture béante, puis, rassurés peu à peu, ils pénétrèrent plus avant. Alors, un effroyable bruit qu'accompagnait une absence de plus en plus complète de toute lumière, vint les glacer d'effroi. L'île était une huître.

On verra plus loin que dans les légendes, des coquillages engloutissent les membres d'un homme. Un album japonais que je possède montre des gens occupés à ouvrir une coquille avec des leviers.

D'après Elien, le pêcheur assez heureux pour capturer le roi des strombes réussira dans tout ce qu'il entreprendra, et même celui qui assisterait à la prise de ce roi s'en va tout joyeux, persuadé de sa bonne fortune. A Byzance, on récompense celui qui a fait une telle capture..... Au moment de la pêche, des milliers d'indigènes arrivaient à Tuticorin (Ceylan) pour voir s'ils allaient pêcher le Xanxus ayant ses volutées enroulées de gauche à droite. (*Annales du Musée Guimet*, t. VII, p. 56.)

Les Japonais aussurent que le mirage est le souffle d'une coquille qui vit dans le fond de la mer.

Un vieil auteur dit que le matin les moules, lorsque le ciel est clair et tempéré ouvrent un peu leur coquille au-dessus de l'eau et absorbent la rosée du ciel; d'après la quantité qu'elles avalent les perles se forment grandes ou petites. (BASSETT, p. 297 et 264.)

Un grand nombre de peuples croient que les coquillages sont soumis à l'influence des astres (cf. par les détails SÉBILLOT. *Légendes de la mer*, t. II, p. 62).

Digitized by Google

Les Chinois sont encore maintenant persuadés en conformité de ce qu'enseigne leur ancienne philosophie, que la lune exerce une influence qui fait croître les coquillages. On lit dans les Annales du Printemps et de l'Automne de Lu Pou Weï, qui datent du IIIe siècle avant notre ère, que « lorsque la lune est pleine les coquilles bivalves sont remplies, mais que pendant le dernier quartier de la lune, elles sont vides. (DE GROOT. *Fêtes célébrées à Emoui*, t. I, p. 128.)

Du temps de Pline, on pensait que les poulpes, de même que les murex, se tenaient cachées à l'époque de la Canicule (l. IX, c. 60).

En Haute-Bretagne on prétend que la neige engraisse et blanchit les moules. (SÉBILLOT. *Traditions*, t. II, p. 264.)

A tort ou à raison, on a attribué aux coquillages une sorte d'instinct qui leur faisait prévoir le temps, et les navigateurs observaient leurs actes. J'ai cité (*Légendes de la Mer*, t. II, p. 213-214) plusieurs exemples de coquillages, qui d'après les croyances populaires, s'attachent alors plus fortement au rocher, ou prennent une petite pierre pour se faire couler.

Dans son poëme sur la *Pêche*, ch. I, Oppien disait que le pompile était pour les navigateurs un présage de calme. La présence de l'argonaute annonçait des vents amis, et il était le signe d'une tempête près de s'apaiser.

Le pompile, dit-il, a été ainsi nommé par les navigateurs parce qu'il les accompagne dans leurs voyages. Entraînés par la joie la plus vive à la vue des vaisseaux, les pompiles les suivent en foule et à l'envi, sautant et se jouant à la poupe, à la proue, tout autour de ces chars maritimes. Ils vont toujours en foule à la suite des navires, tant qu'ils ne sont pas troublés par la crainte du voisinage de la terre; sitôt qu'elle n'est plus éloignée, ils se retournent tous ensemble et se retirent en abandonnant les vaisseaux.

On prétend que lorsqu'un plongeur maladroit vient à engager sa jambe ou son bras entre les valves d'une tridacne entr'ouverte, celle-ci se referme brusquement et le tient prisonnier au fond de l'eau jusqu'à ce qu'il meure asphyxié. (LANDRIN. l. c. p. 18.)

Cette croyance était déjà rapportée par Pline. La nacre, quand elle voit la main, se ferme et couvre ses trésors, sachant bien que c'est pour eux qu'on la recherche; si elle saisit la main, elle la coupe avec son tranchant. (l. IX c. 55.)

Les pêcheurs croient que *l'argonauta argo* est un poulpe qui s'est emparée d'une coquille. (ROLLAND. *Faune populaire*, t. III.)

Mucianus rapporte qu'il a vu dans la Propontide un poisson qui ressemble au nautile. C'est un coquillage fait comme la carène du bâtiment appelé « acatium », avec la poupe recourbée et la proue garnied'un éperon. Le nauplius, animal semblable à la sèche, s'y cache à la seule fin d'avoir un compagnon de ses jeux : la navigation s'exécute de deux manières. La mer étant tranquille, le nauplius la frappe de ses bras, qu'il abaisse comme des rames; s'il fait du vent, il les étend pour s'en servir comme de gouvernail, et tourne au vent l'ouverture de sa coquille; le plaisir de l'un est de porter, le plaisir de l'autre de conduire, et ce double plaisir est ressenti simultanément par deux animaux insensibles d'ailleurs, à moins peut-être qu'il n'y ait là en jeu quelque calamité pour l'homme; car il est certain que leur apparition est un présage menaçant pour les navigateurs.

Digitized by Google

Les coquilles dites de Vénus naviguent, et présentant au vent leur partie concave, elles font voile sur la surface des mers. Les peignes se servent, eux aussi, de leur coquille comme d'une barque. (PLINE, l. IX, c. 49 et 52.)

On croyait que les coquillages avaient le pouvoir de se recoller : Si, dit Oppien, vous coupez un de ces mollusques (solen, cheruque, etc), en un petit nombre de parties, et que vous les jetiez à la mer, vous les voyez bientôt se rassembler et le mollusque reprendre une nouvelle vie. (*La Pêche* ch. I.)

Les pourpres et les buccins ont autant de cordes sur leur dos qu'ils ont vécu d'années. (Mathée sur DIOSCORIDE p. 125.)

Sur les côtes de Bretagne, si on touche un poisson qu'un Bernard l'Ermite a tué pour s'emparer de sa coquille, et qu'on porte la main à ses yeux, on s'expose à une maladie incurable.

Un zoophyte ou mollusque appelé galère à cause de sa forme, passe pour avoir un poison subtil; si l'on en est infecté, la douleur croît à mesure que le soleil monte sur l'horizon et diminue à mesure qu'il descend. (VALMONT DE BOMARE.)

Les dactyles (dails) ainsi appelés de leur ressemblance avec l'ongle de l'homme, ont la propriété de reluire dans les ténèbres. Plus ils ont d'humidité, et plus ils reluisent dans la bouche de ceux qui les mangent et sur leurs mains. (PLINE, l. IX, c. 87.)

Trebius Niger parle d'un murex qui retarde les vaisseaux, et qui, conservé dans le sel, a la propriété d'attirer l'or qui est tombé dans les puits les plus profonds. (PLINE, l. IX, c. 40.)

Les strombes, dit Elien, ont un roi auquel ils obéissent avec la plus grande docilité. Il en était de même des nacres.

Quelques auteurs prétendent que les essaims de nacres sont comme le essaims d'abeilles, pour ainsi dire gouvernées par l'une d'elles, qui l'emporte par sa taille et par son âge, et qui est d'une adresse merveilleuse pour se garantir des dangers, que c'est ce chef que les plongeurs essayent de saisir : une fois qu'il est pris, les autres, sans direction, sont facilement enfermées dans des filets. (PLINE, l. IX, c. 55.)

Le même Pline rapporte encore d'autres merveilles :

Les pourpres se réunissent en troupes vers le printemps, et, en se frottant mutuellement, elles produisent une salive visqueuse qui forme une espèce de cire. (PLINE, l. IX, c. 60.) Les pourpres vivent de leur salive pendant cinquante jours.

La pinne s'ouvre et s'offre aux petits poissons; ceux-ci accourent et quand ils sont enhardis, remplissent sa coquille. Le pinnotère qui guette en ce moment, avertit sa compagne par une légère morsure : la pinne se renferme, tue tout ce qu'elle a pris dans ses coquilles, et donne une part à son associé. (PLINE, l. IX, c. 66.)

Sur les côtes de l'Océan, on croit que les moules peuvent se mouvoir, et même s'envoler; je n'ai pas, malgré mes recherches, trouvé trace en Haute-Bretagne de cette volée de moules. D'après le *Mémorial des Deux-Sèvres*, 1er février 1881, si elles s'ennuient ou si elles éprouvent le besoin de changer de place, par une sombre nuit d'hiver, avec le flot qui monte, les

Digitized by Google

moules se portent aussi haut qu'elles peuvent sur le rocher qu'elles habitent; puis profitant de la marée basse, tout à coup elles prennent leur volée, tournoient un instant et s'éloignent enfin, choquant leurs écailles avec un bruit d'ailes. Le premier marin venu, dans nos ports de mer, vous affirmera le fait, pour en avoir été témoin.

En Basse-Bretagne, certains coquillages passent pour prédire l'heur ou le malheur. Voir en même temps dans la maison d'un marin ou d'un pêcheur un prêtre, un limaçon terrestre et un bigorneau de mer est un présage certain de grand malheur.

Quand les pieds de couteau (solens) sont très abondants sur les côtes de Tréguier, on assure que c'est l'annonce d'une guerre prochaine.

Si l'on voit sur la côte des débris de navires garnis d'anatifes, il y aura un hiver très dur, suivi d'une très belle récolte. (*Comm. de* M. Le Calvez.)

On sait qu'un préjugé, qui n'est pas sans quelque fondement, assure qu'il est dangereux de manger des huîtres pendant les mois qui n'ont pas d'R.

Un ancien adage, cité par Bassett, est en contradiction avec cette opinion : il dit que celui qui mange des huîtres le jour saint Jacques, (5 août) ne sera jamais dans le besoin.

§ 4. — LA CHANCE A LA PÊCHE DES COQUILLAGES

Formulettes et Conjurations

Pendant qu'ils draguent les huîtres, les pêcheurs anglais font entendre un chant sauvage et monotone, qui, assurent-ils, charme les huîtres dans la drague :

The herring loves the merry moonligth,
The Mackerel love the wind;
But the oyster loves the dredgers'song,
For he comes of a gentle kind.

Le hareng aime le joyeux clair de lune,
Le maquereau aime le vent;
Mais l'huitre aime la chanson du dragueur,
Parce qu'il vient d'une gentille manière.

(Jones p. 19.)

Autrefois, en Haute-Bretagne, les femmes qui allaient à la pêche au manço (*solen*) portaient toujours dans leur poche une poignée de sel et à l'entrée de chaque trou qu'elles voyaient, elles en plaçaient un grain. Le manço sentant le sel montait à la surface pour le manger et la pêcheuse le saisissait avec la main.

Certaines pêcheuses, pour avoir de la chance à cette pêche, faisaient bénir leur « mançotoué. »

Une femme de mauvaise vie ayant fait bénir le sien, prit un jour un gros

Digitized by Google

poisson qui se mit à jeter de si grands cris que tous les pêcheurs qui se trouvaient sur la grève eurent peur en l'entendant. Le poisson ne resta pas longtemps captif : il s'élança dans la mer, où il disparut comme l'éclair, et depuis personne ne l'a revu.

Les vieux pêcheurs disent que c'était le diable qui s'était ainsi transformé pour emporter la femme.

Voici quelques formulettes que les pêcheurs adressent aux coquillages :

Manço, sers-nous à boitter (appâter),
Ou si tu n'y sers pas,
Tu seras haché
Comme chair à pâté

On dit au ricardeau :

Ricardeau
Clisse donc que je te prenne !
Ricardeau,
Clisse en haut,
Que je te trouve ;
Si tu n'y clisses pas,
Tu seras mangé adesa (ce soir).

Le ricardeau, qui souvent est caché sous l'herbier de mer, décèle en effet sa présence par l'eau qu'il jette en l'air en ouvrant ses valves. (SÉBILLOT. *Traditions* t. II, p. 254-259).

§ 5. LES COQUILLAGES

DANS LA CUISINE POPULAIRE ET DANS LES FÊTES

Regenfuss dit que les habitants des Indes orientales trouvent délicieuse la chair de la variété de l'*Olearia* appelée Pot-Vert ; ils le font bouillir avec son écaille jusqu'à ce qu'il ouvre son opercule, et qu'on puisse le sortir..... Les rois de Boétou s'approprient ce mets et les habitants sont obligés de le livrer pour sa table.

Sammerdam dit qu'en Hollande où le Marron rôti, variété du vignot, est commun, on ne le mange que dans les mois d'Avril et de Mai. Il ajoute qu'on porte alors dans les marchés des tonnes pleines de ces limas cuits à l'eau et au sel, mais que c'est un aliment peu sain, âcre et propre à exciter la soif. (D'ARGENVILLE, t. II, p. 143.)

A Emoui, dans les familles pauvres, le jour de la fête de la naissance de la terre, on voit sur la table des grappes d'huitres, telles qu'on les trouve sur les bancs rocheux autour d'Emoui. Elles signifient : puissent les fils rester attachés inséparablement comme ces huitres aussi bien ensemble qu'à leur centre commun. (*Les Fêtes annuelles à Emoui*, p. 87.)

Dans le Rhode Island et le Massachussets, les rounds-clams servent, chaque année, de prétexte à des fêtes très curieuses nommés *clams-bakes*, fêtes

Digitized by Google

d'origine indienne et où les *clams* étaient assaisonnés d'une façon digne des convives, c'est-à-dire très sauvage. Autrefois les guerriers indiens les plus renommés venaient de fort loin pour assister aux fêtes dont il était l'occasion. Le clam-bake donne encore lieu au rendez-vous des hautes classes de la société américaine. (E. RENARD. *Le fond de la mer*, p. 212-20.)

Les Fuégiens, qui mangent tant de choses dégoûtantes, ont en horreur les huîtres, dont leurs mers, paraît-il, contiennent des bancs immenses. (RÉVILLE. t. II, p. 146).

§ 6. — LES COQUILLAGES ET LA MÉDECINE

Les auteurs anciens nous fournissent un assez grand nombre d'exemples de l'emploi en médecine de la chair de coquillages. Leur test était aussi d'un usage fréquent. (cf *Revue d'Ethnographie*. t. V n° 6); il semble que les modernes ont une moindre confiance dans leur vertus.

Voici d'abord toute une série de recettes qui ont été conservées par Pline. Le suc des moules et des coquillages donne de l'embonpoint. Les strombes putréfiés dans du vinaigre excitent par leur odeur les léthargiques; ils sont utiles aussi dans la maladie cardiaque; la chair de strombe, pilée et donnée dans trois hémines de vin miellé est bonne aux hydropiques.

La chair de murex en topique, guérit la maladie appelée poil, qui est une affection des mamelles après l'accouchement.

On guérit l'alopécie par le hérisson marin calciné avec sa chair.

Les hérissons de mer, dans du vinaigre font disparaître les épinyctides. Il faut les brûler avec des peaux de vipères et avec des grenouilles et saupoudrer les boissons avec cette poudre, au dire des mages, qui promettent d'éclaircir la vue à l'aide de cette préparation.

La chair de la conque longue ou strombe prise dans du vin miellé apaise les douleurs du foie.

Les hérissons de mer, broyés avec leurs épines et bus dans du vin chassent les calculs.

Les peignes de mer en aliment purgent la vessie, les mâles sont appelés par les uns donax (roseau) par les autres aules (tuyau); les femelles onyx (ongles). Les mâles sont diurétiques, les femelles ont la chair plus douce et sont d'une seule couleur. l. XXXII. c. 36, 39, 46, 23, 24, 30, 32.

D'après Dioscoride l, II. c. 1 et 3 le hérisson marin est bon pour l'estomac; il lâche le ventre et provoque l'urine. La chair des buccins est agréable au goût, convenable à l'estomac, mais elle ne ramollit point les corps.

Les escargots de mer sont bons en général pour l'estomac; toutefois, c'est dans les douleurs de ce viscère que l'efficacité en est le plus grande. On dit qu'en ce cas ce qu'il y a de mieux est de les avaler vivants avec du vinaigre. PLINE, l. XXX c. 15.

Les tellines fraîches lâchent le ventre. Après qu'elles ont été salées, on les brûle, et on les broie en poudre; si on en arrose les cils avec de la liqueur de cidre, les poils ne repoussent point.

Digitized by Google

La cendre des ongles odoriférants a la même efficacité que celle des pourpres et des buccins. (DIOSCORIDE l. II, c. 5 et 7).

Les pêcheurs d'Islande mangent la chair de l'oscabrion pour étancher leur soif. On prétend que c'est encore un bon remède contre le mal de mer, notamment l'espèce de petite pierre rubine qu'on trouve dans son corps, et que les Irlandais avalent volontiers pour obtenir l'accomplissement de leurs souhaits. Ils nomment ce corps pierreux Peter's stein et son enveloppe Peter's skip. (VALMONT DE BOMARE).

D'après Levinus Lemnius, *De occult. naturæ miraculis*, l. 14, c. 7, les crabes, les moules, les huitres étaient efficaces contre la rage.

Cette croyance est encore vivante sur la côte de Bretagne. Quand un chien enragé peut ouvrir ou avaler une huître fraîche, il est guéri. On assure aux environs de Tréguier que les huitres renferment un spécifique contre la rage, et que c'est pour le trouver que les chiens enragés, avant de mourir, viennent sur le bord de la mer. (*Comm. de* M. le Calvez,)

Le venin du lièvre marin est combattu par les huitres. (PLINE, l. XXXII, c. 24.)

En Haute-Bretagne, on emploie les patelles bouillies pour les cochons malades. (SÉBILLOT. *Traditions*, t. II, p. 266.)

Sur les côtes de Hollande et de la Belgique, on faisait, au XVIe siècle, bouillir les moules, dans la persuasion que leur jus était très salutaire aux porcs. (LEVINUS LEMNIUS. *De occultis naturæ miraculis*, l. III, c. 7.)

§ 7. — LES COQUILLAGES DANS LES CONTES ET LES LÉGENDES

Le rôle des coquillages dans les récits légendaires et dans les contes paraît assez restreint. Cependant il est probable que, surtout dans les pays baignés par les mers chaudes, on a dû les faire intervenir plusieurs fois dans les récits merveilleux.

Dans la comédie de Plaute intitulée *Rudens* (Le Câble) un personnage échappé au naufrage, offre à la déesse une couple de conques. « Vous êtes, dit-il, sortie de la mer dans une coquille, ne recevez pas avec dédain cette offrande. »

C'est cette légende qu'avait suivie Raphaël quand il peignit la fable de Vénus au Vatican, dans la salle de bain du cardinal Bibbiena; il représenta la déesse vue presque de dos, le pied posé dans une conque, d'où elle vient de sortir.

Dans un album japonais que je possède, on voit des enfants sortir d'une coquille de mer : c'est une allusion probable à une croyance populaire.

Dans un conte de la Haute-Bretagne. (SÉBILLOT, 2e série, n° XIII,) des fées qui habitent une caverne de la mer vont manger les huîtres dans les parcs. Le gardien tire sur elles, sans leur faire de mal; et pour l'apaiser, elles lui assurent qu'il en trouvera de plus belles et de plus grandes que celles qui ont été mangées.

Aux îles Andaman, on raconte que Tomo, le premier homme, étant venu sur le rivage de la mer, trouva une pinne, qu'il joua avec le coquillage;

Digitized by Google

l'écaille se referma sur lui, et il ne put s'en débarasser qu'à l'aide d'un para doxus qui le délivra. (E. H. MAN. *Andaman Islanders*, p. 98.)

Tout le monde connaît la fable du *Rat et de l'Huître*, que Lafontaine a popularisée parmi nous En Haute-Bretagne. (SÉBILLOT. *Contes des Marins*, nº LVIII), le rôle de rat est rempli par le courlis et le ricardeau (Pecten jacobœus) est substitué à l'huître.

On retrouve aussi ce thème aux îles Fidji. Le Teri, oiseau de rivière, va avec le rat sur le récif, ou ils voient une huître ouverte; le teri veut la manger et se trouve pris dans les valves du coquillage refermées subitement; il appelle le rat à son secours, mais celui-ci refuse de le tirer de ce mauvais pas, parce que l'oiseau l'a trompé. (*Journal Aof nth. Institute*, t. XI, p. 410.)

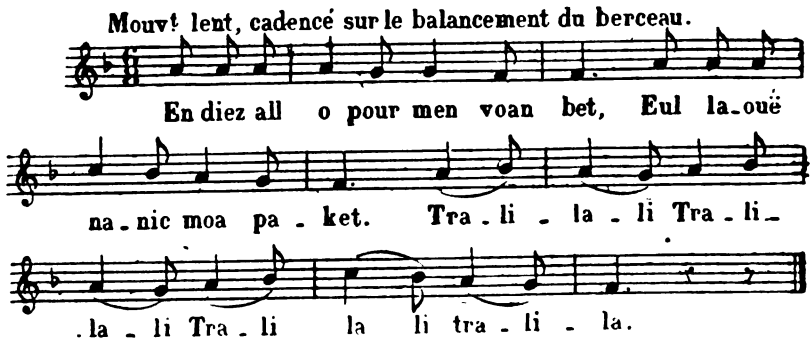
PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

BERCEUSES BRETONNES

I

LE ROITELET



En deiz all o pourmen voan bet,
Eul laouënanic moa paket.

Tra li la li, tra li la li,tra li la li,
Tra li la.

Pa voa paket, paket e voa,
Ha lakeat er c'hraou da larda.

Pa voa lardet, lardet e voa,
Clasket ar c'higuer d'he laza.

Ar c'higuer hag e veveillen
A ioue fors var al laouenen.

Lakeat var an daol da laza,
Ha clasket kerdign d'hen staga,

Pa voa lazet voa displuet,
Ha goudese discroc'hennet.

Pa voa displuet, displuet e voa,
Casset d'an Naonet da boeza.

Pa voant poëset, poëset e voant,
Hag e poësent daou lur ha cant.

L'autre jour m'en fus promener.
Un roitelet j'ai attrapé.

Tra li la li, tra li la li, tra li la li,
Tra li la.

Dans l'étable l'ai renfermé,
Avec les bœufs pour l'engraisser.

Et quand l'oiseau fut engraissé,
On a fait venir le boucher.

On a fait venir le boucher (1)
Et ses valets pour le tuer,

De l'étable on l'a retiré,
A l'abattoir on l'a mené.

Or, tous les valets du boucher
Criaient bien fort sur roitelet.

Sur la table l'ont attaché
Pour qu'il ne pût se démener.

Quand il fut tué, ils l'ont plumé,
Puis ensuite l'ont écorché.

Les plum's à Nant's on a porté,
A Nant's afin de les peser.

Dans la balance on a pesé,
Et cent-deux livr's on a trouvé.

1. Il y a en français deux couplets de plus qu'en breton, parce qu'on a voulu rendre dans les couplets 4 et 5 du français, ce qui était dit en breton d'une façon plus concise.

Digitized by Google

(*A l'enfant étonné*)

Cousquit aze toutouic-me	Dormez, petit amour, dormez
Ken savo n'heol e beg ar gouc.	Jusqu'à c'que l'soleil soit levé.

Recueilli à Lanmeur par M. l'abbé Nédélec, recteur de Trégourez.

ABBÉ J.-M. ABGRALL.

LES TREIZE GRAINS DE BLÉ NOIR

CONTE DE L'ILLE-ET-VILAINE

Il y avait une fois une veuve qui avait un garçon. Après l'avoir élevé de son mieux, la pauvre femme se trouva bientôt à bout de ressources. Il lui en coûtait de se séparer de son fils, mais enfin, un beau jour, surmontant ses répugnances, elle le prit à part et lui dit :

— Mon gars, je vois que nous n'avons plus le moyen de vivre, il faut que tu te mettes en condition.

— Je veux bien, répondit le gars.

Le travail ne lui faisait pas peur.

La mère se met donc en route et va de village en village et de ferme en ferme quérir une place pour son garçon. Hélas! la moisson venait d'être faite et les temps étaient durs, les bonnes gens accueillaient avec beaucoup de politesse la pauvre veuve, mais ne lui promettaient rien de certain.

— Repassez l'année prochaine, bonne femme, et nous verrons.

La veuve était toute triste, comme vous pensez. Un jour que, réfléchissant à la cruelle position de son gars, elle avait la figure toute couverte de larmes, voici qu'au carrefour de trois routes, elle rencontre un monsieur tout de noir habillé qui l'aborde et lui dit :

— La mère, qu'avez-vous donc à pleurer?

— Ah! mon bon Monsieur, je cherche une « condition » pour mon gars et je n'en trouve point.

— Eh bien! ma brave femme, répond l'inconnu, si vous voulez

Digitized by Google

mettre votre gars en condition chez moi, je ne demande pas mieux que de l'occuper.

La veuve, enchantée, accepte l'offre qui lui est faite.

— Mais combien me demanderez-vous? demanda l'homme noir.

La veuve réfléchit.

— Oh! pas moins de cent écus.

— Eh bien! cent écus, soit. Mais à une condition, c'est que votre gars fera un jour de plus que l'année!

Cette clause parut un peu étrange à la brave femme, mais bast! les cent écus étaient si bons à prendre! Elle ne crut donc pas devoir hasarder une observation. Revenue chez elle, la veuve raconte l'heureuse nouvelle à son fils et lui indique le village où il doit aller. Le jeune homme se félicite de la rencontre, prend congé de sa mère et se rend incontinent chez son maître.

Cependant, six mois s'écoulent. Un beau jour la veuve éprouve le besoin d'aller voir son fils.

Dès que celui-ci aperçoit la bonne femme.

— Sais-tu, ma mère, à qui tu m'as loué?

Et comme la veuve paraissait toute interdite.

— Eh bien! c'est au diable! En traitant pour un an et un jour, tu m'as vendu à l'homme noir. L'année accomplie, je ne t'appartiendrai plus, je serai à lui. Quand tu viendras chercher les cent écus, il te les donnera, mais dès que tu lui diras : « Où est mon gars? », le diable te répondra : « Il est parti, tu n'en as plus! »

Cette révélation fut un coup de foudre pour la pauvre mère qui se mit à pleurer.

— Console-toi, ma mère, dit le gars. Tu comprends que je n'ai pas perdu mon temps depuis que je suis au service du diable. A force d'adresse, j'ai découvert le moyen de déjouer ses maléfices.

— Mais comment?

— Voici ce que tu feras. Au lieu de te laisser abattre par les refus du diable, tu insisteras pour me voir. Je me trouverai renfermé dans une chambre pleine d'oiseaux, dès que tu y seras introduite, je battrai des ailes aux barreaux de ma cage, c'est à ce signe que tu me reconnaîtras.

La bonne femme promet de suivre les instructions de son fils et s'en va. Au bout de six mois et un jour, la voilà qui revient. Le monsieur est à la porte; la veuve se dirige vers lui.

— Mon gars! mon bon Monsieur! je viens chercher mon gars!

— Bonne femme, répond le diable, voici vos cent écus, mais laissez-moi tranquille avec votre gars, je ne l'ai plus.

— Si, vous l'avez!

— Encore une fois, je vous assure qu'il est parti.

Et le diable fait le geste de lui fermer la porte au nez.

Mais la veuve, qui sait à quoi s'en tenir sur les dénégations de l'homme noir, insiste tant qu'à la fin le diable, vaincu, la laisse entrer dans sa maison.

Digitized by Google

La bonne femme est aussitôt introduite dans la chambre de gauche. Une foule d'hommes de tous les pays la remplissent, il y a là des Bretons, des Normands, des Picards, des Gascons.

— Est-il parmi ces gens-là, votre gars? interroge le diable.

— Non! répond la veuve, menez-moi dans une autre pièce.

— Alors, suivez-moi.

Et l'homme noir conduit la veuve dans la chambre de droite. En y pénétrant, la bonne femme est glacée d'épouvante : d'innombrables *velins* (1) rampent et grouillent sur le parquet : des crapauds, des *sourds* (mourons), des couleuvres, des scorpions, des serpents dressent leurs têtes hideuses et remplissent la chambre de leurs sifflements et de leurs cris. Ce sont, comme vous le pensez bien, autant d'hommes vendus au diable et qui attendent avec anxiété leur délivrance.

— Votre gars est-il là, bonne femme? fait de nouveau le Diable d'un ton narquois.

Au moment où la veuve s'apprêtait à répondre, des gazouillements d'oiseaux frappent ses oreilles. Elle écoute : c'est d'une chambre voisine que partent les chants. Sans attendre l'autorisation de son compagnon, elle tire aussitôt le loquet de la porte, et que voit-elle? Un immense appartement, au plafond duquel sont suspendues des milliers de cages où chantent des rossignols, des rouge-gorges, des verdiers, des chardonnerets, des cailles, etc. Mais la veuve ne songe guère à jouir de ces concerts; au moment où elle est entrée, un oiseau a battu des ailes contre les fils de fer de sa volière. La mère a compris ce que cela voulait dire; elle ouvre la cage, saisit l'oiseau, le met sous sa devantière et l'emporte.

Le charme est désormais rompu; le Diable ne songe plus à faire de résistance; aussi bien serait-ce inutile. La bonne femme est à peine sur le seuil de la porte que l'oiseau redevient un jeune gars. Vous devinez la joie de la veuve. Tout en reprenant le chemin de la maison, le fils dit à sa mère :

— Une autre fois, ma mère, il faudra vous tenir sur vos gardes, et ne plus me gager pour un an et un jour.

— Va, ne crains rien, mon gars, répond la bonne femme; la leçon n'est pas perdue; je serai plus fine la prochaine fois.

— Oh! reprend le fils! je ne vous fais pas de reproche, ma mère, au contraire! J'ai bigrement appris de l'esprit chez le diable, et si nous retombons de nouveau dans la gêne, parbleu! je saurai bien trouver le moyen de nous en faire sortir.

Les cent écus de l'Homme noir furent bien vite mangés. C'étaient tous les jours noces et festins chez la veuve : les échinées de porc succédaient aux épaules de mouton; au lieu de la piquette d'autrefois, on buvait soir et matin le meilleur cidre du pays. Bref, le seigneur de la paroisse n'avait pas une table mieux servie. Quand

1. Nom générique des animaux venimeux.

Digitized by Google

la veuve n'eut plus un morceau de pain dans la huche, elle fit venir son fils.

— Mon gars, lui dit-elle, la bourse est vide, les écus sont envolés. Tu m'as prévenue que tu connaissais la manière de t'en procurer de tout neufs. Il est grand temps de te mettre à la besogne.

— Soit, répond l'ancien valet du Diable. Ça sera l'affaire d'une minute.

Et sans tarder, le gars va dans la cour où il prend l'échelle, monte au grenier, saisit à brassée trois gerbes de paille, et, les précipitant par la lucarne, s'écrie :

— Que ces trois gerbes de paille deviennent à l'instant trois beaux moutons !

Ces paroles sont à peine prononcées que les gerbes s'évaporent, et qu'à leur place apparaissent trois magnifiques moutons.

Ce n'est pas naturellement pour les garder que le gars s'est procuré ces bêtes. Il les mène à la foire, certain d'en retirer un joli prix.

Le fils de la veuve n'est pas encore à moitié route qu'il fait la rencontre d'un Monsieur tout de noir habillé, suivi d'un domestique.

— Vous avez là de beaux moutons, jeune homme, dit l'inconnu qui s'arrête.

— Voire, mon bon Monsieur.

— Voulez-vous me les vendre ?

— Avec plaisir.

— Combien ?

— Cent écus !

— Cent écus ! Eh bien, soit ! les voilà. Donnez-moi vos bêtes.

L'Homme noir prend livraison des moutons et se remet en route. Dès que le gars est parti, il dit à son domestique :

— Çà, Courtaud, conduis ces bêtes à la maison. 300 livres ! c'est bien cher pour trois *faillies* (1) gerbes de paille ? Mais, patience, j'aurai le gars !

Comme vous le pensez bien, l'Homme noir n'était autre que le Diable. Mais celui-ci s'était si habilement déguisé que le jeune garçon n'avait nullement reconnu son ancien Maître. Il était, du reste, tout à la joie d'avoir si vite réalisé un si joli bénéfice. Ce fut donc le plus gaiement du monde qu'il remit l'argent entre les mains de sa mère. La bombance, comme de juste, recommença de plus belle. La mère et le fils s'en donnèrent à cœur joie. Mais il y a une limite à tout. Les cent écus ne firent pas long feu. Au bout de quelque temps la huche était encore vide. Mais nos gens n'étaient pas embarrassés pour si peu.

— Ah ! mon gars, dit un jour la mère, il faut encore que tu te mettes en campagne, je n'ai plus un godet de sarrazin pour faire notre galette de demain.

1. Synonyme de « méchantes. »

Digitized by Google

— Soyez tranquille, ma mère, répond le gars avec assurance.

En même temps, il grimpe au grenier, saisit à brassée trois fagots de genêts secs et les jette dans la cour en criant :

— Que ces trois fagots deviennent trois beaux bœufs!

Les paroles magiques opèrent sur-le-champ. Trois beaux bœufs surgissent devant le logis de la veuve, et broutent l'herbe comme s'ils n'avaient fait que cela toute leur vie.

Le lendemain était jour de foire. Le gars pousse un joug au cou de ses trois bêtes, et, une baguette de coudrier à la main, les pousse devant lui sur la route. Plusieurs marchands s'arrêtent et demandent le prix des bœufs.

— C'est trois mille francs! répond invariablement le jeune gars.

Naturellement, personne n'y veut mettre une pareille somme mais le paysan n'en démord pas. Comme il approchait de la ville et se dirigeait vers le champ de foire, il est arrêté par un étranger accompagné d'un valet, lequel lui pose la même question que les marchands de tout à l'heure. Le gars fait aussitôt la même réponse :

— Mille écus! pas un liard de plus, pas un liard de moins.

— Topez-là! fit l'inconnu, qui sans *haricoter* (1) verse immédiatement entre les mains du gars trois beaux rouleaux de cinquante louis chacun.

Pendant que le gars s'en va, l'acquéreur se tourne vers son domestique.

— Vite, Courtaud, mène ces trois bêtes à mon étable : 1000 écus c'est bien cher pour trois méchants fagots. Mais ça ne fait rien, j'aurai le gars!

Nouveaux festins chez la veuve, et puis bientôt, nouveau dénuement.

Les mille écus dévorés, il fallut pourvoir encore aux besoins du ménage.

— Hé! mon gars, dit un beau matin la mère, il est grand temps que tu regrimpes dans notre grenier.

Le gars, cette fois, fit la grimace :

— Ah! ma mère, c'est que je suis au bout de mes sortilèges.

— Tu ne sais plus rien ?

— Non.

— Bien sûr!

— Je ne sais plus que me mettre en poulain.

— Et bien! va pour le poulain, dit la bonne femme.

Avant de s'*enmorphoser* (2) le gars voulut donner des instructions à sa mère.

— Tu vas, lui dit-il, me mener à la foire. Je sais que tu me vendras au diable; mais cela m'est égal, vends-moi, si tu veux, je ne te demande qu'une chose : réserve-toi la bride!

1. Haricoter pour « chicaner sur le prix. »

2. Pour « se métamorphoser ».

Digitized by Google

Voilà le gars qui s'enmorphose en joli poulain. Une fois bridé et sellé, il saute et gambade tout le long de la route. De riches maquignons, séduits par ses jolis tours, abordent la veuve et lui demandent son prix.

— Mille écus, répond la bonne femme.

— Oh ! mille écus ! vous voulez rire ! Nous vous donnerons cent pistoles (1). C'est tout ce que vaut votre poulain.

La veuve refuse. Des amateurs en offrent cent vingt, mais ne sont pas mieux reçus.

Enfin, vers le soir, un Monsieur offre trois mille francs pour le poulain, mais à la condition que la bonne femme lui abandonnera la bride. A cette exigence, la veuve reconnaît le diable. Son premier mouvement est de rompre les pourparlers, mais mille écus ! c'est une somme bien tentante, sans compter que la foire commence à tirer à sa fin. Après avoir d'abord tergiversé, la veuve cède le poulain et la bride et se sauve avec ses mille écus.

Aussitôt qu'elle est partie, le Diable — car c'était bien lui — se tourne vers son domestique.

— Toi, Courtaud, lui dit-il, tu vas me faire le plaisir de mener tout de suite le poulain à l'écurie. En route, tu le feras boire à l'étang qui longe le chemin; mais garde-toi bien de monter sur l'animal, ou gare tes oreilles.

Le valet promit tout ce que son maître voulut, mais le pauvre diable était bien fatigué, la route bien longue et le poulain — par surcroît de maléfice — paraissait bien doux. Ma foi ! le valet n'y tient plus, il regarde si son maître ne l'épie pas, puis; voyant qu'il est bien seul, il saisit d'une poignée la crinière, pose le pied gauche sur l'étrier, et, d'un bond, s'installe sur le gentil animal. Ta, ra, ta, tap; ta, ra, ta, tap; ta, ra, ta, tap; le poulain galope et ne se sent pas d'aise. Le valet n'a pas même besoin de diriger sa monture, à peine l'étang est-il en vue qu'elle va tout droit vers l'eau et s'y précipite. Mais — ô prodige ! — le valet sent tout à coup le poulain se dérober sous ses jambes et se métamorphoser en un frétillant poisson. Au même instant, le Diable qui, sans doute, pressentait l'aventure, arrive en toute hâte et se change en renard. Exaspéré de la malice du jeune gars, il fouille l'étang et se met à dévorer tout ce qu'il rencontre : carpes, truites, anguilles et brochets, tout y passe. Bientôt l'étang se vide, il ne reste plus qu'un poisson, un seul, justement celui que cherche le renard. Au moment où les crocs de l'animal vont le saisir, le fils de la veuve saute hors de l'eau et se métamorphose en pigeon. Ainsi transformé, il fend l'air et vole à tire d'ailes jusqu'à la première fenêtre ouverte qu'il rencontre. Il entre dans une chambre où se trouve une jeune fille couchée dans un lit; il va doucement se poser sur elle. La fillette, qui sommeille, allonge déjà la main pour chasser l'oiseau importun.

1. La pistole est l'équivalent d'un louis et parfois aussi de dix francs.

Digitized by Google

— Ne me renvoyez pas, Mademoiselle, dit le pigeon; si vous le voulez bien, je vais me changer en anneau d'or et me mettre à votre doigt. Tout à l'heure, mon persécuteur pénétrera ici et vous proposera de beaux bijoux et beaucoup d'or en échange de votre anneau. Repoussez ses instances et ne l'écoutez pas. Me livrer à cet homme serait me livrer au Diable. Si votre père se joint à l'inconnu pour vous ordonner ma perte, n'hésitez pas ! ôtez-moi de votre doigt et jetez-moi à terre.

La jeune fille fait un signe d'assentiment. Sur ces entrefaites le Diable arrive, et, d'une voix caressante, prie la fillette de lui donner son bel anneau d'or. Cette demande reste sans effet.

— Mais, insiste l'étranger, voici des bagues ornées de saphirs et et de turquoises qui sont bien plus belles que votre pauvre anneau. Cédez-le moi, vous aurez tous ces bijoux.

— Gardez-les, répond la jeune fille; mon anneau est un cadeau de fiançailles, je ne veux pas m'en dessaisir.

— Eh bien! je ferai mieux que cela, je remplirai d'or cette chambre, depuis le sol jusqu'au *plancher* (1).

— Vous me donneriez tous les trésors de la terre que je les refuserais!

Ce refus obstiné déconcerte le diable qui s'en va trouver le père de la jeune fille pour s'en faire un auxiliaire. Le bonhomme n'était pas riche : les séduisantes promesses du Diable allument aussitôt sa cupidité. Il obsède à son tour sa fillette de ses supplications; vains efforts! Toutes les prières sont inutiles. Exaspéré, le père crie au Diable :

— Puisqu'elle ne veut pas vous donner son anneau de bon cœur, prenez-le lui de vive force!

Le Diable n'attendait que ce signal. Il se précipite comme un furon (2), mais la jeune fille, plus prompte que le Malin, ôte son anneau et le lance à terre. Le diable se baisse pour le ramasser; mais au moment où ses doigts crochus vont toucher le cercle d'or, voilà que celui-ci se transforme en treize grains de blé noir qui s'éparpillent en sautant sur le plancher. Qu'auriez-vous fait à la place du Diable? Celui-ci se transforme en une poule noire qui, du bout du bec, se met à croquer les grains. Douze d'entre eux ont déjà disparu dans l'estomac du volatile, il n'en reste plus qu'un qui a roulé sous le bahut. Pendant que la poule le cherche, le dernier grain ne s'avise-t-il pas de *s'enmorphoser* en renard! Alors, malheur au Diable! Plus prompt que l'éclair, le Renard bondit sur la poule, et, d'un coup de dent l'égohisse (3).

1. Le mot « plancher » est employé en Haute-Bretagne pour plafond.

2. Furieux, Furon veut dire aussi furet.

3. Égohisser : étrangler.

Digitized by Google

C'est ainsi que le fils de la veuve mangea le diable. Aussitôt le coq chanta kiriki.

N, i, ni.
Mon conte est fini

Raconté en 1881 par Mme Sauvaget du village de Chambleau, en Pleine-Fougères (Ille-et-Vilaine). Elle tenait ce conte de sa mère morte en 1870 à 94 ans.

OSCAR HAVARD.

LA SORCELLERIE ET LE MAUVAIS ŒIL

DANS LA CORNOUAILLE ANGLAISE (1)

II

Voici, d'après le *Cornish Telegraph* de Penzance, 2 Juin 1887, le résumé d'un procès qui a eu lieu en Cornouaille, à Illogan. La plaignante disait que Elizabeth Penaluna étant venue à sa boutique, lui demanda si elle allait lui payer l'argent qu'elle lui devait. « Je ne viens pas pour cela, répondit Elizabeth, tu es une vielle sorcière, et tu as jeté un sort à mes enfants qui souffrent de la fièvre, et que je ne sais comment guérir. » Elles sortirent dans la cour, et Elizabeth continua à l'insulter et à lui dire qu'elle avait tué une voisine nommée Mary Jane Richard. Alors, la plaignante en colère, jeta sur son ennemie le contenu d'un seau d'eau. Celle-ci déclara qu'elle ne lui payerait jamais un centime, et qu'elle ne partirait pas avant d'avoir « vu son sang. »

A Newlyn en Cornouaille dans plusieurs autres villages de Cornouaille, on craint beaucoup aujourd'hui le mauvais œil.

En 1880, il y avait dans une école de Newlyn une petite fille qui était un peu méchante. La maitresse la regardait d'une manière sévère et la grondait un peu. La petite fille revenait chez sa mère, terrifiée et croyant que la maitresse lui avait lancé un « mauvais regard ».

La mère se plaignit très fort de la sévérité de la maitresse à l'égard de sa fille, et elle disait : « Je ne me plaindrais pas si elle fouettait l'enfant, mais c'est une cruauté de sa part de la regarder ainsi. »

On sait que les punitions corporelles sont encore permises dans les écoles d'Angleterre. La mère craignait que sa fille ne fût malade par suite du « mauvais œil » de la maitresse, ce qui était plus grave que le fouet.

W. S. LACH-SZYRMA.

1. Voir le n° de février 1887 de la Revue.

Digitized by Google

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES (1)

V

ARMÉE FRANÇAISE

---

§ 1. — *Les Soldats en général* (2)

En argot un soldat est un *Grevier* ou un *Grivier*, de *Grive*, qui veut dire guerre (3), (L.) un *Sapin* (L.)

Le simple soldat est dénommé plaisamment *Officier de guérite*. (M.).

Le conscrit s'appelle *Blaireau, Bleu*, par allusion à la blouse bleue de la plupart des recrues, *colback*, par comparaison de la chevelure qui n'est pas encore taillée militairement, avec le bonnet à poil, dit colback, porté autrefois dans une partie de la cavalerie ; *Pied bleu*, à cause des guêtres bleues du paysan (L.) *Jean-Jean* (L.), on sait que Jean est souvent synonyme de niais.

Un mauvais soldat est un *Pierrot* (M.) — d'après une communication de M. Stiebel, Pierrot est simplement synonyme de blanc-bec, — un *Soldat du pape*. En 1738, Le Duchat disait déjà : « Soldats du pape, méchante troupe » Machiavel a dit que les compagnies de l'Église sont le déshonneur de la gendarmerie (L.) Dans la cavalerie, un soldat maladroit ou emprunté est appelé *Cosaque*.

Les remplaçants militaires étaient appelés des *Vendus* (L.) ou plus énergiquement des *Chiens vendus* ou des *Cochons vendus* (P.)

Les enfants de troupe sont des *Enfants de Giberne* (L.)

Les marchands d'hommes étaient des « *Marchands de chair humaine* (P.).

Les soldats de la vieille Garde de Napoléon s'appelaient les *Vieux de la*

1. Voir les nos de Février, Mars et Avril.

2. D'après une note qui nous est transmise par la rédaction du journal du *Progrès militaire*, auquel ces épreuves ont été communiquées, plusieurs de ces sobriquets n'ont existé que dans des milieux restreints, et un assez grand nombre sont tombés en désuétude. Nous désignons par la lettre P les additions et observations qui nous ont été communiquées par ce journal. Nous insérerons très volontiers les additions ou rectifications qui nous seront adressées, le présent travail n'ayant point la prétention d'être complet ou définitif.

3. L. désigne Lorédan Larchey. *Dictionnaire d'Argot*,
M. *La langue verte du troupier*, Dictionnaire d'Argot militaire par Léon Merlin, in-18 de 68 p. 1886 Paris et Limoges Charles Lavauzelle (2 fr.)
A. Communications faites par des officiers de l'École d'enfants de troupe d'Autun.

Digitized by Google

vieille (L.) Les vieux soldats à chevrons étaient vers 1861 des *Briscards* (L.), des *Culottes de peau* (L.) On les appelle encore *Vieux pompons*.

Le vieux soldat est comme son pompon,
Plus il est vieux, plus il est melon.

Le soldat qui a trois chevrons est un *Trois-mâts* (A.)

Les Invalides sont des *Invalos*, par un changement de finale argotique (L.)

Un *factionnaire* ou une *sentinelle*, est un excrément déposé aux abords de certains murs : comme un factionnaire il empêche de passer (L.)

§ 2. — *L'Infanterie*

Un régiment ou un bataillon d'infanterie s'appelle *Mille pattes*, nom qui fait image. (M.)

Voici par quels sobriquets on désigne les fantassins : *Bibi*, *Bifin* (dont le sac est la hotte; on sait que Bifin est l'un des noms du chiffonnier en argot) *Fiflot*, *Piou*, *Pioupiou*, *Trente six clous*, par allusion à leur chaussure ferrée de 36 clous, *Méfiants*, parce qu'ils combattent le plus souvent sac au dos, dans la crainte, dit-on plaisamment, d'être volés, *Pousse-cailloux*, image de la marche sur les routes fraîchement chargées, *Trotte-sec; Marche à terre* (A.), *Carapata* (A.), *Grandes capotes*; ce dernier terme est usité en Afrique, (Comm. de M. René Stiebel), *Troubade* ou *Troubadour* (M.), *Romains* par allusion au poignard d'infanterie de l'ancien modèle (L.), *Tournevis* à cause du chapeau à cornes porté par l'ancienne infanterie (L.), *Lascars*, de l'arabe *el-askir*, qui a la même signification. (L.), *Bonhomme d'un sou* (ils ne touchent qu'un sou de prêt par jour). (L.)

Les cavaliers donnent aux fantassins le sobriquet de *Sous-pieds de dragon*, à cause de leur petite taille (M.), de *Bouts de cigares*, pour la même raison. (Comm. du commandant Lambert.)

Les Lignards s'appellent *Culs rouges*, à cause de la couleur garance de leur pantalon, *Écrevisse de rempart* pour la même raison (L. M.), *Pantalons rouges*. (L.)

Lorsque l'infanterie était divisée en compagnies du centre et en compagnies d'élite, les soldats du centre s'appelaient *Tourlourous*, du vieux mot français turelureau, soldat de garnison. (L.)

On donnait autrefois aux grenadiers l'épithète de *Mangeurs de foin*, parce que, marchant généralement en tête, ils s'emparaient pour leur campement de tout le foin et de toute la paille des environs. Quand le gros des troupes arrivait il ne trouvait plus rien : les grenadiers avaient mangé le foin. (L. M.) Les gros poux portent le nom de *Grenadiers*, mot à mot : pou d'élite. (L).

Les chasseurs à pied s'appelaient les *Vitriers* : ils portèrent d'abord des sacs en cuir verni reluisant au soleil comme les pièces de verre que les vitriers portent sur leur dos, (L.) d'autres pensent que c'est à cause du bruit aigu fait par leur fanfare, bruit qu'on accusait d'être assez fort pour casser

Digitized by Google

les vitres quand le bataillon passait de son pas rapide. Le refrain ci-après, fait sur une de leurs marches, semble aussi l'indiquer :

Encore des carreaux d'cassés v'la les vitriers qui passent.
Encore des carreaux d'cassés v'la les vitriers passés. (A.)

On les a aussi appelés des *Poulets d'Inde* (Comm. du prince R. Bonaparte). Les gardes républicains sont des *Cipaux*.

Les soldats du bataillon d'Afrique se nomment *Camisards*, *Mutilés*, *Zéphirs*, (L.), *Croque-mitaines*, parce que s'étant mutilé la main pour ne pas servir, on dit plaisamment qu'ils se sont croqué la mitaine (A.), *Joyeux*; *Bat d'Af.* (Comm. de M. René Stiebel).

Les zouaves sont des *Zouzous*;

Les tirailleurs indigènes de l'armée d'Afrique des *Turcos*.

Les tambours et les clairons s'appellent *la Clique* (M).

On donne au tambour les surnoms de *Peau d'âne* (M.), *Tapin*, *Chien*, par allusion aux roulements de son tambour (L).

Les sapeurs sont les *Mal rasés* (L).

§ 3. — *La Cavalerie*

On désigne les cavaliers en général sous le nom de *Culottes de peau*, parce qu'autrefois le pantalon était garni d'une basane jusqu'à la ceinture; de *Traîneurs de sabre*, quand les ceinturons n'avaient pas de crochet, les cavaliers étaient obligés de porter leur sabre à la main et le laissaient par suite souvent traîner; de *Crottins*, à cause de leur service d'écurie. (Comm. du commandant Lambert), de *Ramasse-crottin*. (Comm. de M. Réné Stiebel).

On donne aux cuirassiers le nom de *Chaudronniers*, les autres soldats comparant à un vulgaire chaudron leur cuirasse étincelante; ou bien à cause du bruit qu'ils font en la déposant, et celui de *Poitrine d'acier* par allusion à leur cuirasse, de *Ventre d'acier*. (A.)

Les cavaliers de réserve (carabiniers et cuirassiers) s'appellent *Gros frères* (P), *Gros talons*, *Gros lolos* (L.), *Coquillards*. (Comm. de M. Réné Stiebel).

On dit dans la cavalerie légère que pour faire un bon cuirassier, il faut être grand, fort et bête.

Les dragons s'appelaient *Citrouilles*, par allusion à leur casque, qui autrefois était en cuivre, tandis que celui des cuirassiers était en acier, (L. M.), *Citrouillards*, (A).

Dans la cavalerie, les anciens guides s'appelaient les *Chameliers*, les lanciers les *Allumeurs de gaz*, par allusion à leur arme, comparée au long roseau dont se servent les employés pour allumer le gaz. (M).

On donnait aux hussards le nom de *Culs de singe*, parce que l'ancienne tenue laissait voir le derrière du pantalon, qui était ordinairement plus usé que le reste. (Comm. du commandant Lambert).

On appelait plaisamment les chasseurs à cheval des *Plongeurs à cheval*. (A.)

Digitized by Google

Les chasseurs d'Afrique étaient nommés *Chasse-marée*, (M.).
Les spahis des *Spahias*. (A).

§ 4. — *L'Artillerie et le train*

L'artilleur à cheval est un *Flambant*. (L.).
Il donnait à l'artilleur à pied le surnom de *Court-à-pattes*, (L.)
Les artilleurs en général sont des *Bombardiers* (A.) c'est une survivance.
L'artificier d'artillerie est un *Coupe-ficelles*, allusion à la grande quantité de ficelle réclamée par ses fonctions, (L.).
Les soldats du train s'appellent *Tringlots* et *Hussards à quatre roues* (L.), *Cambouis*, à cause de la graisse des roues. Le régiment de l'ancienne garde du roi s'appelait *Le Royal Cambouis*. (Comm. du commandant Lambert). D'après M. Stiebel ce nom est aussi donné à l'artillerie en général. Les officiers des autres armes donnent souvent en plaisantant aux officiers du train le nom de *Charrette*. C'est Charrette ; dis-donc, Charrette (Comm. de M. A. Certeux).

§ 5. — *Le Génie*

On appelait parfois le Génie en général : *Génie malfaisant*, parce qu'il ne réussit pas toujours les travaux de casernement dont on le charge.
A cause du plastron qu'ils portaient dans l'ancienne tenue, les soldats du génie étaient nommés *Poitrines de velours* ; comme il sont chargés de creuser les tranchées et surtout les mines, on les a nommés *Taupes de rempart* (L. M.) On les appelait aussi des *Barbettes*. (Comm. du prince R. Bonaparte.)

§ 6. — *Corps Auxiliaires*

Les infirmiers sont dénommés plaisamment *Artilleurs de la pièce humide* (L. M.), *Canonniers de la pièce humide*, *Artilleurs à genoux*.
Dans le *Dict. comique* de Leroux (1718) les apothicaires sont nommés « mousquetaires à genoux. »
Les soldats de l'intendance sont des *Riz-pain-sel*;
Les préposés aux lits militaires des *Marchands de puces* ou de *punaises*.
Les cuisiniers en pied des *Pièces grasses*, parce qu'ils sont loin de briller par la propreté. La pièce grasse proprement dite est un morceau d'étoffe imbibé d'huile et servant à l'entretien du *flingot* ou fusil (E. M.); le valet de cantine est appelé *Aide-Cargot* (L.), le cantinier est un *Cargot* (L.). (1)

1. Ces deux noms sont aujourd'hui tombés en désuétude (P.).

Digitized by Google

§ 7. — *Gardes nationaux*

Mobile est le nom donné à la garde-mobile en 1830 et en 1848.

En 1870-71, les soldats de la Garde-mobile s'appelèrent les *Moblots*.

Pendant la guerre de 1870, on donna aux gardes-nationaux mobilisés, le nom de *Mobilisés*, ou de *Vieux gars*.

Les gardes-nationaux portaient en 1870-71, le surnom *d'Escargots de rempart;* vers 1830 (L.), on appelait *Bédouins* les gardes-nationaux dont l'uniforme n'était pas complet.

§ 8. — *Troupes de police*

Les Gendarmes sont des *Hussards d'abbaye*, c'est-à-dire de guillotine; des *Balais d'échafaud* (L.), des *Hirondelles de potence;* en argot, des *Cognacs, Cognes, Cognards, Cagne*; la gendarmerie est la *Cognade*.

Les gardiens de la Paix sont des *Bigorneaux* (L.), des *Cabestans* (nom donné aussi aux officiers de paix), des *Cierges*, parce qu'on conduit les voleurs entre deux agents comme entre deux cierges (L.), des *Sergots*, des *Vaches*, etc.

§ 9. — *Sobriquets des grades*

Le brigadier ou caporal est appelé *Cabot*, *Sergent-major d'hiver*, à cause de son double galon qui est de laine. (Comm. du commandant Lambert.)

On dit d'un caporal qu'il est trente-six degrés plus bas qu'un chien. (Comm. de M. Stiebel.)

Le brigadier-fourrier est un *Tambour*, parce que ses fonctions lui attirent souvent des punitions : tout le monde tape dessus, comme sur un tambour; le brigadier de l'infirmerie est le *Brigadier-bismuth*, le *Brigadier-Copahu*, par allusion aux remèdes les plus fréquemment employés.

Le sergent est un *Pied de banc;* il y a quatre sergents par compagnie, de même qu'il y a quatre pieds à un banc, (L. M.).

Les fourriers sont des *Rogneurs* (L.), des *Rogneurs de centimes* ou *des Rogneurs de rations* (L. M.), des *Gratte-papiers*, des *Traîne-paillasse* (L.), des *Ronds de cuir*, des *Buveurs d'encre*, des *Voleurs d'étiquettes* (A.) On les appelle quelquefois des *Griviers*, de grivier, chat, parce qu'ils griffonnent (P.)

D'un homme intègre, on dit que c'est un « mauvais fourrier », (L.).

On a donné le nom de *Double*, à cause de leur double galon aux sergents-majors et aux maréchaux de logis chefs, (L.).

Le maréchal de logis chef est un *Chef*, un *Marchégi*, un *Chichef*, un *Marchis*.

L'adjudant est un *Chien de quartier*, (A.).

Digitized by Google

Les secrétaires d'état major et de recrutement sont désignés par le nom de *Vermine blanche,* à cause de la couleur de leurs épaulettes. (Comm. de M. René Stiebel.)

Officiers

Le chef de corps est appelé le *Kébir*, mot qui vient de l'arabe.

Un officier sans fortune est un *Rápé.*

On appelle un *Novembre trente-trois*, par allusion au réglement du 2 novembre 1833, un officier à cheval sur les règlements militaires.

Dans les mess d'officiers ou de sous-officiers, le haricot de mouton qui souvent est le plat principal des repas est désigné sous le nom de *2 nov. 1833.* (A.)

On appelle *Tête mobile* un officier de tir.

Un *Pète-sec* est un chef qui ne plaisante pas dans le service.

On désigne les autorités militaires en général sous le nom de les *Huiles.* Il est dans les huiles, dit-on, d'un militaire qui est souvent en contact avec les officiers, (A).

Le médecin-major s'appelle le *père Ypéca*, ou simplement le *Péca*, (L. M.), les pharmaciens militaires sont des *Collets verts*, à cause de la couleur de leurs parements. (Comm. de M. René Stiebel.)

Le nom de *Major* est donné indistinctement au chirurgien, au tambour-major, au sergent-major, (L.).

L'officier d'état-major est un *Topo*, (L.), abréviation de topographe.

Les officiers du service des places sont surnommés des *Vert-de-gris.* On les nommait autrefois *As de carreau*, à cause des parements rouges de tunique qu'ils portaient quand ils étaient de service. (Comm. de M. René Stiebel.)

On donne à l'officier d'artillerie le nom de *Bronze*, à celui du génie celui de *Barbette.* (Comm. de M. Stiebel.)

MARTIAL BAYON.

GALLAFRE

LÉGENDE BOURGUIGNONNE

Non loin d'Aisy-sous-Thil, dans un étroit vallon, profondément encaissé par deux coteaux abrupts, coule un minuscule ruisseau. Ses eaux, limpides comme du cristal, franchissant de nombreuses cascatelles, vont se perdre dans le Serein, un des moindres tributaires de la Seine.

Digitized by Google

Ce lieu, sauvage et inculte, est désigné par le nom significatif de Gallafre.

Au fond de la gorge, on voyait autrefois de nombreux et énormes blocs de granit, qui, soit isolés, soit superposés, offraient à la vue les configurations les plus bizarres. Ces superbes monolithes, ces constructions du génie architectural du hasard, ont disparu pour la plupart. A la place qu'ils occupaient, gisent leurs tristes débris...

Le ruisseau lui-même a été aménagé suivant des lignes, rigoureusement géométrales. Il est actuellement emprisonné entre deux rangs de pierres qui le maintiennent captif.

Autrefois Gallafre était hanté par un mauvais génie, une fée malfaisante : la Befnie, qui présidait au sabbat, ou aux cérémonies infernales qui avaient lieu dans le voisinage d'une roche gigantesque, appelée le *Poron Gachou*.

Que se passait-il à ces conciliabules nocturnes? Nul mortel n'a jamais été assez audacieux pour assister à ces mystérieuses cérémonies, dont les plus intrépides ne parlaient qu'en frémissant. Malheur à celui qui s'y serait hasardé, il n'en serait jamais revenu !

Si le jour, quelques pâtres fréquentaient cette lande, dès que tombait le crépuscule, ils la quittaient précipitamment, et aussitôt elle se peuplait d'apparitions étranges.

On raconte que la nuit on y entendait des bruits sinistres, et des cris n'ayant rien d'humain. Qui eût été assez osé pour s'engager dans ce lieu redoutable, où se donnaient rendez-vous les Loups-Garous, les Laveuses de Nuit, enfin tous ces êtres mystérieux qui errent durant les nuits sombres?

Cependant, les habitants des villages voisins, affirmaient qu'étant muni d'un morceau de pain et de quelques cristaux de sel de cuisine, on pouvait s'aventurer hardiment dans cette vallée maudite. Ces deux objets, talismans précieux, pouvaient conjurer tous les maléfices et permettre d'assister, sans aucun danger, à tous les rites occultes qui se pratiquaient dans ces parages. Mais, malgré cette certitude, il est probable que très peu de personnes ont tenté cette périlleuse entreprise.

La légende cite, néanmoins, une jeune fille qui eut assez de témérité pour l'oser. Voici cette histoire telle qu'elle est racontée par les vieillards :

Il y a peu d'années encore, dans certains villages de l'Auxois, plusieurs familles se réunissaient le soir et formaient ce qu'on appelait une *Veillée*. Cette sage coutume, qui établissait un lien de fraternité entre voisins, permettait aussi de se livrer à des économies appréciables relativement au luminaire et au chauffage de la salle; deux choses assez onéreuses pour les ménages, qui à cette époque étaient presque tous peu aisés; chacun fournissait à tour de rôle ces deux éléments indispensables.

Pendant que les femmes ou les jeunes filles faisaient tourner leur fuseau, ou teillaient le chanvre roui de l'été précédent, les hommes, tout en tisonnant, devisaient sur l'état des récoltes en terre ou sur l'avancement des travaux champêtres. Lorsque la veillée était près de toucher à sa fin, les anciens racontaient quelque histoire des temps passés. Le plus souvent c'étaient des contes fantastiques où le merveilleux se le disputait à l'horrible,

Digitized by Google

et qui donnaient le frisson aux auditeurs. Alors les enfants se serraient contre leurs mères, et plus d'une filandière sentait le fuseau ralentir son mouvement entre ses doigts.

Donc, à Pont-d'Aisy, pendant une de ces interminables veillées d'hiver, dix heures venaient de sonner au coucou, et un conteur, dont on n'a pas conservé le nom, avait ému profondément son auditoire en lui rappelant, peut-être pour la centième fois, les sombres mystères qui se déroulaient au pied des rochers ou dans les antres de la fée, en Gallafre.

Son récit était à peine achevé, lorsqu'une jeune fille, nommée La Peige, se leva. Puis, laissant là quenouille et fuseau, elle annonce sa résolution de tenter l'aventure, en franchissant la distance qui la séparait du lieu où s'accomplissaient les mystères redoutables. Un frisson parcourt l'assemblée : « Sans doute La Peige est folle, » se dirent les vieillards et l'on ne pensait pas qu'elle voulût accomplir sérieusement cet acte de folie.

Cependant, quelques jeunes gens relèvent le défi et offrent à La Peige une belle robe de droguet (1), si elle tient la promesse qu'elle vient de faire. Alors, sans plus hésiter, elle prend dans la huche le pain et le sel, préservateurs de l'influence néfaste des puissances occultes et se dispose à franchir l'huis de la chaumière. Mais auparavant les matrones lui font une dernière recommandation; arrivée au but désigné, afin de conjurer tous les maléfices, elle répétera trois fois :

En Gallafre, en Gallafre, i seu ! (je suis)

Elle part, non sans toutefois s'être signée, ainsi que les commères.

La voici au pied de l'énorme roche rugueuse, terme de son voyage Trois fois dans le silence de la nuit elle lança aux échos les paroles suivantes :

En Gallafre, en Gallafre, i seu !

Trois fois les échos répercutèrent cette phrase. La dernière syllabe s'éteignait à peine dans les profondeurs de la vallée, qu'une voix, sortant on ne sait d'où, lui répondit :

Sans ton pain,
Sans té sò (sel)
En Gallafre,
T'y resterò ! (tu resterais)

Pauvre Peige, à peine était-elle de retour et rejoignait ses amies qui l'attendaient avec une anxieuse impatience, qu'elle tombait inanimée sur le parquet. On s'empressa en vain de lui porter secours, elle était morte !..

Il est à présumer que les méchancetés de la Befnie, ses instincts de plus en plus pervers, attirèrent sur elle le courroux des puissances supérieures, car, à une certaine époque, son mobilier fut métamorphosé en pierres. Les pâtres faisaient remarquer aux visiteurs, le lit, le sabot, le cheval, etc, de la Sorcière plus ou moins grossièrement représentés. Mais en 1842, une nuée de tailleurs de pierres s'abattit sur Gallafre. A la grande douleur des

1. Étoffe grossière fabriquée par les tisserands locaux, avec du fil de chanvre et la laine brute du mouton.

Digitized by Google

admirateurs du passé, presque tous ces monuments, témoins muets des âges disparus, tombèrent sous le marteau de cette légion dévastatrice. Ces meubles transformés par la main de l'ouvrier, servent aujourd'hui de bordures de trottoirs dans certaines rues de Paris.

La chaudière et une portion du van échappèrent cependant à la destruction. Cette chaudière a été décrite par M. A. Bruzard dans le *Bulletin des sciences* de Semur. (An. 1875.)

Quant au van, c'est une roche orientée de l'Est à l'Ouest, dont la face tournée au Nord a été retouchée et excavée de quelques centimètres de profondeur, lui donnant la forme du meuble dont elle porte le nom. On ne sait à quelle époque ce travail, dans lequel on voit la marque de la main de l'homme, fut exécuté. Il remonte assurément à un temps très éloigné, et semble être contemporain des pierres à bassins et à écuelles, dont le Morvan offre plusieurs échantillons remarquables.

Trois excavations sous roches subsistent encore, ce sont : La Maison, la Grange, et l'Écurie de la fée. Ces cavités qui sont de même forme, et de dimensions très exigües, mesurent intérieurement à peine un mètre sur chaque face; mais le plancher a pu être légèrement exhaussé par des éboulis terreux.

Les Loups-Garous et les Lavandières elles-mêmes ont disparu et quitté à jamais ce séjour. On cite cependant un paysan matinal, mort depuis peu d'années, qui rencontra une de ces dernières, se livrant avec ardeur à son travail de prédilection. Sans doute, si notre héros l'eût aperçue plus tôt il aurait reculé, mais quand il la vit, il était trop tard pour battre en retraite. Quoique saisi d'une grande frayeur, il lui adressa, en balbutiant, quelques paroles banales, auxquelles elle daigna répondre sans lever les yeux.

Aussitôt que le paysan eut dépassé son interlocutrice de quelques pas, il s'éloigna précipitamment, sans oser regarder derrière lui.

L.-A. FONTAINE.

Dans un opuscule sur des superstitions d'un pays voisin de la Côte d'Or, on trouve une légende qui a du rapport avec celle rapportée ci-dessus, surtout en ce qui regarde le pouvoir du sel sur les esprits; nous l'analysons en reproduisant aussi les conclusions de l'auteur :

Le Ninvau est une colline boisée de la commune de Lanques, séparée du plateau par trois fossés profonds, couverte de *meurgers*, monceaux de pierres recouverts de mousse; camp romain d'après M. Pistollet de Saint-Fayeux.

Un jour, un habitant dit en patois à M. Daguin : « Pour aller au Ninvau, il faut avoir du pain et du sel. » Mais il n'en savait pas plus long. A quelques temps de là un autre, entendant parler du Ninvau, lui raconta l'histoire.

C'était un endroit hanté; on y voyait des flammes, on y oyait des cris épouvantables, vers minuit; parfois paraissait un esprit qui était tantôt grand comme un géant, tantôt nain (Nain-Vau); mais il était velu et, à coup sûr, terrible. Un esprit fort dit qu'il irait la nuit au Ninvau; il s'y rendit, suivi de gens en assez grand nombre qui, prudemment, s'arrêtèrent à distance. A minuit, le parieur dit :

Esprit d'Ninvau
Me v'lau!

Digitized by Google

Rugissement, forêt qui parait embrasée; deuxième hurlement, et une voix se fait entendre, disant :

Si t'n'aivos ni *pain* ni *sau*,
T's'ros resté ai Ninvau.

Troisième rugissement; la forêt s'embrase; tout rentre dans le silence. Le parieur revient, pâle comme un mort; mais il ne voulut jamais raconter ce qu'il avait vu.

L'esprit, dont le pouvoir était dévoilé, disparut en 1789.

Il y a trois explications admissibles :

1° Terreur inspirée par le souvenir du camp.

2° Voleurs, faux-monnayeurs, puis contrebandiers qui, en inventant l'esprit, faisaient disparaître les simples par la peur et se débarrassaient des imprudents.

3° Ils n'attaquaient jamais les hommes munis de pain et de sel; preuve de l'existence de faux-sauniers qui ne laissaient approcher que leurs adeptes, c'est-à-dire les porteurs de sel. (ARTHUR DAGUIN. — *Le Ninvau*. Nogent (Haute-Marne). Mme Mougin, 1878. in-8° de 8 pages.)

Ces notes semblent appuyer l'hypothèse que j'avais émise dans la préface de mes *Contes des paysans*, p. 14 : j'attribuais la conservation des légendes des fées des houles ou cavernes de la mer aux fraudeurs, et surtout aux fraudeurs de sel, intéressés à n'être pas dérangés dans leurs occupations.

Ainsi que le dit M. Fontaine, ce lieu de Galaffre avait été décrit dans les *Bull. de la Soc. des sciences de Semur*, et la légende y est analysée en quelques lignes. S'il fallait en croire M. Charles Prudhon, *Histoire de Vic-sur-Thil*, cité par M. Clément-Janin, *Trad. de la Côte-d'Or*, p. 29, « il y a à peine cinquante ans, quand les gens du village venaient à passer près de la grosse pierre de Galaffre, il s'arrêtaient pour crier : En Gallas! En Gallas! Les jeunes gens du pays se rendaient en Galaffre pour faire entendre ce cri de leurs pères. » D'après M. P., dont l'affirmation ne s'appuie sur aucune preuve, ce cri remonterait à l'époque gauloise.

En patois picard, *Galaffre* veut dire gourmand (CORBLET. *Gloss. picard*); en Berry, *Goulaffre* est synonyme de goinfre (JAUBERT. *Gloss. du Centre*), il a le même sens, ainsi que *Gouliafre*, en Anjou (MENIÈRE. *Gloss. angevin*); dans le Haut-Maine (MONTESSON. *Vocab. du H. M.*), *Gouillâfre* signifie aussi goulu. GRANDGAGNAGE, *Dict. wallon*, cite *Galaf*, et *Galofa*, qui comme l'anc. français *Galifre*, dont il les rapproche, veut dire aussi gourmand.

Un conte de Luzel est intitulé le « Géant Goulaffre » (*Contes bretons*. Quimper, 1870), et G. joue un rôle analogue à celui de l'ogre. M. L., dans une note, remarque qu'on trouve dans *Huon de Bordeaux*, un géant *Angoulaffre*. Peut-être, en cherchant bien, M. L. Fontaine trouverait-il, à côté de la légende des fées, une légende d'ogre ou de géant.

P. S.

LA CHANSON DU SIFFLET

(*Incantation des petits paysans*)

A l'époque de la sève, au long des routes et des sentiers avoisinant les villages, on rencontre à chaque pas des enfants, assis aux rebords des fossés ou sur les tas de pierres. Ils tiennent sur leur genou un fragment de branchette de saule, coupée avec un soin particulier, environ de la longueur et de la grosseur du doigt, et qu'ils frappent en mesure du manche de leur couteau.

Digitized by Google

Cette opération a pour résultat de détacher l'écorce du bois, ce qui se fait sans difficulté. Préalablement, l'objet a été préparé de telle sorte que, quand le bois est correctement dépouillé, au moyen d'encoches bien entendues et après avoir réintégré la branche humide dans son fourreau, le petit bonhomme obtient un sifflet *(seûillot, suillot, sublot, sublet)*. Seulement, pour l'obtenir il lui a fallu une intervention, celle d'un chant dont l'influence est, d'après lui, toujours efficace.

Selon la province, et même selon la contrée, le chant se modifie, tout en conservant les allures principales de son rythme.

En voici quelques variantes :

Seûille, seûille, ma pinette (1),
Su le cu de Nanette!
Seûille, seûille, mon seûillot,
Su le cu de Piarot!

Verdun (Saône-et-Loire).

Sève, sève, sève,
Sur le pont de Sève!
Sévillon, sévillon,
Sur le pont de Châtillon!

Côte-d'Or. (2)

Sève, sève,
Contidième! (3)
S'te vens ben,
J'te bàrrai du bon vin;
S'te vens mau,
J'te bàrrai d'la pèusse de ch'vau!

Pontarlier (Doubs).

Sava, sava,
Quio de Madama!
Savassieu,
Quio de Monsieu!

Forez.

F. Fertiault.

Voici une variante du sifflet.

Sive, Sive, Sauve,
Fait's mé das gaufres,
Si ai n'sont pas bonnes,
Vous m'en frò dàs autres.

(Haute-Saône). — Victor May.

1. Pinette est un terme amical; en Bourgogne, quand un bébé embrasse sa mère, celle-ci lui dit : « Fais piner, » c'est-à-dire : fais sonner le baiser.

2. Cette formulette se retrouve exactement en Anjou. (Menière *Glossaire angevin.*) la seule différence consiste en ce que Sève n'est répété que deux fois.

3. Le *Contidième* de Pontarlier m'est donné comme incompris; il est en effet incompréhensible. Il y a là une ou deux couches de corruptions.

En Poitou, (Desaivre. *Formulettes*, p. 3. et 4), les enfants récitent également des incantations en frappant sur l'écorce de frêne pour faire des sifflets. En Haute-Bretagne (Sébillot. *Traditions* t. II, p. 330), on en fait aussi quand on fabrique de petites musiques avec des chaumes de blé.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

LA LÉGENDE DU MANIOC

Dans son numéro du 28 février dernier, le *Magasin pittoresque*, — cette ancienne et si intéressante publication dirigée par notre éminent collègue M. Edouard Charton — contient une étude de M. Guignet sur le *Manioc* (1), plante qui, sous les tropiques, remplace le blé et sert de base à la nourriture de plus de cent millions d'hommes. Or, dans l'Amérique du Sud, l'importance du Manioc est telle que les tribus sauvages attribuent à ce précieux végétal une origine merveilleuse.

Voici la curieuse légende recueillie chez les sauvages de la province de Para (Brésil) appartenant à l'ancienne nation des Tupis :

Dans les temps anciens, régnait un puissant chef sur le territoire où s'élève aujourd'hui la ville de Santarem. Un homme blanc lui apparut en songe.

Quelque temps après, une princesse, sa fille, donna le jour à une petite fille extrêmement jolie et tout-à-fait blanche de peau : ce qui causa la plus vive admiration, non-seulement dans la tribu, mais chez les nations voisines qui vinrent visiter l'enfant appartenant à cette race blanche, alors complètement inconnue.

La petite fille reçut le nom de Mani; elle marchait et parlait bien avant les autres enfants de son âge; mais, au bout d'un an, elle mourut sans avoir éprouvé la moindre maladie.

On l'enterra au milieu de la case; et chaque jour on arrosait la fosse, selon l'usage de la tribu.

Au bout de quelque temps une plante sortit du tombeau de l'enfant; elle était inconnue; on eut soin de ne pas l'arracher. Elle grandit, fleurit et donna des fruits. Les oiseaux qui mangèrent ces fruits parurent enivrés; ce phénomène, nouveau pour les habitants, augmenta leur admiration pour la plante.

Finalement, la terre s'entrouvrit dans la case; on creusa et on retira d'énormes racines qu'on regarda comme le corps de Mani. On mangea ces racines après les avoir fait cuire.

Et c'est ainsi que, pour la première fois, on fit usage du manioc (*Manioca* en tupi). Ce mot fut donné à la plante en souvenir de Mani; il signifie dans la langue tupi, *demeure* (ou *transformation*) *de Mani*.

La fécule de Manioc (*Manihot utilissima*) encore humide et projetée sur des plaques chaudes, forme des grumeaux qui deviennent durs et qui ont reçu improprement en France le nom de *Tapioca* : c'est une faute d'ortho-

1. J'ai eu la bonne fortune d'être le propagateur du Manioc en Océanie où, quand le fruit de l'arbre à pain venait à manquer, les canaques mouraient de faim. (Lettres du Gouverneur de la Nouvelle-Calédonie, en date du 31 Mai 1868 et du Ministre de la Marine et des Colonies, du 17 février 1868, direction des Colonies, n° 300 et 21 août 1868, n° 1327.) Toute légende océanienne, antérieure à 1855, serait donc apocryphe, puisque cette plante était inconnue auparavant dans la cinquième partie du monde. A. C.

Digitized by Google

graphe, le mot véritable devait être, sinon *Manioca*, du moins *Tupioca*, du nom des indigènes de l'ancienne nation des Tupis qui, probablement, ont été les inventeurs de ce produit de conserve.

Et nous croyons devoir ajouter, que c'est un Français, M. Groult, qui, le premier, a eu l'idée, il y a environ trente-cinq ans, de faire confectionner une machine pour concasser le tapioca dont les grumeaux, tels qu'ils étaient importés du Brésil, cuisaient irrégulièrement et étaient presque immangeables. M. Groult avait consulté mon père et c'est la maison Lapostolet et Certeux qui a le plus contribué à faire connaître et à répandre le produit si connu aujourd'hui et si universellement estimé.

A. CERTEUX.

BIBLIOGRAPHIE

EMMY SCHRECK. — *Finnische Mærchen, mit einer Einleitung von Gustav Meyer.* — Weimar. H. Bœhlau, 1887. XXXII et 244 p. in-8°.

Ce recueil de contes finnois présente également l'avantage que nous signalions à propos du livre de M. Poestion. Il nous rend accessible une peuplade, dont le folk-lore, à cause de la langue, était resté lettre close pour nous. Le nombre des contes finnois qui avaient été traduits jusqu'ici est très restreint, mais suffisant pour éveiller le désir de voir enfin publier un recueil plus volumineux. M. G. Meyer qui, il y a deux ans à peine, dota le monde folk-lorique de son charmant volume d'essais, provoqua la publication de l'ouvrage que nous présentons aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue*.

Mme Emmy Schreck, Finlandaise de naissance, se chargea de la traduction en allemand, qui est particulièrement achevée. Il est vraiment regrettable que les femmes ne se mettent pas plus souvent à recueillir et à noter les contes populaires. Le style de Mme Schreck a presque la perfection des contes de Grimm et la langue riche et choisie qu'écrit la traductrice, rend parfaitement l'ampleur d'imagination, que le peuple finnois trahit dans ses contes, autant que ses voisins les Russes.

La première partie de ce volume contient 22 contes du genre merveilleux. Ils présentent des thèmes connus dans tout le domaine indo-européen. A part pour le premier, dont M. Meyer, dans sa préface, retrouve certains éléments dans le *Kalewala*, l'épopée finlandaise, il est facile d'indiquer des références non seulement chez les voisins de la Finlande, mais encore chez des peuples qui ne sont jamais trouvés en rapport avec ces parages lointains. M. Meyer, qui partage entièrement la théorie de Benfey, la *Wanderungstheorie*, indique comme sources du conte finnois, surtout ses voisins *géographiques*, les Slaves et les Germains. On ne saurait effectivement méconnaître les traits communs, que le conte finnois offre en particulier avec le conte russe, et qu'il faut signaler spécialement dans la nature du merveilleux. Je citerai à ce propos l'exemple d'un thème fort connu.

Un père mourant prie ses trois fils de venir veiller tour à tour près de sa tombe. Le plus jeune remplit seul ce désir et obtient ainsi un cheval magique; grâce à celui-ci il épouse la fille du roi. — Dans la version russe, que M. L. Sichler a si bien rendue dans son remarquable recueil (p. 217), ainsi que dans le conte finnois, la main de la princesse sera à celui qui pourra sauter avec son cheval jusqu'à l'étage supérieur d'une tour ou térem, et qui pourra se laisser fixer sur le front une étoile de diamant (ou un signe de reconnaissance au moyen d'une bague); dans le conte tyrolien, à celui qui pourra gravir une montagne très escarpée; dans le conte norwégien, une montagne de verre. — Ici comme partout, le vainqueur ne profite pas de la victoire et n'est reconnu que quelque temps plus tard à l'étoile qu'il porte sur le front.

Digitized by Google

Dans ces contes, nous avons donc soit les thèmes, soit les éléments des contes indo-européens. Quelques exemples suffiront pour le prouver.

La lutte des héritiers se retrouve différentes fois dans ce recueil. Ces héritiers sont des êtres surnaturels, des diables, des géants, des nains ou même des hommes. Les objets qui sont l'origine de la dispute sont souvent trois, et ici figure également la paire de bottes, qui transporte le possesseur là où il veut être, et le chapeau qui rend invisible. Le troisième objet dans le conte finnois est souvent le bâton de vie ou de mort; un bout donne la mort, l'autre ranime. Le conte lapon (POESTION, 53, 54) connait également ce bâton merveilleux. Dans le conte esthonien aussi, il y a un bâton qui fond tout (KREUTZWALD. *Esthnische Mærchen*, n°·11).

Le n° 12 est une variante très curieuse de la *Fille aux mains coupées*. A ce propos je rappellerai la belle étude de M. DE PUYMAIGRE (*Folk-lore* p. 253-277). Le commencement de notre conte est particulier. L'héroine est persécutée par sa belle-sœur qui est sorcière. Celle-ci tue le bétail, puis casse la vaisselle, et en accuse la jeune fille. Le frère répond chaque fois : « Cela lui est permis, puisque c'est à elle. » La sorcière alors ne recule pas devant le meurtre de son propre enfant pour pouvoir se venger. Le frère se fâche, coupe les mains à sa sœur et l'abandonne sur une île. La suite du conte présente également le mariage avec le prince, la lettre interceptée par la sorcière et l'exposition de la reine avec son fils. Le plus souvent on les abandonne en mer sur une barque; dans le conte finnois le châtiment usité consiste à enfermer les malheureux dans un tonneau, que l'on jette à la mer. — La jeune fille fait repousser les mains en se lavant avec l'écume de la mer, un moyen qui lui a été indiqué par un brochet reconnaissant.

Plus d'un conte a une parenté étroite avec les contes lapons, et la comparaison des points communs montre la richesse d'imagination du peuple finnois, à côté de la pauvreté relative des Lapons. Pour s'en convaincre, qu'on lise par exemple l'un après l'autre, le n° 6 dans POESTION et le n° 10 de l'ouvrage de Mme Schreck.

Je tiens à citer encore le conte 17 (*Les dons du monstre*), une variante de SÉBILLOT (Contes populaires, t. I, p. 49). J'ajouterai aux références données jusqu'ici à propos de ce conte, que la version française se trouve presque textuellement dans un livre populaire flamand, qui existe dans une édition de 1528. En voici le titre : *Van den jongen gheheeten Jacke die syns vaders beesten wachtte int velt ende vande brueder dye daer quam om Jacke te castien. Gheprent-Tantwerpen.* (in-4° goth. de 8 ff.). Les instruments qui forcent à danser sont un élément constant. (v. GRIMM. n° 56, 110; HAHN *Griech. Mærchen* n. 34; *Grundtvig* III, 75; GONZENBACH, n. 31).

La 2e partie de ce recueil contient des contes d'animaux. Le cycle de contes, dont les héros sont l'ours, le renard et le loup, est en tout point remarquable. Nous y retrouvons à la vérité des fables, dont quelques-unes sont connues également dans nos littératures occidentales, p. ex. le n° 2 (v. GRIMM : Le Chat et la Souris en société, COSQUIN LIV); ou le n° 4 (GRIMM : les Musiciens de la Ville de Brême), d'autres encore. Un certain nombre de ces fables, sont réunies en un cycle, semblable à celui que Haltrich a annoté pour la Transylvanie. Comme M. Meyer fait très bien remarquer dans la préface, c'est le fait de quelque conteur bien doué; en général les contes d'animaux sont isolés. Cette réunion peut être comparée au travail de fusion, qui a produit les épopées populaires.

Cette partie brille par de grandes qualités, dont l'humour n'est pas la moindre (v. p. ex. le n° 7. p. 199). Nous avons ici des contes qui peuvent être rangés parmi les meilleurs modèles du genre. Sous tous les rapports, il y a lieu de faire bon accueil à ce livre : puisse Mme Schreck se décider bientôt à publier le second volume que M. Meyer promet dans sa préface.

AUG. GITTÉE.

Digitized by Google

The most pleasant and delectable tale of the Marriage of Cupid and Psyche, done in English by William Adlington, with a discourse on the fable by Andrew Lang. 1 vol. in-18 de LXXXVI-65 p. avec illustrations. London. D. Nutt. (6 shill.).

Ce volume, d'une impression très soignée, a sur la couverture une image représentant un chat botté debout auprès d'une fenêtre et qui lit dans un gros livre; au dessous est une inscription : Bibliothèque de Carabas. Il s'agit en effet de la réimpression d'une traduction d'Apulée publiée en 1566. Le véritable intérêt du livre est dans l'introduction dont M. Lang a fait précéder la version du vieil Adlington. Elle aurait pu porter comme épigraphe la citation suivante de Nodier, par laquelle M. L. termine sa lumineuse dissertation. «Je profiterai en passant de cette occasion pour supplier le lecteur de ne pas croire que les *Contes* de Perrault nous viennent en ligne directe des Indiens. Les Indiens n'ont pas tout imaginé, quoi qu'en puisse dire l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à qui ces théories crues fourniront longtemps encore de savantes élucubrations, mais qui ne parviendra pas aisément à prouver que l'esprit d'invention ait été réservé, par une faveur exceptionnelle, à une seule branche de la famille humaine. »

M. L. dans son livre *Custom and Myth* avait déjà traité ce sujet de Cupidon et Psyché. Il le reprend, avec de nouveaux arguments, et sous une forme différente. Où M. Cosquin voit un mythe, M. L. ne voit qu'un simple conte populaire dont les héros, anonymes au début, ont reçu à une époque relativement récente, des noms de personnages mythologiques. Il n'est point spécial aux races aryennes, et on le retrouve dans ses parties principales chez des peuples de races très différentes et très éloignées les unes des autres. Bien entendu il ne s'agit pas de récits absolument semblables. Quand on met en parallèle un conte européen et un conte recueilli chez les tribus de l'Afrique ou de l'Amérique, il n'est pas nécessaire qu'ils se correspondent partie par partie; l'essentiel est qu'on y retrouve les idées maitresses et les incidents qui en découlent. En considérant avec attention le conte de Cupidon et de Psyché, M. L. trouve que les incidents répondent aux idées suivantes : 1° Les sœurs ainées sont disposées à être jalouses du bonheur de leur cadette; 2° dans certains cas les femmes ne doivent pas regarder leurs époux qui appartiennent habituellement à quelque race divine; 3° les belles-mères sont jalouses de la bien-aimée de leur fils; 4° leur inimitié se manifeste en imposant à la personne détestée des actions impossibles, et en la menaçant de mort si elle ne les accomplit pas; 5° Des animaux secourent leurs favorites; 6° L'enfer peut être visité par des vivants, à certaines conditions, celle par exemple de ne pas goûter à la nourriture des morts; 7° La curiosité est sévèrement punie.

Après avoir exposé ces idées principales, M. L. avec la sûreté d'un écrivain maitre de ses matériaux nous fait faire le tour du monde des contes, et les retrouve sous les latitudes les plus diverses, de même que plusieurs coutumes curieuses qui sont en relation directe avec certains incidents. Toute cette introduction de M. L. est à lire, et c'est l'une des meilleures dissertations que l'on ait consacrées aux contes. M. Lang a la grande qualité d'être, non-seulement érudit, mais d'exposer ses idées avec une clarté presque française.

Nous aurons prochainement l'occasion de parler de nouveau de M. L.; qui va publier un livre important intitulé Myth, Ritual and Religion, suite de son beau travail *Custom and Myth*.

P. S.

CHAMPEVAL (J.-B.). — *Proverbes bas-limousins*. in-8° de 123 p. Tulle. Damien Serre (2 fr.).

Ce recueil se compose de dix séries. I. Dictons régionaux en français, en latin ou en patois, empruntés à la tradition orale et à divers auteurs. II. Dic-

Digitized by Google

tons cantonaux (en français) indiquant les industries ou les productions dominantes (l'auteur prévient qu'ils sont de son invention, il leur a donné la forme populaire concise qu'on trouve usitée dès le XIIIe siècle). III. Dictons comiques ou pittoresques sur les localités ou les héros populaires (Cette série, ainsi que la première, forme une bonne contribution au Blason populaire de cette région). IV. Proverbes moraux. V. P. relatifs aux saisons. VI. P. se référant aux usages, mœurs, etc. VII. P. divers; VIII. Proverbes touchant la religion. IX. P. s'appliquant aux animaux, oiseaux etc. X. Prov. concernant l'hygiène. Les 4 premières séries sont numérotées 1-532; à partir de la série V, le numérotage commence à 330 et se termine à 625; au total le recueil contient 825 proverbes. C'est un recueil considérable, et qui intéresse à la fois la parémiologie et les patois, la grande majorité des proverbes étant dans le dialecte bas-limousin. Plusieurs sont accompagnés d'éclaircissements. Nous souhaitons que M. J. B. Champeval donne comme suite à son livre un recueil de contes; le pays où il a recueilli tant de proverbes doit posséder aussi son contingent de récits merveilleux ou comiques.

P. S.

Miscelanea folk-lorica. t. IV de la Bibliotheca de la Associacio d'Excursions catalana. 1 vol. in-12 de VII-183 p. *Barcelone.* Alvar Verdaguer (8 rals).

Ce volume de variétés contient plusieurs monographies des plus intéressantes. M. Bosch de la Trinxeria étudie les coutumes en voie de disparition de la Catalogne et de la partie de la France qui borde l'Espagne, et où l'on se sert d'un patois dérivé du catalan. M. Cels Gomis décrit les Diners qui suivent les cérémonies funèbres. M. Maspons y Labros rend compte de danses bohémiennes dont il a été témoin. — Le démon dans les contes populaires de M. Joseph Cortils y Vieta forme une monographie un peu courte, mais curieuse. M. Joan Segura a recueilli aux environs d'Urgel neuf chansons populaires, et il en a noté la musique. Plusieurs de ces chants appartiennent au cycle religieux. L'an dernier, la Société avait dressé un questionnaire portant sur quelques points spéciaux, les réponses qui y ont été faites sont imprimées à la fin du volume.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, vol. V, fasc. 4. Tridicino, novella popolare greca di Roccaforte. *E. Capialbi et L. Bruzzano* (texte grec, transcription en caractères romains et traduction italienne). — Il sambuco (description d'une barque usitée sur la mer Rouge). — Bibliographia paremiologica italiana. *Giuseppe Fumagalli* (suite de cette importante bibliographie des proverbes). — Etudes maritimes. Notes sur la mer et la météorologie maritime. *Paul Sébillot.* — Nuovi appunti sopra el Massarol, la Smara, etc, *Angela Nardo-Cibele.* — Motti, Scherzi, Preghière del popolo di Firenze. — Pronostici e scommesse su la gravidanza presso il popolo de Sicilia. *Salomone-Marino.* Tradizioni demopsicologiche monferrine. I. Tradizioni laiche. II. Tradizioni religiose. *G. Ferraro.* — Nuova recolta di Proverbi nicosiani di Sicilia. *Marino La Via.* La Tarantella. *Francesco Liverani* (étude sur cette danse populaire napolitaine). — Scongiuro e Poesia.

Digitized by Google

Tommaso Casini. — Il concetto del lavoro nella mitologia vedica e nella tradizione popolare. *S. Prato.* — Usi nuziali ciociari. *G. Targioni Tozzetti.* — Miscellanea. La tradizione (description d'une statuedu sculpteur Querol). — La benedizione di cavalli in Napoli. — La Leggenda di re Umberto etc. — Comptes rendus de Guiseppe Gaspare Bagli. *Nuovo suggio di studi sui Proverbi, Uzi etc. in Romagna;* Paul Sébillot. *Légendes, croyances et superstitions de la Mer.* — Folk-lore espanol t. VIII, IX, X, XI, — Cte Martinengo Cesaresco. *Essays in the study of Folk-Songs.*

Ce fascicule contient la table de l'année 1886.

Athenœum, 23 avril. — Popular tales and fictions *A. Nutt.* (Compte rendu très intéressant du livre de W. A. Clouston.)

Associacio d'Excursions catalana, avril. — Cuentos populars catalans, I. Las tres taronjas del amour. *D. Joan Bru Sanclement.*

La Favilla, 5 juin. — Le Paci (usie tradizioni nell' Umbria). *Zeno Zanetti.*

Mélusine, 5 juillet. — L'Anthropophagie (suite). *H. Gaidoz.* — Notes sur Madagascar. *Max Leclerc.* — Contes haoussas. *René Basset.* — La Haute-Bretagne au XVIe siècle. *A. de la Borderie.* — Corporations et métiers. *E. Rolland.* — Le Plongeur (Suite). *E. Ernault.*

Saturday review, 11 juin. — Cupid and Psyche (analyse détaillée du livre de M. Lang.)

Revue de Belgique, juin. — Publications folkloristes. *Aug. Gittée.* (Comptes rendus de Petitot. *Trad. indiennes* et de H. Gaidoz. *La rage et Saint-Hubert*).

La Tradition, juin. — Les Russes chez eux. *Armand Sinval.* — Li-Ti-Fo, conte chinois. *L. Didier.* — Entr'acte du poëme de Saint-Nicolas, poésie. *G. Vicaire.* — La Tradition au Salon. *A. Beauvais.* — Histoire de revenant. *Certeux.* — Légende de Jacques Bonhomme. *Durocher.* — Dionysos et le vin. *Georges Carnoy.* — Une Légende druidique. *E. Maison.* — Nous allâmes à l'oseille. — Belle, voulez-vous danser, chansons. *Ch. de Sivry.*

NOTES ET ENQUÊTES

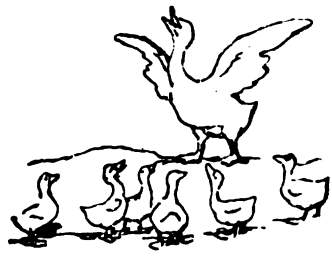
⁂ *La fascination et la folie.* — En Haute-Bretagne on croit encore que la folie peut être causée par sorcellerie ou fascination. Un homme, ordinairement sobre, étant devenu subitement fou, ses voisins jugèrent qu'il avait probablement eu une « passée »; c'est-à-dire que quelqu'un ayant le mauvais œil ou le pouvoir des sorciers, lui avait envoyé cette maladie.

⁂ *Bismarck et Blücher.* — A propos de la note portant ce titre (n° 6 p. 280-81), un aimable correspondant nous écrit de Paramé que la Balayeuse qui se montre à la veille de la mort des princes de Prusse manifeste sa présence, non à Potsdam, mais dans le grand château impérial de Berlin. Nous le remercions de cette communication et d'une autre dont nous comptons aussi profiter.

⁂ *Dîners de « Ma Mère l'Oye ».* — Le Dîner de Ma Mère l'Oye a eu lieu le 30 en mai. Les convives étaient MM. Charles Beauquier, Lionel Bonnemère, Roland Bonaparte, Henri Cordier, Alphonse Certeux, Félix Frank, L. de la Sicotière, Ch. Ploix, Arthur Rhôné, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Léon Sichler, Julien Tiersot.

Digitized by Google

Ainsi qu'on le voit, il y avait treize membres à ce dîner; ce chiffre fatidique n'a pas ému les convives, et rarement soirée a été mieux remplie et plus gaie. En 1884, si nous ne nous trompons, on compta treize membres à un autre Dîner de Ma Mère l'Oye, lesquels sont encore parfaitement vivants.



*** Le dîner de Juin a eu lieu le 30 sous la présidence de M. Girard de Rialle. Les autres convives étaient MM. P. Beaufeu, H. Cordier, Deniker, Paul Desprez, E. Lamy, Ch. Leclerc, Loyzon, N. Quellien, Félix Régamey, Riffault, Raoul Rosières, A. Tausserat, Paul Topinard, Ch. Varat. M. Mistral, de passage à Paris, s'était excusé par une lettre très aimable de ne pouvoir assister au dîner; MM. Régamey, Rosières, Varat ont récité des légendes ou fait des récits de voyage; M. Beaufeu a chanté une chanson comique, M. Deniker des chansons russes, M. N. Quellien, le sonn trilingue (en breton, en latin et en français) du Kloarek breton.

Le prochain dîner aura lieu le 31 octobre.

*** *Feux de la Saint-Jean.* — Dans nombre de contrées on allume des feux le jour de la Saint-Jean, et presque partout ces feux ont donné naissance à quelques superstitions. Les cultivateurs de la Bourgogne, par exemple, conservent avec grand soin les cendres de ce feu allumé aux quatre chemins, et ces cendres, disent-ils, sont un remède efficace pour guérir les bestiaux.

Les jeunes filles, elles, prennent un bouquet qu'elles passent le plus adroitement possible dans les flambées de ce même feu, et le conservent précieusement. Elles ont grande foi en cette relique, et sont persuadées qu'elle leur portera bonheur. *(Comm. de* M. F. Fertiault.*)*

*** *La carmagnole des Mathurins.* — Dans la marine, pour relever les ancres, les matelots chantent parfois une sorte de mélopée marquant les temps pour tirer sur les chaines, amener et laisser filer :

En voilà une!
La belle une!
La une s'en va.
Ça ira!
La deux revient,
Ça va bien?

Simple et monotone mélodie : *ça ira!* des Mathurins; qui ne fait pas de politique... malgré son refrain, mais en revanche fait de l'ouvrage. (*Comm. de* M. Napoléon Ney.)

*** *Un remède pour guérir les vaches.* — En Haute-Bretagne pour guérir les vaches atteintes de dartres, on perce l'oreille gauche de la bête malade; la porte de l'étable doit être surmontée de pousses d'églantiers de l'année. Lorsqu'elles sont fanées l'animal est guéri. Mais ces opérations doivent être faites le premier jour de la lune, avant le lever du soleil. *(Comm. de* M. Jules Lemoine*)*.

*** *La mort et le vinaigre.* — En Alsace, si un décès vient à se produire dans une maison, et qu'il y ait dans la cave un fût de vinaigre, il faut avoir soin de le secouer pour qu'il ne tourne pas. (*Comm. de* M. Victor May.)

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 8. — 25 Août 1887.

LA GRANDE OURSE

Au dire de certains auteurs, les peuples primitifs auraient créé les mythes par simple amusement; tout ce qui frappait leurs regards pouvait leur servir de sujet, et, comme une véritable hallucinée, leur imagination se donnait carrière en toutes circonstances pour inventer les histoires les plus invraisemblables. Si nous connaissions mieux nos origines, les faits contrediraient facilement de pareilles assertions. Il y a des lois intellectuelles comme il y a des lois physiques, et rien n'est livré au hasard. On a dit aussi que les étoiles ont attiré de bonne heure l'attention de nos lointains ancêtres, et que les peuples pasteurs, notamment, avaient fait, de leur observation, la distraction de leurs nuits pendant qu'ils gardaient leurs troupeaux. Quelles réflexions ces clous dorés fixés sur la voûte sombre du ciel ont-ils pu leur suggérer? Les étoiles ont-elles donné naissance à beaucoup de légendes? On peut affirmer le contraire, car il n'en est guère question dans nos vieux contes. Je voudrais examiner ici ce que nos ancêtres ont pensé de la grande ourse, l'une des plus belles constellations du ciel et l'une des plus anciennement observées, afin que l'on puisse se rendre compte du rôle que les étoiles ont pu jouer dans nos traditions. — MM. Gaidoz et Rolland, dans la revue *Mélusine* (1), ont réuni, avec beaucoup de soin, tous les noms populaires qui ont été donnés à cette constellation et tous les récits que l'on a faits à son sujet. J'emprunterai à cette très intéressante enquête la plupart des éléments de l'étude qui va suivre.

En grec ancien, la grande Ourse portait deux noms. Homère, dans l'Iliade et dans l'Odyssée (2), nous apprend qu'on l'appelait ἄρκτος et ἅμαξα

1. Tome II. p. 30, 31, 68, 69, 141, 158, et 159.
2. Il. XVIII. v. 486. od. V. v. 275.

Digitized by Google

Les Grecs entendaient par le mot ἄρκτος une ourse et par le mot ἅμαξα un chariot, une voiture de transport. Nous retrouvons ces deux dénominations répandues encore aujourd'hui dans toute l'Europe et il n'y en a guère d'autres. Les savants et les gens instruits connaissent l'Ourse; le peuple, les paysans ne connaissent que le chariot. Celui-ci est le nom populaire, l'autre est le nom savant. La raison en est que le nom de l'animal a été emprunté aux Latins et que les savants Latins l'avaient eux-mêmes emprunté à la Grèce, en même temps qu'ils lui empruntaient sa littérature, sa science et sa philosophie. Le nom du chariot nous a été au contraire transmis par la voix populaire. Il existait dans la langue latine; on l'y retrouve dans les expressions *plaustrum* et *temo*.

D'où viennent ces deux dénominations de *chariot* et *d'ourse ?* La première s'explique sans difficulté ; la constellation représente assez bien l'image de l'objet dont elle a reçu le nom ; l'autre dénomination (l'ourse) provient d'une fausse interprétation donnée à un ancien nom des étoiles. Les savants ont adopté cette dernière, mais le peuple ne s'y est pas laissé prendre; entre l'ourse et le chariot, il n'a pas hésité et le paysan grec appelle encore aujourd'hui la grande ourse αμάξι (le chariot). — Il est vrai qu'à l'époque où la science latine prit aux astronomes grecs le nom de l'ourse, le ciel hellénique commençait à se peupler d'une foule d'êtres mythiques, hommes ou animaux et il n'y avait pas lieu de se préoccuper de trouver des rapports exacts entre la forme de ces êtres et les figures géométriques que pouvaient représenter les groupes d'étoiles. Les Romains avaient d'ailleurs reconnu qu'il n'y avait dans le ciel aucune apparence d'ourse et Festus Avienus écrivait, en parlant de la grande et de la petite ourse :

> Ursasque et plaustra vocare solemus;
> Fabula namque ursas, species dat plaustra videri.

c'est-à-dire : la légende dit que ce sont des ourses, mais en réalité elles ressemblent à des chariots.

Dans ses *Nouvelles Leçons sur la science du langage* (1), Max Muller a démontré, il y a longtemps, que la croyance à l'ourse céleste est le résultat de l'influence du langage sur la pensée, influence qui, quoiqu'on en dise, a joué un rôle considérable en mythologie. *Arctos*, en grec, signifiait ourse, mais il avait dû avoir un autre sens qui avait permis d'en faire le nom d'une étoile. Ce dernier sens se perdit avec le temps, et quand le dictionnaire grec ne renferma plus que l'Arctos, animal, on dut nécessairement se résigner à croire que la constellation représentait une ourse. Mais Max Muller a déterminé le sens oublié d'Arctos.

Ce mot est l'équivalent du sanscrit *riksha*. En sanscrit, *riksha* signifie ours et désigne aussi les étoiles. On le trouve avec ce dernier sens dans un passage du Rig Veda (hymne à Varuna. I. 24, 10) : « Les Rikshas qu'on voit la nuit là-haut, vont on ne sait où pendant le jour; les lois de Varuna sont immuables, la lune s'avance brillante pendant la nuit (2) ». Il

1. T. II. p. 83 et suiv. de la traduction française.
2. Voir la note de M. Bergaigne, dans *Mélusine*, l. c.

Digitized by Google

est évident qu'il faut traduire ici *rikshas* par les étoiles. Rien n'indique que, dans ce texte, il soit question de la constellation de la grande ourse. Si l'on traduit par ourses il faudrait admettre, comme le remarque M. Bergaigne, que des étoiles ou des constellations quelconques étaient susceptibles de recevoir cette appellation. M. Bergaigne ne recule pas devant une telle conclusion; il pense que les étoiles ont pu être nommées des ourses par suite de l'extension de l'emploi primitif du mot *riksha*, limité d'abord aux étoiles que nous appelons encore aujourd'hui l'Ourse. Mais il serait alors nécessaire de démontrer (et la démonstration n'est pas faite) que les auteurs du Rig Veda, quand ils nommaient les étoiles des *rikshas* avaient dans l'esprit l'idée d'un animal. Max Muller a expliqué que le mot *riksha* devait, selon toute probabilité, être rapporté à une racine sanscrite *ark*, *rik*, qui a le sens de briller, éclairer, et signifiait brillant, lumineux. Appliqué aux étoiles, *riksha* devait se comprendre comme « la lumineuse ». Sans doute, en même temps, le vocabulaire contenait aussi un mot *riksha* signifiant *ours;* mais rien ne démontre qu'à l'époque védique le sens de lumineux se fut déjà perdu. Jusqu'à preuve contraire, nous devons penser que les rikshas (étoiles) étaient les lumineuses. Et si le *Çatapatha Brâhmana* (1) (II. 1. 2. 4) rapporte que les sept Rishis, qui se lèvent au Nord, s'appelaient antérieurement les sept rikshas, il faut entendre par là que la constellation s'appelait les sept lumineuses ou les sept étoiles, nom que l'on retrouve d'ailleurs dans d'autres langues et notamment chez les latins qui la désignaient par le mot *septemtriones*. A l'époque où les hymnes Vediques ont été écrits, on devait comprendre *riksha* comme signifiant simplement un objet lumineux. S'il y avait eu déjà confusion entre l'astre et l'animal, on devrait en retrouver la trace dans quelques-uns au moins des noms populaires de la constellation que nous ont conservés les langues aryennes, et j'ai fait au contraire remarquer que, dans la collection recueillie par MM. Gaidoz et Rolland, on ne retrouve pas le nom de l'animal. Cette observation a d'ailleurs été déjà faite par Grimm. Jamais, dit-il dans sa Mythologie allemande, en ancien haut allemand, ni chez les Slaves, les Lithuaniens ou les Finnois, on ne trouve un nom tiré de l'ours pour désigner la constellation bien que cet animal joue un rôle fréquent dans les légendes et peut-être dans le culte. (2)

La confusion a du se faire chez les Hellènes.

Une erreur de même nature conduisit les Latins à interpréter *septemtriones* comme signifiant les sept bœufs. Varron rapporte en effet que *trio* est le nom donné au bœuf de labour. Il me semble encore plus difficile de voir dans chacune des étoiles de la constellation un bœuf ou un animal quelconque que de retrouver cet animal dans la figure formée par les sept étoiles. Je sais que quelques auteurs, Grimm par exemple, ont cru devoir admettre que l'idée la plus ancienne est celle qui voit dans la constellation sept animaux; mais ils ont oublié d'expliquer le fait et malgré l'autorité d'un savant aussi éminent que M. Gaston Paris qui s'est rallié à cette opinion, je

1. Voir dans Mélusine. II. p. 38. la note de M. Barth.
2. Deutsche mythologie 3e éd. p. 688.

Digitized by Google

ne puis trouver les raisons d'une pareille assimilation. Avec Max Muller (1), je crois que *septemtriones* signifie les sept étoiles. Ces astres s'appelaient en sanscrit *stara* (d'où le latin *stella* pour *sterula*, l'allemand *stern*, l'anglais *star*). *Septemtriones* peut avoir été originairement *septem striones*, D'ailleurs on trouve encore en sanscrit l'étoile désignée par le mot *tárà*. identique à *stara* sauf perte de l's initial et *trio* peut en dériver directement.

Les Aryens primitifs n'ont vu dans la Grande Ourse ni ourse, ni bœuf (pas plus au singulier qu'au pluriel) ; le véritable nom de la constellation est le chariot. En grec ancien, ἅμαξα et en latin, *plaustrum*, *temo;* en italien et en portugais, *carro*, *gran carro*; en français, *char*, *chariot*: en allemand, *wagen;* en wende, *woz*, *wozyck;* en russie, *voz*, *voznitra;* chez les Arabes d'Espagne, *en n'oatch* (le petit brancard).

On l'appelle aussi le char des étoiles, *carro de stelle* (milanais) ou les étoiles du char, *wankri tahhed* (esthonien).

Ou encore, le char du ciel ; le chariot au ciel (français), *himmelswagen* (allemand), *hellewagen* (hollandais), *woz niebieski* (polonais). Dans les environs de Lorient, c'est la charrette de la nuit, *our c'harr nouz*.

Le nom s'explique de lui-même : il est tiré de la figure que forment les sept étoiles :

Proxima sunt nobis plaustri prœbentia formam
..... Sidera

dit Ovide, dans ses Pontiques (2).

Cependant on ne parait pas s'entendre sur la manière de concevoir la représentation du chariot dans le ciel. On parle des roues du chariot, et même de ses quatre roues comme si elles étaient figurées par les quatre étoiles qui forment un rectangle. Mais alors il faudrait supposer que le chariot s'offre à nos yeux en projection sur le plan horizontal. Les peuplades primitives ne connaissaient pas ce mode de projection et ne sauraient se représenter les objets sous cet aspect. Il faut les leur montrer tels qu'ils se présentent lorsqu'ils défilent devant nous, c'est-à-dire en projection sur le plan vertical. Or, je ne conçois qu'une seule manière de comparer la constellation à un chariot, c'est de supposer que les quatre étoiles en rectangle représentent la caisse du char et que les trois autres étoiles figurent le timon. Il faut admettre que les roues ne sont pas représentées. Et de plus, il faut encore présenter la figure autrement qu'on ne le fait généralement.

On a l'habitude (je ne sais pour quelle raison) de placer en haut les étoiles qui figurent le timon. Nous sommes libres de choisir toute autre position, puisque, dans le ciel, la constellation fait une révolution complète autour de l'axe du monde et prend, par conséquent, toutes les positions possibles. Pour mieux reconnaître la forme du chariot, je proposerai de renverser le dessin ordinaire et de mettre le timon à la partie inférieure ainsi qu'on le voit dans la figure 1 ci-jointe : α. β. γ. δ. forment la caisse de la voiture ; ε. ζ. η représentent le timon.

Fig. 1

1. Max Muller. o. c. p. 87.
2. IV. 10. 39.

Digitized by Google

Je m'attends à voir vivement critiquer la suppression que je propose des roues du chariot, mais je n'entrevois pas la possibilité de le comprendre autrement. Il faut, en toutes ces matières, se défaire des idées reçues, ou du moins les examiner sérieusement avant de les admettre. Nous sommes peut-être assez mal renseignés sur la construction des voitures dont se servaient les anciens pour leurs besoins ordinaires; nous savons cependant qu'elles n'avaient d'abord que deux roues et ce renseignement suffirait pour faire rejeter les quatre roues supposées de la constellation. Si le chariot se projette sur le plan vertical, les deux roues se projettent l'une sur l'autre, elles sont au milieu du chariot et rien ne peut les représenter dans la figure. Il faut, de toute nécessité, en faire abstraction, si l'on veut reconnaître le char du ciel. Alors seulement tout se simplifie et s'explique aisément.

Je donne dans la figure 2, le dessin de l'un des types les plus anciens que nous connaissions de la voiture grecque, en l'empruntant à l'ouvrage de MM. Kuhl et Koner sur la vie antique des Grecs et des Romains (1). Les étoiles y sont indiquées exactement dans leurs positions respectives. On peut constater qu'en supprimant la roue on retrouve la forme de la prétendue grande ourse. Si l'on veut se reporter aux *currus* romains, tous à deux roues, on reconnait également au ciel leur coupe ou leur projection sur le plan vertical (moins les roues). Il en est de même du *plaustrum* qui est représenté (fig. 3) d'après le dessin donné dans le dictionnaire des antiquités grecques et romaines de Rich (2). En réalité, dit cet auteur, le *plaustrum* ne consistait qu'en une forte plate-forme en planches supportée par deux roues pleines; on attachait le chargement sur la plate-forme ou on le renfermait dans un grand panier. Avec son chargement ou son panier, ce véhicule donne la même figure que la constellation.

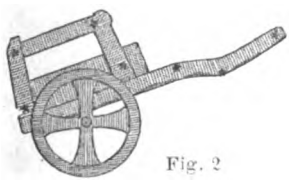


Fig. 2

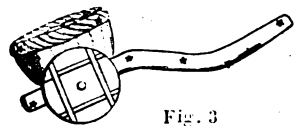


Fig. 3

Pour me justifier complètement d'avoir enlevé au chariot ses roues, je ferai remarquer qu'il a fallu un certain effort intellectuel pour inventer ce moyen de traîner des fardeaux avec un moindre effort et qu'avant de l'avoir inventé, l'homme a du se servir de simples traineaux reposant directement sur le sol. Si l'on en doutait, j'ajouterais qu'on peut encore aujourd'hui en trouver des exemples et que les Français qui sont allés au Tonkin ont pu voir, dans la vallée du Loc-Nam, de pareils traineaux conduits par des buffles. Ce sont de véritables *plaustrum* sans roues; ils se composent d'un simple rectangle en bambous sur lequel sont placés les objets à transporter; à sa partie antérieure sont reliés par des chevilles deux forts bambous qui forment brancard : le rectangle ne repose pas à plat sur le sol; pour qu'il y ait le moins de frottement possible, le système repose sur quatre points d'appui qui sont d'une part les extrémités postérieures des deux bambous du brancard,

1. p. 357 de la traduction française, tome I.
2. Au mot *plaustrum*.

Digitized by Google

et d'autre part les extrémités postérieures des bambous qui constituent les côtés latéraux du rectangle. (1)

Il est permis de croire que les moyens de transport des populations qui, les premières, crurent voir un véhicule dans le ciel, ressemblaient aux véhicules tonkinois. Plus tard, quand la voiture changea de forme, quand elle eut quatre roues, on fut embarrassé pour la reconnaître dans la constellation. On supposa que les quatre roues étaient les étoiles du rectangle et la constellation s'appela quelquefois les roues (slave et illyrien : *hola*, lette : *raté*).

Puis les trois étoiles de la queue, au lieu de constituer le timon, deviennent les trois chevaux, ou les trois bœufs (suivant les habitudes de chaque pays) qui traînent la voiture.

Mais alors on ne pouvait plus comprendre la forme du chariot céleste; aussi l'appelle-t-on en Bretagne *ar c'harr gamm*, la charrette boiteuse; dans le bas Quercy, *caretto esparassado*, la charette démontée; en irlandais *camcheachta*, la charrue de travers.

Et alors on peut suivre le développement de la légende. Il y avait un char et un attelage, il fallut trouver le conducteur, le charretier. Les trois chevaux n'étant pas en ligne droite, les uns pensèrent qu'il y avait seulement deux chevaux et que l'étoile ζ du milieu était le conducteur; d'autres, ne voulant rien changer aux trois chevaux découvrirent une huitième étoile, toute petite, près de l'étoile ζ et en firent le charretier. Dans le pays Messin, on dit qu'il essaie de mettre ses chevaux en ligne. Mais comme les positions relatives des étoiles sont immuables et que leur déplacement ne doit avoir lieu qu'à la fin du monde, on ajoute que lorsque les chevaux se seront placés l'un derrière l'autre, la fin du monde arrivera.

Voilà donc un char, des chevaux et un charretier qui tournent continuellement dans le ciel; on en chercha la raison. Les explications varient, sans avoir exigé beaucoup de frais d'imagination. Suivant une tradition allemande, un charretier ayant un jour conduit Jésus-Christ lui demanda pour récompense de continuer indéfiniment son métier après sa mort comme pendant sa vie et son vœu fut exaucé. Seulement il l'exerce dans le ciel au lieu de l'exercer sur la terre. — Dans d'autres versions, c'est une punition que le charretier a encourue pour avoir voulu travailler le Vendredi-saint ou le jour de Pâques ou pour avoir mal servi son maître, ou pour avoir empiété en labourant sur le champ du voisin (car le char est quelquefois une charrue).

Quoiqu'il en soit, le charretier doit toujours conduire son char à reculons; (c'est en effet le rectangle de la constellation qui semble traîner le timon ou les chevaux). Il s'appelle le charretier éternel, et les paysans de certaines contrées prétendent avoir entendu pendant la nuit les cris au moyen desquels il excite ses chevaux.

Dans un autre ordre d'idées, on s'est demandé à qui pouvait appartenir cet attelage céleste et on l'a naturellement attribué à un personnage mythique ou divin.

A Toulouse, il est le char qui transporte les âmes, *lou car de los ar-*

1. Je dois la connaissance de ce moyen de transport à M. le commandant d'artillerie de Saxcé, qui a fait la campagne du Tonkin en 1884.

Digitized by Google

mos; de même en provençal, *lou carré dès armo*. En Suisse c'est le char du seigneur, *herrawage*; dans la Grèce moderne, en Italie, en France c'est le char de David; en Normandie, le char de saint Martin; en Westphalie, le char d'Elie ou de saint Pierre, en Magyar, le char de Gontzol (un personnage mythique).

Ces dénominations, sauf peut-être la dernière, sont postérieures à l'établissement du christianisme. Mais on doit penser qu'antérieurement le chariot avait appartenu à quelque divinité polythéique ou à quelque ancien personnage mythique (ce qui est la même chose). On trouve en effet comme noms de la constellation de la grande ourse, en Wallon *chaur Pocé*, dans la Suisse romane *Tsar à Podjet*, en allemand *Dümke Wagen*, c'est-à-dire le char de Poucet, du petit Poucet. La 8e étoile dont j'ai parlé plus haut représente le personnage. Dans tous les contes qui le concernent, Poucet conduit toujours le bœuf de son père, et en voyant cette étoile qui touche presque le second des quadrupèdes qui traînent le char, on pense à Poucet placé dans l'oreille du bœuf pour conduire l'attelage aux champs.

Pourquoi Poucet a-t-il été choisi pour être le conducteur du char céleste? Originairement Poucet est le crépuscule du matin; s'il est aussi petit, c'est qu'il personnifie le tout petit jour. Il n'est que la doublure de l'Hermès grec et je serais porté à croire que la grande Ourse fut regardée comme le char d'Hermès. Dans ce cas ce sont des bœufs et non des chevaux qui doivent être attelés au char. Dans l'hymne homérique, Hermès conduit les bœufs célestes, les bœufs du soleil, et il les fait *marcher à reculons*.

La grande Ourse a été aussi pour les allemands le char d'Odin, de Wuotan. Or, Odin ou Wuotan a été depuis longtemps assimilé à l'Hermès grec ou au Mercure latin et personnifie en effet le même phénomène. Après avoir été le char d'Odin, *Wuotanswagen*, la grande ourse est devenue le char de Charles, (all. *Karlswagen*, Dan. *Karlsvogen*, Suèd. *Karlvagen*, Angl. *Charles'Wain*). La raison en est que dans les légendes germaniques, ainsi que Grimm l'a remarqué (1), le nom de Charles a été généralement substitué à celui de Wuotan.

C'est là tout le mythe de la grande ourse, si toutefois on peut voir ici un mythe. Tout se borne au transport, dans les astres, d'un personnage mythique.

Cette constellation porte cependant, chez les peuples qui parlent des idiômes aryens, quelques autres noms que je ne puis passer sous silence.

Je ne discuterai pas de nouveau l'appellation latine de *temo*. On s'est demandé comment les sept étoiles pouvaient constituer un simple timon. Varron a résolu la question en disant que *temo* était parfois employé comme synonyme de *plaustrum*, par synecdoche, c'est-à-dire en prenant la partie pour le tout (2). Les opinions de Varron ont été souvent contestées, et ce qu'il a dit de *temo* n'a pas échappé à la critique. Mais nous ne connaissons pas l'étymologie de ce mot; elle pourrait seule éclairer cette discussion.

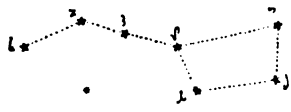
1. *Deutsche mythologie* p. 687.
2. *De ling. lat.* VII. 75.

Digitized by Google

Au lieu d'un char, on voit quelquefois dans la constellation une charrue. C'est dans ce sens qu'en Westphalie, on la nomme *plaugh;* en irlandais, *ceuchda*, *camcheachta* (la charrue de travers), en écossais, *crann, crann reultach* (la charrue étoilée); dans le pays de Galles, *aradr*. A-t-on pu reconnaître dans le ciel la forme de cet objet? Il faudrait remonter à la forme de la charrue primitive; nous ne savons à quelle époque on commença à parler d'une charrue céleste. Il est possible que le nom de la charrue et celui du chariot aient été assez semblables pour qu'on ait pu prendre l'un pour l'autre En grec, ἄμαξα désigne quelquefois la charrue; en français, char, chariot, charette, charrue ont le même radical. Peut-être aussi a-t-on seulement pensé à la charrue, lorsque les trois étoiles en ligne eurent été assimilées à des bœufs et a-t-on cru pouvoir supposer à la suite un quelconque des objets traînés par ces animaux.

En Portugal, la grande Ourse est une barque, *barca, barquinha*; la barque de David ou la barque de la vie, *barca de David*, *barca da vida*: en grec moderne, on la nomme encore l'arche de Noé, κιβώτος του Νῶε en gallois, la figure du navire, *llun y long*. Sur les vieilles sphères, on la trouve avec le nom de *Navicula Petri*. (SÉBILLOT. *Légendes de la mer*, t. II, p. 30.) On peut supposer que le chariot étant un moyen de transport, des populations maritimes qui ne connaissaient d'autres véhicules que leurs embarcations ont changé le chariot en barque. Les langues dans lesquelles les noms précédents ont été relevés sont en effet parlées par des peuples voisins de la mer. Mais une autre explication me semble encore très probable. On a vu plus haut que le chariot, avait été quelquefois considéré comme le char qui porte les âmes. Or, dans la légende ordinaire, les âmes des morts lorsqu'elles se rendent à leur dernière demeure, doivent toujours traverser la mer ou quelque fleuve et ne peuvent accomplir ce trajet que dans des barques. La constellation qui transportait les âmes devait donc être une barque.

J'ai terminé ce que j'avais à dire au sujet des noms de la grande Ourse



chez les peuples Aryens. J'ajouterai seulement que, dans le Vivarais, cette constellation est regardée comme la figure d'une casserole avec sa queue. Il suffit de retourner la figure 1 pour avoir en effet une image à peu près exacte de cet objet. La même figure peut aussi représenter un éléphant avec sa trompe, ainsi que le croient les Indous et les Birmans.

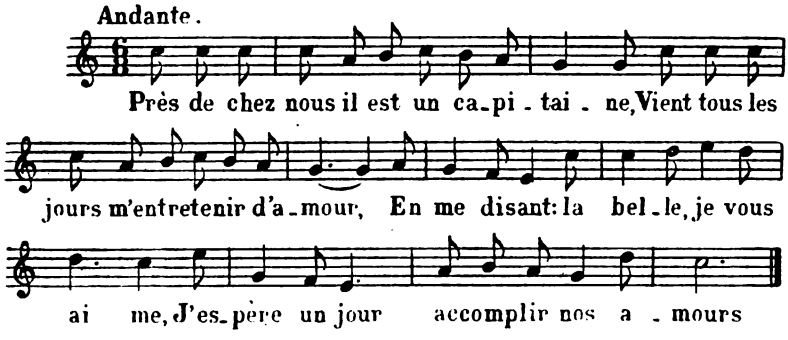
MM. Gaidoz et Rolland ont encore recueilli d'autres noms empruntés à des tribus sauvages ou à des populations qui ne parlent pas des langues aryennes. — Je n'entamerai aucune discussion à leur sujet; nous n'avons pas une connaissance suffisante des mythes ou des langues de ces peuples et nous ne savons même pas toujours quelle confiance peut être accordée aux renseignements obtenus.

CH. PLOIX.

Digitized by Google

LA FILLE DÉGUISÉE EN DRAGON

CHANSON DE LA FRANCHE-COMTÉ



I

Près de chez nous il est un capitaine,
Vient tous les jours
M'entretenir d'amour;
En me disant: « La belle je vous aime,
J'espère un jour
Accomplir nos amours. »

II

Quand il eut eu les amours de la belle,
Le malheureux
Vient lui fair' ses adieux... [ses,
« Adieu, ingrat, puisque tu me délais-
J'irai vraiment
Rejoind' ton régiment! »

III

Puis elle prit cinq louis à son père;
Fut à Paris
S'acheter des habits.
Ell' s'habilla en dragon militaire;
Rien de si beau,
La cocarde au chapeau.

IV

Pendant sept ans elle suivit les troupes,
Pendant sept ans
Sans y voir son amant. [terre
Par un beau jour en mettant pied-à-
Le vit, soudain,
Prit les arm' à la main.

V

Tout résolus tous deux prinrent les
Tout résolus, [armes,
Tous deux se sont battus.
La jeune fille quoiqu'étant bien jeunet-
Frappa si fort [te,
Mit son amant à mort.

VI

Trois grenadiers qui virent la défaite
Prennent le tendron
Le conduis'nt en prison.
Elle fut jugée à passer par les armes,
Mais le roi bon
Accorda son pardon.

VII

Ell' mont' à ch'val comme un guerrier
Ell' mont' à ch'val [fidèle,
Comme un beau général.
Elle revint au château de son père,
Dit : « J'ai vaincu
Mon amant ne vit plus. »

CHARLES BEAUQUIER.

Nous avons recueilli en Lorraine (dans le village de Damas, arrondissement de Mirecourt) une variante de la chanson de *la Fille Dragon* presque identique, tant pour les paroles que pour la mélodie, à la version franc-comtoise ci-dessus. J. T.

Digitized by Google

PAYER LE TRIBUT A CÉSAR. (1)

CONTE BRETON

Il y avait une fois un roi de France et un roi d'Espagne, qui étaient frères l'un de l'autre. Ils avaient chacun un fils, et ils étaient du même âge. On les envoya tous les deux à la même école, et ils étaient grands amis. Quand leurs études furent terminées, ils se séparèrent en pleurant, et se promirent de se revoir, sans tarder. Quelque temps après, le fils du roi de France écrivit donc à son cousin le fils du roi d'Espagne de venir le voir à la cour de son père. Le jeune prince obtint la permission de son père, et il vint en France, et les deux cousins furent heureux de se revoir. Tous les jours, il y avait des parties de plaisir de toute sorte. Un jour le prince français, qui s'appelait Henri, l'invita à aller avec lui voir ses maitresses.

— Je ne demande pas mieux, répondit le jeune espagnol, qui s'appelait Jean.

Et ils allèrent tous les deux, tout joyeux et exempts de soucis. Mais Jean était si beau garçon, que partout où il allait, toutes les femmes devenaient amoureuses de lui. De sorte que Henri fut bientôt jaloux de son cousin. Voyant que ses maitresses faisaient peu d'attention à lui et ne s'occupaient que de Jean, il était de mauvaise humeur, et il dit brusquement à son cousin :

— Retournons à la maison.

— Nous avons bien le temps, répondit Jean.

— Non, non, allons-nous-en, tout de suite, te dis-je.

— Ma foi! va-t'en, si tu veux, pour moi je me trouve bien ici et j'y reste.

Henri partit, en colère, et Jean resta. Il y passa la nuit. Le lendemain matin, Henri envoya douze soldats pour tuer son cousin. Quand les soldats arrivèrent, le jeune prince était à table avec les demoiselles, et l'on riait et l'on chantait. Ils lui firent savoir qu'ils étaient venus le chercher, de la part de son cousin, afin de l'escorter jusqu'au palais, pour qu'il ne lui arrivât pas de mal. — Jean, sensible à cette attention de son cousin, se leva aussitôt de table et partit avec les soldats. Comme ils traversaient un bois,

1 Ce conte a de nombreux rapports avec le roman français du cycle carolingien *Huon de Bordeaux*. Il ne figure pas dans le recueil de M. Luzel, que nous analysons plus loin.

Digitized by Google

ceux-ci tirèrent leurs épées et se précipitèrent sur lui, en disant :

— Le prince Henri nous a donné l'ordre de vous tuer!

Mais Jean se défendit comme un jeune lion, et tua les douze soldats. Puis, il retourna auprès des demoiselles, et l'on se remit à boire, à rire et à chanter.

Cependant Henri, étonné de voir que ni son cousin, ni ses soldats ne revenaient, envoya vingt-cinq autres soldats, le lendemain matin, et leur ordonna comme à ceux de la veille de mettre à mort le jeune prince espagnol. Jean traita les vingt-cinq soldats comme les douze autres, et n'en laissa pas un seul en vie.

Henri était furieux de voir que ses soldats ne revenaient pas, ni son cousin davantage, et il se décida à aller lui-même voir ce qui se passait. Il se fit accompagner de douze soldats. — Jean feignit d'ignorer la trahison de son cousin, et il le suivit, sans faire de difficulté.

Comme ils traversaient le bois, Henri fit à ses soldats un signe convenu, et aussitôt ils se précipitèrent tous à la fois sur Jean. Mais ils ne savaient pas à quel homme ils avaient affaire. Le jeune espagnol massacra encore les douze soldats, et même le prince Henri; — puis il retourna encore auprès des demoiselles, et continua de mener joyeuse vie!

Étonné de voir que ni son fils ni son neveu ne revenaient, le vieux roi envoya, au bout de quelques jours, des seigneurs de sa cour, avec ordre de les lui amener. En passant par le bois, les messagers trouvèrent les cadavres des soldats envoyés précédemment, et parmi eux, ils reconnurent celui du prince Henri. Ils se demandaient qui pouvait être l'auteur d'un tel massacre et ne pouvaient en soupçonner le prince espagnol. Ils poursuivirent leur route, tristes et affligés en songeant à la douleur du vieux roi, quand il apprendrait la funeste nouvelle. Le prince Jean les suivit, sans opposer aucune résistance, et il leur apprit que c'était lui-même qui avait tué les soldats de son oncle et son cousin aussi, mais que ce n'était qu'en défendant sa propre vie contre eux. Il était désolé de ce qui était arrivé, mais il avait été forcé.

Quand le vieux roi apprit le grand malheur, et en vit l'auteur sous ses yeux, il dégaina sa grande épée, pour le tuer sur la place. Mais il se retint, en voyant le calme et le sang-froid de son neveu, qui ne songeait même pas à se défendre, et il lui dit :

— Eh! bien, je te laisserai la vie, mais à la condition que tu iras payer le tribut à César, puisque tu es un homme si terrible, et nous verrons comment tu te tireras de là.

— J'irai, mon oncle, répondit le jeune prince.

On lui donna un cheval, qui faisait cent-vingt lieues à l'heure, et il partit.

— Je ne sais où demeure le roi César, pensait-il, mais avec un pareil cheval, je finirai bien par le trouver.

Et il allait, il allait au hasard, sur son bon cheval, plus rapide

Digitized by Google

que le vent. Sur une lande immense, il rencontra une vieille femme qui lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon fils ?

— Ma foi ! grand' mère, je n'en sais trop rien ; je suis envoyé par mon oncle, le roi de France, pour payer le tribut au roi César, et je ne sais de quel côté me diriger pour arriver jusqu'à lui.

— Tous les ans, je vois passer par ici un messager envoyé pour payer le tribut au roi César, mais je n'en ai jamais vu aucun s'en retourner.

— Pourquoi donc cela, grand' mère ?

— C'est qu'il faut passer par le château d'un grand magicien qui les reçoit bien tous, mais n'en laisse jamais aucun s'en aller.

— Et il n'y aurait pas moyen d'échapper à ce magicien ?

— Peut-être bien que si ; écoutez bien ce que je vais vous dire, faites comme je vous dirai, et vous pourrez lui échapper. Avant d'entrer dans le château du magicien, vous traverserez un cimetière, où vous croirez voir le cadavre d'un homme nouvellement tué : mais ce n'est qu'une statue de marbre. Malgré cela, montrez de la tristesse et ayez l'air de plaindre son sort. Une princesse sera à une fenêtre du château, et elle s'écriera, en vous voyant :

— Oh ! le bel homme !

— Il faut le tuer, sur-le-champ ! dira alors le magicien.

— Ah ! mon père, un si bel homme ! ce serait vraiment dommage.

— Eh ! bien, pour te faire plaisir, je consens à le laisser vivre.

— Oh ! merci, merci, mon père ! s'écriera alors la fille du magicien. Voilà ce que tu verras et entendras : mais ne t'effraie de rien et aie confiance.

Henri remercia la vieille, et continua sa route. Il arriva, sans tarder, au cimetière dont lui avait parlé la vieille, et, tout auprès, il vit un château tout d'or. Il se mit à se promener dans le cimetière, et trouva bientôt la statue de marbre blanc qui représentait un homme assasiné, d'un coup de poignard. On aurait juré que c'était réellement le corps d'un homme d'où la vie venait de se retirer. Il s'arrêta à le considérer, triste et pensif, et dit :

— Ah ! pauvre homme, que je plains ton sort !

La fille du magicien, qui était à une des fenêtres du château, aperçut Henri, et s'écria :

— Oh ! Dieu, le bel homme !

— Un chrétien ! s'écria à son tour le magicien ; il faut le faire mourir, tout de suite !

— Ah ! mon père, un si bel homme ! grâce pour lui, je vous en prie !

— Eh ! bien, je consens à le laisser vivre, et je vais lui faire dire d'entrer dans le château, pour que nous sachions où il va.

Et un esclave fut envoyé pour prier le prince d'entrer dans le château.

— Où donc allez-vous, jeune homme ? lui demanda le magicien.

Digitized by Google

— Payer le tribut au roi César, Monseigneur, de la part du roi de France, mon oncle.

— Oui, tous les ans, le roi de France envoie un messager pour payer le tribut au roi César: tous ils passent par ici, mais aucun d'eux n'est jamais retourné à la maison : mais vous, si vous voulez épouser ma fille, je vous ferai payer le tribut au roi César, et puis, retourner sans mal auprès de votre oncle le roi de France.

— J'y consens volontiers, et je vous serai même très reconnaissant.

— Eh! bien, le mariage se fera à votre retour; et à présent, écoutez-moi bien, et ne perdez pas un mot de ce que je vais vous dire. Pour payer le tribut au roi César, il faut le prendre sur son trône, lui arracher la grosse dent de l'œil gauche (la première molaire à gauche), et couper la moitié de sa barbe.

— Tout cela ne doit pas être facile à faire, dit Henri.

— Non, reprit le magicien, mais avec mon aide, vous pourrez cependant en venir à bout. Voici des tenailles, pour arracher la dent, et un rasoir, pour couper la moitié de la barbe de César. Voici encore un sabre avec lequel vous ferez des croix en l'air, en pénétrant dans le château, et tous ceux qui s'y trouveront s'endormiront aussitôt. Puis, voici un chapeau, et quand vous le mettrez sur votre tête et direz : Par la vertu de mon chapeau, que je sois rendu en tel ou tel lieu! aussitôt vous vous trouverez dans le lieu où vous souhaiterez d'être. Vous aurez à passer, pour arriver au château du roi César, trois fleuves de plomb fondu, et sur le pont de chacun de ces fleuves, un diable monte la garde, avec ordre de ne laisser passer aucun chrétien. Quand vous arriverez près des ponts, mettez le chapeau sur votre tête, et quand les diables le verront, ils le reconnaitront et vous laisseront passer, sans vous faire de mal. Après avoir passé les ponts, il vous faudra encore traverser une cour gardée par trois géants. Mais voici une boule d'or, qui vous servira de passeport. Quand vous arriverez à la porte de cette cour, vous frapperez dessus avec la boule d'or. Qui est là? demanderont alors les géants. Et vous répondrez : Je suis un cousin à vous, et je viens vous voir, et j'ai un beau présent à vous faire. Alors ils vous ouvriront la porte. Dès en entrant, vous leur montrerez la boule d'or, puis, vous la lancerez sur la pente de la montagne (car le château est au sommet d'une montagne), en disant : à celui qui l'attrapera le premier! Vous les verrez alors se précipiter à la poursuite de la boule d'or, et vous en profiterez pour passer et continuer votre route. Tôt après, vous arriverez facilement au château du roi César.

Le prince Henri remercia le vieux magicien, puis il partit, muni de tous les objets précieux qu'il avait reçus de lui. Il emmena son bon cheval, qui faisait cent-vingt lieues à l'heure.

Il arriva aux trois fleuves de plomb fondu, et les passa sans difficulté, l'un après l'autre, grâce au chapeau magique, que les diables

Digitized by Google

gardiens des trois ponts reconnurent, dès qu'ils le virent. Il gravit ensuite la montagne sur le sommet de laquelle se trouvait le château des trois géants. Il frappa à la porte de la cour avec sa boule d'or.

— Qui est là? demandèrent les géants.

— C'est un cousin à vous, qui vient vous voir, et qui vous apporte un beau présent.

La porte s'ouvrit aussitôt. Henri entra alors dans la cour, tenant sa boule d'or à la main :

— Voici mon présent, cousins, dit-il aux trois géants; pour qui sera-t-il?

— A moi! A moi! A moi! criaient-ils tous les trois.

— Au plus agile!

Et il lança la boule d'or sur la pente de la montagne; et les géants de courir après elle. Pour lui, il en profita pour traverser la cour et sortir lestement par la porte opposée à celle par laquelle il était entré.

Il entra alors dans le royaume du roi César. Il continua sa route, monté sur son bon cheval, et finit par arriver à la capitale du royaume. Il trouva facilement le palais du roi, un palais magnifique, qu'il ne pouvait se lasser d'admirer.

— Je voudrais bien savoir quelle heure il est? demanda-t-il à un marchand, sur la porte de sa boutique.

— Il sera bientôt midi, lui répondit le marchand, et le roi César va monter sur son trône.

— C'est à merveille! pensa-t-il.

Le premier coup de midi sonna en ce moment, et il entra aussitôt dans le palais. Le portier voulut l'arrêter; mais il se mit à faire des croix en l'air, avec son sabre, et le portier s'endormit sur le champ. C'était l'heure du diner. Henri pénétra jusqu'à la salle où le roi était assis à table, sur un siége doré, entouré de toute sa cour. Il entra en faisant toujours des croix en l'air, avec son sabre, et tout le monde s'endormit. Il courut, vite, au roi César et commença par lui couper une moitié de sa barbe, avec le rasoir que lui avait donné le magicien, puis, prenant ses tenailles, il lui enleva la dent de son œil gauche (1). Comme il se disposait à partir, il aperçut un vilain nègre assis à table, à côté de la fille du roi César, une princesse d'une beauté admirable, et il lui coupa la tête, d'un coup de sabre, et la jeta sous la table. Il sortit alors de la salle, emportant la dent et la moitié de la barbe du roi. Quand il fut dans la cour, il cessa de faire des croix en l'air avec son sabre, et aussitôt tout le monde se réveilla, dans le château. Jugez quelle indignation et quelle horreur, dans la salle à manger, quand on vit le roi César sur son trône, ayant perdu la moitié de sa barbe ainsi que la dent de son œil gauche, et le fils du roi des Maures décapité, à côté de la prin-

1. Les paysans bretons appellent ainsi la première dent molaire.

Digitized by Google

cesse! Et qui a pu faire tout cela? se demandait-on avec frayeur. Ordre fut donné aussitôt à tous les valets, de faire des recherches dans le château et de n'en laisser sortir personne. Henri, qui avait remis son sabre au fourreau et cessé de faire des croix en l'air, fut arrêté et jeté en prison, pour être mis à mort, le lendemain matin.

Mais, la fille du roi l'avait remarqué; elle l'avait trouvé beau garçon, et elle s'éprit d'amour pour lui. Au milieu de la nuit, pendant que tout le monde dormait au château, elle se rendit, accompagnée de sa femme de chambre seulement, auprès du prisonnier, et lui parla ainsi :

— Me promettez-vous de m'être fidèle, et je vous sauverai?

— Je vous le promets, repondit Henri.

— C'est bien. Mon père réunira, demain matin, son conseil, pour avoir son avis sur la manière dont on vous fera mourir. Pendant qu'ils seront réunis, je pénétrerai dans la chambre du conseil, et je donnerai aussi mon avis, et c'est celui qui sera suivi, car mon père n'a rien à me refuser. Je dirai de vous jeter dans un étang, qui est sous les murs du château, pour être mangé par les poissons et les reptiles de toute espèce qui s'y trouvent. Vous savez nager, sans doute?

— Oui, je suis bon nageur.

— Eh! bien, vous vous cacherez parmi les roseaux et, quand la nuit sera venue, vous sortirez de l'étang, et je me trouverai là pour vous recevoir.

La princesse retourna alors à sa chambre, et Henri resta seul dans sa prison, mais plein d'espoir, à présent.

Le lendemain matin, le roi César assembla son conseil pour décider de quelle manière on ferait mourir le prisonnier. Les uns proposaient un supplice, d'autres en proposaient un autre, et l'on ne pouvait tomber d'accord. La princesse entra alors dans la salle du conseil, et dit :

— Comme vous voilà embarrassés, pour si peu de chose! Jetez-le dans l'étang, sous les murs du château, et il sera mangé là par les poissons et les reptiles de toute sorte qui s'y trouvent en abondance.

— Ma fille a raison, dit le roi, il faut faire comme elle vient de dire.

Et voilà tout le conseil d'accord aussitôt.

Le prince Henri fut donc tiré de prison, et on le précipita dans l'étang, du haut des murs du château, et comme, au bout de quelques minutes, on ne le vit pas reparaître, chacun crut que c'en était fait de lui. Mais, comme il était habile nageur, il s'était dirigé, sous l'eau, vers les roseaux qui couvraient le bas de l'étang, et il se tint là caché, jusqu'à la nuit. Quand tout le monde fut couché dans le château, la princesse, accompagnée de sa femme de chambre, se rendit au bord de l'étang et appela Henri. Celui-ci sortit aussitôt du milieu des roseaux, transi de froid, et la princesse

Digitized by Google

l'emmena dans sa chambre, où il passa cette nuit et plusieurs autres ensuite.

Mais voilà qu'une guerre terrible éclata alors entre le roi César et le roi des Maures, parce que le fils de ce dernier avait été assassiné à la cour de César. Le roi des Maures était un monarque puissant et redouté, et le roi César craignait les résultats de cette guerre, parce qu'il n'avait pas grande confiance dans ses généraux. Il était donc triste et soucieux. Voyant cela, sa fille lui dit, un jour:

— Si vous n'aviez pas fait mourir, mon père, le prince vaillant que vous savez, celui-là vous aurait été bien utile, en ce moment.

— Tu as raison, ma fille, mais à quoi sert d'y songer à présent, qu'il est mort?

— Son sabre et son chapeau sont restés là, et peut-être lui-même n'est-il pas mort, car je présume qu'il savait nager; je crois même l'avoir vu, hier, passer sous les murs du château.

— Je voudrais bien que cela fût vrai, ma fille.

— Eh! bien, faites-le chercher, dans le bois, et je suis persuadée qu'on l'y retrouvera.

Le roi envoya des soldats pour fouiller le bois en tous sens, et ils y trouvèrent facilement Henri, qui s'y était rendu, dès le matin, sur le conseil de la princesse. Ils le conduisirent en la présence de César. Celui-ci lui expliqua son embarras et lui proposa de lui confier le commandement en chef de son armée, pour soutenir la guerre contre le roi des Maures. Henri s'empressa d'accepter, comme bien vous le pensez. Il se mit donc en campagne et remporta la victoire sur le roi des Maures, grâce à son sabre merveilleux, qui, combattant de lui-même comme un enragé, défit et mit en pièces tous ses soldats. C'était, en effet, un sabre fée. Le roi César, pour reconnaître ce service, lui accorda la main de sa fille, et il y eut alors des noces magnifiques.

Un prétendant à la main de la princesse, indigné de voir qu'un étranger, un aventurier, lui avait été préféré, jura de se venger. Feignant de prendre Henri en amitié, il l'invita un jour à une promenade en mer. Henri s'y rendit, sans défiance, et comme il se penchait sur le bord du bateau, le traître le précipita dans l'eau, pour le noyer. Mais Henri était excellent nageur, comme nous le savons déjà, et il parvint à atteindre le rivage; mais il y arriva tout nu, et n'osant se présenter en cet état à la cour, il se cacha dans un bois, près de la mer. Il y resta plusieurs jours, vivant de fruits sauvages et de racines d'herbes. Le traître, de retour à la cour, avait répandu le bruit que le prince Henri s'était noyé, par accident, et il recommença à faire la cour à la princesse. Celle-ci l'agréa, et, le jour du mariage étant fixé, il y avait de grands préparatifs au château. Des musiciens, en s'y rendant, passèrent par le bois où était le prince Henri, dans un si piteux état. Il les vit, leur conta son histoire, (sans dire cependant qu'il était le mari de la princesse) — et les pria de lui permettre de les accompagner,

Digitized by Google

comme musicien, car il savait jouer de la bombarde. — Les musiciens eurent pitié de lui, ils lui donnèrent des vêtements et l'emmenèrent comme un confrère.

Depuis la disparition de Henri, son cheval refusait toute nourriture, et était d'une grande tristesse. Dès qu'il vit son maître entrer dans la cour du château, il rompit sa chaîne, sortit de son écurie et vint se mettre à genoux devant lui. Tout le monde fut étonné de voir le cheval du prince s'agenouiller ainsi devant un joueur de bombarde, mal vêtu et d'assez mauvaise mine. Mais la princesse, qui était à sa fenêtre, reconnut, à ce signe, son mari, et descendant aussitôt dans la cour, elle se jeta dans ses bras, en s'écriant :

— C'est le prince Henri, mon mari! ne le reconnaissez-vous donc pas?

Et elle lui témoigna beaucoup de joie et de bonheur de le retrouver. Le traître fut jeté en prison, et on devait le faire mourir, le lendemain; mais Henri, qui avait le cœur bon, obtint sa grâce et on le laissa vivre. C'était un général des armées du roi.

Henri, après une année de séjour au palais du roi César, voulut retourner en France, pour prouver à son oncle qu'il avait payé le tribut à César. Il partit donc, emportant la dent et la moitié de la barbe du grand Empereur, et sans oublier son sabre et son chapeau, et aussi son bon cheval, qui faisait cent-vingt lieues à l'heure. Il lui fallut revenir par la même route. Les trois géants dormaient quand il arriva à leur château, et il passa sans obstacle et sans mal. Les trois diables qui veillaient sur les ponts des rivières de plomb fondu le laissèrent aussi passer, et il arriva au lieu où se trouvait le château d'or du grand Magicien. Mais à la place du château d'or, il fut bien étonné de ne plus trouver qu'une pauvre hutte de terre et d'argile. Il s'assit sur une pierre, triste et pensif, et vit bientôt venir un vieillard et une jeune fille, chargés de broutilles ramassées dans le bois. Il s'avança vers eux, soulagea le vieillard de son fardeau et lui demanda l'hospitalité pour la nuit.

— Hélas! mon fils, nous sommes si pauvres, que nous ne pouvons vous recevoir comme vous le méritez; mais le peu que nous avons, nous le partagerons avec vous de bon cœur.

Tout en marchant vers la pauvre hutte, Henri remarqua que la jeune fille avait un pied d'or!

— Il me semble, dit-il au vieillard, être déjà passé par ici; mais que de changement, bon Dieu!

— Oh! oui, il y a bien du changement.

— N'y avait-il donc pas un château d'or, à la place où se trouve à présent votre chaumière?

— Oui, il y avait un château d'or.

— Et qu'est-il donc devenu, et où sont les gens qui l'habitaient?

— C'est moi et ma fille qui l'habitions; mais hélas! le château a disparu et vous voyez quelle est notre détresse!

Digitized by Google

— Comment tout cela est-il donc arrivé ?

— Un prince étranger passa par ici, il y a quelque temps, envoyé par son oncle, le roi de France, pour payer le tribut au roi César : ma fille devint amoureuse de lui, et je lui promis sa main et lui donnai, pour mener à bonne fin son entreprise, un sabre, un chapeau et une boule d'or, trois talismans dans lesquels résidait toute ma puissance. Il promit de revenir, pour épouser ma fille et me rendre mes talismans....

— Et il a tenu sa promesse, dit Henri.

Et dégainant son sabre, et mettant le chapeau magique sur sa tête, il prononça ces paroles :

— Par la vertu de mon chapeau, que le château d'or s'élève à la place où il était naguère et que tout se retrouve ici comme devant !

Et aussitôt le château d'or reparut, aussi beau que jamais, et le vieillard et sa fille reconnurent le prince Henri. Celui-ci épousa alors la fille du magicien, et, quelques jours après, il retourna avec elle à Paris, pour porter à son oncle la dent avec la moitié de la barbe du roi César, et prouver ainsi qu'il lui avait payé le tribut.

Il partit dans un char que lui donna son beau-père, et qui les transporta en un instant en France, à travers les airs.

Le vieux roi fut si content que, pendant un mois entier, il y eut à Paris des fêtes et des festins publics.

Le prince Henri vécut heureux avec la fille du magicien, et quand son oncle mourut, il monta sur le trône et fut roi de France.

Conté par Marguerite Philippe, de Pluzunet (Côtes-du-Nord) 1870.

F-M. Luzel.

LA LÉGENDE DE DIDON (1)

II. — EN ANGLETERRE

D'après une ancienne chronique citée par Grimm (*Veillées allemandes*, t. II, p. 84, trad. Lhéritier), lorsque les Saxons furent arrivés en Angleterre, ils prièrent le roi de leur accorder l'espace de terrain qu'ils pourraient mesurer avec une peau de bœuf. Le roi y ayant consenti, ils découpèrent la peau en étroites lanières, mesurèrent ainsi une spacieuse étendue, et y bâtirent un château nommé Ochsenburg (ville du Bœuf).

1. Voir le n° de Juillet de la Revue.

Digitized by Google

LÉGENDES PARALLÈLES

I

Dans la légende de Didon et dans ses similaires orientaux ou européens où figure la peau de bœuf ou de buffle, les traits principaux sont : 1° la demande de concession faite par ceux qui ont dessein de bâtir; comme ce sont des proscrits ou qu'ils sont loin de leur pays, l'espace qu'il sollicitent est des plus modestes et parait ne pas devoir, pour cette raison, leur être refusé; 2° le terrain est accordé à des conditions déterminées, généralement bizarres, qui sont formulées par ceux qui sollicitent ou par celui qui accorde; 3° une fois la concession donnée, ceux en faveur desquels elle a été consentie, essaient par des procédés qui font plus d'honneur à leur ingéniosité qu'à leur loyauté, de s'emparer d'un espace beaucoup plus grand que celui qui leur a été strictement vendu ou donné.

On peut considérer comme des parallèles de la légende de Didon, les traditions où se trouvent l'une ou l'autre de ces conditions.

Dans l'Edda (*Le voyage de Gylfe*, trad. du Puget), Gylfe accorde à une femme de la race des Ases tout le terrain que quatre bœufs pourraient labourer en vingt-quatre heures. Elle prend quatre bœufs, ses fils, et leur adjoint un géant. Elle entra si fort dans le sol qu'il se détacha, et les bœufs l'entraînèrent dans la mer. Un lac remplaça le terrain enlevé; c'est le lac Mélar.

La mère de Conrad et de Wernher, comtes de Rochenstain, obtint de ses fils, pour bâtir un couvent, autant de terrain qu'elle en pourrait parcourir en un jour avec une charrue. Elle fit faire une toute petite charrue, la cacha dans son sein, et parcourut de cette manière l'espace qui forma le domaine du couvent. (*Veillées allemandes*, t. II, p. 314).

D'après les *Mémoires de la Société des sciences de Boulogne*, 1864-1865, saint Fiacre reçut de l'évêque de Meaux donation de tout le terrain qu'il pourrait défricher et environner en vingt-quatre heures. Les arbres tombent d'eux-mêmes pour faciliter sa besogne et une vieille femme l'accuse de sorcellerie (p. 151).

Dans ses *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, n° LXXXII Loys Brueyre donne d'après Kennedy un récit qui peut se résumer ainsi : Sainte Brigitte demanda au roi de Leinster la terre que pourrait couvrir son manteau. Quatre sœurs prirent chacune un des coins et coururent aux quatre points de l'horizon. Le manteau s'étendit sous leurs efforts jusqu'au moment où la sainte les arrêta. C'est ainsi que fut punie l'avarice du roi.

Le comte de Cornouaille en usa mieux à l'égard de saint Galonnek. Celui-ci lui ayant sauvé la vie, en bandant avec sa robe de bure les plaies que le comte s'était faites en tombant de cheval, reçut en don la propriété de toutes les terres cultivables qu'il pourrait enfermer dans les lanières de sa robe déchirée chaque lanière dût-elle n'avoir qu'un fil. (E. SOUVESTRE. *Le Foyer breton* t. I. p. 85-6.)

Digitized by Google

Dans le poème de *Harivansa* (trad. Langlois) on lit qu'un jour Vichnou, sous la forme d'un nain, demanda au roi l'espace qu'il pourrait franchir en trois pas. Lorsque sa demande lui a été accordée, Vichnou reprit sa forme divine et en trois pas il parcourut les trois mondes.

Lorsque Madiantka, apôtre bouddhiste, arriva sur les bords du lac de Cachemir, lequel était sous sa forme liquide, le roi des Nagas ou génies qui hantent les eaux, Madiantka lui demanda la permission de s'asseoir au milieu de son bassin. Le roi y consentit; Madiantka en s'asseyant, dilata tellement sa personne que le Roi-lac, menacé de disparaître entièrement, capitula et lui concéda un espace de neuf lieues de tour, avec défense de jamais s'agrandir. (*Tour du monde*, t. XVIII, p. 208).

Regnard, *Voyage d'Allemagne*, raconte que l'on accorda à ceux qui bâtissaient Dantzig autant de terrain qu'on pouvait en entourer en formant une ronde.

Dans la légende de saint Michel, on voit un bœuf, vivant cette fois, jouer un rôle dans la fondation d'un monastère. L'archange apparut à l'évêque d'Avranches et lui ordonna de construire une église; l'évêque étant embarrassé au sujet du lieu où elle devait être bâtie, l'ange lui ordonna de l'ériger à l'endroit où il trouverait un taureau que des voleurs auraient caché. L'évêque ne sachant ensuite quelle dimension il devait donner à l'église, l'ange lui dit de se régler sur l'étendue du sol que le taureau aurait foulé aux pieds. (*Légende dorée*, t. II, p. 152).

(à suivre) PAUL SÉBILLOT.

CONTES POPULAIRES FLAMANDS (1)

I

DE LA BRIDE D'OR, DU PETIT OISEAU ET DE LA PETITE POULE

Un garçon pauvre pour lequel les parents ne pouvaient plus gagner le pain, s'était fait le domestique d'un magicien dans une grande ville. Celui-ci avait toute une salle remplie de grands livres magiques; et le maître lui défendit très sévèrement d'en lire jamais une page.

Certain jour que le magicien était absent, le garçon devint si curieux qu'il ne put plus résister à l'envie de parcourir lui aussi quelques-uns de ces livres merveilleux. Une

1. Traduction quasi littérale. Ces contes, traduits du flamand expressément pour la *Revue*, sont extraits d'un petit recueil intitulé « *Vertellingen van Jan Alleman* », que M. Pol de Mont va publier à Anvers au commencement de l'hiver prochain.

Digitized by Google

fois qu'il eut lu une ligne, il s'y abîma tellement que pendant des jours entiers, il ne faisait plus que lire, lire, toujours lire, tellement qu'il en savait presqu'autant que son maître.

Maintenant il savait faire de l'or avec des cailloux et des pierres, et du diamant avec des gouttes d'eau !

Il n'avait qu'à vouloir, pour avoir les poches pleines d'argent. Aussi quand son maître revint, il lui déclara qu'il ne voulait pas plus longtemps rester domestique et qu'il retournait à la maison paternelle. Avant son départ pourtant, le magicien qui savait bien que son domestique avait étudié la nécromancie malgré sa défense, lui donna un cheval et une bride d'or, et lui dit :

— Le cheval, tu peux le vendre. Mais sache-le bien et ne l'oublie pas : si jamais de ta vie tu vends la bride, tu es perdu et ton âme est à moi.

Le garçon retourna chez lui avec ses présents et passa tout son temps à jouer et à faire ripaille.

Certain jour il perdit le secret pour se procurer de l'argent, et il ne lui restait plus maintenant que son magnifique cheval avec la bride d'or.

D'abord il envoya son frère au marché avec le cheval, pour le vendre, après lui avoir toutefois bien recommandé de ne laisser la bride à aucun prix : car, dit-il, alors je suis perdu !

Fort bien ! Mais le magicien qui avait lu dans ses livres ce qui arrivait, était déjà présent au marché, et offrit sept cents francs du cheval et de la bride.

— Non, dit le frère, c'est le cheval seul que je veux vendre et pour rien au monde je ne céderai la bride.

— Eh bien, dit le trompeur, je te donne mille francs pour le cheval et la bride.

— Non, dit le frère.

— Quinze cents, alors, dit le magicien, et il ajouta : c'est mon dernier mot.

Le garçon pensa en lui-même : « Quinze cents francs pour un cheval et une bride ! C'est pourtant une trop forte somme ! Si je concluais le marché ! »

— Là, top ! vous êtes empereur, dit-il (1).

Le magicien lui donna une bourse pleine d'or, et prit le cheval par la bride — Mais regarde ! La bride se changa à l'instant même en un magnifique petit oiseau d'or, qui s'envola au-dessus des maisons en poussant des cris plaintifs.

Quand le jeune homme revint chez lui avec son argent, il ne trouva plus son frère. Le malheureux avait été métamorphosé en oiseau.

Or, le petit oiseau d'or s'était envolé tout droit vers le palais du roi, et était allé s'asseoir là sur la fenêtre de la princesse. Celle-ci était fort malade et morose; jamais encore elle n'avait ri, et le roi avait fait annoncer partout que celui qui réussirait à faire rire sa fille, pourrait demander tout ce qu'il désirait.

Cependant, la princesse avait aperçu le gentil oiseau et elle avait fait

1. Expression flamande qui équivaut au terme bien connu : *adjugé*.

Digitized by Google

ouvrir sa fenêtre; et le petit animal s'était fait prendre. Elle se prit à le chérir et pourtant ne savait pas elle-même pourquoi. Elle babillait du matin jusqu'au soir avec le petit oiseau et se sentait de jour en jour mieux disposée.

Hélas ! le magicien se tenait aux aguets et savait tout. Que fit-il le méchant? — Il se déguisa en mendiant et vint jouer de la harpe sous la fenêtre de la belle, et cela si bien, si bien, que la cour n'avait jamais entendu quelque chose de pareil.

— Oh! princesse, chanta le petit oiseau, pendant qu'il entendait le son de la harpe, promets-moi une chose. Cet homme me demandera en récompense. Ne me donne pas! Ne me donne pas! Et je serai un jour ton fiancé!

Et la princesse le lui promit.

En effet, quand le roi voulut récompenser le joueur de harpe, celui-ci demanda le petit oiseau.

— Non, s'écria la princesse, pour rien au monde, je ne céderai mon petit oiseau chéri!

Mais le roi avait promis de donner tout ce que le joueur de harpe demanderait et à la fin la princesse dut consentir.

Les larmes aux yeux, elle donna le petit oiseau, et lorsqu'on l'emporta de sa chambre, il lui sembla qu'on prenait un morceau de son cœur, tellement elle se sentit tout à coup triste.

Et regarde! à peine le magicien eut-il le petit oiseau, que, ô malheur! le petit oiseau se métamorphosa en une petite poule, et le joueur de harpe lui-même en un grand chien noir, et en une bouchée le chien eut avalé sa proie.

Et la fille du roi?

— Gisait morte sur son lit.

Recueilli à Louvain.

II

LA PETITE ÉPÉE ET LES DEUX LIONCEAUX

Une veuve repoussait avec dûreté son enfant et cherchait par tous les moyens à s'en débarrasser.

Certain jour elle l'envoya à la forêt ramasser du bois; elle savait que des loups s'y cachaient, et elle n'en doutait pas, son enfant ne reviendrait jamais plus à la maison...

Non loin du bois le petit garçon trouva au pied d'un arbre une petite épée, et il s'en ceignit. Quand il fut arrivé dans la forêt, les loups se jetèrent sur lui; mais à peine l'enfant eut-il levé sa petite épée que déjà les loups gisaient doux comme des moutons à ses pieds et le suivaient partout.

Or, le soir, lorsqu'il revint à la maison, il cacha sa petite épée sous son habit, et sa mère était furieuse de le revoir.

Le lendemain, elle enferma des meurtriers dans sa cave, et elle y envoya

Digitized by Google

son fils pour prendre de la bière. Mais la ruse ne réussit pas et l'enfant tua avec son épée merveilleuse tous ceux qui se trouvaient cachés dans la cave, excepté le chef seul qui s'était blotti derrière un tonneau et que sa mère voulait épouser.

Or, celui-ci raconta à la veuve que l'enfant avait une épée merveilleuse : on résolut de la lui enlever et d'aller ensuite le pendre dans le bois.

La nuit, quand l'enfant dormit, le meurtrier enleva l'arme merveilleuse, porta l'enfant endormi dans le bois et le pendit à un jeune arbre.

Bon, mais à peine le meurtrier était-il parti que survinrent deux lionceaux qui montèrent sur l'arbre et détachèrent l'enfant. Il vivait encore et reprit bientôt connaissance. Le lendemain, de bonne heure, la mère et le meurtrier ne furent pas peu surpris de revoir le garçon et avec lui les deux lionceaux. Maintenant on lui servit des mets auxquels on avait mêlé du poison, mais là! les lionceaux lui arrachèrent chaque fois la cuillère des mains et l'empêchèrent de manger.

Alors le meurtrier se jeta sur le garçon, lui creva les yeux et le chassa de la maison avec les deux lionceaux.

Les lionceaux conduisirent le pauvre aveugle au bois jusque sous un bel arbre, sur lequel se trouvait un oiseau magnifique qui descendit tout de suite et mit avec son bec une petite boule d'onguent dans la main du garçon.

— Frotte tes yeux avec cela, dit l'oiseau, et tu verras! Lave-toi ensuite avec le reste et tu seras le plus beau jeune homme du monde.

Le garçon obéit et, en effet, non-seulement la vue lui revint, mais il était si beau que jamais on ne vit jeune homme plus digne d'amour. Alors les lionceaux l'amenèrent vers un magnifique château, où demeurait un roi qui avait une très belle fille. Celle-ci ne voulait se marier qu'avec le plus beau garçon du monde. Or, quand le jeune homme parut, chacun s'écria : « Voilà maintenant le plus beau garçon qui ait jamais existé! » Et la fille du roi se maria avec lui.

Alors le garçon raconta son histoire et le roi fut si furieux qu'il condamna à mort le meurtrier et la mère de son gendre. Celui-ci, demanda toutefois pardon pour sa mère. Mais le meurtrier fut enfermé dans un tonneau garni de clous et précipité ainsi du hau d'une montagne dans la vallée.

Recueilli à Louvain.

III

LES TROIS FILS DU PÊCHEUR

Un beau jour, un pauvre pêcheur avait jeté son filet et pris un petit poisson d'or. Mais lorsqu'il voulut le retirer des mailles, le petit poisson lui tint un si beau langage!

— Petit pêcheur chéri, disait-il, laisse-moi vivre et rends-moi à la mer. Je suis encore si petit! Jette plutôt tes filets un peu plus loin, et tu verras : tu seras content de m'avoir épargné!

Digitized by Google

— Bah! pensa le pêcheur, parce que tu as parlé si gentiment, vis donc!

Et il alla vers le lieu que le petit poisson avait indiqué, et il y prit tant de poissons qu'il dut appeler sa femme pour l'aider à les porter.

Celle-ci était radieuse! Mais, lorsqu'il eut raconté ce qui lui était arrivé avec le petit poisson d'or, elle se fâcha, oui, elle se fâcha tellement qu'elle le menaça de ses sabots, s'il ne lui rapportait pas au plus tôt le petit animal merveilleux.

— Comment, grommela-t-elle, en mettant ses poings sur les hanches, comment peux-tu être bête à ce point de ne pas rapporter un pareil poisson. Il fut devenu peut-être notre bonheur, notre fortune. Hop! Retourne à la mer et malheur à toi, si je ne l'ai pas avant le soir.....!

Le bonhomme prit ses filets et repêcha le petit poisson d'or. Mais, quand celui-ci l'implora de nouveau pour lui laisser la vie, il refusa net.

— Ma femme serait bien trop fâchée, dit-il, petit poisson chéri, je n'ose, je ne puis pas.

— S'il en est ainsi, dit le petit poisson, garde-moi donc, et voici ce que tu dois faire. Coupe-moi en trois morceaux, un pour toi, un pour ta femme, et le troisième tu l'enfouiras derrière ta maison. Retiens-bien la place où tu le cacheras et bêche-là de nouveau le sol après un an.

Maintenant la femme était contente. On suivit le conseil du petit poisson, le troisième morceau fut enfoui dans le jardin et la place marquée d'une branche de palmier. Ainsi s'écoula une année et la femme accoucha en une fois de trois fils extra-beaux, si beaux que tout le monde en disait merveille, Alors le pêcheur alla creuser dans le jardin, et je vous donne à deviner ce qu'il y trouva? — Il y trouva trois épées, trois pistolets et trois flageolets en pierre.

Mais j'ai oublié de dire, que le petit poisson avait prédit tout cela au bonhomme. Il avait même ajouté :

— Lorsqu'un des trois fils que Dieu te donnera jouera de sa flûte, fût-il au bout du monde, alors encore les deux autres l'entendront et sauront où il se trouve.

Les années s'écoulaient rapidement, et le pêcheur et sa femme moururent, laissant leurs fils, devenus trois forts jeunes gens. — Maintenant le trio irait en voyage, chacun de son côté, emportant son épée, son pistolet et son flageolet. Mais d'abord ils convinrent de ne jamais se servir de leur flageolet que quand ils seraient en danger de mort.

Après avoir voyagé longtemps, l'aîné découvrit un château magnifique : une fille de roi merveilleusement belle à l'une des fenêtres. Le roi reçut le bel étranger à bras ouverts car jamais il n'avait vu chevalier plus beau et la princesse en devint éperdument amoureuse (1).

C'était assez fâcheux! Non loin de là se trouvait un palais brillant, entièrement en cristal, que notre fils de pêcheur aurait bien voulu visiter. La princesse le lui déconseilla.

— N'y va pas, disait-elle, car on en a vu partir déjà des milliers et pas un seul encore n'est revenu. Quiconque ose y mettre le pied, est changé en colonne de sel.

1. Littéralement : *amoureuse jusqu'au dessus des oreilles.*

Digitized by Google

Hélas! loin de le convaincre, cet avertissement le rendit plus curieux.

Le lendemain il partit pour le château.

Arrivé là, il chercha en vain une porte ou une ouverture. Pas d'entrée à trouver, nulle part! Déjà il était sur le point de retourner lorsqu'une vieille sorcière parut et lui demanda ce qu'il désirait.

— Je voudrais visiter ce palais merveilleux, répondit-il.

— Suis-moi, dit la sorcière, et tu admireras tous les trésors du monde!

Alors la sorcière leva sa baguette magique et la porte s'ouvrit : un éclat d'or et d'argent se précipita vers l'extérieur.

— Entre, dit la sorcière.

— J'y vais, répliqua le chevalier, mais en prévision de ce qui pouvait arriver il porta vite son flageolet à sa bouche pour avertir ses frères.

Alors il entra et fut métamorphosé en une pierre noire.

En entendant siffler le premier, le deuxième frère s'était mis en route.

Lorsqu'on le vit arriver au Palais du roi, on crut que c'était le premier qui revenait du château de cristal. Aussi fut-il reçu magnifiquement, et la gentille princesse qui croyait toujours voir le premier, lui témoigna toutes sortes d'amitiés.

Le lendemain, en promenade, le jeune homme, sans le savoir, aboutit au palais de cristal et, plein d'admiration, lui aussi désira y entrer. La sorcière parut de nouveau et, après avoir sifflé lui aussi, il entra à son tour et fut également métamorphosé en colonne de sel.

Alors arriva au secours de ses frères, le troisième qui avait erré dans une contrée très éloignée.

Arrivé au château, il demanda à la gentille princesse, qui se trouvait de nouveau à la fenêtre, si elle n'avait pas vu ses frères.

La jeune fille qui, d'abord, l'avait pris ainsi que le deuxième frère pour son ami qui revenait, lui répondit que, pas plus tard que la veille était arrivé un chevalier lui ressemblant en tous points et qu'il était allé se promener pour ne plus revenir,

Alors elle le pria d'entrer, mais le jeune homme la remercia amicalement et dit :

— Mon frère est en danger! Je le sais, et je veux le sauver avant d'accepter votre invitation!

Et il lui expliqua comment il avait entendu siffler jusqu'à deux fois et que cela signifiait un danger.

Sur ce la princesse lui montra le palais de cristal; aussitôt il s'y rendit.

La sorcière parut comme d'habitude et demanda ce qu'il désirait.

— Ce que je désire ? s'écria-t-il ! Que vous délivriez à l'instant ces milliers de beaux jeunes gens que votre pouvoir infernal a changés en pierres. Vous m'avez enlevé ainsi un de mes frères; vous me le rendrez ou vous mourrez!

Lorsque la sorcière le vit lever son pistolet et sa brillante épée, elle commença à frémir et à trembler.

— Eh bien ! ne perdons pas de temps, commanda le jeune homme, délivrez toutes vos victimes ou je vous fais mourir.

Alors la sorcière se mit à prononcer toutes sortes de paroles magiques

Digitized by Google

et à faire des gestes étranges. Puis elle ouvrit la porte merveilleuse, et des centaines et des centaines d'hommes et de femmes se précipitèrent au dehors, remerciant tous d'une voix le ciel et le courageux jeune homme. Celui-ci était le plus content de tous lorsque, au lieu d'un frère, il revit à la fois ses deux frères forts et bien portants, et qu'il put se mettre avec eux à la tête de la bande pour retourner au palais du Roi.

Ce fut alors une grande fête. Les trois frères se marièrent chacun avec une des filles du roi, les cloches se mirent à *tonner* et les canons à *sonner*, les porcs couraient tout rôtis dans la rue avec du sel et du poivre sur leur dos ! Et puis il vint un porc avec un long museau et le conte est fini.

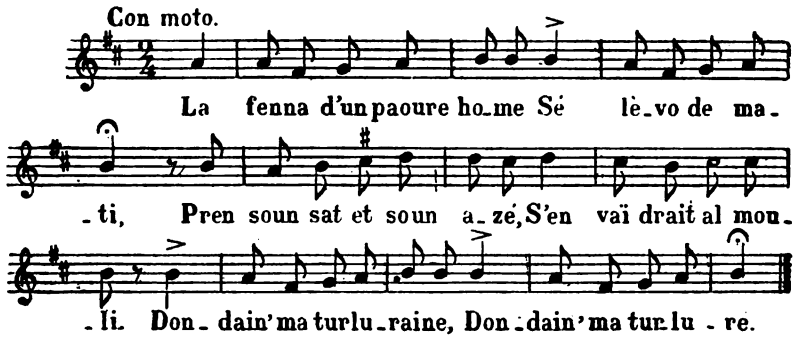
Recueilli à Ypres.

A suivre. POL DE MONT.

Digitized by Google

LA MÉNAGÈRE ET LE MEUNIER

CHANSON DU PÉRIGORD



I

La fenno d'un paoure home
Se lèvo de mati,
Pren soun sat é soun azé,
S'en vaï dret al mouli.

I

La femme d'un pauvre homme
Se lève dès le matin,
Prend son sac et son âne,
S'en va droit au moulin.

Dondaine!
Ma turluraine!
Dondaine!
Ma turluré!

II

— Aï mouli moulinairé
Pourioï you morle aici? (1) [loli.
— Nani certo, madamo, moun mouli a
— Arri moun azé jusqu'à n'aoutré mou-
[li!

II

— Ah! meunier qui mouds,
Pourrais-je moudre ici? [est à l'huile.
— Non certes, madame, mon moulin
— Airi, mon âne, jusqu'à un autre mou-
[lin!

PAUL MOUNET, *(de l'Odéon).*

1. Le moulin est dit à l'huile, lorsque les meules sont grasses et ont besoin d'être nettoyées.

Digitized by Google

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES (1)

VI

LE SORT DES FLÈCHES CHEZ LES ORIENTAUX

Un jeu des guerriers musulmans en temps de paix et encore en usage il y a peu de temps chez les Turcs, consistait à consulter le sort au moyen de flèches.

On prenait cinq flèches, empennées, mais non armées, sur chacune desquelles était inscrit l'un des noms suivants : *Djafer-Sadiq*, — *Daniel*, — *Alexandre le Grand*, — *Salomon*, — *Sahib*. Celui qui voulait consulter le sort tirait chacune des cinq flèches sur une cible, puis il remettait celle qui avait touché le plus près du centre à un ami. Le consultant s'éloignait d'une vingtaine de pas et faisait face à son ami, qui tirait sur lui avec la flèche en question. D'après l'endroit atteint, *l'Oki-Nameh*, règle du jeu des flèches, indiquait le présage à tirer de l'opération et, dans ce livre, figure à cet effet un tableau à six colonnes :

Dans la première colonne sont énumérés cent-dix-neuf points différents de la personne humaine ;

En tête de chacune des autres est inscrit l'un des cinq noms indiqués ;

Et ces cinq colonnes se déroulent parallèlement en indiquant chacune le sens à tirer de l'atteinte faite à la partie du corps nommée dans la première.

Par exemple l'atteinte à l'oreille droite signifie :

Avec la flèche Djafer-Sadiq, joie et gaieté ;

Avec la flèche Daniel, victoire ;

Avec la flèche Alexandre le Grand, réussite et honneur ;

Avec la flèche Salomon, santé parfaite ;

Enfin avec la flèche Sahib, maladie probable.

D'Herbelot, *Bibliothèque orientale* n° Acdah, dit que chez les Arabes idolâtres, avant la venue de Mahomet, on mettait des flèches dans un sac, qui était remis à un Devin qui rendait des oracles par l'idole Habal. Sur l'une était écrit : « Commandez, seigneur, » sur l'autre : « Défendez, » sur la troisième rien. Si la flèche sur laquelle était inscrite la défense était ôtée la première, on différait l'entreprise pendant une année entière ; si c'était la blanche, c'était à recommencer. Cette consultation avait lieu quand il s'agissait de guerre, de partage, etc.

A. CERTEUX.

Le P. Pierre Dan raconte ainsi la manière dont les corsaires consultaient le sort des flèches :

« Ils prennent deux fléches, l'vne en chaque main, ou bien deux d'entr'eux tiennent chacun la sienne, et les esloignent vn peu l'vne de l'autre, marquant celle qui désigne le party des Chrestiens, et celle qui represente les forces des Turcs et des Corsaires. Alors l'Escrivain du vaisseau se met à faire

1. Voir les nos de Février, Mars, Avril et Juillet.

Digitized by Google

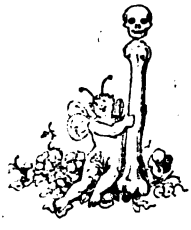
certains caracteres, et à prononcer en mesme temps quelques paroles tirées de leur Alphierkan; qu'il n'a pas plustost proferées, qu'on voit ces deux fléches, quelque effort qu'on fasse pour les retenir, s'approcher l'vne de l'autre, forçant ceux qui les ont en main, et combattre ainsi quelque temps ensemble, jusques à ce que l'vne abattant l'autre, fait voir par là qu'elle en est victorieuse, et que celuy des deux partis à qui elle appartient, aura le dessus sur son eunemi. Alors s'il aduient que la flèche qui marque les forces Chrestiennes ait surmonté celle des Turcs; ces Barbares prenant cela pour vn tres-mauuais augure, ne donnent point la chasse à ce qu'ils rencontrent de vaisseaux Chrestiens, de peur qu'ils ont d'en estre vaincus. Mais s'il arrive au contraire, que la flèche qui marque le party des Turcs, ait l'auantage sur l'autre, ils en sont si transportez de joye et si plains de courage qu'ils ne manquent point de poursuiure tous les vaisseaux Chrestiens qu'ils rencontrent, sur l'asseurance qu'ils ont d'en estre victorieux. Ils ont tant de croyance en ceste superstition, qu'il est aduenu souvent que ces Corsaires Turcs, qui n'auoient que des petites barques, ont bien osé donner la chasse à de grands vaisseaux, apres avoir fait le Liure, car c'est ainsi qu'ils appellent cette manière de sortilege, à cause que pour le faire ils se seruent d'vn certain livre, où il y a quelques secrets de magie ». (*Histoire de Barbarie et de ses Corsaires*, 1637, p. 297-98).

Dans un conte des *Mille et une Nuits*, (Histoire du prince Ahmed et de la fée Pari-Banou), le sultan des Indes, ne sachant auquel des objets merveilleux rapportés par ses fils il doit donner la préférence, leur dit qu'il accordera la main de la princesse à celui qui aura lancé le plus loin sa flèche.

P. S.

LES ROSEAUX QUI CHANTENT

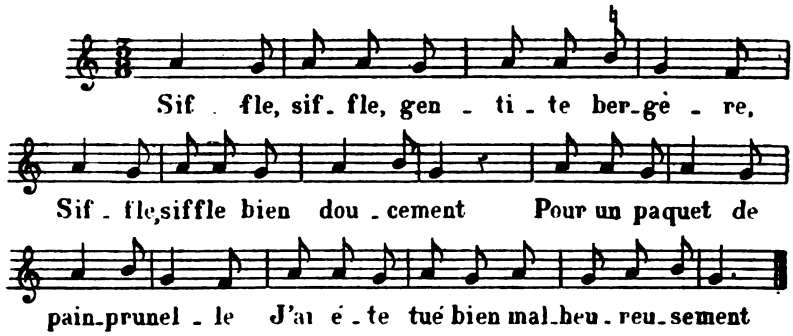
CONTE DE LA HAUTE-BRESSE



Il y avait une fois deux enfants, le frère et la sœur, qui s'en allaient ensemble aux champs. Ils rencontrèrent sur leur chemin un buisson couvert de pain-prunelle, et ils se disputèrent parce que chacun d'eux voulait les manger toutes. La sœur qui était l'aînée, tua son frère, puis l'enterra dans un champ voisin, et en rentrant elle dit à ses parents que son frère s'était enfui vers le bois et qu'elle ne savait ce qu'il était devenu. Au bout de quelque temps la fosse se couvrit de plantes, parmi lesquelles

Digitized by Google

y avait des roseaux. Une bergère conduisit son troupeau dans le champ et voici que les roseaux se mirent à chanter : la bergère coupa une des tiges et se mit à souffler dedans, et voici ce que le roseau chanta :



Siffle, siffle, gentite bergère,
Siffle, siffle bien doucement;
Pour un paquet de pain-prunelle
J'ai été tué bien malheureusement.

La bergère effrayée courut au village et montra le roseau au père de l'enfant tué; il l'approcha de ses lèvres et voici ce que le roseau chanta :

Siffle, siffle, mon bon père,
Siffle, siffle bien doucement;
Pour un paquet de pain-prunelle
J'ai été tué bien malheureusement.

Le père dit alors à sa fille de souffler, et quand elle l'approcha de ses lèvres, le roseau chanta :

Siffle, siffle, méchante sœur,
Siffle, siffle bien doucement;
Pour un paquet de pain-prunelle
Tu m'as tué bien malheureusement.

C'est ainsi que le crime fut découvert et la jeune fille punie.

JOSEPH BRINTET.

Il n'est guère de conte plus répandu que celui dont nous donnons ci-dessus une version; dans un espace assez restreint de la Haute-Bretagne, j'en ai recueilli jusqu'à sept variantes, dont quatre sont inédites. Je pense qu'il n'est guère de collecteur de contes qui ne l'ait rencontré plusieurs fois. M. Cosquin, à la suite du n° XXVI de ses *Contes de Lorraine*, donne un grand nombre de versions européennes et une version asiatique. Nous ajouterons seulement quelques notes au commentaire si intéressant de notre éminent confrère.

Les épisodes de ce conte peuvent se réduire à deux : 1° le meurtre commis par un frère ou par une sœur, généralement des enfants, pour entrer en possession d'un objet, la plupart du temps assez futile;

2° La révélation du crime faite par une chose qui a fait partie du corps de

Digitized by Google

l'assassiné, qui est née sur sa tombe; ou par un oiseau, incarnation de l'assassiné.

Tous les deux se trouvent dans deux chansons, au fond assez semblables, l'une de la Suède, l'autre des îles Feroë; (MARMIER. *Chants populaires du Nord.*) Une femme est jetée à la mer par sa sœur jalouse; le cadavre est rejeté sur le rivage par les flots; dans la version suédoise (*la Harpe de Remords*) un ménestrel fait avec les cheveux de la morte une corde pour sa harpe, la coupable l'entend et meurt; dans la version des îles Feroë, deux pèlerins font une harpe avec les bras de la morte; ses cheveux blonds leur servent à faire des cordes. Ils vont à la maison où la fille se marie. La première corde dit : « La Fiancée est ma sœur »; la seconde : « la Fiancée m'a fait mourir »; la troisième : « le Fiancé était mon bien-aimé. » La Fiancée dit : « Cette harpe ne se taira pas »; la quatrième corde répond : « la harpe ne se taira pas ». La Fiancée se met au lit, la harpe résonne avec force, et le cœur de la coupable se brise.

En Afrique, nous trouvons le thème de notre conte à la côte des Esclaves, à Zanzibar et chez les Bassoutos. C'est la version de la côte des Esclaves qui se rapproche le plus des contes européens, et en particulier de celui qui a été recueilli par M. Brintet.

Deux enfants vont à une réunion : on donne à l'aîné mille cauris et deux mille au cadet, qui chantait mieux. L'aîné tue son frère et s'empare de ses cauris. Quand il rentre à la maison, il répond qu'il a laissé son frère en chemin. On ne retrouve pas le cadavre. Quelque temps après la mère va pour arracher des feuilles, et elle arrive à l'endroit où son fils avait été tué; ses ossements étaient déjà pourris et ils avaient produit un champignon qui était très beau; elle se disposait à l'arracher, lorsque son fils répondit en chantant : « Mère, n'arrache pas; mère, n'arrache pas; n'arrache pas, mère! — Je fus chez mes camarades. — Ils me donnèrent deux mille cauris; — ils en donnèrent mille à mon aîné. — Il me tua alors, le cruel! Mon aîné me tua dehors! »

La mère va chercher le père, qui veut arracher le champignon : l'enfant recommence à chanter conme il avait fait tout d'abord. Le père alla trouver le roi, et quand celui-ci voulut arracher le champignon, l'enfant chanta aussi. Alors le roi fit tuer l'aîné « afin que son frère revînt à la vie », ce qui eut lieu. (abbé BOUCHE. *Côte des Esclaves*, p. 231-232).

A Zanzibar, trois frères vont faire le commerce; l'un d'eux a un morceau d'habit, qui, lorsqu'il est suspendu dans le vent, parle avec une voix humaine; il est tué par les deux autres qui s'emparent de son habit merveilleux. Lorsqu'ils sont de retour chez eux, l'habit ne dit rien autre chose, si ce n'est : « Ils m'ont tué, moi, le plus jeune frère, parce qu'ils voulaient mon bel habit. »

Dans une autre version qui a cours à Zanzibar, c'était un oiseau qui criait à l'arrivée des meurtriers : « Ils ont tué leur plus jeune frère, parce qu'ils voulaient son bel habit. » (*Journal of Anthropological Institute*, t. I, p. 351 et suiv.)

Chez les Bassoutos, deux frères vont courir les aventures; l'un d'eux, Macilioniane se rend maître d'un troupeau immense et d'une vache blanche

Digitized by Google

comme neige; il offre à son frère de choisir tout ce qu'il voudra dans le troupeau à l'exception de la vache blanche. Le frère qui en a envie, tue Macilioniane en lui tenant la tête sous l'eau alors qu'il est penché pour boire. Alors survient un oiseau qui dit « Tsiri, tsiri, Macilo a tué Macilioniane à cause de la vache blanche qu'il aimait tant ». Macilo le tue, mais l'oiseau revient et chante encore; il le tue trois fois, et la troisième, il le brûle et jette ses cendres au vent, croyant en être débarrassé. Quand il rentre, l'oiseau se perche sur la case et répète son accusation. A la fin, l'oiseau va trouver la sœur de l'assassin et de la victime et il lui dit : « Je suis le cœur de Macilioniane; Macilo m'a tué, mon cadavre est dans la fontaine du désert. » (CASALIS, *Les Bassoutos*, p. 355 et suiv.)

Dans un autre conte Bassouto, le lièvre, qui a bu l'eau du roi malgré la défense, salit les genoux et la lèvre de la gerboise, pour qu'on l'accuse d'avoir bu. La gerboise est tuée; le lièvre fait un sifflet avec un des os de la gerboise, et ce sifflet chante et accuse le lièvre de l'avoir tuée.

Dans plusieurs de ces contes, il est dit que l'instrument chante; à l'origine les conteurs ont dû, en effet, chanter pour imiter l'instrument ou l'oiseau qui révèle le crime; en Haute-Bretagne, aucune de mes sept versions n'était à proprement parler chantée, mais toutes étaient déclamées. Dans la version de M. Brintet, la musique a été conservée. Il en est de même dans la version wallonne de M. Gittée, t. II, p. 125 de la Revue.

Nous terminerons cette note en émettant la pensée qu'autrefois la plupart des passages qui, dans les contes, sont en vers plus ou moins corrects, ont dû être chantés ou tout au moins déclamés avec une sorte mélopée. En Haïti, d'après le Dr Janvier (cf. *Revue des Traditions*, t. I, p. 106), beaucoup de conteurs chantent ces passages. Chez les Cafres, les paroles qui servent aux conjurations, aux métamorphoses et en général ce qui est anologue aux petits vers de nos contes populaires, sont aussi chantés. (cf. Me CALL THEAL, *Kaffir Folk-lore*, p. 46, 60, 85, 101, 119, etc.) En Haute-Bretagne plusieurs petits couplets en vers intercalés dans le récit nous ont été déclamés avec une sorte de rhythme; mais seule, la chanson des Jours de la semaine qui sert à faire danser les sorciers, nous a été positivement chantée. Nous l'avons reproduite, 3e série, no LIX. Avant nous M. Le Men avait noté en Basse-Bretagne l'air de la chanson similaire que les lutins chantent en dansant.

P. S.

Digitized by Google

LES INSECTES MALFAISANTS

I

ORIGINE DES PUCES, DES POUX ET DES INSECTES A PIQURE

Légende de la Turquie d'Europe

Lors du déluge, Noé n'avait voulu admettre dans l'arche aucun des insectes à piqûre, tels que cousins, puces, poux, etc. Mais, malgré son désir, il avait été forcé de recevoir le serpent qui avait tenté nos premiers parents. Or, une voie d'eau étant venue à se déclarer dans l'arche, celle-ci était en passe de sombrer, lorsque le serpent proposa à Noé de boucher la voie d'eau, mais à la condition d'avoir le droit de piquer le premier être qui sortirait de l'arche. Devant la nécessité, Noé accepta cette proposition. Le serpent alla donc s'enrouler sur la voie d'eau, de manière à l'aveugler complètement. Il ne bougea de sa place que lorsque l'arche se fut arrêtée sur le Mont Ararat. Alors il se dressa devant Noé et réclama la récompense promise. Or, le premier être qui voulut sortir fut Sem, l'aîné des enfants de Noé. Noé était au désespoir et pour sauver son enfant, il coupa de sa hache le serpent en plusieurs morceaux; du corps de l'animal s'élancèrent des myriades d'insectes malfaisants : moustiques, taons, puces, qui mordirent de leur mieux Noé et ses enfants.

Telle est l'origine des insectes à piqûre.

Cette légende nous est communiquée par M. Loys Brueyre qui la tient de M. de Sainte-Marie, Consul de France à Salonique.

I. — LES PUCES

Légendes de la Haute-Bretagne

Un jour Notre-Seigneur se promenait sur les bords de la Loire en compagnie de saint Pierre. Ils rencontrèrent une femme qui avait l'air si malheureux, mais si malheureux, qu'elle en faisait compassion. Saint Pierre dit au bon Dieu :

— Voyez donc, Seigneur, cette pauvre femme, elle doit avoir eu de grands malheurs.

— Non, répondit le bon Dieu, ce qui lui donne un air si malheureux, c'est qu'elle s'ennuie.

— Ah! Seigneur, dit saint Pierre, je vous en prie, trouvez donc un moyen de la désennuyer.

Digitized by Google

— Je veux bien, répondit le bon Dieu.

Et il prit une poignée de sable, et la jeta sur la femme. Aussitôt, chaque grain de sable se changea en une puce, et la bonne femme, se sentant mordue, se mit à les prendre. Chaque fois qu'elle était parvenue à en attraper une, sa figure changeait et prenait un tel air de contentement que saint Pierre dit au bon Dieu :

— Ah! Seigneur, que je vous remercie pour cette pauvre femme ; au moins elle ne s'ennuie plus.

Recueilli en 1883 à Saint-Méloir-des-Bois. (Côtes-du-Nord).

En Haute-Bretagne, on raconte qu'une bonne sœur qui n'avait rien à faire, inventa les puces pour se distraire; aussi quand on est piqué par elles, on les maudit et on dit : « Va-t'en à la bonne sœur qui t'a inventée! » (SÉBILLOT, *Traditions*, t. II, p. 304.)

Une légende du Velay (*Mélusine*, t. II. col. 8) rapporte qu'un jour, le bon Dieu se promenait avec saint Pierre dans les gorges de la Loire. Tout-à-coup, à un détour du fleuve, saint Pierre montra au bon Dieu une femme en haillons couchée sur le sable, au soleil. Elle était jeune encore, mais ses traits réflétaient l'ennui le plus profond. Le bon Dieu vit tout de suite que cette femme s'ennuyait de sa seule oisiveté. Comme il est souverainement bon, il tira de sa grande poche une poignée de puces qu'il jeta sur la pauvre femme et lui dit : « Femme, l'oisiveté est la mère de tous les vices : voilà de quoi t'occuper!.. »

II. — LES MOUSTIQUES ET LES MOUCHES

Dans l'Amérique espagnole, on attribue aux moustiques une origine qui se rapproche de celles données aux puces par les légendes françaises :

Une vieille Indienne catholique ayant échappé à un déluge, s'était réfugiée sur une haute montagne, et elle se mit à déplorer son malheureux sort. S'ennuyant à ne rien faire, elle souhaita tout haut une distraction. Le diable, caché sous un tas de pierres, entendit ce souhait et résolut de l'exaucer. Il prit la forme d'un moustique et assaillit si furieusement l'Indienne qu'elle se précipita dans la mer. (*Tour du Monde*, t. XVI, p. 122.)

Ailleurs, les mouches sont le produit d'une sorte de génération spontanée qui a sa source dans la corruption des cadavres. On voit sur les bords du Danube une caverne nommée Mückenholle. (Trou des Cousins); saint Georges y abandonna le corps du dragon qu'il avait tué; ce dragon donna naissance à des légions de cousins qui, chaque année, vers le mois de juin, s'en échappent. C'est en vain qu'on a muré la grotte pour s'en préserver. (*Tour du Monde*, t. XI, p. 79.) Cette légende a aussi été rapportée par Léger. *Le Danube et le Balkan*, p. 161.

On peut la rapprocher d'une croyance populaire de l'antiquité dont Virgile s'est servi dans l'épisode d'Aristée, à propos des abeilles; et qui se trouve aussi, plus en rapport avec les mouches malfaisantes, dans Ovide. On lit dans les *Métamorphoses*, l. XV. f. 2, que des entrailles d'un cheval pourri

Digitized by Google

en terre, naissent de grosses mouches qu'on appelle frêlons, et que si on couvre de terre le cadavre d'un bœuf il en sort des abeilles.

Chez les Denès, une femme infidèle à son vieil époux se livre à un commerce incestueux avec le serpent; son mari la surprend et la tue. Il lui tranche la tête; mais cette tête le poursuit à outrance. L'homme la pulvérise d'un coup de hache, et cette poussière donne naissance à des nuées de cousins et de moustiques qui harcèlent le meurtrier pendant toute sa vie; d'après une autre légende, les moustiques sortent aussi de la cervelle d'un vieillard qui a été tué. (PETITOT, *Traditions du Canada Nord-Ouest*, p. 403 et suiv.)

D'après une légende de l'extrême Orient, et une autre de la Grèce antique, les mouches qui sucent le sang des hommes, avaient été des créatures humaines, et on racontait leur métamorphose, dont quelques détails expliquaient cet amour pour le sang.

Deux époux s'étaient juré que, lorsque l'un deux viendrait à mourir, l'autre conserverait son corps jusqu'à ce qu'il ressuscitât, et qu'il ne se remarierait pas. La femme mourut et le mari conserva son corps sans l'enterrer. Au bout de sept mois, les autorités du village lui ordonnèrent d'enterrer sa femme, de peur qu'en la laissant ainsi elle ne devînt un esprit malfaisant qui hanterait le village. Le mari refusa et dit : « Ma femme et moi nous nous sommes juré d'attendre ainsi que nous ressuscitions, et de ne pas nous enterrer. Puisque vous voulez m'y forcer, je vous prie de m'aider à couper des bambous pour faire un radeau sur lequel je mettrai le cercueil. Je m'en irai ensuite avec lui où le radeau me portera et le village n'aura pas à craindre de démon malfaisant. »

Les gens du village l'aidèrent à faire son radeau et à y porter le corps de sa femme. Le radeau flotta jusqu'au paradis occidental. Le Bouddha demanda à l'homme ce qu'il venait faire en ces lieux. Le mari lui raconta son histoire et le Bouddha, touché de compassion, ressuscita la femme. Le Bouddha demanda à la femme si elle aimait toujours son mari; sur sa réponse affirmative, il ordonna à celui-ci de se tirer du sang du doigt et le faire boire à sa femme. Le mari lui obéit.

Au bout de quelque temps, les époux désirèrent retourner dans leur pays. Il y avait au paradis occidental un vieux crocodile qui faisait pénitence depuis neuf existences. Le Bouddha lui commanda de ramener les deux époux chez eux. Arrivé à la moitié du chemin le crocodile leur dit : « J'ai grand faim, mon ventre est si léger que je ne puis aller plus loin; attendez sur cet arbre que je revienne vous chercher. » Il laissa donc les deux époux et alla chercher sa nourriture, mais comme il s'abstenait de chair, il ne put manger des poissons et se lesta avec des galets.

Pendant ce temps, les deux époux s'étaient endormis sur leur arbre. Il passa un bateau chinois dont les matelots, voyant là une jolie femme, l'enlevèrent sans que le mari se réveillât. Quand le crocodile revint, la femme avait disparu. Le crocodile réveilla le mari en frappant les flots de sa queue et lui demanda ce qu'était devenue sa femme. Le mari, d'abord, accusait le crocodile de l'avoir dévorée, mais celui-ci lui offrit de le laisser s'assurer de son innocence. L'homme introduisit le pied jusque dans le ventre du

Digitized by Google

crocodile et il n'y toucha que des galets arrondis. Il lui demanda alors s'il n'avait pas vu passer de bateau; le crocodile avait vu le bateau chinois. Ils se mirent à sa poursuite et l'atteignirent bientôt; mais, du haut du bateau, la femme cria à son mari qu'elle avait épousé le capitaine et qu'il pouvait prendre une autre femme.

Le mari revint raconter au Bouddha ce qui lui était arrivé.

Le Bouddha le renvoya pour réclamer à sa femme son sang qu'elle avait bu. Le crocodile rapporta donc le mari au bateau et celui-ci cria à sa femme : « Puisque tu veux violer ton serment et prendre un autre mari, il te faut me rendre la tasse de mon sang que tu as bue. » La femme aussitôt vomit du sang, mais en trop petite quantité.

Le mari s'en retourna auprès du Bouddha, et, pendant ce temps, la femme mourut sur le bateau. Les Chinois jetèrent son cadavre à la mer; il flotta jusqu'au paradis occidental où le Bouddha le transforma en moustique. C'est pourquoi le moustique suce le sang afin de pouvoir rendre celui qu'il doit encore. (LANDES, *Contes pop. annamites*, t. XXXIV).

D'après une note de M. Landes, le moustique demande au Bouddha une vrille pour percer la peau des hommes. Le Bouddha dit : « Quand il percera la peau des hommes, ceux-ci le sentiront, ils ont cinq vrilles dont ils le perceront » et il refusa de donner une vrille au moustique. Ces cinq vrilles sont les cinq doigts de la main, dont l'homme écrase le moustique.

La fin du conte de l'Annam se rapproche quelque peu d'une légende de l'antiquité que Lucien nous a conservée : La Fable nous apprend, dit-il, que la mouche était autrefois une femme d'une beauté ravissante, mais un peu bavarde, d'ailleurs musicienne et amateur de chant. Elle devint rivale de la Lune dans ses amours avec Endymion. Comme elle se plaisait à réveiller ce beau dormeur, en chantant sans cesse à ses oreilles et en lui contant mille sornettes, Endymion se fâcha, et la lune irritée la métamorphosa en mouche. De là vient qu'elle ne veut laisser dormir personne, et le souvenir de son Endymion lui fait rechercher de préférence les jolis garçons qui ont la peau tendre. Sa morsure, le goût qu'elle a pour le sang, ne sont donc pas une marque de cruauté, c'est un signe d'amour et de philanthropie; elle jouit comme elle peut et cueille une fleur de beauté. (*Éloge de la mouche*, trad. Talbot).

Dans plusieurs récits, les mouches ou les moustiques étaient envoyés par les dieux pour punir les hommes. Dans l'*Exode*, ch. VIII, Aaron, d'après l'ordre de Dieu, frappa la poussière de la terre, et dans toute l'Egypte elle fut changée en moucherons qui attaquaient les hommes et les bêtes. Pharaon s'étant encore endurci, le Seigneur envoya une multitude de mouches très dangereuses qui pénétraient dans les maisons de Pharaon et dans toutes celles d'Egypte, à l'exception du pays occupé par les Israélites.

Tavernier, *Voyages de Perse*, liv. IV, ch. VIII, raconte d'après la légende des Gaures (Guèbres) que le roi Neubrout ayant voulu faire périr le prophète Ebrahim-zer-Ateucht, Dieu châtia son incrédulité et celle de son peuple en leur envoyant une si grande abondance de moucherons et d'une nature si maligne, que tous ceux qui en étaient piqués mouraient sans ressource, s'ils ne venaient promptement s'humilier devant le prophète et lui baiser les pieds en témoignage de leur repentance. Le roi qui continuait dans son

Digitized by Google

opiniâtreté en reçut une punition plus exemplaire ; car un de ces moucherons lui étant entré dans une oreille, il mourut de ce supplice.

D'après d'Herbelot, *Bibliothèque orientale*, Dieu, pour punir Nemrod, lui envoya un moucheron qui entra dans ses narines et lui causa une si grande douleur qu'il était obligé de se faire battre la tête avec un maillet pour avoir quelque repos.

Les légendes bibliques des musulmans rapportent que Nemrod, irrité de ce qu'Abraham se raillait de la ruine de la tour de Babel, assembla une armée pour s'emparer de lui. Abraham demanda seulement à Dieu le secours d'une mouche. — « Qu'il en soit ainsi que tu désires, lui répondit Dieu ; mais j'aurais pu t'envoyer un insecte soixante-dix fois plus petit que celui dont tu as toi-même prononcé le nom. » Par l'ordre du Créateur, le roi des mouches convoque alors ses escadrons ailés, et il se précipitent sur les soldats de Nemrod avec une telle impétuosité, qu'ils les mettent complètement en déroute. Nemrod lui-même abandonne le champ de bataille et se réfugie dans une tour. Mais une mouche y pénètre avec lui, le harcelle, et l'aiguillonne sans qu'il puisse la prendre. Tantôt elle se colle à ses lèvres, tantôt à son nez, puis elle pénètre dans son cerveau, elle le ronge, et s'y enfle et s'y développe de telle sorte qu'au bout de quarante jours de souffrances mortelles, la tête de Nemrod éclate, et la mouche en sort grosse comme un pigeon, et dit au roi mourant : « Voilà comment Dieu peut anéantir, par une de ses plus chétives créatures, ceux qui refusent de croire en lui. » (X. MARMIER, *A la maison*, p. 141-142).

Une légende marocaine raconte que la mer, au lieu de respecter la terre couverte de plantes et de fleurs, l'ayant envahie, Dieu, pour lui donner une idée de sa force et lui faire comprendre sa faiblesse, créa le moustique. Des nuées de cet insecte peuplèrent le ciel. Dieu leur ordonna de s'étendre sur la mer et en un moment ces petites bêtes l'avalèrent et la mirent à sec. C'est au séjour de la mer dans le ventre des moustiques qu'est due sa salaison. (SÉBILLOT, *Légendes de la Mer*, t. I, p. 5-7).

III. — LES POUX

En Sicile, voici comment on raconte pourquoi le pou se nourrit aux dépens de l'homme.

Au moment du déluge, Dieu dit à Noé de mettre dans l'arche des animaux de toutes sortes ; le premier jour, il vint leur distribuer leur nourriture ; il entendit une petite voix qui réclamait sa part.

— Qui es-tu ? demanda-t-il.

— Je suis le Pou.

— De quoi vis-tu ?

— De crasse.

— L'arche est neuve et il n'y en a pas. Fais ta pitance de ce que tu trouveras.

Depuis ce temps le pou vit sur la tête de l'homme. (GUASTELLA, *Le Parità* n° VI.)

(*A suivre*) PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

IVAN

FILS DE PAYSAN ET LE PETIT MOUJIK HAUT D'UN POUCE AUX MOUSTACHES LONGUES DE SEPT VERSTES

Conte russe (1)

DANS on ne sait quel royaume, on ne sait quelle principauté vivait un tsar; dans la cour de ce tsar se dressait un poteau qui avait trois anneaux : un anneau d'or, un autre d'argent, le troisième de cuivre. Une nuit le tsar eut ce songe : à l'anneau d'or était attaché un cheval dont la robe n'était pas de poils, mais bien de tissu d'argent et qui avait au front une lune brillante. Levé de bon matin, il ordonna aussitôt de sonner l'appel : celui qui expliquerait le songe et arriverait à se procurer ce cheval, (disait le tsar) je lui abandonnerai ma fille et la moitié du royaume en dot. A l'appel du tsar s'assemblèrent une multitude de princes, de boïars et de seigneurs de toute qualité; ils pensèrent, pensèrent, personne ne put expliquer le songe, ne s'engagea à aller chercher le cheval. Enfin on fit connaitre au tsar que tel pauvre vieux avait un fils Ivan, qui pouvait expliquer le songe et trouver le cheval. Le tsar donna l'ordre de l'amener. On mande Ivan. Le tsar lui demande.

— M'expliqueras-tu le songe et m'amèneras-tu le cheval?

Ivan répond :

— D'abord, raconte-moi ton rêve, tu me diras ensuite le cheval qu'il te faut?

Le tsar dit :

— La nuit passée j'ai vu en rêve un cheval attaché dans ma cour à l'anneau d'or, sa robe n'était pas de poils mais bien de tissu d'argent, il avait au front la lune brillante.

— Ce n'est pas un rêve, c'est la réalité, parce que la nuit dernière est venu chez toi, monté sur ce cheval, le serpent à douze têtes qui voulait enlever la tsarevna,

— Mais peut-on s'emparer de ce cheval?

Ivan répond :

— On le pourra seulement le jour où j'aurai quinze ans.

A ce moment Ivan n'avait encore que douze petites années; aussi

1. La lettre ornée est empruntée aux *Contes Russes* traduits et illustrés par M. Sielher.

Digitized by Google

le tsar le prit chez lui et lui donna au palais à manger et à boire jusqu'à quinze ans. Dès qu'Ivan eut l'âge voulu, il dit au tsar :

— Sire, donne-moi un cheval sur lequel on peut chevaucher jusqu'à l'endroit où est le serpent.

Le tsar le mena dans ses écuries et lui montra tous ses chevaux; mais Ivan ne put en choisir aucun selon sa force et son poids : dès qu'il posait sur quelque cheval sa main de paladin, le cheval s'affaissait. Alors il dit au tsar :

— Laisse-moi aller dans la rase campagne me trouver un cheval selon ma force.

Le tsar le laissa partir. Ivan, fils de paysan, chercha trois ans durant, il ne put en trouver nulle part. Il revenait chez le tsar les larmes aux yeux quand il rencontra un petit vieux qui lui demanda :

— Qu'as-tu, mon gars, à pleurer?

Ivan lui répliqua grossièrement, tout simplement le chassa de devant lui; le vieux murmura!

— Fais attention, mon garçon! tu auras à te souvenir de moi.

Ivan s'éloigna un peu du vieillard, se fit cette réflexion :

— Pourquoi ai-je offensé un vieillard? Les vieilles gens en connaissent long.

Il revint sur ses pas, rejoignit le vieux, tomba à ses pieds et lui dit :

— Petit oncle! (nom d'amitié) pardonne-moi, c'est par dépit que je t'ai offensé. Voici la cause de mes pleurs : pendant trois ans j'ai parcouru la plaine errant à travers tous les *tabounes* (endroits où paissent les chevaux), nulle part je n'ai pu trouver de cheval à ma guise.

Le vieux répondit :

— Rends-toi dans tel et tel bourg : là, dans l'écurie d'un pauvre petit moujik, se tient une jument; or, cette jument a mis bas un misérable petit poulain; prends-le et élève-le; il conviendra à ta force.

Ivan salua le vieux et se rendit au bourg. Il entra droit dans l'écurie du moujik et aperçut la jument et le misérable poulain; il posa la main sur ce dernier. Le poulain ne broncha pas. Ivan le prit au paysan, lui donna quelque temps la nourriture nécessaire, se présenta au tsar et lui raconta comment il s'était trouvé un cheval. Après quoi il se prépara à aller rendre visite au serpent. Le tsar lui demanda :

— Ivan, fils de paysan, combien te faut-il de force armée?

Ivan lui répondit :

— A quoi me sert ta force armée? à moi seul je peux te procurer ce que tu me demandes); à moins que tu ne me donnes six hommes comme courriers.

Le tsar lui donna six hommes; ils se réunirent et partirent.

Chevauchèrent-ils longtemps ou peu de temps? personne ne le sait; on sait seulement qu'ils arrivèrent à une rivière de feu, au

Digitized by Google

travers de laquelle était jeté un pont et autour de laquelle se dressait une immense forêt. Dans cette forêt ils déployèrent une tente, puis ils prirent des boissons, commencèrent à boire, à manger, à se réjouir; Ivan, fils de paysan, dit à ses compagnons :

— Convenons, mes enfants, que chacun à son tour passera la nuit à veiller, pour voir si quelqu'un traversera à cheval cette rivière ?

Or, voici ce qui arriva : chaque compagnon qui allait monter la garde, dès le soir se grisait tout son saoûl et ne voyait rien. Vient enfin le tour d'Ivan. Il regarde : à minuit même un serpent à trois têtes va pour passer (à cheval) la rivière et fait entendre sa voix :

— Je n'ai, dit-il, ni adversaire, ni chicaneur; il existe bien un adversaire, un calomniateur, c'est Ivan, fils de paysan, mais il ne peut pénétrer ici.

Ivan, d'un saut, sortit de dessous le pont :

— Tu mens ! dit-il, je suis là.

— Et si tu es là, alors discutons !

Sur quoi le serpent courut sus sur Ivan, à cheval; Ivan vint à sa rencontre à pied, il brandit son sabre et trancha au serpent ses trois têtes, prit le cheval et l'attacha à sa tente. La nuit suivante Ivan, fils de paysan, tua le serpent à six têtes, la troisième nuit celui de neuf têtes, et les jeta tous dans la rivière de feu. Mais lorsqu'il alla monter la garde à la quatrième nuit, ce fut un serpent à douze têtes qui se présenta à cheval devant lui et qui lui dit en colère :

— Qui est cet Ivan, fils de paysan ? Que sur le champ il se montre devant moi ! Pourquoi as-tu tué mes fils ?

Ivan, fils de paysan, se présenta et dit ;

— Permets-moi d'abord d'aller à ma tente; ensuite nous lutterons.

— C'est bien, va !

Ivan courut à ses compagnons :

— Mes enfants, prenez cette coupe (ce bassin) ! regardez-la, quand elle se trouvera pleine de sang, accourez (à cheval) vers moi.

Il revint et se campa devant le serpent. Ils prirent les distances et, quand ils s'entrechoquèrent, Ivan trancha d'un coup quatre têtes au serpent et s'enfonça lui-même jusqu'aux genoux dans la terre.

Ils reprirent leurs distances. Ivan trancha trois têtes et lui-même s'enfonça dans la terre jusqu'à la ceinture; ils fondirent une troisième fois l'un sur l'autre : Ivan trancha encore trois têtes, et s'enfonça jusqu'à la poitrine; il en trancha encore une et disparut jusqu'au col. Alors seulement les compagnons se souvinrent de lui, regardèrent dans la coupe et aperçurent que le sang coulait par dessus les bords; ils accoururent et tranchèrent la dernière tête au serpent et déterrèrent Ivan. Ivan, fils de paysan, saisit le cheval du serpent (par la bride) et le mena vers la tente. La nuit était passée, le matin était venu, les bons jeunes gens

Digitized by Google

commençèrent à boire, à se réjouir. Ivan, fils de paysan, se leva au milieu de la joie et dit à ses compagnons :

— Enfants, attendez-moi !

Il se métamorphosa en chat, traversa sur le pont la rivière de feu, arriva dans la maison où habitaient les serpents et lia amitié avec les chattes de l'endroit. Dans toute la maison il n'était resté de vivant que la femme du serpent (serpent femelle), et ses trois belles-filles; elles étaient assises dans l'appartement et disaient entre elles :

—Comment pourrions-nous faire périr ce cruel Ivan, fils de paysan?

La plus jeune belle-fille dit :

— Où qu'Ivan dirige sa course je ferai la famine sur sa route et je me métamorphoserai en pommier; dès qu'il aura mangé une petite pomme, il en *crèvera* !

La seconde dit :

— Moi, sur sa route, je ferai la soif et je me changerai en puits; qu'il vienne en goûter !

L'aînée dit :

— Et moi j'amènerai le sommeil et me ferai lit; si Ivan se couche, il mourra aussitôt !

Enfin, la belle-mère en personne parla ainsi :

— Et moi j'ouvrirai ma gueule large de la terre au ciel et je les avalerai tous !

Ivan, fils de paysan, entendit jusqu'au bout tout leur colloque, sortit de la chambre, reprit la forme humaine et revint parmi ses compagnons :

— Allons, mes enfants! habillez-vous, en route!

Ils se rassemblèrent, partirent en route et tout d'abord se fit sur leur parcours une grande famine, au point qu'il n'y avait rien à mettre sous la dent; soudain ils aperçurent un pommier; les compagnons d'Ivan voulurent faire une cueillette de pommes, mais Ivan leur donna cet ordre :

— Ça, dit-il, ce n'est pas un pommier! et il commença à le hacher; le pommier rendit du sang. Puis ils eurent tout à coup à souffrir de la soif; Ivan aperçut un puits, défendit d'y boire, lui donna des coups de hache : du puits coula du sang. Puis le sommeil les gagna; sur la route se dressait un lit : Ivan le fendit en menus morceaux. Ils se trouvèrent enfin devant la gueule ouverte de la terre au ciel; que faire? Ils imaginèrent de prendre leur élan et de sauter par dessus la gueule, tous échouèrent. Ivan seul réussit: ce fut son merveilleux cheval qui le sortit de peine, le cheval qui avait une robe non de poils, mais de soie d'argent et au front une lune brillante. Ivan arriva à une rivière près de laquelle se dressait une cabane. Il rencontre soudain un petit moujik haut d'un doigt, aux moustaches longues de sept verstes (1), qui lui dit :

1. C'est un personnage qui se rencontre souvent dans les contes russes.

Digitized by Google

— Rends-moi mon cheval; et si tu ne veux pas me le rendre honnêtement, je le prendrai de force.

Ivan lui répond :

— Ote-toi de ma présence, monstre maudit, ou je t'écrase sous les sabots de mon cheval!

Le petit moujik haut d'un doigt le renverse à terre, saute sur son cheval et disparait. Ivan entre dans la cabane et regrette bien son cheval. Dans cette cabane gisait, sur le poële, un homme cul-de-jatte et manchot qui dit à Ivan :

— Écoute, brave jeune homme (je ne sais pas de quel nom t'appeler) pourquoi as-tu voulu lutter avec lui? je n'étais pas un paladin comme toi; il m'a cependant mangé les bras et les jambes.

— Pourquoi?

— Eh parce que j'ai mordu à son pain qui était sur la table!

Ivan l'interrogea alors sur la manière de rentrer en possession du cheval.

Le cul-de-jatte manchot lui dit :

— Va-t-en sur telle et telle rivière, décroche le bac, fais-toi passeur pendant trois ans, ne prends d'argent de personne; alors seulement tu pourras le ravoir!

Ivan, fils de paysan, le salua, et fit ce qu'il lui avait dit : Un jour il eut à traverser trois vieillards. Ils lui offrirent de l'argent : il refusa :

— Dis-nous, bon jeune homme, pourquoi ne prends-tu pas d'argent?

— Par promesse, répondit-il.

— Pour quelle promesse?

— Un homme plein de malice m'a dérobé mon cheval; alors de braves gens m'ont donné ce conseil de faire le passeur pendant trois ans sans prendre d'argent de personne.

Les vieux lui dirent :

— Si cela te convient, Ivan, fils de paysan, nous sommes prêts à te rendre le service de te ravoir ton cheval.

— Venez-moi en aide, mes chers!

Les vieux n'étaient pas de simples gens, c'étaient : le Gel, Gour mandise et un sorcier. Le sorcier sortit sur le rivage, dessina un bateau sur le sable (1) et dit :

— Allons, frères! voyez-vous ce bateau? (2).

— Oui!

— Asseyez-vous dedans.

Ils s'y assirent tous les quatre. Le sorcier dit :

— Allons, légère nacelle! sers-moi comme devant!

1. Comme Steucka Razine, le héros Kozak sur le mur. — Voir Littér. Russe p. 128.

2. Nous avons vu un épisode semblable dans le Vaisseau miraculeux, légende arabe. *Annuaire des Traditions populaires*, 1887. p. 82.

Digitized by Google

Soudain la nacelle s'éleva dans les airs et, en un clin d'œil, comme une flèche lancée d'un arc, les transporta sur une haute montagne de pierre. Sur son penchant s'élevait une maison, et dans cette maison vivait en personne le petit moujik haut d'un doigt, aux moustaches longues de sept verstes. Les vieux envoyèrent Ivan redemander son cheval. Ivan commença à supplier le moujik qui répondit :

— Enlève la fille du tsar et amène-la moi, alors je te rendrai le cheval.

Ivan fit part de cela à ses compagnons qui le quittèrent aussitôt et se rendirent chez le tsar. Ils arrivèrent au palais; le tsar apprit l'objet de leur visite et donna l'ordre à ses serviteurs de faire chauffer un bain, mais de le faire chauffer à blanc (jusqu'au rouge) : qu'ils y étouffent! (se disait-il). Il pria ensuite ses hôtes d'entrer dans le bain; ils remercièrent et s'y rendirent. Le sorcier dit au *Gel* d'entrer le premier. Le Gel, en entrant dans le bain, le refroidit; ils se lavèrent alors, s'exposèrent à la vapeur, et revinrent auprès du tsar. Le tsar donna l'ordre de servir un grand dîner; on servit une quantité de toutes sortes de victuailles sur la table. *Gourmandise* se mit en train et mangea tout. Pendant la nuit nos hôtes s'assemblèrent en tapinois, enlevèrent la tsarevna, l'amenèrent chez le petit moujik haut d'un doigt, aux moustaches longues de sept verstes; ils lui abandonnèrent la tsarevna et délivrèrent le cheval. Ivan, fils de paysan, salua les petits vieux, s'assit sur son cheval et se rendit chez le tsar. Il chevaucha, chevaucha, s'arrêta dans la rase campagne pour se reposer, déplia sa tente et se coucha. A son réveil, il vit qui? à côté de lui dormait la tsarevna. Il s'en réjouit, et de la questionner!

— Comment es-tu tombée ici?

La tsarevna dit :

— Je me suis changée en épingle et me suis fichée dans ton col.

Sur quoi elle se changea en épingle; Ivan la mit à son col et continua sa route. Il arriva près du tsar; le tsar en apercevant le merveilleux cheval, reçut le bon jeune homme avec tous les honneurs et lui raconta comment on lui avait volé sa fille. Ivan répondit :

— Ne te chagrine pas, seigneur! je te l'ai ramenée.

Il sortit dans l'autre chambre; la tsarevna reprit la forme d'une olie jeune fille. Ivan la prit par la main et la présenta au tsar. Le tsar fut encore plus heureux, prit le cheval pour lui et donna sa fille en mariage à Ivan, fils de paysan. Ivan vit encore avec sa jeune femme.

Traduit du russe d'Aphanassiew.

LÉON SICHLER.

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

LOUIS DE RONCHAUD

Louis de Ronchaud, directeur des Musées nationaux qui vient de mourir à Paris était né, en 1816, à Lons-le-Saulnier. Il a publié de nombreux articles et plusieurs livres sur l'archéologie, l'histoire et les beaux-arts. A notre connaissance du moins, il a peu écrit sur le folk-lore, et nous ne connaissons guère de lui que le joli conte que nous reproduisons dans nos Extraits et Lectures. Mais il aimait beaucoup les traditions populaires, et il profita de l'influence que lui donnait sa situation officielle pour en encourager l'étude. Il présida plusieurs fois le « Dîner de ma Mère l'Oye »; lorsque fut fondé la *Société des Traditons populaires*, il fut un des adhérents de la première heure, et il n'a cessé de s'intéresser à nos publications.

P. S.

EXTRAITS ET LECTURES

LE ROI BOIT

Conte du Jura

Il y avait un vieux bûcheron qui habitait avec sa vieille femme dans une forêt, au bord d'un lac. Ils vivaient tous deux seuls dans une cabane.

Un jour d'hiver, c'était la fête des Rois, ils résolurent de la fêter ensemble. La femme fit un gâteau dans lequel elle cacha une fève. L'homme alla chercher une bouteille de vin, et, le soir, tous deux s'assirent en face l'un de l'autre pour souper.

Au dessert, ce fut le bûcheron qui tira la fève. Comme il levait son verre pour boire, la femme oublia de crier : « Le roi boit ! » comme c'est l'usage pour le roi de la fève. Peut-être le fit-elle exprès — on connait la malice des femmes — mais le mari se fâcha tout rouge.

— Méchante femme, pourquoi n'as-tu pas crié : « Le roi boit ! » quand j'ai levé mon verre. Etait-ce pour me braver? Je ne sais à quoi tient que je ne te roue de coups pour t'apprendre à respecter ton maître.

— Puisque tu me traites ainsi, dit la femme; je ne te manquerai plus de respect, et tu ne plaindras plus jamais de moi : je vais de ce pas me noyer dans le lac.

— Vas-y, dit le bucheron, je n'irai par te repêcher.

La femme sortie, le bûcheron continua de boire tout seul. Peu à peu, cependant, il devint triste. Il pensa que sa femme avait bien pu se noyer tout de bon et cela le chagrinait. Au bout de quelque temps, il se leva et s'en fut au bord du lac.

Il faisait clair de lune. Le bûcheron eut beau regarder de tous côtés, il ne vit rien d'abord, mais en avançant un peu, il aperçut la coiffe blanche de sa femme pendue à un roseau tout près de l'eau.

Digitized by Google

— Peste soit de la femelle! murmura-t-il. Elle aura fait comme elle l'avait dit. Elle avait juré de me faire baigner cette nuit, car il faut bien que je la retrouve morte ou vive.

Le bûcheron entra dans le lac pour chercher sa femme. Il cherche quelque temps près du bord sans rien trouver. Enfin, après un peu d'hésitation, il s'aventure au milieu de l'eau. Mais comme il était mauvais nageur, il ne tarda pas à enfoncer. Il se débattait assez piteusement quand il entend une voix sur le bord, c'était celle de la bûcheronne, qui criait à tue-tête :

— Le roi boit ! Le roi boit !

Quand il fut revenu sur le bord, non sans peine et tout grelottant de ce bain pris par une nuit d'hiver, le bûcheron trouva sa femme qui riait.

—Ah ! carogne, dit-il, je savais bien que tu ne t'étais pas noyée. Tu ne m'aurais pas fait ce plaisir-là !

L. DE RONCHAUD. (*Almanach des Traditions populaires*, 1883).

BIBLIOGRAPHIE

F. M. LUZEL. — *Contes populaires de Basse-Bretagne*. 3 vol. in-8° écu de XX-452, 454, 480 p. Maisonneuve et Ch. Leclerc (22 fr. 50.) Ces contes sont divisés ainsi qu'il suit : I. Voyages vers le soleil (8 contes). — II. Recherche de la princesse aux cheveux d'or (7 c.). — III. Mythe de Pysché (6 c.). — IV. Le Fidèle serviteur (3 c.). — V. Le corps sans âme (1 c.). — VI. Le magicien et son valet (6 c.). — VII. Les trois frères. (8 c.) — VIII. Personnages et animaux fabuleux et apocryphes (4 c.). — IX. Contes à talismans (5 c.). — X. Marâtres et sorcières (5 c.). — XI. Contes divers (11 c.). — XII Contes facétieux. (7 c.).

Dans ce recueil de 85 contes dont 60 sont datés, 39 ont été recueillis avant 1870, la date la plus récente est celle de 1877. C'est qu'en effet, M. Luzel a commencé à récolter ses contes il y a longtemps déjà, dés 1844, à une époque où, sauf MM. Bladé et Cerquand, les auteurs des grands recueils français étaient ou à naître ou à la nourrice. En 1865 M. Luzel publiait quelques pièces dans le *Conteur breton*, et vraisemblablement, sans les événements de 1870, une bonne partie de sa récolte aurait paru à cette époque. M. Luzel peut donc être considéré comme le premier en date des collecteurs de contes qui n'ont fait subir aux récits populaires que la mise au point indispensable et permise. Pour arriver après beaucoup d'autres son recueil ne perd rien de son mérite; les beaux récits y sont en assez grand nombre pour qu'il puisse, à ce point de vue, être mis en parallèle avec les plus importantes publications de la France et de l'étranger. Si, comme on devait s'y attendre, plusieurs des contes de Basse-Bretagne sont des variantes de types bien connus, ils contiennent des épisodes très particuliers. Quelques-uns sont vraiment originaux, et par l'allure du récit, qui parfois à des élans épiques, et par le fonds, qui, s'il n'est pas sans parallèles, présente tout au moins des particularités très curieuses.

M. L. n'a fait suivre ses contes d'aucun commentaire : un volume supplémentaire n'y aurait pas d'ailleurs suffi : son volume se termine par une table analytique, elle est un peu courte, et n'est pas aussi commode pour les recherches que celle que M. Landes a mise à la fin de ses excellents *Contes annamites*. Mais avec la richesse des matériaux réunis par M. Luzel, il eût fallu pour être à peu près complet, tripler l'étendue de la table. Telle qu'elle est elle rendra des services, et nous espérons que son exemple et celui de M. Landes seront suivis désormais par ceux qui publieront des recueils de contes.

Digitized by Google

Un livre de l'importance de celui de M. Luzel échappe forcément à l'analyse. Nous n'avons pas besoin de parler de sa manière à nos lecteurs qui ont pu lire dans cette revue plusieurs de ses contes. La plupart de ceux de ces trois volumes sont égaux, sinon supérieurs, à ceux que nous avons publiés. Dernièrement un critique, qu'on ne saurait taxer d'indulgence nous faisait l'honneur de nous appeler, M. Luzel et moi « les conteurs par excellence » C'est un éloge auquel nous souscrivons volontiers, en ce qui concerne du moins le doyen des conteurs français.

PAUL SÉBILLOT.

GRIMM'S Household Tales, with the author's notes, translated from the German by MARGARET HUNT, with an introduction by ANDREW LANG. London, George Bell and Sons. 1884. 2 vol. I, LXXV et 454 p.; II, 599 p. — Prix 7 sh. (8 fr. 75).

Cette traduction anglaise des contes de Grimm mérite, pour différentes raisons, d'être signalée à l'attention du folk-loriste français. Le renom dont jouit cet ouvrage à l'étranger, est une preuve de l'importance qu'il a pour les études populaires. Comme il est, je ne crois pas me tromper, peu connu en France, il ne sera pas sans utilité, je pense, de nous y arrêter un instant.

La collection des frères Grimm parut, le 1er volume en 1812, le 2e en 1814. Elle est le fruit de quinze années de travail assidu, auquel se soumirent ces patients chercheurs, les véritables fondateurs de la science du folk-lore. Les Grimm furent les premiers en Europe à donner un corps à ce courant, vague jusqu'alors, qui tendait à accorder une importance scientifique aux contes et aux traditions en général. Ces vues nouvelles en faveur de la poésie naïve en vogue parmi le peuple furent une conséquence du romantisme en Allemagne, qui avait fait connaître et aimer le moyen-âge. De différents côtés on avait constaté, que les sujets qui faisaient les délices de nos pères existaient encore parmi les classes inférieures de la société. Herder, qui se sentait attiré plus particulièrement par la chanson du peuple, avait entrevu la grande importance des sujets populaires au point de vue de l'histoire de la civilisation. Il exprima sa manière de voir dans ses *Volkslieder* qui parurent en 1778-9 où nous lisons ces paroles laconiques mais expressives : *Mährchen, sage lebendige* (*Volksgeschichte. Contes, légendes, histoire vivante du peuple*). Goerres, en 1807, avait étudié les livres populaires et en Angleterre, W. Scott avait à son tour appelé l'attention des savants sur l'importance et la beauté intrinsèque des contes : « Un livre de haut intérêt, dit-il, dans les notes de la *Lady of the Lake* (1810), pourrait être composé sur l'origine des fictions populaires et sur la transmission des mêmes contes de siècle en siècle et de pays à pays. »

Le mouvement folk-loriste exista dès lors. Les frères Grimm sont cependant les premiers qui firent du folk-lore pour lui-même. Ils rompirent définitivement avec les idées qu'on avait jusqu'alors de la poésie du peuple. Ils osèrent réclamer pour les contes une place à côté des autres matières, qui sont l'objet des recherches scientifiques. Les premiers, ils ont vu dans les contes autre chose qu'un amusement frivole. De leur manière de voir, résulte la forme qu'ils donnèrent à leurs trouvailles. Anciennement — le préjugé n'est pas encore complètement éteint — on croyait qu'il était de toute nécessité d'*enjoliver* les contes : on ajoutait, on retranchait, là où on le jugeait bon; bref, on gâtait, car on ne se doutait pas qu'on ornait une plante vivace de feuilles et de fleurs artificielles. Les frères Grimm énoncèrent le principe fondamental de la nouvelle science : « *Tout doit être annoté avec une fidélité scrupuleuse, sinon toute valeur scientifique disparaît.* »

Leur vaste érudition leur avait signalé l'universalité des mêmes thèmes. Ils réunirent les matériaux, qui devaient servir à la comparaison, dans des notes qu'ils publièrent en volume en 1822. Leur recueil eut un grand succès, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Il devint même un livre d'enfant, et actuellement il n'y a pas en Allemagne de livre d'enfant plus aimé que l'édition abrégée de leurs contes.

Les grands charmes de style, qui distinguent les contes de Grimm, sont

Digitized by Google

connus. Nous avons ici les chefs-d'œuvre du genre. Au point de vue purement scientifique, la haute valeur de ce recueil est reconnue universellement. Il sert, à l'étranger et en Allemagne plus spécialement, de base à l'étude comparée du conte. En France, la seule traduction qui en ait été faite, est celle de Baudry dans la *Bibliothèque Rose*, mais c'est là un livre destiné aux enfants, et non au public scientifique. L'original allemand était à sa 17e édition en 1880. Seul le volume qui contient les notes, ne se réimprime plus. La dernière édition, la 3e, date de 1856 et est épuisée depuis longtemps. Le chercheur curieux ne peut se la procurer que difficilement, et à un prix élevé. Est-ce assez dire que la traduction anglaise, qui contient autant que l'original et même plus, vient à son heure? Nous sommes d'autant plus heureux de la signaler au folk-loriste français, que l'anglais est plus répandu en France que l'allemand, et que cette traduction a plus de chance d'être comprise que l'ouvrage allemand.

Déjà l'apparition en 1884 d'une traduction anglaise de ce recueil nous prouve toute la valeur que l'Angleterre lui reconnait. Nous trouvons encore cette opinion confirmée dans le fait, que l'éminent folk-loriste Lang n'a pas dédaigné d'introduire cette traduction auprès du public. Et elle n'a eu qu'à s'en féliciter; car son introduction est un morceau de science solide où, en 75 pages, nous trouvons condensés les principaux points de sa théorie. Cette partie, en elle-même, suffit pour engager le traditionniste à prendre connaissance de l'ouvrage.

Cette traduction a même certains avantages sur l'original. Outre le texte, les notes (213 pages) et l'exposé historique des sources imprimées (114 pages), la traductrice a ajouté des notes complémentaires et un index, qui, sans être fort étendus, pourront encore rendre des services. Le texte allemand contient une dizaine de contes dans des patois différents, qui ne sont pas sans embarrasser le lecteur même familier avec la langue allemande. Ces contes ont été traduits en bon anglais. On le voit, l'ouvrage se présente fort bien sous son habit nouveau. Aussi, nous estimons, qu'il est appelé à rendre de grands services à tous ceux qui s'occupent de folk-lore : il répond à un réel besoin.

AUG. GITTÉE.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Bulletin de Correspondance africaine, Ve année fasc. I.-II. — Recueil de contes populaires de la Sénégambie par L. Bérenger-Féraud, *René Basset* (réserves sur la classification et sur plusieurs parties de ces récits.)

El Mundo (Madrid). 20-22 juin, 15 juillet. — La Leyenda del Mar. *E. de Olavarria y Huarte* (Analyse détaillée des Légendes de la Mer de Paul Sébillot).

The Folk-Lore Journal, vol. V. fasc. I. — A witch Ladder, *Abraham Colles* (description d'une corde tressée avec des plumes et autres objets ayant servi à la sorcellerie; similaires cités fasc. 2 par M. G. Leland, et par M. J. G. Frazer, fasc. 3) — Negro songs from Barbadoes *Cte Martinengo Cesaresco.* — Irish folk-lore. Medical plants. *E. W. Egan,* (tableau des plantes médicinales irlandaises avec l'indication en regard de la maladie qu'elles guérissent, et de la manière de s'en servir). — Cornish folk-lore. *Miss M. A. Courtney* (Contribution des plus importantes au F. L. de la Cornouaille anglaise; cette série est continuée dans les fasc. 2 et 3.) — Some simple methods of promoting the study of folk-lore. *Miss. C. S. Burne* — Stray Donegal Folk-lore. *G. H. Kinahan* (sur un geant cyclope appelé Ballor). — Superstitions county Donegal. *E. L. G. K.* — Tabulation of Folk-tales. *Edw. Clodd.*

Digitized by Google

Fasc. 2. — The forbidden doors of the Thousand and one Nigbbt *W. F. Kirby.* (étude comparative sur les chambres interdites des Mille et une Nuits). — Chinese Legends. *M. T. Mansfield* (sur l'origine du cri de certains oiseaux). — Chinese superstitions *M. T. Mansfield* (sur la naissance etc.; sur un similaire chinois de la période pluvieuse de Saint-Médard). — Negro Songs of Barbadoes. *Charles P. Bowditch* (additions à la comm. de Mme Martinengo). — American Song-games and wonder-tales. *W. H. Babcock* — Folk-lore of Aborigens of Formosa. *Taylor.* — Japanese new-year decorations *E. Sidney Hartland.*

Fasc. 3. — Birth, Marriage, and Death rites of the Chinese. *G. Normand Mitchel Inne.* (Cette série complète les renseignements donnés par Dennys et les autres auteurs anglais). — Some accounts of the secular and religion dances of certains primitive peoples in Asia and Africa, together with their survivals ni Europe *Mrs J.-C. Murray. Aynsley.* (Commencement d'une série sur les danses religieuses comparées). — Two south Pacific folk-tales *W. A. Clouston.*

Mélusine, 5 août. — L'Anthropophagie. *H. Gaidoz* (Suite). — Notes sur Madagascar. *Max Leclerc* (Suite). — Corporations, compagnonnages et métiers. *H. Gaidoz.* — Le monde fantastique en Haute-Bretagne. *Ad. Orain* Les contes populaires de M. Luzel. *H. Gaidoz.* — Les trois conseils de Salomon. *H. Gaidoz.* — Chansons populaires de la Basse-Bretagne. *E. Ernault.* — Les yeux arrachés. *H. Gaidoz.*

La Tradition, 15 juillet. — Aventures de Til Ulenspiegel. *H. Carnoy.* — Medio-res, légende des Pampas. *Jean Desplas.* — Poëmes de la Tradition; le roitelet. *E. Blémont.* — La légende des chats parlants. *Ch. Buet.* — La chanson de Marguerite dans Faust. *S. Prato.* — Jean-Jeannot. *Léopold Dauphin.* — La retraite illuminée d'Auxerre. *Maxime Lorin.* — La pierre tremblante de Fairdhu. *Mac Gwenlyne.*

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Chants populaires de la Grande-Lande et des régions voisines.* — La Gascogne, les pays basques et le Béarn ont été l'objet de publications importantes; mais la région, d'une nature très particulière, qui forme la moitié nord du département des Landes, avait été jusqu'ici très négligée. Cette lacune est à la veille d'être comblée. M. Félix Arnaudin, qui depuis plusieurs années étudie les traditions de ce pays, va publier prochainement un volume de chansons. Il se compose de plus de 200 pièces (texte patois et traduction française) accompagnées presque toutes de la musique notée.

Le même auteur fera paraître incessamment un volume de contes populaires recueilli dans la même région.

⁂ *La Boisson des Travailleurs.* — En Champagne et en Basse-Bourgogne il faut boire aux champs toute la boisson qu'on y porte, quand on y va travailler; car s'il en reste dans la bouteille, cela fait mourir les poules de la maison; le moins qui puisse arriver, c'est qu'elles aillent pondre dans les nids de la maison voisine. (*Communication de* M. Ph. Salmon.)

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTEVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

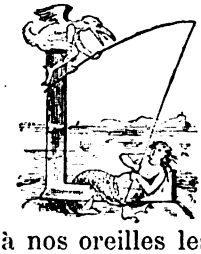
TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 9. — 25 Septembre 1887.

LES HÉROS D'OSSIAN

DANS MACPHERSON ET DANS LES TRADITIONS POPULAIRES

DE L'IRLANDE ET DE L'ÉCOSSE



LORSQU'EN 1760, Macpherson publia le poëme de *Fingal*, puis successivement *Temora*, *Cath-Loda*. *Berrathon* et les autres poëmes de son recueil, un long frémissement d'enthousiasme parcourut l'Europe lettrée (1). Cette poésie grandiose, mélancolique, dont chaque phrase, courte comme celles des prophètes bibliques, est une image empruntée aux paysages brumeux de l'Écosse, qui fait bruire à nos oreilles les grandes voix de la nature : le vent qui siffle à travers les roseaux du ruisseau de Lora et agite les feuilles des chênes moussus des forêts de Morven, le mugissement des torrents, le ressac de la mer contre les rochers, où d'éloquentes apostrophes sont adressées aux astres, à l'orbe pâle de la lune, au brillant soleil; cette poésie eût mérité en tous temps son succès littéraire. Mais il faut reconnaître aussi qu'elle se répandit en Europe à ce moment vraiment psychologique, où les esprits en gestation des

1. C'est en Juin 1760 et dans la Revue : *The Gentleman' s Magazine* que Macpherson a publié pour la première fois des fragments de ses futurs chants d'Ossian : ces épisodes furent plus tard insérés dans les poëmes de « Carric-Thura » et de « Selma » (Voir sur ce point le vol. de 1885 du Gentleman' s Magazine : curieux article de M. Lawrence Gomme.)

La 1re édition d'Ossian parut deux ou trois mois après l'article du Gentleman' s Magazine sous le titre de : « Fragments of Ancient Poetry in the Highlands, translated from the Gaelic or Erse language », avec une préface

Digitized by Google

grands événements qui devaient se produire à la fin du siècle, commençaient à se lasser du style aimable et des élégances philosophiques qui les avaient un instant séduits. — En Angleterre, Addison au début du XVIIIe siècle avait le premier, appelé l'attention sur les beautés des poésies populaires en vantant, dans son *Spectator*, la vieille ballade de Chevy Chase. Le recueil de l'évêque Percy : *Reliques of Ancient Poetry*, dont la première édition est de 1765 et qui rééditait des ballades anciennes et des chants populaires, avait obtenu rapidement un vif succès. En intéressant ainsi les lettrés anglais aux vieilles poésies nationales et traditionnelles, Percy frayait la route où Macpherson, avec Ossian, et quelques années plus tard, W. Scott avec ses *Minstrelsy of the Scottish Borders*, devaient s'engager avec tant d'éclat.

Ce mouvement de retour aux anciennes poésies nationales et par cela même aux traditions populaires qui les ont si souvent inspirées ou dont on y rencontre tout au moins des fragments, s'étendit dans toute l'Europe. — En France, la mode naissante que Rousseau devait porter jusqu'à l'engouement et qui consistait à tout ramener à une soi-disant Nature : l'état social aussi bien que la religion et la littérature, ne pouvait qu'accueillir avec faveur cette poésie d'Ossian qui semblait tirer ses effets uniquement des images empruntées aux phénomènes naturels, aux sentiments primitifs de l'homme. D'ailleurs, dans l'indécision où avait été Macpherson de la religion à attribuer à ses héros, il s'était borné à un vague déisme, à une conception de l'immortalité de l'âme limitée à l'apparition de l'ombre des guerriers morts. Et ceci, à ce moment du XVIIIe siècle, n'était point fait pour déplaire. — Macpherson, poëte jusque-là incompris, avait donc intelligemment compris et son propre intérêt, et son époque, en lui offrant la nourriture intellectuelle qu'elle recherchait. En outre, l'idée de mettre ses poëmes sous l'invocation d'un barde légendaire que pouvaient à aussi juste titre revendiquer l'Écosse et l'Irlande, était de nature à exciter la fibre patriotique de ces

anonyme de Blair. — L'édition anglaise d'Ossian la plus répandue et qui a été réimprimée à diverses époques et en différents formats porte le titre de : *The Poems of Ossian*, translated by James Macpherson, with a dissertation on the Era and Poems of Ossian and Dr Blair's critical Dissertation. Elle est précédée de la préface de Macpherson du 15 août 1773 et contient vingt-deux poëmes. — La plus belle édition est celle qui a été publiée par les soins de la « Highland Society of London » en 1807, d'après les manuscrits gaéliques laissés par Macpherson et qui sont écrits de sa main, car il n'a jamais produit l'original; la société a corrigé le texte gaélique de Macpherson et en a fait disparaitre quelques modernisations. Son titre est : *The Poems of Ossian in the original Gaelic with a litteral translation into Latin*, by Mac Farlane. 3 vol. in-8°. — Préface de John Sinclair. On trouve dans cette édition une bibliographie importante des manuscrits gaéliques publiés en Angleterre et en Ecosse dans les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. — Enfin, en 1787, J. Smith a publié à Edimbourg 14 poëmes gaéliques comme complément de Macpherson sous le titre de : « Ancient Poëms of Ossian ». Le texte gaélique avait paru en 1780 sous le titre de : « Gaelic Antiquities ».

Digitized by Google

deux branches de la nation celtique déjà remuées par les récits des luttes nationales soutenues dans leurs temps héroïques contre l'Empire Romain, les pirates scandinaves et même les Belges Kymris. L'attente de Macpherson ne fut pas trompée et les discussions les plus vives, parfois même violentes, s'élevèrent entre ces deux contrées sur la nationalité de Fingal et de ses compagnons d'armes, comme aussi sur les localités, théâtres de leurs exploits. — L'influence littéraire de Macpherson dura longtemps; Klopstock s'en fit en Allemagne le propagateur enthousiaste, Goethe met Ossian dans les mains de Werther et lui fait même dire : Ossian, dans mon cœur a supplanté Homère! Napoléon le prend pour livre de chevet et Chateaubriand emprunte les qualités, hélas! aussi l'enflure de son style aux poëmes ossianiques. Les indiens de ses *Natchez* parlent, agissent comme les héros d'Ossian. Fingal, Oscar, Cuthullin ont été chaussés par lui de mocassins, armés du tomahawk et ont pris les noms pseudo-indiens de Chactas et d'Outougamiz. Dans les *Martyrs*, le bardit que chantent les guerriers Francs en marchant au combat n'est que la traduction littérale mais très abrégée d'un vieux chant de funérailles dont Macpherson s'est certainement inspiré et qui passe pour avoir été composé en latin par Regnar Lodbrog roi de Danemark au VIIIe siècle. Ils commencent et finissent de même « Pugnavimus ensibus » « Nous avons combattu avec l'épée » et « Vitæ elapsæ sunt horæ, ridens, moriar » « Les heures de la vie s'écoulent, je sourirai, quand il faudra mourir. » (1)

Mais laissons le côté littéraire de l'œuvre de Macpherson. Le temps, à son égard, a comme toujours remis les choses au point; elle est passée aussi l'époque où des historiens s'armaient des récits rédigés par Macpherson pour refaire l'histoire primitive d'Écosse et d'Irlande.

Et sunt lacrymæ rerum! les prénoms si fréquents naguères d'Ossian, d'Oscar, de Nina, de Malvina qui attestaient la vogue des héros de Macpherson, disparaissent peu à peu à leur tour dans l'armoire où Henri Heine remisait les vieilles lunes! — Pourtant, Ossian avec tous ses défauts et sa monotonie reste une œuvre remarquable et les *chants de Selma*, le poëme de *Fingal* et celui de *Berrathon* demeurent dignes d'admiration. Ce qui doit nous occuper au point de vue du Folk-Lore c'est de savoir si le recueil de Macpherson n'est, ainsi qu'il l'a affirmé, qu'une simple traduction de poésies gaéliques traditionnelles composées au IIIe siècle par Ossian, fils de Fingal. — En soi-même cette assertion n'avait rien d'improbable et ces poëmes eussent parfaitement pu être transmis jusqu'au temps de Macpherson par simple voie orale ainsi qu'il en avait été pendant des siècles pour tous les poëmes antiques de

1. Voir Dissertation critique de Blair sur les poëmes d'Ossian en tête des œuvres de Macpherson.

Digitized by Google

l'Inde et de la Grèce, et de nos jours pour le *Kalevala*. Cependant, peu de temps après l'apparition du recueil de Macpherson, des doutes s'élevèrent sur l'authenticité de l'ouvrage et sur la nationalité écossaise ou irlandaise de Fingal et de ses compagnons d'armes.

Le célèbre Samuel Johnson, l'auteur de *Rasselas*, fut avec Hume, un des premiers à nier l'authenticité de ces chants. Toutes les sociétés savantes de l'Irlande, de l'Écosse et de l'Angleterre : la Société Ossianique de Dublin, le Magazine de l'Ouest de l'Écosse, la société des Highlands mirent la question à l'étude et soutinrent les plus vives controverses. A cette occasion, toutes les faces de la question ont été étudiées. — De toutes ces controverses, de l'enquête consciencieuse de 500 pages poursuivie sur les lieux mêmes en 1805 par M. Mackenzie au nom de la Highland society, de l'examen approfondi fait par M. Campbell dans le 4e vol. de ses *contes des Highlands*, des études récentes de M. Macbain, d'Inverness, enfin de la comparaison entre les chants de Macpherson et des récits populaires, il résulte nettement que les poëmes de Macpherson, tels qu'il les a publiés, n'ont jamais été retrouvés soit dans la tradition orale, soit dans des documents écrits, et que les manuscrits gaéliques qu'il a laissés comme étant la copie des originaux traduits n'ont aucune authenticité. Il est même probable qu'ils sont simplement la traduction en gaélique des chants publiés par lui en anglais, et comme le fait justement remarquer M. Campbell, le texte gaélique de l'édition de 1807 qui est moderne ne saurait être le même qu'un texte gaélique écrit à l'époque d'Ossian. — Par contre, il a été constaté qu'avant le temps de Macpherson (1), il existait et il existe encore un grand nombre d'anciens poëmes gaéliques et de récits oraux traditionnels relatifs à Fingal (2) (Fionn, Finn, Find, Een, etc.) et à son fils Ossian (Oisean, Oisein, Oisin, Ochon, etc.) et où figurent quelques-uns des héros du recueil de Macpherson; plusieurs des noms de lieux de ce recueil y sont mentionnés; d'autres au contraire, et non des moins fréquents dans Macpherson, tels que le royaume de Morven, Selma, Ardven, Carric-Thura, etc., n'y sont pas rencontrés.

En résumé, Macpherson s'est inspiré des anciennes traditions, des ballades et des poëmes gaéliques venus à sa connaissance; çà et là, il y a inséré des traits de mœurs authentiques; pour produire la couleur locale, il a ajouté à quelques noms réellement populaires

1. Au XIIe siècle, Giraldus Cambrensis fait mention expresse des chants d'Ossian. Marie de France au XIIIe siècle dit : les Bretons font des lais des aventures de leurs héros « por remembrance et que touz jors en soit mémoire » — En 1789, Miss Brooke publie un grand nombre d'anciennes ballades gaéliques. En 1862, MM. Lanchlor et Skene ont publié à Edimbourg un manuscrit du XVIe siècle contenant des ballades ossianiques sous le titre de : *The Dean of Lismore's Book*. — Enfin, des poëmes gaéliques nombreux ont été donnés par : Gillies, Stone, Farquhardson. Fletcher, Hill, etc...

2. Le nom de Fingal est de l'invention de Macpherson. Le nom réel dans les monuments écrits ou dans la tradition est Fionn.

Digitized by Google

des noms de héros ou de lieux à apparence gaélique (1); il a formé avec le tout une sorte d'histoire des Calédoniens et il a donné, aux récits ainsi composés, une forme littéraire pleine de saveur, où le style de la Bible et des poëmes homériques a été habilement pastiché; puis, plus habilement encore, prenant le rôle modeste de traducteur, il a attribué ces chants au personnage plus légendaire qu'historique d'Ossian, fils de Fingal. De même que l'hypocrisie est un hommage du vice à la vertu, de même Macpherson en attribuant à son œuvre une origine traditionnelle a, par cela même, témoigné de l'intérêt qui commençait déjà à son époque à s'attacher aux études traditionnelles et, à ce point de vue spécial non moins que sous le rapport littéraire, Macpherson a bien mérité de ses compatriotes, en attirant l'attention du monde entier sur de remarquables productions et en déterminant le courant qui, plus tard, a donné naissance aux études de Folk-lore.

Toutefois, ce succès mérité littérairement, mais malsain au point de vue de la science et de l'histoire, a déterminé des écrivains, et non des moindres, tels que Mérimée, et de vrais savants comme La Villemarqué, à des trucages regrettables. A une époque où les études de Folk-lore étaient à leur début et où la littérature romantique faisait fureur, ces publications de vieux-neuf égarèrent l'opinion publique; elles seraient aisément démasquées maintenant. Dieu nous garde de la moindre malveillance pour le vénérable et très érudit M. de La Villemarqué, mais il faut bien le dire, il a été le Macpherson français; si son talent littéraire est au moins égal à l'auteur des chants d'Ossian, il est toutefois beaucoup plus sincère, car le Barzaz Breiz contient nombre de chants réellement populaires à quelques retouches près. Mais dans un intérêt de patriotisme breton, il a voulu, ainsi que Macpherson l'avait fait pour l'histoire primitive de l'Ecosse, trouver aussi des lais et des ballades relatifs aux principaux épisodes historiques de notre vieille Bretagne. M. d'Arbois de Jubainville, dans plusieurs articles, et M. Luzel (2) ont mis ces faits en lumière d'une façon irréfragable.

Nous allons maintenant étudier dans les légendes populaires orales recueillies en Écosse et en Irlande, les héros du cycle d'Ossian. En les rapprochant de leurs homonymes du recueil de Macpherson, on verra la notable différence qui sépare des héros inventés par un écrivain, et leurs types populaires. Dans Macpherson, il y a peu d'action et beaucoup de poésie; dans les récits populaires au contraire, tout est action et la poésie résulte beaucoup moins du choix et de la sonorité des mots, de l'emploi des

1. Les noms de femmes : Nina, Malvina, Sulmala, Comala, Agandecca, sont de l'invention pure de Macpherson; les noms d'hommes sont modifiés ou inventés.

2. *De l'authenticité des chants du Barzaz Breiz.* Luzel. Saint-Brieuc, 1872.

Digitized by Google

tropes et des images, que des faits eux-mêmes. On y trouvera en outre un exemple de plus du fait que la mémoire du peuple ne conserve les noms et les exploits de personnages historiques, qu'à la condition de leur donner un caractère merveilleux ou symbolique et que l'histoire, d'après les traditions, ne saurait être qu'un ensemble de légendes sans rapport avec les faits historiques et réels, qui ne tient compte ni des dates, ni des lieux, et flotte autour des personnages et des faits comme une brume poussée par le vent d'une colline à une autre.

Dans la donnée historique, telle du moins qu'elle résulte des chroniques irlandaises et notamment du livre de Leinster, manuscrit de Finn Mac Gorman, évêque de Kildare, qui mourut en 1160, Fingal est le fils de Cumhal, chef de clan, tué à la bataille de Cnucha. Il épouse la fille de Cormac, roi d'Ulster, et en a cinq fils : Ossian, Fillan, Ryno, Fergus et Bosmina. Il organise une milice permanente qui prend le nom de Fingaliens ou Fénians; pour faire partie de cette association militaire, l'aspirant au titre de Fénian devait accomplir un certain nombre d'exploits (1). Fingal en devient le chef. Il lutte contre Caracul (l'empereur Caracalla), lui reprend vers 211 les conquêtes que l'empereur Sévère avait faites sur les Calédoniens et accomplit, avec ses compagnons d'armes, de nombreux hauts faits. Mais à côté de leurs devoirs de défenseurs du sol noblement accomplis, les Fénians possédaient des privilèges dont ils usèrent tyranniquement. Le clan Mac Morna disputa la suprématie aux Fénians, leur livra, vers 213, la bataille de Gabhra, les défit et les extermina tous à l'exception seule d'Ossian. Fingal périt dans cette bataille.

Il convient d'ajouter que Fingal et ses compagnons ayant laissé des noms illustres et vénérés par les patriotes écossais et irlandais, les bardes amplifient singulièrement leurs hauts faits — les gascons ne sont pas tous des bords de la Garonne — et sans se soucier des anachronismes, leur attribuent tous les exploits, vrais ou présumés, accomplis par une foule de héros, de même que dans l'antiquité, les auteurs grecs avaient accumulé sur la tête d'Hercule et de Thésée les hauts faits et les travaux de plusieurs conquérants et destructeurs de monstres. Il est probable aussi qu'il y a eu plusieurs Fingals et plusieurs Ossians irlandais et écossais. Suivons maintenant ces héros dans la tradition populaire. Les héros gaéliques dont les noms se rencontrent le plus souvent dans les récits populaires et dans Macpherson, et aux aventures desquels nous nous bornerons, sont : Fingal, Ossian, Diarmaid, Oscar, Conall et Cuchullin. La présence de ce dernier au nombre

1. On lira avec intérêt dans le vol. V, 1881, de la *Revue Celtique* le résumé d'une conférence de Windisch : « l'ancienne légende irlandaise ». — Lire aussi le savant article « exhaustive » de M. Al. Macbain dans le vol. XII de la Société gaélique d'Inverness, 1886. P. 192 et 193 on y trouve l'énumération des privilèges et des devoirs des Fénians.

Digitized by Google

des compagnons du Fingal de Macpherson est déjà un anachronisme; les récits concernant Cuchullin constituent une légende indépendante des Fénians et qui leur est antérieure (1).

Tous ceux qui s'occupent de Folk-lore savent que le nombre des traits, épisodes, thèmes mis en œuvre par les contes populaires sont en nombre limité. Dès lors, l'histoire populaire de tous les héros dont les noms ont été conservés par la tradition reproduit des traits qui s'appliquent à plusieurs d'entre eux. On a comparé le folk-lore à un kaléidoscope. Rien n'est plus juste. Avec un petit nombre de morceaux de verres de différentes couleurs, réfléchis par des facettes de miroir, on obtient un nombre considérable de combinaisons qu'on peut calculer à la rigueur par une formule mathématique. Il en est de même des traits du Folk-lore. Le Fingal populaire ne pouvait échapper à cette règle. Fingal appartient au type des enfants qui, au moment de leur naissance, ont été voués à la mort et qui y ayant échappé par une chance heureuse deviennent plus tard des héros. Les circonstances secondaires de l'abandon du héros (2), de la manière dont il échappe à la mort et dont il parvient à la destinée qui lui est prédite dès sa naissance varient seules qu'il s'agisse d'Œdipe, de Moïse, d'Esculape, de Cyrus, de Romulus, de Taliesin et de tant d'autres, mais le fond reste le même.

Pour retracer la vie et les exploits des héros du cycle d'Ossian, les documents abondent, soit qu'ils appartiennent à la littérature écrite, soit qu'ils aient été fournis par la tradition orale. A l'occasion de la controverse sur l'authenticité des chants de Macpherson et depuis, il en a été publié en foule par les soins de diverses sociétés et dans nombre de Revues françaises et étrangères, mais les recueils n'en sont pas toujours facilement accessibles (3). Un grand nombre de documents écrits resteraient lettres closes, même pour plus d'un celtisant, car certains de ces manuscrits comme le Livre de Leinster sont composés en un dialecte celtique du XIIe siècle, si beaucoup ne se trouvaient traduits en anglais dans les *Transactions of the Ossianic Society* et quelques-uns dans différents numéros des Revues Celtiques de la France et de l'étranger. Quant aux traditions orales elles ont été principalement recueillies par Patrick Kennedy dans ses « Bardic Stories » et ses « Legendary Fictions of the Irish Celts » et par feu Campbell dans son inestimable collection de contes populaires des West Highlands; de plus dans les « Heroic gaelic Ballads » publiés en 1872 à Londres (Trübner) M. Campbell met sous les yeux les poëmes recueillis à la fin du

1. Lire dans the *Folk-lore Record,* vol. IV, un remarquable article de M. Alfred Nutt : « *Aryan Expulsion and Return Formula* ».

2. Voir *Folk-lore Journal,* vol. IV : « The Outcast Child » by Hartland.

3. Dans le vol. du *Gentleman's Magazine,* M. Lawrence Gomme réimprime la très intéressante collection faite par M. Hill en 1786 des poëmes Ossianiques.

Digitized by Google

siècle dernier par Pope, Fletcher et Kennedy. — Nous aurons principalement recours à la collection Campbell qui est essentiellement « genuine » ; les récits donnés par Patrick Kennedy sont moins originaux, moins sûrs, dépourvus de références et empruntés souvent aux *Transactions of the Ossianic Society* et très probablement au récit publié par O'Donovan d'après un manuscrit du xve siècle, dans le vol. IV de ce recueil sous le titre de : *The Boyish Exploits of Fin Mac Cumhall.*

Voici d'après la version écossaise intitulée : « How the Een was set up » le résumé de ce qui concerne la naissance et la jeunesse de Fingal. Cumhall, roi d'Alba en Ecosse, avait pour maîtresse la fille du roi de Lochlin (Norwège) Cumhall ayant été assassiné pendant son sommeil, avec sa propre épée des mains de Black Arcan, émissaire du roi de Lochlin, laissa sa femme enceinte. Or, un barde avait prédit que de cette union naîtrait un fils nommé Fionn et que personne ne pourrait prendre de truites dans une rivière d'Erin jusqu'au jour ou Fionn viendrait y pêcher lui-même. Le roi de Lochlin s'empara alors du royaume d'Alba et donna l'ordre, quand sa fille accoucherait, de mettre à mort son enfant si c'était un fils. Elle eut deux jumeaux : un fils qui fut Fionn et une fille qui plus tard devint la mère de Diarmaid. La nuit de la naissance de Fionn, la nourrice (dans d'autres traditions c'est une druidesse) enleva l'enfant et le conduisit dans un lieu désert où elle l'éleva jusqu'à ce qu'il fût devenu grand et vigoureux. Il reçut le nom de Fionn, c'est à dire Fair qui signifie beau. S'étant rendu à Alba afin d'y découvrir les meurtriers de son père, il rencontra Black Arcan qui tendait infructueusement sa ligne dans la rivière. Le chien Bran était couché près de lui. Fionn dit à Black Arcan : Retire ta ligne de l'eau ! une truite s'y trouva suspendue. Fionn la tua. A ce signe Black Arcan reconnut Fionn. Alors il lui donna la truite en lui disant : « Fais griller ce poisson, mais garde-toi d'y toucher avant qu'il soit cuit. » Fionn alluma un feu de sciure de bois, mais un jet de flamme qui jaillit du foyer brûla une des taches de la truite. Fionn y mit le doigt, mais s'étant brûlé il porta vivement son doigt à sa bouche et toucha une de ses dents. (Ce fut ce qu'on appela sa dent de science). De ce moment il connut le présent et l'avenir et comprit le langage des oiseaux. Il sut alors que Black Arcan était le meurtrier de son père. Il le tua, lui enleva son épée (qui était celle de Cumhall) et emmena le chien Bran. Fionn retourna ensuite à Alba délivra de leur captivité les compagnons d'armes de son père et avec leur aide chassa les Norwégiens.

Ce chien Bran, limier fidèle de Fionn que nous verrons avec le chien Sceoluing dans les récits populaires et dans Macpherson associés aux exploits de Fingal, sont d'après certaines traditions nés d'une sœur de Fionn qui avait été métamorphosée en chienne. Ils ont donc une âme humaine dans un corps de chien — idée fréquente dans les contes populaires et qui leur est commune

Digitized by Google

avec le bouddhisme — c'est ce qui explique leur intelligence et leur attachement au héros. Le chien Bran fut tué plus tard par Fingal lui-même parce qu'il avait dévoré le chien de Gaull. Depuis lors, Fionn ne cessa de le pleurer (1).

Les versions données par Kennedy sous les titres de : « The Battle of Cnucha » et « The Youth of Fairies » n'offrent aucune différence essentielle avec le récit traduit par O' Donovan : *The Boyish Exploits of Fionn Mac Cumhall* dans le vol. IV des Transactions of the Ossianic Soc. (2). Elles peuvent se résumer ainsi : Cumhall, père de Fionn roi de Leinster ayant fait la rencontre, dans le cours d'une chasse, de la belle Muirrean, fille d'un druide puissant, lui fit violence. Le druide résolut de se venger et lorsque Cumhall, près de livrer bataille au roi Con, voulut s'emparer de l'impénétrable cotte de mailles et de la lance infaillible qui étaient gardées dans la colline enchantée de Macv, le druide jeta sur ses pas un brouillard magique qui l'égara. — La veille de la bataille, Cumhall appela son messager, la fidèle Boghmin, lui confia Muirrean aux cheveux d'or et lui recommanda dès qu'elle serait délivrée, d'emmener son enfant dans les retraites les plus secrètes afin de l'arracher à la colère du druide. Le lendemain Cumhall périt à la bataille de Cnucha. La fidèle Boghmin tint sa promesse et aidée par une femme habile nommée Fiucal, elle transporta le fils de Cumhall dans une grotte. Tout jeune encore, l'enfant atteste sa noble origine ; un jour, sa mère nourrice l'emmena à Tara où les jeunes gars du pays célébraient des jeux : Il s'y distingua tellement que le roi enthousiasmé s'écria : « Quel est le nom de ce *beau* jeune homme ? — je te remercie, dit la nourrice de lui avoir donné le nom de *beau* (Fion) — Fion il est, Fion il s'appellera. » Et la nourrice s'enfuit avec Fion de toute la rapidité dont ils étaient capables (un récit analogue de cet épisode, mais accompagné d'incidents obscurs, est donné par Campbell).

Quelque temps après, un druide chargea tous ses disciples, parmi lesquels se trouvait Fion, de capturer des saumons et de

1. Voir dans The gentleman's Magazine de 1885, la ballade : How Bran was Killed.

2. Dans le vol. II de la *Revue Celtique* on trouve dans « The Battle of Cnucha, a mediœval Irish Text » traduit par Hennessy, un récit peu différent de la mort de Cumhall et de la naissance de Fingal : Murin Muncain était fille d'un druide; tous les fils des rois et des seigneurs d'Erin la courtisaient à cause de sa beauté. Cumhal demanda sa main au druide qui le repoussa. Alors Cumhall enlève Murin. Le roi Cond au service duquel Cumhall était engagé résolut de venger le druide. Cumhall se révolte, lève une troupe, livre la bataille de Cnucha et y est tué par Goll, fils de Morna. Murin se réfugie chez Fincal beau-frère de Cumhall. Elle y accouche d'un fils qu'elle élève. Fionn devenu grand va à Alma et fait la paix avec Goll. — Ce récit est tiré d'un manuscrit du XIe ou XIIe siècle dont l'intérêt principal est « de présenter probablement dit M. Hennessy » la plus ancienne forme écrite d'un fragment irlandais de l'histoire légendaire dont Fingal est le principal héros et Ossian, le narrateur.

Digitized by Google

les faire griller. Ils avaient ordre exprès de ne laisser approcher de leurs lèvres aucun des poissons cuits. Mais Fion voyant une ampoule sur le dos du poisson la presse de son pouce et s'étant brûlé, il porta le doigt à ses lèvres et connut aussitôt ce qui se passait dans les cours de Tara, de Nuas et d'Emania. — Dans le *Mabinogion* de Taliesin *(Davie's Celtic Mythology)* le récit est encore plus complet. Le jeune Gwyon fait bouillir dans un chaudron magique le breuvage de science. Trois gouttes s'échappent du chaudron, tombent sur le doigt de Gwyon qui lit aussitôt dans le passé et l'avenir.

De nombreux héros populaires tels que le Sigurd Eddaïque (le Siegfried des Niebelungen) Taliesin, et d'autres (1) sont les héros de semblable aventure. L'épisode du chaudron magique et les récits concernant les personnages qui comprennent le langage des oiseaux ont été trop souvent étudiés pour que nous nous y arrêtions. L'animal mythique qui procure la connaissance du présent et de l'avenir, au lieu d'être comme en Ecosse et en Irlande un saumon ou une truite (substitution essentiellement locale) est dans les récits similaires eddaïques, slaves, germains, etc., un dragon ou un serpent. Le serpent dans les légendes antiques est un symbole à la fois de science divinatoire et de ruse. Ce sont des serpents qui léchèrent pendant son sommeil les oreilles de Mélampe et lui apprirent ainsi à connaître le langage des oiseaux et à prédire l'avenir; c'est le serpent qui, s'enroulant autour du bâton d'Esculape, lui enseigna l'herbe avec laquelle il ressuscitait les morts. En Egypte, le culte du serpent était en honneur, il était l'emblème de la divination et aussi de la santé; Moïse en rédigeant la Bible a eu de nombreuses réminiscences de traditions populaires égyptiennes : le serpent d'airain dont la vue suffisait à guérir les Hébreux en est un exemple. Mais l'exemple le plus saillant est à coup sûr le serpent du récit biblique de l'arbre de la science du bien et du mal. Dans le conte originel qui sert de base à la légende biblique, ce n'est pas la pomme qu'Adam et Eve eussent dû manger sur le conseil du serpent, pour acquérir la fatale science, c'est bien le serpent lui-même, comme dans le récit de Fingal. Un jour peut-être, un M. de Rougé, un Maspero trouveront comme pour le conte des *Deux Frères* un papyrus qui nous fournira la version-mère du récit de la Genèse.

Mais revenons à Fingal. D'après certains récits (1) Fionn semble

1. *Contes de la Grande-Bretagne* : Conte de Farqûhar le guérisseur et notes qui suivent. — Chamber's *popular Rhymes of Scotland* : Tale of Sir J. Ramsay p. 77. — *Folk-lore Record*. vol. V Mabinogion Studies par Alfred Nutt. — *Gould Curious Myths*. — *Cox's Mythology of the Aryan Nations* p. 81. — Préface de l'éditeur Price à l'histoire de la poésie anglaise de Warton (Price y compare le breuvage du chaudron magique avec le Saint Graal) Cosquin : *Correspondant* du 25 Juin 1873. Strabon. X, p. 472 (Coupe des Carêtes) La Villemarqué : *Barzaz Breiz*.

2. Kennedy, *Legendary Fiction, etc.* Vol. II des *Transactions of the Ossianic Society*.

Digitized by Google

avoir contracté une première union. N'est-ce pas plutôt une simple aventure?

Un jour s'étant égaré, Fionn aperçut sur deux pics séparés par un affreux précipice deux troupes; l'une était composée de beaux jeunes gens, l'autre de ravissantes jeunes filles faisant cortège à une princesse d'une beauté non pareille. Il demanda pour quel motif ces deux troupes demeuraient ainsi séparées. Il lui fut répondu que la princesse avait juré de n'accepter d'époux que celui qui d'un bond franchirait le précipice. Fionn prit son élan et sauta d'un pic sur l'autre, puis il s'unit à la princesse qui lui fit jurer d'accomplir tous les ans le même exploit! — Qu'advint-il de cette union? Fion se fatigua-t-il de ce moyen héroïque de posséder sa femme? ce sont mystères de ménage qu'aucune tradition ne nous révèle. Par contre, les récits abondent sur le mariage de Fionn et de Grainne. Ces récits sont intimement mêlés aux aventures du neveu de Fingal : Diarmaid, héros sympathique, essentiellement populaire, dont le clan de Campbell, qui a pour chef le duc d'Argyle, se vante de descendre.

D'après le résumé de Kennedy, quand Fionn résolut de se marier, comme il ne voulait donner le jour qu'à de robustes héros, il ouvrit une sorte de concours entre les jeunes filles des Celtes et déclara qu'il n'épouserait que celle qui gagnerait le prix de la course. Ce fut Grainne fille du roi Cormae qui l'emporta sur ses rivales.

Les récits traditionnels recueillis par Campbell nous présentent le mariage de Fionn sous un aspect moins matérialiste. Le concours ouvert par Fionn n'est plus un concours de vitesse ou de force, mais d'intelligence et de beauté. Par là, le récit gaélique appartient au type des contes à devinettes dans lesquels le mariage a lieu à la suite d'énigmes devinées. Ce fut Grainne (l'Amour) fille de Cormac roi d'Ullin (dans *the Boyish Exploits of Fionn*, Grainne (Cruithne) est la fille d'un forgeron qui répondit avec le plus de justesse aux questions posées par Fionn. — D'autres exemples d'énigmes se retrouvent dans les contes ossianiques. Dans le conte de Grainne et Diarmaid (*Contes populaires de la Grande-Bretagne*) lorsque Grainne vient s'offrir à Diarmaid il lui déclare qu'il ne la prendra « ni à pied ni à cheval, ni en dehors, ni en dedans de sa porte » ; que fait Grainne? elle frappe à la porte de Diarmaid, entre à moitié par la porte entr'ouverte et se tient juchée sur un des gonds (1). On trouve asusi dans le conte gaélique de Baillie Lunnain (*Contes populaires de la Grande Bretagne*) les énigmes par lesquelles dans notre délicieux *Roman de Jehan de Paris*, le jeune roi de France se gausse du roi d'Angleterre. — Fionn épousa donc Grainne, mais il avait été bien mal inspiré en jugeant de la sagesse de Grainne par son habileté à deviner les énigmes. Elle ne tarda pas en effet à s'enflammer pour le beau Diarmaid, neveu de Fionn, La narration de

1. Comparez avec le conte de Grimm : *La paysanne rusée* (die Klüge Bauern tochter). — Cosquin : Notes de l'histoire : *La princesse et les trois frères*. — Ch. Deulin, *Contes de Ma Mère l'Oye*.

Digitized by Google

ses infidélités — car après avoir trompé Fionn, elle trompe aussi Diarmaid, — nous sont donnés par les récits écossais et irlandais de Campbell, de Kennedy, de la société ossianique de Dublin (1855) de la réimpression de la collection Hill dans le *Gentleman's Magazine* de 1885 et de plusieurs autres (1). Diarmaid est chez les Celtes le type populaire de la vaillance, de la droiture et de la beauté; il est peut-être plus répandu que Fingal et les récits qui le concernent sont très nombreux et tous concordants. On peut aisément établir un parallèle entre Diarmaid et Sigurd ou Siegfried (2). Sans doute il est possible que plusieurs traits de la vie de Diarmaid aient été empruntés aux traditions populaires scandinaves, ainsi que l'a soutenu M. Magnussen, de Copenhague, mais il est plus probable encore que les unes et les autres proviennent d'une source antérieure commune. Ainsi que Sigurd et Achille, Diarmaid n'est vulnérable que sur une partie du corps : une tache sur le talon indique le seul point où il puisse recevoir une blessure (3). Nous allons retracer d'après de nombreuses versions en vers et en prose le récit des amours de Diarmaid et de Grainne qui se termine par la mort du héros valeureux, fidèle et bon.

LOYS BRUEYRE.

(A suivre)

1. Le lai de Diarmaid se trouverait selon Campbell, dans un livre de 1530 de Dean Mac Gregor. D'autres versions ont été fournies par James Kennedy en 1774 et 1783, Hill et Gillies en 1786.

2. V. *Contes populaires de la Grande-Bretagne :* Notes de Diarmaid et de Grainne.

3. Dans le *Katasaritsagara* (Édition Tawney) Histoire de Chaudahasena, vol. I, p. 69, un roi n'est vulnérable que dans la paume de la main gauche.

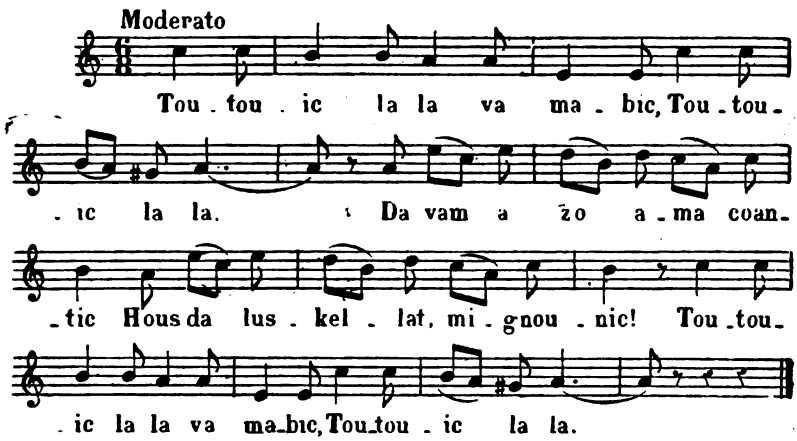
Digitized by Google

BERCEUSES ET RIMAILLETTES BRETONNES

(Finistère)

BERCEUSES

II (1)



REFRAIN

Toutouic la la, va mabic,
Toutouic la la.

I

Da vam a so ama coantic,
Hous da luskellat, mignounic!

II

Da vam a so ama, oanic,
Dide o cana e sonic.

III

En deis all e voele kalzic,
Hirio e c'hoarzin da vamic.

IV

Toutouic la la va, bevic,
E kreis e kreis da rosennic.

V

Da nijal d'an env, va elic,
Na zisplec ket da askellik.

REFRAIN

Toutouic la la, mon enfant,
Toutouic la la.

I

Ta mère est ici, bel enfant,
Qui te berce, petit chéri.

II

Ta mère est ici, bel agneau,
Qui te fredonne sa chanson.

III

Hier elle pleurait tristement,
Aujourd'hui souriant gaiment.

IV

Toutouic la la, petit oiseau,
Au beau milieu de ton rosier.

V

Pour voler au ciel, petit ange,
N'ouvre pas tes petites ailes.

1. Voir le n° de Juillet.

Digitized by Google

VARIANTE

(L'air et le refrain sont les mêmes)

I

Toutouic la la, va mabic,
Toutouic la la.
Toutouic la la ta paouric,
Poent eo serri da lagadic;

II

Toutouic la la ta bihanic.
Poent es diskuisa da bennic;

III

Toutouic la la ta va œlic,
Poent eo plega da askellic.

IV

Toutouic la la ta rosennic,
Da siou chod var va c'halounic.

I

Toutouic la la, mon enfant,
Toutouic la la.
Toutouic la la, pauvre chéri,
Clos ton petit œil pour dormir;

II

Toutouic la la, cher petit,
Repose enfin ta petite tête.

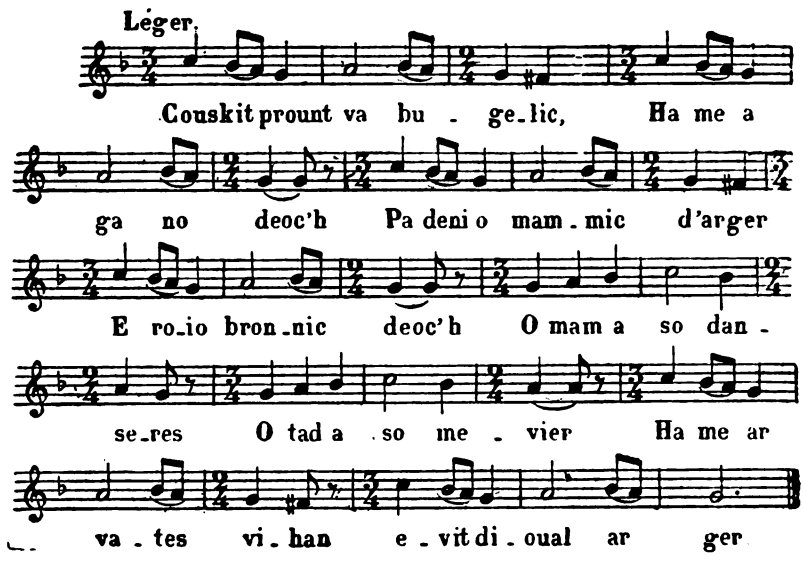
III

Toutouic la la, mon bel ange,
Replie tes petites ailes.

IV

Toutouic la la, petite rose,
Tes deux joues sur mon petit cœur.

III



Refrain

Couskit prount va bugelic,
Ha me a gano deoc'h;
Pa deui'o mammic d'ar ger,
E rois bronnic deoc'h.

I

O mam a so danseres,
O tad a so mevier;
Ha me ar vates vihan,
Evit dioual ar ger.

Refrain

Dormez vite mon enfant,
Et je vous chanterai;
Quand votre petite mère sera de retour,
Elle vous donnera son petit sein.

I

Votre mère est danseuse,
Votre père est buveur;
Et moi je suis la petite bonne,
Pour garder la maison.

Digitized by Google

II

C'hui so mignounic din-me,
Me so mignounic deoc'h,
C'hui roio menic din-me,
Me dorro pennic deoc'h.

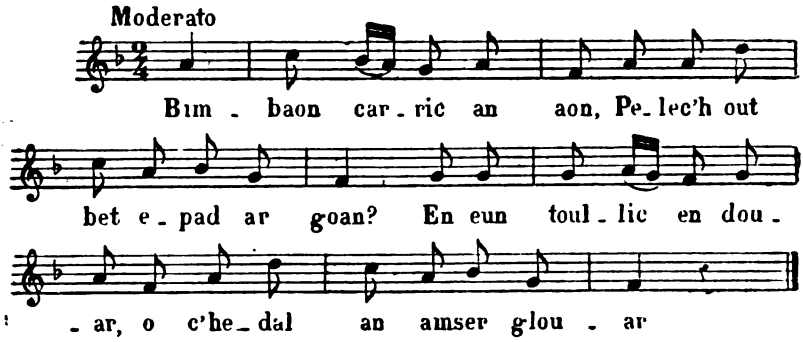
II

Vous êtes mon petit ami,
Je suis votre petite amie,
Vous me donnerez un petit caillou,
Je vous casserai votre petite tête.

Chanté dans tout le Finistère.

La mélodie adaptée à ce chant est aussi appliquée, mais avec un mouvement plus grave à un cantique breton sur la mort : *Deomp d'ar ganel, Kristenien.*

IV



I

Bimbaon, carric an aon,
Pelec'h out bet epad ar goaon?
En eun toullic en douar,
O c'hedal an amser glouar.

II

Bimbaon, bimbellen,
Cleierigou Lesneven;
Dirinon ha Daoulas
Cleierigou Sant Thomas.

III

Marc'h Hamonic a ia da Vrest,
Dishouarn ha digabest;
Dreist an drein ha dreist ad vein,
Hag Hamonic var he gein.

I

Bimbaon, petite charette d'été,
Où donc as-tu passé l'hiver?
Dans un petit trou sous terre,
Pour attendre la saison tiède.

II

Bimbaon, bimbellen,
Clochettes de Lesneven;
De Dirinon, de Daoulas
Clochettes de saint Thomas.

III

Cheval d'Hamonic s'en va à Brest.
Sans fers aux pieds, et sans licol;
A travers épines, rochers,
Petite Hamonic sur son dos.

ABBÉ J.-M. ABGRALL.

Digitized by Google

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES (1)

VII. — LE TIRAGE AU SORT EN BELGIQUE

La conscription, ou tirage au sort, ou encore la loterie militaire, comme les paysans l'appellent, a donné lieu à plusieurs superstitions.

Dans le Hainaut, aux environs de Charleroi, les parents du militaire qui va tirer au sort mettent à son insu dans sa poche, ou cousent dans ses vêtements, la « toilette » d'un nouveau-né (peau qui recouvre quelquefois la figure des nouveau-nés). Avec cette amulette, il est certain de prendre un bon numéro. Cela s'appelle tirer au sort *al' toilette*.

Il y a encore un autre moyen de se rendre le sort favorable, c'est d'aller dans le cimetière, à minuit sonnant, d'enlever un os du dernier mort et de le porter précieusement sur soi. Muni de cette relique on peut être certain de prendre un bon numéro.

Un morceau de corde de pendu, à défaut des deux autres moyens, est bon, mais son efficacité est loin d'être aussi assurée que dans les deux premiers cas. Une pièce de monnaie percée d'un trou, un trèfle à quatre feuilles, une médaille bénite, sont aussi des moyens employés; il faut prendre le numéro avec la main gauche, la main du cœur, faire le signe de la croix avant de prendre le numéro dans l'urne.

Recueilli de la bouche de plusieurs jeunes soldats des environs de Charleroi et de Thuin.

Dans le pays de Liège, les jeunes gens qui doivent tirer au sort vont au cimetière du village, à minuit, chercher des ossements; ensuite, accompagnés de leurs parents, ils font une neuvaine qui finit le jour du tirage. (Hock, *Croyances*, p. 49.)

Dans la province de Luxembourg, les parents de celui qui doit tirer au sort font une neuvaine et cousent dans les vêtements de leur fils, à son insu, un morceau de camphre. Dans une partie du Hainaut, le conscrit ou ses parents font aussi une neuvaine et, à l'issue de la messe, ils laissent tomber, chaque jour, une pièce de monnaie dans le bénitier.

Si, en se rendant au tirage au sort, la première personne qu'on rencontre est une femme ou un prêtre, on tirera un mauvais numéro. Un troupeau de mouton rencontré en pareille circonstance est un indice favorable; si, au contraire, on rencontre un troupeau de porcs, c'est un indice défavorable.

Les conscrits, le jour du tirage au sort, se rendent au lieu du tirage, précédés d'uu tambour ou de quelques musiciens recrutés par eux. Ils ont

1. Voir les nos de Février, Mars, Avril, Juillet, Août.

Digitized by Google

orné leur casquette ou leur chapeau d'un flot de rubans, et c'est en dansant et en entrant dans tous les cabarets de la route que se fait l'étape.

Au retour chacun arbore le numéro qu'il a tiré à sa casquette, mais les visages de quelques-uns se sont allongés. Les mères, les sœurs, les proches font souvent partie de la bande. Cette orgie dure quelquefois plusieurs jours, pour les heureux surtout.

Le n° 1 du tirage s'appelle le *bidet* dans le Hainaut, la province de Namur, etc.

ALFRED HAROU.

LES LÉGENDES CHRÉTIENNES DE L'OUKRAINE

I

LÉGENDES DE L'ANCIEN TESTAMENT

Les hommes de notre époque, où l'usage généralement répandu de la lecture et de l'écriture a tué la mémoire, s'étonnent lorsqu'on leur parle d'œuvres fort étendues transmises de génération en génération durant une longue suite de siècles. Mais il est quelque chose de plus étonnant encore, c'est la fidélité avec laquelle la mémoire du peuple a retenu les idées, les croyances, les mœurs d'un monde de la vie duquel il a depuis longtemps cessé de vivre. Par-ci, par-là, quelques détails modernes viennent émailler d'anachronismes le fond du récit : par exemple, fusils et canons font leur apparition au milieu de scènes conçues bien antérieurement à l'invention de la poudre. Mais le fond reste intact.

Ainsi j'ai eu l'occasion de signaler, dans mon ouvrage sur les contes populaires russes (1), que le christianisme, de même que le servage, n'avait pas entamé la vieille littérature populaire, n'y avait pas laissé de traces. L'idée de Dieu même en est absente et les diables qui y apparaissent n'ont rien du diable chrétien, leur nom ayant simplement été subsitué à celui de dieux inférieurs habitant les eaux et surtout les marais. Le proverbe russe dit : « Qu'il y ait un marais et il y aura des diables ! » De même, les paysans des contes populaires vont, viennent, naissent, se marient et meurent, sans la permission d'aucun maître.

Cependant, à côté des anciens contes, le christianisme en a suscité de nouveaux, mais combien peu originaux ! Il semble qu'à l'apparition de la religion nouvelle, la période de création fût passée, que l'imagination popu-

1. *La Russie dévoilée au moyen de sa littérature populaire.* — L'Épopée animale. Paris, L. Baillière et H. Messager, 1883.

Digitized by Google

laire se fût refroidie, en Russie du moins (1). La plupart du temps, les matériaux de ces nouveaux contes sont empruntés aux anciens et c'est à peine si, ça et là, un nom, une cérémonie, une idée rappelle le christianisme.

Jusqu'à présent, que nous sachions, il n'a rien été publié, en langue française, sur les légendes chrétiennes de la Russie, à part quelques pages de la *Russie épique,* où M. Rambaud résume les légendes sur Salomon. Nous croyons donc faire œuvre utile aux folkloristes, en leur offrant ici la traduction de celles des légendes chrétiennes de l'Oukraine qui figurent dans l'ouvrage de M. Michel Dragomanof : « *Traditions et contes populaires de la Petite Russie.* » Nous donnerons d'abord les récits qui se rattachent à l'Ancien Testament.

Un mot au sujet de notre traduction. Nous avons, autant que possible, suivi le texte mot à mot : nous croyons que c'est surtout en matière de littérature populaire que le traducteur doit s'effacer et, sans se préocuper du style, n'avoir d'autre règle que la fidélité et l'exactitude.

I. — LA CRÉATION ET LA BÉNÉDICTION DU MONDE

Or, quand Dieu pensa à créer le monde, il dit à l'aîné (au chef) de ses anges, Satanaïl (Satan) :

— Ça, dit-il, mon archange, allons créer le monde!

— Eh bien, allons, Dieu! dit Satanaïl.

Et voilà qu'ils allèrent au-dessus de la mer; et la mer est tellement sombre, un abîme, comme on sait! Et Dieu dit à Satanaïl :

— Tu vois, dit-il, cet abîme?

— Je le vois, Dieu!

— Va donc, dit-il, dans cet abîme, jusqu'au fond même et procure-moi une poignée de sable. Seulement, fais attention, dit-il, quand tu la prendras, dis en toi même : Je te prends, terre, au nom du Seigneur!

— C'est bon, Dieu!

Et Satanaïl plongea dans l'abîme jusqu'au sable même et il lui vint une pensée mauvaise : « Non ça, dit-il, Dieu, j'y joindrai aussi mon nom; que ce soit à la fois en ton nom et au mien! » Et il prend du sable et dit :

— Je te prends, terre, au nom du Seigneur et au mien!

Ainsi dit-il. Il s'agissait maintenant de l'emporter : et l'eau d'enlever le sable, et lui de serrer le poing — mais comment tromperait-on Dieu! — quand il émergea de la mer, plus de sable : l'eau avait tout enlevé.

— Ne ruse pas, Satanaïl, dit le Seigneur, va de nouveau et n'ajoute pas ton nom!

Satanaïl alla de nouveau, mais en vrai diable qu'il était, il dit de nouveau :

— Je te prends, terre, au nom du Seigneur et au mien!

Et de nouveau il n'y eut plus de sable.

Mais à la troisième fois, Satanaïl dit, pour le coup :

1. Nous parlons ici des contes en prose. Pour les chants héroïques à base historique, l'esprit créateur ne s'éteint qu'au XVIIIe siècle, comme l'a montré M. Rambaud.

Digitized by Google

— Je te prends, terre, au nom du Seigneur!

Et alors, il la porte sans fermer la main, il la porte sur la main étendue, pour que l'eau l'enlève, mais en vain! Telle il en avait recueilli une pleine main, telle il l'apporta à Dieu.

Et le Seigneur prend ce sable, va par la mer et le sème; et Satanaïl de se lécher la main : « J'en cacherai pour moi ne fût-ce qu'un petit peu, pensa-t-il, et après, pensa-t-il en lui même, je ferai aussi une terre. » Et le Seigneur semait :

— Eh bien! dit-il, Satanaïl, il n'y a plus de sable?

— Non, Dieu!

— Alors il faut bénir! dit le Seigneur.

Et il bénit la terre aux quatre points de l'horizon; et quand il l'eut bénie, la terre commença à croître.

Voilà que la terre croît et celle qu'il (Satan) a dans la bouche croît aussi et croît si bien, qu'elle lui entr'ouvre les lèvres. Et Dieu dit :

— Crache, Satanaïl!

Et il commença à cracher et à expectorer. Et où il avait craché poussèrent des montagnes, et où il avait expectoré, des rochers. Voilà pourquoi notre terre n'est pas unie. Et encore on dit que Dieu sait jusqu'où ces rochers et ces montagnes auraient poussé, si Pétro (Pierre) et Pavlo (Paul) n'avaient prononcé de telles conjurations, qu'ils cessèrent de pousser. Et voilà que le Seigneur dit à Satanaïl :

— Maintenant, dit-il, Satanaïl, il n'y a plus qu'à consacrer la terre. Mais laissons-la croître d'abord et nous, reposons-nous!

— C'est bon, Dieu! dit Satanaïl.

Et ils s'étendirent pour le repos. Dieu dort et Satanaïl, lui, pense à noyer Dieu, pour s'emparer de la terre. Et voilà qu'il le soulève et court vers la mer. Il court d'abord vers le midi, il court et pas de mer! Il s'élance vers le minuit (nord) — et là aussi elle n'est pas à voir! Il se dirigea vers les quatre points de l'horizon — nulle part il n'y a de mer; il paraît que la terre s'était déjà tellement étendue, qu'elle s'appuyait au ciel même par les bords — où donc aurait-il pu trouver cette mer? Voyant qu'il n'y avait rien à faire, il reporte Dieu à la même place et lui-même se couche près de lui. Il reste couché un instant, puis éveille Dieu :

— Lève-toi, dit-il, Dieu, pour consacrer la terre!

Et Dieu lui dit :

— Ne t'inquiète pas, Satanaïl! ma terre est consacrée : je l'ai consacrée cette nuit aux quatre côtés.

On le voit, le Satanaïl de ce récit est tout à fait le Satan biblique, tel que nous le voyons dans le livre de Job, l'adversaire, presque l'égal de Dieu, avec lequel il n'est pas, du reste, en trop mauvais rapports. M. Dragomanof attribue aux récits de l'espèce en petit-russien, ayant un caractère dualistique, une provenance bulgare, et il cite à ce propos un conte bulgare ressemblant de tous points à celui-ci.

Digitized by Google

II. — CRÉATION DU DIABLE, D'ADAM, DE LA FEMME LE PÉCHÉ ET LA CHUTE

Le Seigneur, dit-on, modela l'homme avec de l'argile; il lui donna tout à fait sa sainte image. Seulement, par malheur, il lui restait encore une poignée d'argile. Qu'en faire? Et le Seigneur la plaqua entre les jambes de l'homme et de cette argile forma l'instrument de péché, et c'est ce qui perdit l'homme. Si ce n'était cela, Hadam eût vécu agréablement dans le Paradis, mais ainsi, non! Il y vécut un jour et devint triste : une pensée de péché lui était venue.

Cependant le Seigneur ne veut pas lui donner une femme : « Plutôt, pense-t-il en lui-même, je lui donnerai un ami : un ami, c'est toujours mieux qu'une femme. » Alors il dit à l'homme : « Ne t'afflige pas, Hadam, ce que tu veux sera! Trempe ton petit doigt dans la rosée et secoue devant toi — et tu auras un ami! Fais attention seulement, dit le Seigneur, ne secoue pas derrière toi! »

Et Hadam, soit par oubli, soit autrement, trempa toute sa main dans la rosée, et comme il la secouait à l'envers, apparurent cinq diables. Hadam, les voyant, s'enfuit, et les diables de mouiller leurs griffes et de les secouer derrière eux, et ils se multiplièrent tellement que le ciel en craqua.

Le Seigneur ayant vu tout le mal qu'avait fait Hadam, dit à ses anges de chasser tous les diables du ciel. Et comme les diables dégringolaient du ciel, au lieu où chacun d'eux invoqua Dieu, là il resta : celui qui le fit au ciel — resta au ciel; celui qui le fit sur la terre — resta sur la terre; celui qui le fit dans l'air — resta dans l'air.

Mais tous ces diables font les diables. Ceux qui sont sur la terre tourmentent l'homme; ceux qui sont sous le ciel se querellent avec Dieu, c'est pourquoi le Seigneur les frappe de sa foudre. Il arrive parfois que le diable se cache derrière un chrétien, et alors le Seigneur frappe aussi le chrétien de sa foudre, mais en revanche, il lui pardonne ses péchés. Et parfois le diable se cache dans la terre; alors la flèche du tonnerre le frappe aussi dans la terre, et au bout de sept ans elle sort de la terre et on dit qu'elle guérit de la colique. Et les diables qui sont au ciel même, ceux-là chaque soir allument dans le ciel leur chandelle de résine; mais les anges vont avec des fouets et les chassent du ciel et le diable est précipité du ciel comme une traînée de feu; et autant de fois qu'un chrétien dit *amen*, à autant de sagènes le diable pénètre dans la terre; et si parfois personne ne le dit, il se répand sur la terre en poix.

Voilà que le Seigneur vint de nouveau vers Hadam et lui dit :

— Eh bien, Hadam, il te faut donc une femme?

Hadam regarda et se pourlécha seulement les lèvres.

— Alors, il n'y a rien à faire avec toi, dit le Seigneur, il faudra bien te donner une femme!

Et il lui envoya un sommeil et lui brisa une côte, et de cette côte provint la femme.

Hadam ne pouvait se rassasier de contempler la femme; mais il apprit

Digitized by Google

bien vite que là où le diable ne peut pas aller lui-même, il envoie la femme. Or, il y avait, dans le Paradis, des pommes que Dieu leur avait défendu de manger. A peine la femme les eut-elle vues, qu'elle se mit à obséder l'homme : « Donne et donne! » Et Hadam de dire qu'on ne peut pas. Et elle : « Est-ce ainsi, dit-elle, que tu m'aimes, que tu me refuses même une pomme! » Et Hadam dit : « Mange donc, puisque tu le veux, femme! seulement ne m'induis pas en péché. » Quand elle eut mangé elle-même, elle commença à y engager son mari. Il eut beau se débattre, il n'y avait pas moyen. Et voilà que l'homme mange à son tour. Comme il l'avalait, arriva le Seigneur, si bien que la pomme lui resta dans le gosier et maintenant chaque homme en a une dans la gorge.

Le Seigneur ayant vu cela, donna à Hadam une bêche, une pelle et une poignée de grains et lui dit : « Puisque, Hadam, tu n'as pas voulu t'épargner, va-t'en maintenant gagner ton pain avec une sueur de sang! » Et il le chassa sur la terre.

III. — ADAM LABOUREUR. — CRÉATION DU CHEVAL

Hadam fut frappé de ce que le Seigneur l'avait chassé du Paradis. Il bêche la terre et ne dit pas : « Dieu, aide-moi! » et le diable s'en réjouit, et ce que Hadam bêche pendant le jour, la nuit, il le retourne, l'herbe au-dessus. Hadam bêche un autre champ (car il croit que c'est la faute du terrain), il bêche et bêche, et quand il regarde le matin, son champ est de nouveau vert, comme s'il n'avait pas été bêché.

Le malheureux travailla, s'exténua, puis soupira vers le Seigneur Dieu et dit : « Seigneur Dieu, aide-moi! » Et à peine avait-il dit cela, que toute la terre qu'il avait bêchée redevint noire tout d'un coup. Et Hadam pria Dieu et se mit à semer.

Et Hadam, ayant semé, s'attela lui-même à la herse et la traîna. Cette herse lui est bien lourde à tirer, et le diable, derrière lui, est assis sur la herse et rit.

Et le Seigneur vit cela et dit à son ange :

— Tu vois, dit-il, ce diable qui est sur la herse de Hadam?

— Je le vois! dit-il.

— Va donc, dit-il, et fais de ce diable un cheval pour Hadam!

Et l'ange y alla et dès qu'il eut jeté sur le diable un licou, celui-ci devint un cheval. Alors l'ange dit à Hadam :

— Dételle-toi, homme, et attelle le cheval : le Seigneur te donne une rosse!

Ainsi c'est de ce cheval que sont venus nos chevaux.

M. Dragomanof ajoute en note : « Comme on le voit, nos gens ne sont guère disposés en faveur du cheval; dans leurs contes, le cheval provient du diable; il sert de monture aux diables; la mère de Dieu le maudit. Dans leurs proverbes, « le cheval est l'ennemi du chrétien. » Dans leur exploitation, les chevaux ne jouissent pas non plus de leur confiance (ils emploient les bœufs). Les Cosaques seuls, chez nous, ont toujours tenu le cheval pour un fidèle compagnon.

Digitized by Google

IV. — LA MORT D'ADAM ET L'ARBRE TROIS FOIS GLORIEUX

Hadam vivait et Dieu l'avait béni en lui donnant des enfants. C'était pour lui une telle consolation, une telle joie, que, semble-t-il, il aurait voulu vivre toujours. Or, la santé ne lui avait pas manqué jusqu'alors. Voilà que Hadam dit à Dieu :

— Dieu, Dieu! je ne mourrai pas, car je suis un homme fort!

— Pour fort, tu es fort, lui dit Dieu, mais tout de même tu dois mourir, La tête te fera mal, tes bras se raidiront, tes jambes faibliront et enfin tu mourras!

Hadam n'y crut pas tant qu'il fut jeune, mais le temps vint et il dut y croire : la tête lui fit mal, ses os se raidirent — comme cela arrive aux vieillards. Hadam voit qu'il n'est pas loin de la mort et dit à son fils :

— Fils, dit-il, fils! Va, dit-il, au paradis et rapporte-moi du paradis une pomme d'or, car il ne me reste plus qu'une heure.

Le fils alla au paradis, mais au lieu d'une pomme, il apporta de cette verge avec laquelle Dieu avait chassé Hadam du paradis. Et Hadam dit d'en faire trois cerceaux et de les lui mettre autour de la tête.

Mais contre la mort qu'est-ce qui peut aider? La tête, il est vrai, cessa de lui faire mal, mais mourir, il mourut tout de même. Et comme il mourut avec ces cerceaux, on l'enterra avec eux. Et de ces cerceaux sortirent trois arbres : le cyprès, le cèdre et l'arbre trois fois glorieux.

On dit encore de l'arbre trois fois glorieux, que la Mère de Dieu avec le Sauveur trébucha un jour contre lui et s'écria avec effroi : « O arbre trois fois glorieux, c'est sur toi que mon fils sera crucifié! »

Et le fils dit : « C'est vrai, ma mère! » Et en vérité, plus tard, on eut beau élever des croix, on ne put le crucifier sur aucune, excepté sur l'arbre trois fois glorieux, qui, déjà alors qu'il croissait, avait la forme d'une croix.

V. — CAÏN ET ABEL

Au grand jour (à Paques), tant qu'on n'est pas sorti de l'église, c'est un péché, non pas seulement pour un homme de manger, mais encore de donner à manger au bétail. Un certain homme, soit qu'il ne le sût pas, soit qu'il n'y crût pas, un matin de Pâques, alors qu'on n'avait pas encore sonné à messe, alla donner à manger au bétail. Il voulut enlever la paille au bout de sa fourche et piqua sa fourche dedans. — Or dans la paille dormait son frère cadet et voilà qu'il le perça et le souleva au bout de sa fourche. Alors Dieu représenta ce péché dans la lune : on y voit un frère qui tient son frère au bout d'une fourche. A ce qu'on dit, c'est Caïn qui tient Avelj au bout de sa fourche.

VI. — LE DÉLUGE ET L'OISEAU-RHINOCÉROS

Un jour Dieu pensa à submerger la terre et à noyer tous les hommes, tant qu'ils étaient, et il dit à un saint homme : « Fais, dit-il, un vaisseau,

Digitized by Google

saint homme, car je veux submerger la terre! » Voilà que cet homme commença à faire un vaisseau; il équarrit des poutres, scie des planches, de façon à ce que tout soit selon la mesure; mais le diable arrive la nuit et refait tout son travail hors de toute mesure : ici il taille, là il scie, là il rabote plus qu'il ne convient, si bien qu'il n'est plus possible d'assembler les pièces. Et le malheureux homme ne s'en doute pas : il continue à équarrir sans mesurer à nouveau les pièces.

Et le Seigneur lui dit de nouveau :

— Assemble, homme juste, ton vaisseau, demain sera le déluge!

Voilà qu'il cesse d'équarrir et de scier et commence à assembler, mais quoi qu'il prenne en mains, rien n'est selon la mesure : ceci est trop mince, et cela trop court... Que faire en ce monde de Dieu? et demain le déluge! Il se tord les mains et reste là, immobile, au milieu des planches. Et Dieu lui dit, du ciel :

— Ne t'afflige pas, mon homme! Ce qui est long, serre-le et il deviendra court; ce qui est court, tire-le et il deviendra long; mais finis ton navire ce soir; car demain, le déluge!

A peine avait-il fini son navire, que la terre commença à s'enfoncer dans la mer. Les oiseaux arrivent à tire-d'ailes. les animaux se rassemblent et il choisit un couple de chacun et les fait entrer dans le navire; un seul fort oiseau, le rhinocéros, ne voulut pas entrer dans le navire, et pour cela le Seigneur le punit, pour qu'il ne s'enorgueillît pas de sa force.

Voilà que la terre s'est enfoncée, le navire nage et nage le rhinocéros; et les pauvres oiseaux de crier et de se débattre dans l'air. Déjà les malheureux ont perdu leurs forces et rien où se reposer! Mais voilà que s'approche, nageant, le rhinocéros, et sa corne s'élève au-dessus de l'eau comme une perche; alors les oiseaux volèrent vers cette corne. Ils se perchent et se perchent; le rhinocéros les secoue, mais il ne parvient pas à les faire tomber; alors il plonge la tête dans l'eau. Les oiseaux s'envolèrent, puis se perchèrent de nouveau, et le rhinocéros, de nouveau, plonge la tête dans l'eau; et ils s'envolèrent et se perchèrent ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent tout-à-fait noyé le rhinocéros. Et de ce moment disparurent les rhinocéros, sans laisser de racine, ni de semence.

VII. — LES PHARAONS-SIRÈNES

Encore aujourd'hui, s'il y a une tempête sur mer, quand un vaisseau passe, aussitôt chaque fois de la mer s'élancent les Pharaons. Ils nagent autour du navire et demandent toujours : « Est-ce que la fin du monde arrivera bientôt? » Dès que la tempête est là, vous les voyez qui nagent déjà; et il y en a beaucoup autour du navire et ils demandent toujours : « Dis donc si le monde finira bientôt, ou non! ».

Si tu les connais, tu diras :

— Hier, le monde finira (1).

— Et les Pharaons, qui sont-ils?

— C'est quand Moïse conduisait son peuple à travers l'eau. Dieu lui avait

1. Cf. *Revue des Traditions*, t. II, p. 296.

Digitized by Google

ordonné de faire sur l'eau un geste de la main. Dès que Moïse eut agité la main, un pont s'étendit au-dessus de l'eau.

Les Pharaons se mettent à la poursuite du peuple, le peuple s'élance sur le pont; les Pharaons s'y engagent à sa suite. Alors Dieu ordonna à Moïse :

— Fais sur le pont un geste de la main.

Moïse fit sur le pont un geste de la main. Les Pharaons couraient sur le pont et étaient encore au milieu de la mer, quand Moïse agita la main — ils disparurent à l'instant : le pont s'était retiré. Dieu avait fait ainsi, l'eau avait repris son niveau, et des Pharaons il ne resta plus que leurs traces.

Et il se fit, dans la mer, que les Pharaons devinrent femmes jusqu'à la ceinture, et depuis la ceinture, poissons. Jusqu'à la ceinture, chez le Pharaon, les seins, la tête, les cheveux, tout est femme : c'est une femme en toute forme; à partir de la ceinture, tout est comme chez le poisson. Dieu leur a assigné une nourriture, et ils attendent jusqu'à ce qu'arrive la fin de tout. Quand tu navigues sur mer et qu'un Pharaon demande : « Est-ce que le monde finira bientôt? » il faut dire : « Hier le monde finira, hier! » Ils sont contents que le monde finisse.

EUGÈNE HINS.

(A suivre)

LE POÈME DE KOURROUGLOU

Parmi tous les pays de l'Asie, la Perse est un de ceux qui a le mieux conservé ses anciens usages. Aussi n'est-il pas rare d'y entendre encore le chant des rhapsodes. Un des poëmes auxquels ils aiment le mieux emprunter quelques épisodes pour les déclamer ou plutôt les chanter est celui de Kourrouglou. Kourrouglou est un bandit poëte que des génies protègent et qui a un cheval merveilleux avec lequel il ne craint pas d'affronter les plus grands dangers. L'action dramatique est souvent interrompue par des improvisations que fait Kourrouglou et ce sont justement ces passages, d'un lyrisme parfois superbe que les rhapsodes choisissent de préférence.

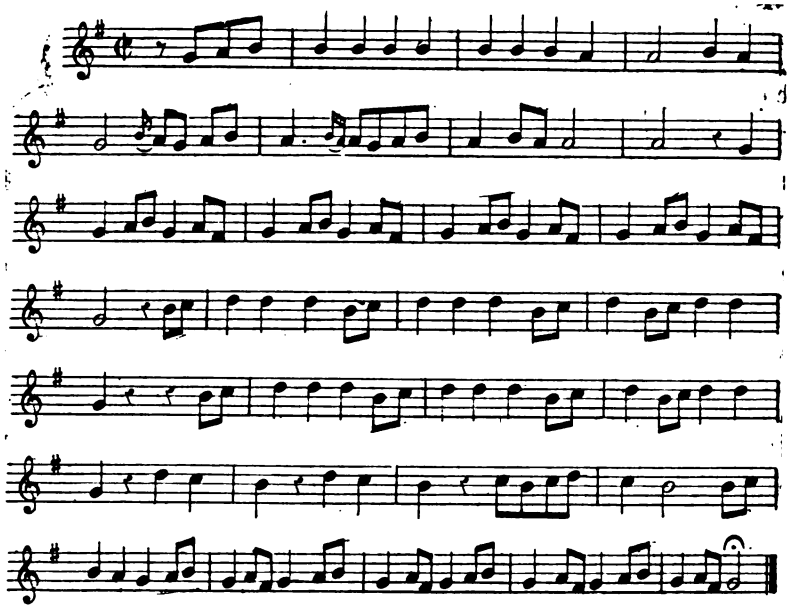
Le beau poëme qui nous occupe a été traduit en anglais. Il n'est guère connu en France que par l'intéressant résumé que George Sand en a donné (1).

1. *Kourroglou*, épopée persanne traduit de l'anglais par George Sand, paru à la suite du III• volume du *Meunier d'Angibault*. Paris. Desessart. 1846. Le livre anglais est intitulé *Adventures and improvisations of Kurroglou*, the bandit minstrel of northern Persia, by Alexander Chodzko, esq. London, 1842. (*Comm. de* M. MAURICE SAND).

Digitized by Google

La mélodie jointe à cette note est celle qui sert à soutienlr le débit des rhapsodes dans la plupart des fragments qu'ils déclament. Elle a été imprimée dans l'édition anglaise avec un certain nombre d'autres qui se rattachent également à Kourrouglou.

LIONEL BONNEMÈRE.



FAITS DE SORCELLERIE

Dans la Prusse orientale

Un ancien lancier polonais, qui avait servi sous le premier Empire, dans une pétition fort naïve adressée au Gouvernement pour en obtenir une faveur, et dont j'ai pu prendre connaissance, raconte les diverses péripéties de ses campagnes. Son récit n'a rien d'épique et les événements militaires auxquels il prit part ont été vus par le plus petit bout de la lorgnette. Au nombre des épisodes rapportés par le pétitionnaire figure celui-ci : le détachement de cavalerie dont il faisait partie dut bivouaquer un jour dans un village de la Prusse orientale ; lui et quelques camarades se logèrent dans une maison de paysan et mirent naturellement leurs chevaux dans

Digitized by Google

l'écurie qui y était attenante; demeuré à la garde des chevaux, notre homme remarqua que ces animaux avaient l'air triste et ne touchaient point à l'avoine et au foin qui leur avaient été abondamment distribués; peu après, un de ses camarades étant venu le rejoindre, il lui fit part de ses inquiétudes; celui-ci, après avoir examiné les chevaux et réfléchi un peu, déclara qu'il y avait certainement un sort sur eux, et tous deux de remuer le sol de l'écurie pour le chercher. Ils ne tardèrent pas à découvrir un vieux fer à cheval dans lequel il était resté trois clous plantés. Le camarade, s'armant d'un marteau, s'empressa de faire sauter un de ces clous, et aussitôt les chevaux s'ébrouèrent et s'agitèrent; au deuxième clou enlevé, ils redressèrent tout à fait la tête, et au troisième se jetèrent avec appétit sur leur provende. Le sortilège était évident et quand la propriétaire de la maison rentra, — c'était une vieille femme et par conséquent une sorcière, — les lanciers lui administrèrent une bonne raclée à coups de fourreaux de sabre, pour lui apprendre à ne pas ainsi ensorceler son écurie.

La personne qui m'a communiqué ce fait et qui a voyagé en Prusse, m'a assuré qu'aujourd'hui encore dans la même province, où les paysans, d'origine lettonne, ont conservé une foule de croyances et de cérémonies payennes, on croit jeter des sorts sur les étables et les écuries en y enterrant, soit une tête de bœuf, soit la peau de la tête d'un cheval avec sa crinière. Les animaux ne mangent plus dès lors, dépérissent et tombent malades.

GIRARD DE RIALLE.

LES MINES ET LES MINEURS (1)

III

LES GÉNIES DES MINES

A croyance populaire, surtout dans les pays du Nord, a peuplé les nuits d'apparitions et de fantômes. Les plus hantées ne sont pas tant peut-être celles où l'obscurité est à peu près complète, que celles où la lune, tantôt brillante, tantôt à demi-voilée par les nuages, éclaire les objets d'une façon indécise, dessinant parfois des silhouettes quasi-humaines. Les troncs noueux des arbres, surtout dans les pays où l'émondage en fait disparaître les branches, présentent à ce moment des apparences que l'imagination de gens nourris de

1. Voir le n° de février de la Revue.

Digitized by Google

légendes a peu de peine à transformer en lutins ou en fantômes. Ceux qui, dégagés de toute croyance au surnaturel, se sont promenés dans les landes bretonnes où se dressent les pierres énormes, où la lisière des champs est entourée par les squelettes des chênes, ont pu se rendre compte de l'origine et de la conservation de certaines légendes encore très vivantes.

Cette demi-nuit est l'état ordinaire dans le monde souterrain où vivent les mineurs. Leurs lampes n'éclairent qu'une faible partie des galeries et font un jeu d'ombre et de lumière qui se prête au fantastique. Les moindres bruits sont répercutés par les sonorités des voûtes et des boyaux qui se croisent, et ils prennent parfois une intensité formidable. Les mineurs, qui surtout ceux d'autrefois, étaient des gens presque sans instruction, auxquels les anciennes croyances et les superstitions avaient été transmises dès l'enfance, devaient être amenés à croire que les galeries mystérieuses où se faisait leur travail étaient hantées par des apparitions d'êtres surnaturels. Les mineurs ont, en effet, cru aux esprits souterrains, et les conceptions écloses dans ce monde sans soleil et sans lune sont assez semblables à celles qui règnent dans le monde que les astres éclairent, à cela près toutefois qu'on n'y retrouve pas les gracieuses fées, les jolis lutins qui jouent sur la terre un rôle généralement bienfaisant.

§ 1. — LES LUTINS ET LES DÉMONS DES MINES

Les auteurs qui ont relevé les superstitions des mineurs ont donné aux esprits souterrains tantôt le nom de démons, tantôt celui de lutins, sans qu'il soit toujours facile d'en discerner la raison. Ils les ont classés et catalogués de diverses manières; mais ils sont presque unanimes à leur attribuer des actes qui souvent sont méchants.

Un démonologiste cité par Reginald Scot disait qu'ils étaient jaloux de la chance d'un homme qui avait découvert un trésor, qu'ils hantaient les endroits où l'argent était caché, et qu'ils répandaient des influences malveillantes ou empoisonnées pour tuer ceux qui osaient les découvrir. (JONES, *Credulities* p. 123).

Au XVIe siècle Olaüs Magnus disait que les mines des pays scandinaves étaient peuplées de démons. Ils se montraient aux travailleurs sous les formes les plus diverses, et ils éclataient de rire lorsqu'ils leur avaient joué quelques bons tours. Ils brisaient les rochers, tiraient les seaux, faisaient tourner les roues. Là ne se bornait pas leur méchanceté; ils cassaient les étais des voûtes pour écraser les ouvriers sous les débris de pierres, détérioraient les échelles, coupaient les cordes, envoyaient du vent ou des émanations suffocantes pour tuer les mineurs, ou les engager à blasphémer. C'était dans les mines d'argent les plus riches que ces démons, dont on comptait six espèces, se livraient à leurs méfaits. Plusieurs mines des plus riches furent abandonnées à cause des dangers qu'ils faisaient courir aux ouvriers. (*De gentibus septentrionalibus*, l. VI c. 9.)

Dans le traité de Del Rio, publié à Louvain, en 1599, sous ce titre : « *Disquisitionum magicarum libri sex* », l'auteur consacre plusieurs pages aux génies des mines et des cavernes, aux esprits souterrains, *animi subterranei*.

Digitized by Google

Ces génies sont de deux sortes : les uns (et ce n'est probablement que le *feu grisou* personnifié) sont le fléau des mines, ont l'aspect terrible, tuent d'un *souffle* les ouvriers mineurs par douzaines; ils se cachent parfois sous un capuchon noir; parfois aussi ils apparaissent sous la forme d'une chèvre aux cornes d'or, ou bien encore sous la forme d'un cheval à la haute encolure, au regard farouche. Les autres n'ont rien de fantastique, ils rappellent nos Nutons : ce sont les nains des cavernes, inoffensifs sauf quand on les ricane, paraissant assez vieux, vêtus à la façon des mineurs, casquette en tête, camisole au corps; et les reins garnis d'une lanière de cuir; ils montrent beaucoup d'habileté dans la recherche et le travail des mines; on les nomme quelquefois les petits hommes des montagnes. (*Bulletin de l'Institut archéolog. Liégeois* t. V, p. 264. Comm. de M. ALFRED HAROU).

Une légende ancienne, et que les mineurs de nos jours eux-mêmes sont loin d'avoir unanimement répudiée, faisait admettre l'existence, dans les sombres cavités des mines, de gnomes et de nains hideux aux allures fantastiques. La baronne de Beausoleil partageait d'ailleurs cette croyance, et elle nous fait connaître assez au long, dans son ouvrage, sa rencontre avec ces êtres surnaturels. Dans les mines de Neusol et de Chemnitz en Hongrie elle avait aperçu à cinq cents toises de profondeur : « de petits nains, de la hauteur de trois ou quatre paulmes, vieux et vestus comme ceux qui travaillent aux mines, à savoir : d'un viel robon et d'un tablier de cuir qui lui prend au fort du corps, d'un habit blanc avec un capuchon, une lampe et un bâton à la main, spectres épouvantables à ceux que l'expérience dans la descente des mines n'a pas encore assurez. » (LOUIS FIGUIER. *Histoire du Merveilleux*, p. 42-43.)

Au milieu du siècle dernier, D. Calmet, § XLV de *la Dissertation sur les Apparitions*, résumait ainsi les croyances de son temps relatives aux esprits du monde souterrain : « Dans les creux des mines les plus profondes, on voit souvent des esprits qui apparoissent vêtus comme des mineurs, courant çà et là, s'empressant comme pour travailler, chercher le métal ou plutôt le minéral, l'assemblent en monceau, le tirent dehors, tournent la roue de la grue et semblent se donner beaucoup de mal pour aider les ouvriers, et toutefois ils ne font rien. Ces esprits ne sont pas malfaisants, à moins qu'on ne les insulte et qu'on ne se moque d'eux, car alors ils se vengent et jettent quelque chose à celui qui les a offensés; un de ces génies qui avait été injurié et envoyé au gibet par un mineur lui tordit le cou, et le lui mit sens devant derrière, dont le mineur ne mourut pas toutefois, mais il demeura toute sa vie le cou renversé.

« Georges Agricola qui a savamment traité la matière des mines, reconnoît deux ou trois sortes d'esprits qui apparoissent dans les mines; les uns sont fort petits, de stucture comme les nains, les autres paroissent comme des vieillards recourbés et vêtus comme des mineurs, ayant la chemise troussée et une peau de cuir autour des reins. D'autres font, ou semblent faire ce qu'ils voyent faire aux hommes, paroissent fort guais, ne font mal à personne, mais de tous leurs travaux, il ne résulte rien de réel.

« En d'autres mines on voit des Esprits dangereux, qui maltraitent les ouvriers, les chassent, les tuent quelquefois; et font abandonner des mines

Digitized by Google

très riches et très abondantes; par exemple à Anneberg dans une mine appelée la Couronne de Roze, un Esprit en forme de cheval fougueux et ronflant, tua douze mineurs, et obligea les entrepreneurs de l'abandonner. Dans une autre nommée Saint Grégoire en Sihuberg, il parut un Esprit ayant la tête couverte d'un chaperon noir, qui saisit un mineur, l'enleva fort haut, puis le laissa tomber et le blessa considérablement. »

Les mines du Nord de l'Angleterre avaient à une époque récente un elfe des plus méchants qui ne manifestait sa présence qu'en faisant du mal. Il se réjouissait du nom de Cutty-Soams (Coupe-Cordes) et semble s'être employé principalement au stupide amusement de couper les cordes auxquelles est attelé un homme honoré du titre de « fou ». Les cordes de chanvre qui avaient été laissées au moment du départ sur le bord, furent trouvées coupées en deux le lendemain. Cutty-Soams avait été vu à l'œuvre, comme l'assurèrent le fou et son conducteur, nouant la corde en poussant des gémissements. (*Colliery Guardian* (1863) cité par Hunt, II, p. 127.)

Bingley (*Useful Knowledge*, t. I. p. 220) dit que le métal connu sous le nom de Cobalt est ainsi appelé de l'allemand Kobold, les mineurs qui l'extrayent étant particulièrement sujets aux vexations du lutin, en conséquence du poison que son homonyme exhale. Ces Kobolds des mineurs allemands étaient des sortes de gnomes ou de lutins qui apparaissaient pour imiter les travaux des mineurs, et quelquefois prenaient plaisir à les voler et à rendre leur travail infructueux. Parfois ils étaient malfaisants, surtout si on les négligeait, ou si on les insultait. (JONES, p. 140.)

En France le petit Mineur est un gnome aux airs lutins qui fait des niches aux ouvriers, les taquine et les tourmente. Qu'un outil se casse ou se perde, qu'une lampe s'éteigne, qu'un vêtement se déchire, qu'une pierre se détache et vienne leur prouver combien le chapeau de cuir leur est utile, tout cela sera fait par l'espiègle petit Mineur. (*Les Français peints par eux-mêmes*, p. 346).

La croyance à ce lutin, qui n'est pas foncièrement méchant, est encore vivante dans le centre de la France, d'après la communication suivante que je dois à M. Achille Millien : Il y a un lutin des mines qu'on appelle le *Vieux garçon* ou le *Petit mineur*. Quand les ouvriers ont quitté les puits, c'est à lui de s'y occuper. Des galeries voisines, on entend le bruit des wagons qui roulent, on les voit même rouler. Il parle, il pousse un cri particulier : *Tatata*, *Tatata!*... Quelquefois il fait un tel tapage qu'on peut croire que tout est brisé dans la mine. Et lorsqu'on y descend, on ne s'aperçoit d'aucun désordre.

(Conté par Paul Thevenet, ouvrier mineur à La Machine (Nièvre) où il est né en 1820.)

On retrouve ce lutin aux environs de Rennes. A la mine de Pont-Péan, le petit mineur est l'ami des ouvriers. Si l'un d'eux s'asseoit dans un endroit dangereux, le petit mineur l'en prévient en faisant pleuvoir sur sa tête de la poussière, des graviers et même des cailloux. D'autres fois lorsque les terrains sont prêts à s'écrouler, ou que les *boiselages* et les échafaudages sont pourris, le lutin donne l'alarme en frappant des coups distincts et pré-

Digitized by Google

cipités aux endroits dangereux; il imite à s'y méprendre le bruit des craquements souterrains et fait prendre la fuite aux mineurs. Ceux-ci vous affirmeront même qu'ils ont été appelés par leurs noms au moment d'une catastrophe. Pendant des manœuvres, au moment où quelque travailleur courait un danger imminent, on a entendu au moment suprême des commandements étranges qui avaient pour but de conjurer le danger. Ce danger passé, personne n'avait donné d'ordres; ce ne pouvait donc être que le petit mineur. C'était lui aussi qui, au moment où une mine allait être abandonnée, faisait entendre très distinctement et à intervalles réguliers des coups de pioche, et lorsqu'on se dirigeait du côté du bruit, on voyait que la terre avait été fouillée, et en creusant on retrouvait le filon disparu. (*Mélusine*, t. III. col. 469).

Dans le Borinage, il n'y a guère d'explosion de grisou dont les mineurs ne soient avertis par la présence de petits nains qui viennent s'asseoir sur les pics des travailleurs, et qui, dès qu'on les a aperçus, disparaissent pour aller se replacer plus loin en ricanant. Ils passent pour être les âmes, transformées en lutins, des travailleurs tués dans de précédentes catastrophes. (Comm. de M. ALFRED HAROU.)

Les lutins qui manifestent leur présence par des sons qui ressemblent à ceux que produit le travail des ouvriers, se retrouvent à peu près dans toutes les mines. Il est inutile, je pense, de dire que cet esprit est un simple écho ou une résonnance que les mineurs expliquent par une intervention surnaturelle.

En Angleterre, surtout dans les districts miniers de l'Ouest, ces lutins sont très populaires, et ils ne sont pas méchants. Les mineurs disent que souvent ils voient sous terre de petits drôles ou démons. Leur apparition est regardée comme favorable; ils indiquent la présence des filons, auxquels ils travaillent pendant l'absence des mineurs. L'un d'eux assura au conteur de M. Hunt, qu'il les avait vus souvent assis sur des morceaux de bois, ou se tenant dans de curieuses attitudes, au moment où il arrivait à son travail.

Dans quelques districts, les mineurs souterrains sont apelés les « Buccas », Plusieurs ouvriers affirmèrent à M. Hunt qu'ils les avaient souvent entendus, et qu'ils travaillaient dans des endroits reculés de la mine, répétant avec une grande précision les coups de pic ou de pioche des mineurs. En général, ils ne travaillent que dans les endroits où se trouvent des filons productifs, et souvent ils les ont indiqués aux mineurs avisés. (HUNT, II. p. 122 et 117).

Ailleurs ces espèces d'êtres aériens étaient appelés *Knockers* (Frappeurs). Les mineurs du Pays de Galles et de la Cornouaille affirment solennellement, qu'on les entend sous terre, dans les mines ou aux environs, et par leurs coups ils indiquent aux travailleurs une riche mine de minerai. « Il y aura des gens à se moquer de nos mineurs du comté de Cardigan, qui maintiennent l'existence des Knockers dans les mines, sorte de gens de bonne nature, impalpables, que l'on entend, et qui nous semblent travailler dans les mines, et qui sont comme les avant-coureurs des travaux dans les mines. Avant la découverte de la mine d'Esgair y Mwyn, ce petit peuple y travaillait fort jour et nuit, et il y a nombre de gens honnêtes et sobres qui les ont entendus; mais après la découverte de la grande mine, on ne les

Digitized by Google

entendit plus. Quand je commençai à travailler à Llyn Lwyd, ils travaillaient si fort que pendant un temps considérable ils effrayèrent quelques jeunes ouvriers. C'était au moment où l'on prenait les niveaux, et avant qu'on eût découvert aucun minerai, mais dès qu'on eut trouvé un filon, ils ne furent plus entendus. » (V. JONES d'après Lewis Morris (1754) *Gentleman's Magazine*, t. III. p. 125-26).

A la mine de Ransom, les Knockers étaient toujours actifs dans leurs opérations souterraines; on entendait leurs coups dans toutes les parties de la mine, mais ils étaient surtout occupés dans un coin déterminé. On pensait qu'à cet endroit devait exister une grande richesse. Mais malgré ces indications, on ne trouvait point une paire de mineurs assez braves pour s'aventurer sous le sol de « Bockles. » Un vieillard et son fils y pénétrèrent vers minuit au milieu de l'été, et ils veillèrent jusqu'au moment où ils virent le « Petit Peuple » apporter le minerai brillant. On dit qu'ils étaient possesseurs de certains secrets qui leur permettaient de communiquer avec le peuple des fairies. Quoiqu'il en soit, ils dirent aux petits mineurs qu'ils les sauveraient de tout trouble dans leur coin, qu'ils leur apporteraient le dixième du plus riche minerai, bien préparé, s'ils voulaient les laisser travailler paisiblement dans ce coin. Cet arrangement fut accepté. Le vieillard et son fils amassèrent en peu de temps de grandes richesses. Le vieillard ne manquait jamais d'exécuter sa convention; et il laissait la dîme de son minerai à ses amis les fairies. Il mourut; son fils qui était avare voulut tromper les Knockers, mais il se ruina. Le marché fut rompu et rien ne lui réussit; il se mit à boire par dépit, dépensa tout l'argent que son père avait gagné et mourut dans la misère. (HUNT, I, p. 78-79.)

Dans le Nord du comté d'Ayr existe la légende d'un mineur qui, en travaillant dans une fosse, entendait constamment le bruit d'un pic de l'autre côté du charbon sur lequel il frappait. Le bruit arrivait de jour en jour plus près, et il finit par se convaincre que ce ne pouvait être que le diable qui travaillait pour arriver jusqu'à lui. Il vint trouver son maître et le pria, mais sans succès, de lui donner un autre ouvrage, et il fut obligé de retourner à ce poste de danger. A la fin son malheur devint intolérable, et il résolut d'avoir recours au ministre pour le protéger contre les machinations de l'ennemi. Celui-ci l'entreprit, et il lui demanda combien de « Holings » (épaisseur de charbon déplacée par un coup), il y avait avant que l'obstacle entre lui et le mauvais esprit fût brisé. Quand il n'y aurait plus qu'une piochée entre eux, le mineur devait prendre son morceau de pain, et l'égrener en faisant une trainée jusqu'à l'ouverture de la fosse, puis, reprenant son pic, frapper et abattre le charbon. Cela étant fait, et avant que le diable eût pu le saisir, il devait crier : le Trou est à moi! et courir de toute sa force à l'ouverture de la fosse. Le mineur suivit scrupuleusement ces instructions : il frappa le charbon, revendiqua le trou, et gagna sain et sauf l'ouverture de la fosse; mais le mauvais esprit l'aurait certainement rattrapé s'il n'avait été forcé de ramasser toutes les miettes répandues sur la ligne de sa poursuite. Quoi qu'il en soit, le pauvre homme échappa à la mort, car dès qu'il eut gagné son lieu de sûreté, les voûtes de la fosse s'écroulèrent avec un bruit de tonnerre.

Digitized by Google

Maintenant encore quand un mineur perce un trou, ou que deux travaillant de côtés opposés se rencontrent au même point, le charbon est réclamé par celui qui crie le premier : A moi le trou. (JONES, p. 124-25.)

On ne parle plus beaucoup maintenant de ces « frappeurs »; cependant leur souvenir n'a pas disparu entièrement et Hunt raconte que dans une maison du pays on entendait souvent des bruits étranges la nuit, et qu'on les attribuait à un filon d'étain qui devait se trouver sous la maison. Partout où il y a un filon, on est sûr d'entendre des bruits étranges: ce sont les « Knockers » qui travaillent. (p. 121).

Le lutin appelé Gathon n'est pas d'une nature très bienveillante; les mineurs s'arrêtent quand ils l'entendent répondre coup pour coup à leur pioche; il les trompe par des bruits et des flammes. (JONES, p. 131).

Ces Knockers, sont dans la croyance des mineurs, les âmes des Juifs qui crucifièrent Notre-Seigneur et qui furent conduits esclaves à Rome pour travailler dans les mines, et nous trouvons leurs forges qu'on appelle Maisons des Juifs et leurs blocs au fond de grands marais qu'on appelle étain des Juifs (Jews'tin). Nous pénétrons dans leurs anciens puits, et nous y trouvons des pioches en corne de cerf qui tombent en poussière en arrivant à l'air. On assure que si quelqu'un s'oubliait la nuit dans ces puits, il entendrait leurs fantômes piocher et piquer, aussi distinctement que s'il se trouvait à côté d'eux. (Hunt, d'après Kingley, *Yeast*). D'après Miss Courtney, la preuve que ces esprits sont les âmes des Juifs, c'est qu'on ne les entend jamais le samedi, ni les autres jours fériés par les Juifs. (*Folk-lore Journal*, t. V, p. 185.)

Dans le Nord de l'Angleterre, il y avait, dit Hunt, p. 352, un honnête et bon travailleur de lutin, assez semblable au brownie Écossais. Le personnage surnaturel en question n'était autre chose qu'un placeur fantôme, et son nom était Bonnet Bleu (Blue Cap); quelquefois les mineurs voyaient une lumière bleue errer en l'air et s'arrêter sur un tonneau à charbon plein, qui immédiatement, se mettait en mouvement sur la voie à rouler comme s'il avait été poussé par les plus forts travailleurs. L'industrieux Blue Cap était à son affaire; mais il demandait à être payé de ses services, pour lesquels il réclamait moins qu'un placeur ordinaire; une fois tous les quinze jours, les gages de Blue Cap étaient laissés dans un coin de la mine. S'il y avait un liard de moins que ce qui lui était dû, Blue Cap indigné n'empochait pas un centime; mais s'il y avait un liard de plus que ce qui lui était dû, il le laissait où il l'avait trouvé.

Les Kobolds des mines allemandes étaient indulgents pour ceux qu'ils avaient pris sous leur protection. Lorsqu'un mineur tombait sur un riche filon, on croyait généralement qu'il ne devait pas cette découverte à son industrie ou à la chance, mais que les esprits de la mine l'avaient dirigé vers le trésor. (JONES, p. 140.)

Dans l'Allemagne du Nord on raconte la légende suivante : Un jour qu'un mineur était à travailler dans un puits, il vit venir un petit homme habillé de blanc, avec une lumière à la main, qui lui ordonna de le suivre. Il le fit et arriva dans une salle spacieuse où il vit beaucoup de gens assis, tous habillés comme le nain, qui mangeaient et buvaient.

Digitized by Google

On offrit au mineur une coupe de vin, et lorsqu'on l'eut bien traité comme un hôte, le petit homme lui donna une épingle d'or, en lui disant que si quelqu'un la lui prenait, il n'avait qu'à le lui faire connaître et qu'il le forcerait à la restituer. Il le conduisit hors du souterrain et disparut ensuite.

Lorsque le mineur retourna chez lui, tout lui parut changé; il ne reconnaissait personne et personne ne le reconnaissait. Il alla trouver le pasteur, qui consulta les registres et constata qu'il était resté trois âges d'hommes sous terre avec les esprits, croyant n'y avoir été que quelques heures.

L'officier de la mine, après avoir entendu son récit, fut pris de l'envie de posséder l'épingle d'or, et comme le mineur ne voulait pas la lui donner, il la prit par force. Le mineur retourna à la mine et se plaignit au petit homme blanc, qui accourut, tordit le cou au chef, et rendit au mineur son épingle, au moyen de laquelle il devint assez riche pour toute sa vie. (THORPE. *Northern Mythology*, t. III, p. 97.)

La veille de la Sainte-Barbe, les mineurs de Pont-Péan vont consulter le lutin pour savoir s'ils mourront dans l'année. Ils descendent à cet effet leurs chantiers, et là chaque mineur allume une chandelle qu'il laisse brûler. Si la lumière s'éteint avant d'être consumée, c'en est fait de leur existence, le lutin invisible est passé qui a fixé le terme de la vie de son protégé. (*Mélusine*, t. III, c. 470.)

Jadis à Noël, les petites gens se réunissaient au fond des mines les plus profondes et avaient une messe de minuit. Alors ceux qui se trouvaient dans la mine entendaient des voix plus mélodieuses que toutes celles de la terre, quichantaient. : Now well! Now well! Born is the king of Israel! et les sons de quelques organes fortement doués ébranlaient les rochers. Les anciens récits ne trouvaient pas de termes suffisants pour décrire la grandeur de ces assemblées; c'était au-dessus de tout ce qu'on pouvait imaginer. (HUNT, II, p. 123.)

(A suivre) PAUL SÉBILLOT.

LE BLANC ET LE JAUNE!

CONTE POITEVIN

Il y avait une fois une vieille demoiselle qui, bien que riche, était d'une avarice sordide.

Pour cette raison, elle vivait sobrement, n'ayant près d'elle qu'une servante, qui lui servait en même temps de cuisinière et de femme de chambre, tout en ne recevant qu'un modique salaire.

Digitized by Google

La domestique avait l'habitude, le repas de sa maîtresse préparé, de déposer sur la table les plats qui n'étaient jamais nombreux, et d'attendre l'ordre de venir recevoir sa part du déjeuner ou du dîner.

Or, un soir que le menu se composait uniquement de quelques œufs cuits sur le plat, elle en reçut un pour sa part.

Le lendemain, au déjeuner, lorsqu'elle eut encore servi sa maîtresse, elle attendait, selon la coutume, l'ordre de venir recevoir sa part : et, comme on ne semblait pas vouloir s'occuper d'elle, elle commença à grignoter son morceau de pain sec.

La vieille alors se retournant vers elle :

— Mangez-vous votre pain sec, ma fille ?

— Oui, mademoiselle.

— Vous avez donc tout mangé hier soir ?

— Oui, mademoiselle.

— Comment, gourmande, vous avez tout mangé : le blanc et le jaune !

— Oui, mademoiselle, et je n'ai même pas eu peur d'attraper une indigestion.

— Gourmande ! gourmande ! le blanc et le jaune ! le blanc et le jaune !

Voilà notre vieille avare qui entra dans une si grande colère qu'elle se mit à trembler de tous ses membres et eut une attaque...

« Le blanc et le jaune ! le blanc et le jaune ! répétait-elle sans cesse, le blanc et le jaune !... »

Or, il arriva un moment où elle put à grand peine se faire entendre.

La servante qui se tenait près d'elle, la voyant de plus en plus faible, se dit en elle-même : « Cette vieille coquine est capable d'en *crever*, oui ! de ce blanc et de ce jaune ; il n'est pas prudent que je reste seule avec elle ; il faut absolument que j'appelle quelqu'un : car, si elle venait à mourir, qui sait, si l'on ne me ferait pas de la peine, m'accusant d'être cause de sa mort ? »

S'approchant alors de la fenêtre et regardant dans la rue, elle aperçut un notaire, le plus proche voisin.

— Monsieur, s'écria-t-elle, venez donc bien vite, notre pauvre demoiselle qui est très mal !

Le notaire s'empressa d'accourir, et n'eut pas de peine à constater la gravité de la situation. Notre vieille avare était dans son fauteuil, agitée par un mouvement convulsif, la face violacée et répétant sans cesse, « le blanc et le jaune ! »

— Je ne sais ce qu'elle veut dire, dit le notaire, elle répète sans cesse le blanc et le jaune, et va de plus en plus en s'affaiblissant.

— Monsieur, répondit la rusée chambrière, pensez-vous qu'elle va en mourir ?

— Assurément, et je suis même convaincu qu'elle ne saurait en avoir pour longtemps.

— Il faut bien alors que je vous le dise : Vous voyez bien ces

Digitized by Google

deux lits, ce blanc et ce jaune?... elle m'avait toujours promis que si je ne l'abandonnais pas, à sa mort, ils seraient la récompense de mes bons services... Je suis persuadée que c'est là ce qu'elle veut dire.

— Mais, il n'y a pas à en douter et vous auriez été bien maladroite de ne pas me le dire, car nous n'avons pas une minute à perdre.

Le notaire, alors, ne fait qu'un saut et court à son étude chercher le papier timbré nécessaire pour faire un testament.

Notre vieille avare était à la dernière extrémité, sa voix était si faible qu'on l'entendait à peine.

— Pour cette fille, dit le notaire en montrant la servante...

La vieille fit un signe affirmatif et le notaire se mit immédiatement à la besogne.

La vieille demoiselle mourut le soir même et avec le blanc et le jaune la servante a commencé son petit ménage.

R.-M. LACUVE.

LES EAUX THERMALES ET MINÉRALES (1)

II. — ORIGINE (*suite*)

En Savoie, on raconte que saint Rupt ayant perdu le fer de son cheval après avoir traversé une rivière, on vit le lendemain jaillir une source ferrugineuse à l'endroit où il était tombé. (DESSAIX, *Légendes de la Haute-Savoie*, p. 28.)

P. S.

III. — LA DÉCOUVERTE DES SOURCES

La légende, parfois d'accord avec la vérité, attribue à des animaux la découverte de plusieurs fontaines d'eaux minérales.

La source de Carlsbad (2) se révéla lorsqu'on échauda un pauvre chien de la meute de l'empereur Charles IV, qui y tomba par mégarde.

Celle de Barèges fut indiquée par une brebis qui se frayait un chemin à travers la neige pour y aller boire.

Ce fut un porc qui découvrit les sources salées de Lunebourg, en Hanovre. Ces sources, d'où l'on tire par évaporation des quantités considérables de sel, firent la fortune du pays, qui par reconnaissance, érigea à l'inventeur, dans l'intérieur de l'hôtel de ville, une espèce de mausolée : une caisse de verre,

1. Voir le numéro de Juin.
2. *L'ami de la jeunesse*, 1886, p. 198.

Digitized by Google

renferme un jambon très bien conservé et, sur une tablette de marbre noir, se lit, en lettres d'or, l'inscription (en latin) suivante :

« *Passant, contemple ici les restes mortels du porc, qui s'est acquis une gloire impérissable par la découverte des sources salées de Lunebourg.* »

A Salies-de-Béarn, dans les Basses-Pyrénées, l'honneur de la découverte des eaux salines, les plus riches et les plus fortes que l'on connaisse, paraît-il, revient à un sanglier. Le seigneur d'Orthez, châtelain du seizième siècle, dit la légende, avait blessé l'animal et tous ceux qui suivaient la chasse avaient vu fuir celui-ci avec la flèche qui le transperçait. Certain que la bête n'avait pu aller bien loin, on fouilla le bois et les fourrés pendant trois jours, mais inutilement. Ce fut seulement quinze jours plus tard qu'un pâtre du château découvrit, par hasard, le corps du sanglier dans un endroit très écarté où l'eau d'une source tombait en cascade et recouvrait entièrement le cadavre. Ce serviteur reconnut facilement le sanglier recherché à cause de la flèche qui était encore enfoncée dans son dos. Mais, ce qui surprit tout le monde, c'est que, au lieu d'être en putréfaction, le corps était parfaitement conservé. On reconnut alors que l'eau de la source était très salée et que c'était à cette cause que devait être attribuée la conservation de l'animal mort depuis quinze jours. Les habitants de la contrée tirèrent aussitôt profit de cette source (1) qui, depuis lors, a fait la richesse du pays.

La ville de Salies, reconnaissante, me dit un touriste qui y a séjourné et m'a donné les détails ci-dessus, a mis dans ses armoiries un sanglier percé d'une flèche.

D'autre part, les habitants du pays racontent que des chèvres allaient s'abreuver avec délices aux sources de Salies : on eut l'idée d'y mener boire les porcs qui fournirent les premiers jambons de Bayonne, si renommés depuis cette époque et qui firent concurrence à ceux de Mayence.

A Bex, canton de Vaud (Suisse) la légende rapporte qu'il faut attribuer l'honneur de la découverte des salines à une chèvre, qui quittait souvent son pâturage pour venir boire de l'eau salée, à un certain endroit, au milieu des buissons qui bordent le torrent de l'Avençon (2). Pendant longtemps le berger ne s'aperçut pas des absences de la chèvre ; mais comme celle-ci devint la plus belle du troupeau et celle qui donnait le plus de lait, il la surveilla de plus près que les autres. Les premières fois que l'animal s'esquiva pendant qu'il faisait le guet derrière un tronc d'arbre, il ne put le suivre à travers les rochers et les précipices. Mais ayant remarqué que sa chèvre prenait toujours le même chemin, le pâtre alla se poster à une cer-

1. La source de Bayan, dont les eaux sont chlorurées, sodiques et bromo-iodurées, a pris une très grande importance depuis une quinzaine d'années. L'eau saline est tellement forte qu'il y a des courroies au fond des baignoires pour maintenir les baigneurs qui, sans cet appareil, flotteraient sur l'eau comme des bouchons de liège. (Renseignements fournis par le touriste cité). A. C.

2. Les *Guides de Bex et ses environs*, mentionnent simplement la découverte des Salines de Bex par une chèvre ; je me suis procuré les détails de la légende en interrogeant un vieil habitant du pays. — A. C.

Digitized by Google

taine distance et vit enfin la place où la bête allait s'abreuver. Il y parvint lui-même après mille difficultés; puis, comme après une pareille escalade, la soif se faisait sentir, il eut l'idée de se désaltérer et reconnut que l'eau devait provenir d'une source salée.

Aussitôt qu'ils eurent connaissance de ce fait, les habitants du village se mirent à la recherche de la source qu'il trouvèrent sortant de terre près de la Gryonne, au-dessous du village d'Arveyès, et, comme à cette époque, — c'était au quinzième siècle, — le sel était fort cher et le bois bon marché, ils établirent, dans un hangar près de la source, un grand chaudron dans lequel ils se mirent à fabriquer le précieux assaisonnement de leurs mets. Le gouvernement Bernois, qui avait alors le monopole de la vente du sel, finit par s'apercevoir de la concurrence et, en 1684, acheta la source salée. — Les salines de Bex sont aujourd'hui la principale richesse du pays : des travaux très importants y ont été exécutés à différentes époques.

La société des embellissements de Bex pourrait, avec à propos, faire ériger devant l'établissement des Salines la statue de la chèvre à laquelle est due la richesse de la compagnie et du pays.

Bex, 13 Août 1887.

A. CERTEUX.

CONTES POPULAIRES FLAMANDS (1)

III

DE LA FILLE DE ROI

Il y avait une fois un garçon boulanger qui, chassé par son maître et ne sachant où trouver un abri, se mit en route pour une ville lointaine.

Il dut traverser un grand bois où il ne vit ni entendit âme qui vive. Enfin, après avoir longtemps erré, il entendit quelque chose se lamenter, quelque chose comme une voix de femme qui soupirait et, après avoir bien écouté, il s'avança dans la direction d'où venait la voix.

C'était, en effet, une voix de femme : les plaintes s'accentuaient de plus en plus et enfin il découvrit dans le sol un petit trou d'où sortaient les gémissements. « Que serait-ce bien? » pensa le gars, et il se courba au-dessus de l'ouverture et demanda qui pleurait là ainsi.

— Hélas, dit la voix, qui que vous soyez, délivrez-moi! délivrez-moi!

1. Voir le n° d'août de la Revue.

Digitized by Google

Je suis fille de roi! Six bandits cruels m'ont enlevée! Dans quelques jours ils me rôtiront toute vive et me mangeront. Délivrez-moi, délivrez-moi! Je vous donnerai ma main en récompense.

— Je vous en ferai sortir, dit Pierre, et il consola la jeune fille, pensant: « Si je savais seulement comment y entrer. »

Il n'avait pas encore fait deux pas qu'il marcha sur un cercueil de pierre, sur lequel étaient représentées quelques têtes de mort et, ô miracle! des sonnettes se mirent à carillonner et, crac! le cercueil fit demi-tour et le domestique se trouva dans une profonde cave souterraine, où une laide vieille femme vint à sa rencontre.

— Encore un pour la marmite! dit la femme en regardant Pierre de travers.

Mais le domestique, qui n'était pas précisément bête, demanda à parler au capitaine, disant qu'il voulait se faire brigand et qu'il ferait partie de la bande.

— Avez-vous déjà commis des meurtres et incendié des châteaux? lui demanda le commandant.

— Oui, répondit le jeune homme, c'est pour de tels méfaits que j'ai dû fuir de mon pays!

— Alors vous nous viendrez à point, dit le meurtrier. Écoutez maintenant ce que vous ferez. Pendant huit jours consécutifs vous accompagnerez la bande dans toutes les expéditions. Si pendant tout ce temps vous vous comportez en vrai brave, vous serez mis sur le même pied que nous.

Oui, mais Pierre se conduisait si bien quand ils sortaient pour commettre des meurtres, il maniait si terriblement couteau et fusil, qu'en moins de trois jours on eut toute confiance en lui et qu'il était connu au loin pour le brigand le plus cruel de la bande.

— Je suis content de toi, dit le capitaine. Tu es un brave et je puis me fier à toi. Nous sommes poursuivis depuis quelque temps et nous avons besoin d'un homme courageux pour garder la fosse quand nous sommes partis. Dès demain tu resteras ici. Tu acceptes?

— J'accepte, dit Pierre, qui naturellement riait sous cape et ne demandait pas mieux.

— Écoute bien alors ce que je vais te dire, continua le capitaine. Nous tenons enfermée ici une fille de roi qui sera mangée la semaine prochaine. Les soldats du roi sont à sa recherche. Fais bien attention qu'elle n'échappe pas; car si tu la laisses enlever, nous te hachons menu comme chair à pâté!

— Qu'ils viennent seulement, dit Pierre, je leur servirai une portion légèrement poivrée. — Et il se mit fort sérieusement à aiguiser ses couteaux.

Tout cela était bel et bien! mais le lendemain, à peine les brigands étaient-ils partis que Pierre trancha la tête à la vieille sorcière, la coupa en morceaux, la fourra dans la chaudière et, l'ayant bien trempée dans l'eau, la mit cuire au-dessus du feu. Alors il courut vers la fille du roi, la plus belle fille qui se trouvait sous le soleil, et lui dit :

— Venez maintenant, je vais vous délivrer!

Digitized by Google

— Merci! Merci! dit la princesse; et elle lui mit sa bague d'or au doigt et le suivit. En moins d'un clin d'œil Pierre était hors de la fosse avec sa bonne amie.

Entre-temps, les brigands étaient revenus chez eux, et vous pouvez penser s'ils étaient furieux lorsqu'ils ne virent plus ni princesse ni Pierre et qu'ils trouvèrent la vieille sorcière dans le chaudron, coupée en mille morceaux.

— Allez, gaillards, vociféra le commandant, à cheval! Le brigand s'est certainement enfui avec la princesse! Nous devons le retrouver!

Et les six brigands sautèrent à cheval et se lancèrent à sa poursuite.

Quand les fuyards eurent marché quelque temps, le garçon boulanger prévoyant qu'on allait les poursuivre mit l'oreille contre le sol et écouta.

— J'entends des chevaux, dit-il; venez, couchons-nous derrière ce grand arbre; je tirerai les jeunes branches et les pousses sur nous; ils galoperont certainement outre et s'en retourneront par un autre chemin.

Ainsi dit, ainsi fait! Il était temps. Peu après les sabots des chevaux retentirent de plus en plus près de l'endroit où ils étaient cachés et bientôt la bande passa en jurant et en vociférant.

— En avant, mes hommes! retentit la voix du commandant. Nous les rattraperons bien! Nous les hacherons comme chair à pâté.

Lorsque tout danger eut disparu, ils continuèrent leur voyage. Mais ils n'aperçurent pas la moindre maison pour y demander le chemin. A la fin ils arrivèrent à la mer et virent là, amarré, un grand vaisseau sur lequel, à sa demande, Pierre fut admis avec sa compagne. Mais, pendant la traversée, le capitaine s'enamoura de la fille de roi à cause de sa grande beauté, et que fit-il, le pendard? La nuit il fit jeter Pierre à la mer, puis il fit jurer à la princesse de se marier avec lui et de le reconnaître pour son sauveur.

Attends, chenapan de capitaine, Pierre n'est pas encore mort!

En effet, ayant regagné la terre sur une épave, il arriva, après avoir erré quelque temps, au cimetière d'une grande ville, et n'ayant pas d'argent pour passer la nuit dans une auberge, il se coucha bravement sur le sol. Et là, que lui arriva-t-il? Voici! A peine eut-il fermé l'œil qu'il s'éveilla en sursaut, et regarde! un esprit planait sur le cimetière en criant :

— Qui me délivrera? Qui me délivrera?

— Je le ferai, dit Pierre sans hésiter. Dites ce que j'ai à faire.

— Ah! mon ami, dit l'esprit, j'ai été tailleur de profession pendant ma vie, et j'ai gagné infiniment d'argent. Malheureusement j'ai volé une seule fois et je suis mort sans faire restitution. Dans ma maison sont cachés trois pots pleins d'or. Va-z-y! prends mille francs pour faire restitution à ma place et garde tout le reste pour toi. Voici mon testament : je te lègue ma maison et tout le reste!

Sur ce il montra sa maison à Pierre ainsi que celle où restait le successeur de celui auquel il devait faire restitution. Pierre accomplit le tout strictement et rouvrit bientôt une boulangerie. Or, il arriva que, précisément dans cette ville demeurait le roi dont il avait sauvé la fille. — Entre temps le capitaine était arrivé avec la princesse, et dans toute la ville on ne parlait plus que de la délivrance miraculeuse de la jeune fille et du

Digitized by Google

mariage que contracterait bientôt le vaillant capitaine avec la princesse sauvée.

Hélas! plus le jour de la fête approcha , plus la fiancée devenait triste et pâle. Des jours entiers elle ne faisait que gémir et se lamenter, et elle ne voulait confier à personne ce qui l'affligait.

Le boulanger ne tarda pas à l'apprendre, et que fit-il, pensez-vous? Il graissa la patte au cuisinier de la cour afin qu'il le chargeât de fournir la pâtisserie pour le dîner des fiançailles.

Le jour du mariage allait arriver bientôt. Les fiançailles se firent solennellement et un très grand banquet eut lieu à cette occasion.

On en vint au dessert. Et voilà que les domestiques apportent un magnifique gâteau représentant une belle vierge dans une cave souterraine, liée sur une botte de paille et gardée par une femme repoussante. Chacun admira le chef-d'œuvre, mais la pauvre fiancée ne dit mot et soupira; car elle seule en comprenait la signification.

— Son sauveur aimé vivait-il donc encore?

Ensuite on apporta un second gâteau; cette fois-ci c'étaient deux fuyards, tout couverts de branches et de feuilles, comme pour les cacher à une bande de cavaliers qui arrivaient au galop de leurs chevaux. Chacun admira de nouveau ce gâteau gigantesque, mais la princesse devint encore plus triste et soupira plus profondément, et elle était là aussi pâle qu'une morte.

Enfin on servit un troisième gâteau, et lorsqu'on le découpa, on y trouva? — Allons, qui le devinera!..... On y trouva une bague d'or.

Alors l'étonnement fut au comble, surtout lorsque le roi, reconnaissant la bague pour un cadeau qu'il avait fait autrefois à sa fille, lui demanda l'explication du mystère.

Mais la jeune fille ne pouvait ou n'osait parler, et pour toute réponse elle sangloter.

Alors on appela les cuisiniers, et le roi ordonna de faire paraître devant lui, celui qui avait fait les trois gâteaux.

Pierre se revêtit de son costume de brigand, juste comme au jour où il avait sauvé la princesse et en cet accoutrement il se rendit à la cour. A peine la princesse l'eut-elle aperçu qu'elle poussa un grand cri, se précipita dans ses bras et s'écria :

— Je n'y puis rien! Lui, m'y a forcée.

Et du doigt elle montra le capitaine.

Le boulanger expliqua comment il avait découvert et sauvé la princesse, comment le capitaine avait voulu le noyer et s'était fait passer lui-même, faussement, pour le libérateur; comment, enfin, il avait fait ces gâteaux pour apprendre à sa bien-aimée que contre tout espoir il avait échappé à la mort.

Le roi, à raison fâché contre le capitaine trompeur, le fit arrêter. Pierre obtint à sa place la main de la princesse et le lendemain on célébra une fête beaucoup plus belle, pendant que le bourreau arrachait la langue au traître et le mettait à mort.

Recueilli à Wambeke-lez-Ternath, en Brabant.

Digitized by Google

IV

LE FERMIER D'UN CHEVAL

Deux frères demeuraient l'un à côté de l'autre. L'un avait trois chevaux, l'autre en avait à peine un seul, et pour ce motif on l'appelait le fermier Eentand (Litter. Monodent : à une dent). Pendant quatre jours de la semaine il prêtait son cheval unique à son frère qui, par contre, lui cédait ses trois chevaux les deux autres jours.

Un beau matin que notre Eentand pouvait labourer avec les quatre chevaux, il criait chaque fois qu'il passait du monde : « hue, tous mes chevaux ! »

Son frère le lui défendit, mais en vain ! Alors son frère le menaça de fendre la tête à son unique cheval la première fois qu'il crierait encore : « hue, tous mes chevaux. »

Quelques instants après, Eentand, qui vit arriver du monde, cria de toutes ses forces : « allez, hue, tous mes chevaux ! »

Là, dit le frère, et d'un coup de marteau il enfonça la tête du cheval de mon Eentand, si bien que la bête tomba roide morte. Vous auriez dû voir le pauvre malheureux Eentand regarder le cheval mort. Mais quel remède. Ce qui est mort est mort, et ce qu'il y avait encore de mieux à faire, c'était d'enlever la peau de son cheval et de la porter au marché.

Or, pendant qu'il cheminait chargé de sa peau, le soir le surprit juste au moment où il devait traverser un grand bois. Il grimpa sur un arbre et s'y endormit. Des voleurs d'église vinrent là au clair de lune compter leur argent et l'un d'eux qui commençait à se repentir dit : « Si le diable venait maintenant nous surprendre ! Que ferions-nous ? »

Précisément à ce moment Eentand, pendant son sommeil, laissa tomber sa peau. En tombant elle se déploya par le vent et les voleurs, croyant que c'était le diable en personne, s'enfuirent tous d'une haleine.

Éveillé par le bruit, notre paysan descendit de l'arbre et trouva tant d'or et d'argent qu'il en remplit toute la peau du cheval. Revenu chez lui, envoya sa femme chercher une mesure chez son frère. Qu'aurait-il bien à mesurer, Eentand, pensa le frère. Et pour le savoir, il enduit de savon le fond de la mesure. Quand on lui rapporta la mesure, une pièce d'or était encore attachée au fond. Là-dessus le richard vole chez son frère pour demander où il avait gagné tout cet argent. « Cela provient de la peau de mon cheval, dit Eentand ; chaque poil m'a valu un louis. »

« Pardieu, pensa l'autre, chaque poil un louis ! » Et en un clin d'œil il eut tué et écorché ses chevaux, et alors de courir avec ses peaux au marché ! Cela était très bien ; mais au lieu d'un louis pour chaque poil, il en reçut à peine un pour les trois peaux. Aussi résolut-il de se venger sur Eentand.

Celui-ci d'ailleurs s'attendait à tout, et comme sa grand'mère venait de mourir, il prit la précaution de mettre, la nuit, le cadavre de la vieille dans son propre lit.

Digitized by Google

En effet, la nuit, son frère vint avec un grand couteau et, croyant avoir affaire à Eentand, en personne, il enfonça jusqu'à trois fois la pointe dans la poitrine du cadavre.

Le lendemain Eentand habilla sa grand'mère comme les dimanches, la lia sur une charrette à lait, se mit à côté d'elle et hop! prit la route, comme s'il devait aller au marché.

Arrivé à un estaminet il y entra et demanda deux verres de bière. Le premier il le prit lui-même. « Donnez l'autre à ma grand'mère, dit-il. Mais il faut parler fort, savez-vous, car la femme a l'ouïe si dure. »

— Là, femme, bois un coup, cria l'hôte. Mais elle se tut comme une bûche.

— Hé! la mère, voici un verre de bière pour toi! cria l'hôte encore plus fort. Et de nouveau pas de réponse.

— Mais que diable, dit l'hôte, voilà qui s'appelle avoir l'ouïe dure. — Hé la femme! voici un verre de bière, cria-t-il, mais sans obtenir de réponse. Là, mordieu, tu te moques de moi, vociféra-t-il impatienté, et pardaf! il lui jeta le verre en pleine figure, si fort qu'elle tomba à la renverse!

Maintenant Eentand se mit à tempêter et à crailler que le paysan avait assassiné sa mère et qu'il le ferait mettre en prison, mais celui-ci supplia tant et si bien qu'à la fin Eentand consentit à ne pas porter plainte, à condition que le paysan lui donnerait un sac d'argent.

En retournant à la maison, notre paysan acheta une voiture et des chevaux et passa exprès devant la maison de son frère. Lorsque celui-ci le vit arriver, il courut droit à lui, lui demandant comment il était devenu si énormément riche. Eentand lui dit comment sa grand'mère avait été assassinée et qu'il avait trompé l'hôte, et l'autre résolut aussitôt d'assassiner son grand'père et de faire la même farce à quelqu'autre aubergiste. Oui, mais on découvrit la ruse, et on l'accusa de meurtre; et voilà qu'au lieu de gagner de l'argent, il dut donner encore tout un plat d'argent pour n'être pas poursuivi lui-même devant la justice.

Cette fois enfin il se vengerait. Il saisit son frère, le lia dans un sac, et le porta à l'eau pour le noyer. En chemin, voulant se reposer un peu, il entra dans une auberge et laissa le sac au-dehors pour ne pas trahir ce qu'il portait : car Eentand ne cessait de se lamenter et de crier. Voilà que passe un berger avec ses moutons et qu'il entend la voix d'Eentand qui crie :

— Mon Dieu! mon Dieu! Voilà qu'on veut me faire bourgmestre! Et je ne connais pas une lettre grande comme une tour!

— Bourgmestre, pensa le berger, voilà un bel emploi! Et moi qui suis si savant!

Et lui de courir vers le sac, d'en faire sortir Eentand, et de s'y mettre à sa place pendant que l'heureux Eentand partait avec ses moutons.

Quand le frère vindicatif eut jeté le sac à l'eau et était sur le chemin du retour, voilà qu'il rencontre Eentand avec ses moutons.

— Eh bien, demande-t-il, est-ce que je ne t'ai donc pas noyé? Je t'ai pourtant jeté au plus profond de l'eau!

— Si tu m'avais jeté dans une rivière deux fois plus profonde, dit Eentand, j'aurais eu non-seulement les moutons que voici, mais encore toute une étable de bœufs; et si tu m'avais jeté dans une rivière quatre fois plus

Digitized by Google

profonde j'aurais eu par surcroît une voiture à quatre roues et quatre chevaux !

— Mon Dieu, mon Dieu! pensa le frère, si je pouvais, moi, posséder tout cela! Et il commença à flatter son frère et le pria de le jeter à son tour à l'eau.

— Avec plaisir, dit Eentand. Seulement, permets-moi d'abord de conduire mes moutons à l'étable et je suis à toi!

En un clin d'œil l'autre était dans le sac, et pardaf! le voilà à l'eau! Vous pouvez penser s'il en est revenu!

Et maintenant Eentand se maria avec la veuve de son frère et devint le paysan le plus riche du village.

Recueilli à Wambeke-lez-Ternath.

(*A suivre*) POL DE MONT.

USAGES DE MOISSON

I

LES GRAINS DE BLÉ PROPHÉTIQUES.

Aux environs de Bar-sur-Aube, les paysans de plusieurs villages, désireux de connaître le prix auquel ils pourront vendre ou acheter le blé, ont imaginé un moyen de satisfaire leur curiosité.

Aussitôt après le battage, après une bonne flambée, la ménagère, entourée de toute la famille, enlève les cendres de l'âtre et nettoie bien l'endroit vidé. Sur la face chaude et devenue nette, elle dépose aussitôt une petite poignée de grains de blé, que la chaleur gonfle et dont une quantité plus ou moins grande ne tarde pas à éclater. Chaque grain qui éclate est, par le fait même de l'explosion, lancé au milieu de la chambre. On en suit anxieusement la gymnastique. Tout en les recueillant, on les compte avec soin, et le nombre des projectiles ainsi partis de la cheminée indique le chiffre que le prix du blé doit atteindre.

Chacun a une foi robuste dans ce singulier guide des cours, et il n'est pas une année ou plusieurs cultivateurs n'affirment que l'oracle du foyer leur a dit vrai.

II

PRENDRE LE RENARD.

Malgré sa formule appellative, cette coutume usitée en Bourgogne n'a rien de cynégétique. Elle est très intime, au contraire, et tout

Digitized by Google

à fait patriarcale. Ceux qui la pratiquent se livrent sans grand déplacement aux réjouissances de famille qui, chaque année, terminent la grande opération de la moisson.

En voici un aperçu :

Le soir du dernier jour, après toutes gerbes coupées, on prépare une rentrée à la ferme, solennelle autant que possible. A cet effet, on imagine des motifs de décoration, on enjolive la voiture finale, que les plus ingambes surmontent d'une croix de dimension « voyante », confectionnée avec des épis et ornée à profusion de fleurs et de rubans entremêlés.

La bande travailleuse au complet, — gars et fillettes, que précèdent les vieux, — suit le char de la fête en chantant et surtout en *huchant*, c'est-à-dire en jetant à propos et hors propos leur cri favori de : *You cou cou!* qui vibre et se répercute, sonore et prolongé, tout le long de la route.

Arrivé à la ferme, ce nombreux personnel s'attable, et fait au solide souper l'honneur d'un appétit et d'une soif pantagruéliques; puis, pour aider à la digestion, l'on gagne la grange, où l'on danse au son du crin-crin ou de la *gonfle*, qu'on sait toujours avoir sous la main pour la circonstance...

— Mais le « renard » ? On ne le voit guère apparaitre dans tout cela ?

— C'est vrai. La coutume a survécu au sens de son étiquette. On ne retrouve pas, dans la mémoire de nos contemporains, le pourquoi de cette dénomination... Néanmoins, après ces copieuses réjouissances, chacun dit que «le renard est pris ».

F. Fertiault.

EXTRAITS ET LECTURES

L'ENFANT SAINT SIMON DE TRENTE, MARTYRISÉ PAR LES JUIFS

Nous trouvons dans l'excellente Revue *The Nation*, de New-York, 21 juillet, le curieux récit suivant, que lui adresse un correspondant; nous le traduisons en l'abrégeant un peu.

A Trente, dans le Tyrol, le voyageur qui se promène dans la Via Lunga ne peut guère s'empêcher de remarquer une maison ornée de deux bas-reliefs accompagnés d'inscriptions. Je les considérai, je les lus et ma surprise fut grande lorsque j'appris que cette maison, jadis synagogue, était maintenant la chapelle de saint Simon, qui fut martyrisé par des Juifs en 1475, lorsqu'ils célébraient leur Pâque. Un des bas-reliefs représente l'enfant qu'on étrangle et dont on recueille le sang. L'autre est consacré à son

Digitized by Google

apothéose. C'était la première fois, à ma connaissance, que cette légende des Juifs se servant du sang chrétien pour leur rite pascal avait pris une forme aussi concrète, et ma curiosité fut très vivement excitée... A la cathédrale on voit le tombeau du premier évêque Jean Hinderbach, auquel son épitaphe donne comme titre de gloire d'avoir fait condamner les Juifs et fait placer dans l'église saint Pierre les ossements de saint Simon... J'allai à la Bibliothèque de la ville, et je pus prendre connaissance de plusieurs livres, et surtout d'un manuscrit qui m'édifia pleinement au sujet du martyre de saint Simon.

Plusieurs années avant cet événement les Juifs étaient nombreux dans le Trentin et ils vivaient en bonne intelligence avec leurs voisins. En 1475 un moine nommé Bernardino Tomitano, béatifié depuis, vint prêcher le carême, et il déclara aux fidèles « que s'ils ne chassaient pas les Juifs promptement, ils seraient forcés de le faire bientôt, parce qu'ils verraient ces méchants se nourrir de la chair de leurs enfants innocents, et étancher leur soif avec le sang des catholiques. » Le vendredi-saint de cette même année, Andrea Cerdo informa les autorités que son fils Simon, âgé de deux ans, avait disparu. On fit des recherches et le corps de l'enfant fut trouvé dans un égout, près de la maison d'un Juif, et les médecins déclarèrent qu'il avait été saigné et que cela avait causé sa mort. On se rappela alors les paroles du moine; beaucoup de Juifs furent arrêtés, et plusieurs, mis à la torture, avouèrent qn'ils avaient tué l'enfant et que son sang avait servi à la préparation du pain sans levain destiné à la Pâques. L'évêque Hinderbach s'employa de tout son pouvoir pour obtenir la canonisation de l'enfant, qui fut obtenue en 1481. Le *Martirologio romano*, Torino 1886, à la date du 24 Mars, porte la mention suivante : « A Trente, la passion de l'enfant saint Simon, cruellement mis à mort par les Juifs et qui fit depuis plusieurs miracles. » Il est curieux aussi de noter que le premier livre imprimé à Trente en 1476 est une petite brochure de Mattia Tiberino, qui contient l'histoire complète de la passion et de la mort du bienheureux Simon.

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

Dr Friedrich S. Krauss. — *Sreca. Glück und Schicksal im Volksglauben der Südslaven.* — Vienne. A. Hœlder, 1886, in-8° de 197 p.

M. Fr. S. Krauss, connu des lecteurs des *Mitteilungen* de la Société d'Anthropologie de Vienne, dont il est un des membres les plus actifs, vient de publier d'abord dans le recueil cité, puis en volume, une étude sur la Chance

Digitized by Google

et la Destinée chez les Slaves Méridionaux. Dans les pays occidentaux nous sommes si peu au courant des choses d'Orient, que ce ne sera pas sans intérêt d'analyser en peu de mots le travail de M. Krauss.

Il traite en premier lieu la question mythologique. L'homme cherche toujours à rattacher les événements, surtout les événements surprenants, à une cause quelconque; c'est cette tendance qui lui fit créer, pour les faits incompris, une divinité, *Tyche* chez les Grecs, *Fors Fortuna* chez les Romains, *Sreca* chez les Slaves Méridionaux. Plus tard cependant, sous des influences chrétiennes et mahométanes, la Sreca prit le rôle de la *Tutela*, du *Fatum* et en partie même de la *Parque*. Alors que chez les peuples occidentaux la déesse de la chance et du destin s'est effacée, pour faire place à un Dieu distributeur de bonheur et de malheur, les Croates et les Bosniaques ont conservé une déesse existant avec ces attributs, à côté de *Bog* (Dieu). C'est ce que prouvent les exemples donnés par l'auteur, qui appartiennent en partie aux locutions usuelles du langage, telles que : « La bonne Sreca et Bog nous l'ont donné. » Les autres peuples slaves se sont rangés aux croyances chrétiennes et juives.

M. Krauss étudie chacun des attributs de cette divinité en détail, en basant ses conclusions sur des matériaux recueillis par lui dans un voyage d'exploration en Bosnie et en Herzégovine.

Elle représente en premier lieu *l'esprit tutélaire*, bon ou mauvais, commun à tous les peuples occidentaux. Chez les Slaves, tout homme a sa Sreca; celle-ci a la forme d'un *serpent*. Chaque maison a un génie semblable. Ces idées reposent sur le culte très répandu, mais encore fort peu connu, du serpent, qui existe chez les peuples slaves beaucoup plus qu'en Occident. L'auteur a quelques bonnes remarques à ce sujet.

Cet esprit tutélaire est souvent de mauvaise nature; cela ressort des traditions empruntées par l'auteur à sa collection manuscrite. Il prend alors le nom de *Nesreca*. Quand quelqu'un est malheureux, il s'explique le fait par l'abandon de son génie tutélaire. Les légendes slaves parlent souvent d'hommes qui se mettent en voyage pour aller le chercher. Généralement ils le trouvent dormant dans le bois, le séjour favori des êtres hostiles à l'homme.

On se rend la Sreca favorable en répandant par terre quelques gouttes avant de boire. On prononce souvent son nom dans les toasts : l'on boit « à la Sreca des convives ». Il semblerait que cette locution ne fût plus qu'une formule, appartenant au domaine de la langue, mais trouvant cependant son origine dans une représentation mythologique.

La Sreca, comme régissant la destinée de l'homme, présente quelques points particuliers aux Slaves. Chez ceux-ci, la destinée est déterminée dans la *nuit* de la naissance, non pas à *l'heure* de la naissance. Les étoiles ont, en Esclavonie comme partout, une grande influence sur la destinée de l'enfant : comme ici, on y naît « sous une bonne ou sous une mauvaise étoile ». Tout homme a son étoile au firmament. On ne doit pas, pour cette raison, observer le ciel.

Le même fatalisme préside encore à la division du temps en bonnes et en mauvaises heures : de là l'expression, dont nous retrouvons les équivalents dans nos langues occidentales, p. ex. le *bonheur*, primitivement *la bonne heure*. Chez les Slaves l'heure avant le lever du soleil est bonne, le temps après le coucher du soleil est mauvais. M. Krauss communique, concernant les jours bons et mauvais, diverses croyances qui se retrouvent en Occident, tantôt identiques, tantôt avec le sens contraire.

Un chapitre fort curieux parle des fétiches ou amulettes par lesquelles on cherche à se concilier la chance. Il traite successivement de la *coiffe* que certains enfants ont en venant au monde, des *pierres de tonnerre*, de la *noix* en forme de cœur, appelée *noix de bonheur*. Cette dernière croyance, que l'auteur cite comme existant en Allemagne, mais pour laquelle il ne donne pas de références, se retrouve également dans certaines provinces de la Belgique. Ces noix portent le nom de *noix du Saint-Esprit*; les manger, est un péché et porte malheur.

Digitized by Google

Comme fétiches, M. Krauss nous signale encore le *trèfle*, la *corde de pendu*, la *pièce de monnaie*. Dans l'Ouest de l'Europe, c'est généralement une pièce *trouée*; en Esclavonie, c'est la pièce de monnaie payée en trop par l'acheteur, volontairement ou involontairement.

Beaucoup de croyances courantes ne se laissent ranger dans une catégorie précise; parmi celles-ci je citerai les *pressentiments*, dont le monopole appartient en Esclavonie à quelques individus. Cette croyance rappelle à un certain degré *l'action évocatrice des paroles*. Le *mauvais œil* est souvent attribué aux roux; les *taches sur les ongles*, contrairement à la croyance occidentale (Bretagne, Flandre) qui les prend pour des péchés, sont un signe de bonheur.

En appendice l'auteur émet quelques idées au sujet de la roue de la fortune, à laquelle il croit pouvoir attribuer une origine hindoue.

Ce travail fait preuve d'une connaissance profonde du peuple esclavon, des croyances et des langues slaves en général. Les rapprochements linguistiques ont bien souvent permis à M. Krauss de retrouver la trace des anciens attributs de la divinité, qui était l'objet de ses recherches.

AUG. GITTÉE.

ADOLPHO COELHO. — *Os dialetos romanicos ou neo latinos na Africa, Asia e America*. Extrait du Boletin de Societad de Geographia de Lisboa, n° 12 6e série, 1886, in-8° de 51 pages.

Cet article est le troisième que M. C. consacre aux patois créoles issus des langues néo-latines. Avec les deux publiés précédemment, il forme une des contributions les plus précieuses pour l'étude de ces langues. Il s'occupe d'abord du Créole portugais qu'on trouve sur plusieurs points de l'Afrique, (îles du Cap Vert, Saint-Thomé et la côte de Guinée). En Amérique, on parle au Brésil un créole à propos duquel il donne plusieurs indications utiles aux folkloristes et aux linguistes. Il y a longtemps que les Portugais ne possèdent plus dans l'Inde que quelques points insignifiants, surtout si on se reporte à la vaste étendue de leur domination au XVIe siècle; mais il y existe sur plusieurs points, notamment à Singapour, un dialecte indo-portugais. A Macao, il y a également un créole particulier. L'auteur donne aussi, d'après ses propres travaux et ceux de M. Schuchardt quelques additions au sujet du créole espagnol.

La troisième partie de cette importante monographie est consacrée aux dialectes créoles français; elle est surtout bibliographique et contient de précieuses additions à la Bibliographie que nous avons publiée, M. H. Gaidoz et moi, et dont le supplément paraîtra prochainement.

Une section additionnelle donne la bibliographie d'un certain nombre d'ouvrages écrits en créole germanique (la plupart sont en créole hollandais ou en créole anglais).

P. S.

ERRATUM A LA BIBLIOGRAPHIE de *Cupid and Psyche*, p. 333 de la Revue.

La phrase dans laquelle on lit : « où M. Cosquin voit un mythe, M. Lang ne voit qu'un simple conte populaire, etc. » doit être rétablie ainsi : « où l'on voyait jadis un mythe, M. L., après M. Cosquin, ne voit qu'un simple conte populaire. Mais où les deux auteurs différents, c'est en ce qui concerne le pays d'origine de ce conte, que M. C. fait venir de l'Inde, etc.

La phrase qui a été rectifiée attribuait en effet à M. Cosquin une opinion qui est le contraire de celle qu'il a exprimée au tome II, p. 225 de ses *Contes de Lorraine*, au début d'une des meilleures dissertations de son précieux livre : « Ce prétendu mythe, dit-il, ne tient en réalité que par le nom des personnages à la mythologie grecque et romaine. C'est tout simplement un conte populaire, frères de plusieurs contes qui vivent encore aujourd'hui *anilis fabula* « conte de bonne femme, » comme Apulée le dit lui-même. »

P. S.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

La Favilla. 5 août. — Il principio di due leggende *Zeno Zanetti.* (Etude sur la formation contemporaine de deux légendes.)

Journal of Anthropological Society of Bombay, t. I, n. 2. — On betrothal among the Maharashtra Brahmanas. *Yashrant Vasudev Athalye.* (Détails sur les cérémonies des fiançailles.) — On the habits of a Jain ascetic. *Moreswar Gopal Deshmukh.* — On demonalatry in Southern India. *R. Caldwell.* (Etude importante sur le culte du démon.) — On Hindu Sacrifices. *Hari Deshmukh.*

L'Homme, t. IV n° 12. — Histoire naturelle de l'Être suprême. Essai d'évolution religieuses. *Paul Nicolle.* — Les Volcans. Origines — Habitants Causes des éruptions — Comment on apaisse les dieux des volcans. — Lieux indeumes. *Paul Sébillot.*

Mélusine, 5 septembre, — L'Anthrophagie. *H. Gaidoz.* — Alexandre le Grand, conte breton. *F.-M. Luzel.* — Les rites de la construction. *Auguste Gittée.* — Corporations et métiers. *H. Gaidoz.* — Devinettes de la météorologie. *H. Gaidoz.* — Les oreilles. *H. Gaidoz.*

Revue de l'Histoire des religions, t. XV, 3. — Le livre des morts, bulletin critique de la religion égyptienne. *G. Maspero.*

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Lutin des femmes en couches.* — Dans le Bas-Languedoc il y a un lutin, le Gripet, qui se tient sous le lit des femmes en couches et mord le mollet de celles qui les soignent. (*Comm. de* M. A. LANGLADE.)

⁂ *Barbe-Bleue en Anjou.* — Les paysans à Champtocé et à Champtoceaux disent que les châteaux en ruines ont appartenu à Barbe-Bleue. Il s'y est formé une sigulière légende qui mêle les épisodes de l'histoire de Gilles de Retz et ceux du conte de Perrault. (*Communication de* M. MICHEL).

⁂ *Noms des élèves de l'Ecole des pupilles de l'Armée en Belgique.* — A leur entrée à l'Ecole, les pupilles portent le nom de *Navets;* en 2e année, de *Moisis;* en 3e et dernière année, de *Pourris.* (*Comm. de* M. ALFRED HAROU).

⁂ *Grains jetés sur les mariés.* — Au Creusot, existe encore l'usage suivant: en rentrant de l'église la mère de la mariée, ou à son défaut une proche parente, prend un sac de riz et en jette des poignées sur les jeunes époux, et même sur les assistants. Si l'on interroge les gens du pays à propos de cette coutume, ils répondent que cela signifie : « Que votre postérité soit féconde comme les étoiles de la mer (*sic*) ». (*Communication de* M. le commandant LAMBERT).

⁂ *Les bêtes crevées.* — En Haute-Bretagne, si un animal quelconque meurt dans la maison d'habitation, il faut se hâter d'enlever son cadavre, ou il arriverait malheur à quelqu'un de la famille.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTEVRAIN. — ÉCOLE TYP. DES PUPILLES DE LA SEINE. — DIRECTEUR : MAY.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 10. — 25 Octobre 1887.

LES POURQUOI

I

POURQUOI LES CHIENS ONT L'HABITUDE DE SE REGARDER SOUS LA QUEUE

U temps jadis la nation des chiens ayant à se plaindre des hommes, et ne voulant pas employer la violence, se réunit en assemblée générale, et nomma deux députés pour aller porter ses doléances auprès du Tout-Puissant.

Les députés partirent, et arrivés dans le palais du dieu, ils furent, avec beaucoup d'autres plaignants, introduits dans la salle d'audience. Mais comme leur tour tardait à venir, pris d'un petit besoin, causé surtout par la peur, après avoir essayé de sortir ils furent obligés de lever la patte dans l'angle de la salle. L'introducteur des ambassadeurs s'étant aperçu de l'incongruité des députés les renvoya en les traitant de malpropres.

Les voilà de retour dans leur pays, ils vinrent conter leur mésaventure devant l'assemblée réunie. — On délibéra. Il fut résolu que les deux députés se rendraient une seconde fois auprès du Tout-Puissant et que pour éviter un nouvel accident, le corps du délit serait convenablement ficelé. Ce qui fut fait. Ils partent, mais cette fois, la crainte de ne pas réussir fut cause d'un plus grand malheur; l'introducteur des ambassadeurs eut connaissance, par son odorat, de l'accident des deux députés, et rendu furieux il les jeta à la porte.

Arrivés chez eux, ils confessèrent en assemblée générale leur nouveau malheur. On délibèra et il fut convenu que pour être à l'abri de tout accident les ambassadeurs seraient cousus. L'opération faite, ils partirent pour la troisième fois.

Que se passa-t-il à cette troisième audience? La nation des chiens l'ignore

Digitized by Google

les députés n'étant pas encore revenus, ils les attendent. Voilà pourquoi lorsqu'un chien en rencontre un autre, il lui fait passer une petite visite, afin de voir si c'est un des deux députés envoyés il y a si longtemps porter les doléances de la nation des chiens.

ÉMILE ÉNAUD.

Ce petit conte, qui vient de Bretagne, est en réalité une variante de la fable de Phèdre : *Députation des chiens vers Jupiter*, liv. IV, f. 16. Les chiens députés vers Jupiter pour demander une condition plus douce, eurent si peur, lorsqu'ils se présentèrent devant le dieu, qu'ils firent des crottes dans l'Olympe. On envoya de nouveaux ambassadeurs, auxquels on parfuma l'anus. Ils furent aussi effrayés que les premiers, et souillèrent encore le palais des dieux. Ils ne revinrent jamais trouver ceux qui les avaient députés, n'ayant à leur annoncer que de mauvaises nouvelles. Leurs descendants les attendent toujours; aussi lorsqu'ils voient un nouveau chien, ils vont lui flairer le derrière pour voir si c'est un de leurs ambassadeurs qui revient.

Dans le *Recueil des Questions tabariniques*, (éd. Bibl. elzévirienne), la Question V est intitulée : « Pourquoy les chiens, s'entre saluant, se flairent au derrière l'un de l'autre. »

TABARIN. — Je me suis estonné de ce que j'ay veu les chiens qui, pour saluer leurs compagnons, de prime abord les viennent flairer au derrière; je voudrais bien sçavoir la raison.

LE MAISTRE. — La raison en est commune, Tabarin; c'est un instinct naturel qu'ils ont entre eux qui les porte à ceste action...

TABARIN. — Ce n'est pas encore tout cela, mon maistre; vous n'avez point veu les annales des chiens, à ce que je voy...

Il faut que vous sçachiez que les chiens s'assemblèrent un jour ensemble, et voulurent tenir les estats pour plusieurs raisons, car ils se voyoient aucunes fois bastonnez de leurs maistres et mal menez des serviteurs : ils tindrent donc conseil pour pourvoir à ce qu'on auroit à faire désormais. Les gros dogues, comme les plus grands, présidoient et recueilloient les sentences des plus petits : un qui avoit esté tousjours à la cuisine, et qui aymoit à lécher les plats, fut d'avis de faire une bourse commune entre eux et d'acheter de la viande, et ainsi trafiquer sans estre tousjours subjects à autruy; un autre plus ancien se lève et dit que ceste opinion n'estoit pas bonne, et qu'eux mesmes mangeroient toutes leurs viandes, et qu'ainsi ils ne feroient pas grand trafic; un des plus bas vint à opiner et dire qu'il falloit aller aux Indes pour trafiquer en espiceries, et que c'estoit une matiere qui ne seroit consommée. Son conseil fut approuvé : on faict une solde, chacun contribue, et deleguèrent un chien avec la bourse pour aller faire trafic aux Indes. Le chien, par cas fortuit, comme il estoit sur mer par une grande tempeste, fut jetté en l'eau, pour descharger le navire. Ses compagnons l'attendirent longtemps, et depuis toutes les fois qu'ils se rencontrent, curieux de sçavoir des nouvelles des Indes, viennent flairer au derrière l'un de l'autre, pour voir s'il ne sent point les espices.

P. S.

Cette fable des chiens qui se sentent a été l'objet d'une étude dans *Zeitschrift für Deustche Mythologie*. Voici la traduction des principaux passages.

Digitized by Google

Le roi des animaux invita un jour tous ses sujets à un grand festin. Le chien devait aider à la cuisine, comme il est un animal si fidèle et si honnête, et il devait apporter les épices nécessaires. Le cuisinier manquait de poivre et le chien fut envoyé chez l'épicier, pour aller en chercher, mais il ne revint pas. Comme il restait si longtemps, le cuisinier lui envoya un autre après lui, pour le chercher, et pour qu'il trouvât parmi tous les chiens, celui qu'il fallait, on lui fit flairer le poivre, parce qu'on croyait que l'autre avait mangé le poivre. Le chien partit, mais ne revint pas non plus, et on envoya toujours d'autres, jusqu'au dernier qui en était là, et aucun ne revint, mais tous cherchent encore jusqu'à ce jour celui qui doit aller chercher le poivre pour le festin du roi.

(Ce conte a été raconté à J.-W. Wolff par un ami, de Oppenheim sur le Rhin, qui l'a entendu de son père.)

Wolff ajoute : je me souviens vaguement de ce conte pour l'avoir entendu dans ma jeunesse, mais il était différent de celui-ci. La fête paraît avoir été l'élection du roi, car quand nous autres enfants nous voyions les chiens se flairer l'un l'autre, nous disions : *Ils cherchent leur roi!* (t. I., p. 225).

Un paysan alla un jour à la chasse avec son chien, ils tuent un sanglier. Comme ils le partagent, le paysan garde la chair pour lui et donne les os au chien. Celui-ci, furieux, s'en va et délibère avec ses semblables, sur ce qu'il y a à faire. Alors les chiens sont arrivés et ont déposé une plainte contre le paysan. — Notre Seigneur, dit leur délégué, a créé le chien plutôt pour manger de la chair que l'homme. Le tribunal alors a fait venir un homme sage, pour qu'il donne son avis. Il dit : Paysan, ouvre la bouche, et il a regardé les dents du paysan. Il dit ensuite : Chien, ouvre la bouche! et il a également regardé la denture du chien. Alors il dit : Le chien a raison. On a donc écrit le jugement sur un morceau de peau, et après l'avoir enfermé dans une boîte en plomb, on l'a remis au plaignant.

Celui-ci aussitôt a mis le témoignage précieux sous la queue, il a abaissé celle-ci et a repris le chemin de la maison. Arrivé à une rivière, il voit son image dans l'eau, croit que c'est son cher cousin, et s'empresse de lui communiquer cette bonne nouvelle. Mais d'après la manière des chiens, il agite sa queue, et voilà que tout à coup la boîte tombe à l'eau. O malheur! dit-il, et il plonge pour la rechercher, mais il est si peu habile à plonger, qu'il se noie. Pendant ce temps les chiens avaient déjà eu vent du jugement et ils espèrent encore toujours retrouver celui qui le porte sous la queue. Quand un étranger arrive, la première chose qu'ils lui font c'est de lui flairer sous la queue.

Ce conte a été recueilli oralement de Stephanopol, par M. T. Woste, *près de Sundwig.*

Les chiens furent un jour également atteints par la fièvre de la liberté, ils organisèrent une assemblée générale et décidèrent d'envoyer deux vieux chiens comme députés à Rome pour que le pape leur accorde la liberté de

Digitized by Google

manger de la viande tous les vendredis et samedis, de ne plus devoir observer le carême, chose qu'ils croyaient bien mériter en attrapant le gibier aux ecclésiastiques et en veillant fidèlement sur leur maison et leur jardin. Le pape accorda la demande et leur fit donner à ce sujet une lettre avec sceau. Les députés la prirent sous la queue, convoquèrent une nouvelle assemblée, lurent la lettre et demandèrent où il fallait conserver la bulle avec le sceau papal, pour qu'on ne leur ravisse leur liberté. Comme ils n'avaient ni coffre ni chancellerie, on trouva bon, sur le conseil d'un vieux mâtin, de confier la lettre à leurs anciens amis et alliés les chats; les chats leur promirent de bien le garder, et cachèrent la bulle sous le toit d'une tour, où elle était en sûreté des hommes. Après un an, les chiens voulurent voir leur lettre, mais quand les chats voulurent la chercher, les rats et les souris l'avaient mangée. Les chiens alors déclarèrent la guerre aux chats, et elle dure encore jusqu'à ce jour; l'inimitié mortelle des chats contre les rats et les souris aussi en fut la conséquence. Les chiens envoyèrent deux autres députés à Rome, pour demander au pape une nouvelle lettre de liberté; mais comme les députés arrivèrent en Italie, où il faisait très chaud, ils burent trop de bon vin pour se rafraîchir, eurent une querelle ensemble, se mordirent et se déchirèrent la peau, au point qu'ils roulèrent en bas de la montagne et perdirent misérablement la vie. Les chiens attendent encore toujours leurs messagers, et quand un chien voit l'autre, il le flaire derrière et devant, et demande s'il n'apporte pas la lettre ou s'il ne sait rien de la députation et s'il ne donne pas une bonne réponse, ils se déchirent la peau comme s'ils avaient également bu du vin d'Italie rafraîchissant. (K. SIMROCK, Ibid. II, p. 16.)

AUG. GITTÉE.

II

POURQUOI LES CHIENS LÈVENT LA PATTE DE DERRIÈRE

Deux légendes du recueil de Landes expliquent l'origine de cette particularité; les voici en substance :

A l'origine des choses, les êtres animés étaient encore imcomplets; trois génies descendirent sur terre et firent connaître à tous les animaux que s'ils se présentaient devant eux dans le délai de trois jours, ils recevraient ce qui leur manquait. Le canard qui n'avait qu'une patte et le chien qui n'en avait que trois, apprirent tardivement la nouvelle et arrrivèrent au moment où les génies avaient déjà distribué toute leur provision. Ceux-ci cassèrent deux pieds de table et, après une opération magique, ils en donnèrent un au canard et l'autre au chien, en leur recommandant de ne pas laisser toucher la terre à la patte qu'ils venaient de leur donner, de peur qu'elle ne touchât quelque chose de sale, car alors elle disparaîtrait. Voilà pourquoi le canard dort sur une patte et le chien lève la cuisse.

Une femme qui voulait se venger des bonzes les invita à une cérémonie, et, pour les souiller, mit la chair d'un chien dans les gâteaux qu'elle vou-

Digitized by Google

lait leur offrir. Le supérieur en fut instruit, et ordonna aux bonzes de porter des gâteaux et de les manger en laissant de côté ceux qu'on leur offrirait. Un seul oublia l'ordre et mangea un gâteau dans lequel il trouva une cuisse de chien. Depuis ce temps, le chien n'eut que trois pattes, parce que le bonze lui en avait mangé une, et c'est pour cela qu'il lève la cuisse, le membre de derrière étant un don céleste. (*Légendes annamites*, nos L et LI.)

III

POURQUOI LES CHIENS CHASSENT

Les Motu de la Nouvelle-Guinée racontent que jadis leurs ancêtres cuisaient leur nourriture au soleil. Un jour ils virent de la fumée à Taulu (l'espace de l'Océan). Le chien, le serpent, le bandicoot, un oiseau et un kangourou s'écrièrent : « Il y a de la fumée à Taulu! les Tauluites ont du feu! Qui ira le chercher? » Le serpent essaya, mais la mer était mauvaise et il revint bientôt. Même aventure arriva au bandicoot. L'oiseau tenta à son tour l'entreprise, mais le vent était trop violent. Le kangourou fut aussi forcé de revenir au rivage. Le chien dit : « J'irai! »; et il nagea jusqu'à ce qu'il fût arrivé à une île. Il y trouva un homme et une femme qui cuisaient leurs aliments. « Voilà, dirent-ils, un étrange chien! tuons-le! » Mais le chien saisit un charbon par le bout non enflammé et il sauta dans la mer. Il aborda et les femmes furent bien contentes d'avoir du feu. Mais les autres animaux étaient jaloux de lui et essayèrent de lui nuire. Il força le serpent à se réfugier dans un trou, le kangourou à se réfugier sur les montagnes, et depuis ce temps il les chasse. (*Journal of Anthropological Institute*, t. VIII, p. 371.)

(A suivre) PAUL SÉBILLOT.

LA CHANSON DU SIFFLET (1)

(*Incantation des petits paysans*)

II

Voici quelques formulettes franc-comtoises qui se rapportent à la confection des sifflets avec des branches où la sève monte.

Save save, mon fiautot, (sifflet)
C'est pour la dame du Bos.

La dame du Bois, c'est une espèce de fée.

Voici une autre « rengaine » provenant du département du Doubs, dans le voisinage de la Haute-Saône.

1. Voir le n° de juillet.

Digitized by Google

Sève sève, mon fiautot,
Su lou cu de saint Jaiquot (Jacques)
Quand saint Jaiquot serait crevà
Mon fiautot serait séva (aura *savé*).

Nous avons entendu aussi dire par les enfants frappant sur la branche de saule les paroles suivantes qui n'ont pourtant aucune analogie avec le détachement de l'écorce :

Lai Giraje ait fà in ue (œuf)
Aussi grus (gros) qu'lai tète d'in bue (bœuf)
Elle l'ait poucha (porté) baitisie (baptiser)
Su lai coue d'eune cucillie (cuiller)
Lai coue de lai cucillie ait cassà
Lai Giraje ait fà : ouin, ouà (est morte ?).

La Giraje est pour d'autres la Girarde, la femme d'un nommé Girard.

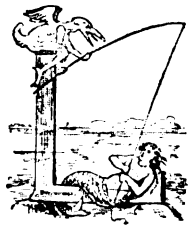
CHARLES BEAUQUIER.

ICONOGRAPHIE TRADITIONNELLE

I

QUELQUES IMAGES DES ÉGLISES DE HAUTE-BRETAGNE

Les saints de Notre-Dame-du-Haut

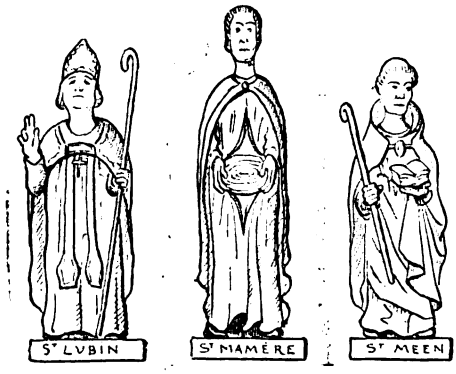


A chapelle de Notre-Dame-du-Haut est en Trédaniel, canton de Moncontour, et à peu de distance de cette ville. D'après la légende elle a été bâtie par les fées. Il y a un pardon le 15 août, et le dimanche qui suit.

L'intérieur de la chapelle est remarquable par six statues de saints, qui chacun ont leur spécialité comme guérisseurs. Ces statues sont anciennes, d'un travail assez grossier; mais elles sont intéressantes en raison des emblèmes qui accompagnent plusieurs d'entre elles, et des pratiques dont elles sont l'objet.

Dans la chapelle, elles sont disposées en deux groupes; dans chacun d'eux, la statue qui occupe le centre est plus élevée que les autres.

Sainte Mamère ou saint Mamère, fig. 1, montre ses entrailles qui sortent de son ventre entr'ouvert, et que ses deux mains semblent présenter.



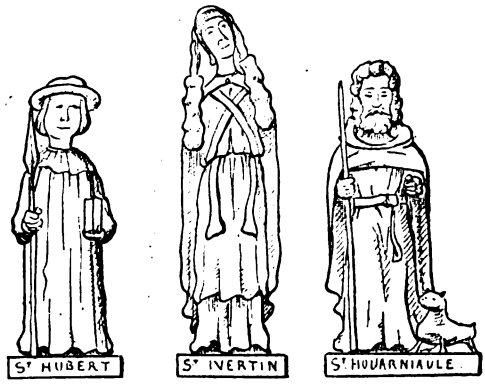
Elle est invoquée par les personnes qui souffrent de coliques ou de toute autre affection du ventre. Elles se font mesurer la partie malade avec de la bougie de cire jaune. Elle est ensuite brûlée aux pieds de la statue. Cet usage de faire mesurer la partie malade s'applique aussi à plusieurs des autres saints de de Notre-Dame-du-Haut. Cette vente est réservée à la fabrique et elle est très lucrative.

Digitized by Google

A droite de sainte Mamère est saint Lubin. Il guérit de la goutte. Ce saint a un autre sanctuaire près de Plémet (Côtes-du-Nord), dans une chapelle qui porte son nom; c'est même là qu'est son véritable culte. Dans la chapelle se trouvent des membres en cire. Les pèlerins prennent celui de ces membres qui correspond à celui dont ils souffrent, et ils plongent cette image en cire dans la fontaine miraculeuse.

Le culte de saint Méen est assez négligé, on ne sait pas au juste de quelle maladie il guérit.

L'autre groupe se compose également de trois statues. Saint Ivertin, qui forme le milieu du groupe, a la tête inclinée, et il y porte les mains. Il est invoqué contre les maux de tête, le vertige, les étourdissements et les défaillances. A la droite, saint Hubert a une pique à la main. Il préserve les chasseurs et encore plus les braconniers de tous les accidents; on se contente de le prier et on ne lui fait aucune offrande en nature.



Saint Houarniaule conduit un loup à l'aide d'une chaîne. D'après Jollivet, *Notions historiques*, t. II, p. 258, c'est le même que saint Hervé appelé aussi saint Houarvé.

Il passe pour préserver les troupeaux de la fureur de ces animaux dangereux, et le jour du pardon, les bergers lui apportent de la laine.

Le diable et saint Mathurin

Les croyances populaires du moyen âge, dit M. Sébillot, *Légendes de la mer*, t. II. p. 282 et 151, associaient le diable à toutes les œuvres de destruction et à tous les phénomènes de nature à frapper vivement l'imagination : aussi n'est-il pas surprenant que les légendaires lui attribuent de furieux ouragans au milieu desquels on le voit parfois intervenir en personne. Lorsque saint Nicolas calma l'orage qui menaçait d'engloutir le navire sur lequel il était monté, il venait de voir le diable y entrer l'épée à la main et chercher à le faire couler bas.

L'iconographie du moyen âge qui, s'inspirait souvent des superstitions contemporaines, représentait les vents sous une forme démoniaque. Dans une mosaïque de Giotto au Vatican, les diables, figurés par les vents, cherchent à faire chavirer le navire de l'église.

Dans l'église de Moncontour (Côtes-du-Nord) est un vitrail du XVe siècle, qui reproduit les principaux traits de la vie légendaire de saint

Digitized by Google

Martin très vénéré dans cette église (cf. l'image de ce saint dans la *Revue des traditions populaires* t. I, p. 48). Dans un des panneaux que nous reproduisons, le saint est en prière sur l'avant d'un navire; derrière lui, un diable d'un rouge vif, brise avec la main le mât du vaisseau. Ici l'intervention du démon a une forme plus matérielle que dans les exemples cités ci-dessus.

ÉMILE HAMONIC.

ALEXANDRE EN ALGÉRIE (1)

II

ALEXANDRE DANS LE MAGHREB

UNE tradition populaire citée dans le *Kitâb el Adouâni* (2) prétend que la ville de Ghdamès (la Kydamos de Ptolémée) fut ainsi appelée du nom d'un soldat d'Iskender dzou' l Qarnaïn, qui mourut à cet endroit.

Iskender dzou' l Qarnaïn, assimilé par quelques écrivains arabes au prince himyarite Asad Abou-Kerb Dzou' l Qarnaïn, pénétra, d'après la légende, jusqu'aux îles de la mer Ténébreuse (l'Océan Atlantique) et s'avança jusqu'aux Khalidât (Iles Fortunées) après quoi il revint sur ses pas. Dans celle de Sara, il aborda avant que les ténèbres ne couvrissent la mer et fut attaqué, lui et ses compagnons, par les habitants de cette île qui lui blessèrent du monde à coups de pierres (3). A Masfahan, au dire de l'auteur du *Livre des Mer-*

1. Voir le n° de juin.
2. Trad. Féraud. — Constantine, 1868, in-8°, p. 150.
3. El Edrisi. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, Leyde, 1862, grand in-8°, p. 52 du texte arabe.

Digitized by Google

veilles cité par El Edrisi, Iskender, ou Asad Abou Kerb, éleva sur une montagne, au centre de l'île une colonne de couleur rouge afin de marquer la limite de la mer navigable (1). Les habitants de l'île d'El Mostachkin (Les Suppliants) furent délivrés par ce prince d'un dragon qui dévorait tout : hommes, bœufs et ânes. Alexandre fit écorcher deux taureaux, remplit leurs peaux de résine, de soufre, de chaux et d'arsenic et les fit placer près de la grotte du monstre qui jeûnait depuis deux jours. Le dragon, après avoir dévoré cette proie, voulut la vomir, mais des crochets de fer la retinrent dans sa gueule ouverte où Alexandre fit jeter des plaques de fer rougi. Le mélange s'enflamma et le monstre fut brûlé vif. En reconnaissance, les habitants donnèrent au prince un animal nommé *baqrâdj*, de la grosseur d'un lièvre, jaune comme de l'or, porteur d'une corne noire et faisant fuir les animaux féroces (2).

Dans son introduction au *Kalilah et Dimnah*, (édition de Boulaq p. 3). Ali ben Al Chah Faresi attribue à Alexandre une ruse analogue pour se défaire des éléphants de Porus : il fait fabriquer des statues creuses d'hommes et de chevaux qu'on remplit de naphte et qu'on allume au moment du combat. Les éléphants se brûlent la trompe et jettent le désordre dans l'armée ennemie (3).

La communication établie par Dzou' l Qarnaïn entre la Méditerranée et l'Océan, et placée par une tradition populaire à Cherchell (4), est aussi l'objet d'une légende sur le détroit de Gibraltar. D'après El Edrisi (5) lorsqu'El Isk ander pénétra en Espagne, il apprit que les habitants étaient en guerre continuelle avec ceux du Sous marocain qui pénétraient facilement dans le pays, la Méditerranée étant fermée par un isthme. Le roi manda des ingénieurs et des mineurs qui, s'étant aperçus que le niveau de l'Océan étaient un peu plus élévé, exhaussèrent le terrain que devait traverser le futur canal qu'ils creusèrent entre Tanger et l'Espagne. La violence des eaux fut telle que deux digues qui devaient maintenir le détroit furent submergées, des villes englouties et le pays ravagé. El Edrisi déclare avoir vu de ses propres yeux les restes de celle de ces digues construite du côté de l'Espagne : les habitants de Tarif *(Tarifa)* et de l'île Verte *(Algesiras)* la nommaient El Qantara (le pont).

RENÉ BASSET.

1. Id., p. 28.

2. El Edrisi, p. 53-54 du texte.

3. Dans les légendes occidentales sur Alexandre, ce prince emploie un autre moyen pour se débarrasser des éléphants. (Meyer, *Alexandre le Grand dans la littérature française*, t. II, p. 172.) Cf. Aussi la ruse imaginée par Sémiramis, toujours pour combattre un prince de l'Inde, Stratrobratès (Diodore de Sicile, *Bibliothéque historique*, L. II, 17-18.)

4. Cf. Une légende sur la destruction de Cherchell par Alexandre, dans mes *Contes berbères*, n° XXI p. 44 et notes 41 et 42.

5. *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, éd. Dozy et de Goeje, p. 165-66 du texte arabe.

Digitized by Google

UNE CHANSON BOURBONNAISE

Recueillie par Alexandre Dumas

En feuilletant récemment l'ancienne collection de la *Gazette musicale*, notre attention fut attirée par les titres suivants : *La ballade de Bourbon-l'Archambault, le Mal d'amour, sur l'air du pays*, puis par des vers d'une chanson populaire, enfin, au bas de l'article, par la signature d'Alexandre Dumas.

La *Gazette musicale*, alors dans toute sa nouveauté (en 1835), avait en effet pour collaborateurs non-seulement des musiciens tels que Berlioz, Liszt, Ad. Adam, Berton, Lesueur, Halévy, etc. mais aussi un certain nombre d'hommes de lettres : Jules Janin, Méry, Alexandre Dumas, etc. De tous, Dumas était assurément le plus étranger aux choses de la musique : lui-même, dans la lettre qu'il écrivait de Bourbon-l'Archambault au directeur de la *Gazette musicale* (1) convient de son inaptitude à juger du mérite d'une œuvre tant soit peu compliquée; mais il ajoute : « Cependant, il y a peu d'hommes aussi impressionnables que moi à certaines beautés musicales; plus l'instrumentation est savante et compliquée, moins je la sens, plus difficilement je l'apprécie, plus vite elle m'échappe : vienne au contraire un motif simple et mélancolique, je me sens inondé d'une douceur infinie; une harmonie fluide m'enveloppe, tous mes pores sensitifs s'ouvrent, mes facultés les plus intérieures viennent au devant d'elle comme pour lui faire fête, et la voilà qui, pareille au berger de la belle au bois dormant, s'en va chercher au fond de mon cœur une syrène endormie qui se réveille et qui chante. » C'est cette disposition qui permet de ressentir le mieux le charme de la mélodie populaire; en effet, notre auteur ajoute : « Ma fée s'est éveillée, elle chante, et qui m'a ainsi ramené à vous? le chant d'une jeune fille et la musette d'un paysan. » Et, après avoir cité les couplets de la chanson populaire qu'il entendit du milieu des ruines du manoir de Bourbon-l'Archambault et qui lui fournit le sujet de son article, il conclut ainsi : « Peut-être cette musique et cette poésie paraîtront-elles exécrables à un habitué des Bouffes et de l'Opéra; mais à 80 lieues de Paris, chantée par une jolie petite fille aux yeux bleus, accompagnée par la musette d'un paysan gros et naïf comme un villageois de Téniers, elle m'impressionnera vivement. »

C'était chose, sinon très audacieuse, du moins assez originale, en 1835, que de mettre en parallèle avec Rossini ou Meyerbeer une simple chanson de paysan, et, qui plus est, d'avouer ses préférences pour cette dernière. Alexandre Dumas se trouve donc être ainsi un précurseur de nos études :

1. *Gazette musicale de Paris*, n° du 29 mars 1835; la mélodie notée ci-dessous figure dans le n° du 5 avril, accompagnée d'une harmonisation de Plantade.

Digitized by Google

il faudra qu'il prenne place parmi les saints du calendrier folkloriste; en attendant, il est juste que sa chanson soit tirée de l'oubli. La voici donc : bien qu'elle ne paraisse pas ancienne, ce n'en est pas moins une vraie chanson populaire; elle appartient au même cycle qu'un certain nombre de chansons pastorales répandues surtout dans les provinces du centre de la France, comme *Là-haut sur la montagne* (1) et *Voilà six mois que c'était le printemps* (2) pour nous en tenir aux chansons publiées par la Société des traditions populaires.

Derrièr' chez nous il est un vert bocage
Le rossignol il y chant' tous les jours
Là, il y dit dans son charmant langage
Les amoureux sont malheureux toujours.

Au bord du Cher il est une fontaine
Où sur un frên' nos deux noms sont gravés
L'temps a détruit nos deux noms sur le frêne
Mais dans nos cœurs l'temps les a conservés.

Le mal d'amour est une rude peine
Lorsqu'il nous tient, il nous faut en mourir
L'herbe des prés qu'elle est si souveraine
L'herbe des prés ne saurait en guérir.

JULIEN TIERSOT.

1. Voir *Revue des traditions populaires*, 1re année, p. 135, version de la Bresse.

2. *Annuaire des traditions populaires*, 1887, p. 10, version du Berry.

Digitized by Google

LES HÉROS D'OSSIAN

DANS MACPHERSON ET DANS LES TRADITIONS POPULAIRES DE L'IRLANDE ET DE L'ÉCOSSE (1)

II

Il était d'usage lorsque Fionn et ses compagnons d'armes partaient pour une de leurs grandes expéditions de chasse, de confier à l'un d'entre eux la garde de leurs demeures, de leurs femmes et de leurs enfants. Un jour le sort désigna Diarmaid, le héros à la blonde chevelure, l'ami et le neveu de Fionn. Diarmaid avait sur le cou un signe nommé « Jeu d'amour » et il avait soin d'en dérober la vue en le cachant sous son bonnet, car toute femme qui voyait ce grain de beauté devenait aussitôt éprise du héros. — Or, une fois qu'il se croyait seul et hors de la vue des femmes, Diarmaid retira son bonnet et Grainne aperçut le grain de beautéet son âme ardente fut soudain frappée d'amour. Elle proposa à Diarmaid de s'enfuir avec lui. Mais il rejeta avec horreur ses propositions car il était attaché à Fionn. Elle insista. « Si tu ne m'écoutes, je lacérerai mes vêtements et je dirai à Fionn que tu as voulu me faire violence. » Diarmaid et Grainne quittèrent donc ensemble la demeure des Fénians. Trois jours et trois nuits ils voyagèrent, mais chaque nuit, Diarmaid plaçait son épée nue entre lui et Grainne (2). Au matin ils reprenaient leur course. Pendant qu'ils traversaient une rivière, de l'eau jusqu'à la ceinture, voilà que sur sa cuisse nue Grainne sentit glisser une truite. « Ah! s'écria Grainne, pourquoi Diarmaid n'est-il pas aussi hardi que toi ou du moins, que ne peux-tu, belle truite à la robe tachetée, me suivre sur le rivage! » Ce soir-là, Grainne et Diarmaid poursuivis par Fionn et tous les Fénians se réfugièrent dans une grotte et pour marquer sa chasteté par un symbole, quand vint le soir, Diarmaid planta devant la porte de sa tente, un pieu portant un quartier de venaison. Et Fionn fut satisfait. Mais le lendemain, pendant une absence de Diarmaid, s'introduisit dans la grotte un robuste

1. Voir le n° de septembre.

2. Ce trait qu'on retrouve à la fois dans Aladin et dans les récits relatifs à Sigurd et Siegfried rappelle une vieille coutume allemande de la cérémonie des mariages par procuration. Plus tard, l'envoyé qui épousait par procuration du prince, mettait une jambe nue dans le lit où était couché la fiancée.

Digitized by Google

vieillard nommé Ciofach. Et Grainne céda à ses prières. Et quand Diarmaid rentra, malgré les supplications de Grainne, il plongea son épée dans le cœur de Ciofach. Puis ils repartirent, suivis de près par Fionn. Sur le point d'être atteints, ils se cachèrent dans le creux d'un sorbier et ils rabattirent autour d'eux les feuilles et les branchages. Or, Fionn avec Ossian, Fergus, Oscar et d'autres Fénians vinrent se reposer au pied de l'arbre et pour passer le temps se mirent à jouer. Fionn perdit la partie et s'écria : « Diarmaid, que n'es-tu là ? tu étais toujours mon associé et avec toi la chance m'était favorable ; depuis que tu m'as abandonné, rien ne me réussit plus. » Alors Diarmaid cueillit une baie de sorbier et la laissa couler le long de l'arbre contre lequel Fionn était adossé. Fionn porta la main à son dos, trouva la baie rouge et la mit dans sa poche. Et cette fois Fionn gagna la partie. De nouveau, Diarmaid laissa glisser une baie que Fionn prit encore et il gagna. Et trois fois de suite il en fût ainsi. Alors Fionn se dressa tout debout et cria : « Diarmaid, mon neveu aimé et toi Grainne, fille du roi d'Ullin, descendez, vous êtes près de moi! — Et ils obéirent — Et la réconciliation parut complète. Pourtant Fionn méditait sa vengeance. Il proposa à Diarmaid d'aller chasser sur le Ben Gulban un sanglier monstrueux qui déchirait tous ceux qui l'approchaient. Quelques années avant, Donn, le père de Diarmaid, avait frappé à mort le fils d'un druide. Sur le point de mourir, le jeune homme avait été métamorphosé par son père en un sanglier venimeux que les prophéties désignèrent comme devant un jour causer la mort de Diarmaid en expiation du meurtre commis par son père (1). En vain, Grainne dit à Diarmaid : « Ne découple pas tes chiens, méfie-toi de Fionn et de la vengeance qu'il prépare. » La chasse commença. Au bruit des cors des Fénians, le monstre tourna sa tête à l'Est et à l'Ouest, puis se précipita sur eux avec la rapidité de la foudre. Mais Diarmaid, d'un coup d'épieu l'abattit à ses pieds. Fionn, plein de douleur, s'assit sur un tertre et après quelques moments de silence, il dit à Diarmaid : « Mesure cette bête avec tes pieds nus et dis-moi quelle est sa longueur, de la hure à la queue ! » — Mais en mesurant le sanglier druidique, une soie venimeuse de la bête piqua Diarmaid au talon. Le héros se sentit mourir. Et il appela Fionn : « O mon roi, ô mon oncle, ô mon ami, prends de l'eau dans tes deux mains et apporte-moi à boire pour me sauver la vie ! » Fionn lui répondit : « Je ne te donnerai pas à boire, je n'étancherai pas ta soif, ô toi par qui j'ai tant souffert ! » Et Diarmaid lui dit : « Jamais je ne t'ai fait de tort, ni ici ni ailleurs, ni à l'Est ni à l'Ouest. Si j'ai fui avec Grainne, qui m'avait jeté un sort, du moins n'ai-je pas trahi ton honneur ! Chaque fois que tu as été menacé de mort, joyeu-

1, Il est possible que ce sanglier magique soit un souvenir de la laie sacrée des anciens Celtes. Dans un de ses avatars, Vichnou est adoré sous la forme d'un sanglier.

Digitized by Google

sement, j'ai volé à ton secours. Souviens-toi du combat de Conal; quand de toutes parts t'assaillait le clan de Morna, seul, j'étais à tes côtés. Ah! si les femmes des Finns savaient que je suis blessé à mort et que tu me laisses sans secours, elles te poursuivraient de leurs malédictions! Fionn alors cédant aux prières d'Oscar, d'Ossian et de Caoilte, prit de l'eau dans ses mains et s'avança vers son neveu. Et Diarmaid tournait tristement ses yeux vers son ami, pendant que de son talon s'échappaient et son sang et sa vie. Mais Fionn marchait à pas lents, et quand il songeait à la trahison de Grainne, l'eau fuyait entre ses doigts et lorsqu'il approcha ses mains des lèvres de Diarmaid, l'eau avait coulé jusqu'à la dernière goutte, et le héros navré rendit le dernier soupir en tournant une dernière fois son regard vers le Ben Gulban. Alors tous les Fénians versèrent des larmes et Fionn se lamenta. « O fils de ma sœur, je t'ai fait mourir. Maudite soit Grainne, la méchante qui m'a trahi! Ce matin encore la colline était verdoyante, je la vois maintenant rouge de ton sang. Aucune femme ne lèvera plus ses yeux sur ton fier visage. Vallée chère à mon cœur, où m'était si doux le chant des oiseaux, tu n'entendras plus le cor de Diarmaid, quand il lançait ses chiens sur le flanc de la montagne, J'ai perdu mon ami! » — Puis les funérailles les plus touchantes furent faites à Diarmaid et au festin qui l'accompagna, l'épouse du héros chanta un vocero (1) : « Derg, fils d'Olla, au brillant esprit, toi qui tirais de ta harpe des sons si suaves, chéri fut le héros que le sanglier a fait périr! Voici le faucon, voici le limier favori avec lesquels mon doux bien aimé aimait à chasser; qu'on les jette et moi avec eux dans la tombe ouverte de Diarmaid! »

Si l'on veut bien rapprocher des chants d'Ossian ces récits par lesquels nous avons résumé fidèlement les principales traditions relatives à Fingal et à Diarmaid, on est étonné de voir combien peu Macpherson a utilisé dans ses poëmes les épisodes les plus touchants que lui fournissait la donnée populaire. Dans le beau poëme en six chants, intitulé *Fingal*, rien dans le héros de Macpherson, ne rappelle son type populaire. Parmi les guerriers qui combattent sous ses ordres, se pressent, il est vrai, quelques héros légendaires, tels qu'Ossian, Fingal, Oscar, Gaull; le chien Bran est aussi cité dans le poëme comme le dogue fidèle de Fingal, mais c'est tout. Les actions des personnages du poëme sont sans conformité avec celles de leurs homonymes traditionnels. Les seuls traits de ce long poëme qui rappellent probablement des coutumes antiques des Gaels, mais qu'en tous cas, on retrouve dans des récits oraux sont la manière dont les guerriers se provoquent au combat en heurtant de leur lance le bouclier appendu devant la tente du rival — encore cette coutume s'est-elle continuée aux temps de la chevalerie — et aussi le chant du barde Ullin qui pendant le

1. Vocero recueilli par Mac Davish et Campbell d'un laboureur qui le chantait en menant sa charrue.

Digitized by Google

combat excite Gaull par ses chants de guerre. (1) Pour toutes les autres coutumes des Gaels, pour la nature de leurs aliments, de leurs boissons, pour leurs costumes, leurs demeures, etc. Macpherson est demeuré dans un brouillard prudent. Quant aux récits traditionnels sur les exploits de Fingal, Macpherson les a passés sous silence. Dans Temora, une vague allusion est faite à l'enfance de Fingal. Et c'est tout :

Le Fionn traditionnel n'a pas non plus toujours le caractère solennel, grave et même larmoyant du Fingal de Macpherson; il y est plus humain, en même temps qu'un courant d'idées druidiques et merveilleuses circule dans ses aventures et en donne l'explication mythique. En outre dans Macpherson, Fingal joue le rôle d'Agamemnon, il est roi des rois; dans les récits populaires, il est simplement le chef des Fénians, mais il n'est pas supérieur en courage à ses compagnons d'armes; parfois même il est dépassé en héroïsme par Oscar, Diarmaid et d'autres. Avec la meilleure volonté du monde, on ne trouve davantage dans un lai fameux cité comme l'origine des chants II, IV et V de Fingal : le lai de Magnus, d'ailleurs d'une obscurité opaque, le plus lointain rapport avec le chant de Macpherson. Seul, l'épisode de Fainesolis se trouve dans le lai d'Essroy. Quant à Diarmaid, il est un héros de second plan pour Macpherson. Il est mentionné en passant dans « La Bataille de Lora » ; dans un épisode secondaire de « Temora » Diarmaid lutte avec un guerrier obscur du nom de Foldath et reçoit une blessure à la cuisse. Voilà tout ce que la belle légende de Diarm aid a inspiré à Macpherson sur le héros d'où est sorti le clan de Campbell.

C'est seulement dans un des poëmes complémentaires édités par Smith en 1780, qu'on ne trouve pas dans les éditions anglaises d'Ossian, et dès lors ne fait pas partie des œuvres de Macpherson qu'apparait la légende de Dermid (2) ; le poëme de Smith ne s'éloignerait pas trop des contes traditionnels, si dans son dédain des traits populaires, il n'eût enlevé du récit ce qui en constituait la poésie et le principal charme. En cela, il était d'accord avec Macpherson qui dit quelque part : « la légende de Diarmaid est entrelardée de tant de récits récents qu'elle en devient absurde et extravagante. » Smith pour ne pas diminuer le caractère chevaleresque de Fingal, ne fait pas de Grainne son épouse, mais celle de Conan, personnage cauteleux, peu sympathique dans les

1. On trouve aussi dans le chant de « Cumlath et Cuthona » un trait populaire bien connu des folkloristes : un bouclier qui se couvre de sang pour annon- cer la mort d'un guerrier.

2. Les poëmes publiés par Smith ont été traduits en francais par Christian à la suite des chants d'Ossian, mais le traducteur n'a pas prévenu assez clairement que ces quatorze derniers poëmes n'étaient pas de Macpherson. — La traduction de Christian — élégante d'ailleurs — est une édition revue de celle que Letourneur donna en 1777 et qui fit connaitre Ossian en France. — Il existe une autre traduction française, celle de Lacaussade, 1842.

Digitized by Google

récits ossianiques. De même Grainne n'est plus la femme impudique — *lassata, non satiata* — des contes populaires, mais la maîtresse fidèle de Diarmaid. Après la mort de son amant, qu'elle a secouru pendant la lutte contre le sanglier, elle meurt percée par une flèche qu'un démon avait lancée au hasard. Les deux amants sont enterrés ensemble, et aussi hélas! les traits touchants de la légende populaire.

L'Ossian des récits populaires est loin d'avoir un rôle aussi prépondérant que son père Fingal et que son fils Oscar. La légende « jeunesse d'Oisin » donnée par Kennedy, fait d'Ossian le fils de Fingal et de la belle Sav qui fut changée en biche par un druide malfaisant et jaloux. Le tradition la plus intéressante qui le concerne le met en relations avec Saint Patrick qui essaie de le convertir au christianisme. Bien qu'il ne soit pas impossible qu'Ossian ait connu des chrétiens réfugiés en Écosse pour fuir la persécution de Dioclétien, il n'a certainement pas connu Saint Patrick. Pour vivre au temps de Saint Patrick, Ossian aurait dû avoir au moins 250 ans. L'Ossian de Saint Patrick, s'il a existé, est un Ossian irlandais sur lequel on a reporté certains traits concernant le fils de Fingal. — Le dialogue entre Ossian et Saint Patrick donné par les « Transactions of the Royal Irish Académy of Dublin et par Miss Brook *(Irish Poetry)* (1) est assez curieux. Ossian impatienté des arguments du missionnaire lui réplique : « Moi, j'aimerais mieux une belle bataille livrée par Fingal et ses héros, que le Seigneur que tu adores et toi-même par dessus le marché, clerc ! « Patrick dit ensuite à Ossian que tous les Fénians iront en enfer. A quoi Ossian réplique : si les Fénians, leurs meutes et notre gibier accoutumé sont tous en enfer, eh bien alors ce sera le ciel et j'y veux aller ! — C'est précisément ce que répond Aucassin quand on le menace d'aller en enfer avec Nicolette sa douce amie.

Bien entendu, cependant, Patrick finit par convertir Ossian, car le poëme rédigé dans un but de propagande religieuse ne pouvait avoir d'autre issue. — Ce dialogue a son parallèle de l'autre côté du détroit, en Bretagne, entre Merlin et Saint Kado(2); à dire vrai, c'est la même tradition avec des noms différents; l'important était de symboliser la victoire du christianisme sur le druidisme.

Dans certaines traditions, Ossian est représenté comme un géant ayant vécu à une époque où les animaux étaient énormes. On le fait vivre au delà des limites de la vie humaine. Devenu vieux et aveugle, lorsqu'il contait que du temps des Fénians il y avait des oiseaux dont les pattes étaient plus grosses que les cuisses des plus gros bœufs, chacun de se moquer de lui et entre

1. Voir la version : Prière d'Ossian dans *The Gentleman's Magazine* de 1885 publié par Mr Lawrence Gomme.

2. V. *Barzaz-Bretz.* — Conversion de Merlin, p. 73.

Digitized by Google

autres saint Patrick. Ossian se fait alors conduire auprès d'un rocher et dit à son serviteur : « Regarde, et dis-moi ce que tu vois! — Je vois des oiseaux, dit le gars. — Et sont-ils plus gros que des oiseaux ordinaires? — Non, dit le serviteur. — Regarde encore, que vois-tu? — Je vois toujours des oiseaux, et ils sont trois fois plus grands que des aigles. — Regarde encore, que vois-tu? — Voici maintenant des oiseaux qui sont si grands que le ciel en est obscurci et le plus petit a trois fois la taille d'un bœuf! — Donne-moi donc mon arc, » dit Ossian aveugle, et le serviteur guida sa main et l'oiseau gigantesque tomba dans les roseaux. Ce fut ainsi qu'Ossian confondit ses contradicteurs.

Le conte « Vieillesse d'Oisin » de Kennedy raconte qu'après la fatale bataille de Gabhra, où périrent tous les Fénians, Ossian, seul guerrier survivant, fut entrainé au fond de la mer par une fée et que, dans cette terre de jeunesse, il vécut pendant deux siècles, toujours jeune et beau. Au bout de ce temps, il voulut revoir ses montagnes natales; il enfourcha son blanc coursier, mais la fée le prévint que si ses pieds touchaient jamais la terre, il deviendrait, à l'instant, un vieillard débile et décrépit. Ossian dédaigna cet avis; arrivé au pays de ses aïeux, il fut saisi de douleur en ne reconnaissant plus les lieux où il combattait avec les Fénians. Le souvenir des exploits de Fingal s'était éteint; les ronces et les bardanes avaient envahi les hautes murailles de la demeure des Fénians. Saint Patrik prêchait une religion nouvelle, là où jadis les druides dominaient sans partage. Ossian chevauchait, songeur et triste, l'esprit plein du passé, quand la sangle de son cheval tourna; les pieds du héros touchèrent le sol et Ossian devint un vieillard à la chevelure grise.

Aucun de ces épisodes, d'ailleurs je le reconnais plus littéraires que populaires, n'a trouvé place dans Macpherson; son Ossian est entièrement d'invention poétique; il le prend, il est vrai, dans son extrême vieillesse, quand dernier de sa race il pleure sur ses parents et ses compagnons d'armes et de gloire tous morts à la bataille de Gabhra sous les lances des guerriers du clan Mac Morna. Dans les traditions populaires, à part sa prétendue conversion par l'apôtre de l'Irlande, Ossian n'émerge pas au-dessus des autres Fénians; aucune aventure héroïque spéciale ne lui est attribuée. C'est un barde qui célèbre les exploits des héros, mais qui n'y prend qu'une part secondaire. Macpherson avait donc toute liberte pour lui donner le caractère poétique qu'il lui a assigné et qui en somme est bien celui sous lequel se le représente l'imagination populaire.

Oscar, fils chéri d'Ossian, et l'époux de Malvina est un des personnages les plus sympathiques de Macpherson, il figure au premier rang dans ses principaux poëmes; il est acteur principal

Digitized by Google

dans « la guerre de Caros » (1) et fournit le sujet du premier chant de *Temora*. Oscar est également un des héros favoris des gens des Highlands; la mémoire du peuple conserve en grand nombre des lais et des contes roulant sur ses hauts faits. Le récit suivant (2) présente plusieurs traits populaires intéressants; Oscar y remplit le premier rôle. La fille du roi des Danaans avait pris en haine Fann Mac Cuil (Fingal, fils de Cumhal), Goll l'un de ses compagnons et Oscar, son petit-fils. Elle apparut un jour à Fann sous la forme d'une biche, se fit donner la chasse par lui et le mena sur les bords d'un lac. Tout à coup la biche s'évanouit à ses regards et une femme d'une grande beauté, les yeux en pleurs, se tordant les cheveux, implora son secours. « Hélas, dit-elle, j'ai laissé tomber ma bague dans le lac et si je ne la retrouve, mon père et ma mère me tueront. — Alors Fann plongea trois fois au fond du lac. (3) » Mais quand il reparût la troisième fois à la surface de l'eau, il sentit un frisson de mort et lorsque sa main tendit la bague à la princesse, il n'était plus qu'un vieillard faible et décrépit, dont la barbe et les cheveux étaient blancs comme les neiges d'hiver. — « Et maintenant, dit la princesse, vous vous souviendrez de celle dont vous avez tué le mari et les deux fils! — Ils ont péri, il est vrai, sous nos coups, mais les armes à la main dans un loyal combat. La princesse s'éloigna, laissant Fann sans plus de force qu'un enfant de deux jours. — Cette nuit-là il y eut grand émoi dans la demeure de Fann et le lendemain, tous ses guerriers, sauf Oscar, partirent à sa recherche. — Après une longue route, harassés et affamés ils entrèrent dans un vieux donjon et virent une table abondamment servie. Sept sièges de pierre entouraient la table. Les héros s'assirent, burent et mangèrent et, comme ils achevaient leur repas, une dame leur apparut qui leur dit : « Seigneurs, j'espère que ce repas vous a semblé bon; réjouissez-vous, car Fann est près d'ici et je vais vous mener à lui. » Joyeux, ils voulurent se lever, mais scellés ils étaient sur leurs sièges de pierre et ils apercevaient le pauvre Fann étendu sur les rives du lac et ne pouvant bouger ni les pieds ni les mains.

Un jour et une nuit s'étaient ainsi écoulés, quand ils virent venir à eux Bran, le chien fidèle de Fann et derrière lui Oscar. — Bran avait trouvé Oscar endormi près du lac de Killarney et pour le réveiller il avait poussé de tels hurlements que les loups, les daims, les renards et les lièvres s'enfuyaient à cinquante milles, que les

1. Nous rappelons que Bran est le frère de Fingal, métamorphosé enchien.

2. Le breuvage de jeunesse et l'eau de la vie figurent dans les contes populaires de toutes les nations. Nous nous bornerons pour les références à renvoyer aux notes de Cosquin : *Contes Lorrains* et à celles de Ralston : *Russian Tales*.

3. Une version fort curieuse, moins littéraire et plus mythique, est donnée de ce conte dans le vol. I de la *Revue Celtique* : Fionn's Enchantement par Campbell. Diarmaid y tient la place d'Oscar.

Digitized by Google

aigles et les faucons s'envolaient dans les nuages et que les poissons eux-mêmes s'élançaient hors de l'onde et retombaient sur le rivage. Mais Oscar ne s'éveillait pas. Alors Bran lui mordit le petit doigt jusqu'à l'os. Oscar restait toujours endormi. « Malédiction sur toi, cria le pauvre Bran » (1) et il mordit cruellement Oscar au visage. Alors le héros ouvrit les yeux et il comprit que Fionn et Goll étaient en grand danger. Il s'élança sur les traces du fidèle limier. Et lorsqu'Oscar arriva près de Fann, son grand père était si épuisé qu'il ne pouvait articuler une seule parole. Alors Oscar lui prit le pouce, le posa sur sa dent de science en lui disant : « Fann, par la vertu de ton pouce, dis-moi comment je puis conjurer le sort. » Et Fann murmura d'une voix qui parvint à peine à son oreille : « Force le magicien de la colline enchantée à te donner le breuvage de jeunesse (2) ». Aussitôt Oscar, aidé du chien Bran, creusa la terre à une profondeur telle que le déblai forma une montagne; enfin, à la clarté du soleil parût le magicien, la figure grise comme cendre et ridée comme une vieille pomme de reinette. Il refusa de remettre la coupe. Mais Oscar sût bien l'y contraindre et revenu près de Fann, il lui versa goutte à goutte dans le gosier le breuvage de jeunesse. Le breuvage fit un tel effet que Fann en sauta à cinq pieds de hauteur et poussa un cri si puissant que les rocs en tremblèrent sur leurs bases, puis Fann, Oscar et Bran s'en furent trouver les guerriers qui languissaient immobiles sur leurs sièges de pierre. Et Oscar laissa tomber quelques gouttes de la liqueur sur leurs cuisses et ils se dressèrent aussitôt, mais hélas quand ce fut le tour de Conan, la coupe était vide et ils ne purent rajeunir qu'une seule de ses cuisses. Alors Oscar le souleva et l'arracha de la pierre, mais sa peau se détacha de son corps et resta collée à la pierre : « Nous coudrons sur ta cuisse une peau de chevreau, lui dit Oscar. » — Et tous ensuite célébrèrent leur délivrance (3).

L'épisode qui nous représente Oscar comme ne pouvant être tiré de son sommeil par le chien Bran qu'à la condition d'être cruellement mordu à la face, est une des caractéristiques des récits qui le concernent. Dans un des poëmes gaéliques sur Fionn et Ossian, l'Irlande étant menacée d'une invasion des rois de Lochlin et de Suède, Fionn envoie Ossian et son fils Oscar surveiller la baie où l'ennemi doit débarquer. Ossian s'endort et on ne peut le réveiller qu'en lui coupant le doigt et en frappant sa tête avec une grosse pierre. Il va de soi que pareil trait est attribué à d'autres héros populaires gaéliques ou non; on le retrouve dans le célèbre conte enfantin de Jack le tueur de géants. Ce trait s'affirme avec énergie

1. Caros de Macpherson auquel Oscar livra combat est l'usurpateur Carausius proclamé empereur en 284. Ce poëme de même que celui de Cormala sous le nom de Caracul a été manifestement écrit pour flatter le patriotisme national.

2. V. *Kennedy, Legendary Fictions.*

3. A rapprocher de la chanson si répandue du Pêcheur.

Digitized by Google

dans les récits divers relatifs à Conall Gulban, héros gaélique demeuré vivace dans la mémoire populaire. Conall fatigué d'une lutte épique où il est demeuré vainqueur pose sa tête sur les genoux de sa fiancée et lui dit : chaque fois que j'ai accompli un exploit, je dois me livrer au sommeil avant d'en accomplir un autre. S'il survient un danger, pour m'éveiller, tu m'arracheras sur le sommet du crâne un morceau de chair. Si cela ne suffit pas, saisis une grosse pierre et frappe-moi violemment au visage entre la bouche et le nez. D'autres similaires pourraient en être cités; nous nous bornerons à rappeler que dans le poëme eddaïque : « le Voyage de Gylfe » le dieu Thor frappe le géant Skrymer endormi avec sa massue divine : Miollner. Le géant s'éveille et demande si une feuille d'arbre a touché sa figure, puis il se rendort. Thor frappa de nouveau et sa massue s'enfonce jusqu'au manche dans le crâne de Skrymer qui ouvre les yeux en disant : il me semble que de ce chêne, quelque oiseau a fienté sur ma tête ! — Macpherson cite avec dédain ce trait concernant Oscar et qui pour nous est au contraire fort intéressant, en ce qu'il porte une marque essentiellement populaire. Le récit de la mort d'Oscar, nous l'avons dit plus haut, forme le sujet du 1er livre de la « Guerre de Temora » poëme en huit chants de Macpherson. Cairbar ou Cairbre, roi d'Irlande invite à une fête Oscar, dans la pensée de l'égorger au milieu du festin. En effet, au moment où la joie brille sur le front des guerriers, à un signe de Cairbar, les cent harpes se taisent. Les boucliers retentissent. Le barde qui accompagne Oscar entonne un chant de douleur. Cairbar demande à Oscar de lui céder sa lance. Sur son refus. la lutte s'engage. Cairbar passe derrière un rocher et à l'abri de ce rempart, il perce le flanc d'Oscar. Oscar tombe sur le genou et de son glaive fend la tête de Cairbar. Tous les Fénians arrivent guidés par Fingal. Mais Oscar ne peut être sauvé et Fingal chante des lamentations sur la mort de son petit-fils, pendant que ses dogues Luath et Bran poussent des hurlements lamentables.

Cet épisode de Temora a été emprunté par Macpherson à une ballade très populaire en Écosse et en Irlande : « Le lai d'Osgar ». Macpherson connaissait cette ballade et dans son édition de 1790, il en cite deux stances qui se trouvent dans « La bataille de Gabhra » publiée par Gillies en 1786, à Perth, dans sa collection de poëmes gaéliques, livre devenu introuvable même en Angleterre. — Bien que ce soit de tous les chants publiés par Macpherson celui où il s'est tenu le plus près d'un poëme traditionnel, il en a néanmoins retranché les traits les plus originaux. Le lai d'Osgar (1) débute par un dialogue mythique entre Ossian, Osgar, un corbeau et une lavandière de nuit (personnage populaire des contes bretons). Osgar s'écrie : Sorcière qui de nuit lave les draps, prédis-nous l'avenir. Et la lavandière lui annonce qu'il tuera cinq cents enne-

1. Campbell, nos 80 et 81 : Osgar, fils d'Oisin et le « Lai d'Osgar »,

Digitized by Google

mis, mais qu'il devra périr des mains de Cairbre, non sans l'avoir frappé lui-même d'un coup mortel. Le récit continue. Cairbre aux cheveux rouges provoque le brun Osgar. La lutte commence; à la fin, Osgar tombe sur son genou, atteint entre les reins et le cœur par la lance empoisonnée de Cairbre; il riposte en perçant de son glaive son ennemi. Osgar appelle ensuite Fionn à son secours, mais Fionn qui peut, en interrogeant sa dent de science, guérir les blessures même mortelles, est impuissant contre le poison. Son petit-fils expire entre ses bras, et Fionn commence les lamentations de funérailles : « O mon veau! ô veau de mon veau! ô toi, enfant de mon bel enfant, etc. ». Le récit est donc sensiblement le même, moins les personnages épisodiques bien populaires du corbeau et de la lavandière de nuit, supprimés par Macpherson qui, précurseur inconscient du Folk-lore, méconnaissait la beauté et le sens profondément poétique des traits populaires. Un autre chant de Macpherson : le combat d'Oscar et de Diarmaid est relatif à des héros homonymes d'Oscar fils d'Ossian et de Diarmaid, neveu de Fingal. Mais ce sont des personnages différents et leurs aventures sont dissemblables.

Nous eussions voulu terminer cetteétude un peu longue en mettant en parallèle des deux guerriers les plus fameux à la fois dans Macpherson et dans les traditions desGaels : Conall et Cuthullin. Mais il faut nous borner. D'ailleurs, à côté du Connal héros, valeureux et sage mais peu aimé à cause de sa prudence bonne conseillère, dont Macpherson fait l'ami de cœur de Fingal, figure dans un autre chant un homonyme du premier. De même dans la tradition populaire, plusieurs Conall sont célèbres. Mais aucun de ces types n'a été utilisé par Macpherson qui s'est borné à prendre ce nom fameux pour un de ses héros; malgré l'intérêt que présente la légende de Conall, nous pouvons donc la passer sous silence, la réservant pour une prochaine occasion. Quant à Cuthullin ou Cuchullin (1), les légendes qui célèbrent ses exploits constituent un cycle spécial, antérieur à l'époque ossianique. Nous en ferons le sujet d'une autre étude. Elles n'ont rien fourni à Macpherson que le nom de leur héros. Toutefois dans un des récits des « Bardic Stories » de P. Kennedy (2), dont on trouve aussi une version dans Campbell, vol. III, un épisode où figure Cuchullin a inspiré à Macpherson le poëme de « Carthon » et à Smith celui de « Carthula ». Cuchullin après avoir été l'amant d'Eva, fille d'un druide, l'abandonne enceinte et retourne en Irlande. — Un fils naît de cette union, il est nommé Conlaoch. On l'élève sans lui révéler le nom de son père. Devenu grand, il se rend à la cour d'Emanid. Après avoir vaincu tous les guerriers, il provoque Cuchullin sans le connaître; il était près de le terrasser

1. V. *Contes populaires de la Grande-Bretagne.*

3. Articles déjà cités de M. Al. Macbain.

Digitized by Google

lorsque Cuchullin saisit un javelot dont chaque coup est infaillible. Conlaoch meurt et Cuchullin le reconnaît à un talisman dont jadis il avait fait présent à Eva. — Sauf les noms des personnages, les poëmes de Macpherson et de Smith sont basés sur le lai de Conlaoch.

Quand nous aurons dit enfin — mais nous n'avons pu le vérifier — que le chant de « La bataille de Lora » est basé sur le poëme d'Erragon de la collection Gillies, et que le lai « La mort des enfants d'Usnagh » a servi de cadre à « Darthula » nous aurons clos la série des rares emprunts authentiques que Macpherson a faits soit aux manuscrits ossianiques anciens, soit aux récits traditionnels : contes, ballades ou poëmes, pour ses vingt-deux chants et Smith pour ses quatorze chants complémentaires. En y mettant beaucoup de complaisance, on peut citer en tout douze passages où Macpherson n'a pas obéi à sa simple inspiration (3).

Chacun peut maintenant conclure et constater qu'à part l'inspiration générale, quelques noms populaires, ceux-là même déformés comme Fingal au lieu de Fionn et un petit nombre d'épisodes puisés à des sources écrites ou orales, l'œuvre de Macpherson est purement littéraire. Le sol mythique sur lequel reposent tous les récits traditionnels et même les lais et les ballades s'est dérobé ; plus de merveilleux, plus de breuvages de résurrection et de jeunesse, de géants effroyables, de dragons fantastiques, plus de coursiers ou de dogues ayant une âme humaine dans leurs corps de bêtes ; l'idée religieuse ne se manifeste plus que par un naturalisme brumeux fait de réminiscences eddaïques et d'autres provenances, mais dont les contours sont assez peu précis pour ne pas être en désaccord avec la religion mal connue des Celtes du IIIe siècle. Macpherson côtoie également des superstitions populaires encore vivaces en Irlande et en Ecosse sous le nom de Banshees (1) (fantômes analogues à nos Dames blanches) en évoquant fréquemment l'ombre des morts qui sortent de leurs Walhallas aériens pour prédire aux vivants leurs destinées dans les combats.

Sous la plume de Macpherson, les farouches compagnons de Fionn se sont affinés ; ce ne sont plus des guerriers sauvages du IIIe siècle, mais des chevaliers de la fin du moyen-âge ; les héroïnes sont copiées sur celles du Tasse et de l'Arioste qui portent l'armure ; elles meurent de la mort de leurs amants. Macpherson se complait en ce tableau qu'il reproduit dans plusieurs de ces chants sans même en varier beaucoup les traits. Il est un précurseur du roman-

1. Cu-Chullin veut dire le chien de Chullin. Ce nom avait été donné au héros à la suite d'une lutte où, enfant, n'ayant que sa balle à jouer, il l'avait enfoncée dans le gosier du chien de garde d'un forgeron nommé Chullin, et l'avait ainsi tué.

2. Voir sur ce point Folk-lore journal, l'article de M. Alfred Nutt déjà cité.

Digitized by Google

tisme et ces amantes éplorées expirant sur le corps de leurs amants, ont fournis aux fabricants de pendules des sujets à faire pâmer bien des âmes sensibles. — La rudesse du langage, la brutalité des mœurs des héros populaires ont disparu; leurs homonymes de Macpherson ont maintenant la noblesse et la dignité des personnages bibliques. Lorsque Fingal et Ossian prennent la parole on croirait entendre David en ses psaumes, Jérémie en ses lamentations. Dans les récits populaires, les guerriers avant de se jeter les uns sur les autres se font d'affreuses grimaces, ils se menacent : avec ton sang, j'étancherai ma soif! avec la poudre de tes os, je polirai mes dents. Le cant anglais, au contraire, ne trouverait rien à redire à la majestueuse courtoisie des héros de Macpherson provoquant au combat les guerriers de Lochlin. Messieurs les Scandinaves, tirez les premiers! et lorsque la nuit suspend la bataille, Fingal donne une fête et invite le roi de Lochlin à y prendre part avant de reprendre la lutte; on n'est pas plus talon rouge. Dans leurs combats, plus d'yeux arrachés de l'orbite, de boyaux sortant des entrailles, on ne voit pas Fingal ou Oscar choisir comme Conall Gulban dans l'armée du roi de Lochlin, le guerrier à la fois le plus long et ayant la tête la plus grosse afin de s'en faire une massue pour assommer tous les autres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus entre ses mains que les jambes de ce marteau humain. Au contraire les héros, dans Macpherson, sont blessés proprement et quand ils meurent ils tombent avec grâce. Ils savent qu'un public bien élevé et nourri de belle littérature est attentif à leurs gestes et prête l'oreille à leurs paroles. Pour éveiller Oscar ou Conall, il n'est plus besoin de leur mordre le nez ou de les frapper sur le crâne avec une grosse pierre. Macpherson trouverait malséant que Fingal, faisant un mauvais rêve, saute hors de son lit et d'un coup de pied sur la figure de Diarmaid lui casse trois dents, plus malséant encore de la part d'un neveu à son oncle que Diarmaid saisisse le pied de Fingal, lui écrase les cinq doigts et tire de chacun d'eux une pinte de sang. Au point de vue littéraire comme à celui du bon goût et des relations de famille, c'est assurément Macpherson qui a raison, mais alors nous ne sommes plus en présence de héros populaires, de chair et d'os, grossiers sans doute. mais vrais et qui après tout sont ce qu'ils sont, mais de personnages sinon absolument conventionnels, du moins singulièrement poétisés — Et c'est en somme, avec le désir de montrer sous leur réelle physionomie les héros ossianiques édulcorés par Macpherson, tout ce que nous voulons conclure de ce sujet qui a été tant de fois étudié et notamment au début de cette année d'une façon magistrale par M. Macbain dans trois articles du *Celtic Magazine*, et en 1886 dans le volume XII de la société gaélique d'Inverness.

Il nous semble maintenant que comme les écoliers à la fin de leurs problèmes, nous pouvons écrire le C. Q. F. D. classique.

LOYS BRUEYRE.

Digitized by Google

LE GRAS ET LE MAIGRE

LÉGENDE NORMANDE

Lorsque Jésus-Christ eut réussi à grouper sous sa loi les douze hommes dont les successeurs devaient régénérer tout l'Univers, il n'eut accompli que la moitié de sa tâche.

En effet les Apôtres étaient remplis d'une foi ardente, absolue même dans l'œuvre régénératrice qui leur était dévolue; mais ils ne ressemblaient point à des gentilshommes, tant ils étaient grossiers, lourdauds, ignares, quelquefois jureurs, et surtout très âpres au gain. Ils donnaient donc fort à faire au divin maître qui ne réussissait point toujours à les mettre d'accord.

Or, il advint que Jésus-Christ leur prescrivit un nouveau règlement concernant les aliments de chaque jour : le Sauveur du monde n'y avait fait figurer que des viandes, estimant avec juste raison qu'une nourriture bonne et abondante serait agréable à des hommes chargés d'un rude labeur. Tous ceux des apôtres, qui étaient bouchers, opinèrent du bonnet; Judas, amateur de bonne chère, s'en lécha les babines en signe d'allégresse.

Mais lorsque saint Simon et saint Jude, qui étaient pêcheurs de profession, entendirent parler de cela, ils entrèrent dans une violente colère; même ils affirmèrent que Jésus-Christ voulait leur ruine, saint Pierre lui-même prit fait et cause pour les opposants, et menaça de rendre les clés du Paradis au cas où une transaction honorable n'interviendrait pas.

La discorde régnait donc parmi les disciples de Jésus; les apôtres soutenaient à qui mieux mieux leurs prétentions réciproques; Judas, le trésorier, faisait observer que la viande coûtait moins cher que le poisson et qu'il était nécessaire de faire des économies. Jésus-Christ fut un moment embarrassé devant une minorité si tapageuse; puis, après avoir sondé habilement les membres de la majorité, il proposa certaines variantes dans les menus; et enfin, par un vote général, il fut décidé :

Que les aliments gras étaient autorisés les quatre premiers jours de chaque semaine, avec faculté aux bourses bien garnies de manger gras et maigre au même repas ;

Que les aliments maigres étaient prescrits pour les vendredi et samedi de chaque semaine, avec interdiction absolue de faire gras ces jours-là.

Restait le dimanche; saint Simon et saint Jude pensèrent bien

Digitized by Google

que ce jour ne leur appartiendrait point, ils le cédèrent donc aux partisans du gras.

Cela dura plusieurs semaines; mais les pêcheurs trouvèrent qu'ils ne vendaient plus assez de poisson pour vivre; ils réclamèrent alors pour que la semaine fut divisée en deux : la première partie attribuée au gras; la deuxième partie attribuée au maigre.

Jésus-Christ était résolu à faire la sourde oreille; mais comme saint Pierre menaçait de déserter, il fut convenu que les quarante jours du carême de chaque année seraient exclusivement consacrés aux aliments maigres; et que, de plus, quatre fois par an, il y aurait une période appelée *Quatre-Temps*, pendant laquelle encore le maigre serait ordonné.

Saint Simon et saint Jude se rallièrent à cette proposition, et il n'y eut plus, à ce sujet, de difficultés dans le camp des Apôtres.

Conté à Vire, il y a une trentaine d'années, par le père Mahias, ancien boucher, décédé à 87 ans en 1863.

VICTOR BRUNET.

SOBRIQUETS ET SUPERSTITIONS MILITAIRES (1)

VII. — LE TIRAGE AU SORT EN BELGIQUE *(Suite)*.

Dans la province de Luxembourg, les conscrits pour s'assurer un bon numéro, portent un scapulaire pendant neuf jours et aussi au moment du tirage.

Les conscrits des environs de Hal et de Montaigu-lez-Diest (Brabant) font un pèlerinage aux églises de ces localités.

Pendant le mois ou les jours qui précèdent le tirage, les parents des jeunes miliciens font des *réussites* avec les cartes pour savoir si leur enfant prendra un bon numéro, et ils consultent les diseurs de bonne aventure et les vieilles femmes.

Quelques miliciens des environs de Charleroi m'ont rapporté que, quinze jours avant le tirage, ils couchaient sur des échelles inclinées exposées contre le mur. Cette pénitence, faite en disant des prières, devait leur procurer la grâce de ne pas tomber au sort.

A Montignies-sur-Sambre, près Charleroi, les jeunes gens qui vont tirer au sort tâchent de gagner les enfants de chœur afin que ceux-ci placent une pièce de cent sous sous la nappe d'autel. Cette pièce, au moment de

1. Voir les nos de février, mars, avril, juillet, août et septembre.

Digitized by Google

la consécration, acquiert une telle vertu que, portée le jour du tirage, elle assure un bon numéro.

Dans la province de Namur, avant de tirer au sort quelques miliciens s'enduisent la main avec de la graisse de chapon; d'autres portent sur eux des coccinelles, qui s'appellent bêtes à bon Dieu ou bêtes à la Vierge.

A Seneffe (Hainaut) en 1867, on a vu un conscrit tomber en défaillance au moment où il plongeait la main dans l'urne. Il venait d'apercevoir une grosse araignée sur les murs de la salle.

ALFRED HAROU.

VIII. — LES BRIMADES

Les recrues qui arrivaient au régiment (en 1853) devaient payer leur bienvenue aux anciens de la chambrée. Dans l'infanterie de marine, à Brest, les *bleus*, — c'est ainsi que l'on désignait les nouveaux venus à cause de leur uniforme tout neuf de cette couleur — les bleus donc, qui ne payaient pas une tournée, étaient brimés de différentes façons. Aux uns, on arrangeait les draps de lit en portefeuille; aux autres, on mettait les planches très au bord des trétaux, de façon que lorsqu'ils se couchaient le lit s'effondrait. J'ai été témoin un jour, de la scène suivante qui a été souvent renouvelée.

Un Breton avait reçu de l'argent de sa famille et s'était contenté d'inviter un seul de ses camarades avec lequel il avait bu tant d'eau-de-vie qu'il était complètement ivre. — On cherchait depuis longtemps une bonne occasion de le brimer. — Quand il fut couché, on installa la table au milieu de la chambre; puis, quatre soldats s'étant placés de chaque côté de son lit, l'enlevèrent avec le matelas et le placèrent sur la table. Tous les hommes de la chambrée s'affublèrent ensuite avec leurs draps et leurs couvertures de laine brune, ressemblant ainsi vaguement à des moines; plusieurs se munirent d'une chandelle allumée et se rangèrent autour de la table. Quand la mise en scène fut préparée, et ce ne fut pas long, les moines improvisés entonnèrent le *De profundis*. Au bout de quelques instants l'ivrogne se réveilla, ouvrit les yeux et, dans le premier moment, fit une tête!... impossible à décrire. On devinait facilement la stupéfaction de l'abruti se demandant s'il était mort et croyant assister à son propre enterrement.

Quand un *bleu*, naïf, laissait rouiller son fusil et avait ensuite de la peine à le nettoyer, un ancien lui disait d'aller à la cantine acheter pour deux sous *d'huile de bras*. Dès que le bleu était parti, l'ancien le suivait, se faisait payer la goutte, et, au retour, l'aidait à fourbir son arme en lui indiquant les trucs pour enlever la rouille et en prévenir, en partie, le retour.

Le parapluie de l'escouade est une vieille farce que l'on fait aux jeunes soldats dans les premiers jours de leur arrivée au régiment. Au premier jour de pluie, on engage un jeune soldat qui va sortir de la caserne à emprunter le parapluie de l'escouade; on l'envoie à cet effet auprès du caporal qui, selon le caractère connu des sous-officiers, le renvoie parfois au sergent ou à la chambre de détail chez le sergent-major ou le fourrier.

Digitized by Google

Quand la sortie du jeune soldat n'a d'autre but qu'une promenade ou une course pour ses affaires personnelles, on lui dit d'attendre un instant à la porte, pour guetter le retour de celui à qui le parapluie a été prêté, afin qu'un autre ne s'en empare pas avant lui. Le malheureux fait souvent faction pendant très longtemps avant d'avoir compris.

Le saut de la couverture était employé pour punir de mauvais camarades; j'ai vu appliquer une fois cette brimade à un soldat qui salissait son lit pendant la nuit et empestait la chambrée.

On joue parfois des tours à des militaires qui ont un méchant caractère, abusent de leur force et oppriment les faibles. Un soldat, dans ce cas, était craint et détesté de ses camarades. Ceux-ci, après s'être entendus pour ne pas « vendre la mèche » remplirent d'eau une gamelle sans couvercle qu'ils placèrent, au-dessus du lit de leur tyran, sur la planche où sont rangés les effets d'habillement.

Une longue ficelle, attachée à l'une des anses de la gamelle, était dissimulée et courait le long de ladite planche. Une heure, environ, après l'extinction des feux, c'est-à-dire vers onze heures du soir et quand on entendit ronfler le condamné, celui qui avait été désigné pour jouer le tour et dont le lit était placé à une certaine distance, tira la ficelle et le contenu de la gamelle vint doucher le dormeur qui se leva furieux et alluma une allumette pour reconnaître d'où lui venait cette mauvaise farce. Mais l'auteur avait attiré prestement à lui la gamelle et l'avait cachée. Personne ne dormait, chaque soldat ayant attendu patiemment le résultat de la farce; seulement tout le monde paraissait dormir, aucun ne faisait mine d'avoir entendu le moindre bruit. La victime cria, maugréa, tempêta, jura,... pas un ne broncha et, cependant, chacun riait sous cape.

Un conscrit, mignard et douillet, avait peur de se graisser les doigts en nettoyant son fusil; il prenait à peine gros comme un pois de graisse au bout de sa brosse et ne touchait son arme qu'avec des chiffons dans les mains. Un jour, on mit autant de graisse que l'on put à la sous-garde et dans les jointures de l'arme. Quand le jeune soldat vint prendre son fusil au râtelier, il s'emplâtra les doigts et reçut ainsi son baptême de « débrouillard ».

Un soldat s'étant fait porter malade à la chambre pour éviter une corvée désagréable, ses camarades, au lieu de le dénoncer, le punirent eux-mêmes en saupoudrant ses draps de lit de poil à gratter confectionné avec des crins de brosse coupés très fin.

La farce du mannequin est souvent faite comme amusement : pendant que des soldats sont en train de boire le soir à la cantine, on confectionne un mannequin en se servant d'une veste et d'un pantalon que l'on bourre avec un traversin, une couverture et un couvre-pieds. La couverture roulée et repliée en deux est introduite dans les jambes du pantalon; le couvre-pieds forme les bras et une partie du tronc avec le traversin dont un des bouts est étranglé avec une cravate pour simuler la tête. Celle-ci est coiffée d'un bonnet de coton et, afin de compléter encore plus l'illusion, on passe une chemise au mannequin. On place ensuite le mannequin dans le lit de celui que l'on veut mystifier et qui est retenu à la cantine jusqu'au moment de la sonnerie de l'extinction des feux. Les buveurs rentrent dans la

Digitized by Google

chambre au milieu de la plus profonde obscurité. — Il faut dire ici que l'on s'est arrangé pour faire boire plus que de raison celui à qui la farce doit être jouée. — Chacun se dirige vers son lit et c'est alors qu'une scène des plus amusantes a lieu et varie selon les circonstances. Le mystifié croit d'abord s'être trompé de lit, puis il cherche à réveiller le prétendu camarade qui n'a garde de bouger. Parfois, il y a fâcherie, mais les compagnons interviennent : l'un dit que l'intrus doit être mort!.... Comment faire!.... Un autre qu'il a trop bu. Finalement on propose de mettre sous le lit l'ivrogne (le mannequin) qui sera bien attrapé quand il se réveillera; cela lui apprendra à ne pas se tromper de lit une autre fois. Dès que le mystifié est endormi on retire le mannequin de dessous le lit et l'on remet les effets en ordre.

Souvent l'ivrogne adopte la proposition de mettre le *camarade* sur la table de la chambrée; dans ce cas on y laisse le mannequin jusqu'au matin. Quand le mystifié se réveille, il fait une tête!... de circonstance et ses camarades le blaguent.

Autrefois, quand des paysans qui ne savaient que leur patois et n'étaient jamais sortis de leur village, arrivaient au régiment, les sergents instructeurs ne pouvant leur faire comprendre en français la manière de marcher au pas, avaient l'habitude de leur faire attacher une petite botte de foin sur le pied droit et une petite botte de paille sur le pied gauche. Puis, au lieu de commander : « En avant, marche,... gauche, droite », ils criaient : « Foin, paille!... paille, foin! ».

A Brest en 1854, dans l'Infanterie de marine, les jours de prêt, mais plus particulièrement au retour des colonies, alors que la solde s'était accumulée, pendant la traversée il y avait souvent des soldats qui rentraient ivres à la caserne; on les fourrait de suite au *bloc* (salle de police). Certain dimanche, un cuisinier puni s'était pourvu d'un gros cornetde suie. Le soir, après l'appel, on amena à la salle de police un soldat tellement ivre que ses camarades de *clou* (autre surnom de la salle de police) purent impunément lui barbouiller de suie la figure et les mains sans qu'il se réveillat. Le lendemain matin, dès qu'il fit jour, on se mit à l'interpeller: « Hé! négro? toi sabir français? toi, venir d'Afrique ou Martinique? toi beau soldat! beau bezeff! toi kif-kif charbounia, etc... » Le malheureux était tout hébété et on profita de son ahurissement pour prolonger le plus longtemps possible les quolibets. Enfin, un des détenus qui avait par hasard sur lui la petite glace ronde d'ordonnance, lui fit admirer sa tête de nègre. Presque aussitôt, la clef grinçait dans la serrure et j'entrais faire l'appel réglementaire. J'aperçus bien, en entrant, le pauvre soldat qui crachait dans son mouchoir et se frottait la figure, mais je ne dis rien; plus tard seulement je m'informai et eus connaissance de la farce bien méritée qui avait été jouée à l'ivrogne.

En hiver, quand un jeune soldat, de corvée de chambre, ne peut pas réussir à allumer le feu du poêle, on l'envoie auprès du caporal d'ordinaire, demander la bouteille *d'huile de cotrets* dont une goutte doit suffire pour faire flamber les bûches; le caporal dit toujours qu'il n'en a plus et engage le soldat naïf à aller en demander une bouteille à crédit chez l'épicier fournisseur ou à la cantine.

Digitized by Google

Réussir à sortir, malgré la surveillance, quand on est consigné au quartier, cela s'appelle prendre de la *poudre d'escampette*.

Quand un soldat cherche à éviter une corvée ses camarades disent qu'il veut *tirer au renard*.

*
* *

En Suisse, les brimades militaires paraissent être les mêmes qu'en France. Un ancien soldat qui a fait son temps de service à Genève, dans le train, et que j'ai interrogé à ce sujet, m'a raconté à peu près les mêmes tours. Ce militaire ne connaissait pas la scène de l'enterrement de l'ivrogne, mais il a vu souvent déposer au milieu de la chambre, sur leurs matelas, les hommes qui avaient trop bu et auxquels on barbouillait le visage avec de l'encre, du cirage ou du noir de fumée. Cette brimade est très usitée.

A. CERTEUX.

Les brimades n'existent plus dans les régiments belges. Les anciens exploitent bien encore un peu les *bleus* à la cantine, et leur font quelques niches, mais tout se borne là.

Il n'en est pas de même à l'École militaire où les brimades, appelées *boursouffes*, n'ont pas encore disparu. Les nouveaux arrivés sont, pendant quelque temps, les victimes des anciens.

A. HAROU.

LES MOINES

CONTE DU POITOU

TROIS moines fréquentaient une femme, dans une maison; ils allaient la voir souvent. Un jour, son mari et elle se firent le mot pour tâcher de les empêcher de venir. Le soir, le premier moine qui arriva, tapa à la porte.

— Pan, pan!

— Qué ça?

— C'est moi! Ouvrez-moi la porte.

— Entrez! mon mari n'est pas là.

Il entra. Elle le fit asseoir au coin du feu. Les voilà à causer. Un petit moment après, il en vint un autre.

— Pan, pan!

— Qué ça?

— C'est moi!

Digitized by Google

— Hé, mon Dieu! voilà mon mari qui vient! Et là où qui m'en vais vous mettre? Fourrez-vous dans le four! Mettez-vous à la droite.

Elle ouvre la porte, le deuxième entre; il s'assied auprès du feu, comme l'autre. Un moment après il en vient encore un autre.

— Pan, pan!

— Hé, mon Dieu ! voilà mon mari qui vient ! Et là où qui m'en vais vous mettre ? Fourrez-vous dans le four! Mettez-vous à gauche.

L'autre rentre, s'assied encore auprès du feu. Un moment après, le mari tape à la porte.

— Pan, pan!

— Hé, mon Dieu ! voilà mon mari qui vient ! (c'était bien vrai de ce coup!) Et là où qui m'en vais vous mettre? Fourrez-vous dans le four! Restez au mittan (milieu).

L'homme rentre avec un gros fagot.

— Est-tou (il) temps d'allumer le four?

Elle répondit : oui! Le voilà qui met ce gros fagot dans le four; il avait de la peine à entrer, à pleine gueule. Fit brûler les trois moines.

Quand ils furent brûlés, qu'en faire?

Il y avait un homme, pas bien rusé, un voisin. Ils furent le chercher.

— Voilà un moine qn'est mort, là. Combien que vous me demanderiez pour le porter dans la rivière.

— Vous me donnerez trois francs.

— Allons! Bon! porte-le dans la rivière, t'auras trois francs.

Ils prirent un sac, fourrèrent le moine dedans; et puis, il le mit sur ses épaules, partit à la rivière et le jeta dans l'eau.

Voilà mon homme qui retourne à la maison, en croyant d'avoir ses trois francs. Voilà les gens de la maison qui firent leurs étonnés :

— Tu ne l'as pas jeté dans l'eau, donc?

— Eh si!

— Eh! vois — donc, il est rendu avant toi; tu le vois bien!

— Ah! mon Dieu! je le jetterai si avant qu'il ne retournera point.

Voilà qu'ils le remettent dans le sac; le met sur ses épaules; le porte encore. Il le jeta bien plus avant que l'autre.

Revient à la maison, en croyant bien sûr de ne pas le trouver.

Voilà les gens de la maison qui font encore les étonnés :

— Tu ne l'as donc pas encore jeté?

— Eh si!

— Eh! vois-le donc là!

Voilà un homme au désespoir, qu'il l'avait jeté joliment plus avant que l'autre!

— Ah! mon Dieu! qu'il dit, c'est ben malheureux!

Le fourre encore dans le sac. C'était le troisième. Pour ses trois francs, il en portait trois, comme bien entendu.

Digitized by Google

Le voilà qui le jette encore bien, bien plus avant que l'autre, en disant : « Tu ne t'arracheras pas, va! »

Il s'en retourne. En s'en retournant, passe un malheureux curé qui était monté sur une jument, qu'allait plus vite que lui.

— Ah! qu'il dit, m'étonne pas si t'es plus tôt rendu que moi! T'as six jambes, et moi j'en ai que deux. M'étonne pas si t'es toujours rendu avant moi.

Il l'empoigne et le foutit dans l'eau, encore plus avant que les autres, et puis il s'en retourna au galop se faire payer.

— Ah! m'étonne pas s'l'était rendu avant moi! L'avait six jambes et moi deux! Oh! i n'retournera pas à c't'heure, allez! L'est bien resté dans l'eau, et l'est ben nejé (noyé).

Il reçoit ses trois francs et puis s'en va.

Recueilli à Lussac-les-Châteaux (Vienne).

LÉON PINEAU.

Ce conte rappelle les principaux épisodes du fabliau du *Segretain moine.*

COUTUMES DE PÊCHEURS

I

COMTÉ DE BANFF (ÉCOSSE)

Les villages de pêcheurs sont nombreux sur la côte du Banffshire. Bien que plusieurs coutumes soient communes à tous les pêcheurs, cependant presque chaque village en a qui lui sont particulières. En voici quelques-unes que j'ai recueillies à Portknockie, l'un de ces villages.

Lorsqu'une femme est en couches, on ouvre aussitôt toutes les serrures. Quand elle se trouve assez bien pour quitter le lit, deux ou trois femmes sont présentes à la cérémonie qui s'appelle : La relevée de l'épouse (The raisin o' the wife). Celle-ci est régalée avec de l'ale chaude, qu'on a rendue douce en la sucrant.

Pour éloigner tout maléfice des puissances des ténèbres on promène, habituellement par trois fois, tout autour de l'appartement, une petite torche allumée (a fir-can'le).

Avant d'avoir assisté au service à l'église, on ne permet pas à l'accouchée d'entrer dans les maisons du voisinage.

L'eau qui a servi à laver un enfant nouveau-né est jetée dans un endroit où le gazon commence à pousser. Si c'est un garçon on l'enveloppe dans un jupon de femme, si c'est une fille, dans une chemise d'homme.

On ne doit pas acheter le berceau du premier enfant; il doit être emprunté.

Digitized by Google

Quand on place l'enfant pour la première fois dans son berceau, on promène autour de lui une petite torche allumée, en prononçant quelques paroles de bénédiction, par lesquelles on prie le Seigneur de protéger l'enfant. La lumière est aussi portée autour de l'appartement, ordinairement par trois fois.

Le berceau est placé dans la partie de la maison qui touche au derrière, et non dans celle voisine de la façade.

Le dernier jour ou la dernière nuit de l'année, lorsque la mer est basse, on ramasse une certaine quantité de varech appelé « belly waar » (*Fucus nodosus*), on l'emporte à la maison, et on en suspend des guirlandes autour de la chaîne qui sert de crémaillère, du triangle sur lequel on met les pots à chauffer, de la cheminée, et des solives.

Entre Noël et le nouvel An, on ne file pas; pendant la même période, aucune maison ne doit rester sans eau :

Ateween Yeel and Yearmas
Aul wives sidna (should not) spin
An hooses sidna be waterless
Far (where) maiden lies within.

Entre le premier de l'an et Noël, — les vieilles femmes ne doivent pas filer. — Et les maisons ne doivent pas rester sans eau — Dans lesquelles il y a des jeunes filles.

Prêter quelque chose le premier jour de l'an porte malheur; donner du feu ou du sel est particulièrement regardé comme funeste; aussi personne ne voudrait le faire.

La rencontre d'un mauvais pied « ill fit » le matin présage une mauvaise chance; si cela arrive le matin de Noël, c'est l'annonce de beaucoup de malheurs. Rencontrer comme premier pied, le matin de la nouvelle année, une personne brune, est d'un mauvais présage; une personne au teint clair annonce au contraire une bonne fortune. Si l'on reçoit un cadeau de poisson le matin de ce même jour, c'est signe qu'on aura de la chance.

Si l'on entre dans une maison où l'on fait une ligne neuve ou bien où l'on tisse un filet pour les harengs, on doit donner un présent appelé *hansel*, qui consiste habituellement en boisson forte.

En amorçant les lignes, on ne doit jamais prononcer le nom de certains animaux, tels que souris, lapin, lièvre.

Si un bateau doit naviguer d'un endroit à un autre pour poursuivre sa pêche, les hommes n'aiment pas à emporter un morceau quelconque à quelqu'un qui demeure à l'endroit où ils vont. Donner quelque chose du bateau enlève la chance à la pêche.

Si dans une querelle un pêcheur frappe son adversaire jusqu'au sang, il s'assure de la chance, et c'est aussi heureux pour lui que s'il trouvait une pièce d'or; mais celui qui a perdu du sang n'a plus que de la malechance.

On peut rapprocher de cette dernière croyance une autre superstition qui a trait aussi au sang. Autrefois il y avait une grande foire dans la paroisse de Glass. Si on n'y avait pas répandu du sang dans quelque querelle, on en tirait le présage que la récolte ne serait pas bonne.

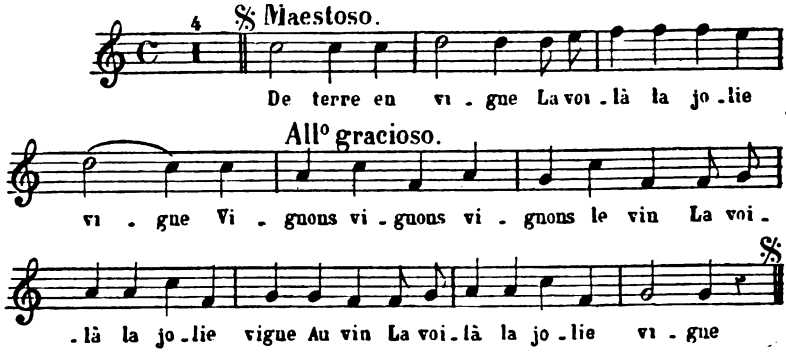
Ne peut-on pas penser qu'il y a là une survivance des sacrifices humains?

(*A suivre*) WALTER GREGOR.

Digitized by Google

LA VIGNE

CHANSON DE VENDANGE



II

De vigne en branche
La voilà la jolie branche!
Branchons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie branche
Au vin
La voilà la jolie branche.

III

De branche en cèpe
La voilà la jolie cèpe!
Cèpons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie cèpe
Au vin
La voilà la jolie cèpe.

IV

De cèpe en grappe
La voilà la jolie grappe!
Grappons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie grappe
Au vin
La voilà la jolie grappe.

V

De grappe en cuve
La voilà la jolie cuve !
Cuvons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie cuve
Au vin
La voilà la jolie cuve.

VI

De cuve en tonne
La voilà la jolie tonne !
Tonnons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie tonne
Au vin
La voilà la jolie tonne.

VII

De tonne en verre
Le voilà le joli verre!
Versons (*ter*) le vin :
Le voilà le joli verre
Au vin
Le voilà le joli verre.

VIII

De verre en bouche
La voilà la jolie bouche!
Bouchons (*ter*) le vin :
La voilà la jolie bouche
Au vin
La voilà la jolie bouche.

IX

De bouche en ventre
Le voilà le joli ventre!
Ventrons (*ter*) le vin :
Le voilà le joli ventre
Au vin
Le voilà le joli ventre.

Digitized by Google

X

De ventre en pisse
La voilà la jolie pisse!
Pissons (*ter*) le vin:
La voilà la jolie pisse
Au vin
La voilà la jolie pisse.

XI

De pisse en terre
La voilà la jolie terre!
Terrons (*ter*) le vin:
La voilà la jolie terre
Au vin
La voilà la jolie terre.

XII

De terre en vigne
La voilà la jolie vigne!
Vignons (*ter*) le vin:
La voilà la jolie vigne
Au vin
La voilà la jolie vigne.

CHARLES DE SIVRY.

LES KÉDALES ET LES VOINRAUX

CONTE LORRAIN (1)

L'ANNÉE 1757, — vous voyez qu'il y a plus de cent ans, — les gars de Thièfosse, les Kédales, comme on les appelle, se prirent d'un bel amour pour l'exercice militaire. Un vieux sergent de chez eux avait servit dans la milice de Lorraine. Il leur dit : — La plus grande partie d'entre vous, peurrait être prise au tirag epour la milice. Vous serez très maladroits à votre arrivée au régiment. Apprenez donc d'avance à faire l'exercice. Les Voinraux (gens de Vagney), nous appellent des niais, et se moquent de nous : prouvons-leur

1. Ceci est un conte du pays lorrain, traduit du patois. Il fait partie de ces histoires populaires qu'on se répète encore dans nos communes rurales tout le long des veillées d'hiver. Hâtons-nous de les recueillir pour les empêcher d'être perdues. J'ai fait de mon mieux. Celui-ci rappelle le souvenir d'un incident du siècle dernier : la rivalité de deux villages vosgiens. Il m'a paru curieux. Il peint sans trop les charger les mœurs et les habitudes de la campagne d'autrefois... La bouillie de millet, fond de la nourriture du paysan avant la pomme de terre, dont il est question dans le Petit Poucet et dans les traditions populaires joue, même ici son rôle plaisant.

Enfin ce récit reflète l'amour particulier qu'ont toujours eu les Lorrains pour la profession des armes et aussi la confusion qui s'attache toujours chez nous aux mauvais soldats. En sorte que ce conte en conte, qui se respecte, porte en lui sa moralité. N. N.

Digitized by Google

que nous valons mieux qu'eux. Chaque dimanche après la messe je vous rassemblerai dans la plaine de la Médelle et nous ferons l'exercice. »

La proposition du sergent fut accueillie par acclamations et rendez-vous pris pour le dimanche suivant.

En ce temps-là, on tirait pour la milice jusqu'à quarante ans. Les Kédales suivirent avec ardeur les leçons du sergent lorrain. Tous y venaient : petits et grands, maigres et gros. Jamais personne ne manquait à l'exercice... Mais aussi quels progrès !

En moins de six mois on ne parla dans toute la vallée, que de l'adresse et de la belle tenue des gens de Thièfosse. La renommée des Kédales vint jusqu'à Remiremont et jusqu'à Plombières où se trouvait alors le duc de Lorraine, Stanislas, dit le Bienfaisant.

« Quels soldats sont ces Kédales ! Et quel bel exercice ils font !... »

On le lui répéta tant et tant que le duc résolut d'aller lui-même les voir et les passer en revue. Il donna l'ordre que les Kédales, (gens de Thiéfosse) et les Voinraux (gens de Vagney) seraient tous réunis le dimanche de la Trinité dans la plaine des Vaux, juste devant la maison commune de Vagney.

*
* *

Stanislas avait invité les Voinraux, de la commune voisine de Vagney par dessus le marché, croyant qu'ils savaient aussi faire l'exercice. Il n'en était rien. Même ils s'étaient bien moqués des Kédales, disant qu'après tout faire l'exercice n'était pas si difficile et qu'au besoin on les verrait... A présent on allait les voir !

Les deux villages se trouvèrent au lieu dit, rassemblés de bon matin.

Quand il fallut se mettre en ligne chacun voulut être le premier. Les Voinraux disaient :

— Nous sommes chez nous, nous avons le droit d'être en tête,

Les Kédales ripostaient :

— Nous sommes les premiers invités. C'est pour nous qu'on fait la revue. Et bon gré mal gré nous tiendrons la tête.

Les cerveaux s'échauffaient. Les Voinraux, tout en colère, ramassèrent des pierres et s'apprêtaient à les lancer aux Kédales...

Quand le vieux sergent, se plaçant résolûment entre les deux camps, réclama le silence et dit :

— Taisez-vous tous. Écoutez-moi, je vais parler... Messieurs les Voinraux, lâchez les pierres que vous tenez dans vos mains pour les lancer à mes gens. Tous les deux nous avons de bonnes raisons pour désirer être les premiers ; aussi le sort doit-il décider. Je propose de nous en rapporter aux patrons de nos paroisses, saint Antoine et saint Lambert...

Voinraux, prenez un des vôtres pour représenter saint Lambert.

Digitized by Google

De notre côté, nous Kédales, nous choisirons un saint Antoine.

Adopté par acclamations! Vive le Sergent!...

*
* *

Ceux de Vagney choisirent pour saint Lambert un gros garçon robuste et pesant comme un bœuf. Pour qu'il représentât saint Lambert, il lui fallait un costume d'évêque. On eut bientôt fait d'en trouver un.

La mitre fut un verveux de pêcheur qu'on lui plaça sur la tête. Pour crosse, il eut un enfournoir de boulanger et sur ses épaules une vieille couverture en guise de camail.

L'ermite saint Antoine, patron de Thiéfosse, fut un gardeur de chèvres, leste et vigoureux. Le grand saint, dit l'histoire, portait longue barbe: une queue de cheval en remplit l'office. Saint Antoine eut sur la tête un capuchon et dans la main un bâton ferré. Un voisin complaisant prêta le petit cochon qui criait bien fort, attaché par une corde.

On convint de part et d'autre que le champion qui serait à terre le premier serait vaincu et sa commune avec lui.

Les deux saints ou plutôt les deux lutteurs s'avancèrent l'un sur l'autre en se roulant des yeux féroces.

Le gros de Vagney lança un coup de son enfournoir qui fut adroitement paré par le Thiéfossais. Celui-ci riposta en abattant son bâton ferré sur la tête de saint Lambert dont la mitre fut enfoncée jusqu'aux épaules. L'enfournoir trop long ne lui permettait pas de porter des coups de près. Il n'avait plus d'espoir que dans la force de ses poings. Mais saint Antoine tourna tout autour de lui en le harcelant. Si bien qu'à la fin saint Lambert voulant prendre son élan par un grand effort s'embarrassa les jambes dans sa longue couverture. Pendant ce temps le petit cochon de saint Antoine se mettait en travers devant son maitre pour le défendre. Et saint Lambert tomba de tout son long la tête en avant, le nez dans une bouse de vache.

*
* *

Les Kédales étaient vainqueurs. Ils prirent la première place et les Voinraux se mirent derrière eux. Ils grondaient bien en sourdine, mais chacun prit son rang en rajustant ses effets. Il était temps: on entendait déjà les trompettes de la troupe du Prince qui avait dépassé Crémanvillers. Dans l'espace de quelques minutes le duc fut arrivé sur la ligne de bataille.

Le bon prince ne put s'empêcher de rire quand il vit les Thiéfossais et la façon dont ils étaient équipés. Le spectacle était vraiment comique.

Les caisses et les tambours étaient des boites à fromage; les

Digitized by Google

baguettes, des clefs de colliers à bœuf. La troupe, en guise de fusils, portait de gros plançons de chêne. Les baïonnettes étaient représentées par de vieilles fourchettes, des tisonniers ; les sabres, plus guerriers, par de vieilles faux démanchées. Les colliers à clochettes des bestiaux avaient servi de buffleteries et les *angelottes*, (forme dans laquelle on fait les fromages carrés), de gibernes.

*
* *

Le prince, arrivé devant les Kédales, mit l'épée à la main. Pour honorer ses sujets il voulut commander lui-même d'une voix retentissante le maniement des armes.

— Portez vos armes.

Personne ne bougea.

Il répéta en criant plus fort.

Les gens ne remuèrent pas davantage. Ils regardaient Stanislas la bouche béante et les yeux écarquillés, mais ils restaient immobiles. On eût cru qu'ils étaient en bois.

— Vous êtes donc sourds! leur cria le prince.

*
* *

Les Voinraux riaient dans leur barbe. « Les voilà bien, les gens habiles! Où donc est leur adresse? Nous en ferons toujours autant qu'eux! »

Alors le vieux sergent Thiéfossais, très triste, s'approcha du duc, lui prit la main sans gêne et lui dit :

— Seigneur Notre Duc, pardonnez-leur! Ils ne vous comprennent pas, car ils ne savent pas le français. Moi-même depuis mon retour au pays j'ai oublié le peu que j'avais appris à Lunéville dans la milice ducale. Il faut les commander en patois. Donnez-moi votre épée pour un moment. Vous allez voir! j'espère que vous serez content.

Et d'une voix élevée il fit les commandements que voici.

— Mettez en haut le fusil! (portez vos armes)

— Mettez le fusil devant vous! (présentez vos armes.)

— Mettez en haut le fusil! (portez vos armes.)

— Mettez le fusil du côté de l'épée! (relevez vos armes.)

— Tournez le derrière vers Méneroche! (par le flanc droit.)

— Retournez le derrière vers saint Méret! (par le flanc gauche.)

— Tournez le visage vers Chêvres-Roche! (demi tour à droite.)

— Retournez le visage vers Zainvillers! (demi tour à gauche.)

Tous ces mouvements furent supérieurement exécutés. Les troupes les mieux exercées n'auraient fait mieux.

Aussi le prince fut-il très satisfait.

Digitized by Google

*
* *

Vint le tour des gens de Vagney. Ils n'étaient ni armés, ni équipés. Ils dirent au prince qu'ils étaient malades pour avoir mangé de la bouillie de millet et qu'ils avaient mal au ventre. D'ailleurs, dirent-ils, ils savaient faire l'exercice aussi bien que les Kédales. Mais en ce moment, il leur était impossible de manœuvrer.

Stanislas ne fut par leur dupe. Il comprit qu'ils ne connaissaient rien absolument à l'exercice militaire et qu'ils étaient trop glorieux pour en convenir. Faisant alors former le cercle il annonça qu'il allait distribuer des récompenses et que chaque Thiéfossais recevrait une paire de sabots et une paire de manchettes en toile écrue.

Les Kédales furent bien joyeux et ils s'écrièrent : « *Vive le prince, vive le bon duc Stanislas! Touhhihie!* (1).

*
* *

Les Voinraux regardaient les beaux sabots roussis à la fumée et ils auraient bien voulu en avoir. Le duc leur dit :

— J'ai encore des sabots, mais pour en avoir il faut les gagner. Vous n'avez rien fait, vous n'en aurez pas. Retirez-vous. Tâchez de vous guérir de vos coliques, et ne mangez plus tant de bouillie de millet.

Ils se retirèrent la rage au cœur, bien décidés à se venger des Kédales avant qu'il fussent rentrés chez eux.

Après les cadeaux vinrent les remerciements. Le duc dit aux Kédales :

— Au revoir, au revoir, mes amis. Continuez ainsi et vous serez la gloire et l'honneur de la milice de Lorraine. En ce moment nous formons un régiment de carabiniers qui sera le plus beau de l'armée. Pour en faire partie, il faut avoir cinq pieds six pouces. J'en vois beaucoup parmi vous qui ont cette belle taille. Qu'ils viennent s'engager et ils seront les bienvenus. Au revoir, braves amis..

Et le duc partit, accompagné de sa brillante escorte et précédé comme à l'arrivée par ses trompettes.

*
* *

Tambours et musique en tête, les Kédales s'étaient joyeusement mis en route pour rentrer chez eux en faisant une belle musique. Chacun jouait sa partie. Ils avaient tous une corne à bouquin dont ils tiraient des beaux sons. Les autres, tenant leurs sabots

1. C'est le cri de joie des montagnards vosgiens.

Digitized by Google

neufs à la main, les frappaient ensemble en guise de cymbales. On n'a jamais rien entendu de pareil à la musique des Kédales. Il y a des montagnards qui disent qu'on a eu tort de ne pas la conserver.

Ils cheminèrent ainsi en ordre jusqu'à Zainvillers, mais les Voinraux n'avaient pas dit leur dernier mot. Partis derrière les Kédales, ils avaient fait un détour afin d'aller attendre et devancer leurs ennemis à Zainvillers. Quand ceux-ci arrivèrent à hauteur du pont ils furent assaillis par des coups de bâton et des pierres, mais leurs rangs ne furent pas rompus. Les Voinraux n'avaient plus mal au ventre, on le voyait bien. Cependant ils reculèrent. Les Kédales les chargeaient à coups de gourdins et de sabots. Ils se sauvèrent en courant jusque chez eux où ils arrivèrent tout penauds sans les sabots qu'ils avaient espéré prendre.

Le jour de la Fête-Dieu était proche. Messieurs les Voinraux avaient compté faire avec des sabots neufs les galants à la messe et à la procession. C'eût été vraiment dommage pour de si mauvais soldats.

Les Kédales après cette double victoire rentrèrent au pays où leurs femmes les attendaient avec impatience pour les emmener. Je laisse à penser si l'on fit bombance à Thièfosse...

Les exercices recommencèrent. Tout à coup le vieux sergent tomba malade et mourut. On dit que ce fut de joie : le duc Stanislas lui ayant envoyé une belle épée avec la poignée toute en or.

Et comme en ce monde les meilleures choses n'ont qu'un temps : après la mort du chef l'exercice militaire cessa à Thièfosse.

Partout le souvenir de ces faits déjà bien lointains s'est conservé dans notre pays. J'ai souvent entendu dire d'un conscrit maladroit :

— Il est bête comme un Voinraux !

Et d'un soldat qui fait bien l'exercice :

— Il manœuvre comme un Kédale !

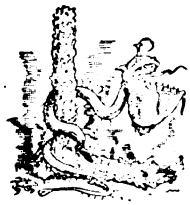
NAPOLÉON NEY.

Digitized by Google

LES MINES ET LES MINEURS (1)

III. — LES GÉNIES DES MINES (*Suite*)

§ 2. — MOINES ET ESPRITS



Les lutins n'étaient pas les seuls habitants surnaturels des galeries souterraines.

L'esprit de la montagne, maître Hœmmerling, vulgairement nommé le *moine de la Montagne*, se montre quelquefois dans la profondeur des abîmes, et c'est ordinairement sous la figure d'un géant affublé d'un noir capuchon de moine. Il a souvent apparu dans une mine des Alpes au pays des Grisons; et là sa principale occupation, surtout le vendredi, était de transvaser d'un seau dans l'autre, le minerai qu'on venait d'extraire. Le propriétaire de la mine était obligé de souffrir cela sans rien dire; aussi le géant ne lui fit jamais le moindre mal... Mais un travailleur osa gronder l'esprit et lui diret des injures. Celui-ci le saisit et le serra si fort, qu'il en eut la tête retournée sens devant derrière.

Sur le Schneeberg, il a apparu dans la mine de Saint-George, sous la figure d'un moine noir; il y a saisi un mineur, l'a enlevé de terre et précipité d'en haut, avec une telle force, dans la mine que ses membres en ontété brisés.

Sur le Harz, il a une fois puni, comme il le méritait, un méchant officier de mine qui se plaisait à tourmenter les pauvres travailleurs. Au moment où celui-ci remontait, l'esprit s'embusqua, invisible pour lui, sur le bord de la fosse, et comme il sortait, lui écrasa la tête entre ses genoux. (GRIMM. *Veillées allemandes*, trad. L'Héritier t. I, p. 4 et 5.)

Dans les mines aux environs de Clausthal et d'Andreasberg, on voyait autrefois un spectre que l'on appelait le *Bergmonch*, le moine de la montagne. Il était habillé comme un moine, mais était d'une stature gigantesque, et portait à la main une grande chandelle de suif. Lorsque les mineurs entraient le matin dans la mine, il se tenait à l'entrée avec sa lumière et ils les laissait passer dessous. Ils le rencontraient aussi dans les puits.

Cet esprit était un ancien directeur qui ss plaisait tellement dans la mine, qu'au moment de mourir, il demanda, au lieu d'aller vivre heureux au ciel, de pouvoir y errer jusqu'au jugement dernier. Il apparaît aussi aux hommes en habit de directeur avec une lampe d'argent à la main. Il rend plusieurs sortes de services à ceux envers lesquels il est bien disposé, et il leur apparaît sous la forme humaine, avec une taille ordinaire; aux autres il se montre sous sa véritable forme; alors il a des yeux qui vo-

1. Voir les nos de février et de septembre.

Digitized by Google

missent des flammes, et sont comme des roues de voiture; ses jambes sont comme des toiles d'araignées. (THORPE. t. III, p. 96.)

Deux mineurs qui travaillaient toujours ensemble se désolaient de n'avoir plus assez d'huile pour terminer leur journée, lorsqu'ils aperçurent au loin, dans la galerie, une lumière qui se dirigeait vers eux; quand elle fut plus près, ils eurent grand'peur en voyant venir à eux un homme d'une taille gigantesque et tout courbé. Il avait la tête couverte d'un grand capuchon, et avait, d'ailleurs, tout l'extérieur d'un moine. Il portait à la main une énorme lampe de mineur. Arrivé auprès des travailleurs, il se redressa, les rassura, versa de l'huile dans leur lampe, prit leur pioche et, dans une heure, il eut fait plus d'ouvrage à lui seul que tous les deux n'en eussent fait en une semaine entière en se donnant beaucoup de mal. Il leur recommanda de ne jamais dire à personne qu'ils l'avaient vu, puis il ouvrit, en frappant du poing une longue galerie toute resplendissante d'or et d'argent, où il disparut.... L'huile de l'esprit de la montagne resta dans la lampe des mineurs, et elle ne se consumait point; mais ils eurent l'imprudence, un samedi, pendant qu'ils étaient à boire au cabaret, de raconter l'histoire. A partir de ce moment leur huile cessa d'être inépuisable. (GRIMM. *Veillées allemandes*, t. I, p. 6-8, trad. l'Héritier).

Dans les mines de Borinage, il n'y a guère d'explosion de grisou dont les mineurs n'aient été avertis par l'apparition d'une dame blanche. (Comm. de M. ALFRED HAROU)

§ 3. — LES REVENANTS DES MINES ET LES INTERSIGNES

Les mines avaient leurs revenants; Zola fait ainsi parler un de ses personnages :

— Oh! le curé, je m'en fiche, mais il y a l'homme noir.

— Comment l'homme noir?

— Le vieux mineur qui revient dans les fosses et qui tord le cou aux vilaines filles. (*Germinal*, p. 51.

Une vieille femme nommée Dorcas, lasse de la vie, se précipita autrefois dans la mine de Polbreen, au fond de laquelle on trouva son cadavre mutilé. Son corps fut enterré avec les cérémonies usitées alors quand il s'agissait de suicidés. Son fantôme est resté dans la mine; elle se plait à tourmenter les mineurs qui sont à l'ouvrage, les appelant par leur nom et les détournant de leur tâche. Cela est si connu que lorsqu'un *tributer* (homme à la tâche) a fait un mauvais mois, on lui demande s'il a « chassé Dorcas ».

Dorcas est ordinairement une simple voix; quelques-uns assurent l'avoir vue, mais cette croyance n'est pas généralement admise. Toutefois l'on considère comme un fait hors de doute qu'un homme qui l'a recontrée dans la mine a eu ses vêtements enlevés de dessus son dos. En une seule occasion, Dorcas s'est montrée bienveillante; un mineur nommé Jacky, ayant entendu à plusieurs reprises une voix qui l'appelait, alla voir d'où elle venait; presque aussitôt un gros bloc de rocher tomba à l'endroit qu'il venait de quitter. (HUNT. II. p. 130-131.)

Digitized by Google

La croyance aux avertissements, avisions, et aux présages est générale dans les mines.

Naguère un vieux mineur raconta à ceux qui le relevaient de son poste de veilleur que, pendant la nuit, il avait entendu un bruit sourd, semblable à celui d'une charretée de gravois qu'on décharge, qu'il était sorti et n'avait rien vu. Le pauvre homme, considérant ce son comme un avertissement, dépérit et mourut peu de semaines après. (HUNT. II. p. 125).

Les mineurs de la Cornouaille. croient à l'apparition d'une main de mort qui porte une lumière et se meut comme si elle était au bout de la main d'un homme vivant. C'est celle d'un mineur qui, peu avant l'abandon d'une mine, tomba du haut d'une échelle tenant sa lumière à la main. Cette croyance n'est pas particulière à une mine, et celui qui la voit doit s'attendre à des malheurs. (HUNT. II. p. 128-9). D'après la tradition des mineurs de Delabole, la main droite d'un mineur qui s'est suicidé se montre parfois sur les échelles; elle saisit les barreaux à mesure qu'ils les quittent et elle porte une lampe de mineur entre le pouce et les doigts. C'est un mauvais présage pour celui qui la voit. (*Folk-lore Journal*, t. V. p. 186.)

Un tireur employé dans la mine de Cyfarthfa près Merthyr, vit par trois fois l'apparition d'un chemin sans existence réelle, que suivait un convoi traîné par un cheval aérien. Sur cette voiture était étendu le corps d'un homme muet, sans mouvement, semblable à un mort. Deux fois l'apparition sortit sans bruit de terre, et deux fois l'avertissement fut négligé. A la fin, à la troisième apparition, le spectateur prit courage, il regarda la figure du spectre et reconnut les traits familiers d'un de ses compagnons. Négliger un tel avertissement eût été dangereux. Le mineur en chair et en os fut averti que son ombre était apparue sans sa permission, et le lendemain il se rendit à une autre mine de houille. Le journal de Merthyr, qui raconte ce fait, ajoute que les autres houilleurs cessèrent de travailler pendant un jour. (W. JONES, p. 132.)

Un homme et un garçon furent engagés pour percer un puits à la mine de Wheal Vor; en chargeant la mine le garçon par accident ou maladresse se trompa, de sorte qu'il fallut avoir recours à la dangereuse opération d'enlever la charge. On se mit à la besogne et l'homme réprimandait sévèrement son aide pour sa négligence. Plusieurs autres mineurs étaient présents et causaient avec l'homme et le garçon. Soudain la charge éclata et ce dernier fut lancé en l'air au milieu des flammes. Dès qu'il fut possible d'avoir du secours, on descendit, et le cadavre méconnaissable et en bouillie fut remonté. Pour en épargner l'horrible vue aux assistants cette masse informe fut placée dans l'endroit fermé à clé où se trouvait la machine de Wolf. Depuis ce moment, le mécanicien déclara que des bandes de petits chiens noirs hantaient continuellement cet endroit, même quand les portes étaient closes. (HUNT. II, p. 126.)

(*A suivre*)

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

SUPERSTITIONS DU XVIIe SIÈCLE

Relevées par Cyrano de Bergerac

Dans une des scènes de la comédie du *Pédant joué*, représentée en 1654, des personnages croient avoir affaire à des apparitions surnaturelles, et le dialogue suivant s'engage entre eux. C'est, ainsi qu'on le verra, une sorte de catalogue des superstitions qui avaient couru dans la première moitié du XVIIe siècle.

GRANGER. J'ai vu tout à l'heure passer je ne sais quoi de noir. C'est peut-être une de ces larves au teint noir, dont nous parlions tantôt, qui vient pour m'effrayer.

PAQUIER. *Domine*, on dit que, pour épouvanter le Diable, il faut témoigner du cœur; toussez deux ou trois fois, vous vous rassurerez.

(*Granger tousse*).

GRANGER. Qui es-tu?

PAQUIER. Un peu plus haut.

GRANGER. Qui es-tu?

PAQUIER. Encore plus fort.

GRANGER. Qui es-tu donc?

PAQUIER. Chantez un peu, pour vous rassurer (*Granger chante*). Bon, fort; faites accroire au spectre que vous ne le craignez point. *Domine*, c'est un diable huguenot, car il ne se soucie point de la croix.

GRANGER. Ne serait-ce point mon ombre? car elle est vêtue tout comme moi, fait tous mes mêmes gestes, recule quand j'avance, avance quand je recule. Il faut que je m'éclaircisse. Notre-Dame! elle me frappe! (*Il donne un coup et Corbineli le lui rend; Corbineli entre vivement avec un passe-partout, et Granger court après pour entrer aussi.*)

PAQUIER. Je t'adjure, par le grand Dieu vivant, de me dire qui tu es.

CORBINELLI. (*par la fenêtre*) Je suis le grand Diable Vauvert. C'est moi qui fais dire la Patenôtre du loup; qui noue l'aiguillette aux nouvaux mariés; qui fais tourner le sas; qui pétris le gâteau triangulaire; qui rends invisibles les frères de la Rose-Croix; qui dicte aux Rabins la Cabale et le Talmud; qui donne la Main de gloire; le Trèfle à quatre feuilles; la Pistole volante; le Guy de l'an neuf; l'Herbe de fourvoiement (1); la Graine de fougère; le

1. C'est l'herbe d'oubli ou l'herbe qui égare, encore populaire en bien des pays.

Digitized by Google

Parchemin vierge (1); les Gamahés (2); l'Emplâtre magnétique. J'indique la composition des brevets, des sorts, des charmes, des sigilles, des caractères, des talismans, des images, des miroirs, des figures constellées. Je prêtai à Socrate un démon familier; je fis voir à Brutus son mauvais génie; j'arrêtai Drusus à l'apparition d'un lutin; j'envoie les démons familiers, les Esprits, les Martinets, les Gobelins, le Moine bourru, le Loup-garou, la Mule ferrée (3), le Marcou, le Cauchemar, le roi Hugon (4), le Connétable (5), les Hommes noirs, les Femmes blanches, les Ardents. les Farfadets, les Lémures, les Ogres, les Larves, les Incubes, les Succubes, les Lamies, les Fées, les Ombres, les Mânes, les Spectres, les Fantômes. Enfin, je suis le Grand Veneur de la forêt de Fontainebleau.

GRANGER. Qu'augures-tu de cette vision?

PAQUIER. Que c'est un démon femelle, puisqu'il a tant de caquet. (Acte IV, scène I).

Dans sa *Lettre pour les Sorciers,* Cyrano feint qu'ayant lu un livre de sorcellerie, et étant allé se promener dans un petit bois, il aperçut « un manche à balai qui vint se mettre entre ses jambes, et à califourchon, bon gré mal gré, il se sentit envoler par le vague de l'air. » Il se trouve dans un désert à l'entrée d'une caverne d'où il voit sortir un vieillard qui avait sur sa tête un chapeau de verveine et sur le dos une ceinture tissue de fougère de mai. C'est Agrippa qui lui fait un discours où sont résumés les actes qu'il peut accomplir; beaucoup des superstitions énumérées ci-dessus s'y retrouvent avec quelques autres qui ne figurent pas dans le discours de Corbineli. Nous ne donnons que celles qui ne se trouvent pas dans la scène du *Pédant joué*, ou celles qui expliquent certains actes qui n'y sont indiqués que par un mot : « Je fais courir les ardents sur les marais et sur les fleuves,

1. Ce parchemin était fait de peaux de bêtes n'ayant jamais engendré, l'animal devait être écorché avec des cérémonies assez compliquées dont on trouvera le détail dans le *Dict. infernal* de Collin de Plancy. On écrivait dessus les pantacles, talismans, pactes, etc. Si on y écrivait le *Sanctus* on avait de la chance à la pêche. (JACOB, *Curiosités du moyen âge*, p. 72.).

2. Images ou caractères naturellement gravés sur certaines pierres, auxquelles on attribuait de grandes vertus, parce qu'on les croyait produits par l'influence du ciel. (*Collin de Plancy* l. c.)

3. La nuit on croyait entendre le pas lourd de la mule qui portait le diable au sabbat; on voyait dans les ténèbres, des étincelles que ses pieds ferrés faisaient jaillir du pavé. De là est venue l'expression proverbiale ferrer la mule. L'argent que les servantes volaient à leurs maîtres était censé servir à ferrer la mule du diable, qui devait les emporter en enfer. (JACOB, *Notes sur Cyrano*).

4. C'est à Tours que ce fantôme couronné avait le siège de son empire. De Thou en parle au l. XXIV de son *Histoire;* il se promenait, dit-il, à cheval, et passait pour heurter et enlever les gens qui se trouvaient sur son passage (JACOB. *Notes*). Nous ne savons si la tradition du roi Hugon est encore vivante à Tours.

5. Le Connétable, qu'on nommait aussi le *Porte-Epée,* et par corruption, le *porte-épaule,* est une variante du roi Hugon qui devait, dit-on, son origine aux terribles souvenirs qu'avait laissés Hugues, comte de Tours, l'un des douze pairs de Charlemagne (JACOB. *Notes*).

Digitized by Google

pour noyer les voyageurs. J'excite les fées à danser au clair de la lune. Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre sous le gibet. J'envoie à minuit les Esprits hors du cimetière, entortillés d'un drap, demander à leurs héritiers l'accomplissement des vœux qu'ils ont faits à la mort.

« Je commande aux Démons d'habiter les châteaux abandonnés, d'égorger les passants qui y viendront loger, jusqu'à ce que quelque résolu les contraigne de lui montrer le trésor. Je fais trouver des mains de gloire aux misérables que je veux enrichir. Je fais brûler, aux voleurs, des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes, pendant qu'ils exécutent leurs vols. Je donne la pistole volante, qui vient ressauter dans la poche, quand on l'a employée. Je donne aux laquais ces bagues qui font aller et revenir de Paris à Orléans dans un jour. Je fais tout renverser dans une maison par des Esprits qui font culbuter les bouteilles, les verres, les plats, quoique rien ne casse et qu'on ne voie personne. Je montre aux vieilles à guérir les fièvres avec des paroles. Je réveille les villageois la veille de saint Jean pour cueillir son herbe à jeun et sans parler. J'enseigne aux sorciers à devenir loups-garous. Je les force à manger les enfants sur les chemins; et puis les abandonne, quand, quelque cavalier leur coupant une patte (qui se trouve la main d'un homme) ils sont reconnus et mis au pouvoir de la justice.

« J'envoie aux personnes affligées un grand Homme noir, qui promet de les faire riches. J'aveugle ceux qui prennent des cédules, en sorte que lorsqu'ils demandent trente ans de terme, je leur fais voir le 3 devant le zéro, que j'ai mis après. Je tors le col à ceux qui, lisant dans le grimoire sans le savoir, me font venir et ne me donnent rien. Je m'en retourne paisiblement d'avec ceux qui, m'ayant appelé, me donnent seulement une savate, un cheveu ou une paille. J'emporte des églises qu'on dédie, les pierres qui n'ont pas été payées. Je ne fais paraître aux personnes ennuitées qui rencontrent les sorciers allant au sabbat, qu'une troupe de chats dont le prince est Marcou. J'envoie tous les confédérés à l'offrande, et leur présente à baiser le cul du Bouc, assis sur une escabelle. Je les traite splendidement, mais avec des viandes sans sel. Je fais tout évanouir si quelque étranger, ignorant des coutumes, fait la bénédiction; et je le laisse dans un désert, au milieu des épines, à trois cents lieues de son pays... J'envoie dormir le cauchemar en forme d'une longue pièce de marbre, avec ceux qui ne ce sont pas signés en se couchant. J'enseigne aux Négromanciens à se défaire de leurs ennemis, en faisant une image de cire, en la piquant ou la jetant au feu, pour faire sentir à l'original ce qu'ils font souffrir à la copie. J'ôte, sur les sorciers, le sentiment sur les endroits où le Bélier les a marqués de son sceau. J'imprime une vertu secrète à Nolite fieri, quand il est récité à rebours, qui empêche que le beurre ne se fasse. J'instruis les paysans à mettre, sous le seuil de la bergerie qu'ils veulent ruiner une toupe de cheveux, ou un crapaud, avec maudissons, pour faire mourir étiques les moutons qui passent dessus. Je montre aux bergers à nouer l'éguillette le jour des noces, lorsque le prêtre dit *Conjungo vos*. Je donne de l'argent qui se trouve, après, des feuilles de chêne. Je prête aux Magiciens, un démon familier qui les accompagne et leur défend de rien

Digitized by Google

entreprendre sans le congé de maître Martinet. J'enseigne pour rompre le sort d'une personne charmée à faire pétrir le gâteau triangulaire de Saint-Loup, et le donner, par aumône, au premier pauvre qu'il trouvera. Je guéris les malades du loup-garou, leur donnant un coup de fourche, justement entre les deux yeux. Je fais sentir les coups aux Sorciers, pourvu qu'on les batte avec un bâton de sureau. Je délie le Moine bourru aux avents de Noël : je lui commande de rouler comme un tonneau, ou traîner à minuit les chaînes dans les rues, afin de tordre le cou à ceux qui mettent la tête aux fenêtres...

« J'envoie le gobelin, la Mule ferrée; le Filourdi; (1) enfin je suis le Diable Vauvert, le Juif Errant (2) et le grand Veneur de la forêt de Fontainebleau. (3) »

P. S.

BIBLIOGRAPHIE

J. Durandeau. — *La Grande Asnerie de Dijon*. Dijon, Darantière, in-8° de 43 p. (2 fr. 50.)

Tabourot cité très judicieusement par M. D., dit qu'à « Dijon au mois de may, chacun an, l'on a coustume par privilege exprès, de mener sur l'âne les maris qui battent leurs femmes, où il se fait très belle assemblée de plusieurs voisins et autres masques en fort brave appareil. » La mairesse de Dijon pouvait autoriser ou prohiber ces « asneries » mais généralement elle accordait d'autant plus volontiers l'autorisation, qu'en Bourgogne l'institution semble avoir eu surtout pour but de venger les femmes des brutalités maritales. La grande Asnerie de 1585, exécutée par la Mère-Folle, poussa l'audace jusqu'à s'attaquer au grand-maître des forêts et rivières, lequel avait battu sa femme étant logé à la *Croix d'or*. On trouvera des détails curieux dans la monographie de M. Durandeau, qui, au point de vue des mœurs de notre ancienne France, présente un très vif intérêt. Ce petit volume est d'une impression très soignée, un vrai livre de bibliophile.

1. Cet esprit malin que nous n'avons pas rencontré dans les meilleurs démonologues, était sans doute, celui qui embrouillait les fuseaux des fileuses ou le chanvre des cordiers. (Jacob. *Notes*).

2. Le Juif Errant reparaissait en France à des intervalles de temps inégaux; sa dernière visite avait été signalée à Beauvais en 1604; mais on l'avait vu passer aux environs de Bruxelles en 1640 et à Leipsick en 1642. (Jacob. *Notes*).

3. L'historien Mathieu raconte que Henri IV, chassant dans la forêt de Fontainebleau, entendit à une demi-lieue de lui, des jappements de chiens, des cris et des cors de chasseurs; et qu'en un instant tout ce bruit, qui semblait fort éloigné, s'approcha à vingt pas de ses oreilles, tellement que le roi étonné commanda au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le comte s'avance; un grand homme noir se présente dans l'épaisseur des broussailles, et disparaît en criant d'une voix terrible : « M'entendez-vous! » Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient le Grand Veneur, et qui chassait assez souvent dans cette forêt. D'autres prétendent que ce fût la chasse de Saint-Hubert, qu'on entendait aussi en d'autres lieux. (Collin de Plancy. *Dict. infernal*).

Digitized by Google

CH. MOISET. — *Les anciens Noëls chantés dans les pays qui forment aujourd hui le Département de l'Yonne.* Auxerre. E. Rouillé, 12 p. in-8° (Extr. du Bull. de la Soc. des sciences de l'Yonne).

Dans cette monographie, que l'on désirerait un peu plus détaillée, mais qui contient des détails intéressants, M. M. parle des Noëls chanpenois qui d'après lui, sont moins un assemblage de canzons séparés qu'une suite de chants rattachés les uns aux autres par un lien spirituel qui en fait une véritable épopée. Ces chants forment en effet une suite, qui commence au moment où Joseph apprend en allant porter de l'ouvrage de charpenterie qu'il va être procédé au recensement. Il se met en route et fait à Marie des récits de la Bible, pour charmer les ennuis du voyage. A Bethléem, ils s'adressent à des hôteliers qui ne veulent pas les loger. A la fin une brave femme leur indique une grotte et leur donne une chandelle et un petit fagot pour les réchauffer. Viennent ensuite la naissance, la visite des bergers et des bergères (celles-ci ne paraissent pas fort innocentes), et un Noël sur la Circoncision, tellement réaliste que M. M. ne peut en citer des passages. Cet espèce de poëme se termine par un chant où Joseph est averti par les anges du massacre des Innocents.

CONSTANT PIERRE. — *La Marseillaise.* Comparaison de différentes versions, variantes de la mélodie, du rhytme et de l'harmonie. Paris, Ernest Lacombe, in-8° de 29 pages avec des planches de musique.

Bien que cette étude ne rentre pas dans le cadre de notre revue, nous la signalons cependant à nos lecteurs. Elle présente en effet de l'intérêt en raison de la comparaison des diverses variantes de la mélodie, qui montre les variations subies par le type primitif. On y suit les transformations apportées par l'instinct populaire, et l'on connait le type original dont elles dérivent. Il y a ici un texte précis, qui a été altéré; l'étude de ces altérations, si on en dégageait la philosophie, pourrait peut-être faire arriver à connaitre le pourquoi de certaines variantes apportées aux mélodies conservées par la seule tradition. Ce serait une étude qui pourrait tenter quelque musicien très instruit et très prudent dans ses déductions. Malheureusement pour les chants populaires proprement dits, on ne se trouve pas, comme pour la Marseillaise à avoir un point de départ précis.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Le Passant, octobre. — Chansons populaires de l'Ille-et-Vilaine par M. L. Decombe. *Maurice Boucher* (compte rendu très intéressant).

Revue de Bretagne et d'Anjou, 15 septembre. — Jacques Robert à la porte du Paradis, conte de l'Ile et Vilaine. *Ad. Orain.*

Revue des patois, avril, juillet n° 2. — Un conte en patois lyonnais du commencement du siècle. *Nizier de Puilspelu* (versions des trois fils habiles dans des métiers différents. Grimm n°s 125 et 129, Sébillot, 1re série n° 8). Randonnée. Minette et la Roulette. *Ch. Joret* (versions normandes.) Légende en patois de la Bolle (Vosges). *F. Brunot.* — Chansons populaires en patois de l'Aveyron, *F. Fertiault.* — Chanson en patois du Rhône *Dr Gonnet,* 144 et 165-166.

Société archéologique du Finistère, 1887, p. 128 : le mystère cornique de saint Mériadec. *Hersart de la Villemarqué.* Conte en patois de Saône-et-Loire. *Combier* (le Loup et le Renard). — Le pauvre Djone, chanson en patois de Saône-et-Loire, *E. Martin.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Usages de Mariage : L'Arbre qu'il faut arracher.* — En Anjou, aux noces, au retour de l'église on trouve un arbre planté de la veille, le pied fiché au centre d'une roue recouverte de terre. On invite tous les jeunes gens, marié et garçons d'honneur en tête, à venir essayer de l'arracher, pour montrer leur force; après de vains efforts, on le brise en le tordant, on danse autour du tronçon le tout accompagné de libations. (*Comm. de* M. MICHEL.)

⁂ *Une chanson sur Duguay-Trouin.* — D'après le *Vieux Corsaire*, de Saint-Malo, il n'y a pas encore bien longtemps, les mamans endormaient leurs enfants, en leur chantant une chanson sur la prise de Rio-Janeiro, le *Vieux Corsaire* reproduit les deux couplets suivants en exprimant le désir que ses lecteurs retrouvent le reste de la chanson.

Monsieur *Duguay* z'a t'envoyé
Un tambour de l'*Achille*
Pour demander à ces braves guerriers,
S'ils veulent capituler.

Les dames du château
S'ont mis à la fenêtre
« Monsieur Duguay, apaisez vos canons *(bis)*
Avec vous je composerons. »

⁂ *Truc et Truck.* — Dans le patois du Devonshire (Angleterre) le mot *truck* a le sens de mauvaise affaire, rebut. Les campagnards de cette région, lorsqu'on leur offre une marchandise de mauvaise qualité, ou un marché peu avantageux, ont coutume de dire : *I do'nt want any way of your trucks.* (Je n'ai pas besoin de vos marchés de dupe). En bon anglais truck veut dire échanger, sans aucun sens péjoratif. Notre mot truc a peut-être quelque parenté avec le truck des campagnards du Devonshire. (*Comm. de* M. MAURICE JAMETEL.)

⁂ *L'Anthropophagie et le Courage.* — V. Rev. des Trad. t. I, p. 92. Des témoignages dignes de foi établissent que les pirates chinois qui ont assailli récemment M. Haïtce, attaché à la commission de délimitation du Tonkin, ont mangé son cœur et bu son foie délayé dans de l'eau-de-vie de riz. Ils espéraient ainsi faire passer le courage du jeune Français dans leur corps à eux. (*Revue de l'histoire des religions*, t. XV, n° 2 p. 246.)

⁂ *Le jeu du pied-de-bœuf.* — L'ancien jeu du pied-de-bœuf consistait, deux ou trois personnes jouant, à mettre sur le genou de l'une d'elles les mains superposées alternativement; celle qui faisait le jeu et avait sa première main dessous (la droite), la retirait pour la remettre sur la pyramide de mains en comptant un, la personne dont la main restait, à son tour dessous, retirait celle-ci de même en comptant deux et, à neuf : celle qui retirait la sienne devait chercher à attraper une main quelconque en disant : « Je tiens mon pied-de-bœuf. » La personne attrapée donnait un gage, etc. Si la personne qui comptait neuf n'attrapait personne, c'est elle qui devait fournir le gage. La personne attrapée posait la main, la première, sur un de ses genoux et conduisait le jeu. Ce jeu ne doit plus guère exister. (*Comm. de* M. A. CERTEUX.)

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

MONTÉVRAIN. — IMP. TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT. — MAY, DIRECTEUR

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 11. — 25 Novembre 1887.

LEGENDES MYTHOLOGIQUES LETTONNES (1)

La nation lettonne doit de nombreux et importants travaux, ayant trait surtout à l'ethnographie, à mon éminent ami et compatriote F. Brivzemniéks, (2) l'un des savants lettons les plus remarquables de notre époque ; j'ai eu l'occasion de mentionner son nom dans un précédent article.

C'est lui qui a le plus contribué à collectionner et à éditer les richesses nationales : les chansons, les proverbes, les contes etc., en un mot tout ce qui touche à la vie intellectuelle du peuple letton. C'est un écrivain distingué, un patriote ardent, un esprit élevé.

Aujourd'hui ce savant vient de nous donner un nouveau recueil des plus intéressants, qui contient 148 contes lettons. Il a été édité par le Musée d'Ethnographie Dachkoff, à Moscou.

1. Voir, sur la Mythologie lettonne, le n° de Janvier. On remarque plusieurs points communs entre ces légendes lettonnes et celles des Petits-Russiens publiées par nous.

2. Le conseiller d'État Fr. Brivzemniéks est né en 1846 et a été nommé récemment inspecteur des Ecoles nationales de Courlande. Il a travaillé à un dictionnaire russo-letto-allemand qui fut édité par les soins du ministère de l'Instruction publique. Puis, délégué par la Société russe des amis des sciences naturelles, de l'anthropologie et de l'ethnographie, il fit des voyages scientifiques et ethnographiques dans toute la Lettonie et collectionna, au cours de plusieurs années et avec le concours de nombreux collaborateurs,

Digitized by Google

Malgré le caractère mythologique de tous ces contes, il y en a plusieurs qui ont eu beaucoup à souffrir des rigueurs de la censure russe. Il y en a eu même quelques-uns qui ont été strictement défendus à la publication.

C'est parmi ces « victimes innocentes » que j'ai choisi les morceaux traduits ci-dessous.

DIEU ET LE DIABLE

I

Dans l'ancien temps, quand Dieu et le diable commencèrent à monter leur ménage, le diable était beaucoup plus riche que Dieu. La pauvreté de Dieu provenait de ce qu'il était bon et généreux.

Il arriva une fois que Dieu alla faire une visite au diable. Le diable le reçut d'une façon seigneuriale et lui montra ses richesses. Il y avait là bien des choses qui faisaient l'étonnement de Dieu.

Ainsi les ouvriers du diable mangeaient du pain jaune et de la *putra* (lire poutra, soupe au lait et au gruau) blanche. Dieu se demanda pourquoi cette *putra* était blanche et il acquit bientôt la certitude que le diable avait des vaches.

Dieu était hors de lui :

— Comment, on mange mieux chez le diable que chez moi, c'est trop fort!

Arrivé à la maison, il prit des boues de différentes espèces et en fit des couleurs; puis il fit un grand nombre de crochets en bois de genévrier; il était déjà prêt à partir quand il s'écria :

— Mais où les enfoncerai-je? Kou-ts! Voici, dans ces cabanes vides! (Et depuis les étables s'appellent chez les Lettons *Kuts,* lire Kouts.)

Il ouvrit les portes de la cabane, mit des faulx sur les seuils et partit. Il avait loin à aller. C'est seulement le lendemain à midi qu'il arriva aux pâturages du diable.

Le soleil brûlait. Dieu rassembla d'innombrables masses de cousins et de mouches, leur versa du sable brûlant dans la bouche et les chassa sur les pâturages du diable.

Pour se venger des souffrances que Dieu leur fit endurer, les insectes se

de riches matériaux pour l'exploration ethnographique, linguistique et mythologique du peuple letton : des chansons, des fables, des légendes, des proverbes, des énigmes, des formules magiques, des descriptions, des costumes nationaux, des habitations, etc.; dans les différentes contrées de la Lettonie. Voici ceux de ces riches matériaux qui ont été publiés : un recueil de chansons nationales avec traduction russe et avec des commentaires, un deuxième recueil de 1,707 proverbes lettons, 1,682 énigmes; 717 formules paiennes de magie, etc.; et le dernier recueil de 148 contes nationaux.

Il a été en outre un des plus actifs collaborateurs de Katkoff et d'Aksakoff, le chef du parti slavophile.

Ses écrits et ses poésies lyriques lettonnes sont très appréciés dans toute la Lettonie.

Digitized by Google

jetèrent sur le bétail du diable et commencèrent à le mordre et à le piquer d'une façon terrible.

Le bétail hurla et mugit de telle force que même le petit berger *dzilna* (le pivert) et le chien *dzenis* (le grimpereau) restèrent loin.

Tout le bétail s'enfuit dans les prairies de Dieu; trois veaux seulement restèrent dans les pâturages du diable.

Alors Dieu fit entrer le bétail dans ses étables. En sautant à travers le seuil, les vaches se coupèrent sur les faulx à plusieurs endroits les pieds, ce qui les fit changer d'aspect. Et quand Dieu leur enfonça dans le front les crochets qu'il avait eu soin de préparer, ces crochets devinrent des cornes, et l'on ne put plus reconnaître le bétail du diable qu'à sa couleur noire.

Mais Dieu savait comment faire disparaître cet inconvénient. Il teignit les vaches avec les boues colorées qu'il avait préparées et leur donna des couleurs différentes : une était teinte en blanc, l'autre en rouge, et ainsi de suite; il les attacha ensuite aux crèches et rentra dans sa maison.

Le berger du diable *dzilna* (pivert) devint noir et vert de peur et disparut on ne sait où; mais le chien *dzenis* (le grimpereau) rentra le soir avec les trois veaux qui lui restèrent.

Le diable devint furieux et maltraita le chien qui finit par s'échapper et s'enfuir à la forêt tout éclaboussé de sang.

C'est depuis ce temps que le grimpereau a des taches rouges comme s'il était éclaboussé de sang et aujourd'hui encore il court dans les buissons en appelant son bétail : « Tprou, tprou, tilli! »

Le diable chercha partout son bétail, mais ne put le trouver nulle part.

Il alla aussi voir son voisin, le Dieu, qui avait beaucoup de bétail, mais il ne put reconnaître le sien, parmi les vaches de diverses couleurs qui garnissaient les étables.

II

La femme de Dieu (dieva sievina) en écrémant le lait et en se réjouissant de son bétail, s'écria :

— Mais avec quoi vais-je le nourrir en hiver?

Elle demanda conseil au Dieu, mais il ne savait pas davantage.

Heureusement, à ce moment, il se trouva un homme à la maison; il raconta que le diable coupait l'herbe et la faisait sécher.

Dieu pensa aussitôt que cette herbe devait être pour le bétail et il alla, en même temps que le diable, aux endroits où il y avait de l'herbe.

Le diable avait une faulx, tandis que Dieu n'avait qu'un repoussoir.

Dieu voulut changer d'instruments avec le diable. Celui-ci se refusa sachant bien que Dieu était rusé.

— Nous verrons comment iront les travaux, répondit-il.

Alors Dieu appela ses ouvriers; le soir il vola les faulx au diable et fit faucher toute la nuit au clair de lune. Puis il fit remettre les faulx à leur place sans que le diable s'en aperçût et continua le travail au jour avec les repoussoirs.

Digitized by Google

A midi, les ouvriers du diable avaient fait avec ses faux à peine la moitié de l'ouvrage qui avait été fait chez le Dieu avec des repoussoirs.

Alors le diable consentit à échanger les instruments.

Mais le travail du diable n'avançait maintenant plus du tout.

Il maudit Dieu terriblement, mais il ne pouvait plus reprendre ses instruments.

III

Une fois, le diable laboura son champ avec son cheval.

Dieu avait attelé à sa charrue un lièvre.

Quand les deux laboureurs rentrèrent, à midi, le diable avait labouré une grande partie de son champ, tandis que Dieu n'en avait fait qu'un petit coin.

Après dîner, tous les deux allèrent se reposer.

Mais à peine le diable était-il endormi que Dieu lui prit son cheval, l'attela à sa charrue et laboura deux fois plus que n'en avait fait le diable, après quoi il remit le cheval aux pâturages.

Le diable se réveilla. Son étonnement fut sans bornes quand il vit que Dieu avait pu labourer une si grande superficie avec son lièvre.

Alors Dieu lui dit :

— Eh bien, changeons de chevaux !

Le diable réfléchit : « On travaille davantage avec le cheval de Dieu (le lièvre,) en outre il mange beaucoup moins ! »

Cette réflexion faite, le diable échangea son cheval contre le lièvre.

Puis il recommença à labourer le champ. Mais le travail n'avançait plus du tout. Enfin, comme cela l'ennuyait, il détela le lièvre, lui lia les ambes et le laissa aller aux pâturages.

Mais à peine libre, le lièvre s'enfuit à la forêt malgré les ligatures de ses pieds. C'est depuis cette époque que les pieds du lièvre sont restés liés pour toujours — c'est pourquoi il ne peut que sauter.

Dieu rentra fort content à la maison avec son cheval, et comme il n'avait pas besoin, cette fois, de lui couper les jambes et lui enfoncer des cornes dans le front, il le laissa tel qu'il l'avait reçu du diable.

IV

Une autre fois le diable rassembla tous les taons, tous les cousins et toutes les mouches qui martyrisaient son bétail, les mit dans un sac et le donna à l'écrevisse :

— Porte-les à la rivière et noye-les; — et prends bien garde, n'ouvre pas le sac !

Bon. L'écrevisse prit le sac et partit. Elle le traîne et pense : « Que peut-il donc y avoir là dedans ? »

Elle dépose le sac sur la terre et l'ouvre pour voir ce qu'il contenait.

Mais à peine avait-elle un peu délié le bout qu'un cousin s'échappe.

Digitized by Google

L'écrevisse s'effraya et se mit à courir après le cousin. Pendant ce temps tous les autres insectes (Kustoni) s'enfuirent du sac.

Alors l'écrevisse alla trouver le diable et lui raconta en pleurant son malheur. Mais le diable se fâcha, saisit l'écrevisse et la jeta à l'eau où elle vit depuis.

V

Quand Dieu eut créé Adam, il l'endormit et lui prit une côte, qu'il plaça sur une souche, puis il alluma sa pipe.

Il voulut faire de cette côte une femme, mais étant déjà un peu vieux, il ne se hâta pas trop dans son travail.

Pendant que Dieu se réjouissait ainsi, en fumant sa pipe, un chien accourut on ne sait d'où, saisit la côte et s'enfuit. Dieu poursuivit le fuyard et, au moment où le chien s'apprêtait à sauter à travers une rivière, Dieu l'attrapa à la queue. Cela n'arrêta pas le chien qui était lancé. Dans l'entraînement, il sauta — et la queue resta dans les mains de Dieu. Et comme il ne put pas franchir la rivière pour aller reprendre la côte que le chien avait toujours, il fit la première femme de cette queue de chien.

VI

Quand la première femme eût le premier enfant, Dieu lui dit :

— Jette-le à travers le toit et il marchera aussitôt.

Mais la femme n'obéit pas. Alors Dieu se fâcha et lui dit :

— Dorénavant, toute femme portera une année entière son enfant sur les bras!

VII

Dans les vieux temps, Dieu ordonna au chien d'habiter des palais et de se nourrir de pain blanc.

Dans ces temps, le seigle n'avait que des épis sans paille, mais ils étaient aussi longs que l'est aujourd'hui l'épi avec le chaume.

Mais il arriva une fois qu'une femme essuyait son enfant avec de la croûte de pain.

Dieu, voyant cette action, devint furieux; il se rendit aux champs et voulut arracher tout le seigle. La femme s'en aperçut et commença à le tracasser avec le chien.

Pour les châtier, Dieu décida que le chien se nourrirait dorénavant de débris et qu'il ne pourrait dormir que sur des monceaux de crottes, que la femme devrait se contenter de ce que lui donnerait, de pitié, son mari, et que les épis du seigle que sèmerait l'homme, pousseraient sur de longues tiges.

Digitized by Google

VIII

Dieu planta la betterave. Le diable lui dit :

— Qu'il en croisse également une part pour moi.

Et Dieu répondit :

— Ce qui sera sous la terre, sera à moi; ce qui sera au-dessus de la terre, sera à toi.

La betterave grandit et le diable reçut les feuilles.

Une autre fois, Dieu planta le chou. Le diable voulut encore sa part. Mais ayant déjà été une fois trompé en prenant ce qui était au-dessus de la terre, il dit :

— Ce qui sera au-dessous m'appartiendra.

Dieu consentit et fit pousser la pomme du chou au-dessus de la terre.

IX

Dieu faisait les premières routes toutes droites, toutes égales. Mais le diable fut cause qu'elles ne restèrent pas ainsi. Il conseillait à Dieu de faire des routes montagneuses.

— Alors, fit le rusé, les voyageurs se rappelleront de nous. En montant, ils invoqueront Dieu pour qu'il aide leurs chevaux à arriver avec leur charge à la cîme de la montagne, et en descendant, ils diront : Que le diable t'emporte; les chevaux ne peuvent pas tenir la voiture !

X

Dieu avait créé beaucoup d'animaux. Alors le diable en voulut créer aussi au moins un.

Il commença tout d'abord par fabriquer un loup. Il travaillait et travaillait et était déjà tout prêt — c'était bien et bel un loup, oui, un loup, — il ne manquait que la vie.

Mais le diable ne voulut pas que le loup pût dire :

— C'est Dieu qui m'a créé.

Le diable essayait de lui souffler l'âme par le nez, tout en prononçant ces mots : « Le diable t'a créé, le diable t'a créé ! »

Mais le loup ne voulait pas donner signe de vie, et le diable marchait toujours autour de lui en lui soufflant dans les oreilles, les narines, le derrière et en disant :

— Le diable t'a créé, le diable t'a créé.

Le loup ne bougea pas. Rien à faire. Il fallait se décider à lui dire, tout doucement, dans l'oreille :

— Dieu t'a créé !

Et aussitôt le loup fut vivant et s'enfuit dans la forêt.

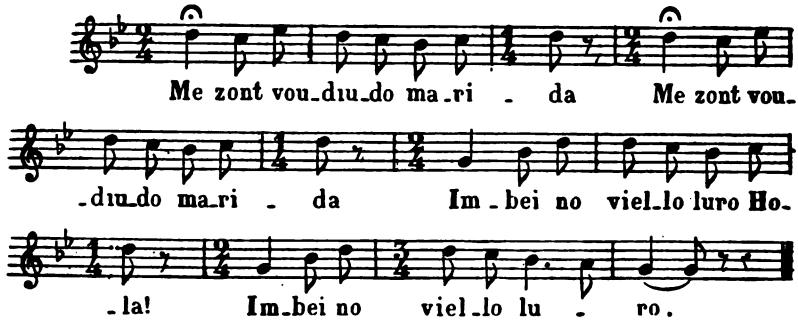
Encore aujourd'hui le loup ne sait pas s'il doit tenir le parti de Dieu ou du diable et ne se montre pas hors de la forêt.

(A suivre) HENRI ZINCIÈM-WISSENDORFF.

Digitized by Google

LA MARIÉE ET LA BREBIS TONDUE

CHANSON D'AUVERGNE



I

— Me zont voudiudo marida
Imbei no veillo luro
Hola!
Imbei no veillo luro.

II

Quand cou foudro me na coutsa,
Iu m'in nira to sulo,
Hola!
Iu m'in nira to sulo.

III

Dessous so têto iu mettra
Ino peiro pointiudo.
Hola!
Ino peiro pointiudo

IV

Et le long de se iu mettra
Ino barbin tondiudo,
Hola!
Ino barbin tondiudo.

V

Et la barbin sur la mei-neu,
Roudzavo so patiuro,
Hola!
Roudzavo so patiuro.

VI

— Ma mia, rodzo ton croutu,
Ah! que le tim me diuro
Hola!
Ah! que le tim me diuro!

I

— On a voulu me marier
Avec un vieil imbécile,
Holà!
Avec un vieil imbécile.

II

Quand il faudra m'aller coucher,
Je m'en irai toute seule,
Holà!
Je m'en_irai toute seule.

III

Dessous sa tête je mettrai
Une pierre pointue
Holà!
Une pierre pointue.

IV

Et le long de lui je mettrai
Une brebis tondue,
Holà!
Une brebis tondue.

V

Et la brebis sur la mi-nuit
Rongeait sa pâture,
Holà!
Rongeait sa pâture.

VI

— Ma mie, ronge ton croûton,
Ah! que le temps me dure,
Holà!
Ah! que le temps me dure!

Digitized by Google

VII

Quand io la vougui imbrassa,
La mia prei la futo,
Hola!
La mia prei la futo.

VIII

— Para de sci, para de lci,
Ia s'infut touto niudo,
Hola!
Ia s'infut touto niudo.

IX

Oh! qu'a-tiu, qu'a-tiu, grand lourdaud?
Cou i no barbin tondiudo,
Hola!
Cou i no barbin tondiudo.

VII

Quand il a voulu l embrasser,
La mie a pris la fuite,
Holà!
La mie a pris la fuite.

VIII

Arrêtez de ci, arrêtez de là,
Elle s'enfuit toute nue,
Holà!
Elle s'enfuit toute nue.

IX

Oh! qu'as-tu, qu'as-tu, grand lour-
C'est une brebis tondue, [daud?]
Holà!
C'est une brebis tondue.

Docteur F. POMMEROL.

QUELQUES SOUVENIRS DES FÉES DANS LE GARD

A quelques kilomètres de Saint-André-de-Valborgne, sur une route nouvellement construite et qui conduit à Valleraugue, se trouve le petit village de Tourgueilles. Les montagnes l'enserrent de toutes parts; à peine s'ouvrent-elles au nord-ouest pour livrer passage au ruisseau à allures vives qui va mêler ses eaux à celles du Gardon, et à la route qui le côtoie.

La légende raconte que ce village et ses environs étaient autrefois hantés par les fées. Elles allaient souvent s'asseoir sur un certain rocher très élevé d'où l'on découvrait une portion de la vallée : ce rocher est désigné aujourd'hui sous le nom de *Rocher des fées.*

En amont du village, dans le lit à demi desséché d'un maigre ruisselet se jetant à son tour dans le ruisseau principal, on voyait jadis un énorme rocher pesant, au témoignage des habitants, plus de cinq cents quintaux. Les fées, assez peu soucieuses de cette circonstance, le mettaient le plus naturellement du monde au bout de leurs fuseaux lorsqu'il leur arrivait de filer. Un jour, cependant, leur force dut les trahir, car le bloc de granit roula dans le ruisseau dont il obs rue encore le cours : on le nomme le *Codou blanc.*

Honteuses de cette mésaventure, elles s'en prirent aux habitants. On les apercevait souvent la nuit, surtout en automne, dans les jardins, occupées à ramasser des haricots; et, lorsque par hasard quelqu'un, croyant avoir affaire à des voleurs, criait et mettait la main sur elles, elles disaient en patois : « *Laïsso mèn ana, què ma mèro mi sonono* », ce qui signifiait : « *Laisse-moi partir, car ma mère m'appelle* ». Ces paroles produisant un

Digitized by Google

effet magique, les fées s'en allaient, en effet, sans qu'il fût possible de les retenir.

Un brave paysan avait particulièrement à se plaindre d'elles. Les fées allaient, la nuit, dans sa maison, faire la vaisselle, mais elles brisaient souvent les assiettes. Pour se délivrer de leurs visites importunes, le chef de la famille posa sur une chaise, avant de se coucher, un boisseau de millet. Quand les fées entrèrent, elles voulurent savoir ce que contenait cette mesure, mais elles s'y prirent d'une façon si maladroite qu'elles en renversèrent le contenu sur le plancher. Ne voulant pas se donner la peine de ramasser des grains aussi petits, elles s'en allèrent pour ne plus revenir.

Les fées maniaient les lourdes pierres de la montagne avec autant de facilité que si elles eussent été de la laine et les réunissaient en tas ou *clapassés*, qui existent encore. Pourtant elles virent la vertu de leur baguette magique diminuer peu à peu et alors les pierres ne leur parurent plus aussi légères. Elles disaient en les ramassant :

— Hâtons-nous, car elles deviennent pesantes.

HENRI ROUX.

ICONOGRAPHIE TRADITIONNELLE

II

QUELQUES IMAGES DES ÉGLISES DE HAUTE-BRETAGNE (1)

Les Saints de Notre-Dame-du-Haut (Suite)

A propos des saints de cette chapelle dont nous avons reproduit la fidèle représentation, p. 438 et 439 de la Revue, nous avons signalé la coutume des pèlerins qui se font prendre mesure de la partie malade.

Cette cérémonie a lieu surtout le jour du pardon, le marguillier préposé à la vente des bougies secoue de temps en temps sa sébile remplie de billon en disant :

Allumez des bougies
Sans cesse, sans cesse,
Devant Saint Méen
    Saint Lubin
    Saint Ivertin
    Saint Mamère
    Saint Houarniau,
Et la bonne Notre-Dame-du-Haut

Pendant ce temps les fidèles se font mesurer le ventre, la tête ou toute

1. Voir le n° d'octobre.

Digitized by Google

autre partie dolente de leur corps avec une bougie qui est, ainsi que nous l'avons dit, brûlée devant 'image du saint, après avoir été payée à la fabrique. C'est cette scène que reproduit le dessin ci-contre, exécuté d'après nature.

Dans le fond on voit la disposition des deux groupes de statues. Le marguillier qui tient une tasse à la main porte le gilet à deux rangs de boutons et la veste avec grand collet piqué à l'aiguille des habitants de Bréhand, canton de Moncontour. La femme dont on mesure le ventre avec une bougie a le costume de Hénon, l'homme agenouillé derrière elle est de la même commune. Le vieillard chargé de mesurer a la veste à basques étroites, appelée queue de pie, qui est vert foncé ou violette; le gilet à deux rangs de boutons, comme celui de Bréhand, est assez souvent en velours verdâtre, surtout chez les paysans riches; la culotte est en drap violet, ainsi que les guêtres des dimanches (celles de tous les jours sont en toile). Ce costume, qui est en voie de disparition, était porté par les gens de Plessala, de Plouguenast et de quelques communes voisines.

La femme agenouillée a le costume de Plœuc.

Le jour de l'Assemblée, on porte du miel à Notre-Dame-du-Haut, afin qu'elle préserve les ruches de tout accident, et qu'elle empêche les mouches à miel de s'en aller quand on dit du mal d'elles.

ÉMILE HAMONIC.

Digitized by Google

LES POURQUOI (1)

IV

POURQUOI LES CHATS N'ONT PLUS DE CORNES

Légende de la Haute-Bretagne

U temps jadis, tous les chats avaient des cornes, et de belles. Un jour, un homme de Saint-Cast qui était, de son état, marchand de poissons, conduisait une charretée de maquereaux à Saint-Malo. En ce temps-là, il n'y avait pas autant de chevaux qu'aujourd'hui, et tout le monde ne pouvait pa en avoir. Le poissonnier n'avait pas assez d'argent pour acheter un cheval, et il avait attelé un bœuf à sa voiture.

Quand il passa devant la Croix-aux-Mêles qui, comme on sait, est le rendez-vous des sorciers, il faisait déjà nuit noire, et il vit une bande de chats qui dansaient autour de la croix. Dès qu'ils aperçurent le poissonnier, ils accoururent tous auprès de sa voiture et lui demandèrent du poisson : « Je veux bien, répondit l'homme, mais puisque vous êtes si friands de poisson, vendez-moi vos cornes et je vous en donnerai tant que vous voudrez. »

Comme les chats sentaient le poisson frais et qu'ils en avaient grande envie, ils ôtèrent leurs cornes et les donnèrent au marchand qui leur livra toute sa cargaison. Et comme en ce temps-là les vaches et les bœufs n'avaient pas de cornes, il en mit deux sur le front de son bœuf et, quand il fut de retour, il en mit une paire à chacune de ses trois vaches. Il vendit les autres à ses voisins et en fit de bon argent. Depuis cette époque, les vaches et les bœufs ont toujours eu des cornes. Quand aux chats, ils sont restés aussi friands de poisson que jadis, mais depuis qu'ils ont vendu leurs cornes, il ne leur en est pas repoussé.

(Conté par François Marquer, de Saint-Cast.)

Cette légende de la Haute-Bretagne explique un dicton courant dans le pays d'après lequel les chats ont vendu les cornes qu'ils avaient autrefois pour acheter du poisson; d'autres disent pour aller boire. (SÉBILLOT, *Traditions de la Haute-Bretagne*, t. II, p. 43.)

1. Voir le n° d'octobre.

Digitized by Google

V

POURQUOI LA MULE EST STÉRILE

Dans les Asturies, on raconte que lorsque la Vierge était dans l'étable de Bethléem avec l'enfant Jésus, le bœuf s'efforçait de communiquer de la chaleur à l'enfant Jésus. Mais la mule soufflait vers lui pour le refroidir, et elle mangeait la paille de l'étable. Quand Notre-Dame vit cette méchante action, elle maudit la mule et lui dit :

Maldita seas tù, mula,
Ni parida, ni prenada!

C'est depuis ce temps que la mule est stérile.

(L. GINER ARRIVAU, dans *Bibl. del Folk-lore*, tome VIII, p. 250.)

D'après une tradition arabe, le mulet choisi par Joseph pour porter la sainte famille en Égypte, détacha une ruade à Joseph; il maudit l'animal qui, depuis lors, est resté impuissant. (E. ROLLAND, *Faune populaire*, t. IV, p. 273.)

VI

POURQUOI LA BREBIS A ÉTÉ PRIVÉE DE LA PAROLE

Au commencement du monde, la brebis parlait. Quand la Vierge allait en Égypte, il y avait une brebis sur une colline qui disait : Bethléem! Bethléem! La Vierge essaya de la faire taire, parce qu'elle ne voulait pas qu'on sût qu'elle était passée par là; mais la brebis continua à répéter ces mots. La Vierge la maudit et la condamna à bêler. (LEITE DE VASCONCELLOS, *Tradiçoes*, p. 198.)

VII

POURQUOI LE CHAMEAU A LES OREILLES TOUTES PETITES

D'après une légende talmudique, le chameau demandait des cornes et le Seigneur lui prit ses oreilles.

(*Revue britannique*, 1868, tome III, p. 374.)

VIII

POURQUOI LE BOUC A MAUVAISE ODEUR

D'après une légende de la côte d'Or, au commencement du monde, il y avait une certaine déesse qui avait l'habitude de s'enduire d'onguents odoriférants; le bouc, s'en apercevant, s'approcha d'elle pour être enduit de la même manière et sentir bon; elle feignit d'y consentir; mais au lieu de lui donner le parfum qu'il demandait, elle lui remit une boîte pleine d'onguent puant. Il s'oignit avec et c'est là l'origine de la mauvaise odeur qu'il a. (BOSMAN. *Anew and accurate description of Guinea*, p. 227).

(A suivre) PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

DROIT FOLKLORIQUE

I

LE TYNDWALD DE L'ILE DE MAN

J'ai vu, le 5 juillet de cette année, une cérémonie des plus intéressantes pour les Folkloristes de l'Europe moderne : c'est le Tyndwald de l'Ile de Man. Cette île, entre l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, est habitée par un peuple Celto-Norvégien; les anciens habitants étaient Celtiques, mais ils furent conquis par les Vikings, et pendant plusieurs siècles, leur roi fut feudataire du roi de Norwège. Le dernier roi était le duc d'Athol, qui dans notre siècle, a vendu ses droits au gouvernement anglais. Mais le peuple a conservé une sorte d'indépendance, il a son Parlement « Parliament House of Keys, » ses lois et ses coutumes, qui sont des survivances de coutumes très anciennes.

Chaque année, le 5 juillet, il y a une espèce de plébiscite sur le Tyndwald Hill. Cette colline est faite, dit-on, des terrains tirés des seize paroisses de l'île. A cette sorte d'aréopage celtique assistent environ deux mille insulaires. Les soldats anglais qui forment la petite garnison de l'île sont en ligne, et au bruit des trompettes, M. le député-gouverneur entre dans l'église de Saint Jean près le Tyndwald, où il assiste à un service religieux selon le rite anglican. Les trompettes sonnent, les soldats présentent les armes, et la procession du parlement marche au milieu de la population de l'île (1), et se rend au Tyndwald. Là, se trouvent les « coroners » ou magistrats des paroissses de l'île, la « House of Keys » (ou la Chambre de Députés); le *Council* (le Sénat de l'île); les *deemsters* (ou juges) et enfin le commandant de la garnison britannique qui tient élevée l'épée de suzeraineté de l'île et M. le Député-Gouverneur en uniforme diplomatique anglais.

Au moment où l'on gravit la colline, le chef de police annonce les titres des officiers au peuple. Après quelques cérémonies, on lit les titres des nouvelles lois au peuple dans la langue Manx et aussi en Anglais. Autrefois, on lisait les lois elles-mêmes, mais aujourd'hui on se contente de lire les titres seulement. On dit que si aucun *Manxman* (comme on appelle les insulaires) a quelque plainte contre le gouvernement, il peut déclarer ses griefs *coram populo* et demander la justice du peuple (c'est une survivance de l'ancien *Thing* des Danois et des Norwégiens). Enfin on demande trois acclamations pour la reine Victoria, que le peuple donne avec empressement. Ces acclamations étaient sans doute autrefois un témoignage de ce que le peuple approuvait les lois. (Aujourd'hui en Angleterre, dans les *meetings*, on passe la résolution par acclamation). Après les acclamations, la procession est reformée, et revient à l'église de Saint Jean, où le parlement examine les affaires de l'île.

W.-S. LACH SZYRMA.

1. A l'île de Man, il y avait en 1879, 12,504 individus pouvant se servir du dialecte celtique. (SÉBILLOT, *La Langue bretonne*, Revue d'Ethnographie, t. V, janvier-février); la population totale est d'environ 60,000 habitants.

Digitized by Google

CONTES POPULAIRES FLAMANDS (1)

V

TIPPEN

Tippen avait été au marché et revenait à la maison, saoul comme une bécasse mais il tomba dans un fossé et y resta couché. Sa femme vint le chercher.

— Tippen, il faut retourner à la maison! dit-elle.

— Non pas, dit Tippen. Et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Chien, dit la femme, il faut mordre Tippen.

— Oh, que non! dit le chien.

Et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Bâton, dit la femme, il faut frapper chien!

— Non pas, dit le bâton.

Et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Feu, dit la femme, il faut brûler bâton.

— Non pas, dit le feu.

Et le feu ne voulut pas brûler le bâton, et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen, lui, ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Eau, dit la femme, il faut éteindre feu.

— Non pas, dit l'eau.

Et l'eau ne voulut pas éteindre le feu, et le feu ne voulut pas brûler le bâton, et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Vache, dit la femme, tu boiras l'eau.

— Non pas, dit la vache.

Et la vache ne voulut pas boire l'eau, et l'eau ne voulut pas éteindre le feu, et le feu ne voulut pas brûler le bâton, et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisît.

— Corde, dit la femme, tu lieras vache.

— Non pas, dit la corde.

Et la corde ne voulut pas lier la vache, et la vache ne voulut pas boire l'eau, et l'eau ne voulut pas éteindre le feu, et le feu ne voulut pas brûler le bâton, et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut

1. Voir les nos d'août et de septembre de la *Revue*.

Digitized by Google

pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisit.

— Souris, dit la femme, tu rongeras corde.

— Jamais, dit la souris

Et la souris ne voulut pas ronger la corde, et la corde ne voulut pas lier la vache, et la vache ne voulut pas boire l'eau, et l'eau ne voulut pas éteindre le feu, et le feu ne voulut pas brûler le bâton, et le bâton ne voulut pas frapper le chien, et le chien ne voulut pas mordre Tippen, et Tippen ne voulut pas retourner à la maison, à moins qu'on ne l'y conduisit.

— Chat, dit la femme, il faut prendre souris.

— Volontiers, dit le chat.

Maintenant, ce fut une affaire! Le chat de courir après la souris, et la souris de courir après la corde, et la corde de courir après la vache, et la vache de courir après l'eau, et l'eau de courir après le feu, et le feu de courir après le bâton, et le bâton de courir après le chien, et le chien de courir après Tippen, et Tippen de courir à la maison; plus n'était nécessaire qu'on l'y conduisit.

Recueilli à Wambeke-lez-Ternath.

VI

LE MONDE S'ÉCROULE

Grand'mère était assise au rouet et le petit chat se trouvait sous sa chaise. Tout à coup, la chaise craque, le petit chat s'effraie et fuit aussi vite qu'il peut à travers champs, croyant fermement que le monde s'écroule.

Survient un coq qui lui dit :

— Ho là, petit chat, pourquoi cours-tu ainsi?

— Ah, cher petit coq, le monde s'écroule, je m'enfuis de ce pays!

— Puis-je aller avec toi? dit le coq.

— Saute vite sur ma queue et en avant, dit le chat.

Un peu plus loin, ils rencontrent un cygne.

— Petit chat, pourquoi cours-tu ainsi?

— Hors du pays! le monde s'écroule!

— Puis-je aller avec toi?

— Mets-toi avec le coq sur ma queue et en avant, jusqu'à l'autre bout du monde.

— Couac! dit le cygne, et ils faisaient voler la poussière.

Un peu plus loin encore survient un mouton.

— Petit chat, petit chat, où cours-tu ainsi?

— Hors du pays! le monde s'écroule!

— Puis-je t'accompagner!

— Mets-toi avec le cygne et le coq, je te porterai sur ma queue.

— Bé! dit le mouton, et ils faisaient voler la poussière de plus belle.

Quand ils eurent couru pendant toute la journée, ils ne savaient où aller dormir, lorsqu'ils découvrirent une maisonnette qu'avaient habitée des sor-

Digitized by Google

cières. Ils y entrèrent et chacun se choisit un lit de repos. Cocoriko vola dans la cheminée et s'y percha sur un bâton; le cygne vola dans un seau d'eau; le mouton alla dans l'écurie et le chat s'étendit dans les cendres du foyer.

La nuit, arrivent des voleurs. Ce qu'ils virent tout d'abord, ce furent les yeux du chat qui brillaient comme des charbons ardents. « Là se trouve l'argent » pensa le premier voleur, et aussitôt de s'en approcher. Mais le chat se mit à l'égratigner et le coq à voler dans la cheminée de telle sorte que le voleur eut sa figure toute remplie de suie. Il courut vers le seau d'eau, mais le cygne s'éveilla et vola en criant autour de sa tête.

— Il y a des revenants ici, s'écrièrent les voleurs et ils s'enfuirent tous dans l'écurie.

Mais le mouton, croyant que le monde s'écroulait, en effet, se mit à crier :

— Petit chat, petit coq et petit cygne, venez vite! Le monde s'écroule!

Et toute la bande de voleurs de s'enfuir encore plus vite, poursuivie par les quatre bêtes, si vite, si vite qu'ils courent encore!

Louvain, Baal, Wambeke, cf. Grimm. Les musiciens de Brême (Die Bremer Stadtmusikanten.) Le chien et le moineau (Der Hund und der Sperling).

VII

UN DEUXIÈME CONTE DE « DERTIEN » (1)

Un père avait trois fils. Le premier dit qu'il allait se faire domestique. D'abord son père s'y opposa, mais à la fin il le laissa partir. Le garçon arriva chez un paysan avec lequel il conclut l'accord, que celui, du maître ou du domestique, qui se fâcherait le premier, aurait le nez et les oreilles coupés. Or le lendemain, le domestique dut battre le blé. Il y avait aussi un petit vieux occupé à battre le blé, mais celui-ci fut appelé à temps pour venir manger, tandis qu'on n'appela pas du tout l'autre. L'après-midi, cependant, il alla de son propre mouvement dans la maison et demanda pourquoi on ne lui donnait pas à manger.

Le maître alors lui demanda s'il était fâché?

— Qui donc ne se fâcherait pas? dit le domestique.

Le paysan lui demanda s'il se souvenait de leur convention, et le gars dut se laisser couper nez et oreilles.

Il retourna chez lui. Lorsque le père le revit, il dit à son fils :

— Vois-tu maintenant ce que tu as gagné à être domestique!

Cependant le deuxième fils eut envie d'aller chez le même paysan; il s'y rendit et fit le même accord. Le lendemain il dut aussi aller battre le blé, mais pas plus que son aîné, il ne fut appelé à dîner; il entra alors dans la maison, se fâcha et obtint la même récompense que le premier, et à son tour il retourna tout triste chez lui. Lorsque son père le vit, il s'écria :

1. Dertien = Treize.

Digitized by Google

— J'en ai déjà deux, maintenant, sans nez ni oreilles!

Mais le troisième, du nom de Baltus, dit :

— Maintenant, moi j'irai me faire domestique! Et malgré l'opposition du père il s'en alla aussi, tomba chez le même paysan avec lequel il fit le même accord; seulement Baltus y ajouta un article et dit :

— J'ai toujours fait l'accord suivant : lorsque nous nous séparons, nous nous donnons mutuellement un petit coup... là où finit le dos.

Le patron accepta cette clause et le lendemain Baltus dut aller battre le blé en compagnie du petit vieux. Au premier coup son fléau était en morceaux, et deux, trois autres eurent le même sort. A la fin Baltus prit tout un arbre et se mit à battre le blé; il réduisit le tout en poussière de sorte que la grange avec le petit vieux s'envolèrent dans les champs. Baltus rentra alors chez son maître et dit qu'il n'y avait plus rien à battre. Le maître ne voulut pas le croire et alla voir : lorsqu'il ne trouva plus que de la poussière, il dit à sa femme :

— Cathérine, regarde donc ce qu'il a fait.

Baltus lui demanda s'il était fâché pour cela. Mais le rusé patron répondit que non, car il avait peur d'avoir le nez et les oreilles coupés.

A midi Baltus se mit à table, dévora trois pains entiers et demanda ce qu'il devait faire. Le patron lui dit qu'il devait sortir avec les cochons.

En route Baltus vendit ses bêtes à condition de pouvoir couper leurs queues, qu'il ficha en terre, puis il retourna chez le paysan et lui dit :

— Ah! maître, dans quel marais vous m'avez envoyé! Tous vos cochons s'y sont enfoncés!

Le paysan alla avec lui et se mit à tirer les queues, mais... elles lui restèrent en main et il tomba de façon assez désagréable sur son d..... Baltus dit alors :

— Mais que faites-vous, patron, vous leur enlevez à tous la queue! Vous n'êtes pas fâché, n'est-ce pas?

Mais le patron répondit pour la seconde ois que non!

Alors Baltus dut sortir avec les chevaux, mais il troqua ses chevaux contre deux vieilles charognes et, à son retour, il demanda de nouveau au paysan s'il était fâché pour cela; mais le rusé compère dit derechef que non.

Un jour Baltus dut aller bêcher le jardin. Il demanda où il devait commencer, à quoi le paysan répondit :

— Commencez où vous êtes, et bêchez toujours jusqu'à ce que je revienne.

Mais avant qu'il ne fût revenu, le domestique avait déjà renversé deux haies et un mur, et déjà il bêchait au beau milieu du jardin d'un des voisins, juste au moment où le paysan vint près de lui et dit :

— Mais qu'avez-vous fait! Cela ne nous appartient pas!

— Mais, répliqua Baltus, vous m'avez dit de toujours bêcher! Êtes-vous par hasard fâché à cause de ce que j'ai fait?

— Mais non pas, dit l'autre, et, sur ce, il retourna à la maison.

Là, fort courroucé; il dit à sa femme :

— Ah! Cathérine, que faire? Il m'a peut-être retourné quatre jardins

Digitized by Google

des voisins et je n'ose pas le congédier, car il pourrait me donner un coup sur le dos, comme je ne sais quoi !

— Fais-le aller là-bas, au moulin ensorcelé, dit la paysanne (c'était un moulin où restaient beaucoup de sorciers et que personne n'osait visiter). Alors nous l'attraperons bien.

Baltus dut donc aller au moulin avec vingt sacs; il les chargea lui-même sur sa charrette, porta celle-ci jusqu'au pied du moulin, de sorte que les sorciers, en voyant cela, se cachèrent tous de peur.

Arrivé là, Baltus cria :

— N'y a-t-il donc personne à la boutique? mais il n'obtint pas de réponse; alors il arracha une aile du moulin, et mit tout le bazar en pièces.

Le paysan et sa femme, qui avaient épié cela, le virent revenir, et se dirent :

— Que faire maintenant?

La femme pensa :

— Je connais encore un moyen : je dirai que j'ai laissé tomber ma bague dans le puits et je lui demanderai de me l'en retirer; lorsqu'il y sera descendu nous laisserons tomber la meule sur sa tête.

Baltus revint à la maison et après avoir mangé avec grand appétit, il demanda, comme toujours, ce qu'il devait faire.

— Ah Baltus! dit la femme, j'ai laissé tomber par malheur ma bague d'or dans le puits! Ne voudriez-vous pas me l'en retirer?

— Eh! pourquoi pas, maîtresse, dit Baltus; je le ferai très volontiers.

Mais à peine était-il dans le puits que le paysan laissa tomber la meule; mais elle tomba juste avec le trou au-dessus de la tête de Baltus, de sorte que celui-ci remonta avec la meule au cou.

— Eh! mon cher maître, dit-il, regardez donc quelle belle cravate on m'a mise! et il déposa la meule aux pieds de la paysanne.

De plus en plus effrayés ils résolurent maintenant de faire décamper le domestique. Mais l'homme était embarrassé, à cause du petit coup que Baltus lui donnerait!

Or, après avoir été payé, Baltus dit qu'ils se donneraient maintenant un petit coup sur le dos.

Le paysan lui donna d'abord un petit coup.

— Mais maintenant, dit Baltus, à mon tour; et il donna un si léger coup au paysan que monsieur vola à travers les carreaux, et alla tomber sur une montagne où il resta enfoncé si profondément qu'on dut le déterrer.

Baltus partit sur cela et alla s'engager chez un maréchal-ferrant où sa première besogne consistait à mettre un cercle de fer à une roue. Il demanda alors s'il devait frapper fort et le forgeron répondit qu'oui. Il frappa, et mit en mille morceaux cercle et roue; ce qu'il fit jusqu'à trois fois. Le forgeron voyant qu'un tel domestique l'aurait ruiné, le fit décamper, mais n'ayant pas d'argent ce jour-là pour le payer, il fit un accord avec Baltus, et lui permit de se forger une petite canne avec du fer qu'il lui donnerait. Baltus se fit une canne de cinq cents livres et partit.

En route il rencontra un homme qui était occupé à bombarder, du haut d'une montagne, une ville grandiose. Baltus lui demanda s'il voulait se mettre en route avec lui.

Digitized by Google

— Car, dit-il, je vois que vous êtes un vaillant compère !

Ils voyagèrent ensemble, et rencontrèrent, dans un bois, un homme qui était occupé à déraciner des arbres. Ils lui demandèrent pourquoi il faisait cela, et l'étranger leur déclara que c'était pour empêcher une armée de traverser le bois. Ils lui demandèrent s'il voulait aller avec eux, et il y consentit. Ils continuèrent leur route jusqu'à un château qu'ils trouvèrent inoccupé; ils prirent la résolution d'y rester. Le lendemain on décida que deux d'entre eux iraient à la chasse et que le troisième resterait au château pour préparer le dîner. Le sort désigna d'abord « l'assiégeur », et on lui dit de sonner la cloche du château quand le dîner serait prêt. Vers midi une vieille petite femme vint trouver notre cuisinier et lui demanda l'aumône; mais quand il voulut la lui remettre, elle lui appliqua un coup si terrible qu'il roula dans la cave et y resta sans connaissance. Il ne put donc sonner la cloche. Lorsqu'il était une heure, les chasseurs se dirent : « Allons voir ce qui s'est passé », et ils le trouvèrent étendu dans la cave où il disait être tombé par mégarde. Le lendemain, c'était le tour de « l'arracheur d'arbres » et la même chose arriva. Baltus dit alors à son camarade :

— Qu'est-ce qu'il y a de nouveau ? Voilà qu'encore une fois on ne sonne pas !

Mais l'autre ne dit rien; il savait bien ce qui lui était arrivé, à lui ! Ils allèrent voir et trouvèrent le camarade évanoui.

— Bon, dit Baltus, moi je vais rester demain. Je ne dégringolerai pas des escaliers, moi !

Mais pendant que les autres étaient à la chasse ils se dirent : « Il lui arrivera bien la même chose qu'à nous. »

Et en effet, la même petite vieille vint aussi près de Baltus et lui demanda l'aumône, mais notre gaillard lui donna un tel coup avec sa canne qu'elle quitta, toute en sang, le château.

Or, quand le dîner fut prêt, Baltus se mit à sonner.

Les chasseurs se dirent : Tiens, Baltus sonne, — mais quand ils entrèrent, il leur dit :

— Je sais, maintenant, comment vous êtes tombés dans la cave ! Mais je lui en ai donné une aumône !

Maintenant les amis résolurent de suivre les gouttes de sang, afin de rattrapper la femme, et ils aboutirent à un four à briques, où ils trouvèrent une grande ouverture par laquelle elle avait passé. Ils tirèrent au sort pour savoir qui entrerait le premier. Le sort tomba sur notre « assiégeur » qui prit avec lui une sonnette, car, lorsqu'il sonnerait, ils devaient le retirer. Après être descendu pendant quelques instants, il sonna : il n'osa aller plus loin. Alors descendit « l'arracheur d'arbres », mais, lui aussi, n'osa aller plus loin. Ce fut le tour de Baltus maintenant, qui descendit jusqu'au fond; il y trouva la femme et demanda ce qui se passait là.

Elle lui dit qu'il y avait là deux filles de roi à délivrer, et que celui qui les délivrerait pouvait choisir la plus belle pour femme; mais personne ne pourrait le faire, chacune étant gardée par un géant. Baltus se mit à la recherche, armé de sa canne; découvrit bientôt la première princesse et lui dit :

Digitized by Google

— Je viens vous délivrer.

— C'est impossible, répondit-elle, car il y a ici un géant qui me garde.

Mais Baltus donna un tel coup au géant qu'il tomba raide mort. Maintenant qu'elle était délivrée, elle lui donna en reconnaissance une pomme d'or où se trouvait gravé son nom. Alors il se rendit auprès de la deuxième; mais celle-ci était gardée par un géant plus grand encore, mais que Baltus tua également après une lutte acharnée.

La deuxième princesse lui donna une bague avec son nom. Il les conduisit alors jusqu'à l'ouverture et les fit retirer; mais ses amis, voyant les nobles princesses, ne descendirent plus une troisième fois la corde et se rendirent au château avec les princesses. Baltus demanda maintenant à la vieille comment il sortirait de là, disant que si elle ne le lui disait pas, il l'assommerait. Elle lui dit alors que tous les sept jours apparaissait un oiseau qui l'enlèverait; mais chaque fois qu'il crierait, il devait lui fourrer un morceau de viande dans le bec, sinon l'oiseau le dévorerait. L'oiseau vint, en effet, et Baltus emporta trois jambons pour nourrir la bête qui criait à chaque battement d'aile. Quand notre homme fut débarrassé de ses jambons, l'oiseau cria encore une fois et Baltus fut obligé de couper un morceau de son bras. Et bien il avait fait, car l'oiseau le déposa tout juste devant le château. Là il trouva les deux belles princesses, se débarrassa des infidèles amis, qui avaient voulu le tuer, se maria avec l'aînée des princesses et devint propriétaire du château où il mena désormais une vie heureuse.

Recueilli à Wambeke-les-Ternath, en Brabant.

(A suivre) POL DE MONT.

COUTUMES DE MOISSON (1)

II. — PRENDRE LE RENARD (*suite*)

Dans le *National* l'écrivain qui signe le Curieux, après avoir parlé de la coutume bourguignonne qui porte le titre ci-dessus, ajoute un détail qui est intéressant, parce qu'on y voit en réalité apparaître le Renard :

Voici comment cet usage, qui n'est pas spécial à la Bourgogne, se pratiquait en Bresse du temps où la moisson se faisait avec des faucilles ou avec des « vollants » (sorte de faucilles larges qui s'affûtent comme les faulx) :

C'était la dernière gerbe à enlever qui figurait le renard. On laissait à côté d'elle et debout une vingtaine d'épis (une troche), pour former la queue, et chaque moissonneur, se reculant de quinze ou vingt pas, lançait sa faucille ou son vollant jusqu'à ce que la troche d'épis fût touchée. Celui qui l'abattait était proclamé le vainqueur. C'est lui qui avait coupé la queue du renard. Les « *You cou cou!* » éclataient en son honneur, et l'on rentrait à la ferme boire à sa santé. LE CURIEUX.

1. Voir le n° de septembre.

Digitized by Google

LA CHASSE ET LES CHASSEURS

I

SUPERSTITIONS RELATIVES A LA CHASSE

Canton de Vaud (Suisse)

Il y a des mots qu'on ne doit pas dire aux chasseurs :

Souhaiter bonne chance à quelqu'un qui part pour la chasse rend celle-ci infructueuse.

Si, à son départ, un chasseur rencontre une femme, il fera mieux de rentrer chez lui, car il est sûr qu'il ne tuera pas de gibier.

Pour éviter la fatigue, le chasseur doit porter des jarretières faites de peau de chevreau double dans lesquelles on a introduit de la verveine; — il peut aussi se contenter de mettre de la verveine dans ses souliers, ce qui produit le même effet.

On se préserve des bêtes féroces et venimeuses, des sorciers et des voleurs, en mettant ses bas à l'envers.

On se préserve aussi des charmes qui pourraient nuire à la chasse, en portant sur soi un serpent, une tête de serpent ou simplement la langue de ce reptile.

Pour faire venir le gibier sous ses pas, il faut prendre des hannetons avec du sang de porc et mettre le tout dans un pot de terre bien couvert. Ensuite, on dépose le vase dans du fumier de cheval où il doit séjourner pendant quarante jours, puis on le retire et l'on graisse la semelle de ses souliers avec de la *pâte de hannetons*.

Secret magique pour charmer les armes à feu, extrait d'un grimoire de l'an 1421. Il faut dire : Dieu y ait part, et le diable la sortie, et lorsqu'on met en joue, il faut dire en croisant la jambe gauche sur la droite : *Non tradas Dominum nostrum Jesum Christum Maton. Amen.* (*Communication de* M. Alf. Ceresole).

Pour *décharmer* un fusil, il faut prendre du *brandvin* et le mettre dans le canon du fusil; il faut y ajouter un clou de cheval qui ait été trouvé dans un chemin où l'on fait passer les morts; puis il faut faire chauffer ce clou tout rouge et le mettre dans le canon du fusil avec de la rue.

Pour tuer le gibier qui se cache derrière un monticule, un rocher ou

Digitized by Google

même une montagne, il suffit de *courber* le canon de son fusil (1) après avoir regardé avec des lunettes recourbées pour reconnaître l'endroit où le gibier est caché.

Voici quelques recettes pour tirer juste : Prendre trois grains de froment et les mettre dans la tête d'un serpent, placer celle-ci en terre et, du froment qui en sortira, mettre trois grains dans chaque charge de plomb.

Il faut prendre les dents d'un serpent, en mettre une à la mire et les autres sous le bras droit. — A défaut de dents de serpent, on peut prendre le cœur et le foie d'une chauve-souris et en frotter les balles ou le plomb.

Tuer un corbeau attire un malheur au chasseur.

M. Ceresole, l'auteur des *Légendes des Alpes Vaudoises* (2), a recueilli plusieurs histoires de chasse, aux Ormonts, où il fut pendant longtemps question de deux célèbres chasseurs, les frères Jean.

« Ceux-ci chassaient ordinairement seuls. Il leur suffisait de voir le gibier pour l'atteindre. Quand, à quelques mois de distance, ils se trouvèrent sur leur lit de mort, les chamois, les lièvres et les renards se mirent à gambader autour de leur demeure. Il y eut, pendant trois jours, une grande joie dans les gites et dans les tanières d'alentour. Le vieux gibier surtout se mit en liesse. A Creux de Champs, au Pillon, à Solalex, en Maitaille, au Mont d'Or, à la Lécherette, dans les bois qui entourent le Melleret, il y eut de joyeux sabbats. Les vieux renards tenaient les violons, et, du haut des branches des sapins, les perdrix, les coqs de bruyère et les faisans sifflaient leurs plus jolis airs. »

« Au Pays-d'Enhaut, un chasseur passionné voulut se mettre en campagne un dimanche de communion.

— Ta chasse, lui cria-t-on de toute part, ne réussira pas aujourd'hui.

— Eh! j'aimerais bien savoir! répondit-il, quand je verrais le diable en personne, tant pis! j'y veux aller.

S'il ne vit pas le diable, dit la légende, il rencontra, au contour d'un rocher, un chamois blanc comme la neige, qui produisit sur l'obstiné chasseur une telle frayeur qu'il détala au plus tôt, et rentra chez lui en courant. Il se mit au lit et mourut trois jours après. »

(*A suivre*)

A. CERTEUX.

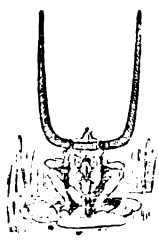
1. La tradition a conservé le souvenir d'un chasseur du nom de Bontemps-Greyloz qui, en 1820, possédait un *vrai* Lefaucheux recourbé avec lequel il pouvait tirer d'une vallée à l'autre et atteindre le but par dessus les cols et les sommets. Ses projectiles portaient ainsi des bords du lac Léman jusqu'à la Jouvertaz.

2. *Légendes des Alpes Vaudoises*, par Alfred Ceresole, avec illustrations de Eugène Burnand. Lausanne, 1885. Prix : 15 francs.

Digitized by Google

UN CONTE POPULAIRE DE COME *(Cavallasca)*

ET UN CONTE TURC



Un jour, un paysan fit cadeau d'une poule à un prévôt de campagne. Il est bon de dire que ce prévôt avait été plusieurs années curé dans un pays, et que ce paysan avait été son sacristain. Ce bon prévôt fit à ce pauvre sacristain la meilleure mine qu'il put, le remercia de son bon cœur, et du bon souvenir qu'il avait conservé de lui. Il lui demanda des nouvelles du pays, lui dit qu'il se rappelait tous ses bons paroissiens, lui donna dans un papier enveloppé une bonne pincée de svongiques, enfin il lui fit servir une collation qui se composait d'une bonne soupe, d'un peu de fromage et d'un verre de vin.

Le paysan prit congé de M. le prévôt; puis il s'en retourna à son village et raconta à ses amis la belle réception que lui avait faite son curé.

Huit jours après ce que j'ai raconté, un autre paysan se présenta chez M. le prévôt :

— Qui êtes-vous et que voulez-vous? lui demanda celui-ci.

— Monsieur le prévôt, répondit le paysan, je suis le frère de l'homme qui vous a fait cadeau d'une poule.

— Entrez à la maison, dit le prévôt.

Et il ordonna à sa servante de lui servir une soupe et un verre de vin. Le paysan mangea, salua le prévôt et s'en alla.

La semaine suivante vint un autre paysan.

— Salut, à la grâce de Dieu, monsieur le prévôt.

— Bien; entrez.

— Je vous salue.

— Je n'ai pas le plaisir de vous connaître.

— Je suis le beau-frère du frère de celui qui vous a fait cadeau d'une poule.

Le pauvre prévôt lui donna encore la soupe et le vin. Pour couper court, le prévôt vit venir le cousin du beau-frère du frère, le neveu du cousin du beau-frère, l'oncle du père du cousin de celui qui avait donné la poule. Cela n'en finissait plus, presque tout le pays vint manger la soupe à cause de cette poule.

— Perpétue, dit un jour le prévôt à sa servante, je suis ennuyé

Digitized by Google

de tous ces parents de mon sacristain; s'il continue encore à en venir une légion, ma maison deviendra une auberge.

Et il donna des instructions à sa servante pour éviter ce malheur.

Le dimanche suivant, un homme vint encore saluer le prévôt.

— Il est permis?

— Entrez!

— Comment vous portez-vous, monsieur le prévôt? Bien.

— Pas mal, et vous? Que vous faut-il?

— Rien, monsieur le prévôt; vous me connaîtrez, je suis un parent du cousin du neveu du beau-frère du frère de celui qui vous a fait cadeau d'une poule.

— Bien, très bien; entrez à la maison, et vous me donnerez des nouvelles du pays.

— Merci, monsieur le prévôt.

Et aussitôt le paysan se mit à regarder pour voir si Perpétue arrivait avec la soupe. Peu après, il vit la servante apporter une grande écuelle qui fumait, et il lui semblait sentir une bonne odeur de *bouillon du bœuf* et il pensait au bon goût que cela devait avoir, à la bonne tranche de fromage, en un mot, à la bonne soupe qu'il allait goûter.

Il commença à prendre l'écuelle et à souffler dessus pour la refroidir, puis il en prit une belle cuillerée et la mit dans sa bouche. Mais, voyez le malheur! dès qu'il l'eut fait, il lui vint une grande envie de vomir, et il se mit à cracher la cuillerée. C'était de l'eau chaude avec un peu de pain de millet, elle pouvait servir de vomitif. Alors, étonné, il regardait Perpétue comme pour lui demander une explication, et tâchant de lui faire comprendre qu'elle s'était trompée, en un mot voulant presque lui dire, qu'il se plaindrait de cette niche, si ce n'était pas par aventure une erreur; mais arriva monsieur le prévôt qui avait déjà prévu cette scène et avec une mine moitié badine, moitié sérieuse, il lui dit :

— Voici, mon galant homme, celui-ci qui est le parent du cousin du neveu du parent du beau-frère du frère du bouillon du bouillon de la poule.

Le pauvre paysan qui, au fond, était plus effronté que sot, confus de se voir faire cette niche devant le prévôt, dit du mieux qu'il put.

« Je vous salue, » et il s'en alla, apprenant de cette leçon que si une personne fait des politesses à une autre, on montre beaucoup d'indiscrétion en allant en foule en recevoir la récompense.

Cette historiette a depuis passé en proverbe; si par exemple un monsieur ou quelque personne de génie ou une célébrité, se vante de ses parents, tout de suite on vient aisément à savoir qu'elle en est parente en troisième ou quatrième degré, on dit : oui, oui, il est, lui aussi, parent comme le parent du bouillon de la poule, pour signifier qu'il en est parent éloigné.

Recueilli par un ancien élève du lycée royal Volta à Côme.

Digitized by Google

Je ne connais d'autre similaire de ce conte, ni dans les récits italiens, ni dans ceux de l'étranger, si ce n'est le conte turc qui suit (1) :

CADEAU DE PAYSAN COUTE CHER

Certain paysan arrive un jour chez le Hodja et lui fait présent d'un lièvre. On le reçoit avec honneur et prévenance et, du lièvre, on fait une soupe. La semaine suivante, le paysan arrive de nouveau.

— Qui es-tu?

— Je suis l'homme qui vous a apporté un lièvre.

On l'accueille derechef. Quelque temps après, quelques individus se présentent, et demandent l'hospitalité.

— Qui êtes-vous? fit le Hodja.

— Nous sommes les voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre.

Quelques jours se passent et une troupe de gens se présente de même.

— Qui êtes-vous? demande-t-on au principal d'entre eux.

— Nous sommes les voisins des voisins de l'homme qui vous a apporté un lièvre.

— Soyez les bienvenus.

Le Hodja place bientôt devant chacun une tasse pleine d'eau claire.

— C'est un niais, se dirent-ils, à l'aspect *d'un mets si nouveau.*

— Ceci, dit le Hodja, c'est la sauce de la sauce du lièvre.

STANISLAO PRATO.

En France, on trouve une facétie analogue, quant à l'énumération des parents, dans le *101e régiment* de Noriac.

— Que, subséquemment vous en avez mangé, des truffes?

— Non, mais j'ai beaucoup connu le brosseur du frère d'un capitaine qui en mangeait beaucoup.

Dans le *Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, comédie qui date de la première moitié du XVIIe siècle, on rencontre aussi une énumération fantastique de parenté : Gareau veut prouver, au pédant Granger dont il veut épouser la fille, qu'il est l'héritier d'un paysan qui s'est tué en dénichant des nids.

1. Pour ceci, voir la Bibliothèque orientale elzévirienne illustrée, n° V : *Les Plaisanteries de Nasr-Eddin Hodja, traduites du turc par I. A. Decourdemanche,* Paris, E. Leroux, 1876, pages 80-81, n° XCVII.

Digitized by Google

« Or donc ly (Nicolas Girard) est mon Compere et sa Femme ma Comere. Or ma Comere, pisque Comere y a, auparavant que d'avoir épousé mon Compere, avet épousé en preumieres nopces le Cousin de la Bru de Piare Olivier, qui touchet de bian près à Jean Henault, de par le Gendre du Biaufrere de son Onque. Or, cely-cy, retenez bian, avet eu des enfans de Catherine Brunet, qui mourirent sans enfans, mais il se trouve que le Neveu de Denis Gauchet avet tout baillé à sa Femme par contrat de mariage, à celle fin de frustrer les hériquiers de Thomas Plançon, qui devient y rentrer, pisque sa Mere-grand n'avet rian laissé aux Mineurs de Denis Vanel l'Esné : or il se trouve que je somes parens en queuque magniere de la Veufve de Denis Vanel le jeune, et par conséquent, ne devois-je pas avoir la sussion de Nicolas Girard. (acte II, scène III.) »

P. S.

LÉGENDES DE MERMAIDS (1)

DU NORD DE L'ÉCOSSE

I

Un matin, Thomas Robertson de Collieston, paroisse de Slains se promenait au point du jour sur le rivage au sud du village. Lorsqu'il atteignit la petite baie de Sandhaven, il aperçut une mermaid qui était assise sur un rocher; il la vit avant qu'elle ne le regardât, et ainsi elle n'eut pas le pouvoir de l'entraîner avec elle. Il l'aborda, entra en conversation avec elle et l'aida à cueillir du « dilse » (*Rhodymenia palmata*). En retour de cette obligeance, elle lui dit en partant qu'il ne se perdrait pas en mer. Quelque temps après il faisait son métier de pêcheur dans son bateau; un ouragan s'éleva, et l'équipage fut effrayé de voir l'obscurité qui survint. Il leur dit qu'il n'y avait rien à craindre, s'ils voulaient suivre ses avis. Il leur recommanda de s'asseoir et de rester tranquilles, se mit au gouvernail, et gouverna droit du côté du rivage. En arrivant parmi les brisants, ses compagnons commencèrent à donner des signes de crainte et d'épouvante. Il les pria de rester assis, et les assura en même temps que s'ils le faisaient, ils parviendraient sains et saufs au rivage. Ils arrivèrent à un passage appelé Broadhaven. Lorsqu'ils y entrèrent, toute la baie fut illuminée comme

1. Voir dans le n° 2 (1887) p. 63, la légende de la Sirène de Zennor; les Sirènes et les Mermaids sont étroitement apparentées.

Digitized by Google

s'il y avait eu une rangée de lampes sur chacun de ses côtés. Le bateau fut dirigé tout droit vers le rivage où il parvint sans la moindre avarie.

II

A Pittulie, près Pitsligo, il y a un rocher appelé le Marmaiden. Un matin qu'une femme du village était allée sur la grève pour ramasser des lepas (*patella communis*) pour boitter, elle vit une mermaid qui se tenait sur un rocher. Elle était habillée de blanc et peignait sa chevelure qui était fort longue. Elles échangèrent quelques paroles, puis soudain la mermaid disparut; mais le rocher sur lequel elle était assise garda son nom.

III

Il y a bien longtemps, un matin de très bonne heure, un homme appelé Campbell marchait sur le rivage de la mer à l'endroit où est maintenant le havre de Portmahomack. Il vit dans l'eau une mermaid, la poursivit et la prit; elle essaya de recouvrer sa liberté, mais elle fut bientôt reprise. Elle eut alors recours aux supplications, et Campbell consentit à la laisser aller à trois conditions; c'étaient les suivantes : 1° qu'il n'y aurait jamais de vague dangereuse dans l'endroit où elle avait été prise; 2° qu'aucun de ses descendants ne serait noyé; 3° que ses descendants auraient toujours une bonne part des biens de ce monde.

Voici comment ont été exécutées les promesses de la mermaid. 1° L'endroit où la mermaid fut prise est maintenant le havre de Portmahomack; et, suivant les observations qui ont été faites, on n'y a jamais vu de lame dangereuse. Quelque terrible que soit la vague au dehors, dès qu'elle atteint le bord extérieur de la jetée elle s'apaise; 2° Aussi loin qu'on peut remonter, aucun des descendants de Campbell n'a été noyé, quoique plusieurs d'entre eux aient passé leur vie sur mer, comme pêcheurs ou comme matelots. Il y a plusieurs années un navire fit naufrage dans la baie d'Aberdeen, et tous ceux qui étaient à bord furent noyés à l'exception d'un homme dont la mère était une Camphell et qui descendait du Campbell qui avait pris la mermaid. Il ne savait pas nager et pourtant il flotta sur l'eau pendant une heure avant d'être recueilli par le bateau de sauvetage; 3° ceux qui sont nés de Campbell ne se sont jamais trouvés dans des circonstances malheureuses, mais ont au contraire toujours eu une existence agréable. L'un d'eux a dit à la mère de mon conteur que, lorsqu'il changeait un billet de banque, l'argent semblait croître dans sa bourse.

IV

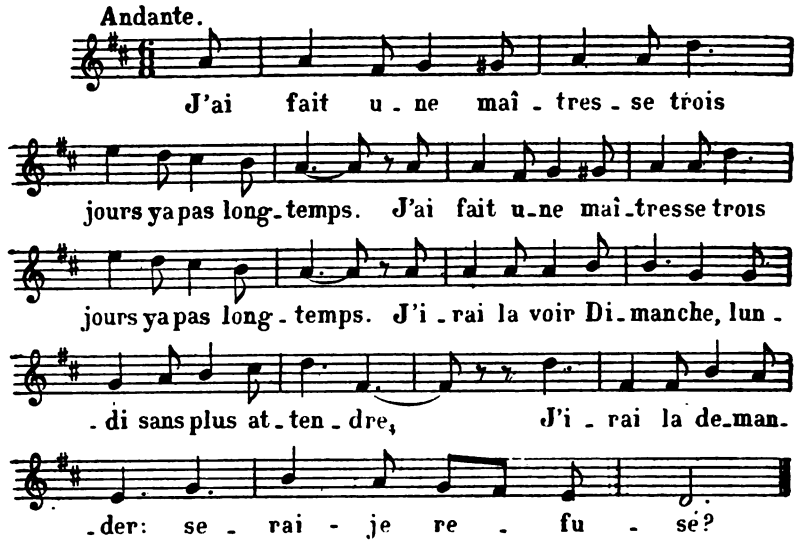
Un des vaisseaux de l'Armada espagnole, la *Santa Catarina*, fit naufrage près du rivage de Collieston, et l'endroit où elle se perdit porte maintenant le nom de Saint Catherine's Dub. La tradition rapporte qu'une mermaid, qui était sur un rocher du voisinage, trompa le navire et fut cause de sa destruction. Il y a peu d'années que des pêcheurs trouvèrent un des canons du vaisseau et l'apportèrent à terre.

(*A suivre*) W. GREGOR.

Digitized by Google

LA DEMANDE REFUSÉE

CHANSON DE LA FRANCHE-COMTÉ



I

J'ai fait une maitresse
Trois jours y a pas longtemps. } *bis*
J'irai la voir dimanche
Lundi sans plus attendre
J'irai la demander,
Serai-je refusé?

II

En entrant dans sa chambre
Je fais mes compliments : } *bis*
Bonjour la compagnie
Sans oublier ma mie;
Je viens la demander,
Serai-je refusé?

III

Le pèr' qu'est aux écoutes
Entend ce compliment : } *bis*
Galant ma fille est riche
De cinq cent mille livres,
Elle n'est pas pour vous,
Galant retirez-vous.

IV

Marguerite, ma mie,
Prête-moi tes ciseaux, } *bis*
Pour couper l'alliance
Que nous avons ensemble,
L'alliance d'amour
Adieu, bell' pour toujours.

V

Marguerite, ma mie,
Prête-moi ton mouchoir } *bis*
Pour essuyer les larmes
Qui coul'nt de mon visage,
Les larmes de mes yeux;
C'est pour te dire adieu.

VI

S'il faut que je m' retire
Je me retirerai } *bis*
Dans un couvent d'ermites,
Pour l'amour d'une fille,
Fill' que j'ai tant aimée
Faudra donc la quitter.

CH. BEAUQUIER.

Digitized by Google

LES LÉGENDES CHRÉTIENNES DE L'OUKRAINE

I (*Suite*)

Légendes de l'Ancien Testament (1)

VIII. — LE TSAR DAVID. — CONTESTATION AVEC DIEU. — LE PSAUTIER

AVID était tsar, et à ce qu'on dit, un bon tsar, seulement, il n'était pas chrétien. Voilà que Dieu pensa à le mettre sur le bon chemin. Il se déguisa en marchand et il arriva vers David pour lui acheter son palais. Or, le palais de David était tel, qu'il n'y en avait pas de plus beau dans le monde entier. Voilà que le marchand dit à David :

— Or ça, dit-il, tsar David, est-ce qu'on ne peut pas acheter ton palais?

— Pourquoi ne le pourrait-on pas? dit David. Certainement qu'on le peut, mais seulement je ne sais pas si nous tomberons d'accord.

— Et pourquoi ?

— Voilà, dit-il, marchand étranger! Si tu as assez d'or pour que tous mes gens en prennent leur part et disent qu'ils sont contents, mon palais sera à toi; sinon, n'y songe même pas!

— C'est bon, tsar! dit le marchand. Ordonne d'assembler le peuple!

Le peuple s'assembla de tout le royaume; le marchand le conduisit vers une montagne, et quand le marchand eut béni cette montagne, elle s'émietta toute en or. Le peuple se jeta sur cet or et se mit à le ramasser; ils en recueillirent autant que chacun en pouvait porter. Et le marchand demanda :

— Eh bien, gens, êtes-vous contents?

— Contents! contents! crièrent les gens, et tous se séparèrent.

— Eh bien, David, dit le marchand, n'as-tu pas perdu, par hasard?

— Je n'ai pas du tout perdu! dit David — mienne est la terre, donc l'or est mien!

— C'est cela, celui à qui appartient la maison, doit avoir raison (2) dit le marchand. Mais il faut pourtant que quelqu'un juge entre nous!

— Mais qui jugera entre nous! demande David.

— Ne t'inquiéte pas de cela, dit le marchand. Il est au monde des gens

1. Voir le n° de septembre.

2. Dans les proverbes russes et oukrainiens, la rime et l'assonance jouent un grand rôle.

Digitized by Google

pour qui nous deux sommes égaux. Allons au cimetière, là, les morts nous jugeront.

— Allons-y, marchand ! dit David.

Et ils allèrent au cimetière. Ils arrivent et le marchand dit :

— Hommes justes, hommes morts ! Levez-vous, hommes, et jugez entre moi et le tsar David !

Et les morts se levèrent, se jetèrent aux pieds du marchand et dirent :

— Dieu juste ! ce n'est pas à nous à te juger, mais à toi à nous juger, à ta dernière venue !

Et alors David reconnut avec qui il était en contestation, et de ce moment, il devint chrétien. Et il ne faisait qu'écrire des chansons sacrées, et il les jouait sur la harpe. Et il écrivit et écrivit, jusqu'à ce qu'il eût écrit tout un livre; alors il en détacha les feuillets et les jeta à la mer. Les feuillets qui n'étaient pas sacrés allèrent au fond et ceux qui étaient sacrés flottèrent sur la mer. Les anges recueillirent ces feuillets et les portèrent à Dieu.

Dieu les lut et ordonna de les transmettre aux hommes.

Et c'est de là qu'est venu notre Psautier.

IX. — JOSEPH, SAMSON ET SALOMON, ENFANTS DE DAVID

Le tsar David se rendit tellement agréable à Dieu que Dieu lui dit :

— Demande-moi, David, tout ce que tu veux, je te donnerai tout !

Voilà que David demanda à Dieu trois fils : l'un, qui fût le plus beau; l'autre, le plus fort, et le troisième, le plus sage. Et Dieu lui donna Joseph, Samson et Salomon.

Le beau Joseph fut préposé aux songes. Encore aujourd'hui, si nous faisons quelque rêve effrayant, nous disons, avant de nous lever : « Que saint Joseph fasse tourner cela à bien ! »

Le fort Samson guerroya par tout le monde, et enfin songea à guerroyer contre nous. Il nage par le Dniepr, mais comme il sortait de l'eau, un lion s'élance sur lui. Samson lui saisit la gueule, mais à peine eut-il mis le pied à terre que d'un coup le lion et lui furent pétrifiés (1).

Il est encore maintenant ainsi à Kief.

Le sage Salomon restait assis, dit-on, à la maison, et ne faisait que lire des livres, et voilà qu'un jour le bruit se répandit qu'il voulait dire un sermon. Le peuple se rassembla du monde entier pour entendre son sermon; et lui vint et dit seulement :

— Si vous avez quelque chose à coudre — Il faut d'abord nouer le bout.

Depuis ce temps on n'a fait que parler et plaisanter sur Salomon.

Ici M. Dragomanof ajoute cette note significative : « C'était une femme qui racontait, c'est pourquoi, probalement, elle n'aura pas voulu en dire davantage sur Salomon. »

1. Une fin commune aux principaux héros légendaires. Voir la *Russie épique* de M. Rambaud.

Digitized by Google

Ce personnage est tombé dans le domaine du fabliau. Les pièces que nous traduisons ci-dessous ont trait aux légendes résumées dans la *Russie épique*, mais M. Rambaud en parle d'après les bylines, qui, si elles n'ont presque rien gardé du Salomon biblique, lui ont laissé au moins quelque chose d'héroïque. Notre Salomon est celui des contes populaires en prose. Ici, il ne reste guère de Salomon que le nom, avec une vague réputation de sagesse, bien peu justifiée par les preuves que l'on en donne. Il s'agit tout simplement d'un assemblage de données fournies par d'autres contes, auquel on a accolé le nom de Salomon.

•

X. — LE SAGE SALOMON

La mère de Salomon était grosse quand une dame vint vers elle et la pria de la cacher de son mari. La tsaritsa (1) la cacha, et aussitôt arrive le mari qui lui demande :

— Est-ce que, dit-il, ma femme n'est pas venue chez la sérénissime tsaritsa?

— Elle n'est pas venue, seigneur! dit la tsaritsa; mais, de dedans elle, Salomon dit :

— N'écoute pas, dit-il, ma mère, car ma mère est tout à fait la même que ta femme!

Ainsi était Salomon, se trouvant encore Dieu sait où! Et lorsqu'il vint au monde, il n'avait pas encore trois ans que déjà il pesait un esprit de femme. Il fit une balance, la suspendit aux portes, plaça dans un plateau le bonnet de sa mère; dans l'autre, une poignée de copeaux, et rit aux éclats quand il vit que les copeaux faisaient pencher la balance.

Alors survient sa mère :

— Pourquoi, demande-t-elle, ris-tu ainsi, fils?

— Et comment donc ne pas rire, dit Salomon, quand l'esprit d'une femme ne pèse pas même une poignée de copeaux?

La mère devint furieuse :

— Attends, dit-elle, maudit chien! je t'arrangerai!

Et aussitôt elle ordonna à ses serviteurs de l'emmener dans la forêt, de le tuer et de lui rapporter en témoignage le cœur et le petit doigt.

Les serviteurs le prirent et l'emmenèrent pour le tuer, et Salomon commença à leur dire :

— Ne me tuez pas, dit-il, bons serviteurs. Donnez-moi de vivre encore, ne fût-ce qu'un peu dans le monde blanc (2). Coupez-moi un doigt, je puis m'en passer, mais prenez le cœur d'un chien et portez-le à ma mère. Ma mère ne s'en apercevra pas.

Voilà que les serviteurs obéirent à Salomon. Ils lui coupèrent le petit doigt, mais ils prirent le cœur d'un chien et le portèrent à la mère, et ils laissèrent vivre Salomon.

1. Femme du tsar.
2. Épithète perpétuelle.

Digitized by Google

Mais en quoi cela servait-il à Salomon, si quand même il ne lui était donné de vivre que trois ans? Le pauvre Salomon s'assied et pleure, et les Saints, au ciel, le voient et pleurent aussi. Comment! un enfant si intelligent, il ne lui serait pas donné de vivre! Et voilà qu'ils prient Dieu de lui permettre de vivre encore, ne fût-ce qu'un peu. Et Dieu se laissa fléchir et dit aux Saints :

— Puisque vous désirez tant que Salomon vive encore au monde, alors, allez sur la terre et demandez aux gens qu'ils partagent avec lui leurs années.

Voilà que les Saints descendent sur la terre, ils vont, demandent, personne ne leur cède. Enfin, ils arrivent chez une vieille femme qui avait déjà vécu cent ans et qui avait encore cent ans à vivre.

— Femme, disent-ils, aie pitié de Salomon, cède-lui ne fût-ce que la moitié de tes années!

Voilà que la femme les écouta et la leur donna, et Salomon commença à vivre les années de la vieille.

Déjà Salomon avait passablement grandi, et il pensa à rendre visite à la tsaritsa. Il choisit un moment où le tsar n'était pas à la maison, se déguisa en marchand et arriva jusqu'à la tsaritsa.

Il arrive, montre ses marchandises, mais il faut croire que lui-même plaisait à la tsaritsa, car tout ce qu'il lui montrait était du goût de celle-ci.

Voilà qu'elle lui demande ;

— Et que veux-tu, dit-elle, jeune marchand, pour ces marchandises?

— Mais rien, tsaritsa, sinon peut-être une fille pour la nuit.

— C'est bon, petit marchand, dit la tsaritsa; reste donc pour la nuit!

Voilà que le marchand dort sur les coussins royaux et la tsaritsa lui envoie une fille. Le marchand la regarda, la renvoya et dit : « Trop grande! » La tsaritsa en envoya une autre; le marchand la regarde et la renvoie aussi, disant : « Trop petite! » Voilà que la reine alla elle-même et se coucha auprès de lui.

Il n'en fallait pas davantage à Salomon, et dès que sa mère fut endormie, il se leva et écrivit sur le mur : « C'est bien vrai que l'esprit d'une femme ne vaut pas une poignée de copeaux, puisqu'une mère a couché avec son propre fils! »

Ayant écrit cela, il s'en alla.

A ce moment, arriva le tsar. Il lut et reconnut que c'était le fait de Salomon et pensa à l'interroger.

Voilà qu'il fabrique une charrue d'or, et l'envoie promener par tout le monde, avec ordre d'inscrire combien chacun en offrirait.

Les serviteurs emportèrent la charrue, la firent voir partout et personne ne l'estima moins de mille pièces d'or. Voilà que déjà ils s'en reviennent, lorsqu'ils rencontrent un pâtre. Le pâtre est assis et mâche du pain. Voilà qu'ils lui demandent, par dérision :

— Combien penses-tu, gars, que vaille cette charrue?

Le gars se leva, regarda la charrue et dit :

— Fâchez-vous ou ne vous fâchez pas, mais je vous dirai la vérité; c'est que, si en mai, il n'y a pas une goutte de pluie, elle ne vaut pas le morceau de pain que je mange.

Digitized by Google

Ils inscrivirent aussi cela et s'en retournèrent. Et le tsar leur demande :

— Eh bien, gens, combien a-t-on estimé ma charrue là-bas?

— Mais toujours un bon prix, Dieu soit loué! personne n'a offert moins de mille pièces d'or! Un seul, disent-ils, un pauvre pâtre, ne l'a pas estimée même un morceau de pain, s'il ne pleuvait pas en mai.

— Il a dit la vérité, répondit David; et ce n'est pas un pâtre, c'est mon fils Salomon. Cherchez-le!

Les serviteurs allèrent à sa recherche; ils le cherchèrent, le cherchèrent et ne le trouvèrent pas; — et David imagine un autre artifice : il donne un bal et invite les gens du monde entier.

Voilà que les gens s'assemblèrent au bal, ils s'assirent aux tables, et toute la nourriture est si excellente, on ne demanderait qu'à en manger, mais il n'y a pas moyen, car à chacun on a donné une cuiller de deux coudées.

Et les hôtes sont assis devant cette nourriture et font triste mine. Déjà le tsar s'est ennuyé de regarder et il est allé pour un instant vers la tsaritsa. Alors tout à coup se montra Salomon :

— Et pourquoi, dit-il, ne mangez-vous pas, gens?

— Mais comment donc manger ici, dirent les gens, avec ces maudites cuillers?

— Alors nourrissez-vous l'un l'autre, comme des enfants, avec vos cuillers, par-dessus la table.

Les gens obéirent et commencèrent à se nourrir l'un l'autre. Le tsar arrive : tous mangent; il s'informe — on lui dit que cela est venu comme ci et comme ça. — Lui, de faire chercher Salomon, mais pas de traces.

Et ainsi David mourut sans avoir interrogé Salomon. Et lorsque David fut mort, Salomon régna à sa place; et quand il fut tsar, il songea à mesurer le ciel. Il se fit une espèce de cercle, et se tenant sur le cercle, il s'éleva vers le ciel. Et voilà qu'il s'était déjà élevé jusqu'à la nue, et saint Pierre marche sur la nue et lui dit :

— Arrête, Salomon! Ici est ta frontière, et si tu vas plus loin, tu ne retourneras pas. Retourne en arrière et regarde bien : sous toi sera un champ bleu et une tache noire. Descends sur le noir et non sur le bleu; car le noir, c'est la terre, et le bleu, c'est la mer!

Salomon descendit et il pense en lui-même : « Je n'ai pas mesuré le ciel, au moins je mesurerai la mer. » Et il fit une maison de verre; s'y assit et ordonna qu'on le descendît dans la mer avec une chaîne à mesurer.

Voilà qu'on le descend et descend, quand arrive vers lui une écrevisse de mer (et les écrevisses de mer sont de telle taille, que chacune peut porter deux hommes), et elle dit à Salomon :

— Salomon, Salomon! tu ne mesureras pas la mer! Vingt ans j'ai cherché le fond et je ne l'ai pas trouvé, et à toi, Salomon, il ne t'est pas donné de le voir. Retourne en arrière, car il pourrait arriver que quelque jeune écrevisse te coupât la chaîne avec ses pinces.

Salomon obéit et sortit de la mer, et alors il ne lui restait déjà plus longtemps à vivre.

Voilà que Salomon pense comment échapper à la mort. Il apprit qu'il est

Digitized by Google

dans le monde blanc une montagne immortelle et il se dirigea vers la montagne.

Or, au pied de cette montagne vivaient des moines qui construisaient un monastère. Voilà que le Seigneur dit à ces moines :

— Laissez-là vivement tout votre travail, et faites un cercueil et un tombeau. Vers vous arrive le sage Salomon pour mourir!

Et voilà qu'ils font un cercueil et un tombeau, lorsqu'arrive Salomon :

— Que faites-vous là, gens? demande-t-il.

Et ceux-ci dirent :

— Un cercueil pour Salomon !

Salomon comprend que, quoi qu'il fasse, il lui faut mourir :

— Mais avez-vous la mesure? demanda-t-il. .

— Non, nous ne l'avons pas, disent les moines.

— Eh bien, prenez ma mesure. Il est comme moi, dit Salomon.

Les moines prirent sa mesure; ils firent un tombeau; dans le tombeau, ils introduisirent le cercueil.

— Maintenant, attendez ! dit Salomon, j'essayerai le tombeau !

Il s'étendit dans le tombeau :

— Eh bien, dit-il, il est de mesure; maintenant, descendez-moi dans la fosse.

Ils le descendirent dans la fosse.

— Maintenant, comblez la fosse! dit Salomon. Vous n'avez pas besoin d'attendre Salomon, car c'est moi qui suis Salomon!

Si nous analysons ce conte, nous y trouvons l'éternelle histoire de la belle-mère, appliquée cette fois à une mère; des épreuves pour forcer un personnage caché à se découvrir; le : « tu n'iras pas plus loin » opposé l'orgueil humain; enfin l'idée que personne ne peut échapper à son sort. Toutes choses empruntées au trésor commun des légendes. De la Bible, que reste-t-il ici? Deux noms et une épithète : David et Salomon le sage. Une variante de ce conte nous donnera encore moins :

XI. — LE SAGE SALOMON ET SA MÉCHANTE MÈRE

Il y avait une fois un *bogatyr* (1), et il avait un fils nommé Salomon. Voilà que le tsar appela le bogatyr au service, et son fils lui dit :

— J'irai aussi avec vous.

Et le père lui répond :

— Tu es petit, fils, reste à la maison!

Le fils resta et se mit à jouer : il fit une balance et se mit à peser de la fiente de chien et de femme. Sa mère lui dit :

— Que fais-tu, fils ?

Et le fils lui dit :

— Je pèse de la fiente de chien et de femme, et celle de femme est plus pesante, ce qui veut dire qu'elle est plus intelligente d'autant.

1. Héros légendaire.

Digitized by Google

Et la mère dit :

— Ah! fils de chienne! attends, je t'en donnerai!

Et elle alla chez un tonnelier et lui dit :

— Fais-moi un tonneau avec des cercles de fer, car j'en ai bien besoin.

Le tonnelier le fit. Elle prit le tonneau, le rapporta à la maison, fit cuire des petits pains, cousit un caftan à son fils et plaça celui-ci dans le tonneau; puis elle engagea un homme pour conduire le tonneau à la mer. Cet homme le conduisit et jeta le tonneau dans la mer.

Le fils navigua sur la mer pas bien longtemps : sept ans. Cependant son père revient à la maison et demande :

— Et mon fils, où est-il?

Elle répond :

— Il est mort.

— As-tu fait dire l'office des morts?

— Je l'ai fait dire! répond la femme.

Alors le bogatyr fit une charrue d'or, engagea des gens et les envoya par le monde avec la charrue, disant : « Qui devinera le prix de la charrue, amenez-le moi. » Ces gens partirent, Ils cherchèrent, cherchèrent, et ne trouvèrent personne qui devinât le prix.

Cependant la mer rejeta sur le rivage le fils du bogatyr. Près du bord paissaient deux buffles et ils vinrent boire (1). Salomon entendit que quelque chose remuait sur le rivage et cria de son tonneau :

— Hé ! qui va là? Enfoncez, je vous prie, ce tonneau!

Les buffles s'approchèrent et l'un d'eux donna un tel coup de corne, que le fond vola. Alors, il sortit du tonneau, fit le signe de la croix et regarda autour de lui; voilà qu'il vit sur la montagne un chariot et près du chariot, un homme assis. Il alla vers lui et dit :

— Bonjour!

— Bonjour! répondit le vieux.

— Que faites-vous?

— Je pais mes brebis, dit le vieux.

— Prenez-moi à votre service!

— Mais je n'ai pas d'argent.

— Donnez-moi le chalumeau dont vous jouez, et je vous servirai à ce prix.

— Eh bien, puisque tu le veux, pais mes brebis pour ce chalumeau!

Et il s'engagea ainsi. Il ôta alors ses habits, les fourra dans un sac, endossa un vêtement de berger, prit un bâton, le chalumeau, et s'en alla paître les brebis.

Voilà qu'arrivent les gens portant la charrue d'or. Ils virent le chariot du berger et dirent :

— Allons vers ce chariot, peut-être là quelqu'un devinera.

Ils vinrent et dirent :

— Bonjour!

— Bonjour! dit le vieux.

1. Il ne manque pas de contes où l'eau de la mer est considérée comme potable.

Digitized by Google

Et ils demandent :

— Est-ce que vous diriez bien le prix de cette charrue?

— Et qui peut savoir ce qu'elle vaut? dit le vieux; allez trouver mon sous-pâtre, peut-être le devinera-t-il.

Ils y allèrent. Le sous-pâtre, les voyant venir avec la charrue, s'accroupit, satisfit ses besoins, mangea son pain et tua ses poux. Et les gens lui disent :

— Que fais-tu là?

Et il répond :

— Je décharge le vieux, je charge le nouveau et je tue l'ennemi.

Les gens dirent :

— Cela ne vaut pas la peine de la lui montrer! et ils s'en retournèrent à la maison. Ils arrivèrent et ils dirent au bogatyr :

— Personne ne devine le prix de cette charrue.

Alors le bogatyr demande :

— Mais racontez-moi au moins ce que vous avez vu!

Ils répondent :

— Ce que nous avons vu? Nous avons vu un gars... mais comment vous raconter? c'est toute une histoire. Écoutez : nous arrivons près d'un berger, nous lui montrons la charrue et il nous dit : « Je n'en puis dire le prix; portez-la à mon sous-pâtre! » Nous voyons non loin de là un gars assis sur l'herbe, nous allons à lui, alors — excusez-nous du mot — il s'accroupit pour satisfaire ses besoins, mange son pain et tue ses poux; si bien que nous ne lui avons pas montré la charrue.

— Courez, dit le bogatyr, c'est celui-là même qui devinera.

Ils retournèrent vers lui, ayant pris avec eux la charrue d'or et trois chevaux pour le ramener à la maison.

Ils arrivent à lui, et il fait de nouveau la même chose : il s'accroupit, mange son pain et tue ses poux. Ils disent :

— Tu vois cette charrue, dis-nous en le prix.

Et il dit :

— Cette charrue n'a aucune valeur.

Alors ils le firent monter à cheval et le ramenèrent à la maison. Et lui se met à jouer du chalumeau et aussitôt les chevaux se mettent à danser et les brebis aussi, et elles s'enfuient vers la colline. Et les gens s'effrayèrent et lâchèrent le cheval qu'il montait. Alors il alla jusqu'à la colline, prit ses habits, le caftan que sa mère avait cousu quand elle l'avait enfermé dans le tonneau, et il arriva à la maison.

Il arriva et son père le regarda et dit :

— Bonjour, mon fils!

— Bonjour! lui répondit-il.

Alors le bogatyr dit à sa femme :

— Regarde! tu as dit qu'il était mort : tu mentais donc?

Et il commença à aboyer contre elle et à la battre.

Le fils ne vécut pas longtemps avec son père. On demanda de nouveau le père au service, et le fils resta avec sa mère. Un jour, la mère engagea son fils à coucher avec elle. Le fils ne veut pas. La mère ferma les portes pour qu'il ne s'enfuît pas. Et lui, il dit seulement ce mot : « Ouvrez-vous! » et

Digitized by Google

les portes s'ouvrirent. Et elle a beau les refermer, elles se rouvrent à nouveau.

— Eh bien, attends, dit la mère, je t'en donnerai!

Elle s'entendit avec celui qui fabrique l'eau-de-vie « le distillateur », comme disent les messieurs, et dit :

— Je te l'enverrai et tu le jetteras dans l'eau-de-vie.

Celui-ci consentit. Le lendemain, la mère lui envoie son fils, et celui-ci jette dans l'eau-de-vie le distillateur lui-même et s'en va droit devant lui. Il marche et marche. Tout à coup, il voit devant lui une forge. Il entre dans la forge et dit au forgeron :

— Bonjour, Dieu t'aide!

— Merci! répond le forgeron.

— Engage-moi comme forgeron.

— Engage-toi! Et il s'engagea.

Voilà qu'ils se mirent à forger. Le forgeron lui ordonna de frapper du marteau. Quand le fils du bogatyr prit le marteau et frappa, l'enclume s'enfonça avec fracas dans la terre et la forge s'écroula. Le forgeron s'effraya. Et le fils du bogatyr lui dit :

— Reste, ne t'effraie pas, c'est que je n'ai pas mesuré mon coup.

Voilà qu'ils construisirent une nouvelle forge. Et le fils du bogatyr dit :

— Forgeons une longue chaîne, puis construisons une maison de verre et attachons la chaîne à la maison; alors j'entrerai dans la maison et tu la feras descendre au fond de la mer : je verrai ce qu'il y a là.

Ils forgèrent la chaîne, construisirent la maison et allèrent à la mer. Voilà que le fils du bogatyr dit :

— Fais attention, quand j'agiterai la chaîne, que tu me retires.

— Bon! bon! répondit le forgeron.

Et il descendit dans la mer la maison de verre dans laquelle était le fils du bogatyr. Et dans la mer celui-ci vit la baleine-poisson. Et la baleine-poisson dit :

— Pourquoi es-tu venu jusqu'ici? Est-ce de ta volonté ou contre ta volonté?

Et il répond :

— Plutôt de ma volonté que contre ma volonté.

Voilà que le fils du bogatyr resta là pas bien longtemps : sept ans. Au bout de la septième année, il agita la chaîne et le forgeron le retira.

— Eh bien, dit le fils du bogatyr, nous avons atteint la profondeur dans la mer, atteignons encore la hauteur.

— Çà va! dit le forgeron.

Et ils firent une échelle de fer. Le fils de Salomon monta et arriva jusque sous le ciel et là, plus moyen d'avancer. Dieu voit ce qu'il fait et dit aux anges :

— Ouvrez les cieux!

Les anges ouvrirent. Dieu demande :

— Pourquoi es-tu venu ici? Est-ce par ta volonté ou contre ta volonté?

Il répond :

— Plutôt par ma volonté que contre ma volonté.]

Digitized by Google

— As-tu des parents?

— J'ai sur terre un frère.

Dieu dit aux anges :

— Allez sur la terre et prenez le frère de cet homme.

Les anges s'envolèrent et rapportèrent son frère le forgeron. Et les deux devinrent des bienheureux.

Ici le nom de David a disparu, et Salomon n'est plus ni roi, ni fils de roi. Le nom de Salomon n'est d'ailleurs cité que deux fois, après, il devient tout simplement « le fils du bogatyr ». Les éléments sont les mêmes que dans le texte précédent, sauf le détail du tonneau, qui se rencontre dans une foule de contes, et l'incident de la forge, qui nous reporte aux héros du type d'Hercule et de Thor.

Ce qui rend cette variante fort curieuse, c'est que nous y voyons comment dégénèrent les contes populaires, lorsque le sens des divers incidents se perd, soit par une longue suite d'années, soit par la bêtise du narrateur. La scène de la balance, ici, n'a plus aucun sens. — On ne voit plus pourquoi le bogatyr envoie sa charrue. — La réponse du pâtre n'a plus aucun rapport avec la question proposée : c'est une de ces énigmes grossières comme il en court par le peuple, et qui, telle qu'elle est donnée ici, a perdu toute signification. — L'épisode du chalumeau, qui joue un rôle si important dans d'autres contes, n'est ici qu'une superfétation sans aucune portée. — L'épreuve à laquelle Salomon soumet sa mère dans le premier texte, pour savoir si la voix du sang se fera entendre, se transforme en une tentative d'inceste. — La fin ne s'explique pas plus que le reste.

Dans le récit qui suit, c'est la femme de Salomon qui sera son ennemie :

XII. — LE TSAR SALOMON ET SA FEMME

Il était un croyant et sage tsar Salomon, et il prit femme chez un tsar infidèle. Sa femme le détestait fort et ne voulait pas lui obéir. Quand Salomon allait à l'église, sa femme ne voulait pas, mais un jour Salomon la força pourtant d'aller à l'église. Alors elle lui dit :

— J'irai à l'église, mais quand je me signerai, je ne prierai pas et quand je prierai, je ne me signerai pas.

Ils arrivèrent à l'église, mais sa femme ne se signa pas, ni ne pria. Ils revinrent à la maison et la femme dit à Salomon :

— Allons maintenant dans mon église!

— Bien! dit Salomon, mais je m'y tiendrai comme tu t'es tenue dans notre église, et je ne m'inclinerai pas.

Mais c'était une femme rusée : d'avance elle avait ordonné de faire la porte de telle sorte, qu'elle se fermât de haut en bas. Ils arrivèrent à l'église infidèle; la femme passa devant et à peine Salomon était-il sur le seuil, que, boutss! la porte lui tomba sur la nuque. « Hé! pensa-t-il, tu t'es montrée plus rusée que moi, croyante du diable, mais je viendrai à bout de toi! et il retourna à la maison.

Digitized by Google

Un jour sa femme complota avec un tsarévitch (1) infidèle de s'enfuir de chez Salomon et voici ce dont ils convinrent : la femme ferait la morte et lorsqu'on l'aurait enterrée, le tsarévitch la déterrerait et ils s'enfuiraient ensemble. Ils firent ainsi. On para la tsaritsa, on la mit sur la table (2) et on appela Salomon. Celui-ci vint, regarda tout autour et pensa. « Non, croyante du diable! tu ne me joueras pas une seconde fois : tu n'es pas morte! » Il prit un crampon de fer, le fit rougir et comme elle tenait les mains jointes, il les lui brûla de part en part. — Elle ne poussa pas même un gémissement, tellement elle était obstinée! Salomon ne dit rien. Le soir, on enterra la femme.

On l'avait à peine enterrée que le tsarévitch infidèle arriva aussitôt au cimetière, la déterra et emmena chez lui la femme de Salomon. Mais le lendemain, Salomon vint trouver le père de celle-ci et lui dit :

— Accourez, papa, et voyez si votre fille est dans son tombeau.

— Aie crainte de Dieu, dit le père, j'irais encore troubler le corps de ma fille morte !

Mais Salomon insista. Ils allèrent, regardèrent dans la fosse et, d'étonnement, battirent des mains — le tombeau était vide !

Salomon pensa, pensa, puis ordonna qu'on lui fit une brouette et qu'on y répandit de la terre; il prit avec lui une armée noire, une autre blanche, et une troisième rouge. Il ordonna qu'on le conduisît dans la brouette jusqu'au tsarévitch infidèle, et qu'on le roulât dans la maison où le tsarévitch prenait le thé avec sa femme à lui; il prit encore avec lui trois chalumeaux. On le conduisit jusque chez le tsarévitsch et on le roula dans la maison. Le tsarévitch et la femme de Salomon se mirent à rire et dirent :

— Qu'est-ce qu'il te faut ici ?

— Je suis venu vous voir, dit-il.

— Alors, prends au moins le thé avec nous.

— Je ne veux pas, dit-il, me lever de ma terre, donnez-le moi ici.

Et la femme dit :

— En voilà un sot ! Et c'est avec un pareil sot que j'ai dû passer ma vie, mais maintenant, il est dans nos mains.

Elle donna du thé à Salomon. Le tsarévitch sortit et ordonna de dresser une potence pour Salomon.

Après qu'ils eurent pris le thé, e tsarévitch dit :

— Viens avec nous, Salomon, au balcon !

— Non, dit-il, je ne veux pas sortir de ma terre, je ne bougerai pas à moins que vous ne me transportiez !

Le tsarévitch ordonna de le transporter au balcon.

Le tsarévitch et la femme de Salomon sont assis sur des chaises, et Salomon dans sa brouette. Le tsarévitch montre la potence et demande à Salomon :

« Pour qui construit-on cette maison ?

1. Fils de tsar.

2. On expose le corps sur la table de la salle à manger, où se donne ensuite le repas des funérailles.

Digitized by Google

— Ou pour moi, ou pour toi, mais plutôt pour toi, dit Salomon.

Les deux autres se mirent à rire et dirent :

— Il est dans nos mains et il dit encore que c'est plutôt pour moi que pour lui !

Voilà qu'on le conduit déjà à la potence. Et Salomon demande au tsarévitch :

— Qu'avant ma mort au moins je joue un peu !

Dès qu'il joua d'un chalumeau — ho ! ho ! l'armée blanche accourt, s'élance autant qu'elle peut, et le tsarévitch demande :

— Qu'est-ce que cela ?

— C'est, dit-il, ma mort.

Dès qu'il joua de l'autre chalumeau — l'armée rouge vole autant qu'elle peut.

Le tsarévitch demande :

— Et cela, qu'est-ce ?

— Cela, dit-il, c'est mon sang innocent qui accourt.

Dès qu'il joua du troisième chalumeau, l'armée noire accourut au grand galop.

— Et ceci, qu'est-ce ?

— Ceci, dit-il, ce sont les diables qui sont venus pour ton âme. Et bien que je sois sur ta terre, dit-il, je te pendrai.

Il appela son armée, et aussitôt le tsarévitch se balança à la potence. Alors la tsaritsa se jeta aux pieds de Salomon :

— Pardonne-moi, dit-elle, mon petit pigeon !

— Non, dit Salomon, croyante du diable ! Avec toi, désormais je ne puis plus vivre.

Il ordonna aussitôt de l'attacher par les tresses à la queue d'un cheval et lâcha celui-ci dans la campagne. Tel fut le sage Salomon !

Inutile de faire remarquer encore une fois que cette légende n'a rien de biblique, n'offre rien qui ne soit emprunté aux anciens contes. Nous relèverons ici seulement ce détail de la précaution que prend Salomon de rester assis sur sa terre, précaution bien inutile ! C'est une indication dont le sens a été perdu par le narrateur et que la suite rend superflue.

Pour terminer, un exemple de la sagesse de Salomon, assaisonnée au gros sel :

XIII. — LE JUGEMENT DE SALOMON

Il y avait une fois trois frères. L'un était tel, qu'il ne pouvait rien manger avec goût ; un autre, de rechef tel, qu'il ne pouvait mener à bien son exploitation ; le troisième — c'est risible à dire — s'était marié et avait pris une femme terriblement méchante. Tels étaient les trois frères — misère ! pour tout dire. Dans le malheur, l'homme n'est pas sans conseil ; tous trois sont dans une maudite position, tous trois tiennent conseil. Puis ils disent :

— Allons trouver le sage Salomon, il nous conseillera.

Ils arrivent auprès du tsar. D'abord on introduisit l'aîné auprès de lui. Le tsar l'écouta — et dit :

Digitized by Google

— A la forêt!

Le moyen entre, Salomon lui cria :

— Lève-toi de bon matin!

Alors vient celui qui a une méchante femme. Il le raconte à Salomon :

— A la forge! s'écria le tsar.

Les frères se réunirent et s'interrogèrent l'un l'autre. Ils ne se croient pas eux-mêmes, que Salomon les ait ainsi conseillés; ils ne veulent rien faire de ce qu'ils ont entendu de Salomon :

— Voyez ça! comme il se moque du monde! à nous, qui sommes si malheureux, voilà ce qu'il rabâche!

Mais ensuite ils conviennent que ce n'est pas difficile :

— On peut essayer ce qu'il nous dit.

Le frère aîné va à la forêt... il voit dans la forêt que des gens ont abattu un arbre et ne parviennent pas à le hisser sur leur chariot. Il se mit à aider ces gens, il se mit à les aider et ne manqua pas de se remuer beaucoup. Il revint à la maison, mangea du pain, et le pain fut tellement de son goût, qu'il n'avait jamais mangé un pain aussi savoureux. Il le raconte à ses frères, et eux font à leur tour ce que leur a dit Salomon. Ils se mirent à l'œuvre. Le moyen se leva de bonne heure et son exploitation commença à s'améliorer. Vous savez, du moment qu'il se lève avant tous et se couche après tous, le travail va vivement chez lui, l'ordre règne. Le plus jeune, ayant vu ce qui se passait chez ses frères, va à la forge, et que voit-il là? Rien autre que ceci, c'est que le fer s'amollit dans le feu et sous le marteau. « Les forgerons, pensa-t-il, chauffent le fer pour l'amollir, il faut que je chauffe (1) quelque peu ma femme »... Et en vérité la femme se ramollit un peu.

Voilà ce qui arriva à ces frères.

C'est tout ce que nous trouvons sur l'Ancien Testament dans le recueil de M. Dragomanof. Dans un prochain article, nous donnerons les légendes se rapportant au Nouveau Testament.

(*A suivre*) EUGÈNE HINS.

COUTUMES DE MARIAGE

I

LE BRULEMENT DU FAUTEUIL (*Seine-et-Oise*)

Lorsque je me trouvais à Vichy, en 1879, je vis un jour une fillette de sept à huit ans qui s'amusait avec une vieille nourrice, qui avait élevé sa mère. Elle entortillait sa poupée dans une pièce de tulle blanc, arrangé en forme de voile de mariée. Lorsque la poupée

1. Chauffer a ici un double sens : il veut dire aussi battre.

Digitized by Google

fut habillée, elle la plaça sur un tas de fagots. Étonné, je lui demandai pourquoi elle agissait ainsi. Elle me répondit:

— Ma poupée se marie; c'est ma cadette, je fais son brûlement.

La vieille nourrice me raconta alors que c'était un usage encore très vivant dans plusieurs parties de Seine-et-Oise. Voici comme cela se passe. Dans certains villages de la vallée de l'Orge, lorsque la plus jeune des filles d'une famille se marie, au sortir de l'église, le cortège nuptial se rend, ménétriers en tête, sur la place du village. Là se trouve dressé un bûcher, sur la plate-forme duquel est placé un fauteuil . — Le marié est maintenu par ses camarades, pendant que les garçons d'honneur conduisent la mariée sur le fauteuil et mettent le feu au bûcher.

Bien entendu, lorsque la flamme commence à s'élever, on fait descendre la jeune femme et le fauteuil seul est réduit en cendres, pendant que tous les gens de la noce dansent autour une farandole endiablée.

Après m'avoir donné ces détails, la nourrice ajouta qu'elle-même, en qualité de *culot* (dernier-né) de la famille, avait subi cette cérémonie à Juvisy. J'ai été depuis à même de constater *de visu* le brûlement du fauteuil en Seine-et-Oise.

René Stiébel.

LÉGENDES DU BAS-BERRY

I

LES POULES NOIRES

Le merveilleux tend tous les jours à disparaître dans la campagne, soit que l'éducation primaire, en ouvrant l'esprit aux enfants, leur fasse mépriser les superstitions de leurs parents; soit que ceux-ci, devenus plus méfiants que par le passé, n'osent plus confier leurs croyances aux esprits forts de peur d'être traités d'imbéciles. Il y a pourtant aujourd'hui encore quelques légendes à recueillir.

Certaines localités ont le privilége d'avoir été hantées de tous temps. Ainsi, sur le vieux chemin de La Châtre à Saint-Chartier (Indre), chemin abandonné depuis plus d'un siècle et qui, à l'époque d'Henri IV, reliait Châteaumeillant à Bourges, à l'embranchement de cinq chemins est un *carrouer*, c'est-à-dire un carrefour, endroit désert, raviné par les pluies d'hiver et brûlé par le soleil d'été; c'est là, au dire des anciens de la paroisse de

Digitized by Google

Nohant, que le *malin* (Satan) se plaisait à se promener à minuit et le samedi soir présidait le sabbat où il se faisait adorer par les sorcières des environs.

C'est en 1884 que les héroïnes et le héros de cette légende viennent à la croix des Bossons sous la forme de trois poules noires et d'un *geault* (coq étymologie de gallus : coq).

Là, ils se livrent bataille et le vainqueur est payé par le *malin*.

Le geault est le plus fort; c'est un sorcier de Mongivray qui fait bâtir une maison neuve avec les récompenses du diable.

Quant aux poules, la plus enragée des trois est une femme de Vic, appelée la grand'Blanche; la seconde n'a *qu'un yeu* (qu'un œil) et la troisième, connue et redoutée de tout le pays, est une vieille sorcière très savante, la *trempe-caillé* (1) des Ormeaux : la mère Blanchette.

*
* *

Cette légende nous fait remonter à la religion des Celtes. Elle est un écho frappant, à travers les âges, de l'ancien culte de Koridwen.

Koridwen (la fée blanche) la grande déité féminine qui personnifie à elle seule, Minerve, la grande Diane d'Asie, Cérès, Proserpine et Vénus, n'est autre que la déification de la nature.

Le nain Korrig, en veillant près de la chaudière d'airain, a reçu trois gouttes bouillantes du breuvage sacré que compose Koridwen avec les six plantes efficaces.

Il porte sa main à ses lèvres et la science universelle se dévoile à lui. Il devient alors Gwyddon : *le voyant* : l'Esprit.

Koridwen s'élance pour anéantir cette puissance révélatrice et tous deux prenant mille formes successives essayent, l'une d'atteindre, l'autre de se dérober. Gwyddon s'étant changé en grain de blé, Koridwen se change en poule noire, d'un coup de bec le saisit et l'avale. « Elle conçoit aussitôt, et « après neuf mois met au monde un enfant merveilleux qui reçoit le nom de « Taliesin, c'est-à-dire Front rayonnant. » (Henri Martin, *Histoire de France*, « tome I).

Taliesin est la personnification de la science humaine et du Druidisme par conséquent.

Cette lutte de la nature et de l'esprit qui finit par leur union est le principe même de la religion Celte dont nous retrouvons encore les restes dans la transformation des sorcières en poules noires.

II

LA LAVANDIÈRE

Dans un pré situé dans un bas-fond, près de Champeaux, se trouvait une fosse ronde et ombragée de vieux noyers.

1. Les *trempe-caillé* sont des sorciers qui, par des maléfices attirent dans le pis de leurs vaches le lait des vaches des voisins qui tarrissent aussitôt.

Digitized by Google

Cette fosse, dit-on, est le rendez-vous des *lavandières* ou *laveuses de nuit.*

Un soir, à la lune levante, un gars de l'endroit revenant du travail passait par la traquette (sentier) qui coupe le pré et longe la fosse.

En entendant l'eau bouillonner sous des coups de battoir qui menaient grand bruit, il s'approcha et crut reconnaître une vieille femme du hameau.

— Ah! lui dit-il, c'est vous, mère Francilloune, vous lavez bien tard?

Elle ne lui répondit rien, et il allait la questionner de nouveau, quand une sorte de femme, de couleur rougeâtre se releva et s'élança sur lui en l'entortillant de linges ensanglantés. Le gars de se défendre et d'allonger coups de poing à droite, coups de pied à gauche; mais il ne frappait que sur un corps informe : « C'était, m'a-t-il dit, comme un sac de laine qui rebondissait et m'étouffait. »

Cette bataille fantastique ne se termina que lorsque le gars harrassé tomba sur l'herbe.

Au bout d'un moment, comme il ne voyait plus rien, il se releva et regagna le hameau à toutes jambes.

En sortant du pré, il entendit de nouveau les coups de battoir de la lavandière (1) retentir dans la nuit, mais du diable s'il revint sur ses pas.

MAURICE SAND.

(Extrait des *Légendes du Bas-Berry*, recueillies par Mlle Aurore Sand.)

EXTRAITS ET LECTURES

VAMPIRES CONTEMPORAINS

Le *Journal de Saint-Pétersbourg* raconte un fait vraiment extraordinaire, pour l'époque où nous sommes.

Récemment, mourait à Sabouez, près de Dantzig, un grand propriétaire, le baron de Gostvosky. Se sentant près de sa fin, il fit appeler son fils aîné et lui dit qu'il avait un secret à lui révéler.

— Mon enfant, fit-il, je me meurs. Quand j'aurai rendu le dernier soupir prenez soin de me couper la tête, avant de m'enterrer. Nous sommes une famille de vampires, et, à moins qu'on ne prenne cette précaution, nous ne trouvons pas de repos dans la tombe.

1. Les lavandières ou laveuses de nuit, sont les mères dénaturées qui, ayant tué leurs enfants, sont condamnées, après leur mort à laver le cadavre de leurs victimes jusqu'au jugement dernier.

Digitized by Google

Il raconta alors qu'il avait coupé ainsi la tête de sa mère, et il fit jurer à son fils de lui obéir. Quand le baron Gostovsky fut mort, on obéit à sa volonté.

Quelques jours après, le fils, par une curiosité pleine d'angoisse, fit exhumer le corps, pour constater qu'il ne s'était pas produit de phénomène anormal.

Notez que ce baron de Gostovsky n'était pas un hobereau ignorant. Il avait voyagé, il avait occupé, dans son pays, des situations considérables. L'instruction n'avait pas triomphé chez lui, cependant, de ces préjugés, légués par des traditions de famille inexplicables.

Les tribunaux se sont occupés de l'affaire, et le fils du baron a été condamné à quinze jours de prison, pour violation de sépulture (1887).

On sait en quoi consiste cette superstition des vampires. D'après la légende, les vampires seraient des morts qui sortiraient de leur tombe pour aller sucer le sang des vivants pendant la nuit. La croyance aux vampires ne remonte pas à une ancienne date. Elle a pris naissance chez les populations de race slave : longtemps, elle a été chose acquise chez les Polonais, les Esclavons, les Slovaques (1). On pouvait la croire disparue : on sait qu'il n'en est rien, tant les superstitions ont la vie dure!

Certains prêtres se prêtent encore à des cérémonies inouïes. Quand quelque paysan attribue aux visites d'un vampire le dépérissement d'un enfant, il va trouver le prêtre et convient avec lui de se rendre, la nuit, au tombeau de celui qu'on soupçonne de vampirisme. On ouvre la bière et on perce le cœur du mort avec des épingles, des épines ou un pieu; après cela, on imagine que le vampire ne peut plus continuer ses courses nocturnes.

Les gardiens de cimetières, dans ces pays, ont des instructions spéciales contre ces profanations de tombes : aussi s'arrange-t-on de façon à les griser, pour pouvoir accomplir tranquillement ces rites étranges.

En dépit de toutes les surveillances, ces profanations se reproduisent assez souvent : il y a quelques années, au village de Viroslav, en Russie, où la superstition du vampirisme avait pris le caractère d'une sorte d'épidémie, on fut obligé d'envoyer un bataillon pour garder le cimetière.

Communication de M. Alfred Harou.

1. On pourra consulter sur les vampires l'ouvrage touffu, mais plein de faits de D. Calmet, *Dissertation sur les apparitions, les revenants et les vampires*. Paris, De Bure, 1756, in-18.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

René Basset. — *Contes populaires Berbères*, recueillis, traduits et annotés. 1 vol. in-18 de XXXVI-269 pages, Ernest Leroux, éditeur, 18, rue Bonaparte. Prix : 5 francs.

Les contes berbères recueillis par M. René Basset sont au nombre de 58, divisés ainsi qu'il suit : Fables et contes d'animaux (12 contes); Légendes religieuses (7 c.); Légendes et Traditions historiques (4 c.); Contes merveilleux : Les trésors, les djins, les fées, etc. (21 c.); Contes divers (14 c.); Les nos 59 à 69 comprennent des pièces diverses, parmi lesquelles des énigmes et des proverbes.

Ce volume, qui forme la première série d'un ouvrage dont la suite paraîtra bientôt, se compose de contes recueillis au commencement de ce siècle par l'américain Hogdson, de ceux rassemblés par le P. Rivière, et par les missionnaires de la Kabylie, et, pour une partie beaucoup plus considérable, des récits recueillis oralement par l'auteur. Quoique musulmans, les Berbères ne sont pas de race arabe; si on sent chez eux et dans leurs récits l'influence des conquérants, on y trouve plus que dans les recueils de contes arabes des parallèles très fréquents avec les contes populaires en Europe; c'est ce que l'auteur a fait ressortir dans le très bon commentaire dont il a fait suivre son ouvrage; avec beaucoup de raison, il a plusieurs fois rapproché des épisodes du récit des coutumes existant encore et auxquelles les conteurs ont fait allusion. Traduits littéralement, dans une bonne langue populaire, les contes de M. B. n'ont pas cette sorte d'obscurité qui rend parfois assez pénible la lecture des contes Kabyles du P. Rivière.

Une excellente bibliographie des contes et des chansons berbères termine ce volume, qui se place au premier rang parmi les contributions au folklore algérien.

P. S.

P. Bézier. — *La forêt du Theil et la roche aux Fées d'Essé*. Rennes, imprimerie du Commerce, in-12 de 48 p.

Ce petit ouvrage contient plusieurs traits qui touchent à la légende ou à la superstition. La ville du Theil ayant été décimée par une peste si violente qu'en haut du clocher on avait hissé le drap mortuaire, on chercha la cause du fléau, et on la découvrit : c'était un dragon caché sous le toit de la halle, qui tuait par son regard tous ceux vers lesquels il dardait son œil. Dans la forêt, au pied d'un bouleau qui marque un lieu réputé pour la guérison des fiévreux, on suspend des croix, et on laisse des pièces de monnaie que le premier pauvre qui passe peut s'approprier, à la charge de réciter des prières. Ce lieu, dit la fosse à Gendrot, est ainsi nommé, paraît-il, à cause d'un chouan qui y aurait été enterré, et dont le corps fut trouvé à peu près intact plusieurs années après l'inhumation. On sait que, dans la croyance populaire, les cadavres qui ne pourrissent pas dans la terre sont réputés appartenir à des saints.

P. S.

Comte Régis de l'Estourbeillon. — *Légendes bretonnes du pays d'Avessac*. Redon, Bouteloup, petit in 8° carré de 27 p. et librairie Le Chevalier (2 francs).

Ce petit volume d'une impression très coquette, est une réimpression, très augmentée, (la troisième) d'un article qui avait paru d'abord dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. C'est une revue intéressante et d'une lecture attrayante, des croyances et des superstitions qui ont cours le pays d'Avessac, situé sur le versant océanique de la Haute-Bretagne, qui n'a pas été exploré comme le versant de la Manche. Avessac est pesque à la limite des deux langues, et on y a parlé le breton jusqu'à une époque qui n'est pas très éloignée de nous. Parmi les légendes les plus curieuses nous citerons celle de la Belle Jeannette, celle de saint Melaine, évêque de Rennes, qui est un saint local.

P. S.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, VI, 1. — Seminagione, miétitura e trebbiatura del frumento. *G. Pitrè.* (Commencement d'une série sur le folk-lore agricole, qui a jusqu'ici été l'objet de peu de travaux aussi complets que la monographie du froment). — La leggenda di S. Antonio. *G. Pitrè.* — Bibliographia paremiologica italiana. *Giuseppe Fumagalli.* (suite et fin de cette précieuse bibliographie qui comprend 335 numéros). — Una novellina popolare italiana nello Straparole e nel Des Periers. *Stanislao Prato.* — Etimologie, *Gherardo Nerucci.* — Il festino di Girgenti. *V. Sclafani-Gallo.* — Usi funebri ciociari. *G. Targioni Tosete.* — Chansons populaires du pays messin, *Comte de Puymaigre.* — Uzi nuziali del contadini toscani. *Pietro Fanfani.* — Novelle popolare nicosiane di Sicilia. *Marnio la Via Bonnelli.* — Spigolature popolari monferrini. *G. Ferraro.*

Bulletin de la Société archéologique du Finistère, t. XIV, 8. — Groac'h Ahès, *F-M. Luzel* (textes de cette chanson, pièce qu'on cite souvent sans bien la connaitre, tirés des MM. Penguern et de la version imprimée dans l'Annuaire historique de Bretagne, 1861). La Faucherie du coq. — *Diverrès* et *Paut Sébillot.*

La Favilla, XI, 6. — Alcune facezie popolari. *Zeno Zanetti.*

Folk-lore Journal, t. V, 4. — Some account of the secular and religious dances in Asia and Africa. *MM. J-C Murray-Ainslay* (suite). — Folk-lore from Boddam-Wetham's Roraima and British Guiana. *Mabel Peacock.* — Notes ou Folk-lore and social customs of the western Sornali tribes. *J.-S. King.* — Notes on Cornish Folk-lore. *G.-H. Kinaham.* — Malay folk-lore. — Irish folk-lore. — Folk-tale of north Friesland. *W.-G. Black.* — The modern origin of fairy-tales. *Dr Gaster.*

L'Homme, 10 septembre. — Le Folk-lore des oreilles. *Paul Sébillot.*

Mélusine, 5 octobre. — l'Antropophagie. *H. Gaidoz.* — La Fascination. *J. Tuchmann.* — En Indo-Chine. . *Gaidoz.* — Recettes de vétérinaires. *H. Gaidoz.* — La Fleur cueillie. *H. Gaidoz.* — Les trois conseils de Salomon. *Israël Lévi.* — Notes sur Madagascar. *H. Gaidoz.* — Le salut et la politesse. *H. Gaidoz.* — La flèche de Nemrod. *René Basset.* — Facéties de la mer. *H. Gaidoz.* — Les femmes qui accouchent d'animaux. *René Basset.* — Le jeu de saint Pierre. *René Basset.*

Nederland dicht-en kunsthalle Mandscrift, t. X, n° 8. — (Anvers). — Étude sur une ancienne chanson populaire brabançonne, avec deux airs notés. *Van Duyse.*

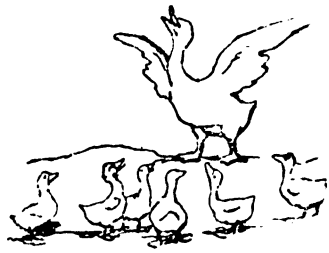
Revista lusitana, I, 2. — Ampliaçoes ao romanceiro das ilhas dos Açores. *Theophilo Braga.* — Etymologias portuguesas. *Carolina de Vasconcellos.* — Tradiçoes populares alemtejanas. *A. Thomaz Pirès.* — A etymologia popular. *A. Coelho.* — Observaçoes sobre as cantigas populares *J. Leite de Vasconcellos.* — Motas e parallelos folkloricos, I. Tradiçoes relativas a San-Cypriano. *Adolphe Coelho.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES

⁂ *Superstition de suicidé.* — Jacques Croisot, de Sancergues (Cher, ayant mis de l'huile de pétrole dans un vase de terre, se rendit dans son champ et imbiba de cette huile sa chemise et son pantalon; après quoi, s'étant solidement attaché à un cerisier avec une longe, il mit le feu à ses vêtements. Il était déjà à moitié carbonisé quand des voisins accoururent, attirés par la fumée et les cris du malheureux. Celui-ci leur déclara que, résolu à en finir avec la vie, *il avait préféré se brûler que de se pendre, « pour aller droit au ciel. » (La Réforme,* (Belgique) 16 juillet 1887*).*

⁂ *Les épingles et les saints.* — Sur le littoral de la Manche se trouve un saint en bois qu'on appelle saint Gildas. Quand les jeunes filles veulent se marier elles se recommandent à saint Gildas et, pour offrande, elles lui portent des épingles qu'elles lui enfoncent dans les fesses. Il y a des moments où le saint en est complétement tapissé. Ces épingles sont recueillies par les personnes chargées de l'entretien de l'église qui s'en servent pour différents usages. *(Comm. de* M. J. M. Comault.) Cf. *Revue des Traditions populaires,* t. I. p. 82.



⁂ *Dîner de « Ma Mère l'Oye ».* — Au dîner de rentrée qui a eu lieu le 31 octobre au Cercle historique, assistaient MM. Girard de Rialle, président de la Société, prince Roland Bonaparte, A. Certeux, Chudzinski, Henri Cordier, J. Deniker, Errigton de la Croix, Louis Farges, Goldstein, Dr Hamy, Ernest Lamy, Loyzon, Charles Normand, Eugène Plantet, N. Quellien, Raoul Rosières, Paul Topinard, Ch. Varat.

MM. Girard de Rialle, Varat, Raoul Rosières ont conté des légendes; MM. Deniker, Farges, Certeux, N. Quellien ont chanté des chansons.

Le dîner de novembre aura lieu le mercredi 30. Prière d'adresser son adhésion quelques jours à l'avance à M. Paul Sébillot, 4, rue de l'Odéon.

⁂ *Pourquoi on appelle les fantassins des « Méfiants »* Cf. t. II, p. 320. Les fantassins portent ce surnom parce que, avec l'ancien règlement, un régiment rentrant en ville mettait toujours baïonnette au canon comme s'il craignait d'être attaqué. (*Comm. de* M. René Stiebel.)

DON A LA BIBLIOTHÈQUE

La Société linnéenne de la Charente-Inférieure vient de faire don à la Bibliothèque de notre Société d'un certain nombre de livraisons des *Fariboles saintong'nheaises reluquées un p'tit p'rtout p'r Monsieu Ugène Lemarié ttialua qui a fait j'holiment des grimaces aux femmes de Lozay quand l'étaitenfant de cctieur.* Cet ouvrage, publié en forme de journal à Saint-Jean d'Angély, de 1878 à 1881, est intéressant au point de vue de la linguistique; on y trouve aussi, racontés dans un patois très amusant, beaucoup de détails sur les mœurs et les superstitions de la Saintonge.

Le gérant ALPHONSE CERTEUX

MONTÉVRAIN. — IMP. TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT. — MAY, DIRECTEUR

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

2e Année. — N° 12. — 25 Décembre 1887.

LES PRÉCURSEURS DE NOS ÉTUDES (1)

I

HISTOIRE DE QUELQUES MANUSCRITS

Le 8 avril 1819, M. Dacier, Secrétaire général de la Préfecture des Ardennes adressait, notamment à tous les maires de son département, une circulaire dans laquelle il demandait, au nom du Gouvernement royal, se faisant l'écho des vœux émis par l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, que l'on s'occupât de réunir tout ce qui avait trait aux monuments, pierres levées, tumuli, vestiges des routes anciennes du moyen âge, bornes milliaires anciennes, traditions, inscriptions, fac-simile, épitaphes, poésies, étymologie etc. des Ardennes.

Le 26 mai suivant, pour centraliser ces recherches, M. Hermann, préfet, nommait *Conservateur des antiquités du département des Ardennes*, en résidence à Mézières, M. du Vivier, Secrétaire général, « doyen du Conseil de Préfecture », et, dans la circulaire par laquelle il faisait connaître cette nomination, M. le Préfet ajoutait... en français assez douteux, mais pourtant très compréhensible :

« Le gouvernement dési ant obtenir des renseignements sur les monu-
« ments auxquels se rattachent des souvenirs historiques, et le départe-
« ment des Ardennes renfermant, en ce genre, des objets d'un grand

1. Voir, dans l'*Annuaire des Traditions populaires*, 1887, la substantielle notice de M. Girard de Rialle sur le Président de Brosses.

Dans notre prochain numéro nous commencerons la publication du plus important de ces manuscrits si heureusement retrouvés : *Tropologie des Ardennes*. M. Albert Meyrac y joindra des notes additionnelles qui lui ont été envoyées par ses correspondants.

Il est probable que les archives du département des Ardennes ne sont pas les seules à posséder des manuscrits de ce genre; la Revue se propose de publier en tout ou en partie ceux qui pourraient être retrouvés.

Digitized by Google

« intérêt, j'ai pensé qu'il importait de rechercher avec tous les soins pos-
« sibles, afin d'en perpétuer la mémoire, ce qui pourrait illustrer le pays.
« C'est dans cette vue que je m'adresse à vous, Messieurs, pour vous prier
« de recueillir ces notes sur les monuments d'antiquité, etc....., Ces notes
« vous les adresserez, sous mon couvert, à M. du Vivier.

« Le rapport des mémoires qui seront fournis ne resteront pas ense-
« velis dans des dépôts ignorés; ils seront, au contraire, transmis à l'Aca-
« démie Royale des Inscriptions et Belles-lettres qui en fera faire l'examen
« pour une commission spéciale. »

De son côté, le 1er aout 1820, M. du Vivier écrivait à tous les maires, instituteurs, personnes notables, de bien vouloir l'aider dans ces recherches prescrites par arrêté préfectoral, de communiquer ses désirs à tous les curés et desservants des paroisses et de lui envoyer, non à la préfecture, mais à *son adresse personnelle* à Mézières, faubourg d'Arches, tout ce qu'ils auraient pu recueillir sur ce qui faisait l'objet de sa demande — Un formulaire de ces questions avait été, d'ailleurs, fort soigneusement dressé par lui.

Les notes, les renseignements, les lettres affluèrent; M. du Vivier les réunit en collection, les fit relier et ajouta à ces premiers documents, déjà si riches, tout ce que lui-même avait pu apprendre, soit dans ses excursions, soit en interrogeant ceux avec qui il eut occasion de causer, des traditions ardennaises.

Au nombre de ces manuscrits, écrits par M. du Vivier, ou réunis par ses soins et se composant alors des renseignements qui, de tous les points du département, lui furent adressés, il convient de signaler :

1° *Recueil de notices historiques et archéologiques sur des objets trouvés dans diverses communes des Ardennes,* (1 REGISTRE in-4°).

2° *Diverses notices archéologiques sur le Département,* (1 REGISTRE in-4°).

3° *Documents historiques concernant le département des Ardennes,* (1 CAHIER in-folio).

4° *Renseignements historiques sur les communes des Ardennes,* (2 REGISTRES in-4° et in-folio).

5° *Renseignements sur les antiquités du département des Ardennes,* (1 REGISTRE in-folio).

6° *Tropologie des Ardennes, ou recherches sur les mœurs, usages et coutumes de ce département,* (1 REGISTRE in-4°).

7° *Essai sur l'archéologie des Ardennes, suivi d'un voyage sur la Meuse, par Billuart.*

8° *Essai sur l'archéologie de l'Ardenne,* (3 CAHIERS in-4°).

9° *Numismatique du département des Ardennes,* (1 REGISTRE in-4°).

Ces manuscrits si précieux qui, malheureusement, ne firent pas toujours partie des archives, viennent d'y rentrer à la suite de négociations sur lesquelles il serait hors de propos d'attirer l'attention de nos lecteurs, ne voulant voir ici que ce seul fait : la réintégration, dans les archives départementales, d'où ce nous semble ils n'auraient jamais dû sortir, de documents précieux.

Digitized by Google

Mais, il nous faut insister sur ce point, c'est qu'en 1820 une circulaire, semblable à celle que nous connaissons, dut être adressée par chaque préfet à tous les maires de son département, et les archivistes, ou « conservateurs des antiquités » réunirent ssan doute, alors, tous les documents qui leur furent adressés.

Que sont devenus ces documents?

En reste-t-il trace dans les archives départementales ?

Certains préfets de l'époque, les adressèrent-ils à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, ainsi que le faisait pressentir la circulaire de 1819?

C'est ce qu'il importe de savoir, car peut-être que des recherches amèneraient la découverte de trésors ignorés.

Mais l'enquête ordonnée en 1819 paraît avoir eu une suite en 1837.

Le 3 juin 1837, en effet, M. Henry, préfet des Ardennes, attirait l'attention des maires du département sur : 1° les registres, comptes capitulaires, diplômes, lettres relatives à l'histoire politique et sociale du pays et ses institutions générales et locales; — 2° les monuments d'ouvrages en prose ou en vers sur quelque sujet, et en quelque langue ou idiome que ce soit, du XIe siècle au XVIe siècle; — 3° les chartes des communes, statuts municipaux des villes, ordonnances relatives aux droits et privilèges communaux; — 4° les actes royaux et seigneuriaux relatifs aux redevances, tailles ou péages, maîtrises ou jurandes; — 5° les actes de fondation des communes, les médailles, les monuments, etc., etc.; — 6° les indications de sceaux, médailles; — 7° les traditions, etc.

M. Hubert, professeur de philosophie au lycée de Charleville, fut chargé de centraliser ces documents. Or, il est présumable que des communications lui ont été faites, et dans ce cas, elles se trouveraient en possession de M. Hubert fils, aujourd'hui commissaire-priseur à Reims, et unique héritier de son père, mort l'année dernière, à Charleville, où il remplissait les fonctions de bibliothécaire. — Et si M. Hubert fils voulait communiquer à ceux qui s'occupent de nos Ardennes, les notes si précieuses qu'a certainement laissées son père, tous les Ardennais lui en seraient reconnaissants; car elles permettraient d'élucider certains points curieux d'histoire locale.

Cette *Histoire des traditions, légendes, superstitions, chants, locutions, mœurs et usages des Ardennes*, nous tentons de l'entreprendre aujourd'hui, ayant pour premier guide la *Tropologie* de M. du Vivier dont nous avons parlé, écrite souvent en style déclamatoire de l'époque (1820-1826) et qu'il importe de réviser soigneusement sur bien des points, outre qu'elle contient certaines lacunes regrettables.

Heureusement pour ce travail de révision, que pour combler ces lacunes, il nous a été permis de faire un appel, bienveillamment entendu, surtout à M. Bruge-Lemaitre, d'Attigny, pour lequel les Ardennes n'ont guère de secret, ainsi qu'à MM. Hubert-Colin, ancien instituteur, Blaise, docteur-médecin à Guspunsart, Wantier ex-commandant de gendarmerie à Eteigneres, Lametz, inspecteur du *Petit Ardennais*, sans compter les intéressantes communications qui, nous arrivant de toutes parts, envoyées surtout très obligeamment par MM. les Instituteurs des Ardennes, nous donneront, dans l'accomplissement de notre œuvre, la force et le courage nécessaires.

Charleville, le 25 novembre 1887.

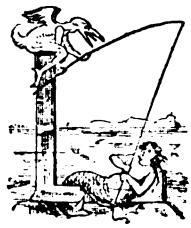
ALBERT MEYRAC.

Digitized by Google

COUTUMES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE NOEL

I

SUISSE ROMANDE, CANTON DE VAUD



A veille de Noël, il faut mettre le soir un gros tronc et du bon bois au feu. S'il n'est pas consumé au 1er janvier, c'est d'un heureux présage : les denrées ne manqueront pas durant l'année. Si le brasier est éteint, les denrées manqueront dans un temps proportionnel à celui qui s'est écoulé depuis la dernière étincelle jusqu'au nouvel an (1 .

La veille de Noël, le soir, il faut cacher la quenouille afin de ne point voir de serpents pendant l'année.

La veille de Noël, il ne faut pas filer, sinon le vent enlèvera le toit de la maison.

La veille de Noël, entre onze heures et minuit, il faut fondre des plombs et les projeter dans de l'eau qui ait été prise à la fontaine, en marchant à reculons. Si les plombs affectent des formes rebondies, ils annoncent la prospérité et une grande abondance d'argent. S'ils ont la forme d'une étoile, signe de bonheur; — la forme d'une croix, signe de malheur; — la forme d'un homme, présage heureux; — la forme d'une femme; — présage malheureux; — s'ils ont l'aspect d'un animal, signe d'une mort prochaine.

La veille de Noël, il faut, durant la nuit, cacher le balai, afin que le vent ne découvre pas le toit pendant l'année.

Le jour de Noël, il ne faut pas faire sortir le bétail pour l'abreuver, les loups viendraient le dévorer durant l'été.

A Ttsalande lé musselhon,
A Pâque lé lhasson.

A Noël les moucherons,
A Pâques les glaçons.

La veille de Noël, entre onze heures et minuit, il faut aller écouter près des *assots* à porcs. Si ceux-ci grognent, c'est signe qu'on se mariera dans le courant de l'année qui va commencer.

La veille de Noël, le célibataire ou le veuf qui entame par mégarde, le soir du réveillon, la livre de beurre qui se trouve sur la table, se mariera dans l'année.

La veille de Noël, pour savoir qui l'on épousera, il faut, à minuit, descendre de son lit, en posant à terre le pied gauche le premier, et, si la lune brille, aller dans un carrefour et dire :

Lune, ô ma tant belle lune,
Toi qui connais ma fortune,
Oh! fais-moi voir en rêvant,
Qui j'aurai pour mon amant.

La personne qu'on verra en rêve, sera celle qu'on épousera.

1. J'ai retrouvé dans le beau livre du P. Ceresole « *Les légendes vaudoises* », quelques unes des coutumes superstitieuses de Noël qui m'ont été racontées pendant mon séjour à Bex. A. C.

Digitized by Google

La veille de Noël, il faut, entre onze heures et minuit, se rendre à reculons au côté de « l'égoût du toit » et dire :

« Lune, ma belle lune, » etc.

La veille de Noël, entre onze heures et minuit, il faut placer trois glaces en triangle dans la chambre, balayer celle-ci, recueillir les balayures, les porter à « l'égoût du toit, » le tout à reculons, et, en rentrant, on verra, dans l'un des miroirs, l'image de la personne qu'on épousera.

La veille de Noël, il faut, en se couchant, mettre toutes les lettres de l'alphabet dans son bas gauche, et placer celui-ci sous son oreiller; la personne de qui l'on rêvera, sera celle qu'on épousera. — Ou bien on tirera au sort deux de ces lettres : ce seront les initiales du nom de la personne qu'on épousera.

La veille de Noël, il faut mettre un peu de farine et de cendre dans du papier et placer le tout sous son oreiller. La personne de qui l'on rêvera sera celle qu'on épousera.

La veille de Noël, le soir, il faut mettre, de la main gauche, la clef de la maison sous son oreiller et la personne qu'on verra en rêve sera celle qu'on épousera.

La veille de Noël, le soir, il faut éplucher une rave, en ayant soin de faire la pelure d'une seule pièce, puis la jeter derrière soi, par dessus sa tête, avec la main gauche. La lettre que la pelure figurera, sera l'initiale du nom de la personne qu'on épousera.

La veille de Noël, il faut, le soir, aller frapper à la porte de l'étable où sont les brebis; si c'est une petite voix bêlante qui répond, la personne qu'on épousera sera de petite taille, tandis que si c'est une grosse voix, elle sera de grande taille.

La veille de Noël, entre onze heures et minuit, il faut aller à reculons tirer une bûche du tas de bois : si l'on tire une bûche garnie d'écorce ou de résine, elle annonce un mariage riche; si la bûche est recourbée, elle présage une difformité, un époux bossu ou boiteux. Si elle est noueuse ou tordue, elle annonce un mauvais caractère.

La veille de Noël, entre onze heures et minuit, les personnes qui veulent consulter le sort sur leur existence future prennent une coquille de noix dans laquelle on met de l'huile et une petite mèche, puis elles allument cette petite lampe improvisée et la mettent flotter dans une seille d'eau; si la coquille se penche sur un côté, c'est signe de maladie, si elle chavire et que la lumière s'éteigne, c'est signe de mort dans l'année. — Cette expérience est encore souvent pratiquée. Une dame de Genève, qui m'a raconté cette coutume superstitieuse et qui l'a pratiquée elle-même, a connu une jeune femme dont la coquille de noix s'était renversée, la mèche éteinte et qui est décédée dans le courant de l'année.

La veille de Noël, au moment de se coucher, les demoiselles âgées de vingt-quatre ans qui veulent savoir si elles se marieront dans l'année ou si elles coifferont sainte Catherine, confectionnent une croix de Genève en papier et inscrivent sur chacune des branches le nom d'une sainte, y compris celui de la sainte redoutée. Il faut placer cette croix sous son oreiller

Digitized by Google

la tourner et la retourner après que la lumière a été soufflée, puis déchirer une seule branche de la croix. On ne doit regarder celle-ci que le lendemain matin ; si c'est celle de sainte Catherine, c'est signe qu'on ne se mariera pas ; dans l'autre cas, la jeune fille doit s'efforcer de choisir, pour le jour de son mariage, celui de la fête de la sainte dont le nom lui est échu par le sort.

A. CERTEUX.

II

LA BUCHE DE NOEL EN LORRAINE

Est-il un foyer, dans les villages de France, où Noël n'ait sa bûche? Croyances et superstitions sont en grand nombre attachées à ce géant de l'âtre, et presque partout on l'entoure de soins qui ressemblent à de la vénération. Ici, on l'arrose pieusement de libations païennes de vin ; là, on conserve ses tisons éteints, pour que ces charbons portent bonheur au personnel et à l'habitation.

Les Lorrains veulent qu'elle dure trois jours. Pour cela, ils en choisissent amoureusement le format. Elle doit brûler dans une tranquillité respectueuse ; il ne faut pas qu'on y touche. Or, les enfants touchant à tout, principalement à ce qui a été l'objet d'une défense, on a cherché le moyen de les éloigner du bloc flambant.

On avait remarqué qu'ils aimaient à prendre pour siége l'extrémité de ces troncs « la queue du bois », non encore touchée par la flamme, et, comme à côté de l'irrévérence, cette familiarité pouvait entraîner de graves inconvénients, on a imaginé de leur dire que, s'asseoir là, leur ferait venir des clous aux parties charnues, ou qu'ils y attraperaient la gale.

C'étaient de gros désagréments. Les enfants, peu désireux de ces deux choses, se tinrent pour avertis, et les parents furent délivrés de leurs craintes.

Au pays de Grémonviller, si un jeune homme, dans un ménage étranger, se place, pour se chauffer, à « la queue du bois », il donne à penser, par là, qu'il a des vues sur la fille de la maison. Le seul fait de s'installer de la sorte sur le bout de la bûche, le pose en commensal et surtout en prétendant.

F. FERTIAULT.

III

CHANSON CHANTÉE EN FLANDRE

Eenen herder, met zyn schaapen,
Heb een klein stalleke gemaeckt,
Waer Maria haer klein kindeke
Op de wereld heeft gebracht.
Twee doekjens, windel een begyn *(bis)*
Voor eene Jesus klein. *(bis)*

Un berger, avec ses moutons,
Construisit une petite écurie,
Où Marie mit son petit
Enfant au monde.
Deux bandes du linge, un béguin
(Sous-entendu donnez) pour un petit [Jésus].

Digitized by Google

Pour UN petit Jésus et pas pour LE petit Jésus, eene se traduit par UN.

Quelquefois la chanson qui précède est remplacée par celle-ci :

Star gij moet er zoo stil met staen,
Gy moet met ons naer Bethleem gaen.
Naer Bethleem die schoon stad,
Waer Maria met haer klein kindje zat.

Étoile, tu ne dois pas rester immobile, — Tu dois venir avec nous à Bethléem. — A Bethléem, cette belle ville — Où se trouve Marie avec son petit enfant.

ALFRED HAROU.

IV

TRADITIONS DE LA BASSE-BRETAGNE

I. — Tout homme peut s'avancer sans crainte, pendant la nuit de Noël, dans l'ombre la plus épaisse des carrefours et des bois : l'enfant Jésus enlève aux sorciers leur puissance et retient enchaînés les mauvais esprits.

II. — Si l'on veut avoir des fruits en abondance, il ne faut pas oublier, la veille de Noël au soir, de mettre une ceinture de paille à chacun de ses arbres fruitiers et de les frapper, l'un après l'autre, avec le carsprenn (1).

III. — Plus l'obscurité est profonde pendant la messe de minuit, plus l'année suivante est abondante en blé noir.

De là le dicton :

Pelgen du
Blavez id du.
Messe de minuit noire,
Année de blé noir.

IV. — Pendant la messe de minuit, au moment de la consécration, une chandelle s'allume partout où un trésor est caché.

V. — A la même heure, l'eau des puits et des fontaines se change en vin.

VI. — Pendant la nuit de Noël, à partir de l'heure de minuit, les animaux domestiques conversent entre eux dans le langage des chrétiens. Malheur à l'imprudent qui chercherait à surprendre le secret de leur entretien, car celui-là sûrement, avant la fin de la fête, périrait de male mort.

VII. — Aucun animal ne dort pendant la nuit de Noël, si ce n'est l'homme et le crapaud. A l'île de Sein, on substitue à ce dernier le corbeau.

VIII. — Dans quelques localités, au Huelgoat, par exemple, on fait

1. Le *carsprenn*, le plus terrible épouvantail des esprits de la nuit, est la petite fourche en bois dont se sert le cultivateur breton pour débarrasser le soc de la charrue du fumier et de la terre qui s'y attachent.

Digitized by Google

cuire, à l'occasion de la messe de minuit, une fournée de pain pour les animaux domestiques. Aucun d'eux, à quelque race qu'il appartienne, ne doit être oublié dans la distribution : autrement, il lui arriverait malheur.

IX. — Les charbons provenant de la bûche de Noël sont recueillis précieusement et placés sous les lits, comme ayant la vertu d'éloigner le tonnerre et de préserver les maisons de l'incendie.

X. — Si un homme a le courage de se blottir, pendant la messe de minuit, au fond du reliquaire (1), il ne tarde pas à voir venir à lui le dernier décédé, et il apprend de sa bouche le nom de toutes les personnes de la paroisse qui mourront l'année suivante.

L.-F. SAUVÉ.

V

CROYANCES EN POITOU

A partir du premier dimanche de l'Avent, on se réunit le soir en famille pour chanter des noëls. Noël passé, on ne doit plus en chanter, autrement on fait pleurer la Sainte-Vierge.

Dans les Deux-Sèvres l'usage de la bûche de Noël, *Tréfougeau* ou *Cosse de Nau*, s'est conservé jusqu'à nos jours.

La veille de Noël, au moment où la famille est réunie, on va chercher une énorme bûche qui, après la cérémonie de la bénédiction, est placée dans l'âtre et doit y rester les trois jours de fête.

La bénédiction du Tréfougeau ou Cosse de Nau a lieu de la manière suivante : Le plus âgé prend une bouteille d'eau bénite et en verse quelques gouttes dans la main de chacun des assistants, en commençant par le plus jeune et chacun alors asperge la bûche en disant : « Bûche de Nau, je te baptise, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Avant minuit la bûche est mise au feu et au moment où elle est enflammée chacun exprime les souhaits les plus ardents pour avoir la chose qu'il désire en aussi grande quantité qu'il pourra faire jaillir d'étincelles de la bûche enflammée.

On conserve pieusement toute l'année le charbon de ce bois, qui est le paratonnerre de la ferme, car il a le privilége de préserver de la foudre. Il entre aussi, ainsi que la cendre, dans la composition de plusieurs remèdes.

Dans certaines parties du département il est encore d'usage, à la mort de chacun des membres de la famille, de placer dans le cercueil, de chaque côté du défunt, un morceau de ce charbon.

Celui qui est assez heureux pour avoir constamment sur lui un petit sachet renfermant du pain bénit des trois messes du jour de Noël, n'aura

1. Le reliquaire ou charnier est l'édicule, très commun en Bretagne, où l'on dépose les ossements des morts, au fur et à mesure qu'on les dépossède de leur tombe.

Digitized by Google

jamais besoin des soins de M. Pasteur, attendu que ce talisman a la propriété d'éloigner les chiens hydrophobes.

La veille de Noël on ne doit jamais, sous peine d'encourir les plus grands malheurs, pénétrer dans les étables lorsqu'on a sonné le premier coup de la messe.

A l'heure actuelle la majeure partie des fermiers de ma commune n'oserait enfreindre cette croyance à l'appui de laquelle on raconte la légende des bœufs qui s'entretiennent de la mort prochaine de leur maître. Cette légende se raconte, au reste, ailleurs qu'en Poitou.

Après la messe on fait le réveillon où figure toujours un plat de boudins.

R.-M. LACUVE.

VI

REDEVANCE FÉODALE EN BRETAGNE, EN 1664

L'officiant, après la messe, se rendait au banc du seigneur de Paimpol (M. Rolland de Keraoul des Salles) et il déposait entre les mains du seigneur, sur un plateau d'argent, l'oie grasse fumante entourée de pains et de bouteilles de vin, en disant : « Je rends foi et hommage au noble et puissant seigneur de Keraoul, fondateur de cette église, au nom des Chrétiens de la paroisse dont les prières, par notre intercession, procureront l'entrée du ciel à son âme et à celle de sa noble épouse. » Il entonne ensuite le *Te Deum*. Le cérémonial ainsi effectué, les Marguilliers se rendent à la sacristie où les attend le médianoche servi par la cuisinière. A l'exemple du seigneur de Keraoul, les gentilshommes mangeaient de l'oie bénite et du pain anisé qu'ils arrosaient d'un verre de vin. Les fidèles, en général, rompaient le jeûne en touchant aux provisions dont ils étaient nantis. Un valet de Keraoul circulait dans l'église, un panier rempli de pains bénits offerts par la châtelaine.

A minuit et demi le prêtre reparaissait à l'autel et la cloche de l'enfant de chœur mettait fin au réveillon.

(*Journal de Paimpol*, 26 décembre 1880.)

P. S.

VII

LES TORCHES DE LA NUIT DE NOEL

Le dessin, exécuté pour la Revue par M. Alfred Beau, conservateur du Musée de peinture de Quimper, qu'on trouvera à la fin des notes sur Noël, représente des paysans bretons qui se rendent à la messe de minuit, à travers les champs, et s'éclairent avec des torches.

Digitized by Google

Cet usage subsiste encore dans plusieurs pays de Bretagne; on nous dit qu'il existe aussi en Auvergne; toutefois, il semble que dans ces deux pays, il soit en voie de disparaître.

Autrefois il était, en Basse-Bretagne, à peu près général. Sur la côte de Tréguier, il y a une vingtaine d'années, les torches qui éclairaient les fidèles s'acheminant au milieu de l'obscurité vers l'église où se célébrait la messe de minuit, étaient faites avec de grands bâtons de résine ou avec des lambeaux de vieux *cirages* (toiles cirées que portent les marins). Lorsqu'elles étaient sur le point de s'éteindre, on les faisait tourbillonner en l'air pour raviver la flamme.

A Penvénan, si lorsqu'on arrive au bourg pour la messe de minuit, il reste encore un bout de chandelle dans la lanterne qui a servi à guider au milieu de la nuit obscure, on la prend tout allumée, et on la jette après l'avoir fait tourner dans l'air. Au sortir de la messe, on allume une nouvelle chandelle; si lorsqu'on rarrive dans le village, elle n'est pas encore consumée, avant de rentrer, on la jette après l'avoir fait aussi tourbillonner dans l'air.

Ce n'est pas la seule fête bretonne où les torches jouent un rôle.

On portait aussi des torches la veille de la Saint-Jean lorsqu'on faisait la procession autour du feu. Lorsqu'elle était finie, on se rangeait autour du feu et l'on éteignait les torches; avant de s'en aller, on les jetait en l'air en les faisant tourbillonner.

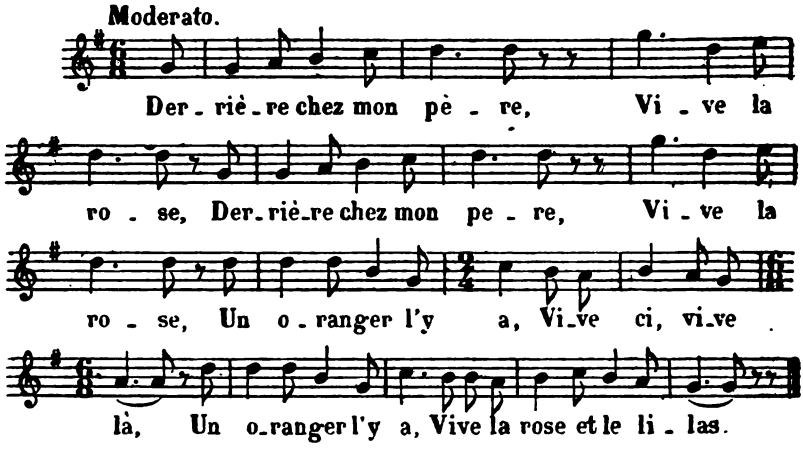
Il serait intéressant de savoir si cette coutume des torches allumées et qu'on fait tourner, existe en d'autres pays de France. Il est possible que la coutume se rattache aux deux êtes des solstices d'hiver et d'été (Noël et Saint-Jean), qui ont vraisemblablement une origine pré-chrétienne.

G. Le Calvez.

Digitized by Google

LA MARCHANDE D'ORANGES

VERSION LORRAINE



I

Derrière chez mon père, } *bis*
Vive la rose,
Un oranger l'y a,
Vive ci, vive ça,
Un oranger l'y a,
Vive la rose et le lilas.

II

Je demande à mon père, } *bis*
Vive la rose,
Quand est-c' qu'on les cueill'ra,
Vive ci, vive ça,
Quand est-c' qu'on les cueill'ra,
Vive la rose et le lilas.

III

Mon pèr' me fit réponse, } *bis*
Vive la rose :
Quand la saison viendra,
Vive ci, vive ça,
Quand la saison viendra,
Vive la rose et le lilas.

IV

La saison est venue, } *bis*
Vive la rose,
Et personn' n'y songea,
Vive ci, vive ça,
Et personn' n'y songea,
Vive la rose et le lilas.

V

Je pris mon échelette, } *bis*
Vive la rose,
Et mon panier au bras,
Vive ci, vive ça,
Et mon panier au bras,
Vive la rose et le lilas.

VI

Je mont' de branche en branche, } *bis*
Vive la rose,
Les plus bell' j' les cueilla,
Vive ci, vive ça,
Les plus bell' j' les cueilla,
Vive la rose et le lilas.

VII

Je m'en fus pour les vendre, } *bis*
Vive la rose,
Au grand marché du roi,
Vive ci, vive ça,
Au grand marché du roi,
Vive la rose et le lilas.

VIII

En mon chemin j'rencontre, } *bis*
Vive la rose,
Le fils d'un avocat,
Vive ci, vive ça,
Le fils d'un avocat
Vive la rose et le lilas.

Digitized by Google

IX

Il me demande : Belle,
Vive la rose, } *bis*
Que portez-vous donc là,
Vive ci, vive ça,
Que portez-vous donc là,
Vive la rose et le lilas.

X

Monsieur, c' sont des oranges,
Vive la rose, } *bis*
Vous en faudrait-il pas ?
Vive ci, vive ça,
Vous en faudrait-il pas ?
Vive la rose et le lilas.

XI

Portez les chez ma mère,
Vive la rose, } *bis*
Ma mèr' vous les paiera,
Vive ci, vive ça,
Ma mèr' vous les paiera,
Vive la rose et le lilas.

XII

Je compte et je recompte,
Vive la rose, } *bis*
Le compt' ne s'y r'trouv' pas,
Vive ci, vive ça,
Le compt' ne s'y r'trouv' pas,
Vive la rose et le lilas.

XIII

Un doux baiser la belle,
Vive la rose, } *bis*
Et le compt' s'y r'trouv'ra,
Vive ci, vive ça,
Et le compt' s'y r'trouv'ra,
Vive la rose et le lilas.

Recueilli au village de Damas, arrondissement de Mirecourt.

ULIE TIERSOT.

LE CHEMIN DE LA MORT

M. l'abbé Leboudec, vicaire à Saint-Mayeux, (Côtes-du-Nord) m'a rapporté que récemment il a été témoin du fait suivant :

Il suivait la grande route qui va de la commune dont je viens de citer le nom, à Laniscat, lorsqu'il vit une femme accroupie qui semblait chercher quelque chose avec la plus grande attention parmi le macadam.

L'ayant questionnée, il apprit qu'e le voulait trouver huit petits cailloux blancs semblables à une petite pierre qu'elle avait déjà ramassée et qui lui servait de type.

Fort intrigué, comme on pense, M. Leboudec lui demanda ce qu'elle comptait en faire. La paysanne lui apprit alors qu'elle voulait les faire bouillir dans du lait afin de le faire boire ensuite à son mari atteint d'une fluxion de poitrine. Pour que ce remède ait de l'efficacité, il faut que les petits cailloux blancs soient ramassés sur un *chemin de la mort*, c'est-à-dire sur un chemin par lequel un convoi funèbre soit passé depuis peu, et c'est justement ce qui avait eu lieu sur cette route.

Cette superstition existe également dans la partie Vendéenne du département de Maine-et-Loire, au moins dans ce qu'elle a de plus essentiel. Un de mes fermiers, malade d'une fluxion de poitrine, a été soigné dans la commune du Pin-en-Maulges avec des pierres bouillies.

Je dois avouer que, malheureusement pour lui, le remède ne fut pas efficace.

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

LE MYTHE SOLAIRE DU CHEVAL

DANS UNE FORMULETTE ENFANTINE DE LIVOURNE

U nombre des chansons populaires enfantines de Livourne, dont se compose ma collection inédite, il s'en trouve une qui est très importante, parce qu'elle renferme une allusion indirecte au mythe solaire du cheval. La voici :

Sole, Sole, vieni
Con quattro caval neri,
Con quattro caval bianchi,
Sole, Sole, vieni avanti.

Soleil, Soleil, viens — Avec quatre chevaux noirs — Avec quatre chevaux blancs — Soleil, Soleil, viens devant.

Cette petite chanson, par laquelle les enfants invitent le soleil à paraître sur l'horizon, révèle manifestement le besoin suprême, que tous ressentent, de la lumière, et surtout de celle du soleil, cause de la vie et de la beauté. C'est en raison de son influence sur la vie que Dante appelle le soleil « le père de toute vie mortelle. » (Parad. ch. XXII, v. 116.)

Quegli ch'è padre d'ogni mortal vita

et que le peuple, dans un gracieux proverbe, dit aussi :

Dov' entra il sole, non entra il medico.

proverbe qui signifie : où entre la lumière, il n'est pas besoin que le médecin entre pour guérir, parce qu'avec la lumière, la santé entre dans la maison, et que la maladie n'y peut pénétrer.

C'est pourquoi le lever du soleil est un sujet de joie et d'espérance, et l'orient, dans l'imagination des anciens, représentait la source de la vie, tandis que le coucher du soleil était la cause du chagrin et de la tristesse; et ils se figuraient l'occident comme l'exode, le pays de la mort. C'est pour cela que nombre de poëtes, lorsqu'ils peignent les mourants, leur font jeter les yeux avec plaisir vers la lumière vivifiante du soleil, avant de les clore dans l'éternel sommeil. C'est ainsi que Virgile représente Didon mourante.

Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit; infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque adnixa levavit :
Ter revoluta toro est : oculisque errantibus alto
Quæsivit coelo lucem ingemuitque reperta.
(Æn. IV, v. 688-92)

Digitized by Google

Le Tasse en parlant de Dudon tué par Argant écrit aussi :

Gli (1) apri tre volte e i dolci rai del cielo
Cerco fruire e sopra un braccio alzarsi
E tre volte ricadde e fosco velo
Gli occhi adombro, che stanchi alfin serràrsi.
(*Gerus. lib.* III, ott. 56).

Foscolo, dans son petit poëme le *Carme dei Sepolcri*, a également représenté ainsi le moribond :

Rapian gli amici una favilla al sole
A illuminar la sotterranea notte,
Perchè gli occhi dell' uom cercan morendo
Il sole e tutti l'ultimo sospiro
Mandano i petti alla fuggente luce.

Le poëte védique, décrivant la décomposition du corps humain dans ses divers éléments, remarque que l'œil du trépassé va se perdre dans le soleil, dont il est né, conception qui fut aussi notée par Gœthe dans sa *Farbenlehre*.

Wær 'nicht das Auge sonnenhaft
Wie konnten wir das Licht erblicken?

(A. DE GUBERNATIS. *Mitologia comparata*. Milano. Lettura IV, p. 93.)

Il n'est pas surprenant que les hommes aient fait de Prométhée, qui ravit un rayon de lumière à la roue solaire et l'apporta sur la terre, l'initiateur de leur civilisation, c'est-à-dire de la vie intellectuelle et morale à laquelle la lumière donna naissance. On comprend aussi pourquoi les anciens croyaient que la conservation de la vie et de la puissance de Rome dépendait de la conservation du feu sacré (la chaleur et la lumière sont inséparables). J'ai déjà dit que la lumière est cause de la beauté de l'univers, et ainsi il apparaît clairement que les couleurs variées qui embellissent les divers objets ne leur appartiennent pas, mais bien à la lumière du soleil, qui les éclairant de diverses manières suivant la nature des corps, est la cause de la diversité de leurs couleurs. Ainsi les deux idées de lumière et de beauté sont connexes l'une à l'autre, ce qui a fait dire à Pétrarque au commencement de la canzone III (IVe partie de son *Canzoniere*) à la gloire :

Una donna più bella assai che 'l sole,
E più lucente e d'altrettanta etade.

et dans le sonnet IV de la partie I de *le Canzon*.

Ed or d'un picciol borgo un sol n'ha dato,
Tal che natura e'l loco si ringrazia,
Onde si bella donna al mondo nacque.

Le peuple toscan, pour la même raison, appelle *occhio di sole*, « œil de soleil » une belle femme.

1. C'est-à-dire : *les yeux*.

Digitized by Google

De même que la lumière du soleil est regardée comme le symbole et le principe de la vie de l'homme et du monde, il sera naturel et convenable que les écritures sacrées appellent l'Être suprême, le soleil de justice, et qu'elles lui donnent le nom de Dieu (c'est-à-dire de lumière, du sanscrit *div* : resplendir), parce qu'il est le Créateur, celui qui a donné la vie. Cette conception a passé dans l'évangile de saint Jean, où on appelle Dieu : *Lux vera quœ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Le même saint Jean dit encore en parlant de Dieu : *Lux in tenebris lucet et tenebrœ eum non comprehenderunt;* dans le psaume *Benedictus*, on trouve quelque chose de semblable : *Illuminare his, qui in tenebris et in umbra mortis sedent.*

C'est pour cela que Dante, dans la planète qui revêt de ses rayons le sommet du coteau symbolique (ch. Ier de l'*Enfer*), représente Dieu, comme aussi Pétrarque dans les premiers vers de sa *chanson à la Vierge*, l'appelle le Soleil suprême; c'est aussi pour cette raison que plusieurs peuples, et en particulier les premiers chrétiens, avaient coutume de prier en se tournant vers l'orient, et regardaient le soleil naissant comme le symbole de Jésus-Christ. Lactance disait : On regarde l'Orient comme l'image de Dieu, parce qu'il est la source de la lumière. On rencontre le même ordre d'idées dans le Psalmiste : *Psallite Deo, quia ascendit super cœlum cœli ad orientem;* et dans le *Purgatoire*, de Dante, ch. IV, v. 52-54.

A seder ci ponemmo ivi ambidui
Volti a levante, ond' eravam saliti,
Che suole a riguardar giovar altrui.

et encore dans le chant VIII, v. 10-12 du même poëme :

Ella giunse e levo ambo le palme
Ficcando gli occhi verso l'oriente,
Come dicesse a Dio : D'altro non calme.

C'est encore de cette manière que se déploie aussi le sabéisme oriental, c'est-à-dire le culte rendu à la lumière, au soleil, aux astres. Je crois devoir citer ici l'hymne bien connu des Védas au soleil :

« Chantons, nous, un hymne au soleil; il est vraiment notre *père céleste*; celui qui en soi rassemble et recueille pour nous les ordres de l'éternelle pensée.

« Honneur au divin Surya, que nos ancêtres célébraient dans leurs hymnes.

« A celui qui est le principe du feu, du mouvement et de la vie, le *sauveur du monde*, lui qui répand la lumière et la joie sur la nature.

« Aimons-le, prions-le, et apprécions sa valeur et sa puissance. »

Digitized by Google

Quinault a aussi adressé cette belle apostrophe au soleil :

O Dieu de la clarté! Vous réglez la mesure
Des jours, des saisons et des ans!
C'est vous, qui produisez dans les fertiles champs
Les fruits, les fleurs et la verdure;
Et toute la nature
N'est riche que de vos présents.
La nuit, l'horreur et l'épouvante
S'emparent du séjour que vous abandonnez :
Tout rit, tout brille, tout enchante,
Dans les lieux où vous revenez.

Milton, au commencement du troisième chant du *Paradis perdu*, adresse à la lumière cette tendre invocation :

« Je te salue, sainte lumière, fille aînée du ciel, ou coéternel rayon de l'Eternel. Puis-je, sans offense, te qualifier ainsi? Dieu est la lumière ; et de toute éternité, il a établi sa demeure dans une clarté inaccessible. Il habite donc en toi, brillant écoulement de l'essence incréée ; ou veux-tu que l'on te nomme pur et céleste ruisseau, dont la source est inconnue aux humains. Avant que le soleil et que les cieux fussent créés, tu existais. Dieu parla et le monde, sortant du sein des eaux et de la noire profondeur du vide, fut couvert de ton éclat, comme d'un vêtement. Je brûle de te rejoindre.... Grâce à la divinité, qui me protège, je suis descendu dans les espaces ténébreux ; et je remonte, sans aucun accident, aux lieux que tu éclaires : chose rare et difficile! je sens la douce influence de ta lampe vivifiante ; mais tu ne te communiques à ces yeux affligés, qui te cherchent en vain depuis ton aurore jusqu'à ton couchant. L'obstruction cruelle d'un mal subit les a éteints pour toujours..... Lumière éternelle, répare en moi la perte de la lumière créée; éclaire mon esprit dans toutes ses facultés ; place des yeux dans mon cœur; écarte et dissipes-en les ténèbres, afin que je découvre et que je profère des choses, que les yeux mortels n'ont point encore vu ».

Le professeur Max Muller *(Essais de Mythologie comparée* traduction G. Perrot, page 118 et suivantes) rapproche le mot sanscrit «Haritas» qui désigne les chevaux du soleil, (appelés aussi les sept sœurs, et ornés d'ailes) avec le mot grec Χάριτες les grâces; le même identifie le mot Ἔρως avec Ἕως (Agni aushasya) une aurore mâle dans les Védas, ou une espèce de soleil naissant, comme en réalité il se montre à sa première apparition; le soleil et la lumière, cause de la beauté avec les grâces qui y président et avec le dieu d'Amour, qui en tire son existence et qui en échange exerce sur elle son pouvoir s'échangaient entre eux et ainsi le mythe serait, comme il est réellement, le symbole d'une vérité, et dans le cas présent, le symbole de la vérité du fait que la beauté de la création est produite par l'action de la lumière. Il faut encore ajouter que dans le mythe védique, Arusha (L'Amour ou

Digitized by Google

la beauté (1) naît au commencement de chaque jour sous l'influence de la lumière, et que *Kama*, le dieu védique de l'Amour et aussi de la beauté dans *l'Atharvaveda* est identifié avec Agni, dieu du feu et de la lumière, divinité créatrice et destructrice. De tout cela il semble manifeste que la lumière et la beauté ont la relation directe de la cause avec l'effet.

Dans la chansonnette populaire eufantine de Livourne que nous étudions, il est fait mention des chevaux du soleil. Le cheval dans les Védas se rattache à un mythe solaire ; vraiment le mot *arwat* qui dans le sanscrit moderne signifie un cheval, a gardé dans les Védas son sens radical, avec la signification de prompt, coureur, ardent. Ce mot se rapporte spécialement au soleil, et dans plusieurs passages il sert à désigner le nom du soleil, alors que dans d'autres, employé comme substantif, il désigne à la fois cheval et cavalier. Sous l'influence irrésistible de la synonymie de l'antique langage, et sans aucune métaphore poétique, ceux qui, parlant du soleil se servaient du mot *arwat*, avaient en même temps l'idée d'un cheval et celle d'un cavalier. Le mot *arwat*, quoique destiné seulement à désigner le soleil rapide, faisait naitre aussi une autre idée, qui par degrés changeait le soleil en un cheval, en un cavalier ou en un courrier.

Le cavalier indiquait allégoriquement le soleil naissant, et nous possédons un hymne védique tout entier adressé au soleil comme à un cheval (2).

La formation du langage et de la pensée est si prompte que, dans les Védas, le mythe retourne pour ainsi dire sur lui-même, et l'un des poëtes loue les brillants *Vasi*, parce que du soleil ils

1. En effet Guide Guinicelli, dans une chanson, ainsi explique l'origine de l'amour:

E' par che da vivace piacimento
Lo fino amor discenda,
Guardando quel ch'al cor torni piacente.

Et le Dante, Purgat. ch. XVIII, v. 57-65 également dit ainsi sur le même sujet :

L'animo ch'è creato ad amar presto
Ad ogni cosa è mobile che piace.
Tosto che dal piacer in atto è desto.
Vostra apprensiva da esser verace
Tragge intenzione e dentro a voi la spiega.
Sicchè l'animo ad essa volger face.
E se rivolto in ver di lei si piega
Quel piegar è amor, quello è natura,
Che, per piacer di nuovo in voi si lega.

Comme en outre ce qui plaît est toujours le beau (d'ou le proverbe italien: Non é bel lo quel ch, é bello ma i bello quel che piace) ainsi plaisir, c'est-à-dire beauté et amour sont des idées réciproques.

2. Dans les Védas, à l'arrivée du dieu Indra, le cheval hennit comme tressaillant de joie, de même que fit le cheval de Darius, fils d'Hystaspe au premier rayon du soleil, dont la lumière réjouit et vivifie le monde.

Digitized by Google

ont fait un cheval. Ainsi *arwat* devient, sans aucun adjectif ou autre éclaircissement, le nom de soleil, comme *sûrya*, *âditya*, ou quelque autre de ces antiques mots. Dans un passage du *Rigveda*, le poëte dit au soleil : « Toi, ô *Arwan* (cheval), tu es *Aditya* (le soleil) et aussi Agui, le feu du soleil est encore invoqué sous le même nom : « Toi, ô *Arwat*, préserve-nous de l'infamie ! O Agni, qui brilles de toute la splendeur de ton feu, donne-nous des trésors, et préserve-nous de tout mal ; fais-nous vivre heureux pour cent hivers et accorde-nous une bonne postérité. »

Un reflet de ce mythe se retrouve aussi dans le récit légendaire, (*Hérodote*, L. III, c. 86) de l'épreuve pour désigner celui qui devait monter sur le trône de Perse, épreuve qui assura le trône à Darius, voici l'épreuve : «Celui-là régnera, dont le courrier hennira (1) le premier pour saluer la lumière du soleil levant. »

Dans le *Mahâbhârata* (I. 1093-1237) d'après de Gubernatis, *Mythologie Zoologique* (t. I, p. 309, trad. fr.) le premier cheval créé, le roi des chevaux (et par conséquent le cheval d'Indra) rapide comme la pensée, suit le chemin du soleil. Dans le *Rigveda Surya*, le soleil est appelé *Soûvaçvya* ou le fils de *Svaçvya*, c'est-à dire de celui qui a de beaux chevaux ; mais comme il se trouve aussi que *Svaçvya* signifie aussi celui qui a un beau cheval, il en résulte que le même soleil est ce cheval.

Dans les *Védas*, les Açvins sont considérés comme les fils de l'épouse du soleil, de Saranyû, la fille de Tvashthar, qui s'unit au soleil sous la forme d'une cavale. C'est d'elle que le soleil, le héros-soleil, ou le cheval solaire a deux héros fils jumeaux, qui pour cette raison sont appelés les deux fils de la cavale(2). Pour ce qui regarde le cheval et le soleil, on peut consulter l'ouvrage cité de Gubernatis (t. I, p. 353).

Dans la mythologie védique, persane et hellénique, le soleil est représenté sur un char traîné par des chevaux, de même que dans celle des Chaldéens et des Palmyréens, le char est traîné par quatre griffons. Ce sont les rayons du soleil ; les chevaux du soleil sont si étroitement identifiés avec le char qu'ils traînent, qu'ils en dépendent, qu'ils lui sont unis, et que en quelque sorte ils en sont nés. Ces chevaux du soleil, qui ont des ailes, pour indiquer la rapidité de leur course, et qui sont tantôt deux, tantôt sept, tantôt dix, prennent le nom de Haritas, ainsi que je l'ai dit, et comme ils sont toujours féminins, ils se nomment aussi les sœurs, et la comparaison avec les Χάριτες n'est pas forcée. On lit dans deux passages du

(1) Il faut ajouter aussi que les Perses, les Messagètes et les Athéniens immolaient des chevaux au soleil que les Rhodiens et les Lacédémoniens adoraient le soleil sous la figure d'un cheval ; et que les Rhodiens dans le culte qu'ils rendaient au soleil jetaient à la mer un quadrige entier.

(2) Dans la Russie du Nord, d'après Rambaud, *la Russie épique* p. 48, il y a une relation étroite entre le cheval mythique et le soleil.

Digitized by Google

Rigveda : « Le soleil pour son voyage a attelé les dix Harites; les sept Harites te conduisent, ô brillant soleil, sur ton char. »

Dans la mythologie grecque, le char du soleil était traîné par quatre chevaux, ce qui a fait dire à Euripide. *Ion.* 82-83.

Ἅρματα μὲν τάδε λαμπρὰ τεθρίππων
Ἥλιος ἤδη λάμπει κατὰ γῆν.

Dans Martial, les chevaux du soleil sont deux : *Xanthus* (le blond) et Æthon (1) (couleur de feu, lumineux). Homère qui parle seulement des chevaux de l'Aurore les appelle Eclair (lumineux) et Phéton (2) (fulgurant).

Chez les Scandinaves, le cheval du soleil s'appelait *Skinfaxî* (3) (qui a la crinière lumineuse) et celui de la lune *Hrimfaxi* (qui a la crinière couverte de brume); suivant une ingénieuse fiction du Nord, la rougeur provient de l'écume que le cheval laisse tomber chaque matin de son mors (4).

Le plus souvent, ainsi que je l'ai remarqué, les chevaux du soleil étaient au nombre de quatre (de même que Mithra, le dieu du soleil chez les Perses avait son char traîné par un quadrige de chevaux, comme le dieu palmyréen Malachbel et le dieu chaldéen Moloch, avaient quatre griffons (5) attelés à leur char. Ovide appelle les

1. Cfr. les vers suivants de V. Monti, *Basvilliana*, ch. II :

Era il tempo che sotto al procelloso
Aquario il sol corregge ad Eto il morso.

2. Aussi le fils du soleil et le soleil même également; quelquefois il s'appelle ainsi.

3. Cfr. le mot hébraïque : *Raam* qui littéralement signifie crinière, d'où l'acception donnée en hébraïque à ce mot *Raam*, de cheval (c'est-à-dire presque *l'animal de la crinière*).

4. Cfr., les épithètes que dans les Védas prennent les chevaux du soleil, c'est-à-dire de *ghritâkis e ghritasnâs* (mouillés de rosée); voir aussi le verset de Rigveda :

Quand le soleil s'élève sur l'horizon, les Arushis rafraîchissent leur corps dans l'eau.

Voir aussi les vers suivants de Monti, la « Bellezza dell Universo : »

Tu di rose all'aurora empiesta il grembo
Che poi sopra i sopiti egri mortali
Piovon di perle rugiadose un nembo.

Cfr. de même ces vers d'Alfred de Musset dans l'ode : A une Étoile, selon une traduction italienne :

O la piu fulgida
Stella del cielo
Che ingemmi il roscido
Notturno velo.

5. Les griffons étaient des animaux fabuleux avec le corps d'aigle et de lion, et avec les autres membres de cet animal; les griffons solaires symbolisaient l'arrivée du soleil aux deux tropiques; puisque l'aigle avec son vol très haut, jusqu'aux plages très lointaines de nous indiquait le lieu plus éloigné du soleil dans l'hiver, au contraire le lion signifiait la puissance qu'acquiert le soleil même dans l'été.

Digitized by Google

chevaux du soleil : Eous (qui souffle, qui fait du vent); Pyrous ou Pyrois (qui est de feu); Aithon (splendide); Phlegon (flamboyant). Eous indique le soleil qui se lève toujours accompagné de la brise matinale, Pyrous ou Pyrois le soleil qui monte sur l'horizon, et dont les rayons sont plus brûlants à mesure qu'il s'élève; Aithon est le soleil en plein midi, alors que sa lumière a atteint le maximum d'intensité; Phlegon, le soleil qui se couche, parce qu'alors sa lumière a presque la teinte rougeâtre du feu.

Fulgence appelle aussi les chevaux du soleil Erythreus (rouge), Aithon (lumineux), Eclair (resplendissant) Philoges (qui aime la terre).

Dans le *Rigveda*, t. XIV, 12, on lit ce verset : « Attèle à ton char, ô splendide Agni, les *Arushis*, les *Haris*, les *Rohis*, et avec eux amène-nous les Dieux. » Ces trois noms de chevaux ont pu être d'abord de simples adjectifs signifiant : blanc, brillant et brun (1), aussi ailleurs (II, X, 2), on rencontre le verset suivant : « Exauce, ô splendide Agni, ma prière, que ton char soit traîné par deux chevaux noirs (syâvâ) ou par deux chevaux vermeils (rôhita), ou par deux chevaux blancs, lumineux (arusha).

Il nous parait donc manifeste, d'après les considérations que nous avons exposées ci-dessus, que la chansonnette enfantine citée de Livourne au commencement de cet article se rattache au mythe védique.

STANISLAO PRATO.

1. Cf. Le passage de la chanson enfantine de Livourne :

Con quattro caval neri
Con quattro caval bianchi.

Dans cette chanson, les chevaux du soleil sont blancs et noirs, dans le mythe védique, ils sont appelés *arushis* (blancs), *rohis* (vermeils), *syava* (noirs); dans la chanson ils sont huit, dans le mythe védique, tantôt sept, tantôt dix.

Cf. aussi :

Sicchè le bianche e le vermiglie guance
Là dove io era della bella aurora,
Per troppa etate divenivan rance.

(Dante, *Purgat.* II, 7-9)

Poichè l'altro mattin la bella aurora
L'aer seren fé bianco e rosso e giallo.

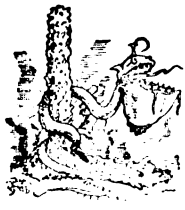
(Ariosto, *Orlando Furioso*, XXIII, 52)

Digitized by Google

LES POURQUOI (1)

IX

POURQUOI LES ROSES ONT LEUR COULEUR



ORSQUE Vénus se précipitait pour secourir Adonis aux prises avec un sanglier, elle se blessa avec des épines. Les gouttes de son sang tombèrent sur des roses blanches qui, depuis ce temps, devinrent rouges. (JACOBI, *Dictionnaire mythologique.*)

D'après une autre légende, un jour que Cupidon allait diriger un chœur en présence des dieux, il heurta du pied un vase qui contenait de l'ambroisie; la liqueur divine tomba sur les roses et leur donna la couleur qu'elles ont eu depuis.

Une gracieuse tradition orientale dit que les roses, d'abord blanches, se teignirent de vermeil lorsque fut répandu sur la terre le premier sang, celui de l'innocent Abel.

Dans les légendes chrétiennes, c'est naturellement le sang du Christ qui colore les roses; suivant une légende populaire d'origine moderne, c'est spécialement la rose de mousse qui se teignit de rouge après qu'une goutte du sang précieux du Sauveur fut tombée dessus. Saint Ambroise, dans son commentaire sur le Ps. 118, disait : *Carpis rosam, hoc est dominici corporis sanguinem.* La même image se retrouve dans divers chants ecclésiastiques.

Les premières roses étaient blanches, et elles conservèrent cette couleur tant qu'Ève garda son innocence; quand elle eut péché elles se colorèrent, pour la première fois, d'une couleur vermeille. (CECILIA SCHMIDT BRANCO. *A Rosa na vita dos povos*, Bibliotheca del Folk-lore, t. VIII, p. 7.)

Notre-Dame ayant étendu sur un buisson les langes de l'enfant Jésus, il se couvrit immédiatement de roses (ibid. d'après PERGER. *Deutsche Planzensagen*).

La rose *rubiginosa* (de buisson) doit la couleur de la fane inférieure de ses fleurs aux langes de l'enfant Jésus (CECILIA BRANCO, l. c.).

Bion, I, p. 64, cité par Jacobi, dit que Vénus versa autant de larmes qu'Adonis répandit de sang. Du sang naquirent des roses, et les larmes produisirent des anémones.

Les roses blanches s'appellent roses de sainte Madeleine, parce que, primitivement vermeilles, elles furent décolorées par les larmes de repentir de la sainte.

D'après une légende du Schleswig, lorsque Notre-Seigneur précipita du

1. Voir les numéros d'octocre et de novembre.

Digitized by Google

ciel le rebelle Satan, celui-ci cherchant à se retourner pour se relever, créa un buisson avec de longues tiges droites et couvertes d'épines. Les tiges devaient lui servir d'échelles et les épines de gradins pour remonter au ciel. Notre-Seigneur devina le dessein de son ennemi, et il courba toutes les tiges. Le diable en colère courba aussi les épines, de sorte que depuis ce temps elles sont en forme de crocs et accrochent tous ceux qui s'approchent d'elles. Telle est l'origine de la rose champêtre. (*Rosa canina.*)

D'autres disent que Judas se pendit aux « pirliteiro », et que c'est depuis ce temps que les épines de cette plante sont recourbées.

La rose rougissante que les Allemands appellent généralement Weinrose (rose vineuse) en raison de l'odeur particulière de ses feuilles, s'appelle aussi *Heilands Dornenkrone* (couronne d'épines du Sauveur) et les points rouges qui s'y voient proviennent du sang du Sauveur.

La rose canine n'est jamais foudroyée parce que c'est avec une de ses branches que les Juifs firent la couronne d'épines. (CECILIA SCHMIDT BRANCO, l. c., p. 8-9.)

(*A suivre*) PAUL SÉBILLOT.

LA SORCELLERIE EN ANGLETERRE (1)

III

Le 13 septembre de cette année 1887, a eu lieu à Sunderland, dans le comté de Northumberland, en Angleterre, un procès curieux de sorcellerie qui nous rappelle les procès intentés aux sorcières du moyen âge. Henri Toxall, de Sunderland, a accusé sa femme Élisa Toxall d'avoir fait, de concert avec une sorcière, Mary Ann Scrapton, une conspiration contre sa vie. L'avocat du mari a dit qu'on soupçonnait une tasse de café d'avoir été empoisonnée mais la femme aussi avait bu le café. Henri Toxall a vu une lettre de sa femme où elle parle d'une somme de cinq schellings (6 francs) payés à la sorcière Scrapton pour faire une conjuration contre la vie de son mari. Scrapton a ordonné à la femme de faire cette conjuration contre son mari en mettant ses souliers en forme de T et en restant quelques heures sans parler ni manger. Les deux femmes n'ont pas donné du poison, mais seulement elles ont pratiqué la conjuration. Le procès n'est pas fini, car la question légale est difficile.

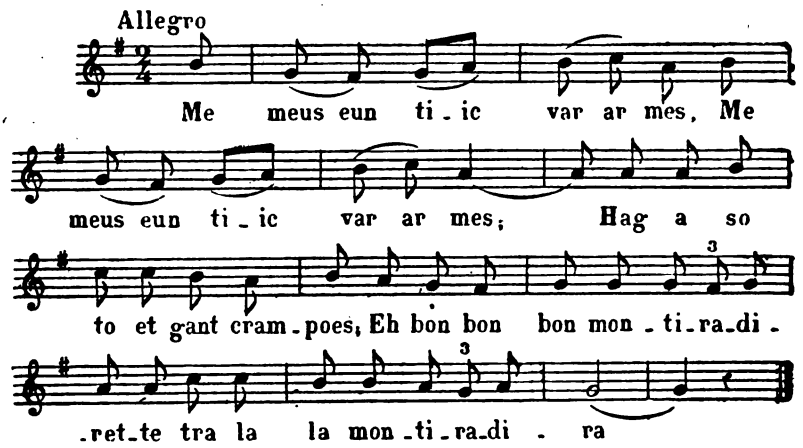
Faire une conjuration contre la vie d'une personne est un délit en Angleterre, quoique les lois contre la sorcellerie soient abrogées il y a déjà longtemps.

W.-S. LACH SZYRMA.

1. Voir les numéros de février et de juillet.

Digitized by Google

CHANSON DE MENDIANT BRETON



I

Me meus eun tiik var ar mes, (*bis*)
Hag a so toet gant crampoes,
Eh! bon bon bon montiradirette,
Tra la la montiradira.

II

Hag e vogeriou so livet (*bis*)
Gant bouke digou violet,
Eh! bon bon bon, etc...

III

Me meus eur boutou gret gant iod. (*bis*)
Hag eur lerou les ribot.
Eh! bon bon bon, etc...

IV

Ha dont ar gies coz en ti, (*bis*)
Ha cass va boutou iod ganthi.
Eh! bon bon bon, etc...

V

Va lerou so et gant ar c'has, (*bis*)
Ha cetu me rentet en noas.
Eh! bon bon bon, etc...

I

Je possède une maisonnette, (*bis*)
Le toit est tout fait de galette.
Eh! bon bon bon montiradirette,
Tra la la montiradira.

II

Les murailles toutes propettes (*bis*)
Sont peint's avec des violettes.
Eh! bon bon bon, etc...

III

J'avais des sabots de bouillie, (*bis*
Des bas de lait ribot aussi.
Eh! bon bon bon, etc...

IV

Votre gros chien m'a attaqué, (*bis*)
Et mes sabots il a mangé.
Eh! bon bon bon, etc...

V

Et puis le chat est arrivé, (*bis*)
Et mes bas, il les a lichés.
Eh! bon bon bon, etc...

Chanté par Louis Arc'haill, à Lampaul-Guimiliau, (Finistère).

ABBÉ J. M. ABGRALL.

Digitized by Google

CONTES POPULAIRES FLAMANDS (1)

VIII

LE PAYSAN ET SON PETIT ANE

UEL était son nom, je ne le sais pas, mais ce que je sais d'autant mieux, c'est qu'il allait tous les jours au bois avec son petit âne, pour y couper des fagots.

Certain jour donc il était à l'ouvrage; il avait lié son âne à un pieu et était monté dans l'arbre pour en tailler les branches inutiles; voilà que passèrent deux messieurs dont un lui cria :

— Paysan, si tu ne descends pas bien vite de la branche où tu te trouves, tu vas te casser le cou. La branche est sur le point de se rompre.

— Cela ne peut mal, dit le paysan, et il continua à élaguer.

Les messieurs n'étaient pas encore partis d'une minute que crac et crac!... le paysan tomba avec la branche et la hache et tout le bataclan, heureux d'en être quitte avec un nez meurtri.

— Tonnerre, pensa mon paysan, en voilà des prophètes! Je vais aller leur demander encore quelque chose. Et le paysan de courir après les voyageurs.

— Holà, hé, seigneurs! J'ai une prière à vous faire. Vous m'avez dit la vérité; je viens de tomber de l'arbre! Et je vous prirais de me prédire encore quelque chose avant de partir.

— Volontiers, dit l'un deux. Voici donc ce que je te prédis; prends bien soin de ne pas charger trop ton âne, car lorsqu'il aura pété trois fois sous son fardeau; tu es un homme mort!

Le paysan le remercia le bonnet à la main et les voyageurs s'éloignèrent. Mais le paysan, trop avare pour laisser du bois, chargea néanmoins le tout sur son âne et, — en avant, marche — l'âne trotta.

Lorsqu'ils eurent fait ainsi un bout de chemin, « prout » fit l'âne et le paysan se mit à trembler.

— Oh, mon petit âne, que fais-tu donc! Si tu le fais encore deux fois, je suis mort! Oh, mon cher petit âne!

— Hi, han, dit l'âne, et la pauvre bête tirait à se tuer.

Ils continuèrent encore un peu, lorsque pour la deuxième fois l'âne péta sous son fardeau.

— Oh, mon petit âne, gémit le paysan, ah! ne le fais plus! car alors je suis mort!

1. Voir les numéros d'août, septembre et octobre.

Digitized by Google

Ils n'avaient fait vingt pas que l'âne fit de nouveau : « prout », et que le paysan tomba sur la route bras et jambes étendus, en criant :

— Je suis mort! Je suis mort!

L'âne, entretemps, continua toujours son chemin jusqu'aux portes de la ville où il fut saisi par la garde et vendu comme étant sans conducteur.

Cependant, notre paysan se trouvait toujours couché tout de son long sur la route; une voiture arriva. Le postillon croyant avoir à faire à un soûlard se mit à crier :

— Héla; lève-toi ou il t'arrive malheur.

— Je suis mort! cria le paysan.

Mais le postillon sauta de sa voiture et se mit à le frapper tellement avec son fouet que notre paysan ressuscita en boitant et en se lamentant.

— Où serait mon âne maintenant, pensa-t-il, et il se mit à sa recherche.

Après avoir marché longtemps, il arriva enfin à la porte de la ville, courut tout droit à la sentinelle et demanda :

— Oh, cher monsieur! N'avez-vous pas vu mon âne par ici?

— Votre âne? dit le farceur, mais oui! il est déjà parti depuis longtemps d'ici! Il est déjà devenu bourgmestre maintenant.

— Bourgmestre! dit le paysan, en faisant de grands yeux! bourgmestre? Et où reste-t-il, monsieur le bourgmestre?

On lui montra le chemin et il y courut d'une haleine.

— Ting, ting! le paysan sonna. Monsieur le bourgmestre est-il chez lui?

On introduisit le paysan auprès du bourgmestre.

— Bonjour, âne! dit le paysan!

Je vous laisse à deviner si le maire fut surpris.

— Bonjour, monsieur l'âne! répéta le paysan! Oui, maintenant vous êtes devenu « monsieur l'âne », et moi qui ai si longtemps été votre maître, je suis toujours gros Jean comme devant! Eh bien, âne, maintenant que vous êtes devenu un si grand homme, je viens vous réclamer les dix florins que vous m'avez coûtés, pour pouvoir vous acheter, avec cet argent, un successeur.

Le bourgmestre qui croyait avoir affaire à un fou n'était pas précisément des plus faciles. En un tour de main le paysan reçut autant de coups qu'il put en porter; il courut tout droit, aussi vite que possible, chez lui.

— Oui, oui, pensa le paysan, vilain enrichi ne connait ni parent, ni ami Et voilà comme de nos jours les ânes se font bourgmestres!

IX

PETIT-POUCET

Petit-Poucet était un tout petit homme, et il demeurait avec sa mère dans une maisonnette faite de feuilles sèches.

Il aurait si volontiers mangé des gâteaux, ne fût-ce même qu'une seule fois, mais sa mère lui dit :

Digitized by Google

— Mais, mon Petit-Poucet chéri, comment puis-je faire des gâteaux? Je n'ai ni farine, ni levure, ni beurre, ni lait, et nous sommes trop pauvres pour en acheter.

— Si ce n'est que cela? dit Petit-Poucet, et lui de courir tout droit chez le meunier.

— Meunier, dit-il, ma mère voudrait tant faire des gâteaux, et nous n'avons pas de farine. Ne voudriez-vous pas nous en donner un peu?

— Mais oui, Petit-Poucet, dit le meunier, je te donne tout ce sac si tu peux le porter.

— Vous donnez tout ce que je puis porter? dit Petit-Poucet, et il se glissa sous le moulin et le porta tout entier chez lui avec le contenu.

Alors il se rendit chez un marchand de beurre.

— Patron, dit-il, ma mère voudrait volontiers faire des gâteaux, et elle n'a pas un brin de beurre...

— Eh, Petit-Poucet, dit le patron, si tu sais porter cette cuve remplie de beurre elle est à toi.

— Merci, patron, merci, et Petit-Poucet se glissa sous la cuve et la cuve se mit à marcher comme si elle avait des jambes!

De là, Petit-Poucet se rendit chez un riche fermier qui, la veille, avait taillé ses arbres.

— Fermier, dit-il, ne pourrais-je avoir une bûche de bois? Ma mère voudrait tant faire des gâteaux!

— Ah! c'est toi, Petit-Poucet, dit le fermier; là se trouve la pile de bois, si tu sais la porter, elle est à toi.

— Je n'oublierai de ma vie votre bonté, dit Petit-Poucet, et il se glissa comme une souris sous le bûcher et l'emporta chez lui.

Maintenant ils devaient encore avoir du lait et de la levure. Petit-Poucet se rendit chez le marchand de lait, puis chez le marchand de levure, répéta sa demande et obtint de chacun la permission d'emporter toute une cuve. Quand les gâteaux furent faits et que la mère et le fils eurent bien mangé, le fermier qui avait donné le lait vint demander si, le lendemain, Petit-Poucet ne pouvait pas garder les vaches.

Bon; le lendemain Petit-Poucet, transformé en vacher, courait à travers l'herbe touffue après les fourmis et les grillons, lorsqu'une des vaches le mangea... par mégarde! Lorsque la servante eut fait rentrer les vaches à l'étable et qu'elle était justement occupée à traire celle qui avait mangé notre géant, elle entendit soudain une petite voix qui semblait sortir du corps de l'animal :

« Ik zit zoo werm
In den Kocienderm! »

— Je suis si bien, je suis bien dans le ventre de la vache.

La servante, effrayée, courut chercher le fermier...

— Mille bombes, c'est Petit-Poucet, dit le fermier. Nous ne pouvons que faire abattre la vache et délivrer le gamin.

Lorsque la vache fut dépecée, il vint par hasard une pauvre femme qui demanda un peu de déchet. Elle reçut précisément la partie où se trouvait

Digitized by Google

Petit-Poucet et, lorsqu'elle eut mis le tout dans son panier et qu'elle continua son chemin, Petit-Poucet se mit à crier :

« Ik zit zoo werm
n den trasserskeurf! »

— Je suis si bien, je suis si bien dans le panier de la mendiante...

— Morbleu, pensa la femme, il ne fait pas bon ici, et elle jeta le panier et s'enfuit.

Petit-Poucet était content, il sortit vite du boyau, mais voyant arriver un soldat saoûl, il se cacha vite dans un trou de taupe.

Or, le soldat tomba justement sur ce trou et y resta couché.

Petit Poucet tira alors une alène de sa poche et l'enfonça aussi profondément que possible dans la... cuisse du dormeur. Celui-ci se leva à la hâte et continua sa route en hurlant de douleur! Et Petit-Poucet délivré retourna chez sa mère.

X

DU TEMPS OU NOUS ALLIONS CUEILLIR DES NOISETTES

Un dimanche après-midi, j'étais encore tout petit alors, nous étions allés nous promener dans un grand bois pour cueillir des noisettes. Le temps était magnifique et le soleil nous envoyait ses rayons obliques à travers les arbres. Le loriot chantait que c'était un vrai plaisir et le grillon criait gaîment dans l'herbe.

Tout le long du grand chemin qui traversait le bois, mes jeunes camarades cherchaient des noisettes; entretemps, moi, j'avais pris un étroit sentier, tout seul, parce qu'il y avait plus de noisettes là, et tout en cueillant et en cueillant toujours, je m'étais enfoncé dans le bois, si loin que je ne voyais ni n'entendais plus mes camarades.

— Ah! qu'ils vont être jaloux quand ils me verront revenir mon tablier plein, pensai-je en croquant noisette sur noisette et en m'enfonçant de plus en plus dans les taillis.

Voilà que tout à coup je ne trouve plus de noisettes... Le soleil ne brillait plus à travers les arbres et, lentement, le soir tombait. Le loriot ne chantait plus... Mes amis devaient être retournés depuis longtemps... Le bois était tranquille, un silence de mort régnait autour de moi et j'eus peur.

D'une haleine, je courus vers le sentier par lequel j'étais venu. Mais en vain! Je courus encore et toujours : impossible d'aboutir au grand chemin. Tantôt le sentier allait à gauche, tantôt à droite, puis tout droit devant moi... Mais je ne trouvais pas la grand' route. Je mis les mains à la bouche et je criai après mes camarades de tous les côtés! En vain! rien ne me répondait si ce n'est le hou hou du chat-huant, au loin dans les saules creux! Je m'étais perdu, et la nuit était venue.

Digitized by Google

Vous pouvez vous imaginer si j'avais peur, moi qui n'étais pas plus grand que ça!

Tout à coup je vis dans le lointain, à travers les arbres, scintiller quelque chose comme une étoile! C'était une lumière. Quelqu'un donc demeurait là. Et je me mis à la recherche de la cabane où brillait cette étoile. Je marchai bien une demi-heure en tâtonnant, à travers ronces et épines; mes habits étaient déchirés, mes mains couvertes de plaies. L'étoile devenait de plus en plus grande, et à la fin je me trouvai devant une maisonnette blanche avec une fenêtre et une porte, où j'allai immédiatement frapper.

— Toc, toc, toc, et j'entendis des pas à l'intérieur.

— Qui est là si tard? demanda une voix de femme.

— Ah, ouvrez je vous en prie, dis-je presque en pleurant, je suis un enfant du village voisin égaré ici. Je tremble de froid, et je suis certainement éloigné de chez moi d'une grande heure...

— Ah, cher enfant, dit la voix à l'intérieur, pars vite d'ici, Mon mari est un ogre, qui tue tout ce qui lui tombe sous la main. Va-t-en bien vite, car s'il revenait maintenant à la maison, tu devrais mourir!

— Mais je priai, je suppliai tant et si bien que la femme me prit enfin en pitié et me fit entrer. Être mangé, me dis-je, n'est pas précisément ce qu'il y a de plus agréable. Mais si je dois rester au dehors, je mourrai de froid ou je serai dévoré par les loups! Je me dis que je ne pouvais mourir qu'une fois ... de la vie ... et j'entrai résolument dans la cabane.

Tiens, chéri, dit la femme, mange vite un morceau et réchauffe-toi un peu près du feu. Fais bien attention à ce que je vais te dire: Quand tu entendras frapper à la porte, ce sera signe que mon mari est là. Tu vois là ces deux cuviers? Eh bien, blottis-toi aussitôt derrière ces cuviers et ne remue plus un doigt où tu es pris. Ho! il te tuerait. Obéis-moi, et je pourrai peut-être te sauver! Fais donc bien attention...

— Toc, toc! on frappait à la porte et en tremblant je me blottis en un clin-d'œil dans le coin de la chambre derrière le plus grand des cuviers, tandis que la femme d'un pas lent et traînant allait ouvrir la porte. En toute hâte je soulevai le couvercle des deux cuviers et, ô horreur! le plus petit était plein de chair humaine; des mains, des pieds, des bras, des cuisses! Je vous laisse à deviner si je me tenais coi.

— Voilà ce qui s'appelle faire poser quelqu'un, tonna une voix à la porte.

Et un pas lourd retentit sur le sol. Je tremblais, car l'homme s'arrêta soudain au milieu de la chambre, regarda d'un œil soupçonneux à droite et à gauche, et leva le nez en reniflant.

— Femme, dit-il d'une voix de basse profonde, quelqu'un est caché ici. Je sens la chair fraiche!

Et en un clin d'œil il s'empara d'une grande hache de boucher suspendue au mur et la leva au-dessus de sa tête. Et comme la femme niait avoir vu âme qui vive de toute la journée :

— Pourquoi mentir? vociféra l'ogre, et pardaf! il fit voler la hache sur mon cuvier qui se brisa en mille morceaux.

Heureusement qu'il était rempli de lait! Le lait coula comme un flot,

Digitized by Google

vers l'ouverture, qu'on avait pratiquée dans le mur pour éloigner l'eau sale ; moi, tout petit, je fus emporté par le courant et je remerciai Dieu d'avoir échappé si heureusement.

Où aller dormir maintenant? Dans mon malheur, j'aperçus un tonneau vide et je me dis que le mieux était de me cacher là dedans jusqu'au matin.

Je le fis et je me tins aussi tranquille que possible. Oui, pour sûr je me serais endormi immédiatement si dans la nuit profonde un grand bruit ne s'était fait autour du tonneau. Des loups, pensai-je! Mais je regardai vite au dehors par une fente et à la faible lumière de la lune je vis un grand chien occupé à lécher le lait. Si j'étais seulement un peu plus éloigné de la maison de cet ogre, pensai-je, et alors une idée me vint. D'un coup je saisis la queue du chien; la bête, effrayée comme si elle avait vu le diable, se mit en hurlant à courir à travers le bois, me tirant moi et le tonneau, jusqu'à ce qu'enfin, le tonneau se cassa en mille morceaux contre le tronc d'un arbre et cela avec un bruit si fort que le chien s'enfuit à toutes jambes!

Précisément le coq chantait dans le lointain, et en levant les yeux je vis que le ciel lentement s'éclairait. Le coq chanta encore une fois, puis encore une fois et bientôt j'entendis sonner les cloches de mon village, ce qui m'annonça que le jour était venu.

— Maintenant, pensai-je, je trouverai bien mon chemin. Si j'étais seulement sûr de savoir de quel côté se trouve mon village, car le vent m'empêchait de me guider sur le son des cloches. Je trouvai bien vite un moyen; je choisis le plus grand arbre et je grimpai aussi vite que possible jusque dans la cime. Qu'elle était belle, l'aurore! Là-bas, au loin dans la vallée, se trouvait mon village, au-dessus duquel flottait le brouillard. Et là, un peu plus par ici, se trouve ma maison, où sont mon père et ma mère qui doivent être dans une grande inquiétude. Ah! que je désirais être à la maison! Et tiens! Pendant qu'assis dans la cime de cet arbre je laissais errer partout mes regards, en me tenant ferme de mes deux mains, soudain un vent se mit à souffler qui berçait mon arbre à droite, à gauche, en avant, en arrière, d'abord doucement, doucement, puis de plus en plus fort.

C'était le plus grand arbre de tout le bois et je pensai: « Si je pouvais me faire bercer par cet arbre jusqu'au-dessus de ma maison, là-bas, juste au-dessus de la cheminée, et me laisser descendre par là. « Et la cime se balançait toujours plus loin et plus loin par-delà des autres arbres, en avant et en arrière » et à chaque mouvement je me rapprochais de ma maison! Tout à coup je retins mon haleine; je m'apprêtai à risquer le saut en faisant une belle croix sur la poitrine...

— Dieu me vienne en aide, dis-je, et par la pression de mon corps je fis balancer l'arbre plus que jamais. Et hip! je lâchai la branche et je tombai tout droit par la cheminée dans le foyer...

Ma mère ouvrait justement la fenêtre. La bonne femme était inquiète à mourir de mon absence! Vous pouvez vous imaginer si elle était étonnée de me revoir et quelle joie ce fut quand je racontai cette aventure si vraiment merveilleuse!

Recueilli à Wambeke-lez-Ternath, en Brabant.

Digitized by Google

XI

L'APPRENTI FORGERON

Il y avait une fois un maréchal-ferrant; il avait un domestique qui forgeait tant de fer que c'était incroyable. Aussi notre forgeron résolut-il de lui donner son congé.

Lorsqu'il le fit, le domestique qui s'appelait Jan, lui demanda :

— Maître, je vous ai toujours servi loyalement et j'attends de vous une récompense : permettez-moi de me forger une badine.

Le patron le lui accorda et Jan se mit à la besogne. Mais ce n'était pas précisément un roseau qu'il désirait pour badine! Il se mit à travailler la barre de fer la plus grande et la plus lourde qu'il put trouver. Du matin jusqu'au soir il se trouvait devant l'enclume et toujours de frapper, de frapper! Et lorsqu'enfin au bout de quinze jours il dut quitter son service, il s'était forgé une petite canne de trois cents livres. Mais pour lui, c'était comme une plume.

Notre héros se mit alors en quête d'aventures.

Tout en sifflant et en jouant avec sa canne, il prit la grand'route et marcha toujours droit devant lui, jusqu'à ce qu'il arriva à un grand pont de bois. A peine y avait-il mis un pied qu'un gémissement terrible se fit entendre au-dessous du pont.

— Or ça! dit Jan, qu'est-ce que cela signifie?

— Mon Dieu, mon Dieu, dit une voix, je croyais qu'il y avait bien cent mille livres sur mon dos.

— Et que fais-tu là dessous? dit Jan.

— Je dois tenir le pont sur mes deux mains du matin jusqu'au soir.

— Bah! dit Jan, laisse-le tomber, ton pont, et viens avec moi. — Je m'en vais aux aventures, et j'ai ici une petite canne en fer de trois cents livres, s. t. p... Dis-moi ton nom et nous allons.

— Je m'appelle Ronkel, dit l'homme, en laissant tomber le pont dans l'eau, et toi?

— Jan.

Et les deux se mirent en marche. Quand ils eurent voyagé quelque temps ils vinrent à un endroit où toute la rue était remplie d'arbres si nombreux, qu'ils avaient de la peine à passer. Et quoi d'étonnant! Il y avait là un gaillard occupé à arracher tous les arbres; de chaque main il en prenait un, tirait et... crac! il les arrachait avec les racines et tout le bataclan.

— Que sont-ce là pour des manières, dit Jan. Holà, l'ami! Si tu as du temps à perdre, viens avec nous, que diable! Tu n'es pas précisément des moins forts. Nous sommes ici deux compères en quête d'aventures. Te plaît-il d'aller avec nous? alors dis ton nom et le marché est conclu.

— Ça me va, dit l'étranger; quant à mon nom, il est Sus.

Digitized by Google

Et il ramassa le plus grand canada, en découpa les branches avec son canif, et rejoignit les compagnons, sa baguette à la main.

Ce n'était pas tout. D'abord ils en rencontrèrent un qui était occupé à se lier les jambes — pour ne pas dépasser un lièvre qu'il voulait prendre, disait-il.

— Laisse-là le lièvre, dit Jan, et viens avec nous. Ton nom?

Et Tist alla avec eux.

Le deuxième, c'était un domestique de meunier qui, avec le vent de ses narines, devait faire tourner sept moulins. Il s'appelait Jakken et alla aussi avec eux. Le troisième, occupé à travailler dans un champ de trèfle, transpirait tellement, mon Dieu! que toute la route était inondée. Lui aussi se joignit à eux. Il s'appelait Ariaan.

Ils étaient donc six et se mirent en quête d'aventures.

Après avoir marché longtemps ils virent, à l'entrée d'un bois, un beau château. Le soleil était à son déclin, et il était temps de chercher un logement. Ils entrèrent donc par la grande porte et Jan frappa en criant :

— Holà! est-ce qu'il n'y a pas d'empêchement?

Et il répéta sa demande jusqu'à trois fois, mais personne ne répondit.

— Qu'est-ce que cela signifie, dit Jan.

Et il entra.

Pas âme qui vive! On chercha partout, en haut, en bas, au grenier, dans la cave, personne! — Pourtant tout était bien meublé, et même, les garde-manger étaient bien pourvus, mais pas âme qui vive! Si c'est comme cela, camarades, nous, restons ici!... pensa Jan ainsi que ses amis. En un clin d'œil ils étaient à table et se mirent à se rassassier de bon appétit, car tous étaient affamés. Quand ils eurent bien mangé et bien bu, ils résolurent d'aller à la chasse dès le lendemain. Chacun garderait la maison à son tour et préparerait le dîner pour midi. Quand tout serait prêt et que la table serait couverte, il sonnerait la cloche du château. On tira à la courte-paille pour voir qui resterait le premier et le sort tomba sur Ronkel.

Le lendemain il faisait un temps magnifique et Ronkel, se promena dans le jardin jusqu'à ce qu'il fût l'heure de préparer le dîner. Il trouva tout ce qu'il fallait dans le garde-manger, et bientôt on put voir, sur le poêle, quantité de plats et de pots remplis de pommes de terre, de viande, de lard, d'œufs, etc. Mais pendant qu'il était occupé ainsi, — le dîner était déjà presque prêt, — une petite brique tomba tout à coup de la cheminée, et aussitôt il en sortit un tout petit homme avec une longue barbe et de longs cheveux.

— J'ai si froid! dit-il d'une voix grêle.

— Réchauffe-toi! dit Ronkel d'une voix de basse profonde pendant que le petit homme tirait une chaise près du poêle et y montait.

— J'ai si faim! dit le petit homme.

— Mange, dit Ronkel, en lui tendant un morceau de pain.

Mais il semblait qu'il n'était pas friand de pain car il se tourna vers l'omelette au lard.

— Laisse cela, dit Ronkel, et d'une giffle formidable, il envoya rouler le petit homme dans la chambre. Mais celui-ci poussait des cris, des cris, — et

Digitized by Google

là! en moins d'une minute plus d'un millier de ces petits lutins rouges descendirent par la cheminée et se ruèrent tous sur Ronkel. Il avait beau frapper avec les chaises, avec le tisonnier; son dos, ses épaules, ses bras, sa poitrine, sa tête étaient couverts de ces homoncules petits comme des fourmis; ils le pinçaient, le mordaient, l'égratignaient; à la fin ils le jetèrent par terre et le traînèrent à demi-mort à l'extérieur, où il resta étendu sans connaissance.

Cependant l'après-midi était fort avancée et les chasseurs, n'entendant pas sonner, pensèrent qu'il était arrivé un malheur à Ronkel. Mais quel fut leur étonnement quand ils le trouvèrent dans cet état et qu'il leur raconta son aventure avec les petits hommes rouges.

— Par qui tu te fais rosser! dit Sus. Moi je resterai ici demain, et qu'ils viennent.

En effet, le lendemain Sus resta. Tout alla bien, mais quand le dîner fut de nouveau presque prêt; paff! une petite brique tomba de la cheminée, puis il en sortit un petit homme rouge avec une longue barbe et de longs cheveux.

— Diable, pensa Sus. Je lui arrangerai une sauce!

— J'ai si froid! dit le petit homme.

— Réchauffe-toi! dit Sus.

— J'ai si faim!

— Là, prends, dit Sus, et il lui jeta un morceau de pain.

Mais le petit homme avait déjà levé le couvercle d'un des plats et s'apprêtait à mettre la main sur un bon rôti de veau.

— Laisse ça, dit Sus, et boum! Il lui appliqua un tel soufflet qu'il rebondit contre le mur.

Mais ce fut la même chose que le jour avant. Le petit homme criait à tue-tête et en un clin d'œil la cuisine fut remplie de milliers de nains semblables. Et Sus avait beau se défendre, de même que Ronkel il fut traîné à l'extérieur, et il y resta plus mort que vif.

— Qu'est-ce que cela signifie, pensèrent les chasseurs, lorsque vers midi ils n'entendirent pas encore sonner... Il était une heure, deux, trois... et toujours pas de cloche qui sonnait.

— Je parie que Sus a eu de la même sauce que moi! dit Ronkel.

Et les compagnons retournèrent.

En effet, ils trouvèrent Sus baigné dans son sang sur le fumier, et ils eurent toutes les peines du monde à le ranimer.

— Maintenant moi je serai de garde, dit Jan, et qu'ils fassent attention!

— Il vous arrivera la même chose, dirent Sus et Ronkel, car il ne fait pas bon ici.

— Qu'ils viennent, dit Jan en riant, je les rosserai d'importance.

Selon sa promesse, Jan resta au château le lendemain et à midi il mit tout sur le poële. Déjà les pommes de terre cuisaient, la viande était prête, lorsqu'une petite brique vint à rouler devant ses pieds.

— Bon, pensa Jan, et mettant sa canne de trois cents livres à côté de lui, Attention maintenant! hip! un petit homme rouge sortit de la cheminée, et alla se mettre près du poële.

Digitized by Google

— J'ai si froid!

— Réchauffe-toi, dit Jan et il pensa : Bon, voilà que cela commence.

Le petit homme grimpa sur une chaise, près du feu.

— J'ai si faim!

— Mange, dit Jean, mais avant une prière : si tu n'as pas tes tartines en poche, prends bien garde de ne pas mettre les pattes à mon plat, où je te dirai qu'elle heure il est.

— J'ai si faim! dit le petit homme en regardant Jan timidement; mais vite comme l'éclair, il avait levé un couvercle et volé un bon morceau.

Mais Jan veillait et d'un coup de sa canne il réduisit en poussière le petit homme avec sa chaise, avant même qu'il eût poussé de cri.

Mais au bruit du coup, les autres lutins étaient accourus et ils vinrent cette fois-ci innombrables.

Et ils poussaient des cris, ils grinçaient des dents, ils faisaient des yeux; mais Jan n'était pas facile, il fit tournoyer tellement sa baguette qu'à chaque coup il en abattait au moins une centaine. Oui, il avait fait une telle trouée en deux minutes que les autres paraissaient avoir l'envie de fuir par la cheminée. Mais Jan était plus fin que les lutins. En un clin-d'œil il eut mis son mouchoir dans l'ouverture et en quelques coups il extermina tout le reste.

Alors il balaya tous les cadavres jusque devant la porte et puis, après avoir couvert la table, il se mit à sonner.

Un seul lutin avait échappé à la mort, c'était le roi; il raconta à Jan que dans les caves une princesse était enfermée, gardée par trois dragons!

Or, le roi dont la fille se trouvait prisonnière, avait entre temps fait annoncer partout que celui qui délivrerait la princesse l'obtiendrait comme femme.

Jan ne savait pas cela mais, cependant il s'y rendit, sa canne de trois cents livres à la main.

Bon! Mais quand Jan fut arrivé dans la cave souterraine, il vit là, entortillé devant une première porte, un cruel serpent avec des yeux brillants comme des charbons ardents. Jan, qui ne se laissait pas intimider par si peu, asséna sur la tête du monstre de tels coups qu'il rendit bien vite le dernier soupir.

— Si le reste n'est pas plus difficile que cela, dit-il, alors cela sera fait en un clin d'œil!

Mais il avait compté sans son hôte : Quand il eut passé la première porte, il vit un second serpent plus terrible encore que le premier, et ainsi de suite jusqu'à trois fois! Alors seulement la princesse fut délivrée.

Alors Jan ne sut vraiment plus que faire de ses yeux! Il n'osait pas les lever parce que la princesse était si divinement belle! Elle mit pourtant son libérateur à l'aise par quelques bonnes paroles, et Jan la ramena en triomphe.

Lorsque les six amis eurent conduit la princesse à la cour de son père, Jan demanda sa récompense; mais, parce que Jan était si laid et si rustaud, le roi chercha un stratagème pour ne pas lui devoir donner sa fille. Mais Jan ne voulut rien entendre, et il savait bien ce qu'il faisait!

Digitized by Google

A la fin, il se rendit, pourvu que le roi lui donnât en récompense un chariot plein d'or.

Quand le chariot fut chargé, et pendant que les six vagabonds y voulaient atteler les douze plus beaux chevaux blancs des écuries du roi, le peuple se rassembla, excité par le roi, et s'amassa autour de Jan et de ses camarades pour les tuer.

— Ah ! ah ! dit Jan, c'est ainsi que l'on me paye !

Et savez-vous ce que les six compères inventèrent alors ? Jan se mit à jouer de sa badine, et la fit tournoyer tant et avec une telle force dans la foule, qu'ils s'envolèrent tous pêle-mêle comme grains de poussière ! Le fameux coureur qui devait lier ses jambes pour ne pas devancer le lièvre, s'attela au char et se mit à courir si vite, si vite, que les roues faisaient jaillir des étincelles.

Celui qui faisait tourner sept moulins avec le vent de ses narines, se mit à galoper derrière le char en soufflant de toute la force de ses poumons pour le faire aller plus vite. Celui qui transpirait si fort, inonda toutes les rues par où les soldats du roi tâchaient de les entourer, pendant qu'à son tour le fameux « arracheur d'arbres » en train de déraciner toute une forêt, jetait de loin les arbres sur la ville, de sorte qu'églises, palais, maisons, tout s'effondrait.

— Et le tourneur de ponts? me demandez-vous.

Celui-là s'occupait d'enlever la princesse, et lorsqu'à la fin le char rempli d'or fut en sûreté, et que les six amis et la princesse se virent heureusement réunis, alors... alors... il arriva un porc avec un long museau et... le conte est fini.

POL DE MONT.

Les contes flamands, dont nous donnons en ce moment les traductions, paraîtront dans le courant de cet hiver à Anvers, dans les textes originaux. Ils seront ornés de plusieurs dessins du peintre bien connu, Edgar Farazy, et intitulés *Vertelsels van Jantje Elkerlik.* (Contes de Jean Chacun). Sous presse chez Paul Buschmann.

Digitized by Google

LES SOUHAITS DE BONNE ANNÉE

I. — EN BASSE-BRETAGNE

Un dicton du cap Sizun dit, au sujet des baisers que l'on échange le premier janvier :

Bouchou kals gad kals mein ebarz ar zac'h.

Beaucoup de baisers avec beaucoup de cailloux dans la poche.

On accompagne généralement le baiser traditionnel des paroles qui suivent :

Eur bloavez mad a zouetan d'e hoc'h, iec'het ha prosperite, hag ar baradoz da fin ho puez.

Une bonne année je vous souhaite, santé et prospérité, et le paradis à la fin de votre vie.

Deiz mad d'hoc'h! Evit ar bloaz ne 'm euz ket gwelet ac'hanoc'h; ar bloavez mad 'zouetan d'hoc'h ha kals davantach, iec'het ha prosperite, hag ar baradoz da fin do pue.

Bonjour à vous! Je ne vous ai pas encore vu cette année; la bonne année je vous souhaite et beaucoup d'autres, santé et prospérité, et le paradis à la fin de votre vie.

Par manière de plaisanterie, on modifie ainsi la fin de la phrase :

Iec'het ha prosperite
Keit ha lost eur gweskle.

Santé et prospérité. — Aussi longues que la queue d'une grenouille.

Les mauvais plaisants ne s'arrêtent pas en si beau chemin; mais je ne puis les suivre dans l'énumération de leurs vœux grotesques et souvent licencieux. A Plouguerneau, j'ai entendu quelquefois :

Bloavez mad d'ho lod,
Ha tiegez, di-logod.

Bonne année à tout ce qui est vôtre. — Et dans le ménage, point de soucis,

(L.-F. Sauvé. *Formulettes de la Basse-Bretagne.* Revue celtique, t. V, p. 181-182.)

Souvestre donne, dans le *Foyer breton*, conte de la Souris de terre et du Corbeau gris, une autre version de ce souhait :

Bloaved vad did-te ta vaut (pautre)
Ha tyeguez di logod,
Ha pignonn gwen di Brand-aud.

Digitized by Google

Formule employée dans le pays de Cléder, Plouescat, Lanhouarneau

Eur bloavez mad a zouhetan deoc'h,
Kalz a re all ouspen,
Ha joa ar barados da fin ho puez.

Je vous souhaite une bonne année,
Plusieurs autres à la suite,
Et la joie du paradis à la fin de vos jours.

Formule humoristique

Eur bloavez mad a zouhetan deoc'h,
Saout ha kezek ha moc'h,
Stoup ha lin
Hag ar barados d'ar fin.

Je vous souhaite une bonne année,
Vaches, chevaux et cochons,
Etoupe et lin
Et le paradis à la fin.

Formule rimée que les mendiants chantent à la porte des fermes

Nouel, Nouel a galon vad,
Da dud an ty man bloavez mad,
Eur bloavez mad digant Doue
Evit ho c'horf hag ho ene.

Noël, Noël de très bon cœur,
Aux gens de cette maison, bonne année
Bonne année de la part de Dieu
Pour leur corps et leur âme.

Autre formule chantée sur le même air

Eur bloavez mad a zouhetan
Da gement deñ zo en ty man,
D'an tad, d'ar vam, d'ar vugale,
Ha d'ar zervicherien ive.

Bonne année je souhaite
A tout chacun de cette maison,
Au père, à la mère, aux enfants,
Et aux domestiques aussi.

(*Comm. de* M. l'abbé J.-M. Abgrall.)

II. — EN HAUTE-BRETAGNE

En Haute-Bretagne, la personne qui va souhaiter la bonne année dans une maison embrasse tous ceux qui s'y trouvent et dit : « Une bonne année je vous souhaite et le paradis à la fin de vos jours. » On ajoute parfois : « Quand nous aurons véqui (vécu) assez. »

Ou : « Je vous souhaite une bonne année accompagnée de plusieurs autres et le paradis à la fin de vos jours. » La personne à qui l'on présente ces souhaits doit répondre : « Et à vous pareillement. »

Jadis les enfants, même appartenant à la classe aisée, allaient dans toutes les maisons et disaient :

J' vous souhaite une bonne année couleur de rose,
Fouillez dans vot' poche et me donnez qué'que chose.

(Paul Sébillot. *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, p. 176-177.)

Digitized by Google

III. — EN NORMANDIE

— Je vous une bonne année et une bonne santé, et le Paradis à la fin de vos jours,..... si vous avez su le mériter.

— Je vous souhaite la bonne année,
La teigne et la diarrhée.

(*Communication de* M. E. Boursin.)

IV — EN BEAUCE

— Je vous souhaite une bonne année de pain tendre
Que la mie vous étouffe, et que la croûte vous étrangle.

— Je vous souhaite une bonne année de son. Fouillez dans votre poche et donnez-moi quelque chose.

V. — DANS LE NORD

Eun' bonne année!
Eun' parfait' santé!
Mettez vo main din vo saclet (sac),
Vous verrez chin qu' vous m' donn'rez.

(Vermesse. *Patois de la Flandre Wallonne.*)

VI. — EN AUVERGNE

— Bon zour bon on
Les istrennes vi damandons.

— *Vi souhète ina bona annade; ina bonna minatzeyre; beicop d'ifons; et à la fi lou pays das ondzes.*

Je vous souhaite une bonne année, une bonne ménagère et à la fin (de vos jours) le pays des anges.

— Bonna annade
Dzenta drola;
Bela vote mouratzou
Y farey in poutou.

Bonne année — Jolie jeune fille — Tendez votre figure — Je vous donnerai un baiser.

— *Vi souhète in plin pailla d'escus, fura vosta potse bela min cèn.*

Je vous souhaite un plein sac d'écus, fouillez dans votre poche et donnez m'en un cent.

(*Communication de* Mademoiselle A. Bon.)

Digitized by Google

VII. — DANS LE PAYS LANDAIS

— Adichats, N.
Queb souati boune héste é boune anade,
De hort d'aoutes acoumpagnade.

Bonjour, N. (Littér. : A Dieu soyez)
Je vous souhaite bonne fête et bonne année,
De beaucoup d'autres accompagnée.

(Extrait des *Proverbes, Formulettes, etc., du pays landais* (en préparation) et comm. par M. FÉLIX ARNAUDIN.)

VIII. — DANS LE MIDI

— Boun jour, boun on,
L'estréno bou demondon.

(VAYSSIER. *Gloss. patois de l'Aveyron.*)

— Bono annado acoumpagnado de forço autro, de tant que lou bon Dieù voudra.

(MISTRAL *Thresor dou felibrige.*)

IX. — EN BELGIQUE (1)

A Anvers et dans la banlieue, les enfants se présentent devant les portes et chantent le couplet suivant :

Nieuw jaerke zoete!
Het verken heeft vier voeten,
Vier voeten en eenen steert,
Het verken is geen ortje weert.

Nouvelle petite année bien douce! — Le porc a quatre pattes. — Quatre pattes et une queue. — Le porc ne vaut pas un liard, (une cens (prononcez cense) (2). En flamand les mots riment.

A Diest (Brabant) et dans les environs, la chanson précédente subit une variante :

Nieuw jaerke zoete!
Het verken heeft vèer voeten,
Vier voeten en eenen rug,
Ik ben, X...., zijne vlug.

Nouvelle petite année bien douce! — Le porc a quatre pattes.

1. Sur les souhaits en Hainaut, cf. p. 8.

2. *Cent*, en flamand, veut dire deux centimes et correspond à l'ancien mot français liard. Une pièce de deux centimes se dit, en flamand, *une cense* et s'écrit *cent*, anciennement : ortje. Ne pas valoir une cense signifie ne valoir absolument rien.

Digitized by Google

— Quatre pattes et un *dos*, — Je m'appelle X..., son gamin ou son espiègle.

Le gamin, en chantant cette chanson, se recommande du nom de son père, connu des voisins et reçoit alors un cadeau qu'il n'aurait pas peut-être s'il était un inconnu.

(*Communication de* M. Alfred Harou.)

X. — EN ANGLETERRE

A Cleveland, dans le nord de l'Angleterre, les souhaiteurs de bonne année s'expriment en ces termes :

I wish you a merry Christmas,
And a happy New year,
A pantry foul of roast beef,
And a barrel full of beer.

Je vous souhaite un joyeux Noël, — Et une heureuse année, — Un garde-manger plein de bœuf rôti, — Et un tonneau plein de bière.

Les garçons de ce district crient ce souhait à travers le trou de la serrure de leurs voisins, le matin du nouvel an, et ceux du West-Riding du Yorkshire l'emploient aussi lorsqu'ils font leur ronde et sollicitent les cadeaux de nouvelle année.

(Henderson. *Folk-lore of Northern counties*, p. 75.)

A Yarmouth, dans l'île de Wight, existe une coutume particulière à cet endroit seul, et qu'on ne retrouve pas dans les autres parties du royaume. Les enfants vont chanter une chanson qui s'appelle wassal ou wassail, du saxon : Health to you : Bonne santé à vous.

Wassal, wassal, to our town!
The cup is white and the ale is brown;
The cup is made of the ashen tree,
And so is the ale of good barley :
Little maid, little maid, turn the pin,
Open the door and let me come in;
God be here, and God be there,
I wish you all a happy New Year.

Bon souhait, bon souhait à notre ville ! — La coupe est blanche et la bière brune. — La coupe est faite en bois de frêne. — Et la bière est aussi faite de bonne orge. — Petite jeune fille, petite jeune fille, tournez la cheville. — Ouvrez la porte et laissez-moi entrer. — Dieu soit ici, et Dieu soit là. — Je vous souhaite à tous une bonne nouvelle année.

(*Folk-lore-Journal*, t. II, p. 25.)

(A suivre) Paul Sébillot.

Digitized by Google

SOUHAITS DE BONNE ANNÉE EN RÉBUS

Dans une des vitrines du Musée archéologique de Quimper, on voit une planche sur laquelle sont gravés grossièrement trois devinettes ou rébus. Elle a été donnée au musée par feu l'abbé Evrard, vicaire-général du diocèse de Quimper, et il n'existe aucune note spéciale sur leur provenance et leur usage.

De ces trois rébus, deux sont en breton, et l'un en français; c'est ce dernier que nous reproduisons ici, à moitié de grandeur naturelle, d'après une épreuve que le conservateur du Musée a eu l'obligeance de faire tirer pour la Revue.

On peut lire ce rébus ainsi : *Diuinail*, (Divinail) c'est-à-dire devinaille, mot usité dans tout l'Ouest, pour signifier devinette. Je (jai) vous (v houx) souhaite (s : un sou et) une (un et un œuf) année (un âne et un é) santé (100 té) prospérité (pros, pie pour pé, rité) et le (aile et un œuf) Paradis (par pour parc : champ en breton; à di à pres).

Je vous souhaite une année, santé, prospérité et le paradis après. Comme la planche est usée, il est probable que le signe signifiant bon a été omis avant l'âne et avant 100.

M. Luzel, à qui j'ai communiqué cette note, n'a pu me donner aucun renseignement sur son usage et les personnes qu'il a interrogées à Quimper n'ont su rien lui dire à cet égard. On peut supposer que cette image grossière était destinée à être tirée à l'époque du premier de l'an, soit pour amuser les enfants, soit pour être envoyée par lettre; peut-être encore était-elle offerte par les souhaiteurs de bonne année. Il est aisé de voir, à la naïveté de l'orthographe et de l'exécution, à certains bretonismes. tels que pi au lieu de pé dans prospérité, par au lieu de champ, que son auteur parlait le français usité parmi le peuple des villes de Bretagne.

P. S.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

I

L'ÉLIXIR DE LONGUE VIE DE L'EMPEREUR GUILLLAUME

Budapest, l'un des journaux les plus répandus de la Hongrie publiait, dans son numéro du 26 novembre, la curieuse anecdote suivante, qui montre qu'en plein XIXe siècle il se forme encore des légendes.

« Les Szekely (1) racontent que l'empereur Guillaume d'Allemagne doit sa vie presque centenaire à un philtre dont lui seul possède le secret. Ce breuvage magique, source intarissable de sa robuste santé, est une sorte « d'eau-de-vie sans mort (2) » qui lui assure, sinon une vie sans limite, du moins une longévité phénoménale et des forces suffisantes pour maintenir le gouvernement de son vaste empire, et pour écarter de la succession au trône le prince héritier. Celui-ci, qui n'est plus jeune, rongé par la maladie, ne peut obtenir de son père la participation à ce philtre magique, dont quelques gouttes suffiraient à le guérir de son mal. Ce qui n'est pas accordé au prince impérial par la jalousie paternelle, est permis aux deux ministres préférés de l'empereur. L'un de ces derniers est le gardien de *l'épée* de son souverain ; à l'autre, il a confié sa raison. Ces deux chevaliers favoris vont chaque jour se promener, salués partout par les acclamations du peuple qui les adore. Celui qui garde l'épée fait à cheval le tour de la ville; son compagnon, le dépositaire de la raison de l'empereur, est porté dans un fauteuil. Tous les souverains du monde entier seraient désireux d'obtenir de l'empereur allemand le secret de sa longévité, mais ils essaient en vain de le lui arracher. C'est toujours le « vieux » qui les foule aux pieds en accaparant leurs pays. Récemment c'était l'empereur de Russie qui a fait une semblable tentative; il a cru d'abord pouvoir obtenir par la douceur ce qu'il désirait; mais il a éprouvé un insuccès qui ne tardera pas à lui faire prendre les armes, et bientôt, il éclatera à ce sujet une guerre formidable. »

Communication de M. Louis Katona.

II

LA FÊTE DE SAINT NICOLAS EN ALSACE

Voici la Saint Nicolas, jour de grande réjouissance pour notre population d'Altkirch. Mais c'est avant tout la fête des enfants. Trois individus se déguisent, l'un en saint Nicolas à grande barbe, le second en âne, le troisième

1. Tribu magyare de la Transylvanie, très connue par ses prétentions à descendre des Huns d'Attila.

2. Cet élixir joue un grand rôle dans les contes magyares; c'est une sorte d'eau de Jouvence bien connue dans les récits populaires de tous les pays.

Digitized by Google

en père fouettard. L'âne, qui porte des grelots, est conduit par saint Nicolas, qui l'émoustille à coups de lanière. Le trio pénètre dans les maisons où il y a des enfants : ceux qui savent réciter des prières à saint Nicolas reçoivent, en récompense, des noix et des bonbons ; quant aux autres, ils sont corrigés séance tenante par le père fouettard, armé d'une grande verge.

La jeunesse ne subit pas cette épreuve sans préparation ; bien à l'avance, les bambins se sont confectionné des bâtons et ont prié force *Pater ;* chaque *Pater* a été inscrit par une entaille sur le bâton ; la dizaine a été marquée par une croix. Quand saint Nicolas fait sa tournée, il inspecte les bâtonnets ; mais si le nombre des entailles a été majoré par malice, c'est-à-dire si les parents soupçonnent leurs enfants d'avoir fait plus de croix que de *Pater*, ils font des raies noires qu'ils attribuent à saint Nicolas. Quand il y a des enfants terribles, qui ne veulent pas croire à saint Nicolas, on recourt aux grands moyens : on les charge sur la bourrique qui les emmène. (*Express de Mulhouse.*)

Comp. le feuilleton de la *Landeszeitung fur Elsasse Lothringen* du 6 décembre, où l'on met en rapport le culte de saint Nicolas avec celui du dieu scandinave Niordr. Niordr prit dans la mythologie norraine les anciennes attributions de Niordr ou de Hagunis, comme dieu des sources et des eaux, il présidait à la pêche, à la navigation et par suite au commerce. C'est par la pêche et le commerce qu'il donnait la richesse et la propriété. (Cf. Bergmann, la FASCINATION DE GULFI, Strasbourg, 1861, p. 261.)

PAUL RISTELHUBER.

BIBLIOGRAPHIE

W. A. CLOUSTON. — *Popular tales and fictions, their migrations and transformations*. 2 vol. petit in-8°. Édimbourg et Londres, 1887. William Blackwood and Sons, éditeurs.

M. Clouston est un orientaliste distingué; il a donné à ses compatriotes de la Grande-Bretagne une sorte d'histoire de la poésie arabe fort appréciée; il a édité un recueil de contes persans, le *Bakhtyar-nameh*, qui est une des gemmes du trésor folk-lorique de l'Iran; enfin il a publié, mais malheureusement, croyons-nous, sans le mettre dans le commerce, un autre recueil persan du plus haut intérêt pour nos études, le « livre de Sindibad », qui contient une foule de contes, récits, fables et apologues fort anciens, plus anciens que les Croisades et qui, traduits en syriaque, en grec, en hébreu, en vieil espagnol, constituèrent le fonds principal des collections de fabliaux si répandues en Occident au moyen-âge. M. C. était donc admirablement préparé à l'étude très savante qu'il vient de

Digitized by Google

mettre au jour sur les migrations et les transformations des contes et des récits populaires.

Dans son introduction, M. C. met en présence deux théories : la théorie que nous qualifierons d'allemande puisqu'elle est soutenue par les principaux traditionnistes allemands et suivant laquelle les contes populaires de l'Europe occidentale auraient été importés d'Orient, au midi par les Arabes d'Espagne et par les Turcs, au nord par les Mongols lors de leurs invasions du treizième siècle; la théorie que l'on appellera anglaise, défendue qu'elle est par la plupart des érudits d'Angleterre qui veulent voir dans ces contes la transformation de mythes très antiques d'origine aryenne et importés dans nos contrées avec les langues que nous parlons. C'est à bon droit qu'à propos de cette dernière théorie, M. C. montre l'absurdité de la méthode d'interprétation mythologique des contes populaires si on la pousse à ses dernières limites; en effet ramener, comme le font certains critiques, au mythe solaire toutes les aventures de quelque héros légendaire, c'est proprement tomber dans le ridicule et répéter sérieusement cette fantaisie publiée il y a un demi siècle où l'on démontrait d'un air sérieux que Napoléon n'avait jamais existé; mais que c'était une personnification du soleil. Il ne faudrait cependant point tomber dans l'excès contraire et méconnaître dans certaines légendes la survivance positive, quoique modifiée, d'anciennes croyances d'un caractère religieux : l'hagiologie chrétienne ou musulmane peut offrir maints exemples de ce fait, et plus d'un saint ou d'un sanctuaire vénéré a remplacé, dans l'esprit du peuple, une divinité ou un temple d'autrefois.

M. C. ne remonte pas, dans ses investigations sur l'origine des contes, aussi loin dans le passé que l'obscure immigration aryenne en Europe; toutefois, il ne semble pas se ranger non plus tout à fait sous le drapeau de l'école traditionniste allemande qui trop souvent, selon lui et à notre avis également, reporte à une date trop récente l'arrivée de certains thèmes folkloriques. S'il n'est pas douteux que la conquête de l'Espagne par les Mores d'abord, puis les expéditions militaires des Croisés en Palestine ont été l'occasion, pour les Occidentaux, de connaître telle ou telle histoire, telle ou telle parabole, ou telle ou telle joyeuseté, s'il est vraisemblable que les Mongols bouddhistes ont introduit dans l'Europe orientale quelques-uns des contes moraux et dévots que les disciples de Çakyamouni avaient répandu parmi les populations de l'Asie centrale, il n'en serait pas moins inadmissible qu'avant ces époques, les Européens eussent été entièrement, dépourvus de littérature populaire et traditionnelle. A plusieurs reprises, dans son introduction comme dans le corps de son livre, M. C. signale des rapprochements évidents entre certains fabliaux du moyen-âge ou certains contes occidentaux, et des récits qui avaient cours dans l'antiquité. Que le point de départ de nombreuses légendes ait été l'Orient, ainsi que le soutient M. C., c'est là un fait à peu près incontestable, quoique s'il est certain que cette transmission folk-lorique se soit produite à la suite des antiques et longues relations de l'Europe avec l'Asie, il n'est pas défendu de supposer que cet échange de contes ait pu parfois se produire d'Occident en Orient; néanmoins, on peut admettre sans difficulté que la grande officine où se sont formées les légendes populaires a été le monde oriental où la civilisation s'est développée plus tôt qu'en Europe et où, par conséquent, la littérature populaire a pu aussi se fixer plus tôt. Les auteurs grecs et romains ne nous ont transmis que trop peu du folk-lore de leurs contemporains, mais ce qu'on en peut encore tirer à ce point de vue montre que les fables, légendes et contes ne manquaient point alors, et on en peut suivre encore la transmission jusqu'à nos jours. C'est un fait reconnu que la mine la plus riche où l'antiquité et les temps modernes ont puisé le plus de récits et d'apologues, fut l'immense littérature pieuse du bouddhisme.

Les circonstances politiques favorisèrent d'ailleurs l'expansion de celle-ci, puisque la période où la propagande la plus active fut entreprise hors de

Digitized by Google

l'Inde, par les missionnaires de cette doctrine, correspond à peu près avec la fondation de l'empire d'Alexandre qui favorisa si fort le mélange de la civilisation hellénique, c'est-à-dire européenne et occidentale, avec les civilisations de l'Orient. Ce serait donc vraisemblablement moins aux Mongols du XIIIe siècle de notre ère qu'aux nombreux apôtres bouddhistes et aux voyageurs et commerçants de l'antiquité, que l'Europe doit les paraboles et les fables que l'on retrouve à peu près identiques dans la mémoire des habitants des bords de l'Océan Atlantique et dans les recueils en sanscrit qui ont été retrouvés dans l'Inde.

Nous disions tout à l'heure que M. C. ne remontait point, dans sa poursuite de la filière traditionnelle, jusqu'aux mystérieuses époques de l'immigration aryenne; mais, il ne s'abstient point pour cela de se plonger dans un passé bien ancien : c'est à l'antique Egypte des Pharaons qu'il est tenté d'accorder l'honneur d'avoir été le berceau des contes comme elle fut celui de la civilisation la plus anciennement connue. C'est là un point de vue très défendable et qui peut être la source de découvertes d'un grand intérêt. Il est seulement fâcheux que M. C. n'ait point connu le recueil de *Contes populaires de l'Egypte ancienne* que M. Maspero a publié il y a quelques années (Paris. Maisonneuve, éditeur); il y aurait, à coup sûr, trouvé de précieux arguments en faveur de sa thèse. C'est d'ailleurs un peu le défaut de l'ouvrage de M. C.; les travaux des folk-loristes français paraissent imparfaitement connus du savant anglais. Nous ne lui rendrons pas la pareille, car nous faisons grand cas des siens, et les deux volumes que nous avons sous les yeux nous paraissent devoir figurer dans la bibliothèque de tous ceux qui s'occupent de contes et de traditions populaires. On y puisera de nombreuses et savantes références sur les sujets les plus variés et les plus importants du folk-lore et, si l'espace ne nous faisait défaut, nous n'aurions qu'à reproduire ici la table de ces deux volumes pour allécher aussitôt tous les lecteurs de notre Revue.

GIRARD DE RIALLE.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. VI, 2. — Bibliografia paremiologica italiana. Appendice. *Giuseppe Fumagalli.* (supplément à ce bon travail, nos 336 à 408, suivi d'un indice systématique). — L'antica uzanza del ciocco natalizio presso i Milanesi. *C. Casati.* — Canti raccolti dalla bocca del popolo di S. Valentino. *G. Amalfi.* — La bella di capello d'oro, conte. *Giovanni Siciliano.* — La donna lombarda, canzone popolare del basso Monferrato. *G. Ferraro.* — Seminagione, mietitura, trebbiatura del frumento. *G. Pitrè.* (Suite et fin de cette importante monographie). — Superstizioni popolari dell' alto. Coutado milanese. *Francesco Cherubini.* — La festà dei ceri pel giorno di S. Ubaldo nella città di Gubbio. *Ildebrando Bencivenni.* — Superstizioni pesaresi nel secolo XVIIIe scritte da Annibale Olivieri. *A. E. Lumbroso.* — Storie populari calabresi in Acri. *Antonio Iulia.* — Prognostici dal miracolo di S. Gennaro. — Lo sputo nelle tradizioni popolari. — Diavoli e Giganti nel Canavese. *G. di Giovanni.* — Virgilio in Bulgaria. — Cicireddu, novellina popolare siciliana. *G. Pitrè.*

Digitized by Google

Athenæum. 1er octobre. — Myth, ritual and Religion. (Compte-rendu du livre de M. A. Lang.)

Celtic magazine. Septembre. — Critical notes on the folk and hero tales of the Celts. *A. Nutt.* (Essai de classification, continué dans le n° d'octobre.) — Tales of the water Kelpie.

Octobre. — The enchanted Bridegroom.

La Favilla. XII, 7. — Mors. (Uzi e tradizioni.) *Zeno Zanetti.*

Mélusine. 5 novembre. — Les conseils d'un père mourant, conte breton. *F.-M. Luzel.* — La fantasmagorie. *E. Rolland.* — Les charmeurs de serpents. *E. Rolland.* — Croyances et pratiques des chasseurs. *H. Gaidoz.* — Apparitions dont on fait peur aux petits enfants. *E. Rolland.* — Les cheveux rouges. *K. Nyrop.* — Le salut et la politesse. *H. Gaidoz.* — Le folk-lore juridique des enfants.

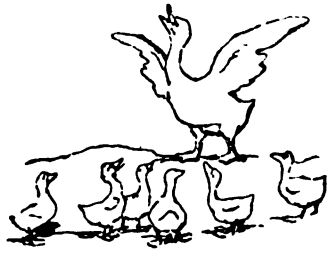
Revue de Bretagne et d'Anjou. 15 novembre. — Saint Guillaume et son âne, légende bretonne. *Jules Louail.*

Revue d'Ethnographie. VI, 3. — Les Niam-Giao de Hanoï. *G. Dumoutier.* — Etudes ethnographiques et archéologiques de l'exposition coloniale de Londres. *E. T. Hamy*, (Suite et fin). — Quelques renseignements sur les Bobo. *Dr Tautain.*

Revue de l'Histoire des Religions. XVI, 6. — La déesse Basilica *P. Decharme.* — L'œuf dans la religion égyptienne. *E. Lefébure.*

Revue des patois gallo-romans. I, 1 et 2. — Chanson du XVIIe siècle en patois de Saint-Pol. *E. Edmont.* — Une scène de l'ancien carnaval de Saint-Pol. *E. Edmont.* — Le joueur de violon et le diable, conte (patois de Saint-Pol). — Trois chansons populaires de la Surselva (Suisse romande). *H. Morf.* — La demande en mariage, ronde gâtinaise. *Comte de Piolant.* — Formulette du temps de pluie. *Abbé Brunet.* — Les fées de Carnas. *Abbé Bouisson.* — Ronde des enfants en hiver. Pouzillac. *L. Navatel.*

NOTES ET ENQUÊTES



⁂ *Diner de « Ma Mère l'Oye ».* — Le diner de Novembre a eu lieu le 30 du mois au Cercle historique, sous la présidence de M. Ploix, vice-président de la Société. Les autres convives étaient MM. Michel Bréal, L. Cerf, A. Certeux, Henri Cordiers. Desmoulins, A. Dozon, Errington de la Croix, docteur Hamy, Ch. Leclerc, Dr Magitot, Napoléon Ney, Ch. Normand, Paumier, Félix Régamey, Raoul Rosières, Paul Sébillot, A. Tausserat, J. Tiersot, Ch. Varat.

Au dessert, M. Paul Sébillot a donné connaissance de la situation de la Société : elle compte à l'heure actuelle, déduction faite de quatre démissions et d'un décès, survenus depuis la publication de l'Annuaire: 220 membres; les sociétaires s'intéressent de plus en plus aux travaux, ainsi que le prouvent les nombreux manuscrits reçus à la rédaction.

Des chansons ont été chantées par MM. Desmoulins, Tiersot, Sébillot, et

Digitized by Google

entre temps, il y a eu des causeries sur les traditions populaires auxquelles ont pris part MM. Michel Bréal, Dozon, Cordier, Certeux, etc.

Le prochain dîner aura lieu le 27 décembre, troisième anniversaire de la fondation de la Société.

⁂ *Sobriquets des régiments Allemands.* (Voir la Revue, t. II, p. 52) — Les soldats du régiment prussien des « garde-fusilier » s'appellent les *Maikœrfer* : les Hannetons. (*Comm. de* M. René Stiébel.)

⁂ *Le vent et le dimanche de Noël.* — On regarde si le vent est tourné à l'ouest ou à l'est; s'il est à l'est dans la huche, à l'ouest dans la baratte il indique la récolte future de foin ou de blé. (*Comm. de* M. Michel.)

⁂ *Enfants nés le jour de Noël.* — Ceux qui sont nés le jour de la Noël jouissent d'un don particulier; ils savent *faire tourner la baguette.* (Centre du Hainaut). Chez les sujets nés à la Noël on place une baguette de coudrier (de noisetier) dans une des fourches de la paume de la main (ceux qui sont nés à la Noël ont une fourche particulière que les autres ne possèdent pas); elle se met aussitôt à tourner et s'arrête dans la direction d'un trésor, de l'objet qu'on a perdu. etc.

On va chercher les gens, nés le jour de la Noël, pour faire tourner la baguette lorsqu'on a perdu un objet quelconque, etc. (Cette superstition existe encore,) (*Comm. de* M. Alfred Harou.)

Lorsque nos lecteurs recevront le numéro de décembre, la SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES aura accompli sa deuxième année. Si l'on jette un coup d'œil sur ce qu'elle a fait depuis sa fondation, en décembre 1885, il est permis de bien augurer de l'avenir : ses progrès ont été constants, et les épreuves qu'elle a eu à subir n'ont fait que lui donner plus de cohésion et d'homogénéité. Au commencement de l'année 1888 elle compte, non compris les abonnés non-sociétaires, un peu plus de 220 sociétaires, déduction faite de quatre démissions et d'un décès. Au 1er janvier 1887, les sociétaires étaient au nombre de 161; en un an, la Société s'est donc accrue de plus de soixante membres. Il est permis d'espérer qu'à la fin de 1889, le nombre de nos collègues s'élèvera à 300.

En 1886, la Société a publié 12 fascicules mensuels s'élevant à 408 pages, et un Annuaire de 36 pages.

En 1887, les 12 fascicules mensuels comptent près de 600 pages, l'Annuaire a 212 pages, et pendant les six derniers mois nous avons pu donner un certain nombre de dessins.

Si, comme tout le fait espérer, le développement de la Société continue, nous pourrons, en 1888, porter parfois, sinon toujours, les fascicules mensuels à 64 pages, et augmenter le nombre et l'importance des dessins. Une série de réimpressions d'ouvrages rares est à l'étude.

Nous espérons que les Sociétaires continueront à faire autour d'eux une active propagande : elle ne pourra que favoriser grandement le progrès et le développement de nos études.

C'est le vœu de bonne année que nous formons en faveur de notre Société.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX

Digitized by Google

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

MYTHOLOGIE

Pages

Mythologie des anciens Lettons. *Zincièm Wissendorff* 1
Deux mythes sur l'Ours. *Andrew Lang* 289
La Légende de Didon. *Henri Cordier* et *Paul Sébillot* . . . 295 et 354
La Grande Ourse. *Ch. Ploix* 337
Les héros d'Ossian dans Macpherson et les Traditions populaires. *Loys Brueyre* . . . . . 385 et 444
Le mythe solaire du cheval dans une chanson populaire de Livourne *Stanislao Prato* 541

FOLK-LORE

La littérature anglaise et les traditions populaires. *Loys Brueyre*. 32 et 74
Le Folk-lore en Flandre. *Aug. Gittée* . . . . . 116 et 154
Le Folk-lore de Malmédy. *Paul Sébillot* 174
Les Précurseurs de nos études. I. Histoire de quelques manuscrits *Albert Meyrac*. 529

ORIGINES

L'origine des nègres. *Girard de Rialle*. 41
Le tonnerre et les éclairs. *Achille Millien* et *Zeno Zanetti* 269
Pourquoi l'homme est mortel. *Société belge de Géographie* 280
Origine des sources thermales et minérales. *A. Certeux* et *Paul Sébillot* . . . . . 258 et 419
Les insectes malfaisants. *Paul Sébillot*. 369
Les Pourquoi. — Pourquoi les chiens se sentent, pourquoi les chiens lèvent la patte, pourquoi les chiens chassent. *Émile Enaud*, *Aug. Gittée* et *Paul Sébillot* . . . . . .433, 436 et 437

Digitized by Google

Pages

Pourquoi les chats n'ont plus de cornes. *Paul Sébillot* 491
Pourquoi la mule est stérile, pourquoi la brebis n'a plus la parole, pourquoi le chameau a les oreilles petites, pourquoi le bouc a mauvaise odeur. *Paul Sébillot* 492
Pourquoi les roses ont leur couleur. *Paul Sébillot* 549

LE MONDE PHYSIQUE

Les Mines et les Mineurs. *Paul Sébillot* . . . . . 57, 410 et 472
Les Tremblements de terre. *Paul Sébillot* 97
Les Eaux thermales et minérales. *A. Certeux* et *Paul Sébillot*. 258 et 419

SUPERSTITIONS ET SORCELLERIE

La Sorcellerie en Angleterre. *W.-S. Lach Szyrma* . . . . 69, 318 et 550
L'œil arraché. *Ferret* et *Galinier* 173
Superstitions de civilisés. *Paul Sébillot* 193
Les peaux de serpent. *Antoinette Bon* 230
Faits de Sorcellerie dans la Prusse orientale. *Girard de Rialle*. . . 409
Superstitions du XVIIe siècle relevées dans Cyrano de Bergerac. *Paul Sébillot* 475
La chasse et les chasseurs. — I. Suisse. *A. Certeux*. 501
Vampires contemporains. *Journal de Saint-Pétersbourg* 524
Les Épingles et les Saints. *J.-M. Comault* 528
Croyances et superstitions de Noël. — I. Suisse romande. *A. Certeux*, 532. — II. La bûche de Noël en Lorraine. *F. Fertiault*, 534. — IV. Traditions de la Basse-Bretagne. *L.-F. Sauvé*, 535. — V. Poitou. *R.-M. Lacuve*. 536. — VI. Redevance féodale à Noël, 537. — VII. Les torches de Noël. *G. Le Calvez* 537
L'élixir de longue vie de l'empereur Guillaume. *Journal de Buda-Pest*. 569

MŒURS ET USAGES

Souhaits de bonne année en Hainaut. *Alfred Harou* 8
Fêtes du département de l'Ain. *Ch. Guillon* 25
Le gâteau des Rois en Normandie. *Lionel Bonnemère*. 55
Le jour des Rois dans le Maine. *Mme Destriché*. 56
La Tarasque. *Le Temps*. 89
A travers le Berry. *Armand Beauvais*. 111
Une ancienne coutume de Marseille. *Frédéric Mistral* 136
Devant le gibet. *F. Fertiault* 172
Les Cadeaux à la Mi-Carême en Belgique. *Alfred Harou* 185
Usage de Mai dans la Mayenne. *Paul Sébillot*. 200

Digitized by Google

Pages
Usages en Lorraine. *F. Fertiault* 229
Le Mois de Mai en Angleterre. *W.-S. Lach Szyrma* 263
Usage de Mai : les Chemins jaunes. *F. Fertiault*. 266
La Tourte aux Pigeons. *Fulbert-Dumonteilh*. 282
Usages de Moisson. *F. Fertiault*. 427
Feux de la Saint-Jean. *F. Fertiault*. 336
Coutumes de moisson. — II. Prendre le Renard 500
Coutumes de mariage. — I. Le brûlement du Fauteuil. *René Stiebel* 521
Croyances de Noël (voir Superstitions). — IV. Chanson chantée en Flandre. *Alfred Harou*. 535
Souhaits de bonne année. *Paul Sébillot* 563
La Fête de Saint-Nicolas en Alsace. *Paul Ristelhuber* 569

FOLK-LORE MILITAIRE

Armée belge : sobriquets et superstitions. *Alfred Harou* 49
Surnoms des régiments allemands (*Le Temps.*) 52
Les marins et les soldats : sobriquets. *Paul Sébillot*. 128
Livres populaires dans les armées musulmanes. *A. Certeux* 182
Jeux et divertissements : le Loto, armée d'Afrique. *Napoléon Ney* . 201
Le Loto à bord. *A. Certeux*. 203
Le jeu du Djérid. *A. Certeux* 204
Sobriquets de l'armée française. *Martial Bayon*. 319
Le sort des flèches. *A. Certeux, Paul Sébillot* 346
Le tirage au sort en Belgique. *Alfred Harou* . . . . . 400 et 457
Les Brimades. *A. Certeux* 458

FOLK-LORE DE LA MER

Les Coquillages de mer. *Paul Sébillot*. 297
Coutumes de pêcheurs. — I. En Écosse. *W. Gregor* 463
Légendes de Mermaids. — Nord de l'Écosse. *W. Gregor* 506

DROIT FOLKLORIQUE

Le Tyndwald de l'île de Man. *W.-S. Lach Szyrma*. 493

BEAUX-ARTS ET ICONOGRAPHIE

Superstitions iconographiques. — II. Les statues. — III. Manies de peintres. — IV. Les modèles. — V. La peinture et le mauvais œil. *Paul Sébillot* . . . . . 16 et 270
La Sirène de Zennor. *W.-S. Lach Szyrma* 63

Digitized by Google

Pages
Le Miracle de saint Ursin. *Edmond Groult* 222
Le Folk-lore au Salon. *A. Tausserat* 241
L'enfant saint Simon. *The Nation* 428
Iconographie traditionnelle. — I. Églises de Haute-Bretagne. *Émile Hamonic* . . . . . 438 et 491
Souhaits de bonne année en rébus. *Paul Sébillot* 568
La fête de Saint-Nicolas en Alsace. *P. Ristelhuber* 569

GRAVURES

L'Homme dans la lune. *Paul Hercouët* 297
Divinité sortant d'une coquille. *Paul Hercouët* 309
La Grande Ourse 340
Voiture grecque 341
Plaustrum 341
La Casserole 344
Joueur de biniou breton. *Léonce Petit* 396
Statuettes de Notre-Dame du Haut. *Émile Hamonic* . . . . 438 et 439
Saint-Mathurin et le Diable. *Émile Hamonic* 440
Pèlerins se faisant mesurer la partie malade. *Émile Hamonic* . . . 441
Les torches de Noël. *Alfred Beau* 538
Un souhait de bonne année en rébus 568

MÉDECINE POPULAIRE

Prières des guérisseurs de la Côte-d'Or. *J. Durandeau* 165
La médecine populaire en Bourgogne. *Clément-Janin* 232
Les eaux thermales et minérales. *A. Certeux et Paul Sébillot*. 258 et 419
Le chemin de la mort. *Lionel Bonnemère* 540

VARIÉTÉS

Le Pater des bons buveurs. *Henri Corot* 27
Un poëte populaire : Brûle-Maison. *A. Desrousseaux* 70
La Préface des bons buveurs. *Henri Corot* 206
Facéties populaires. *Loys Brueyre* 297
Assemblée générale de la Société 11
Dîners de ma mère l'Oye . . . . . 48, 96, 144, 191, 239, 336, 528 et 573

CONTES ET LÉGENDES

Légendes lettonnes. *Zinciem Wissendorff* 4
Cadiou le tailleur, conte breton. *F.-M. Luzel* 9
Le Coucou, la Taupe et la Carpe, légende du Nivernais. *Achille Millien* 26

Digitized by Google

Pages
Le nom à deviner, conte du Maine. Mme *Destriché* 31
Pourquoi février est court, conte du Maine. Mme *Destriché*. . . . 53
La tête des femmes, légendes du Nivernais. *Achille Millien* 62
Contes de Villedieu-les-Poëles. *Victor Brunet* . . . . . 105 et 210
Les soldats de saint Cornély; les Danseurs maudits, légendes bretonnes. *L.-F. Sauvé* 133
Papa Grand-nez, conte du Nivernais. *Achille Millien* 148
Compère Bouc et compère Lapin, conte créole. *Loys Brueyre* . . . 166
Un Peloton de fil, légende de l'Auvergne. *Antoinette Bon* 179
L'oie d'Érainnes, le Pont de Villedieu, contes normands. *E. Boursin* 183
La Fiancée jalouse, légende de la vallée d'Aspe. *Anselme Callon* . . 195
Les Enfants perdus, conte de l'Auvergne. *Antoinette Bon* 196
Le Loup et le Renard, conte de la vallée d'Aspe. *Anselme Callon* . . 231
Le Vaisseau qui vole, conte russe. *Léon Sichler* 215
Barbe-Bleue, légende de l'Auvergne. *Antoinette Bon* 245
Le Pou et la Puce, conte wallon. *Aug. Gittée* 257
Jeanne Cozic, légende bretonne. *L.-F. Sauvé* 267
Origine du tonnerre, légende de l'Ombrie. *Zeno Zanetti* 269
Saint Jean et le tonnerre, légende du Nivernais. *Achille Millien*. . 269
Les Bourbonnais et le Cabri, conte mauricien. *Paul Sébillot*. . . . 278
Pourquoi l'homme est mortel, Afrique. *Société belge de Géographie*. 280
La lune prise au piége, conte normand. *Georges Sauvage* 291
Les treize grains de blé noir, conte de l'Ille-et-Vilaine. *Oscar Havard* 311
Gallaffre, légende bourguignonne. *Louis Fontaine* 324
Légende du Manioc, (Brésil). *A. Certeux* 330
Payer le tribut à César, conte breton. *F.-M. Luzel* 346
Contes flamands. *Pol de Mont*. . . . . 356, 421 494 et 552
Ivan, fils de paysan, conte russe. *Léon Sichler* 374
Les roseaux qui chantent, conte de la Bresse. *V. Brintet* 365
Le roi boit, conte du Jura. *L. de Ronchaud* 380
Légendes chrétiennes de l'Oukraine : I. Légendes de l'Ancien Testament. *Eugène Hins* . . . . . 401 et 509
Le Blanc et le Jaune, conte poitevin. *R.-M. Lacuve* 417
Le Gras et le Maigre, légende normande. *Victor Brunet*. 456
Les Moines, conte poitevin. *Léon Pineau* 461
Les Kédales et les Veinreaux, conte lorrain. *Napoléon Ney* 466
Légendes mythologiques lettonnes. *Henri Zinoième Wissendorff*. . 481
Un conte populaire de Côme et un conte turc. *Stanislao Prato* . . 503
Légendes du Bas-Berry. *Maurice Sand* 522
Quelques souvenirs des fées dans le Gard. *Henri Roux* 488

CHANSONS ET MUSIQUE

La Chanson de Renaud. *Charles de Sivry* 24
Le pauvre laboureur, Bresse. *Julien Tiersot* 54

Digitized by Google

Pages

Le Jaloux, Cévennes, Ouest, Auvergne. *de Quatrefages, de Sivry, Gabriel Vicaire* 64
Les noces du Pinson et de l'Alouette, Auvergne. Dr *Pommerol*. . . 110
J'ai veu la beaulté mamye, chant du XVIe siècle. *Julien Tiersot* . . 115
Les noces du Papillon, Morvan. *Julien Tiersot*. 152
Chanson de Mai, Dauphiné. *Louis Gallet* 200
Les Transformations, Tarn-et-Garonne. Mme *N. A. E*. 208
La belle Barbière, Franche-Comté. *Ch. Beauquier*. 223
Avecque mes sabots, Ouest. *Charles de Sivry* 248
La chanson : En passant par la Lorraine, au XVIe siècle. *Julien Tiersot* 249
Renaud et ses femmes, pays wallon. *Aug. Gittée*. 293
Berceuses bretonnes. — I. Le Roitelet. — II. Toutouic. — III. Couskit prount. — IV. Bimbaon. *Abbé J.-M. Abgrall* . . 310, 397, 398 et 399
La Fille déguisée en dragon, Franche-Comté *Charles Beauquier* . . 345
La Ménagère et le Meunier, Périgord. *Paul Mounet* 363
Le poème de Kourrouglou. *Lionel Bonnemère* 408
La Vigne, chanson de vendange. *Charles de Sivry*. 465
La Mariée et la Brebis tondue, chanson d'Auvergne. Dr *Pommerol*. 487
La Demande refusée, Franche-Comté. *Ch. Beauquier*. 508
La Marchande d'oranges, version lorraine. *Julien Tiersot* 539
Chanson de mendiant breton. *Abbé J.-M. Abgrall* 551
Chansons populaires du Bas-Quercy. *Edmond Galabert* 28
Chansons populaires au Cercle saint Simon 137
Le Rosier, chanson angevine avec jeu. *Lionel Bonnemère*. . . . 145
Une symphonie sur un thème populaire. *Julien Tiersot*. 181
Musique scandinave. *A. Tausserat*. 220
Les roseaux qui chantent, conte de la Haute-Bresse, avec musique et remarques. *Joseph Brintet, Paul Sébillot* 365
Une chanson bourbonnaise recueillie par Alexandre Dumas. *Julien Tiersot* 442

JEUX, PROVERBES, FORMULETTES

Le jeu de l'Aousselet. *Durand-Gréville* 109
— — *Amé Demeuldre* 214
Chansons de jeux et formulettes mentonnaises. *J.-B. Andrews*. . . 126
La Mountado, randonnée. Mme *N. A. E*. 131
Le Rosier. *Lionel Bonnemère* 145
Jeux et divertissements militaires. *A. Certeux, Napoléon Ney*. 201 203
Incantation au sifflet. *F. Fertiault, Victor May, Ch. Beauquier*. 328
Jeu du pied de bœuf. *A. Certeux* 480

HÉROS POPULAIRES

Gargantua en Poitou. *Mémorial des Deux-Sèvres*. 186
Le roi Dagobert en Alsace. *P. Ristelhuber*. 231

Digitized by Google

Pages
Alexandre en Algérie. *René Basset* . . . . . 279 et 440
Bismarck et Blücher. *Guyot-Daubès* et *Paul Sébillot*, . . . 280 et 335
Barbe-Bleue en Anjou. *Michel* 432

BLASON POPULAIRE

Blason populaire de la Belgique. *Alfred Harou*. . . . . 224 et 272

NÉCROLOGIE

Louis de Ronchaud 380

BIBLIOGRAPHIE

Bancharel, 237; *Basset*, 526; *Bertherand*, 236; *Bézier*, 45 et 526; *Biblioteca de tradiciones*, 186; *Braga*, 42; *Brunet*, 285; *Champeval*, 333; *Chansonnier provençal*, 45; *Clouston*, 570; *Coelho*, 431; *Durandeau*, 478; *Ebeling*, 139; *Estourbeillon*, 526; *Fleury*, 93; *Gaidoz*, 93; *Grimm*, 382; *Lang*, 333; *Lecœur*, 187; *Léger*, 93; *Luzel*, 381; *Moiset*, 479; *Nardo-Cibele*, 236; *Orain*, 44; *Petitot*, 141; *Pierre*, 479; *Pitré*, 237; *Poestion*, 283; *Rousset*, 284; *Screck*, 331; *Sébillot*, 43; *Spielmanbuch*, 188.

FIN DE LA TABLE MÉTHODIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE [1]

Abandon à la naissance, 391
Abeilles (Offrandes pour les), 490.
Abel tué par Cain, 406.
ABGRALL (Abbé J.-M.), 310, 397, 551, 564.
Accouchées (Lutins des), 432.
Adam : crée les diables, 404; mange la pomme, chassé du paradis, laboure, diable détruit son ouvrage, 405; sa mort, 406; sa côte, 485.
ADDISON : cite une ancienne ballade, 386.
Agonie : neuvaine et pratiques, 178.
Aigle (Pierre d'), et accouchement, 194.
Aiguillette nouée, 476.
Air (Dieux de l') lettons, 1; (Navire allant dans l'), 216.
Alexandre en Algérie, 279, 440,
Algonquins, leurs légendes sur l'ours, 290.
Allemands (Sobriquets des régiments), 52; blasonnés à Malmédy, leur origine, 175.
Alphabétiques (Augures), 533.
Ame (Corps sans), 283.
Ames (Jour des), 176; (Char des), 342; (Barque des), 343.
Amulettes (Collection d'), 69; mises aux charrues, 239.
An (1er de l'), 464; et jour, 312.
Anatifes produisant oiseau, 300.
ANDREWS, 126.
Ane avalant la lune, 212; pris pour une baleine, 106; (Fête de l'), 140; sobriquets, 272, 277; bombardés, 277; son pet fait mourir, 552; bourgmestre, 553.
Anges : larmes formant source, 262.
Anglais s'intéressant aux poésies populaires dès le XVIIIe siècle, 386.
Animal fantastique, 441.
Animaux supportant la terre, 100; dans les contes, 124; secourables, 284; menés devant statuette, 288; parlant, 535, 537.
Anneau perdu, 125.
Anne de Bretagne : son nom mis arbitrairement, 45, 249.
Année (Souhaits de nouvelle), 8, 563; chansons et quêtes, 564; rebus, 568.
Anthropophagie dans les contes, 10, 12, 195; de voleurs, 422; et le courage, 480.
Anvers (Légende d'), 154, 224.
Apolline (Sainte) et les dents, 159.
Apoplexie et sel, 233.
Apôtres : contestations à propos du gras et du maigre, 456.
Apparitions : au moment du tremblement de terre, 98; des femmes de Barbe-Bleue, 246.
Appétit remarquable, 217, 497.
Araignée fétiche, 194.
Arbre entamé avec signe de croix, 216; creux, 149; secret qui lui est confié, 151; aux feuilles d'or, 284; naissant de la verge qui avait chassé Adam, 400; de la croix, 406; qu'il faut arracher, 480.
ARCADET : variante des sabots, 255.
Arc-en-ciel : proverbes, 114.
Arche (Animaux dans l'), 369, 376,
Archives (Enquêtes se trouvant aux), 529.
Ardents (Les), 476.
Argent de pèlerinage, remis au prêtre, 113; changé en feuilles, 476.
Argile : origine de l'homme, 404.

1. Les noms des auteurs des articles ou de ceux dont les ouvrages ont été bibliographiés sont en petites capitales.

Digitized by Google

Arme infaillible, 454; charmée, 393, 501.
Armée française, sobriquets, 319; belge, 49; produite par magie, 219, 520; défaite par magie, 373.
Armure impénétrable, 393.
ARNAUDIN, 566.
Arracheur d'arbres, 499, 558.
Artémis et les ours, 289.
Arthur de Bretagne; complainte citée, 192.
Assassinat, 426.
Assassiné (Statue d'), 348.
Assemblées populaires, 493.
Astres : et tremblements de terre, 100; et coquillages, 302.
Augures à Noël, 532.
Australiens; croyances relatives à une sorte d'ours, 289.
Avecque mes sabots, 248; chanson connue au XVIe siècle, 249.
Avenir dévoilé au héros, 392.
Avertissements : flûte, 360; coupe pleine de sang, 376.
Aveugle guéri, 359.

BACHOFEN; son livre sur les ours, 289.
Bague donnée par princesse, 423, 500; qu'il faut repêcher, 449; de vitesse, 467; moitié de, 284.
Bain brûlant, 219; forcé, 265.
Bains maures : origine, 258; description, 261; de boue, 263.
Balai enflammé porté aux fêtes, 179.
Balayeuse de Potsdam, 281; de Berlin, 336.
Ballades saxonnes, 41; flamandes, 122.
Baltus, héros populaire, 497.
BANCHAREL. *Veillées auvergnates*, 237.
Banshie des rois, 281.
Barbe (Sainte) et les mineurs, 417.
Barbe coupée à César, 354.
Barbe-Bleue 245; et Comorre, 247; en Anjou, 432.
Barberousse incarné dans Bismarck, 281.
Barbière (La belle), chanson, 223.
Baribarou, surnom du tremblement de terre, 97.
Barque (La grande ourse est une), transportant les morts, 343.
Barzaz-Breiz; traduction en vers anglais, 144.
Bas à l'envers, 502.
BASSET (René), *Contes berbères*, 526.
BASSET (René), 279, 440.
Batailles : jours néfastes, 51; dans les contes, 151.
Bateau volant dans les airs, 378.
Bâton de fer, 498, 558; énorme, 559.
Bayard : le cheval, 156, 276.
BAYON (Martial), 319.
BEAUQUIER (Charles), 223, 345, 437, 508.
Beauté : donnée par onguent, 359; condition de mariage : épouser le plus beau garçon du monde, 359.
BEAUVAIS (Armand), 111.
Befnie (La) fée malfaisante, 325.
Belge (Armée), superstitions et sobriquets, 49.
Berceau doit être emprunté, 463.
Berceuses bretonnes, 310, 397.
Bernard l'ermite, 298, 299, 304.
Bernement, 459.
Berry (Valeur des mots en), 111.
BERTHERAND, *Conte arabe*, 236.
Bétail : jeûne le jour de Pâques, 406; crevé, 432.
Beurre ensorcelé, 476.
BÉZIER (P.) *Inventaire des mégalithes*, 45; *la Forêt du Theil*, 526.
Biblioteca de las tradiciones, 186.
Bibliothèque bleue en Belgique, 119.
Biche enchantée, 450.
Blancs peuvent travailler aux mines, 61.
Blason populaire : des Tourquenois, 71; recueils belges, 161; animosité entre villages source de, 162; de Malmédy, 174; de la Belgique, 224, 273.
Blessures (Signification des), 182.
Blücher, apparitions qu'il voit, 281.
Bœuf (Saint Cornély dans l'oreille d'un), 134; peau coupée en lanières, 295, 354; comme artifice, 441; sa longueur donne celle d'une église, 356; naissant de fagot, 315; jeu du pied de, 480.
Bois ton sang, 289.
Boisson des travailleurs, 384.
BON (Antoinette), 179, 196, 230, 245, 565.
BONNEMÈRE (Lionel), 55, 145, 284, 408, 540.
Bonnes gens, nom des fairies, 37.
Bonnet bleu, lutin des mines, 416.
Boschkerlen, groupe particulier, 118.
Bossus, et la chance, 193.
Botte de paille produisant neige, 217.
Bouc (Conte du); ses ruses, 167.
Bouclier se couvrant de sang; frappé en signe de défi, 446.
Bouddha ressuscitant femme, 371.
Bouffon, 140.

Digitized by Google

Bougie et parties malades, 438, 490.
Boulanger, héros de conte, 424.
Boule d'or merveilleuse, 349, 350.
Bourbonnais blasonnés, 278.
Bourse mise dans un nid, 208.
Boursin (E.), 183, 565.
Braga (Th.) *O povo portuguez*, 42.
Bran, chien de Fion, 392,
Brandons; conjuration, but de la fête, 25; en Belg que, 157; en Berry, 112; à Malmédy, 178.
Bras : tordu par héros, 100; servant à faire une harpe, 367.
Brebis découvrant statue, 244; tonduc, chanson, 487; pourquoi privée de la parole, 492.
Breuvage de puissance, 451.
Bride qu'il ne faut pas vendre, 315, 356; bride d'or, 357.
Brigitte (Sainte); son manteau, 355.
Brimades, 458, 461.
Brintet (Joseph), 365.
Brivevemniéks, auteur letton, 481.
Brueyre (Loys), 32, 74, 116, 166, 297, 369, 385, 444.
Bruits nocturnes attribués à qui, 156.
Brûle-Maison, poëte populaire, ses facéties, 70, 72.
Brunet (Victor) 105, 210, 456.
Brunet (V.) *Contes du Bocage*, 285.
Bucca, lutin des mines, 414.
Bûche devenant une armée, 217, 219.
Bûche de Noël, 532, 534, 536.
Buveur insatiable, 217.
Buveurs (Pater des), 27; Préface des, 206.

Cadavre dont on se débarrasse, 86, 426.
Cadeau au mariage, 111; au carnaval, 185; qui coûte cher, 503.
Cado (Saint) et Merlin, 448.
Cain et Abel, 406.
Caisse clouée et malade, 194.
Callon (Anselme), 195, 231.
Camphre comme amulette, 400.
Cantiques, airs empruntés à chansons, 147, 254; sur airs de berceuses, 399.
Carême (Origine du), 457; et les chiens, 436.
Carême (La Mi-), 185.
Cargaison funeste, 464.
Carnaval, 178, 185.
Carpe, pourquoi vit dans l'eau, 36.
Cascade pétrifiée, 259.
Casserole, et la Grande-Ourse, 343.
Castro (Jean de), compositeur, 253.
Cauris, devinette, 297.
Cavalier et soleil, 544.
Cercles sur l'herbe, 75.
Certeux (Alphonse), 182, 203, 204, 236, 258, 287, 288, 330, 364, 419, 458, 480 501, 532.
César (Payer tribut à), 347.
Chaise changée, 194; pirouettant, 159
Chameau a les oreilles petites, 492.
Chamois blanc fascinant, 502.
Champeval (J.-B.), *Proverbes bas-limousins*, 333.
Champignons, poussant sur une tombe, 367.
Chance : et bossus, 199; à la chasse 113; au tirage, 400; et Diarmaid, 445.
Chandeleur, 112.
Changelings, 83.
Chansonnier provençal, 45.
Chansons populaires, mode de notation, 28; à grand vent, 54; de pauvres, 56, 551; pour hâler en mesure, 337; de mnémotechnie, 146; de Noël, 534; en Bas-Quercy, 28; recueils flamands, 119, 120; de Robin Good Fellow, 72; rapports avec les mœurs et les croyances, 121; recueillie par Alexandre Dumas, 442.
Chanteur de carrefour : comment attire le public, 70.
Chapeau renversé et sorcellerie, 69; qui transporte, 349.
Chariot et Grande Ourse, 338.
Charlemagne et les bornes, 177; folkloriste, 191.
Charmes et bon numéro, 457.
Charretée dernière, 428.
Charretier de la Grande Ourse, 342.
Charrue d'or, 502, 515.
Chasse infernale, 156.
Chasseurs et chance, 113, 501; tirant sur croix, 113; enterrement de chasseur, 502.
Chat botté, 123.
Chat, pourquoi le chien le hait, 435; a vendu ses cornes, 491.
Château hanté, 247; gardé par géants, 350; de cristal, 360.
Châteaubriand et Macpherson, 387.
Chats-sorciers, 476.
Chaudron magique, 394.
Chauve-souris et philtre, 240.
Chemin des morts, 511, 540.
Cheval : origine, 405, 484; ailé, 220; merveilleux, 374; à bride d'or, 357; reconnaissant son maitre, 353; du diable, 198; ensorcelé, 410; mené en

Digitized by Google

pèlerinage, 156; forme de lutin, 412; Bayard, 156, 276; de héros 373; dans mythe solaire, 541; de bois, jeu, 263.
Chevauchée d'âne, 478.
Cheveux conservés à cause de sorcellerie, devenant couleuvre, 230; faisant corde d'or, 393; corde de harpe, 367; du diable, 199.
Chèvre aux cornes d'or, 412.
Chien noir dévorant, 358; revenant dans mines, 474; de héros : Bran, Sceoluing, 392; ont âme humaine, 393; pourquoi se sentent, 433; députation des chiens aux dieux, 433; au pape, 436; délégués ne revenant pas, 434, 436; papiers perdus, 435, 436; cherchant leur roi, 435 ; jugement entre eux et l'homme, 435; envoyés chercher des épices, 434, 435; ennemis des chats 435; des autres animaux, 437; allant chercher le feu, 437; pourquoi lèvent la patte, 437; quatrième patte divine, 436, 437; maltraité 483; pourquoi se nourrit de débris, 485.
Chrétien (Odeur de), 197.
Christ protecteur, 103.
Christianisme laisse peu de traces dans la littérature orale, 401.
Ciel (Dieux du), chez les Lettons, 1; héros montant au ciel, 517, 518.
Cimetière hanté, 423, 525.
Cire (Image de) mise dans fontaine, 439.
Clam bake (Fête du), 206.
Classique (Littérature), et littérature orale, 39.
Cloches sonnées la nuit des morts, 114; sous l'eau, 240.
Clouston *Popular tales*, 570.
Clous enfoncés dans les arbres, 273; de fer à cheval, 501.
Coccinelle et conscrits, 458.
Cochelin, cadeau, 111.
Coelho (A.) *Os dialectos romanicos*, 431.
Coiffe de nouveau-né, 400.
Coiffure (Plaque de), 118.
Colonne dans île de la mer, 441.
Comault (J.-M.) 528.
Combats entre villages, 162, 276.
Commandements de Dieu en musique, 146.
Communion (Première), 242.
Comorre en Auvergne, 247.
Compagnons aux sens développés, 559, 562.
Composition musicale au XVIe siècle, 256.
Comte de Mi-Carème, 185.
Concerts, 238.
Condamné à mort racheté par femme, 121.
Conjurations contre tremblements de terre. 103; par prêtres, 263.
Connétable revenant, 476.
Conque : Vénus en sortant, 318.
Conscrits : comment vont au tirage, 401; et charmes, 457.
Contes, épisodes limités, 401; postérieurs au christianisme de faible invention, 401; christianisés, 123; comment se transforment, 518; chantés en partie, 125, 368; en Angleterre, 35; en Flandre, 122; finnois, 331; flamands, 356, 421, 494, 552, interdits par censure, 482, finale facétieuse, 562.
Copères de Dinant, 275.
Coq (Diable changé en), 317.
Coques d'œufs et changelings, 83.
Coquillages de mer, 277 et suiv.
Cor de Mai, 264.
Corde de pendu, 400, 431.
Cordier (Henri), 295.
Cornély (Saint), 133.
Cornes (Origine des), 482.
Corot (Henry), 27, 266.
Corps sans âme, 140.
Costumes en Flandre, 118; en Haute-Bretagne, 490.
Coucou : pourquoi perche, 26; et la chance, 287,
Couleuvre naissant de cheveux, 230.
Coupe-cordes, lutin, 433.
Cour aux filles, 111.
Coureur habile, 216, 559.
Couteau (Divination par), 194,
Crachat lancé au diable, 262; dans la main pour mieux tenir, 276, 279; du diable produisant montagnes, 403;
Crânes dans les murs 192.
Crapauds avalés par méprise, 107; superstitions, 192.
Création du monde, 402; du nègre, 41; du cheval, 405; de mythes, 327.
Créole, bibliographie, 431.
Crêpes, 112.
Cris en labourant, 29.
Croix sur lesquelles on tire, 113; sur le pain, 194; sur les fours, 191; sur les arbres, 216; signe endort, 354; signe de croix, 114, 158; petites croix déposées au pied des grandes, 111.
Crottin : Allemands en naissant, 175.
Crucifiement d'un tailleur, 11.
Cuchulin : cité seulement, 453.
Cupidon et Psyché, 333.

Digitized by Google

Curiosité punie, 280.
Cygne vénéré, 226.
CYRANO DE BERGERAC, 475.

Dagobert en Alsace, 231.
Dame blanche et grisou, 473.
Danse du cochelin, 111; de l'Ours, 289; de lutins et de fées, 75, 82; de la terre, 100.
Danseurs malgré eux, 85; maudits; 135, engloutis, 260.
Dartres des vaches, 337.
David : ses hymnes, 510.
Découvertes de mines, 58; de sources, 419, 420.
Demain (Serpent demandant s'il est), 296.
Demande refusée, chanson, 508.
Démangeaisons, présages, 159.
DEMEULDRE, (Amé), 214.
Dents et saints, 159.
Dent de science de Fion, 392.
DESROUSSEAUX (A.), 70.
DESTRICHÉ (Mme), 31, 53, 56.
Deuil (Manteau de), 118.
Devinettes sur les coquillages, 299; contes à, 395.
Diable créant nègres, 41; fabriquant les métaux, aidant à leur découverte, 58; a créé certains coquillages, 300; les moustiques, 370; le cheval, 484; sa tête mise aux femmes, 62; les épines, 550; son nom à deviner, 31; demandant empire du monde, 269; jaloux de mineurs, 411; et la tempête, 439, 440; emportant, 31; anthropophage, 197; substitué à ogre, 198; à dieux, 401; métamorphoses, 317; en cheval, 405; naissance de diables, foudroyé, chassé du ciel, 404; plus riche que Dieu, 482; trompé, noyé, 199, 483, 484; et Saint-Michel, 264; Vauvert, 475; sa mule, 476; prenant domestique, 316; partageant récolte, 486; discobole, 264.
Diableries, 140.
Diarmaid, héros probe, invulnérable, 395; chargé de garder Grainne, 444; son grain de beauté, 444; sa fuite, sa mort, 445.
Didon, sa légende, 295.
Dieu (Saint qui aurait pu être), 96, 187; part à, 55; créant puces du sable, 369; promené par diable, 403; sa femme, 483; dupant le diable, 483 et suiv.; déguisé, 509; comparé au soleil, 543,
Dieux lettons, 1; des tremblements de terre, 103; des volcans, 263; supportant la terre, 100; sous forme de coquillages, 300.
Dilatation de saint bouddhique, 356.
Dinde (Plumer la), 288.
Diners après enterrements, 334.
Djérid, jeu, 204.
Doigts (Nombre de), 95.
Domestique : du diable, 312; loué à certaines conditions, 496.
Domino : double quatre, 194.
Dorcas, esprit de la mine, 473.
Douaniers, sobriquets, 128.
DRAGOMANOFF, son recueil, 402.
Dragon (Fille déguisée en), 345.
Dragon détruit par Alexandre, 441; gardant princesse, 561.
Drap mortuaire et peste, 526.
Dualisme (Dieu et diable), 403, 483.
Duel de fille et de ravisseur, 345.
Duguay-Trouin (Chanson sur), 480.
DUMAS (Alexandre), folkloriste, 442.
DURANDEAU (J.), 165.
DURANDEAU, *La grande Asnerie de Dijon*, 478.

E. (Mme N.-A.), 131, 208.
Eau (Dieu de l'), 1; esprits des eaux malfaisants, 38; qui rend la vie, 150; qui rejoint les membres, 218.
Eaux avalées par ours; mises dans un panier, 291.
EBELING, *Grotesk komichen*, 139.
Echelles et les conscrits, 457.
Eclair : pourquoi précède le tonnerre; 269.
Ecrevisse : pourquoi est dans l'eau 485; énorme, 513.
Ecrouelles, 235.
Ecume de mer : fait repousser les bras, 332.
Eglise : dimension donnée par bœuf. 356.
Egypte (Fuite en), 492.
Election de bourgmestre, 273.
Elixir de longue vie, 569.
Eloi (Saint), pèlerinage, 157.
Emeraude soutenant la terre, 100.
Empreintes de saint Cornély, 123.
ENAUD (Emile), 433.
Enfant : pourquoi ne parle pas en naissant, 485; parlant avant naissance, 511; abandonné par parents, 358; qui doit être tué, 392; chez l'ogre, 555.
Enfants : de chœur quêtant, 242, lutins autour du feu, 148; ensorcelés par cadeau, 159; perdus dans la forêt, 195, 358.

Digitized by Google

Enfer engloutissant, 135; dieu des enfers, 7.
Engraissement de victime, 197.
En passant par la Lorraine, chanson, 249.
Enseignes facétieuses : on rase pour rien, 296.
Enterrement vu à l'avance, 474; de conscrit simulé, 458.
Entorse, 234.
Envoûtement, 16; chez les non-civilisés, 17; au XVIIe siècle, 476.
Epée magique, 358; mise entre héros et femme, 444.
Epilepsie, cure, 233.
Epingle : d'or, don de lutin, 419; et saints, 528.
Epizootie : lanternes allumées, 243.
Epreuves imposées à héros, 217, 220, 347; avant d'épouser, 395; de caractère : au premier fâché, 496.
Esprit méchant cause du rachitisme, 160; tutélaire chez les Slaves, 430.
Esprits des mines, 472; revenants, 477.
Estomac raccroché, 234.
ESTOURBEILLON (Regis de l'), *Légendes du pays d'Avessac*, 526.
Etoile de Napoléon, 194.
Etoiles et les légendes, 337.
Excréments et chance, 271.
Exercice comique, 469.
Expiation de meurtre, 347.

Facéties, 105, 183, 210, 296, (voir Blason).
Factionnaire, 213.
Fagot devenant bœuf, 315.
Faibles : héros de contes, 124.
Fairies et fées, 36.
Fann devenant vieillard subitement, 449; rajeunissant, 449.
FARGES (Louis), 45.
Faulx aiguisée par le vent, 287; volée au diable, 483.
Fées françaises et anglaises, 36; gestes des fées anglaises, ibid.; résumés dans chansons populaires, 75; accouchées, 82; montrant des mines, 60; et les mégalithes, 488; sorcières substituées aux fées, 123; leur décadence, 489; volant des huitres, 308.
Femme (Création de la), 404; faite avec queue de chien, 485, excite au péché, 405; tête de la, 62, 63; morte en couches revenant, 287; ressuscitée, ingrate, 371; changée en moustique, 372; paresseuse, 31; son esprit pesé, 511, 514; arrachant secret, 269; rusée, 380; obstinée, 519; de lutins enterrées vivantes, 156; du diable tuées, 197; tuées par Barbe-Bleue; apparitions, 246; noyées, 297.
Féodale (Redevance), 537.
Fer à cheval dans écurie, 410; et source, 419.
Ferme (Location de), 112.
FERTIAULT (F.), 172, 229, 266, 328, 336, 427, 534.
Fessée pour rappeler un fait, 172.
Festin du roi boit, 380.
Fêtes lettonnes, 5; des rois, 25, 55; Saint Jean, 26; de l'âne, religieuses et civiles, 140; au retour du soleil, 157.
Fétiches de joueurs, 194.
Feu de joie, 179; de Saint Jean, 337; dieu du, 1; sacré des Lettons, 5; et le sort des villes, 511; pétillant, présages, 119; détourné, 159, apporté à héros, 263; à Noël, 534.
Février, 12; pourquoi court, 58.
Fièvre, comment guérie, 476.
Filer, besogne interdite, 464.
Fille enlevée, 245, 379; mariée la dernière, 112; aux mains coupées, 322; métamorphose en, 220; filles secourables, 348, 351; qu'il faut faire rire, 357; qui doit épouser le plus beau prince, 359.
Fils (Les trois) du pêcheur, 360.
Fingal, héros historique, 390.
Finnois et l'ours, 289.
Fion, origine du nom, 393; son mariage, 395; sa naissance prédite, 392; abandonné à sa naissance, 391; poursuit Diarmaid, 445; se venge, 445; différence entre Fion de la légende et celui de Macpherson, 447.
Flageolet de pierre, avertissant, 360.
Flamands, statistique; limites, 116, 117; et wallons, différences, 117; flamands ignorants, religiosité, 119; légendes sur leur origine, 164.
Flèches consultées, 364; pour guerre par corsaires, 365.
Fleur qui chante, 125; de genêt formant un chemin, 266.
FLEURY, *Patois de la Hague*, 93.
Fleuve de plomb fondu, 349; de feu, 375.
Foire (Part de), 9.
Folie attribuée à fascination, 336.
Folk-lore au Salon, 240; en Laponie, 283; en Flandre, 116; en Angle-

Digitized by Google

terre, 32; et la fraternité des peuples, 163; des Lettons, 3; comparé à un Kaléidoscope, 391; précurseurs, enquêtes anciennes, 529, 532.
FONTAINE (Louis), 324.
Forgeron : son apprenti, 498, 517, 558.
Formulettes pour le poisson, 305; pour le sifflet, 327; de la Tarasque, 89; médicales, 282; de Livourne, 541.
Formule finale de conte, 174.
Fou, ouvrier de mines, 413.
Foulures, 165.
Fourmis gardant les mines, 61.
Franc-maçon; comment on le devient, 156.
Frappeurs : lutins, 414; indiquent les filons; pacte avec eux, 415.
Frère amoureux de sa sœur, 259.
Frères fratricides, 365, 366; ennemis, 5, 6; riche et pauvre, 425.
Fromage (Lune prise pour), 163.
Fumier, mai planté dessus, 112.
Furry dance, 264.

Gabriel et la femme, 63.
GAIDOZ, *Gâteaux alphabétiques*, 93.
GALABERT (Edm.), 28.
Gallaffre, lieu hanté, 324; variantes de ce nom, 328.
GALLET (Louis), 200.
Garde-chiourme, sobriquet, 130.
Gargantua et les Allemands, 175; desséchant un marais, 166.
Gâteaux alphabétiques, 93; des Rois, 56, 57, de saint Loup, 478; représentant scènes, 424.
Gathon, lutin des mines, 416.
Géants fils de petite vieille, 12; anthropophages, ibid; gardiens de château, de princesses, 497, 350; populaires en Belgique, 157; processions, 157; supportent la terre, la font trembler, 99; Ossian géant, 448.
Geiser, ouverture de l'enfer, 262.
Gel, 217, 219, 379.
Gendarme de marine, 130.
Génies aveugles de Salomon, 258.
Génération spontanée des coquillages, 300; des moustiques, 370.
Gerbe dernière, 500.
Gerboise tuée par lièvre, 368.
Gibet (Exclamation et formulette devant), 172.
Gibier, comment attiré, 501.
Gibraltar (Origine de), 441.
Gied, divinité laponne, 283.
Gil Blas, (Caverne de), similaire, 422.
GIRARD DE RIALLE, 41, 43, 409, 570.
GITTÉE (Aug.), 116, 139, 154, 188, 257, 283, 297, 331, 382, 435.
Goutte guérie, 439.
Grâces (Les) et les chevaux, 544.
Grains de blé indiquant prix, 427; jetés sur mariées, 432.
Grainne, épouse de Fingal, le trompe, 325; amoureuse de Diarmaid, 444; infidèle, 446.
Grains de blé noir (Les treize), conte, 313; le diable en avale douze, 317.
Grande Ourse (La), ses noms, 337; ourse vient de fausse interprétation 338; et objet lumineux, 339; et Poucet, 343; chariot, barque, etc., 344.
Grappe humaine, 276, 279.
Gras et maigre, (Origine), 456.
GREGOR (W.), 403, 506.
GRIMM, *Household tales*, 382.
GRIMM, initiateur du Folk-lore; sa méthode pour recueillir, 382.
Grimpereau : ses taches, 483.
Grisou personnifié, 412; apparition le présageant, 414, 473.
Grotesque (Histoire du), 139.
GROULT (Edmond), 222.
Guérisseurs (Prières de), 165.
Guerre (Présage de), 104.
Guillaume Tell, 40.
Guillaume (L'empereur), 569.
GUILLON (A.), 25.
GUYOT-DAUBÈS (Prosper), 280.

Habit qui a voix humaine, 367.
Hagueneau (Sobriquet de), 144.
HAMONIC (Emile), 438, 489.
Hantés (Lieux), 325.
HAROU (Alfred), 8, 49, 224, 272, 280, 400, 432, 457, 461, 524, 534, 566, 574.
Harpe révélant, 367.
HAVARD (Oscar), 311.
Herbe de mer suspendue à cheminée, 464; de saint Jean, 476; d'oubli, 475; fauchée par le diable, 483.
Hérode se promenant, 25.
Héros populaires, anglais, 40; lettons, 6, 7; jumeaux, 5; transporté dans les astres, 348; poursuivi, 13; en prison, 351; délivré, 3; tremblements de terre à leur mort, 105.
Heures et chance, 430.
HINS (Eugène), 401, 509.
Historiques (Personnages), rarement populaires, 34.
Hœmmerling, esprit de mine, 472.
Homme, création, 410.
Homme-perdrix, etc., 140.

Digitized by Google

Homme blanc, lutin, 419; noir dans la mine, 473; et pacte, 475; soutenant un pont, 558; faisant tourner un moulin, 559.
Houarniaule (saint), 439.
Houille découverte, 58.
Hugon (Le roi), 475.
Huile inépuisable, 473; de bras, 458; de cotrets, 460.
Huitres proverbes, 297; créées par Dieu, 300; mois où non mangées, 305, 307; et la rage, 308; huitre-ile, 302; le téri et l'huitre, 309.

Iconographie : portrait de sirène, 63; saint Ursin, 222; bas-relief représentant martyre apocryphe, 428. (Voir gravures à la table méthodique.)
Imposteur qui prétend avoir délivré princesse, 424.
Incantation contre le feu, etc., 161; aux coquillages, 305; au sifflet, 327.
Incendie conjuré, 161.
Intersignes dans les mines, 474.
Invulnérabilité, 51; sauf en un endroit, 396.
Ivan, fils de paysan, conte russe, 374.
Ivertin (Saint), 439.

Jacques (Saint) et coquilles, 98.
J'ai veu la beaulté, chanson, 125.
Jalousie, source de crime, 346, 365.
Jaloux (Chanson du), 63 et suiv.
Jambon conservé à Lunebourg, 420.
Jametel (Maurice), 480.
Janvier personnifié, 12.
Jarretières magiques, 501.
Jean (Saint), 26, et le tonnerre, 269. 270; sa fête, 178; torches à, 538.
Jean Petites Braies, 126.
Jeanneken et Mieken, conte, 125.
Jésus-Christ en Flandre, 123; nommant les villages, 155; et les apôtres, 456.
Jeunesse (Breuvage de), 449.
Jeux populaires, sources de dictons, 226; de l'Aousselet, 109, 214; du Loto, 201; du Djérid, 204; avec ronde, 146.
Joseph fils de David, 510.
Jours néfastes, 51, 158.
Juif-Errant en Flandre, 155.
Juifs devenus lutins des mines, 416; accusés de sacrifier enfants, 429.
Julien (Saint) l'Hospitalier, 243.
Jumeaux héros, 5.
Jurements en Sicile, 237.

Kaléidoscope (Folk-Lore comparé à), 391.
Katona (Louis), 569.
Kelpie, 38.
Kermesses, disputes, 152.
Knockers, lutins, 414.
Kobold, et cobalt, 413.
Kourrouglou, brigand, héros de poëme, 408, air noté, 409.
Krauss, (Dr), *Screca*, 419.

Lacuve (R.-M.), 417,536.
Lambert, 432.
Lai d'Osgar, 453.
Lang (Andrew), 289.
Lang (A.). *Cupid and Psyche* 333, 431.
Langage (Influence du) et mythologie, 337.
Langlade (Alexandre), 432.
Lanières entourant terrain, 355.
Lanternes d'épizootie, 243.
Lapin trompant le bouc par ruse, 167.
Lapons, leur folk-lore, 283.
Lassus (Roland de), musicien du xvie siècle, 252.
Lavandières et le diable, 199; de nuit, 524
Le Calvez (G.), 537.
Lecœur, *Esquisses du Bocage normand*, 187.
Légendes sur la Grande Ourse, 347; flamandes, par qui recueillies; sources, 154; sur l'origine des noms de villes, 155; explications de légendes, 327; de Didon, 355; parallèles, 356.
Léger, *Nouvelles études slaves*, 93.
Lemoine (Jules), 336.
Lettons (Mythologie des), 1 et suiv. légendes, 481.
Lièvre pourquoi saute en marchant, 484.
Ligne de pêche, 464.
Littérature écrite ne pénètre pas dans le peuple, 34.
Littérature orale et traditions, 33; confondue jadis avec littérature écrite, source de littérature écrite, 34.
Littérature orale en France, 84.
Livre d'une impression singulière, 141.
Livres populaires militaires, 182.
Lombago guéri, 233.
Loto à bord, 201.
Loup comment créé, 486; son poil guérissant, 233; et le renard, 331; et saint Houarniaule, 439; pâtenôtre du, 475.

Digitized by Google

Loup-garou tuant, 247, 477,
Lubin (Saint), 439,
Lumière consultée, 417.
Lumineux (Objets) et Grande Ourse, 339.
Lundi, jour favorable, 271.
Lune avalée, 212; prise pour fromage, 163; pour un plat, 276; prise au piège, 212, 292; qui rit, 292; pourquoi voyage, 280; de magicien, 357; ronge les pierres, 292; rouge présage de bataille, 51; homme dans la, 406.
Lutins, noms généraux et spéciaux, 37; inventés par poëtes, 74; domestiques, 76; espièglerles, 77; en Flandre, leurs noms 156; se changeant en fil, 180; des mines, 414 et suiv.; des femmes en couches 432, consultés pour savoir sa chance, 417; rouges 560.
Luzel, *Contes de Basse-Bretagne*, 381.
Luzel (F.-M.), 9, 346.

Mab, la reine, 79.
Macpherson, ses publications, éditions, 385; son influence, 386; doutes sur son œuvre, 388; ses sources, 389; ses héros et ceux du peuple, 389, 454; a supprimé les détails crus, 445.
Macreuses : origine, 300.
Madiantka et sa dilatation, 356.
Magicien et sa fille, 354; et son valet, 357.
Mai planté, 200, 157, 178, 263; quête, 200, 243; usages, fleurs semées, 266; reine de, 264; chanson de, 201; jeu de, 264.
Main de mort apparaissant, 474.
Main de gloire, 473.
Mal caduc, origine, 269, 270.
Maladie transmise, 233.
Malmédy; français y est parlé, 174.
Mamère (Sainte), statue, 478.
Mandé (Saint), en Berry, 112.
Manioc : origine, 331.
Manies de peintres, 270.
Marais et diable, 401.
Marâtre, 517.
Marcoul (Saint) et les écrouelles, 235.
Mariage, épreuves avant, 325; coutumes de, 432; sorts consultés, 528, 534.
Mariée, (Cadeau à la), 111, 112.
Maries, (Les trois), prière, 165.
Marins et soldats, 128.
Mars personnifié, 13.
Martin (Saint), sa fête, 179.
Mathurin (Saint), et le diable, 440.
May (Victor), 287, 329, 336.
Médecine superstitieuse, 160; difficile à enquêter, ibid; et coquilles, 307.
Méen (Saint), 439.
Mensonges, (Conte de), 555.
Mémoire du peuple, 401.
Mer avalée par moustiques, 372; héros jeté à la, 352, 423; Satan plonge dans la, 400; descente au fond, 517; mesurée, 513; non navigable, 441; Ossian au fond de la, 449.
Mère voulant perdre son enfant, 358. de Salomon, 512; revenant allaiter, 283.
Mermaid, 38; ne peut charmer si a été vue; secourable, prise, naufrageuse, 507.
Merveilleux, aimé en Flandre, 155.
Messe de revenants, 285.
Métamorphoses en pierre, 135, 150, 361; de gerbes en moutons, 314; de fagots en bœufs, 315; de femme en canard, 283, en oiseau, 357; d'homme en poulain, 312; en sanglier, 444; en anneau, 316; de femme en chienne, 392; détruite, 361.
Métaux, origine, 58.
Météorologie, proverbes, 176.
Mets transformés, 216.
Meyrac, (Albert), 527.
Michel, 433, 480, 574.
Michel (Saint) et le diable, 264.
Mi-Carême, 185.
Miettes que lutin doit ramasser, 415.
Millien (Achille), 26, 62, 148, 269.
Mines, dangers de les découvrir, 61, 62; démons et lutins, 415 et suiv.
Mineur, (le petit lutin,) 413, 414.
Mineurs, (Lutins sous forme de), 412; revenant vivant dans la mine, 472.
Miracle supposé, 25.
Miroir magique, 533.
Miscellanea folklorica, 334.
Missionnaires tués, 3.
Mistral, 136.
Mœurs et chansons, 121.
Modèle, métier méprisé, 274.
Moineaux ne pouvant aller dans une chapelle, 113.
Moine bourru, 477.
Moines, esprits de mines, 472; brûlés, jetés à la rivière, 461, 463.
Mois personnifiés, 53.
Moisson (Fête de), 428, 500.
Moiset (Ch.) *Les anciens noëls de l'Yonne*, 479.
Mollusques se recollant, 304.
Monde, (Fin du), annoncée, 104, 107; création, 403.

Digitized by Google

Monnaies anciennes et maladies, 234; trouée, jetée dans bénitier, 400.
Monôme de l'Ecole centrale, 288.
Monstres en procession, 157.
Mont (Pol de), 356, 421, 494 ,552.
Montagnes: création, 403; sacrées, 4; immortelle, 513.
Moralité à la fin des contes, 181.
Mort ou vif, 213; par persuasion, 553.
Morts (Jour des), 114.
Morts revenant réclamer promesse, 267; sortant de tombe, se faisant porter, 267; pris pour juge, 510.
Mort (Origine de la), 180.
Mots (Valeur des), en Berry, 111; interdits, 501.
Moules créées par le diable, 300; gigantesques, 301; engraissées par la neige, 303; s'envolant, 304.
Mounet (Paul), 363.
Mountado (La) randonnée, 131.
Moustiques, origine, 369 et suiv.; envoyés par punition, 372; mettent armée en fuite, 373; piquent le troupeau du diable, 482; mis dans un sac, 484.
Mule : du diable, 476; pourquoi stérile, 492.
Musiciens de Brême; similaire, 195.
Musique: scandinave, 220; qui force à danser, 515.
Mythes (Concordances de), 291; création de, 337; solaire, 541.
Mythologie lettonne, 1; rapprochements avec celle des Grecs, 3.

Nacres : leur roi, 304 se refermant, 303.
Nains : Kabouters, etc., serviables, 156; des mines, 412; battant homme fort, 499, 560.
Naissance et destinee, 430, 463.
Naïvetés attribuées aux paysans, 163.
Napons, nains, 156.
Nardo-Cibele (Angela). *Zoologia veneta*, 236.
Naufrage causé par mermaid, 507.
Nautiles, leurs noms, apprennent aux hommes la navigation, 298.
Navigation aérienne, 126.
Navires en procession, 264; du déluge, 407; diable le défaisant, 407; arrêtés par coquillages, 304; causes de tremblements de terre, 102; allant sur terre et sur mer, dans l'air, 215.
Nègres, origine, etc., 41.
Nègre et le sourdin, 213, similaires, 297.
Neige miraculeuse, 269; engraissant les moules, 303.
Nemrod et les moustiques, 371.
Nesreca, destin, 430.
Nez (Grand), héros de conte, 148.
Neuvaines pour agonisant, 171; avant le tirage, 400.
Ney (Napoléon), 201, 336, 466.
Niais devenant intelligent, 215, 219.
Nicolas (Saint), sa fête, 569.
Ninvau, esprit local, 328.
Noces du pinson et de l'alouette, chanson, 110; du papillon, 152, 153.
Noé et le serpent, 369.
Noëls, chants et quêtes, 137; dans l'Yonne, 473; messe de lutins, 417.
Noël des oiseaux, 29; enfants nés ce jour, invulnérables, 51; croyances 532 et suiv., et 574.
Noix de Saint-Esprit, 431.
Nolite fieri, conjuration, 476.
Nombres (Superstitions des), 194; impairs, 113.
Nom à deviner, 31.
Nom de Dieu puissant, 402, 403, 405; du diable impuissant, 402.
Noms de ville, origine, 155, de l'abbaye d'Orval, 275.
Notre-Dame (Les), 112.
Nouveau-né : comment traité, 463.
Numéro, moyen d'en avoir un bon, 400.
Nutons, 156; sobriquet de pays, 297; leurs foyers, id.

Oberon, 80.
Objets qui parlent, 257.
Oblations à la chance, 430.
Obscurité et apparitions, 411.
Odeur de chrétien, 22, 197.
Œil (Mauvais), 69 271; attribué à institutrice, 318; œil arraché, 173.
Œuf de Paques, 114; contenant âme, 233; du vendredi-saint, préservant des fièvres, 287.
Ogre remplacé par le diable, 123; en procession, 158.
Ogresse, 197.
Oie (Compère), héros créole, 171.
Oie faisant peur, 184, à Noël, 537.
Oiseau s'éclairant avec un ver luisant, 287; révélateur, 367, 368; qui transporte, 500; oiseau énorme tué par Ossian, 449, naissant d'anatife, 300, 301; et magicien, 358; magique qui rend la vue, 359.

Digitized by Google

Oiseaux (Noël des), 29; langage compris, 392.
Ongles (Taches aux), 431.
Onguent magique, 359.
Or se cachant, 61; racines d'or sous terre, 58; montagne devenant or, 509.
Oracle (Faux), 20.
ORAIN. *Glossaire patois*, 44.
Oranges (Le Marchand d'), chanson, 539.
Oreille de Mélampe, 394; coupée, 496.
Orgeolet, 165.
Origine des Wallons, des Flamands, 164; des Allemands, 175; des nègres, 41; du feu de Saint-Jean, 156; diverses, 434, 491, 549.
Ormier créé par Dieu, 306.
Oscar, héros populaire, 450; son enchantement, 451; son sommeil, 451.
Ossements des noyés devenant coquillages ou poissons, 300; pris dans cimetières, 400.
Ossian dans la légende, 448.
Ossianiques (Prénoms), 387; poëmes eussent pu être transmis oralement, 387; enquêtes sur leur authenticité, 388; héros dont les noms s'y trouvent ainsi que dans la tradition, 391; sources à consulter, 391.
Ouie subtile, 216.
Oukraine (Légendes de l'), 401, 509.
Ours (Mythes sur l'), 289; sa place dans les religions des non-civilisés; ce qu'on lui dit si on le tue, 289; ne doit pas être écorché; ne doit pas mourir; monstrueux; donne naissance à petits ours, 290; similaire australien de l'ours; il avale les eaux; ses os sont brisés, 291; et chariot, 337.
Ourse (La grande), 327 et suiv.

Pain de Noël, 536.
Panchejana, dieu vivant dans les coquillages, 300.
Paon (Plumes de), 194.
Paradis (Entrée au), 518.
Parapluie de l'escouade, 458.
Parents : facétie, 503.
Pari de se rendre à un lieu hanté, 326.
Paroles à ne pas dire, 194.
Parrain, 111.
Part de gâteau; part à Dieu, 56.
Passage ouvert dans les rochers, 297.
Patelle s'envolant, 301.
Pâtenôtre du loup, 475.
Patrick (Saint), et le serpent, 296; et Ossian, 448.
Peau de taureau découpée en lanières, 295, 354, 355.
Peau qui fait fuir les voleurs; vendue un louis le poil, 405.
Peintres : superstitions, 270.
Pèlerinages à volcans de boue, 263; en Berry, par procuration, 113.
Pendu (Corde de), 40, 431.
Pentecôte (Usages de), 282.
PERCY, son livre sur les ballades, 386.
Perles et rosée, 302.
PERRAULT, livre de classe, 123.
Peste : comment signalée, 526.
PETITOT. *Traditions indiennes du Canada*, 141.
Pétrifiés (Hommes), 135, 259, 260.
Pharaon et les sources, 262.
Pharaons-sirènes, 407; origine : femmes jusqu'à la ceinture, 408.
Philtre, 240.
Phœbe domine, explication, 55.
Pied : de chinoise ne doit pas être représenté, 271; le mauvais, 464; d'or 353.
Pieds ne doivent pas toucher la terre, 449.
PIERRE (C.), *La Marseillaise*, 479.
Pierre (Saint), et les femmes, 62. sur terre, 369.
Pierres poussant, 45; qu'on ne peut ent mer, 135; revenant à leur place, 135; portées par fées, 486; hommes changés en, 135, 259, 260.
Pigeons (Tourte aux), 282.
PINEAU (Léon), 461.
Pipe de chance, 195, 2 1.
PITRÈ, *I Gatramenti*, 237.
Place quittée pendant la bataille, 51.
Pleurs de statue, 2 .
Plomb fondu consulté, 532.
PLOIX (Charles), 337.
POESTION, *Laplaendische Maerchen*, 283.
Poison venant de coquillages, 304.
Poissons (Roi des), 302; qui parle, 359; donnant science, 395.
Poisson et la politique, 240.
Polyphème, similaire lapon, 284.
Pomme de terre, remède, 161.
Pomme ensorcelant, 159; mangée par Adam, 405.
POMMEROL (Dr), 110, 487.
Pompile (Le), 303.
Pont fait ici, 107, 184, 277.
Pont miraculeux, 151 de Moïse, 408.
Potence de Villedieu, 106.
Pou, randonnée, 257; dans l'arche, origine, 373.

Digitized by Google

Poucet, anglais, 80; similaire chez les Esquimaux, 140; et la Grande Ourse, 343; flamand a la force d'un géant, avalé par vache, etc., 554.
Poudre de crâne, 233.
Poulain (Homme changé en), 375; qui seul peut porter héros, 375.
Poules mises à couver, 112.
Poursuites de diable, 13; de soldats, 138; de brigands, 423.
Poussière qui aveugle, 149.
PRATO (Stanislao), 503, 541.
Précipice à franchir, 395.
Préface des bons buveurs, 206.
Prédiction burlesque, 552.
Présages de mort à la guerre, 51; de tremblement de terre, 98, 103, 159; à Noël, 533.
Préséance disputée, 467.
Prêter porte malheur, 454.
Prêtre, fer touché à sa vue, 194.
Prêtres lettons, 3.
Prêtresse enlevée, 7.
Prière oubliée, 180.
Princesse poursuivie, 422; prisonnière, 499, 561.
Processions de géants, de monstres; 157, du 1er Mai, 264; pour préserver des fléaux, 103.
Proclamation comique, 184.
Proverbes : immobile comme un peulvan, 10; météorologiques, 172; wallons de Malmédy, 176; du Bas-Limousin, 233; sur les coquillages, 299.
Puce, randonnée, 257; origine, 369.
Puits descendant sous terre, 499.
Pureté et les mines, 62.

QUATREFAGES (de), 64.
Quatre-temps: origine, 456.
Quête du jour des Rois, 25; du 1er Mai, 243; au 1er de l'an, 534.

Rachitisme, ses causes, 160.
Rage et pains de Noël, 536; et huitres, 308.
Randonnées, 257, 495.
Rebouteurs, 234.
Régiments belges, 50; allemands, 52, 53, 574; français, 320.
Remèdes populaires, 140.
Renaud et ses femmes, chanson, 24.
Renard et le loup, trompe le loup, 231; dans un conte créole, 169; volant poisson; apprenant à pêcher, 283; diable en renard, 316; jeune homme changé en, 317; (prendre le); coutume, 428, 500.
Rencontres, 159; avant le tirage, 400.
Respect des morts, 285.
Résurrection de fille, 125.
Revenants, 260; pour payer dette 423; dans les mines, 464.
Réveil de héros, 452.
Rhinocéros (oiseau) n'entra pas dans l'arche, 407.
Rimes populaires en Flandre, 161.
Rire (Princesse qu'il faut faire), 357.
RISTELHUBER (Paul), 231, 569.
Rivière qu'on ne peut franchir, 10.
Robe qui se découd, 182.
Robin Good Fellow, 77.
Robin Hood (Chanson de), 78.
Rocher qu'on essaie de déplacer, 276; origine de, 403.
Roi boit (Coutume du), conte, 380.
Roi des Poissons, 302, 304.
Rois (Jour des), 25, 51, 77.
Roitelet, chanson, tué par le boucher, 311.
RONCHAUD (L. de), nécrologie, 380.
Roseau poussant sur tombe, 366; révélant assassin, 367.
Rose (Folk-Lore de la), 186, 549.
Rosier (Le), ronde, 145.
Rossignol et les chansons, 121.
ROUSSET, *A travers la Chine*, 284.
Routes, pourquoi tortueuses, 486.
ROUX (Henri), 488.
Ruisseaux et épidémies, 240.
Ruse de vieille, 12; de tailleur, 72; du lapin, 171; pour tromper le diable, 197.

Sable donne naissance aux puces, 369; semé par Dieu devient la terre, 402, 403.
Sablon, mine découverte, 58.
Sabots (Avec mes), chanson, 248.
Sac (Héros dans), jeté à l'eau, 426, 427.
Sacrement (Saint), danse devant le, 135.
Sacrifices pour tremblements de terre, 102.
Sacristain moine, 86.
Saint protégeant, 103; insulté, ib.
Saints en Berry, 112; en Lorraine, combattant pour la paroisse, 467.
Salière renversée, 194.
Sanctuaires lettons, 5.
SAND (Maurice), 522.
SALMON (Philippe), 287; 384.
Salomon : auteur des bains Mau-

Digitized by Google

res, 258; rend les sources soufrées, 262; ses gestes, 510; ses conseils, 510, 522.
Salut obtenu par ruse, 518.
Sang bu pendant le combat, 240; boire son sang, 293; répandu par statue, 19; répandu donne de la chance, 464.
Sanglier (Métamorphose en) dévaste tout; son poil empoisonné, 445.
Satanail et Dieu, 402.
Saut du czar, 220; de Fingal, 395.
SAUVAGE (Georges), 291.
SAUVÉ (L.-F.), 133, 267, 535.
SCHRECK (Emmy), *Finnische Maerchen*, 331.
Science (Breuvage de), 394.
Screca, esprit tutélaire Slave, 430.
SÉBILLOT (Paul), 16, 41, 42, 43, 44, 45, 57, 93, 97, 118, 141, 174, 186, 187, 194, 200, 203, 236, 237, 261, 270, 278, 281, 285, 297, 327, 333, 334, 354, 369, 381, 410, 428, 431, 434, 437, 472, 475, 478, 537, 549, 563, 568.
SÉBILLOT (Paul), *Légendes de la Mer*, 43.
Secret écouté, 150, 151; confié à un arbre, 151; punition de celui qui le révèle, 147.
Seigle : pourquoi a longue tige, 485.
Seigneur méchant, 245.
Sel et apoplexie, 233: et les solens, 305; préserve des apparitions, 327, 328.
Sermons bizarres : le hareng et Jésus-Christ, 211.
Serpent, sa peau porte bonheur, 229; préservant de charmes, 501; fait tirer juste, 502; tête mise à la place de celle de femme, 62: le dernier d'Irlande, 296; dans l'arche de Noé, 369; bouche une voie d'eau, tué par Noé, moustiques naissant de lui, 369; à trois têtes, à six, à neuf, 375; serpent femelle, 377; donnant la science, 394; forme de la Screca, 430.
SHOOLCRAFT et ses études, 270.
SICHLER (Léon), 215, 374.
Sifflet, incantation au, 329, 365, 437; qui parle, 365.
Silex mis aux charrues, 239.
Sirènes, 38; venant écouter la musique, 63, 407.
SIVRY (Charles de), 24, 65, 248, 465.
Sobriquet récent, 240.
Sobriquets militaires 50, 128, 320; des élèves de l'École militaire, 432; de la Belgique 224, 272; des habitants de Hagueneau, 144; de métiers, 163; de pays, 270, 536.
Sœur (Bonne) invente les puces, 369
Sœur qui assassine, 365.
Soldats de marine, 128; farces, caricature anglaise, 129.
Soleil : pourquoi voyage, 280; ses chevaux, 545; et Dieu, 543; et la vie, 542.
Sommeil qu'on ne peut vaincre, 451.
Songe du czar, 374.
Sonnettes tirées par procession dansante, 205.
Sorcellerie, 69. (Voir table méthodique.)
Sorcière se changeant en vache, 195; table de, 159; laissée sans secours, 159; substituée aux fées, 123.
Sorciers en Berry, 113; auteurs de bruits nocturnes, 156; luttant, 69; impuissants à Noël, 535.
Solens, 300 et suivantes.
Sort consulté par pique lancée, 271.
Souliers qui crient, 229; mis à femme morte si elle est nourrice, 287.
Soupe au caillou, 175.
Source de vie, 150.
Sources thermales, origine, 258, 419; divinités qui y président, 262; découvertes par animaux, 419, 420.
Sourdins, 105.
SPIELMANBUCH. *Novellen in versen*, 188.
Stalo, géant lapon, ogre, 284.
Statue vivante s'enfuit, 14; découverte par brebis, 244; statuaire doit âme à la statue qu'il a faite, 17; d'argile devenant homme, 18; fourbe se cachant derrière, 21; envoûtement, 16; de dieux devenant entités, 18; voyageant, attachées, 18; animisme, 19, 21, traitées comme vivantes, 28; offrandes, 22; mises en jugement, se vengeant, 23, 113.
Statuette païenne, 288; singulières, 490.
STIEBEL (Réné), 521, 528; 547.
Strombes, leur roi, 302.
Sueur miraculeuse, 562.
Suicide de vierge, 7; de princesse à Hawaï, 287; superstition, 528.
Superstitions militaires, 51.
Supplices (Enfants menés aux), 172.
Survivances, 287; dans la mémoire du peuple, 401.
SZYRMA (W.-S. Lach), 63, 69, 263, 318, 493 550.
Talon seul endroit vulnérable, 395.
Tarasque, légende de procession, 89.
Tatouage de pendu, 287.

Digitized by Google

Taupe, pourquoi elle fouille, 26.
TAUSSERAT (A.), 220, 241.
Temps oublié; 417.
Temps (Le) et les coquillages, 303.
Teri (Le) et l'huître, 309
Terrain : accordé à condition, 354; à labourer en 24 heures, etc., 355.
Terre qui guérit, 222; création; bénie par Dieu, 403; (héros sur sa) 519.
Testament par surprise, 419.
Tête des femmes changée, 62.
Thèmes de contes en Flandre, 123.
TIERSOT (Julien) 54, 115, 152, 181, 249, 442, 539.
Tilleul et chansons populaires, 121;
Tintement d'oreilles, 159.
Tirage au sort en Belgique, 400.
Tombeaux (Enfants menés aux), 242; veillée sur les, 331; objets poussant dessus, 365; creusé à l'avance, 514; qui se déplace, 422.
Tom Thumb, avalé par taureau etc., 80; rédaction du livret de ce nom, 81.
Tonneau garni de clous, 359; héros exposé dedans, 515, 557 :
Tonnerre, 113; origine, 269, 270; ne frappe pas les roses, 549, pierre à, 404.
Torches de Noël, 538.
Tour changée de place, 163.
Totémisme, 1[illegible].
Toussaint (La), nom, 176.
Traditions, influence en France et en Angleterre, 88.
Transformations (chanson des), 208.
Travail interdit à certaine fête, 265.
Trèfle à quatre feuilles, 194, 400, 477.
Treize à table, 193, 337; du mois, 193.
Tremblements de terre, noms, 97; présages, 98; apparitions, causes, 99, 102; préservatifs, 104.
Trente pièces d'argent, 69.
Trésors cachés, 154, et Noël, 535.
Tribut payé à César, 347.
Tridacnes énormes, 302; engloutissant pêcheur, 303.
Trinité, explication facétieuse, 210.
Trois anges sur la mer, prière, 165.
Trou aux ordures et les naïfs, 184; revendiqué par mineur, 415.
Truc et Truck, 480.
Truites ne pouvant être prises, 392.

Un (numéro), 401.
Unicorne, 441.
Uva, coquille, divinité, 300.

Vache du diable, 483; comment guérie, 336.
Vampires, 525.
Védas et soleil, 543.
Veillée mortuaire, 178; pour attendre le monstre, 376.
Vendredi, 194; bon pour pélerinage, 113; superstition de peintre, 271.
Veneur (Le Grand), 478.
Vengeance de femme, 380.
Ventre (Mal de) guéri, 438.
Verveine : vertus, 501.
Vestale, 6.
Vestiaire (Numéro de), 194.
VICAIRE (Gabriel), 6.
Victimes sacrifiées à fleuve, 285.
Vie qui doit être courte, 512; savoir quelle sera la durée, 533.
Vieillard (Petit et grand), 160.
Vieille qui croit être changée, 296; qui donne conseil, 348.
VILLEMARQUÉ (de la) et Macpherson, 389.
Vinaigre et cadavre, 337.
Vishnou et ses pas, 356.
Vocero à la mort de Diarmaid, 446.
Voie d'eau bouchée par serpent, 369.
Voix mystérieuse entendue, 422.
Volcan (Temple du dieu des), 263.
Voleurs se volant, 108; caverne de, 422.
Vue de femme interdite, 293.

Whittington et son chat, 40.
WISSENDORFF (Zincième), 1, 4, 481.

Xanxus, coquillage, 302.

ZANETTI (Zeno), 269.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

MONTÉVRAIN. — IMP. TYPOGRAPHIQUE DE L'ÉCOLE D'ALEMBERT. — MAY, DIRECTEUR

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

291262

Digitized by Google

Digitized by Google